

histoire et civilisations

du Soudan

de la préhistoire à nos jours



La version « haute définition » de ce fichier numérique interactif peut être téléchargée gratuitement depuis le site des éditions Soleb : <http://www.soleb.com/livres/soudan/index.html>

Ce fichier reprend l'intégralité de la version « imprimée », publiée en coédition par les éditions Soleb et Bleu autour en septembre 2017 (voir le colophon en dernière page), enrichie d'une préface d'Abdel Rahman Ali Mohamed, directeur de la *National Corporation for Antiquities and Museums of Sudan* (NCAM).

Le texte de la page 733 a été revu pour tenir compte de l'actualité (au 21 août 2019).

◀ Grande Enceinte de Musawwarat,

fragment de mur en forme d'éléphant

(voir p. 219 sq. et chapitre 7, « des temples dans la savane », p. 190 sq).

Cet ouvrage n'aurait pu être publié sans l'aide généreuse de Guy G. Bittar, de Reem al-Hilou et de Pierre et Denise Cabon.

Il a été réalisé grâce à des contributions déterminantes de la fondation Michela-Schiff-Giorgini, de la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas) et de l'université Sorbonne-Paris IV.

La fondation Michela-Schiff-Giorgini lui a attribué le prix « À la mémoire de Jean Leclant » pour l'année 2017. Le prix Jean-Leclant pour l'année 2017 a été décerné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres à Claude Rilly, coauteur de cet ouvrage, en soutien à la mission archéologique de Sedeinga.

Cet ouvrage, publié avec le concours du centre national de la Recherche scientifique (CNRS), laboratoire « Orient et Méditerranée », a bénéficié du soutien du ministère des Affaires étrangères, de la National Corporation for Antiquities and Museums (NCAM) et du musée national du Soudan, du Collège de France, de l'université centrale de Floride, de l'institut du Monde arabe, de l'ambassade de France à Khartoum et de l'institut français du Soudan.

Il a reçu une aide appréciée du musée du Louvre, de l'Ägyptisches Museum und Papyrussammlung de Berlin, du Staatliches Museum Ägyptischer Kunst de Munich et du Muzeum Narodowe w Warszawie.

Nous remercions vivement pour leur aide constante Abdel Rahman Ali Mohamed, directeur de la National Corporation for Antiquities and Museums (NCAM) et Ghalia Gar el-Nabi, directrice du musée national du Soudan.

Michela Schiff-Giorgini,

telle que le *ghafir*
de Soleb en a gardé
la mémoire.



histoire et civilisations

du **Soudan**

de la préhistoire à nos jours

Olivier Cabon

Vincent Francigny

Bernard François

Marc Maillot

Mohamed Musa Ibrahim

Odile Nicoloso

Claude Rilly

Olivier Rolin

histoire et civilisations

du **Soudan**

À la mémoire de Michel Baud.

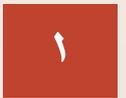
**cinquante
années**

La National Corporation for Antiquities and Museums a été créée dès 1905 et était alors placée sous l'égide du ministère de l'Éducation. En 1971, concomitamment à l'inauguration du musée national du Soudan, ses statuts ont changé. Désormais sous l'autorité du ministère de la Culture, la NCAM, riche d'une longue et féconde histoire, est responsable de l'archéologie et des musées du Soudan.

une triple mission

La NCAM a une triple mission et comprend autant de départements spécialisés. La première de ces missions concerne les activités de terrain : les *surveys* et les missions archéologiques ; la supervision des fouilles entreprises par les missions soudanaises ou étrangères ; la garde et la protection des sites sur lesquels se trouvent des vestiges archéologiques remarquables et de ceux sur lesquels des fouilles sont entreprises.

Cette mission est accomplie sous la direction des officiers et des inspecteurs des antiquités. Les sites sont surveillés par des gardes salariés par la NCAM et par la police des antiquités et du tourisme. (Citons, parmi les nombreux chantiers de fouilles en activité, Kerma-Doukki Gel, Saï, Sedeinga, el-Hassa, el-Kadada, Kadrouka... et, parmi les vestiges archéologiques remarquables, Méroé, Soleb, Kerma, Moussawarat es-Soufra, le Gebel Barkal, Nouri, Kourrou...)



cinquante
années

La seconde mission a trait, notamment, au musée national du Soudan, qui est une structure intégrée à la NCAM. Les objets provenant des fouilles et entrant dans ses collections permanentes sont, le plus souvent, conservés pour étude dans les réserves; dès lors qu'ils sont particulièrement remarquables, ils peuvent être exposés de manière permanente ou présentés lors d'expositions temporaires; ils sont, enfin, susceptibles d'être mis en dépôt dans les différents musées régionaux ou d'être prêtés à l'étranger pour des expositions prestigieuses.

Cette mission englobe également l'administration des musées régionaux et la création de nouveaux musées dans toutes les provinces soudanaises. Ces créations visent à unifier les collections nationales et régionales en un seul «contexte», de manière à en assurer la cohérence sociale et à promouvoir, sous l'égide de la NCAM, un tourisme «responsable». Ces musées ont vocation à être spécialisés, par discipline: musée de la Monnaie, musée de l'Agriculture... La NCAM administre actuellement treize musées. Parmi les principaux, citons:

- Le musée d'Ethnographie, ouvert en 1956 dans les anciens locaux du club de l'armée britannique, sur la rue al-Gama'a, à Khartoum;
- Le musée du Khalifa, créé en 1928, à Omdurman, dans la maison occupée par Abdullahi, successeur du Mahdi, non loin de l'emplacement de la tombe de ce dernier;



- Le musée de Sheikan, ouvert en 1965 à el-Obeid, au Kordofan, pour commémorer la bataille remportée en 1883 par les troupes du Mahdi sur celles du colonel britannique William Hicks, passé à la postérité sous le nom de Hicks Pacha;
- Le palais du sultan Ali Dinar, dernier souverain du Darfour, à el-Fashir, devenu ensuite résidence des gouverneurs britanniques et transféré à la NCAM en 1971;
- Le musée de Kerma, inauguré en 2008, à la suite des fouilles de Charles Bonnet et qui présente un panorama de l'archéologie régionale depuis les premières occupations humaines jusqu'à la période actuelle.

La troisième mission de la NCAM concerne la conservation et la restauration des antiquités et des œuvres d'art. Le département des Restaurations travaille avec les missions archéologiques pour assurer la préservation des objets mis au jour et est engagé dans un contrôle et une remise en état permanents des sites et des monuments.

Ce département agit également en lien avec celui du musée national et assure la surveillance des objets conservés dans les réserves ou présentés de manière permanente. Il assure également, à la demande, la restauration des œuvres. Il travaille, de plus, en liaison étroite et fréquente avec de nombreuses institutions scientifiques étrangères dont il reçoit souvent les membres venus en mission d'étude.



cinquante
années

l'archéologie au Soudan

La NCAM est, également, l'héritière d'une longue et riche histoire « archéologique », parfois mouvementée. « Monopolisées » dans les premiers temps par les égyptologues, les « études nubiennes » ont, à la suite des fouilles de sauvetage rendues nécessaires par la création du lac Nasser, connu un développement considérable et sont désormais une discipline à part entière de l'histoire et de l'archéologie.

Après James Bruce, « inventeur » des sources du Nil en 1772, et Burckhardt, venu en 1814, le Français Frédéric Cailliaud accompagne, entre 1820 et 1822, Ismaïl Pacha « général des armées de son père Méhémet Ali ». (Admirateur de Bonaparte, le vice-roi souhaite, comme celui-ci, donner une sorte de justification scientifique à son expédition coloniale en s'entourant de savants, le plus souvent français et parfois anglais.)

Il est presque immédiatement suivi par Linant de Bellefonds, qui s'est joint à l'expédition anglaise de Bankes. À Moussawarat es-Soufra, derrière la grande terrasse, sur le mur nord du complexe central, deux inscriptions en français et quasi identiques, perdues au milieu de la savane soudanaise, montrent bien la rivalité entre les deux savants : Louis Linant de Bellefonds, premier des deux explorateurs à avoir visité le site, se dit « mandé par l'Angleterre » et Frédéric Cailliaud, dont l'ironie est perceptible, déclare, lui, avoir été « mandé de la France ».

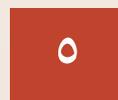
le Soudan



histoire et
civilisations

Quelques années plus tard, vient le temps des aventuriers indépendants, dont le plus connu est un médecin italien : Giuseppe Ferlini. Venu en 1830 comme chirurgien-major de l'armée, mais bien décidé à trouver des trésors et à faire fortune, il déserte. À Méroé, il fait exploser sans scrupule certaines des pyramides avec de la poudre à canon. Dans la tombe de la reine Amanishakhéto, il trouve un petit chaudron rempli de bijoux qu'il vendra avec beaucoup de mal. Ces bijoux sont, en effet, très étranges aux yeux des spécialistes de l'art égyptien. Il faudra que l'égyptologue allemand Lepsius, de retour du Soudan, prouve qu'il s'agit bien de trésors méroïtiques et non de faux grossiers. Ces magnifiques bijoux sont alors achetés pour moitié par le roi de Prusse et pour moitié par le roi de Bavière et sont donc, aujourd'hui, répartis entre les musées de Berlin et de Munich.

En 1842, une expédition est placée par Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, sous la direction de Carl Richard Lepsius, un des meilleurs égyptologues de son temps, parfois présenté comme le successeur de Champollion. Lepsius parcourt la vallée du Nil en Égypte et il remonte le fleuve jusqu'au cœur du Soudan, allant jusqu'à Méroé, et même un peu au-delà. (Champollion était venu de 1828 à 1829 à la tête d'une expédition envoyée par Charles X, roi de France, mais il s'était arrêté à la seconde cataracte.) Lepsius collecte un nombre impressionnant d'objets, ce qui explique que le musée de Berlin soit le plus riche d'Europe en antiquités soudanaises.



cinquante
années

En 1846, avec l'accord de Méhémet Ali, vice-roi d'Égypte, un bâtiment revient chargé de 249 caisses contenant 1 500 objets. La publication, entre 1849 et 1859, des douze volumes des *Denkmäler aus Aegypten und Nubien* (« Monuments d'Égypte et de Nubie ») va permettre aux savants de redécouvrir la région en présentant quantité de textes et de dessins beaucoup plus précis que ceux publiés auparavant. (Cailliaud en effet ne connaissait pas l'égyptien alors que Lepsius était excellent égyptologue, d'où de meilleurs fac-similés.) Avec ces fameux *Denkmäler*, les savants disposent véritablement d'un matériel de grande qualité scientifique.

L'administration coloniale est soutenue par les Occidentaux, avec l'aide d'administrateurs souvent chrétiens, venus notamment du Liban ou de Syrie, mais également de Grande-Bretagne. Le poids des impôts levés sur le pays et l'occidentalisation croissante des Turcs explique la réaction des Soudanais contre ce gouvernement et l'établissement d'un pouvoir islamique pendant une douzaine d'années.

Muhammad Ahmad ibn Abd Allah Al-Mahdi se révolte en 1881 et prend Khartoum le 26 janvier 1885, malgré la défense acharnée de Charles Gordon (qui est tué durant le combat). Le Mahdi meurt le 22 juin 1885 et son bras droit, Abdullahi, lui succède. Pendant la *Mahdiyya* (1885-1898), l'archéologie se trouve évidemment au point mort et toutes les missions scientifiques sont interrompues.



En 1884-1885, Horatio Herbert Kitchener avait fait partie de l'expédition qui avait échoué à sauver le général Charles Gordon. Sous sa direction, entre 1896 et 1898, les Anglais s'emparent progressivement du Soudan et parachèvent leur conquête lors de la bataille d'Omdourman, au cours de laquelle plus de 15 000 *mahdistes*, équipés de lances, sont tués.

Kitchener met dès lors en place un nouveau pouvoir colonial, le « condominium anglo-égyptien », associant les deux pays. Les archéologues commencent à revenir. Ils sont essentiellement britanniques dans un premier temps, puis allemands. Les Français, quant à eux, se sont passionnés pour l'Égypte à la suite des découvertes de Champollion et sont en lutte avec les Anglais pour la constitution d'un Empire colonial : il faudra attendre longtemps pour qu'ils s'intéressent au Soudan. Tout cela explique que le British Museum possède des collections d'antiquités soudanaises importantes, mais pas le musée du Louvre.

Entre 1898 et 1956, l'administration britannique est la première à développer la gestion du patrimoine archéologique soudanais. Les Britanniques mettent également en œuvre, dès 1905, la première législation sur les antiquités, à la base de la loi actuelle et, la même année, la *National Corporation for Antiquities and Museums* voit le jour. En 1939, enfin, un poste spécifique est créé, celui de *Commissioner for Archaeology*, assuré en premier lieu par Anthony John Arkell.

des années de coopération scientifique

Peu après la proclamation de l'indépendance, le 19 décembre 1955, les autorités soudanaises confient à un Français, Jean Vercoutter, la direction de la gestion des antiquités. C'est lui qui assurera la transition menant, en 1971, à l'occasion de l'inauguration du musée national du Soudan, à la redéfinition des missions de la *National Corporation for Antiquities and Museums*. Homme d'expérience au Soudan, il fouille dès 1953 la ville fortifiée de Kor, en Basse Nubie, datant du Moyen Empire, et lance en 1954 les premiers travaux sur l'île de Saï. Il est également très impliqué dans le sauvetage des antiquités menacées par le haut barrage d'Assouan. (Annoncé en 1954 par Gamal Abdel Nasser et mis en eau en 1973, ce barrage a amené la création du lac Nasser qui a noyé une large partie de la Nubie, forçant les populations à l'exil et entraînant la disparition d'un vaste patrimoine archéologique.)

le Soudan



histoire et
civilisations

Jean Vercoutter supervise plusieurs missions de prospection des zones en danger, la couverture photographique associée, et fait appel à la communauté internationale pour intégrer le Soudan à la grande campagne de l'Unesco. Nommé professeur à l'université Charles-de-Gaulle-Lille 3 en 1961, il engage l'institution dans la campagne de sauvetage des monuments de la Nubie. À l'époque, cette implication fait de l'université le centre névralgique de la recherche française en archéologie soudanaise, via l'association d'une unité du CNRS à l'institution et au lancement de deux fouilles archéologiques

sur les sites d'Akcha et de Mirgissa. En 1969, la fin de la campagne de Nubie permet à Jean Vercoutter de concentrer ses travaux à Saï, mission qu'il dirigera jusqu'en 1981.

Dans le même temps, la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas) est fondée en 1967, toujours à l'initiative de Jean Vercoutter. Régie par «l'Accord de coopération culturelle et technique entre le gouvernement de la République démocratique du Soudan et le gouvernement de la République française», signé à Khartoum le 22 décembre 1969, il y a cinquante ans, la Sfdas assure la coopération de la France et du Soudan, tant dans le domaine des fouilles que dans celui de leur publication. La muséographie, la conservation du patrimoine et l'élaboration de rapports d'activité font également partie de ses missions.

La Sfdas est, depuis la signature de cet accord, intégrée à la *National Corporation for Antiquities and Museums* — au sein, plus précisément, du musée national du Soudan. Cette position privilégiée lui permet d'apporter un soutien aux missions françaises et étrangères travaillant au Soudan et de développer des partenariats scientifique et muséologique. La Sfdas, étant le plus ancien et le plus important institut archéologique permanent au Soudan, occupe dès lors une position de fer de lance de la recherche scientifique française dans le pays. Au partenariat naturel avec la NCAM s'ajoutent des coopérations variées avec les établissements scientifiques français et les universités

tant soudanaises qu'européennes. Avec l'appui de l'ambassade de France à Khartoum, elle permet à la diplomatie française d'entretenir durablement ses relations avec le Soudan.

Depuis cinquante ans, la Sfdas a été dirigée successivement par André Vila (1969-1975), Francis Geus (1975-1984), Jacques Reinold (1984-2000), Francis Geus (2000-2004), Vincent Rondot (2005-2009), Claude Rilly (2009-2014) et Vincent Francigny (2014-2019); depuis avril 2019 elle l'est par Marc Maillot qui y fut, auparavant, chercheur. C'est donc cinquante années de travail en commun et d'intégration fructueuse de la Sfdas au sein de la NCAM que nous célébrons cette année; cinquante années de relations fécondes et amicales; cinquante années au cours desquelles de nombreuses découvertes ont été effectuées et ont complété, ou remis en question, nos connaissances dans les domaines de l'archéologie et de l'histoire.

Je suis heureux qu'à l'occasion de ce cinquantenaire sorte la version numérique — diffusée gratuitement à travers le monde — de l'ouvrage paru en 2017 avec l'appui de la NCAM et qui a fait date. Je ne doute pas que réussiront à en être publiées, un jour prochain, les traductions en arabe et en anglais que le Soudan et la communauté scientifique internationale appellent de leurs vœux ■

Abdel Rahman Ali Mohamed

directeur de la *National Corporation for Antiquities and Museums*

le Soudan



histoire et
civilisations



Une des pyramides, nécropole sud de Méroé.

so m a i r e



carnets soudanais **Olivier Rolin** 8



avant-propos **Olivier Cabon** 18



histoire du Soudan **Claude Rilly**

des origines à la chute du sultanat Fung 26

Nil Blanc, Nil Bleu, Nil Jaune 36

les peuples pasteurs 48

la Terre de l'Arc 59

les fils royaux de Koush 85

« C'est Amon qui m'a fait ! » 115

l'autre Terre des pharaons 156

des temples dans la savane 190

hiéroglyphes africains 330

batailles sur les ruines de Méroé 374

des « rois grecs » à la peau sombre 393

la victoire de l'islam 422

bibliographie 440



un siècle de fouilles archéologiques Marc Maillot 446

le royaume de Méroé, un monde urbain 472

bibliographie 505

l'île de Saï, joyau archéologique Vincent Francigny 520

6



le Soudan de 1820 à nos jours Bernard François 540

le Soudan oriental au début du XIX^e siècle 544

la création du Soudan moderne (1820-1885, *Turkiyya*) 551

la période mahdiste (1885-1898, *Mahdiyya*) 612

le royaume du Darfour 633

le condominium anglo-égyptien (1899-1955) 638

le Soudan indépendant 723

le Soudan du Sud, cinq ans après l'indépendance 734

bibliographie 746



au Soudan aujourd'hui **Odile Nicoloso**

au Soudan aujourd'hui	752
regards sur Khartoum	776
la campagne et les villages	794
la population	822
les réfugiés	826
la condition féminine	830
rites du mariage, rites funéraires	840
la religion	848
la nourriture	856
les artistes	864

avec Mohamed Musa Ibrahim
et Olivier Cabon

petite bibliothèque subjective Olivier Cabon	895
---	-----

à nos amis **Olivier Cabon** 896

indices **Olivier Cabon** 906

carnets
soudanais

J'ai quelques souvenirs forts du Soudan. Je les ravive en feuilletant de vieux carnets de notes écrits au crayon, à demi effacés. Sur les premières pages, j'avais recopié quelques versets particulièrement bien sentis du Coran, que j'avais lu à bord du *Djouidi*, un ferry saoudien faisant la ligne Suez-Djeddah-Souakin (« Vos femmes sont pour vous un champ de labour » ; « Tuez les incrédules, partout où vous les trouverez » ; « Tranchez la main du voleur et de la voleuse » ; « Nous jetterons bientôt dans le feu ceux qui ne croient pas à nos signes, chaque fois que leur peau sera consumée nous leur en donnerons une autre », etc.). Ces citations, qui incidemment peuvent contribuer à éclairer certaines controverses actuelles, me furent d'un grand secours lors d'une interview que je fis pour *Le Nouvel Observateur* du cheikh Hassan al-Tourabi, un vieux filou corrompu qui faisait alors office de chef spirituel du Soudan, et me soutenait que la charia était l'avenir radieux du monde.

C'était pendant l'été 1994. J'avais écrit un roman dont j'avais situé l'action dans un Port-Soudan complètement imaginaire, et l'envie m'avait pris d'aller, juste avant qu'il ne paraisse, voir si la ville réelle ressemblait tant soit peu à la ville fictive, et plutôt infernale, que j'avais décrite. (Je m'apercevrai sans surprise que, si on ne saurait la recommander pour une lune de miel, par exemple, elle était tout de même nettement moins atroce que son double de papier.) Le *Djouidi* avançait vers un rivage bas. Au loin, on apercevait les hauteurs, aussi diaphanes que des nuages

dans l'air brûlant, des *Red Sea Hills*. Debout sur un récif corallien, des hommes frappaient la mer avec de longs bâtons, comme Xerxès le fit sur l'Hellespont, mais probablement pour d'autres raisons. Les manœuvres d'accostage, sans l'aide d'un remorqueur, durèrent plus d'une heure. Des tortues nageaient dans les eaux vertes du bassin. Accoudé au bastingage en compagnie d'un marin indien mélancolique qui, m'ayant demandé mon nom, avait compris « Gulliver » en place d'« Oliver », j'eus tout loisir d'observer, reflétant ses minarets et ses maisons de corail dans l'eau lisse, hérissée, dentelée comme une ville bombardée, d'un blanc teinté de rose, l'antique Souakin sur sa presqu'île.

le Soudan

10

histoire et
civilisations

Les formalités d'immigration accomplies (mon passeport objet d'une curiosité multiples fois minutieuse de la part de militaires lents et tatillons, et au demeurant fort polis, dans un hangar que le tournoisement de nombreux ventilateurs ne parvenait pas à rafraîchir), j'étais allé visiter les ruines de Souakin. Au-dessus de blocs de corail amoncelés, des porches ouvragés, des ogives brisées, des pans de mur portant encore des châssis de fenêtres, des souvenirs de persiennes, s'élançaient vers le ciel ardent. Des colonnes couchées miroitaient sous les friselis de l'eau. Des chèvres, des chats prenaient l'ombre sous des pans de murailles crénelées. Des milans perchés sur le squelette d'une véranda. Des volées de petits oiseaux piaillards s'ébattaient autour du *minbar* d'une mosquée ouverte à tous vents. Un type

charmant avait essayé de me vendre une mâchoire de requin qui semblait un piège à loups d'ivoire. Des silhouettes drapées d'indigo ou de pourpre glissaient silencieuses dans la blancheur incandescente, des barques effilées, sur l'émeraude de la mer. Mon premier contact avec le Soudan fut le spectacle, d'une beauté éclatante et funèbre, de ce Pompéi africain.

Ce ne fut pas le seul émerveillement, ni au cours de ce voyage ni au cours de deux autres que je fis ensuite. Car si on a compris sans doute que j'éprouve peu d'inclination pour le régime du Soudan et son idéologie islamiste, je dois dire que ce pays m'a prodigué des émotions qui me donnent parfois — en ce moment par exemple, tandis que je déchiffre mes vieux carnets — envie d'y retourner. Et ce ne sont pas seulement des lieux qu'il m'arrive d'avoir une nostalgie, mais des hommes aussi, certains en tout cas. Le chauffeur originaire des monts Nouba (qu'est-il devenu aujourd'hui, dans ce pandemonium sanglant qu'est l'histoire récente de la région?), qui conduisait à toute vitesse sa Land Cruiser à travers le désert, s'arrêtant pour faire ses ablutions et sa prière, mais estimant qu'aller à la mosquée, à l'église ou encore rester à la maison, c'était une affaire entre Dieu et soi dont le gouvernement n'avait pas à se mêler. Passant, à la sortie de Khartoum, devant une ancienne brasserie industrielle transformée en caserne, il me racontait le temps où, dans des guinguettes au bord du Nil, on mangeait de la friture en buvant de la bière: et Dieu, disait-il, n'y voyait rien de mal. (Comme on aimerait

que ces vues soient plus universellement partagées!) Ou bien le vieux gardien à tête de chat ou de Chinois noir des ruines d'Old Dongola, à travers lesquelles volaient de grandes chauves-souris, cependant que nous devisions, assis sur des angarebs dans le soir qui tombait, salué par le roucoulement des tourterelles et le coassement des grenouilles. Ou bien encore cette femme soldat vêtue de vert olive, dont un léger voile noir cernait le beau visage, qui me fit par la grâce enjouée de son sourire trouver légère l'attente dans un des nombreux bureaux voués au contrôle des étrangers, et qui m'inspira un personnage de *Méroé*. Ou le vieil homme magnifique qui à Atbara me tendit une cruche d'eau pour laver mon visage encroûté de poussière rouge après sept heures passées dans la benne d'un « box », un de ces camions qui sillonnent le désert, avant d'insister pour payer mon passage dans l'autobus menant au « centre-ville » (si le mot convient). Comme avait aussi tenu à me faire voyager à l'œil, à Atbara toujours, un jeune chauffeur de taxi qui m'avait dit se sentir toujours heureux quand il voyait un étranger, et m'avait laissé son adresse afin que je lui envoie des catalogues de machines à presser l'huile d'occasion (je confesse que je ne l'ai pas fait, non par négligence mais par manque de relations dans les huileries).

Il serait exagéré de dire de Khartoum que c'est une des capitales les plus agréables du monde, mais ses larges rues poudreuses, tant bien que mal ombragées par le feuillage des *neems*, ont tout de même leur charme.

Lorsque le *haboob* tend son voile de sable, tout, silhouettes enturbannées des hommes, drapés éclatants des femmes, ânes trotinant sous le bât et pick-up brinquebalant, y semble vu comme à travers la gaze sépia d'un écran de théâtre. Surtout, il y a les Nils, le blanc et le bleu, qui s'y rencontrent, l'un venu de la région des Grands Lacs, l'autre des hauts plateaux d'Éthiopie. Au confluent, il y avait à l'époque (et probablement toujours) un parc d'attractions d'une sympathique modestie. Des petites familles allongées sur l'herbe grillée, sous des Mickey et des Donald naïvement peints, des couples, des jeunes filles qui osaient saluer l'étranger d'un «hello!» joyeux (et peut-être moqueur) donnaient de Khartoum une image bonasse. Une grande roue qui n'avait de grande que le nom permettait tout de même de regarder de haut les carrés maraîchers de Tuti Island et la *qubba* argentée sous laquelle, à Omdurman, ne repose pas le Mahdi, puisque Kitchener, en 1898, fit exhumer et brûler son corps dans la chaudière d'une canonnière. Khartoum, plus que Le Caire, est à mes yeux la ville du Nil. C'est là qu'il naît à proprement parler. Il n'a pas encore été domestiqué, pompé, il est encore africain, il se souvient des forêts vierges et des grands marécages, des gorges et des montagnes de l'équateur. Le Nil Blanc en crue, c'est une mer de thé au lait, avec à l'horizon les pointillés des arbres, les griffures de quelques minarets. Plus étroit et rapide, le Nil Bleu file au ras de guinguettes où l'on boit du Coca-Cola (inutile de rêver à un gin tonic) en la jacasseuse compagnie d'ibis sacrés qui se rengorgent

dans les arbres et vous conchient à l'occasion. En face, sur la rive de Khartoum North, les épaves des anciens steamers qui remontaient autrefois vers Juba et le cœur de l'Afrique encombrant ce qui reste du port fluvial. Lors de mon premier séjour, un fonctionnaire de la River Transport Corporation, que ma demande embarrassait (il se grattait la barbe, s'épongeait le front, évoquait l'autorité d'un autre chef dans un autre bureau, me renvoyait à *tomorrow*, se regrattait la barbe), avait fini, avec une amabilité lassée, par me laisser pénétrer sur ses quais. C'était le genre de panorama de décrépitude qu'aucun fonctionnaire, dans aucun pays, n'aime laisser visiter, un paysage qui invitait à la mélancolie.

le Soudan

14

histoire et
civilisations

À l'époque, il n'y avait pas de route asphaltée entre Shendi et Atbara (disant cela, j'ai l'impression de dater du temps du Soudan anglo-égyptien, et un doute me prend — mais comment expliquer, sinon, les sept heures passées pour faire les 135 kilomètres séparant les deux villes, et l'état dans lequel j'arrivai, transformé en statue de terre cuite et le cul pelé comme celui d'un babouin par les bords du fût vide sur lequel j'étais assis dans la benne surpeuplée du box? Je me demande si la route qui existe aujourd'hui n'est pas due à la munificence de Ben Laden, qui fut l'hôte du pays de 1992 à 1996). Quoi qu'il en soit, c'est en se déhanchant sur des ornières sableuses qu'une Volga hors d'âge me mena pour la première fois à Méroé. Et ce fut un choc de découvrir, dessinant comme de formidables créneaux au sommet

d'une dune, serrées l'une contre l'autre, les pyramides tronquées des cimetières royaux. Le vent sculptait entre elles des courbes douces, voluptueuses comme celles d'un corps, dans le sable orange semé d'éclats de pierre noire. On avait presque honte de fouler cette matière parfaite. Au loin vers l'ouest, du côté des temples et des palais de la cité royale, le soleil bas jetait des éclats de cuivre sur le Nil. Pas de route, pas de touristes : on pouvait presque se prendre pour Frédéric Cailliaud découvrant le site en 1821. J'ai fait, des années plus tard, d'autres visites à Méroé. Je me souviens d'y être arrivé, une fois, de nuit ; les pyramides y dressaient comme de hautes voiles noires sous un ciel fourmillant d'étoiles. Je me souviens y avoir vu, assis au pied d'une pyramide du cimetière sud, le premier soleil passer au-dessus des dunes, époussetant le vert des maigres mimosées, teintant de mauve puis d'ocre le grès des chapelles funéraires, le vent du matin faire onduler comme une mousseline sur les courbes charnelles des coulées de sable : pour la plus grande joie des tourterelles qui s'envolaient en froufroutant et roucoulant, et la mienne, plus silencieuse.

Je ne suis nullement, on l'aura compris, un spécialiste du Soudan, pays sur lequel je n'ai écrit que des romans, et même, à strictement parler, un seul, puisque le pays de *Port-Soudan* est, je l'ai dit, un pays imaginaire. Mais « la liberté du romancier », écrivais-je en 1998 dans le post-scriptum de *Méroé*, « ne le délie pas d'un certain devoir d'étude

et de rigueur ». J'ai donc fait autrefois ce que j'ai pu pour m'instruire de son histoire, aidé en cela par de longues lectures dans la bibliothèque du musée de Khartoum et la généreuse patience des savants que j'ai visités, Charles Bonnet à Kerma, Friedrich Hinkel à Méroé, Claude Rilly à Khartoum, notamment. Dans ce que j'ai appris de ses antiquités, ce qui m'a fasciné c'est l'anachronisme (je n'emploie pas ce mot dans le sens négatif qu'il a pris, mais dans celui, étymologique, qui désigne une marche à rebours du cours du temps). Aux yeux du profane, le Soudan ancien paraît une machine à remonter le temps, ce vieux rêve de l'Humanité. « C'est la grande fabrique des masques mortuaires, ici », faisais-je dire à un personnage d'archéologue dans *Méroé*. « Ou plutôt, beaucoup plus fort, l'atelier des momies vivantes. Regardez Méroé : ces gens, je veux dire ces rois, construisent des espèces de pyramides, adorent le dieu Amon et toute la clique, gravent des stèles dans une langue hiéroglyphique qu'ils ne comprennent plus, tout ça jusqu'au début du IV^e siècle. Cela fait presque un millénaire que l'Égypte pharaonique a cessé d'exister... » Et une chose comparable advient à l'époque médiévale avec les royaumes de Makouria et d'Alodia, tardifs rejetons de la Byzance de l'empereur Justinien et d'une Égypte chrétienne disparue depuis longtemps, que la conquête arabe a complètement coupés du monde où l'on adore la Croix. Rien de plus émouvant que de voir, sur les fresques conservées au musée de Khartoum, des archanges, des Vierges

au visage de femmes minoennes, des évêques et des saints noirs peints dans un style qui évoque lointainement l'art russe des icônes, et dont la bouche laisse échapper des paroles en grec : « ΖΩ », « Je vis ».

Beaucoup d'autres souvenirs encore se lèvent et se déploient à la lecture des pages presque effacées de mes carnets (quelque chose d'archéologique dans ce déchiffrement) : la falaise sculptée de Gébel Barkal se dressant, mauve, dans le soir, espèce de rocher de Gibraltar sur la mer du désert ; la stupeur devant la grande *deffufa* de Kerma, un monument tel que je n'en avais jamais vu, évoquant une cathédrale fondue ; le labyrinthe incompréhensible (pour moi tout au moins) de Musawwarat ; les lions de grès rouge de Naga, les ânes et les dromadaires, bien vivants ceux-là, qui tiraient d'un puits, près du temple d'Apédémak, des outres d'eau boueuse (et ce qui était beau, et qu'on voit difficilement ailleurs, dans d'autres pays, c'était la proximité des ruines anciennes et de la vie quotidienne, le grincement des poulies, le blatèment des dromadaires entendus tout en contemplant les prisonniers de la callipyge candace Amanitoré levant vers elle une forêt de bras suppliants)...

Je referme ces carnets que je ne relirai peut-être jamais plus. J'ouvre ce livre où tout est décrit, avec l'exactitude et l'autorité que donne le savoir ■

avant propos

Dans le train

Wadi Alfa-Khartoum,
aux environs d'Abou

Hamed, 1980. ▶







Mes premiers pas au Soudan, je les fis à Wadi Halfa, en descendant du bateau qui avait accompli la traversée depuis Assouan. Cette traversée, déjà largement pittoresque, avait viré à l'épique après qu'un décès suspect survenu à bord eût amené les autorités à décréter de quarantaine le bac et ses passagers. La ligne de soldats en armes le long de la rive ne m'avait pas donné du Soudan une première impression réjouissante — en 1980, le régime décrié du maréchal Nimeiry vivait une de ses dernières années et la «réputation» de ses troupes n'était, hélas, plus à faire. Mais, comme tous les autres passagers, il m'avait bien fallu prendre mon mal en patience.

Être seul Européen à bord, c'est être disponible pour les rencontres; c'est la certitude de contacts chaleureux; c'est, à mes yeux, la manière la plus agréable de voyager. Le temps nous étant désormais offert pour approfondir les premiers échanges, les relations devinrent amicales et je commençais à entrevoir l'art de vivre de ce pays accueillant.

Lorsque nous fûmes enfin autorisés à débarquer, c'est une assez aimable bande qui prit place dans le train qui, à petites étapes, devait nous conduire à Khartoum. L'ancienne ligne et ses trains hors d'âge avaient un charme d'autant plus indéfinissable que la souplesse relative des banquettes incitait à bouger fréquemment, pour soulager ses membres endoloris, le voyageur qui aurait commis la grave erreur d'être pressé. Puisque je fréquentais tous les wagons, les passagers me connaissaient — ce qui à mon tour me permit de découvrir un des traits de caractère les plus sympathiques de mes compagnons de voyage: leur incroyable générosité et leur sens inégalable de l'hospitalité.

Les prouesses limitées de la locomotive et les arrêts fort fréquents permettaient de vaquer quasi naturellement à ses occupations quotidiennes: celui qui — descendu pour faire ses ablutions ou pour acheter à manger — avait manqué le départ du convoi n'avait pas de gros efforts à faire pour le rattraper. Le temps prenait son temps... *يا معلم الصبر علمني* *Ya mu'allem es-sabr 'allemni!* — Ô professeur de patience, enseigne-moi! dit le proverbe: la patience est peut-être la première vertu du voyageur au Soudan. Aller presque à la vitesse des caravanes sur les pistes de l'*Arbaïn* laissait le temps d'admirer et d'aimer les magnifiques paysages.

Lorsque, sur les conseils de Jean Leclant, je m'étais fixé Khartoum pour but, ce nom mythique appelait les mânes du Mahdi et de Gordon Pacha: le romantisme de la destination était un stimulant d'autant plus puissant que mon ignorance était grande. Un peu frotté aux réalités du pays, c'est en amoureux du Soudan que je débarquai à Khartoum.

L'amour pour la *Terre de l'Arc* ou le *Pays de Koush* est, du reste, une caractéristique commune à tous ceux qui ont fait plus que séjourner rapidement et pour affaires dans la seule capitale. Se manifeste dès

lors chez les *Soudanais* des missions archéologiques une espèce d'« esprit de corps » qui, je le suppose, doit, *mutatis mutandis*, ressembler à celui qui était attribué aux soldats indisciplinés des fameux *Bat'd'Aff'* : il y a ceux qui en sont et ceux qui n'en sont pas. Fortes têtes, mes camarades le sont parfois mais, plus encore, leur aimable caractère leur permettrait aisément de gagner l'autre surnom de ces troupes en mal de discipline : les *Joyeux*.

Le *Joyeux* sur le départ pour un pays où il a de nombreux amis et dont il aime la vie moderne et les innombrables sites antiques s'entend souvent, à sa grande surprise, demander s'il n'a pas peur de se rendre dans une région « si dangereuse ». Ayant lu le récit d'un fait divers hambourgeois, demanderiez-vous à un ami s'il appréhende de se rendre à Marseille ? N'est-il pas, en outre, ironique de constater que de nombreuses équipes, ne pouvant désormais œuvrer tranquillement en Égypte, cherchent à franchir — sans armes mais avec bagages — les cataractes ?

Lors des conversations entre *Joyeux* et avec nos amis soudanais, un thème revient, dès lors, souvent : comment, sans se transformer en *thuriféraire* du régime, donner à connaître ce pays si attachant ? Les raisons de cette horrible réputation sont multiples et se nomment, entre autres, Sud Soudan, Darfour et Kordofan. Les horreurs de la guerre civile et les exactions commises par des bandes armées apparemment à la solde du régime ont ensanglanté la région depuis des décennies. (La séparation entre Soudan et Soudan du Sud, encouragée par les États-Unis, était censée ramener la paix : pour son malheur, le Sud est riche en pétrole.) Même si, en mars 2015, le Président a été réélu avec près de 95 % des suffrages, les fautes des « élites » sont-elles celles de tous les agriculteurs et de tous les citadins des rives du Nil ?

Comme, dans les pages qui suivent, Claude Rilly le raconte mieux que je ne saurais le faire, cet ouvrage est donc le fruit de notre amour commun et de notre désir de le partager. C'est Odile Beaumé-Nicoloso qui a donné le déclic original lorsque, le soir du vernissage de l'exposition Méroé organisée au musée du Louvre par le regretté Michel Baud, elle a suggéré, à Claude Rilly et à moi-même, de travailler à un ouvrage commun. Claude s'est piqué au jeu et ce qui était censé être une « simple » présentation du Soudan antique a (je le cite) « pris au fil de son écriture des proportions plus ambitieuses ». Claude, qui a le sens de la litote, nous rend là un fier service car, à ma connaissance, il n'existe pas de « synthèse » aussi bien documentée et aussi complète de l'histoire du Soudan.

C'est aussi Odile qui a fait entrer dans la danse Bernard François qui, lui aussi, s'est pris de passion pour son sujet et nous propose une histoire fort documentée et très illustrée du Soudan de 1820 à nos jours : il n'est pas à douter que nombre de nos lecteurs en feront leur miel, tout comme j'en ai fait le mien. Pour un historien, les années immédiatement révolues ne sont

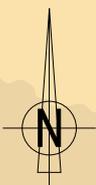
pas les plus simples à appréhender et ne sont pas celles qui ont donné lieu au plus grand développement. (À elle seule, la période la plus récente mériterait un ouvrage.) C'est, enfin, Odile qui nous a généreusement ouvert son carnet d'adresses et nous a mis en contact avec ses amis de Khartoum.

Cet ouvrage doit à Marc Maillot l'histoire d'un siècle de fouilles archéologiques au Soudan et la présentation du développement urbain à l'époque méroïtique, l'une des périodes-clés de l'Antiquité. Il y avait, là aussi, matière à un travail plus important — et ce d'autant plus que grâce, notamment, aux fouilles de Charles Bonnet et Dominique Valbelle, de Patrice Lenoble, de Jacques Reinold, de Francis Geus, de Vincent Rondot, de Michel Baud, à qui a succédé Marie Millet sur le site de Mouweis et de Vincent Francigny (pour ne citer que certains des *Soudanais* francophones), les connaissances ont, dans ce domaine, beaucoup progressé et que la composante « urbaine » des civilisations du Soudan de l'Antiquité est un des aspects les plus novateurs et les plus surprenants des recherches récentes.

Vincent Francigny, directeur de la section française de la direction des Antiquités du Soudan et responsable de la mission archéologique de Saï, dresse le portrait de cette île qu'il connaît si bien et remarquable par l'exceptionnelle durée de son occupation (du Paléolithique à l'époque ottomane). Saï, dont le caractère insulaire a assuré la préservation, est un parfait archétype de la richesse des civilisations du Soudan et un laboratoire des pratiques archéologiques les plus modernes.

Enfin, ce livre ne serait pas ce qu'il est sans l'œil de lynx de Claude Carrier qui, avec patience et minutie, a impitoyablement traqué coquilles, scories, fautes d'orthographe et autres barbarismes — travail ingrat s'il en est, mais travail indispensable. Merci à Dominique Valbelle et à Charles Bonnet, ainsi qu'à Hélène Delattre, à Robin Seignobos et à Patrice Rötig, qui nous ont également éclairés de leurs lumières et nous ont fait profiter de leur patience de relecteurs attentifs et minutieux. Hélène David-Cuny a généreusement mis à notre disposition sa très belle carte du Soudan ; Danielle Bonardelle et Jérôme Picard ont aimablement dessiné les indispensables cartes et plans.

Le propre des *Joyeux* étant leur envie de travailler ensemble, nous aurions aimé associer à ce travail Nicolas Grimal et Nathalie Beaux, dont l'amour pour Soleb et pour la poursuite de l'œuvre de Michela Schiff-Giorgini est bien connu. Nous aurions également aimé faire appel à Louis Chaix, à Élisabeth David, à Marie Évina, à Gabrielle Choimet et à tant d'autres. Dans un autre domaine, celui de la photographie, nous aurions aimé consacrer de nombreuses pages à Claude Iverné. Le *Joyeux* se réjouit de ces plaisirs différés qui lui donneront peut-être prétexte à poursuivre ce travail ■



- 4000 m
- 3000 m
- 2000 m
- 1500 m
- 1000 m
- 500 m
- 200 m
- 100 m
- 0 m
- CAPITALE
- ville moderne
- capitale d'un des 18 États du Soudan
- vestiges archéologiques

**histoire
du Soudan
des origines
à la chute
du sultanat
Fung**

Claude Rilly *

* docteur en égyptologie et linguistique, chargé de recherche
au CNRS (Llacan), directeur de la mission archéologique française
à Sedeinga, ancien directeur de la section française de la direction
des Antiquités du Soudan

Cette histoire du Soudan, qui avait été initialement prévue comme une assez courte synthèse des données existantes, destinée à s'insérer dans un ouvrage général sur ce pays, dont Odile Nicoloso et Olivier Cabon avaient conçu le projet, a pris au fil de son écriture des proportions plus ambitieuses. Les chapitres consacrés aux royaumes de Napata et de Méroé, deux périodes qui constituent mon domaine de spécialisation, ont principalement gonflé le propos initial. J'ai en effet voulu y inclure les plus récentes avancées de la recherche archéologique, historique et philologique et faire de cette section une étude actualisée qui n'existait pas encore en français. Dans le cadre d'un ouvrage de vulgarisation comme celui-ci, je me suis efforcé en revanche d'éviter les développements trop spécialisés et les notes savantes, me contentant d'entrer dans des détails plus techniques lorsque j'avais des hypothèses nouvelles auxquelles il était indispensable d'apporter des éléments de démonstration.

À l'exception des inscriptions égyptiennes et méroïtiques pour lesquelles j'ai recouru aux photographies et fac-similés existants, l'établissement des textes illustrant mon récit a été généralement emprunté aux deux précieux recueils que constituent les *Fontes Historiae Nubiorum* de Eide, Hägg, Holton-Pierce et Török et les *Oriental Sources concerning Nubia* rassemblées par le Père Vantini. Les traductions sont en revanche les miennes, sauf indication contraire.

J'ai tâché autant que possible de rendre les noms de lieux et de personnes dans une orthographe francisée, en laissant subsister les transcriptions anglo-saxonnes lorsqu'elles étaient consacrées par l'usage dans les publications françaises, au reste peu nombreuses, sur le Soudan. On trouvera ainsi el-Kourrou et non el-Kurru, mais Musawwarat et non Moussawwarat, Ouad ben Naga mais Wadi Halfa ou Wad Madani. Le «s» du méroïtique, qui était partiellement chuinté comme il l'est toujours dans de nombreuses langues du Soudan, est en revanche transcrit «sh»: on trouvera donc Koush et non Kouch, Shabaqo et non Chabaqo. Mais le dieu Chou et la reine Hatchepsout, étant égyptiens, ont droit à un «ch» équivalant au nôtre ■

En 1982 fut découverte par un pêcheur d'éponges, au large d'Ulu Burun, sur la côte sud de la Turquie, l'épave d'un vaisseau cananéen qui avait fait naufrage dans les dernières décennies du ^{xiv}^e siècle avant notre ère. Les fouilles sous-marines, étagées sur dix ans, mirent au jour un véritable trésor aujourd'hui conservé au musée de Bodrum : lingots de cuivre embarqués à Chypre, perles de verre et de faïence par dizaines de milliers, barres de verre brut teinté par centaines, vaisselle de prestige en métal, bijoux du Levant et d'Égypte, dont un scarabée d'or au nom de la reine Néfertiti. Mais surtout, la cargaison, sans doute destinée à un potentat mycénien, contenait 24 billes d'ébène et une défense d'éléphant qui, d'après le contexte archéologique, ne peuvent provenir que d'Afrique. Cette découverte peu médiatisée nous fait pour la première fois toucher du doigt (pour ainsi dire) ce que les textes et les images du tribut nubien dans les tombes thébaines nous apprenaient déjà, à savoir l'importance que le Soudan ancien a revêtu dans le monde antique comme trait d'union entre l'Afrique et la Méditerranée. Le nom même de l'« ivoire », du latin *ebur*, est très vraisemblablement emprunté au méroïtique *abore* (prononcé /aburl/), « éléphant ». Mais la Nubie elle-même était aussi riche d'or, avec les mines du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba à l'est de la deuxième cataracte, et de bétail, dont plusieurs centaines de milliers de têtes sont comptabilisées dans le butin des campagnes militaires menées par les pharaons. Jusqu'à la fin de la colonisation égyptienne vers 900 av. J.-C., plus tard avec l'invasion arabe de l'Égypte et enfin lors de la conquête de Mehemet Ali en 1820, la convoitise pour ces richesses de l'Afrique intérieure, tour à tour acquises par des échanges pacifiques ou sous la contrainte, a déterminé les rapports entre le Soudan et son puissant voisin du nord.

Le Soudan, terre fabuleuse d'où provenaient les matières premières luxueuses que se disputaient les rois, était aussi la plus éloignée des contrées connues. On attribuait à sa population des vertus extraordinaires ou des pouvoirs mystérieux. Homère les dépeint comme les plus pieux des hommes, Hérodote leur prête une impavide sagesse et une longévité miraculeuse. Les contes égyptiens les décrivent comme de redoutables sorciers, capables d'enlever par magie Pharaon de son lit pour le faire rosser chez eux toute la nuit, avant de le ramener en son palais au petit jour, couvert de bleus et raidi de courbatures. Cet éloignement des grandes civilisations de la Méditerranée explique une deuxième caractéristique des cultures soudanaises historiques : tardivement mises au fait des innovations techniques et culturelles, elles les ont conservées plus longtemps que les autres. Elles adorent ainsi Isis et Amon alors que l'Égypte est désormais chrétienne, puis le Christ alors que l'islam est devenu la religion dominante tout autour d'elles. Méroé, c'est l'Égypte pharaonique plusieurs siècles après

les pharaons. Dongola, c'est Constantinople alors que l'Empire byzantin agonise. Le Soudan est la laisse de haute mer des cultures méditerranéennes: difficilement atteint par la marée, il garde sur ses sables lointains ce qu'ailleurs le flux a depuis longtemps remporté.

Mais on ne saurait réduire les cultures soudanaises à des imitations tardives et obstinées de concepts forgés au nord. Dans bien des domaines, elles ont innové ou porté à leur perfection des éléments empruntés et recombinaés. C'est sans doute en Nubie, au Mésolithique, que la domestication du bœuf africain a commencé. La céramique, apparue dès le neuvième millénaire, a connu dans deux de ses cultures des sommets d'esthétique rarement atteints dans l'histoire du monde. Les lettrés de Méroé, à partir d'une version adultérée de l'égyptien, ont inventé un système graphique dont l'élégante simplicité est en elle-même une prouesse intellectuelle. Les artistes médiévaux de Dongola et de Faras ont porté l'art de la fresque à des niveaux alors inégalés dans le reste du monde chrétien. Bien d'autres trésors restent à découvrir. Riche de millénaires de civilisation et seulement en partie touché par la truelle des archéologues, le Soudan n'a pas livré tous les secrets de son histoire ■



Pyramide de la reine Bartaré, nécropole sud de Méroé.

1 Nil Blanc, Nil Bleu, Nil Jaune	
le Soudan à l'aube de l'histoire	36
Le Paléolithique et le Mésolithique soudanais	37
carte de la préhistoire au royaume de Kerma	39
Le Néolithique soudanais	42
2 les peuples pasteurs	
les cultures protohistoriques : Groupe A, Pré-Kerma 3500-2500	48
Le Groupe A	50
Le Pré-Kerma	56
3 la Terre de l'Arc	
le Groupe C et le royaume de Kerma 2450-1450	59
Le Groupe C	60
Le royaume de Kerma	65
« Les voyages de Herkhouf au pays de Yam	73
4 les fils royaux de Koush	
colonisation égyptienne 1450-850	85
carte de la colonisation égyptienne à la fin de Méroé	86
La conquête du royaume de Kerma : les premières victoires égyptiennes	87
« Autobiographie d'Ahmose, fils d'Abana	89
La défaite du royaume de Kerma	92
L'établissement de l'administration égyptienne	95
La Nubie à la fin de la XVIII ^e dynastie	100
La fin de la domination égyptienne	112
5 « C'est Amon qui m'a fait ! »	
Napata et la conquête de l'Égypte 850-664	115
Les débuts de la royauté de Napata	116
liste des souverains de Koush et de leurs sépultures	119
Alara et la légitimité royale par les femmes	123
Kashta et l'ingérence de Koush dans les affaires thébaines	132
Piankhy à Napata	133
Les outils idéologiques de la conquête de l'Égypte	135

Piankhy en Égypte: le stèle de la Victoire	137
« La prise d'Hermopolis, capitale de Nimlot, par Piankhy	139
Shabaqo et le retour aux sources de la civilisation égyptienne	141
Shabataqo et les premiers engagements contre les Assyriens	143
Taharqo, le pharaon bâtisseur	145
plan de la nécropole de Nouri	146
Taharqo vaincu par les Assyriens	153
Tanouétamani et la reconquête éphémère de l'Égypte	154

6 l'autre Terre des Pharaons

le royaume de Napata 664-290	156
Atlanersa et Senkamanisken, les premiers rois napatéens	157
Anlamani et l'accession au trône d'Aspelta	159
L'invasion de Psammétique II	164
D'Arametelqo à Talakhamani. Montée des élites locales.	166
Hérodote: les espions de Cambyse à Méroé	167
« Les espions de Cambyse à Méroé	169
Le couronnement d'Amannote-erike et ses campagnes	173
Le long règne de Harsiotef	175
La stèle du roi Nastasen	179
« L'intronisation du roi Nastasen	180
Les rois néo-ramessides, derniers souverains napatéens	186

7 des temples dans la savane

le royaume de Méroé 290 av.J.-C.–350 apr.J.-C.	190
Koush et la dynastie ptolémaïque	191
Ergaménès et le mythe grec de la fondation du royaume de Méroé	192
Les débuts du royaume de Méroé: rupture et continuité	194
Amanislo, des lions de Prudhoe à l'opéra de Verdi	195
plan de la nécropole de Begrawwiya Sud	198
plan de la nécropole de Begrawwiya Nord	200
Arnékhamani et les temples de Musawwarat	208
Le dieu Apédémak, au centre d'une nouvelle théologie	210
Le temple du Lion à Musawwarat	212
Méroé et le commerce des éléphants de guerre	223
Arkamani II, Adikhalamani et les temples de Basse-Nubie	225
La reine Nahirqo et l'attribution de la pyramide Beg.N.11	229
Le statut de la Candace, mère du roi	230

Tanéyidamani et la grande stèle du Gébel Barkal	236
Deux nécropoles royales en alternance, Méroé et Barkal	239
Téritéqas, Amanirénas et Akinidad : la guerre entre Méroé et Rome	242
La guerre contre Rome vue par les Méroïtes	
« La guerre entre Rome et Méroé	244
La Candace Amanishakhéto et la réorganisation de la Basse-Nubie	252
La pyramide d'Amanishakhéto et son trésor	257
L'énigme de la reine Shanakdakhété	261
La reine Nawidémak et les tribulations de sa statue d'or	263
Amanakhabalé et les <i>hafirs</i> du Kéraba	267
Le couple royal Amanitoré et Natakamani, mère et fils	270
Les temples d'Amanitoré et Natakamani	274
Les princes royaux de Natakamani ont-ils régné ?	274
De l'ombre à la lumière : le roi Amanakharéqérem	286
Les souverains du II ^e au début du III ^e siècle : des noms et des pyramides...	291
Basse et Moyenne-Nubie aux premiers siècles de notre ère	297
Téqoride-Amani et les ambassades de Méroé à Philae	310
Les incursions des Noubas et l'expansion d'Axoum	314
Les derniers souverains de Méroé	318
La chute du royaume de Méroé	325
« Inscription d'Ézana, roi d'Axoum, sur sa guerre contre les Noubas et les Koushites	326

8 hiéroglyphes africains

à la recherche de la langue perdue de Méroé	330
Le déchiffrement de l'écriture méroïtique, une conquête britannique	331
Les études méroïtiques de Griffith à nos jours	339
L'écriture méroïtique, une invention originale	344
Les principes de l'écriture méroïtique	348
Liste des signes méroïtiques	351
Liste des signes numériques méroïtiques	354
La langue méroïtique : quelques éléments de grammaire	355
Petit glossaire méroïtique	357
À quelle famille de langues appartient le méroïtique ?	361
Les textes méroïtiques : beaucoup d'épithames et peu de littérature	365
« L'épithame de la dame Wiritélito	366

9 batailles sur les ruines de Méroé

Blemmyes et Nubiens: les royaumes postméroïtiques 350-543	374
carte de la chute de Méroé au royaume Fung	376
Les nouveaux maîtres de la Basse-Nubie: Blemmyes et Noubades	377
Rome face à de nouveaux voisins tumultueux	380
Talmis (Kalabcha), capitale des Blemmyes sur le Nil	382
La victoire finale des rois nubades	385
« Inscription du roi nubade Silko	386
L'influence croissante du christianisme dans la Nubie postméroïtique	391

10 des « rois grecs » à la peau sombre

les royaumes chrétiens du Soudan médiéval 543-1500	393
La conversion des royaumes nubiens au christianisme	394
« La conversion des royaumes nubiens	397
De la christianisation à l'annexion de la Nobadia	401
L'échec de l'invasion arabe de Dongola et le <i>Baqt</i>	404
Le roi Merkourios, le « Nouveau Constantin »	406
Le règne de Cyriaque, le « grand roi »	408
L'âge d'or de la Nubie chrétienne, du IX ^e au XIII ^e siècle	409
« La description de la Nubie d'après al-Uswani	414
Le déclin et la chute des royaumes nubiens, XIII ^e -XVI ^e siècles	419

11 la victoire de l'islam

Ottomans et Fungs 1500-1820	422
Les Ottomans dans le nord de la Nubie	423
Les Fungs: avènement des « Sultans noirs »	424
« Début de la <i>Chronique fung</i>	429
Extension territoriale des Fungs et conflits avec leurs voisins	432
Le sultanat du Darfour	433
Le dernier siècle du sultanat fung	436
« Description du royaume fung de Sennar	437

bibliographie

A large, stylized number '1' in a dark brown color, positioned centrally on the page. It has a thick, blocky appearance with a slight curve at the top and a wide base.

Nil Blanc, Nil Bleu, Nil Jaune

le Soudan à l'aube de l'histoire

Bien qu'il soit entouré de pays où se concentrent les témoins fossiles des premiers âges de l'humanité — Éthiopie, Kenya et Tchad —, le Soudan est relativement pauvre en traces très anciennes de présence humaine. Par exemple, le crâne humain découvert à Singa, sur le Nil Bleu, daté d'environ 150 000 ans, appartenait déjà à une forme archaïque d'*Homo sapiens*. Des témoignages plus anciens, mais découverts hors contexte archéologique, sont des galets grossièrement taillés retrouvés en Nubie par l'équipe suisse de Kerma et qui typologiquement peuvent remonter vers 800 000 ans. Il fait pourtant peu de doute que le territoire soudanais ait abrité des populations humaines parmi les premières du globe, eu égard à la proximité de la vallée du Rift où l'on a découvert jusqu'à présent la plupart des formes d'hominidés les plus anciennes.

Cette pauvreté s'explique par plusieurs facteurs. Tout d'abord, les terrains volcaniques, les plus propices à piéger les fossiles, sont fréquents en Éthiopie et au Kenya mais rares au Soudan. D'autre part, le cours du Nil a souvent varié et nombre de sites paléolithiques anciens ont été ennoyés, tandis que d'autres ont été recouverts par des millénaires de dépôts alluvionnaires. Enfin, les archéologues se sont longtemps focalisés sur le très riche patrimoine historique, si bien qu'assez peu de recherches ont été effectuées sur les périodes précédentes jusqu'aux fouilles de sauvetage de la Nubie organisées par l'Unesco dans les années 1960.

Le Paléolithique et le Mésolithique soudanais

Une exception doit être faite pour Anthony J. Arkell, le premier *commissioner for archaeology* du Soudan sous domination anglo-égyptienne. Au début du xx^e siècle, il déploya une énergie infatigable pour parcourir le pays à la recherche des vestiges de son passé. C'est néanmoins à proximité de Khartoum qu'il fut le premier à découvrir et étudier des sites préhistoriques. Près d'Omdurman, il explora le site de Khor Abou Anga, dont les vestiges s'étagaient du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur (120 000 à 40 000 ans). L'artefact emblématique de ces premières cultures est le biface, outil à tout faire des époques anciennes, depuis le fouissage du sol jusqu'au taillage du bois et de l'os.

Les techniques utilisées pour la taille étaient typiques de la période acheuléenne. Ce premier site montrait donc que, si le Soudan préhistorique présentait déjà des particularités, il participait des grandes cultures humaines répandues sur l'ensemble de l'ancien monde et notamment du reste de l'Afrique. Après Arkell, de nombreux sites acheuléens et datant du Paléolithique moyen furent découverts près de Wadi Halfa, à la frontière avec l'Égypte, lors des fouilles de sauvetage que nécessita

l'érection du barrage d'Assouan et à Khasm el-Girba, un des lieux sur le Haut-Atbara (non loin de la frontière avec l'Érythrée) où furent relogés les Nubiens chassés de leurs terres par le lac de retenue du barrage.

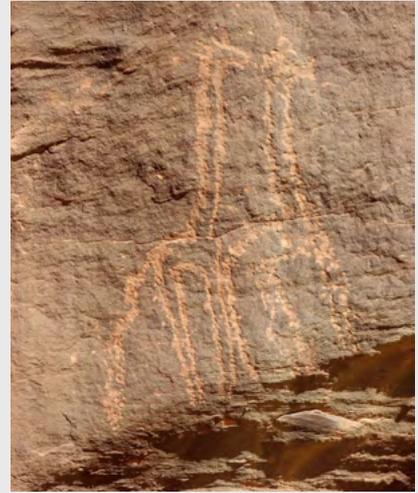
L'île de Saï, au nord du Soudan (voir p. 524 sq.), présente un site paléolithique exceptionnel qui fut exploité plus tard, bien que déjà repéré par Arkell. De fines alluvions déposées régulièrement ont ici piégé un établissement situé au pied du Gébel Adou, le point culminant de l'île, et malgré les fréquents remodelages qu'elle a connus, les vestiges ont été préservés. À la fin des années 1990, une équipe de l'université de Louvain sous la direction de Philip van Peer y a mis en évidence, au prix de très profondes excavations, un habitat remontant à plus de 200 000 ans, d'abord occupé lors de périodes humides par des hommes de l'horizon acheuléen et remplacés vers 150 000, une phase plus sèche, par une culture connue sous le nom de «sangoen», présente de l'Afrique du Sud à l'Éthiopie. Dans les strates anciennes, des meules en grès, témoignant de la transformation de graminées sauvages très rarement attestée au Paléolithique ancien, voisinent avec des haches de grès ou de quartz. Par la suite, l'outillage de pierre sangoen évolue vers des formes plus légères et tranchantes, utilisées sans doute comme armes pour la chasse qui, avec l'aridité croissante, était devenue un moyen de subsistance indispensable.

Mais la découverte la plus remarquable effectuée sur le site paléolithique de Saï est celle de nodules d'ocre jaune et rouge et des galets qui ont servi à les broyer. C'est une des toutes premières attestations de l'utilisation de pigments par les hommes préhistoriques. On ignore en revanche leur usage. L'apparition des peintures rupestres ne se fera en effet que beaucoup plus tard. Peut-être ces pigments étaient-ils employés pour des décorations corporelles, qui ont été en usage au Soudan jusqu'à l'époque moderne, notamment dans les monts Nouba.

La période suivante du Paléolithique inférieur voit le Nil, au terme de variations multiples, se stabiliser dans son cours actuel. Selon certains chercheurs, le Nil Bleu n'aurait rejoint le bassin du fleuve principal que vers 70 000 avant notre ère. Les vestiges de l'occupation humaine sont attestés uniquement en Basse-Nubie, avec des horizons locaux. Vers 36 000, le Khormusien (d'après le site de Khor Musa, au sud de Wadi Halfa) est caractérisé par une industrie lithique particulièrement fine, qui gagne encore en précision durant l'Halfien (de Wadi Halfa), daté de 19 000 avant notre ère. Sur la rive gauche de Wadi Halfa, un horizon plus récent (15 000 à 8 000), le Qadien (d'après le site de Qada), a livré des témoignages d'innovations technologiques qui préfigurent les périodes suivantes : utilisation de microlithes, généralisation de l'usage de meules et apparition de la poterie. C'est également de cette époque que datent les premiers cimetières connus en Nubie, notamment au Gébel

de la préhistoire au royaume de Kerma





le Soudan

40

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



◀ Sahaba (nord de Wadi Halfa, vers 12 000-10 000 av. J.-C.), où 55 squelettes ont été découverts inhumés dans des fosses recouvertes de dalles de pierre. La présence d'éclats taillés au milieu des restes humains, parfois retrouvés enfoncés dans l'os, suggère que certains de ces individus ont été victimes de violences, peut-être causées par des conflits entre tribus.

La transition entre Paléolithique et Néolithique, le Mésolithique (8 000-5 000 avant notre ère), est une période cruciale dans le développement des sociétés humaines dans la vallée du Nil. Sur le site où se dresse aujourd'hui l'hôpital de Khartoum, Arkell repéra des artefacts anciens dans les années 1940 et y entreprit des fouilles qui lui permirent d'identifier un horizon appelé « Mésolithique de Khartoum ». La principale caractéristique de cette culture, commune à toute la vallée du Nil moyen, est de superposer à une économie de chasseurs-cueilleurs l'utilisation de la céramique, que l'on pensait alors liée intrinsèquement à une société d'agriculteurs. Ces premières poteries élaborées sont décorées de lignes ondulées (*Wavy Line*), plus tard réalisées en pointillés (*Dotted Wavy Line*). Outre la cueillette et la chasse, la pêche joue un rôle important et les sites abondent en harpons taillés dans l'os. Le Soudan, en effet, connaît alors, après une période d'aridité extrême vers 10 000 avant notre ère, un long épisode pluvieux connu sous le nom de « Grand Humide » qui va durer jusque vers le sixième millénaire et pendant lequel, là où aujourd'hui ne s'étend que le désert, rivières et lacs abondent, regorgeant de poissons et de mollusques. Au nord du Soudan, le Mésolithique de Khartoum présente un faciès local appelé « Khartoum Variant ». Il s'agit là aussi de populations semi-nomades, organisées en petits campements saisonniers, généralement situés assez loin du fleuve et de ses crues alors dévastatrices. Les défunts sont inhumés tout près des zones habitées.

Dans ce cadre général du Mésolithique de Nubie, les récentes fouilles de la mission suisse de Matthieu Honegger ont mis en évidence plusieurs sites autour de Kerma. Sur le plus ancien, Boucharia, daté de 8 300 av. J.-C., ont été trouvés les premiers vestiges de céramique actuellement connus en Nubie. Leurs décors en lignes droites pointillées ne sont pas attestés ailleurs mais préfigurent peut-être la *Dotted Wavy Line* qui apparaît dans la région au millénaire suivant. Situé à l'est de Kerma, dans une zone de gébels aujourd'hui désertique, Wadi el-Arab était le lieu d'un campement formé de cabanes, dont la principale était renforcée par une profonde fondation creusée dans le roc, ce qui indique un premier pas vers la sédentarisation. Ici aussi, les défunts étaient placés dans des fosses sous l'habitat ou en bordure immédiate. Les datations sur ce site sans cesse réutilisé s'étalent de 8 000 à 6 000 av. J.-C. Mais l'élément le plus étonnant retrouvé par les fouilleurs est la présence de crânes de bovins qui semblent bien être des animaux domestiques. Ce point a confirmé une première découverte faite peu auparavant dans les tombes du site d'el-Barga

◀ **Wadi Sabo :**

bateaux prédynastiques,
girafes, éléphant
et bovidés.

(près de Kerma), où des restes similaires ont été datés de 6800 av. J.-C. Il s'agit des premières attestations de domestication animale sur le sol africain et seuls quelques rares sites comme l'Acacus en Libye ou Nabta Playa et Bir Kiseiba dans le désert occidental au sud de l'Égypte présentent des traces aussi anciennes de bovins domestiqués. Certains préhistoriens proposent donc que, contrairement aux ovins et aux caprins, introduits en Afrique depuis le Proche-Orient au sixième millénaire, la domestication du bœuf s'est faite sur place, à partir d'une souche locale d'aurochs (*Bos Primigenius*).

Le Néolithique soudanais

Les principales innovations qui en Europe accompagnent l'émergence du Néolithique, c'est-à-dire l'introduction de l'élevage, l'apparition de la céramique, la constitution de villages, étaient donc déjà en place au Soudan dès le septième millénaire. La technique de la pierre polie est de plus déjà attestée dans la joaillerie (notamment des ornements de lèvre en amazonite et en cornaline) retrouvée dans les tombes mésolithiques d'el-Barga (vers 6000 av. J.-C.). L'agriculture *stricto sensu*, caractérisée par la sélection, la domestication et la culture d'espèces végétales, n'apparaîtra que bien plus tard, au quatrième millénaire, comme l'attestent les greniers Pré-Kerma de l'île de Saï. Il faudrait en toute logique faire remonter au septième millénaire le début du Néolithique et s'abstraire des calques européens qui y incluent l'agriculture. Ici encore, la tradition des préhistoriens suit les classifications proposées par Arkell, qui faisait commencer le Néolithique par la culture qu'il découvrit en 1949 sur le site d'el-Shaheinab, au nord de Khartoum, datée d'environ 4900 à 3800 av. J.-C. Mais on sait désormais que la culture d'el-Shaheinab n'est qu'une phase récente du Néolithique soudanais.

Cette période a au moins en commun avec le Néolithique proche-oriental et européen l'accroissement de la population, lié à l'augmentation des moyens de subsistance et notamment du cheptel. Si l'on calcule le pourcentage des ossements animaux retrouvés sur les sites appartenant à des espèces domestiquées, on passe de 20% pour le Néolithique ancien à 80% pour le Néolithique récent. Les bovins ne sont d'ailleurs plus les seules espèces présentes, puisque les ovins et les caprins, moins exigeants en eau et en nourriture, ont été introduits depuis le Levant. De vastes cimetières apparaissent à el-Shaheinab, Kadéro (banlieue nord de Khartoum), Ghaba et el-Kadada (près de Shendi), Kadrouka (Moyenne-Nubie, au sud de Kerma). Groupant plusieurs dizaines à plusieurs centaines de tombes, ils ont livré un matériel de qualité extraordinaire, souvent réalisé spécifiquement pour le contexte funéraire. Les plus richement dotées



Vase «caliciforme», el-Kadada, cimetière C, tombe 3, KDD 76/3/59, Néolithique,
3610-3392 av. J.-C. (calibrated), musée national, Khartoum, SNM 26899. Voir également p. 465.



Figurine féminine stylisée, Kadrouka, cimetière 1, tombe 131, KDK 1/131/8,
musée national, Khartoum, SNM 26861. Voir également p. 465.

◀ parmi ces sépultures sont le plus souvent associées à un individu, homme ou femme, qui disposait manifestement d'un statut supérieur, montrant une hiérarchisation de la société dont on n'a pas de trace auparavant. Elles occupent d'ailleurs une place privilégiée au centre des inhumations. Ainsi la tombe 131 du cimetière 1 de Kadrouka, fouillée par le préhistorien français Jacques Reinold et datée par le radiocarbone de 4 200 av. J.-C., a-t-elle livré, autour du squelette d'un homme d'une quarantaine d'années, un vase orné dit « caliciforme », typique des tombes d'élite, une grande jarre, neuf têtes de massues en pierre polie, deux peignes et un étui à fard en ivoire d'hippopotame, plusieurs bracelets taillés dans des défenses d'éléphant, deux bucranes (crânes de bovins) enduits de pigment blanc et une figurine féminine stylisée. Cette statuette, taillée dans un grès lité dont les veines ont été habilement utilisées pour mettre en valeur les reliefs, et aux traits du visage simplement esquissés par des incisions dans la pierre, compte parmi les chefs-d'œuvre mondiaux de l'art néolithique. Cette hiérarchisation ne concernait pas seulement des individus, mais aussi leur famille, comme le montre le trousseau funéraire luxueux d'un enfant de trois ans retrouvé dans le même cimetière, qui avait été inhumé avec quatre vases, un bucrane, un bracelet, un collier, trois labrets, un étui à fard en ivoire et une hache polie. Il est rarissime, toutes époques confondues, qu'un enfant en bas âge ait droit à un tel équipement funéraire.

De ces sociétés néolithiques, on ne connaît que peu d'éléments en dehors de la culture matérielle révélée par les tombes. L'habitat a été peu fouillé car les traces légères qu'il laisse (trous de poteaux comblés de sédiments, fonds de cabane, tessons) sont difficiles à repérer. On sait que l'on a affaire à des populations partiellement sédentarisées, qui toutefois possèdent des campements secondaires saisonniers pour la pâture du bétail et pour la pêche, pratiquée au moment des basses eaux. Une certaine spécialisation des tâches se fait jour vers la fin du Néolithique : la tombe d'un jeune adulte à Kadéro contenait par exemple un outillage complet pour le débitage des pierres taillées. De leur religion, on sait peu de choses. Les bovins, dont les crânes accompagnent le défunt, semblent avoir joué un rôle important dans les rituels, préfigurant en cela les sociétés protohistoriques et le royaume de Kerma. La nécropole d'el-Kadada, près de Shendi, a récemment permis de mettre en évidence les premiers morts d'accompagnement attestés au Soudan. Le terme « sacrifice humain » parfois utilisé est abusif, car il s'agit non pas de personnes offertes par un tiers au défunt comme des animaux sacrifiés, mais de membres de sa maisonnée qui l'accompagnent dans la mort au même titre que son trousseau funéraire. Cette pratique sera récurrente dans les civilisations successives du Nil moyen (notamment Kerma et postméroïtique).

La description du Néolithique soudanais ne saurait se réduire à la vallée du Nil. Vers 8 500 av. J.-C., le Grand Humide, longue période d'importante pluviosité, se mit en place en quelques générations sur le Sahara. Ce changement dû aux modifications du trajet des pluies tropicales d'été fit remonter les savanes herbeuses jusqu'au sud de l'Égypte, créant un « Sahara vert ». De nombreux lacs s'y formèrent et les oueds devinrent de véritables rivières. Ce nouvel environnement attira des populations de chasseurs-cueilleurs, peut-être aussi repoussées de zones méridionales devenues trop humides et malsaines ou des rives d'un Nil désormais énorme et dangereux. Vers 5 300 av. J.-C., la tendance s'inverse et l'on s'achemine peu à peu vers l'aridité qui caractérise le Sahara aujourd'hui. Les populations qui habitaient le désert Libyque au sud de l'Égypte et qui avaient adopté l'élevage des bovins se dispersèrent peu à peu vers l'ouest (le Gilf Kebir, célèbre pour ses abris ornés de peintures rupestres), vers l'est (le Nil) ou vers le sud. C'est justement au sud que se trouvait un grand affluent du Nil, le Wadi Howar, aujourd'hui presque entièrement disparu sous les sables, au point que l'explorateur Leo Frobenius l'avait qualifié de « Nil Jaune ». De nos jours, seul le haut Wadi Howar, dans le Darfour, connaît encore un remplissage saisonnier. Il prend sa source au sud du massif de l'Ennedi, au Tchad. De l'autre côté, après un parcours de près de 1 200 km, il se jetait dans le Nil à el-Debba, à 100 km au sud de Kerma. Les recherches dans la région du Wadi Howar effectuées par l'université de Cologne (projet Acacia) ont montré que lorsque la désertification du Sahara oriental s'est produite, entre 5 000 et 3 500 av. J.-C., ce tributaire du Nil est longtemps resté en eau, attirant des populations nombreuses particulièrement depuis le nord, avant que son cours ne se disjoigne puis finisse par devenir temporaire vers le milieu du deuxième millénaire. Le Wadi Howar, durant les trois millénaires où il fut occupé, fut densément peuplé, comme en témoignent les quelque 1 700 sites archéologiques qui y ont été repérés par l'équipe de Cologne. Il faut ajouter au bassin de la rivière quelques zones proches comme le Gèbel Tageru au sud, l'erg Ennedi au nord et le massif de l'Ennedi à l'ouest.

Trois phases d'occupation ont été définies. De 5 000 à 4 000 av. J.-C. (phase 1), l'ensemble de la rivière est en eau et ses berges accueillent des campements de chasseurs-cueilleurs, qui consomment également poissons et mollusques. De 4 000 à 2 200 av. J.-C. (phase 2), le cours inférieur du wadi, vers le Nil, s'assèche. Les populations, dont une bonne partie provient certainement des régions environnantes gagnées par la désertification, sont désormais des éleveurs de bovins, les ovins et les caprins n'étant introduits que vers la fin de cette période. Des contacts avec la vallée du Nil sont attestés par la présence sur les sites de céramique de type « herringbone » (décors en « arêtes de poissons »). De 2 200

à 1100 av. J.-C., c'est l'ensemble du wadi qui est gagné par l'assèchement, saisonnier dans le haut bassin et quelques endroits du cours moyen, quasi permanent ailleurs. Les sites, encore nombreux, sont plus dispersés. Les caprins et les ovins, plus sobres que les bovins, jouent désormais un rôle prépondérant. L'âne, connu au Soudan depuis au moins 2500 av. J.-C., permet des déplacements plus faciles et favorise la nomadisation. Après 1100 av. J.-C., la région cesse définitivement d'être habitable, à l'exception du haut bassin situé sous l'Ennedi.

Le Wadi Howar a probablement joué un rôle essentiel dans l'histoire du Soudan néolithique et protohistorique. Il constituait alors un moyen de communication facile entre le Nil et le bassin du Tchad. Après sa dessiccation, son lit ensablé restera d'ailleurs une piste est-ouest très pratiquée. C'était d'autre part un réservoir de population probablement à l'origine de la migration vers les rives du Nil moyen de deux groupes ethniques apparentés, les Koushites au troisième millénaire et, au début de notre ère, au terme de longues pérégrinations à travers le Darfour et le Kordofan, les Nubiens ■



Tête de massue,

musée national, Khartoum.



Palette,

musée national, Khartoum.



les peuples pasteurs

les cultures protohistoriques :

Groupe A, Pré-Kerma

3500-2500 av. J.-C.

L'histoire est souvent considérée comme un vaste réservoir de précédents où l'on pioche pour éclairer le présent ou prédire l'avenir. C'est en bonne partie ce qui explique la vogue dont jouissent actuellement les études historiques centrées sur les changements climatiques, grande préoccupation de notre temps. Ces modifications du milieu sont volontiers tenues pour responsables aussi bien de la fin de l'Ancien Empire en Égypte que de celle de l'Ancien Régime en France. Quoi que l'on pense des excès de cette mode, force est de constater au moins que les théories environnementales sont tout à fait pertinentes pour expliquer l'établissement des premières civilisations dans la vallée du Nil.

L'Égypte, située plus au nord, fut touchée en premier par la redescente vers l'équateur des pluies estivales. Dès la fin du sixième millénaire, le désert Libyque entama un lent processus de dessiccation, obligeant les populations qui y vivaient de l'élevage à se rapprocher du Nil. Les habitants d'autres régions limitrophes de la vallée, frappés par le même phénomène, vinrent s'ajouter aux récents occupants des rives du fleuve. Cette agglomération de nouveaux venus le long du Nil mena à la création de principautés protohistoriques au quatrième millénaire, puis à leur unification progressive en un seul royaume par les premiers pharaons vers 3 000 av. J.-C.

Plus au sud, au Soudan, les mêmes causes entraînent les mêmes effets, avec un décalage de plusieurs siècles dû à la différence de latitude. Ce n'est qu'à partir du quatrième millénaire que le Nord-Kordofan commença à s'assécher. Les affluents du Nil qui le traversaient comme le Wadi el-Melik ou le Wadi Howar n'eurent alors plus suffisamment de débit pour atteindre le fleuve. Selon une constante de la préhistoire soudanaise relevée par Matthieu Honegger, les déplacements de population se sont faits selon un axe vertical (nord-sud ou sud-nord) durant les périodes humides et selon un axe transversal (ouest-est) durant les périodes sèches. La période protohistorique au Soudan correspond à la fin de la dernière période humide. Les deux cultures attestées alors en Nubie, le Groupe A au nord et le Pré-Kerma au sud, appartiennent à des populations où l'élevage est prédominant et implique des déplacements annuels le long du fleuve et entre le Nil et les zones de pâture encore disponibles, souvent réduites à l'état de marécages. La vie de ces pasteurs est rythmée par ces voyages entre les campements saisonniers et les premiers villages permanents, où se font les échanges et les cérémonies importantes, y compris les inhumations.

Le Groupe A

Lorsque l'archéologue américain George Reisner entreprit, sous l'égide de l'université Harvard et du *Museum of Fine Arts* de Boston, les premières fouilles d'ampleur au Soudan entre 1907 et 1917, il découvrit au nord de la Nubie les vestiges de cultures indigènes antérieures à la colonisation égyptienne, qu'il classa chronologiquement en trois groupes A, B et C. Il s'avéra par la suite que le Groupe B était une composante ancienne du Groupe A et non une culture intermédiaire. Les sites du Groupe A se situent majoritairement en Nubie égyptienne, au nord de l'actuelle frontière avec le Soudan. Lors des fouilles de sauvetage de la Nubie organisées par l'Unesco durant la construction du barrage d'Assouan, notre connaissance de cette culture s'est accrue considérablement puisque son territoire entre première et deuxième cataracte s'étendait exclusivement sur la portion de la vallée submergée à partir de 1964 par le lac de retenue. En revanche, la quasi-totalité des sites est désormais inaccessible et les progrès enregistrés dans la compréhension du Groupe A sont depuis cinquante ans limités à l'analyse et à l'interprétation du matériel et des données archéologiques issus des fouilles passées.

La culture du Groupe A est attestée entre 3700 et 2800 av. J.-C. et correspond donc aux périodes de formation de l'État pharaonique (époques Nagada I-III et de la dynastie 0 à la II^e dynastie). Elle s'étend de Kubbania, à une dizaine de kilomètres au nord d'Assouan, jusqu'à Saras, 30 km au sud de Wadi Halfa. Toutefois, l'occupation de l'ensemble de ce territoire n'est effective qu'à l'époque dite « moyenne » ou « classique ». La période initiale, dite « ancienne » (3700-3250 av. J.-C.), comporte en effet des sites localisés très au nord, proches de la première cataracte (Khor Bahan, Debod, Dakka), alors que le sud est encore occupé par une culture locale dite « abkienne » (d'après le site d'Abka) qui s'apparente au Néolithique final de Nubie. Lors de la période « moyenne » (3250-3150 av. J.-C.), les sites se multiplient autour de trois régions principales, Assouan au nord, Dakka et Sayala au centre et Wadi Halfa au sud, cette dernière ayant sans doute inclus les éléments tardifs de la culture abkienne. À la période finale (3150-2800 av. J.-C.), les sites du nord disparaissent, ceux du milieu autour de Sayala se maintiennent, alors que le sud connaît une importante floraison autour de centres de pouvoir comme Qustul et Gammai, où ont été exhumées des tombes véritablement princières. Cette répartition spatio-temporelle est évidemment à mettre en relation avec la constitution progressive de l'État égyptien dont la politique expansionniste a chassé les populations du Groupe A de plus en plus au sud, tout en entretenant avec elles, au fur et à mesure que la société pharaonique se constituait, des relations commerciales croissantes qui ont leur part dans le luxe des enterrements de la phase finale.

Le Soudan

50

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

Les populations du Groupe A ont apparemment connu une économie diversifiée autour de l'élevage, de l'agriculture et des échanges avec l'Égypte. La plupart des 75 agglomérations fouillées par les archéologues étaient constituées d'habitations précaires, construites en branches et en roseaux, qui évoquent plutôt des campements saisonniers liés à l'activité pastorale que de véritables villages. On suppose, d'après des poteries typiques du Groupe A retrouvées sur ces sites, que les transhumances des troupeaux allaient jusqu'à des zones occidentales aujourd'hui quasi arides comme le Wadi Shaw, les oasis de Laqiya et même de lointains points d'eau comme Bir Sahara, distant de plus de 250 km du fleuve. L'importance économique du bétail se double, selon une tradition qui, au Soudan, remonte au Mésolithique, d'une valeur symbolique et peut-être religieuse, comme en témoignent les enterrements rituels de bovins dans les sites du Groupe A, particulièrement à Qustul. C'est également de cette période que datent, dans des grottes situées près de Sayala, Korosko et Serra-Ouest, des représentations rupestres de troupeaux, associées à celles de la grande faune sauvage africaine.

L'agriculture est pauvrement documentée, mais l'accroissement important de la population du Groupe A dans les phases moyenne et finale ne peut s'expliquer par les seuls moyens de subsistance hérités du Néolithique, à savoir l'élevage et la chasse, complétés par les poissons et coquillages du Nil dont la consommation était, semble-t-il, déjà marginale. La présence de nombreuses jarres à grains dans les tombes et de centaines de fosses de stockage en bordure de certaines agglomérations indique que la récolte de céréales et, peut-être aussi, leur importation depuis l'Égypte jouaient un rôle important dans l'économie de ces populations.

Les échanges avec l'Égypte contribuent à la richesse du Groupe A. Dès la période ancienne, les sépultures comportent une importante proportion d'objets de facture égyptienne (culture de Nagada I-II). La poterie est prédominante, depuis les larges jarres à grains, à bière ou à vin, jusqu'aux bols pansus (souvent décorés ensuite de motifs locaux), mais l'on trouve aussi des palettes de schiste, des vases de pierre, des peignes, des bijoux et des outils de cuivre. L'absence de ces biens d'importation parmi les cultures situées plus en amont du fleuve au quatrième millénaire laisse penser que le Groupe A avait fait des échanges avec les Égyptiens de la période prédynastique une sorte de monopole, qui ne sera brisé qu'à partir de la phase finale, vers 3 000 av. J.-C. Ces produits étaient troqués contre des matières premières issues des savanes africaines, alors situées bien plus au nord qu'aujourd'hui : ivoire d'éléphant, bois d'ébène, peaux de félins, œufs d'autruches et, à côté de ces matériaux acquis depuis le sud, des bovins sur pied et des productions céramiques locales dont on a retrouvé des exemplaires dans certaines tombes égyptiennes. On possède

quelques indices ténus qui laissent supposer que, si elle n'exploitait pas elle-même les mines d'or du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba, situées à l'est de la Basse-Nubie, la population du Groupe A se procurait auprès des nomades du désert Arabe le métal précieux pour l'inclure dans ses échanges avec l'Égypte.

Les relations du Groupe A et de l'Égypte toute proche sont de plus en plus interprétées, non en termes d'influence, mais de proximité culturelle, les deux sociétés étant issues d'une sorte de «Néolithique des déserts», selon le terme d'Hélène Delattre. Jusque dans le domaine funéraire, la disposition du corps en position contractée sur le côté gauche, tête tournée vers le sud, au fond d'une fosse ovale, ne diffère guère des inhumations contemporaines de Haute-Égypte. Mais ces caractéristiques s'inscrivent d'autre part dans la continuité de la tradition néolithique de Nubie et il n'est pas sûr que l'influence se soit exercée ici du nord vers le sud. À l'époque finale, dans les cimetières de l'élite locale, apparaissent des objets qui semblent copiés de l'art égyptien des premières dynasties. Ainsi, un encensoir de pierre, d'une forme inconnue en Égypte mais attestée en Nubie, a été découvert dans la tombe L24 de Qustul. Il est gravé d'une façade de palais et de trois bateaux où l'on distingue la figure d'un roi coiffé de la haute couronne blanche pharaonique. De tels éléments ont conduit certains chercheurs à supposer que le Groupe A était une culture égyptienne excentrée. Pourtant, sa «nubianité» ne fait pas vraiment de doute. Il s'inscrit en effet dans la continuité du Néolithique de Nubie et préfigure le Groupe C qui lui succédera. Très caractéristique à cet égard est la production céramique, qui reprend et perfectionne les formes et les décors de la plus belle poterie néolithique telle qu'elle apparaît par exemple à Kadrouka et qui semble vierge de toute influence égyptienne. Les formes sont simples et épurées, bols à fonds pointus ou arrondis, jarres dépourvues de cols et d'anses. Le décor est en revanche raffiné : opposition de couleurs entre bords noirs et panse rouge, surface parcourue de vagues, peintures de motifs géométriques ou de défilés de bovidés. Ces récipients sont généralement polis à l'aide de galets taillés. Le sommet de l'art est atteint dans ces vases dits «en coquille d'œuf» (*eggshell ware*) où la pâte claire est d'une finesse extrême et décorée de figures géométriques de couleur rouge.

Contrairement à ce que laisserait croire le vocabulaire des spécialistes qui qualifient de «finale» ou «tardive» la dernière phase du Groupe A, cette période n'est en aucun cas marquée par un déclin, mais semble correspondre à l'apogée de cette civilisation de Nubie. Les habitats se multiplient, bien qu'ils soient localisés plus au sud que précédemment. Les agglomérations sont plus importantes et incluent, comme à Afya, de véritables maisons de pisé et de moellons de grès, aux murs couverts de mortier



Vase rouge à bords noirs, Groupe A, Faras, musée national, Khartoum.



Vase décoré, Groupe A, Faras, musée national, Khartoum, SNM 16375.

◀ et composées de plusieurs pièces. Des cimetières d'élite comportant de vastes tombes à Sayala et à Qustul laissent supposer que ces deux sites étaient les sièges de deux principautés contrôlant respectivement la zone centrale — entre première et deuxième cataracte — et celle située autour de la deuxième cataracte. Mais à part quelques indices comme la scène de l'encensoir de Qustul, qui figure un chef fort semblable aux premiers rois de Haute-Égypte, ou comme la présence de sceaux, qui témoignent de l'existence d'une administration locale, on manque d'éléments pour apprécier quelle était la situation politique sur le territoire du Groupe A.

La disparition du Groupe A s'est faite brutalement vers 2800 av. J.-C. Le coupable est tout désigné. C'est l'Égypte des premiers pharaons qui a vraisemblablement porté le coup fatal. Le crime est même signé. Sur les falaises qui surplombaient le Nil aux abords de la deuxième cataracte, au lieu-dit Gèbel Cheikh-Suleiman, une scène symbolique maladroitement gravée, aujourd'hui perdue, permet d'avancer un premier nom. Elle figurait un gigantesque scorpion tenant un prisonnier entravé, à la tête coiffée d'une plume, autre caractéristique des guerriers nubiens. Or, l'un des derniers rois de Haute-Égypte durant la période prédynastique (dynastie 0, vers 3150 av. J.-C.), peu avant l'unification des Deux Terres, porte le nom de « Scorpion ». En fait, deux souverains de Haute-Égypte sont connus sous ce nom, à Hiéaconpolis (égyptien *Nekhen*) et à Abydos, beaucoup plus au nord. Il est probable que le conquérant du Gèbel Cheikh-Suleiman soit Scorpion II, roi d'Hiéaconpolis, où existait par ailleurs une communauté expatriée issue du Groupe A.

Une seconde scène du Gèbel Cheikh-Suleiman, aux dimensions plus imposantes (2,70 × 0,80 m), a été gravée dans le roc par les Égyptiens sous un roi de la 1^{re} dynastie. Le bloc, détaché durant le sauvetage des monuments de Nubie en 1963-1964, a été remonté sous abri dans les jardins du musée de Khartoum. À gauche, on devine un faucon perché sur un *serekh* (façade de palais), le tout très érodé, mais caractéristique de la dénomination d'un pharaon aux époques archaïques. Une brève séquence écrite en hiéroglyphes et récemment identifiée par Pierre Tallet et Claire Somaglino figure à droite du *serekh* et se lit « *jt* ». C'est le (court) nom de naissance du roi Djer, le troisième de la 1^{re} dynastie. Le *serekh* personnifié tient prisonnier un ennemi vaincu au moyen d'une corde enserrant ses deux bras attachés dans son dos. L'homme porte un arc, symbole de la Nubie, appelée « Terre de l'Arc » dès les plus anciens textes dynastiques. À droite, sous un vaisseau à haute proue, des cadavres disloqués baignent dans les eaux du Nil. En bas, au centre, figurent deux grandes croix cerclées, symboles de la cité (signe *nju.t*), surmontées d'hiéroglyphes difficilement identifiables mais qui doivent nommer les principautés conquises.

Il ne fait pas de doute que nous avons ici les plus anciennes représentations connues d'une campagne militaire en Nubie entreprise par les souverains égyptiens. On sait par d'autres textes que le roi Aha de la I^e dynastie, prédécesseur de Djer, et Khasekhemouy, le dernier pharaon de la II^e dynastie (vers 2700 av. J.-C.), ont lancé des campagnes contre la « Terre de l'Arc ». Mais sous le règne de ce dernier, le Groupe A avait déjà disparu et c'est sans doute plus au sud qu'il faut situer cette expédition. En effet, dès la deuxième dynastie, la Basse-Nubie est conquise jusqu'à la deuxième cataracte et deux forteresses égyptiennes sont établies à Qoubban et à Bouhen. Seuls quelques rares vestiges attestent la présence d'une population locale pendant près de quatre siècles. Il semble que le Groupe A se soit dispersé, certains se réfugiant dans les zones encore verdoyantes des oasis du désert occidental, d'autres intégrant comme mercenaires les armées des pharaons de l'Ancien Empire.

Le Pré-Kerma

Les adversaires du pharaon Khasekhemouy étaient très probablement les populations dites « Pré-Kerma » situées au sud de la deuxième cataracte et dont l'extension vers le sud (sans doute jusqu'à la quatrième cataracte) n'a cessé d'être repoussée au fil des découvertes archéologiques récentes. On suppose que cette culture s'est développée dès le milieu du quatrième millénaire, comme le Groupe A, mais les attestations de la phase ancienne sont rares et discutées. C'est donc de la période entre 3000 et 2500 av. J.-C. que datent les sites connus. Pendant longtemps, les archéologues ont identifié les vestiges de cette culture comme une version méridionale du Groupe A, avec lequel elle présente en effet de nombreux points communs, notamment dans la céramique. C'est une découverte fortuite, suivie de longues et minutieuses fouilles, qui a permis d'établir l'identité de la culture Pré-Kerma.

Lors de travaux de dégagement opérés par la mission suisse, à la fin des années 1980, sur la nécropole orientale de la ville de Kerma, connue comme la capitale du premier État historique du Soudan entre 2450 et 1500 av. J.-C. et située au sud de la troisième cataracte (voir chapitre suivant, p. 59 sq.), l'archéologue suisse Charles Bonnet découvrit des trous de poteaux en grand nombre entre les fosses des tombes du Kerma moyen. La fouille fut confiée à un jeune préhistorien, futur directeur de la mission, Matthieu Honegger, qui allait à partir de ce travail, très ingrat au début, dégager une des premières villes africaines. Occupée aux environs de 3000 av. J.-C., elle s'étendait sur près de 10 ha et comprenait des dizaines de huttes circulaires, d'un diamètre approchant 4 mètres pour les habitations, des enclos pour le bétail, principalement des bovins à en juger par des empreintes de sabots encore

visibles, ainsi que deux énigmatiques constructions rectangulaires, maintes fois reconstruites, qui pourraient avoir eu une fonction administrative ou religieuse. La cité, car on ne peut plus parler de village, était entourée d'une enceinte faite de hautes palissades en bois renforcées à la base de terre rapportée et qui s'ouvrait au nord par une porte encadrée de contreforts monumentaux faits de gros pieux rapprochés. Elle comportait plusieurs centaines de fosses-silos, dans lesquelles ont été parfois retrouvées des jarres de stockage qui avaient contenu des liquides. L'examen de dispositifs semblables sur l'île de Saï, à 170 km au nord, qui participait de la même culture, montre que des céréales originaires du Moyen-Orient et introduites en Nubie *via* l'Égypte, l'épeautre et l'orge, y étaient également conservées. Notre connaissance du Pré-Kerma reste toutefois très partielle parce que les deux sites principaux, Kerma et Saï, sont des lieux d'habitation. Seules quelques sépultures isolées appartenant à cette culture ont pour l'instant été mises au jour. Il est assez probable que le cimetière qui accueillait les défunts de l'agglomération Pré-Kerma proprement dite a été détruit par le creusement des tombes ultérieures de la période Kerma. Nous devons nous estimer heureux qu'elles n'aient pas totalement oblitéré la ville protohistorique.

La céramique Pré-Kerma partage de nombreuses caractéristiques communes avec celle du Groupe A. On y trouve ainsi des formes ouvertes assez semblables, au corps rouge et au bord noir. Le polissage après cuisson y est aussi de rigueur. Des décorations en vaguelettes (*rippled ware*) sont souvent présentes mais elles ne concernent que la partie supérieure des objets. La poterie très fine du type « coquille d'œuf » est absente, mais les motifs au peigne qui l'ornent se retrouvent sur les vases Pré-Kerma. De façon générale, la céramique de cet horizon préfigure celle de la phase ancienne de la civilisation de Kerma.

Une des différences notables avec les sites de Basse-Nubie est l'absence quasi-totale de céramiques égyptiennes importées. Comme nous l'avons précédemment exposé, il est probable que le Groupe A s'était arrogé le monopole fort rentable des échanges directs avec l'Égypte. En revanche, on trouve sur le site principal Pré-Kerma des importations du Groupe A, notamment des poteries, des objets de cuivre (la métallurgie était inconnue plus au sud) et des palettes de quartzite. Bien que sans contact immédiat avec l'Égypte durant des siècles, la culture Pré-Kerma était donc un des maillons de la chaîne d'échanges qui fournissait au puissant voisin du nord les produits de l'intérieur de l'Afrique. Après la dispersion du Groupe A, il est probable que sa place dans le circuit fut reprise par les principautés Pré-Kerma désormais en contact direct avec les Égyptiens, comme l'atteste la présence de jarres importées du royaume pharaonique sur le site Pré-Kerma tardif de Saï.

Contrairement à ce qui s'était passé en Basse-Nubie, il ne semble pas que la politique expansionniste de l'Égypte de l'Ancien Empire se soit poursuivie aux dépens des populations Pré-Kerma. Un seul épisode est relaté sur la Pierre de Palerme, une chronique des règnes précédents rédigée vers 2 400 av. J.-C. sur un bloc de basalte conservé au musée de cette ville de Sicile: une expédition aurait été lancée sur la Nubie au temps du roi Snéfrou, père de Chéops, vers 2 600 av. J.-C., aboutissant à la capture de 7 000 prisonniers et de non moins de 200 000 bovins. Ce dernier chiffre paraît grossièrement exagéré eu égard aux effectifs du bétail dans une région en voie de désertification et aux problèmes d'acheminement d'un tel troupeau, même en groupes séparés, jusqu'en Égypte. Quoi qu'il en soit, le royaume pharaonique maintint sa frontière à la deuxième cataracte et, à la différence du Groupe A, la culture Pré-Kerma continua d'exister, aboutissant vers 2 450 av. J.-C. à la création du royaume de Kerma ■

le Soudan

58

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

Pierre de Palerme,

grand fragment d'un monument en basalte noir où figuraient les annales royales. Musée archéologique régional Salinas de Palerme, Italie. L'ensemble inclut six autres fragments: cinq au musée du Caire et un à l'University College de Londres.



la Terre de l'Arc

le Groupe C

et le royaume de Kerma

2450-1450 av. J.-C.

Le Groupe C

L'une des découvertes les plus significatives et les plus émouvantes effectuées à Kerma par la mission de l'université de Genève dirigée par Charles Bonnet fut celle d'un jeune archer naturellement momifié, tenant encore de la main la corde de son arc. Datée du Kerma ancien (2450-2050 av. J.-C. d'après les analyses récentes), la sépulture était constituée d'une fosse ovale où le corps avait été déposé sur une natte, protégé entre deux couvertures de cuir et accompagné d'un trousseau minimal, carquois, flèches, deux arcs, quelques plumes d'autruche et un petit récipient de céramique. Les traits, encore reconnaissables, sont ceux d'un adolescent. Sa coiffure de petites boucles était entourée d'un bandeau où il fixait, selon la coutume des guerriers de Nubie, une plume d'autruche. Ce sont les archers de Kerma qui ont fait en quelques siècles d'une petite principauté sur la troisième cataracte un État puissant, le plus anciennement attesté en Afrique subsaharienne, capable de tenir tête à l'Égypte pharaonique durant un millénaire. Outre l'appellation ancienne de « Terre de l'Arc » qui restera en usage, apparaissent deux noms, sans doute empruntés aux populations locales, qui désignent dans les textes égyptiens le nouveau royaume : « Yam » à la fin de l'Ancien Empire, puis « Koush » à partir du Moyen Empire. Ce dernier subsistera jusqu'à la fin de l'Antiquité et au-delà, à travers le copte et la Bible hébraïque.

Mais tournons d'abord nos regards vers la situation en Basse-Nubie, que nous avons laissée dans le chapitre précédent aux mains des Égyptiens de l'Ancien Empire et vidée de sa population indigène. Vers 2400 av. J.-C., quatre siècles après la disparition du Groupe A, une nouvelle culture locale y fait son apparition, le Groupe C. La filiation entre les deux horizons, malgré la longueur de l'intervalle qui les sépare, est évidente. Toutefois, le Groupe B intermédiaire, proposé par l'archéologue américain George A. Reisner, s'est avéré illusoire (voir chapitre 2, p. 48 sq.). On pense aujourd'hui que le Groupe A a survécu dans les oasis du désert occidental (Wadi Shaw, Laqiya, Sélima) avant de rejoindre la vallée lorsque les conditions climatiques, avec la phase finale de la désertification du Sahara, sont devenues trop difficiles pour l'élevage des bovins. L'état égyptien sur la région semble également s'être desserré sous la V^e dynastie. Une politique alternant intimidations par des campagnes militaires sporadiques et échanges pacifiques s'est mise en place. Elle est particulièrement bien attestée par les textes égyptiens sous la VI^e dynastie. Dans cette perspective, le retour d'une population locale et son organisation en chefferies permettait à l'administration égyptienne la commodité d'un intermédiaire commercial régulier et évitait les risques de longues expéditions répétées.



Figure de bovidé. Groupe C, musée national, Khartoum, SNM 63/2/92.



Vase décoré, Groupe C, musée national, Khartoum, SNM 13892.



Vase décoré, Groupe C, musée national, Khartoum, SNM 172/3.

◀ Comme pour son prédécesseur le Groupe A, l'élevage est la grande affaire du Groupe C. On a ainsi retrouvé dans les sépultures des figurines d'animaux en grand nombre, bovins et ovins. Certaines de ces statuettes d'argile figurant des moutons portent sur la tête un petit globe où l'on piquetait des plumes, indice d'un culte particulier qui se retrouve dans les enterrements de Kerma. Les tombes sont au début de simples fosses ovales où le défunt, comme à Kerma, est placé en position contractée, le corps orienté ouest-est et la face regardant le nord. Le trousseau funéraire est simple : outils, parures et céramiques. Par la suite, l'influence égyptienne se fait sentir avec des fosses de plus grandes dimensions, de forme rectangulaire et pouvant contenir dans le cas des sépultures d'élite des substructures de briques. Sans doute également empruntées à l'architecture funéraire égyptienne et attestées aussi à Kerma, de petites chapelles pour le culte du défunt sont ajoutées au tombeau, mais elles font face à l'ouest et non à l'est comme en Égypte. L'une des particularités des tombes du Groupe C tient à la présence de stèles de pierre, parfois fixées le long des parois, qui forment à l'extérieur une couronne empli de cailloutis blanc. Une réussite remarquable de cette culture est la beauté de ses céramiques d'apparat, retrouvées en grand nombre dans les sépultures. Les formes sont celles du fonds soudanais ancien : bols hémisphériques plus ou moins ouverts, pots, jattes. Le traitement de la surface, en revanche, fait preuve d'un art de la décoration porté à son zénith. Des figures géométriques tracées au peigne, bandes, triangles, losanges ou carrés, rehaussées de pigments blancs, jaunes ou rouges, couvrent l'ensemble du récipient en un décor chatoyant. Seule la céramique tardive de Kerma, avec des techniques très différentes, atteint ce degré de perfection.

Les établissements sont le plus souvent composés, comme pour le Groupe A, de légères structures circulaires élevées autour de poteaux. Toutefois, des agglomérations ont été retrouvées sur plusieurs sites qui devaient servir de relais administratifs et commerciaux, comme à Ouadi es-Seboua ou Areika. Elles comprennent de véritables maisons, à plusieurs pièces, où les matériaux utilisés sont le pisé, la pierre et même la brique crue, une technique nouvelle empruntée aux Égyptiens. Ces établissements étaient entourés de murs défensifs.

Sur le plan politique, les textes égyptiens évoquent trois principautés majeures, Wawat, Irtjet et Satjou, qu'on localise sans certitude autour de Dakka, Aniba et Faras, en amont de la deuxième cataracte. Chacune était dirigée par un souverain particulier (égyptien *heqa*), mais autour de 2270 av. J.-C., entre les différentes expéditions de l'explorateur Herkhouf (voir encadré, p. 73 sq.), ces chefferies furent réunies sous l'autorité du souverain de Wawat, nom qui finira par désigner l'ensemble de la Basse-Nubie dans les textes égyptiens ultérieurs. Si la Basse-Nubie

était sans conteste le cœur du Groupe C, des groupes isolés participant de la même culture sont attestés jusqu'à Kerma, lors des périodes anciennes. Les textes d'envoûtement égyptiens du Moyen Empire, qui nomment les pays ennemis et leurs dirigeants, répertorient au nord de l'île de Saï une douzaine de chefferies, dont certaines peuvent relever du Groupe C. D'autres sont clairement attribuables aux Medjay, un peuple de langue couchitique. Ancêtres des actuels Bedjas, nomades riverains de la mer Rouge, ils étaient alors établis dans le désert oriental. Cet environnement difficile les poussait souvent vers la vallée du Nil où les Égyptiens les recrutaient comme mercenaires, particulièrement dans la police des villes. Leur nom finit d'ailleurs par désigner en égyptien tout policier, fût-il d'une autre origine.

Les relations du Groupe C avec les Égyptiens furent tributaires de l'histoire complexe du royaume pharaonique entre la fin du troisième et le milieu du deuxième millénaire. Après le règne de Pépy II, l'un des plus longs connus de l'histoire mondiale (près de soixante-dix ans autour de 2200 av. J.-C.), l'Égypte entra dans la Première Période intermédiaire, caractérisée par l'éclatement du pouvoir central en principautés indépendantes. Durant près d'un siècle, la domination égyptienne, réduite à quelques incursions en Basse-Nubie de la part de la IX^e dynastie de Thèbes, se fit plus légère. Mais l'affaiblissement de l'Égypte, avec une quasi-interruption des échanges commerciaux, semble avoir entraîné une crise économique dans la région. C'est l'époque où les mercenaires nubiens commencèrent à affluer dans les armées des rois thébains. Avec le retour d'un pouvoir unifié vers 2030 av. J.-C., l'Égypte réinvestit la Basse-Nubie. Sous le pharaon Aménemhat I^{er}, vers 1970 av. J.-C., une politique agressive de colonisation de la région fut entreprise, qui ne demanda pas moins de trois campagnes, en l'an 10, 18 et 29 du règne. Face au pouvoir grandissant des rois de Kerma, une véritable « ligne Maginot » formée de quatorze forteresses en briques crues fut édifiée sous les règnes de Sésostri I^{er} et Sésostri III. Les principales, Serra, Bouhen, Mirgissa, Askout, Semna, Koumma, étaient doublées d'importantes villes de garnison égyptiennes, avec quartiers d'habitations, temples et cimetières. Semna, Koumma et l'île d'Ouronarti, situées les plus au sud, en amont de la deuxième cataracte, constituaient la frontière proclamée comme intangible par des stèles hiéroglyphiques au nom de Sésostri III. Deux forteresses, Ikour et Qoubban, furent construites plus au nord pour protéger l'accès aux mines d'or du Wadi Allaqi, qui à partir du règne de Sésostri I^{er} devinrent la principale source du métal précieux pour l'Égypte.

Les populations du Groupe C durent s'adapter à cette lourde présence, doublée d'une surveillance sourcilleuse, qu'attestent les « dépêches de Semna », où le gouverneur de la forteresse faisait noter tous les déplacements des populations locales. Il semble que les deux communautés

vécurent de manière séparée. Vers la fin de la XIII^e dynastie, l'Égypte connut à nouveau des soubresauts. Ce fut la Deuxième Période intermédiaire (1730-1550 av. J.-C.). Le pays éclata bientôt en deux royaumes, l'un en Basse et en Moyenne-Égypte, tenu par une dynastie d'origine cananéenne, les Hyksôs, l'autre en Haute-Égypte, dirigé par des rois égyptiens basés à Thèbes. Les garnisons des forteresses de Basse-Nubie furent abandonnées à leur sort et ne tardèrent pas à tomber entre les mains du royaume de Kerma. Suprême ironie: ces fortifications démesurées (Bouhen par exemple couvre près de 7 ha, Serra comprend 15 000 m³ de briques crues), qui ne le cèderont en gigantisme qu'à la Grande Muraille de Chine, sont tenues un siècle et demi après leur construction par des administrateurs qui, dans leurs stèles funéraires, proclament leur allégeance au roi de Kerma. Ainsi, dans un texte retrouvé à Bouhen et commandé par son petit-fils Iah-ouser, le notable Ka, frère du gouverneur de la forteresse, s'exprime en ces termes, utilisant une métaphore courante pour signifier sa loyauté: « J'étais un vaillant serviteur du souverain de Koush. J'ai baigné mes pieds dans les eaux de Koush parmi la suite du roi Nedjeh. Je suis revenu sain et sauf avec ma famille. »

On ignore quelles furent les relations entre les gens du Groupe C et les armées de Kerma. Sans doute passèrent-ils, comme les expatriés égyptiens des forteresses, d'un pouvoir à l'autre sans grand changement. La cohabitation entre les deux populations existait déjà à Kerma, limite méridionale excentrée de la culture du Groupe C, puisque, dans le cimetière oriental de la ville, les tombes des périodes anciennes de ces deux cultures se côtoyaient, sans toutefois se mêler. Après la chute du royaume de Kerma, le Groupe C semble se dissoudre dans une culture mixte égypto-nubienne, attestée par exemple à Askout en contexte funéraire.

Le royaume de Kerma

On a longtemps méconnu la spécificité du royaume de Kerma. Lorsque l'archéologue américain Reisner y entreprit les premières fouilles en 1913, le site n'était signalé que par deux énormes bâtisses énigmatiques en briques crues, appelées *deffufa*, « forteresse » dans la langue nubienne locale. Les travaux portèrent surtout sur la vaste zone, au nord de la *deffufa* orientale, où fut mis au jour un immense cimetière (on estime entre 20 000 et 30 000 le nombre total de sépultures) composé de fosses de taille variable coiffées de tumuli. Les plus grandes, au sud, atteignaient près de 100 m de diamètre et comportaient des superstructures de briques où l'on trouva un riche matériel en dépit des pillages. Y figuraient notamment des statues de notables égyptiens de la fin de l'Ancien Empire et du Moyen Empire. Reisner, très

naturellement, y vit les possesseurs de ces tombes. Il imagina une colonie égyptienne très excentrée, responsable de l'acheminement en Égypte des produits africains. L'énorme *deffufa* occidentale était dans cette perspective un entrepôt pour ces marchandises exotiques. Quant aux tombes, elles témoignaient de l'influence locale à laquelle avaient fini par succomber des générations de gouverneurs égyptiens expatriés. Ce tableau qui évoque une sorte d'Inde britannique transposée en Nubie antique peut prêter à sourire, mais on ne doit pas oublier que Reisner, par ailleurs archéologue hors pair et fin analyste, ne disposait d'aucun témoignage qui aurait pu contredire cette interprétation. Les très rares textes égyptiens qui attestent un royaume puissant au sud de l'Égypte n'avaient pas été encore découverts. La seconde stèle de Kamosé, qui décrit la proposition d'alliance entre le royaume hyksôs et Kerma, fut trouvée à Thèbes en 1954, et l'inscription de la tombe de Sobeknakht à el-Kab, décrivant une incursion de Kerma et de ses alliés jusqu'en Haute-Égypte, n'a été découverte qu'en 2003.

Les fouilles de sauvetage de la Nubie au début des années 1960 avaient déjà commencé à semer le doute sur la présence continue de l'Égypte pharaonique sur ce territoire entre le Moyen et le Nouvel Empire. Mais ce sont les fouilles de l'université de Genève, menées à partir de 1973, qui apportèrent la preuve définitive que l'on avait affaire à la capitale d'un État indigène, le plus ancien royaume historiquement connu d'Afrique subsaharienne. Leur directeur, Charles Bonnet, est une des personnalités les plus marquantes de l'archéologie moderne au Soudan. Ancien exploitant des vignes familiales, puis diplômé d'architecture, il mena ensuite de front une carrière à Genève, où il était responsable de l'archéologie du canton, et en Nubie, où il fouilla d'abord le site de Tabo et y dégacha un temple égyptien rebâti par le pharaon de la XXV^e dynastie Taharqo, avant de reprendre la concession de Kerma, quelques kilomètres au nord de Tabo. Paradoxalement, il commença par la période finale du royaume. Appelé par le service des Antiquités pour explorer les fondations d'une maison de la ville moderne de Kerma qui menaçait ruine, il s'aperçut qu'elles étaient bâties sur les restes d'une immense tombe en entonnoir, soigneusement tapissée de blocs de pierre et munie d'un escalier axial. Les infiltrations d'eau empêchèrent de mener la fouille à son terme.

Mais on sait maintenant qu'il venait de découvrir la sépulture d'un des derniers souverains de Kerma. Dès lors, il reprit la concession du site abandonnée depuis les travaux de Reisner. Ses conclusions, qui s'opposaient aux interprétations de l'Américain, mirent du temps à gagner l'adhésion des égyptologues. Mais à la fin des années 1980, plus personne ne douta qu'il avait existé, au sud de l'Égypte, pendant de longs siècles,



Vase rouge à bords noirs, Kerma classique, Kerma,
musée national, Khartoum, SNM 1286 (le socle est moderne).



Modèle de maison, Kerma classique, terre cuite, Kerma, cimetière est,
tumulus K111/K315, musée national, Khartoum, SNM 1119.



Vase en forme d'autruche, Kerma classique, Kerma, cimetière est, tumulus K xiv ou K xv, est de la chapelle A, musée national, Khartoum, SNM 1134.



Vase en forme d'hippopotame, terre cuite, Kerma, musée national, Khartoum, SNM 1122.

- ◀ un État puissant, rival de l'Égypte et ne lui cédant presque en rien, sinon dans l'usage de l'écriture qu'il n'adopta jamais. Charles Bonnet devenait ainsi l'homme qui a rendu au Soudan mille ans de son histoire.

C'est toutefois à Brigitte Gratien, de l'université de Lille, que l'on doit la périodisation du royaume de Kerma. À partir de l'étude des céramiques de la nécropole de l'île de Saï, un cimetière d'élite des princes locaux très bien conservé, elle put distinguer trois périodes : Kerma ancien (2 450-2 050 av. J.-C.), Kerma moyen (2 050-1 750 av. J.-C.), Kerma classique (1 750-1 550 av. J.-C.). On ajoute parfois une période « Kerma final » (1 550-1 450 av. J.-C.), correspondant aux longues luttes qui précédèrent la victoire définitive des Égyptiens et l'établissement de la colonisation pharaonique.

L'apparition du royaume de Kerma s'est sans doute faite plus graduellement qu'on ne le pensait il y a quelques années. La découverte de sites Pré-Kerma sur une large portion de la vallée du Nil moyen montre, à tout le moins, qu'une culture commune y était déjà établie. Semblablement, l'existence de tombes princières du Kerma ancien situées aussi au nord que l'île de Saï laisse supposer une organisation sociale commune, voire une fédération de cités dès cette époque initiale. Vers 2 450 av. J.-C., un premier établissement s'installe autour du site où s'élèvera la *deffufa* occidentale, à 4 km à l'ouest du village Pré-Kerma. La continuité entre les deux établissements est démontrée par le fait que les habitants de Kerma aient encore utilisé le site ancien pour y enterrer leurs défunts, sans doute pour qu'ils reposent au plus près de leurs ancêtres. Il est certain qu'ici aussi les facteurs climatiques sont à l'origine de ce déplacement. La création du royaume de Kerma correspond en effet au début de la dessiccation du Nord-Soudan. Les affluents importants du Nil situés immédiatement en amont, le Wadi Howar et le Wadi el-Melik, s'assèchent dans leur cours inférieur, interrompant leur jonction permanente avec le Nil. Le fleuve lui-même se retire au milieu de son large lit, les crues gigantesques disparaissent progressivement et les bras saisonniers se raréfient, obligeant les habitants du site Pré-Kerma à se déplacer quatre kilomètres à l'ouest. Toutefois, le bassin de Kerma restera jusqu'à nos jours un des endroits les plus hospitaliers de la Nubie, avec ses vastes étendues fertiles à l'est du Nil.

Il ne fait pas de doute que, dans un environnement de plus en plus aride, cette région riche en pâturages ait agi comme un puissant aimant sur les peuples pastoraux chassés du Sahara oriental par la sécheresse croissante. Cet afflux de population, dont témoigne un peu plus au nord l'essor du Groupe C (voir ci-dessus, p. 60 sq.), a certainement contribué à la multiplication des établissements humains et, partant, à la création d'un État densément peuplé. Les analyses anthropométriques effectuées sur les squelettes de Kerma par Christian Simon montrent une population

diversifiée, comportant plusieurs groupes ethniques clairement distincts. Certains d'entre eux possèdent une affinité avec les sujets retrouvés dans les cimetières de Haute-Égypte, alors que d'autres présentent des ressemblances avec les populations installées au sud du Soudan (l'échantillon de référence était une nécropole récente du Kenya). Bien évidemment, surtout dans ce dernier cas, on ne peut exclure qu'à l'installation plus ou moins consentie d'immigrés venus des déserts voisins se soit ajoutée par la suite la déportation de populations razzées plus au sud et dont les jeunes gens étaient utilisés comme soldats. Il est significatif que les artistes égyptiens, si habiles à croquer les particularités physiques des étrangers, n'aient quasiment pas représenté les traits caractéristiques des populations d'Afrique noire avant le début du Nouvel Empire. Or, celui-ci s'était justement ouvert sur les combats contre les armées de Kerma dont les figurations sont reproduites sans cesse à la XVIII^e et XIX^e dynastie, alors même que la Nubie était déjà pacifiée. On pense notamment à cette scène de carnage représentée sur un coffre ouvragé bien connu du trésor de Toutânkhamon où le jeune souverain lance ses flèches sur les guerriers de « Koush la misérable ». Qui plus est, dans les temples de Nubie et celui d'Ermant ainsi que dans certaines tombes de la XVIII^e dynastie sont figurés des prisonniers ou des porteurs de tributs dont le physique évoque les populations nilotiques actuelles : ils sont dotés de jambes interminables et surplombent parfois de leur haute taille les soldats égyptiens qui les accompagnent, contrairement à ce que voudraient les conventions graphiques. Jean Vercoutter avait suggéré que les armées des pharaons avaient lancé des expéditions sur le Haut-Nil jusqu'aux régions où vivent les peuples nilotiques actuellement. Mais un si long trajet depuis l'Égypte à travers des régions aussi inhospitalières que le *Sudd*, le vaste marécage qui plus tard arrêtera les éclaireurs de Néron partis à la recherche des sources du Nil, est peu vraisemblable. Il faut plutôt attribuer aux campagnes des rois de Kerma la présence de ces populations méridionales sur le Nil moyen.

L'étendue du royaume n'est pas connue avec précision, mais on estime qu'au sud elle dépassait la cinquième cataracte, les découvertes récentes n'ayant cessé de reculer en amont les attestations de la culture Kerma. Au nord, son expansion jusqu'à la première cataracte a suivi le retrait des Égyptiens à la fin du Moyen Empire. Comme aux époques napatéenne et méroïtique, on ignore, faute de témoignages archéologiques, jusqu'où s'étendait le pouvoir des souverains à l'est et à l'ouest. Il semble que la zone d'influence de Kerma allait assez loin vers l'ouest, car des analyses isotopiques réalisées sur les nombreux bucranes (crânes de bovidés) déposés sur les tombes royales ont révélé des origines aussi lointaines pour ces animaux que le Darfour. De plus, le récit de l'explorateur égyptien Herkhouf,

vers 2250 av. J.-C., décrit le roi de Kerma en campagne «vers l'angle occidental du ciel», très à l'ouest de la vallée, contre des tribus nommées par le terme Tjemehou, qui désigne généralement des Libyens, avec un sens géographique assez large sans doute. L'expédition relatée a lieu pourtant au Kerma ancien, alors que le royaume n'a pas encore atteint son apogée.

Si l'on peut écrire que le royaume de Kerma est «historiquement» attesté grâce aux témoignages égyptiens, ces textes sont extrêmement lapidaires et ne permettent de se faire une idée précise ni de l'histoire du pays ni de l'organisation de l'État. L'écriture y était non pas inconnue, puisqu'une correspondance en égyptien entre le souverain de Kerma et le royaume hyksôs est mentionnée à l'époque tardive dans la seconde stèle du pharaon Kamosé, mais inutilisée en dehors de ce contexte diplomatique qui impliquait sans doute des scribes égyptiens. Une seule représentation royale, gravée sur une stèle de Bouhen, est attestée. Elle est maladroitement démarquée de modèles égyptiens, le monarque étant habillé d'un pagne à devanteau, coiffé de la haute couronne blanche des pharaons ornée d'un semblant de cobra. Il est armé d'une masse et, seule concession à la culture locale, tient un arc dans la main gauche. Comme en Égypte, le souverain est le chef des armées et le principal protagoniste du culte divin, à en juger par la proximité des temples et des palais dans la capitale. Un des indices de sa puissance est l'importance croissante prise par son monument et son trousseau funéraire.

Dès le Kerma moyen, les tombes royales comportent un nombre impressionnant de bucranes déposés sur la face sud du tumulus (pas moins de 4351 devant la tombe n° 253). Au Kerma classique, les sépultures royales sont devenues d'immenses tumuli de près de 100 m de diamètre, dotés d'appartements souterrains en briques. Elles sont flanquées de vastes chapelles funéraires décorées de peintures murales. Elles comportent enfin un grand nombre de «morts d'accompagnement», serviteurs sacrifiés du monarque défunt, qui par centaines l'ont suivi dans l'autre monde. On ignore si les rois de Kerma se réclamaient, à l'instar des pharaons, d'une ascendance et d'une nature divine. Le fait qu'ils soient inhumés dans la même nécropole (le cimetière oriental de la ville) que le reste de la population plaide toutefois en faveur du contraire. Quelques noms sont connus d'après les sources égyptiennes. Sous la XII^e dynastie, vers 1900 av. J.-C., les textes d'envoûtement écrits par les scribes égyptiens en charge de la protection magique du royaume pharaonique détaillent une bribe de généalogie royale de Kerma. Deux frères, Teriahi et Awawi, fils de Kawi et de la dame Kouni (les transcriptions des voyelles sont approximatives), se succèdent sur le trône, suivis par le fils du second, dont le nom est quasiment illisible. Deux siècles plus tard, alors que les forteresses royales

sont tombées aux mains des Kermaïtes, une stèle de Bouhen cite le roi Nedjeh. Enfin, une inscription, récemment découverte par l'égyptologue Vivian Davies sur la route du désert de Nubie près de Korosko, désigne un roi nommé Tereh ou Terereh, un nom proche de Teriahi cité précédemment mais probablement postérieur.

Le seul témoignage égyptien de quelque ampleur sur le royaume de Kerma est l'autobiographie de Herkhouf, un haut dignitaire de la région d'Assouan où sa tombe a été creusée et gravée de textes hiéroglyphiques qui relatent ses quatre voyages au pays de Yam, d'abord en compagnie de son père, puis seul (voir encadré, p. 73 sq.). Il s'agissait d'« ouvrir la route » du commerce entre l'Égypte et les pays du Sud sous le règne de Merenré et la régence du jeune Pépy II (vers 2 250 av. J.-C.). La localisation de Yam a été durant des décennies l'occasion de débats contradictoires, mais il est désormais acquis qu'il ne peut s'agir d'un autre État que celui de Kerma, qui à partir du règne de Sésoustris I^{er} (vers 1 950 av. J.-C.) est désigné dans les textes égyptiens par le nom de Koush, sans que l'on puisse déterminer si ce changement de nom correspond à une rupture politique ou à une meilleure connaissance du pays par les Égyptiens. Parti d'Éléphantine, sur la première cataracte, Herkhouf atteignit le pays de Yam par les oasis du désert occidental et revint, chargé des produits africains si convoités (encens, ébène, ivoire, huiles aromatiques), par les principautés de Basse-Nubie, Wawat, Irtjet et Satjou situées le long du Nil. Lors de sa troisième expédition, comme nous l'avons précédemment évoqué, il arriva à Yam alors que le souverain était parti en campagne militaire. Il le rejoignit alors et lui « donna satisfaction », ce qui doit signifier que Herkhouf lui a prêté main-forte à l'aide des soldats de son escorte. Il n'est pas indifférent que l'explorateur ait eu à aller à la rencontre du roi au lieu de l'attendre dans sa capitale. Il semble en effet que l'acquisition des produits venus du sud était à Kerma sujette à un monopole d'État encadré de près par le pouvoir royal. Le quatrième voyage de Herkhouf n'est connu que par la lettre touchante de Pépy II enfant, moins émerveillé par les richesses de l'Afrique que par le nain, ramené « pour les danses du dieu », qu'il reçoit en cadeau.

L'essentiel de notre connaissance du royaume de Kerma, en l'absence de sources écrites suffisantes, provient de l'archéologie et notamment des fouilles de la capitale et de sa nécropole. La ville antique *intra muros* couvrait à la fin du Kerma Ancien une superficie de 25 ha, circonscrite par un appareil défensif de fossés et de larges bastions ondulés montés en pisé et percés de portes. Les constructions étaient généralement en matériau léger, essentiellement du bois, et sont marquées au sol par des trous de poteaux. Dans les zones d'habitat situées au centre, elles sont de forme rectangulaire, de 3 à 4 m de côté, mais les autres quartiers

Les voyages de Herkhouf au pays de Yam (Kerma)

Inscriptions de la tombe de Herkhouf
à Qubbat el-Hawa, Assouan, vers 2 250 av. J.-C.

« Sa Majesté Merenrê, mon maître, m'envoya avec mon père Iri, compagnon unique et prêtre ritualiste, vers Yam afin d'ouvrir une route vers ce pays. J'effectuai le voyage en sept mois. J'en ramenai des présents de toutes sortes, de grande utilité (?), ce qui me valut de hautes louanges.

Sa Majesté m'envoya une deuxième fois, seul. Je partis par la route d'Éléphantine, et revins par Irtjet, Tereres, Mekher et Irtjetj (*sic*), au terme de huit mois. À mon retour, je rapportai de cette contrée une grande quantité de présents. Jamais on n'avait rien rapporté de tel dans ce pays-ci. Je revins depuis le domaine du chef de Satjou et Irtjet, après avoir ouvert [la route de] ces pays étrangers. Jamais auparavant il n'avait été trouvé de compagnon et chef d'expédition qui eût fait ce trajet vers Yam.

Puis Sa Majesté m'envoya une troisième fois à Yam. Je partis par... (*lacune*) par la route de l'oasis, et je trouvai que le souverain de Yam marchait contre le *Tjemeh*, pour lutter contre les *Tjemehou*, dans l'angle occidental du ciel. Je suivis ses pas vers le *Tjemeh* et le satisfit tant qu'il adressa des louanges à tous les dieux en faveur de (mon) souverain. [...] (*passage en lacune*). Je revins de Yam avec trois cents ânes chargés d'encens, d'ébène, d'huile *hekenou*, de baume *khesayt*, de peaux de panthère, de défenses d'éléphants, de bâtons de jets et de produits de valeur de toute sorte. Quand le chef d'Irtjet, Satjou et Wawat vit la force et le nombre de guerriers de Yam dépêchés avec moi pour mon retour vers la Résidence (*Memphis*) en plus des soldats qui avaient été envoyés avec moi, il me fit venir, me donna des taureaux et des ibex et me guida vers les collines d'Irtjet, parce que la vigilance que j'avais montrée dépassait en excellence celle de tout compagnon et chef d'expédition qui avait été envoyé vers Yam auparavant. Tandis que le serviteur ici présent (*Herkhouf*) descendait le fleuve vers la Résidence, on fit en sorte que le prince, le compagnon unique, l'administrateur du double domaine de l'eau fraîche, Khouni, remonte vers moi avec des bateaux chargés de vin de dattes, de gâteaux, de pain et de bière. » [...] »

Copie de la lettre envoyée par le jeune pharaon Neferkarê Pépy II

« Scellé par le roi en personne. An 2, 3^e mois de [la saison de] l'Inondation, jour 15. Ordre royal [à] l'ami unique, le prêtre ritualiste, le chef d'expédition, Herkhouf.

J'ai pris connaissance des termes de cette lettre que tu as envoyée au roi en son palais afin de lui faire savoir que tu es retourné en paix de Yam, ainsi que les soldats qui étaient avec toi. Tu dis dans cette lettre que tu as rapporté de beaux et grands présents de toutes sortes que Hathor, la Dame d'Imaou, a donnés à l'âme du roi de Haute et Basse-Égypte, Neferkarê, qu'il vive pour toujours et à jamais. Tu dis dans ta lettre que tu as ramené un nain pour les danses du dieu depuis la terre des *Akhetiou*, ressemblant au nain que Baourdjed, le porteur de sceau divin, avait ramené de Pount au temps du roi Isési. Tu as dit à Ma Majesté qu'aucun [nain] semblable n'avait jamais été ramené par aucun des autres qui étaient allés à Yam auparavant.

Eh bien, sauras-tu accomplir ce que ton maître désire et loue? Te soucies-tu jour et nuit d'accomplir ce que ton maître désire, loue et ordonne? Ma Majesté pourvoira à tes besoins, si nombreux et si coûteux soient-ils, si bien que le fils de ton fils en profitera et que les gens diront en entendant ce que Ma Majesté a fait pour toi: « Est-il rien de comparable à ce que l'on a fait pour l'ami unique, Herkhouf, quand il est revenu de Yam, en raison de la vigilance qu'il a montrée à exécuter ce que son maître désirait, louait et ordonnait ? »

Pour toi, viens sans tarder, vogue vers la Résidence ! Embarque et amène avec toi ce nain que tu as ramené depuis la terre des *Akhetiou*, vivant, en bonne santé et fort pour les danses du dieu afin de réjouir et de renouveler le cœur du roi de Haute et Basse-Égypte Neferkarê, qu'il vive à jamais. Quand il monte à bord, fais en sorte que des gens capables soient autour de lui des deux côtés du bateau et veillent à ce qu'il ne tombe à l'eau. Quand il dort la nuit, fais en sorte que des gens capables dorment autour de lui sous son abri et vérifie dix fois par nuit. Sa Majesté désire voir ce nain plus que les présents des mines de Pount. Si tu abordes à la Résidence avec ce nain vivant, en bonne santé et fort, Ma Majesté fera pour toi plus que ce qui a été fait au porteur du sceau divin, Baourdjed, au temps du roi Isési, en proportion du désir qu'éprouve Ma Majesté de voir ce nain.

Des instructions ont été transmises au gouverneur de la ville nouvelle, le compagnon, le prince, l'administrateur des prêtres, afin d'ordonner que soit prélevé pour lui tout produit des magasins et des temples sans qu'il y ait d'exemption. »



Kerma, la *deffufa* vue de l'ouest.



Kerma, la salle d'audience vue de la *deffufa*.



le Soudan

Kerma, la ville vue de la *deffufa*.

76

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Sai, la nécropole « Kerma » (voir également p. 520-521 et 528 sq.).

Sai, nécropole « Kerma », quatre tumuli « princiers ». ►





le Soudan

78

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Saï, nécropole « Kerma », tumuli « princiers ».

Saï, nécropole « Kerma », une partie des centaines de tombes (voir également p. 520 sq.). ►



◀ comportent des huttes rondes traditionnelles. De nombreuses fosses-silos rappellent l'agencement du village Pré-Kerma. L'introduction de la brique crue, sans doute une innovation importée d'Égypte, apparaît déjà dans les restes d'un mur séparant des quartiers.

Par la suite, la cité s'accrut considérablement, mais, les vestiges étant situés à l'ouest sous les champs cultivés, il est difficile d'estimer sa superficie. L'essentiel de la surface ancienne est alors couvert de bâtiments culturels, de palais et de magasins tout autour du temple principal, la *deffufa* occidentale. Ce monument imposant, le plus ancien édifice en briques crues au monde conservé dans son élévation, culmine encore aujourd'hui à plus de 17 m de hauteur et domine la plaine environnante. Bien qu'il évoque la silhouette d'un temple égyptien, avec un haut massif en forme de pylône au sud, flanqué d'un bâti rectangulaire au sud, son architecture interne n'offre rien de commun avec les sanctuaires pharaoniques. Le bâtiment est en fait presque plein, à l'exception d'une longue salle située entre les deux ensembles à laquelle on accède par un escalier monumental sur le côté du bâtiment, d'un étroit couloir aveugle partant de ce corridor médian dans l'épaisseur de la structure et de quatre petites pièces à chaque angle. Un autre escalier, partant du sanctuaire, permettait d'atteindre la terrasse en haut de la *deffufa*. La stratigraphie réalisée par Charles Bonnet et son équipe a permis de distinguer pas moins de 19 niveaux, dont les 15 plus récents correspondent aux différents états du complexe religieux durant les huit siècles qui séparent le milieu du Kerma moyen et la destruction de la cité vers 1500 av. J.-C. On ignore quelle divinité était adorée en ce lieu, mais plusieurs éléments laissent supposer que le principal dieu de Kerma se présentait sous forme de bélier. Des traces de déjections ovines ont été repérées devant la longue salle centrale, sans doute un sanctuaire marqué par une large pièce cylindrique en marbre dolomitique utilisée comme autel. Une tête de statue de cet animal en quartz émaillé a également été retrouvée dans une chapelle funéraire royale. Dans certaines sépultures figuraient les restes d'agneaux entiers, richement ornés et portant un disque de plumes d'autruche sur la tête. Enfin, ce n'est qu'à partir de la conquête de Kerma et particulièrement dans les sanctuaires de Nubie que se développe dans le culte égyptien l'image d'Amon à tête de bélier : on l'a interprétée comme une fusion entre les divinités principales des deux peuples. Un des « noms secrets » d'Amon, associé à la Nubie dans les textes magiques du Nouvel Empire et de la Troisième Période intermédiaire, est Saka ou Shaka. Ce pourrait être une survivance du nom du dieu de Kerma.

Une autre construction remarquable, bien que de moindre ampleur, de la cité de Kerma consiste en une structure circulaire de près de 16 m de diamètre, au sud-ouest de la *deffufa*. Cette immense hutte, entourée

d'un mur d'enceinte, a été six fois rebâtie entre la fin du Kerma ancien et le Kerma classique, notamment après des incendies. L'agencement de l'intérieur, qui comporte une salle, enduite de pigment rouge, en forme de rectangle arrondi, montre une série de chicanes qui permettent d'accéder à ce qui pouvait être un dais central. Cette organisation de l'espace, les dimensions de l'édifice ainsi que des parallèles possibles, bien que très tardifs, avec les huttes royales du Darfour et du Soudan du Sud ont laissé supposer qu'il s'agissait d'une salle d'audience royale. La persistance de la forme ronde traditionnelle — alors que les palais royaux, dès le Kerma moyen, épousent des formes rectangulaires d'influence égyptienne — s'explique sans doute par le désir, dans un édifice emblématique du pouvoir royal, de rattacher la monarchie aux origines du royaume.

C'est sans doute dès le Kerma moyen, en l'état actuel des fouilles, qu'une seconde cité fut bâtie à un kilomètre au nord de la capitale Kerma, sur le site aujourd'hui connu sous le nom de Doukki Gel. Cet ensemble puissamment fortifié comportait plusieurs palais cérémoniels et lieux de culte, indiquant une répartition des fonctions entre les deux cités. Six de ces palais ont été retrouvés jusqu'à présent : ils présentent des plans ovales ou circulaires, avec un diamètre compris entre 20 et 60 m. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant, car c'est justement sur ce site, après la destruction de la ville de Kerma proprement dite, que s'installèrent les Égyptiens du Nouvel Empire.

La nécropole de Kerma est située à près de 4 km à l'est, sur le site où s'élevait le village Pré-Kerma. Elle comprenait près de 20 000 tombes serrées sur plus d'un kilomètre carré. Le cimetière s'est étendu du nord au sud, les fosses du Kerma ancien étant situées dans la partie septentrionale qui comprend aussi, à l'ouest, quelques tombes du Groupe C, tandis que la lisière méridionale abrite les vastes sépultures des derniers rois du Kerma classique. Deux d'entre elles sont flanquées de chapelles funéraires dont la plus haute, K II, connue depuis les premiers explorateurs occidentaux, est appelée communément la « *deffufa* orientale ». Les tombes les plus anciennes sont des fosses profondes mais de dimensions au sol modestes, dépassant rarement un mètre de diamètre, marquées après remplissage d'un cailloutis blanc bordé d'une couronne de petits blocs de schiste noir. Le défunt y est allongé entre deux couvertures de cuir en position contractée, la tête vers l'est et le visage vers le nord. Les vêtements sont aussi en cuir, parfois ajouré, et sont décorés de perles. Le mobilier funéraire consiste en quelques vases rouges à bord noir décoré.

Au début du Kerma moyen, les fosses s'élargissent, et peuvent atteindre 10 m de diamètre pour des personnages importants. Les défunts sont souvent accompagnés d'animaux, moutons, chèvres ou chiens. La pratique

des «morts d'accompagnement», déjà attestée au Kerma ancien, devient plus évidente : il s'agit d'individus sacrifiés aux côtés du personnage principal, mais inhumés avec soin et munis de leur propre trousseau funéraire. Les biens disposés autour du défunt sont plus riches et plus variés : éventails de plumes, outils de bronze, poignards au manche d'ivoire, miroirs, céramiques en plus grande quantité et de formes diverses. Dans les sépultures des notables, le défunt est placé sur un lit de bois dont les pieds imitent des sabots de bovins et qui est souvent rehaussé d'incrustations en ivoire aux motifs animaliers. Autour de lui ont été disposés des moutons entiers enfermés dans des sacs de cuir. À l'extérieur, les tumuli sont accompagnés de petites chapelles d'abord en bois, puis en pisé, sans doute imitées des usages égyptiens pour le culte des défunts. Le tumulus lui-même est bordé au sud de bucranes — calotte crânienne et cornes du bétail sacrifié pour le banquet funèbre — et, au nord, des bols utilisés pour les libations.

Au Kerma classique, les coutumes funéraires précédemment établies ne changent guère, sinon que la taille et la richesse des sépultures s'accroissent encore. Au sud de la nécropole se distinguent quatre immenses tombes (K III, IV, X et XVI) où furent ensevelis les derniers souverains avant le conflit avec l'Égypte. L'une des plus remarquables, K X, fouillé par Reisner au début du ^{xx}e siècle, se compose d'un vaste tumulus de 85 m de diamètre et de 3 m de profondeur. Au centre, orientée ouest-est suivant la tradition kermaïte de position des défunts, s'élevait sur 1 500 m² une vaste superstructure de briques crues abritant un large corridor, une chambre funéraire voûtée et de nombreux magasins pour les provisions et le matériel. Curieusement, il semble que le roi n'avait pas été inhumé en position fléchie sur un lit, mais allongé, vraisemblablement dans un cercueil disparu, victime des termites : une influence égyptienne sur le rituel local, perceptible également dans certaines tombes secondaires, est évidente. Parmi les artefacts retrouvés figuraient plusieurs statuettes égyptiennes de notables du Moyen Empire. Comme dans d'autres tombes royales du Kerma classique, il s'agit d'objets pillés lors de campagnes militaires en Haute-Égypte, telle l'incursion de Kerma et de ses alliés relatée dans la tombe de Sobeknakht à el-Kab et non, comme le croyait Reisner, de représentations de colons égyptiens contemporains établis à Kerma.

La découverte la plus sensationnelle dans la tombe K X fut celle de 322 squelettes alignés dans le corridor central, généralement en position contractée et munis de quelques objets. Ces «morts d'accompagnement», dont la pratique à Kerma culmine avec cette sépulture, ont, d'après les observations anthropologiques, été ensevelis vivants, une fois installés en position mortuaire, sans doute étouffés par le déversement de sable depuis le haut des murs. Par la suite, les espaces furent comblés, les murs furent scellés

par une couverture de briques crues et le tumulus couvert de sédiments et de sa traditionnelle couronne de cailloutis blanc et de schiste noir. Un énorme monolithe de marbre dolomitique fut enfin installé en son centre. Dans les années suivantes, des tombes subsidiaires de notables furent creusées dans le remplissage du tumulus, afin sans doute que ces hauts personnages fussent inhumés au plus près de leur souverain. Au nord fut édifiée une large chapelle (K XI), sans doute pour le culte du roi défunt. Ses salles étroites ménagées entre des murs très épais étaient couvertes de fresques aux couleurs vives, détaillant des scènes de navigation et de pêche ou des défilés d'animaux, girafes, buffles et hippopotames. Leur signification nous échappe en bonne partie, les parallèles égyptiens n'étant pas forcément des guides fiables pour l'interprétation d'un monde culturel aussi différent que celui de Kerma.

Parmi les objets retrouvés en contexte funéraire, l'un des plus communs est la céramique qui à Kerma atteint une qualité rarement égale par d'autres civilisations (voir photographies, p. 67-68). Reisner estimait que seules les œuvres des céramistes grecs l'avaient surpassée. Il est vrai que les potiers kermaites avaient derrière eux une tradition d'excellence en ce domaine qui, nous l'avons vu, remontait au Néolithique. Mais leur production au Kerma classique montre un développement de formes et de techniques sans commune mesure avec les cultures précédentes, à tel point que, dans les vitrines du musée de Khartoum, les importations égyptiennes trouvées à Kerma font pâle figure à côté des œuvres locales. La variété des formes est particulièrement évidente dans ces cruches dont le bec et parfois la panse reproduisent des animaux, hippopotames, autruches, bovidés, singes, ou dans ces hauts récipients dont les renflements superposés évoquent un empilement de bols. Sur le plan technique, ce sont les gobelets-tulipes, héritiers d'une forme millénaire en Nubie, qui sont sans doute les plus admirables. Bien que montés à la main (le tour n'ayant été utilisé que tard en Nubie), leur galbe est parfaitement régulier et élégant, leur lèvre atteint une minceur extraordinaire dans la poterie funéraire, évidemment conçue pour un usage plus décoratif et cultuel que domestique. Mais ce sont leurs teintes chatoyantes qui séduisent avant tout le regard. La pâte, à l'intérieur et sur la moitié supérieure de l'extérieur, est d'un noir luisant dont l'éclat est obtenu par polissage après cuisson. La moitié inférieure est d'un beau rouge orangé et est séparée de la partie noire par une bande iridescente de largeur variée. Toutes ces couleurs ne doivent rien à des pigments mais à des techniques de cuisson extrêmement élaborées, alternant différents positionnements de l'objet et des changements de température. Cette céramique raffinée était produite sur place, comme en témoignent les nombreux ateliers de potiers trouvés sur le site de Kerma.

Mais ces traditions étaient connues en dehors de la capitale. Les tombes des princes de Saï, au nord, ont ainsi fourni un matériel de qualité comparable et, au sud, de très beaux exemples ont été retrouvés dans les fouilles de sauvetage de la quatrième cataracte.

La dernière sépulture royale connue, comme nous l'avions évoqué au début de ce chapitre, se trouve non dans la nécropole orientale mais sous la ville moderne, dans la partie sud d'un nouveau cimetière inauguré alors que la menace égyptienne se faisait plus pressante. La datation de la tombe (entre 1525 et 1405 av. J.-C.) a été obtenue par carbone 14 sur des éléments calcinés et confirmée par la céramique tardive. Peu après la construction, en effet, la structure funéraire qui comprenait une chapelle adjacente a été incendiée et le puits de pierres sur lequel la sépulture était bâtie pour juguler les infiltrations a été endommagé. Le mobilier retrouvé par les archéologues, détruit et pillé, était réduit à quelques fragments, qui donnaient toutefois une idée de sa richesse originelle. Cette destruction est sans doute consécutive à l'invasion des armées égyptiennes dans la capitale. On estime qu'il fallut environ un siècle et demi aux pharaons de la XVIII^e dynastie pour venir à bout de la résistance du royaume de Kerma. Fiers de leur tradition millénaire et farouchement attachés à leur indépendance, les archers de Koush se battirent pendant plusieurs générations avant de se laisser réduire ■



Miroir, Kerma classique,

Mirgissa, cimetière

« Kerma », tombe K72,

musée national, Kartoum,

SNM 14043.

les fils royaux de Koush

colonisation égyptienne

1450-850 av. J.-C.



de la colonisation égyptienne à la fin de Méroé



Claude Rilly, J. Picard, D. Bonardelle (CNRS-Llacan)

Pour près de six cents ans, le nord du Soudan actuel allait être intégré dans l'Empire des pharaons. À la tête de cette rentable colonie, ils nommèrent des administrateurs appelés « fils royaux de Koush ». Mais la mainmise sur la Nubie ne fut pas chose aisée. La reconquête égyptienne des territoires perdus à la fin du Moyen Empire entre la première et la deuxième cataracte avait déjà commencé au temps de Kamosé, le dernier roi de la XVII^e dynastie basée à Thèbes (vers 1550 av. J.-C.). Toutefois, la grande affaire de son règne et du suivant fut de chasser d'Égypte les rois hyksôs qui depuis plus d'un siècle occupaient le nord du pays. Son père, Séqénérenrê Taâ, était d'ailleurs mort sur le champ de bataille face aux armées de ces « Asiatiques ». Sur sa momie aux traits convulsés visible au musée du Caire, le crâne est entaillé par la marque nette d'une hache de guerre. Une tablette présente Kamosé se plaignant d'être « installé entre un Noir et un Asiatique, chacun ayant sa portion de l'Égypte, qu'ils partagent avec moi ». Un autre texte d'une stèle de Karnak décrit comment les soldats de Kamosé interceptèrent sur la route des oasis un messager envoyé par le roi hyksôs Apopi au nouveau souverain de Kerma. Il était porteur d'une dépêche où Apopi enjoignait le roi de Koush d'attaquer Kamosé au sud, tandis qu'il le tiendrait occupé au nord.

La conquête du royaume de Kerma les premières victoires égyptiennes

Peut-être le pharaon thébain saisit-il l'opportunité de la succession en cours à Kerma pour annexer les marches septentrionales du royaume. Une inscription de Bouhen, en Basse-Nubie, commémore la construction d'une forteresse nouvelle. Durant le règne de son successeur Ahmosis, premier roi de la XVIII^e dynastie, la domination égyptienne progresse vers le sud : c'est désormais l'île de Saï, lieu stratégique le plus important de Moyenne-Nubie, qui est contrôlée par les armées de Pharaon. Les étapes de la conquête — et, en filigrane, les revers de cette politique d'expansion — sont relatées, bien que sommairement, dans les stèles officielles commémorant les victoires égyptiennes, ainsi que dans les autobiographies des officiers qui ont participé à ces campagnes.

Le plus complet de ces récits privés est l'autobiographie que nous a laissée Ahmosé, fils d'Abana, gravée sur les murs de sa tombe d'el-Kab (voir encadré p. 89 sq.). Cette cité, l'antique Nekheb, avait eu maille à partir peu auparavant avec les armées de Koush, puisqu'elle avait subi l'assaut d'une coalition rassemblée par le roi de Kerma contre le royaume thébain (voir chapitre précédent, p. 59 sq.). Cet épisode douloureux explique sans doute l'esprit de revanche qui caractérise le récit d'Ahmosé, ainsi que les noms avilissants donnés à ses esclaves ramenés du royaume kermaïte, dont la liste

suit la narration. De façon inattendue dans la société patrilinéaire qu'est l'Égypte ancienne, Ahmosé est désigné par le nom de sa mère, Abana, comme d'ailleurs son père cité plus loin dans le texte, Baba, fils de Raïnet. Ce dernier n'était qu'un simple soldat servant à la fin de la XVII^e dynastie. Le récit de son fils est donc celui d'une ascension sociale due à ses exploits militaires. L'époque se prêtait bien à de tels destins puisque, par la force de leurs armes, les pharaons du début du Nouvel Empire transformèrent un État-croupion autour de Thèbes en un Empire immense et puissant.

La carrière d'Ahmosé commence sous son homonyme le roi Ahmosis (la différence de transcription est purement conventionnelle), premier pharaon de la XVIII^e dynastie et vainqueur des Hyksôs. Elle se termine sous le règne de Thoutmosis I^{er}, où l'officier, presque quinquagénaire, accomplit ses derniers exploits. Il vivra au moins jusqu'au règne de Thoutmosis II et s'éteindra, à plus de soixante-dix ans, comblé d'honneurs et de richesses.

Embarqué comme mousse dans la flotte de guerre égyptienne, il est ensuite affecté parmi les équipages qui accompagnent le roi Ahmosis dans la reconquête du nord de l'Égypte sur les Hyksôs, la prise d'Avaris, leur capitale, et la poursuite de leurs troupes fugitives jusqu'à Sharouhen, leur base arrière dans le pays de Canaan. Débarrassé de l'occupant hyksôs, Ahmosis tourne ensuite ses armes vers le royaume de Kerma. Il n'est pas question de pousser alors jusqu'à la capitale, encore moins de coloniser le pays, mais d'affaiblir un pouvoir qui fait peser une menace sur l'Égypte fraîchement réunifiée et de créer une large zone de sécurité jusqu'en amont de la deuxième cataracte.

La victoire d'Ahmosis ne mit pas un terme définitif au danger puisque, par deux fois, il lui fallut mater des agressions contre les territoires nouvellement conquis au sud. Nous ignorons qui sont Aata et Tétian. Le premier n'est désigné que par son nom, le second est décrit simplement comme un « ennemi », mais il est vraisemblable d'y voir des princes affiliés au pouvoir de Kerma. Dans toutes ces campagnes, Ahmosé, fils d'Abana, alors très jeune, montra sa bravoure. Il fut nommé « combattant du souverain », un titre suffisamment glorieux pour qu'il en fit le nouveau nom (*Qen-en-pa-beqa*) d'un des captifs qui lui avaient été donnés comme esclaves. Mais le meilleur était à venir pour lui. Vers l'an 9 de son règne, le nouveau pharaon, Amenhotep I^{er}, reprit le combat contre Koush. Ahmosé, alors largement trentenaire, accompagna le roi dans cette nouvelle expédition, faisant preuve à la fois de ses talents de marinier et d'ardeur au combat. Ici encore, selon toute vraisemblance, Kerma n'avait pas été atteinte. Le chef d'armée, appelé simplement « archer nubien », fut capturé, mais rien n'indique qu'il s'agissait du roi lui-même.

Autobiographie d'Ahmosé, fils d'Abana

Inscriptions de sa tombe à el-Kab, vers 1465 av. J.-C.

« Le chef des équipages, Ahmosé, fils d'Abana, juste de voix, parle :

« Je vais raconter à vous tous, je vais vous faire savoir les honneurs qui me sont échus. Je suis quelqu'un qui a été récompensé par l'or sept fois devant le pays tout entier, également par des esclaves hommes et femmes, et qui a été pourvu de nombreuses et grandes terres. Le nom d'un brave est dans ses actes ; ainsi il ne sera jamais oublié dans ce pays. »

Il continue en disant :

« Je fus élevé dans la cité de Nekheb (*el-Kab*). Mon père était soldat du roi de Haute et de Basse-Égypte Séqénérenrê, juste de voix. Son nom était Baba, fils de Raïnet. Je le remplaçai comme soldat sur le vaisseau « Le Taureau sauvage », sous le règne du Seigneur des Deux Terres Ahmosis, juste de voix. J'étais alors un adolescent qui n'avait pas pris femme. Je dormais dans un hamac.

Après avoir fondé un foyer, je fus muté dans la flotte du nord (*ou* sur le vaisseau « Celui du nord ») grâce à ma bravoure, et je suivis le souverain (vie, santé, force) à pied quand il allait et venait sur son char pendant le siège de la ville d'Avaris (*capitale des Hyksôs*). Je fis preuve de bravoure comme fantassin en présence de Sa Majesté. Je fus affecté alors sur le vaisseau Kha-em-Men-nefer (« Celui qui apparaît à Memphis »).

Il y eut un combat naval sur le canal d'Avaris nommé Padjedkou. Je fis du butin et rapportai une main (*la main coupée d'un ennemi abattu*). Comme ce fut relaté au héraut royal, on m'accorda l'or de la bravoure. Puis on reprit les combats en ce lieu et, à nouveau, je fis du butin et rapportai une main. On m'accorda encore l'or de la bravoure.

Ensuite, on combattit en Égypte, au sud de cette ville (*Avaris*). Je ramenai un prisonnier : j'étais descendu dans l'eau, car sa capture s'est faite sur le chemin de l'embarcadère, et je traversai l'eau en le portant. Ce fut relaté au héraut royal et je fus récompensé par l'or une nouvelle fois.

Puis ce fut la prise d'Avaris. J'y capturai un homme et trois femmes, soit au total quatre personnes. Sa Majesté me les donna comme esclaves.

Alors on mit le siège devant (*la ville de*) Sharouhen pendant trois ans. Lorsque Sa Majesté la prit enfin, j'en rapportai du butin : deux femmes et une main. On m'accorda l'or de la bravoure et on me donna mes prisonnières comme esclaves.

Après que Sa Majesté eut massacré les Nomades d'Asie, Elle remonta le fleuve vers la ville de Khenet-hen-nefer pour détruire les Archers de Nubie.

Sa Majesté en fit un grand carnage. Pour ma part, j'en rapportai du butin, à savoir deux hommes vivants et trois mains. Je fus une nouvelle fois récompensé par l'or et on me donna deux femmes esclaves.

Ensuite Sa Majesté navigua vers le nord, le cœur gonflé de joie par ces combats victorieux au terme desquels il avait conquis le sud et le nord.

Puis l'ennemi Aata vint au sud. Son destin engendra sa perte. Les dieux de Haute-Égypte s'emparèrent de lui. Sa Majesté le trouva à Tinet-taâ (*un lieu sur le Nil*). Sa Majesté le fit prisonnier. Tous ses gens furent capturés. Je m'emparai de deux rebelles sur le bateau d'Aata. On me donna cinq esclaves et des lopins de terre, en tout cinq aroures (4 *ha*) dans ma ville. On agit semblablement pour l'ensemble des équipages.

Ensuite vint cet ennemi nommé Tétian. Il avait rassemblé autour de lui des gens pleins de félonie. Sa Majesté le tua. Son entourage cessa d'exister. On me donna trois esclaves et cinq aroures (4 *ha*) dans ma ville.

Ensuite, je transportai en bateau le roi de Haute et Basse-Égypte Djoserkarê (*Amenhotep I^{er}*), juste de voix, quand il remonta le Nil vers Koush pour étendre les frontières de l'Égypte.

Sa Majesté s'empara de cet archer nubien au milieu de son armée. On le mit dans les chaînes. Aucun n'y échappa, les fugitifs étant anéantis, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Alors, je pris place parmi les troupes d'élite de notre armée parce que j'avais fait preuve d'une bravoure remarquable qui n'avait pas échappé à Sa Majesté. J'avais rapporté deux mains qui furent présentées à Sa Majesté. Alors que l'on cherchait ses gens et ses troupeaux, je capturai un prisonnier qui fut présenté à Sa Majesté.

Je transportai Sa Majesté en Égypte en deux jours, depuis le Puits-d'en-haut. Je fus récompensé par l'or, et on m'amena deux femmes esclaves tirées du butin, sans compter celles que j'avais fait présenter à Sa Majesté. On me nomma « combattant du souverain ».

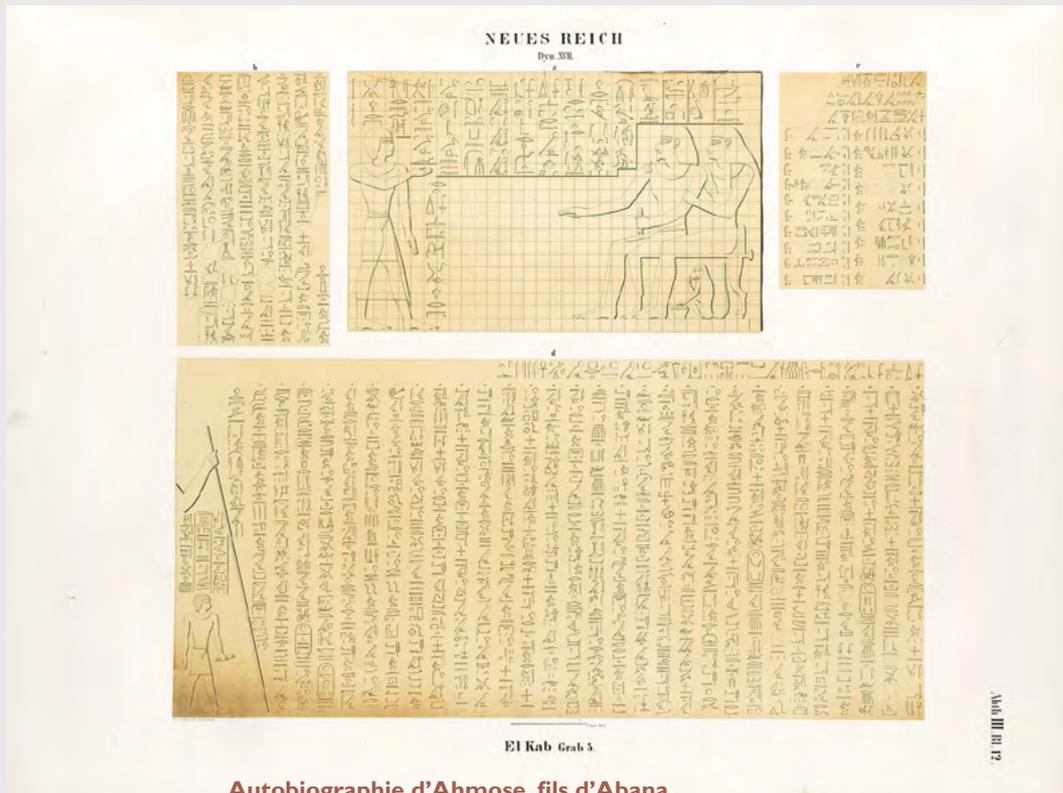
Puis je transportai en bateau le roi de Haute et Basse-Égypte Âa-kheper-ka-Rê (*Thoutmosis I^{er}*), juste de voix, quand il remonta le Nil vers la ville de Khenet-hen-nefer, afin de détruire la rébellion à travers les pays étrangers et de repousser les invasions depuis le désert. Je fis preuve de courage en Sa présence quand il fallut forcer le passage en bateau dans les eaux dangereuses de la cataracte, si bien que l'on me nomma « chef des équipages ».

Alors Sa Majesté (vie, santé, force)... (*lacune d'une ligne*). Sur ce, Sa Majesté devint enragée comme une panthère; Elle lança sa première flèche qui se fixa dans la poitrine de cet ennemi. Alors ces [rebelles fuirent], pris de panique devant son uræus (*cobra royal fixé sur la couronne*).

On fit ensuite un carnage parmi eux et leurs gens furent faits prisonniers. Sa Majesté voga ensuite vers le nord, ayant saisi dans Son poing tous les pays étrangers, et, sur la proue du vaisseau le « Faucon », le vaisseau de Sa Majesté, ce misérable Nubien était [attaché] la tête en bas, jusqu'à ce que l'on aborde à Ipet-Sout [*Karnak*].

Après ces événements, il y eut une expédition vers le Retjenou (*Syrie*) pour apaiser sa colère contre les pays étrangers. Lorsqu'Elle parvint à Naharina (*Mittani*), Sa Majesté (vie, santé, force) trouva cet ennemi en train de rassembler ses troupes. Sa Majesté en fit un grand carnage. Innombrables furent les prisonniers que Sa Majesté ramena de ses victoires. J'étais dans les troupes d'élite et Sa Majesté vit ma bravoure, car je ramenai un char, son cheval et son conducteur prisonnier, ce qui fut rapporté à Sa Majesté. Une nouvelle fois, je fus récompensé par l'or.

Je suis devenu vieux. J'ai atteint le grand âge et ai continué à recevoir les mêmes faveurs et l'amitié de [mon souverain]. Je repose désormais dans la tombe que j'ai fait construire moi-même. >>>



Autobiographie d'Ahmose, fils d'Abana.

Tombe d'el-Kab, vers 1645 av. J.-C., d'après Carl Richard Lepsius,

Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien, vol. III, pl. 12.

La défaite du royaume de Kerma

- ◀ Sous le règne suivant, celui de Thoutmosis I^{er}, l'expédition contre Koush, lancée dès l'an 2 (à placer sans doute peu avant 1500 av. J.-C.), prit une toute autre ampleur et porta un coup sévère au royaume de Kerma. Ahmosé, maintenant cinquantenaire, ne s'illustra plus sur les champs de bataille mais mit à profit sa longue expérience de marinier pour conduire en sûreté la flotte royale à travers les rapides de la cataracte. Sans doute s'agissait-il de la troisième, que les Égyptiens abordaient en effet pour la première fois. Cet exploit lui valut d'être promu au rang de « chef des équipages » (parfois traduit aussi par « amiral »), le plus haut grade qu'il atteignit dans sa longue carrière. L'année suivante, parvenu avec les troupes égyptiennes jusqu'au Mittani, royaume situé au nord de l'Euphrate, il terminera ce parcours brillant à la tête d'un détachement, amenant un attelage ennemi et son aurige prisonnier devant le souverain.

Si les campagnes de Nubie des pharaons précédents sont mal connues en dehors de ce témoignage, celle de Thoutmosis I^{er} est détaillée par des inscriptions officielles et confirmée par l'archéologie. Dans son autobiographie, Ahmosé, fils d'Abana, décrit la mise à mort du chef des armées nubiennes, dont le cadavre est ramené jusqu'à Thèbes, fixé dans une position infamante à la coque du vaisseau royal. S'agissait-il cette fois du roi de Kerma ? On serait tenté de le croire, mais le texte qui le désigne comme « cet ennemi » ou « ce misérable Nubien » est très imprécis.

Deux sites du Soudan ont gardé la trace écrite de la conquête égyptienne. À quelques kilomètres au nord de Kerma, au centre de la troisième cataracte, les rochers granitiques de Tombos sur la berge du Nil sont ainsi gravés de panneaux hiéroglyphiques de grandes dimensions proclamant la victoire de Thoutmosis I^{er} sur les Nubiens (*Nḥsy.w*). Un peu en retrait du fleuve, sous le couvert des arbustes, un ensemble de blocs portent des inscriptions datées de différents souverains de la XVIII^e dynastie, dont une très grande au nom de Thoutmosis I^{er}. Cette « stèle » de Tombos narre la victoire des armées de Pharaon avec un luxe de détails sanguinolents. Elle indique que le roi de Kerma a été « renversé » mais non pas qu'il a été tué, ce qui laisse supposer que le cadavre ramené en Égypte est sans doute celui du général ennemi. Dans une stèle ultérieure de Thoutmosis II, le scribe précisera d'ailleurs que le roi de Kerma avait fui et non qu'il avait perdu la vie.

L'autre site se trouve très loin en amont, à proximité de la cinquième cataracte, peu avant la grande boucle en « S » du Nil. Près du village de Kourgous s'élève dans la plaine une haute roche blanche, appelée *Hajr-el-Merwa*, où des inscriptions ont été gravées par les Égyptiens aux noms

de Thoutmosis I^{er} et Thoutmosis III. Autour de la représentation d'un lion en marche, le premier texte proclame que la frontière de l'Empire a été fixée en ce lieu et énumère les malédictions qui pèseraient contre les ennemis qui la transgresseraient. Il est toutefois assez vraisemblable que la mainmise sur cette région se soit faite par une seconde expédition empruntant la route du désert depuis Korosko. Cette tactique consistant à prendre en tenaille le territoire nubien des deux côtés de la grande boucle est dictée par la géographie même de la vallée du Nil. On suppose que c'est ainsi que procéda le pharaon Psammétique II en 591 av. J.-C. lorsqu'il ravagea le royaume de Napata. Le général anglais Kitchener, lors de sa campagne de 1897-1898 contre l'État mahdiste au Soudan, a également employé cette stratégie. Du coup, on ne peut certifier que l'ensemble du territoire kermaïte passa sous le contrôle des Égyptiens.

L'archéologie récente confirme en tout cas la prise de la capitale sous le règne de Thoutmosis I^{er}. En 1994, les travaux de l'université de Genève à Kerma se sont en effet portés sur un endroit situé à un kilomètre au nord de la cité royale, marqué par un kôm couvert de tessons de céramique dont la couleur explique le nom : Doukki Gel, en nubien moderne « la butte rouge ». La fouille sous la direction de Salah el-Din Mohammed Ahmed et de Charles Bonnet révéla assez rapidement un impressionnant ensemble culturel égyptien, complété ou rebâti à de nombreuses reprises durant la XVIII^e dynastie, puis aux époques napatéenne et méroïtique. Les premiers temples, totalement refaits sous la reine Hatchepsout, avaient été bâtis sous le règne de son père Thoutmosis I^{er}. Au fur et à mesure que les travaux des archéologues avançaient vers le sud et l'est de l'ensemble central, de nouveaux bâtiments furent dégagés. Tout d'abord, des temples locaux, de forme circulaire et entourés de bastions. Bien que fondés avant la conquête, détruits puis rebâti, ils ont continué à fonctionner en même temps que les sanctuaires pharaoniques, ce qui laisse supposer que les deux cultes, égyptien et koushite, ont finalement pu coexister pacifiquement. Ensuite, deux palais cérémoniels sont apparus au sud-ouest et au nord-est des constructions pharaoniques. Édifiés également sous Thoutmosis I^{er}, ils forment avec les trois temples contemporains un complexe entouré de puissants bastions qui correspond à ce que les Égyptiens appelaient un « ménénou », c'est-à-dire un centre administratif et religieux fortifié sur les marches de l'Empire.

Plus récemment encore, depuis 2012, de vastes palais cérémoniels en brique crue ont été mis au jour sur le site de Doukki Gel. Il s'agit d'édifices circulaires, renforcés d'épais bastions et comportant un nombre extraordinaire de colonnes très rapprochées qui limitaient la circulation à l'intérieur. Cette architecture étonnante n'est pas attestée dans la cité

royale de Kerma. Les seuls parallèles connus sont lointains et tardifs, comme le mausolée des rois du Buganda à Kasubi, près de Kampala, qui remonte au XIX^e siècle.

Charles Bonnet et Dominique Valbelle ont émis l'hypothèse que ces palais aient appartenu aux chefs d'une coalition rassemblée par les derniers souverains de Kerma. L'inscription de la tombe de Sobeknakht à el-Kab atteste l'attaque, sous la XVII^e dynastie, d'armées où plusieurs ethnies, dont les Medjay et les gens de Pount, étaient rassemblées autour des guerriers de Koush. De plus, dans la stèle de Tombos citée ci-dessus, Thoutmosis I^{er} mentionne des auxiliaires venus aider le souverain de Kerma, sans préciser leur origine. Or, les premiers palais retrouvés à Doukki Gel sont clairement datés, grâce à la céramique, de la période finale du royaume. Cette hypothèse reste néanmoins fragile et il faut espérer que de nouveaux éléments viendront la corroborer.

La destruction de la capitale et l'édification d'un complexe fortifié ne donneront toutefois pas le coup de grâce au royaume de Kerma. Dès l'an 3, Thoutmosis I^{er} quitte en effet la Nubie et laisse le vice-roi Touro, le premier « fils royal » (l'adjonction « de Koush » se fera un siècle plus tard), auparavant commandant de la forteresse de Bouhen, administrer la nouvelle colonie. S'acquitta-t-il de cette tâche à la satisfaction de son souverain ? La suite des événements laisse supposer que non. Il est d'ailleurs vite remplacé par un nouveau vice-roi, Seni.

Dix ans après l'expédition contre Kerma menée par Thoutmosis I^{er}, son fils Thoutmosis II monte sur le trône, sans doute à un très jeune âge. Dès sa première année de règne, il est informé que Koush s'est ressaisie, bien que divisée en trois principautés indépendantes dirigées par les enfants du souverain précédent. La stèle d'Assouan qui relate ce sursaut des Koushites précise que les « ménénou » construits sur l'ordre de Thoutmosis I^{er} sont victimes d'attaques où des hommes et des troupes sont razzés. La situation était bien plus grave puisque les bâtiments égyptiens de Doukki Gel avaient été détruits, alors que la cité de Kerma, incendiée durant la campagne précédente, était partiellement restaurée.

La réaction du nouveau pharaon ne se fit pas attendre. Il envoya ses troupes et mit fin à la révolte, écrasant les Koushites, vraisemblablement fragilisés par la division du pays en trois royaumes. On ne ramena vivant que l'un des jeunes princes et son escorte, sans doute pour le rééduquer à l'égyptienne dans ces écoles appelées *kap*, avant de le renvoyer comme administrateur dans son pays, une pratique qui se répandit sous la XVIII^e dynastie.

L'établissement de l'administration égyptienne

La campagne de Thoutmosis II fut suivie d'une autre, sans doute vers 1470 av. J.-C., sous le règne de son épouse Hatchepsout. Il semble que ces opérations mirent un terme à l'instabilité de la conquête. Plusieurs opérations militaires sont signalées sous les règnes suivants mais elles ne paraissent pas avoir revêtu l'ampleur des précédentes. La cité de Kerma fut définitivement abandonnée et le ménéou de Doukki Gel, reconstruit sur une échelle plus ambitieuse. Les forteresses de Basse-Nubie bâties sous le Moyen Empire, que les premiers pharaons de la XVIII^e dynastie avaient en partie restaurées, furent dotées de temples en grès à Qoubban, Koumma et surtout Bouhen. Sur ce dernier site, la reine Hatchepsout fit bâtir pour le dieu Horus un superbe édifice entouré de colonnes, précédé d'une cour hypostyle et orné de peintures splendides que l'on peut encore admirer dans les jardins du musée de Khartoum où ces sanctuaires ont été remontés durant la campagne de sauvetage des monuments de Nubie consécutive à l'érection du haut barrage d'Assouan. À Koumma, aux abords de la deuxième cataracte, un nouveau temple fut consacré aux dieux égyptiens adorés près d'Assouan, Khnoum et Dédoun, mais on leur adjoignit le culte de Sésostri III divinisé, afin de placer la nouvelle conquête sous le patronage du pharaon qui, au Moyen Empire, avait assuré la mainmise de l'Égypte sur la Basse-Nubie et achevé la construction des forteresses qui protégeaient la nouvelle frontière.

Thoutmosis III mena plusieurs expéditions en Nubie, la plupart en tant que chef d'armée de sa tante et corégente Hatchepsout. La quatrième est fameuse pour la chasse au rhinocéros qu'il fit représenter dans le temple d'Ermant en Égypte. Sur le rocher de Kourgous, entre la quatrième et la cinquième cataracte, à côté de l'inscription de son aïeul Thoutmosis I^{er}, il en fit graver une presque identique où il figure également comme un lion en marche. Soucieux d'établir sa domination sur la totalité de l'ancien royaume de Kerma, il fonda des centres religieux et administratifs dans des lieux jusqu'alors peu touchés par la domination égyptienne et qui avaient peut-être servi de refuges face aux expéditions pharaoniques. C'est notamment le cas de Napata, au milieu de la grande boucle du Nil, où il établit un ménéou appelé justement « celui qui extermine les habitants du désert » (une désignation habituelle des étrangers hostiles), comme le rappelle une stèle de l'an 47 (soit la 25^e année de son règne personnel) retrouvée en ce lieu. C'est sous son règne que commence, en effet, au pied du Gêbel Barkal déjà désigné dans la stèle comme la « montagne pure », l'édification de sanctuaires qui se continuera jusqu'à l'époque méroïtique. Aujourd'hui encore, bien que cerné par les faubourgs de la ville moderne de Karima et enlaidi par la construction d'une route goudronnée qui le contourne, le site du Gêbel Barkal garde

une aura qui impressionne toujours le visiteur. Ce massif de grès isolé, culminant à 90 m au-dessus de la plaine sur la rive droite du Nil, est un relief tabulaire de forme très régulière, avec des falaises abruptes sur trois de ses côtés. Au sud, il est flanqué d'une aiguille inaccessible de 70 m de hauteur dont le contour, par un caprice de la nature, évoque un personnage debout, coiffé de la couronne blanche de Haute-Égypte (voir p.125 sq.). Les Égyptiens y virent la silhouette d'un cobra royal dressé, comme celui qu'arborent les couronnes pharaoniques, ainsi que l'atteste la représentation de cette « montagne pure » dans le temple d'Abou Simbel érigé par Ramsès II deux siècles plus tard. Le dieu Amon y est figuré assis sous un dais qui évoque le relief du gébel, précédé d'un large cobra coiffé de la couronne blanche. Plus tard encore, à la fin de la XXV^e dynastie, le pharaon koushite Taharqo fera bâtir dans le gébel un hémispéos (temple en partie creusé dans la falaise) où il est représenté face à Amon de Napata, semblablement assis dans la montagne flanquée du cobra, coiffé cette fois d'un disque solaire. Le gébel est ainsi supposé abriter une des résidences du dieu. Cette origine nubienne d'Amon apparaît çà et là dans les textes égyptiens. Elle y est parfois liée, comme dans un ostracon de Deir el-Medineh, à l'origine de la crue venue également du sud. Elle constitue aussi une revendication de légitimité sur le territoire soudanais, le pharaon étant fils d'Amon et donc l'héritier de son pays d'origine. Les pharaons koushites de la XXV^e dynastie, originaires du Soudan, sauront très habilement retourner l'argument pour asseoir leur légitimité sur le trône d'Égypte.

Dans ses deux représentations citées ci-dessus, Amon de Napata est figuré avec une tête de bélier. C'est sous la XVIII^e dynastie qu'apparaît cette forme dite « criocéphale » du dieu. Il s'agit manifestement d'une spécificité nubienne dès l'origine. Certes, les Égyptiens connaissent déjà un dieu criocéphale, Khnoum, maître d'Éléphantine. Mais il est représenté avec des cornes horizontales torsadées, qui correspondent à la ramure de la race dite *ovis aries longipes*. La forme d'Amon criocéphale présente une race différente, dite *ovis aries platyura*, aux cornes recourbées en spirale. Amon est figuré tout au long de l'histoire égyptienne comme un dieu d'apparence totalement humaine, dont l'unique trait caractéristique est la coiffure composée d'un mortier et de deux hautes plumes. Le seul animal qui lui est associé avant le Nouvel Empire est l'oie. En revanche, le dieu principal de la religion kermaïte était très certainement un bélier, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. La fusion des deux divinités principales du panthéon égyptien et du panthéon local et la reconnaissance par le pouvoir pharaonique de cette nouvelle forme du dieu dynastique font sans doute partie d'une politique de conciliation des élites locales qui contrebalançait la domination par la force. Cette représentation d'Amon restera d'ailleurs rare sur le sol égyptien proprement dit, à l'exception de l'allée de béliers qu'Amenhotep III fit ériger à Karnak. Nous avons

Temple de Semna,

Dédou et le roi

Thoutmosis III. ►





le Soudan

Gébel Dosha, le Nil et un graffiti égyptien.

98

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Gébel Dosha, inscription du scribe Keny.

◀ vu que, semblablement, les temples locaux de Doukki Gel avaient été rebâti après les destructions de la conquête, formant un véritable quartier religieux koushite à l'ouest du complexe culturel égyptien.

La ville de Kerma/Doukki Gel, sous son nom égyptien de Pnoub (transcription grecque tardive de *P3-nbs* « le jujubier »), loin d'être rayée de la carte, connaît ainsi un nouvel essor sous la domination égyptienne. C'est également sous Thoutmosis III qu'est entreprise la construction d'un temple d'Amon en pierre sur l'île de Saï. En Moyenne-Nubie, dans la région où Amenhotep III fera construire Soleb et Sedeinga, le spéos (temple rupestre) du Gèbel Dosha a été également fondé par Thoutmosis III, dont le cartouche apparaît sur les murs du sanctuaire. Les travaux archéologiques menés à partir de l'hiver 2015 sur ce site le confirmeront peut-être. Enfin, en Basse-Nubie, Thoutmosis III fit bâtir à Semna un nouveau temple dédié à Sésostri III divinisé et au dieu Dédoun « qui préside à la Terre de l'Arc ». À Koumma et à Bouhen, il fit effacer les cartouches de la reine Hatchepsout et les fit remplacer par le nom de son père Thoutmosis II ou le sien. Cette *damnatio memoriae* est attestée sur l'ensemble de l'Empire. Bien que tardive durant le règne personnel de Thoutmosis III, elle est généralement interprétée comme un déni de légitimité à l'égard d'une régente qui se proclama roi (et fut d'ailleurs représentée comme un pharaon mâle), spoliant les droits de l'héritier légitime.

Sur le plan administratif, de nouveaux « fils royaux », vice-rois de Nubie, furent nommés, Nehi dès le règne de Hatchepsout, puis Paenrê sous Thoutmosis III. On ne saurait voir en eux des administrateurs coloniaux : ils résident en effet à Thèbes, où ont été retrouvées la plupart de leurs sépultures, et sont parfois en charge également des nomes (provinces) les plus méridionaux d'Égypte, au nord d'Assouan. Leur rôle principal est d'assurer l'acheminement auprès de Pharaon du tribut dû par les deux provinces nubiennes de Wawat (Basse-Nubie) et Koush (tout le sud de la colonie). Dans le tribut de Wawat figure l'apport le plus précieux, l'or extrait des mines du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba, situées dans le désert Arabique à l'est de Qoubban. Grâce à l'affermissement de la domination égyptienne, le tribut de Nubie rentra régulièrement et nous en possédons des attestations pour presque toutes les années entre l'an 31 et 42 de Thoutmosis III. Les vice-rois accomplissent des tournées régulières en Nubie, mais ils y seront un peu plus tard représentés de manière permanente par deux gouverneurs délégués, l'un à Aniba (au nord d'Abou Simbel) pour la province de Wawat et l'autre à Soleb puis à Amara, au nord de l'île de Saï. La gestion des nouveaux territoires n'est pas sans rappeler l'*indirect rule*, la politique coloniale de l'Empire britannique. Si les plus hauts échelons de la direction des provinces et des temples sont tenus par des fonctionnaires égyptiens, ils font largement appel aux élites locales

pour administrer le quotidien. On sait par exemple qu'en Basse-Nubie il continue d'exister des principautés indigènes comme Miam, Baket ou Teh-Khet, avec à leur tête des dynasties de potentats locaux étroitement contrôlés par le pouvoir colonial et souvent fortement égyptianisés. Certains des gouverneurs de Wawat et de Koush sont eux aussi d'origine nubienne.

Au sud de Kerma/Pnoub, aucune attestation n'a été trouvée jusqu'ici de l'autorité des vice-rois ou de leurs délégués. On ignore comment étaient gérées ces régions, que les textes égyptiens appellent Karoy et Irem, sans que nous puissions exactement connaître leur extension géographique. La seule entité coloniale connue est le « ménénou » fondé au Gêbel Barkal qui, comme tous ces types d'établissement, disposait de sa propre administration. Karoy était une région riche en or, peut-être située autour de la cinquième cataracte, qui contribuait au tribut nubien. Irem compte parmi les ennemis de l'Égypte contre lesquels des opérations militaires étaient régulièrement entreprises, y compris par Thoutmosis III qui en ramena quatre princes prisonniers en Égypte. Beaucoup plus au sud encore, sans doute entre l'actuel Kassala à l'est du Soudan et la côte érythréenne, se trouvait le pays de Pount dont le territoire sans doute s'étendait aussi de l'autre côté de la mer Rouge. Situé hors de la zone d'influence de l'Égypte, il était atteint durant le Moyen Empire par des expéditions maritimes au départ du port égyptien de Mersa Gawasis, notamment pour rapporter l'oliban, l'encens véritable, indispensable au culte des dieux. Sous le règne d'Hatchepsout, une nouvelle expédition fut organisée, comme l'attestent les reliefs bien connus du temple de la reine à Deir el-Bahari. Bien que le point soit discuté, le voyage se fit probablement à nouveau par la mer Rouge. Toutefois, des mentions du « tribut » de Pount sont attestées durant les règnes suivants, sans que l'on ait trace de nouvelles expéditions maritimes. Le terme de « tribut » (égyptien *jnw*) est évidemment une exagération de la propagande royale, et les biens ainsi acquis l'ont été très probablement par des échanges. Il n'est pas impossible qu'ils se soient faits cette fois par voie terrestre, auquel cas il faut supposer que des réseaux d'échange incluant les contrées entre Koush et l'est du Soudan, comme il en existait sous l'Ancien Empire (voir le récit de Herkhouf au chapitre précédent, p. 73 sq.), aient été rétablis.

La Nubie à la fin de la XVIII^e dynastie

Durant la seconde moitié de la XVIII^e dynastie, l'emprise de l'Égypte sur la Nubie ne fit que se consolider. Les opérations militaires devinrent plus rares. Dans une stèle retrouvée à Amada et datée de l'an 7 (vers 1420 av. J.-C.) d'Amenhotep II, fils et successeur de Thoutmosis III, on trouve cet étonnant passage qui relate comment ce roi, réputé pour ses performances

physiques, tua de sa masse d'armes sept chefs ennemis, durant la campagne menée en Syrie. Leurs cadavres furent fixés à la proue des navires jusqu'au retour à Thèbes. Les corps furent exhibés sur les murs de la capitale égyptienne, mais l'un d'entre eux fut amené jusqu'en Nubie. Il fut suspendu aux murailles du *ménénou* du Gêbel Barkal, désigné, pour la première fois dans l'histoire, du nom de «Napata». Cette macabre démonstration de puissance, destinée à décourager les révoltes, rappelle évidemment le traitement réservé au corps du général ennemi lors de la grande campagne de Nubie de son bisaïeul Thoutmosis I^{er}. Durant son règne, Amenhotep II nomma un nouveau vice-roi en la personne d'Ousersatet. Plusieurs de ses inscriptions ont été retrouvées, dont une stèle de Semna, aujourd'hui au musée de Boston. Son contenu est particulièrement intéressant mais, hélas, comporte des passages assez obscurs. Ousersatet y cite en effet une lettre officielle envoyée par le pharaon en l'an 23 à l'occasion de l'anniversaire de son accession au trône et rédigée «au moment où il se mettait à boire et à célébrer la fête». L'étrangeté de certaines parties du message, les invectives réelles ou supposées à l'égard des peuples ennemis ou conquis ont conduit quelques égyptologues à accuser Amenhotep II de «racisme», voire d'avancer que la lettre a été rédigée sous l'effet de l'ivresse.

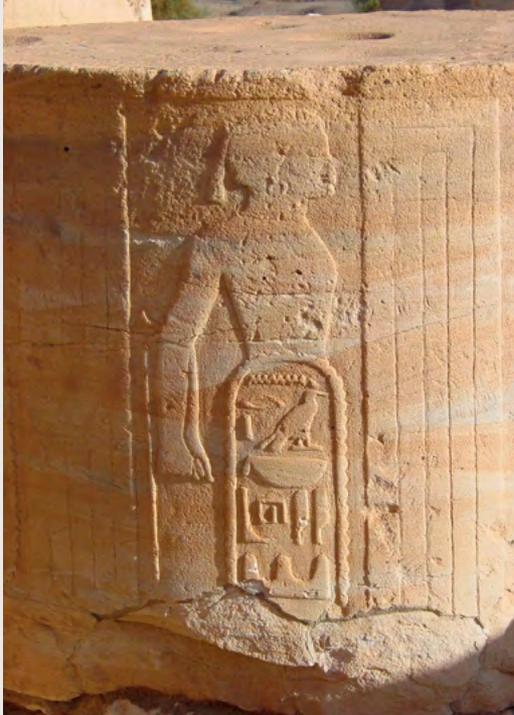
Une étude publiée en 2014 par John C. Darnell tente de mettre de l'ordre dans l'interprétation du texte et de dédouaner le pharaon des accusations dont il a été l'objet. Le souverain rappelle en introduction la vaillance du futur vice-roi durant les combats de Syrie, détaille les servantes originaires de cette région qui lui ont été données en butin, lui conseille de ne pas montrer d'indulgence envers les Nubiens et de se méfier d'eux et de leurs magiciens. Il termine par l'évocation peu claire, illustrée de plus par une métaphore complexe, des questions de recrutement local dans le personnel administratif du vice-roi. Si difficile qu'elle soit à interpréter, la stèle d'Ousersatet nous livre de précieuses informations sur l'administration égyptienne des territoires nubiens. Le vice-roi est choisi parmi les serviteurs les plus sûrs du souverain, qui le connaît personnellement et se tient parfaitement informé de tous ses faits et gestes. Ce lien très étroit explique le titre étonnant de «fils royal» pour un haut fonctionnaire qui n'est jamais de sang dynastique: il se doit d'avoir envers le monarque la loyauté qu'un fils aurait envers son père. S'il lui faut tenir d'une main de fer les nouveaux sujets de Pharaon, il associe les élites nubiennes à l'administration de la colonie. En retour de la confiance royale, il est tenu de tout faire pour que le tribut annuel de Wawat et de Koush soit apporté devant le souverain, ainsi que l'illustre la lunette de la stèle d'Ousersatet où l'on voit le vice-roi offrant à Amenhotep II, qui trône sous un dais, les produits de la colonie et, avant tout, l'or sous forme de colliers.

Alors qu'Amenhotep II et son successeur Thoutmosis IV ont essentiellement construit en Basse-Nubie et sur une échelle relativement réduite, le long règne d'Amenhotep III (vers 1390 à 1352 av. J.-C.) voit l'édification du plus grand temple égyptien du Soudan, celui de Soleb. Cet édifice grandiose, mesurant à l'origine 172 m de longueur (depuis le pylône extérieur), fait partie des trois réalisations architecturales majeures de ce pharaon bâtisseur, avec le temple de Louxor et celui de Kôm el-Hettan, connu par les colosses de Memnon. Il fut achevé pour la commémoration du premier jubilé (« fête Sed») d'Amenhotep III, marquant ses trente ans de règne, et était consacré à Amon et à Nebmaâtrê, la forme divinisée du pharaon, portant son nom de couronnement. Il comportait une allée monumentale ornée de statues de bélier, figures de l'Amon nubien, et de deux lions de granit rouge, aujourd'hui au British Museum. Un autre temple de moindre dimension fut érigé à 14 km au nord, sur le site de Sedeinga. Il était dédié à la reine Tiyi, grande épouse royale d'Amenhotep III, mais également à Nebmaâtrê dont le cartouche apparaît en hiéroglyphes géants sur les architraves, comme à Soleb. La question se pose de savoir pourquoi ce pharaon choisit cette région isolée entre deuxième et troisième cataracte pour y édifier un ensemble architectural qui dépasse de loin toutes les autres constructions — essentiellement des aménagements — qu'il entreprit en Nubie.

Des hypothèses assez fantaisistes ont été avancées, accordant à Tiyi une origine locale. Elles sont en bonne partie fondées sur la sublime statuette de la reine (aujourd'hui conservée au musée de Berlin) dont les traits ne sont pas sans rappeler ceux d'une Nubienne. Mais c'est essentiellement le matériau, un buis sombre autrefois peint, qui donne cette impression. La famille de Tiyi est bien connue et ses deux parents, dont les momies ont été retrouvées dans la vallée des Rois, sont originaires d'Akhmîm, au nord de Thèbes. On sait qu'en l'an 5 Amenhotep III mena une campagne en Nubie, conduisant ses armées jusqu'au pays de Miou, sans doute près de Dangeil, en amont de la cinquième cataracte. Il est assez plausible que c'est lors de cette expédition qu'il choisit les deux sites de Soleb et de Sedeinga pour l'édification des deux temples. C'est peut-être aussi à cette époque que fut décidée l'installation à Soleb d'un délégué du vice-roi pour la province de Koush. Bien qu'isolé, le lieu n'était pas dépourvu de valeur stratégique puisqu'il se situait au débouché des pistes du désert Libyque et permettait à la fois de stopper d'éventuelles incursions des tribus de l'ouest et de réceptionner certains produits africains venus du Kordofan et du Darfour par cette route. Les fouilles du temple de Soleb sous la direction de Michela Schiff-Giorgini, de 1957 à 1977, ont montré que la construction s'était étalée sur 32 ans, avec une première phase se terminant la 17^e année et un regain d'activité la 28^e année. Le temple, initialement prévu comme sanctuaire d'Amon



Le temple de Soleb, bâti par Amenhotep III.



Salle hypostyle de Soleb, prisonnier nubien.



Colonne Nord, portant deux cartouches au nom de Nebmaâtré.



Le temple de Soleb, bâti par Amenhotep III (vues aériennes prises en octobre 2015).





le Soudan

Soleb, la salle hypostyle.

106

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Soleb, le temple vu de l'est.



Soleb, cartouche martelé d'Amenhotep III et (en incrustation) inscription usurpée par Akhenaton.



Sedeinga, octobre 2015, le temple de la reine Tiye, grande épouse royale d'Amenhotep III, avant les travaux.



le Soudan

108

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Saï, tombes de la XVIII^e dynastie.

Temple de Semna, inscription au nom de Thoutmosis III. ►

Partial hieroglyphs at the top of the column, including a lotus flower and a circular symbol.

Large hieroglyphic cartouche containing a scarab beetle, a lotus flower, and a circular symbol.

Two hieroglyphs: a bird (possibly a falcon) and a circular symbol.

Large hieroglyphic cartouche containing a lotus flower, a bird, and a circular symbol.

Faint, illegible hieroglyphs on the right side of the column.

◀ et de Nebmaâtrê (on ne pouvait prévoir alors que le pharaon atteindrait sa trentième année de règne), aurait donc été achevé vers l'an 25, puis repris en l'an 33 pour commémorer après coup le premier jubilé du roi. L'édifice aurait donc été prêt pour le second jubilé célébré en l'an 34. Les aménagements ultimes dateraient en conséquence de l'an 37, la dernière année de règne d'Amenhotep III.

Parmi les hauts dignitaires entourant le roi dans les scènes du jubilé figure un homme-clef du pouvoir royal en Nubi: Mérymosé, « fils royal de Koush ». À une date indéterminée, il a succédé à un vice-roi nommé Amenhotep. Il semble avoir exercé cette fonction durant une longue période. Parmi les nombreuses inscriptions qu'il nous a laissées, une stèle de Semna nous renseigne sur l'organisation militaire de la colonie. Elle décrit une campagne contre le pays d'Ibehet, de localisation incertaine. Il ne s'agit pas d'une opération importante qui aurait nécessité le renfort des troupes royales, voire l'intervention du souverain: le nombre d'ennemis tués s'élève à 312 et celui des prisonniers à 740. La stèle détaille le recrutement de l'armée, entièrement composée de soldats issus des villages compris entre Qoubban et « le ménéou de Tery, soit une distance de 52 *iterou* (544 km) de navigation ». Elle évoque le vice-roi procédant lui-même à la nomination de commandants parmi les recrues. Cette levée de troupes chez les ennemis d'hier, même si l'on devine qu'elle ne se fit pas sans contrainte, montre bien que la situation avait changé en Nubie depuis les campagnes sanglantes des débuts de la XVIII^e dynastie.

Sous le règne d'Akhenaton, puis celui de Toutânkhamon, alors que l'Égypte était en difficulté sur les frontières asiatiques de son Empire, l'emprise sur la Nubie resta intacte. De nombreuses constructions furent entreprises. Dans le cadre de la révolution religieuse qu'il prôna durant les onze dernières années de son règne, Akhenaton modifia profondément les temples d'Amon à Kerma/Pnoubis et au Gêbel Barkal afin d'en faire des sanctuaires dédiés à son dieu unique Aton, le disque solaire. Un nouveau ménéou fut érigé à Sésébi, 50 km au sud de Soleb: les trois colonnes qui subsistent du temple portent encore, profondément incisé dans le grès, le disque d'Aton, malgré l'usurpation des lieux sous Séthi I^{er} au début de la XIX^e dynastie. Sur le plan administratif, un « fils royal de Koush », Djéhoutimosé, est nommé. Une des preuves les plus éclatantes du contrôle royal sur la Nubie et du zèle de ce nouveau vice-roi est l'aspect systématique des martelages dont le nom d'Amon a été victime. À Sedeinga, par exemple, deux stèles et un pan de chapelle du temple ont récemment été retrouvés réutilisés dans la nécropole méroïtique. Sur tous ces éléments, le nom et parfois la totalité de la figure d'Amon ont été martelés, puis restaurés (dans deux des monuments) sous

le règne de Toutânkhamon. Sur les architraves, Akhenaton a semblablement fait effacer le nom de naissance de son père, Amenhotep («Amon est satisfait»), et remplacer par son nom de couronnement (et de divinisation), Nebmaâtrê. À Soleb, c'est parfois le nom d'Akhenaton qui a été substitué à Amenhotep et, en quelques endroits, on a oublié de rétablir le cartouche original sous les règnes suivants. À Saï, on a même poussé le zèle jusqu'à marteler dans une titulature royale le nom de Thèbes, la ville d'Amon. Peu après l'arrivée de Toutânkhamon au pouvoir vers 1336 av. J.-C., les cultes traditionnels revinrent en grâce. Malgré la brièveté de son règne personnel, ce roi n'est pas resté inactif en Nubie. Il fit notamment bâtir un temple à Kawa, au sud de Kerma, effaçant peut-être toute trace d'Akhenaton sur un premier sanctuaire dédié par son père au culte du disque solaire, puisque le nom égyptien du lieu était (et curieusement restera) Gematon, «celui qu'a trouvé Aton».

À la tête de la colonie fut nommé un nouveau «fils royal de Koush», appelé Houy, qui avait commencé sa carrière comme scribe du vice-roi Mérymosé sous Amenhotep III. Il est surtout connu pour les fresques superbes de son tombeau de la vallée des Nobles, près de Thèbes, qui dépeignent le tribut nubien apporté devant Toutânkhamon. Dans une des scènes, Houy est accueilli par les deux gouverneurs délégués qui le représentent de manière permanente en Nubie: celui de Wawat, établi désormais à Faras, près de la deuxième cataracte, et Aménémopé, gouverneur de Koush, qui résidait à Soleb et y sera inhumé.

Ce dernier offre un bon exemple de la façon dont les Égyptiens intégrèrent les élites locales dans l'administration de la Nubie. Originaire de Miam, une des principautés de Basse-Nubie laissée en place par les conquérants autour d'Aniba, il reçut une éducation égyptienne et commença sa carrière, à l'instar de Houy, comme scribe auprès du vice-roi Mérymosé sous le règne d'Amenhotep III. Il fut ensuite intendant des travaux du vice-roi Djéhotimosé sous Akhenaton, puis termina sous Toutânkhamon comme gouverneur de Koush, représentant du vice-roi Houy dans cette province méridionale. Un autre membre de sa famille, Heqanéfer, fut élevé à la cour thébaine comme «enfant du *kap*» (cette école où l'on intégrait des jeunes princes étrangers), puis fut nommé prince de Miam. Son tombeau édifié près de Tochka d'Égypte est celui d'un haut fonctionnaire égyptien, dont il arbore tant le costume que l'apparence physique.

Pourtant, dans les fresques de la tombe de Houy, il figure, auprès des autres grands de Wawat, vêtu à la nubienne d'une peau de panthère, une plume d'autruche fixée dans la coiffure et sous des traits incontestablement nubiens. Égyptien chez les Nubiens, Nubien chez les Égyptiens, Heqanéfer est caractéristique de cette élite acculturée qui préfigure l'émergence de la dynastie de Napata.

La fin de la domination égyptienne

Sous la XIX^e dynastie, la colonie nubienne continua à fonctionner selon ces principes. Le siège des deux gouvernorats était désormais fixé à Faras, puis à Akcha pour Wawat et à Amara pour la province de Koush. Le tribut annuel rentrait régulièrement et l'on en trouve une description picturale très détaillée dans les reliefs du temple de Beit el-Wali, en Basse-Nubie, commencé sous Séthi I^{er} (env. 1294-1279) et achevé au début du règne de Ramsès II (env. 1279-1212). Rien n'y manque: bœufs, animaux sauvages vivants (dont des singes, un ibex, une gazelle, un girafon, un guépard et un lion), peaux de panthère, plumes et œufs d'autruche, madriers d'ébène, défenses d'éléphant, or, huiles précieuses, produits manufacturés divers comme les arcs, les éventails ou les chaises de luxe. Sous Ramsès II, d'importants travaux architecturaux marquèrent durablement le paysage nubien. Successivement, les temples de Beit el-Wali, Akcha, Amara-Ouest, Derr, Ouadi es-Seboua et Gerf Hussein furent construits ou achevés durant son règne. La plupart d'entre eux sont situés en Basse-Nubie et ponctuent le grand tour de Nubie égyptienne qu'effectuent les touristes qui embarquent à Assouan. Aucun d'entre eux, cependant, n'a conservé sa localisation d'origine, puisqu'ils étaient menacés par le lac de retenue du haut barrage d'Assouan et ont été déplacés entre 1963 et 1964 dans le cadre d'une collaboration internationale dirigée par l'Unesco. Mais le joyau suprême de ce diadème posé sur le front de la Basse-Nubie est incontestablement Abou Simbel. Taillés dans le roc en l'espace de vingt ans, ses deux temples sont consacrés à Ramsès II divinisé et à sa grande épouse royale Néfertari, assimilée quant à elle à la déesse Hathor. Comme pour bien des monuments érigés par ce souverain, il y a une volonté d'imiter son lointain prédécesseur Amenhotep III qui, le premier, avait fait construire un temple (non funéraire) à sa propre divinité à Soleb et un autre à Sedeinga dédié à la reine Tiye, déjà associée à Hathor. Mais la solution architecturale retenue par Ramsès, le spéos (temple rupestre), a permis une meilleure conservation de ces sanctuaires que ceux érigés par Amenhotep III.

Le choix de la Basse-Nubie pour ce grand projet est probablement lié à des raisons logistiques. La construction d'Abou Simbel fut supervisée par le vice-roi de Nubie Ioune, déjà en poste sous Séthi I^{er}, mais surtout par Heqanakht, qui dès l'an 3 du règne, avait succédé à Ioune et restera à la tête de la colonie pendant une vingtaine d'années. L'existence de plusieurs temples en construction à la même époque impliquait des allers et retours fréquents non seulement pour le vice-roi mais aussi pour les spécialistes qui intervenaient sur tous les chantiers royaux d'Égypte, particulièrement nombreux sous le règne de ce pharaon bâtisseur. La relative proximité

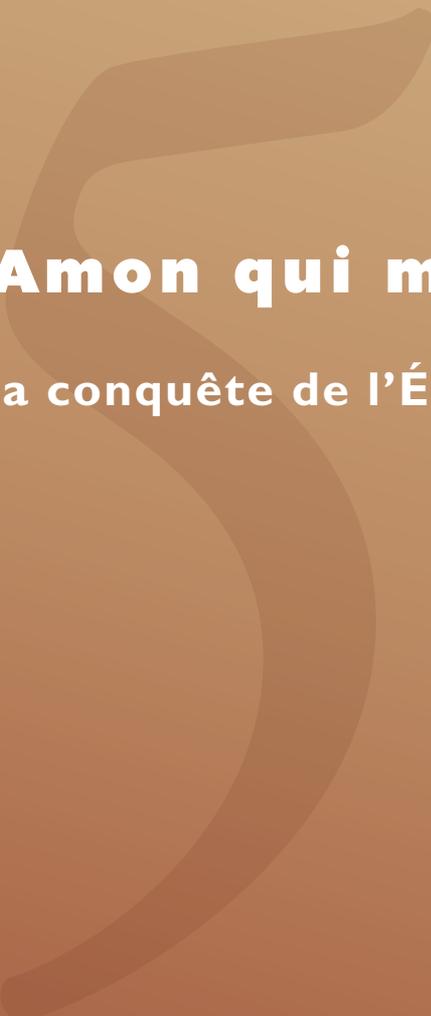
de la Basse-Nubie permettait d'acheminer plus facilement de la main-d'œuvre depuis l'Égypte, car le recrutement local ne suffisait pas. On sait en effet qu'en l'an 44 du règne le vice-roi Sétaou lança des expéditions contre les oasis du désert occidental et contre les pays d'Irem et d'Akita, deux régions situées sur les marches de Koush, pour se procurer des esclaves destinés à la construction du temple de Ouadi es-Seboua. Si le gros de l'activité architecturale fut concentré sur la Basse-Nubie, les régions situées plus au sud ne furent pas délaissées. La ville d'Amara-Ouest fut fondée à cette époque pour remplacer Soleb comme siège du gouverneur de Koush et fut dotée d'un temple dédié à Ramsès II divinisé. Des aménagements sont attestés à Sésébi, Kerma/Pnoub, à Kawa et dans le temple d'Amon du Gèbel Barkal sous les règnes de Séthi I^{er} et de Ramsès II.

Sous la seconde moitié de la XIX^e dynastie et la plus grande partie de la XX^e dynastie (env. 1188-1069), nos sources sur l'histoire de la Nubie sont beaucoup moins nombreuses. On a supposé que les Égyptiens, confrontés à des difficultés économiques et à une situation militaire délicate en Basse-Égypte, liée aux invasions des Peuples de la Mer et à des incursions libyennes, s'étaient retirés au nord de la province de Koush. Toutefois, il s'agit sans doute en grande partie d'une illusion d'optique due à la pauvreté des témoignages archéologiques et textuels. Sous Ramsès IX (env. 1125-1107), en effet, un administrateur au service du vice-roi est attesté par les fragments de sa statue au Gèbel Barkal. Il est vrai qu'aucun chantier d'ampleur comme ceux des dynasties antérieures n'est entrepris. Mais l'administration et l'entretien des multiples complexes religieux que les pharaons des deux dynasties précédentes avaient fondés sur l'ensemble de la colonie demandaient un effort jugé suffisant.

C'est de cette Nubie pacifiée que viendra paradoxalement l'un des coups principaux qui aboutira à l'effondrement de la XX^e dynastie. Vers l'an 9 du long règne du dernier de ses souverains, Ramsès XI (vers 1098-1069), un nouveau « fils royal de Koush », Panéhésy, est nommé. Malgré son nom qui signifie « Le Noir » et qui n'est peut-être qu'un sobriquet, il n'est pas sûr qu'il ait eu des origines méridionales. En l'an 17, la dégradation du pouvoir central et les crises économiques qui s'ensuivirent engendrèrent des troubles importants dans la région de Thèbes, au point que Ramsès XI, dont le pouvoir était chancelant, chargea Panéhésy de descendre le Nil jusqu'en Haute-Égypte avec les contingents nubiens pour y faire régner l'ordre. Une fois sur place, loin de ramener le calme, le vice-roi et ses troupes se mirent à piller les temples et les nécropoles royales. Le pharaon le somma alors de quitter Thèbes, mais Panéhésy, conscient de la faiblesse du dernier des Ramsès, entra en révolte. Le général Piânkh fut alors envoyé contre lui et nommé vice-roi de Nubie en lieu et place du rebelle.

Toutefois, cette période coïncida avec un découpage du pouvoir entre deux hommes forts, Smendès en Basse-Égypte et Hérihor, grand-prêtre d'Amon, en Haute-Égypte, tandis que le pharaon légitime, Ramsès XI, n'exerçait plus qu'une autorité fantoche. Piânkh repoussa effectivement Panéhésy en Nubie, mais il ne fit guère plus d'efforts, semble-t-il, pour regagner la colonie dont il était devenu vice-roi officiel. Panéhésy y établit une principauté indépendante, tandis que Piânkh succéda à Hérihor comme grand-prêtre d'Amon, prenant ainsi le contrôle de la Haute et Moyenne-Égypte. De son côté, Smendès, maître de la Basse-Égypte, se proclama pharaon à la mort de Ramsès XI, inaugurant ainsi la XXI^e dynastie.

Panéhésy gouverna sa principauté indépendante de Basse-Nubie sans être autrement inquiété jusqu'à sa mort et fut inhumé à Miam (moderne Aniba). Peu après, les rois de la XXI^e dynastie reprirent le contrôle de la Nubie, bien qu'il soit difficile de préciser jusqu'où s'étendait leur pouvoir. Semblablement, on ignore, faute de sources épigraphiques, la plupart des vice-rois qui y furent nommés. Le premier dont le nom nous soit parvenu, sous le règne de Pinedjem II (vers 990-969), est en fait sa propre épouse, Neskhons, « fille royale de Koush ». Trois autres vice-rois postérieurs sont connus, le dernier étant le gendre du roi Takelot III (754-734) de la XXIII^e dynastie, Pamiou. Il est cependant difficile de savoir s'ils exerçaient cette fonction sur le terrain ou s'il s'agissait d'un titre purement honorifique. Aucun d'entre eux n'est ainsi attesté par une inscription en Nubie. On sait, grâce aux fouilles récentes des cimetières d'Hillat el-Arab, près du Gèbel Barkal, et de ceux d'Amara et de Tombos, que le pays a continué d'entretenir des liens étroits avec l'Égypte. Les produits africains arrivent toujours à la cour royale, d'où ils sont parfois expédiés en Assyrie en guise de cadeaux diplomatiques. Mais sont-ils acquis par tribut ou au terme d'échanges commerciaux ? Après Pamiou, vers 750 av. J.-C., le titre disparaît : à cette époque, en effet, la Nubie est entièrement entre les mains d'une nouvelle lignée de rois koushites, qui ne tarderont pas à envahir l'ensemble de l'Égypte et à y établir la XXV^e dynastie ■



« C'est Amon qui m'a fait ! »

Napata et la conquête de l'Égypte

850-664 av. J.-C.

Une même obscurité entoure la fin de la domination égyptienne en Nubie et l'émergence d'un puissant pouvoir local à Napata, puisqu'elles se produisent, de façon concomitante, dans le silence des sources écrites. En aval de la quatrième cataracte, au milieu de la grande boucle du Nil, la cité de Napata était idéalement située pour devenir la capitale d'un État centré sur le Nil moyen. Au nord, on pouvait en effet naviguer sans encombre jusqu'aux grands centres urbains de Kerma et Kawa et à leur fertile bassin agricole. Au sud, en suivant le lit du Wadi Abou Dom, on pouvait par voie de terre rejoindre les savanes du Boutana, riches en troupeaux. Outre cette situation géographique privilégiée, la cité bénéficiait de la protection divine, matérialisée dans l'impressionnant relief tabulaire du Gèbel Barkal, que les Égyptiens, nous l'avons vu, considéraient comme l'une des résidences du dieu Amon. Enfin, Napata avait été un des centres de culte égyptiens de la colonie où Thoutmosis III avait fondé un ménénoù (complexe religieux et administratif fortifié), plusieurs fois modifié ou embelli sous les règnes suivants. La ville bénéficiait donc d'une tradition administrative et était ouverte aux influences égyptiennes. Ajoutons que sa situation très au sud de l'ancienne capitale du royaume de Kerma l'avait soustraite, sans doute dès la fin de la XX^e dynastie, à la domination égyptienne. Tous ces éléments expliquent qu'une principauté indigène puissante s'est développée ici et non ailleurs après le départ des Égyptiens. De plus, on se souvient que pour décourager les révoltes, Amenhotep II avait fait suspendre aux murailles de Napata le corps d'un prince syrien (voir chapitre précédent, p. 85 sq.), ce qui laisse supposer que, dès le xv^e siècle avant notre ère, la population locale possédait une forte individualité.

Les débuts de la royauté de Napata

Les vestiges archéologiques qui témoignent de la naissance de la dynastie napatéenne sont malheureusement insuffisants pour établir de manière sûre une chronologie des premiers âges du nouvel État. Lorsque Georges Reisner, fondateur de l'archéologie soudanaise au début du xx^e siècle, fouilla le cimetière ancestral des rois de Napata à el-Kourrou, à 14 km en aval du Gèbel Barkal, il y retrouva les tombes des souverains qui avaient régné sur l'Égypte et le Soudan, à l'exception de celle de Taharqo, située à Nouri, à l'est de la cité et de l'autre côté du Nil. Mais seize tombes, dont les plus anciennes affectent la forme du tumulus, traditionnelle au Soudan depuis le royaume de Kerma, précédaient celles du premier des « pharaons noirs », Piankhy. Faute de témoignages écrits, Reisner, comme il le fit à Méroé et à Nouri, les classa selon leur typologie, définissant ainsi six périodes architecturales. Elles auraient d'après lui correspondu à six générations de souverains,

le nombre total de sépultures s'expliquant par la présence de reines et de princes dans le même cimetière. Une autre hypothèse, dite «chronologie longue», soutenue par l'historien László Török, consiste à attribuer douze de ces tombes à des souverains, quatre autres ayant effectivement contenu des corps d'enfants ou de femmes, comme les anthropologues ont pu l'établir. Sur une base d'environ vingt ans par règne, Török peut ainsi faire remonter l'origine de la dynastie vers 995 av. J.-C., sous la XXI^e dynastie, et expliquer l'importante égyptianisation de la culture napatéenne dès ses origines, ainsi que la présence de matériel d'importation égyptienne daté au plus tard de la XX^e dynastie dans ce qui restait du trousseau funéraire retrouvé dans ces sépultures toutes pillées.

Toutefois, l'hypothèse de Reisner a été reprise par Timothy Kendall, un archéologue américain qui fouille depuis longtemps au Gèbel Barkal. Il ne reconnaît avant Piankhy que six souverains, qu'il nomme «Prince A», «B», «C», «D» en l'absence de noms inscrits, puis Alara et Kashta, ces derniers, respectivement oncle (?) et père de Piankhy, étant identifiés par des sources sûres. Remarquons au passage que le «prince B» pourrait avoir porté le nom de Qomaloye, inscrit sur une plaque en hiéroglyphes égyptiens retrouvée dans le tumulus n° 6 où il fut inhumé. Selon cette «chronologie courte», la fondation de la nécropole et donc l'établissement de la dynastie remonteraient environ à 890 av. J.-C. Kendall considère les objets clairement datés de la fin de la période ramesside comme transmis de génération en génération, si bien que leur fabrication ne serait pas contemporaine des inhumations. Enfin, pour expliquer l'égyptianisation de la dynastie, Kendall redonne vie à une ancienne hypothèse, celle de la fuite au pays de Koush des prêtres d'Amon de Thèbes lors des révoltes qui suivirent la nomination du prince Osorkon comme grand-prêtre (839-825 av. J.-C.). Ce sont ces transfuges qui auraient en quelque sorte «évangélisé» la dynastie napatéenne.

Dans l'état actuel de la documentation, il est impossible de choisir entre la «chronologie courte» de Kendall et la «chronologie longue» de Török. Il est par contre certain que la dynastie napatéenne naissante a connu une influence croissante des coutumes égyptiennes, particulièrement visible dans les pratiques funéraires. Les premières inhumations ressemblent aux enterrements du royaume de Kerma ou du Groupe C: le défunt est placé dans le caveau en position fœtale, souvent sur un lit. Le monument est un simple tumulus. Par la suite, les tumuli sont dotés d'une chapelle orientée au sud-est et d'un enclos de pierres. Enfin, au début du VIII^e siècle, le tumulus fait place à une pyramide, le corps est allongé dans un cercueil et orienté sur un axe est-ouest, à l'instar des inhumations égyptiennes. Cependant, il est probable que cette influence n'est pas directe mais découle de l'expansion

du jeune royaume de Napata vers le nord. On lit çà et là que la forme pyramidale adoptée au début pour les monuments funéraires royaux est une imitation des enterrements pharaoniques. Or, à l'époque où elle est inaugurée à el-Kourrou, il y a près de sept siècles que les souverains d'Égypte ont abandonné la pyramide pour des tombes entièrement souterraines. En revanche, elle s'était maintenue depuis le Nouvel Empire pour les enterrements des particuliers de haut rang. Les premières pyramides d'el-Kourrou sont en fait imitées de celles que s'étaient fait construire les administrateurs égyptiens et locaux de Wawat et de Koush, notamment à Aniba, à Soleb, à Amara et à Tombos. Il est même certain que, pour les Napatéens, la pyramide était principalement une variante du tumulus originel, lequel resta d'ailleurs en usage jusqu'à la christianisation au VII^e siècle de notre ère. Les fouilles de la nécropole de Sedeinga ont livré récemment des formes intermédiaires où des tumulus de briques sont recouverts d'une structure pyramidale («pyramides à coupoles internes»). La pyramide napatéenne et méroïtique n'est donc pas une simple importation égyptienne mais une adaptation de la tradition funéraire locale selon des modèles encore présents sur le territoire nubien.

À la même époque apparaît le cimetière ouest de Méroé. Les inhumations montrent une évolution strictement parallèle à celles d'el-Kourrou, la position contractée des corps passant à la position allongée et le lit funéraire au cercueil. Un peu plus tard, les tumuli font place à des structures pyramidales. Il est donc plus que probable que les régions du sud, accessibles depuis Napata par les pistes de la Bayouda, ont été assez tôt intégrées dans le territoire des rois d'el-Kourrou. Au nord, on ignore les étapes de la reconquête de la Moyenne et de la Basse-Nubie, mais elle devait être terminée vers 780 av. J.-C. Sur la base des couronnements multiples attestés dans les textes napatéens tardifs (écrits en égyptien), on a avancé que le nouvel État koushite était originellement une confédération. En effet, si le monarque est d'abord reconnu par l'oracle et couronné dans le temple d'Amon de Napata, il doit ensuite se rendre dans le temple d'Amon de Gematon (Kawa), à 270 km en aval, puis dans celui d'Amon de Pnoub (Kerma), quelque 60 km plus au nord. Ce n'est que lorsqu'il est couronné dans ces deux cités qu'il peut revenir à Napata. Cette nécessaire acceptation de sa légitimité dans trois de ses provinces, même si elle est devenue de pure forme, laisse effectivement supposer que l'incorporation des territoires autour de Kawa et de Pnoub dans le royaume s'est faite sur une base en partie consensuelle et non seulement par les armes. Il n'est pas impossible que, dans ces deux cités, comme à Napata, les temples d'Amon aient continué à fonctionner malgré le retrait des Égyptiens, et donc que leur clergé ait encore joué un rôle politique, mais cette continuité n'est attestée ni par des sources écrites ni par des traces archéologiques.

liste des

souverains de Koush

et de leurs **sépultures**

nécropoles

Ku. =	el-Kourrou
Nu. =	Nouri
Bar. =	Barkal
Beg. S. =	Bégrawwiya Sud
Beg. N. =	Bégrawwiya Nord

premiers rois de Napata

sept ou quinze générations de rois inconnus, sauf:

Qomaloye		Ku. 6
Alara (? 795-? 775)	ou* (?-744)	Ku. 9
Kashta (? 775-755)		Ku. 8
Piankhy (755-721)	ou* (744-714)	Ku. 17

xxv^e dynastie

rois d'Égypte de 721 ou 714 à 663 av. J.-C.

Shabaqo (721-707)	ou* Shabataqo (714-705)	Ku. 15 (Shabaqo)
Shabataqo (707-690)	ou* Shabaqo (705-690)	Ku. 18 (Shabataqo)
Taharqo (690-664)		Nu. 1
Tanouétamani (664-? 656)		Ku. 16

royaume de Napata

env. 656-env. 270 av. J.-C.

Atlanersa (2 ^e moitié du VII ^e s.)	Nu. 20
Senkamanisken (2 ^e moitié du VII ^e s.)	Nu. 3
Anlamani (fin VII ^e s.)	Nu. 6
Aspelta (fin VII ^e s.-début VI ^e s.)	Nu. 8
Aramatelqo (1 ^{re} moitié du VI ^e s.)	Nu. 9
Malonaqene (1 ^{re} moitié du VI ^e s.)	Nu. 5
Analamoye (milieu du VI ^e s.)	Nu. 18
Amani-nataki-lebte (2 ^e moitié du VI ^e s.)	Nu. 10
Amanikarqo (2 ^e moitié du VI ^e s.)	Nu. 7
Amaniasbarqo (fin VI ^e -début V ^e s.)	Nu. 2
Siospiqo (1 ^{re} moitié du V ^e s.)	Nu. 4
Nasakhma (milieu du V ^e s.)	Nu. 19
Malowiamani (milieu du V ^e s.)	Nu. 11
Talakhmani (2 ^e moitié du V ^e s.)	Nu. 16
Amannoté-ériké (2 ^e moitié du V ^e s.)	Nu. 12
Baskakéren (2 ^e moitié du V ^e s.)	Nu. 17
Harsiotef (1 ^{re} moitié du IV ^e s.)	Nu. 13
Akh-Ariténé (milieu du IV ^e s.)	Nu. 14

* Hypothèse de Frédéric Payraudeau, « Retour sur la succession Shabaqo-Shabataqo », *Nebet*, n° 1 (2014), p. 115-127.

Amanibakhi (2 ^e moitié du IV ^e s.)	?
Nastasen (2 ^e moitié du IV ^e s.)	Nu. 15
Aktisanès / Gatisen (fin IV ^e s.)	? Bar. 11
Aryamani (1 ^{re} moitié du III ^e s.)	Bar. n° inconnu
Kashtamani (1 ^{re} moitié du III ^e s.)	Bar. n° inconnu
Piankhy-ériké-qo (1 ^{re} moitié du III ^e s.)	Bar. n° inconnu
Sabrakamani (1 ^{re} moitié du III ^e s.)	Bar. n° inconnu

royaume de Méroé

env. 270 av. J.-C.-env. 340 apr. J.-C.

Arkamani I ^{er} (Ergaménès) (env. 270-milieu du III ^e s.)	Beg. S. 6
reine Bartaré (milieu du III ^e s.)	Beg. S. 10
Amanislo (milieu du III ^e s.)	Beg. S. 5
reine Kanarta (milieu du III ^e s.)	Beg. S. 4
Amanitékha (2 ^e moitié du III ^e s.)	Beg. N. 4
K3-nḥt [...] Tk3 t3wy jry-ḏḥt (2 ^e moitié du III ^e s.)	Beg. N. n° inconnu
Arnékhamani / Élankhamani (env. 240-215)	? Beg. N. 53
Arkamani II (fin III ^e s.-début II ^e s.)	Beg. N. 7
Adikhalamani (1 ^{re} moitié du II ^e s.)	Beg. N. 8
Tabirqo (1 ^{re} moitié du II ^e s.)	Beg. N. 9
reine Nahirqo (1 ^{re} moitié du II ^e s.)	Beg. N. 11
Tanéyidamani (2 ^e moitié du II ^e s.)	Beg. N. 12
Pa[.]khedateqo (fin du II ^e s. / 1 ^{re} moitié du I ^{er} s. av. J.-C.)	? Bar. n° inconnu
reine inconnue (fin du II ^e s. / 1 ^{re} moitié du I ^{er} s. av. J.-C.)	Bar. 8
Nqyrjnsn (mér. Nakidenasene?) (1 ^{re} moitié du I ^{er} s. av. J.-C.)	Beg. N. 13
Horus K3-Nḥt (milieu du I ^{er} s. av. J.-C.)	Beg. N. 20
reine Amanirénas (2 ^e moitié du I ^{er} s. av. J.-C.)?	Bar. 4
Téritéqas (vers 30 av. J.-C.)	Beg. N. 21
prince Akinidad (fin du I ^{er} s. av. J.-C.)?	Bar. 2
reine Amanishakhéto (fin I ^{er} s. av. J.-C. / début I ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 6
reine Shanakdakhété (sans doute autre nom de la précédente)	—
reine Nawidémak (1 ^{re} moitié du I ^{er} s. apr. J.-C.)	Bar. 6
Amanakhabalé (1 ^{re} moitié du I ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 2
reine Amanitoré (milieu du I ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 1

Natakamani (milieu du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 22
prince Arikankharor (milieu du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 5
prince Arakakhtaror (milieu du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 14 et 15
prince Shorkaror (milieu du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	
Amanakharéqérem (fin 1 ^{er} s. apr. J.-C.)?	Beg. N. 16
Amanitenmomidé (fin 1 ^{er} s. /	
1 ^{re} moitié du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 17
roi inconnu (1 ^{re} moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 40
roi inconnu (1 ^{re} moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 41
reine Jmnh̄tšn (mér. Amanakhatasene?)	
(1 ^{re} moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 18
Tarékéniwal (2 ^e moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 19
Ariténé-yesbokhé (2 ^e moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 34
? Pisakara (2 ^e moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 38
Amanitaraqidé (fin du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 36
? Adéqétali (début du 2 ^e s.)	Beg. N. 30
Takide-Amani (1 ^{re} moitié du 2 ^e s.)	Beg. N. 29
Téqoride-Amani (2 ^e moitié du 2 ^e s.)	Beg. N. 28
roi au nom inconnu (fin du 2 ^e s. / début 3 ^e s.)	Beg. N. 51
Talakhide-Amani (fin du 2 ^e s. / début 3 ^e s.)?	Beg. N. 25
prince Maloqorébar (fin du 2 ^e s. / début 3 ^e s.)	Beg. N.
	n° inconnu
roi au nom inconnu (début 3 ^e s.)	Beg. N. 27
reine au nom inconnu (début 3 ^e s.)	Beg. N. 26
Yesbokhé-Amani (1 ^{re} moitié du 3 ^e s.)	? Beg. N. 24
Aryesbokhé (1 ^{re} moitié du 3 ^e s.)	? Beg. N. 16
	(réutilisation)

- ◀ La montée en puissance du nouvel État et la reconquête de l'ensemble de la Nubie n'ont été possibles qu'en raison de la situation de faiblesse dans laquelle se trouvait alors l'Égypte. Durant en effet les trois siècles qui séparent l'avènement de la XXI^e dynastie et la fin de la XXV^e dynastie (entre env. 1069 et 663 av. J.-C.), l'Égypte est morcelée en un nombre variable de principautés, dont les chefs se proclament chacun pharaons. Sous la XXI^e dynastie (env. 1069-945), le royaume comprend deux entités, l'une en Basse et Moyenne-Égypte, avec comme capitale Tanis dans le delta oriental du Nil, l'autre en Haute-Égypte autour de Thèbes. Dans le royaume thébain, les deux plus hautes dignités sont occupées par le grand-prêtre d'Amon et la « divine adoratrice ». Celle-ci, appelée aussi « épouse du dieu », administre depuis la XXI^e dynastie le domaine d'Amon. Comme un pharaon, elle dispose d'un nom de couronnement et a droit aux cartouches royaux. Elle doit rester vierge et assure sa succession par adoption, la nouvelle élue étant le plus souvent fille de roi. Dans le Delta, les chefs militaires d'origine libyenne (berbère) prennent de plus en plus d'ascendant. L'un d'eux, Chéchonq I^{er}, s'empare du pouvoir à Tanis et fonde la XXII^e dynastie (env. 945-715). L'Égypte bénéficie d'une certaine prospérité et d'une relative paix intérieure pendant plus de cent ans. Puis, vers 818, Pétoubastis, chef de la ville de Léontopolis dans le Delta, se proclame pharaon et inaugure ce que l'on appelle « l'anarchie libyenne » car, en l'espace de quelques décennies, se créent plusieurs principautés indépendantes autour des villes d'Héracléopolis dans le Fayoum, d'Hermopolis, au nord de la Haute-Égypte, et de Lycopolis (moderne Assiout), en Haute-Égypte. L'ensemble disparate de ces potentats locaux, qui font inscrire leur nom dans un cartouche royal, est appelé XXIII^e dynastie. Elle est contemporaine de la fin de la XXII^e dynastie. Une autre dynastie concomitante, la XXIV^e, apparaît vers 735. Tefnakht, gouverneur d'origine libyenne de la ville de Saïs, dans l'ouest du Delta, se proclame également roi et tente de réunifier le royaume égyptien. Il sera vaincu par Piankhy, le conquérant koushite de l'Égypte.

Alara et la légitimité royale par les femmes

Mais revenons un demi-siècle auparavant, à Napata. Le premier roi sur lequel nous possédons quelques éléments est Alara. La lecture de son nom, transcrit *jrr* ou *jrrj* en écriture égyptienne (qui ne possède pas de signe spécifique pour la consonne « l ») est purement conventionnelle. Aucun document contemporain de son règne ne nous est parvenu. Dans sa stèle funéraire, la reine Tabiry, épouse du roi Piankhy, le mentionne pour la première fois comme son père. Les trois dernières stèles royales napatéennes connues (entre la fin du v^e et le milieu du iv^e siècle av. J.-C.) le citent comme l'ancêtre de la dynastie

dans le contexte de leur couronnement. Ainsi, sur la plus récente, le roi Nastasen déclare que le dieu Amon lui « a donné la royauté de la Terre de l'Arc, la couronne du roi Harsiotef et la puissance d'Alara le souverain », se plaçant dans la continuité d'un de ses prédécesseurs directs (Harsiotef) et du lointain ancêtre. Mais le plus intéressant — et le plus curieux — de ces témoignages est celui du roi Taharqo qui, sur deux de ses stèles de Kawa, mentionne une alliance passée entre Alara et Amon de Kawa: le roi s'engageait à vouer au culte de cette divinité sa sœur cadette et priait le dieu, en contrepartie, de faire accéder à la couronne la descendance de sa sœur. Alara rappelait de plus qu'Amon avait déjoué les complots ourdis contre lui après son avènement. On apprend ainsi que l'arrivée au pouvoir d'Alara ne s'était pas faite sans difficulté et que la légitimité de sa lignée pouvait être discutable. Le fait qu'il soit considéré par la suite comme le grand ancêtre de la royauté napatéenne, alors que nous savons que plusieurs générations de rois, enterrés sous les tumuli d'el-Kourrou, l'ont précédé, laisse penser que son avènement correspond à un changement dynastique.

Ce passage est souvent cité pour arguer d'une succession matrilineaire dans les royaumes de Napata et de Méroé. D'ailleurs, l'insistance avec laquelle Taharqo conte cet épisode n'est pas gratuite: fils de Piankhy et petit-fils de la sœur (au nom inconnu) qu'Alara avait vouée au culte d'Amon de Kawa, il rappelle ainsi ses droits à la couronne. Il n'est en effet ni le fils ni le frère de son prédécesseur Shabataqo, mais sans doute son cousin germain. Faute de textes explicites, les liens familiaux entre les différents souverains de Napata sont mal établis pour les premiers et pratiquement inconnus à la partir du VI^e siècle. Le royaume avait en effet hérité de règles successorales contradictoires. En Égypte ancienne, la tradition était généralement patrilinéaire: le fils aîné succédait à son père. Mais le Soudan est situé sur une aire culturelle africaine où la matrilinearité est anciennement répandue: elle était de règle, nous affirment les chroniqueurs arabes, dans les royaumes chrétiens du Soudan médiéval. Sur les stèles funéraires du royaume de Méroé, le référent principal de l'individu est le plus âgé dans la lignée de sa mère, généralement son oncle maternel. Dans la famille royale, le problème se compliquait puisque, à l'instar de l'Égypte, le roi était réputé avoir été engendré par le dieu Amon-Rê. Le dieu reconnaissait en effet cette filiation par un oracle lors de l'intronisation du successeur, ce qui nécessitait un accord avec le clergé d'Amon de Napata. Enfin, comme il appert de certaines chroniques royales napatéennes, l'armée pouvait également entériner, voire proposer le choix d'un nouveau souverain. En résumé et sous toutes réserves, eu égard au peu de documentation dont nous disposons, le successeur était sélectionné dans un pool de prétendants d'ascendance maternelle royale en tenant compte de l'avis des prêtres d'Amon



Le G bel Barkal vu de l'ouest.



Le G bel Barkal au crépuscule.

125

« C'est Amon
qui m'a fait »



le Soudan

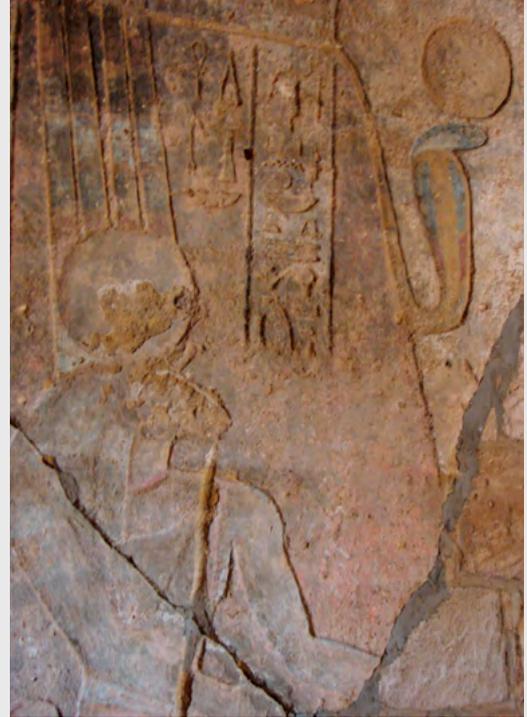
Gébel Barkal, le dromos du temple d'Amon.

126

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



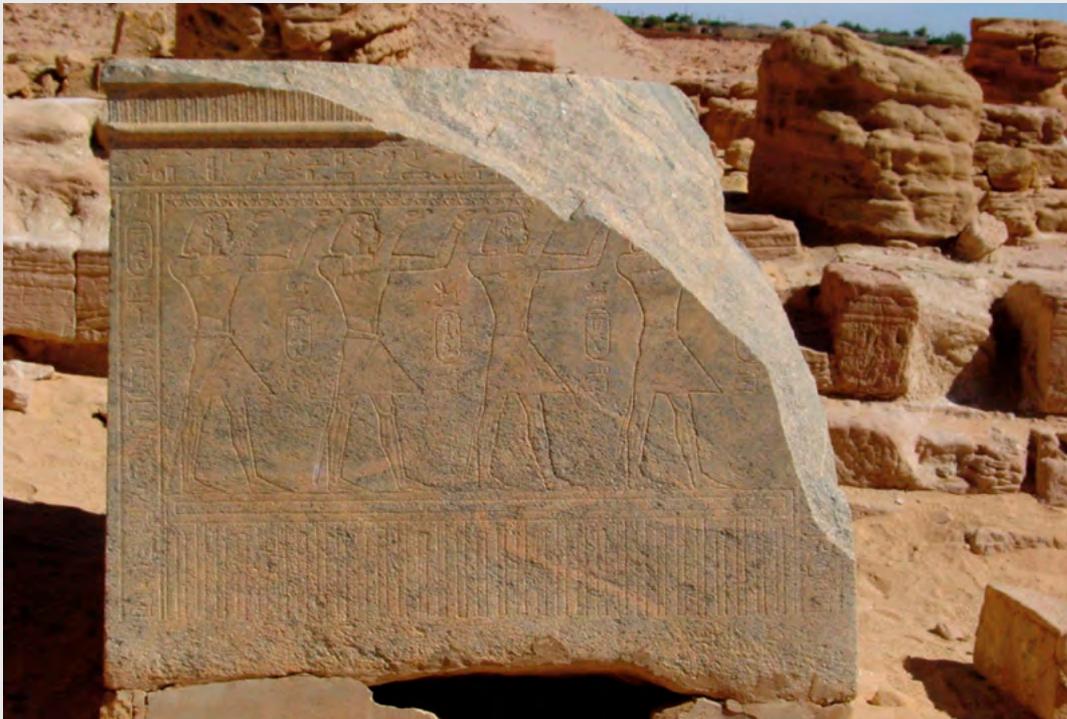
Gébel Barkal, le temple B 300.



Amon de Napata et l'uræus, Gébel Barkal, temple B 300.



Mout, Amon, l'uræus et le roi, Gébel Barkal, temple B 300, dit aussi Typhonium ou « temple de Mout ».



Reposoir de barque au nom de Taharqo, Gébel Barkal, grand temple d'Amon.



le Soudan

128

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

**Taharqa et la reine Amanitakte
devant Amon et Mout de Napata.**

Temple du Gébel Barkal B 300, d'après Carl Richard Lepsius,

Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien, vol. V, pl. 5.

BARKAL

Grosser Felsentempel, Ost



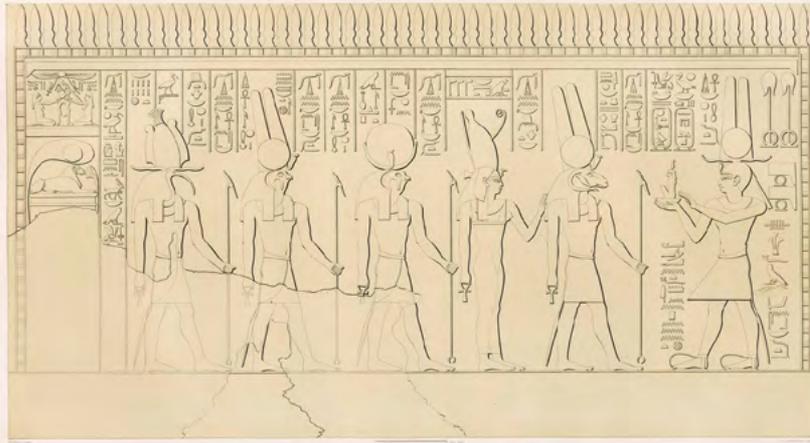
« C'est Amon
qui m'a fait »

Abb. V. Bl. 3.

wand der Vorhalle.

AETHIOPIEN

Dyn. XXV. 2.



BARKAL

Grasser Felsentempel, Ostwand der Cella

ANW. V. 11
6

Taharqa offre la Maât (l'Ordre du monde) à Amon de Napata, Mout, Khonsou, Montou, Thot, l'enfant Harpocrate et au bélier Amon de Pnoub. Gébel Barkal B 300, Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopen*, vol. V, pl. 9.

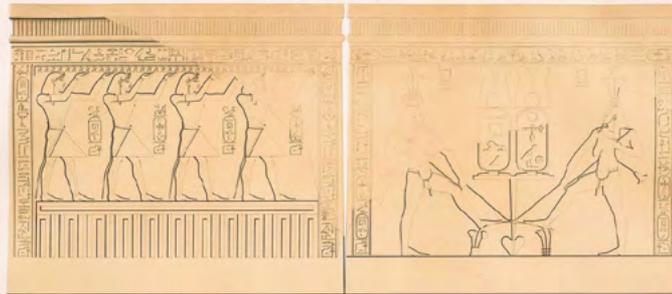
le Soudan

130

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

AETHIOPIEN

Dyn. XXV. 2.



BARKAL

Altar im grossen Tempel.

ANW. V. 11
13

Les quatre faces du reposoir de barque de Taharqa. Temple du Gébel Barkal B 300, d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopen*, vol. V, pl. 13.



Vestiges du temple d'Amon de Kawa construit par le roi Taharqo.

◀ et éventuellement de celui des généraux. Le fils aîné du roi pouvait bien entendu correspondre à ces critères, mais, pour sécuriser les droits de leur progéniture, les rois de Napata, comme les pharaons égyptiens, épousaient plusieurs de leurs sœurs. Piankhy épousa ainsi ses quatre sœurs, Peksater, Khensa, Neferou-ka-Kashta et Abala, mère de Taharqo.

On ignore la durée du règne d'Alara, conventionnellement situé entre 795 et 775 av. J.-C. Il est assez probable que c'est lui qui fit bâtir à Kawa et à Napata, à côté des ruines des temples égyptiens, de nouvelles structures en briques que ses successeurs érasèrent pour les reconstruire en grès. Il est possible que date de son règne une très curieuse inscription qui figure à Semna, sur la façade du temple bâti par Thoutmosis II pour Sésostris III divinisé et le dieu Dédoun. Les reliefs d'origine ont été arasés pour y représenter une scène où apparaît une grande épouse royale nommée Karimala, décrite comme « juste de voix » et donc décédée, devant la déesse Isis. Le texte qui l'accompagne est extrêmement obscur et rempli d'aphorismes et de considérations philosophiques. Sa récente analyse par l'égyptologue Philippe Collombert a permis de clarifier bien des points, mais l'absence de contexte des faits rapportés ne permet pas de comprendre clairement la situation. Un roi non nommé, dans la 14^e année de son règne, prend à témoin la reine décédée (probablement sa mère) de son irresponsabilité devant une série de faits en relation avec le dieu Amon, notamment commis par un certain Makresh à Thèbes, qui aurait tué des bêtes appartenant au troupeau du temple. Le nom de la reine est méroïtique et signifie la « belle femme » (*kdi mlo*, avec transcription habituelle par « r » du /d/ rétroflexe méroïtique), tandis que celui de Makresh semble contenir le mot méroïtique pour dieu (*mk*). La langue est celle de la Troisième Période intermédiaire (XXI^e-XXV^e dynastie). Tous ces éléments convergent vers le règne d'Alara. On ignore en effet le nom de sa mère et il fut sans doute le premier souverain koushite à intervenir dans les affaires politiques de Thèbes. Mais les preuves absolues manquent malheureusement.

Kashta et l'ingérence de Koush dans les affaires thébaines

Alara fut très probablement inhumé dans la tombe n° 9 de la nécropole royale d'el-Kourrou, l'une des premières à avoir possédé une superstructure pyramidale. Son successeur, Kashta, est généralement considéré comme son frère cadet, en l'absence de preuves absolues. Son nom de naissance, qui signifie le « Koushite » en méroïtique ancien, est en soi-même une affirmation de l'identité du royaume qui fait fi des formulations dédaigneuses, traditionnelles en Égypte, de Koush la « misérable » (*hs.t*) et assure une passerelle entre le royaume de Kerma, le premier à porter le nom de Koush,

et le royaume naissant de Napata. Il est d'autre part le premier à adopter un nom de couronnement égyptien, Ny-Maât-Rê (« Rê est possesseur de justice »), emprunté à la titulature d'Aménemhat III, un pharaon de la XII^e dynastie, fils et successeur de Sésostri III qui, nous l'avons vu précédemment, était révééré au Nouvel Empire sous une forme divinisée dans les temples de la deuxième cataracte. C'est sous ce double patronage paradoxal, héritier à la fois des rois de Kerma et de leurs ennemis les souverains de la XII^e dynastie, qu'il se proclame à son tour pharaon. À Éléphantine, et donc en terre égyptienne, il fait ériger une stèle où ses deux noms apparaissent dans deux cartouches, précédés des titres royaux « roi de Haute et Basse-Égypte » et « fils de Rê, maître des Deux Terres ». Certes, il n'est alors pas le seul : il y a alors, en raison de l'« anarchie libyenne », cinq rois qui ont adopté des titulatures pharaoniques en même temps, sans compter la divine adoratrice d'Amon. Mais Kashta n'est pas un roitelet comme les autres. Il dispose d'une armée nombreuse et aguerrie. Depuis la reconquête de la Basse-Nubie, sans doute effectuée deux ou trois générations auparavant, il contrôle les mines d'or du désert Arabique. De plus, il bénéficie du soutien d'une bonne partie du clergé d'Amon de Thèbes. Il fait adopter sa propre fille par la divine adoratrice Chépénoupet I^{re}, fille d'un roi libyen de la XXIII^e dynastie (bien que certains historiens préfèrent placer cet épisode à l'époque de Piankhy, quelques années plus tard). Elle régnera sur le domaine thébain sous le nom d'Aménirdis, première du nom. Il est assez probable que son père a mis à sa disposition des contingents de soldats koushites, qui renforcent encore la pression de Napata sur le territoire thébain.

Piankhy à Napata

Telle est la situation favorable dont hérite Piankhy, le fils de Kashta, à la mort de ce dernier, vers 755 av. J.-C. Son nom, malgré son aspect égyptien, est très certainement l'approximation d'un composé méroïtique qui signifie « chef ». Durant les années 1960, on a proposé de ne pas accorder de valeur phonétique au signe « ânkḥ » dans le cartouche royal et donc de le transcrire Peye ou Piye. Au terme de longues discussions qui n'ont pas leur place dans cette synthèse, j'ai suggéré de revenir à la lecture antérieure, ce qui a été généralement admis. Mais on ne s'étonnera pas de trouver ce nom transcrit « Piye » dans des ouvrages anciens ou favorables à la thèse adverse. Le nouveau souverain adopta une titulature pharaonique complète, comprenant son nom de naissance précédé de quatre composés égyptiens. Toutefois, ceux-ci ont varié au cours du règne. Il est significatif que le tout premier, dit « nom d'Horus », est au début de son règne « Taureau puissant qui apparaît à Napata ». Il s'agit d'une adaptation du nom d'Horus de Thoutmosis III,

«Taureau puissant qui apparaît à Thèbes», lequel figurait sur la stèle de ce pharaon dans le temple d'Amon de Napata (voir chapitre précédent, p. 95 sq.). La modification était lourde de sens : Piankhy se présentait comme le successeur des grands souverains égyptiens du Nouvel Empire, tout en laissait entendre que ce serait non plus de Thèbes mais de Napata que viendrait le nouvel âge d'or. Après la conquête de l'Égypte en l'an 21 de son règne, il substituera Thèbes à Napata dans son nom d'Horus. Il affirmera ainsi sa victoire et atténuera la résonance nationaliste de son nom précédent, sans doute pris pour se concilier le clergé d'Amon de Thèbes.

Lors des fouilles du temple d'Amon de Napata, Georges Reisner trouva une stèle de grès très abîmée mais dont une partie du texte est conservée. Elle est aujourd'hui au musée de Khartoum. Piankhy y est figuré face à Amon de Napata, à tête de bélier, qui lui tend deux couronnes : la calotte traditionnelle des rois napatéens et méroïtiques, symbole du pouvoir sur Koush, et la couronne rouge de Basse-Égypte. La date du texte n'est pas assurée, mais il ne fait pas de doute qu'elle se situe avant la conquête de l'an 21. La scène aussi bien que l'inscription constituent un programme politique et militaire. La domination sur la Haute-Égypte est déjà assurée depuis le règne de Kashta ; aussi le dieu ne lui tend-il pas la couronne blanche qui la représente. En revanche, la situation en Basse-Égypte est plus complexe. Les roitelets libyens qui y règnent ont peut-être fait allégeance au roi de Koush, comme Piankhy l'assurera plus tard, mais sa suzeraineté n'y est alors que nominale. Toutefois, c'est sur un ton impérial qu'il s'exprime : « Amon de Napata m'a accordé la souveraineté sur tous les pays étrangers. Celui à qui je dis "tu es le chef", il sera le chef. Celui à qui je dis "tu n'es pas du tout le chef", il ne sera pas le chef. Amon de Thèbes m'a accordé la souveraineté sur l'Égypte. Celui à qui je dis "fais ton apparition", il fait son apparition. Celui à qui je dis "ne fais pas ton apparition", il ne fait pas son apparition. [...] Les dieux font un roi. Les hommes font un roi. Moi, c'est Amon qui m'a fait. »

Piankhy distingue ici trois cas de figure. Dans son propre royaume, auquel préside Amon de Napata, il nomme les chefs des provinces (« pays étrangers » est ici le terme égyptocentrique utilisé). Le mot « chef » (*wr*) est d'ailleurs déterminé par un signe très détaillé qui figure un personnage non seulement muni d'un bâton, ce qui est la forme habituelle, mais couronné d'une plume d'autruche, ce qui renvoie explicitement aux chefs nubiens. En Égypte, en revanche, à l'exception du domaine d'Amon de Thèbes, il admet implicitement l'existence de rois autres que lui. L'expression utilisée, « faire (son) apparition » renvoie au sens propre au lever du soleil, mais de façon imagée à l'intronisation des rois. Toutefois, ces « apparitions » sont ici subordonnées au bon vouloir

de Piankhy. Enfin, pour décrire sa propre royauté, il invoque la volonté d'Amon, qui l'a choisi dès sa conception et l'a reconnu lors de son intronisation par un oracle. Ainsi, tout en entérinant le morcellement du pouvoir en Égypte, il entend en contrôler l'attribution et se considère comme le seul pharaon, c'est-à-dire le seul souverain de droit divin.

Les outils idéologiques de la conquête de l'Égypte

Dans ce texte sont déjà en place tous les éléments de l'idéologie royale napatéenne : la prépondérance du dieu Amon, ses deux formes, thébaine et koushite, et la réinterprétation de la dualité Haute et Basse-Égypte comme une dualité Koush-Égypte. Cet arsenal à la fois théologique et politique permettait de résoudre deux difficultés majeures : comment faire accepter à l'Égypte une nouvelle domination étrangère et comment changer l'image de la « misérable Koush » véhiculée par les textes égyptiens ? Pour ce faire, on recycla l'idéologie des pharaons conquérants du Nouvel Empire, notamment Thoutmosis III dont la grande stèle de l'an 47 (voir chapitre précédent, p. 95 sq.) était toujours en place au Gèbel Barkal.

Amon redevint la divinité dynastique par excellence. Les victoires militaires étaient la preuve de la protection toute particulière qu'il accordait à son fils bien-aimé, le roi de Koush. La terre nubienne n'était plus un pays étranger, mais la jumelle de l'Égypte, formant avec elle la même dualité que celle qui existait entre la Basse et la Haute-Égypte. Sur la calotte des rois de Koush furent ainsi fixés deux cobras (au lieu d'un seul sur les couronnes pharaoniques égyptiennes), l'un symbolisant son pouvoir sur sa terre natale, l'autre sa domination sur l'Égypte. Amon lui-même était dédoublé et se manifestait sous deux hypostases : Amon de Thèbes à tête humaine et Amon de Napata à tête de bélier. Enfin, les rois koushites n'avaient rien à voir avec les misérables Nubiens moqués sur les stèles anciennes, mais descendaient des grands rois du Moyen Empire : sur un support de barque du temple de Taharqo à Semna, aujourd'hui conservé dans les jardins du musée de Khartoum, le roi koushite proclame qu'il « a fait construire ce monument pour son père qui l'aime, Khâ-kaou-Rê [nom de couronnement de Sésostri III] ».

Cette habile idéologie porte le sceau du clergé thébain. Certes, Alara avaient remis en activité les temples d'Amon à Kawa et à Napata, mais le personnel réduit qui y officiait (compte tenu de la modicité des installations) n'était certainement pas capable d'élaborer une telle construction intellectuelle et d'en faire un outil de légitimation du pouvoir napatéen. Il fallait pour cela une connaissance des dogmes et de l'histoire ancienne et une capacité à lire et interpréter les textes du passé que seuls

les prêtres érudits des temples égyptiens possédaient. De plus, elle liait inextricablement les intérêts de la royauté koushite et ceux du clergé d'Amon de Thèbes, qui pouvait espérer retrouver, dans une nouvelle Égypte unifiée et étendue jusqu'aux savanes africaines, la place centrale et les revenus dont il jouissait sous le Nouvel Empire. Et de fait, le contrat moral entre les deux parties fonctionna parfaitement. Jusqu'à leur expulsion d'Égypte, les rois de Napata favorisèrent le clergé thébain et embellirent le complexe religieux de Karnak. En retour, les Thébains manifestèrent au pouvoir napatéen une fidélité durable. Il n'y eut par exemple pas d'opposition notable au petit coup d'État que constituait le remplacement de la divine adoratrice Chépénoupet I^{re} par la fille de Kashta. Bien plus tard, alors même que le dernier souverain de la XXV^e dynastie, Tanouétamani, avait failli à protéger la cité d'Amon contre le pillage des Assyriens et qu'une nouvelle dynastie régnait sur l'Égypte, les institutions thébaines continuèrent pendant plusieurs années à dater leurs documents du règne du monarque koushite réfugié à Napata.

On ignore quand cette nouvelle idéologie se mit en place. Le lien étroit qu'elle suppose avec le clergé de Thèbes doit dater des années qui précédèrent l'intronisation d'une divine adoratrice koushite sous le règne de Kashta. Sous Piankhy, la floraison subite de textes en bon égyptien suggère la venue à Napata de scribes et d'artistes thébains. On sait par une stèle fragmentaire de Barkal qu'en l'an 4 de son règne le souverain se rendit à la grande fête d'Opet à Thèbes. Dans les premières décennies de son règne, il entreprit de grands travaux à Napata. Il fit restaurer en partie le grand temple d'Amon, tombé en ruines depuis des siècles, et rebâtit en pierre l'autre sanctuaire du dieu, construit en briques à l'ouest du grand temple sous Alara ou sous Kashta. On a proposé que dans l'un était révééré Amon de Thèbes et dans l'autre Amon de Napata.

Après sa campagne victorieuse de l'an 21, la restauration du grand temple continua sur une plus large échelle. Une vaste cour cérémonielle, dont les reliefs figuraient la victoire contre les roitelets de Basse-Égypte et la célébration de son jubilé, fut ajoutée au sud. Des éléments anciens, comme les colonnes déjà érodées du pronaos et la stèle de Thoutmosis III, furent intégrés tels quels dans la nouvelle construction pour rappeler les grands pharaons auxquels la dynastie koushite se rattachait. Piankhy fit également venir de Soleb, où le temple ne fonctionnait plus depuis longtemps, une partie des béliers de granit érigés par Amenhotep III le long de l'allée monumentale, ainsi que les deux magnifiques statues de lion qui sont aujourd'hui conservées au British Museum et les fit dresser le long du dromos. Sur aucune d'entre elles, il ne fit inscrire son nom, sans doute par respect de la mémoire du « grand ancêtre » égyptien.

Piankhy en Égypte : la stèle de la Victoire

Dans ce temple rénové fut installée en bonne place une stèle massive de granit gris, inscrite sur ses quatre faces, relatant la grande campagne militaire de Piankhy. Retrouvée en 1862 par un officier égyptien, cette « stèle de la Victoire » fut expédiée au khédivé et trône, ultime revanche de l'Égypte, dans une allée latérale du musée du Caire. Ce long texte de 159 lignes conte en une langue riche et imagée, où alternent les descriptions vivantes et les formulations majestueuses, la campagne de l'an 21.

Le souverain apprend au début que Tefnakht, roi de Saïs, dans le Delta occidental, marche avec son armée vers le sud, fédérant de gré ou de force les autres villes et principautés de Basse et de Moyenne-Égypte, notamment Hermopolis dont le roi, Nimlot, était un allié du monarque koushite. Peu impressionné, Piankhy se contente d'envoyer des troupes sous les ordres de ses généraux alors stationnés à Thèbes avec leurs propres contingents. La situation restant indécise, il décide d'intervenir en personne et se met en marche à la tête de son armée. Une longue halte est faite à Thèbes afin de prendre part à la fête d'Opet, la grande célébration annuelle en l'honneur d'Amon à laquelle il avait participé 17 ans auparavant. Piankhy se dirige ensuite vers Hermopolis, qu'il assiège et prend. Il célèbre alors le culte de Thot, le dieu de la ville. Après avoir reçu la reddition de Nimlot, le souverain visite l'ensemble du palais d'Hermopolis.

Ici prend place l'épisode le plus fameux du récit, peut-être parce que le plus inattendu [voir encadré, p. 139 sq.]. Arrivé aux écuries, il constate avec indignation que les chevaux ont été laissés sans nourriture durant le siège et s'emporte violemment contre Nimlot, estimant qu'avoir laissé dépérir « ses » chevaux (à lui, Piankhy) est la plus grave des offenses qu'il ait commises. On ne sait comment interpréter le possessif: s'agit-il d'animaux que Piankhy aurait offerts à Nimlot lorsqu'il était son allié ou le souverain considère-t-il que tous les chevaux d'Égypte lui appartiennent personnellement? Le cheval a été introduit par les Hyksôs au XVII^e siècle av. J.-C. en Égypte et, de là, en Nubie, au Nouvel Empire. Son usage est toutefois resté cantonné à l'aristocratie militaire. L'amour des chevaux que montre Piankhy le désigne ainsi comme un chef de guerre. Mais il fait surtout écho à la gratitude que Ramsès II, dans le récit de la bataille de Qadesh, manifeste aux deux chevaux de son attelage auxquels il estime avoir dû la vie sauve lors de la mêlée et qu'il promet de faire nourrir devant lui chaque fois qu'il sera au palais.

Ici encore, le savant rédacteur de la stèle présente le roi de Koush comme le digne héritier des grands pharaons du passé. On rappellera également que Piankhy fit enterrer quatre de ses chevaux près de sa tombe

d'el-Kourrou avec un véritable trousseau funéraire comprenant même des ouchebtis (statuettes de serviteurs). Il sera imité en cela par ses successeurs, Shabataqo allant jusqu'à inhumer seize chevaux.

Après sa victoire à Hermopolis, l'armée de Piankhy s'empare de plusieurs autres villes et reçoit la soumission de leurs princes, puis se dirige vers Memphis, où une grande partie des chefs ennemis se sont retranchés derrière des murailles surélevées au bord du fleuve en crue. Mais Piankhy fait saisir tous les bateaux disponibles et envoie ses soldats éperonner les murs en un assaut unique, forçant ainsi les défenses de l'ennemi. La ville est prise, avec un butin considérable. Après avoir rendu grâce au dieu de la cité, Ptah, puis au dieu Rê à Héliopolis, il reçoit la soumission et le tribut des princes rebelles. Apprenant que Tefnakht s'est retranché dans la ville de Mesed, à l'ouest du Delta, il y dépêche ses troupes. Des engagements ont lieu, auxquels le chef ennemi met fin en envoyant un message de reddition, accompagné d'un tribut en métaux précieux. L'insurrection est vaincue, même si Tefnakht est libre. La fin du récit de la stèle porte sur la remontée vers le sud des vaisseaux royaux chargés de richesses, tandis que les riverains massés sur les berges entonnent un chant de louange au roi victorieux. Après une nouvelle escale à Thèbes, où il délivra au temple d'Amon une part du tribut récolté, notamment les provisions confisquées à Nimlot, Piankhy rentra à Napata, où il fit dresser la stèle de l'an 21. Imité sans cesse par ses successeurs jusqu'à l'époque méroïtique, ce récit devait leur servir de modèle : implacable dans les combats, magnanime dans la victoire, impeccablement pieux envers les dieux locaux des villes conquises, Piankhy incarnait une royauté idéale qui renouait avec les plus glorieuses périodes de l'Égypte.

À une date inconnue, il fit adopter sa propre fille par la divine adoratrice en place, Aménirdis l'Ancienne, et, suivant la tradition établie pour les Koushites investis de hautes fonctions en Égypte, elle prit un nom égyptien, Chépénoupet II. Il semble que le roi koushite ne revint plus en Égypte. Pourtant, tout n'était pas réglé. Quelques années plus tard, Tefnakht se proclama pharaon à son tour dans son fief de Saïs, inaugurant une dynastie parallèle, la XXIV^e, et transmit à sa mort le pouvoir à son fils Bakenrenef. Mais Piankhy n'avait-il pas admis que des rois autres que lui pussent régner sur la Basse-Égypte, à condition qu'ils lui fissent allégeance ? Bien qu'il eût été reconnu comme pharaon suprême et qu'il bénéficiât du soutien sans faille du clergé d'Amon de Thèbes, il possédait un autre royaume que l'Égypte et il lui fallait s'occuper des affaires de Koush. La conquête était sans doute trop récente pour envisager une résidence à Thèbes ou à Memphis et se faire simplement représenter dans son pays d'origine. Piankhy vécut encore une dizaine d'années et mourut

La prise d'Hermopolis, capitale de Nimlot, par Piankhy

extrait de la stèle de la Victoire de l'an 21

« Un mur fut construit pour doubler la muraille, auquel on adjoignit un échafaudage pour faire monter les archers qui lançaient des flèches et les catapultes qui projetaient des pierres, tuant quotidiennement des gens parmi eux. Plusieurs jours passèrent et le Nome du Lièvre (*Hermopolis*) se mit à offenser les narines, tant son odeur s'était corrompue.

Alors le Nome du Lièvre fit sa soumission et adressa ses supplications en présence du souverain par des envoyés qui sortirent chargés de tous les beaux présents : or, pierres précieuses de toute sorte, étoffes dans un coffre ainsi que le diadème qui était sur la tête de Nimlot, avec l'uraeus (*cobra royal*) qui répandait la terreur de lui mais qui depuis plusieurs jours n'avait de désir que de supplier la couronne du pharaon.

On fit venir la femme de Nimlot, l'épouse et fille royale, Nestjenet, qui présenta ses supplications aux épouses, aux concubines, aux filles et aux sœurs du pharaon, faisant sa soumission dans la maison des épouses royales en leur présence : « Venez à moi, épouses, filles et sœurs du roi, apaisez Horus (*Piankhy*), seigneur du palais. Grande est sa puissance ! Suprême est son triomphe ! » (*Passage abîmé, puis Nimlot est conduit devant Piankhy.*)

Il fit sa soumission devant sa Majesté : « Sois apaisé, Horus, seigneur du palais. Ta puissance a agi sur moi. Je ne suis qu'un des serviteurs royaux qui comptent les impôts pour ton trésor (*lacune*), mais je te donne plus qu'eux. » Alors il offrit de l'argent et de l'or, du lapis-lazuli et de la turquoise, du bronze et des pierres précieuses de toute sorte, remplissant le trésor de ce tribut. Il amena un cheval de sa main droite, sa main gauche tenant un sistre d'or et de lapis-lazuli (*cette scène est représentée sur le cintre de la stèle*).

Puis on organisa l'apparition en gloire de Sa Majesté. De son palais, il s'avança vers le temple de Thot, seigneur d'Hermopolis. Il sacrifia des bœufs à longues cornes, des bœufs à courtes cornes et des volailles à son père Thot, seigneur d'Hermopolis, et à l'Ogdoade (*groupe des huit divinités créatrices*) dans le Temple de l'Ogdoade. Alors, l'armée du Nome du Lièvre entonna un hymne de joie qui disait : « Qu'il est beau, Horus, lorsqu'il est en paix dans sa ville, le fils de Rê, Piankhy ! Puisse-tu nous célébrer un jubilé à la hauteur de la protection que tu as étendue sur le Nome du Lièvre ! »

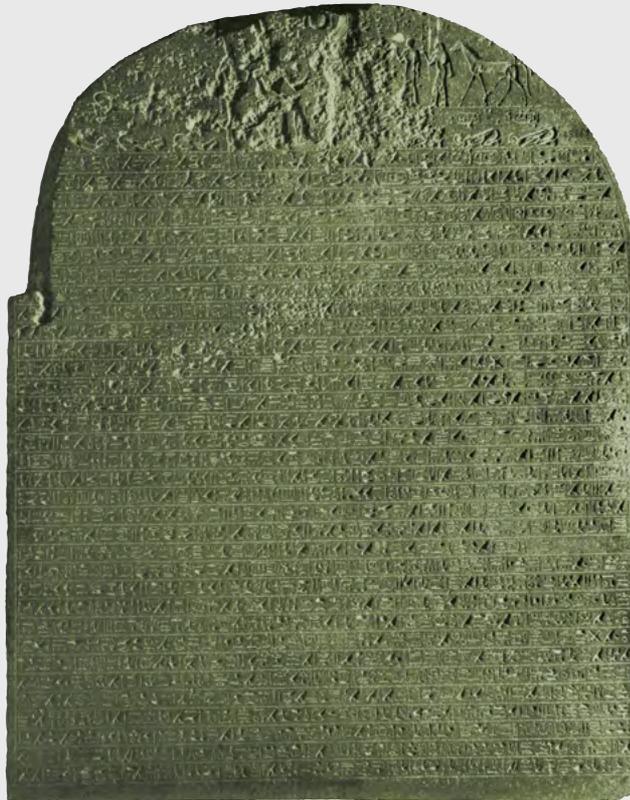
Sa Majesté s’avança ensuite vers la demeure du roi Nimlot. Il visita toutes les pièces du palais, son trésor et ses magasins. Il se fit amener les épouses et les sœurs royales, qui rendirent hommage à Sa Majesté à la façon des femmes, sans que Sa Majesté tourne vers elles sa face. Sa Majesté se rendit ensuite dans les écuries des chevaux et les stalles des poulains. Quand il vit qu’on les avaient laissés affamés, il dit: «Aussi vrai que je vis, que je suis aimé de Rê et qu’il régénère de vie mes narines, qu’il est douloureux à mon cœur que tu aies laissé affamer mes [propres] chevaux, bien plus que toutes les ignominies que tu as faites contre moi dans la malignité de ton âme. La peur que tes voisins avaient de toi était déjà un témoignage pour moi. Ignorais-tu que l’ombre du dieu est sur moi? [Même] mes actes ne lui échappent pas. Ah! que j’aimerais que celui qui m’a fait cela soit un autre, quelqu’un que je ne connaissais pas! De tels actes ne m’auraient pas autant irrité contre lui. Je suis certes né d’un ventre mais ai été conçu d’un œuf divin. La semence du dieu est en moi. Aussi vrai que son *ka* (*âme*) est enduring, je n’agis pas sans qu’il le sache, car c’est lui qui commande mes actions.»

Sur ce, on fit le compte de ses possessions pour le trésor royal et de ses greniers pour l’offrande divine à Amon de Karnak. >>>

le Soudan

140

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



**Stèle
de la Victoire
de Piankhy**

provenant du temple
d’Amon au Gébel
Barkal, musée
du Caire JE 48862
et 47086-47089.

- ◀ sans doute peu après le jubilé marquant ses trente ans de règne, représenté dans le grand temple de Napata. Il fut inhumé dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou, dans un tombeau assez modeste, sous une pyramide aujourd'hui disparue. Les pierres des monuments de cette nécropole ont en effet servi au Moyen Âge à la construction d'une forteresse chrétienne sur les hauteurs qui surplombent le Nil entre Barkal et el-Kourrou.

Shabaqo et le retour aux sources de la civilisation égyptienne

C'est son frère, Shabaqo, qui lui succéda vers 721 av. J.-C. Son nom signifie sans doute « c'est lui, Shaba », une divinité connue à l'époque méroïtique sous le nom de Shébo (ou Sébioumékér, « le dieu Shébo » en transcription égyptienne). Dès sa deuxième année de règne, il accomplit ce que Piankhy n'avait pas voulu ou n'avait pas pu faire : établir sa résidence en Égypte. L'historien alexandrin Manéthon, dont l'œuvre écrite en grec vers 250 av. J.-C. a été la principale source sur l'histoire de l'Égypte ancienne jusqu'au déchiffrement des hiéroglyphes, considère Shabaqo comme le premier roi de la XXV^e dynastie, ignorant Kashta et Piankhy, peut-être parce qu'ils ne s'étaient pas établis à demeure en Égypte. Shabaqo, quant à lui, installa sa résidence à Memphis. Il lui fallut restaurer sa domination sur le Delta en guerroyant à nouveau contre certains des roitelets d'origine libyenne. Si l'on en croit encore Manéthon, il fit exécuter Bakenrenef, prince de Saïs, mettant fin à l'éphémère XXIV^e dynastie. Il déposa également Osorkon IV de Tanis, le dernier représentant de la XXII^e dynastie. Sans supprimer les lignées de princes locaux dans le Delta, Shabaqo limita fortement la liberté d'action des plus indociles (notamment à Saïs) en leur adjoignant des gouverneurs de son choix. En Haute-Égypte, il renforça encore la domination koushite en conférant la dignité de grand-prêtre d'Amon de Thèbes à l'un de ses fils qui prit le nom égyptien de Horemakhet. On ignore en revanche à quels officiels était déléguée l'administration de la terre ancestrale nubienne.

L'unité de l'Égypte sous une solide férule koushite et la présence du souverain à Memphis étaient de plus rendues nécessaires par une menace extérieure qui n'avait cessé de se rapprocher dans les décennies précédentes, l'Assyrie. Les territoires anciennement sous domination égyptienne de Syrie et de Phénicie étaient passés dans la main des souverains assyriens, et les principautés restées indépendantes, comme Damas, Karkémich et Israël, avaient dû payer tribut à Tiglath-Phalasar III, le roi d'Assyrie. Après quelques années où les Assyriens avaient tourné leurs armes vers la Syrie du Nord, suivies de conflits dynastiques, un nouveau souverain, Sargon II, monta sur le trône et reprit une politique agressive au Proche-Orient, que justifiaient

les incessantes rébellions de cités. Gaza et Raphia furent prises et l'Assyrie parvint à la frontière égyptienne du Sinaï. Le dernier roi de Tanis, Osorkon IV, peu avant sa déposition par Shabaqo, avait traité avec Sargon, lui envoyant notamment un tribut de douze grands chevaux koushites, fort appréciés du roi assyrien. Une sorte de paix armée, sans doute entretenue par des cadeaux diplomatiques, s'établit pour quelques décennies entre l'Égypte et l'Assyrie.

Le règne de Shabaqo est caractérisé par un grand nombre de projets architecturaux sur le sol égyptien où semble s'être porté en priorité l'intérêt du nouveau souverain, alors que son cartouche en Nubie n'est guère attesté qu'à Kawa et à Kerma/Doukki Gel. C'est particulièrement à Thèbes que son activité se déploya. À Médinet Habou, il agrandit le temple d'Amon. À Karnak, il construisit l'édifice connu sous le nom de « Trésor de Shabaqo », précédé d'une porte monumentale, redécouverte en 2011 par les archéologues du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak (CFEETK). Il élargit l'entrée du temple de « Ptah qui est au sud de son mur ». De manière générale, il montra pour le passé ancien de l'Égypte un grand intérêt. La tendance à l'imitation de modèles anciens, remontant parfois à l'Ancien Empire, était déjà perceptible sous les dynasties précédentes. Mais ce courant archaïsant fut particulièrement encouragé sous le règne de Shabaqo et de ses successeurs, tant dans la sculpture et la décoration, que dans la littérature. Ce pharaon fit par exemple graver sur pierre le mythe cosmogonique du temple de Ptah à Memphis, d'après un papyrus qu'il aurait lui-même, selon les premières lignes de l'inscription, trouvé attaqué par les vers. On doute désormais de l'antiquité de ce texte, mais cette initiative du roi koushite n'est pas remise en question.

C'est aussi de ce règne ou de celui de ses successeurs que date le mythe d'une Nubie d'où serait issue la civilisation égyptienne. Ainsi, parmi les chapitres supplémentaires du Livre des Morts, le viatique qui accompagnait le défunt dans l'au-delà, le chapitre 165, certainement rédigé à cette époque, situe l'habitat originel du dieu Amon dans le Gébel Barkal. Les chapitres 163, 164 et 165 comportent des formules magiques transcrites de langues étrangères où l'on peut reconnaître du méroïtique ancien. On a l'habitude de considérer cette revendication d'une « égyptianité » sublimée comme un calcul pour justifier *a posteriori* la légitimité des rois koushites au trône d'Égypte, donc comme une forme de propagande. La réalité est sans doute plus complexe car ce mythe, peut-être forgé en bonne partie par le clergé de Thèbes, s'est perpétué bien au-delà de la XXV^e dynastie. Les chapitres supplémentaires 163-165 continuent à être utilisés sous la XXVI^e dynastie (dont datent d'ailleurs les premières attestations préservées) et, bien au-delà, jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne. Après tout, pour les Égyptiens, le Nil prenait sa source

en Nubie et il ne paraissait pas absurde de transférer cette réalité géographique sur le plan historique. L'écrivain grec Diodore de Sicile, citant le géographe alexandrin Agatharchide de Cnide (II^e siècle av. J.-C.), relate que les «Éthiopiens», c'est-à-dire les Koushites, restaient persuadés de l'antécedence de leur civilisation: «« Ils disent que les Égyptiens sont des colons venus de chez eux et qu'Osiris prit la tête de cette colonisation. [...] La plupart des coutumes des Égyptiens sont selon eux éthiopiennes, les colons ayant conservé leurs traditions anciennes. Ainsi, l'idée selon laquelle les rois sont des dieux, le soin extrême apporté aux sépultures et bien d'autres choses similaires sont des habitudes éthiopiennes, comme sont éthiopiens l'aspect des statues et la forme des signes d'écriture. »»

À supposer que cette idée ait été originellement forgée à fin de propagande, il faut croire que les Koushites se prirent à leur propre jeu et finirent par s'en convaincre, même après que l'enjeu eut disparu. Les mythes ont la vie dure: lorsque Lepsius, le grand égyptologue allemand, se rendit au Soudan au milieu du XIX^e siècle, il était persuadé, sur la foi de Diodore de Sicile, d'y retrouver les racines de la civilisation égyptienne et donc des vestiges plus anciens. Il ne lui fallut pas longtemps pour se convaincre de son erreur.

Shabataqo et les premiers engagements contre les Assyriens

Shabaqo mourut après quinze années de règne. Contrairement à sa sœur Aménirdis l'Ancienne et à sa nièce Chépénoupet II, qui furent plus tard inhumées dans une nouvelle nécropole réservée aux adoratrices divines dans l'enceinte du complexe religieux de Médinet Habou, son corps fut acheminé à Napata et enterré dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou sous une pyramide aujourd'hui disparue. C'est son fils Shabataqo qui monta sur le trône vers 707 av. J.-C. Son nom est souvent orthographié Shebitqo (d'après la forme grecque de Manéthon, très postérieure), plus rarement Chabataka. Nous suivons ici les transcriptions assyriennes contemporaines et, comme partout dans cet ouvrage, écrivons «sh» le «s» méroïtique, phonétiquement intermédiaire entre «s» et «ch». Le nom de naissance du nouveau souverain, étroitement démarqué de celui de Shabaqo (voir ci-dessus, p. 141), signifie probablement «c'est lui, l'enfant de Shaba» et confirme sa filiation. Il prit le nom de couronnement de Djed-ka-Rê, emprunté au roi Isési de la V^e dynastie, dont la pyramide se dressait à Saqqara-Sud, bien visible au-dessus de la vallée du Nil, confirmant ainsi l'ancrage à Memphis de la dynastie.

Les détails de sa politique intérieure sont assez mal connus. On sait qu'il continua les travaux de son père, notamment à Thèbes. En revanche, grâce aux textes assyriens et aux sources bibliques, on connaît

quelques épisodes de son action au Proche-Orient. Au début de son règne, il entretint de bonnes relations avec l'Assyrie. Shabaqo avait en effet offert l'asile à l'un des ennemis du puissant royaume, Yamani, prince de la cité côtière d'Ashdod (au sud de l'actuelle Tel Aviv), qui avait cherché à fédérer les États de la région contre Sargon II. Shabataqo extrada le rebelle, chargé de chaînes, vers l'Assyrie. Mais après la mort de Sargon, les cités de Palestine et de Phénicie se révoltèrent à nouveau et firent appel au roi d'Égypte. Shabataqo, saisissant l'occasion, prépara alors une expédition pour les aider. Il fit venir son cousin germain, Taharqo, le fils de Piankhy, alors âgé d'une vingtaine d'années, qui, à la tête d'un contingent de jeunes soldats, s'embarqua depuis Napata, où il résidait, pour rejoindre Memphis. L'engagement se fit en 701 contre le nouveau roi d'Assyrie, Sennachérib, à Eltekeh, entre Ashdod et Jérusalem. D'après les sources assyriennes, l'armée égypto-koushite commandée par Taharqo fut battue. Toutefois, Sennachérib se retira, interrompant notamment le siège de Jérusalem qu'il avait entrepris. Peut-être le roi se résolut-il à abandonner le terrain pour mater une rébellion qui s'était simultanément déclenchée en Babylonie, une région plus importante que la Palestine pour la stabilité de l'Empire assyrien. Aussi l'intervention égyptienne fut-elle considérée à Memphis comme une victoire. Il est vrai que, pour quelques décennies, une paix relative s'installa aux frontières nord de l'Égypte. Après près de dix-sept ans de règne, Shabataqo mourut et fut inhumé dans le cimetière d'el-Kourrou.

Il convient cependant, avant de prendre congé de Shabataqo, de faire état d'une hypothèse récemment émise par plusieurs égyptologues, dont Frédéric Payraudeau a présenté en 2014 la version la plus élaborée. Selon lui, on devrait intervertir les règnes de Shabaqo et de Shabataqo. Shabataqo serait en fait le fils aîné de Piankhy et non celui de Shabaqo. Ce dernier, fils de Kashta et donc oncle de Shabataqo et de Taharqo, aurait usurpé le trône à la mort de Shabataqo. Cette interversion permet de rendre compte plus aisément de multiples problèmes de chronologie dont nous ne pouvons ici donner les détails. Les dates révisées par Payraudeau attribuent à Piankhy un règne de 30 ans (744-714), à Shabataqo de 9 ans (714-705) et à Shabaqo de 14 ans (705-690). Elles s'accordent mieux avec les plus hautes dates régnales attestées pour Shabataqo (an 3) et Shabaqo (an 15), mais obligent à redescendre le règne de Piankhy et à placer vers 723 et non 732 la conquête de la Basse-Égypte par ce dernier. Le nom méroïtique ancien de Shabataqo «c'est lui, l'enfant de Shaba» construit sur celui de Shabaqo «c'est lui, (le dieu) Shaba» s'explique évidemment mieux dans le schéma classique où Shabataqo est fils et successeur de Shabaqo. Mais qu'au sein d'un lignage koushite un fils soit nommé d'après son oncle, probablement en ce cas aussi bien paternel que maternel, ne serait pas surprenant. Dans l'état actuel de la documentation,

il n'est pas possible de choisir entre les deux théories, mais il suffirait de peu, parmi les témoignages épigraphiques qui pourraient être mis au jour dans les années qui viennent, pour infirmer l'une d'entre elles.

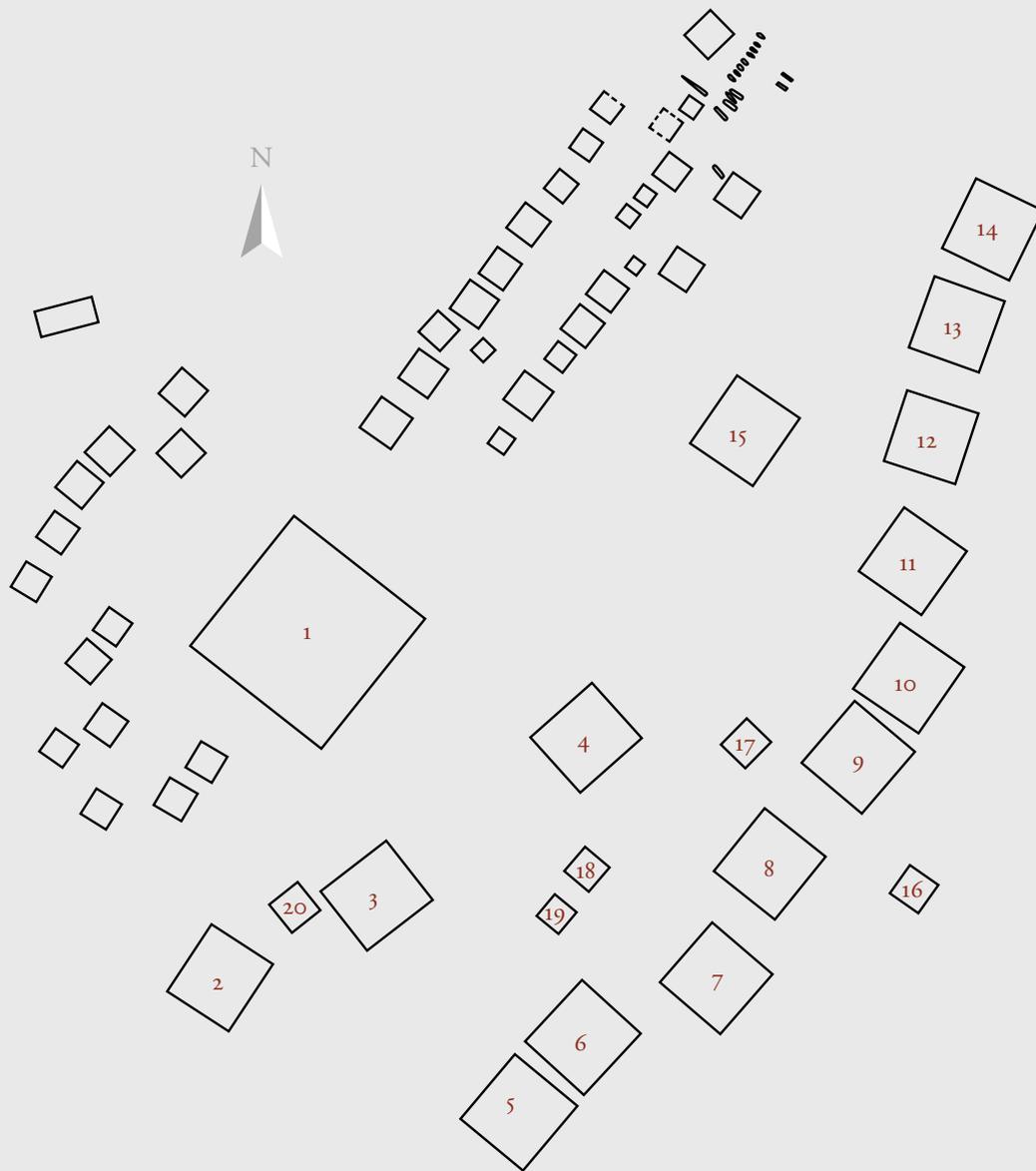
Taharqo, le pharaon bâtisseur

La succession se fit sur une base collatérale puisque c'est Taharqo qui monta sur le trône vers 690 av. J.-C., après avoir été placé à la tête de l'armée: neveu de Shabaqo et cousin de Shabataqo, fils de Piankhy et de sa sœur Abala, il disposait de tous les éléments de légitimité selon les règles koushites de succession. Son nom de naissance méroïtique signifie peut-être «c'est lui, le lion», d'après les parallèles dans les langues apparentées. Il prit un nom de couronnement inédit, Khou(i)-Rê-Nefertoum, «Rê et Néfertoum (me) protègent», où apparaît Néfertoum, fils de Ptah et de Sekhmet dans la triade divine de la ville de Memphis. Comme son prédécesseur, Taharqo exprimait ainsi le lien étroit entre sa dynastie et l'antique capitale de l'Égypte. Le seul couronnement mentionné par ses inscriptions eut lieu d'ailleurs à Memphis et non à Napata où, comme il le signale dans une stèle de sa sixième année de règne, il n'était pas retourné depuis l'âge de vingt ans quand Shabataqo le fit venir en Égypte.

Les premières décennies de son règne correspondent à l'apogée de la royauté koushite. Il couvrit en effet l'Égypte et la Nubie de nouveaux monuments, tout en restaurant les anciens édifices. L'Empire n'avait pas connu une telle fièvre bâtisseuse depuis Ramsès II, sept siècles auparavant. Sur sa terre natale, il fit notamment construire un nouveau temple d'Amon à Kawa (photographie p. 131). Une stèle de l'an 6 retrouvée *in situ* raconte comment, lors de son voyage vers l'Égypte à la tête des renforts demandés par Shabataqo, il était passé par Kawa et, à sa grande désolation, avait trouvé le temple en briques en partie enfoui sous le sable. Devenu roi, il envoya à Kawa des artisans memphites, accompagnés de soldats utilisés comme manœuvres, étant donné les volumes de sédiments à déblayer. Un temple magnifique en grès fut ainsi érigé à côté des deux sanctuaires qui existaient depuis la XVIII^e dynastie et qui avaient été en partie restaurés par les prédécesseurs de Taharqo. Bien qu'il soit aujourd'hui à nouveau recouvert de sable depuis la fin des fouilles britanniques, on peut juger de la qualité de son exécution par la chapelle-naos, intacte et déplacée à l'Ashmoleum Museum d'Oxford, et par deux splendides statues de béliers en granit de l'allée processionnelle qui flanquent désormais l'entrée de la salle d'exposition du musée de Khartoum.

À Napata, Taharqo embellit le grand temple d'Amon et reconstruisit en pierre le temple de Mout, dont les sanctuaires sont creusés à l'intérieur de la falaise du Gébel Barkal et les premières salles situées

nécropole de Nouri



- | | | | |
|------------------|-----------------------|-------------------|----------------|
| 1 Taharqo | 6 Anlamani | 11 Malowiamani | 16 Talakhamani |
| 2 Amaniastabarqo | 7 Amanikarqo | 12 Amannoté-ériké | 17 Baskakéren |
| 3 Senkamanisken | 8 Aspelta | 13 Harsiotef | 18 Analamoye |
| 4 Siospiqo | 9 Aramatelqo | 14 Akh-Ariténé | 19 Nasakhma |
| 5 Malonaqene | 10 Amani-nataki-lebte | 15 Nastasen | 20 Atlanersa |



Taharqo, statue de Doukki Gel.



Tanouétamani, statue de Doukki Gel.



Nouri, pyramide de Taharqo.

« C'est Amon
qui m'a fait »

le Soudan

148

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



El-Kourrou, tombe de la reine Qalhata : la reine.

Qebhsenouf (ci-contre). ►

La reine entre Amset et Qebhsenouf; la momie placée sur le lit dans la chapelle funéraire (page 150).





le Soudan

150

des origines
à la chute
du sultanat
Fung





◀ **El-Kourrou,**

tombe du roi

Tanouétamani

(page 151).

◀ à l'extérieur, soutenues par des piliers en forme de dieu Bès, nain protecteur des nouveaux-nés, et par des colonnes à chapiteaux représentant la tête d'Hathor, déesse de la fécondité. Ces éléments ont conduit l'archéologue Timothy Kendall à y voir un « mammisi », c'est-à-dire un édifice cultuel prévu pour accueillir ou du moins commémorer la naissance des enfants royaux. Tout en haut de l'aiguille du Gèbel Barkal, à un endroit presque inaccessible, Taharqo fit graver une large inscription orientée au sud et recouverte d'une feuille d'or dont l'éclat devait se voir de loin. D'autres temples furent également construits à Sanam, sur la rive opposée à Napata, et à Tabo, sur l'île d'Argo, au sud de Kerma, là où il avait existé un petit sanctuaire pharaonique. À Sedeinga, Taharqo marqua également sa présence en faisant édifier devant le temple de la reine Tiyi une colonnade dont des éléments portant le cartouche du roi koushite ont été retrouvés *in situ* en janvier 2015. La Basse-Nubie ne fut pas oubliée, des temples de briques et de pierre ayant été bâtis à Qasr Ibrim et à Bouhen. De celui qu'il fit ériger à Semna pour le culte de Sésostri III divinisé, à côté de l'ancien édifice répondant à cet usage sous la XVIII^e dynastie, ne subsistent aujourd'hui qu'une porte décorée et un reposoir de barque conservés dans les jardins du musée de Khartoum.

En Égypte, Taharqo, tout comme ses prédécesseurs, embellit le complexe d'Amon à Karnak. Quatre colonnades furent bâties à Karnak-Est, Karnak-Nord, devant le temple de Khonsou et devant celui de Mout, ainsi qu'une autre de grande dimension, dite « kiosque de Taharqo », entre le premier et le deuxième pylône. Il fit élargir le lac sacré et y fit ériger un bâtiment dit « édifice de Taharqo du Lac » pour accueillir les fêtes du dieu. L'ensemble de ces travaux furent exécutés sous la direction d'un personnage remarquable, issu d'une famille locale, Montouemhat, quatrième prophète (prêtre) d'Amon et maire de Thèbes, qui se maintiendra bien après la fin de la domination koushite sur l'Égypte. Mais Taharqo était aussi représenté par les membres de sa famille. Son cousin Horemakhet, nommé par son père Shabaqo, restera grand-prêtre d'Amon jusqu'à la fin de son règne. Pour seconder la divine adoratrice d'Amon, Chépénoupet II, sa sœur, et assurer l'avenir de sa lignée à la tête du domaine thébain, Taharqo lui fit adopter sa fille, qui prit le nom d'Aménirdis II.

Le pays semble avoir connu une prospérité enviable dont une autre stèle de Kawa (n° V), datée aussi de l'an 6, se fait l'écho : « Ce pays est dans l'abondance sous son règne, comme au temps du Seigneur du monde [règne mythique de Rê]. Chacun dort jusqu'à l'aube sans jamais se dire "ah! si j'avais quelque chose!" ».

La même inscription relate une crue centennale du Nil qui dépassa 21 coudées (11 m) à Thèbes, alors que la hauteur idéale était fixée à 16 coudées (8,40 m). La montée des eaux s'étant faite régulièrement,

elle ne semble pas avoir entraîné de catastrophe ; au contraire, elle permit l'élimination des nuisibles et assura une année de récoltes exceptionnelles. Koush ne fut pas en reste et bénéficia de pluies abondantes. Enfin, un bonheur n'arrivant jamais seul, sa mère Abala, que le roi n'avait pas revue depuis vingt ans, vint, de la lointaine Napata, le rejoindre à Memphis. Ce voyage de près de deux mois, harassant et périlleux en raison de la traversée des cataractes, Taharqo l'avait fait avec la vigueur de ses vingt ans sous le règne précédent. Abala, elle, était sexagénaire, et son arrivée en Égypte constitua un exploit salué avec enthousiasme. C'est sur les fêtes données en son honneur et les acclamations des Memphites que se clôt la stèle V de Kawa.

Taharqo vaincu par les Assyriens

Le règne prospère et paisible de Taharqo dura une vingtaine d'années, puis se mua en cauchemar. Dès l'an 13, le successeur de Sennachérib à la tête de l'Empire assyrien, Assarhaddon, avait engagé les hostilités à la frontière nord de l'Égypte. Trois ans plus tard, les armées assyriennes attaquèrent la cité rebelle d'Ascalon, au nord de Gaza, mais Taharqo intervint et réussit à chasser l'ennemi. Deux ans après cette victoire, en 671, Assarhaddon marcha sur l'Égypte avec une armée redoutable et balaya les troupes égypto-koushites. Memphis fut prise et pillée. Des membres de la famille royale, dont une reine et le prince héritier, furent emmenés en captivité à Ninive. Et, selon la stèle assyrienne de Zenjirli auquel nous devons ces détails, Taharqo fut grièvement blessé. Il s'enfuit à Thèbes, où les Assyriens ne le poursuivirent pas, sans doute pour ne pas s'éloigner trop de leur base. Assarhaddon réorganisa la Basse-Égypte, installant à la fois des gouverneurs assyriens et des hommes de confiance égyptiens, faisant évidemment la part belle à ceux de la ville de Saïs, lieu de résistance à la domination koushite. Mais sitôt l'armée ennemie repartie, Taharqo, qui s'était remis de ses blessures, renversa la situation établie par les Assyriens en Basse-Égypte et redescendit sur Memphis. Assarhaddon réagit en 669 en lançant une nouvelle expédition, mais elle tourna court car, déjà très malade, il mourut en chemin. Son fils Assourbanipal lui succéda et envoya une armée qui défit les troupes égypto-koushites à Péluse en 667. Puis, rassemblant ses forces et celles de ses alliés de Phénicie et de Basse-Égypte, il prit la tête d'une expédition jusqu'en Haute-Égypte pour se débarrasser enfin du pouvoir koushite. Le royaume thébain fit sa soumission, tandis que Taharqo échappa à ses poursuivants en se retirant à Napata. Assourbanipal remit en place ses affidés, y ajoutant Montouemhat à Thèbes et un gouverneur à Assouan. Mais plusieurs des régents de Basse-Égypte, trouvant la tutelle assyrienne trop pesante, reprirent langue avec Taharqo. Assourbanipal l'apprit

et fit exécuter ou déporter à Ninive la plupart d'entre eux. Il épargna Néchao de Saïs et son fils Psammétique. La domination assyrienne semblait plus solide que jamais.

Durant ces développements en Égypte, Taharqo était resté à Napata. Il y mourut en 664, âgé d'une soixantaine d'années. Plutôt que d'être inhumé à el-Kourrou comme ses prédécesseurs, il préféra fonder une nouvelle nécropole royale à Nouri, sur l'autre rive du Nil, à 26 km en amont de l'ancienne. Sa sépulture, dont les chambres funéraires, à moitié immergées à dessein dans la nappe phréatique, imitent le tombeau mythique d'Osiris à Abydos, fut coiffée d'une pyramide d'une hauteur, à l'origine, de 63 m, la plus grande jamais construite au Soudan. La nécropole de Nouri restera en usage jusqu'au milieu du IV^e siècle av. J.-C. Ses pyramides, contrairement à celles d'el-Kourrou dont les blocs ont été réutilisés à l'époque chrétienne, sont encore debout aujourd'hui et forment un ensemble impressionnant.

Tanouétamani et la reconquête éphémère de l'Égypte

Peut-être faute de prince héritier, que les Assyriens auraient capturé et qui serait mort en déportation, Taharqo avait choisi comme successeur son cousin germain Tanouétamani, fils de Shabaqo et de la reine Qalhata. Le fils cadet de Taharqo, Atlanersa, était sans doute trop jeune, alors que Tanouétamani était âgé d'une bonne quarantaine d'années. Le nom de ce roi est parfois transcrit, à l'égyptienne, Tanoutamon. On ignore sa signification en méroïtique, mais il comprend le nom local d'Amon, Amani, inaugurant ainsi une tradition que suivront la majorité des noms dynastiques jusqu'à la fin du royaume de Méroé. Il adopte un nom de couronnement inédit, Ba-ka-Rê, « le Bélier est l'âme de Rê », assez éloigné de la tradition égyptienne. L'animal est en effet associé au dieu Amon en Nubie, notamment au Gêbel Barkal. On a ici clairement une rupture avec la résonance memphite des noms de couronnement de ses deux prédécesseurs et une affirmation de la prééminence de Napata.

Dès sa première année de règne, il décida de récupérer le pouvoir perdu sur l'Égypte. Cette reconquête est relatée dans une inscription du temple d'Amon à Napata, dite « stèle du Songe ». Le récit s'ouvre sur un rêve du nouveau roi qui voit deux serpents, à droite et à gauche, et s'éveille soudain. Ses mages lui expliquent que l'un des serpents représente sa domination sur le Sud, bien réelle, l'autre celle qu'il doit reconquérir sur le Nord et ils établissent un parallèle avec les deux cobras traditionnels de la couronne koushite, qui symbolisent son pouvoir sur la Nubie et sur l'Égypte. Le reste du récit est en grande partie calqué sur la stèle de la Victoire de Piankhy, auprès de laquelle elle était dressée. Le souverain y raconte

son voyage vers le nord, ponctué de visites pieuses aux différents sanctuaires. La seule bataille eut lieu à Memphis où, selon l'historien grec Hérodote, le roi Nechao I^{er}, fidèle à Assourbanipal, fut tué, tandis que son fils Psammétique s'enfuit en Assyrie. Les princes du Delta se rendirent sans combattre, et Tanouétamani, dans la tradition de mansuétude koushite qui contrastait singulièrement avec la vindicte assyrienne, leur remit le gouvernement de leurs cités, se contentant de leur soumission.

Le souverain ne profita pas longtemps de sa victoire facile. Assourbanipal revint avec une armée, accompagné de Psammétique, héritier du trône de Saïs. Il bouscula les troupes de Tanouétamani, qui s'enfuit vers le sud. Le roi assyrien le poursuivit jusqu'à Thèbes qui, pour la première fois de son histoire, fut mise à sac. Les trésors des temples amassés depuis plus d'un millénaire furent pillés et les sanctuaires vandalisés, ce qui causa une immense émotion dans la population égyptienne et au-delà des frontières, et qui résonna jusque dans la Bible où le prophète Nahoun rappelle la chute de cette ville jugée jusqu'alors imprenable. Tanouétamani avait toutefois réussi, comme Taharqo, à échapper à la fureur d'Assourbanipal et revint à Napata. Les troupes assyriennes ne l'y poursuivirent pas. L'Égypte fut à nouveau réorganisée par le vainqueur. On nomma à la tête des cités du Nord des descendants des princes qui y régnaient avant la campagne de Piankhy, comme si l'on voulait effacer toute trace de la domination nubienne. Psammétique fut considéré comme le seul pharaon, tout en restant sous la tutelle assyrienne qu'il devait faire respecter dans les diverses principautés. Cependant, la région thébaine demeura sous l'autorité de l'habile Montouemhat que Taharqo avait autrefois chargé des travaux dans le temple d'Amon. Il étendit sa domination jusqu'à Assouan. Prudent, il laissa en place des Koushites à la tête du domaine d'Amon : Chépénoupet II et sa « fille adoptive » Aménirdis II comme divines adoratrices et Horemakhet comme grand-prêtre d'Amon, auquel succéda bientôt son fils Horkhebi.

Pendant huit ans, les actes officiels seront datés à Thèbes du règne de Tanouétamani, alors que Psammétique I^{er}, inaugurant la XXVI^e dynastie, dite « saïte », étendait patiemment son pouvoir au nord. Un accord fut passé en 656 selon lequel Nitocris, fille de Psammétique, serait adoptée par les deux adoratrices divines koushites. Cette transition douce scellait la réunification de la Basse et de la Haute-Égypte sous l'autorité du roi saïte et sonnait le glas de la domination koushite sur la terre des pharaons. Trois ans plus tard, Psammétique se débarrassa de la tutelle des Assyriens, très affaiblis par les révoltes et les dissensions dans leur immense Empire. Assourbanipal mourut en 617. En 612, la ville de Ninive fut prise par les Mèdes et les Babyloniens et rayée de la carte. L'Empire assyrien, sans doute le plus grand prédateur de peuples de l'Antiquité, n'était plus ■



l'autre Terre des pharaons

le royaume de Napata

664-290 av. J.-C.

Tanouétamani fut le dernier souverain koushite à régner sur l'Égypte, même s'il n'y demeura que quelques mois avant d'en être chassé par les Assyriens et de se réfugier à Napata. Sa dernière date attestée, l'an 9 (656 av. J.-C.), correspond à certains monuments de Thèbes, juste avant l'adoption en Égypte d'un nouveau comput fondé sur le règne de Psammétique I^{er}, si bien qu'il est possible qu'il ait régné quelques années encore en Nubie. Il choisit d'être inhumé non dans la nouvelle nécropole inaugurée par Taharqo à Nouri mais dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou, à proximité de son père Shabaqo et de sa mère Qalhata. Les pyramides ont disparu, mais il est encore possible de visiter les hypogées de Tanouétamani et de sa mère (photographies p.148 sq.). Ils sont ornés de peintures et de frises de hiéroglyphes réalisées par des artistes égyptiens qui copièrent le décor des tombes de la XXII^e dynastie à Tanis, notamment celle de Chéchonq III, antérieure d'un bon siècle.

Atlanersa et Senkamanisken, les premiers rois napatéens

À partir de la mort de Tanouétamani, on entre dans la période que les historiens appellent « royaume de Napata » ou « époque napatéenne », et ce, bien que Napata ait été la capitale des rois de Koush depuis le x^e ou le ix^e siècle avant notre ère. Leur territoire est désormais limité à la région des cataractes, étendue jusqu'au sud de Khartoum, dans la banlieue de laquelle, à Défaïa, a été retrouvé un sphinx au nom d'Aspelta. Au nord, la frontière avec l'Égypte fluctue, au gré des conquêtes, entre Assouan et la deuxième cataracte. Comme nous le verrons plus loin, la résidence royale et capitale administrative fut assez tôt transférée plus au sud, à Méroé. En revanche, les inhumations royales se font dans les deux nécropoles autour de Napata, à Nouri puis à Barkal Sud. À partir de 280-270 av. J.-C., elles se déplacent à proximité de Méroé, dans les cimetières royaux de Begrawwiya Sud et Nord et l'on parle en conséquence du « royaume de Méroé ». Ce changement de lieu d'inhumation (tout relatif d'ailleurs puisque certains souverains méroïtiques établiront leur sépulture à Barkal Nord) est à vrai dire la principale solution de continuité entre le « royaume de Napata » et le « royaume de Méroé », des termes que l'on conserve par tradition alors qu'il vaudrait mieux parler de « royaume napato-méroïtique ».

Avec la fin de la domination sur l'Égypte, les repères chronologiques et dynastiques se raréfient. D'une part, la politique koushite sort de l'orbite méditerranéenne et les possibilités de recoupements historiographiques avec les documents babyloniens, araméens, hébreux et grecs se réduisent comme peau de chagrin. D'autre part, les sources textuelles internes se font au fil des règnes de plus en plus rares, au fur et à mesure que la connaissance de la langue égyptienne et l'usage de l'écriture déclinent,

faute de contacts étroits et sans cesse renouvelés avec l'Égypte comme il en existait sous la XXV^e dynastie. Ainsi, il n'est plus possible de situer les règnes dans une chronologie absolue. On trouve encore, dans certains ouvrages, des listes de souverains comportant des dates précises. Elles sont issues des publications de George Reisner, le père de l'archéologie soudanaise. Disposant d'encore moins de repères chronologiques que nous en avons aujourd'hui, il a inféré les durées des règnes d'après la taille des monuments funéraires et les a calées à partir de rares éléments datés. C'est évidemment une méthode très discutable : à cette aune, on jugerait en effet que le pharaon Khéfren, en raison de sa fameuse pyramide de 143 m de hauteur à Gizeh, a régné bien plus longtemps que Pépy II, dont le monument de Saqqara culminait à 52 m. Or, si le premier a régné environ 25 ans, Pépy II a le plus long règne de l'histoire égyptienne avec près de 70 ans. Si la chronologie relative des pyramides de Napata et de Méroé élaborée par Reisner à partir des caractéristiques architecturales est un outil toujours valable, ses dates sont illusoire et nous nous contenterons d'approximations. Pour certains des souverains, par ailleurs, nous ne possédons que des noms, sans que des événements précis puissent leur être reliés.

Le premier de ces rois napatéens, Atlanersa, succéda à Tanouétamani aux alentours du milieu du VII^e siècle. On suppose que la succession se fit à nouveau par lignée collatérale et qu'il était le fils cadet de Taharqo. Il fut en effet inhumé non loin de son père dans la nécropole que ce dernier avait fondée à Nouri, et non à el-Kourrou comme Tanouétamani. De plus, son nom de couronnement, Khou(i)-ka-Rê, «l'âme de Rê (me) protège», est imité de celui de Taharqo. Il est connu surtout par la construction du temple B 700 au Gêbel Barkal. Une statue colossale (5,50 m) inachevée, retrouvée à l'entrée et aujourd'hui au musée de Khartoum, est peut-être la sienne, mais la maladresse des proportions suggère une date ultérieure, peut-être méroïtique. À la mort d'Atlanersa, c'est Senkamanisken, probablement son fils, qui lui succéda. Comme son prédécesseur, il fut en effet inhumé à Nouri, ce qui laisse supposer qu'il était également de la lignée de Taharqo et non de celle de Shabaqo. Son nom complexe comprend ceux d'Amon et de la déesse Shanaka, sans doute la désignation locale de Mout, épouse d'Amon. Comme la quasi-totalité des noms méroïtiques, y compris ceux des particuliers, il est à usage unique. On ne trouvera jamais dans le royaume de Koush de lignées comme les quatre Thoutmosis ou les onze Ramsès. Senkamanisken compléta le travail d'Atlanersa dans le temple B 700 de Napata et le consacra à Amon. Il construisit aussi à Sanam, de l'autre côté du Nil, et à Méroé, où les noms royaux les plus anciennement attestés sont le sien et celui de son successeur, Anlamani. Plusieurs statues sont connues de lui : trois proviennent du Gêbel Barkal et deux de Doukki Gel.

Leur bonne facture, si elle n'atteint pas l'excellence de celles de Taharqo et de Tanouétamani retrouvées dans les mêmes lieux, prouve que les artistes locaux avaient été formés par des maîtres égyptiens dont certains étaient peut-être restés après la séparation des deux pays. Une plaquette au nom de Senkamanisken a été récemment mise au jour dans la région memphite et témoigne peut-être d'échanges renouvelés entre Koush et l'Égypte. À sa mort, Senkamanisken fut inhumé dans la tombe n° 3 de Nouri, sous une pyramide aujourd'hui ruinée. Son trousseau funéraire comportait un nombre considérable d'*oushebtis*, ces statuettes de serviteurs qui accompagnent le défunt dans l'au-delà. Leur effectif idéal en Égypte, rarement atteint, était d'un par jour, plus un contremaître pour 10, soit 401. Or, pas moins de 1 277 ont été retrouvés dans les chambres funéraires de ce roi et sont aujourd'hui répartis entre le musée de Khartoum et celui de Boston. Taharqo en possédait 1 070, et des centaines ont été retrouvées dans chacune des sépultures des reines, malgré les pillages dont tous ces tombeaux ont été victimes.

Anlamani et l'accession au trône d'Aspelta

Les deux souverains suivants, Anlamani et Aspelta, étaient frères, fils de la reine Nasalsa, «sœur et épouse royale», que l'on suppose être une des trois épouses connues de Senkamanisken. Anlamani prit comme nom de couronnement Ankh-ka-Rê, «l'âme de Rê est vivante», qui est peut-être une création originale puisque le seul pharaon égyptien à l'avoir porté est un obscur et éphémère roi de la XIV^e dynastie. Ce nom aura en revanche une belle postérité puisqu'il sera régulièrement repris jusqu'à l'époque méroïtique. Le règne d'Anlamani est un peu mieux documenté que celui de ses prédécesseurs car il a laissé une stèle à Kawa datant de ses premières années sur le trône. Il y relate sa visite dans cette cité, les fêtes en l'honneur du dieu Amon et la nomination d'un nouveau prêtre de haut rang («troisième prophète»). S'y ajoute une expédition militaire contre les *Bulahau*, en qui l'on s'accorde à voir les ancêtres des Blemmyes. Ce peuple, qui s'empara de portions de la Basse-Nubie après la chute de Méroé, était apparenté aux actuels Bedjas, des nomades vivant le long de la mer Rouge. Beaucoup de passages de la stèle sont calqués sur les textes de son aïeul Taharqo (voir chapitre précédent, p. 115 sq.), jusqu'à la mention d'une crue exceptionnelle, demandée au dieu et non attestée, et de la visite de la reine-mère, présentée comme un événement d'importance, alors qu'elle ne devait pas résider bien loin!

Dans la lignée du serment fait par Alara de consacrer sa sœur à l'Amon de Kawa et rapporté par deux des stèles de Taharqo, Anlamani offre quatre de ses sœurs aux Amon de Napata, de Kawa, de Pnoub/Doukki Gel et du Taureau-de-Nubie (sans doute Sanam, face à Napata, sur la rive



Senkamaniskén, statue de Doukki Gel.



Anlamani, statue de Doukki Gel.

le Soudan

160

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Doukki Gel, statues des rois.



Nouri, pyramide d'Anlamani.

gauche) « afin de jouer du sistre en leur présence ». Finalement, une des informations les plus importantes que nous apporte cette stèle est d'ordre idéologique. Alors que les rois de la XXV^e dynastie avaient pris pour modèles les grands pharaons des XVIII^e et XIX^e dynasties, les rois napatéens se réfèrent maintenant à leurs propres prédécesseurs, notamment Piankhy et Taharqo. Ils revendiquent toujours la royauté sur les Deux Terres, la Basse et la Haute-Égypte qui ont repris leur indépendance, mais ils se prévalent aussi du prestigieux passé, bien que récent, du royaume de Koush. Très parlante à cet égard est la statue d'Anlamani retrouvée en 2003 à Doukki Gel : il arbore le pschent, la double couronne des pharaons égyptiens, mais aussi le double *uraeus* (cobra royal) de Koush et surtout les deux cornes de bélier d'Amon de Napata de chaque côté du front. Une autre statue, plus classique et de grande taille (3,80 m), le présente coiffé de la couronne à quadruple plumes du dieu Onouris. Retrouvée au Gèbel Barkal, elle est aujourd'hui au musée de Boston, tandis qu'une dernière, plus petite, est conservée à Khartoum. Toutes ces statues sont de très belle facture, bien que moins sophistiquées que celles que l'on trouve en Égypte à cette époque, et elles témoignent à nouveau de la maîtrise atteinte par les sculpteurs locaux.

La succession d'Anlamani, qu'il faut situer sans doute autour des premières années du VI^e siècle avant notre ère, aurait dû se passer sans heurt, puisque le nouveau roi, Aspelta, était son frère cadet, fils de la reine Nasalsa. Mais plusieurs témoignages montrent qu'elle n'alla pas de soi et qu'elle suscita de tenaces rancunes. Aspelta nous a laissé un grand nombre d'inscriptions où ses cartouches ont été systématiquement martelés. Deux stèles, l'une à Méroé et une autre récemment retrouvée à Doukki Gel, ont même été volontairement réduites en morceaux. Deux autres, l'une érigée par Aspelta dans le temple du Gèbel Barkal en l'honneur de Khaliout, fils de Piankhy depuis longtemps décédé, et y détaillant les dotations de son culte funéraire, et une stèle de Sanam consacrant sa sœur au culte d'Amon n'ont pas été touchées par les destructions. Mais le témoignage le plus troublant vient d'Aspelta lui-même. Dans la stèle de son intronisation du Gèbel Barkal sont relatées les péripéties de son accession au trône. Aspelta se trouve avec l'armée koushite en expédition en Basse-Nubie, aux alentours de la deuxième cataracte, lorsqu'on apprend le décès d'Anlamani. Il semble qu'il soit mort prématurément car nulle disposition n'avait été prise pour sa succession. Aucun des princes présents à la tête de l'expédition n'avait été déjà pressenti. L'armée se désole en effet : « Notre maître est ici parmi nous et nous ne le connaissons pas. » Les généraux remettent alors la question entre les mains du haut clergé de Napata. L'oracle d'Amon doit choisir le successeur entre les « frères du roi ». Mais la barque sacrée transportée par les prêtres ne se dirige vers aucun de ceux qui sont présents. Alors Aspelta est ajouté

au groupe et c'est lui qui reçoit l'investiture du dieu. Amon proclame sa légitimité en citant la lignée maternelle du nouveau souverain sur sept générations. Malheureusement, tous les noms de ces femmes ont été martelés, comme celui d'Aspelta (identifiable grâce au reste de sa titulature) et même celui de son frère et prédécesseur, Anlamani. Les généraux acceptent immédiatement le choix du dieu. Le texte se conclut par le couronnement du nouveau roi dans le temple d'Amon et la jubilation de l'armée.

Tous ces éléments ne permettent pas de reconstituer avec précision le problème qui s'est posé pour la succession d'Anlamani. Plusieurs solutions ont en effet été avancées, aucune totalement satisfaisante. Il se pourrait que Senkamanisken, le père d'Anlamani, ait eu de ses autres épouses des enfants mâles plus âgés qu'Aspelta. Ce sont eux les « frères du roi » qui se présentent devant l'oracle. Mais la reine Nasalsa, restée à Napata durant l'expédition dans le Nord, a sans doute circonvenu les prêtres d'Amon en faveur de son fils cadet et l'a fait reconnaître comme nouveau souverain. La destruction des cartouches royaux sur certaines inscriptions ou celle des stèles complètes s'expliqueraient par une vengeance exercée par un des clans princiers écartés ainsi du pouvoir. Le monument en l'honneur de Khaliout aurait été épargné par respect pour ce lointain ancêtre. Mais on ne comprend pas que la stèle de Sanam soit restée intacte. Surtout, un problème de chronologie se pose. Il faut supposer, en effet, que cette vindicte s'est exercée après la mort d'Aspelta, voire celle de ses descendants directs, car les noms royaux martelés n'ont jamais été restaurés, y compris sur les stèles exposées dans le temple dynastique de Napata. Or, les deux successeurs d'Aspelta appartiennent sans doute à sa lignée directe. Une solution — également proposée par Dominique Valbelle — serait que les cartouches aient effectivement été restaurés, mais par application d'une couche de plâtre, aujourd'hui disparue, sur les espaces martelés pour éviter un surcreusement trop visible. Un autre texte, énigmatique, est peut-être à mettre en relation avec le climat empoisonné qui suivit l'accession au trône du jeune roi. Il s'agit d'une stèle également retrouvée dans le temple d'Amon de Napata, dite « stèle de l'excommunication ». Datée de l'an 2, elle relate le châtement terrible infligé à un groupe de prêtres qui se seraient rendus coupables du meurtre d'un innocent dans l'enceinte même du temple et décrète le bannissement de leur famille. Il semble que l'affaire soit en rapport avec l'oracle d'Amon, ce qui, évidemment, nous rappelle le rôle que celui-ci a joué dans la désignation d'Aspelta. Mais on ne saurait avancer que les deux événements soient liés. La piété légendaire des rois koushites, soucieux d'éviter les impuretés en matière religieuse, peut à elle seule expliquer la réaction du roi face à un crime perpétré dans un espace sacré, sans que celui-ci ait eu une motivation politique.

L'invasion de Psammétique II

Mais des événements infiniment plus graves allaient bientôt faire vaciller le royaume. En Égypte, le pharaon Psammétique II avait succédé à Nécho II, le fils de Psammétique I^{er}, qui lui-même avait rétabli l'indépendance du pays (voir chapitre précédent, p. 115 sq.). Sous les deux premiers rois de cette XXVI^e dynastie originaire de Saïs, les deux États avaient entretenu des relations apaisées. On se souvient que Psammétique I^{er} avait repris en douceur le contrôle de la région de Thèbes, où les deux adoratrices d'Amon précédentes et le grand-prêtre d'Amon, tous de famille royale koushite, étaient restés en fonction. Il avait ensuite assuré à l'Égypte, au cours de son long règne, une certaine prospérité et un regain d'influence internationale. Sous Nécho II, la principale préoccupation restait la situation au Proche-Orient. Le pharaon dut en effet protéger son pays de l'invasion des Babyloniens, qui avaient remplacé les Assyriens dans la région. Alternant victoires et revers, il réussit néanmoins à empêcher l'avancée de leur roi Nabuchodonosor II. Sous Psammétique II, son fils, le *statu quo* obtenu en Palestine permit au nouveau pharaon de tourner ses regards vers le Sud. Le royaume koushite restait en effet une menace d'autant plus grave qu'elle remettait en cause la légitimité même de la dynastie saïte. Ses rois continuent à se proclamer « fils d'Amon » et « rois de Haute et Basse-Égypte ». Ils arborent sur leur front le cobra royal et la double couronne des pharaons. Ils n'ont pas perdu la sympathie attachée à leurs prédécesseurs par les Thébains et, au vu de la qualité des textes du début du règne d'Aspelta, bénéficient sans doute de l'aide de collaborateurs égyptiens. De son côté, Psammétique II dispose d'une armée aguerrie par les combats en Palestine, renforcée par des mercenaires grecs, juifs et cariens (originaires du sud de l'Anatolie). En l'an 3 de son règne, soit 593 av. J.-C., il monte une expédition contre le royaume napatéen, avec l'intention d'anéantir toute velléité de retour des Koushites sur le sol égyptien.

Cette campagne semble s'être articulée en deux opérations distinctes selon l'analyse proposée par Dominique Valbelle. Une première expédition menée par deux généraux, Amasis pour les Égyptiens et Potasimto pour les mercenaires, est attestée par deux stèles lacunaires érigées à Tanis et à Karnak par Psammétique, ainsi que par des graffiti en grec archaïque gravés sur les colosses du temple d'Abou Simbel. Ces contingents auraient traversé le désert à la hauteur de Korosko pour rejoindre le Nil en aval de la cinquième cataracte et redescendre sur Napata où résidait le souverain koushite, auquel le texte égyptien refuse le nom de « pharaon » (*nsw*), préférant l'appeler *kw*, un mot qui transcrit le titre méroïtique écrit *qore* (« roi ») et également prononcé /kur/. Simultanément,

un second corps expéditionnaire remonta le Nil jusqu'à Pnoub/Kerma où ils ravagèrent le pays et massacrèrent les Nubiens, comme en témoigne une troisième stèle de Psammétique II trouvée à Shellal en Basse-Nubie. Dans tous les grands complexes d'Amon qu'ils pillèrent au passage, les armées de Psammétique renversèrent les statues des rois koushites et en martelèrent les symboles royaux. Elles se retirèrent ensuite vers le nord, le roi égyptien n'ayant aucune intention d'occuper le pays. Ce scénario repose sur les textes cités mais aussi sur la découverte de trois cachettes où les prêtres enfouirent avec soin les fragments des statues royales brisées. Les fouilles de Reisner à Napata avaient mis au jour deux de ces fosses en 1916. En 2003, Charles Bonnet en découvrit une autre dans l'enceinte des temples de Doukki Gel. Toutes contenaient des statues de Taharqo, Tanouétamani, Senkamanisken, Anlamani et Aspelta, mais il ne s'en trouvait aucune qui leur fût postérieure, si bien que la campagne de Psammétique est datée du règne d'Aspelta, sans que l'on puisse exactement préciser, faute de textes napatéens à ce sujet, à quel moment de son règne elle eut lieu. En 2007, l'équipe anglo-soudanaise qui fouille le temple de Dangeil, très en amont de la cinquième cataracte, a découvert une quatrième cachette comprenant les statues de Taharqo, Senkamanisken et Aspelta. Il est difficile de ne pas relier ce dépôt aux trois autres et donc de ne pas y voir les restes de statues brisées aussi durant la campagne de Psammétique II. Mais il faudrait admettre en ce cas qu'une troisième opération militaire, non attestée par les textes égyptiens ou grecs, aurait consisté à remonter le Nil depuis le haut de la boucle. Il est très probable qu'Aspelta et sa cour se soient réfugiés à Méroé car aucune mention de prisonniers illustres n'apparaît dans les inscriptions de Psammétique. La destruction des statues de Dangeil correspondrait-elle à une tentative avortée d'une partie de l'armée égyptienne d'atteindre Méroé? Si cette troisième opération s'est soldée par une défaite, il est naturel qu'elle n'ait pas été mentionnée dans les textes des ennemis d'Aspelta.

L'expédition de Psammétique fut sans lendemain. En Égypte, on martela les noms des rois soudanais qui avaient régné sur l'Égypte, comme pour effacer toute trace de la XXV^e dynastie. Mais Koush resta l'autre terre des pharaons et continua pendant près de neuf siècles à considérer son souverain comme le maître des Deux Terres et à le parer de tous les symboles immémoriaux de la royauté sacrée égyptienne. Toutefois, c'est sous le règne d'Aspelta que, par prudence, on déplaça la résidence royale de Napata à Méroé, qui devint donc *de facto* la capitale administrative. Mais Napata demeura longtemps la cité du couronnement et de l'inhumation des rois et, jusqu'à la fin de Méroé, le lieu le plus sacré du royaume. On s'accorde à estimer qu'Aspelta régna encore de nombreuses années, bien qu'aucune inscription n'en témoigne. Des constructions sont attestées à Kawa, Sanam

et, plus au sud, à Méroé, où fut bâti le premier état du temple M 250, dit « Temple du Soleil ». Des blocs réutilisés dans des édifices ultérieurs montrent qu'il lança en divers endroits de la nouvelle capitale un vaste programme architectural. À sa mort, il fut inhumé à Nouri sous une pyramide assez bien conservée, bâtie auprès de celle de son frère Anlamani. Semblablement, son cercueil fut déposé dans une somptueuse cuve de granit, gravée de textes empruntés aux différents livres funéraires égyptiens, depuis les *Textes des Pyramides* jusqu'au *Livre des Morts*. Elle est conservée à Boston, alors que celle de son prédécesseur est une des pièces les plus impressionnantes du musée national de Khartoum.

D'Aramatelqo à Talakhamani, montée des élites locales

Les successeurs d'Aspelta pendant près de deux siècles sont pour nous à peine plus que des noms et des tombeaux dans la nécropole de Nouri. Aucun texte d'ampleur n'est conservé. Le premier d'entre eux est Aramatelqo, dont le nom signifie « c'est lui, Horus l'enfant », livrant un équivalent méroïtique du jeune dieu égyptien *Hr-pj-hrd*, transcrit en grec Harpocrate. Ce nom pourrait l'avoir désigné dès sa naissance comme héritier du roi, ainsi que le fut Horus pour Osiris dans les mythes fondateurs égyptiens. Il est effectivement considéré comme le fils d'Aspelta, sur la foi de ce nom et de la position de sa sépulture à Nouri, à proximité immédiate de celle de son prédécesseur. On possède de lui une statue assise provenant de Sanam où il apparaît habillé du long fourreau blanc porté par les pharaons pour certains épisodes de la fête Sed, le jubilé des trente années de règne. Il n'est toutefois guère vraisemblable que ce souverain peu attesté dans les complexes culturels de Koush ait régné aussi longtemps. On doit plutôt voir dans cette tenue, que complétait sans doute la couronne blanche sur une tête aujourd'hui disparue, une imitation des pharaons du Moyen Empire qui affectionnaient ce vêtement. Taharqo, qui avait bâti un temple à Semna, avait ainsi réutilisé dans ce sanctuaire une statue en manteau de jubilé du roi Ougaf de la XIII^e dynastie, statue qui a peut-être inspiré ce portrait. Pour les neuf rois suivants, en revanche, de Malonaqene à Talakhamani, on ne possède pas d'autre attestation que leurs noms inscrits sur des éléments de leur mobilier funéraire à Nouri.

Cette page blanche dans l'histoire du royaume napatéen, approximativement entre 550 et 410 av. J.-C., n'est vide que par l'absence de témoignages écrits. Le pays semble avoir joui d'une prospérité tranquille, si l'on en croit les vestiges archéologiques. Outre la nécropole royale de Nouri, où les pyramides des souverains se succèdent approximativement du sud au nord, avec une alternance de grands et de petits monuments, les vastes

cimetières de Méroé (Begrwwiya Ouest et Sud), de Sanam, face à Napata, de Kawa et Sedeinga, en Moyenne Nubie, montrent l'importance des pouvoirs locaux. Depuis probablement la fin de la XXV^e dynastie, la pyramide n'est en effet plus une prérogative royale et on assiste à une floraison de monuments funéraires de ce type. Ils sont généralement en briques crues, alors que les pyramides royales sont en pierre, mais c'est l'unique concession que les grandes familles qui gouvernent les provinces semblent avoir laissée au pouvoir central. Les pyramides sont en effet parfois de très grande taille et certaines disposent même de premières assises de schiste, comme à Sedeinga. Dans la partie napatéenne de ce même cimetière apparaît une dichotomie entre les familles des princes locaux, enterrées sous pyramides, avec de vastes chambres souterraines et des chapelles funéraires pour le culte du défunt, dans les secteurs situés à l'ouest et au nord, et les familles d'extraction plus modeste, inhumées dans le secteur sud-ouest, dans de simples fosses couvertes d'un tumulus de schiste et de galets, qui perpétuent le type d'inhumation habituel à l'époque du royaume de Kerma.

Les sources égyptiennes sont également muettes sur leurs voisins du sud. Il faut dire qu'après le long règne d'Amasis (570-526), le général de Psammétique II qui avait mené les troupes égyptiennes durant le raid sur le royaume koushite et qui finit par prendre le pouvoir, l'Égypte a été conquise par les Perses Achéménides, la nouvelle puissance au Moyen-Orient. Leur roi Cambyse II se fait proclamer pharaon, inaugurant la XXVII^e dynastie (525-404), mais gouverne en fait le pays, qui n'est plus qu'une province de son immense Empire, par l'intermédiaire d'un satrape. Les Égyptiens ressentent durement cette nouvelle occupation. S'ils avaient subi d'autres invasions étrangères, celles des Hyksôs, des Libyens et des Koushites, au moins leurs souverains s'étaient-ils installés en Égypte et s'y étaient-ils acculturés. Au vrai, les élites s'accommodèrent de cette première domination perse, avec laquelle ils collaborèrent, mais le peuple égyptien la vécut comme une humiliation. L'époque des « pharaons noirs » de la XXV^e dynastie, magnanimes dans la victoire, respectueux du passé de l'Égypte, d'une piété irréprochable envers ses dieux, leur parut un âge d'or perdu dont ne subsistait que cette dynastie lointaine, isolée dans les sables de Méroé.

Hérodote : les espions de Cambyse à Méroé

Cette image idéalisée se retrouve chez Hérodote, la première des sources grecques sur le royaume de Koush, qu'elles nomment « Éthiopie », *Aithiopia*, le pays des hommes à la « face » (grec *ops*) « brûlée » (*aithô*). Le mot est ancien, il appartient même au rare vocabulaire connu du grec mycénien, écrit en linéaire B *ai-ti-yo-qa*. Durant toute l'Antiquité, il désignera prioritairement

Koush et plus rarement l'Afrique noire. Utilisé dans la traduction grecque de la Bible par les Septante dans les passages nombreux qui font allusion à la domination koushite en Égypte, le terme « Éthiopie » sera dès le début du Moyen Âge régulièrement usurpé par les clercs abyssins, soucieux de voir leur pays mentionné dans le livre saint. Mais ce n'est que depuis le règne d'Hailé Sélassié qu'il a remplacé l'ancien nom d'Abyssinie, rendant officielle une appropriation progressive.

Certes, les Éthiopiens sont déjà cités chez Homère. C'est pour lui le peuple pieux « aux parfaites hécatombes », c'est-à-dire qui offrent aux dieux des sacrifices importants, et chez qui les Immortels vont festoyer une fois l'an. Mais c'est Hérodote qui, le premier, les intègre dans la vaste fresque géographique et historique du monde ancien que constitue son *Histoire*. Il n'a pourtant pas visité la Nubie, son voyage en Égypte (situé vers 460 av. J.-C.) n'ayant pas dépassé Éléphantine, sur la première cataracte. Mais il prend ses informations auprès des Égyptiens, les mixant sans doute avec d'autres sources grecques, orales ou écrites, et n'hésitant pas à distordre les faits pour les rendre pittoresques ou instructifs. Dans le livre III de son *Histoire*, il relate l'invasion de l'Égypte par Cambyse. C'est pour lui l'occasion de décrire ce pays qui fascinait les Grecs, tant par son antiquité fabuleuse que par ses coutumes exotiques, mais aussi de dénoncer la barbarie des Perses, un sujet inépuisable dans la littérature patriotique de la Grèce ancienne au sortir des Guerres médiques.

L'épisode des espions de Cambyse à Méroé conjugue à merveille ces deux tendances. Nous en donnons ici quelques extraits (voir encadré p. 169). S'étant emparé de l'Égypte, le souverain perse envisage d'étendre ses conquêtes à l'ouest vers Carthage et l'oasis d'Amon (Siwa) et au sud vers le royaume napatéen. Aussi envoie-t-il des espions, recrutés curieusement parmi les Ichthyophages, c'est-à-dire les peuples « mangeurs de poissons » habituellement placés le long de la mer Rouge et ici situés près d'Éléphantine. Les Koushites sont appelés « Éthiopiens à la longue vie » (*macrobioi Aithiôpes*). On ignore d'où vient cette épithète, mais Hérodote lui trouve une justification fabuleuse en leur prêtant une longévité extraordinaire, due à l'utilisation d'une fontaine de jouvence.

La suite du passage raconte comment l'armée de Cambyse, insuffisamment préparée pour une expédition dans des zones désertiques, périt en grande partie le long du chemin, obligeant leur roi à abandonner ses projets de conquête et à retourner en Égypte. L'ensemble du « récit éthiopien », comme souvent chez Hérodote, doit être reçu avec la plus grande précaution. Les détails qu'il livre sur l'Égypte que, selon la plupart des spécialistes, il a pourtant visitée, comportent souvent des inexactitudes, des affabulations ou des omissions étonnantes. Du royaume napatéen,

Les espions de Cambyse à Méroé

extrait de l'*Histoire* d'Hérodote, livre III, 19-25

« Aussitôt qu'il se décida à envoyer des espions, Cambyse fit venir depuis Éléphantine, la ville des Ichthyophages, des gens qui connussent la langue éthiopienne [...] Après que les Ichthyophages d'Éléphantine se furent rendus auprès de Cambyse, il les envoya chez les Éthiopiens, les ayant instruits de ce qu'ils devaient dire et chargés de présents, à savoir un manteau de pourpre, un collier à mailles d'or, des bracelets, une alabastre de myrrhe et une jarre de vin phénicien.

Ces Éthiopiens auprès desquels Cambyse dépêcha ses envoyés sont, dit-on, les plus grands et les plus beaux de tous les hommes. On raconte aussi qu'ils ont des usages très éloignés de ceux des autres hommes et notamment celui-ci concernant la royauté : celui que ses concitoyens jugent le plus grand et doté d'une force proportionnée à sa taille, c'est lui qu'ils estiment digne de régner.

Lorsqu'ils arrivèrent chez les Éthiopiens, les Ichthyophages offrirent les présents à leur roi et lui tinrent ce discours : « Le roi des Perses, Cambyse, désirant être ton ami et ton hôte, nous a envoyés en nous ordonnant de prendre langue avec toi et de t'offrir ces présents dont il a lui-même le plus grand plaisir à se servir. » L'Éthiopien, qui savait qu'ils étaient venus en espions, leur parla en ces termes : « Le roi des Perses ne vous a pas envoyés chargés de présents parce qu'il voudrait par-dessus tout devenir mon hôte. Vous ne me dites pas la vérité : vous êtes en fait venus espionner mon royaume. Ce n'est pas un homme juste. Car s'il était juste, il ne convoiterait pas d'autre territoire que le sien propre et ne jetterait pas dans la servitude des hommes qui ne lui ont rien fait. Eh bien, donnez-lui cet arc et dites-lui ceci : « Voici le conseil que le roi des Éthiopiens donne au roi des Perses : lorsque les Perses pourront tendre un arc de cette dimension avec autant de facilité, qu'il rassemble alors des troupes nombreuses et lance une expédition contre les Éthiopiens à la longue vie. Mais d'ici-là, qu'il sache gré aux dieux de n'avoir pas mis en tête aux enfants de l'Éthiopie d'acquérir d'autre terre que la leur. »

À ces mots, il détendit l'arc et le donna aux envoyés. Il prit le manteau de pourpre et demanda ce que c'était et comment il avait été fabriqué. Les Ichthyophages lui ayant expliqué la nature du pourpre et de la teinture, il dit que ces gens étaient aussi trompeurs que leurs vêtements. Puis il s'enquit des objets d'or, le collier à mailles et les bracelets. Comme les Ichthyophages en expliquèrent le bon usage, le roi se mit à rire, pensant qu'il s'agissait de fers, et leur dit que chez eux les fers étaient plus solides

que ceux-là. Ensuite, il s'enquit de la myrrhe. Ils dirent alors comment elle était fabriquée et comment on s'en oignait et il fit la même remarque que pour le manteau. Quand il en arriva au vin et sut comment il était élaboré, il s'extasia de cette boisson et demanda de quoi se nourrissait leur roi et quelle était la plus longue durée de vie pour un homme perse. Ils répondirent qu'il se nourrissait de pain, expliquèrent la nature du blé et dirent que quatre-vingts années de vie était un chiffre maximal pour un homme. À cela, le roi répondit qu'il n'était pas étonnant que, se nourrissant de crottin, ils vivaient si peu de temps et qu'ils ne pourraient même pas vivre aussi longtemps s'ils ne se fortifiaient pas par cette boisson, désignant le vin aux Ichthyophages, car en cela, dit-il, les Éthiopiens étaient inférieurs aux Perses. Les Ichthyophages s'enquirent à leur tour auprès du roi de la longévité et du régime (des Éthiopiens), il répondit que la plupart d'entre eux atteignaient cent vingt ans, que certains les dépassaient même et qu'ils se nourrissaient de viande cuite et buvaient du lait.

Comme les espions s'étonnaient de cette longévité, il les emmena près d'une fontaine dont les baigneurs sortaient si brillants qu'on aurait dit de l'huile. L'odeur qui s'en exhalait était comme celle de la violette. L'eau de cette source était si peu dense, selon les espions, que rien ne pouvait y flotter, ni le bois ni quoi que ce soit de plus léger encore que le bois, mais que tout descendait au fond. C'est à cette eau, si elle était réellement ainsi qu'on la décrit, qu'ils devaient leur longue vie, car ils l'utilisaient tout le temps. Quittant la fontaine, il les emmena dans une prison, où la plupart des hommes étaient entravés de fers en or, car chez ces Éthiopiens le cuivre est plus rare et plus estimé que tout. Après avoir visité la prison, ils visitèrent aussi la Table du Soleil.

Après cela, ils terminèrent par une visite de leurs tombeaux, qui, dit-on, sont réalisés en pierre transparente de la façon suivante : après qu'ils ont desséché le corps, soit à la manière des Égyptiens, soit par un autre procédé, ils le couvrent entièrement de plâtre qu'ils décorent de peintures pour reproduire l'apparence du défunt autant que possible, puis ils l'entourent d'un bloc, préalablement creusé, de pierre transparente qu'ils extraient en quantité et qui se travaille aisément. Logé au milieu du bloc, le défunt est visible par transparence, sans qu'il ne comporte quelque odeur ni rien de déplaisant, et tous les détails sont visibles comme le corps lui-même. Pendant une année, les parents les plus proches gardent le bloc dans leurs maisons, lui offrant tous les prémices et lui effectuant des sacrifices. Après quoi ils le transportent au-dehors et le placent en bordure de la ville.

Après avoir tout visité, les espions repartirent d'où ils venaient. Lorsqu'ils rapportèrent tout cela à Cambyse, il se mit aussitôt en colère et lança une expédition contre les Éthiopiens (...). >>>

◀ l'écrivain ne pouvait relater que ce qu'il avait appris en Égypte, sans doute auprès des Grecs établis sous le pharaon philhellène Amasis et un peu auprès des locaux par le truchement d'interprètes. Il n'est donc pas étonnant que le récit corresponde aussi peu à ce que nous savons aujourd'hui du royaume de Napata au ^v^e siècle avant notre ère.

Dans la tradition grecque, les pays les plus lointains sont à la fois ceux qui présentent le plus de monstruosité et de merveilles et ceux dont les habitants sont les plus admirables. Les Éthiopiens d'Hérodote n'échappent pas à la règle : ils vivent cent vingt ans ou plus et disposent d'une fontaine de jeunesse. Ils sont d'autre part les plus beaux et les plus grands des hommes et leur roi fait preuve d'une profonde sagesse. On trouve ici, pour la première fois dans l'histoire littéraire de l'Occident, le mythe du « bon sauvage » ou plutôt, selon la formulation anglaise, du « noble sauvage » : le souverain éthiopien ne connaît pas les produits raffinés de la civilisation méditerranéenne qu'on lui offre mais il a assez de bon sens pour en critiquer l'usage. Ce thème sera repris notamment à la Renaissance et, dans le chapitre « Des Coches » des *Essais* de Montaigne, l'échange fameux entre les Espagnols et les Indiens doit beaucoup au « récit éthiopien » d'Hérodote.

Il ne faut donc guère attendre d'Hérodote qu'il comble les lacunes dues à l'absence de textes napatéens durant presque deux siècles. Bien des détails sont manifestement erronés. Le souverain n'était certainement pas choisi en fonction de sa taille et de sa vigueur. La description du traitement réservé aux défunts (dessiccation, cartonage, masque funéraire) correspond manifestement à la réalité égyptienne contemporaine, à l'exception des deux détails fantaisistes que sont le coffre transparent et le maintien du défunt à domicile pendant un an. Les coutumes funéraires napatéennes ne comportent pas d'embaumement, y compris pour la famille régnante, bien que plusieurs tombes royales aient renfermé des vases-canopes (prévus pour les organes périssables) qui étaient très certainement factices. Il n'y a pas de cartonage et le corps est déposé directement dans un cercueil de bois, lui-même enclôté dans une cuve de pierre pour les souverains. Pareillement, les Napatéens connaissaient le vin, qu'on importait d'Égypte, le blé, produit dans le nord du royaume (le sud cultivait plutôt du sorgho), et bien sûr la myrrhe, omniprésente encore aujourd'hui au Soudan. À l'époque d'Hérodote, on produit déjà du fer, et le bronze est répandu depuis des siècles, si bien qu'il n'est nul besoin de fabriquer des chaînes d'or pour les prisonniers. Les principales mines d'or, à l'est d'Abou Simbel, étaient d'ailleurs repassées sous contrôle égyptien depuis au moins le règne de Nécho II.

Tout n'est pas fantaisiste, néanmoins, dans le « récit éthiopien ». Bien que le thème de l'arc que seul peut bander le héros se trouve déjà dans l'Odyssée, le roi archer est une réalité dans le royaume koushite : outre

des reliefs et une statue de bronze doré (voir p. 373) très connue, figurant le monarque tenant cette arme, tous d'époque méroïtique, l'arc, dans certains textes napatéens, est placé entre les mains du nouveau souverain par le dieu Amon le jour du couronnement. D'autre part, le siège de la royauté est dans le « récit éthiopien » clairement localisé à Méroé : le nom de la ville n'est pas cité ici (il figure comme « capitale de tous les autres [*i.e.* non nomades] Éthiopiens » dans le livre II d'Hérodote), mais la mention de la « Table du Soleil », esplanade mythique de Méroé où des viandes apparaissent magiquement pendant la nuit, situe bien la scène dans cette cité. Nulle part chez cet auteur n'est mentionnée la ville de Napata, et ce un peu plus d'un siècle après qu'elle eut cessé d'être le siège du pouvoir royal. Mais l'apport essentiel de ce texte pour la connaissance du royaume napatéen au début du ^v^e siècle est l'image qu'en ont les Égyptiens à l'époque d'Hérodote et qui correspond à sa situation politique contemporaine : un pays paisible, prospère et apparemment refermé sur lui, n'intervenant plus dans les tumultes qui secouent son voisin du nord. Toutefois, le souverain du récit n'est ni un naïf, ni un pacifiste. Il est informé par ses propres agents de l'envoi d'espions avant leur arrivée et il entretient une armée redoutable.

On ne sait si le récit par Hérodote d'une campagne personnelle menée par Cambyse au cœur de la Nubie est historique, car aucune source indépendante ne le confirme. Ailleurs, l'historien grec parle du tribut levé par les Perses sur les Éthiopiens de Basse-Nubie qu'ils auraient soumis au début de son expédition malheureuse contre Méroé. Quoi qu'il en soit, sous Darius I^{er} (522-486 av. J.-C.) et Xerxès I^{er} (486-465), ses successeurs, la Perse prit le relais de l'Égypte dans l'échange de biens précieux avec le royaume napatéen. Koush est officiellement compté au nombre des pays vassaux dans les reliefs et les inscriptions de Suse et de Persépolis, mais il s'agit d'une forme de propagande que l'on trouve déjà dans les listes de pays « vaincus » des pharaons du Nouvel Empire. Si, par exemple, est signalé de l'ivoire envoyé par Koush dans les matériaux utilisés pour la construction du palais de Darius à Suse, on a retrouvé dans une des tombes de la famille royale à Méroé (Begrwwiyya Sud n° 24) un rhyton, vase de luxe en forme de corne, signé par le plus grand céramiste grec du ^v^e siècle, Sotadès, qui travaillait notoirement pour la cour de Perse vers 460-470 av. J.-C. On a donc affaire à des échanges de cadeaux diplomatiques et non au tribut unilatéral d'un pays soumis. Ce détail relativise de plus l'isolement supposé du royaume koushite sur la scène internationale. Hérodote rapporte que Xerxès I^{er}, lors de sa grande campagne de 480 contre Athènes et ses alliés, disposaient de bataillons « éthiopiens ». Mais la description de leur armement, où par exemple ne figure aucun objet de métal, s'accorde mal avec celui dont disposaient les Koushites.

Leurs peintures corporelles divisant le corps en deux moitiés, l'une enduite de craie, l'autre d'ocre, selon la description d'Hérodote, étaient jusque tout récemment attestées chez les tribus des Monts Nouba, au centre du Soudan, pour les lutteurs des duels à la *timbra* (lourd bracelet de métal). Les représentations de ces soldats dits « éthiopiens », dans la peinture grecque sur vase contemporaine, indiquent des types physiques certes variés mais qui rappellent majoritairement les habitants du Kordofan et rarement ceux de la Nubie. Plutôt que des Koushites, qui par ailleurs n'avaient aucune raison de seconder les Perses, il faut voir en ces soldats des captifs, faits prisonniers durant les expéditions que les rois napatéens organisaient à cet effet et qui étaient inclus dans ces échanges.

Le couronnement d'Amannote-erike et ses campagnes

Durant le siècle qui suit la visite d'Hérodote, le royaume napatéen nous est mieux connu par une série de textes édités par trois souverains dont le règne semble avoir été long et florissant. Le premier d'entre eux est Amannote-erike, dont le nom méroïtique signifie « engendré par Amon de Thèbes ». Il succède à Talakhamani, avec lequel son lien de parenté ne peut être précisé. Sa dernière année régnale attestée est comprise entre 25 et 30 — les unités étant endommagées dans l'indication numérique du texte. Son nom de couronnement, Neferibrê, est curieusement le même que celui de Psammétique II, le roi saïte qui avait dévasté Koush presque deux siècles auparavant. On en a conclu que ce choix était une forme de revanche et de revendication renouvelée sinon sur le trône des pharaons, du moins sur la Basse-Nubie. C'est sans doute sous son règne que cette région, passée aux mains des Achéménides, a été réoccupée par le pouvoir napatéen, probablement à la faveur des révoltes égyptiennes contre les Perses. Toutefois, aucun témoignage actuellement retrouvé, ni du côté égyptien, ni du côté koushite, n'indique une politique expansionniste au nord durant le règne d'Amannote-erike.

Le principal texte historique qu'il nous ait laissé est une très longue inscription gravée sur un mur du temple d'Amon à Kawa sous la deuxième année de son règne. Elle porte l'influence très nette des stèles de Taharqo érigées sur le même site. Comme dans la stèle de l'intronisation d'Aspelta, la mort du roi est apprise par l'armée qui se trouve donc « comme un troupeau sans berger ». Mais, contrairement à Taharqo, le choix du successeur se fait sans difficulté. Il faut dire que la situation est critique car une tribu de nomades belliqueux menace directement la région de Méroé depuis l'Atbara, où ils effectuent des raids contre la population koushite. Appelés *Lehlehes* (ou *Rehrehes*) dans ce texte et dans la stèle de Harsiotef,

quelques décennies plus tard, soit ils sont apparentés aux Blemmyes contre lesquels s'était battu le roi napatéen Anlamani deux siècles auparavant, soit ce sont les Blemmyes eux-mêmes sous un autre nom. Il s'agirait en ce cas d'un terme péjoratif à redoublement parodiant leur langue, comme le grec «Barbare» (le *-s* final est sans doute un suffixe d'ethnonymes, connu par ailleurs). Un passage d'Hérodote décrit le parler des «Troglodytes» — c'est le nom que les Grecs donnent aux habitants du désert oriental soudanais — comme ressemblant aux cris de chauves-souris. Il est sûr que cette description peu objective provient d'une source égyptienne, peut-être empruntée elle-même aux Koushites.

Face à la menace des *Lehlehes*, un couronnement est donc prévu en urgence, quelques semaines après la mort de Talakhamani, avec désignation par un oracle dans le temple d'Amon. On ignore lequel, mais il semble bien que, pour une fois, cette première cérémonie se soit tenue à Méroé. Le nouveau roi envoie son armée contre les envahisseurs, qui sont écrasés et dont le butin est partiellement redistribué aux populations spoliées. Alors seulement Amannote-erike peut entreprendre le voyage vers Napata où il reçoit la royauté sur les Deux Terres des mains d'Amon et la calotte royale des souverains de Koush.

Après les cérémonies de son intronisation et celles du nouvel an, Amannote-erike continue le périple qui doit l'amener dans les autres temples d'Amon au nord du royaume pour qu'y soit confirmé son nouveau pouvoir. Il quitte Napata pour Kawa mais, en chemin, doit à encore envoyer ses troupes contre une incursion de nomades, appelés *Meded* qui sont certainement apparentés aux anciens Medjay (voir chapitre 3, p. 59 sq.). Ces invasions venant apparemment de l'est du Nil s'expliquent sans doute par des conditions climatiques de plus en plus difficiles. La grande dessiccation qui a créé le Sahara à partir du sixième millénaire atteint en effet son maximum au premier millénaire avant notre ère. Les peuples qui, aux époques précédentes, pouvaient encore tant bien que mal subsister dans les déserts sont obligés de descendre vers des latitudes plus clémentes ou de se rapprocher de l'oasis pérenne qu'est la vallée du Nil, occasionnant des conflits avec les riverains. Les *Meded* ayant été aisément vaincus, Amannote-erike gagne le temple de Kawa où l'Amon local confirme son couronnement, lui offrant un arc et ses flèches aux pointes de fer. Enfin, il descend le Nil jusqu'à Pnoub/Kerma où sa royauté est à nouveau proclamée.

Remontant sur Kawa, il fait dégager la route processionnelle recouverte de sable et reçoit la visite de sa mère. Ces deux détails, réels ou non, lui permettent de se présenter en nouveau Taharqo, puisque deux épisodes similaires sont évoqués dans une stèle de l'an 6 de ce roi à Kawa (voir chapitre précédent, p. 115 sq.). Ce long texte se termine sur les offrandes

du souverain à Amon de Kawa. Trois autres inscriptions murales de ce roi sont attestées dans le même temple, mais elles ne comportent malheureusement que des listes d'offrandes pour le dieu Amon. Après un long règne de près de trente ans, Amannoté-erike est inhumé à Nouri. Son successeur, Baskakéren, ne semble pas avoir régné très longtemps, eu égard à la minuscule pyramide qui fut édiflée à la hâte sur son caveau. On ne possède de lui qu'un court texte funéraire qui ne donne pas d'autres détails personnels que son nom de naissance.

Le long règne de Harsiotef

Le règne suivant, celui de Harsiotef, est en revanche assez bien documenté par une longue stèle datée de l'an 35, retrouvée dans le temple d'Amon du Gèbel Barkal non loin de celle de Piankhy et, comme elle, apportée au musée du Caire en 1862. Elle compte 161 lignes réparties sur ses quatre faces, contre 159 pour la Stèle de la Victoire. Cette proximité n'est évidemment pas due au hasard. Mais c'est malheureusement un des seuls points de ressemblance car, contrairement à la stèle de Piankhy, elle est rédigée dans un égyptien assez pauvre et souvent fautif. Le lien depuis trop longtemps distendu avec les sphères intellectuelles thébaines explique le piètre travail des scribes locaux. Harsiotef est toutefois le seul roi de Koush, depuis Alara jusqu'à la fin du royaume de Méroé, dont le nom de fils-de-Rê, normalement le nom de naissance, est indubitablement égyptien. Il signifie «Horus fils de son père» (*Hr s3 <n> jt=f*), ce qui reste également sans équivalent dans l'onomastique égyptienne. Il est assez probable que le nom méroïtique originel du roi a été remplacé lors de son investiture par un composé égyptien proche d'une des désignations classiques d'Horus, «Horus curateur de son père» (égyptien *Hr-nd-jt=f*, transcrit en grec Harendotès), qui fait référence à la période mythique de la royauté d'Osiris sur terre bafouée par Seth et restaurée par Horus. Qui plus est, Harsiotef a aussi adopté un nom de couronnement totalement inédit, Sa-Mery-Amon, «fils aimé d'Amon». L'insistance avec laquelle est proclamée la filiation divine du souverain a laissé penser que son accession au trône ne s'était pas faite selon les règles. Sur sa stèle du Gèbel Barkal, il est cependant suivi de sa mère, Tesamalo, qui est légendée comme «mère de roi, sœur de roi et maîtresse de Koush», une titulature habituelle pour les reines-mères et qui offre toutes les garanties de légitimité pour son fils. On ignore en revanche qui était son père. On a proposé qu'Harsiotef soit un fils cadet d'Amannoté-erike, ce qui est possible mais n'est pas documenté. Sa grande épouse royale, Batahaliye, est représentée à sa suite sur la droite du cintre de sa stèle.

Cette inscription contient la chronique de trente-cinq ans de règne, soit le plus long connu pour un souverain de Koush, sans compter les quelques années que le roi pourrait avoir vécues après la rédaction du texte. Elle passe assez vite sur les détails de la succession et du couronnement, contrairement aux autres stèles royales, rédigées en général peu après l'intronisation. Harsiotef vient de recevoir l'aval du dieu Amon de Napata, sans doute par un oracle, lorsqu'on le prévient que le mur nord de la salle du grand temple du Gébel Barkal s'est écroulé. Comme le roi est troublé par ce présage, on lui explique que le dieu attend de lui la restauration de l'édifice, qu'il réalisera en effet après les cérémonies du couronnement. Celles-ci prennent place à Napata, où Amon lui confère la royauté et l'invincibilité face à ses ennemis. Il lui promet en outre des pluies bénéfiques accompagnées d'une importante crue du Nil, une réminiscence des dons qu'Amon avait faits à son lointain prédécesseur Aspelta. Cette prédiction se réalise alors qu'il est encore à Napata. Puis, comme il est de rigueur, le roi s'embarque vers le nord pour répéter ce couronnement dans les deux temples d'Amon de Gematon (Kawa) et de Pnoub (Kerma). Une dernière étape, particulière au périple de Harsiotef, s'effectue dans le temple de la déesse-chatte Bastet à Tara, une cité récemment identifiée de manière encore hypothétique avec le site d'Usli, 40 km en amont de Sanam.

Revenu à Napata, le souverain accomplit sa promesse en restaurant le temple d'Amon de Napata, en l'ornant d'une chapelle de bois revêtue de quatre kilogrammes d'or, en emplissant son trésor de vaisselle précieuse et en offrant au complexe religieux vivres, serviteurs et esclaves. Plus tard dans le règne, il fera reconstruire la résidence royale à Napata, également endommagée par des éboulements, et des temples en plusieurs endroits. La dernière section de la stèle détaille les processions religieuses qu'a organisées Harsiotef à travers le royaume. Assez curieusement, c'est Osiris qui y est majoritairement représenté, alors que l'on a peu de traces de sanctuaires de ce dieu dans le royaume napatéen. Les lieux cités pour ces fêtes ne sont pas toujours identifiés, mais ils s'échelonnent du nord au sud depuis Mehat (Abou Simbel) en Basse-Nubie, jusqu'à Maraté, probablement Défaïa, aujourd'hui situé dans la banlieue du Grand Khartoum, en passant par Pnoub (Kerma), Gematon (Kawa), Napata et Méroé.

La majeure partie du texte est toutefois consacrée aux campagnes militaires. Les ennemis qu'avait vaincus son prédécesseur Amannoté-erike quelques années auparavant, les Meded et les Lehlehes, des tribus situées à l'est du Nil, avaient en effet refait leurs forces. Contre les Lehlehes, les plus dangereux, Harsiotef mena une première expédition en l'an 2. En l'an 18, les mêmes ennemis, sous la conduite de leur chef Kharawé, marchèrent sur Méroé, mais Harsiotef réussit à les mettre en déroute.

Enfin, en l'an 23, une seconde attaque lancée sur la capitale et menée par un nouveau chef, Arawé, fut stoppée par les armées royales. Contre les Meded, trois engagements eurent lieu, en l'an 3, 5 et 6, sans que l'on puisse cette fois garantir que ce peuple ait ouvert les hostilités, la mention d'expédition contre des « rebelles », aussi bien dans les textes égyptiens que napatéens, couvrant souvent une opération de razzia destinée à faire du butin. La dernière de ces campagnes, pour laquelle Harsiotef semble s'être personnellement engagé avec des troupes renforcées, porta un coup décisif aux Meded, dont le bétail et les esclaves furent confisqués et partiellement offerts au temple d'Amon de Napata.

C'est très probablement aussi avec l'intention de faire du butin que le roi envoya ses armées contre un peuple appelé les Makha, en l'an 16 et en l'an 35. Il s'agit cette fois non plus des tribus couchitiques situées à l'est du Nil mais des ancêtres des Noubas, qui allaient au IV^e siècle de notre ère envahir la Nubie et lui donner son nom moderne. Les Noubas sont décrits au siècle suivant par le géographe alexandrin Ératosthène comme « un grand peuple habitant à l'ouest du Nil [...], qui n'est pas vassal des Éthiopiens et est divisé en plusieurs royaumes ». Le terme « Nouba », qui vient du méroïtique *nob*, « esclave », n'est évidemment pas leur vrai nom mais une désignation péjorative employée par les Méroïtes quelques siècles plus tard, en concurrence avec le terme neutre *Mho*, « Maghu », qui est une version plus récente de « Makha ». Eux-mêmes, d'après la comparaison entre les langues nubiennes, semblent s'être appelés « Magi » ou « Magur », et c'est une transcription égyptienne de ce terme que l'on retrouve sur la stèle de Harsiotef et de son successeur Nastasen. Il est possible que de jeunes Noubas aient déjà été recrutés des siècles auparavant, de gré ou de force, dans les armées égyptiennes : les textes pharaoniques de la XVIII^e dynastie parlent en effet de guerriers *mâga* ou *mâgi* utilisés comme fantassins auxiliaires, notamment en Nubie. Comme le terme « Makha » dans les stèles napatéennes, le mot *mâga* était déterminé par le signe de l'enfant et parfois celui des jambes. Les Makha semblent avoir été une population d'éleveurs nomadisant dans le Kordofan et jusqu'au sud de l'actuel Khartoum. C'est d'ailleurs leur bétail qui constitue le butin de la campagne de l'an 16, tandis que celui de l'an 25, sans doute faute de place sur la stèle, n'est pas détaillé.

Une expédition en Basse-Nubie, tout près de la frontière égyptienne, est aussi rapportée. Située en l'an 11, elle visait à anéantir cette fois une véritable rébellion, en amont de la deuxième cataracte. Le souverain avait nommé ou confirmé deux gouverneurs d'origine koushite, Baraqo et Sa-Amanise, sur ces terres récemment reconquises. Il est assez probable qu'ils aient décidé d'affranchir leurs principautés respectives de la suzeraineté de Napata. On ne sait si l'Égypte toute proche et redevenue

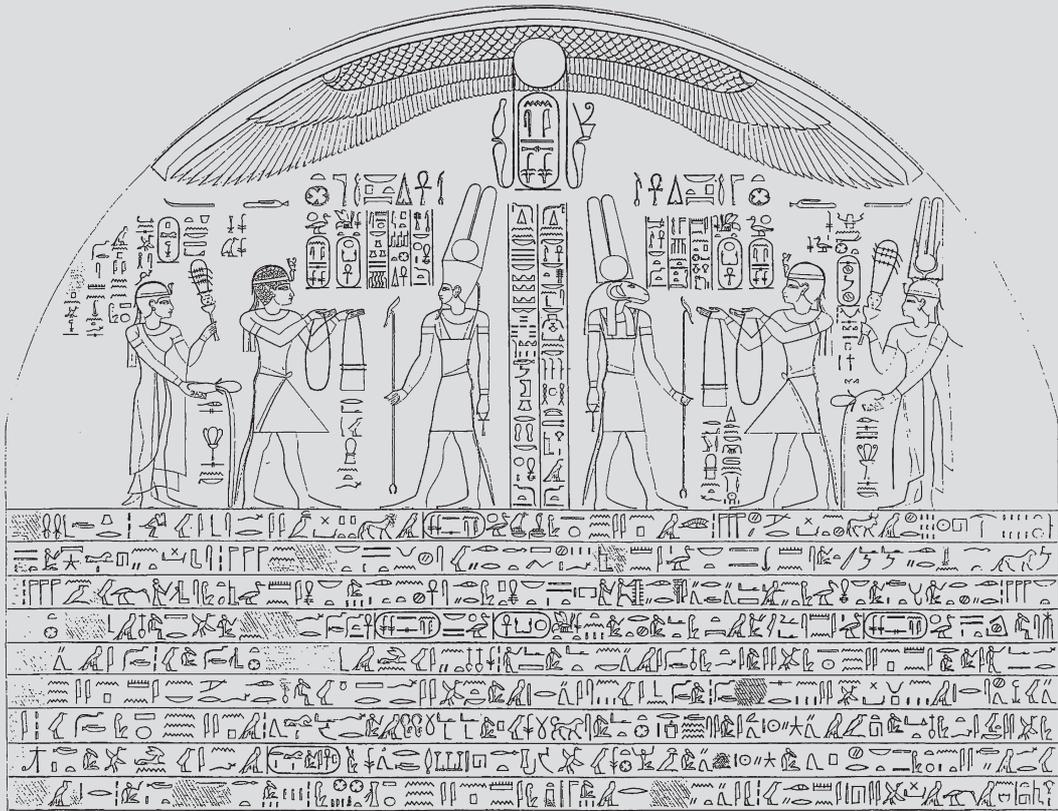
indépendante de 404 à 343 av. J.-C. (XXVIII^e à XXX^e dynasties) a joué un rôle dans cette tentative de sécession. Une armée dépêchée par Harsiotef poursuivit les deux gouverneurs félons jusqu'à Assouan, vainquit leurs troupes et les exécuta.

Harsiotef fut inhumé sous la pyramide n° 13 de la nécropole de Nouri, un large monument situé immédiatement au nord de celui de son père présumé, Amannote-erike. Au nord de la pyramide n° 13 se dresse un autre édifice de taille similaire, portant le n° 14, qui clôt le rang oriental des pyramides royales de Nouri. Sur la base de cette proximité géographique, Reisner a proposé que le souverain de la tombe n° 14 ait été le successeur de Harsiotef. Son nom est Akh-Ariténé (anciennement lu « Akhratañ »). Nous ne possédons d'autre témoignage sur son règne que ce tombeau, incomplètement fouillé en raison de son mauvais état de conservation, et une statue fragmentaire de ce roi trouvée dans le temple d'Amon du Gêbel Barkal, conservée à Boston (MFA 23.735). Cette dernière pièce nous offre toutefois un trésor d'informations sur la chronologie du règne et les relations avec l'Égypte contemporaine. La tête et les pieds ont disparu, mais le modelé du corps, très éloigné des canons athlétiques de la première période napatéenne, montre une mollesse clairement inspirée de modèles égyptiens de la XXX^e dynastie. Le pilier dorsal conserve une titulature abrégée de trois noms, au lieu des cinq traditionnels. Le premier, « taureau puissant, au bras fort, curateur de son père », reprend le nom d'Horus de Nectanébo I^{er} (380-362), « au bras fort », le combinant avec le nom d'Horus de Harsiotef (« taureau puissant qui apparaît à Napata ») et une paraphrase du nom de fils-de-Rê de ce dernier, « Horus, fils de son père ». Cet improbable mélange a au moins l'avantage de placer Akh-Ariténé assez exactement dans une chronologie relative comme successeur de Harsiotef, et son règne dans une chronologie absolue comme ultérieur à l'avènement de Nectanébo I^{er} en 380. Son nom de couronnement, Néferibhor, « beau est le cœur d'Horus », reprend celui d'Amannote-erike, Néferibrê, en substituant Horus au dieu Rê. Enfin, son nom de fils-de-Rê, Akh-Ariténé, contrairement à celui de Harsiotef, est à nouveau méroïtique. Il contient le nom d'une divinité particulièrement révérée dans les siècles suivants par les rois de Méroé, Aritene, qui n'est sans doute rien d'autre que la version méroïtique de l'égyptien Harakhty, « Horus de l'horizon », le faucon solaire qui vole du levant au couchant. Les listes royales établies à partir des travaux de Reisner à Nouri placent après Akh-Ariténé un roi nommé Amanibakhi, dont on ne possède qu'une stèle et une table d'offrandes réutilisées dans une église proche. Le style de ces monuments permet en effet une datation autour de la seconde moitié du IV^e siècle, mais sa position après Akh-Ariténé reste arbitraire, son tombeau n'ayant pas été identifié.

La stèle du roi Nastasen

Le souverain suivant, Nastasen, est probablement situé vers 340 av. J.-C. On ignore ici encore ses liens avec les rois qui l'ont précédé, mais il appartient à la lignée de Harsiotef. Son règne est un des mieux connus parmi ceux des rois napatéens tardifs, grâce à sa stèle datée de l'an 8. Elle provient très certainement du temple d'Amon au Gèbel Barkal et s'est retrouvée après des vicissitudes inconnues à New Dongola. Découverte par un comte allemand, elle fut transportée au Caire et offerte par le khédivé Abbas Pacha au roi de Prusse, si bien qu'elle figure aujourd'hui dans les collections nubiennes du musée Égyptien de Berlin. Inscrite sur deux faces, la stèle compte 68 lignes de texte principal, qui constitue une chronique des premières années de règne de ce souverain (voir encadré p.180). Plus encore que celle de Harsiotef, avec laquelle elle offre de nombreux points communs, elle témoigne de la difficulté croissante des scribes napatéens à maîtriser la langue égyptienne. Elle mélange ainsi l'égyptien de tradition et l'égyptien contemporain, le démotique, mais aussi multiplie les fautes de graphie et de grammaire où l'on peut reconnaître l'influence du méroïtique, la langue maternelle du scribe.

Le cintre de la stèle est orné d'une double scène presque superposable à celle de Harsiotef. À droite, le roi, suivi de sa grande épouse royale Sakhmakh, « fille de roi, épouse royale, maîtresse de l'Égypte », est debout devant Amon de Napata à tête de bélier. À gauche, il est suivi de sa mère, la reine Pelkha, « sœur et mère de roi, maîtresse de Koush », et s'avance vers Amon de Thèbes à tête humaine. Dans les deux cas, le souverain tend un pectoral et un collier d'or au dieu. Sa titulature comporte, comme celle de Harsiotef, trois noms au lieu des cinq traditionnels. Son nom d'Horus, « Taureau puissant aimé de l'Ennéade, qui apparaît à Napata », est une variante de celui que l'on trouve depuis Piankhy jusqu'à Harsiotef. Son nom de couronnement (« roi de Basse et Haute-Égypte »), Ankh-ka-Rê, « que vive l'âme de Rê », est emprunté au roi Anlamani qui régna deux siècles et demi auparavant. Son nom de fils-de-Rê, Nastasen, est méroïtique et reste actuellement intraduisible. De façon générale, à part la présence d'Amon de Thèbes, le titre de « maîtresse de l'Égypte » de la reine Sakhmakh et les termes traditionnels de la titulature royale, l'accent est assez peu mis dans cette stèle sur la revendication de légitimité sur le trône d'Égypte. Au rebours, la royauté sur Koush, la « Terre de l'Arc », donnée à Nastasen par Amon de Napata est appuyée sur des précédents purement koushites, notamment la mention répétée d'Alara, fondateur de la dynastie, au nom duquel est accolé le terme *piankhy* où il faut voir non une confusion avec le conquérant de l'Égypte mais la transcription égyptienne d'un titre méroïtique ancien (*bohe*) désignant une royauté tribale et que nous avons traduit, faute de mieux, par « chef ».



L'intronisation du roi Nastasen

« Alors que j'étais un beau fils (*prince royal*) à Méroé, Amon de Napata, mon bon père, m'appela en me disant : « Viens ! » Alors j'appelai tous les frères royaux qui étaient à Méroé et m'adressai à eux en disant : « Venez, mettons-nous en route pour chercher lequel parmi nous est notre chef. » Ils me répondirent : « Nous n'irons pas avec toi, car c'est toi son beau fils, c'est toi qu'il aime, Amon de Napata, ton bon père. »

Je partis dès l'aube et atteignis Astorese, où je passai la nuit. J'entendis [lacune] qui disaient depuis Napata : « Il sera parmi les dieux (?) de tout le pays. » Je partis à l'aube et j'atteignis Taki, qui est le grand domaine, le jardin qu'a planté le roi Alara, le chef. Laissant à main gauche le poste de garde (?), je trouvai ce temple d'Amon (*un sanctuaire secondaire sur la rive gauche*). Alors vinrent à moi tous les gens du temple d'Amon de Napata, tous les citadins et les notables, pour parler avec moi. Ils me dirent : « Il a étendu devant toi la royauté sur la Terre de l'Arc, Amon de Napata, ton bon père. » Puis tous dirent : « Où [le bateau] devra-t-il aborder ? » Je leur répondis : « Allez, passez le fleuve et annoncez-moi à Amon de Napata, mon bon père. Mettez-vous en chemin, allez vous prosterner devant Amon de Napata ! »

Je descendis alors à l'embarcadère et traversai le fleuve vers le Temple de Rê. Monté sur un grand cheval, je me rendis au grand temple (*celui du Gébel Barkal*). Tous les notables et les prêtres d'Amon se prosternèrent devant moi. Ma louange était dans toutes les bouches. Je gravis la montée et ouvris les grands vantaux. On ouvrit (?) pour moi, le [lacune] ouvrit en grand (?) Karnak (*le sanctuaire d'Amon*) et la Maison de l'Or. Je dis à Amon de Napata, mon bon père, tout ce qui me concernait et tout ce qui était dans mon cœur. Amon de Napata écouta mon discours. Amon de Napata, mon bon père, m'accorda la royauté de la Terre de l'Arc, la coiffe royale du souverain Harsiotef et la puissance du roi Alara, le chef.

Troisième mois de l'inondation, dernier (?) jour. J'ai fait apparaître en procession Amon de Napata, mon bon père, et l'ai fait sortir du grand temple. Il m'a accordé la royauté sur la Terre de l'Arc, Iret, les Neuf-Arcs (*pays étrangers*), les deux rives [du Nil] et les quatre coins [du monde]. J'ai adressé mon beau discours à mon père Rê et à Amon de Napata les paroles que voici : « C'est toi qui as fait cela pour moi, tu as fait que tout le pays et tous les hommes m'écoutent. Tu m'as appelé depuis Méroé pour que je vienne à toi. Tu as étendu devant moi la royauté sur la Terre de l'Arc. Les hommes ne m'avaient pas fait roi au 24^e jour du [mois], alors que tu m'avais [déjà] accordé la royauté. »

Les puissants et les humbles étaient sur le chemin et dansaient de joie en voyant le fils de Rê. Je me rendis sur le lieu du sacrifice, ayant amené deux bœufs à longues cornes. Puis je montai et m'assis sur le trône d'or dans le Karnak d'or (*le sanctuaire d'Amon*), à l'ombre des flabella, en ce jour-là, et tous les gens s'exclamèrent : « Il accomplira de belles choses dans tous les domaines, car Amon de Napata lui a accordé la royauté (vie, santé, force) sur la Terre de l'Arc, à lui, le fils de Rê, Nastasen. Il est monté et s'est assis sur le trône d'or dans le Karnak d'or, à l'ombre des flabella, en ce jour. Il régnera et résidera dans la joie à Méroé. » >>>

extrait de la stèle de l'an 8 de Nastasen, Berlin 2268, lignes 4-21



Stèle de Nastasen,

Berlin ÄMP 2268, d'après Carl Richard

Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten*

und Aethiopien, vol. V, pl. 16.

◀ Le texte montre bien la dualité des capitales du royaume napatéen à partir du règne d'Aspelta. Méroé est la résidence de la famille royale au sein de laquelle a été élevé le nouveau roi et depuis laquelle il régnera, tandis que Napata est la métropole religieuse, le lieu du couronnement principal. La narration semble indiquer que Nastasen parcourt la distance entre les deux capitales en moins de deux jours, avec une halte pour la nuit à Astarese, sans doute un point d'eau (*asta* est le nom méroïtique ancien pour « eau ») au milieu de la Bayouda, la savane sèche qui occupe le bas de la boucle du Nil.

Il est toutefois impossible de parcourir les trois cent cinquante kilomètres qui séparent Méroé de Napata en un si court intervalle de temps. À dos de chameau (qui n'était pas encore utilisé par les Koushites), il faut aujourd'hui entre trois et cinq jours. Il est probable que le voyage s'est fait à cheval, accompagné d'une escorte, en un laps de temps à peu près comparable. C'est d'ailleurs à cheval que le roi, après avoir traversé le Nil, se rend au grand temple d'Amon du Gébel Barkal.

Contrairement à d'autres textes, comme l'intronisation d'Aspelta ou d'Amannot-e-rike, la stèle de Nastasen ne décrit pas de période d'incertitude à la mort du prédécesseur. Le prince héritier propose à ses frères ou ses oncles (« frères royaux ») de l'accompagner à Napata pour que l'oracle choisisse l'un d'eux, mais c'est une politesse de pure forme car sa légitimité semble incontestable, et les éventuels concurrents déclinent l'invitation. Pourtant, le nom « Nastasen » n'inclut pas de divinité, Amon ou Horus ; ce doit être le nom de naissance d'un fils cadet qui ne s'est trouvé en tête de la ligne de succession que par la mort d'un ou plusieurs aînés. L'oracle divin n'est d'ailleurs pas décrit de manière claire et a dû intervenir dans le temple d'Amon juste avant la cérémonie de couronnement. La mention du trône royal installé dans le « Karnak d'or » est particulière au couronnement d'Aspelta. Elle rappelle que Harsiotef avait fait construire dans le temple une chapelle de bois dorée à l'or fin qui a dû justement être utilisée pour l'intronisation de Nastasen.

Le couronnement du nouveau roi se répète pratiquement dans les mêmes termes un mois et demi plus tard à Kawa puis à Kerma, avant son retour au temple du Gébel Barkal où la même cérémonie est répétée. Enfin, comme avant lui Harsiotef, Nastasen se rend au temple de la déesse-chatte Bastet à Tara (le site d'Usli en amont de Napata ?) où sa royauté est confirmée de manière moins formelle. De retour à Napata, la cérémonie du couronnement prend place pour la troisième fois en ce lieu, suivie du descriptif détaillé des offrandes en vaisselle précieuse et en victuailles diverses que le nouveau roi offre au temple d'Amon, faisant écho à une liste similaire sur la stèle de Harsiotef.

Le texte passe alors de manière abrupte à la première des campagnes militaires de Nastasen, qui n'est aucunement datée, mais que l'on situe au tout début du règne. Cet affrontement a fait couler beaucoup d'encre. L'ennemi est en effet un certain Khambasouden qui, sans titre ni origine ethnique, n'est désigné que par son nom. De plus, c'est lui l'agresseur : le texte, très laconique, mentionne simplement qu'«il est venu». La première publication de la stèle par l'égyptologue allemand Johann Heinrich Schäfer, en 1901, était intitulée «*Regierungsbericht des Königs Nastesen, des Gegners des Kambyses*», «la chronique du règne du roi Nastasen, l'adversaire de Cambyse». Pour lui, Khambasouden était clairement la version locale du nom de Cambyse (perse *Kambujiya*, égyptien *Kmbtt*, grec *Kambusès*), dont nous avons évoqué précédemment l'expédition contre le royaume de Napata. Mais la tentative d'invasion de Koush par Cambyse date de 524-523 av. J.-C., soit presque deux siècles avant le règne de Nastasen qui, s'il n'est pas daté avec précision, s'inscrit dans une lignée de souverains contemporains des ultimes dynasties indigènes en Égypte. Le dernier d'entre eux, Nectanébo II (360-343), est supposé, d'après les sources grecques, avoir fui devant l'avancée des Perses d'Artaxerxès III en Haute-Égypte, puis, de là, en Nubie. Une situation assez confuse s'ensuivit. Elle devait durer jusqu'à l'établissement de la «seconde domination perse» sur l'Égypte sous Darius III Codoman. Un roi très peu connu, d'origine libyenne, nommé Khababash, tient certains secteurs de l'Égypte face aux Perses pendant trois ans (338-335).

Khababash pourrait correspondre au Khambasouden de la stèle de Nastasen. L'évocation assez succincte du combat, remporté par les armées du roi koushite dépêchées sur place, s'accorde avec la faiblesse des moyens dont devait disposer cet adversaire malheureux. Si l'on en croit le texte napatéen, sa flotte fut saisie ainsi que son bétail et ses terres, ce qui semble indiquer que Khambasouden aurait pu s'établir en Basse-Nubie ou, selon d'autres commentateurs, prendre fait et cause pour un établissement fondé par Nectanébo II dans la province septentrionale du royaume napatéen. Malheureusement, les rares mentions géographiques accompagnant le récit de la campagne sont des cités dont nous ignorons la localisation et dont les noms complexes s'accordent peu avec les localités relativement bien connues de Basse-Nubie. L'identification de Khambasouden avec Khababash reste donc très fragile.

Les autres campagnes de Nastasen remplissent le reste de la stèle. Comme la première, elles ne comportent pas de dates, étant simplement introduites par une formule expéditive «autre chose encore» (*k.t 'n*), ce qui conduit l'historien László Török à opposer les cérémonies religieuses, datées d'après les archives des temples, et les opérations militaires, empruntées à des sources non datées. On observera que ces sources civiles,

peut-être simplement orales, préfigurent les stèles royales méroïtiques qui ne comportent jamais de dates chiffrées et se contentent d'indiquer sous le règne de quel roi, entouré de quelle reine-mère et de quel prince, se situent les faits. À aucune de ces expéditions Nastasen ne se joint aux troupes. Il se contente d'envoyer une armée, quitte à narrer ensuite les exploits militaires à la première personne : « J'ai accompli un grand carnage, j'ai fait prisonnier leur chef, etc. »

Plusieurs de ces raids sont dirigés contre les mêmes peuples qu'avaient déjà affrontés ses prédécesseurs Amannote-erike et Harsiotef. Ainsi, deux campagnes sont lancées contre les Makha, c'est-à-dire les Noubas (voir ci-dessus, p.177). La première concerne les Makha de Dakana, la deuxième ceux de Sharakha. On ignore si c'est leur localisation géographique ou leur clan qui sont ainsi précisés. Dans les deux cas, les chefs sont capturés, ainsi que toutes les femmes. Parmi les possessions saisies, un nombre absolument incroyable de petit et grand bétail est cité. De la campagne contre les Makha de Dakana, l'armée aurait ramené 209 659 bovins, 505 349 moutons et chèvres. De celle contre les Makha de Sharakha, 203 146 bovins et 33 050 moutons et chèvres. Ces chiffres sont de toute évidence largement exagérés : imagine-t-on le déplacement vers Méroé, à travers la savane sèche, d'un troupeau de 50 km de long, avec toutes les difficultés de ravitaillement que cela suppose ? De plus, le nombre de femmes raziées parmi les Makha de Dakana s'élève à seulement 2 236, ce qui, eu égard au fait qu'il s'agit probablement de femmes nubiles, suppose une population d'environ 15 000 individus pour la tribu entière. Le ratio hommes-bêtes, autour de 47, est bien trop élevé (il est au Soudan actuel de 4,2 dans les campagnes). Les effectifs doivent probablement être divisés par dix et encore cela suppose-t-il que les Makha cités ici habitaient une région plus verdoyante que ne l'étaient le Nord-Kordofan ou les oasis du désert occidental, qui ne bénéficiaient pas au IV^e siècle avant notre ère d'un climat beaucoup plus favorable qu'aujourd'hui. Entre les deux campagnes contre les Makha intervint une expédition dirigée contre deux tribus de localisation et d'identité inconnues, appelées dans le texte Labiru (*Rbjrw*) et Akurukuro (*jkꜣrwkꜣr*). Un énorme butin en bétail, légèrement supérieur à celui tiré des Makha de Dakana, est décompté. Même si, à nouveau, les chiffres doivent être minorés, il semble que seules les régions méridionales sont susceptibles de nourrir un tel cheptel. Le chef suprême de ces deux tribus, un certain Laboden, est capturé et offert à Amon de Napata, sans doute comme serviteur, car il n'y a aucun témoignage de sacrifices humains à l'époque napatéenne.

L'expédition suivante concerne peut-être la région d'Abou Simbel (Mehat), une localité citée également dans la stèle de Harsiotef. Les chiffres du butin en bétail sont à nouveau très élevés pour une contrée

aussi défavorisée, mais ils sont dix fois inférieurs à ceux des Makha. En revanche, de grandes quantités d'or sont saisies (1 212 debens, soit 110 kg), ce qui confirme la localisation de la campagne en Basse-Nubie ou dans son désert oriental, où se trouvaient les riches mines d'or du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba. C'est peut-être aussi dans le nord du Soudan qu'il faut situer une campagne suivante, dirigée contre le pays de Mayoku, un lieu ou une tribu non identifiés. Le butin est en effet assez semblable : un nombre comparable de têtes de bétail et 2 000 debens d'or (182 kg).

Les deux dernières campagnes citées dans la stèle concernent un ennemi bien connu, les Medjay, ici appelés « Medyay » (*Medjy*). Il ne s'agit plus de raids offensifs, manifestement organisés pour razzier hommes et bétails, mais de simples opérations de police pour récupérer des ornements royaux (peut-être des couronnes, le terme utilisé, *ꜥbys*, est un hapax) offerts en son temps aux dieux par le roi Aspelta et volés par cette tribu dans le sanctuaire d'Amon de Kawa et celui de Bastet à Tára. Aucun butin n'est mentionné et il semble que les Medjay, depuis les campagnes de Harsiotef qui, on s'en souvient, avait ponctionné l'essentiel de leurs richesses, vivaient sur les marges du royaume sans causer d'autres dangers que ces larcins ponctuels.

On ignore combien de temps Nastasen vécut au-delà des huit années que compile sa stèle. Un témoignage assez inattendu de son règne a été découvert à la fin des années 1980, lorsque l'égyptologue américain Timothy Kendall, en charge du site, réussit à escalader l'aiguille du Gêbel Barkal où le roi Taharqo avait fait graver une inscription recouverte d'une feuille d'or (voir chapitre précédent, p.152). Or, à gauche de cette inscription, figurent deux petits personnages qui entourent les cartouches de Nastasen. Il est donc assez vraisemblable que ce roi ait fait restaurer le monument de son lointain prédécesseur, ce qui s'accorderait bien avec la piété qu'il manifeste dans sa stèle envers les précédents rois de Koush, d'Alara à Harsiotef, en passant par Aspelta. Cette opération, non enregistrée dans le texte de sa stèle, a pu s'effectuer plus tard durant son règne. À sa mort, Nastasen fut enterré au centre de la nécropole de Nouri (tombe n° 15), faute de place dans le rang principal où avaient été inhumés ses prédécesseurs. Une pyramide de grande taille fut érigée sur son hypogée. Son mobilier funéraire, pourtant largement pillé, comprenait encore beaucoup d'objets en métal précieux lorsqu'elle fut fouillée par Reisner, ce qui laisse supposer une grande richesse initiale. Parmi les pièces les plus remarquables figure un grand miroir d'argent et de bronze, conservé aujourd'hui au musée de Khartoum. Délicatement travaillé, son manche en forme de colonne est flanqué de quatre divinités debout. La sépulture de Nastasen est la dernière en date du cimetière royal de Nouri, fondé par Taharqo et resté en activité pendant plus de trois siècles.

Les rois néo-ramessides, derniers souverains napatéens

La dernière lignée de rois napatéens se caractérise, en effet, par un second changement de nécropole — après celui qu'avait opéré Taharqo en déplaçant à Nouri le lieu des inhumations royales qui jusqu'à son règne avaient eu lieu dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou. Après Nastasen, les rois de Napata sont enterrés au plus près du Gêbel Barkal. Les visiteurs peuvent ainsi découvrir aujourd'hui, à deux cent cinquante mètres à l'est de la montagne sacrée, deux groupes de pyramides. Le secteur nord, situé sur une hauteur, composé de monuments relativement bien conservés, est un cimetière royal d'époque méroïtique, érigé autour du début de notre ère. En contrebas, le groupe sud, très érodé, est le lieu d'éternité des derniers rois napatéens. Reisner, qui avait fouillé les pyramides de Barkal Sud dont le matériel funéraire s'était avéré fortement pillé et sans doute assez pauvre à l'origine, n'y avait découvert aucune inscription et pensait que les souverains enterrés en cet endroit appartenaient à une dynastie collatérale limitée au nord du royaume. Sur des critères architecturaux, il attribua leurs règnes à la charnière entre le IV^e et le III^e siècle avant notre ère. Ses successeurs, notamment Macadam, qui édita les volumes de rapport des fouilles de Reisner, mirent en relation les cinq pyramides de rois que contenait le groupe de Barkal Sud avec les noms de cinq souverains attestés par des inscriptions des temples de Kawa : Gatisen (Aktisanès), Aryamani, Kashtamani, Piankhy-erike-qo et Sabrakamani. Mais la théorie d'une dynastie parallèle fut abandonnée, leurs règnes remplissant l'intervalle de quelques décennies qui sépare Nastasen du premier souverain méroïtique.

L'une des caractéristiques de ces rois était de posséder une titulature rappelant celle de Ramsès II et de ses successeurs directs : *Mry-Jmn* « aimé d'Amon » (Gatisen, Aryamani, Kashtamani, Sabrakamani); *Mn-mj'.t-R'* « l'Équité de Rê est endurente » (Gatisen); *Wsr-mj'.t-R'* « l'Équité de Rê est puissante » (Aryamani); *Stp-n-R'* « élu de Rê » (Gatisen, Aryamani). Aussi l'habitude s'est-elle prise de les nommer les « Néo-Ramessides », une appellation bien pompeuse pour des monarques si mal connus. Leur position chronologique a été plusieurs fois contestée, certains chercheurs friands de controverses voulant en faire non les derniers mais, au contraire, les premiers souverains de Napata, ancêtres de la XXV^e dynastie. Leurs titulatures s'accordent certes avec les pharaons de la XIX^e et XX^e dynasties mais aussi avec celles qu'adoptèrent les premiers rois macédoniens d'Égypte, Alexandre le Grand, Philippe Arrhidée et Ptolémée I^{er}. De plus, les textes égyptiens partiellement conservés d'Aryamani et de Sabrakamani, au niveau de la langue et de la phraséologie, se situent dans la continuité des stèles napatéennes tardives.

Le règne des Néo-Ramessides est donc contemporain du commencement de la dernière dynastie pharaonique, celle des Lagides. Sans doute la fin de la seconde domination perse (338-332 av. J.-C.) et, après la défaite de Darius III Codoman, le règne sur l'Égypte d'Alexandre (332-323) et de son demi-frère Philippe Arrhidée (323-317) correspondent-ils au règne de Nastasen. De l'ordre de ses successeurs néo-ramessides, nous savons juste que Piankhy-erike-qo est cité dans l'inscription de Sabrakamani comme son prédécesseur. Et il est de tradition de placer Gatisen en premier. Il est l'un des rares souverains de Koush cité par son nom dans un document en grec. En effet, le polygraphe Diodore de Sicile utilise un texte de l'historien Hécatée d'Abdère sur l'histoire de l'Égypte pour relater l'invasion de ce pays par un roi « éthiopien » nommé Aktisanès au temps d'Amasis (570-526) et sa sage gestion des criminels par bannissement. Or, Hécatée résidait à Alexandrie au début du règne de Ptolémée I^{er}, entre 317 et 305. Sa narration est en bonne partie fantaisiste, inspirée sans doute par la campagne contre la Basse-Égypte menée par Piankhy. Il n'y a pas eu bien sûr de nouvelle invasion koushite de l'Égypte sous Amasis. Le récit n'est qu'un prétexte pour opposer un souverain tyrannique (Amasis) à un monarque éclairé (Aktisanès) et fait écho à l'opposition entre Cambyse et le roi « éthiopien » dans l'*Histoire* d'Hérodote que nous avons relatée ci-dessus. Mais il semble que, pour donner un peu de réalité à son conte, Hécatée ait utilisé le nom d'un souverain napatéen connu de ses contemporains. L'absence de la voyelle initiale dans le nom transcrit en égyptien est déroutante, mais cette élision est attestée plus tard en méroïtique. Le « g » n'étant pas phonologique en méroïtique, on doit plutôt supposer un « k » comme en grec. Le sens du nom Gatisen-Katisen-Aktisanès est inconnu, mais il paraît composé des mêmes éléments finals que celui de Nastasen, son prédécesseur présumé.

Le cartouche de ce roi apparaît dans quelques vestiges architecturaux inscrits retrouvés au Gébel Barkal ou dans ses environs, notamment à Nouri et très récemment à Hageir, en amont d'el-Kourrou. Ces éléments laissent supposer une importante activité de construction dans les temples de la région de Napata, mais ils apportent peu d'éclairage sur le règne de ce souverain. Sa sépulture elle-même reste indéterminée : on a tour à tour supposé que la pyramide Barkal n° 11, la plus massive du groupe et la seule de dimensions comparables à celles de Nouri, était la sienne ou celle de son successeur présumé, Aryamani. Ce dernier est mieux connu par sa stèle de Kawa, réutilisée dans le pavement du temple A où elle a été retrouvée par l'archéologue britannique Macadam. Une seconde stèle brisée découverte à proximité lui est aussi attribuée, bien que la titulature originelle soit perdue. Les deux monuments recensent les offrandes au temple d'Amon

entre l'an 3 et l'an 24, ce qui indique un règne de très longue durée. C'est pour cette raison qu'on lui attribue aujourd'hui la grande pyramide Barkal n° 11. Le nom même du souverain n'est pas certain : son cartouche se lit «Ary (ou Aly), aimé d'Amon». Macadam a supposé que le nom d'Amon (Amani en méroïtique), inscrit au début en antéposition honorifique, était placé en facteur commun au nom et à l'épithète, si bien que l'on devait lire «Ary-amani, aimé d'Amon». Mais d'autres spécialistes lisent son nom simplement Ari ou Ary.

Le cintre de la première stèle d'Aryamani, aujourd'hui conservée à la Ny Carlsberg Glyptothek de Copenhague, présente le roi accomplissant une offrande d'encens à la triade thébaine : Amon à tête humaine, Mout et Khonsou. La gravure est en bas-relief et non en creux comme dans les stèles de Harsiotef et Nastasen. Le souverain porte un large pagne bouffant, des sandales à boucles immenses, et sa coiffe est surmontée d'un piton où est juché le vautour de la déesse Nekhbet aux ailes déployées, le tout lui conférant une silhouette fantasmagorique, d'autant que les détails internes sont en grande partie arasés. Trois veaux décapités, pattes en haut, surmontés de leurs têtes et de viscères, semblent flotter dans l'air entre le roi et Amon-de-Thèbes assis sur son trône. Les légendes accompagnant les personnages, au lieu d'être détachées signe par signe comme il est de tradition en Égypte, sont traitées à l'économie : seul le panneau rectangulaire qui les porte est détourné en bas-relief, les hiéroglyphes y étant incisés en creux. Toutes ces caractéristiques annoncent la sculpture méroïtique et notamment les scènes des chapelles funéraires de Méroé Beg. N. 11 et 12, datées du II^e siècle avant notre ère. Le texte de la stèle et de la suivante est très abîmé et souvent fautif. Il détaille les offrandes, essentiellement des bovins et de la bière, régulièrement attribuées par le souverain au temple de Kawa.

Des deux successeurs présumés d'Aryamani, nous ignorons tout. Le premier est un nom à la lecture controversée, Kashtamani, retrouvé sur une feuille d'or dans le temple A de Kawa, et qui semble formé sur le nom de Kashta, l'un des glorieux ancêtres des rois koushites. L'adjonction de l'épithète «aimé d'Amon» et sa présence à proximité des stèles néo-ramessides laissent supposer qu'il s'agit d'un représentant de cette dynastie. Quant à son successeur présumé, Piankhy-erike-qo, il est simplement cité dans la stèle de Sabrakamani comme «fils de Rê» et «juste de voix», ce qui suffit pour l'identifier comme le roi auquel le nouveau souverain a succédé. Son nom méroïtique signifie «c'est lui, l'(enfant) engendré par le chef» (voir p. 179 notre commentaire de la stèle de Nastasen pour «*piankhy*» utilisé comme titre).

Le dernier roi de cette dynastie est Sabrakamani. Il s'agit d'une transcription approximative d'un composé méroïtique qui comportait très certainement les noms des dieux Amon et Shébo, aussi connu

sous le nom de Sébiouméker, une version locale d'Atoum. Ce souverain n'est connu que par une inscription très fragmentaire, ajoutée sur un mur du grand temple de Kawa au-dessus de celle d'Amannote-erike, d'un siècle et demi antérieure. Le peu qui reste du texte imite d'ailleurs la narration de ce grand ancêtre : la légitimation du nouveau souverain à la mort de son prédécesseur et le détail des offrandes à l'Amon de Kawa et celui de Pnoub. Comme pour les précédents, on ignore la durée de son règne et dans laquelle des tombes de Barkal il fut inhumé : on a supposé que c'était la grande pyramide Bar. 8, mais un fragment de relief retrouvé dans les ruines de la chapelle semble indiquer que cette sépulture fut celle d'une reine plus tardive.

Avec ce dernier souverain s'achève la lignée des monarques napatéens. Comme ils étaient installés depuis près de trois siècles dans leur résidence royale de Méroé, il est certain que le lien avec l'ancienne métropole religieuse de Napata s'était affaibli au fil du temps. Des relations matrimoniales s'étaient sans doute tissées avec des clans locaux de la région de Méroé. Deux nécropoles princières, Begrawwiya Ouest et Sud, coexistaient depuis le début de la royauté napatéenne. La première, implantée dans la plaine à l'ouest de la cité, semble avoir abrité les sépultures des princes locaux de Méroé, tandis que la seconde, Begrawwiya Sud, située sur les collines qui, encore plus à l'ouest, surplombent la région, a accueilli les inhumations des membres subalternes de la famille royale napatéenne. En effet, les souverains, leurs mères et leurs épouses étaient enterrés près de Napata dans les nécropoles royales de Nouri, puis de Barkal Sud. Vers 280-270 av. J.-C., monte sur le trône de Koush un nouveau roi qui, à sa mort, choisira de se faire inhumer non plus aux alentours de Napata, mais dans le cimetière sud de Begrawwiya. À partir de son règne, seul Begrawwiya Ouest subsiste comme nécropole princière, Begrawwiya Sud (puis Begrawwiya Nord quand celle-ci sera saturée) étant réservée au cercle du pouvoir, comme autrefois Nouri ou Barkal Sud. Tout cela semble indiquer que la famille royale est désormais unie avec le clan local. Le transfert de la nécropole royale de Napata à Méroé est donc vraisemblablement lié à un changement de dynastie ■



des temples dans la savane

le royaume de Méroé

290 av. J.-C.-350 apr. J.-C.

Avec l'installation sur le trône d'Égypte d'une dynastie macédonienne, les Lagides (305-31 av. J.-C.), les Grecs entrèrent en contact direct avec le royaume de Koush, cette terre qu'ils nommaient « l'Éthiopie ». Ils étaient *a priori* bien disposés envers leurs nouveaux voisins, qu'Homère et Hérodote avaient décrits en des termes élogieux, les parant de toutes les vertus du corps et de l'esprit, ainsi que nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent. Si les Grecs connaissaient une certaine forme de xénophobie, opposant leur culture à toutes les autres qualifiées de « barbares », ils étaient exempts de racisme, qui n'apparaîtra que tard dans la culture occidentale. Les Noirs étaient pour eux une humanité simplement différente sur le plan physique. Les quelques exemples de vases grecs du v^e siècle, canthares ou œnochoés, opposant sur leurs panses deux visages en relief, l'un européen, l'autre africain, montrent que cette diversité physique était reconnue, voire magnifiée, mais n'était pas matière à hiérarchisation.

Koush et la dynastie ptolémaïque

Or, maintenant que les deux royaumes, hellénistique et koushite, étaient face à face, les réalités de la géopolitique allaient s'imposer. Comme précédemment, l'enjeu principal en était la Basse-Nubie et ses mines d'or. Il semble que, dès le changement de pouvoir en Égypte, le royaume koushite (sans doute durant les derniers règnes napatéens) ait réagi en fortifiant sa présence militaire en Basse-Nubie et en testant les défenses du nouvel occupant. Peut-être dès le règne de Ptolémée I^{er} Sôter (305-283) et de manière sûre au début du règne de son successeur Ptolémée II Philadelphe (283-246), des escarmouches sont lancées par les Koushites sur les cités frontalières d'Assouan et Éléphantine. Vers 274, Ptolémée Philadelphe envoie une expédition qui s'empare de la Basse-Nubie jusqu'à Bouhen, aux abords de la deuxième cataracte. La région est alors divisée en deux provinces : le Dodécaschène (terre des 12 schènes, soit 128 km), entre Assouan et Hiéra Sycaminos (moderne Maharraqa), et le Triacontaschène (terre des 30 schènes, soit 320 km), au sud jusqu'à la deuxième cataracte. Les revenus du Dodécaschène sont attribués au temple d'Isis de Philae, dont les Ptolémées vont faire un complexe religieux d'importance nationale.

Parallèlement aux opérations militaires, une nouvelle diplomatie fut mise en place pour assurer la continuité des échanges avec le royaume koushite. La politique de prestige des Lagides et le rayonnement de la nouvelle capitale, Alexandrie, construite par Ptolémée I^{er}, rendaient nécessaire l'acquisition de matériaux luxueux comme l'ivoire et l'ébène, les peaux de fauves et les plumes d'autruche, mais aussi d'esclaves exotiques, très appréciés dans le monde hellénistique, et, nouveauté dans l'arsenal militaire,

Ergaménès et le mythe grec de la fondation du royaume de Méroé

introduite depuis les campagnes d'Alexandre en Inde, d'éléphants de combat. À ces besoins commerciaux s'ajoutaient la soif de connaissances et la curiosité scientifique qui caractérisaient la culture grecque et qui s'incarnaient depuis peu dans la grande bibliothèque d'Alexandrie édifiée sous Ptolémée Sôter. Aussi vit-on fleurir à partir du début du III^e siècle des traités littéraires ou géographiques dont l'Éthiopie était, en partie ou en totalité, la matière. Certains de ces polygraphes sont supposés avoir voyagé jusqu'à Méroé, comme Dalion et Bion de Soles, tous deux auteurs d'ouvrages appelés *Aithiopika* (les Éthiopiennes), ou Aristocréon, un géographe. D'autres, comme Ératosthène, directeur de la bibliothèque d'Alexandrie et célèbre pour avoir le premier calculé la circonférence de la Terre, ou comme Agatharchide de Cnide, secrétaire à la cour de Ptolémée VI Philopator, se sont reposés sur les récits des voyageurs et les archives alexandrines. Aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu entier et seules nous sont connues des citations plus ou moins fidèles dans les œuvres de Diodore de Sicile (90-30 av. J.-C.), Strabon (64 av. J.-C.-21/25 apr. J.-C.), Pline l'Ancien (23-79 apr. J.-C.) et Athénée de Naucratis (170-230 [?] apr. J.-C.).

L'un de ces fragments a revêtu une grande importance dans l'histoire de la nubologie, car il est à l'origine de la division traditionnelle, actuellement contestée mais toujours en usage, entre royaume de Napata et royaume de Méroé. Ce passage emprunté à Agatharchide de Cnide est cité par Diodore de Sicile dans sa *Bibliothèque historique* :

« De tous les faits, le plus étrange concerne la mort des rois. À Méroé, en effet, les prêtres qui honorent les dieux et leur rendent le culte occupent le rang le plus élevé et le plus puissant si bien que, lorsqu'ils le décident, ils envoient au roi un messager lui ordonnant de mourir, (ajoutant) que c'est un décret divin rendu par l'oracle et qu'en aucun cas un simple mortel ne peut négliger les ordres des immortels. [...] Précédemment, les rois obéissaient aux prêtres, non qu'ils y fussent contraints par la force ou les armes, mais parce que leur esprit était soumis à cette superstition. Or, au temps de Ptolémée II, le roi des Éthiopiens, Ergaménès, qui avait reçu une éducation grecque et agissait en philosophe, fut le premier à dédaigner cet ordre. Il prit une décision digne d'un roi et, entouré de soldats, entra dans le saint des saints, où se trouvait le naos d'or des Éthiopiens. Il égorgea tous les prêtres et, ayant aboli cet usage, engagea des réformes selon ses propres principes. »

Lorsque Reisner fouilla les cimetières royaux de Méroé, Begrawwiya Sud et Nord, deux rois furent identifiés portant des noms très semblables à l'Ergaménès cité par Agatharchide. Le premier était lu Arakakamani à l'époque (tombe Beg. S. 6) et le second Arqamani ou Arkamani (Beg. N. 7). C'est ce dernier, postérieur de plusieurs décennies, qui fut assimilé au souverain de la légende, car Reisner pensait que, jusqu'à son règne, l'État koushite avait été divisé en deux royaumes, l'un autour de Napata (les Néo-Ramessides), l'autre autour de Méroé. Une fois abandonnée cette théorie, dans les années 1960, Arakakamani, lu désormais Arkamaniqo, fut assimilé à Ergaménès. Son tombeau de Begrawwiya Sud est en effet la première tombe royale de Méroé. Une interprétation historique nouvelle, fidèle à la narration d'Agatharchide, se mit en place: le royaume napatéen sur le déclin aurait été une théocratie où les prêtres d'Amon de Napata exerçaient la réalité du pouvoir. Ergaménès aurait mis fin à cet empiètement des religieux sur les prérogatives royales par un violent coup d'État, aurait transféré la capitale de Napata à Méroé et y aurait inauguré une nouvelle nécropole royale. Cette rupture politique et religieuse permettait de distinguer deux phases successives dans l'histoire koushite: le royaume de Napata et le royaume de Méroé.

Certains détails du récit d'Agatharchide sont en effet convaincants: si le temple d'Amon de Napata n'y est pas cité, la mention de l'oracle, qui présidait, on s'en souvient, au choix des souverains, et celle de la chapelle dorée construite par Amannote-erike et utilisée pour l'intronisation de Nastasen sont conformes à la réalité. Le nom du roi, Ergaménès, même s'il est quelque peu hellénisé, est reconnaissable. En fait, l'élément *-qo* final n'est qu'une formule de présentation («c'est lui X»). On le trouve fréquemment ajouté *ad libitum* à l'époque méroïtique, alors qu'il est constitutif du nom sous la XXV^e dynastie (comme dans Shabaqo ou Taharqo). Par conséquent, le nom du roi de Beg. S. 6 est bien Arkamani, premier du nom, alors que le souverain de Beg. N. 7 est Arkamani II, offrant un des exemples rarissimes de réutilisation d'un nom royal dans l'histoire méroïtique. La date de son règne, malgré l'imprécision qui règne sur la chronologie de ces époques, s'accorde également avec le début de celui de Ptolémée II. Il est bien de surcroît le premier souverain à n'être plus inhumé dans la région napatéenne.

Mais ce scénario ne tenait pas compte de plusieurs éléments. La capitale politique était déjà Méroé depuis longtemps. Hérodote, par exemple, au V^e siècle avant notre ère, n'en connaît pas d'autre et ne cite pas le nom de Napata. D'autre part, ni le culte d'Amon, ni le rayonnement de Napata ne semblent connaître d'éclipse durant toute la période méroïtique. Les noms des trois premiers rois de Méroé, Arkamani I^{er}, Amanislo et Amanitékha, comportent d'ailleurs toujours le nom d'Amon, «Amani» en méroïtique. Aussi l'historien hongrois László Török, dont les ouvrages

font aujourd'hui référence, proposa-t-il dans les années 1990 une nouvelle interprétation qui minorait la rupture entre les deux royaumes. Le récit d'Agatharchide contient en effet des éléments recyclés de mythes anciens, que l'on trouve par exemple chez Hérodote. On ajoutera que le massacre des prêtres rappelle étrangement le mythe du roi Busiris, une légende grecque selon laquelle Héraclès, sur le point d'être sacrifié sur l'ordre de ce roi légendaire d'Égypte, brisa ses chaînes et tua les prêtres qui devaient procéder à son immolation. De manière générale, le récit emprunté par Agatharchide est pour Diodore un prétexte pour opposer la superstition à l'esprit rationnel éclairé par la philosophie grecque. Ergaménès est en quelque sorte un Socrate armé qui se serait révolté contre le verdict de ses juges.

Les débuts du royaume de Méroé : rupture et continuité

On ne peut toutefois rejeter au rang de mythe ou de parabole l'ensemble du récit : il est certain qu'Ergaménès/Arkamani est le premier roi inhumé à Méroé. Pour Török, cette rupture correspond à un changement de dynastie qui s'est peut-être effectué dans la violence. Il rappelle que le nom de couronnement égyptien adopté par Arkamani I^{er} était *Khenem-ib-Rê*, « le cœur de Rê se réjouit ». Or, c'était originellement celui du pharaon Amasis de la XXVI^e dynastie, un ancien général (il avait participé à l'expédition de Psammétique II contre Koush) qui avait déposé son prédécesseur. Pour Török, Arkamani I^{er} assumait ainsi une légitimité obtenue par la force et non héritée par les liens du sang. Selon cette nouvelle interprétation, l'arrivée au pouvoir d'Arkamani I^{er} constitue une rupture politique et dynastique, mais non une révolution idéologique et religieuse. Il est d'ailleurs assez probable que la lignée des rois napatéens avait déjà connu plusieurs fois des changements dynastiques, et les stèles d'intronisation d'Aspelta et de Harsiotef contiennent des éléments en ce sens. Il n'y aurait donc pas entre le royaume de Napata et celui de Méroé de solution de continuité brutale, la différence principale résidant dans le choix du lieu d'inhumation royale.

Au fil du temps, le royaume de Méroé va toutefois développer des caractéristiques qui diffèrent des usages napatéens. Certaines d'entre elles sont en place dès le début et sont vraisemblablement liées aux particularités de l'île de Méroé, la province méridionale à laquelle se rattachait la nouvelle dynastie. La première concerne le costume royal. Dans les représentations napatéennes, le monarque est généralement vêtu d'un pagne court à devant, comme aux époques pharaoniques anciennes. En revanche, les souverains méroïtiques arborent un costume complexe, dit « tripartite », composé d'un manteau ajusté de lin blanc, d'une longue cordelière à glands descendant le long du torse jusqu'aux chevilles et d'une large écharpe à franges

teinte en rouge, passée sur une épaule et tombant jusqu'à la taille de l'autre côté. En revanche, les couronnes restent les mêmes, avec une prééminence de la calotte koushite et de l'imposante couronne composite *hemhem*, formée d'un échafaudage de faisceaux de papyrus, de disques solaires et de cobras sur deux cornes torsadées. Restent également en usage le collier ouvert à pendentifs terminés par des têtes de béliers (déjà présent dès les débuts de la XXV^e dynastie) et les sandales, souvent très ornementées. De façon générale, la tenue royale méroïtique, volontiers surchargée de bijoux en tout genre, contraste avec la sobriété du costume napatéen.

Une autre nouveauté apparue dès les premiers règnes méroïtiques est le rôle politique accru des femmes de la famille royale. Certes, la reine-mère notamment tient le second rang protocolaire dans les stèles napatéennes, où elle est souvent appelée «maîtresse de Koush». Mais, à Nouri, la principale nécropole napatéenne, tous les souverains identifiés sont des rois, occupant de leurs imposants monuments le cœur de l'espace funéraire, tandis que les reines, mères ou épouses, sont inhumées dans une annexe, située au nord-ouest, sous des pyramides de dimensions réduites. Dans la partie méroïtique de la nécropole de Begrawwiya Sud à Méroé, rois et reines partagent en revanche un espace commun, un usage qui avait toutefois commencé dès la fin de l'ère napatéenne, dans le cimetière de Barkal. Mais, surtout, les deux reines présentes, Bartaré (Beg. S. 10) et Kanarta (Beg. S. 4), sont figurées en costume tripartite de souverain méroïtique et sont coiffées de la calotte royale koushite. Au-dessus du nom de Bartaré est gravée la mention « fils (*sic*) de Rê » et « roi de Haute et Basse-Égypte ». On a suggéré que Bartaré ait été la mère de Sabrakamani, le dernier (?) des rois de Napata, mais, en ce cas, on attendrait qu'elle ait été inhumée à Barkal Sud, comme les autres reines néo-ramessides. Il serait plus judicieux de faire d'elle la mère d'un des deux premiers rois méroïtiques, Arkamani I^{er} ou Amanislo, et de Kanarta, la mère ou la grande épouse d'Amanislo. L'une comme l'autre ont apparemment exercé le pouvoir suprême, en tant que régentes, lors de la minorité de leurs fils, plutôt qu'en tant que souveraines à part entière, comme on en verra des exemples aux siècles suivants. Malgré leurs atours et leurs titres royaux, elles ne disposent en effet que de monuments de petite taille, éclipsés par la masse des deux pyramides d'Arkamani I^{er} et d'Amanislo.

Amanislo, des lions de Prudhoe à l'opéra de Verdi

Sur le règne d'Arkamani I^{er}, on ne dispose pas d'éléments plus précis que le récit légendaire d'Agatharchide, ses deux noms et la localisation de sa sépulture en un nouveau lieu. Son successeur, Amanislo, est à peine mieux connu. Sa pyramide et celle de sa mère ou épouse Kanarta,

ainsi que quelques autres petits monuments pour des membres de sa famille, occupent les dernières places disponibles sur l'affleurement gréseux où fut bâtie la nécropole de Begrawwiya Sud. On possède une trace de son activité par ses cartouches gravés sur les deux statues de lion en granite rouge transportées en Angleterre par Lord Prudhoe et données en 1835 au British Museum.

Originellement érigées par Amenhotep III devant le temple de Soleb, elles furent très vraisemblablement transférées au Gêbel Barkal sur l'ordre de Piankhy lors de l'aménagement du grand temple d'Amon, en même temps que les mieux conservés des béliers de Soleb. Cette hypothèse est plus plausible que celle, plus souvent évoquée, d'un transport depuis Soleb sous Amanislo lui-même, d'une part parce qu'elle économise les déplacements et d'autre part parce qu'il est peu vraisemblable que ces deux statues magnifiques, bien plus remarquables que les béliers, aient été laissées en place par Piankhy. Amanislo les fit transférer d'un lieu inconnu, sans doute le grand sanctuaire d'Amon, pour orner la voie processionnelle qui reliait le palais cérémoniel B 1200 aux temples, celle qu'empruntaient les rois pour leur couronnement.

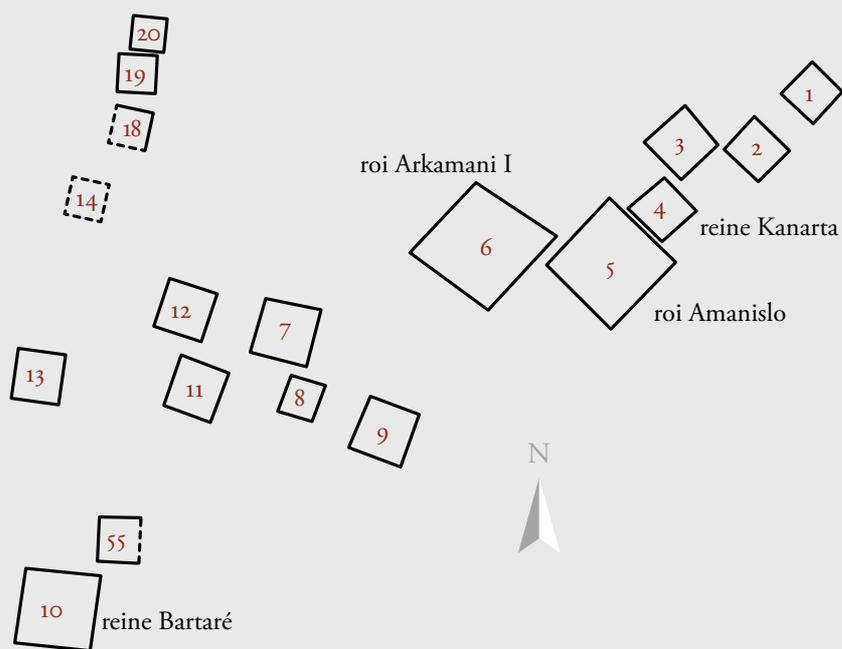
Alors que Piankhy et ses successeurs s'étaient abstenus d'y inscrire leur nom, Amanislo y fit graver ses deux cartouches. Son nom de couronnement, Ankh-Nefer-ib-Rê, « que vive Néféribrê », renvoie curieusement non au dieu Rê directement, mais à un lointain prédécesseur, Amannot-e-ri-ke, qui avait choisi Néféribrê comme nom de couronnement. Mais il contient également la mention du « cœur de Rê » (ib-Rê) présente également dans le nom de couronnement de son prédécesseur Arkamani I^{er}. Son nom de naissance est transcrit en égyptien *Jmn-jsr*, où l'hiéroglyphe de la bouche peut représenter aussi bien un « r » qu'un « l » méroïtique, voire un « d » intervocalique (rétroflexe). Comme, de plus, il n'est pas exclu que le nom d'Amon, *Jmn* en égyptien, Amani en méroïtique, soit placé en antéposition honorifique, de nombreuses lectures sont possibles, d'autant que l'élément noté *jsr* en égyptien n'est pas identifié en méroïtique : Asalo-Amani, Asaro-Amani, Amani-asalo, Amanisedewa, etc. La lecture Amanislo, suggérée par Dunham dans la publication des fouilles de Reisner, repose sur une interprétation *Amani-se-l-o*, « c'est celui d'Amon », très discutable, entre autres parce qu'elle ne tient pas compte de l'initiale vocalique de *jsr*.

Le nom, connu dès 1835 par les lions de Lord Prudhoe, avait été transcrit Amonasro par Auguste Mariette, le grand égyptologue français, nommé directeur des Antiquités au Caire par le khédivé d'Égypte. Or, le successeur de ce dernier, Ismaïl Pacha, se mit en tête de faire représenter un grand opéra comme point d'orgue des festivités de l'inauguration

du Canal de Suez. Mariette fut chargé d'imaginer l'intrigue et de superviser les costumes et les décors. La musique fut commandée à Verdi et le livret à Ghislanzoni. En décembre 1871, la première d'*Aïda* eut lieu à l'Opéra khédival du Caire, construit pour l'occasion. Le scénario imaginé par Mariette mettait en scène une guerre entre Égyptiens et « Éthiopiens » et, parmi les rares noms de rois koushites connus alors, il choisit le nom d'Amonasro pour le *re d'Étiopia*, père d'Aïda. Bien entendu, l'histoire est entièrement fictive car on n'a aucune trace de conflit entre Égyptiens et Koushites au début de la période méroïtique. Mais il est assez amusant de voir par quels concours de circonstances, depuis le transport des lions de Soleb à Napata, puis de Napata à Londres, Amonasro/Amanislo est devenu, du moins pour les mélomanes, le plus connu des rois méroïtiques, alors même qu'on ignore presque tout de son règne. Le fait qu'il ait rénové le palais cérémoniel du Gêbel Barkal montre en tout cas la continuité de la dévotion royale envers Amon de Napata à l'époque méroïtique, en contradiction avec le mythe grec d'Ergaménès. Amanislo a peut-être fait exécuter des travaux également à Semna, en Basse-Nubie, où apparaît un cartouche qui pourrait renfermer son nom.

Après l'inhumation d'Amanislo, il ne restait plus de place dans le cimetière sud de Begrawwiya. Un nouvel emplacement également en hauteur, de l'autre côté d'une petite vallée, fut donc choisi à proximité : Begrawwiya Nord (en abrégé Beg. N). Depuis près d'un siècle, le sable a envahi en partie le lieu, ajoutant à la beauté du paysage par l'opposition de couleur entre les dunes blondes et les monuments de grès noir, mais contribuant aussi à la dégradation des gravures dans les chapelles funéraires laissées à ciel ouvert. C'est là, jusqu'à la fin du royaume de Méroé, que furent enterrés les souverains, rois et reines régnantes, au nombre d'une quarantaine, plus deux princes. Le premier, Amanitékha, n'est connu que par son double cartouche rescapé de sa chapelle funéraire détruite (Beg. N. 4). Son nom de couronnement, Men-ib-Rê, « stable est le cœur de Rê », le situe clairement dans la lignée d'Arkamani I^{er} (Khenem-ib-Rê) et Amanislo (Ankh-Nef-ib-Rê). D'un possible successeur, on ne possède qu'une titulature incomplète retrouvée sur des blocs issus d'un monument détruit à Begrawwiya Nord. Elle est composée de trois des cinq noms traditionnellement dévolus aux pharaons. Le premier, le nom d'Horus, commence par « Taureau puissant », comme la plupart des rois de Napata, et n'apporte donc aucune information spécifique. En revanche, le nom d'« Horus d'or » du second est plus significatif, puisqu'il contient le segment *jrj ḏḥ.t*, « celui qui fait le bien », attesté dans la titulature de Ptolémée III Évergète I^{er} (246-222 av. J.-C.). Elle permet de placer le règne de ce souverain vers le milieu du III^e siècle.

nécropole de Begrawwiya Sud (Méroé)



Claude Rilly, D. Bonardelle (CNRS-Llacan)

le Soudan

198

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Méroé, Beg. S. 7, relief de la chapelle d'un chef d'armée.

Méroé, Beg. N. 11: Anubis. ►

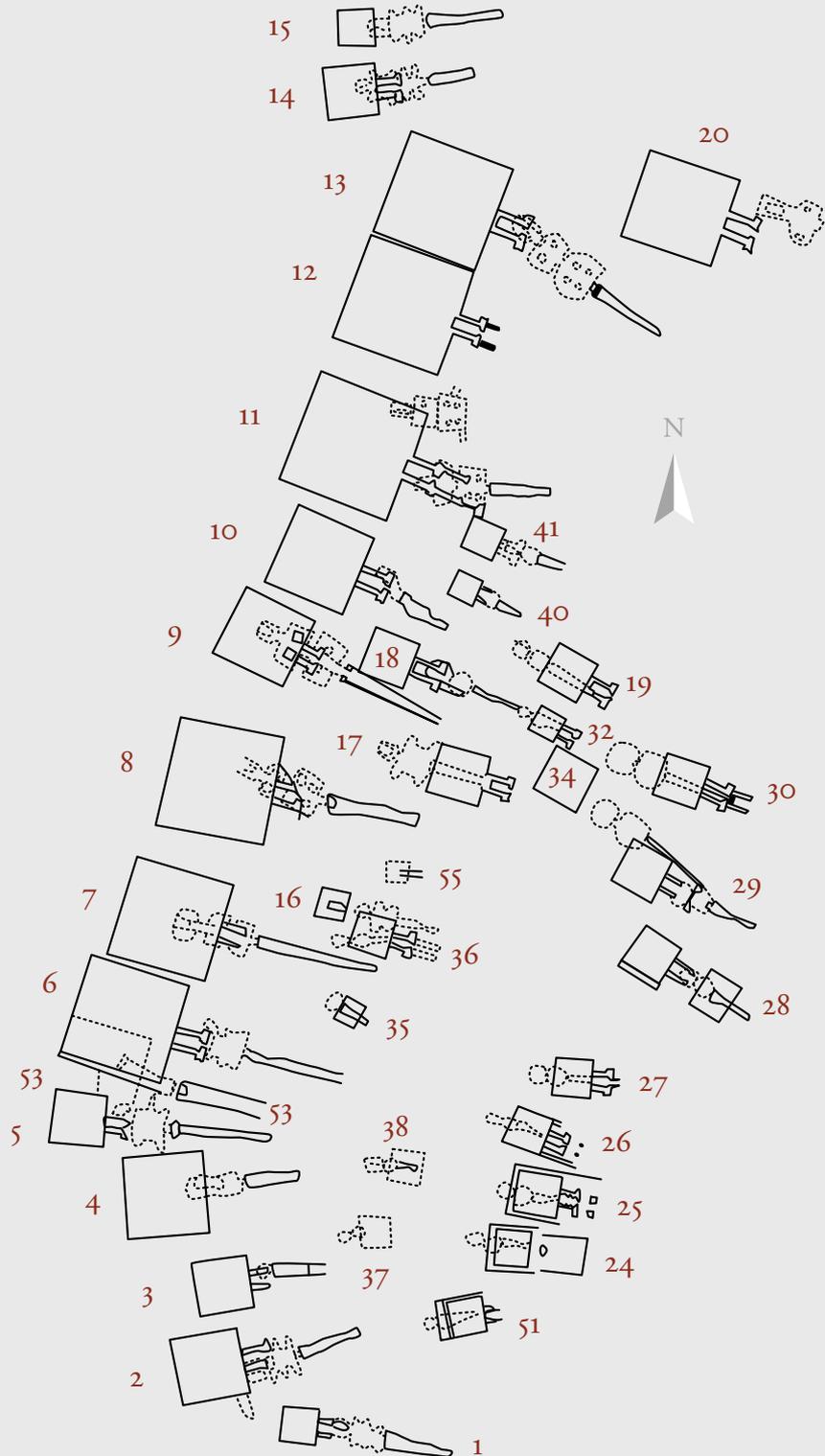


nécropole de Begrawwiya Nord (Méroé)

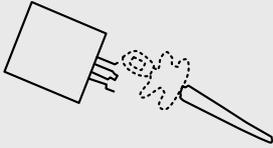
le Soudan

200

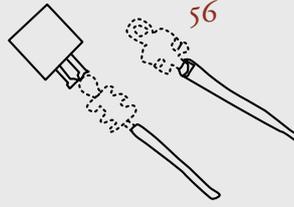
des origines
à la chute
du sultanat
Fung



21



22



56

- | | | | |
|-----------------|--|-----------|-------------------------|
| Beg.N. 1 | Amanitoré (reine) | 18 | Amanakhatashan (reine) |
| 2 | Amanakhabalé (roi) | 19 | Tarékéniwal (roi) |
| 4 | Amanitékha (roi) | 20 | Horus Ka-Nakht [...] |
| 5 | Arikankharor (prince) | 21 | Téritéqas (roi)? |
| 6 | Amanishakhéto (reine) | 22 | Natakamani (roi) |
| 7 | Arkamani II (roi) | 28 | Téqoride-Amani (roi) |
| 8 | Adikhalamani (roi) | 29 | Takide-Amani (roi) |
| 9 | Tabirqo (roi) | 30 | Roi non identifié |
| 10 | Prince? | 32 | Amanakhalika (reine)? |
| 11 | Nahirqo (reine) | 34 | Ariténé-yesbokhé (roi)? |
| 12 | Tanéýidamani (roi) | 36 | Amanitaraqidé (roi) |
| 13 | Naqyrinsan (roi) | 37 | Amanakhadoké (reine)? |
| 14 | } Princes Arikankharor
et Shorkaror | 38 | Pisakara (roi)? |
| 15 | | 40 | Roi? |
| 16 | Amanakharéqérem (roi)? | 41 | Roi? |
| 17 | Amanitenmomidé (roi) | 53 | Arnékhamani (roi)? |

201

des temples
dans
la savane



Pyramide de la reine Amanitoré, Begrawwiya Nord.

le Soudan

202

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Pyramide de la reine Amanitoré et du roi Amanakhabalé, Begrawwiya Nord.



203

des temples
dans
la savane

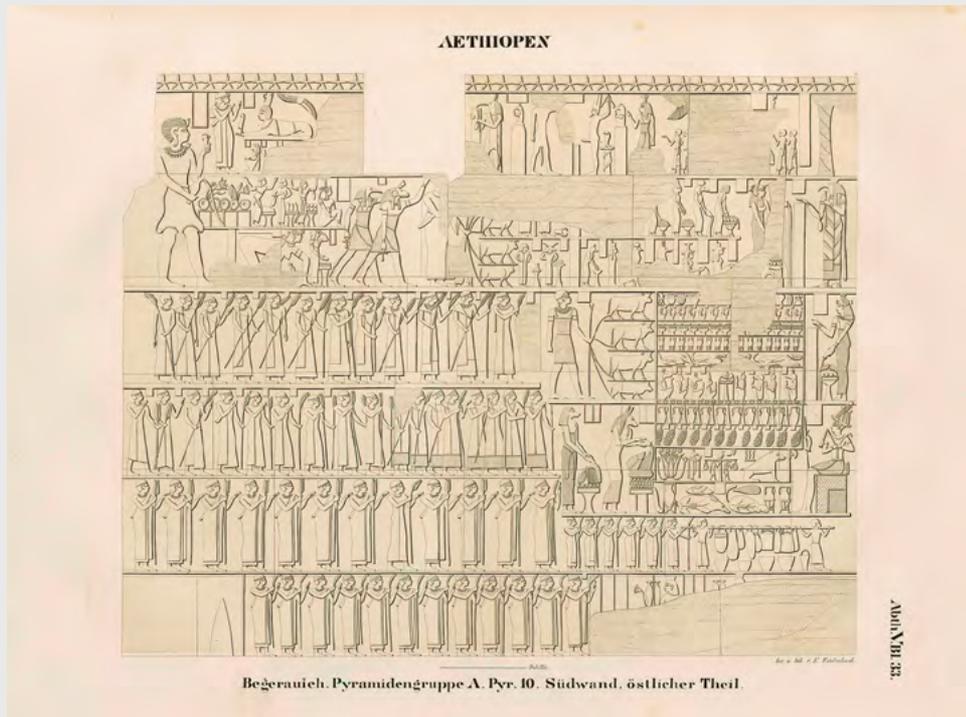


Méroé, vue de Beg. N. depuis Beg. S.

le Soudan

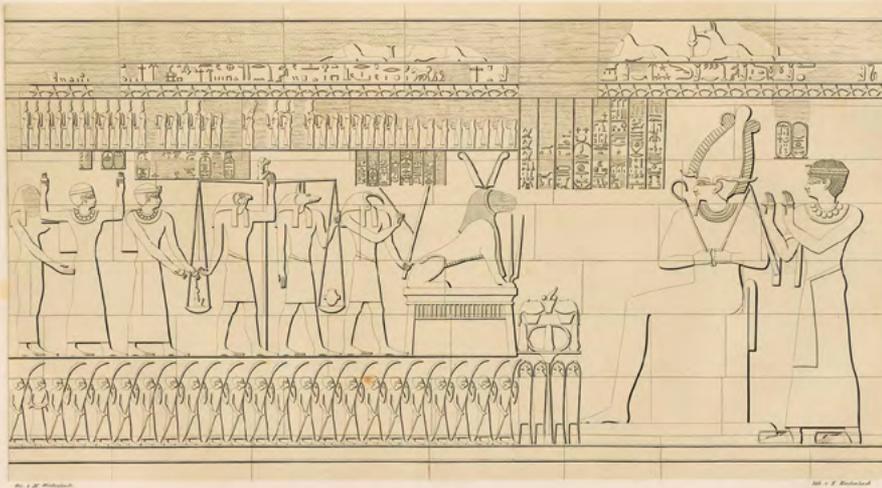
204

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Procession funéraire de la reine Nahirqo, chapelle de la pyramide de Méroé Beg. N. 11,
d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 33.

AETHIOPIEN

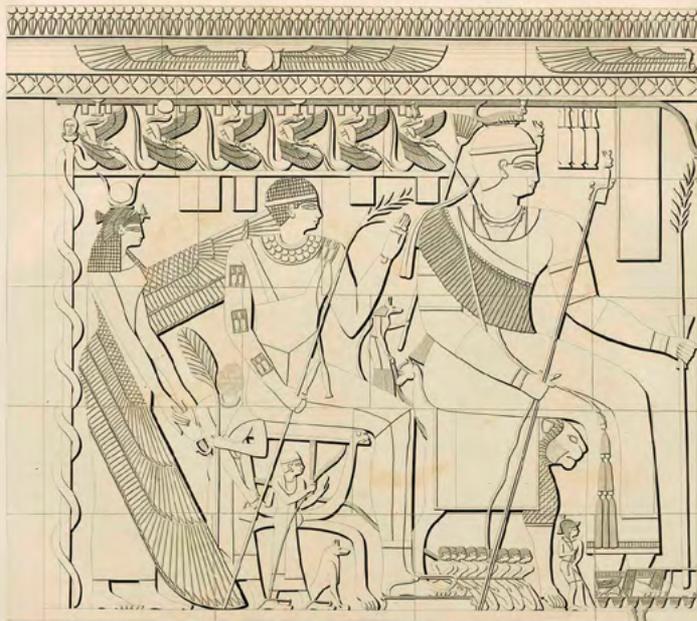


Beğeraueh. Pyramidengruppe A. Pyr. 16. Süd wand.

Abbild. Nr. 44

La pesée du cœur du prince Arikankharor, chapelle de la pyramide de Méroé Beg. N. 5, d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 44.

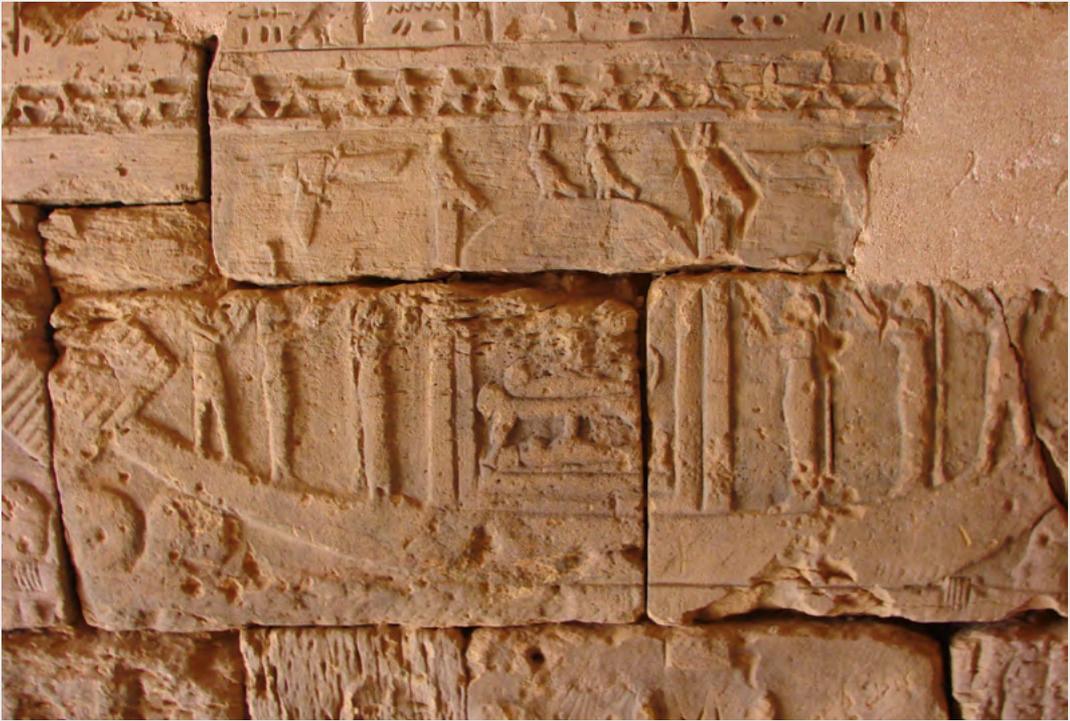
AETHIOPIEN



Beğeraueh. Pyramidengruppe A. Pyr. 10. Nordwand. westlicher Theil.

Abbild. Nr. 30

La reine Nahirqo sur le trône au lion, chapelle de la pyramide de Méroé Beg. N. 11, d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 30.



le Soudan

Le catafalque d'Amanitoré, Méroé, Beg.N.1.

206

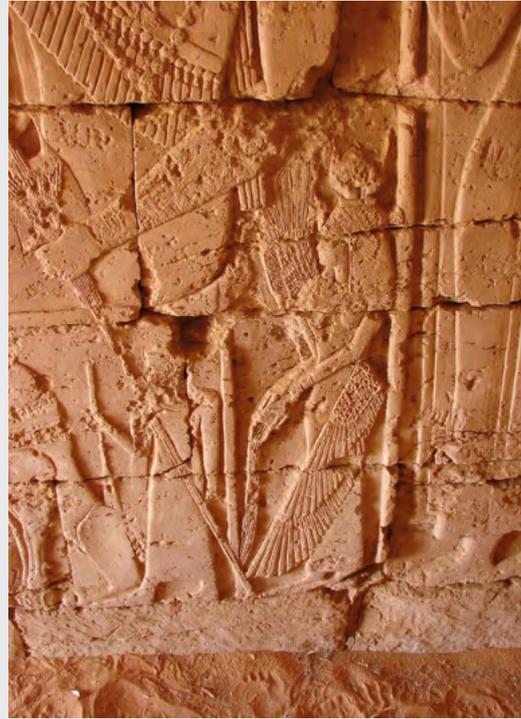
des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Reliefs de la chapelle du roi Tanéyidamani (Méroé, Beg.N.12)...



La reine joue du sistre...



Isis protégeant de ses ailes le roi Tanéyidamani...



Le roi Tanéyidamani trônant en majesté...



Le prince héritier en Osiris et les quatre veaux offerts au roi défunt.

Arnékhamani et les temples de Musawwarat

- ◀ Le roi suivant, Arnékhamani, est mieux connu. Bien que l'on ignore où il fut inhumé (peut-être en Beg. N. 53, une sépulture dont la pyramide a été entièrement détruite), on possède en revanche d'assez nombreuses traces de son activité architecturale et culturelle. Il prit comme nom de trône Kheperka-Rê, « l'âme de Rê est en devenir », emprunté à Sésostris I^{er}, renouant ainsi avec la tradition des noms anciens, attestés de préférence en Nubie, puisque ce pharaon avait lancé la construction des forteresses de la deuxième cataracte au Moyen Empire. Le nom de naissance d'Arnékhamani est toujours accompagné d'une épithète : « qu'il vive éternellement, aimé d'Amon » au début de son règne, « aimé d'Isis » à la fin. Cette évolution possède un parallèle dans celle des épithètes des rois lagides en Égypte. Dans les cartouches de Ptolémée I^{er} et de Ptolémée II Philadelphe, on trouve « qu'il vive éternellement, aimé d'Amon ». Chez Ptolémée III Évergète I^{er}, le dieu Ptah remplace Amon, tandis que Ptolémée IV Philopatôr est dit « aimé d'Isis ». Si la formule incluant Ptah, divinité peu présente en Nubie, n'a guère eu d'influence à Méroé, on peut relier avec assurance l'apparition d'Isis dans le cartouche d'Arnékhamani à l'arrivée sur le trône de Ptolémée IV Philopatôr (222-204). Son règne devrait donc être placé à peu près entre 240 et 215 av. J.-C.

Le nom d'Arnékhamani est une transcription de l'égyptien *Jrnh-Jmn* et présente donc des incertitudes dans la reconstruction de l'original méroïtique, le signe *r* pouvant être un « r », un « l » ou un « d » intervocalique et les deux premières voyelles « a » et « é » étant purement arbitraires. Or, un sistre de bronze argenté, de provenance inconnue et apparu sur le marché de l'art européen en 2015, non seulement comporte sur l'arceau les deux cartouches du roi en écriture égyptienne (où il est « aimé d'Isis »), mais livre de surcroît la plus ancienne inscription datée en cursive méroïtique, gravée sur le manche. Le souverain y est cette fois nommé *Elxmini*, une séquence à lire « Élankhamani », puisque le « n » n'est jamais écrit en méroïtique s'il est directement suivi d'une consonne mais que sa présence se déduit de la transcription égyptienne. C'est la véritable prononciation du nom royal, dont « Arnékhamani » n'est qu'une approximation mais que nous conservons ici pour ne pas égarer le lecteur. Ce composé signifie très probablement « il l'a donné, Amon » et correspond à l'égyptien Padiamon, un anthroponyme courant à l'époque tardive. Bien que l'inscription comporte de nombreux points obscurs, elle précise que l'objet a été offert pour le culte d'Isis. On connaît également une égide de bronze surmontée de la tête de cette déesse et gravée aux noms du souverain, cette fois « aimé d'Amon », qui provient de Kawa et se trouve aujourd'hui au British Museum.

Mais le témoignage le plus éclatant du règne d'Arnékhamani se trouve au sud de Méroé, au cœur de la savane sèche du Boutana, à Musawwarat es-Sufra. Là, à quelque 35 km du Nil, fut bâti un gigantesque complexe cultuel, l'un des mieux conservés du Soudan. Fouillé depuis 1960 par les archéologues de l'université Humboldt de Berlin (ancienne RDA) sous les directions successives de Fritz Hintze, de Steffen Wenig, de Pawel Wolf et de Claudia Näser, le site s'étend sur un vaste cirque de quatre à cinq kilomètres de diamètre entouré de collines et traversé par le Wadi es-Sufra, un oued saisonnier. Il comprend deux réservoirs qui permettaient de conserver pendant plusieurs mois l'eau des pluies d'été (nommés *hafir* en arabe local), un vaste ensemble de bâtiments culturels appelé la « Grande Enceinte », un second complexe peut-être à vocation résidentielle, la « Petite Enceinte », et un temple rectangulaire dit « temple du Lion », rebâti en 1969-1970 par l'équipe de Hintze, ainsi que plusieurs autres édifices de moindre importance.

La Grande Enceinte de Musawwarat est le plus remarquable des monuments du site. Elle s'organise sur 40 hectares en un vaste ensemble de cours et de couloirs labyrinthiques reliant trois temples alignés du nord au sud, plus un quatrième sur la bordure est. Les analyses architecturales ont montré qu'elle a connu huit périodes de construction, s'étageant sans doute entre la fin de l'époque napatéenne et le milieu de la période méroïtique. Les deux phases les plus actives correspondent au règne d'Arnékhamani et, au milieu du 1^{er} siècle de notre ère, au règne conjoint du roi Natakamani et de la Candace Amanitoré. Les murs de grès fin sont couverts de centaines de graffiti : dessins d'animaux, de divinités, portraits humains, mais aussi courtes inscriptions qui vont de l'époque méroïtique archaïque jusqu'aux temps modernes.

Sur le mur nord du complexe 200, le sanctuaire central, deux graffiti du XIX^e siècle se répondent en français (voir p. 217). Ils témoignent de la redécouverte des antiquités soudanaises par les voyageurs occidentaux. Ils furent inscrits à un mois d'intervalle par deux explorateurs français qui avaient accompagné la conquête du Soudan par les Turcs. Le premier, le Lorientais Louis Linant de Bellefonds, avait pris part en tant que dessinateur à une petite expédition envoyée d'Égypte par le collectionneur britannique William J. Bankes. Il y écrit : « L'an de Jésus 1822, Louis Linant a visité ces ruines renommées. Il y est venu mandé par l'Angleterre et il a pénétré jusqu'au royaume de Sennar, grâce aux conquêtes d'Ismaïle [*sic*] Pacha, général des armées de son père Mohamed Ali, vice-roi d'Égypte. » La mention des « ruines renommées » est due à une confusion. Linant de Bellefonds était passé le long du Nil au niveau de Méroé sans s'arrêter. C'est en revenant de son voyage à Sennar, sur le Nil Bleu, qu'il découvrit

Musawwarat (et Naga), et il crut que ces ruines étaient celles de la capitale mythique du royaume koushite. Il rencontra peu après à Shendi, la ville moderne la plus proche, Frédéric Cailliaud, un minéralogiste nantais engagé par Méhémet Ali, qui venait de visiter Méroé et avait été le premier à l'identifier. Alors que Linant de Bellefonds, convaincu de son erreur, revenait sur ses pas vers la véritable Méroé, Cailliaud, de son côté, se mit en route pour Musawwarat et Naga. Son graffiti est ironiquement démarqué de celui de Linant de Bellefonds: «L'an de Jésus 1822, Frédéric Cailliaud a visité ces ruines renommées. Il y est venu mandé de la France, favorisé par le prince Ismaël Pacha. Il a pénétré au-delà du Fazole (*Fazugli sur le Nil Bleu*) par 10° de latitude, où il a visité des peuples païens.» À son retour en France, Cailliaud publia en 1826 la première description moderne détaillée des sites archéologiques du Soudan dans son ouvrage *Voyage à Méroé*.

Le dieu Apédémak, au centre d'une nouvelle théologie

Les textes méroïtiques y sont assez divers, mais une grande partie sont des graffiti de dévotion au dieu principal de Musawwarat, une divinité à tête de lion nommée Apédémak. Or, si le panthéon égyptien comporte quelques dieux léontocéphales de rang secondaire (Mahès, Chesmou, parfois Néfertoum), il ne s'agit pas ici d'une importation égyptienne mais d'une divinité locale. Son nom est méroïtique et se compose de *mk*, «dieu», (prononcé /maka/), et d'un premier élément *Apede-* (prononcé /abeðe/ avec un «ð» rétroflexe proche de /r/) que l'on retrouve dans les langues modernes apparentées pour désigner le «Créateur». La langue nara, en Érythrée, et le nyimang, dans les Monts Nouba, possèdent même des termes proches, respectivement *Èbbéré* et *Ábridi*, qui servent aujourd'hui à nommer Allah chez ces peuples récemment convertis à l'islam. Une influence méroïtique chez ces tribus très éloignées du Nil est exclue; la proximité des noms s'explique par une origine commune remontant au troisième millénaire. Le terme semble formé sur une racine verbale conservée en nubien du Kordofan et qui signifie «modeler», «créer». Il est donc très vraisemblable que, loin d'être un nouveau venu, le dieu Apédémak soit un ancien dieu-créateur, honoré de toute antiquité par la population koushite mais jusqu'alors jamais représenté dans un temple officiel.

Quelle était la raison d'une telle exclusion? Plusieurs hypothèses sont envisageables. D'une part, il a pu exister un tabou sur sa représentation. On connaît en effet une autre divinité méroïtique, Mash, dieu du Soleil, qui n'est attesté que par l'existence d'un clergé spécifique mentionné dans les textes, mais dont aucune représentation certaine n'a pour l'heure été retrouvée. D'autre part, les dieux napatéens figurés

dans les lieux de culte sont tous d'origine égyptienne, quand bien même, comme Amon de Napata à tête de bélier, ils sont le fruit d'un syncrétisme ancien avec les dieux locaux. Il est certain que ce fait doit être mis en relation avec la légitimité de la monarchie koushite, fondée sur l'héritage le plus strict possible de la royauté pharaonique. L'incorporation d'Apédémak et d'autres dieux locaux dans le culte officiel est une innovation. Elle témoigne de l'influence de la culture du sud sur la nouvelle dynastie qui en est issue et constitue l'aboutissement d'un phénomène que nous avons déjà vu à l'œuvre durant les derniers siècles du royaume de Napata : la civilisation koushite est désormais ancienne et prestigieuse et elle peut donc concurrencer la culture égyptienne comme référence de l'idéologie royale. C'était déjà vrai pour le choix des noms de couronnement, souvent empruntés à des prédécesseurs plus ou moins lointains et non aux pharaons égyptiens. Ce le sera maintenant pour le culte royal, où vont se juxtaposer le panthéon égyptien présidé par Amon et le panthéon méroïtique présidé par Apédémak.

Musawwarat est en quelque sorte le laboratoire de cette nouvelle théologie mixte. La Grande Enceinte comporte ainsi des linteaux ornés de sculptures où voisinent des protomés du bélier d'Amon, du lion d'Apédémak et le buste de Shébo, un autre dieu dont la tête est coiffée du pschent, la double couronne pharaonique. Ce dernier, malgré sa ressemblance avec le dieu égyptien Atoum, est purement méroïtique. Son nom, connu jusqu'à récemment par sa transcription égyptienne *Sbjwmkr* dans l'hymne qui lui est dédié dans le temple du Lion de Musawwarat, et donc écrit Sébiouméker, est depuis peu attesté sous sa forme méroïtique *Sebo* «Shébo» dans le temple 200 de Naga. La forme égyptienne *Sbjwmkr* est très certainement transcrite du composé méroïtique *Sebo-mk-l*, «le dieu Shébo». Les inscriptions d'origine sont trop rares ou mal conservées pour que l'on puisse attribuer avec certitude à telle ou telle divinité chacun des trois sanctuaires compris à l'intérieur de la Grande Enceinte, mais on suppose que le temple central était consacré à Apédémak, tandis que le quatrième, sur la bordure orientale, où des statues colossales de ces deux dieux ont été retrouvées, était dédié à Shébo et Arensnouphis, un dieu tardif au nom égyptien, adoré aussi à Philae.

La Grande Enceinte, comme le démontrent les graffiti innombrables de ses murs, était le lieu central de fêtes religieuses annuelles en l'honneur d'Apédémak et d'Amon. Y convergeaient la population établie le long du Nil, des pèlerins venus parfois de loin et la famille royale. Outre la Petite Enceinte, où se trouvait une résidence sans doute prévue pour le clergé, il n'y avait pas d'habitat en dur ni de cimetière à Musawwarat. Des jardins, alimentés en eau par un réseau complexe relié aux réservoirs,

étaient d'année en année réaménagés pour l'occasion, comme l'ont montré les fouilles récentes. Il est en effet probable que, dès le milieu de la saison sèche, vers février, les réservoirs étaient à sec, et la trop grande profondeur de la nappe phréatique à cet endroit excluait la construction de puits.

Le temple du Lion à Musawwarat

L'autre lieu emblématique de Musawwarat est le temple du Lion, situé à l'est, de l'autre côté du Wadi es-Sufra. Magnifiquement restauré par l'équipe archéologique allemande, il offre le seul exemple d'un temple méroïtique du III^e siècle presque intact. Il est constitué d'un simple édifice rectangulaire à salle unique (une structure connue uniquement pour les dieux locaux), le plafond étant soutenu par six colonnes. La façade revêt la forme d'un pylône et a dû être refaite après un effondrement survenu peu après la construction. Contrairement à la Grande Enceinte, il date entièrement du règne d'Arnékhmani et présente une riche décoration gravée. À l'extérieur, sur le côté sud, le roi apparaît debout en majesté, vêtu du costume tripartite, coiffé de la calotte koushite surmontée de la lourde couronne *hembem*. Il élève la paume droite vers Apédémak qui lui tend son sceptre à tête de lion. Sous la main divine, le petit prince Arka, précédant son père, honore le dieu de deux brasiers d'encens. Apédémak est ici armé d'un arc et assume la fonction de dieu guerrier, terrible protecteur de la dynastie. Il est suivi d'un défilé divin où l'on distingue Amon de Thèbes à tête humaine, Shébo, Arensnouphis, Horus et Thot. Les proportions massives des dieux, leurs épaules larges, leurs muscles apparents offrent avec la finesse des visages et la luxuriance des bijoux et des broderies un contraste caractéristique de l'art méroïtique.

Sur le flanc nord, tourné vers l'Égypte, le roi, également accompagné de son fils, est cette fois revêtu d'une tunique longue et coiffé de la double couronne des pharaons, tandis qu'Apédémak porte un sceptre *ouas* également égyptien. De ce sceptre partent des signes de vie, le dieu assumant sur ce côté son rôle de créateur. Il est cette fois suivi non seulement de dieux mais aussi de déesses, dont seules Satis et Isis sont encore reconnaissables. La bipartition du temple, entre le côté sud, associé à Koush, à la masculinité et à la guerre, et le côté nord, associé à l'Égypte, à la féminité et à la vie se retrouve dans d'autres temples, par exemple plus tard à Naga, et nous donne un aperçu saisissant de l'organisation duelle du monde selon les Méroïtes et de la façon dont Apédémak fédère ces deux pôles.

L'intérieur du temple, suivant la tradition égyptienne, est orné de décors en bas-relief, alors que l'extérieur présente des reliefs incisés. Malheureusement, ces derniers ne sont pas aussi bien conservés



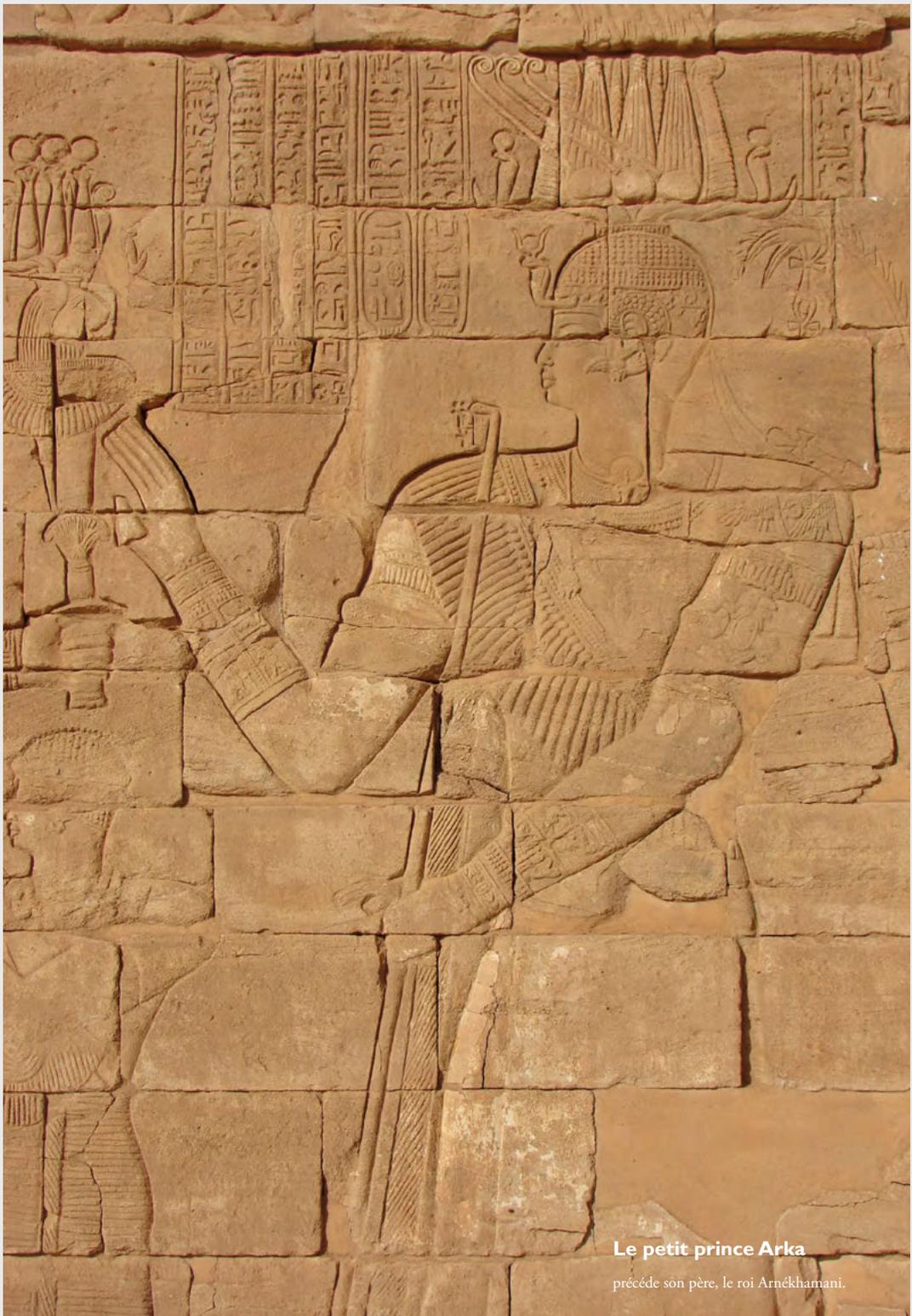
**Temple
du Lion,**

à Musawwarat:
Apédémak.

le Soudan

214

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Le petit prince Arka

précède son père, le roi Arnékhamani.



Isis et Haroeris.

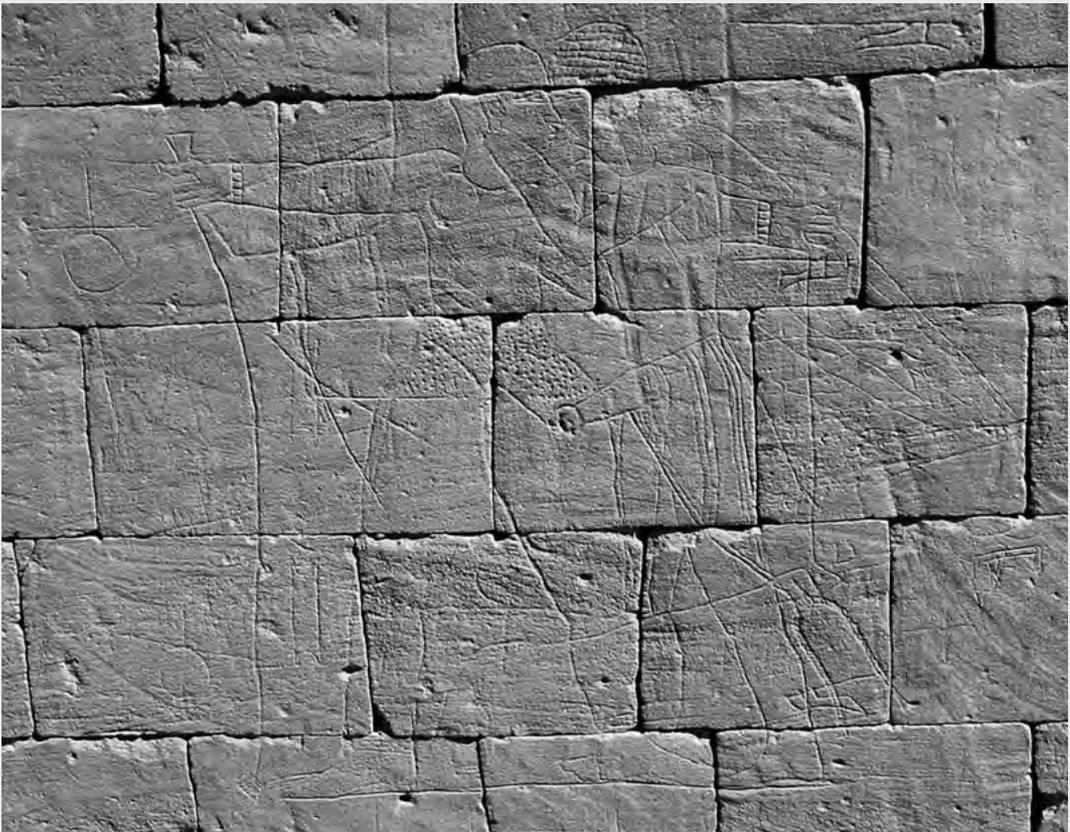


Temple du Lion : un éléphant de guerre tient un prisonnier entravé.

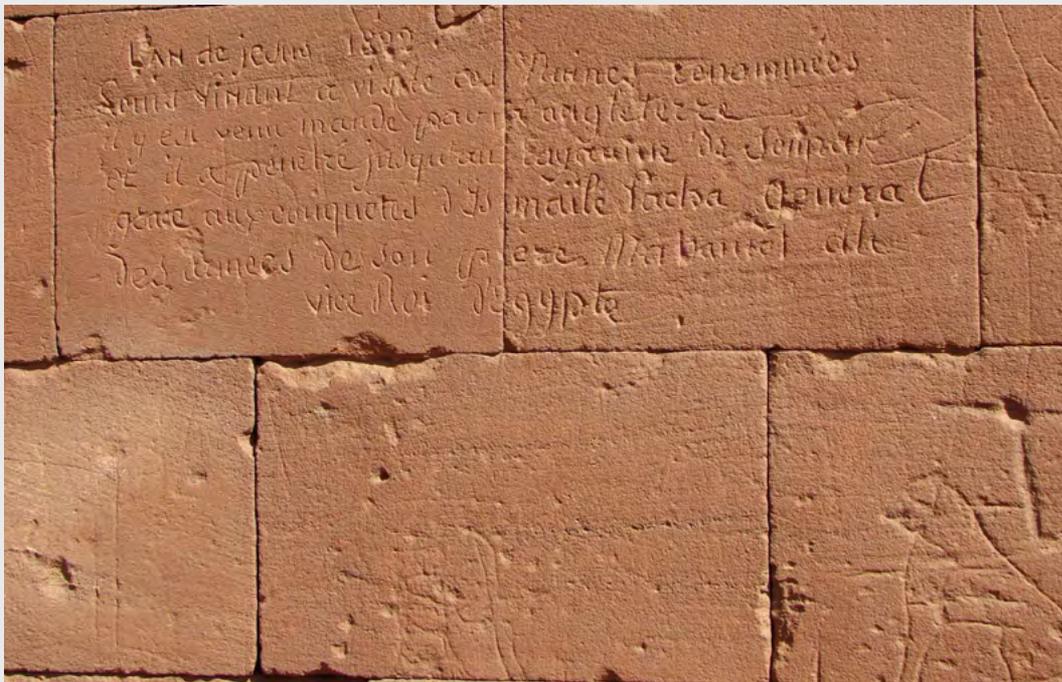
le Soudan

216

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

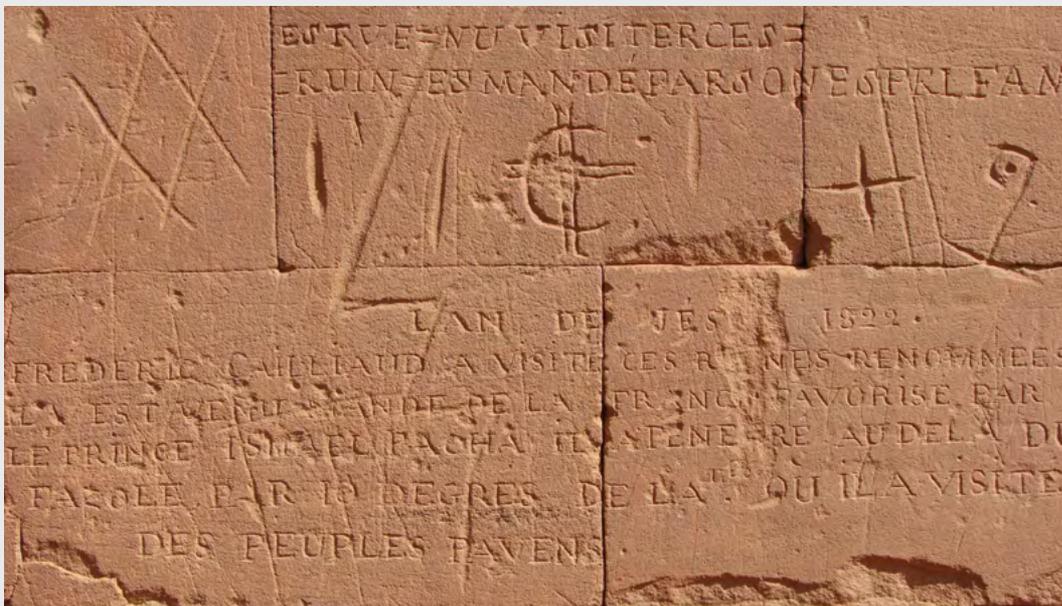


Graffito méroïtique érotique.



Graffito de Linant de Bellefonds : « L'an de Jésus 1822. Louis Linant a visité ces ruines renommées.

Il y est venu mandé par l'Angleterre et il a pénétré jusqu'au royaume de Sennar grâce aux conquêtes d'Ismaïle (*sic*) Pacha Général des armées de son père Mohamed ali (*sic*) vice Roi d'Égypte. » (voir p. 209)



Graffito de Cailliaud : « L'an de J[ésus] 1822. Frédéric Cailliaud a visité ces ruines renommées.

Il y est venu mandé de la France. Favorisé par le Prince Ismaël Pacha il a pénétré au-delà du Fazole par 10 degrés de latitude où il a visité des peuples payens. » (voir p. 210)



Amon de Thèbes (Musawwarat, temple du Lion)



Temple du Lion de Musawwarat, face sud.



Grande Enceinte de Musawwarat,
fragment de mur en forme d'éléphant.

219

des temples
dans
la savane



Grande Enceinte de Musawwarat: la terrasse centrale et le complexe 100.

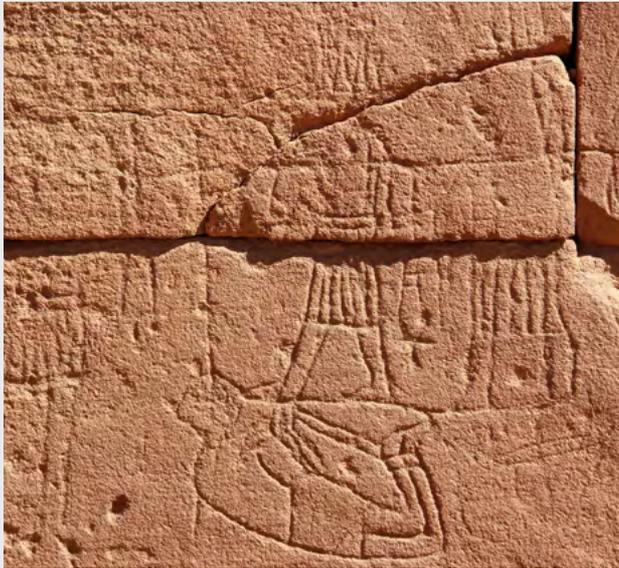


Le temple du Lion au centre de la plaine de Musawwarat.

le Soudan

220

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Apédémak piétinant un ennemi (Musawwarat, Grande Enceinte, graffito).

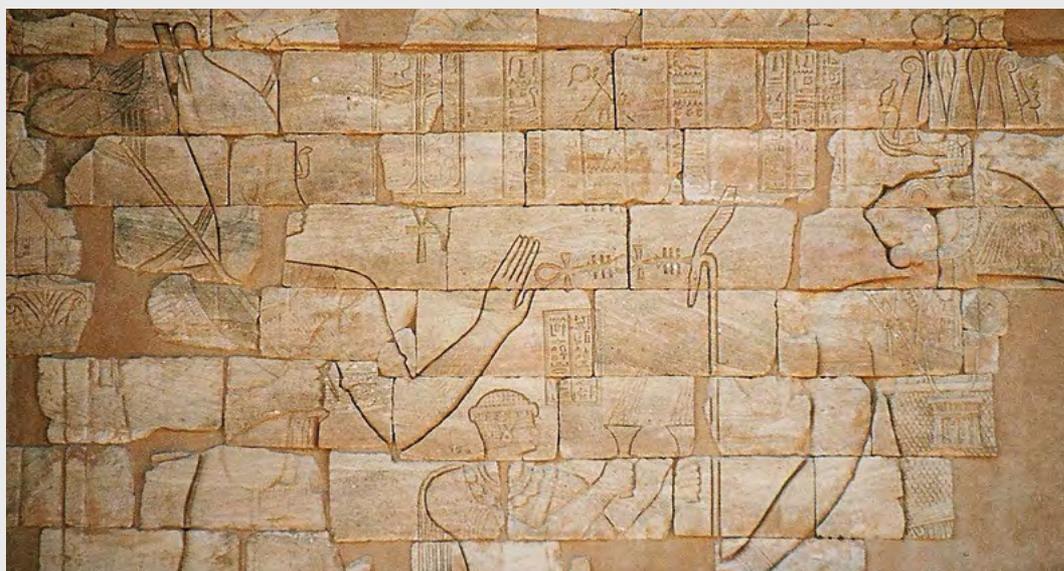


Arnékhmani et Isis (Grande Enceinte).



221

des temples
dans
la savane



Arnékhmani en costume égyptien devant Apédémak (Musawwarat, temple du Lion).



◀ que les précédents. Ici, la dualité simple de l'extérieur est remplacée par un jeu de chiasmes complexes ordonnés cette fois autour d'Apédémak et d'Amon. Sur le mur du fond, derrière l'autel, était représenté le roi entre Amon à gauche et Apédémak à droite. Sous chacune des divinités sont encore visibles un lion et un éléphant. Le décor le plus inattendu est celui des colonnes, organisé en plusieurs registres. Des scènes énigmatiques y figurent, comme le dieu Bès jouant de la harpe devant un lion assis ou un homme attaqué par le même fauve sous un fourré de papyrus. Elles semblent en rapport avec le mythe de l'Œil du Soleil, un récit mythologique égyptien où la déesse-lionne Tefnout, issue de l'œil de Rê, s'enfuit en Nubie et en est ramenée par les ruses des dieux Thot et Onouris/Arensnouphis.

Plusieurs de ces scènes présentent, pour la première fois dans l'art méroïtique, une nette influence hellénistique, visible notamment dans le traitement du corps humain et les positions des personnages. Qui plus est, lors du remontage du temple, on s'est aperçu que sur les faces internes des tambours de colonnes figuraient des repères d'architecte sous la forme de lettres grecques. Si l'on ajoute qu'une grande partie des légendes gravées en hiéroglyphes égyptiens auprès des divinités est clairement influencée par les textes des temples ptolémaïques de Philae, il est certain qu'Arnékhamani a pu bénéficier de la collaboration de lettrés égyptiens et d'artistes grecs pour la construction du temple du Lion et éventuellement de la Grande Enceinte. On a ainsi la preuve que les relations avec l'Égypte lagide s'étaient améliorées depuis la réoccupation de la Basse-Nubie par Ptolémée II.

223

Méroé et le commerce des éléphants de guerre

À l'arrière du temple, sur le mur extérieur, étaient gravées deux scènes, aujourd'hui fragmentaires, où le roi effectuait des offrandes devant Apédémak et Shébo. Au registre inférieur, des éléphants de guerre couverts de leur caparaçon amènent des ennemis prisonniers devant le roi. L'animal est pourtant très rare dans l'iconographie méroïtique officielle, alors qu'il figure souvent dans les graffiti et les gravures rupestres qui mettent volontiers en scène la grande faune sauvage. Ses représentations à Musawwarat épuisent pratiquement la liste de ses attestations connues en contexte royal. Il ne fait en effet l'objet d'aucun culte et, s'il est ici associé à Apédémak, c'est en raison du caractère guerrier de ce dieu.

L'utilisation d'éléphants de guerre était une innovation récente introduite par les royautes hellénistiques. Alexandre le Grand, après ses combats sur l'Indus où ses troupes avaient été confrontées à cette arme redoutable, avait fait venir en Perse des pachydermes et des cornacs indiens. Ses successeurs, notamment Séleucos en Syrie (qui couvrait alors

des temples
dans
la savane

◀ Temple du Lion,

Musawwarat:

le roi Arnékhamani.

tout le Moyen-Orient) et Ptolémée I^{er} en Égypte, se les étaient partagés. Mais lorsque les deux royaumes entrèrent en conflit, il ne fut plus possible aux Lagides, contrairement aux Séleucides, d'importer des éléphants indiens puisqu'ils auraient transité par le territoire ennemi. Ptolémée II décida donc de faire entraîner au combat des éléphants africains. Les Carthaginois avaient initié cette pratique quelques décennies auparavant avec des animaux capturés en Tunisie et dans l'Atlas, appartenant à une race aujourd'hui éteinte. Pour se procurer les pachydermes, alors nombreux dans le sud du royaume de Méroé, Ptolémée passa avec la royauté koushite des accords dont on ne connaît pas les termes mais qui devaient inclure des échanges, la monnaie étant inconnue des Méroïtes. Comme ces derniers ignoraient le dressage des éléphants, les Ptolémées envoyèrent des cornacs formés par les Indiens ainsi que des chasseurs spécialisés, dont nous possédons des bribes de correspondance et des graffiti en grec, notamment à Abou Simbel.

Sous le règne d'Arnékhamani, le commerce des éléphants battait son plein et constituait une source de revenus considérable pour Méroé. C'est dans ce contexte qu'il faut interpréter la présence du pachyderme à Musawwarat, non seulement dans les reliefs du temple du Lion mais aussi dans la Grande Enceinte où par exemple deux murs du temple central se terminent par une sculpture maçonnée en forme d'éléphant figuré grandeur nature. Le nom méroïtique même de Musawwarat (ce terme moderne désigne en arabe un « endroit dessiné »), *Abore-pi*, est un composé qui signifie « le lieu de l'éléphant ». Il est possible, si ce toponyme est plus ancien que la construction du complexe religieux, qu'il ait également motivé la présence de l'animal dans son programme iconographique.

Les liens diplomatiques et commerciaux étroits avec la dynastie lagide n'allaient toutefois pas durer. En l'espace d'une décennie, deux événements allaient les mettre à mal. Le 22 juin 217 av. J.-C., lors de la quatrième guerre de Syrie entre les royaumes lagide et séleucide, l'armée de Ptolémée IV Philopatôr engagea le combat contre celle d'Antiochus III à Raphia (aujourd'hui Rafah, entre l'Égypte et la bande de Gaza). Ptolémée IV disposait de 73 éléphants africains, alors qu'Antiochus alignait 102 éléphants indiens. C'était la première fois que de tels effectifs des deux espèces étaient face à face, et le résultat fut désastreux pour l'armée égyptienne. En effet, les éléphants de Méroé, une variété disparue de nos jours, étaient plus petits que les éléphants d'Asie. L'historien grec Polybe, dans son récit de la bataille de Raphia, raconte comment les pachydermes de Ptolémée furent saisis de terreur par la taille, les barissements et l'odeur de leurs congénères indiens. Ils refluèrent vers l'arrière, semant le chaos dans leur propre camp. Grâce au nombre supérieur

de ses troupes, où pour la première fois avaient été incorporés des phalangistes égyptiens récemment formés, Ptolémée gagna la bataille, mais au prix de lourdes pertes au sein de sa cavalerie. L'utilisation d'éléphants africains fut abandonnée et Méroé perdit ainsi un commerce lucratif.

L'incorporation de troupes égyptiennes dans l'armée lagide eut toutefois une conséquence plus fâcheuse pour Ptolémée IV. Jusque-là soumise au joug macédonien, la population égyptienne releva la tête et des révoltes éclatèrent contre les nouveaux maîtres. En 205 av. J.-C., la Haute-Égypte entra en dissidence et, deux ans plus tard, les rebelles prirent Thèbes, où leur chef fut couronné pharaon sous le nom d'Horounnéfer (transcrit en grec *Horronophris*). Vers 199 lui succéda Ankh-Ounnefer (grec *Chaonnophris*), peut-être son fils, bien que la question soit débattue. Pendant vingt ans, la Haute-Égypte constitua à nouveau un royaume indépendant. Les Koushites profitèrent comme d'habitude des troubles en Égypte pour avancer leurs pions sur leur frontière nord. Ils fournirent un soutien militaire aux armées des rois thébains mais, en échange, ils reprirent la Basse-Nubie, d'où ils avaient été chassés sous Ptolémée II, et rétablirent la frontière du royaume au sud d'Assouan.

Arkamani II, Adikhalamani et les temples de Basse-Nubie

Pendant ce temps, à Méroé, Arkamani II avait succédé à son père Arnékhamani, peut-être au terme d'une régence assurée par sa reine-mère. Il s'agissait très probablement du prince qui figurait sous le nom d'Arka sur les murs du temple du Lion à Musawwarat. Malgré son jeune âge, il y était décrit comme prêtre d'Isis. Devenu roi, il ajouta d'ailleurs, ainsi que l'avait tardivement fait son père, l'épithète « aimé d'Isis » à sa titulature. Cette dernière, complexe et variable selon les sites, comporte des aspects « nationalistes » très marqués. Elle rappelle le passé glorieux de Koush : il y est décrit comme le « Koushite » (égyptien *Kꜣꜣy*), reprise du nom de Kashta, père de Piankhy, et curieusement comme « la main vivante d'Amon ». Cette épithète était en effet un des titres des divines adoratrices d'Amon, dites « main du dieu », et possédait originellement une connotation sexuelle : le dieu-créateur, unique et donc seul, ayant engendré par masturbation le premier couple divin, Chou et Tefnout, la divine adoratrice était appelée à stimuler l'éjaculation du dieu pour répéter la création originelle. Il est évident que cet aspect n'était pas pris en considération dans la titulature d'Arkamani II et qu'il était peut-être oublié, la fonction de divine adoratrice ayant été abolie trois siècles auparavant. Ce qui comptait, c'était que les plus puissantes d'entre elles, sous la XXV^e dynastie, avaient été Koushites (voir chapitre 5, p. 115 sq.).

Et puis, dans la dernière en date de ses titulatures, celle qui figure sur la cuve funéraire renfermant son sarcophage dans la tombe Beg. N. 7, le nom de couronnement du roi n'est plus égyptien. Pour la première fois depuis cinq siècles, il est rédigé en langue méroïtique, bien que transcrit en hiéroglyphes égyptiens. L'écriture cursive méroïtique existait depuis peu, mais seuls les signes sacrés, investis de pouvoirs magiques, pouvaient figurer sur le sarcophage. Or, l'écriture hiéroglyphique méroïtique, attestée un siècle plus tard, n'avait pas encore été inventée. Ce nom est *mk-l-tk js-trk*, «aimé du dieu, honoré (?) d'Isis» et représente donc une paraphrase, à défaut d'une traduction fidèle, des équivalents égyptiens «aimé d'Isis» et «élu de Rê» dans les autres titulatures de ce roi. Le choix de la langue méroïtique constitue en tout cas un précédent qui sera imité quelques décennies plus tard, quand elle prendra presque entièrement la place de la langue égyptienne.

Arkamani II s'empressa de laisser sa trace dans la Basse-Nubie reconquise en y édifiant temples et chapelles. Sur l'île de Philae, il poursuivit les travaux qu'avait entrepris Ptolémée IV avant la rébellion thébaine dans le petit temple dédié au dieu Arensnouphis. À Kalabcha, plus au sud, il entreprit l'édification du temple de Mandoulis. Ce dieu était considéré comme un fils d'Isis et arborait des formes diverses (oiseau à tête humaine ou homme à tête de lion) mais son culte était limité à la région. Son nom n'est pas égyptien et présente des variations orthographiques compatibles avec une origine koushite, mais on ne possède aucune attestation de lui plus au sud, ni dans les textes méroïtiques. Il fut particulièrement adoré plus tard, après que l'empereur Auguste eut fait agrandir son temple par les Blemmyes, un peuple nomade de langue couchitique originellement installé dans le désert oriental. Enfin, à Dakka, une centaine de kilomètres au sud de Philae, Arkamani II continua les travaux entrepris sous Ptolémée IV dans le temple de Thot de Pnoub. Comme Arensnouphis dont il peut emprunter l'aspect physique, Thot de Pnoub était impliqué dans le mythe de l'Œil du Soleil selon lequel ils avaient tous deux, changés en singes, ramené par leurs ruses l'œil de Rê (la déesse Tefnout, dite aussi «la Lointaine») auprès de son père. Le nom de Pnoub, en égyptien *P3-nbs*, «le jujubier», ne désigne pas ici la cité du même nom, l'actuelle Kerma, mais l'arbre lui-même qui semble avoir joué un rôle dans ce mythe que nous ne connaissons pas en totalité. Une gravure fameuse du temple de Dakka représente en effet un babouin sous un jujubier.

Qu'il s'agisse du culte d'Arensnouphis ou de celui de Thot de Pnoub, les travaux d'Arkamani II témoignent de l'influence grandissante sur la royauté méroïtique du clergé de Philae. C'est probablement à son instigation que la construction des temples en question avait été entreprise par Ptolémée IV Philopatôr. La révolte de la Thébaïde n'avait pas permis

de les achever, mais les prêtres de Philae obtinrent d'Arkamani, leur nouveau suzerain, qu'il continuât les travaux. C'est peut-être à leur demande expresse que les Ptolémées, lorsqu'ils prirent le relais après la reconquête de la Basse-Nubie, n'effacèrent pas les cartouches d'Arkamani II, donnant l'impression fautive d'une « collaboration » entre les deux royaumes dans l'édification de ces sanctuaires, une thèse que l'on a longtemps privilégiée. Il est vrai aussi que le nouveau souverain lagide, Ptolémée V Épiphane, soucieux d'éviter la répétition des conflits, tenta de se réconcilier avec la population des territoires nouvellement reconquis : la préservation des cartouches d'Arkamani peut être due aussi à cette politique de compromis. Du côté des Méroïtes, nous avons précédemment vu que les temples de Musawwarat avaient été bâtis, décorés et inscrits avec l'aide du clergé de Philae, dont l'influence à Méroé était donc effective dès le règne d'Arnékhamani. Son fils Arkamani II a manifestement continué cette collaboration. Le mythe de l'Œil du Soleil se retrouve d'ailleurs aussi bien dans le temple du Lion, à Musawwarat, que dans les temples d'Arensnouphi et de Thot en Basse-Nubie. Durant cette période, le clergé de Philae joue apparemment le même rôle de mentor que celui qu'avaient joué les prêtres d'Amon auprès de la XXV^e dynastie naissante. L'épithète « aimé d'Isis » adoptée tardivement par Arnékhamani et reprise par Arkamani II et son successeur est peut-être autant une imitation de la titulature de Ptolémée IV qu'un hommage à l'Isis de Philae.

Alors que la Thébaïde était encore indépendante pour quelques années, un nouveau souverain méroïtique, Adikhalamani, peut-être fils ou frère du précédent, entreprit à Debod, à vingt kilomètres au sud d'Assouan, la construction d'un petit sanctuaire dédié à Amon, là où se trouvait une ancienne chapelle ramesside. Le roi y est figuré présentant des offrandes à Amon et Mout, mais aussi aux protagonistes de la geste de l'« Œil de Rê » : Onouris (ou sous ses autres formes Arensnouphis et Chou) et Tefnout. L'édifice fut agrandi par la suite par les Ptolémées puis les premiers empereurs romains et consacré également à Isis. Il fut offert par l'Égypte à l'Espagne en 1968, en récompense de son engagement dans la campagne de sauvetage des monuments de Nubie, et se trouve aujourd'hui dans un parc madrilène. Adikhalamani, comme son prédécesseur Arkamani II à Philae, Kalabcha et Dakka, y est représenté comme un pharaon égyptien, suivant un programme iconographique sans doute conçu à l'origine pour Ptolémée IV : ici, pas de costume tripartite ni même de calotte royale koushite. Adikhalamani est également attesté en Basse-Nubie sur une stèle à son nom retrouvée à Philae lors du démontage du temple en 1974-1975.

Mais la domination koushite sur la région ne devait pas durer. Malgré les renforts envoyés par Méroé, le pharaon thébain Hor-Ounnefer ne put tenir face à l'offensive lancée par Ptolémée V Épiphane contre

la Thébaïde. À la fin d'octobre 186 av. J.-C., l'armée lagide défit ses dernières troupes et le captura après avoir tué son fils. Les Méroïtes furent chassés à nouveau de Basse-Nubie. Comme nous l'avons mentionné, Ptolémée V, tirant leçon des erreurs du passé, ménagea la population égyptienne. Il confirma l'attribution au temple de Philae des revenus du Dodécaschène. Il inaugura même en personne, en 185, la nouvelle chapelle qu'il avait fait construire à Philae pour Imhotep, le vizir et architecte du roi Djoser de la III^e dynastie, plus tard divinisé et considéré désormais comme le fils du dieu memphite Ptah.

On a parfois suggéré qu'Adikhalamani n'ait été qu'un petit roi usurpateur de Basse-Nubie, car on a aucune trace de son nom au sud du royaume. Mais la mention d'« aimé d'Apédémak » accompagnant son nom à Debod le relie bien à la région méridionale. Le double cartouche du roi contient de plus des épithètes identiques ou proches de celles de son prédécesseur Arkamani II : « image de Rê », « élu des dieux », « aimé d'Isis ». Il est vrai que l'on ne possède pas de monument funéraire à son nom. La pyramide qui suit chronologiquement celle d'Arkamani II à Méroé, Beg. N. 9, est attribuée à un roi nommé Tabirqo, inconnu par ailleurs. La difficulté a été contournée par Reisner en proposant d'identifier Adikhalamani et Tabirqo. Cette solution est généralement acceptée. Toutefois, il serait possible d'attribuer la pyramide Beg. N. 8 à Adikhalamani. Elle contient en effet un reste de cartouche où seuls se lisent deux signes égyptiens : *mr*, « aimé », qui pourrait correspondre à son épithète *Mry Js.t*, « aimé d'Isis », ou à un retour à *Mry Jmn*, « aimé d'Amon », et un *t* qui conviendrait à la consonne méroïtique écrite *d* dans la transcription égyptienne du nom d'Adikhalamani (*Jdhr-Jmn*). Qui plus est, la tombe Beg. N. 8 se situe effectivement entre celles d'Arkamani II (Beg. N. 7) et de Tabirqo (Beg. N. 9). Malgré sa position dans le rang des sépultures, elle a été considérée par Reisner comme plus tardive que Beg. N. 9 parce qu'elle comporte une innovation, à savoir une première chambre funéraire à quatre piliers au lieu de deux précédemment, et que cette disposition se retrouve dans les règnes qui suivent celui de Tabirqo. D'autre part, sa pyramide possède des coins plus élaborés, une caractéristique qui apparaît dans les monuments postérieurs. Mais les dimensions réduites de la première chambre (deux piliers au lieu de quatre) de Beg. N. 9 ainsi que la taille modeste et la structure simple de sa pyramide s'expliquent peut-être par la mort prématurée de ce souverain, dont le nom n'apparaît sur aucun autre monument. La chapelle, pourtant bien conservée, ne présente ni relief ni inscription, ce qui est fort inhabituel et indique une situation d'urgence imprévue. En ce cas, Beg. N. 8 peut avoir accueilli Adikhalamani, tandis que Beg. N. 9 serait celle de son successeur éphémère, Tabirqo.

La reine Nahirqo et l'attribution de la pyramide Beg. N. 11

Si le nom du roi sur le mur de la chapelle de Beg. N. 8 est partiellement perdu, celui de la reine qui l'accompagne était en partie conservé jusqu'à récemment. Comme celle de la reine-mère Kanarta au commencement du royaume de Méroé, sa titulature se compose de deux noms méroïtiques transcrits en hiéroglyphes égyptiens, Nahirqo et [...]nntny (début manquant). Elle y est dite «aimée de Mout», l'épouse du dieu Amon. Reisner lui avait attribué la sépulture Beg. N. 11, dont la pyramide et la chapelle sont les plus imposantes de toutes les tombes royales de Méroé. Sa chapelle est la seule qui comporte deux salles, précédée d'un haut portique où est représenté Horus, accompagné d'un chien, versant une libation. Les impressionnants reliefs des murs latéraux, foisonnants de détails, ont été prélevés durant la domination britannique. L'un se trouve dans le bâtiment d'entrée du musée de Khartoum, l'autre au British Museum. On y voit la reine, trônant en majesté, vêtue du costume tripartite des souverains méroïtiques, recevant offrandes et libations. Derrière elle est également assis un petit personnage masculin tenant une palme et touchant la couronne de la reine en signe de légitimation. Un groupe statuaire, représentant la souveraine debout et le même prince dans la même position, se trouve aujourd'hui au musée du Caire et est réputé avoir été exhumé dans la chapelle de Beg. N. 11 par un officier égyptien au temps de l'occupation turque. Malheureusement, aucune inscription n'a été conservée sur les représentations de cette reine, ni dans les reliefs de la chapelle, où elles étaient peintes et ont disparu, ni sur le groupe statuaire.

Sur la foi de rapprochements stylistiques et iconographiques, l'égyptologue allemand Fritz Hintze avait proposé d'identifier la reine de Beg. N. 11 avec Shanakdakhété, la commanditaire du petit temple F à Naga, situé sur la pente du *gèbel*. Le cartouche de cette dernière y figure en effet en hiéroglyphes méroïtiques, précédé de son titre en égyptien : «le fils de Rê, maître des Deux Terres». L'usage du masculin pour qualifier une reine est courant dans les inscriptions en égyptien du royaume de Méroé et s'explique par l'influence de la langue méroïtique où il n'existe pas de genre grammatical. Dans les reliefs du temple F, comme dans les scènes de Beg. N. 11, la reine est accompagnée d'un prince qui porte la main à sa couronne en un geste de légitimation. Le principal problème de l'identification proposée par Hintze et largement relayée par les spécialistes jusqu'à nos jours réside dans la forme des hiéroglyphes méroïtiques. Sous le règne suivant, celui de Tanéyidamani, ces signes sont encore dans leur enfance, adoptant des graphies variables. Ce n'est qu'au 1^{er} siècle av. J.-C. qu'ils acquièrent leur forme canonique. Or, c'est celle que présentent justement les hiéroglyphes du cartouche de Shanakdakhété à Naga. Ils sont

**Temple
du Lion,**

à Naga :

la Candace

Amanitoré

(page 231)

et son fils,

le roi

Natakamani

(page 232). ►

en fait semblables à ceux que l'on trouve dans les inscriptions de la reine Amanishakhéto, à la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. Nous sommes donc d'avis que le nom de Shanakdakhété est soit celui d'une souveraine ayant régné autour du début de l'ère chrétienne, soit un autre nom de la reine Amanishakhéto, dont la présence à Naga est attestée par quatre stèles trouvées récemment et qui disposait d'un palais royal non loin de là, à Ouad Ben Naga. La figuration à la fois en Beg. N. 11 et dans le temple F d'un prince accomplissant un geste de légitimation tient au statut particulier de ces reines, les Candaces, et se retrouve aussi bien dans la chapelle funéraire d'Amanishakhéto à Méroé (Beg. N. 6). Nous préférons donc revenir à la théorie de Reisner et faire de Nahirqo la souveraine de Beg. N. 11. Si nos hypothèses sont justes, elle aurait été l'épouse d'Adikhalamani et aurait repris les rênes du royaume de Méroé à la mort prématurée de Tabirqo, peut-être son fils aîné. Son règne serait donc à placer aux alentours de 170 av. J.-C.

Le statut de la Candace, mère du roi

Cette reine est considérée comme la première des « Candaces », mais le témoignage de Bion de Soles (voir ci-dessous, p. 234) permet de faire remonter le titre au début du royaume de Méroé. Le nom est connu à la fois en méroïtique, où il est diversement écrit *ktke*, *kdke*, *ktwe*, *kdwe*, et sous ses transcriptions égyptienne *kntjky* et grecque *kandakê*, qui restituent le « n » jamais noté devant une consonne en méroïtique. Son étymologie est inconnue. Le terme, contrairement à ce que l'on lit encore çà et là, ne semble pas dériver de *kdi* (prononcé /kaɖi/), « femme », encore moins de *kdise* (prononcé /kaɖisə/), « sœur », qui ne comportent pas de consonne nasale, ainsi que le montrent les nombreux rapprochements que l'on peut effectuer avec les langues apparentées au méroïtique. Comme les inscriptions des cartouches de Beg. N. 11 ont disparu (elles étaient simplement peintes), on ne peut certifier que ce titre y figurait, mais il est attesté aux premiers siècles avant et après notre ère pour les reines Amanirénas, Amanishakhéto et Amanitoré. L'institution dura sans doute très tard, puisqu'une stèle latine gravée par un visiteur venu de Rome, retrouvée à Musawwarat et récemment réétudiée, rend hommage à une reine inconnue que l'on doit replacer à la charnière des III^e et IV^e siècle apr. J.-C. Il est possible que les reines Bartaré et Kanarta, au début du royaume de Méroé, aient déjà bénéficié de ce statut. Contrairement à la situation qui prévalait en Égypte ancienne, où le pharaon est par essence un mâle et où les rares reines régnantes accèdent au trône dans des circonstances exceptionnelles (généralement en abusant, à l'instar d'Hatchepsout, de leur position de régente du royaume durant la minorité du successeur du roi défunt), à Méroé ces souveraines jouissent







Allée de béliers du temple d'Amon à Naga.



Temple d'Apédémak à Naga, côté sud.

◀ apparemment d'une complète légitimité. Elles sont d'ailleurs représentées comme des femmes, éventuellement armées et massacrant les ennemis, à l'instar d'Amanishakhéto sur le pylône de sa chapelle funéraire ou d'Amanitoré sur celui du temple d'Apédémak à Naga, et contrairement à une Hatchepsout qui se fait figurer en homme. Dans les textes méroïtiques où elles n'accompagnent pas un roi, elles sont nommées « *qore* », « souverain », avant leur titre de Candace.

Toutefois, la possibilité pour une femme de monter sur le trône de Méroé n'implique pas, comme on l'a parfois extrapolé, que la civilisation méroïtique ait été régie par une sorte de matriarcat. Les fonctions administratives et religieuses sont ainsi l'apanage des hommes. On n'a aucune mention de reine régnante depuis la création du royaume koushite jusqu'à la fin de l'époque napatéenne, bien que la reine-mère dispose d'un rang élevé qui en fasse le deuxième personnage de l'État. Il ne semble pas qu'une fille puisse succéder à son père, comme aujourd'hui en Angleterre ou dans les pays nordiques. Il n'est donc pas exclu que l'institution des Candaces soit issue d'une extension du statut de régente. La Candace est assurément une reine-mère. Elle est figurée généralement comme une femme plantureuse, aux cuisses larges, aux fesses rebondies et aux seins tombants, et jamais comme une reine juvénile. Il ne s'agit pas, comme on le lit parfois, d'illustrer une conception « africaine » des canons de beauté féminine mais d'exalter sa maternité et sa maturité. D'autre part, on trouve dans les sources grecques une citation maintes fois reprise des *Éthiopiennes* de Bion de Soles, un écrivain alexandrin qui avait voyagé à Méroé dans la première moitié du III^e siècle (donc au début du royaume de Méroé) et selon lequel « les Éthiopiens ne font pas état des pères de leurs rois, mais les donnent pour fils du Soleil. Ils appellent "Candace" la mère de chacun d'entre eux ».

Dans deux inscriptions du temps de la Candace Amanirénas ainsi que sur les reliefs du temple de Naga, trois personnages sont cités à la tête du royaume : le roi, la Candace et un jeune homme portant le titre de *pqr* ou *pkr*, « prince » (prononcé /bakora/). Le terme est généralement suivi de *tr*, « suprême », ou de *qorise*, « du souverain », pour le distinguer d'autres princes de second rang ou même locaux qui sont attestés avec le même titre dans les textes de Basse-Nubie. Des rares sources méroïtiques, démotiques et grecques qui nous livrent des liens familiaux, il ressort que le roi est le fils de la Candace (Amanitoré et le roi Natakamani, Nawidémak et le roi Amanakhabalé). Le *pqr* aussi est fils de la Candace dans le seul cas documenté (Akinidad, fils d'Amanirénas), ce qui en ferait le fils du roi défunt et le frère du roi régnant. Le personnage qui se tient dans les scènes des chapelles funéraires aux côtés de la Candace et célèbre sa légitimité pourrait être le *pqr*. On notera que dans les peintures de la chapelle funéraire

de la Candace Nawidémak à Barkal, c'est un autre prince, Etareteya, qui est debout devant la reine pour procéder à son encensement : il est effectivement précisé qu'« il est le frère du prince suprême (*pkr-tr*) ».

D'après les éléments, certes disparates et imprécis, dont nous disposons, il semble qu'à la mort d'un roi méroïtique, c'était à la fois son épouse et leur fils qui montaient ensemble sur le trône. Les titres, et sans doute les rôles, étaient toutefois différents : la reine-mère était la Candace, son fils le « souverain » (méroïtique *qore*). Il semble que, dans le cas où le fils venait à mourir jeune, la Candace prenait également le titre de « souverain ». Dans le cas inverse, le plus fréquent, où la Candace décédait avant son fils, le roi régnait seul. Cette institution semble héritée des coutumes locales de la région de Méroé, ce qui explique qu'elle n'existait pas encore dans le royaume de Napata. Néanmoins, l'importance déjà accordée à la reine-mère dans la tradition napatéenne a dû faciliter l'adoption de cette nouvelle institution. D'une part, c'est d'elle que le nouveau roi tenait sa légitimité. D'autre part, dans les textes d'Aspelta et d'Amannote-erike, elle est décrite comme « Isis qui se réjouit de voir son fils Horus apparaître sur le trône de son père Osiris ». Une fois son époux mort et devenu selon la tradition égyptienne un « Osiris », la reine-mère devenait, elle, une vivante Isis en charge du futur Horus. Le statut de régente trouvait donc une légitimation religieuse dans le mythe d'Isis, qui, après l'assassinat d'Osiris par son frère Seth, avait enfanté et élevé leur fils Horus dans les marais de Chemmis, jusqu'à ce qu'il puisse affronter l'usurpateur et récupérer la royauté de son père.

Toutefois, la situation est plus complexe qu'il n'y paraît, en bonne partie sans doute parce qu'il nous manque des éléments historiques. En effet, comment expliquer, si elles exercent la régence, que deux Candaces puissent succéder l'une à l'autre ? Or, c'est apparemment le cas d'Amanirénas et d'Amanishakhéto, à la fin du 1^{er} siècle. Toutes deux ont le même *pqr*, Akinidad, qui semble n'avoir jamais régné, alors même qu'il dirigeait déjà les armées sous le règne d'Amanirénas et que son frère aîné, Téritéqas, était décédé après un règne probablement très court. Il ne fait pas de doute cependant, comme nous le verrons, que la Candace Amanishakhéto a eu un fils, représenté à ses côtés comme un jeune prince sur les bagues de son fameux trésor. Semblablement, nous ne savons pas comment, si le roi était mort avant elle, une Candace pouvait régner seule, puisque le roi défunt avait forcément un successeur mâle, proche ou plus éloigné. Elle aurait dû céder le pouvoir à ce dernier s'il était assez âgé. Dans le cas où il était encore mineur, elle aurait dû soit régner avec lui s'il était un autre de ses fils, soit s'effacer devant une nouvelle Candace s'il était le fils d'une autre femme. Faute d'information suffisante, nous sommes incapables pour l'instant de répondre à ces questions.

Tanéyidamani et la grande stèle du Gèbel Barkal

Du règne de Nahirqo, nous ne possédons pas d'autre témoignage que son gigantesque monument funéraire. Il peut paraître étonnant qu'une reine dotée d'une telle sépulture n'ait laissé de traces dans aucun temple, mais la construction de sa chapelle et de sa pyramide a vraisemblablement été supervisée par son fils et successeur, Tanéyidamani. Il semble d'ailleurs que les deux hypogées jumeaux de Nahirqo et de Tanéyidamani aient été construits simultanément. Le monument de la reine, surdimensionné, recouvrit ensuite une partie de la deuxième substructure prévue pour le roi, si bien que la pyramide de ce dernier est largement décalée au nord et se trouve désolidarisée de ses chambres souterraines. L'importance de la pyramide et de la chapelle de Nahirqo semble donc un hommage filial de Tanéyidamani, un roi puissant qui disposait de moyens importants. Après la parenthèse de l'indépendance de la Thébaïde, les contacts directs entre l'administration lagide et le royaume de Méroé avaient repris de plus belle et les échanges étaient à nouveau nombreux. Ainsi, parmi le mobilier fortement pillé de la tombe de Nahirqo figuraient des jarres portant en démotique la mention « vin d'Égypte ».

Tanéyidamani était sans doute un fils cadet d'Adikhalamani et de la reine Nahirqo. Cette dernière aurait assuré la régence jusqu'à la majorité du nouvel héritier après la mort de Tabirqo, que l'on doit donc considérer comme le fils aîné, mort peu de temps après son accession au trône. Dans les débris de la chapelle de Tanéyidamani (pyramide Beg. N. 12), deux fragments d'une table d'offrandes inscrite en cursive méroïtique livrent la fin du nom de son père. Hintze le translittérait [...]iwł, mais, étant donné le ductus archaïque des signes, le signe lu erronément « w » est en fait un « h ». Le nom était donc sans doute [Amni-(a)t]ihł, soit Adikhalamani, avec antéposition du nom d'Amon peut-être écrit par un groupe idéographique, comme il est fréquent dans les inscriptions archaïques. Le lien entre Nahirqo et Tanéyidamani est d'autre part établi par deux parallèles. Dans les reliefs de la chapelle de la reine-mère apparaît le prince héritier, conduisant les cérémonies en l'honneur de la défunte. À côté d'une de ses représentations figure en cursive méroïtique la séquence T[ne]yi, relevée par Lepsius. Il s'agit du premier élément de son nom, comme on le trouve pour le futur Arkamani II, appelé simplement Arka dans les reliefs du temple du Lion à Musawwarat, où il apparaît enfant devant son père. D'autre part, la reine Nahirqo elle-même, comme nous l'avons précédemment noté, possède en Beg. N. 8 un second cartouche terminé par -tny, transcription égyptienne du méroïtique tneyi. On ignore le sens précis de ce mot, pour lequel Hintze proposait « lion » mais qui est plus vraisemblablement un terme désignant une qualité royale comme la force ou le pouvoir.

le Soudan

236

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

Contrairement à ses prédécesseurs, Tanéyidamani ne prit pas de nom de couronnement égyptien mais une épithète variable en méroïtique insérée dans un second cartouche. La pratique était connue, mais encore en hiéroglyphes égyptiens, pour certaines reines, Bartaré, Kanarta et Nahirqo. Son usage pour un roi marque une rupture supplémentaire avec la tradition égyptienne et napatéenne. Sur un cylindre de bronze retrouvé au Gèbel Barkal, et qui doit dater du début de son règne, cette épithète est peut-être *Tneyi-Apedemk*, où le nom du dieu Apédémak serait figuré par l'idéogramme du lion. Les hiéroglyphes méroïtiques, dont c'est ici la première attestation assurée, sont très maladroits : le choix de certains signes puisés dans le répertoire égyptien pour donner des équivalents aux signes cursifs est fondé sur une vague ressemblance formelle avec eux, qui néglige la valeur phonétique. Cette imperfection sera corrigée par la suite. Sur la lunette de sa grande stèle du Gèbel Barkal, l'épithète suit le nom à gauche dans le même cartouche. Elle est cette fois inscrite en hiéroglyphes plus évolués, la stèle étant sans doute bien postérieure au cylindre de bronze. Elle se lit *wte lxte*, sans doute « doué d'existence » (*wte* « existence », traduit d'après le nara *wud-* « exister », est remplacé habituellement par *pwite* « force de vie »). Elle transcrit l'épithète égyptienne usuelle, *dj 'nh*, « doué de vie », après le nom des pharaons. Cette « méroïtisation » de la formule ne sera pas généralisée par la suite, les inscriptions des temples continuant à l'inclure en langue et écriture égyptiennes. Mais elle montre avec quel enthousiasme les scribes accueillirent l'apparition d'une écriture hiéroglyphique méroïtique qui pouvait se substituer à l'égyptien.

Le règne de Tanéyidamani, que l'on présume long, se situe au milieu du II^e siècle avant notre ère. Le souverain est largement attesté par des inscriptions diverses, toutes en méroïtique, retrouvées essentiellement à Méroé et au Gèbel Barkal. Deux d'entre elles, une très belle plaquette votive de schiste rouge conservée à Baltimore et une statuette à tête de lion aujourd'hui au Louvre, indiquent la dévotion particulière que Tanéyidamani a montrée pour Apédémak. La plaquette provient d'ailleurs du temple de ce dieu à Méroé, sans doute érigé ou restauré par ce roi. Mais le monument le plus important est une grande stèle de granit (158 × 53 cm) inscrite sur ses deux faces et ses deux côtés en cursive méroïtique. Retrouvée par Reisner à l'entrée du temple d'Amon au Gèbel Barkal, contre le premier pylône, elle compte 161 lignes de texte, à comparer avec les 159 lignes de la Stèle de la Victoire de Piankhy ou les 161 lignes de la stèle du roi napatéen Harsiotef, toutes deux originellement érigées dans le même temple. Ces chiffres similaires ne sont pas un hasard : il s'agit à la fois d'imiter les grands ancêtres mais aussi de s'en démarquer en utilisant le méroïtique au lieu de l'égyptien, sans doute pour la première fois sur un tel support. Le cintre de la stèle

présente, en un tracé assez fruste, le roi face au couple divin, Amon de Napata et Mout. Sur la moitié gauche, Tanéyidamani, vêtu d'une version légère du costume tripartite, offre deux colliers aux divinités. Sur la moitié droite, accompagné d'un chien, il abat rituellement un ennemi devant le couple divin. Contrairement aux stèles napatéennes, la double scène n'est pas symétrique, le roi étant chaque fois placé à droite d'Amon. Autre nouveauté: sous la ligne de sol figure un second registre où apparaissent quatre ennemis ligotés, à plat ventre autour de quatre arcs, symbole pharaonique des peuples vaincus. Le cintre du revers représente le roi debout, une palme à la main. Juché sur un ennemi gisant à terre, il est vêtu d'une dépouille de léopard et entouré d'Amon de Thèbes et Amon de Napata. Les dieux sont en relief incisé, tandis que le monarque est en bas-relief, ce qui laisse supposer que le décor n'ait pas été achevé.

Notre connaissance encore très partielle de la langue méroïtique ne permet pas actuellement de vraiment comprendre les chroniques des rois. Alors que les inscriptions funéraires, très stéréotypées, sont en bonne partie traduisibles, les grandes stèles royales, peu nombreuses, contiennent essentiellement des narrations, mettant en œuvre une morphologie variée et un vocabulaire riche et changeant au gré du récit. Les bribes de texte qui offrent prise à la traduction dans la stèle de Tanéyidamani peuvent, sous toutes réserves, se résumer comme suit. Après un protocole royal minimal, le récit commence par l'évocation d'un conflit avec un peuple ennemi. Les hommes sont tués, tandis que les femmes sont emmenées en captivité et le butin offert au temple d'Amon. Suit une liste de douze divinités pour lesquelles des sanctuaires ont été construits: plusieurs formes d'Amon, dont Amon de Napata, Amon de Thèbes et peut-être Amon de Pnoub, Aqedise (dieu lunaire équivalant à Khonsou), Isis, Makedoke (littéralement: «le grand dieu», autre forme d'Amon?) et peut-être Apédémak. Ensuite sont détaillées les offrandes faites aux dieux. Dans le passage suivant, très obscur, apparaît la mention d'un *pqr qorise*, un «prince royal» qui semble porter le nom de Tabibalé. Puis sont évoqués des déplacements à travers le royaume, qui permettent de rendre un culte à des divinités éloignées, comme Isis et Horus de l'«île de Saï». Le texte se termine par deux actions armées. Une nouvelle campagne militaire est lancée contre une tribu ou une faction rebelle dans la région de Napata, le butin étant donné à l'Amon local. Enfin est décrit l'écrasement d'une rébellion dont les chefs portent des noms méroïtiques: Akhatoné et son frère Nakharora. L'ensemble de la famille, détaillé par leurs liens de parenté, est soit massacré, soit asservi.

L'inscription suit donc le modèle napatéen, qui alterne généralement les campagnes militaires, la description des honneurs rendus aux dieux et les travaux effectués dans leurs temples. Toutefois, le texte

ne semble pas commencer par le couronnement du souverain. Il n'y a également aucun repère temporel par années régnales, cette tradition égyptienne, déjà clairsemée dans la stèle de Nastasen au IV^e siècle, ayant été totalement abandonnée dans les chroniques royales méroïtiques. Le peu que nous comprenons comporte tout de même deux éléments importants. Le culte d'Amon de Napata reste une institution fondamentale dans le royaume de Méroé et ne paraît pas affaibli face à l'essor des divinités locales, notamment Apédémak. En second lieu, le pouvoir royal doit faire face non seulement aux incursions de tribus hostiles mais aussi à des oppositions internes, dont on ignore l'origine et l'ampleur. Tanéyidamani fut à sa mort inhumé aux côtés de sa mère, dans une tombe de dimension plus modeste (Beg. N. 12) mais dotée d'une profonde chapelle aux murs tapissés de reliefs splendides et bien conservés (photographies p. 206-207). Le roi y apparaît en majesté, assis sur un trône de forme léonine, les pieds posés sur un support où sont peints aussi des lions. Il est vêtu du grand costume tripartite, il porte la couronne *atef* d'Osiris et il est couvert d'une incroyable profusion de bijoux, dont le plus notable est un grand sautoir auquel est fixée une statuette d'Amon de Napata à tête de bélier. Derrière lui se tient une petite Isis aux ailes déployées et une reine aux formes plantureuses tenant un sistre, sans doute la future reine-mère. Malheureusement, aucune inscription n'est conservée : elles étaient très probablement peintes sur des placards qui, eux, sont encore visibles.

Deux nécropoles royales en alternance, Méroé et Barkal

Le renforcement de la présence royale dans le complexe d'Amon au Gêbel Barkal correspond peut-être à un rééquilibrage entre les deux pôles du royaume, Napata et Méroé. On n'a pas en effet de traces en ce lieu des souverains précédents depuis Amanislo. Il est même assez probable que cette initiative royale ait impliqué de nouvelles alliances matrimoniales. À cette époque commence en effet à se développer un cimetière princier à Barkal Nord, à quelques centaines de mètres en contrehaut des anciennes pyramides de la dernière dynastie napatéenne. Une sépulture de grande dimension, Bar. 8, est érigée pour un membre important de la famille royale, peut-être une reine d'après un relief abîmé, le seul fragment retrouvé de la chapelle funéraire. Un peu plus tard, un prince est enterré sous la pyramide Bar. 5, qui se trouve être par un heureux hasard la mieux préservée de toutes les pyramides du Soudan. Les reliefs de la chapelle, qui étaient en très bon état lorsque Lepsius visita Barkal et les fit reproduire, nous montrent des scènes d'une grande qualité picturale, qui rappellent, à moindre échelle, celles des chapelles de Nahirqo et de Tanéyidamani à Méroé. Le prince est assis sur le trône au lion, sous un dais, protégé par les ailes d'Isis debout

derrière lui. Il tient un sceptre et les insignes pharaoniques que sont le fouet (*nekhakha*) et la crosse (*beqa*). Un jeune membre de sa famille tend l'encensoir devant ses narines. Mais la ressemblance avec un souverain s'arrête là. Il ne porte ni le costume tripartite, ni la couronne, et n'arbore pas au front l'uraeus, le cobra réservé aux rois. En revanche, il tient un arc de grande taille, qui illustre peut-être la fonction militaire de certains des « princes royaux », dont l'exemple le plus fameux est Akinidad qui combattit les armées d'Auguste.

Lorsque Reisner dégagea ce second groupe de pyramides de Barkal, qui comprend aussi des sépultures de rois et de reine plus tardifs, et qu'il constata qu'il était contemporain de certaines tombes de Begrawwiya Nord, il imagina un « second royaume de Napata » qui aurait correspondu à une sécession du nord du royaume. On s'aperçut ensuite que les souverains de cette époque, qui va jusqu'au 1^{er} siècle apr. J.-C., étaient aussi attestés dans le sud s'ils étaient enterrés à Napata, dans le nord s'ils étaient inhumés à Méroé, si bien que cette théorie fut vite abandonnée. L'explication la plus cohérente est de supposer qu'à partir du règne de Tanéyidamani, ou peu auparavant, la famille royale de Méroé renoua des alliances matrimoniales avec l'ancien clan royal de Napata, écarté de la lignée dynastique sous le règne d'Arkamani I^{er}-Ergaménès.

La situation s'est d'ailleurs compliquée dernièrement avec la découverte en 2012 à Sedeinga, lors des travaux de terrassement de la route bitumée passant sur la rive gauche du Nil, d'une grande tombe de format royal, contemporaine de Beg. N. 11 (Nahirqo), Beg. N. 12 (Tanéyidamani) et Bar. 5 (prince inconnu). Elle présente en effet la même substructure à deux chambres, plus une niche funéraire, la première salle comportant quatre piliers et la seconde, deux. Les analyses au carbone 14 des charbons d'un encensoir ont confirmé une date autour de 150 av. J.-C. (± 30). La tombe se situe au degré près à l'ouest du temple de la reine Tiyi, laquelle était réinterprétée à l'époque méroïtique comme une forme d'Isis. Comme à Méroé, elle est localisée largement à l'ouest des nécropoles locales. Il semble évident que quelque membre éminent de la famille royale ait désiré se mettre sous la protection de la déesse, loin de Méroé et même de Napata. Mais ce projet, pour une raison inconnue, avorta. La niche funéraire fut juste entamée dans le roc et aucune pyramide ne fut bâtie sur les appartements souterrains, pourtant très soigneusement taillés dans le grès. La tombe fut tout de même occupée (puis totalement pillée), mais sans doute pas par le royal défunt à qui elle avait été destinée.

Les souverains situés entre le milieu du II^e siècle av. J.-C. et le milieu du 1^{er} siècle apr. J.-C. sont alternativement inhumés à Méroé (Begrawwiya Nord) et à Napata (Barkal Nord), sans que l'on puisse discerner les raisons

qui orientèrent le choix de la nécropole. La succession chronologique des différents monarques est elle-même sujette à caution. Jusqu'à 30 av. J.-C., ils ne sont connus dans le meilleur des cas que par leurs noms. Outre la reine anonyme de Bar. 8 (voir ci-dessus), est attesté un roi dans un texte en égyptien citant un « Osiris (roi défunt), le roi de Haute et Basse-Égypte *Nqyrjnsn* » sur un fragment de table d'offrandes retrouvé en Beg. N. 13, la pyramide de grande taille située à côté de celle de Tanéyidamani. Le nom, peut-être Nakidenasene (?) en méroïtique, comporte une finale *-sen* connue chez ses lointains prédécesseurs napatéens Nastasen et Gatisen/Aktisanès. Les reliefs de la chapelle funéraire de Beg. N. 13 sont étroitement imités de celle de Tanéyidamani. Le monarque, coiffé de la couronne *atef* d'Osiris, est assis devant les officiants de ses funérailles, qui lui présentent hommage et offrandes. Il est protégé par les ailes d'Isis et suivi de la reine, son épouse.

Le rang de pyramides sud-nord dans le cimetière de Begrawwiya Nord étant alors arrivé au bord du plateau, les monuments suivants furent érigés sur les points les plus élevés de la frange ouest-est dominant la plaine. La pyramide la plus proche de Beg. N. 13 est Beg. N. 20. Un fragment de la chapelle portant un nom d'Horus en égyptien, *Kz-Nbt*, « taureau puissant... », a été vu et recopié par Lepsius. Ce retour aux titulatures traditionnelles est remarquable, même si l'orthographe de l'inscription est rudimentaire. En revanche, cette partie du nom d'Horus, commune à tant de rois depuis Piankhy et également fréquente chez les pharaons lagides, ne nous apporte aucune information sur la position chronologique du règne. Les reliefs du mur sud de la chapelle, aujourd'hui perdus mais copiés par l'équipe de Lepsius, sont de toute beauté. Le roi assis est encensé par le prince héritier, reconnaissable à son collier à grosses boules. Il est protégé par Isis, suivie de tout le reste de la famille royale : épouse, princesse et petit prince. La représentation du roi rappelle le prince de Bar. 5 : il tient comme lui un arc, un long sceptre ainsi que le fouet et la crosse des pharaons. Mais il porte le costume tripartite des souverains et la calotte koushite, curieusement entourée d'un large diadème où quatre paires de cobras sont fixées. Une grande corne de bélier derrière l'oreille, recourbée sur sa joue, rappelle les figurations royales napatéennes. L'ensemble manifeste une qualité digne des reliefs de la chapelle de Tanéyidamani mais s'en démarque nettement. Les deux sépultures, Beg. N. 13 et 20, par leur taille et leur décor, témoignent de deux règnes prospères qu'il faut placer approximativement entre 120 av. J.-C. et la première moitié du siècle suivant.

Un autre souverain est connu en dehors d'un contexte funéraire pour cette période. Il est représenté et nommé sur un graffito d'une carrière de grès près du Gèbel Suweigat, quelque cinq kilomètres au nord du Gèbel Barkal. C'est en bonne partie de cet endroit que provient le grès utilisé pour

les pyramides de Barkal, selon l'actuel directeur des Antiquités du Soudan, Abdelrahman Ali Mohamed, qui étudia cette carrière dans le cadre de sa thèse sur les matériaux de construction des nécropoles royales de la région de Napata. Le graffito, de bonne facture, figure un souverain dont le costume est couvert d'une peau de léopard, une palme à la main, debout devant Amon de Napata à tête de bélier assis sur un trône. On possède un parallèle exact sur le revers de la grande stèle de Tanéyidamani retrouvée au Gèbel Barkal (voir ci-dessus, p. 238). Ici, toutefois, le monarque est suivi d'une petite princesse jouant du sistre. La scène est traversée par une inscription sur trois lignes, partiellement arasée, appelant la bénédiction d'Amon de Napata sur le roi. Son nom, suivi du titre *qore* «souverain», se lit difficilement P[...]khedateqo. Si la lettre manquante est bien un «t», comme il le semble, on peut reconstruire «Patakhedateqo», mais sans certitude. Le nom rappelle certains anthroponymes égyptiens tardifs commençant par *P3-dj-*, «celui qu'a donné...», mais il serait étrange qu'un souverain méroïtique ait porté un tel nom. La graphie des signes rappelle d'assez près celle de la grande stèle de Tanéyidamani, ce qui ajoute un élément pour voir en ce roi un de ses proches successeurs. Sa sépulture, que la présence du graffito dans les carrières suggère de situer à Barkal, n'est pas localisée et doit compter parmi les monuments non attribués faute d'inscriptions. Ces quatre souverains, la reine de Bar. N. 8, les deux rois de Beg. N. 13 et 20 et Patakhedateqo, sont les seuls pour lesquels on possède une trace entre le règne de Tanéyidamani, mort probablement vers 130-120 av. J.-C., et l'avènement de Tèritéqas, situé sans doute peu de temps avant 30 av. J.-C. Ce siècle sur lequel nous ne disposons que de peu de données précises semble avoir été une ère de paix et de prospérité. Aucun conflit n'est par exemple attesté avec l'Égypte ptolémaïque, qui continue à administrer la Basse-Nubie sans heurts particuliers. Toutefois, durant le règne de Tèritéqas, le royaume de Méroé va à nouveau entrer dans les tumultes de l'histoire méditerranéenne.

Tèritéqas, Amanirénas et Akinidad la guerre entre Méroé et Rome

Le 12 août 30 av. J.-C., Cléopâtre VII, dernière souveraine d'Égypte, se donna la mort à Alexandrie, un an après la bataille d'Actium où sa flotte et celle de son amant Marc-Antoine avaient été défaites. Octave, vainqueur, annexa l'Égypte, désormais intégrée dans l'Empire romain. Il y nomma un gouverneur, le premier «préfet d'Alexandrie et d'Égypte», en la personne de Cornélius Gallus, un ami proche. Celui-ci acheva la conquête romaine du pays en s'emparant de la région de Thèbes, qui était aussitôt entrée en rébellion, et poursuivit jusqu'en Basse-Nubie.

Il fit ériger à Philae, en date du 17 avril 29, une stèle trilingue (latin, grec, égyptien hiéroglyphique) où il commémorait ses victoires et expliquait la nouvelle organisation de la région. Le Dodécaschène, les douze schènes (128 km) d'Assouan à Maharraqa, comprenant les temples de Philae, restait partie intégrante de l'Égypte sous domination romaine. Le Triacontaschène, les trente schènes (320 km) entre Maharraqa et Faras sur la deuxième cataracte, était désormais placé sous la direction d'un gouverneur local (*tyrannos*) qui lèverait l'impôt pour Rome. Le royaume de Méroé devenait un État allié (dans la version grecque) ou vassal (dans la version latine, comprise uniquement des Romains), après que Cornélius Gallus eut rencontré les « envoyés du roi d'Éthiopie ».

Le roi en question était très probablement Téritéqas, dont le nom est connu par deux textes méroïtiques, un graffito du temple de Dakka, rédigé vers 25 av. J.-C., et une stèle ovale assez fruste du temple d'Isis à Méroé, conservée au musée de Liverpool. Sur cette dernière, le roi apparaît seul face à la déesse, tendant la main vers elle en un geste de salut, tandis qu'elle dirige vers lui un signe de vie fixé au bout d'une longue palme. Deux inscriptions méroïtiques d'origine figurent derrière les personnages. Une troisième, sans doute ajoutée plus tard sous la scène et très abrasée, proclame : « C'est le souverain Téritéqas, c'est le [?] de la Candace Amanirénas et d'Akinidad. » On le considère traditionnellement comme l'époux d'Amanirénas, bien que l'on n'ait aucune preuve de ce lien matrimonial. Mais selon notre interprétation de la position de la Candace dans les institutions du royaume (voir ci-dessus, p. 230 sq.), Téritéqas serait plutôt le fils d'Amanirénas et d'un roi au nom inconnu auquel il aurait succédé. Le « prince royal » (*pqr qorise*) Akinidad, qui allait jouer un rôle éminent dans la suite des événements, serait donc le frère cadet de Téritéqas.

Les relations amicales entre Octave, devenu en 27 av. J.-C. l'empereur Auguste, et le premier préfet d'Égypte allaient toutefois s'envenimer, Cornélius Gallus étant soupçonné de s'appuyer sur la nouvelle province, source inégalable de richesses et de puissance, pour assouvir des ambitions personnelles. Rappelé à Rome, il fut déchu de ses fonctions et se suicida. Un second préfet, Aelius Gallus, fut nommé en 26 av. J.-C. Mais à peine s'était-il installé, qu'Auguste l'envoya en expédition dans la péninsule arabe, le remplaçant à Alexandrie par un nouveau préfet, Caius Pétronius. Aelius Gallus partit pour l'Arabie en emmenant la moitié des légions stationnées en Égypte, dégarnissant en bonne partie la protection de la frontière sud. La suite nous est racontée par le géographe et historien grec Strabon, d'après des informations de première main. Il avait en effet accompagné Aelius Gallus, son ami, peu après son investiture, dans un voyage jusqu'à la frontière égypto-méroïtique.

La guerre entre Rome et Méroé

extrait de la *Géographie* de Strabon, XVII.1.53-54

« Gonflés de présomption par le départ d'une partie des troupes stationnées en Égypte pour suivre Aelius Gallus dans sa campagne contre les Arabes, les Éthiopiens attaquèrent la Thébaïde et une garnison de trois cohortes à Syène (*Assouan*). Ils parvinrent à prendre Syène, Éléphantine et Philae au terme d'un assaut soudain, en asservirent les habitants, et renversèrent même les statues de César (*Auguste*). Alors Pétronus les attaqua avec moins de dix mille fantassins et huit cents cavaliers contre trente mille hommes. Il les contraignit tout d'abord à se réfugier dans la ville éthiopienne de Pselchis (*actuelle Dakka*) et envoya une ambassade pour réclamer ce qui avait été pillé et demander des comptes sur les raisons pour lesquelles ils avaient commencé la guerre. Comme ils répondirent qu'ils avaient été lésés par les nomarques (*collecteurs d'impôts*), il leur répliqua que ce n'était pas ceux-là les maîtres de la région, mais César.

Ils demandèrent trois jours pour délibérer, mais comme ils n'avaient rien fait de ce qu'il fallait, il attaqua et les força à se battre. Il les mit rapidement en fuite en raison de la faiblesse de leur tactique et de leur armement. Ils avaient en effet de grands boucliers oblongs en peau de bœuf non tannée et comme moyens de défense des haches, certains des épieux, certains aussi des glaives. Les uns furent repoussés dans la cité, d'autres s'enfuirent dans le désert, d'autres trouvèrent refuge dans les nombreux îlots en franchissant le lit du fleuve, car en raison du courant il n'y avait guère de crocodiles. Parmi eux se trouvaient aussi les généraux de la reine Candace qui régnait de notre temps sur les Éthiopiens, une femme hommasse qui avait perdu un œil. Tous ceux-là, Pétronus les capture vifs, après avoir traversé sur des radeaux et des bateaux, et les envoya immédiatement à Alexandrie, puis il se dirige vers la cité (*Pselchis/Dakka*) et s'en empare. Si l'on ajoute aux prisonniers le grand nombre de ceux qui tombèrent au combat, le chiffre de ceux qui échappèrent se trouva être extrêmement réduit.

De Pselchis, Pétronus arriva à Premnis (*actuelle Qasr Ibrim*), une cité fortifiée, après avoir traversé les dunes où l'armée de Cambyse, prise dans une tempête de sable, avait été ensevelie. Il attaqua et s'empara de la citadelle au premier assaut, et après cela s'élança vers Napata. C'était la résidence royale de Candace, et son fils s'y trouvait, alors qu'elle-même s'était installée dans un endroit proche. Bien qu'elle eût envoyé une délégation pour demander un traité d'amitié et qu'elle eût rendu les captifs de Syène ainsi que les statues, il marcha sur Napata, d'où le prince s'était enfui,

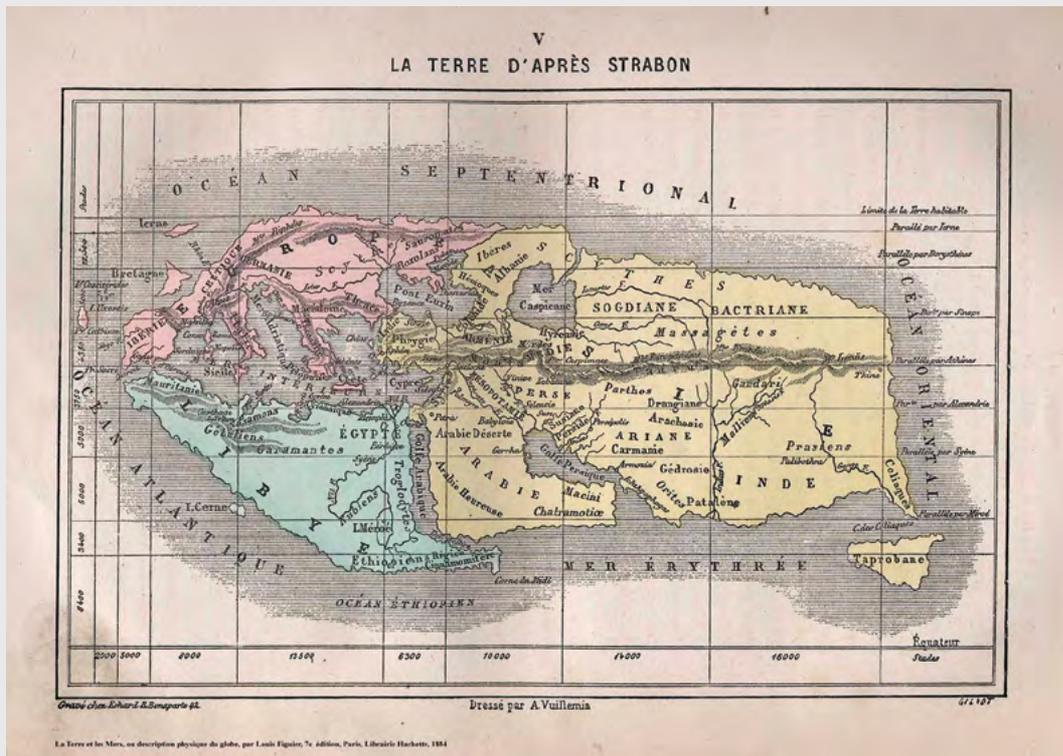
le Soudan

244

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

et la détruisit complètement. Il réduisit la population en servitude et revint sur ses pas avec son butin, jugeant trop difficiles d'accès les régions situées plus en avant. Il fit améliorer les défenses de Premnis, y plaça une garnison avec des provisions pour quatre cents hommes pendant deux ans et s'en revint en Alexandrie. Quant aux captifs, il vendit les uns comme butin, en envoya mille autres à César, qui venait de rentrer de Cantabrie, d'autres enfin périrent de maladie.

Pendant ce temps, Candace marcha avec plusieurs dizaines de milliers d'hommes sur la garnison (*de Premnis*). Pétronius partit à la rescousse et parvint à arriver le premier devant la garnison. Il renforça les défenses du lieu en multipliant les équipements militaires. Alors que les Éthiopiens voulaient parlementer, il leur enjoignit de parlementer avec César. Comme ils répondirent qu'ils ne savaient pas qui était César et comment ils devaient accéder à lui, il leur accorda une escorte. Ils arrivèrent à Samos, où se trouvait César, qui de là s'appretait à partir pour la Syrie, ayant envoyé Tibère en Arménie. Après qu'ils eurent obtenu tout ce qu'ils demandaient, il leur fit même remise du tribut qu'il leur avait imposé. >>>



des temples
dans
la savane

La Terre, d'après Strabon, in Louis FIGUIER, *La Terre et les mers, ou description physique du globe*, 7^e édition, Paris, 1884 (carte dressée par A. Vuillemin).

◀ Le récit de Strabon est le plus précis qui nous soit parvenu de la guerre entre les Méroïtes et les Romains parmi les sources gréco-romaines (Pline l'Ancien et Dion Cassius en parlent brièvement). Certains détails sont confirmés par la géographie, comme le raccourci par le désert entre Qasr Ibrim (Premnis) et Dakka (Pselchis), qui évite la boucle que fait le Nil autour de Korosko. D'autres le sont par l'archéologie. C'est ainsi que les fouilles britanniques à Qasr Ibrim ont mis au jour à la fin des années 1970 des centaines de boulets de catapulte au pied des remparts, destinés à empêcher l'approche de l'armée de la Candace lors de sa tentative de reprise de la cité. L'un d'entre eux portait même une inscription en grec : « Ça te suffit, Candace ? » écrite par un légionnaire facétieux. Hans Barnard, qui a publié ces projectiles, en rapproche les commentaires tracés à la craie sur les missiles par les pilotes britanniques qui bombardaient l'Allemagne lors de la Deuxième Guerre mondiale, comme : « Voilà pour toi, Adolph ! ». Enfin, d'autres éléments du récit nous permettent de reconstituer la chronologie des faits. Aelius Gallus partit d'Égypte avant l'été de l'an 25 av. J.-C., son départ déclenchant la révolte du Dodécaschène et le raid des Méroïtes sur Assouan. La première campagne de Pétronius fut achevée au retour d'Auguste de Cantabrie, en Hispanie, à la fin de l'an 24. La deuxième attaque des Méroïtes sur Qasr Ibrim doit coïncider avec la fin des vivres amassés pour deux ans, soit en l'an 22. Le traité de Samos s'est conclu lorsqu'Auguste résida pour la seconde fois sur cette île grecque, durant l'hiver 21-20. En revanche, d'autres éléments du récit de Strabon sont étranges. Dans la description de la panoplie hétéroclite des Méroïtes, nulle mention n'est faite de l'arc, une arme à laquelle ils excellaient. Semblablement, on a peine à croire qu'ils aient ignoré qui était César Auguste. Tout porte à croire en effet que de tout temps la monarchie koushite était bien informée de ce qui se passait en Égypte.

Mais surtout, on s'est interrogé à juste titre sur le bilan réel de l'expédition de Pétronius. Strabon est riche de détails sur le début du conflit, sans doute en raison de sa proximité avec Aelius Gallus, lui-même probablement bien renseigné sur les développements de la situation dont son départ était en partie responsable. Or, les premiers événements de 25 av. J.-C. ne constituent en fait qu'une révolte des habitants du Triacontaschène face aux impôts que font peser sur eux les Romains et non pas encore l'affrontement direct entre le pouvoir royal méroïtique et les armées de Pétronius. Sur la suite des opérations, Strabon se fait beaucoup moins précis, et on peut soupçonner quelque exagération des faits en faveur des Romains de la part de ses sources. L'historienne Inge Hofmann a essayé de démontrer qu'il était matériellement impossible à Pétronius, depuis Alexandrie, d'avoir mené toutes ces opérations militaires, atteint Napata et rejoint Alexandrie

durant le court espace de temps qui sépara la révolte du Triacontaschène du retour d'Auguste de son expédition ibérique, soit entre 4-5 mois (estimation basse) et 6-7 mois (estimation haute), alors que le simple trajet d'Assouan jusqu'à Napata demandait deux mois à une armée. Si, dans la chronique de son règne laissée par Auguste (*Res gestae Divi Augusti*), l'empereur affirme que Napata «a été atteinte», ce qui pouvait être le fait d'éclaireurs ou d'espions envoyés par Pétronius, il n'indique pas expressément, contrairement à Strabon, qu'elle a été rasée. La prise de Napata semble confirmée une centaine d'années après les faits par Pline l'Ancien et au début du III^e siècle par Dion Cassius dans sa monumentale *Histoire romaine*. Le récit de ce dernier est dans l'ensemble un résumé de Strabon, mais il ajoute que «Pétronius, ne pouvant ni avancer plus loin en raison du sable et de la chaleur, ni rester dans le pays dans de bonnes conditions avec toute son armée, se retira en emmenant la plupart de ses hommes».

Qu'il ait eu lieu ou non, le sac de Napata, l'ancienne capitale restée métropole religieuse, ne pouvait cacher que l'objectif principal des Romains programmé de longue date dans la stèle de Cornélius Gallus, à savoir la prise de Méroé, n'avait pas été atteint. L'aveu de cette semi-défaite se lit entre les lignes dans la chronique d'Auguste, qui ajoute dans le passage cité plus haut que Napata est «proche de Méroé», une proximité pourtant toute relative (350 km par les pistes). La contre-offensive de la Candace, moins de deux ans après la première campagne, montre bien que l'expédition de Pétronius n'avait pas entamé les forces du royaume de manière significative. Qui plus est, la forteresse de Qasr Ibrim fut réoccupée par les troupes méroïtiques après le traité de Samos, et la découverte à Méroé, sous le seuil du temple M 292, de la tête d'une des plus belles statues de bronze connue d'Auguste montre que le butin des villes pillées par les Méroïtes n'avait pas été entièrement rendu, ce qui était pourtant une des premières exigences de Pétronius. Le traité de Samos conclu avec Auguste en 21/20 est étonnamment favorable au royaume koushite. La frontière fut remontée en deçà du Triacontaschène et aucun tribut ne fut exigé. Tous ces faits indiquent que la campagne contre le royaume de Méroé (comme d'ailleurs celle que mena simultanément Aelius Gallus en Arabie) n'avait pas rencontré le succès escompté.

La guerre contre Rome vue par les Méroïtes

Il serait évidemment du plus grand intérêt pour les historiens aussi bien de Rome que de Méroé de connaître le point de vue des Méroïtes sur ce conflit. Or, on possède quatre inscriptions relatives à cette guerre, qui sont malheureusement toutes écrites en méroïtique, une langue qui n'est que partiellement comprise.

Toutefois, nos récentes recherches ont permis d'affiner les quelques informations que l'on peut en tirer. Les deux premières sont des graffiti gravés sur les murs du temple de Dakka, l'antique Pselchis. Les deux autres sont des stèles royales érigées dans le sud du royaume.

Le premier graffito de Dakka n'est certes pas une œuvre d'art. Enscrit dans un grand cartouche un peu bancal surmonté de deux hautes plumes, gravé en caractères peu soignés, il contient un protocole initial qui cite le roi Têritéqas, la Candace Amanirénas et le prince Akinidad suivi du locatif *Sek-te*, «à Pselchis (Dakka)». Trois propositions très abîmées donnent les noms de peuples ennemis dont les hommes furent tués et les femmes asservies. Le texte se termine par la mention de son commanditaire: «Akhamora étant stratège (*gouverneur de province*)», détail important car il s'agit du nom méroïtique du nouvel administrateur établi par la royauté méroïte pour remplacer le gouverneur que les Romains avaient mis à la tête du Triacostaschène. Le second graffito de Dakka, en partie effacé, ne cite qu'Akinidad et semble dédier son butin à Isis.

De 1909 à 1914, le Britannique John Garstang dirigea pour le compte de l'université de Liverpool des fouilles de grande ampleur à Méroé. Durant la dernière saison, il se déplaça de trois kilomètres au sud, sur le site de Hamadab, où il dégaga les ruines d'une cité périphérique. Elle comportait un temple de briques, précédé d'un pylône flanqué de deux grandes stèles en grès, inscrites en cursive méroïtique. Celle de gauche était dans un bon état de conservation, à l'exception de la partie supérieure cintrée, porteuse de l'image gravée du souverain devant les dieux, qui avait été partiellement arasée, ne laissant voir que les pieds des personnages. Le texte était néanmoins intact. L'autre stèle était par contre très abîmée. Le cintre était également brisé et, surtout, la majeure partie de l'inscription était fortement érodée. Garstang fit transporter la première en Angleterre.

Acquise par le British Museum où l'on peut la voir aujourd'hui, elle est constituée d'un bloc de grès massif de 3,5 tonnes. Elle mesure 258 cm de hauteur et 100 cm de largeur. Elle porte 42 lignes de texte en cursive méroïtique. La partie restante du cintre montre une scène d'adoration divine en deux volets symétriques. Sur la gauche, une reine méroïtique en sandales à grandes boucles, suivi d'un prince reconnaissable à ses pieds nus, rend hommage à un dieu vêtu d'un pagne simple, vraisemblablement Amon. Sur la droite, les mêmes font face à une déesse porteuse de la croix de vie, sans doute la déesse Mout, parèdre d'Amon. Sous cette scène figure une ligne de prisonniers entravés que les personnages foulent ainsi aux pieds. Le protocole initial (*lignes. 1-2*) livre l'identité des deux personnages royaux: «Alors qu'Amanirénas, le souverain, la Candace, celle qui les subjuge (?), régnait et qu'Akinidad était prince (*pqr*) et vice-roi...»

La stèle présente donc une Candace et un prince, soit la même configuration du pouvoir que celle décrite par Strabon lors du conflit, et l'on savait par l'étude paléographique dont Griffith avait jeté les bases que le texte se situait dans un espace chronologique « archaïque » qui incluait cette période. Le passage qui suit immédiatement (*lignes 2-5*), bien que largement incompréhensible, déclencha l'intérêt des méroïtisans. Il contient en effet trois mots qui ont orienté l'interprétation vers le conflit entre Rome et Méroé: *Qes*, *Armeyose* et *Armi*. Dans une première étude, Archibald H. Sayce, l'épigraphiste de la mission Garstang, proposait de voir dans ces mots les noms respectifs de Koush, des Romains et de Rome. Le nom de Rome en méroïtique est en effet connu dans les textes postérieurs sous la forme *Arome*. Griffith reprit l'analyse du texte qu'il publia en 1916. Il admit la traduction de *Qes* par « Koush », d'*Armi* (selon lui une variante ancienne d'*Arome*) par « Rome » et suggéra que *Armeyose* fût un calque du grec *Rhomaïos*, « Romain ». Qui plus est, il avait identifié peu de temps auparavant les mots « homme » et « femme », ce qui lui permettait d'avancer pour un passage récurrent une traduction approximative, « tuant les hommes, asservissant les femmes », bien qu'il ne pût rendre compte en détail de la syntaxe de la proposition. Cette mention en forme de bilan de campagne, qui revient plusieurs fois dans le texte (avec parfois des chiffres précis pour le nombre d'hommes et celui de femmes), était une preuve supplémentaire de la teneur militaire du texte. Pour plusieurs décennies, on tint comme établi que la stèle dite « d'Akinidad » était bien la version méroïtique de la guerre contre Rome.

Mais les études qui suivirent montrèrent que l'identification par Sayce et Griffith de l'ennemi des Méroïtes comme « romain » sur la base du terme *Armi* devait être abandonnée. Le mot semble en effet une désignation archaïque du Triacontaschène. La première stèle de Hamadab et le premier graffito de Dakka sont étroitement liés. La principale différence est la présence de Téritéqas dans le graffito et son absence dans la stèle. L'hypothèse traditionnelle selon laquelle il serait décédé après l'assaut des Méroïtes sur la Basse-Nubie semble la meilleure explication. Le prince Akinidad fut alors délégué comme commandant de l'armée de Koush par la Candace Amanirénas. Les deux textes décrivent la guerre non pas comme une importante expédition contre les Romains mais simplement comme l'écrasement de plusieurs tribus rebelles, selon la tradition des stèles napatéenne tardives. L'une de ces « tribus », basée à Pselchis, est citée sous le nom d'*Arobe* (peut-être prononcé /arumbe/) qui pourrait désigner les Romains et être une forme archaïque du mot *Arome*, « Rome ». La question de la souveraineté sur *Armi*, le Triacontaschène, est cependant présente dans l'introduction de la première stèle de Hamadab. Que cette question

n'ait probablement pas été réglée par les prétendues négociations entre Cornélius Gallus et les émissaires du roi de Méroé quatre ans auparavant se devine d'après la remarque de Pétrionius aux Méroïtes dans le récit de Strabon : « Ce n'étaient pas ceux-là [les collecteurs d'impôt] les maîtres du pays, mais César. » Le texte cite également comme chef des ennemis d'*Armi* capturés par les Méroïtes (seulement 32 hommes et 137 femmes) un certain Kouper, connu par ses deux fils Pétéisé et Pahor. Ceux-ci s'étaient en effet noyés dans le Nil. Or, ce genre de mort était une raison suffisante, selon le témoignage d'Hérodote, pour qu'ils soient divinisés. Tous les noyés, bien évidemment, ne recevaient pas de sanctuaire en dur. Mais dans ce cas précis, sans doute en hommage à l'ancien allié de Rome, Caius Pétrionius fera plus tard ériger à Dendour un temple aux fils de Kouper. La première stèle de Hamadab et les graffiti de Dakka décrivent donc le début de la guerre : Akinidad ravage le Triacontaschène, fait prisonnier Kouper, le gouverneur nommé par les Romains, ainsi que plusieurs hommes et femmes. Après quoi il marche contre trois différents centres culturels et administratifs du Dodécaschène, décrits chacun comme un peuple ennemi dans la tradition koushite. Le premier était Pselchis (moderne Dakka), où était peut-être stationnée une garnison romaine. Un nouveau gouverneur de province, Akhamora, est nommé par Akinidad, qui remonte peu après sur Napata.

Nous avons ci-dessus signalé qu'il existait une seconde stèle à Hamadab. Placée par Garstang à l'entrée de la cité royale de Méroé, elle disparut à une époque indéterminée. Selon le service des Antiquités, elle aurait été réinhumée à Méroé, mais, d'après les gardiens de ce site, elle aurait été transportée dans les magasins du musée national de Khartoum. C'est effectivement là qu'elle a été retrouvée en 2006. Elle a été ensuite installée dans les salles d'exposition, où nous avons pu en faire une étude nouvelle en février 2007. Le monument comporte 32 lignes inscrites. Comme la première stèle de Hamadab, elle n'a conservé que la partie inférieure de la lunette, montrant les pieds des personnages dans une scène similaire. Toutefois, la déesse se trouve à gauche et le dieu Amon, à droite, enlace la Candace selon un geste bien connu dans la tradition royale égyptienne. La représentation semble en relation directe avec celle de la première stèle en raison de leur symétrie. Qui plus est, elle en constitue la suite, puisque, précédemment, la reine se tenait encore à l'écart du dieu. La frise de prisonniers, sous les pieds des personnages, est totalement arasée, au point que l'on peut se demander si elle a jamais été exécutée ou si elle n'a pas fait l'objet d'un martelage.

L'inscription était dès la découverte très érodée. Elle ne comporte pas de protocole complet. La mention du prince Akinidad avec son titre de *pqr qorise*, « prince royal », à la première ligne ne s'accompagne pas de celle

de la Candace Amanirénas. Cette absence de protocole confirme les déductions que l'on pouvait faire de la scène gravée, à savoir que la seconde stèle de Hamadab constitue la suite de la première. Le texte commence de manière abrupte par une proposition que l'on peut traduire : « Ce sont les captifs Tameya. » Ce mot a été récemment identifié sur une petite stèle de Naga, où il barre la figure gravée d'un captif romain, reconnaissable à son type physique européen, son casque et son ceinturon. Bien évidemment, on regrette fort de ne plus pouvoir vérifier que les prisonniers de la frise sur la seconde stèle de Hamadab étaient originellement du même type que le Romain de Naga. Aux lignes 3-4, on lit le passage suivant (où le premier verbe est inconnu) : « Des Tameya, j'ai [?] chaque homme, j'ai razié chaque femme et chaque garçon. » Il semble bien que l'on tienne enfin le récit détaillé de la guerre tant recherché. Le terme « Tameya » apparaît en effet plusieurs fois dans la suite du texte, montrant qu'il ne s'agit pas d'un simple accrochage mais d'une campagne narrée en continu. Évidemment, le passage traduit fait penser à la prise d'Assouan par les Méroïtes et à la réduction en esclavage de sa population selon le récit de Strabon. Malheureusement, le mauvais état de conservation du texte et notre connaissance lacunaire de la langue méroïtique nous empêchent de comprendre la plus grande partie du récit. Mais des toponymes apparaissent, dans le même ordre que chez Strabon : Éléphantine (?), Assouan, Napata puis Qasr Ibrim. Tous ces éléments sont les seuls en rapport avec la guerre contre les Romains que nous avons pu actuellement identifier, mais ils nous paraissent assez convaincants pour avancer que le récit méroïtique de ce conflit a bien existé et qu'il figure sur cette stèle si malencontreusement mutilée. Il ne permet pas en revanche de savoir si Pétrionius a effectivement atteint Napata, car la mention de cette ville figure dans un contexte obscur.

La deuxième stèle de Hamadab ressemble plus à une réécriture de l'ensemble du conflit qu'à une simple suite de la première stèle. L'importance qu'y joue le prince Akinidad seul, contredite par le texte de Strabon qui met la Candace au premier plan, est peut-être motivée par des considérations politiques et pose à nouveau la question de sa position dans la lignée de succession. Tous ces témoignages méroïtiques, en tout cas, citent l'ensemble des opérations militaires. Or, les règles implicites de la propagande antique veulent que la défaite, lorsqu'elle est totale, ne laisse pas de traces dans les annales. Elle est exorcisée par le silence des sources du côté des vaincus. Par contre, une semi-défaite, ainsi que l'a été par exemple la bataille de Qadesh entre Ramsès II et l'Empire hittite, sera commémorée comme une victoire, les aspects négatifs étant soigneusement tus. C'est de toute évidence le cas de la guerre entre Rome et Méroé. Nous avons précédemment lu entre les lignes des sources gréco-latines que la campagne

de Pétrionius n'avait sûrement pas été un succès complet. Avec les textes de Hamadab et de Dakka, nous en avons la confirmation, puisqu'elle paraît avoir été considérée par les Méroïtes comme une victoire.

De fait, il semble que la politique de modération adoptée par Auguste lors des négociations qui aboutirent au traité de Samos fut payante, puisque les conflits de Méroé avec l'Empire romain cessèrent pour des siècles. Les bonnes relations avec le puissant voisin du nord sont attestées par l'existence de contacts réguliers, assurés sans doute par des ambassadeurs qui portent le nom méroïtique d'*apote Arome-li-se*, « envoyé auprès de Rome » (c'est-à-dire auprès du pouvoir romain en Égypte). L'équipement des tombes royales de Méroé comporte également des objets précieux d'importation méditerranéenne, notamment des bronzes qui sont probablement des cadeaux diplomatiques ou le fruit des échanges qui avaient repris avec le nord sur une plus grande échelle, l'Empire romain étant un marché bien plus vaste que ne l'était l'Égypte. La demande en bêtes sauvages (notamment pour les jeux du cirque) et en produits de luxe (ivoire, plumes d'autruche, peaux de fauves, esclaves africains) fut multipliée. Méroé restait plus que jamais un « couloir vers l'Afrique », selon le mot de l'archéologue W. Y. Adams, car il n'existait pas encore de voies de pénétration vers les régions subsahariennes à l'ouest du continent, qu'elles fussent par mer ou à travers le désert, qui ne put être aisément franchi avant l'introduction du chameau dans la région, au Moyen Âge. En retour, les importations en provenance de la Méditerranée dans le royaume de Méroé devinrent plus nombreuses, exerçant notamment dans le domaine des arts plastiques et de la céramique une influence considérable. L'art méroïtique, qui était jusqu'alors un mélange de traditions locales et égyptiennes, incorpore une troisième composante gréco-romaine qui, à partir du premier siècle de notre ère, fait jeu égal avec les concepts hérités de la culture napatéenne.

La Candace Amanishakhéto et la réorganisation de la Basse-Nubie

On ignore où furent inhumés le roi Téritéqas et la Candace Amanirénas. On a proposé pour le premier la tombe Beg. N. 21, dont les reliefs inachevés pourraient s'expliquer par l'urgence de la situation dans un contexte de guerre. Mais d'autres solutions sont possibles à Méroé (Beg. N. 14) ou au Gèbel Barkal (Bar. 2). Dans tous les cas, les sépultures sont anépigraphes. La Candace, sa mère, ne semble pas lui avoir longtemps survécu. Elle est attestée en compagnie seulement du prince Akinidad sur la première stèle de Hamadab et un petit autel portatif de bronze retrouvé à Kawa. Dans les deux cas, elle porte, en plus du titre de « Candace », celui de *gore*, « souverain », pris

(ou repris) à la mort de Têritéqas. Bien que, là aussi, on n'ait aucune inscription attestée, on attribue à Amanirénas la pyramide de Barkal n° 4, l'une des mieux conservées et des plus grandes du groupe nord. Les reliefs, simples mais d'excellente facture, représentent une reine protégée par Isis et encensée par un prince. Sur le mur nord, elle porte la calotte koushite surmontée de la couronne hathorique des épouses royales connue depuis la reine égyptienne Tiyi, mais, sur le mur sud, elle arbore le pschent, la double couronne des pharaons. Ces deux figurations s'accordent bien avec son double titre de Candace et de souverain. Le trousseau funéraire, qui comporte des verreries romaines du début de l'Empire, confirme pour ce tombeau une date qui s'accorde à celle de son règne. Sachant que les deux Candaces qui l'ont suivie sur le trône ont des sépultures parfaitement identifiées, la pyramide Bar. 4 semble bien avoir été la dernière demeure d'Amanirénas.

La succession de cette reine est un mystère. En effet, son fils Akinidad, auréolé dans les chroniques méroïtiques de Hamadab de son rôle éminent dans le conflit contre les Romains, était toujours en vie. Toutefois, c'est une autre Candace, Amanishakhéto (écrit Amanishakhété dans quelques inscriptions), qui monta sur le trône. Dans les débris sur le sol de sa chapelle ont été retrouvés des fragments de deux ou trois tables d'offrandes inscrites, qui ont conduit certains chercheurs, comme Fritz Hintze, à reconstruire en partie le nom de ses parents. Malheureusement, la graphie des signes et le type des formules employées sont plus tardifs d'un siècle et demi au moins. Ces tables d'offrandes, dont l'une est assurément royale, ont donc plutôt été déplacées ou proviennent d'une éventuelle réutilisation de la tombe. Aussi ignorons-nous la filiation d'Amanishakhéto. Comme son avènement s'est toutefois fait dans la continuité avec le règne précédent, on peut proposer, selon notre conception du rôle de la Candace, qu'elle ait été la grande épouse royale de Têritéqas et régente de son fils. Il reste toutefois inexplicable qu'Akinidad, si c'est bien lui que cite Strabon comme fils de la Candace (mais on voit mal comment il pourrait en être autrement), n'ait pas été couronné non seulement au décès de Têritéqas mais, de plus, à la mort d'Amanirénas.

Il est assez probable que la Candace Amanishakhéto se soit maintenue sur le trône jusqu'au début du 1^{er} siècle de notre ère. Outre son imposant monument funéraire à Méroé, elle est attestée en effet par un grand nombre d'inscriptions à travers tout le royaume, depuis Qasr Ibrim, au nord, jusqu'à Naga, au sud. Au début de son règne, elle y est accompagnée du même prince (*pqr*) Akinidad que la Candace Amanirénas. C'est notamment le cas sur une large stèle retrouvée à Qasr Ibrim (ancienne Primis, Premnis chez Strabon), dans la citadelle que Pétrionius avait fortifiée et où il avait établi une garnison pendant deux ans. Selon les termes du traité de Samos,

elle fut, comme le reste du Triacostaschène, évacuée par les Romains qui se retirèrent sur la nouvelle frontière nord, vers Hiéra Sycaminos (actuelle Maharraqa). Le texte méroïtique est largement incompréhensible et d'ailleurs mal conservé, la stèle ayant servi de pavement dans la cathédrale copte édifée plus tard en ce lieu. Le protocole initial se lit : « Amanishakhéto étant souverain et Candace, Akinidad étant prince. » Les Romains (*Tmeye*) y sont deux fois cités, ainsi que plusieurs officiels méroïtiques : il semble bien que ce document atteste donc la réorganisation du Triacostaschène après le départ de la garnison romaine, ainsi que l'établissement du culte d'Amon (*Amp*) et d'Isis « Maîtresse du Sud » (*Nbeyrose*, de l'égyptien *Nb.t rsy*). Le nom d'Akinidad apparaît encore une fois dans un cartouche en hiéroglyphes méroïtiques, au côté de celui d'Amanishakhéto, sur des blocs de grès ayant servi à la restauration du grand temple de Kawa, puis il disparaît : dans les autres inscriptions, Amanishakhéto est seule et continue d'assumer les titres de « souverain » et de « Candace ».

Si, comme nous le supposions précédemment, elle est montée sur le trône comme régente de son fils, on n'a aucune trace écrite de ce dernier, peut-être mort trop jeune pour régner. On possède en revanche des témoignages iconographiques. Parmi les bagues du trésor découvert dans la pyramide d'Amanishakhéto, sur lequel nous reviendrons, plusieurs possèdent des chatons gravés où est souvent figurée la reine, seule ou accompagnée de divinités. Sur l'un d'eux, elle trône face à Amon à tête de bélier, également assis. Elle est coiffée d'un scorpion à tête d'Isis surmontant la calotte koushite, comme son aïeule Nahirqo dans sa chapelle de la pyramide Beg. N. 11, et elle pose sur les genoux du dieu un enfant au front paré d'un cobra royal. Sur un autre chaton, elle est assise sur un lit matrimonial en compagnie d'un roi de Méroé, reconnaissable à son costume tripartite et son double *ureus* (cobra royal). Elle porte la même coiffure au scorpion et tend au roi un petit prince dont le statut est cette fois simplement signalé par la « mèche de l'enfance », une tresse unique conservée sur un crâne rasé.

Les très nombreuses stèles et inscriptions connues au nom d'Amanishakhéto entraient très certainement dans un programme de restauration des édifices cultuels et royaux, mais l'intense activité architecturale développée sous le règne conjoint d'Amanitoré et de Natakamani, quelques décennies plus tard, a sans doute oblitéré les travaux entrepris sous sa direction, dont seuls nous restent les quelques blocs du grand temple d'Amon de Kawa, sans doute restaurés par elle, et son palais de Ouad Ben Naga. On possède ainsi deux petites stèles à son nom et des fragments de deux autres, toutes d'une très grande qualité d'exécution, retrouvées en 1999 et 2000 dans le temple d'Amon de Naga, ce qui laisse supposer qu'elle a fait construire ou rénover en ce lieu. Mais l'ensemble du bâti actuellement en place

et la totalité des reliefs datent du règne d'Amanitoré et Natakamani. Il n'est toutefois pas impossible, comme nous le verrons, qu'il faille lui attribuer le temple F, un petit édifice perché sur le flanc de la montagne de Naga. Si tel est le cas, les quatre stèles pourraient provenir de ce bâtiment.

Amanishakhéto fit notamment construire (ou rénover) un imposant palais à Ouad Ben Naga, non loin de Méroé. Sur un plan carré de près de 60 m de côté, cet édifice doté de deux étages, construit sur une série de caissons et de magasins, comportait une cour centrale à ciel ouvert qui permettait la diffusion de la lumière et la circulation de l'air, créant une sorte de climatisation naturelle dans l'édifice. L'ensemble était richement décoré de peintures géométriques et de reliefs sur stuc, parfois recouverts encore d'une mince feuille d'or. Les magasins servaient à entreposer non seulement les denrées mais aussi les produits de luxe destinés à l'exportation dont la royauté avait le monopole : on y a retrouvé notamment des défenses d'éléphants. Il semble avoir servi de modèle pour les résidences royales des règnes suivants, particulièrement ceux de Natakamani, dont des exemples sont connus à Napata et à Mouweis. La multiplication de ces résidences royales, y compris dans des centres de moyenne importance comme Mouweis, semble montrer que les souverains, bien que basés à Méroé, avaient l'habitude de se déplacer à travers le royaume de palais en palais, à la manière de la royauté française à l'époque de la Renaissance.

C'est sans doute sous le règne d'Amanishakhéto que fut mise en place une réorganisation de la Basse-Nubie qui devait rester inchangée jusqu'au départ des cohortes romaines au III^e siècle de notre ère. Le Dodécaschène (entre Assouan et Maharraqa) était officiellement rattaché à l'Empire romain et protégé par des garnisons détachées par le préfet d'Égypte. Dans les faits, il s'agissait d'une zone tampon administrée en commun par les principaux complexes religieux, Philae, Pselchis (moderne Dakka) et Talmis (moderne Kalabcha) et placée sous la direction d'un « stratège » (en méroïtique *pelmos*). Aux différents échelons de cette administration se trouvaient des notables issus de grandes familles locales où se mêlaient Méroïtes et Égyptiens, alliés par des liens matrimoniaux, et qui cumulaient les fonctions religieuses et séculières. Bien qu'ayant partiellement délégué leur pouvoir sur la région, les Romains eurent à cœur d'encourager et de financer l'agrandissement des temples de Basse-Nubie, où leurs empereurs furent représentés sous les traits de pharaons. Un vaste programme architectural et iconographique couvrant la majorité des complexes religieux fut lancé sous le règne d'Auguste. Une cour monumentale entourée de colonnades devant le temple d'Isis fut inaugurée à Philae. À Debod, le temple d'Amon autrefois érigé par le roi méroïtique Adikhalamani fut agrandi et consacré à Isis. À Kalabcha, le petit sanctuaire

laissa place à un temple monumental et son dieu local, Mandoulis, y fut associé aux principaux dieux d'Égypte et de Nubie. À Dakka, le temple de Thot fut agrandi et devint un important lieu de pèlerinage. Nous avons vu précédemment que Pétronius, vers 10 av. J.-C., fit bâtir à Dendour un temple aux fils divinisés de l'infortuné Kouper, le gouverneur nommé par Cornélius Gallus et capturé par Akinidad lors de la guerre avec Rome. Ce petit sanctuaire, offert par l'Égypte aux États-Unis en récompense de leur participation au sauvetage des monuments de Nubie en 1963-1964, se dresse aujourd'hui au *Metropolitan Museum of Art* de New York.

Le Triacontaschène (entre Maharraqa et Faras) avait été rendu aux Méroïtes par le traité de Samos en 20-21 av. J.-C. Il était administré par un officiel qui portait le titre méroïtique de *pesto* (écrit *pesti* sous le règne d'Amanirénas et *peseto* à partir du 1^{er} siècle apr. J.-C.). Le mot est d'origine égyptienne, mais son étymologie est discutée. Il est connu en grec sous la forme *psentês*, simple transcription du méroïtique, et traduit en égyptien par *p3-s3-nsw*, « le fils royal », le titre officiel des anciens vice-rois de Koush (voir chapitre 4, p. 85 sq.) que les pharaons du Nouvel Empire déléguaient à la tête de la Nubie. S'il n'est pas certain que ce dernier soit l'étymon du terme *pesto*, il n'en reste pas moins qu'il s'accorde avec le contenu de la fonction : une délégation du pouvoir royal en Nubie, rendue nécessaire par la grande distance qui séparait la province du pouvoir central. Le premier *pesto* fut certainement Akinidad, le fils d'Amanirénas qui combattit contre les Romains et qui porte ce titre jusqu'à l'avènement d'Amanishakhéto. Rappelé assez vite à Méroé, il fut remplacé par un administrateur de famille non royale, établi à la limite sud du Triacontaschène, à Faras. Le premier attesté est un dénommé Tasémérékha (le nom est de lecture incertaine). Il est connu uniquement par la table d'offrandes funéraire retrouvée à proximité de sa tombe à Faras, dont l'inscription présente des graphies qui correspondent au premier siècle av. J.-C. Son probable successeur, également enterré à Faras, s'appelait Khalalakhara et semble avoir connu une longue carrière, jalonnée de titres aussi bien administratifs que sacerdotaux. La paléographie de l'inscription de son épitaphe laisse supposer qu'il fut inhumé dans la première moitié du 1^{er} siècle de notre ère. Il est le premier à porter le titre de « vice-roi en Akine » (*pesto Akine-te-l*) par lequel ses successeurs seront régulièrement désignés. « Akine » est la nouvelle désignation de la province, tirée du nom de la cité de Mirgissa, à proximité de la deuxième cataracte, qui s'appelait en égyptien « Iken » et qui est sûrement la localité nommée *Acina* sur la liste de toponymes nubiens du géographe romain Pline l'Ancien. Par la suite, les monuments des *pesto/peseto* furent érigés au nord du Triacontaschène, à Karanóg, qui était apparemment le nouveau siège de l'administration du vice-roi.

Bien que son règne, contrairement à celui d'Amanirénas, semble avoir été une ère de paix et de prospérité, Amanishakhéto entretint l'image guerrière de son prédécesseur. On doit déplorer que son monument le plus important soit en grande partie détruit. Il s'agit d'une stèle en forme d'obélisque, inscrite en méroïtique cursif sur ses quatre faces, qui a été découverte en 1911 devant le deuxième pylône du grand temple d'Amon de Méroé. Sa taille originelle devait avoisiner les trois mètres, mais seules les dernières lignes sont conservées aujourd'hui, ainsi qu'une multitude de petits fragments impossibles à raccorder. Elle semble faire état de campagnes militaires, comme ses équivalents napatéens et méroïtiques et, du moins sur la partie conservée, dénombrer des prisonniers en grand nombre : sur la face A, le chiffre des jeunes gens et des jeunes filles raziés s'élève à 1 538, sur la face B sont comptabilisés 1 032 hommes et 2 673 femmes. Il semble, d'après l'occurrence du nom divin dans le récit, que ce butin humain était offert à Amon, mais il est très probable que les plus solides de ces malheureux soient entrés dans les transactions avec l'Empire romain où les esclaves noirs étaient très recherchés.

Même les stèles de dévotion d'Amanishakhéto rappellent par leur iconographie les expéditions militaires de la Candace et de ses prédécesseurs. Ainsi, la première des quatre petites stèles de Naga précédemment citées représente la reine amenée par-devant le dieu Apédémak par son épouse, la déesse Amésémi. Sous la scène figure une frise de prisonniers, pour une fois très détaillés. Tous sont de type africain sauf le premier qui, comme nous l'avons précédemment noté, est un soldat romain désigné comme un « Blanc » (Tameya) par une légende en méroïtique : *Tmey-l-o*, « c'est un Tameya ». Bien entendu, il est assez peu vraisemblable que de nouveaux conflits aient eu lieu avec les armées d'Auguste ou de Tibère sans laisser de traces dans les sources gréco-latines, et le prisonnier n'est là que comme un rappel des combats du règne précédent.

La pyramide d'Amanishakhéto et son trésor

La représentation la plus emblématique d'Amanishakhéto comme femme de guerre figure sur le pylône de sa chapelle funéraire à Méroé (Beg, N. 6). De part et d'autre de la porte, sous son nom gravé en hiéroglyphes, elle apparaît en costume tripartite de souverain méroïtique (tunique, châle et cordelière). Sur le côté nord (le côté « féminin », celui de la Candace), elle porte un diadème orné d'une haute égide à l'effigie du bélier d'Amon et surmonté d'un rapace, faucon d'Horus ou milan d'Isis dont les ailes déployées protègent ses tempes. Ses joues sont scarifiées de trois traits verticaux, comme celles de la déesse Amésémi, épouse d'Apédémak.



le Soudan

La pyramide d'Amanishakhéto dessinée par Frédéric Cailliaud en 1822.

258

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Bracelet en or et pâte de verre colorée, hauteur 4,5 cm, Munich, SsÄk, Ant. 2455. Ce bracelet était porté au bras ou à l'avant-bras et était attaché par un lien de cuir ou de tissu. Au centre, une déesse Mout — épouse d'Amon — aux quatre ailes déployées et coiffée de la dépouille de vautour, surmontée de la couronne de Haute et Basse Égypte, marque l'articulation du bracelet.



Bagues cachets à intaille, or, hauteur de 1,75 à 5 cm, Berlin, ÄMP 1696, 1723 et 1720.
Plus de cinquante bagues cachets ont été trouvées dans la chambre funéraire d'Amanishakhéto, dont trois paires représentant la naissance divine, l'élection et de couronnement de la reine. Sur ces bagues, on distingue également les représentations d'Amon du Gébel Barkal, d'Amon de Méroé et d'Amon de Kawa. En général, Isis est coiffée d'une couronne hathorique et tient une palme: c'est donc l'Isis de Méroé — associée ici à Amon, ce qui est sans parallèle en Égypte.

◀ Sur le côté sud (le côté « masculin », celui du souverain), elle arbore la grande couronne *hemhem*, conjuguée avec la double plume et le disque solaire du dieu Amon-Rê, un diadème à deux cobras royaux, une corne de bélier autour de l'oreille et elle tient un grand arc. Mais, dans les deux cas, elle pousse devant elle une cohorte d'ennemis entravés d'une corde dont elle tient fermement l'extrémité, tout en dardant sur eux une longue pique acérée. Tout aussi spectaculaire est son apparence physique: elle est représentée comme une femme obèse, avec un double menton, trois plis de graisse sur le cou, des bras pleins et un fessier incroyablement proéminent. Ses longs ongles acérés rappellent à dessein les griffes d'une lionne. Ajoutée au récit de Strabon qui peignait Amanirénas comme une « femme hommasse qui avait perdu un œil » et qui dirigeait elle-même ses armées, cette représentation d'Amanishakhéto a beaucoup contribué dans les ouvrages de vulgarisation au mythe de la Candace comme guerrière barbare.

La pyramide de la reine fut bâtie sur un emplacement où s'élevait deux siècles plus tôt une autre pyramide royale (Beg.N. 53) — désormais sans doute écroulée et qui avait probablement appartenu à Arnékhmani. Celle d'Amanishakhéto était autrefois la mieux conservée des monuments de Begrawwiya Nord. Elle culminait à plus de 28 m de hauteur et dominait la nécropole. Il ne nous reste malheureusement, pour témoigner de la splendeur de cet édifice, qu'une gravure de l'ouvrage de Frédéric Cailliaud qui la visita en avril 1821 et publia son *Voyage à Méroé* cinq ans plus tard. En 1830, un aventurier italien de Bologne, Giuseppe Ferlini, qui avait été engagé comme médecin militaire au service du khédive d'Égypte et était basé à Khartoum, entreprit dans la nécropole royale, avec quelques ouvriers, des « fouilles archéologiques » comme on l'entendait à l'époque, c'est-à-dire une chasse au trésor. Après avoir fait démolir pierre par pierre deux petites pyramides tardives et n'y avoir rien trouvé de monnayable, il s'attaqua à la plus haute, celle d'Amanishakhéto, qu'il fit presque entièrement détruire. Il prétend dans un opuscule publié plus tard avoir trouvé un bol de bronze rempli de bijoux dans le bâti de la pyramide, mais il semble qu'il ait ainsi voulu ou égarer les pistes d'autres chercheurs de trésor, ou se dédouaner de la destruction du monument. C'est très probablement de la chambre funéraire que proviennent les fameux bijoux de la reine que Ferlini arriva à vendre en deux lots aux rois Louis I^{er} de Bavière en 1839 et Frédéric-Guillaume II de Prusse en 1844. Du fait de cette séparation, ils sont conservés les uns au musée Égyptien de Berlin, les autres au musée d'Art égyptien de Munich.

Le trésor était d'après le catalogue original composé de 10 bracelets, 66 bagues et anneaux, 6 colliers, une chaîne, 54 amulettes, 4 clochettes, 26 perles, 2 camées et 4 intailles, la plupart en or, argent, pierres

fines et pâte de verre. L'une des difficultés que rencontra Ferlini pour vendre son butin tenait à l'aspect composite des bijoux qui mêlaient la tradition égyptienne, d'importantes influences hellénistiques (notamment les camées et intailles) et quelques caractéristiques locales. Un des meilleurs exemples de cet improbable mélange est un anneau-écusson en or et pâte de verre, destiné à être fixé sur la coiffure royale. À l'anneau de fixation est suspendue une égide figurant un large collier, surmontée de deux yeux *oudjat* (l'œil d'Horus considéré comme une protection magique) avec au centre le buste du dieu Shébo, certes coiffé de la double couronne égyptienne mais avec un visage souriant modelé selon les canons grecs. Sur le bord inférieur du collier sont accrochés dix cauris d'or qui évoquent les traditions africaines. À lui seul, ce petit bijou de 3,7 cm de largeur est un concentré d'art méroïtique, mêlant les trois cultures égyptienne, méditerranéenne et soudanaise.

La succession d'Amanishakhéto reste obscure. Sur les reliefs des murs sud et nord de sa chapelle funéraire, la Candace trône en majesté, entourée de personnages non identifiés qui portent des palmes. Derrière elle est assis un prince qui porte la main sur sa couronne en un geste de légitimation, une scène que nous avons déjà décrite dans la chapelle de la reine Nahirqo, plus d'un siècle et demi auparavant. Devant elle figurent trois personnes : un homme de haute taille, un prince très semblable à celui qui est assis derrière elle et une princesse. Sur le mur sud, le prince procède à l'encensement de la souveraine. Aucune des inscriptions, originellement peintes sur des panneaux stuqués disposés au-dessus des personnages, n'est malheureusement conservée. On peut supposer que le prince héritier, son épouse et deux autres princes, dont éventuellement le *pqr* qui a peut-être succédé à Akinidad, sont représentés. On devrait donc penser qu'un roi, peut-être le plus grand des trois hommes, a remplacé la Candace sur le trône. Mais aucun nom ne nous est parvenu.

L'énigme de la reine Shanakdakhété

La situation est d'autant plus complexe que c'est probablement à cette époque qu'il faut replacer la reine Shanakdakhété à qui on a longtemps attribué la pyramide Beg. N. 11 de Méroé, construite vers 170 av. J.-C., et que nous avons précédemment rendue à la reine Nahirqo. Parmi les édifices culturels du site de Naga figure un petit temple rectangulaire d'une douzaine de mètres de longueur, bâti en hauteur sur le flanc du Gêbel Naga. Très ruiné, il comporte sur ses murs intérieurs des gravures difficilement reconnaissables, couvertes de millénaires de graffiti divers. Il faut dire qu'étrangement les scènes sont sommairement gravées en relief incisé, alors que la tradition égyptienne, généralement respectée dans le royaume

napato-méroïtique, réserve ce type de relief aux décors extérieurs, tandis que les décors intérieurs sont exécutés en bas-relief. Les murs extérieurs, dont l'enduit est partiellement conservé, ne comportent aucune figuration gravée. On peut donc se demander si ce petit bâtiment a jamais été terminé. Il s'agit probablement, comme le temple du Lion de Musawwarat, d'un sanctuaire consacré à Apédémak et à Amon. Les scènes du mur sud-ouest, les mieux conservées, représentent une Candace et un prince debout devant Apédémak, assis sur un trône figurant un éléphant (rappel des reliefs de Musawwarat) et suivi de la déesse Amésémi, sa compagne. Le même couple royal honore plus loin la triade koushite, Amon à tête de bélier devant Mout et Khonsou. D'un côté de l'entrée on distingue la Candace assise sur un trône et, de l'autre, le prince debout. Cette double figure de la royauté, reine et prince, a été comparée par les archéologues aux reliefs de la chapelle de la reine inhumée en Beg. N. 11 à Méroé, et la pyramide a été dès lors attribuée à la Candace du temple F, Shanakdakhété, alors même que plusieurs autres Candaces sont représentées en compagnie d'un prince.

Au fond du temple, une niche est flanquée de deux inscriptions symétriques, aujourd'hui presque totalement détruites, mais relevées par Fritz Hintze en 1958. Elles sont en hiéroglyphes égyptiens, à l'exception du cartouche de la reine Shanakdakhété qui est inscrit en hiéroglyphes méroïtiques. Le cartouche est unique, ne contenant que le nom de naissance, ce qui s'accorde aux usages du règne de la reine Amanishakhéto. De plus, comme nous l'avons signalé lors de notre passage sur la reine Nahirqo, les graphies des signes ne correspondent pas aux plus anciens hiéroglyphes méroïtiques connus, sous le règne de Tanéyidamani, mais à celles du 1^{er} siècle de notre ère. Qui plus est, certains hiéroglyphes égyptiens du texte adoptent la forme des hiéroglyphes méroïtiques de cette période. Un indice, certes infime, relie ces deux inscriptions à Amanishakhéto et à la Candace suivante, Nawidémak : la reine y est dite en égyptien « douée de vie », suivant la formule habituelle. Mais au lieu que l'expression soit suivie de la mention la plus courante : « comme Rê pour toujours », on lit une variante rare *m r' nb*, « chaque jour ». Contrairement aux règles de l'écriture égyptienne, le signe du disque solaire (*r'*) ne remplit pas l'espace disponible, laissant le cadrat à moitié vide. Il est constitué d'un cercle minuscule placé derrière la tête de la chouette (l'hiéroglyphe *m*) qui précède. Or, dans plusieurs exemples du cartouche d'Amanishakhéto et dans le seul que nous possédons pour la reine Nawidémak, c'est ainsi qu'est écrite la lettre méroïtique « *m* » : une chouette flanquée d'un petit cercle qui n'a pas de fonction phonétique. Cette graphie particulière ne se retrouve ni avant ni après ces deux règnes.

Une première hypothèse consiste donc à voir en Shanakdakhété une Candace ayant régné entre Amanishakhéto et Nawidémak. Dans ce cas, elle aurait pu avoir été inhumée sous la pyramide royale n° 10 de Barkal, construite pour une reine inconnue et datant de cette époque. Une autre solution, qui nous semble plus simple, serait que Shanakdakhété ne soit qu'un autre nom d'Amanishakhéto. Shanakadakhété signifie « Shanaka l'a enfantée », Shanaka étant le nom local de la déesse Mout, tandis que « Amanishakhéto » (variante Amanishakhété) se traduit probablement « Amon l'a conçue ». Mout et Amon étant époux, les deux noms peuvent être interprétés comme les deux aspects d'une même filiation, ainsi que dans le nom du roi napatéen Senkamanisken, transcription égyptienne d'un composé méroïtique signifiant « Shanaka et Amon l'ont (?) conçu ». Cette hypothèse aurait l'avantage d'expliquer que quatre stèles au nom d'Amanishakhéto aient été retrouvées dans le temple d'Amon de Naga, alors que l'on n'a pas trace par ailleurs de constructions diligentées par cette reine sur ce site. Les stèles ont pu être transportées sous le règne d'Amanitoré et Natakamani du temple F dans le temple d'Amon qui venait d'être construit. On comprendrait mieux également qu'elles représentent toutes les quatre la Candace en compagnie de la déesse Amésémi, épouse d'Apédémak, deux divinités auxquelles le temple F a été en partie consacré, alors qu'elles sont quasiment absentes du temple d'Amon.

La reine Nawidémak et les tribulations de sa statue d'or

Le souverain attesté de manière assurée après Amanishakhéto est à nouveau une Candace, la reine Nawidémak. Selon notre théorie du rôle de la Candace, il faut supposer que s'est intercalé entre elles un roi — voire deux si Shanakdakhété est distincte d'Amanishakhéto —, mais nous n'en avons aucune trace écrite. La position chronologique de Nawidémak dans la première moitié du 1^{er} siècle de notre ère est inférée d'une part par la localisation de sa sépulture à Barkal Nord (Bar. 6) et l'architecture de sa pyramide et de son hypogée, d'autre part par les graphies des signes dans les inscriptions qui portent son nom et qui la situent clairement entre les règnes d'Amanishakhéto et d'Amanitoré. Son nom comprend le mot *mk*, « dieu » ou « déesse », en dernière position, là où d'autres comportent le nom d'Amon (Tanéyid-amani, Téqoride-amani), mais il ne peut actuellement être traduit avec assurance. Sa pyramide est l'une des plus larges de Barkal et la seule que l'on puisse attribuer à un règne précis grâce aux textes de sa chapelle. Les reliefs des murs nord et sud, stuqués et peints, avaient lors de la visite de l'expédition prussienne en 1844 conservé leurs couleurs. Ils sont malheureusement totalement détruits aujourd'hui, et les planches des *Denkmäler*

de Lepsius en sont l'unique témoignage qui nous soit parvenu. La reine y apparaît seule sur son trône, contrairement aux Candaces qui l'ont précédée et qui sont toujours accompagnées d'un prince anonyme assis sur un second siège. Elle est protégée par Isis, qui étend sur elle ses ailes, et encensée à l'aide d'un long brûle-parfum tendu sous ses narines par un prince. Un texte en cursive méroïtique décrit ce dernier comme « Etareteya, le frère du prince suprême (*pqr-tr*) ». Le nom de la reine apparaissait au-dessus de sa représentation sur le mur nord dans un cartouche abîmé se lisant *N[...]dmk*. Aussi fut-il longtemps restitué sous une forme erronée, « Naldamak », jusqu'à ce que les philologues Hintze puis Macadam rétablissent la bonne lecture, « Nawidémak », à l'aide d'autres documents.

L'un de ces documents a connu une étonnante destinée depuis sa découverte fortuite en 1948 au Gébel Barkal. Il s'agissait d'une statuette de la reine Nawidémak, originellement d'une vingtaine de centimètres, qui pour son malheur avait été réalisée dans un matériau qui excite les pires convoitises, l'or. L'œuvre représentait la reine debout sur un socle gravé d'une inscription en cursive, vêtue du costume royal tripartite et tenant deux objets disparus. Il est assez probable qu'elle appartenait au trousseau funéraire de la sépulture de la reine, située non loin du là, qu'elle avait été enfouie dans le sable par un piller de tombes antique, peut-être dérangé dans sa coupable besogne, et qu'elle n'avait jamais été récupérée. Elle fut découverte par une petite fille du hameau de Barkal, Amina Babiker, qui faisait brouter ses chèvres près du temple. Rapportée au village, la statuette fut démembrée : le socle en fut détaché, les deux jambes furent désolidarisées en dessous du genou et peut-être également la tête, jamais retrouvée. Ce trésor devint l'enjeu de rivalités entre familles et l'affaire finit par être rapportée à la police. Les autorités punirent les auteurs des dégâts d'une amende, payée si rapidement que l'on soupçonna que la jambe droite, disparue, avait servi à acquérir la somme exigée. Le service des Antiquités, alors dirigé par le Britannique P.L. Shinnie, rétribua la petite fille au poids de l'or sur le marché local. La statuette, ou plutôt ce qui en restait, entra dans les collections du musée de Khartoum.

Shinnie écrivit un court article sur cette découverte dans *Kush*, la revue des Antiquités soudanaises. Faute d'inscription, le socle ayant disparu, il attribua hypothétiquement la statuette à la reine Amanitoré, ce qui est tout à son honneur car elle ne régna que quelques années plus tard. Tout aurait pu en rester là si l'affaire n'avait pas connu un autre rebondissement. En 1961, un riche Américain, amateur de pièces de joailleries anciennes, Melvin Gutman, prêta sa collection pour une exposition à l'*Allen Memorial Art Museum*, à Oberlin (Ohio). Un catalogue fut rédigé pour l'occasion par Ch. Parkhurst, directeur du musée. La pièce n° 164 attira l'attention d'un des conservateurs : il s'agissait d'une fine



Barkal. Nördliche Pyramidengruppe. Pyr. 15. a. Nordwand. b. Westwand.

265

des temples
dans
la savane

La reine Nawidémak, chapelle de la pyramide Barkal 6,

d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopen*, vol. V, pl. 19.



le Soudan

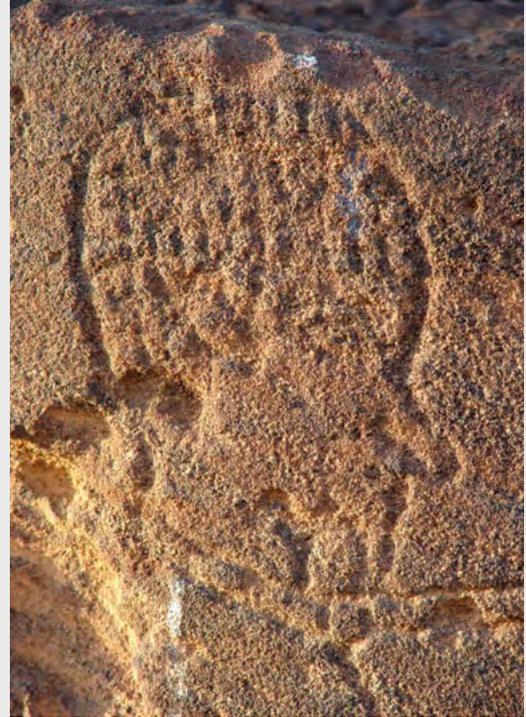
Gébel Barkal, pyramides du groupe nord.

266

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



Gébel Barkal, piédestal méroïtique.



Gébel Barkal, piédestal méroïtique, prisonnier libyen [?].

◀ plaquette en or, gravée de signes méroïtiques, de 5,7 × 3,2 cm. L'objet fut signalé à M. F. Laming Macadam, un des meilleurs spécialistes américains du Soudan. Des traces d'arrachement en deux endroits montraient que cette plaquette était à l'origine le socle d'une statue dont on l'avait détachée. Macadam comprit immédiatement qu'il s'agissait de la statuette trouvée à Barkal. Il publia un long article intitulé *Queen Nawidemak* dans le bulletin du musée. L'inscription, en grande partie toujours intraduisible, est une prière à Amon de Napata, appelé à favoriser de ses dons la reine Nawidémak. Elle est désignée par le titre de *gore*, « souverain », et non « Candace », ce qui laisse supposer qu'elle régnait seule.

Comment le socle de la statuette, sans aucun doute vendu par les villageois, avait-il fait son chemin jusqu'à la collection de Melvin Gutman? L'amateur new-yorkais l'avait acquis d'un autre collectionneur bien plus fameux, Robert Garrett. Fils d'une riche famille du Maryland, né en 1875 et décédé en 1961, Robert Garrett gagna la célébrité en remportant les médailles d'or du lancer du disque et du poids aux premiers Jeux Olympiques modernes de 1896, et accessoirement deux médailles d'argent en saut en hauteur et en longueur. Ayant repris la banque familiale, il consacra une grande partie de sa fortune à collectionner des œuvres d'art, particulièrement des manuscrits anciens, et à parrainer des fouilles archéologiques. Mais comment avait-il acquis le socle d'or? On l'ignore. Après la mort, en 1967, de Melvin Gutman, sa collection fut mise en vente chez Sotheby's à New York en octobre 1969. L'acquéreur du socle est inconnu et on perd alors la trace de l'objet qui a sans doute poursuivi son incroyable odyssée à travers le monde. La statue, quant à elle, fut volée à Khartoum dans les années 1990 et ne fut jamais retrouvée. Depuis lors, tous les objets d'or sont gardés sous coffre au musée national du Soudan.

Amanakhabalé et les hafirs du Kéraba

Bien qu'aucun prince clairement désigné comme son héritier n'apparaisse à ses côtés dans les reliefs de sa tombe, Nawidémak avait un fils qui lui succéda. Plusieurs fragments jointifs de deux tables d'offrandes royales, retrouvés à Méroé et provenant de la pyramide Beg. N. 2, conservent, sur l'une, en cursive méroïtique, la mention d'un souverain (*gore*) « enfanté par Nawidémak », sur l'autre, en méroïtique hiéroglyphique, le nom de ce roi bien connu, Amanakhabalé. À l'exception d'un cône de bronze portant ses cartouches retrouvé à Kawa, tous les témoignages de son règne sont attestés dans la région de Méroé où il fut d'ailleurs inhumé, contrairement à sa mère qui reposait à Barkal près de Napata. Nous n'avons pour l'heure aucune explication certaine de ces alternances entre Méroé et Barkal comme lieu de sépulture

des souverains. Elles ne résultent pas de changements dynastiques, ainsi que le montre le cas de Nawidémak et d'Amanakhabalé. On suppose qu'au sein de la famille royale existaient depuis le début du II^e siècle av. J.-C. deux lignées, l'une originaire de Méroé, l'autre de Napata. Ce pourrait être la raison de ces changements de lieu d'inhumation, les souverains reposant au plus près de leurs ancêtres soit à Napata, soit à Méroé. Mais comme on ignore la généalogie précise des souverains (et parfois même leurs noms) durant cette période, il est impossible de vérifier cette théorie.

Amanakhabalé (et non Amanikhabalé, comme on le trouve souvent transcrit à tort) est le premier d'une petite série de souverains et de princes à porter un nom où apparaît une mystérieuse hypostase d'Amon, Amanakh (écrit *Amnxe* ou *Mnxe*). Le dieu Amon, en méroïtique Amani (*Amni* ou *Mni*), est adoré sous un grand nombre de formes locales dans le royaume de Méroé: Amon de Napata (*Amnpte*), Amon de Karnak (*Amnp*, confondu avec le précédent), Amon de Thèbes (*Amnote* ou *Amni Note*), Amon de Pnoubis (*Amnbse*), Amon de Méroé (*Amni Bedewite*), etc. On ignore en revanche quelle est l'origine d'Amanakh, qui n'est pour l'heure attesté que dans ces quelques noms royaux ou princiers.

Deux inscriptions, l'une sur le cône de bronze de Kawa, l'autre sur un lion de grès de Basa, présentent le nom de ce roi dans un double cartouche. Évidemment, on songe immédiatement à un double nom, celui reçu à la naissance et celui pris au couronnement, comme on en a maints exemples à l'époque napatéenne et au début du royaume de Méroé. Mais le second cartouche n'est pas en égyptien et varie d'une inscription à l'autre. Sur le cône, on y lit *wtemroso*, une paraphrase méroïtique de l'épithète habituelle des pharaons, «doué de vie». La même formule avait déjà été utilisée par Tanéyidamani dans le second cartouche de sa grande stèle du Gêbel Barkal. Le premier cartouche du cône de Kawa comprend le titre méroïtique *qor*, «le souverain», au-dessus du nom du roi. Sur le lion de Basa, on lit dans le premier cartouche le nom du roi, dans le second le titre égyptien «roi de Haute et Basse-Égypte», suivi du groupe *qor* et de trois signes de vie égyptiens. Il ne s'agit donc pas d'un nom de couronnement mais de titres et d'épithètes qui remplissent artificiellement un second cartouche hérité des usages anciens mais dont la fonction est oubliée ou considérée comme caduque. Il faudra attendre les règnes suivants pour retrouver de véritables noms de couronnement égyptiens.

Amanakhabalé a peut-être effectué des travaux dans un des temples de Kawa, comme semble l'indiquer le cône de bronze à son nom qui paraît avoir originellement coiffé un mât à oriflamme devant le premier pylône. Mais c'est surtout dans le Kéraba, la partie occidentale de la région du Boutana, que se concentrent les vestiges connus de son activité.

À Naga, tout d'abord, un fragment de récipient en pierre à son nom a été trouvé en 1958 par un gardien. Il proviendrait, sans certitude, du temple d'Amon, où il pourrait avoir été déplacé en même temps que les stèles d'Amanishakhéto. Il indique en tout cas la continuité du culte à Naga sous le règne d'Amanakhabalé. Entre Naga et Méroé, le site de Basa abritait un temple et un palais, aujourd'hui réduit à des tertres qui n'ont jamais été fouillés. Un grand *hafir* («réservoir» en arabe local) permettait, comme à Musawwarat, de fournir en eau le complexe culturel. De nombreuses sculptures en grès en ornaient les bords, notamment deux statues de grenouilles et cinq de lions assis. Elles ont été transportées au musée de Khartoum à la fin des années 1960, ainsi que d'autres provenant de l'entrée du palais. Les lions forment désormais une allée monumentale qui mène à la salle d'exposition, et les grenouilles ont été placées aux deux extrémités du bassin creusé dans les jardins. Les batraciens (en fait une espèce de crapaud) sont les représentations de la divinité égyptienne Héqet, déesse de l'eau et de la fécondité. Les lions sont évidemment associés à Apédémak, dieu-créateur mais aussi guerrier divin : l'un des fauves tient d'ailleurs entre ses mâchoires un ennemi vaincu qu'il s'apprête à dévorer. Sur un autre sont gravés les cartouches du roi Amanakhabalé, signant la fondation ou la rénovation du complexe de Basa. Enfin, au sud-est de Basa, à Umm Usuda, se trouve un autre réservoir bordé de statues de lions et de béliers. Une grande stèle brisée comporte un texte en cursive méroïtique, originellement gravé sur les quatre faces. Le nom du souverain qui la fit ériger est perdu, mais les graphies des signes correspondent exactement à celles, très caractéristiques, du règne d'Amanakhabalé. On peut penser qu'Umm Usuda, avec Basa et d'autres sites qui restent à découvrir, faisait partie d'une ceinture de complexes culturels et de relais pour la population nomade bâtis par ce souverain dans le Kériba.

Le monument le plus connu d'Amanakhabalé est une petite stèle en stéatite, une pierre à la fois compacte et facile à tailler, ce qui a permis à l'artiste une profusion de détails difficiles à exécuter sur du grès. Elle mesurait originellement plus de 50 cm de hauteur. Découverte dans le temple d'Amon de Méroé durant les fouilles réalisées par John Garstang en 1911, elle était brisée en deux morceaux non jointifs. La partie supérieure est actuellement conservée à Khartoum ; la partie inférieure, dite «stèle Touraïeff», est au musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg. Cette dernière avait été achetée pour la collection archéologique impériale, Garstang ayant financé en partie ses fouilles par la vente des objets découverts. Le cintre représente deux scènes symétriques : à gauche, Amanakhabalé devant Mout et, à droite, devant l'Amon-Rê koushite à tête de bélier. Le roi, vêtu d'une tunique brodée à l'effigie d'un faucon et coiffé comme Amon de deux hautes plumes autour d'un disque solaire, posées sur la calotte koushite,

offre des colliers aux deux divinités. L'ensemble rappelle fortement l'iconographie des stèles napatéennes, mais plusieurs détails montrent l'influence de l'Égypte romaine, notamment le trône du dieu, orné d'un sphinx assis de style grec. Le texte, malheureusement en partie perdu, est gravé avec grand soin et figure parmi les rares inscriptions méroïtiques à présenter d'indéniables qualités calligraphiques. Il commence non par la nomination du souverain mais par celle de son épouse : « C'est l'épouse, c'est Kaditede [...] le roi [Amakha]balé. » Bien que seules les deux dernières syllabes du nom royal soient conservées, il n'y a pas de doute sur son identité. Le reste du texte, sur la « stèle Touraïeff », est une sorte de litanie comprenant de courtes prières identiques adressées à différentes divinités, notamment Aritene, hypostase d'Amon-Rê (sans doute Rê-Harakhty) et Mout. Néanmoins, une traduction est actuellement impossible. La mention d'un « enfant » (*tdxe*, littéralement « enfanté ») dans le texte, la position de l'épouse royale en tête de l'inscription et peut-être le ventre gonflé de la déesse Mout laissent supposer que la stèle contient des prières pour la santé d'un héritier à venir.

Si tel est bien son contenu, les suppliques de la stèle Touraïeff furent exaucées. Les reliefs très érodés de la chapelle de la pyramide Beg.N.2, sous laquelle fut inhumé le roi, le représentent assis en costume royal tripartite, face à non moins de quatre princes reconnaissables à leur collier à grosses boules. L'un, le plus grand, procède à l'encensement, suivi par trois autres de petite taille, tandis qu'un cinquième, minuscule, est debout aux côtés du monarque. Le roi est protégé par Isis, juchée sur un lotus comme dans les reliefs de la chapelle de Nawidémak et ceux de Beg.N.10. Derrière lui se trouvent deux femmes aux formes opulentes sur deux registres superposés. Comme le règne suivant est celui, conjoint, de la Candace Amanitoré et du roi Natakamani, il est tentant de voir en l'une des femmes la future reine-mère, dans le prince thuriféraire le futur roi Natakamani et dans les trois petits personnages qui le suivent les trois princes royaux (*pqr qorise*) qui ont successivement complété le trio royal dans l'iconographie du règne à venir.

Le couple royal Amanitoré et Natakamani, mère et fils

Avec l'avènement d'Amanitoré et Natakamani s'ouvre une ère d'extraordinaire prospérité dans le royaume de Méroé. Aucun souverain depuis le règne de Taharqo, sept siècles plus tôt, n'avait à ce point couvert le territoire koushite de temples et de palais. Eu égard à la profusion de réalisations architecturales, on peut penser que leur règne fut aussi de longue durée. De nombreux auteurs, jusqu'à récemment, l'ont situé des deux côtés du début de notre ère ou dans les premières années du 1^{er} siècle apr. J.-C.

Inge Hofmann, une des meilleures spécialistes de la chronologie méroïtique, l'a replacé dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de notre ère dans un ouvrage paru en 1978. Ses arguments, fondés sur la situation des monuments funéraires d'Amanitoré et de Natakamani, ainsi que sur les importations méditerranéennes dont les dates peuvent être précisées, ont convaincu la plupart des historiens actuels de Méroé. L'étude de la paléographie, c'est-à-dire l'évolution des tracés des signes dans l'écriture méroïtique, nous permet également de placer les deux corégentes plusieurs décennies après le règne d'Amanirénas, la Candace qui affronta les armées de Pétrone en 25-24 av. J.-C., dont les séparent au moins trois souverains connus par des inscriptions (Amanishakhéto, Nawidémak et Amanakhabalé), et sans doute deux de plus dont nous ignorons les noms. On peut donc situer avec une certaine confiance le règne d'Amanitoré et de Natakamani approximativement entre 50 et 80 de notre ère.

Un autre argument en faveur de cette chronologie a été avancé sur la base du récit par différents auteurs latins et grecs d'un épisode remarquable du règne de l'empereur Néron. Vers 62-63 apr. J.-C., il envoya une petite expédition, dirigée par deux centurions, le long du Nil afin d'en chercher les sources. Le problème des sources de ce fleuve a été une des grandes questions scientifiques de l'Antiquité, qui a passionné des générations d'écrivains grecs depuis Hérodote et ne fut résolue que dans les années 1860. Le but de cette expédition était très certainement dénué d'ambitions militaires contre Méroé, contrairement à ce que rapporte, cent cinquante ans plus tard, l'écrivain grec Dion Cassius. Si Pline l'Ancien parle des centurions comme des *exploratores*, c'est-à-dire de manière ambiguë « des explorateurs » ou « des éclaireurs », selon Sénèque, qui était un des intimes de l'empereur jusqu'à sa disgrâce et son suicide en 65, Néron les avait bien envoyés « pour rechercher les sources du Nil » (*ad investigandum caput Nili*). Le fait que les explorateurs romains se soient aventurés de manière certaine bien au-delà du royaume de Méroé, au péril de leurs vies, prouve également que l'État koushite n'était pas visé en priorité. Voici le récit que fait Sénèque, dans ses *Questions naturelles*, à l'occasion d'un développement sur l'existence d'un grand lac au centre du continent africain :

« J'ai entendu moi-même les deux centurions que César Néron, épris de vérité au-dessus de toutes les autres vertus, avait envoyés pour rechercher les sources du Nil. Ils racontèrent qu'ils avaient accompli un long voyage et que, aidés par le roi d'Éthiopie et recommandés par lui auprès des souverains voisins, ils étaient arrivés dans les régions les plus reculées. « Enfin nous sommes parvenus, dirent-ils, à d'immenses marécages, auxquels les indigènes ne connaissent aucune issue et dont personne n'aurait pu espérer sortir. La végétation et les eaux sont à ce point mêlées que l'on ne peut

se frayer un chemin à travers cette eau, ni à pied, ni en bateau, parce que seule une petite embarcation pour une personne unique peut flotter sur ce marécage boueux et encombré. Là, dirent-ils, nous avons vu deux rocs, dont les flots s'échappaient avec une force immense." >>>

Il n'y a pas de doute, d'après la description précise des centurions, qu'ils étaient parvenus à cette gigantesque étendue marécageuse en amont de Malakal, saturée de plantes aquatiques, que l'on appelle aujourd'hui le *Sudd* (« barrage » en arabe) et qui obligea les explorateurs anglais en quête des sources du Nil au XIX^e siècle à passer par l'Afrique de l'Est. En revanche, les deux rochers d'où sortait le fleuve sont, sinon une invention, du moins une reprise du mythe rapporté par Hérodote, selon lequel sa source se trouvait entre deux rochers nommés Crophi et Mophi. Par ce petit mensonge ajouté à d'indéniables réalités, les centurions dissimulaient l'échec de leur mission.

L'expédition est aussi décrite par le géographe Pline l'Ancien, contemporain des faits. Il ne parle pas du *Sudd* mais fournit quelques détails sur les distances, la végétation, la faune et les habitants. Méroé y est décrite comme une petite ville avec peu de bâtiments mais un temple d'Amon, ce qui laisse supposer que les Romains furent peut-être reçus par prudence dans une localité périphérique comme el-Hassa/Damboya ou Mouweis, de préférence à la cité royale. Mais, surtout, Pline rapporte que le souverain qui les accueillit était une reine, Candace, « dont le nom était transmis de reine en reine depuis de nombreuses années ». Ce désaccord entre Sénèque et Pline, pourtant tous deux contemporains de l'expédition et tous deux bien informés, a été expliqué par l'existence d'une corégence à Méroé. Or, le règne conjoint d'Amanitoré et Natakamani en offre le meilleur exemple connu. Il est possible que les centurions aient été reçus par les corégents et que Sénèque, dont le récit est centré autour des sources du Nil, ait négligé de mentionner la reine, tandis que Pline, qui connaissait mieux le royaume de Méroé par les descriptions grecques de Dalion, Aristocréon et Bion de Soles, lui accorde la prééminence.

On a souvent hésité sur le lien de parenté entre Natakamani et Amanitoré, ce qui revient à s'interroger sur la place de la Candace dans la royauté méroïtique. Malgré les sources grecques qui présentent d'une même voix la Candace comme « mère du roi », certains spécialistes les voyaient plutôt époux, d'autres frère et sœur, voire les deux à la manière de Ptolémée II Philadelphie et Arsinoé II. Nos recherches récentes permettent ici de lever le voile sur leur parenté. Les deux souverains sont en effet nommés dans deux graffiti consécutifs en démotique (égyptien tardif) du temple de Dakka, au sud de Philae, qui avaient jusqu'à présent été lus sans examen critique. Deux officiels du Dodécaschène, la région semi-autonome

de Philae, y ont fait inscrire une sorte d'« attestation d'offrandes » à l'intention d'Isis afin qu'elle donne la vie aux « pharaons » pour services rendus au temple. Le second graffito date l'inscription de l'an 3 « du roi Aqrakamani (ꜥqrgꜣmnꜣ) et de la reine Naytal (Nyꜥt), sa mère ». Griffith, qui a publié et traduit les deux graffiti d'après la copie d'un original perdu, signale à la fois la mauvaise qualité de la rédaction du scribe égyptien (un certain Harmakhis qui a signé le graffito) et celle du copiste moderne. Aussi, plutôt que d'inclure dans la liste des monarques de Koush, comme nos prédécesseurs, deux noms royaux qui n'apparaissent nulle part ailleurs, nous semble-t-il préférable d'envisager que le deuxième graffito comporte des maladresses, commises soit par le scribe sur ces noms étrangers, soit par le copiste moderne, soit plus vraisemblablement les deux. Nous nous sommes appuyé sur les avis éclairés des démotisants Michel Chauveau et Damien Agut-Labordère, que nous remercions.

Le segment écrit ou lu ꜥqr- était sans doute à l'origine *nt*, l'aspect général des deux groupes étant assez proche en démotique et quasiment identique si on fait précéder le nom d'un souverain d'une ouverture de cartouche. Dans ce cas, le nom du roi n'est pas Aqrakamani (ꜥqrgꜣmnꜣ) mais Natakamani (Ntgꜣmnꜣ), pour lequel on connaît une autre transcription avec « g » (Ntg-Jmn). Pour la reine, la correction est plus importante : il faut en effet supposer qu'un « m » initial a été omis par le scribe et que la lettre finale est un « r » et non un « l », la différence entre les deux signes démotiques étant assurée par l'ajout pour « l » d'un petit trait, réduit sur la copie à un point qui n'était sans doute qu'une éraflure dans la pierre. Le nom aurait donc dû être <M>nytr, soit Amanitoré, généralement écrit sans le « a » initial en méroïtique (Mnitore). Ainsi, au prix de quelques corrections mineures, les deux corégentes inconnus du texte, qui ne sont mentionnés dans aucun autre document, deviennent le couple de souverains les plus fameux de l'histoire méroïtique. Cette simplification ajoute un fort élément de vraisemblance en faveur de notre thèse.

La date de ces deux graffiti a fait débat. Selon les démotisants qui ont publié le texte, Griffith en 1937 et Burkhardt en 1985, le graffito présente une paléographie qui le place avant la fin du 1^{er} siècle de notre ère (Griffith) ou entre la fin du 1^{er} et le début du 2^e siècle (Burkhardt). L'historien László Török préfère une date beaucoup plus ancienne, vers 30 av. J.-C., car c'est la dernière période où le Dodécaschène a été sous la juridiction directe des Méroïtes. Mais d'une part, c'est une date pour laquelle nous connaissons déjà deux souverains, Téritéqas et la Candace Amanirénas ; d'autre part, il n'est pas besoin que le clergé de Dakka ait été sous domination koushite pour qu'il ait consenti, dûment rétribué, à désigner comme « rois » les souverains méroïtiques et à dater l'inscription

d'après leur règne. Si l'on rectifie les noms comme nous le suggérons, une fourchette entre 60 et 70 apr. J.-C., correspondant au début du règne conjoint d'Amanitoré et de Natakamani, tombe parfaitement dans l'intervalle suggéré par les démotisants. Outre cet aspect chronologique, les deux graffiti confirment qu'Amanitoré est bien la mère de Natakamani et non sa femme ou sa sœur. Probablement épouse d'Amanakhabalé après Kaditédé, elle serait également la mère des trois princes (*pqr*) qui apparaissent successivement dans les reliefs des temples construits sous son règne, Arikankharor, Arakakhataror et Shorkaror. Déjà représentés aux côtés de Natakamani dans les scènes funéraires de la chapelle d'Amanakhabalé, comme nous l'avons suggéré, ils seraient donc les frères de Natakamani et non ses fils. Parmi les noms de cette famille royale, seul celui du roi est compris : il signifie « Amon (est) puissant » et correspond à l'anthroponyme égyptien fréquent Amen-nakht. Les trois princes partagent la même terminaison *-(a)ror* qui désigne probablement « l'enfant mâle ».

Les temples d'Amanitoré et Natakamani

Le programme architectural mis en œuvre par le couple de corégentes est d'une ampleur sans précédent. À l'exception des grands complexes dynastiques à Napata et Méroé — où il est clair que le travail d'Amanitoré et Natakamani consista à réaménager l'espace existant —, il est souvent difficile de savoir si les temples furent restaurés, reconstruits ou bâtis de neuf, car il ne subsiste aucune trace d'édifices plus anciens. C'est le cas à Naga où il est possible qu'aient existé des constructions antérieures là où se dressent aujourd'hui le temple d'Amon et celui d'Apédémak. Il serait en effet étrange que le site n'ait comporté que le petit temple F au nom de Shanakdakhété, bâti à flanc de montagne, et rien en contrebas, sur les berges du Wadi Awatib qui se prêtaient bien mieux à la construction d'édifices religieux, pour lesquels un cours d'eau, fût-il symbolique, était requis. Mais aucun vestige de bâtiments antérieurs au règne d'Amanitoré et Natakamani n'a pu y être mis en évidence, peut-être parce qu'ils ont été rasés pour faire place nette.

C'est le dieu Amon qui fut le principal bénéficiaire des travaux entrepris sur l'ensemble du territoire de Koush et que nous allons détailler du nord au sud. Un temple aujourd'hui disparu lui fut dédié à Amara-Est. Ses colonnes, relevées par Lepsius, comportaient sur quatre registres des scènes d'adoration semblables à celles du temple d'Amon de Naga et des inscriptions en hiéroglyphes méroïtiques identiques, sinon que le prince (*pqr*) Shorkaror y remplace Arakakhataror. Sur l'île de Saï, Vincent Francigny a identifié et publié en 2011, parmi les vestiges architecturaux

gisant à l'est de la forteresse ottomane, deux fragments d'abaques et des fûts de colonnes ayant appartenu à un temple méroïtique similaire à celui d'Amara. Les parties inférieures des trois cartouches de Natakamani, Amanitoré et un prince dont le nom se termine par *-ror*, comme les trois connus, figurent sur les abaques. À Tabo, sur l'île d'Argo située au sud de Kerma, le couple royal fit aménager une nouvelle cour dans le temple d'Amon construit par Taharqo.

Au Gébel Barkal, les chantiers des corégentes furent particulièrement nombreux. Une seconde cour avec son pylône d'entrée fut ajoutée devant le grand temple d'Amon que Piankhy avait fait construire huit siècles auparavant (B 500), ainsi qu'un nouveau dromos (allée monumentale) où furent déplacés les béliers que le Conquérant avait fait transporter depuis Soleb. À l'est, un petit temple (B 561) a été découvert durant l'hiver 2014-2015 par l'équipe de l'archéologue américain Timothy Kendall. Il s'agit vraisemblablement d'un mammisi (sanctuaire consacré à la naissance d'enfants royaux) car il est orné de décors étroitement imités du mammisi principal de Philae, notamment des frises de génies apotropaïques aux formes fantastiques protégeant le jeune Horus. Il comprend des colonnes historiées identiques à celles de Naga et d'Amara. Même si les tambours supérieurs où figuraient les cartouches royaux ont disparu, il ne fait pas de doute, d'après la partie conservée des inscriptions qui répètent les formules connues à Naga et Amara, qu'ils renfermaient les noms d'Amanitoré et Natakamani. Il est toutefois plus vraisemblable d'après les données architecturales que les corégentes ont rénové un temple existant depuis longtemps et ne l'ont pas bâti de neuf. On leur doit également la restauration du temple de Barkal B 1100 où, selon Kendall, qui l'a fouillé en 2000-2002, s'effectuait originellement le couronnement des rois. Enfin, au sud-est du site, un grand palais méroïtique est depuis 1978 dégagé par l'équipe italienne de l'université La Sapienza de Rome. Une stèle fragmentaire, au nom de Natakamani (sur la partie disparue), de la « Candace Amanitoré » et du « prince Arikankharor » y a été découverte en 1984.

Au sud de la cinquième cataracte, sur le site de Dangeil où depuis 2000 travaille une équipe anglo-soudanaise sous la direction de Salah el-Din Mohammed Ahmed et Julie Anderson, un important temple d'Amon a été mis au jour. Peut-être originellement construit par Taharqo, il fut entièrement rebâti sous le règne des corégentes. Il comporte notamment les mêmes colonnes historiées que celles de Naga ou d'Amara, mais, comme dans le temple B 561 de Barkal, conservées trop bas pour que les cartouches soient visibles. Toutefois, des fragments de grès retrouvés dans les débris portaient bien les noms de la Candace Amanitoré et du roi Natakamani. À Méroé, comme au Gébel Barkal, ils agrandirent le temple principal

du dieu Amon en y aménageant une nouvelle cour à l'avant du complexe. Au centre de cette cour fut édifié un reposoir pour les barques sacrées utilisées lors des processions. Il semble que les statues de béliers du dromos en grès sombre que l'on peut voir aujourd'hui devant le temple datent aussi de leur règne: elles comportent la même toison à bouclettes que celles de Naga, une caractéristique que l'on ne trouve pas ailleurs. Également à Méroé, c'est au couple royal que l'on associe la reconstruction des «Bains royaux», un édifice comprenant une sorte de piscine interne, entourée de statues hellénisantes, et dont la fonction (bains ou sanctuaire consacré aux divinités des eaux) reste encore indéterminée. Toujours à Méroé, les petits temples situés le long de l'allée processionnelle qui mène au temple d'Amon, M 720, KC 102 et KC 104, ont livré des fragments de peinture sur enduit qui nous préservent les noms d'Amanitoré et Arikhankharor (en transcription égyptienne) et un saisissant portrait de la Candace, pour une fois en couleur, sobrement coiffée d'un bandeau à égide d'Isis.

À Mouweis, un site urbain au sud de Méroé fouillé depuis 2007 par une équipe du musée du Louvre, le cartouche fragmentaire d'un des princes, soit Arakakhataror, soit Arikankharor, retrouvé dans le temple, signe également le règne des corégentes. Un palais royal situé au sud du site a été dégagé par Michel Baud et Marc Maillot. Architecturalement très proche de celui du Gèbel Barkal, il est également attribuable à Natakamani, bien qu'aucune inscription n'y ait été retrouvée. À proximité de Mouweis, à Ouad Ben Naga, là où la reine Amanishakhéto avait fait édifier un palais, le couple royal construisit un temple consacré à la déesse Isis. Dans ce temple figuraient trois reposoirs de barques, dont le plus beau fut rapporté au musée de Berlin par Lepsius. Gravé sur ses quatre faces, il comporte des inscriptions en égyptien, mentionnant la Candace et le roi, ainsi que leurs cartouches en méroïtique hiéroglyphique au-dessus de leurs représentations. Ce monument joua un rôle important dans le déchiffrement effectué en 1911 par Griffith, puisque les noms royaux y figuraient en deux écritures, égyptienne et méroïtique. Enfin, bien que les preuves absolues manquent, le dernier état de construction de la Grande Enceinte de Musawwarat, notamment la décoration des colonnes du sanctuaire central, le temple 100, a été récemment attribué à Natakamani par les archéologues qui y ont travaillé.

Mais c'est à Naga que l'on peut voir dans toute sa splendeur l'activité architecturale du règne. Situé à près de 160 km de Khartoum, c'est souvent le premier site que découvrent les rares touristes qui viennent au Soudan. Après avoir parcouru une piste sablonneuse d'une quarantaine de kilomètres à travers une savane arborée ponctuée de grands acacias, où l'on s'attendrait à rencontrer girafes, éléphants et lions, et qui y étaient effectivement

présents à l'époque (les derniers lions sont attestés vers 1830), on débouche au pied d'un sombre gébel où s'élèvent les temples pharaoniques les plus méridionaux d'Afrique et les mieux conservés du Soudan. L'absence de ville moderne à proximité et le défilé des troupeaux, que viennent abreuver, à un profond puits situé au centre du site, les populations nomades de la région, ajoutent à la magie du lieu. Trois grands édifices s'élèvent en bordure du Wadi Awatib, un oued rarement en eau : le vaste temple d'Amon au nord et, au sud, la chapelle d'Hathor et le temple d'Apédémak. Un peu plus haut sur la pente du gébel est situé le petit temple de la reine Shanakdakhété que nous avons précédemment évoqué. Contrairement à Musawwarat, Naga était une véritable ville, avec des bâtiments administratifs, un habitat et une nécropole. Elle possédait trois *hafirs* (réservoirs) qui permettaient de stocker l'eau des pluies durant la saison sèche.

Le temple d'Amon était originellement le moins bien conservé des trois édifices bâtis sous Amanitoré et Natakamani. En 1993, le musée égyptologique de Berlin obtint la concession du site de Naga et se lança dans un vaste chantier, doté d'importants moyens, mêlant travaux archéologiques et restauration du monument, sous la conduite du professeur Dietrich Wildung et de sa directrice des fouilles, Karla Kröper. Comme les temples d'Amon en Égypte ou ceux de Napata et Méroé, l'édifice est bâti sur un plan axial est-ouest. L'allée monumentale, qui comportait, de part et d'autre d'une chapelle-reposoir pour les barques sacrées, deux alignements de six statues de béliers sur socle, fut la première partie du temple à être remontée.

De cette allée, on accède par un pylône de grès et de briques à la salle hypostyle où seule une colonne était restée debout, jusqu'à ce que l'équipe berlinoise, en 2004-2005, remontât les sept autres qui gisaient en tronçons sur le sol. Puis se succèdent le pronaos et, flanqué de deux magasins, le petit sanctuaire, où fut retrouvé, encore en place, un support de naos en grès. Transporté au musée de Khartoum et remplacé dans le temple par une copie en plâtre, il est gravé sur ses quatre faces d'images des divinités accomplissant le *sema-taouy* (« l'union des Deux Terres ») : sur les faces ouest et est, Horus et Thot lient les plantes de la Haute et Basse-Égypte autour d'un poteau central portant les cartouches en hiéroglyphes méroïtiques de la reine Amanitoré et du roi Natakamani ; sur les deux autres faces, les dieux du Nil accroupis sur le registre inférieur répètent le même geste autour des cartouches bilingues, au nord, de Natakamani, dont le nom de couronnement égyptien est *Kheper-ka-Rê*, au sud, d'Amanitoré, appelée *Mery-ka-Rê*. Sur le registre supérieur apparaît le souverain, suivi des « âmes de Pé et de Nékhen », esprits des ancêtres royaux, exécutant l'étonnante danse hénou (en position accroupie comme dans les danses russes), associée

aux traditions les plus anciennes de la royauté pharaonique. Derrière le mur du sanctuaire s'élève un petit « contre-temple », avec un espace sacrificiel et un unique bélier tourné vers la montagne.

Le temple d'Amon de Naga est inspiré des temples, égyptiens ou napatéens, qui existaient sur le territoire de Koush. Le support de naos est ainsi clairement démarqué de celui que le roi Atlanersa avait fait placer dans son temple du Gébel Barkal. Parmi les inscriptions égyptiennes, seules celles qui légendaient les personnages ont été recopiées, avec toutefois de grossières maladroites : ainsi Thot, « seigneur de l'Ogdoade », c'est-à-dire des huit divinités d'Hermopolis, fut réduit à « seigneur des six », deux traits étant manquants. Horus, le « grand dieu », devint « le dieu bon », ce qui est habituellement une épithète du pharaon, parce que le signe 𓆎 « grand » dans le texte d'Atlanersa est confondu avec le signe *nfr*, « bon ». Les âmes de Nékhen devinrent les âmes de « khe », le filet d'eau représentant la consonne « n » ayant été oublié à l'initiale (comme dans le naos d'Atlanersa) et à la finale. Toutefois, une telle méconnaissance de l'égyptien, à vrai dire presque inutilisé à Méroé depuis près de deux siècles, n'est pas systématique durant ce règne. Le reposoir de barque de Ouad ben Naga, par exemple, ainsi que les chapelles funéraires d'Amanitoré et d'Arikankharor à Bégrawwiya comportent des textes égyptiens assez longs, certes de type tardif mais généralement corrects.

Dans d'autres cas, la différence avec les modèles anciens est volontaire et témoigne d'une adaptation plutôt que d'une déformation. Les temples du Nouvel Empire et, plus rarement, d'époque tardive comportent souvent, sur le linteau de la première porte, une scène symétrique figurant le pharaon devant la divinité, accomplissant une course dite « aux vases et à la rame ». Très ancienne, elle est probablement liée aux rites d'arrivée de la crue du Nil. D'un côté, le roi brandit le vase *hs* utilisé pour les libations, de l'autre côté un aviron et le signe *hp*, une pièce de batellerie archaïque, d'usage inconnu, ressemblant à une équerre. On trouvait cette scène en Nubie, par exemple à l'entrée du grand temple d'Abou Simbel ou sur un bloc effondré du temple de la reine Tiye à Sedeinga.

Sur le linteau de la première porte du temple d'Amon de Naga, on décida de la faire figurer, mais en l'adaptant. Le signe *hp* fut remplacé par le fouet royal *nekhakha*, de forme assez semblable, le vase *hs* par une aiguière à bec plus répandue dans le culte méroïtique, et l'aviron disparut. Les deux scènes, l'une devant Amon de Thèbes à tête humaine, l'autre devant Amon de Naga à tête de bélier, tout en restant symétriques, furent unifiées : le roi tiendrait le vase et le fouet aussi bien à droite qu'à gauche. Mais, surtout, il fallait que soit présent sur un pied d'égalité l'ensemble de la famille royale : le souverain, la Candace et le prince Arakakhataror,

représentés comme une trinité dans le temple d'Amon. Or, il était difficile de figurer la Candace, vêtue de la robe à fourreau d'Isis, courant à grandes enjambées comme Ramsès II à Abou Simbel. Pour lui conserver sa majesté, on décida que la marche serait plus digne que la course. Finalement, les trois personnages furent représentés marchant vers Amon avec, seule concession aux modèles égyptiens, le talon de la jambe arrière légèrement levé, alors que le pied du pharaon est habituellement à l'équerre dans les courses traditionnelles. Sur les linteaux intérieurs, qui comportent des scènes d'offrandes plus conventionnelles aux deux Amon, les talons des personnes royales touchent la ligne de sol.

L'ensemble des textes du temple d'Amon, à l'exception des titres royaux et des noms de couronnement, est en méroïtique hiéroglyphique et constitue le corpus le plus nombreux rédigé dans cette écriture qui nous soit parvenu. Le retour des noms de couronnement égyptiens, qui avaient connu une éclipse de près de deux siècles, doit être interprété non comme une imitation de l'Égypte, où d'ailleurs cette pratique avait disparu sous les empereurs au profit de titres romains transcrits en hiéroglyphes, mais comme un retour aux sources de l'histoire koushite. Le nom égyptien d'Amanitoré, Mery-ka-Rê, «l'âme de Rê est aimée», est repris de la titulature d'Aspelta. Celui de son fils Natakamani, Kheper-ka-Rê, «l'âme de Rê est en devenir» est emprunté au roi méroïtique Arnékhamani, tandis que celui du prince royal Arakakhtaror, Ankh-ka-rê, «l'âme de Rê est vivante», avait été le nom de couronnement d'Anlamani, frère et prédécesseur d'Aspelta, puis de Nastasen, et sera repris par son frère, le prince royal Arikankharor. Tous ces points montrent que le règne des corégentes ne constitue pas seulement une période de frénésie architecturale mais aussi une ère de renouveau idéologique et intellectuel qui avait très probablement été amorcée sous la Candace Amanishakhéto et se poursuivra jusqu'au début du II^e siècle.

Plus encore que dans le temple d'Amon de Naga, c'est dans celui d'Apédémak qu'apparaît l'ampleur de ce renouveau. Le sanctuaire de ce dieu, situé de l'autre côté du wadi, semble avoir été construit *ex nihilo* par les corégentes puisqu'il ne comporte pas de soubassements plus anciens. Tout laisse pourtant à croire qu'il existait dès le II^e siècle av. J.-C. un temple consacré au dieu-lion sur le site, autre que le petit édifice décoré sous Shanakdakhété, le temple F. L'hymne du dieu sur les murs de son sanctuaire à Musawwarat mentionne en effet un «Apédémak de Toulakaté». Or ce toponyme (écrit *Tolkte*) est le nom méroïtique de Naga. Le temple F, de date trop tardive, de taille réduite et de localisation très marginale sur la pente du gébel, peut difficilement avoir été le lieu de culte principal du dieu-lion, dont les traces restent donc à découvrir sur le site. À l'instar du temple F et de celui de Musawwarat, le temple d'Apédémak de Naga

se présente comme un bâtiment rectangulaire à salle unique, contrastant avec l'architecture égyptienne du temple d'Amon qui aligne le long d'un axe est-ouest une succession de différents espaces sacrés. Sa façade, tournée vers le gébel, est constituée d'un pylône solidaire des murs, comme dans les chapelles funéraires royales (photographies p. 231-233). C'est d'ailleurs à celle de la reine Amanishakhéto à Bégrawwiya que fait penser le décor, qui met en scène le massacre des ennemis par le roi et la Candace. Sans doute l'une et l'autre scène sont-elles inspirées du premier pylône du temple d'Isis à Philae, où le roi lagide Ptolémée XII Néos Dionysos est représenté de façon symétrique sur les deux môles exécutant les guerriers ennemis.

La position des souverains méroïtiques à Naga est plus statique qu'à Philae, parce qu'il n'était pas possible ou souhaitable, comme nous l'avons vu déjà dans le temple d'Amon, de représenter la Candace effectuant un large pas dans sa robe à fourreau. Il n'en reste pas moins que la symétrie de la scène renvoie à la parfaite égalité entre les deux corégents, un thème central dans l'iconographie du temple. De façon plus systématique encore que dans le temple du Lion à Musawwarat, l'édifice est scindé en deux parties : la moitié nord renvoie à la féminité, à la Candace et à l'Égypte, tandis que la moitié sud est consacrée à la masculinité, au roi et à Koush. Ainsi, sur le môle nord du pylône apparaît la Candace Amanitoré, massacrant les ennemis tenus par leur chevelure autour d'une pique centrale, une scène connue en Égypte depuis les toutes premières dynasties mais réservée aux rois. Comme avant elle Amanishakhéto, Amanitoré est représentée comme une femme aux rondeurs exagérées. Au-dessus d'elle, ainsi que sur le pylône de Philae, plane la déesse-vautour Nekhbet. À ses pieds, un lion lance ses griffes contre la grappe d'ennemis qu'elle tient fermement. Sur le môle sud, c'est le roi Natakamani qui accomplit le massacre des ennemis. Il est survolé par le dieu-faucon Horus et accompagné également d'un lion qui attaque à la gorge un guerrier nouba tombé à terre. Les deux scènes sont légendées en méroïtique hiéroglyphique, donnant les noms et titres du souverain et de la Candace et appelant sur eux deux les bénédictions d'Apédémak, seigneur du lieu.

Sur les tranches extérieures du pylône figure une étonnante représentation de cette divinité, un serpent à buste et tête de lion, coiffé de la couronne *hemhem* et dont les anneaux empilés en volutes régulières sortent d'une touffe d'acanthé tout à fait hellénistique. Les murs extérieurs latéraux présentent la triade royale, Natakamani, Amanitoré et le prince royal Arikankharor face à une procession de divinités. Sur le mur sud, le défilé est exclusivement masculin : Apédémak face au roi, puis Horus, Amon de Napata, Aqedise (le dieu-lune équivalant à l'Égyptien Khonsou) et enfin Amon de Pnoubis. Le roi et la Candace sont tous deux habillés du costume

tripartite et coiffés de la calotte koushite. Sur le mur nord, en revanche, ils sont figurés comme Isis et Osiris, elle portant un disque solaire entre deux cornes de vaches, lui la haute mitre dite *atef* du premier roi mythique de l'Égypte. Face à eux, des divinités purement féminines, cette fois : Isis, Mout, Amésémi, Hathor et Satis. C'est toutefois sur l'arrière du temple, face à l'est, que l'on trouve la plus extraordinaire représentation divine de tout l'art méroïtique. Vers cette divinité s'avancent depuis le nord la Candace, accompagnée du prince qui était peut-être trop jeune pour être catégorisé comme « masculin », depuis le sud le roi Natakamani, également suivi d'Arikankharor. Le dieu Apédémak est au centre du mur et tourne un premier visage léonin vers la Candace et un second vers le roi. Une troisième tête est figurée de face, vers le spectateur. Semblablement, à l'aide d'une première paire de bras, le dieu présente à gauche un bouquet à la reine Amanitoré et soulève le coude de la Candace en signe de légitimation. À l'aide d'une seconde paire de bras, il accomplit les mêmes gestes à droite envers le roi Natakamani.

Il s'est évidemment trouvé quelques esprits imaginatifs pour rapprocher ce dieu à trois têtes et à quatre bras des divinités hindoues traditionnelles. Or on n'a absolument aucun élément qui puisse suggérer une influence à si longue distance, sachant que même les rivages de la mer Rouge étaient en dehors de la domination méroïtique. Mais surtout, c'est méconnaître la motivation religieuse et politique de cette singulière représentation : sur le plan théologique, le dieu Apédémak appartient à la fois au côté féminin et au côté masculin, assurant par ce mélange la fécondité qui permet la création. Sur le plan idéologique, il est le protecteur de la Candace et du souverain, placés ainsi exactement à parité. La multiplication des têtes et des bras symbolise ces différents aspects du dieu.

L'intérieur du temple, comme à Musawwarat, comporte des bas-reliefs qui conjuguent l'héritage égyptien et l'influence grecque. On y voit ainsi deux représentations de dieux barbus figurés de face, correspondant aux divinités lagides Zeus-Amon et Sérapis. Au registre supérieur du mur nord, une image de dieu solaire assis sur un trône, à la tête présentée de face et entourée de rayons, pourrait être une figuration d'Hélios, éventuellement assimilé au dieu méroïtique du Soleil, Masha, bien connu par les textes mais dont on ne possède aucune représentation certaine. Ce mélange d'influences se retrouve dans la chapelle d'Hathor, précédemment dénommée le « kiosque romain », qui s'élève à l'ouest du temple d'Apédémak. Ce bâtiment à colonnes, autrefois un peu courtaud, a retrouvé des proportions élégantes depuis que l'équipe de Berlin l'a débarrassé de la gangue d'alluvions qui emprisonnait son quart inférieur. La façade orientale, la mieux conservée, présente une porte d'entrée typiquement méroïtique, avec sa découpe trapézoïdale. Elle est décorée de frises gigognes

de cobras royaux entourant le disque solaire, empruntées à l'architecture égyptienne. Quatre colonnes à chapiteaux composites soutiennent cette façade qui s'ouvre de chaque côté de la porte sur deux fenêtres voûtées plus romaines qu'hellénistiques. On a longtemps pensé que cet édifice était très tardif, car on rapprochait son style particulier du kiosque de Trajan à Philae (II^e siècle apr. J.-C.) ou de la porte de Dioclétien sur le même site (III^e-IV^e siècle apr. J.-C.). En fait, il y a quelques années, nous avons pu dater paléographiquement du I^{er} siècle de notre ère un graffito méroïtique d'adoration à la déesse Mout, gravé à l'intérieur du temple sur des blocs d'origine. Il est maintenant admis par les archéologues du site que cette chapelle, qu'une statue découverte récemment lors du nettoyage de la base a permis d'attribuer à la déesse Hathor, est contemporaine des temples d'Amon et d'Apédémak et appartient donc au programme architectural lancé à Naga par Amanitoré et Natakamani.

Les princes royaux de Natakamani ont-ils régné ?

S'il paraît clair que la Candace est la mère du roi en exercice, et ce point est démontré dans le cas d'Amanitoré et Natakamani par la relecture du graffito de Dakka (voir *supra*, p. 272 sq.), la position du « prince royal » (méroïtique *pqr*) reste une question difficile. Akinidad par exemple a été au siècle précédent le *pqr* de deux Candaces, Amanirénas et Amanishakhéto, sans régner pour autant lui-même, alors que, selon le témoignage de Strabon, il était le fils d'Amanirénas. Semblablement, on connaît trois *pqr* successifs durant le règne d'Amanitoré et Natakamani, figurés avec eux en une triade royale : Arikankharor dans le temple d'Apédémak de Naga, Arakakhataror dans le temple d'Amon de Naga et Shorkaror dans le temple d'Amon d'Amara. Selon le précédent d'Akinidad, il est vraisemblable qu'il s'agisse de fils d'Amanitoré et donc de jeunes frères de Natakamani. Tous trois sont représentés à la suite du couple de corégentes dans les temples, et les deux premiers au moins disposent d'un nom de couronnement égyptien, Ankh-ka-Rê, inscrits dans un cartouche à côté de leur nom méroïtique. À Naga, au-dessus des cartouches d'Arikankharor, apparaissent les titres égyptiens *nsw-bjty <nb>t3.wy*, « roi de Haute et Basse Égypte, maître des Deux Terres » et, au-dessus des cartouches d'Arakakhataror, *ntr nfr bjty nb t3.wy*, « le dieu bon, roi de Basse-Égypte, maître des Deux Terres », soit dans les deux cas une véritable titulature de pharaon. Néanmoins, le prince est bien le troisième dans l'ordre protocolaire, après le roi et la Candace. Contrairement à eux deux, dans les temples de Naga, il ne porte pas de couronne mais un simple diadème et n'arbore jamais le costume royal tripartite.

On possède deux monuments où Arikankharor et Shorkaror figurent seuls en position royale, mais dans l'un et l'autre il leur manque certains des insignes du pouvoir suprême. Le premier est représenté accomplissant le massacre rituel des ennemis sur une très belle plaquette trouvée à Méroé et conservée au Worcester Art Museum. Une Victoire ailée, coiffée d'un long plumet typiquement méroïtique mais munie d'ailes aux épaules et aux talons comme la déesse grecque dont elle est inspirée, tend une palme réinterprétée en chasse-mouches au-dessus du prince. De l'autre côté, une divinité disparue lui présente une nouvelle grappe d'ennemis entravés. Si la scène est royale, Arikankharor ne porte toutefois pas le costume des souverains et sa coiffure consiste en un diadème orné non du double cobra qu'arborent rois et Candaces mais de l'effigie d'Apédémak, sous forme d'une tête de lion surmontée de la couronne *hemhem*.

Shorkaror, quant à lui, est attesté dans une gravure monumentale non loin de la frontière sud-est du royaume, au Gébel Geili, entre Khartoum et Kassala. Dans ce lieu désolé, sur le flanc d'un rocher rarement éclairé faisant face à la falaise, le prince est figuré armé d'une pique, d'un arc, et ceint d'une épée dans son fourreau. Deux cartouches érodés donnent son nom et un titre peu lisible (*mmslbe?*) et de signification inconnue, si du moins la lecture est correcte. Comme surgissant d'une nuée, le buste d'un dieu solaire de type gréco-latin (peut-être Hélios), représenté de face et couronné de rayons, lui tend une grappe de prisonniers à massacrer et un bouquet d'épis de sorgho. D'autres ennemis, disloqués, tombent du ciel, tandis que d'autres encore, ligotés, sont alignés sous les pieds du prince. Mais, à l'instar d'Arikankharor, le prince Shorkaror ne porte pas le costume des souverains et sa calotte koushite s'orne non du double cobra, mais d'une tête d'animal, sans doute à nouveau un lion, coiffée de la couronne *hemhem*. Dans ces deux représentations, les princes sont investis d'une partie seulement de la puissance royale : ils agissent en chefs d'armée et reçoivent l'appui des dieux dans leur mission de défenseurs du royaume. Ce rôle militaire du *pqr* avait déjà été souligné dans les chroniques du siècle précédent où Akinidad menait les troupes méroïtiques à l'assaut des Romains. Mais il ne donne pas pour autant aux « princes royaux » de légitimité au trône. Bien que ce point soit débattu, il ne semble pas, au vu de la documentation actuelle, que Shorkaror ait régné. Si des fouilles futures mettaient au jour un document où il serait désigné comme *qore* « souverain », cette position serait bien sûr révisée.

Le seul de ces trois princes dont la sépulture soit connue est Arikankharor, qui fut inhumé sous la pyramide Beg. N. 5 à Méroé. Bien qu'assez petite, elle est dotée d'une chapelle profonde aux murs décorés de très beaux reliefs, où le défunt affronte le jugement d'Osiris dans la plus complète des scènes de psychostasie (pesée de l'âme) que nous ait léguées

l'art koushite (voir p. 205). Il est possible qu'elle ait été inspirée par un exemplaire du *Livre des Morts* égyptien, où elle est souvent représentée en détail. Sur le mur sud, Arikankharor est mené au tribunal par la déesse Maât puis assiste à la pesée de son cœur dans une grande balance régulée par Horus et Anubis. Thot enregistre les résultats, face à Osiris assis sur un trône et précédé de la Dévoreuse, le monstre composite qui aurait avalé le cœur si la pesée n'avait pas été favorable. Sur le mur nord, Arikankharor, désormais justifié, est enlacé par la déesse de l'Occident et prend place sur le trône au lion, encensé par un autre prince et recevant les offrandes aux défunts glorifiés. Le programme iconographique de la chapelle d'Arikankharor est tout à fait singulier dans la nécropole de Méroé. Dans la plupart des chapelles, en effet, la pesée de l'âme est juste évoquée par une balance placée au milieu d'autres détails sur le mur ouest, tandis que sur le mur sud est représenté le défunt (ou la défunte) assis sur le trône au lion et attendant son jugement face aux offrandes propitiatoires. Également insolite est l'absence de la déesse Isis, protectrice habituelle du défunt. En fait, ces singularités n'ont peut-être été possibles que parce qu'Arikankharor ne disposait pas d'un plein statut royal. Il ne porte d'ailleurs pas de couronne mais un simple diadème orné d'un cobra unique, fixé sur une perruque ronde.

Arikankharor est considéré comme le premier en date des princes à avoir occupé le statut de *pqr tr*, « prince suprême », durant le règne des corégentes. Il semble certain qu'il est décédé avant la reine-mère Amanitoré, dont la tombe occupe la dernière place possible pour un souverain, quoiqu'exiguë, dans la rangée ouest des pyramides de Bégrawwiya Nord. Les sépultures des deux autres princes ne sont pas identifiées, mais la suggestion faite par l'égyptologue viennoise Inge Hofmann de leur attribuer les deux petites pyramides Beg. N. 14 et Beg. N. 15, totalement au nord de la rangée ouest et situées sur une extension étroite de la barre rocheuse la plus élevée, correspond bien à la « crise du logement » qui a touché la fin du règne des corégentes. Ces deux tombes ne comportant plus d'inscriptions qui, selon le témoignage de Lepsius, étaient originellement peintes sur enduit, il n'est pas possible de prouver qu'elles furent bien les dernières demeures des deux princes.

La pyramide de la Candace Amanitoré, Beg. N. 1, située sur le rebord sud de la crête rocheuse, est bien conservée. Elle est étonnamment petite pour une si grande reine, mais sa position ne permettait pas l'édification d'un vaste monument en surface. Le fait que l'on ait tenu malgré cela, qu'il s'agisse de la volonté de la reine ou de son fils Natakamani, à édifier son tombeau en cet endroit est un indice de plus pour faire d'Amanitoré l'épouse du roi Amanakhabalé, inhumé à côté en Beg. N. 2. Comme pour son fils Arikankharor, les reliefs de sa chapelle font preuve d'originalité.

Contrairement à la tradition, elle n'est pas représentée sur le mur sud assise sur le trône au lion recevant les hommages et les offrandes dans l'attente du jugement d'Osiris. Ce sont en fait des scènes de ses funérailles qui sont figurées : l'enlèvement du corps sur la barque sacrée du dieu-faucon Sokar, portée à dos d'homme et encensée par un prince, le transport sur le Nil et la dépose du catafalque dans la chambre funéraire où deux Isis accomplissent les libations rituelles. Dans chacune des scènes, son cercueil est accompagné par le dieu Sokar, guide des défunts dans l'Au-delà, sous forme de faucon momifié. Le jugement d'Osiris est simplement suggéré par une petite balance où est pesée l'âme au chevet du catafalque. Le mur nord, plus conforme à la tradition, montre la reine justifiée, assise sur le trône au lion et protégée par Isis. On notera que, dans tous ses portraits, la Candace est modestement coiffée de la couronne hathorique des grandes épouses royales égyptiennes, comme Tiyi ou Néfertari, et non de celles que portent les souverains, *hmhm* ou *pschent*. Comme dans la chapelle d'Arikankharor, les scènes sont accompagnées de citations des textes funéraires égyptiens gravées en hiéroglyphes, renouant avec une pratique interrompue depuis le règne d'Arkamani II, trois siècles auparavant.

Nous ignorons si le roi Natakamani a longtemps survécu à sa mère, faute de textes complets où il soit cité sans elle. À son décès, il fut inhumé sur une colline isolée au nord-est de Bégrawwiya, totalement à l'opposé de la Candace Amanitoré. Cette position a beaucoup été discutée : on en fit soit le résultat d'une brouille familiale, soit le désir que les deux sépultures « embrassent » l'ensemble de la nécropole royale. En fait, comme nous l'avons vu, il n'y avait plus de place sur la ligne de crête la plus élevée de Bégrawwiya Nord. Il fallait donc se résoudre, ou à localiser la nouvelle sépulture en contrebas, comme on le fera aux règnes suivants, ou à la bâtir au même niveau que les autres, mais sur une colline plus éloignée. C'est cette seconde option, plus conforme peut-être au statut d'égalité entre les corégentes, qui fut choisie.

Curieusement, deux hypogées parallèles de dimensions comparables furent creusés mais seule la tombe située à l'est, Beg.N. 22, se vit complétée par une pyramide et une chapelle. L'autre fut toutefois utilisée, sans doute plus tardivement et pour un membre secondaire de la famille royale puisqu'aucune superstructure ne fut érigée. Peut-être avait-elle été prévue originellement pour Amanitoré afin que mère et fils reposent côte à côte, mais, en ce cas, on changea d'avis avant la mort de la Candace. La chapelle funéraire de Natakamani en Beg.N. 22 présente des reliefs moins élaborés que ceux d'Amanitoré ou Arikankharor. On y voit le roi en costume royal méroïtique, assis en majesté sur le trône au lion sur les murs nord et sud, à l'ouest encensant Osiris suivi d'Isis. Un détail cependant

est significatif, surtout si l'on considère que la construction de la chapelle est généralement l'œuvre du successeur du défunt : aucune reine n'est présente dans les scènes conservées de la chapelle funéraire. L'institution de la Candace va en effet connaître dans les deux règnes suivants une moindre importance.

De l'ombre à la lumière : le roi Amanakharéqérem

Ce souverain est un des meilleurs exemples des progrès rapides et constants de notre connaissance de l'histoire de Méroé, si partielle soit-elle encore. Son nom était inconnu il y a quarante ans. Il est maintenant considéré comme un des grands rois bâtisseurs de la période méroïtique classique et son visage retrouvé est exposé aux yeux de millions de visiteurs au musée de Berlin. Il n'est pas certain qu'il ait directement succédé à Natakamani. Sa position relative par rapport à Amanitenmomidé, lui aussi un des successeurs immédiats du corégent, n'est en effet pas élucidée. Mais il est constant qu'Amanakharéqérem a complété, à Naga, au Gêbel Barkal et peut-être à Tabo, les constructions principales érigées sous le règne de Natakamani et que le style des gravures est étroitement inspiré des représentations de ce souverain.

Durant la domination turco-égyptienne du Soudan, une statue de bélier inscrite en méroïtique fut dégagée en 1863 par Johannes Dümichen dans les ruines de la cathédrale de Soba, sur le Nil Bleu, lors de la seconde expédition égyptologique prussienne. Le fameux Gordon Pacha, gouverneur du Soudan nommé par le khédive d'Égypte, la fit transporter, dit-on, dans les jardins de son palais de Khartoum. Bien que fortement endommagée, la statue était de belle facture. Elle imite les anciens modèles égyptiens, notamment les béliers du temple construit par Taharqo à Kawa, car son pelage est rendu par un motif en écailles et non en grosses boucles, comme les béliers de Naga. Alors que ces derniers sont anépigraphes, celui de Soba était inscrit. Une bande courante, très abîmée, gravée en hiéroglyphes méroïtiques et égyptiens sur la base du monument, livrait le nom fragmentaire du roi dédicataire du temple dont il provenait. Dans ses *Meroitic Inscriptions* en deux tomes publiées en 1911 et 1912, Griffith, qui venait de déchiffrer l'écriture méroïtique, lui accorda le numéro 1, puisqu'elle était la plus méridionale des inscriptions rédigées dans cette langue. Elle porte encore aujourd'hui, dans le *Répertoire d'épigraphie méroïtique (REM)*, le numéro REM 0001. Dümichen et Griffith ne doutèrent pas que la cathédrale de Soba eût été bâtie sur les ruines d'un temple méroïtique, et cette opinion prévalut jusqu'aux fouilles de Soba par les Britanniques au début des années 1980, qui ne trouvèrent pas d'installation antérieure à la période chrétienne. Le cartouche brisé du souverain ne livrait que la seconde

Le Soudan

286

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

partie de son nom [...] *regerem*, et c'est sous cette forme qu'il fut inclus dans les listes royales de Koush. Sur des critères extrêmement ténus, Hintze data ensuite son règne du II^e siècle apr. J.-C. et lui attribua même une sépulture à Méroé, la pyramide Beg. N. 30, où aucune inscription n'avait conservé le nom du royal occupant.

Or, en 1975, à une vingtaine de kilomètres au sud de Méroé, dans un lieu-dit appelé Giblyab, des agriculteurs qui creusaient un canal d'irrigation découvrirent un bélier très semblable. Le site était connu depuis les premiers voyageurs européens, notamment Frédéric Cailliaud, qui y avait décrit des restes de statues et de bâti en briques. L'inscription de la base n'était guère mieux conservée que celle du bélier de Soba. Cette fois, c'était la fin du cartouche qui était manquante. L'archéologue P.L. Shinnie, qui avait été appelé sur le site depuis Méroé où il fouillait alors, fit bien le lien entre le bélier de Soba et cette statue, mais il lut le nom du roi « Amankheremy ». En revanche, le cartouche du nom de couronnement égyptien, manquant sur le bélier de Soba, était présent, et Shinnie proposa de le lire « Nebmaâtrê », ce qui avait été celui du grand pharaon Amenhotep III dont les monuments, notamment à Soleb, étaient encore visibles sur la terre de Koush. Or, un roi méroïtique avait porté ce nom de couronnement, mais son nom de naissance était peu lisible. Ses deux cartouches apparaissaient sur un objet assez étrange, une sorte de demi-sphère décorée en pierre trouvée par Reisner au Gêbel Barkal, qu'on nomma « Omphalos de Napata » par comparaison avec l'« Omphalos de Delphes », une pierre conique du temple grec censée représenter le « nombril » (grec *omphalos*) du monde. Il a été établi depuis lors que cet objet était en fait un naos en forme de hutte traditionnelle qui contenait une statuette divine et qui devait à l'origine s'orner d'un cobra dressé à l'avant, évoquant ainsi la silhouette caractéristique du Gêbel Barkal.

En 1999, l'archéologue allemand Steffen Wenig publia un article au titre humoristique, *Ein "neuer" alter Königsname* (« Un "nouveau" vieux nom royal »), qui montrait que les rois du bélier de Soba, du bélier de Giblyab et du naos de Napata étaient un seul et même souverain, dont le nom devait être lu « Amanikharéqérem ». C'était presque exact, à la nuance près que le nom ne comprend pas d'« i » et doit être lu « Amanakharéqérem » et même, en toute rigueur, « Amanakharéqéréma ». Il ne contient pas le nom simple d'Amon (Amani), mais d'une de ses hypostases, Amanakh, que nous avons évoquée précédemment dans le nom du roi Amanakhabalé. D'après les parallèles avec les langues nubiennes, les plus proches du méroïtique, le groupe Amanakh-are-qerema pourrait signifier « Amanakh, tu es noir » et correspondrait à un nom donné à la naissance, peut-être selon les caractéristiques physiques de l'enfant, augmenté par la suite du nom

divin, peut-être au moment du couronnement. Le nom de la Candace Amanirénas (de *Amani-are-nase*) offrirait, toujours d'après le nubien, un parallèle convaincant, signifiant «Amon, tu es long(ue)». Mais on doit garder à l'esprit que ces traductions, dans l'état actuel de notre connaissance du méroïtique, restent très fragiles.

L'identification de ce roi précéda de peu la découverte de ses constructions. En 1999, Vincent Rondot ouvrit une nouvelle fouille française sur le site où avait été trouvé le second bélier et qui s'avéra être appelé localement «el-Hassa». En quelques saisons, un temple de briques de grandes dimensions fut dégagé. L'analyse architecturale montra qu'il avait été construit en trois étapes, dont la plus importante correspondait au règne d'Amanakharéqérem. Outre le bélier retrouvé en 1975, un autre mieux conservé apparut en 2001 et, lors de la fouille de l'allée monumentale en 2008, trois autres furent découverts en place. De cette manière, l'ensemble de l'inscription bilingue, appelant en égyptien et en méroïtique le dieu local Amon de Tabakha à donner la vie au roi, put être reconstitué. Tabakha était le nom méroïtique du lieu aujourd'hui appelé el-Hassa. Or, il apparaissait déjà sur le bélier de Soba, ce qui prouvait que la statue avait été amenée par voie fluviale depuis el-Hassa pour être réutilisée sur le site chrétien, peut-être comme figure de l'Agneau mystique, après avoir été amputée de la statuette du roi nichée entre les pattes avant de l'animal. Devant les temples d'Amon à Naga et Méroé semblablement, la figure de Natakamani a été détachée volontairement du corps des béliers. Les statuettes de Naga ont été récemment retrouvées dans plusieurs cachettes à l'intérieur du temple d'Amon, en compagnie de restes biologiques qui ont permis de dater l'enfouissement d'une période très tardive, au ^xe siècle de notre ère, en pleine époque chrétienne. Les murs du temple d'el-Hassa étaient couverts de mortier, malheureusement très dégradé, mais un pan, au sud de l'édifice, conservait les formes rebondies d'une reine, sans doute la Candace du règne, dont le nom n'a pas été conservé. Les annexes du temple, comportant notamment un palais cérémoniel, sont en cours de dégagement. La fouille s'étendra prochainement vers l'est, où se trouve, à moins d'un kilomètre, sur le site appelé Damboya, un palais résidentiel comme à Ouad Ben Naga et Mouweis.

Pendant ce temps, à Naga, l'équipe du musée de Berlin dirigée par le professeur Wildung contribuait elle aussi à la résurrection du roi Amanakharéqérem. En 1998, un médaillon de pierre gravé en méroïtique au nom du roi, suivi de l'épithète *wtemroso*, équivalant de l'égyptien *dj 'nh*, «doué de vie», était retrouvé dans le temple d'Amon. Jusqu'alors, on ne disposait pour ce roi que d'inscriptions en hiéroglyphes méroïtiques, qu'il est difficile de dater en raison de la relative stabilité de cette écriture et du maigre corpus que nous disposons. Or, cette fois, le texte était rédigé

en cursive, dont l'évolution est plus marquée et mieux documentée. Au vu de la forme des signes, il n'était plus possible de dater le règne d'Amanakharéqérem de la fin du II^e siècle de notre ère (on avait suggéré vers 190 apr. J.-C.), mais il fallait le remonter d'un siècle dans le passé. Je proposai donc une date autour de 80-90 apr. J.-C., qui est largement acceptée aujourd'hui. Ce souverain devenait dès lors un des successeurs directs de Natakamani, et la suite allait le confirmer. En effet, en 2004, Dietrich Wildung et Karla Kröper commencèrent à dégager, au nord-est du temple d'Amon, un édifice dont les ruines avaient déjà été signalées par les voyageurs du XIX^e siècle, Cailliaud et Lepsius, le temple Naga 200. Il apparut qu'il s'agissait d'un monument assez semblable au temple d'Apédémak de Naga. Il se présente en effet comme un quadrilatère de dimensions modestes (15×16 m), avec un pylône d'entrée solidaire des murs. En revanche, l'intérieur est aménagé comme un temple égyptien avec deux salles successives ouvrant sur un sanctuaire composé de trois chapelles. Il était précédé d'une chapelle-reposoir et d'un autel monumental.

L'ensemble était orné de reliefs magistralement exécutés, dont la qualité fit même croire un moment qu'ils avaient servi de modèle au temple d'Apédémak, alors que la succession chronologique des deux édifices est bien inverse. Ainsi, sur deux blocs jointifs montrant le bas du buste royal, c'est avec une délicatesse extrême que sont rendus la légère mollesse du cou, le modelé du menton, et la sensualité des lèvres épatées et finement ourlées. Préservée sur trois fragments, une tête de lion à l'attaque, mufle retroussé et crinière hérissée, est un autre chef-d'œuvre, inspiré du réalisme de la sculpture gréco-romaine. Il s'agit de l'animal emblématique d'Apédémak, accompagnant le roi lors du massacre rituel des ennemis, comme sur le pylône du temple de Natakamani.

À la différence de ce dernier, le souverain est toujours seul face aux divinités dans le temple Naga 200 : ici, ni Candace ni prince royal. Le pylône présente ainsi une scène symétrique du massacre des ennemis où seul le roi est chaque fois figuré, abattant les peuples vaincus devant l'image d'un dieu adjuvant. Comparé aux temples de Natakamani et Amanitoré sur le même site, celui d'Amanakharéqérem semble témoigner du retour à une royauté non partagée, entièrement centrée sur la figure du roi. Une autre particularité tient à la division des murs longs en scènes séparées. Sur le mieux conservé, le mur extérieur ouest, une première scène campe le roi honorant Apédémak et sa compagne Amésémi. Pour la première fois apparaît entre eux deux un personnage divin qui doit être leur enfant mais dont le nom ne nous est pas parvenu. Amanakharéqérem, comme dans les chapelles funéraires royales, est protégé par Isis qui étend sur lui ses ailes. Le visage de la déesse est remarquablement calqué sur les portraits

du roi. Une deuxième scène le montre face à Amon à tête de bélier suivi de Mout, mais leur fils Khonsou est séparé d'eux dans une troisième scène où, enserré à la manière du dieu Ptah dans un naos, il reçoit l'hommage du souverain. Les parties les mieux conservées de ce mur ont fait l'objet d'un prêt de longue durée au musée Égyptien de Berlin, où elles ont été reconstituées sur les murs de la salle consacrée aux antiquités du Soudan. Ces reliefs qui égalent et souvent surpassent en qualité les œuvres du temps d'Amanitoré et de Natakamani montrent que la « Renaissance méroïtique » qui avait caractérisé les arts, les constructions et le climat intellectuel à l'époque des corégentes s'est perpétuée sous leurs successeurs.

Au Gébel Barkal également, les fouilles récentes ont mis en évidence la continuité entre ces règnes. On se souvient que l'activité d'Amanakharéqérem dans le grand temple d'Amon était attestée par la présence du naos dit « Omphalos de Napata ». En 2014, à l'est du temple d'Amon, l'équipe de Timothy Kendall a mis au jour une chapelle-reposoir au nom du même souverain devant ce qui, l'année suivante, allait être identifié comme un temple (B 561) restauré sous Amanitoré et Natakamani. Bâtie en pierre alors que le temple correspondant l'avait été en briques cuites, cette chapelle comportait des reliefs en majorité disparus illustrant la procession de la barque divine. Sur un des linteaux a été retrouvé le cartouche d'Amanakharéqérem « vivant éternellement ». Étonnamment, le nom est transcrit en hiéroglyphes égyptiens et non méroïtiques. Ce détail, ajouté au choix du nom de couronnement Nebmaâtrê, au plan classique du temple Naga 200, au pelage en écailles et à la base inscrite des béliers d'el-Hassa, témoigne des tendances archaïques très perceptibles dans les réalisations du règne.

L'activité d'Amanakharéqérem durant un règne que l'on doit supposer long et florissant ne se limite pas à ces sites. À Doukki Gel/Kerma, où les traces des rois de Méroé sont malheureusement rares, sans doute en raison des destructions que ce site a connues, les fragments d'une ou de plusieurs plaquettes décorées et gravées à son nom ont été retrouvés dans le temple méroïtique. C'est peut-être à ce roi, enfin, que nous devons les deux statues colossales de Tabo qui, transportées à Khartoum, furent érigées le long des salles d'exposition du musée national du Soudan. Selon l'analyse récente de Vincent Rondot, elles doivent être datées du début du II^e siècle de notre ère. Celle de gauche représenterait le prédécesseur du roi régnant, dont le pschent s'orne d'une couronne de lauriers à étoile centrale caractéristique des défunts glorifiés dans l'Égypte romaine contemporaine ; celle de droite, le roi vivant, flanqué le long de sa jambe du petit prince héritier figuré en Harpocrate (Horus-l'enfant). De manière très prudente, en l'absence d'inscriptions qui auraient nommé

ces personnages royaux, Vincent Rondot suggère de les attribuer au règne du roi Amanakharéqérem, notamment en raison de l'archaïsme dont elles témoignent, les sculpteurs ayant essayé de renouer avec la grande statuaire napatéenne, mais sans succès puisque l'une des statues se fendit et qu'elles ne furent jamais érigées devant le pylône du temple de Tabo. Une autre caractéristique de ce groupe est l'accent mis sur la lignée mâle, du prédécesseur à l'héritier. Or, cette préoccupation, après un siècle de pouvoir partagé entre souverain, Candace et prince royal, semble avoir déjà dicté le décor extérieur du temple Naga 200. Ce serait donc un indice supplémentaire pour attribuer les deux colosses au règne de ce souverain.

Les souverains du II^e au début du III^e siècle des noms et des pyramides...

On ignore où fut inhumé Amanakharéqérem, même s'il est très probable que ce fut à Méroé et non à Barkal, où aucun enterrement royal ne semble s'être fait après celui de la reine Nawidémak, à partir de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère. Les hypothèses qui ont été émises avant la nouvelle datation de son règne à la fin du I^{er} siècle (Beg. N. 30, 37 ou 41) ne sont évidemment plus recevables, puisqu'elles reposaient sur la succession chronologique des sépultures royales en fonction de leurs caractéristiques architecturales. Nous n'en voyons aucune qui soit pleinement satisfaisante. Toutefois, il serait assez logique qu'il ait été inhumé en Beg. N. 16, une sépulture dont la superstructure a été remaniée par la suite mais dont l'hypogée, malgré les pillages, a livré aux fouilleurs les restes d'un splendide trousseau funéraire, comportant notamment des cloches de bronze gravées, de nombreux bracelets d'or et un jeu de plaques d'argent représentant des divinités armées.

Son règne correspond en effet à la période où, le rang ouest des pyramides de Bégrawwiya Nord étant complet, les souverains inaugurèrent un second rang parallèle situé en contrebas et à l'est du précédent. La taille de ces monuments, réduite de moitié par rapport aux structures érigées par leurs prédécesseurs, ainsi que le recours fréquent à la brique et non plus à la pierre, témoignent d'une économie amoindrie par rapport aux siècles précédents. Semblablement, l'intervention royale dans les complexes religieux paraît se limiter à des restaurations de piètre qualité. Il semble qu'un tremblement de terre de grande magnitude se soit produit au tournant des I^{er} et II^e siècles, abattant les colonnes de la salle hypostyle du temple d'Amon à Naga ainsi que l'autel monumental de l'approche du temple d'el-Hassa. Or, dans un cas comme dans l'autre, on ne reconstruisit pas. À el-Hassa, seul le bâtiment principal du temple à Amon d'el-Hassa fut restauré.

Quant à Naga, il semble que le site fut laissé en l'état et plus ou moins abandonné. Ainsi, les souverains dont les noms apparaissent dans les chapelles funéraires ou sur des tables d'offrandes retrouvées dans les décombres de leurs pyramides ne sont pas attestés en dehors de la nécropole. Bien que les fouilles à venir puissent nous réserver quelques bonnes surprises, comme on l'a vu pour le roi Amanakharéqérem, on n'a, pour l'heure, pas mis au jour de temples bâtis ou reconstruits datant de ces règnes.

Les premières tombes royales de cette nouvelle rangée sont Beg. N. 16, 17 et 18. Considérée comme la plus ancienne, Beg. N. 16 est énigmatique. Il s'agit d'une petite pyramide de briques qui a clairement été l'objet d'aménagements ultérieurs. La chapelle se trouve en effet à l'intérieur de la pyramide, ce qui est tout à fait inhabituel. De plus, un monument beaucoup plus tardif, Beg. N. 36, a été construit immédiatement à l'est, oblitérant les rayons du soleil levant sur cette chapelle. Dans la première chambre funéraire de Beg. N. 16, située juste sous la pyramide Beg. N. 36 et largement ouverte par les pilleurs, deux tables d'offrandes ont été retrouvées lors des fouilles de George Reisner. Elles proviennent évidemment de chapelles proches à l'entrée desquelles elles étaient originellement déposées. Elles comprennent les formules royales habituelles qui appellent Isis et Osiris à abreuver le défunt de lait et non d'eau, comme pour les particuliers.

À juger par la paléographie, la plus ancienne appartenait à un souverain nommé Amanitaraqidé, l'autre à un défunt beaucoup plus tardif appelé Aryesbokhé. Notons au passage que rien ne permet d'assurer le sexe de ces défunts, la langue méroïtique ne possédant pas de genre et le texte ne présentant aucun détail autre que la filiation et les bénédictions finales. L'hypothèse la plus répandue serait qu'Amanitaraqidé ait régné au début du II^e siècle de notre ère et soit l'occupant de Beg. N. 16. Il serait donc le successeur direct d'Amanakharéqérem. Toutefois, si le mobilier de la tombe s'accorde avec une telle datation, la table d'offrandes d'Amanitaraqidé présente une paléographie bien plus tardive. De plus, les noms de son père, Pisakara, et de sa mère, Amanakhadoké, ne renvoient à aucun souverain connu au début du II^e siècle. Eu égard au contexte très perturbé dans lequel a été trouvée la table d'offrandes d'Amanitaraqidé, il serait plus plausible de voir en lui un roi ou une reine de la fin du II^e siècle.

Le successeur le plus probable d'Amanakharéqérem est le roi Amanitenmomidé, qui partage avec lui le même nom de couronnement, Nebmaâtré, et fut inhumé en Beg. N. 17. On ne peut toutefois pas être certain que ce souverain, qui n'est actuellement pas attesté autre part que dans la nécropole, n'ait pas régné en premier. Les scènes de sa chapelle funéraire, de grande qualité, sont en partie inspirées de celles de Natakamani. Sur le mur sud, le monarque, vêtu du costume royal tripartite mais la tête

couverte, comme Natakamani, de l'antique coiffure dite «némès» des pharaons égyptiens, est assis sur le trône au lion, protégé par Isis, et reçoit l'encensement d'un prince. Sur le mur ouest, consacré traditionnellement à la transformation en Osiris du défunt justifié au tribunal divin, il est également assis sur le trône, dans la même tenue, suivi d'Isis, qui étend sur lui ses ailes, et reçoit une libation de lait effectuée par Anubis et Nephtys. Cette scène habituellement réservée à des registres secondaires occupe ici tout l'espace, ce qui semble inspiré des décors des tables d'offrandes. Sur le mur nord, enfin, au lieu de l'apparition en gloire du souverain justifié, on a adapté la scène du mur ouest de la chapelle de Natakamani, où le roi rendait hommage à Osiris: Amanitenmomidé, identifié par ses deux cartouches surmontés du titre égyptien de «roi de Haute et Basse-Égypte, maître des Deux Terres», est cette fois en costume de pharaonique, coiffé de la double couronne, et accomplit devant Osiris trônant en majesté l'antique rite égyptien «d'amener les veaux», souvent représenté dans les scènes funéraires méroïtiques. Il est suivi de deux théories de porteurs de palmes et d'un troupeau de bovins dont les cornes sont artificiellement déformées, suivant des usages encore vivants chez les peuples nilotiques. Cette scène du mur sud est clairement inspirée, outre les références égyptiennes, par les reliefs de la chapelle de la reine Nahirqo (Beg. N. 11), exécutés trois siècles auparavant. Les panneaux décorés des murs nord et sud de Beg. N. 17 furent détachés en 1844 par Lepsius lors de l'expédition prussienne puis transportés en Allemagne: le panneau sud est actuellement visible au musée de Berlin mais le panneau nord, autrefois au musée Égyptien de l'université de Leipzig, fut détruit dans les bombardements de la cité en décembre 1943.

Dans la chambre funéraire de Beg. N. 17 furent trouvés trois crânes. En 1954, ils furent examinés par un anthropologue du *Peabody Museum* de Harvard, où ils sont toujours conservés. Le spécialiste affirma qu'il s'agissait de deux jeunes femmes et d'un homme d'environ 30 ans. Mais on a quelques raisons de douter de cette conclusion: l'identification du sexe à partir d'un crâne, surtout jeune, est très controversée aujourd'hui. D'autre part, rien ne prouve qu'il s'agisse des occupants initiaux de la sépulture et non d'inhumations plus tardives, la réutilisation d'anciens hypogées étant très répandues, dans les derniers siècles du royaume de Méroé et à l'époque postméroïtique. Par ailleurs, le même anthropologue analysa également des fragments de crâne trouvés dans la tombe du roi napatéen Harsiotef à Nouri (voir chapitre précédent, p. 156 sq.) et en tira la conclusion qu'il s'agissait d'un homme d'environ vingt-cinq ans. Or ce souverain est l'un des rares dont le règne soit décrit dans une chronique précise, datée de sa trente-cinquième année sur le trône et rédigée avant sa mort, si bien qu'il n'y a aucune chance qu'il soit décédé avant l'âge de cinquante ans.

Entre les grands monuments d'Amanitenmomidé et celui de la Candace Amanakhatashan s'intercalent chronologiquement deux petites pyramides, Beg. N. 40 et 41, dont Reisner trouva les chapelles trop ruinées pour en donner une reproduction. La taille réduite des sépultures laisserait penser qu'il s'agit plutôt de princes que de rois. Mais Lepsius, qui était passé sur le site soixante-dix ans auparavant, aborde dans son journal en quelques mots les décors des chapelles, qui étaient alors mieux visibles, et décrit les défunts comme des rois. Il signale notamment le cobra à large couronne sur le front du souverain en Beg. N. 41. Sur le mur du fond (mur ouest), dit-il, ils présentent une offrande à Osiris, ce qui s'accorde avec la typologie des décors que l'on trouve en Beg. N. 18. En Beg. N. 41, une inscription méroïtique en cursive très fragmentaire, gravée entre deux personnages secondaires de la procession funéraire et préservée par un moulage de Lepsius, donne les titres de l'un d'entre eux. Sa paléographie correspond au milieu du II^e siècle, ce qui confirme la position chronologique des monuments.

Le règne suivant, si l'on suit la disposition des sépultures dans la nécropole, doit être attribué à une Candace, Amanakhatashan, dont le nom méroïtique (peut-être Amanakhatasene) est transcrit en égyptien sur les murs de sa chapelle funéraire de Beg. N. 18 dans un cartouche précédé d'un nom de couronnement effacé dont ne subsiste que l'héroglyphe « Rê ». On ignore sa filiation mais il est possible qu'elle ait été l'épouse du roi attesté en Beg. N. 41 et soit donc séparée d'Amanitenmomidé par une génération. Comme Amanakharéqérem et plusieurs autres personnages royaux ou princiers à partir du premier siècle, son nom méroïtique contient la forme du dieu Amon appelée Amanakh, ici suivie d'un élément de sens inconnu qui était déjà présent dans les noms des rois Nastasen et Gatisen/Aktisane.

La reine est désignée, sans marque de féminin comme il est courant dans les textes égyptiens de Méroé, par les titres de « fils de Rê, seigneur des apparitions » et de « roi de Basse et Haute-Égypte, maître des Deux Terres ». Semblablement, la déesse Isis, qui la couvre de ses ailes, est légendée en égyptien « Isis, elle protège son fils », ce que l'on doit corriger en « sa fille ». Elle apparaît enveloppée dans le manteau royal et ceinte de la large écharpe du costume tripartite, sans l'embonpoint habituel avec lequel sont représentées les Candaces, mais son genre féminin est attesté par la dépouille de vautour ajoutée sur sa calotte koushite. Sur le seul relief reproduit, celui du mur sud, elle est assise sur le trône au lion, sous lequel sont placés les « neuf arcs » figurant les peuples ennemis, comme précédemment sous les trônes d'Amanitoré et Natakamani. Deux inscriptions méroïtiques cursives qui nomment des personnages secondaires appartenant à la procession funéraire permettent, grâce à la paléographie des signes, de placer ce règne au milieu du II^e siècle de notre ère. Un autre texte, également

en cursive méroïtique, figure sur des blocs extérieurs de cette pyramide et peut être daté approximativement de la même époque. Il évoque le sacrifice commémoratif de trois bœufs et de quatre vaches, sans doute effectué dans les années qui ont suivi l'inhumation.

Une inscription très similaire, mais où le nombre de vaches immolées s'élève cette fois à vingt-quatre, se trouve sur la pyramide Beg. N. 19, celle du roi Tarékéniwal. Cette pratique consistant à commémorer un sacrifice *post mortem* par une inscription gravée à l'extérieur sur le monument est attestée uniquement en Beg. N. 2 pour le roi Amanakhabalé, cent ans auparavant, avec une formulation un peu différente, et pour ces deux souverains dans deux textes semblables, à un chiffre près. Elle atteste leur proximité chronologique, que l'on peut également déduire de la position proche des deux pyramides sur le deuxième rang de Bégrawwiya Nord. Comme on connaît le nom de la grande épouse royale de Tarékéniwal, Amanakhalika, il est plausible qu'Amanakhatashan ait été la mère de ce monarque et ait exercé la fonction de Candace, marquée par ses titres royaux égyptiens. Leurs deux monuments funéraires, bien que de taille modeste comparés à ceux des siècles précédents, comportent une décoration de grande qualité qui témoigne d'une époque encore prospère.

Le portique de la chapelle de Beg. N. 19 est bien conservé et montre le roi effectuant le massacre rituel des ennemis, comme celui de la reine Amanishakhéto en Beg. N. 6, deux siècles auparavant. Tarékéniwal porte un pagne et une tunique ajustée couverte d'écailles comme une armure et ornée de bandes brodées d'images divines. Il est coiffé d'un diadème arborant un cobra à tête de bélier couronné, dont les rubans flottent sur ses épaules. Il porte une mentonnière, habituelle sur les portraits royaux depuis l'époque de Natakamani et sans doute adaptée de la jugulaire des casques grecs et romains. D'une main, il tient un arc et une pique à laquelle est attachée une grappe de quatre ennemis miniatures dont les pieds battent dans le vide; de l'autre, il lève une hache de combat pour les abattre. Au-dessus de lui est inscrit dans un cartouche son nom en hiéroglyphes méroïtiques, suivi de l'élément *qo*: «c'est», «voici». Il est surmonté des titres égyptiens de «roi de Haute et Basse-Égypte» et de «maître des Deux Terres». Il n'y a pas de second cartouche contenant un nom de couronnement égyptien, contrairement à ses prédécesseurs. Les reliefs intérieurs du mur sud de la chapelle sont très fortement inspirés de ceux du mur ouest de la chapelle d'Amanitenmomidé (Beg. N. 17): ils montrent Anubis et Nephtys effectuant une libation devant le souverain assis sur le trône au lion sous lequel figurent les neuf arcs.

Le successeur de Tarékéniwal fut sans doute son fils, Aritényesbokhé, inhumé en Beg. N. 34, où fut retrouvée sa table d'offrandes. Elle indique qu'il était le fils de Tarékéniwal et d'Amanakhalika, sans doute

la reine enterrée tout à côté de son époux en Beg. N. 32. Son nom semble le premier d'une série de trois rois tardifs qui comporte la séquence -yesbokhé (écrit *yesebohe*), Ariténé-yesbokhé, Aryesbokhé et Yesbokhé-Amani. Il s'agit d'une forme verbale construite sur le substantif *bohe* qui désigne un « chef » et qui était transcrite *piankhy* en égyptien (voir « La stèle du roi Nastasen », p. 179-181). Le sens du nom royal est donc probablement « Ariténé l'a fait chef » ou « Ariténé règne en chef », Ariténé étant la forme méroïtique du dieu solaire égyptien Harakhty. La pyramide et la chapelle de Beg. N. 34 ont été trouvées en ruines, mais des blocs appartenant à son pylône ont été découverts *in situ* par Reisner, puis en 1977-1978 par l'archéologue allemand Fritz Hinkel qui restaura un bon nombre de monuments funéraires à Bégrawwiya. Les deux blocs de Reisner contiennent les cartouches du roi surmontés de ses titres en égyptien, identiques à ceux de son père. Contrairement à lui, il dispose d'un nom de couronnement, Kheper-ka-Ré, emprunté à ses ancêtres Arnékhamani et Natakamani. À côté de chaque paire de cartouches se tient un cobra à tête de bélier couronné qui devait se trouver sur la coiffure de deux figures royales disparues. Les fragments mis au jour par Hinkel complètent partiellement ces blocs : ils présentent le roi massacrant ses ennemis en deux scènes symétriques gravées sur les deux môles du pylône de la chapelle, comme son père en Beg. N. 19.

On doit sans doute placer une génération plus tard le roi Amanitaraqidé dont la table d'offrandes, retrouvée dans la chambre funéraire de Beg. N. 16, provient sans doute de la chapelle de Beg. N. 36, située juste au-dessus (voir début de cette section). La paléographie de l'inscription indique une date à la fin du II^e ou au commencement du III^e siècle de notre ère. Il y est présenté comme le fils d'un nommé Pisakara et d'une femme appelée Amanakhadoké, deux personnes sans doute royales dont on ignore le lieu d'inhumation. Les reliefs du mur nord de la chapelle de Beg. N. 36 figurent un roi assis sur le trône au lion, en costume tripartite et diadème à *uraeus*, encensé par un prince suivi d'une reine.

C'est au début du III^e siècle qu'un troisième rang de pyramides fut inauguré à Bégrawwiya Nord, à l'est du précédent, sans doute par les trois pyramides Beg. N. 30, 29 et 28. Dans les ruines de la pyramide Beg. N. 29, Lepsius trouva une table d'offrandes gravée en écriture hiéroglyphique méroïtique, qu'il rapporta à Berlin. Assez curieusement, il ne la publia pas dans ses *Denkmäler*. On soupçonne qu'il ait voulu la garder inédite afin de pouvoir se réserver une éventuelle étude en vue du déchiffrement de l'écriture méroïtique, qu'il ne trouva jamais le temps de mener à bien. C'est en effet la seule table d'offrandes complète en méroïtique hiéroglyphique et, comme ses formules sont presque identiques à celles des autres tables d'offrandes royales en cursive, elle permettait d'établir

une correspondance signe à signe entre les deux écritures. C'est ce que fit Griffith, qui la publia en 1911 après l'avoir étudiée à Berlin. Elle joua donc un rôle crucial dans son déchiffrement des signes méroïtiques. Elle est dédiée à un roi non attesté par ailleurs, Takide-Amani. Son père, Adéqétali, et sa mère, Napatadakhéto, sont également inconnus. L'historien L. Török considère que ces deux derniers ne sont pas issus de famille royale, parce que leurs noms n'incluent pas celui d'une divinité. Mais on peut citer les noms d'une bonne douzaine de rois, depuis Alara jusqu'à Tarékéniwal, où n'apparaît aucun nom de dieu. Par ailleurs, le nom de la mère de Takide-Amani, Napatadakhéto, signifie «Napata l'a enfantée» et, plutôt qu'une simple allégorie de l'antique cité royale, Napata doit ici être la déesse tutélaire de la ville, de même qu'en Égypte Ouaset était celle de Thèbes.

En fait, qu'il s'agisse d'Amanitaraqidé ou de Takide-Amani, le principal problème vient de ce que leurs ascendants ne sont pas connus par ailleurs, contrairement à Ariténé-yesbokhé dont le père, Tarékéniwal, était attesté en Beg. N. 19. Or, dans les bribes de généalogie que l'on peut reconstituer pour les lignées royales de Koush, on n'a aucun exemple de monarques qui ne soient pas fils ou filles de roi. Il est évidemment probable qu'il y ait eu des usurpateurs, comme dans tous les royaumes anciens, mais on ne peut bien entendu en faire une règle et évincer des listes royales les noms des parents de souverains attestés uniquement sur les tables d'offrandes de leur enfant. Une autre solution serait de supposer que le successeur du monarque défunt ait pu dans certains cas être choisi parmi ses neveux ou ses cousins, comme le fut Taharqo sous la XXV^e dynastie (mais il était tout de même un fils cadet du roi Piankhy). Ce type de succession collatérale, de l'oncle au neveu, est bien attesté en Nubie pour de nombreuses charges sacerdotales ou administratives. Dans le cas d'Amanitaraqidé, son père Pisakara et sa mère Amanakhadoké pourraient avoir été inhumés en Beg. N. 38 et 37, comme le supposait Dunham dans sa publication des fouilles de Reisner. Mais pour ce qui est des parents de Takide-Amani, seule Beg. N. 30, érigée pour un roi, pourrait être attribuée à son père Adéqétali s'il était avéré qu'il ait régné.

Basse et Moyenne-Nubie aux premiers siècles de notre ère

Autant les sources écrites méroïtiques ou égyptiennes sont rares et laconiques au centre du royaume à partir du règne d'Amanakharéqérem, autant elles sont nombreuses et volubiles au nord, entre Philae et Sedeinga. La situation est paradoxalement inversée par rapport à l'époque précédente, où la quasi-totalité des textes sont issus du Soudan central. Trois facteurs conjugués expliquent cet état de fait : le repeuplement de la Basse-Nubie,

la densité des fouilles archéologiques et les caractéristiques locales des textes funéraires. Tout d'abord, il est généralement admis que la Basse-Nubie a connu de très importantes fluctuations démographiques entre le premier millénaire av. J.-C. et le début de notre ère. À l'époque napatéenne et au méroïtique ancien et classique, la zone est très largement dépeuplée. Le fait est d'ailleurs constaté par Pline l'Ancien qui attribue cette dépopulation à la « guerre entre les rois », c'est-à-dire aux conflits qui opposèrent Méroé aux Ptolémées, et il en dédouane ainsi l'expédition de Pétrionius. Toutefois, le phénomène est plus ancien que l'époque lagide et remonte à la fin de la domination égyptienne.

L'archéologue Williams Y. Adams, qui fut l'un des plus actifs lors de la campagne de sauvetage de la Nubie submergée et qui examina en détail cette question, est catégorique: « En archéologie, l'argument par le silence » est rarement sans risque, mais quand une région de plus de 300 milles de longueur a été examinée pouce par pouce et que les prospections ont relevé des centaines de sites datant du second millénaire av. J.-C. et du premier millénaire apr. J.-C., mais moins d'une douzaine pour le millénaire qui les sépare, je crois que l'on peut parler avec confiance d'un dépeuplement général. »

Adams admet que, parmi les rares sites des périodes napatéenne et méroïtique ancienne, figurent d'importants centres royaux, égyptiens ou koushites, comme à Dakka, Debod ou Qasr Ibrim. Selon lui, il s'agit non d'agglomérations conséquentes mais d'établissements où les deux États rivaux « montrent leur drapeau, c'est-à-dire proclament leur souveraineté » face au pouvoir adverse, ce qui correspond effectivement à la politique menée sur cette zone-frontière durant toute l'Antiquité. On suit moins Adams lorsqu'il attribue la raréfaction des sites d'habitat à une baisse des eaux du Nil. Cette hypothèse est en effet contredite par les relevés de hauteur de crues effectués par les Égyptiens, notamment durant les dynasties libyennes. On se souvient également du record atteint sous l'an 6 de Taharqo (voir chapitre 6, p. 156 sq.). Le repeuplement de la Nubie aux premiers siècles de notre ère serait en partie dû selon Adams à l'introduction de la *saqieh*, la roue à eau, depuis l'Égypte. Ici aussi, les preuves matérielles manquent: certains spécialistes estiment que ce dispositif d'irrigation n'a pas été adopté en Nubie avant l'époque chrétienne, où elle est alors abondamment attestée.

Une autre hypothèse d'Adams, souvent reprise par la suite, doit être sûrement abandonnée. Il propose en effet que les nouveaux arrivants aient été des colons nubiens (c'est-à-dire des Noubas, locuteurs de langues nubiennes), encouragés par les rois de Méroé dont ils seraient ainsi devenus les sujets. Cette théorie s'appuie sur des arguments linguistiques discutables sur lesquels nous reviendrons dans le chapitre 9 (voir p. 374 sq.) mais

dont on peut déjà dire qu'ils supposent dès l'antiquité la présence, entre la première et la troisième cataracte, d'une forme archaïque de nubien dont le descendant est encore parlé aujourd'hui. Pourtant, sur le plan historique, il ne fait pas de doute que la population de la Basse et Moyenne-Nubie des premiers siècles de notre ère constituait un ensemble homogène de langue et de culture méroïtique. D'une part, on n'y a pas retrouvé de cimetières qui attestent une culture parallèle différente, et aucun texte méroïtique de Basse ou Moyenne-Nubie ne semble contenir de noms de personnes et de lieux de langue nubienne. D'autre part, à supposer, comme le fait Adams, que ces Nubiens se soient acculturés au terme d'un long séjour plus au sud dans le royaume et soient ainsi devenus « invisibles » aux archéologues, on ne voit pas comment ils auraient abandonné leurs coutumes propres mais conservé leur langue, alors que c'est généralement l'inverse qui se produit quand une culture est ainsi phagocytée.

La théorie originelle d'Adams, c'est-à-dire le repeuplement de la Basse-Nubie aux I^{er}-II^e siècles de notre ère après une longue période d'étiage démographique, est difficilement contestable, bien que les causes de ces fluctuations restent obscures. Mais, plutôt qu'une origine exogène, il faut privilégier une remontée vers le nord de population méroïtique, ce que suggèrent d'ailleurs à l'unisson les rares études d'anthropologie physique consacrées à la question. Les grandes familles du Triacontaschène, qui fournirent les principaux administrateurs de la région, aiment d'ailleurs à rappeler dans leurs textes funéraires leurs liens avec des « princes royaux » issus sans doute des lignées dynastiques de Méroé.

La quantité importante de textes découverts en Basse-Nubie est aussi une conséquence des prospections et des fouilles effectuées au début du xx^e siècle pour anticiper les rehaussements de l'ancien barrage d'Assouan, puis de la campagne de sauvetage des monuments de Nubie lancée par l'Unesco lors de l'érection du haut barrage au début des années 1960. Plus de trente nations répondirent en effet à l'appel, permettant un quadrillage extensif du terrain archéologique. C'est ainsi que la quasi-totalité des cimetières méroïtiques de la région furent fouillés en l'espace de soixante ans, livrant plus de trois cents stèles funéraires et tables d'offrandes inscrites. Cette abondante moisson a été majoritairement effectuée sur les sites de Karanóg et Shablul (fouilles anglo-américaines sous la direction de D. Randall-MacIver), de Qasr Ibrim (fouilles britanniques de l'Egypt Exploration Society dirigées par J. M. Plumley), de Nag Gamus (fouilles espagnoles sous la direction de M. Almagro), d'Arminna (fouilles américaines dirigées par W. K. Simpson et B. G. Trigger), du Gèbel Adda (fouilles américaines sous la direction de A. J. Mills et N. B. Millet) et de Faras (fouilles britanniques dirigées par F. L. Griffith). Il faut ajouter

pour la Moyenne-Nubie une quarantaine de textes découverts plus récemment dans les fouilles françaises de la nécropole de Sedeinga et du cimetière méroïtique d'élite de l'île de Saï.

La richesse des informations apportées par ces documents méroïtiques retrouvés en Basse et en Moyenne Nubie tient à une évolution des textes funéraires spécifique à la région septentrionale du royaume. Au sud, les épitaphes se contentent de donner le nom du défunt et de ses deux parents et enchaînent immédiatement sur les bénédictions finales priant Isis et Osiris d'accorder nourriture et boisson dans l'Au-delà. Même pour les rois, la mention du titre *qore*, «souverain», est rarissime, leur statut étant exprimé par des bénédictions spécifiques. En revanche, au nord, une section plus ou moins développée a été ajoutée entre la filiation et les bénédictions. Dénommée «description», elle donne une liste des fonctions exercées par le défunt («description individuelle») et ses liens de parenté avec des personnes jugées importantes, généralement des notables locaux mais parfois de hauts dignitaires du royaume («description relative»). Elles peuvent comporter, plus rarement, des passages dits «biographiques» qui détaillent des faits d'armes ou des états de service. C'est de cette «description» que proviennent la plupart de nos informations sur la société en Nubie méroïtique aux premiers siècles de notre ère.

Sur l'extrême nord de la Nubie, c'est-à-dire le Dodécaschène, entre Assouan et Maharraqa, nos sources d'information principales sont les nombreux graffiti en égyptien (démotique), grec et méroïtique inscrits sur les murs du temple d'Isis à Philae et de Thot à Dakka. Il s'agit de textes d'adoration aux divinités, dits «proscynèmes» d'après leur nom grec, mais qui, lorsqu'ils sont rédigés par des Méroïtes, incluent de nombreux détails, contrairement aux courtes prières laissées par les Égyptiens. Nous avons précédemment vu que le Dodécaschène était devenu à partir du traité de Samos en 21 av. J.-C. une zone tampon semi-autonome, officiellement partie de l'Égypte romaine mais placée *de facto* sous l'autorité du haut-clergé des temples de Philae, de Kalabcha, de Dakka et de Dendour. L'Empire était représenté par des garnisons romaines, incluant parfois des soldats d'origine locale qui y furent stationnées jusqu'au III^e siècle de notre ère. Le pouvoir exécutif était en fait tenu par des lignées d'origine méroïtique. L'une d'entre elles, que l'on appelle la «famille Wayekiye», d'après le nom de deux de ses membres principaux, cumule des fonctions importantes, administratives et culturelles, à la fois dans le Dodécaschène et le Triacontaschène, la région plus au sud jusqu'à la deuxième cataracte. Cette lignée est attestée entre le début du II^e siècle et celui du IV^e siècle sur huit générations par de longs graffiti à Philae et Dakka ainsi que par trois textes funéraires de Médik, près de Ouadi es-Seboua et du Gèbel Adda.



**Table d'offrandes
de Malitabelito,**

Nécropole méroïtique
de Sedeinga, fouilles
de décembre 2016.



◀ Confinée au début dans des fonctions sacerdotales en rapport avec le culte d'Isis de Philae, cette famille acquiert à partir du III^e siècle des responsabilités plus importantes qui en font les représentants du souverain de Méroé dans le Dodécaschène et le Triacontaschène. Deux de ses membres éminents, Manitawawi et son neveu Hornakhtiof II, au milieu du III^e siècle, sont ainsi « prophètes d'Isis », « administrateurs (du temple) d'Isis », « agents du roi dans le Pays de Nubie », « princes héréditaires de Takompo », « scribes royaux de Koush, qui connaissent les levers des cinq étoiles vivantes (planètes) et calculent les heures des éclipses du Soleil et de la Lune ».

L'un des plus sûrs témoignages des liens étroits qu'entretenait cette administration locale avec le pouvoir central méroïtique nous est donné par un proscynème en démotique inscrit dans le temple de Dakka pour Qoréné, frère de Hornakhtiof II, qui demande à Thot de l'« amener sain et sauf jusqu'à Méroé » et de lui accorder « la faveur de Pharaon, notre chef, et de ses gens », afin qu'il puisse « apporter la dîme annuelle ». Le même Qoréné, fils de Wayekiye, a inscrit sur le mur du temple d'Apédémak à Naga un proscynème, le plus méridional des textes démotiques, ce qui prouve qu'il est bien arrivé, à cette occasion ou une autre, à Méroé, prenant même le temps de visiter les sanctuaires de la région.

Peu après 220 apr. J.-C., les légions romaines du Dodécaschène s'étaient en effet retirées massivement vers le nord, bien que ce ne fût que sous le règne de Dioclétien, en 298, que les troupes quittèrent officiellement la frontière égyptienne. L'historien grec Procope, qui rapporte les faits (avec quelques confusions) au milieu du VI^e siècle, explique ce retrait par le faible rendement en taxes de la région, qui ne compensait pas les frais nécessaires pour entretenir des garnisons si lointaines. Il incrimine également les attaques récurrentes de peuples nomades, les Blemmyes et les Noubades, mais évoque un accord avec Rome livrant à ces derniers le Dodécaschène, alors que l'on sait qu'ils n'en devinrent les maîtres qu'au milieu du V^e siècle, après la chute de Méroé. C'est probablement avec les Koushites que fut passé ce pacte qui leur laissait la région, à charge pour leur roi de protéger les complexes religieux et de contrer les incursions des nomades qui menaçaient aussi le sud du territoire égyptien sous domination romaine. Plusieurs ambassades, sur lesquelles nous reviendrons, furent à cet effet dépêchées par le souverain méroïtique à Philae.

Le Triacontaschène, la région des 30 schènes (128 km) plus au sud, de Maharraqa jusqu'à la deuxième cataracte, était, comme nous l'avons vu précédemment, partie intégrante du royaume de Méroé depuis le traité de Samos. Elle était administrée par un gouverneur, le vice-roi de Nubie, en méroïtique *peseto*, qui, à partir du début de notre ère, avait son siège à Karanóg, à une soixantaine de kilomètres au nord d'Abou Simbel.

◀ **Psychostasie,**

toile de sarcophage
méroïtique provenant
de Sedeinga,
image numérisée
par Arkhénium.

Les vice-rois étaient choisis, sans doute par le pouvoir central, dans certaines familles de haut rang établies dans le Triacostaschène mais apparentées de manière lointaine au clan royal.

Une stèle de la fin du III^e siècle, malheureusement très abîmée, trouvée à Faras et conservée à Oxford, nous préserve partiellement une liste de vice-rois de la même lignée. Le défunt, Makhéye, lui-même adjoint d'un vice-roi, détaille en effet les titulaires de cette fonction auxquels il était apparenté par sa lignée maternelle: Karinakarora, Nétéwitarora, [...]ye (début perdu), Khawitarora, Malotona, [...]tanidé, Abratoye, Makhésé, Amanibélilé, Téwinéye. Quatre d'entre eux sont aussi attestés par leurs textes funéraires de Karanóg: Nétéwitarora, Khawitarora, Malotona et Abratoye. Ordonnée chronologiquement, la liste de la stèle de Makhéye couvre sans doute plus d'un siècle. Nétéwitarora (ou Nétéwitarora), le second de la liste initiale, a dû mourir à la fin du II^e siècle, à en juger par la paléographie de son épitaphe. Abratoye est bien connu par deux proscynèmes de Philae datés de 253 et 260 apr. J.-C. et il est suivi de trois autres vice-rois. Cette lignée compte également à son origine trois «princes royaux» (méroïtique *pqr qorise*), ce qui semble indiquer qu'elle est issue, au moins à haute date, du sang dynastique de Méroé. Aucun texte funéraire de «prince royal» n'a en effet été retrouvé en Basse-Nubie, alors qu'il n'est pas rare que des dignitaires de la région en citent parmi leurs ancêtres. Une stèle un peu plus tardive (début du IV^e siècle), trouvée à Arminna Ouest et rédigée pour deux défunts, frère et sœur, mentionne «des princes», non nommés, dans leur lignée maternelle et trois vice-rois inconnus par ailleurs, Akinara, Maléqoli et Shadéwali. Il semble qu'il s'agisse ici d'une famille différente et moins puissante que la précédente, même si elle compte aussi quelques prestigieux ancêtres.

La fonction de vice-roi ne paraît pas avoir été proprement héréditaire. Si le choix des vice-rois se faisait, probablement sur décision royale, dans les grandes familles du Triacostaschène, aucun d'entre eux n'était fils du *peseto* précédent et un seul, Khawitarora, cite un vice-roi, Litakarora (absent de la liste de Makhéye), dans sa lignée maternelle. En revanche, tous ont exercé auparavant d'autres fonctions dans les deux hiérarchies sacerdotale et administrative qui n'étaient pas séparées. Les textes funéraires de Basse-Nubie détaillent en effet la carrière des dignitaires en partant des fonctions les plus prestigieuses, normalement les dernières exercées, jusqu'aux premières, les moins élevées. C'est ce que l'historien L. Török appelle le *cursus honorum*, «course aux honneurs», par référence aux carrières programmées des hauts magistrats romains. Le vice-roi Malotona, un de ceux qui mentionnent le moins d'étapes, a ainsi été «prêtre pur d'Amon en chef» (*womnise kroro*), puis «grand-prêtre (?) à Napata» (*beliloke Npte-te*), avant d'être nommé «vice-roi de Nubie» (*peseto Akine-te*).

Les textes funéraires de Basse et de Moyenne-Nubie regorgent de titres divers (plus de 150 actuellement attestés), dont beaucoup ne sont pas traduits ou le sont imparfaitement. Certains sont empruntés clairement à l'égyptien, souvent en incluant l'article de la langue d'origine, tel *pelmos*, « stratège » (de l'égyptien *p3 mr-mš'*, « le général »), qui désigne, comme en Égypte tardive, un gouverneur de nome (province). Le terme peut être d'ailleurs complété: *pelmos adb-li-se*, « stratège du nome », ou *pelmos ato-li-se*, « stratège du Nil », ce dernier recouvrant plutôt une fonction en rapport avec les processions fluviales en l'honneur d'Isis. Le titre de *xrpxne*, « maire », à l'origine « commandant », est un emprunt plus ancien à l'égyptien *hrp*, « administrer ». On trouve ainsi *xrpxne Phrse-te* « maire de Faras » ou *xrpxne Atiye-te*, « maire de Sedeinga ». Les relations avec les contrées environnantes étaient assurées par des ambassadeurs qui portaient le titre méroïtique d'*apote*, emprunté à l'égyptien *wputj*, « messenger ». C'est surtout avec l'Égypte romaine que les contacts diplomatiques étaient les plus fréquents, effectués par l'*apote Arome-li-se*, « ambassadeur auprès de Rome », ce qui n'obligeait pas le titulaire à des voyages au-delà de la région d'Assouan.

L'administration des temples était l'affaire du *perite*, « agent » (de l'égyptien tardif *p3 rt*, de même sens), et du *plsn*, « administrateur » (de l'égyptien tardif *p3 mr-šn*). Dans le domaine sacerdotal, il semble que la plus haute fonction était celle de *beloloke* ou *beliloke*, un mot purement méroïtique signifiant peut-être « grand-prêtre » et généralement associé au culte d'Amon de Napata. Les Égyptiens avaient plusieurs catégories de prêtres, dont principalement les « prophètes » (*hm-ntr*), les plus haut placés, et, au bas de la hiérarchie, les « prêtres purs » (*w'b*). Le premier de ces titres est passé en méroïtique sous la forme *ant* (prononcé /annatal/). C'est le plus courant et il s'applique à tous les cultes: *ant Wos-se*, « prêtre d'Isis », *ant Mni-se*, « prêtre d'Amon », *ant Mnp-se*, « prêtre d'Amon de Napata », *ant Ms-se*, « prêtre de Masha (le Soleil) », etc. Curieusement, le mot égyptien pour « prêtre pur » ne semble s'être maintenu que dans le composé *womnise* « prêtre pur d'Amon » (de l'égyptien *w'b Jmn*), parfois suivi de l'adjectif *lh* « grand », ou (*a*)*kroro*, signifiant peut-être « premier ». Ce n'est plus alors une dignité subalterne mais un titre prestigieux, souvent porté par les vice-rois. La multiplicité des mentions de fonctions sacerdotales dans les textes funéraires laisse supposer que chaque localité de Basse-Nubie disposait de temples en activité à côté des temples égyptiens en pierre souvent ruinés, mais presque aucun n'a été retrouvé. Leur bâti de briques, fragile et facilement réutilisable, explique sûrement ce vide archéologique. Celui de Qasr Ibrim, où était adoré Amon de Primis (*Amni Pedeme-te*), fait exception. Les fouilles britanniques de l'*Egypt Exploration Society* y ont mis au jour un important sanctuaire méroïtique, héritier du temple bâti par Taharqo

au VII^e siècle av. J.-C. C'était notamment un lieu de pèlerinage où étaient rendus des oracles. Transcrits sur des bandes de papyrus et recopiés sur des ostraca (tessons) ou des morceaux de cuir, ils étaient soigneusement gardés comme talismans.

Au sud du Triacontaschène, on ne connaît pas de manière sûre quelles étaient les régions administratives du royaume. Le seul témoignage est sujet à caution. Il s'agit des représentations des nomos (divisions territoriales) de Basse-Nubie et de Koush sur les murs du temple d'Isis à Philae. Une version date du règne de Ptolémée II Philadelphe (283-246 av. J.-C.), l'autre de Ptolémée VI Philométôr (180-145 av. J.-C.). Bien que chaque région soit symbolisée par une divinité particulière comme celles qui, en Égypte, personnifient les nomos, il est probable que seules les localités importantes et surtout connues des Égyptiens soient ici figurées et non les divisions administratives officielles. La Basse-Nubie (de la première à la deuxième cataracte) en comporte en effet sept, alors que le vaste territoire en amont de la boucle du Nil n'en compte que trois, Napata, Méroé et Kenset. La Haute-Nubie est représentée par Pnoubis (Kerma) et Kawa. La Moyenne-Nubie (de la deuxième à la troisième cataracte) en compte deux : Sedeinga sur la rive gauche et, sur la rive droite, *Ta-Ouadj* (la « terre verte »), sans doute nommé ainsi en raison de la teinte verdâtre du désert causée par la présence d'oxyde de cuivre. Curieusement, l'île de Saï, principauté autonome sous le royaume de Kerma et seul évêché de la région à l'époque chrétienne, ne figure dans aucune des deux listes. Sedeinga est le chef-lieu de la région, probablement depuis l'essor de la XXV^e dynastie, puisque le petit temple bâti sous Amenhotep III pour la reine Tiyi fut rénové et agrandi sous le règne de Taharqo, au début du VII^e siècle. Il s'effondra peu après, probablement par suite de mouvements telluriques qui eurent raison de fondations trop fragiles. L'adoration de la reine divinisée ne disparut pas complètement mais subsista sous la forme d'un culte à Isis dont le temple reste à découvrir. Les textes funéraires méroïtiques de Sedeinga font en effet mention plusieurs fois de cette déesse, qui dispose en ce lieu de prêtres nommés *ateki* ou *ateqi* et d'autres appelés *semte*. Une stèle tardive du temple d'Apédémak à Méroé, au nom de Yesbokhé-Amani, un des derniers souverains, mentionne encore une Isis et un Horus de Sedeinga en parallèle avec les formes de ces divinités honorées à Philae.

Sedeinga et sa région étaient dirigés par des princes locaux qui, nous l'avons vu, disposaient d'un lieu d'inhumation à part sur une colline située à l'écart de la grande nécropole, le secteur ouest. Leurs prédécesseurs napatéens y avaient fait bâtir de vastes pyramides qui étaient alors ruinées. L'habitude se répandit sur le site, à l'époque méroïtique tardive,



Verrerie

sans doute importée
d'Alexandrie, Sedeinga,
secteur ouest, musée
national du Soudan,
Khartoum, SNM 20406.



Verrerie

sans doute importée
d'Alexandrie,
déroulé, Sedeinga,
secteur ouest, musée
national du Soudan,
Khartoum, SNM 20406.

◀ de réutiliser les caveaux anciens vidés par les pillages et de construire immédiatement à l'est de la pyramide originelle un nouveau monument comportant une chapelle funéraire neuve. C'est ce que l'on appelle des « pyramides couplées », bien que les deux bâtiments soient d'époque différente. Le même procédé a récemment été mis en évidence dans le secteur II de Sedeinga. Ces pyramides secondaires sont de taille inférieure et de facture moins soignées que les pyramides originelles. Cette pratique laisse supposer un certain déclin, économique ou démographique de la cité, qui a son parallèle à Méroé où les monuments funéraires des souverains, à partir du I^{er} siècle de notre ère, décroissent en taille et en qualité. Il semble que seule la Basse-Nubie connaisse à cette époque une période florissante, profitant sans doute de sa situation frontalière avec l'Égypte romaine. Toutefois, le déclin supposé de Sedeinga est tout relatif : les fouilles du secteur ouest ont mis au jour, malgré les pillages, des trousseaux funéraires luxueux, incluant des verreries de toute beauté, sans doute importées d'Alexandrie, et des bagues d'or et d'argent aux chatons ornés de motifs où se mêlent les traditions koushite et gréco-romaine. On a supposé qu'une des sources principales de la richesse des princes de Sedeinga provenait de sa position au débouché des pistes du désert occidental sur le Nil, ce qui leur permettait d'encaisser des taxes importantes sur le commerce caravanier.

Parmi la dizaine de textes funéraires découverts sur le secteur ouest, un ensemble exceptionnel nous donne un aperçu du clan princier qui gouvernait Sedeinga. Quatre inscriptions (stèle, table d'offrandes, seuil et linteaux inscrits) proviennent d'une petite chapelle ajoutée devant la pyramide secondaire WT2. Elles commémorent un prince nommé Natemakhora qui dirigeait la région dans la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère. Son *cursus honorum* indique qu'il a exercé les fonctions de stratège (gouverneur) du nome, d'*aribet* (peut-être responsable des taxes) à Sedeinga, d'*atxmo* (titre obscur) à Amara, de « premier prêtre pur d'Amon » et enfin de « *slegene* à Sedeinga », sans doute « chef de district », un titre relativement subalterne en Basse-Nubie mais qui, ici, désigne apparemment la plus haute fonction locale. Natemakhora rappelle par ailleurs ses liens de parenté avec des ancêtres et parents prestigieux. Bien qu'il soit lui-même né à Sedeinga, dont il est un « bon habitant » (*mlomrse Atiye-te*), il compte parmi ses ancêtres de hauts personnages de la région de Méroé, dont un « prince royal » et « un *aleke* (titre) à Naga ». Les dernières lignes de ces textes sont des indications biographiques plus générales. « Il a administré ce nome (Sedeinga) et Ta-Ouadj », c'est-à-dire la région située sur l'autre rive du Nil, comme nous l'avons vu ci-dessus. Il s'est acquitté de ses tâches à la satisfaction de tous : « C'était un homme de valeur aux yeux de son supérieur, du souverain et du dieu. » Enfin, il mentionne

apparemment un pèlerinage officiel effectué en tant que chef du nome auprès de l'Isis de l'Abaton, face à l'île de Philae. L'ensemble de ces textes montrent que Natemakhora disposait d'un statut très similaire à celui du *peseto*, le vice-roi de Basse-Nubie, dont il ne dépendait probablement pas encore. Toutefois, moins d'un siècle plus tard, il semble que, face à la dégradation de la situation due aux incursions des Noubas, Sedeinga fut intégré dans une vaste province septentrionale dirigée par le vice-roi Abratoye (vers 260 apr. J.-C.). Celui-ci, d'après sa stèle funéraire, proclamera sa suzeraineté « depuis la Basse-Nubie jusqu'à Ta-Ouadj » mais sera de surcroît contraint d'engager le combat contre les tribus noubas sur le sol même de Sedeinga. La cité de Tiyi, qui longtemps avait bénéficié de sa position au débouché des pistes caravanières du désert, en subira cette fois de fâcheuses conséquences, les mêmes chemins ayant aussi servi à l'ennemi pour gagner la vallée du Nil.

Téqoride-Amani et les ambassades de Méroé à Philae

Le roi Téqoride-Amani est le seul souverain de Méroé dont on connaisse la date d'accession au trône, en 248-249 apr. J.-C., grâce à une inscription démotique de Philae datée conjointement de son règne et de celui de l'empereur romain Trébonien Galle. Le texte, une très longue prière (proscynème) à Isis gravée sur la porte d'Hadrien, fourmille de détails de grande valeur historique, bien que l'interprétation n'en soit pas toujours simple. Il est daté du 10 avril 253 et relate deux ambassades successives de Sasan, envoyé du roi Téqoride-Amani (en démotique *Tqrrmn*, avec la transcription habituelle par un *r* égyptien du /d/méroïtique rétroflexe entre voyelles). Le nom du dignitaire, autrefois lu « Pasan », a récemment été rectifié et figure sous la forme « Sasan » dans une nouvelle étude du texte publiée en 2009 par Jeremy Pope.

Sasan était « scribe royal en chef » (méroïtique *qorene akroro*) et « grand envoyé auprès des Romains », et c'est en cette qualité qu'il convoya à Philae, deux années de suite, dix talents d'or offerts par le souverain au clergé d'Isis. Le roi l'avait de plus chargé de prendre part en son nom aux cérémonies en l'honneur de la déesse et de son époux Osiris (notamment aux plus importantes, les fêtes annuelles de Khoïak), de procéder aux sacrifices rituels et de régaler par des festins les prêtres de Philae. Son second séjour ne dura pas moins de six mois, de novembre à avril. Il était entouré de personnages connus par ailleurs grâce à leurs proscynèmes : Wayekiye (deuxième du nom), gouverneur du Triascontaschène, Qoréné, dont nous avons mentionné dans la section précédente les allers-retours vers Méroé pour apporter la dîme, et Abratoye, le vice-roi de Nubie, désigné du reste en démotique

par le titre pharaonique ancien de « fils royal » (voir chapitre 4, p. 85 sq.), qui fit le voyage depuis Karanóg sur l'ordre du souverain durant les deux séjours de l'ambassadeur. Chacun d'entre eux, y compris Sasan, ajouta au présent royal une quantité d'or pour la confection d'objets de culte destinés à la déesse. L'ambassadeur du roi était également chargé de cadeaux diplomatiques destinés à « César », l'empereur de Rome, sans doute confiés à des représentants du préfet d'Égypte dans la région d'Assouan.

Le fait que le proscynème soit daté *in fine* du règne de Trébonien correspond, semble-t-il, à une période de passage de relais où le pouvoir romain s'exerçait encore autour de Philae. Deux autres proscynèmes de Méroïtes, datés de 260, sept années plus tard, indiquent que la situation avait évolué vers un renforcement de l'influence koushite sur la région. Ils sont en effet inscrits non en démotique mais en grec, la langue officielle de la partie orientale de l'Empire romain. Leurs auteurs sont à nouveau le vice-roi Abratoye et un ancien intendant du temple de Philae, Tami, envoyé en tant que « très honorable ambassadeur » du roi de Méroé. Comme précédemment, Abratoye avait dû accompagner l'émissaire du souverain à Philae. Les deux textes, qui sont avant tout des proscynèmes adressés à « Isis aux milliers de noms », nous éclairent peu sur le contenu de la mission, mais celui de Tami indique que « revenant après sept ans, il a fait la paix » et qu'il a procédé à l'investiture d'un prêtre d'Isis. Il est difficile de savoir si la première affirmation doit être replacée dans un contexte officiel ou personnel, mais la nomination d'un prêtre à Philae revêt une importance politique : elle était précédemment du ressort des autorités égyptiennes.

On ne peut garantir que l'ambassade de Tami s'est effectuée sous le règne de Téqoride-Amani, dont on connaît la date d'accession au trône, dix ans auparavant, mais non celle de sa mort. Sa table d'offrandes, retrouvée par Reisner à l'angle de la chapelle de la pyramide Beg. N. 28, indique que sa mère s'appelait Araqatan-makas et son père, Térítanide. Une fois de plus, aucun des deux n'est attesté comme souverain et l'hypothèse d'une succession collatérale pourrait expliquer ce fait. Son nom méroïtique signifie sans doute « celui qu'il a fait roi, Amon ». Il est le dernier des monarques de Méroé pour lequel on possède un nom de couronnement, Kheper-ka-Rê, imité de celui de Natakamani deux siècles plus tôt et inscrit dans le premier d'un double cartouche sur le mur sud de sa chapelle funéraire en Beg. N. 28, le second contenant son nom méroïtique en écriture hiéroglyphique. Le roi, selon la tradition la plus fréquente, y est représenté assis sur le trône au lion, protégé par les ailes d'Isis tenant la plume de Maât en signe de justification du défunt et encensé par un prince. Au-dessus de ce dernier, sur le mur nord, figuraient son nom et ses titres en cursive, mais les trop nombreuses lacunes

ne permettent pas de l'identifier. Il est suivi d'une femme légendée (avec lacunes) comme « *So [..]wo [...]eti*, la grande épouse royale », et d'un second personnage féminin de haute taille, puis d'une procession de femmes sur deux registres. Sur le mur nord, le prince thuriféraire est seul face au roi, mais un défilé d'hommes, sur trois registres, se trouve derrière lui. Tous les participants, sauf l'officiant, portent des palmes, associées à Méroé aux cérémonies en l'honneur des rois défunts.

Le roi Téquoride-Amani est également cité sur trois cubes de grès sombre, sans doute des socles de statues, retrouvés par Garstang dans le temple d'Apédémak à Méroé. Le nom du dieu-lion y apparaît en tête, suivi de celui du souverain sur lequel les bienfaits divins sont appelés. Ces inscriptions témoignent d'une dévotion royale ininterrompue, même à cette période tardive, envers le dieu-créeur auxquels étaient déjà consacrés les temples bâtis par Arnékhamani à Musawwarat cinq siècles auparavant. De manière générale, le règne de Téquoride-Amani semble encore une période de stabilité où le souverain tient son territoire au sud comme au nord, accroît son pouvoir et, par ses luxueux présents répétés au temple d'Isis de Philae, fait montre de sa richesse à la lisière d'un monde romain en recul.

Lorsque Lepsius visita Méroé en 1844, il se livra, sinon à de véritables fouilles, du moins à quelques dégagements. C'est ainsi qu'il trouva en Beg. N. 28 une table d'offrandes inscrite en méroïtique cursif qu'il rapporta dans les collections du musée de Berlin et attribua au roi inhumé en ce lieu. Ce n'est que soixante-dix ans plus tard que fut découverte par Reisner celle de Téquoride-Amani, le véritable possesseur de la tombe. La table d'offrandes de Berlin présente plusieurs difficultés. Le nom du défunt, tout d'abord, est sans doute orthographié de manière fautive, si bien que deux lectures sont possibles : *Tmlqordemni* (vocalisé Tamalaqorade-Amani) ou *Tmelordemni* (Tamélorade-Amani). Ensuite, sa mère Araqatan-makas est la même que celle de Téquoride-Amani, tandis que le nom de son père, Arotanide, tout en ressemblant à Téritanide, père de Téquoridémاني, est différent.

De plus, sur cette stèle, la formule de filiation maternelle est redoublée, ce qui est généralement interprété comme signalant un deuxième mariage. Tamalaqorade-Amani (ou Tamélorade-Amani) serait donc un demi-frère du roi Téquoride-Amani... ou une demi-sœur, car on ignore le sexe du défunt, le méroïtique ne connaissant pas de genre grammatical. Quant à son statut royal, il n'est pas certain. Les méroïtisans, Griffith le premier, ont généralement distingué les souverains par l'emploi de formules spécifiques, dites K et L, au lieu des habituelles A et B. Dans les formules de bénédiction qui concluent les textes funéraires méroïtiques, on appelle généralement Isis et Osiris à fournir aux défunts

de l'eau (formule A) et du pain (formule B). Mais dans les tables d'offrandes royales, c'est une qualité de pain particulière (formule K) et du lait (formule L) qui sont demandés aux dieux.

Or, il s'est passé à Méroé ce qui est arrivé dans de nombreuses civilisations : les prérogatives des souverains ont été peu à peu réclamées par le clan royal, puis par les puissants du royaume. C'est ainsi qu'en Égypte la pyramide, l'embaumement, les textes funéraires se sont étendus petit à petit de la personne du pharaon à la famille royale, puis à tous ceux qui en avaient les moyens. Dans le royaume méroïtique, les formules de bénédiction royales K et L se trouvent ainsi sur plusieurs tables d'offrandes du cimetière de Bégrawwiya Ouest où, depuis le III^e siècle av. J.-C., étaient enterrés les membres subalternes de la famille royale et peut-être, comme à l'époque napatéenne, les administrateurs de la région de Méroé.

Certains spécialistes, notamment Inge Hofmann, ont supposé que ces tables d'offrandes avaient été déplacées depuis le cimetière nord pour être réutilisées dans des enterrements tardifs. Considérés comme des souverains, ces défunts, Amanakhedoli, Mashaqadakhel, Patrape-Amani, Amanipilade, ont donc été ajoutés sur les listes royales publiées dans des ouvrages récents sur la simple foi de leurs formules funéraires. Certes, on a un exemple de tombe très tardive dans un cimetière privé de la ville de Méroé où, par superstition, le défunt s'est entouré de tables d'offrandes glanées çà et là dans les monuments voisins. Mais il paraît invraisemblable que l'on ait déplacé des tables d'offrandes depuis la nécropole royale dans le cimetière ouest, distant de près d'un kilomètre, alors que tant d'autres étaient disponibles dans les monuments ruinés de la même nécropole. De plus, certaines de ces tables d'offrandes retrouvées dans le cimetière ouest, d'après leur paléographie, datent de la même époque que les sépultures à proximité desquelles elles ont été retrouvées. Enfin, la plupart de ces souverains supposés sont à peu près contemporains de Téqoride-Amani, ce qui mènerait à une inflation considérable de rois en un espace de temps restreint, soit la seconde moitié du III^e siècle. Il est donc plus rationnel et plus économique de penser que ces princes du cimetière ouest n'ont jamais régné, mais ont simplement adopté, à partir de cette époque, les formules auparavant réservées aux monarques.

Il est de même probable que le possesseur de la table d'offrande de Berlin trouvée dans la tombe de Téqoride-Amani soit, non un souverain, qui disposerait alors d'une sépulture propre, mais un demi-frère ou une demi-sœur du roi, peut-être enterré(e) à ses côtés. Dans les nécropoles provinciales, notamment à Karanóg, Saï, Sedeinga, il est courant que plusieurs membres d'une même famille partagent la même tombe. On trouve au Gèbel Adda, à Karanóg, des exemples de textes funéraires rédigés pour deux personnes, souvent des frères ou des sœurs. Il est également possible

que Tamalaqorade-Amani (ou Tamélorade-Amani) ait été une des épouses de Téquoride-Amani, conformément à la coutume pharaonique et napatéenne des mariages royaux consanguins.

Les incursions des Noubas et l'expansion d'Axoum

On a longtemps avancé avec beaucoup de précaution que les tribus noubas et le royaume abyssin d'Axoum étaient à l'origine de la chute de Méroé, vers 350 apr. J.-C. La réanalyse des sources textuelles et archéologiques fait désormais de cette hypothèse une certitude. Toutefois, leur action destructrice commence à se faire sentir dès les siècles précédents. Les Noubas sont un ensemble de tribus nomades situées à l'origine dans le Darfour et le Kordofan. Sur le plan linguistique, leurs langues sont les plus proches du méroïtique, ce qui laisse supposer une ascendance commune entre le sixième et le troisième millénaire, probablement dans le bassin inférieur du Wadi Howar, à l'ouest de la boucle du Nil. L'établissement du puissant royaume de Kerma vers 2450 av. J.-C. les a vraisemblablement empêchés, lors de la dessiccation du désert occidental, de se réfugier comme les Koushites dans la vallée du Nil. On suppose qu'ils ont pu subsister dans le Kordofan entre le milieu du troisième millénaire et la fin du premier millénaire avant notre ère, une période où l'aridité de la région s'installe progressivement. Au quatrième siècle av. J.-C., les rois napatéens Harsiotef et Nastasen relatent des campagnes militaires dirigées contre les Makha (*Mh*), où l'on peut reconnaître les ancêtres des Noubas (voir chapitre 6, p. 156 sq.). Les Méroïtes, rappelons-le, utiliseront deux termes pour les désigner : un premier, neutre et précis, *Mho*, « Maghu » (napatéen *Mh*), dérivé du nom qu'ils se donnaient (que l'on peut reconstruire comme *Magur* ou *Magi*), et un second, péjoratif et imprécis, *Nob*, « Nouba », qui signifie en méroïtique « esclaves » et pouvait à l'occasion être employé pour d'autres populations. Les expéditions de Harsiotef et de Nastasen contre les Makha sont d'ailleurs des campagnes offensives et sans doute assez lointaines pour razzier bétail et main-d'œuvre servile.

Au début du III^e siècle av. J.-C., les Noubas, selon le savant alexandrin Ératosthène, constituent un « grand peuple » (grec *mega ethnos*), une qualification où l'adjectif doit être interprété en termes de démographie. Ils vivent selon lui « en Libye », c'est-à-dire, d'après la tradition des géographes antiques, à l'ouest du Nil et non sur le territoire libyen actuel, et ce « depuis Méroé jusqu'aux méandres (du fleuve) ». Cette dernière précision doit être rectifiée ou du moins clarifiée. Il est en effet exclu que les Noubas aient pu prospérer dans la Bayouda entre Méroé et Napata, un territoire crucial pour les Méroïtes puisque les pistes reliant leurs deux capitales

y passaient. Il faut plutôt comprendre « entre la latitude de Méroé et celle de la grande boucle du Nil », c'est-à-dire dans la région du Wadi el-Melik qui, jusqu'à l'époque moderne, a servi de voie de passage privilégiée entre le Darfour, le Kordofan et le Nil. Toujours selon Ératosthène, ils sont « divisés en plusieurs royaumes », bien que la proximité de leurs langues supposent qu'ils ont dû longtemps former une unité ethnique. Dans les premiers siècles de notre ère, ils sont en tout cas dispersés sur un large espace entre l'ouest de la Basse-Nubie et la Gézira, au sud de Khartoum, à en juger par la localisation de leurs incursions.

La première mention connue des Noubas (*Nob*) dans les textes méroïtiques — si c'est bien eux et non de simples « esclaves » qui sont cités — se trouve au dos d'une statue d'Isis placée dans le temple d'Amon du Gébel Barkal et aujourd'hui conservée à Berlin. Elle est contemporaine du règne de Tanéyidamani, vers 170-150 av. J.-C. Le contexte du mot n'est pas clair mais la mention récurrente de l'« ouest » (*teneke*) et peut-être le verbe « tuer » (*ked-d*) laissent supposer qu'il s'agit d'opérations armées. Plus tard, au 1^{er} siècle av. J.-C., le contenu militaire ne fait pas de doute. Un support d'oriflamme du temple d'Amon de Napata, en forme de statuette de bronze, figure un ennemi ligoté, à la chevelure hérissée surmontée d'une longue plume. Sur son ventre est gravée l'inscription *qo qore Nob-o-l-o* : « Celui-ci est le roi des Noubas ». Au 1^{er} siècle de notre ère, la table d'offrandes du *pesto* Khalalakhara, retrouvée à Faras, contient un passage où il apparaît que le vice-roi de Nubie a réprimé une attaque des *Mbo* contre Koush, « tuant l'homme et asservissant la femme » (singulier à sens collectif), selon la phraséologie habituelle. Sur les tables d'offrandes de Basse-Nubie du III^e siècle, les mentions de combats contre les Noubas se multiplient dans des passages biographiques, indiquant le nombre de chefs capturés ou tués. La stèle funéraire du vice-roi Abratoye (vers 270) contient un long paragraphe qui décrit ses campagnes en Basse-Nubie ou à Sedeinga : « Il a tué 50 Noubas [...] il a tué 40 chefs nobas. » Encore plus tard, à la fin du III^e siècle, même la représentation d'une ambassade méroïtique à Philae, sur laquelle nous reviendrons, est prétexte à recenser les ennemis abattus. La figure du vice-roi Békemetéli y est ainsi légendée d'une inscription qui se termine par : « C'est le stratège du nome. Il a tué 537 Nobas. »

Bien entendu, c'est toujours le terme péjoratif *Nob*, « Noubas », qui est utilisé dans ces passages de teneur guerrière. Le terme neutre *Mbo*, « Maghu », réapparaît peu après, et justement dans des circonstances plus diplomatiques, sur deux textes funéraires du début du IV^e siècle. Une stèle de Faras commémore en effet un certain Maluwitara, dignitaire dont la généalogie mêle de hauts lignages de la même cité et de l'île de Saï. Son *cursus honorum* indique qu'il a par trois fois exercé la fonction

d'ambassadeur (*apote*), d'abord auprès de la contrée de Khalité, de localisation inconnue, puis auprès du pays des Maghu (*apote Mbeyo-se*) et enfin auprès des Romains. L'autre stèle, originaire du Gèbel Adda, est contemporaine ou légèrement postérieure. Elle comporte un passage biographique qu'il serait encore périlleux de traduire mais où est assurée la mention d'un certain «Tarutikhi, roi des Maghu» (*Trotihi gore Mho-li-se-l*). Le nom de ce souverain comporte sans doute le verbe vieux-nubien *taru* «honorer». Il semble donc qu'à partir du iv^e siècle, les Noubas aient passé un cap: ils n'étaient plus seulement des ennemis que l'on repoussait, mais un pouvoir établi avec lequel on était contraint de traiter. On ignore en revanche où se trouvait ce royaume nouba: sur les marches de l'État méroïtique ou déjà sur une portion de son ancien territoire? L'acte final de cette irrésistible progression des Noubas sera, quelques décennies plus tard, le remplacement de l'administration méroïtique par leurs propres élites.

Méroé était non seulement menacée à l'ouest mais aussi à l'est, par l'ascension du royaume d'Axoum. Depuis probablement le deuxième millénaire avant notre ère, les peuples sud-sémitiques du Yémen avaient commencé à coloniser des portions de l'actuelle Éthiopie. Au viii^e siècle av. J.-C., une première entité politique dite «pré-axoumite», le Da'mot, est fondée par des colons originaires du royaume de Saba dans le Tigray et en Érythrée autour des cités de Yéha et Axoum. Vers le début de l'ère chrétienne est créé l'Empire d'Axoum qui mêle aux origines sabéennes des éléments locaux et des influences hellénistiques, comme le montrent les langues dans lesquelles sont rédigées ses inscriptions, à savoir le sabéen, le guèze et le grec. Depuis le port d'Adoulis, au sud de l'actuelle Massaoua, en Érythrée, se développe un commerce transcontinental dont se fait l'écho un texte grec anonyme, le *Périple de la mer Érythrée*, qui recense les ports de la mer Rouge et de l'océan Indien. Axoum exporte des produits africains, notamment de l'ivoire et des animaux vivants, des épices, de l'encens et de la myrrhe. Il importe en grande quantité toute sorte de produits manufacturés originaires du monde méditerranéen et des Indes. Pour sécuriser ce commerce rentable et étendre leur pouvoir, les rois d'Axoum s'emparent aux iii^e et iv^e siècles de vastes portions de la côte et conquièrent de l'autre côté de la mer Rouge, dans l'actuel Yémen, les royaumes de Himyar et de Saba, d'où avaient émigré une partie de leurs ancêtres. Dans l'arrière-pays érythréen jusqu'à la frontière avec le royaume méroïtique, ils soumettent diverses tribus, dont les Bedjas, cousins des Blemmyes qu'avaient combattus les rois napatéens.

L'Empire d'Axoum est un pouvoir récent, beaucoup plus dynamique et ouvert sur le monde contemporain que le royaume de Méroé confiné sur la vallée du Nil et engoncé dans les traditions pharaoniques

millénaires. Le grec, la *lingua franca* du Moyen-Orient dans l'Antiquité tardive, est d'usage fréquent à Axoum, et c'est une des langues dans lesquelles sont inscrits les textes officiels. Le christianisme, en plein essor à cette époque, y est considéré avec bienveillance et deviendra au milieu du IV^e siècle la religion d'État. Enfin, les rois axoumites introduisent un dispositif dont le royaume méroïtique s'était étonnamment passé, la monnaie. Il faudra attendre au Soudan la fin de la période médiévale pour qu'elle entre en usage, alors que l'Égypte l'avait déjà adoptée dès la domination perse. Les échanges se faisaient sur le principe du troc, bien qu'il existât des unités de référence basées sur un poids de métal précieux pour estimer la valeur d'une marchandise, comme le *chât* ou le *deben* dans l'Égypte antique, mais, à Méroé, apparemment empruntées au voisin ptolémaïque.

Un graffiti méroïtique du I^{er} siècle av. J.-C., inscrit sur un mur de la Grande Enceinte de Musawwarat par un chasseur, figure un lévrier attrapant un lièvre et ajoute ce commentaire optimiste : « Puisse ce chien me rapporter trois talents. » Bien qu'il s'agisse de talents de cuivre, la somme reste coquette. Le mot écrit *tlt* et prononcé /talanta/ est emprunté au grec *talanta*, « talents », et aussi attesté dans des inscriptions plus tardives. Mais ce procédé ne pouvait rivaliser avec la commodité qu'apportait l'existence d'une monnaie sonnante et trébuchante. Moins d'une trentaine de pièces ptolémaïques et romaines ont été retrouvées sur le territoire actuel du Soudan, ce qui indique bien que la monnaie, fût-elle importée, n'avait pas cours dans le royaume de Méroé. À Axoum, les premières pièces, en or, argent et bronze, sont frappées sous le règne du roi Endoubis, vers 270 apr. J.-C.

Mais le commerce axoumite avec le monde méditerranéen battait son plein bien avant cette introduction dont elle était plutôt une conséquence et permettait à l'Empire romain d'acquérir les produits convoités de l'Afrique par voie maritime, un chemin plus sûr et plus rapide que les pistes caravanières qui reliaient Méroé à l'Égypte. Cette concurrence est probablement l'une des causes du déclin des élites méroïtiques, tant royales que provinciales (sauf en Basse-Nubie), qui se devine par la taille et la qualité décroissante des monuments funéraires dans la nécropole royale de Begrawwiya Nord et les cimetières de Sedeinga. S'y ajoutait l'insécurité causée par les incursions et les raids des tribus noubas et blemmyes qui devait considérablement affecter les transports caravaniers. Enfin, la main-d'œuvre servile, que les rois de Napata et des premiers siècles de Méroé se procuraient aisément par des razzias sur les populations noubas, était plus difficile à acquérir, ces tribus étant apparemment plus belliqueuses et mieux organisées. Dans une économie fondée non sur un véritable commerce mais, comme en l'Égypte pharaonique, sur la concentration

des biens entre les mains des élites politiques et religieuses et leur redistribution vers la population, tous ces nouveaux développements ont eu un effet délétère qui explique la chute rapide du royaume de Méroé, affaibli, vers le milieu du IV^e siècle.

Les derniers souverains de Méroé

Nous disposons pour les derniers des monarques de Méroé, dont les règnes s'étendent sur une période de 70 à 80 ans avant la chute complète du royaume, de cinq pyramides (Beg. N. 24-27 et 51), d'une ancienne pyramide transformée en chapelle (Beg. N. 16) et de quatre noms, Aryesbokhé, Maloqorébar, Talakhide-Amani et Yesbokhé-Amani. Il est pour l'heure impossible de faire correspondre les trois derniers de ces noms avec des sépultures précises et d'établir entre eux une succession chronologique assurée.

Les tombeaux de cette époque correspondent à la partie sud du troisième rang de pyramides. Ils sont aujourd'hui réduits à de simples kôms de briques cuites et nous sommes limités aux descriptions et aux rares fac-similés des *Denkmäler* de Lepsius et de la publication des fouilles de Reisner. Aucun de leurs noms, sans doute peints et non gravés, n'a été conservé. La pyramide Beg. N. 51 est peut-être la première en date parmi elles. Le mur sud de la chapelle, reconstitué au musée de Boston, montre des reliefs de facture inégale, dont la meilleure partie présente le souverain sur le trône au lion, protégé par Isis et recevant une libation de lait versée devant lui par Anubis et Nephtys. La scène et ses détails attestent une nette influence de la chapelle du roi Tarékéniwal, tandis que la procession qui la continue à gauche est réalisée en simple relief incisé de manière assez grossière. Malheureusement, les cartouches gravés au-dessus du roi sont vides, probablement parce que les noms y étaient peints et ont été totalement effacés par l'érosion. Sur le mur sud, en partie effondré quand les relevés furent effectués, le roi est également assis sur le trône et reçoit l'hommage d'une procession de femmes conduite par une Candace aux larges épaules et aux seins tombants, porteuse d'une longue palme. Les fragments d'une table d'offrandes en faïence ont été retrouvés dans les décombres de la pyramide, mais l'inscription méroïtique partielle, qui cite la mère et le père d'un défunt, peut être datée sur des bases paléographiques et grammaticales du début du I^{er} siècle de notre ère et ne correspondait pas originellement à cette sépulture.

La pyramide Beg. N. 24 a été brièvement décrite par Lepsius, peu avant son effondrement complet. Elle appartenait à un roi représenté sur le mur ouest de la chapelle effectuant une offrande face à Osiris assis en majesté. Les murs sud et nord figuraient, comme habituellement, le monarque

sur le trône au lion, sans qu'aucun autre détail ne nous soit parvenu. La pyramide Beg. N. 25 était mieux conservée lorsqu'elle fut fouillée par Reisner. C'est la plus grande du groupe et sa chapelle était précédée d'un portique. Un fac-similé de la publication des fouilles représente la scène du mur sud : un roi vêtu de l'habit tripartite et couronné de la calotte koushite, protégé par la déesse Isis, reçoit l'encensement d'un prince. On retrouve d'après les notes de Lepsius un décor similaire dans les restes de la chapelle de Beg. N. 27, totalement détruite lorsque Reisner arriva à Méroé. Le savant allemand note que, sur le mur nord, apparaît devant le roi une « grosse femme » représentée plus grande que tous les autres personnages. Il s'agit sans doute de l'épouse royale, devenue reine-mère à la mort du roi.

La pyramide Beg. N. 26 est justement celle d'une Candace, peut-être la même. Les restes de la chapelle la présentent assise sur le trône au lion, recevant l'hommage d'un prince qui tend d'une main l'encensoir vers ses narines, tout en effectuant une libation de l'autre main. La scène est légendée d'extraits de textes funéraires en hiéroglyphes égyptiens dont les bribes restantes semblent correctes, y compris à cette époque tardive (la dernière inscription dans cette écriture, totalement isolée, à Philae, date de 394).

La souveraine, sans doute la dernière des Candaces, pourrait être celle que cite une courte inscription latine retrouvée à Musawwarat sur un mur de la Grande Enceinte. Le bloc, détaché par Lepsius et rapporté à Berlin, était supposé avoir été détruit durant les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Heureusement, il fut récemment retrouvé dans les collections et publié à nouveau par le nubiologue Adam Łatjar. Ce document constitue la plus méridionale de toutes les inscriptions latines. Elle fut gravée le 15 avril d'une année inconnue par un certain Acutus, venu de Rome (*venit [a]b Urbe mense Apr. die xv*) et souhaite bonne fortune à la reine pour de nombreuses années (*Dominæ reginae in multos annos feliciter*). Selon cette nouvelle analyse, le texte date du début du IV^e siècle au plus tôt, notamment en raison du comput simple des jours du mois et non plus calculé en calendes, nones et ides. La paléographie confirme une telle datation.

Les derniers ensembles funéraires de Bégrawwiya ne semblent pas témoigner d'une déliquescence du pouvoir central, bien que ni la taille des monuments, ni la solidité du bâti, ni la qualité des décors ne puissent rivaliser avec les fastes des siècles passés. Le nombre de pyramides conservées, cinq en tout, laisserait supposer de longs règnes si l'on pense qu'ils remplissent l'espace entre le règne de Téquoride-Amani et la chute de Méroé au milieu du IV^e siècle. Il est donc possible que ces sépultures correspondent à la fin du III^e siècle et au début du IV^e, tandis que les souverains

des dernières décennies, en raison d'un contexte troublé, auraient éventuellement réutilisé des caveaux anciens. Nous verrons en effet que c'est probablement le cas du roi Aryesbokhé

Parmi les rares noms royaux qui nous ont été conservés pour cette époque, Maloqorébar et Talakhide-Amani sont associés dans le plus étonnant ensemble d'inscriptions méroïtiques du temple d'Isis à Philae. Dans la deuxième (et non la troisième, comme on le lit souvent) des salles de la colonnade orientale située entre les deux pylônes, a été grossièrement incisée la représentation d'une procession de dignitaires méroïtiques venus en ambassade à Philae. On se souvient que précédemment, en 252-253, le roi Téqoride-Amani avait dépêché sur l'île d'Isis un émissaire chargé de présents nommé Sasan. Mais alors que ce dernier avait pu bénéficier d'un excellent graveur pour exécuter avec soin une longue inscription en démotique, cette fois-ci les prêtres de Philae ne purent ou ne voulurent pas mettre un bon artisan à la disposition de l'ambassade. Elle dut se contenter d'un des scribes de l'expédition pour inciser maladroitement, en deux défilés, les figures des dignitaires et les accompagner de légendes mentionnant leurs titres non plus en démotique, qu'il ne devait pas maîtriser, mais en méroïtique cursif. La paléographie indique la fin du III^e siècle ou le début du IV^e.

Au milieu d'une des deux processions est inscrit le plus long des textes qui ne décrit pas un personnage mais détaille les présents du pouvoir royal de Méroé aux dieux, particulièrement Isis et Osiris de Philae et de l'Abaton, le sanctuaire de l'île de Biggeh située immédiatement à l'ouest. Le texte indique au début les personnes royales qui ont commandité l'ambassade : « L'enfant Maloqorébar (et) le souverain Talakhide-Amani. » Les spécialistes du méroïtique ont longtemps débattu de ce passage, notamment parce que le premier éditeur du texte, Griffith, avait malencontreusement segmenté les mots de manière erronée. Il faut dire que le scribe antique avait utilisé une ponctuation assez parcimonieuse. En conséquence, au lieu de *qore Tlhidmni*, « le souverain Talakhide-Amani », Griffith avait découpé **qore-t Lhidmni*, « celui du souverain, Lakhidamani ». Comme le terme « enfant », *tdxe*, qui désigne le fils ou la fille « enfanté(e) » par une mère, n'était pas encore bien analysé, le personnage de Lakhidamani se trouva considéré comme une reine, éventuellement une Candace, mère d'un roi nommé Maloqorébar, et fut ajouté comme tel sur les listes royales figurant dans les publications. En fait, c'est la découverte en 2012, par la mission soudano-canadienne dirigée par K. Grzymiski, d'une inscription de Méroé contenant clairement l'expression *Tlhidemni[i]qor* « le souverain Talakhide-Amani » qui a permis de confirmer le bon découpage du texte de Philae. Il s'agit là aussi d'un graffito tracé à la diable sur un bloc aujourd'hui détaché, situé derrière le sanctuaire du grand temple d'Amon, à proximité

de l'enceinte de la cité royale. Assez mal conservé, il contient au début un certain nombre de bienfaits (la vie, la force, etc.) demandés aux dieux pour le monarque, mais le reste du texte est obscur et souvent illisible.

La nouvelle segmentation du graffito de Philae ne résout pas, néanmoins, tous les problèmes. Qui est en effet Maloqorébar, qualifié d'« enfant » et précédant même le nom du souverain ? Son nom, signifiant peut-être « beau (*mlo*) est le garçon (*ar*) des souverains (*qoreb*) », le désigne comme un prince. Il semble que Talakhide-Amani, qui utilise à Philae comme à Méroé le titre de *qore*, « souverain », est bien un roi et non une reine. En cas de régence, l'enfant serait en effet désigné comme « roi » et sa mère comme « Candace », d'après les rares précédents dont nous disposons. Le nom même de Talakhide-Amani signifie « il donne la victoire, Amon » et fait écho au nom Talakhamani, « il est victorieux, Amon », que portait un roi napatéen sept siècles plus tôt. Il n'est pas impossible que Maloqorébar ait été un héritier attendu et fêté après sa naissance par une action de grâce à Isis de Philae, à qui fut envoyée une délégation. Sa position en tête de l'inscription s'expliquerait alors plus aisément. Toutefois, on ne peut être sûr qu'il ait jamais régné, son nom n'étant pas attesté ailleurs que dans le graffito de Philae.

Le dernier roi de Méroé dont le règne ait laissé des témoignages multiples est Yesbokhé-Amani. Son nom signifie « Amon l'a fait chef » ou « Amon règne en chef » et devrait sans doute être rectifié en Amani-Yesbokhé. Dans l'écriture égyptienne, les noms de dieux sont toujours placés au début des cartouches royaux par un procédé que l'on appelle « antéposition honorifique ». De plus, ces noms divins sont souvent rejetés, pour les mettre en valeur, au début de la phrase que constitue le nom royal, si bien qu'ils sont aussi au début de la forme oralisée. Ainsi, *R'-ms-s(w)*, « Ramsès », signifie « C'est Rê qui l'a engendré », avec emphase sur le nom du dieu. Sans ce rejet, le groupe devrait être oralisé **Ms-R'-s(w)* selon l'ordre habituel de l'égyptien classique (verbe/sujet/objet). Mais cette emphase n'est pas systématique, si bien que l'on n'est pas toujours certain de la forme exacte à l'oral d'un nom royal : le successeur de Chéops est ainsi parfois appelé Djedefrê ou Râdjedef. On dispose parfois de transcriptions en grec ou en babylonien qui permettent de rétablir l'ordre de prononciation. Ainsi, le nom de couronnement d'Amenhotep III, Nebmaâtrê, « Rê est possesseur de justice », est écrit *R'Ms'.tnb*, mais la position exacte des éléments dans le groupe oralisé est assurée par la transcription babylonienne *Nimmuriya* connue par la correspondance diplomatique entre l'Égypte et le Levant. L'antéposition honorifique est également utilisée dans le royaume koushite lorsque les noms sont transcrits en égyptien, mais généralement pas lorsqu'ils sont écrits en méroïtique. Ainsi, Natakamani est écrit *Jmn-ntk* ou *Jmn-Ntg* en transcription

égyptienne, mais *Ntkmni* en écriture méroïtique, aussi bien hiéroglyphique que cursive. À l'imitation de l'égyptien, des phénomènes d'emphase sont également possibles, avec un rejet du sujet, non au début de la séquence mais à la fin, l'ordre syntaxique du méroïtique (sujet/objet/verbe) étant l'inverse de l'égyptien. Si l'on ajoute que l'écriture méroïtique hiéroglyphique se lit dans le sens inverse des hiéroglyphes égyptiens, on ne s'étonnera pas que les scribes aient pu être perdus. C'est ce qui doit expliquer que, pour le roi Yesbokhé-Amani, on ait deux versions: Yesbokhé-Amani sur deux de ses textes, Amani-Yesbokhé sur les deux autres, dont celle qui est probablement la dernière inscription rédigée en méroïtique hiéroglyphique pour un roi de Méroé. Figurant sur un lion de grès qui provient de Qasr Ibrim, elle a été récemment publiée par Jochen Hallof. Cette statue, retrouvée sur ce site par J. Plumley en 1966, a été transportée au musée de la Nubie à Assouan où l'on peut la voir aujourd'hui. Le texte, gravé assez maladroitement sous la crinière de l'animal, proclame: «C'est Amani-Yesbokhé, le souverain aimé d'Amon de Napata.»

La datation de ce monarque peut être précisée. Deux graffiti tardifs identiques à son nom ont été inscrits sur les murs du passage de la porte dite d'Hadrien à Philae, au-dessus de la représentation de Marc-Aurèle en pharaon. Le texte en méroïtique cursif, assez court, commence par «C'est le souverain Yesbokhé-Amani» et se termine par «il est sous la protection d'Isis». Il s'agit très probablement d'une usurpation volontaire de l'image de l'empereur romain, d'ailleurs simplement légendé par le titre *Pr-ꜣ*, «Pharaon», dans un cartouche, comme souvent à époque tardive. L'occupation romaine avait officiellement cessé en 298 avec le retrait complet du Dodécaéchène. Les deux graffiti, si discrètement situés soient-ils, entérinent le passage de relais entre la domination romaine et la pleine suzeraineté méroïtique.

Aux deux inscriptions de Philae est venue s'ajouter récemment la table d'offrandes de ce roi par un heureux hasard, comme en réserve parfois la muséologie. Découverte en 1834 dans une chapelle de Begrawwiya Nord par Giuseppe Ferlini, l'aventurier de sinistre mémoire qui détruisit la pyramide de la reine Amanishakhéto pour y retrouver son fameux trésor de bijoux, elle fut rapportée à Bologne où elle passa longtemps pour anépigraphe, de mauvaises conditions de transport ou de conservation ayant depuis sa découverte effacé le texte cursif original. Mais une copie du décor dessinée par Ferlini a été retrouvée en 2002 par l'égyptologue italienne Paola Davoli et publiée avec la collaboration de Michael Zach. Ce fac-similé avait été réalisé soixante-dix ans avant le déchiffrement de l'écriture par Griffith, ce qui paradoxalement est à la fois une source d'erreur (certaines griffures dans la pierre ont été considérées comme partie des signes) et un gage

de fidélité (il n'y a pas eu d'interprétation à partir de signes connus). Or, la paléographie du texte montre des formes extrêmement évoluées, que l'on doit dater du IV^e siècle de notre ère. On ignore en revanche dans quelle pyramide exactement Ferlini a retrouvé la table d'offrandes, mais, d'après ses vagues indications, ce serait l'une de celles que nous avons décrites ci-dessus, là où se situent les inhumations les plus tardives de la nécropole. Ce texte nous livre également des fragments des noms de sa mère, terminé par -Amani, «Amon», et de son père, Sebera[...]teli. Ce dernier, une fois de plus, n'est pas connu par ailleurs et il est donc possible que Yesbokhé-Amani ait appartenu à une lignée collatérale.

Ces éléments récents permettent de mieux cerner le règne de Yesbokhé-Amani. Il n'est pas impossible qu'il se soit déplacé en personne en Basse-Nubie. Le lion de Qasr Ibrim, bien que retrouvé hors contexte, dans une strate médiévale, devait orner à l'origine l'entrée d'un bâtiment palatial. Il présente en effet des similitudes frappantes avec ceux que les fouilles italiennes ont exhumés devant les portes du palais de Natakamani à Napata, et il est assez probable que l'inscription ait été gravée à la hâte sur une statue ancienne, peut-être pour honorer le passage du souverain. Son inhumation à Méroé indique que Yesbokhé-Amani tenait encore l'ensemble du royaume. La date du retrait des troupes romaines du Dodécaschène, ainsi que la paléographie tardive que présente sa table d'offrandes et la position de sa sépulture parmi les dernières de la nécropole royale permettent de placer son règne avec assurance dans les premières décennies du IV^e siècle. Il fut sans doute le dernier souverain important de Méroé et précéda de peu la désintégration du royaume.

C'est toutefois un peu plus tard que nous situerions le règne d'Aryesbokhé. Nous avons vu précédemment que Reisner avait retrouvé dans la chambre funéraire de la pyramide Beg. N. 16 deux tables d'offrandes comportant des bénédictions de type royal. L'une était au nom d'Amanitaraqidé, l'autre commémorait un certain Aryesbokhé. L'hypogée de Beg. N. 16, pillé et ouvert, se situe juste sous la chapelle effondrée de la pyramide Beg. N. 36, si bien qu'il est plausible que l'une des deux tables en provienne. D'autre part, la substructure de Beg. N. 36 est d'un type plus récent que celle de Beg. N. 16. De même, les inscriptions des deux tables d'offrandes montrent d'importantes différences paléographiques, celle d'Amanitaraqidé étant la plus ancienne. Les spécialistes allemands Fritz Hintze et Inge Hofmann ont donc attribué Beg. N. 16 à Amanitaraqidé et Beg. N. 36 à Aryesbokhé. Une autre difficulté se présentait toutefois : la pyramide Beg. N. 16 a été reconstruite et une chapelle funéraire ménagée à l'intérieur même du monument, ce qui est sans précédent. Les pyramides méroïtiques étaient en effet pleines et les chapelles construites à l'extérieur,

adossées contre le mur est du monument. Pour contourner cette difficulté, on supposa que, lors de la construction de la pyramide Beg. N. 36, très proche de Beg. N. 16, au point que leurs deux descenderies sont situées sous Beg. N. 36, la chapelle de la plus ancienne des deux pyramides avait été rasée et replacée à l'intérieur même du monument. Toutefois, on sait désormais que l'on ne restaurait pas les sépultures ruinées. Même aux temps glorieux d'Amanishakhéto, cette reine fit construire son imposante pyramide (Beg. N. 6) sur les arases de celle d'Arnékhamani (Beg. N. 53), antérieure de deux siècles et sans doute effondrée alors.

Il faut donc supposer que l'ensemble constitué par Beg. N. 16 et 36 recouvre trois règnes, à savoir, dans l'ordre chronologique : le possesseur du monument originel de Beg. N. 16, celui de Beg. N. 36 et celui pour qui fut modifié Beg. N. 16. Le premier nous paraît être, en raison de sa position initiale dans le second rang, le roi Amanakharéqérem, à la fin du 1^{er} siècle de notre ère. Le deuxième est probablement le possesseur de la première table d'offrandes, Amanitaraqidé, à la charnière des II^e et III^e siècles. Le troisième est sans doute un défunt très tardif. La réutilisation inédite d'une ancienne pyramide comme chapelle funéraire est caractéristique d'une époque de troubles et d'une économie diminuée. Or, il se trouve que la deuxième table d'offrandes, celle d'Aryesbokhé, présente une paléographie très tardive, à dater vraisemblablement de la première moitié du IV^e siècle, offrant des similitudes avec ce que l'on peut lire sur la table d'offrandes de Yesbokhé-Amani. Le texte est non seulement de type tardif mais sa gravure et même sa rédaction sont extrêmement négligées pour une inscription royale. Il n'y a par exemple aucun séparateur de mots (un signe constitué de deux points superposés) avant les bénédictions finales.

Les noms de la mère et du père du défunt sont peu lisibles : Amani[...]patidé pour la première, Téritédakhateye (?) pour le second. Ici encore, aucun des deux n'est connu par ailleurs et ne peut être identifié de manière certaine comme roi ou reine. Le redoublement de la formule de filiation maternelle semble indiquer, comme nous l'avons évoqué plus haut pour Tamélorade-Amani, un remariage de la mère. Contrairement à Tamélorade-Amani, il n'y a ici pas de raison de douter du statut royal du défunt. Son nom, qui signifie «Horus l'a fait chef» ou «Horus règne en chef», l'inclut bien dans une lignée royale, comme peu avant lui Yesbokhé-Amani (ou, mieux, Amani-Yesbokhé), où le dieu Amon est cette fois cité. Toutefois, un dernier écueil demeure concernant le défunt, à savoir le lieu où reposait sa dépouille. Le déplacement de sa table d'offrandes, de l'entrée de Beg. N. 16 à la chambre funéraire de cette même tombe, ne fait pas de difficulté : il est dû aux effondrements et aux pillages. En revanche, le riche matériel de la première inhumation en Beg. N. 16, ou du moins ce qu'il en restait,

a été retrouvé dispersé dans les appartements funéraires, ce qui laisse supposer que l'on n'ait pas procédé à une nouvelle inhumation, qui aurait normalement été précédée d'un nettoyage de la structure. Les rares ossements en Beg. N. 16 (deux mains ornées d'anneaux d'or et des fragments dispersés) ne sont d'aucun secours pour savoir si cet hypogée a reçu un enterrement secondaire, mais le désordre introduit par les pillages répétés ne permet pas d'écarter cette hypothèse.

La chute du royaume de Méroé

La fin du royaume koushite n'est mentionnée dans aucun texte antique. Aucune source grecque, latine ou guèze ne nous a rapporté la date précise ou les circonstances exactes de la disparition du dernier État de type pharaonique. Il est toutefois possible de la placer de façon assurée entre 330 et 350 apr. J.-C. Le témoignage principal est une série de stèles rédigées en grec et en guèze (l'ancienne langue éthiopienne) et relatant les hauts faits du roi Ézana, le plus illustre des souverains axoumites et le premier à avoir embrassé la foi chrétienne. Dans toutes ces inscriptions, Ézana se présente comme « roi des Axoumites et des Himyarites, [...], des Bedjas et des Koushites (*Kasu*) ». Un premier récit, dont il existe trois versions, une en grec (DAE 4) et deux en guèze, l'une transcrite en écriture éthiopienne (DAE 7) et l'autre en écriture sudarabique (DAE 6), relate une campagne contre les Bedjas. Le roi y est décrit comme « fils d'Arès », version hellénisée du dieu axoumite de la guerre, Mahrem.

Un second récit, en guèze (DAE 11, voir encadré), semble dater du début de la conversion d'Ézana, puisqu'il évoque plusieurs fois le « Seigneur du Ciel » et une fois « le Seigneur de la Terre », un des titres les plus courants du dieu des chrétiens utilisé par la suite en Éthiopie. Le texte décrit une région où le pouvoir central méroïtique n'existe déjà plus et qui est désormais aux mains des Noubas, à l'exception de quelques enclaves encore tenues par les *Kasu*, c'est-à-dire les Koushites, contre qui Ézana engage également un combat victorieux. Un troisième texte, en grec, publié en 1970, évoque cette fois le Christ et la Trinité et atteste donc la conversion complète d'Ézana. Il y rapporte une campagne contre les Noubas qui, sur les marches occidentales de l'Empire, ont attaqué les tribus vassales du pouvoir axoumite. Il pourrait toutefois s'agir de la même que la précédente, qui évoque un *casus belli* similaire.

Ces stèles témoignent de la mainmise progressive des Noubas sur un territoire de Koush pourtant présenté dans la titulature initiale d'Ézana comme un des nombreux vassaux d'Axoum. Cette suzeraineté n'est pas une conséquence des combats contre les *Kasu* relatés

Inscription d'Ézana, roi d'Axoum, sur sa guerre contre les Noubas et les Koushites

stèle DAE 11 formant le dos d'un trône, retrouvée à Axoum,
traduction du texte guèze par Munro-Hay, 1991

« Par la puissance du Seigneur du Ciel qui, dans le firmament et sur la terre, détient le pouvoir sur toute chose, Ézana, fils d'Ella Amida, Bisi Halen, roi d'Axoum, de Himyar, Raidan, des Sabéens, de Salhin, de Tsiyamo, des Bedjas et des Koushites, roi des rois, fils d'Ella Amida, vaincu par l'ennemi. Que la puissance du Seigneur du Ciel, qui m'a fait roi et règne invincible pour l'éternité, fasse qu'aucun ennemi ne me résiste, qu'aucun ennemi ne me poursuive. Par la puissance du Seigneur de l'Univers, j'ai combattu contre les Noubas, alors que les peuples noubas s'étaient révoltés et que les Noubas se vantaient en disant : « Il n'osera pas franchir le Tekezé ! » Quand ils eurent opprimé les Mangourtos, les Hasas et les Baryas et quand les Noirs [les Noubas] combattirent les Rouges [Éthiopiens] et qu'ils eurent manqués à leur parole pour la seconde et la troisième fois et mis à mort leurs voisins sans pitié, qu'ils eurent rançonné nos messagers et les ambassadeurs que je leur avais envoyés pour les admonester et eurent pillé leurs biens jusqu'à leurs lances et enfin, quand aux nouveaux messagers que j'ai envoyés, ils répondirent sans les écouter par des refus, des mépris et des agressions, alors je me mis en marche.

Je partis par la puissance du Seigneur de la Terre et je combattis sur le Tekezé et le gué de Kémalké. Là, je les mis en fuite et les poursuivis sans repos pendant vingt-trois jours, pendant lesquels j'en massacrais partout où ils s'arrêtaient. Je fis les autres prisonniers et en tirai du butin. En même temps, ceux de mes gens qui étaient au combat ramenèrent des captifs et du butin. En même temps, j'incendiai leurs villages, aussi bien ceux de pierre que ceux de paille. Mes gens prirent leurs céréales, leur bronze, leur fer et leur cuivre, renversant les idoles dans leurs établissements, ainsi que leur grain et leur coton, et les jetèrent eux-mêmes dans la Seda [le Nil]. Beaucoup perdirent leur vie dans le fleuve, personne n'en sait le nombre. En même temps, mes gens percèrent et coulèrent leurs bateaux qui transportaient une foule d'hommes et de femmes. Je capturai deux officiels qui étaient venus comme espions, montés sur des chameaux, nommés Yesaka et Boutala, et le chef Angabene. Les nobles suivants furent mis à mort, à savoir Danako, Dagale, Anako, Haware. Les soldats avaient blessé leur prêtre Karkara et lui prirent un collier d'argent et une boîte en or. Ainsi tombèrent cinq nobles et un prêtre.

Le Soudan

326

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

J'arrivai chez les Koushites (*Kasu*), les combattis et les fis prisonniers au confluent de la Seda [le Nil] et du Tekezé [en fait l'Atbara]. Le jour après mon arrivée, j'envoyai au combat les bataillons de Mahaza, Hara, Damawa (?), Falha (?) et Sera (?) le long de la Seda en remontant vers les cités aux murs de pierre et celles aux murs de paille. Leurs cités aux murs de pierre étaient Alwa et Daro.

Mes troupes les tuèrent et les capturèrent, jetèrent (d'autres) dans l'eau, puis revinrent saines et sauvées après avoir terrifié leurs ennemis et les avoir vaincus grâce au pouvoir du Seigneur du Ciel. Ensuite, j'envoyai les bataillons de Halen, Laken (?), Sabarat, Falha et Sera le long de la Seda en descendant vers les quatre villes de paille des Noubas et la ville de Negwes. Les villes des Koushites (*Kasu*) avec des murs de pierre que les Noubas avaient prises étaient Tabito (?), Fertoti. Et les troupes pénétrèrent sur le territoire des Noubas rouges et mes gens revinrent sains et saufs après avoir fait des prisonniers et du butin et tué par la puissance du Seigneur du Ciel.

Puis j'érigai un trône au confluent de la Seda et du Tekezé [le Nil et l'Atbara] en face de la ville aux murs de pierre qui s'élève sur la presqu'île [actuellement la ville d'Atbara]. Voyez ce que le Seigneur du Ciel m'a donné. Prisonniers: 214 hommes, 415 femmes, au total 629; tués: 602 hommes, 156 femmes et enfants, au total 758; en additionnant les prisonniers et les tués: 1387. Le butin s'éleva à 10 560 têtes de bétail et 51 050 moutons.

J'érigai un trône à Shado par la puissance du Seigneur du Ciel qui m'a aidé et m'a donné le pouvoir. Puisse le Seigneur du Ciel affermir mon règne et, de la même façon qu'il a vaincu mes ennemis pour moi, puisse-t-il continuer à le faire où que j'aille. Comme il a désormais conquis pour moi et a soumis à moi mes ennemis, je veux régner avec justice et équité, sans causer d'injustices à mes peuples.

Je mets ce trône que j'ai érigé sous la protection du Seigneur du Ciel qui m'a fait roi et de celui de la Terre qui le porte. Si quelqu'un se trouve l'arracher, le dégrader ou le déplacer, que lui et sa lignée soient déracinés et anéantis. Ils devront être bannis. Car j'ai érigé ce trône par la puissance du Seigneur du Ciel. >>>

◀ dans l'inscription DAE 11, puisqu'elle est déjà présente dans les récits de la guerre contre les Bedjas, antérieurs à la conversion du roi. En fait, Méroé avait déjà été prise par les Axoumites plusieurs années auparavant. En témoignent deux fragments de stèles en grec retrouvés dans les fouilles de la ville par Garstang puis par Shinnie. Seules quelques lignes incomplètes peuvent être lues, mais elles contiennent des détails éclairants. La première a préservé des bribes de titulature d'un « roi des Axoumites et des Himyarites », « [fils d']Arès », et des allusions à des pillages, à des rapt de jeunes femmes de haut rang, à un tribut et à une statue de bronze. La seconde devait appartenir à un trône votif inscrit, comme avaient l'habitude d'en ériger les rois d'Axoum dans les territoires vaincus, puisqu'elle comporte la mention de « ce trône ». Le dieu Arès y est également cité. Malgré le piètre état de conservation de ces inscriptions, elles permettent d'établir qu'avant la conversion d'Ézana une armée axoumite avait investi et pillé la capitale de Koush. Deux graffiti en guèze ont d'ailleurs été retrouvés sur une pyramide de Méroé (Beg. N. 2) et dans le temple de Kawa. En revanche, on ne sait s'il faut attribuer cette première campagne à Ézana avant sa conversion ou à un de ses prédécesseurs païens, Ouazebas ou Ousanas. L'absence de stèle au nom d'Ézana racontant cet épisode parmi celles, pourtant nombreuses, qu'ont mis au jour les fouilles du site d'Axoum incite à privilégier un roi précédent.

Le règne d'Ézana est imparfaitement daté. Ses stèles, à l'instar des textes royaux méroïtiques auxquelles elles ressemblent fortement, ne comprennent aucune indication calendaire. On ne possède à cet égard que la copie d'une lettre que lui a adressée l'empereur romain Constance II (337-361), s'inquiétant de l'orthodoxie doctrinale de Frumence de Tyr, précepteur d'Ézana, qui avait converti son élève au christianisme et était devenu par la suite le premier évêque d'Axoum. Mais la copie ne comportant pas de date, elle ne permet pas de préciser davantage la chronologie du règne d'Ézana et notamment de sa conversion. L'occupation axoumite de Méroé, si elle est bien le fait d'un de ses prédécesseurs, peut déjà avoir eu lieu aux environs de 330 et donc avoir précédé et favorisé l'invasion des Noubas.

Une autre date, malheureusement imprécise parce qu'issue d'analyses au carbone 14, situe l'établissement d'un premier royaume nouba dans la région de Méroé vers 350 ± 50 (date calibrée). Sur le site d'el-Hobagi, situé au sud de Méroé sur la rive gauche du Nil, l'archéologue français Patrice Lenoble avait repéré une nécropole d'élite post-méroïtique composée de grands tumuli. Deux d'entre eux (HBG III et VI) ont pu être fouillés entre 1985 et 1990, avant que les travaux s'arrêtent faute de moyens financiers. Ils ont révélé des inhumations princières accompagnées de sacrifices de bovins et d'un cheval et dotées d'un riche matériel : lances,

flèches et bols de bronze de très belle exécution. Tous ces artefacts sont clairement méroïtiques, mais l'abandon de la forme pyramidale, l'absence des monuments caractéristiques des sépultures koushites (chapelle et table d'offrandes) montrent que sur une culture matérielle méroïtique s'était greffée une nouvelle élite qui ne partageait pas entièrement les mêmes coutumes funéraires.

El-Hobagi,

bol de bronze, tumulus

HBG III/135, musée national, Khartoum,

SNM 26291 (REM 1222).

À paraître *in*

Patrice Lenoble,

El-Hobagi: une nécropole

de rang impérial

au Soudan Central,

dir. Vincent Rondot,

Ifao, 2018.



Parmi les objets les plus significatifs se trouvait un bol de bronze sur lequel avait été gravée, dès sa fabrication, une inscription en hiéroglyphes méroïtiques, la plus tardive actuellement connue. Son étude par le présent auteur montre qu'il est vraisemblablement contemporain du prince enterré sous le tumulus HBG III où il fut trouvé en compagnie d'éléments qui ont permis la datation autour de 350 apr. J.-C. Les signes sont en effet proches de l'inscription de Yesbokhé-Amani sur la statue de lion de Qasr Ibrim (voir section précédente, p. 322 sq.), tout en étant à certains égards plus évolués. Surtout, le texte, qui décrit le dédicateur du bol comme « fidèle (?) du roi et du dieu », comprend deux séquences qui ne semblent pas méroïtiques. Elles livrent le titre et le nom du dédicateur en question, qui a offert au défunt le bol orné et y a fait inscrire son nom et ses titres, suivant en cela un usage méroïtique bien attesté. La comparaison avec les langues nubiennes et les noms des chefs noubas tués par Ézana dans la stèle DAE 11 suggère d'identifier ce dédicateur comme « le chef de Yaram, Galaya le Léopard », bien que cette traduction reste éminemment fragile. Le bol de bronze d'el-Hobagi témoigne d'un remplacement d'élite au sein d'une culture prestigieuse partiellement préservée, comme en a connu l'Égypte sous les Hyksôs puis sous les dynasties libyennes et koushite, ou la Chine sous les Mongols puis les Mandchous ■



hiéroglyphes africains

à la recherche

de la langue perdue de Méroé

Parmi tous les mystères dont le royaume de Méroé est nimbé, sa langue est sans doute le plus tenace. Les textes existent, en grand nombre, mais beaucoup d'entre eux — et surtout les plus riches en informations, les chroniques royales — résistent en grande partie à la traduction depuis plus d'un siècle. Il est faux, comme on le lit parfois, que les inscriptions méroïtiques ne soient pas déchiffrées. L'écriture est en effet connue depuis les travaux de Griffith, entre 1907 et 1911, et seule la valeur de quelques rares signes (des unités de mesure) nous échappe. Le méroïtique appartient à ce petit groupe de langues anciennes, d'origine et de localisation diverses, dont l'écriture est connue mais la langue en grande partie ignorée. Il y voisine avec l'étrusque, le gaulois, le picte d'Écosse, le messapien de la région des Pouilles en Italie, etc. Toutes ces langues peuvent donc être lues, au sens le plus strict du terme, car la valeur des signes est connue, mais la signification des mots nous échappe en grande partie, si bien qu'il est impossible de traduire l'ensemble des textes.

Il est également faux que le méroïtique soit une langue totalement obscure. On connaît un peu de vocabulaire et des pans non négligeables de la grammaire. La plupart des textes funéraires, qui constituent presque le tiers du corpus actuel, sont aujourd'hui bien compris. On sait même depuis quelques années à quelle famille linguistique appartenait le méroïtique, alors que cette énigme avait défié les chercheurs pendant un siècle. Malheureusement, aucune des langues apparentées n'est assez proche pour assurer une traduction aisée. Si le français était un idiome oublié, la connaissance de l'italien permettrait de comprendre assez vite des textes écrits en cette langue, mais la connaissance du russe, pourtant classé dans la même famille indo-européenne, serait d'un piètre secours pour le même exercice. C'est que, si la séparation de l'italien et du français s'est faite il y a un millénaire et demi, celle de l'italique (dont descendra le latin, puis le français) et du slave (dont descendra le russe) remonte sans doute à près de quatre mille ans. Le groupe de langues le plus proche génétiquement du méroïtique, le nubien, s'en est séparé depuis à peu près le même espace de temps, ce qui explique leurs importantes différences.

Le déchiffrement de l'écriture méroïtique une conquête britannique oubliée

En 2010 eut lieu à Londres, au British Museum, la douzième conférence internationale des Études nubiennes. Assez curieusement, les Britanniques, qui ont en général un sentiment patriotique bien affirmé, laissèrent passer l'occasion de célébrer le centenaire du déchiffrement de l'écriture

méroïtique par leur compatriote Francis Ll. Griffith. Pourtant, comme nous allons le voir, cette découverte n'était pas un mince exploit, d'autres savants s'y étant essayés sans succès pendant près d'un demi-siècle. S'il a existé un « Champollion du méroïtique », c'est bien Griffith. Certes, il n'a pu, à l'aide de cette clef retrouvée, donner immédiatement accès à l'ensemble des textes, contrairement à son glorieux collègue français. Mais cette différence tient à la destinée des deux langues : l'égyptien avait subsisté sous la forme du copte, alors que le méroïtique avait disparu sans descendance. D'autre part, si des textes bilingues, comme la fameuse Pierre de Rosette, permettaient d'avoir une version grecque d'un texte égyptien, aucune inscription importante de ce type, juxtaposant au méroïtique soit le grec, soit l'égyptien, n'a été jusqu'à présent retrouvée. C'est ce qui rend d'autant plus admirable la prouesse de Griffith.

Contrairement à ce qui s'était passé en Égypte, on ne se souvenait même plus qu'il avait existé une langue et une écriture originales au temps de ces rois dont les pyramides se dressaient encore à Méroé. Il fallut attendre les voyages de quelques hardis explorateurs pour que le monde savant redécouvrit le méroïtique. Le premier relevé d'inscription fut effectué par l'architecte franco-allemand Franz Christian Gau en 1819 dans le temple de Dakka et apparut sans commentaires sur une planche de son ouvrage, *Antiquités de la Nubie ou Monuments inédits des bords du Nil, entre la première et la seconde cataracte*, publié en 1822. C'était l'année où Champollion déchiffrait les hiéroglyphes, et nul, pas même l'auteur de la *Lettre à M. Dacier*, n'accorda d'attention à cette ligne de signes incompréhensibles.

La même année parut à Londres, sous la plume des voyageurs britanniques George Waddington et Barnard Hanbury, un livre intitulé *Journal of a Visit to Some Parts of Ethiopia*, où figurait le relevé d'un graffito en cursive méroïtique de la salle hypostyle du temple de Soleb. Un commentaire laconique définissait l'inscription comme écrite « en caractères inconnus de nous, bien que ressemblant fortement à du grec ». Dans les mêmes années (1820-1822) eut lieu la conquête du Soudan par Ismaïl Pacha. Suivant de près l'armée turco-égyptienne du prince, le Français Frédéric Cailliaud visita un grand nombre de sites méroïtiques et copia cinq inscriptions qui parurent en 1826 dans le troisième tome de sa relation de voyage, *Voyages à Méroé, au Fleuve Blanc, au-delà du Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Sywah et dans cinq autres oasis, faits dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*. Il fut d'ailleurs le premier à reconnaître l'originalité de cette écriture (« caractères éthiopiens », c'est-à-dire, à l'époque, « soudanais »), mais cette assertion reposait sur l'intuition, puisque les études égyptologiques étaient alors dans leur enfance.

Ni Champollion, ni Rosellini, qui passèrent à Kalabcha et à Philae lors de leur expédition franco-toscane en 1828, n'accordèrent d'importance aux quelques textes méroïtiques inscrits sur les murs de ces temples : ils avaient déjà suffisamment de travail avec l'égyptien.

C'est avec le grand égyptologue allemand Richard Lepsius que fut enfin reconnue la civilisation de Méroé. Son œuvre prodigieuse, les *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien* [*Monuments d'Égypte et d'Éthiopie*], est le fruit d'une expédition de trois ans, de 1842 à 1845, le long de la vallée du Nil. L'ouvrage parut de 1849 à 1858. Les volumes V et VI, consacrés à la Nubie, comportaient, outre de nombreuses planches détaillant les monuments, cinquante-trois relevés d'inscriptions, qui allaient permettre à deux générations de savants d'exercer leur sagacité. Parmi les objets qu'il rapporta à Berlin figurait un grand reposoir de barque sacrée retrouvé à Ouad Ben Naga, non loin de Méroé, et qui avait la particularité de présenter les noms de deux monarques, la reine Amanitoré et le roi Natakamani, dans des cartouches rédigés en hiéroglyphes égyptiens et en hiéroglyphes méroïtiques. Ce monument allait dans les années qui suivirent jouer un grand rôle dans les tentatives de déchiffrement. Lepsius avança déjà un certain nombre d'observations et d'hypothèses dont plusieurs frappent par leur clairvoyance : « D'un usage plus courant et commun que les hiéroglyphes, existait en ce temps une écriture démotique éthiopienne [la cursive méroïtique], dont les tracés ressemblent au démotique égyptien, bien qu'elle utilise un alphabet au nombre de signes très réduit, consistant en 25 à 30 caractères. Cette écriture se lit pareillement de droite à gauche, mais les mots y sont séparés de manière constante par deux points marqués. [...] Le déchiffrement de cette écriture, au terme d'une étude précise, ne sera peut-être pas difficile et devrait alors nous livrer les premiers sons de la langue éthiopienne parlée ici. » (Lepsius 1952 : *Briefe aus Ägypten, Äthiopien und der Halbinsel des Sinai*. Lettre du 22 avril 1844, écrite des pyramides de Méroé).

En revanche, un certain nombre de suppositions devaient se révéler fausses : ainsi Lepsius n'était-il pas convaincu en 1844 que l'écriture hiéroglyphique fût autre chose qu'une imitation des hiéroglyphes égyptiens à but uniquement décoratif. Il croyait également que le vieux-nubien, la langue des royaumes chrétiens médiévaux du Soudan, dont il avait pu observer quelques inscriptions à Soba et à Musawwarat, était au méroïtique ce que le copte était à l'égyptien, et il affirma d'ailleurs dans un premier temps que la langue de Koush était l'ancêtre du nubien moderne. Aussi consacra-t-il beaucoup de temps à étudier cette langue, dont il publia une des premières grammaires quelques décennies plus tard. Curieusement, une autre hypothèse de filiation apparaît dès 1844 dans une lettre datée du 24 novembre, donc peu de temps après la première :

les Bedjas, peuple nomade vivant le long de la mer Rouge, seraient les descendants des Méroïtes. En 1880, dans la préface de sa *Nubische Grammatik*, il revint à cette dernière opinion et soutint plus clairement que la langue bedja avait dû être celle de l'Empire de Méroé. Malheureusement il n'en donna aucune justification, bien qu'il soit possible que ce changement d'opinion ait été dû à une recherche jamais publiée sur les inscriptions qu'il avait recueillies. Malgré ces quelques approximations, on peut assurément saluer en Lepsius le génial précurseur du déchiffrement de l'écriture méroïtique. Tous ceux qui lui succédèrent dans cette étude, Griffith inclus, utilisèrent avec profit ses relevés et ses observations.

La prédiction de Lepsius, selon laquelle le déchiffrement ne serait peut-être pas difficile, ne se réalisa pas tout de suite. Plusieurs grands noms de l'égyptologie ou de l'orientalisme s'y essayèrent en vain pendant des décennies. Derrière les apparences policées des échanges savants, on devine combien était vive la concurrence entre les chercheurs pour savoir qui apporterait à son pays la gloire d'un second déchiffrement, après celui des hiéroglyphes égyptiens que Champollion avait mené victorieusement pour l'honneur de la France. Une première tentative, à partir des noms royaux, fut conduite par l'Anglais Samuel Birch en 1868. Mais une mauvaise lecture des hiéroglyphes égyptiens, de graphie particulière, contenus dans le cartouche du roi Natakamani sur le reposoir de barque de Ouad Ben Naga, ainsi qu'un rapprochement erroné avec l'amharique, langue principale de l'actuelle Éthiopie, l'empêchèrent d'aller plus avant.

Après lui, le grand démotisant Heinrich Brugsch publia le résultat de ses recherches sur le sujet en deux articles qui parurent en 1887 dans la même livraison du *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, dont il était le rédacteur, sous le titre encore trop ambitieux d'*Entzifferung der meroitischen Schriftdenkmäler* [Déchiffrement des inscriptions méroïtiques]. Un bon nombre de ses hypothèses étaient pourtant d'une grande justesse. Il comprit, contrairement à Birch, que certains hiéroglyphes s'écartaient du modèle égyptien et étaient eux-mêmes sujets à de fortes variations graphiques. Il réduisit en conséquence à 23 le nombre des signes hiéroglyphiques méroïtiques, ce qui correspondait à leur décompte exact, même s'il y arrivait par un ajout et un oubli. Il prédit justement que le nombre des signes cursifs devait être équivalent. Il donna une translittération correcte de douze des hiéroglyphes, et repéra l'article *-l*. En revanche, il crut que le sens de lecture des signes était le même qu'en égyptien, c'est-à-dire que les êtres animés regardaient vers le début de la ligne. Il limita le champ de ses investigations à l'écriture hiéroglyphique, ce qui ne représentait qu'un petit nombre d'inscriptions, souvent lacunaires. Enfin, reprenant

les premières théories de son maître Lepsius, il s'efforça de retrouver dans le nubien moderne les traces du méroïtique, ce qui ne pouvait que l'entraîner dans une impasse. Au terme de cette étude liminaire, il annonça la parution imminente d'un ouvrage consacré à ce déchiffrement, qui inclurait l'examen de la cursive. Il est fort possible que ce n'ait été qu'une stratégie destinée à décourager les autres chercheurs, comme Reinisch et Dümichen, qui avaient commencé à travailler dans ce domaine. Certains points de la démonstration de Brugsch montrent en effet qu'il ne s'était pas encore intéressé à la cursive. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage ne parut jamais et les articles de 1887 ne connurent pas de suite, pas plus d'ailleurs que les recherches de ses rivaux.

Dix ans plus tard, Adolf Erman reprit les travaux de Brugsch, et proposa dans un article de 1897 quelques équivalences supplémentaires. Certaines étaient judicieuses, mais d'autres constituaient un recul par rapport à Brugsch, puisque Erman introduisait dans l'écriture méroïtique des déterminatifs, signes idéographiques connus en égyptien pour encoder la catégorie sémantique des mots. Il ne s'engagea pas, contrairement à son prédécesseur, dans une discussion des rapports du méroïtique avec le nubien, mais proposa très justement de voir dans les transcriptions des noms royaux de la XXV^e dynastie les précurseurs de l'écriture hiéroglyphique méroïtique.

La fin de l'insurrection mahdiste au Soudan et l'établissement d'un pouvoir colonial britannique avaient entre-temps permis la reprise des activités archéologiques. Les fouilles de John Garstang à Méroé mirent au jour un certain nombre d'inscriptions qui venaient s'ajouter à celles que Lepsius avait reproduites dans ses *Denkmäler*. En Basse-Nubie, l'archéologue David Randall-MacIver découvrit à Shablul, puis à Karanóg, plus d'une centaine de textes funéraires. Tout ce nouveau matériel exigeait un spécialiste. Or, peu de temps auparavant, le grand orientaliste Archibald H. Sayce, qui avait déjà avec quelque succès étudié les inscriptions hitites et hourrites, commença à s'intéresser à l'écriture méroïtique et travailla dans la lignée d'Erman. Comme l'article d'Erman, la contribution de Sayce constituait plutôt un recul par rapport aux articles de Brugsch. Le savant y multipliait par deux le nombre des hiéroglyphes. Bien qu'il eût admis le principe du sens de lecture opposé à l'égyptien, exposé par Griffith dans *Areika* dès 1909, il n'offrait de transcription correcte que pour huit signes, et approximative pour cinq autres. Surtout, il n'était toujours pas question des inscriptions en cursive, qui auraient pourtant permis de multiplier le nombre des équivalences. Il eut la malchance que le résultat de ses recherches non seulement coïncidât avec la publication des premières lectures de Griffith, mais parût, comble d'infortune, dans le même ouvrage édité par Garstang en 1911, *Meroë, the City of the Ethiopians*.

Bien qu'il n'eût pas encore atteint les plus hauts rangs de l'université, Francis Llewellyn Griffith (1862-1934) était sans conteste à cette époque le plus brillant philologue de Grande-Bretagne dans le domaine égyptologique. Ses travaux sur le démotique et l'hiéroglyphique anormal avaient fait de lui en quelques années l'un des meilleurs spécialistes mondiaux des écritures égyptiennes tardives. Randall McIver lui confia dès 1907 la publication des premiers textes découverts à Shablul lors de son expédition en Nubie. Bientôt, les fouilles de Karanóg livrèrent une abondante moisson de stèles et de tables d'offrandes, qui, ajoutées à celles de Shablul, doublèrent en quelques mois le nombre d'inscriptions méroïtiques connues. En 1909 parut *Areika*, le premier volume détaillant les nouvelles découvertes effectuées en Nubie. Dans le chapitre IX, intitulé *Meroitic Inscriptions*, Griffith exposait les premiers résultats de ses recherches. Il y récapitulait les analyses de ses prédécesseurs et surtout y donnait déjà, avec une amorce de paléographie, la liste exacte des signes cursifs. L'inventaire des hiéroglyphes n'était pas encore au point et comportait huit signes surnuméraires, mais quinze équivalences, toutes justes, entre les écritures cursive et hiéroglyphique y étaient déjà indiquées. Le sens de lecture des hiéroglyphes, inverse de celui des Égyptiens, était clairement défini et constituait à lui seul une avancée décisive. Le chapitre se terminait par un exposé des parentés possibles du méroïtique, où Griffith rejetait, pour des raisons tant philologiques qu'historiques, la filiation du nubien avec la langue de Koush. Les douze pages de ce court exposé levalaient tous les obstacles qui avaient jusque-là empêché les progrès : le sens de lecture des hiéroglyphes, l'absence d'étude de la cursive et la fixation sur un hypothétique héritage nubien.

L'*Egypt Exploration Fund* ne s'y trompa pas, qui mit à son tour sur Griffith, et lui permit en 1909 de visiter les riches collections berlinoises ramenées par Lepsius, puis de partir copier sur place, en Égypte et au Soudan, toutes les inscriptions disponibles. Ces relevés, étudiés et publiés en un temps record, devaient fournir la matière de deux volumes intitulés *Meroitic Inscriptions*. Enfin, en 1910, John Garstang mit entre ses mains pour publication les photographies et les relevés des textes découverts durant ses fouilles à Méroé. L'étonnante acuité d'esprit et l'impressionnante puissance de travail de Griffith lui permirent d'avancer rapidement et de mener de front toutes ces lourdes tâches. La publication des inscriptions de Méroé était sous presse en octobre 1910. *Les Meroitic Inscriptions I* et *Karanóg* furent envoyés à l'imprimeur en novembre 1910, les épreuves étant révisées et enrichies entre le printemps et l'automne de l'année suivante. Dès le début de cette année 1911 parut dans la revue allemande *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, qui avait déjà accueilli les tentatives de déchiffrement de Brugsch et de Erman, un bref article de deux pages :

A Meroitic funerary text in hieroglyphic, où Griffith démontrait qu'il « tenait l'affaire », pour reprendre la célèbre formule de Champollion. Le savant britannique donnait en effet une analyse de la table d'offrandes de Takideamani (REM 0060), le seul exemple alors connu d'épithaphe en écriture hiéroglyphique, rapporté à Berlin par l'expédition prussienne. L'article débutait par un hommage aux travaux de Lepsius, suivi — *in cauda venenum* — de quelques lignes où Griffith s'étonnait qu'une pièce aussi capitale pour le déchiffrement n'eût pas été publiée dans les *Denkmäler*. Suivait une reproduction du texte hiéroglyphique, puis une transcription en cursive qui n'avait d'autre utilité que de montrer l'ampleur des avancées de Griffith sur les deux formes de l'écriture méroïtique. Enfin, une brève analyse du contenu, donnant le nom des divinités invoquées, celui du défunt et de ses parents, prouvait, si besoin en était, que le déchiffrement était complet, et que le travail sur le lexique était déjà bien entamé.

Effectivement, l'année 1911 vit la publication des trois volumes en préparation : *Karanóg*, les *Meroitic Inscriptions I* et le chapitre de *Meroë* consacré à la transcription des textes méroïtiques. Cette dernière contribution, écrite rapidement, n'offrait que peu d'études approfondies des textes et fut surtout pour Griffith l'occasion de prouver la justesse de son déchiffrement. De leur côté, les *Meroitic Inscriptions I*, qui avaient bénéficié d'un plus long mûrissement, livraient de nombreuses analyses, notamment lexicales, où Griffith, revenu de ses premières théories, proposait divers parallèles nubiens. Mais c'est dans *Karanóg*, le plus achevé des trois volumes et le premier à paraître, qu'il déployait toute la mesure de son génie. Les trois chapitres d'introduction constituent en effet une synthèse sur la langue et l'écriture méroïtique à laquelle, aujourd'hui encore, il n'y a rien ou presque à changer. Les données qui lui avaient permis le déchiffrement sont tout d'abord exposées avec une grande clarté en une série d'équivalences avec l'égyptien, le copte et le grec. Le deuxième chapitre, consacré à l'étude de la paléographie, définit les trois styles de cursive (archaïque, transitionnel, tardif), en un classement qui fait toujours autorité. Le troisième chapitre résume les données phonologiques, lexicales et grammaticales que Griffith avait réunies en quatre ans de labeur acharné. Là encore, il y a peu à rectifier, et ces quelques pages constituent toujours le noyau de notre connaissance — partielle — des structures de la langue. La majeure partie de l'ouvrage est constituée d'une lecture des textes funéraires de *Karanóg* et de *Shablul*, et d'une étude serrée des éléments récurrents dont ils sont composés : invocation, nomination et description du défunt, bénédictions finales. L'ouvrage se termine par l'Index *C* qui énumère quelque six cents mots et expressions, parfois traduits, et qui reste une référence capitale pour l'étude du lexique méroïtique.

L'année suivante parut le second tome des *Meroitic Inscriptions*, comportant les textes originaires de la région entre Napata et Philae. Cet ouvrage, plus abouti encore que le précédent, offrait des analyses prometteuses et se terminait par un index de huit cents séquences méroïtiques.

Griffith, bien que lucide sur l'ampleur de la tâche qui restait à accomplir, se montrait cependant optimiste pour la suite: « Tout cela en est encore à un stade initial. Même dans l'alphabet, les voyelles restent extrêmement obscures et, parmi les consonnes, la valeur attribuée à la lettre  est sans doute encore incertaine; pour ce qui est du vocabulaire méroïtique, à l'exception des noms de personnes et de lieux et des termes empruntés à l'égyptien, presque rien n'est connu. Mais on peut espérer que le matériel présenté ici a été vérifié, classé et étudié, au point qu'une étincelle supplémentaire suffirait à y apporter promptement toute la lumière. Si des yeux neufs, ceux de déchiffreurs aguerris ou de savants experts en langues d'Afrique du Nord, voulaient s'y exercer, les secrets du méroïtique devraient bientôt être percés. » (Griffith 1911, *Karanóg*, Preface, p. vi)

Dans les années qui suivirent, Griffith travailla sans relâche à la traduction du méroïtique. Il s'attela notamment à l'étude du vieux-nubien, la langue écrite des royaumes chrétiens médiévaux, et publia en 1913 *The Nubian Texts of the Christian Period*, œuvre qui devait rester pendant quinze ans la meilleure synthèse de cette langue. Il lui fallut cependant admettre que ce n'était pas là la clef du problème, car les deux idiomes différaient trop. Les résultats de ses travaux sur le méroïtique proprement dit parurent en quatre articles intitulés *Meroitic Studies* dans la revue britannique *Journal of Egyptian Archaeology* en 1916 et 1917. Une certaine amertume les marquait, Griffith se désolant que les progrès vers la traduction soient si lents, mais ces quelques pages permettaient de nouvelles avancées dans l'étude des chiffres, de la phonologie, des structures verbales et du contenu des stèles royales. Cependant, la carrière brillante de Griffith continuait. Il devait mener de front un enseignement universitaire au *Queen's College* d'Oxford, une activité éditoriale intense, la rédaction d'innombrables articles et rapports, ainsi que plusieurs directions de fouilles en Égypte et au Soudan. Cette besogne incessante, ajoutée à sa déconvenue face à la lenteur des progrès, explique qu'il ait si peu publié sur le méroïtique après la Première Guerre mondiale, se limitant à quelques articles dans le *Journal of Egyptian Archaeology*.

Certains témoignages, comme celui-ci, rapporté par Bryan Haycock en 1978, font amèrement regretter qu'il n'ait pu poursuivre une tâche qu'il avait si brillamment débutée: « Griffith pensait que, s'il pouvait se concentrer seulement sur le méroïtique pour cinq ans de plus, il en savait assez pour résoudre la plupart des problèmes qui s'y posaient,

mais il lui fallait consacrer beaucoup de temps à organiser et à financer son projet favori, les fouilles d'Oxford en Nubie à Sanam, Faras et Kawa, ainsi qu'à s'occuper de sujets purement égyptologiques, puisqu'il était reconnu comme le principal expert de sa génération sur l'héroglyphique et le démotique, et des collègues, pensant bien faire, accumulaient sur lui des masses de textes nouveaux, sans comprendre l'importance bien plus grande de ses travaux sur le méroïtique. »

Les études méroïtiques de Griffith à nos jours

Entre la fin des travaux de Griffith et le milieu des années 1950, les études méroïtiques ne suscitèrent plus grand intérêt. Seuls sont à noter la publication des graffiti du temple de Kawa par M. F. L. Macadam, disciple de Griffith, et les travaux très contestables d'un linguiste autrichien, Ernst Zyhlarz. Depuis l'échec de la comparaison avec les langues nubiennes, l'avis général était que le méroïtique appartenait à la famille afro-asiatique (dite aussi chamito-sémitique), comme l'égyptien ancien, les langues berbères et sémitiques et celles de la Corne de l'Afrique, aujourd'hui appelées couchitiques (bedja, afar, somali, etc.). C'est plus spécifiquement à ce dernier rameau que l'on reliait la langue de Koush et cette hypothèse explique le nom de « couchitique » (tiré de « Koush ») toujours utilisé pour cette famille, bien que l'on sache maintenant que cette filiation est inexacte. C'est à partir de cette parenté supposée que Zyhlarz étudia le méroïtique, n'hésitant pas à distordre les données pour les faire coïncider avec les parlers couchitiques. C'est ainsi qu'il proposa de distinguer un genre grammatical en méroïtique, alors que Griffith avait démontré depuis longtemps qu'il n'en existait pas.

En 1955, un nouveau venu sur ce terrain, Fritz Hintze (1915-1993), professeur d'égyptologie à l'université Humboldt de Berlin-Est, fit paraître une réfutation des thèses de Zyhlarz, intitulée *Die Sprachliche Stellung des Meroitischen* [La position linguistique du méroïtique]. Dans ce premier travail où se manifestait déjà une grande maîtrise du sujet, Hintze prouvait l'absence de genre en méroïtique, analysait les formes verbales des bénédictions finales des textes funéraires et affirmait l'originalité de la langue, isolée selon lui parmi les grandes familles linguistiques africaines. Il ne devait jamais démordre de cette opinion, attaquant systématiquement les affiliations diverses que l'on proposa par la suite. Puisqu'on ne pouvait selon lui espérer quelque progrès de la méthode comparative, Hintze privilégia l'analyse interne de la langue. En 1963 parut dans les *Mitteilungen des Instituts für Orientforschung* un essai de trente pages : *Die Struktur der "Deskriptionssätze" in den meroitischen Totentexten* [La structure des « phrases de description » dans les textes funéraires méroïtiques] qui demeura durant quarante ans

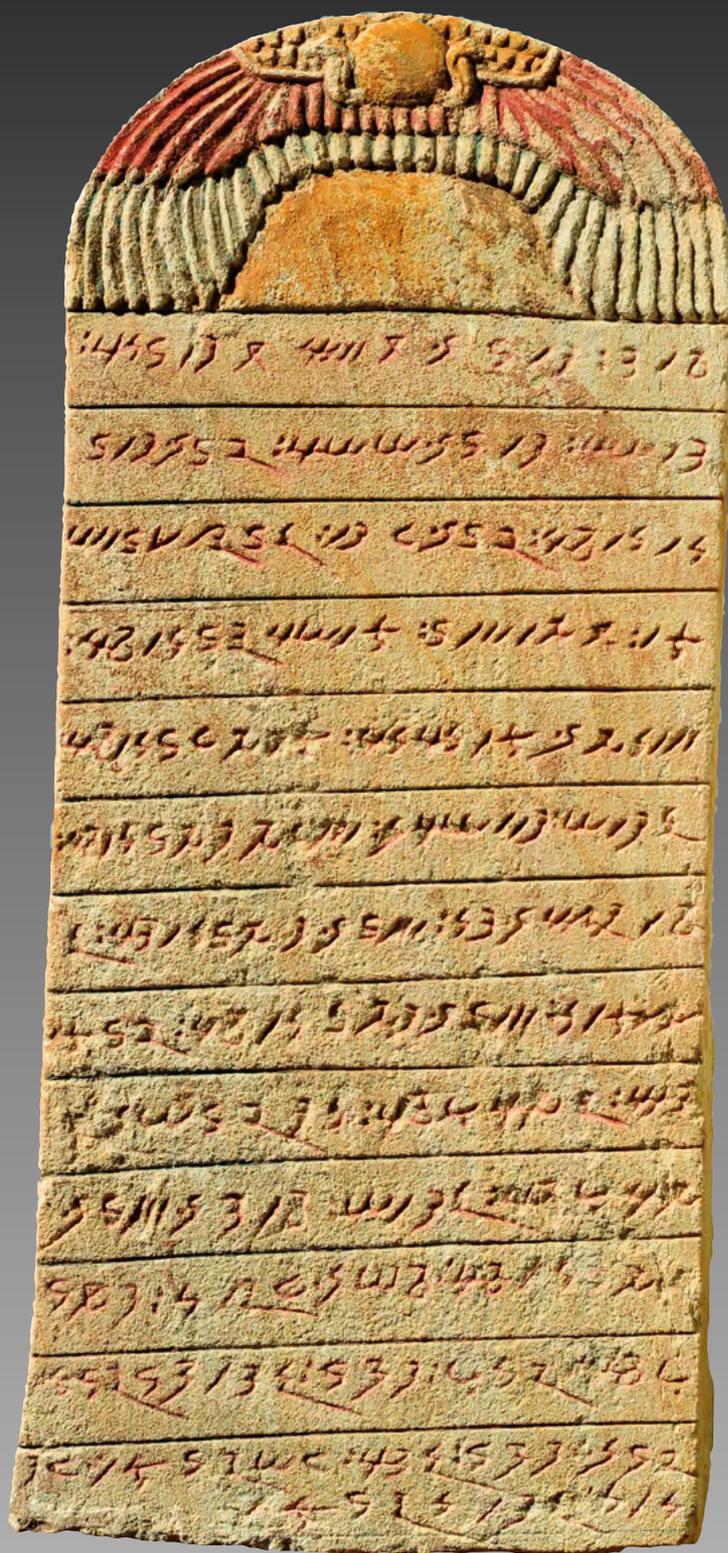
un bréviaire pour les méroïtisans. L'article traitait en effet des propositions qui indiquent dans les épitaphes la position sociale du défunt, et les classait selon la présence d'un nom propre, d'un génitif, d'un locatif, d'un terme de parenté et de leurs combinaisons. Si les principes syntaxiques exposés par Griffith n'étaient pas fondamentalement améliorés, la présentation des données fournissait aux chercheurs une noria d'exemples dûment translittérés, vérifiés et augmentés de textes découverts peu auparavant. Une liste de mots transcrits en caractères romans, donc beaucoup plus accessible et maniable que les index en écriture méroïtique de Griffith et de Macadam, figurait en annexe. Par la suite, Hintze publia de nombreux articles et contributions orientés dans le même sens, la recherche des structures syntaxiques. Il fut également le premier à démontrer que l'écriture méroïtique n'était pas un « alphabet », fût-il défectif comme le supposait Griffith, mais un alphasyllabaire semblable dans ses principes aux écritures indiennes, un point sur lequel nous reviendrons. Toutefois, l'apport des travaux de Hintze sur le plan sémantique, c'est-à-dire vers une traduction des textes, était décevant. Ses méthodes furent reprises, de manière moins rigide, par Inge Hofmann, professeur à l'université de Vienne, qui privilégia une approche multi-contextuelle, conjuguant dans ses études de textes méroïtiques l'analyse structurelle héritée de Hintze et celle du contexte archéologique, historique et culturel des inscriptions. Elle publia entre 1967 et 1993 plus d'une soixantaine d'articles et de monographies consacrées à la culture et à la langue méroïtiques, dont un petit volume paru en 1981 et intitulé *Material für eine meroitische Grammatik* [Matériel pour une grammaire méroïtique], qui reste encore aujourd'hui une référence en ce domaine.

Avec la campagne de sauvetage des monuments de Nubie lancée par l'Unesco en 1960 et qui dura jusqu'à l'ennoisement de la région sous les eaux du lac de retenue du barrage d'Assouan en 1964, les études méroïtiques, devenues depuis la mort de Griffith une spécialité germanique, prirent une dimension internationale. De nombreux sites de Nubie furent en effet fouillés et plusieurs livrèrent des inscriptions méroïtiques en grand nombre, suscitant l'intérêt de nouveaux chercheurs. On citera ainsi le Canadien Bruce Trigger et l'Américain Nicholas B. Millet, l'Espagnol Martin Almagro, les Russes Isidor Katznelson et Youri Zawadowski, le Soudanais Abdelgadir Mahmoud Abdalla. En France, une entreprise de longue haleine, le catalogage complet de tous les textes méroïtiques, publiés jusque-là dans des monographies et articles dispersés, fut lancé en 1959 par le professeur Jean Leclant et André Heyler, sous le nom de *Répertoire d'épigraphie méroïtique* (en abrégé *REM*). Ce projet bénéficia, ce qui était une première dans l'étude des langues anciennes, du secours des techniques informatiques alors naissantes.



Montant de porte

de chapelle funéraire
figurant la déesse Maât.
Nécropole méroïtique
de Sedeinga, fouilles
de décembre 2016.



Stèle funéraire

de la dame Ataquéloula.

Nécropole méroïtique

de Sedeinga, fouilles

de décembre 2016.

◀ Bien que Hintze eût banni les recherches sur la famille linguistique du méroïtique, affirmant longtemps que la langue était isolée en Afrique, puis, vers la fin de sa vie, que les conditions n'étaient pas réunies pour trancher en faveur de telle ou telle famille, les progrès trop lents de la traduction des textes incitèrent les chercheurs à mieux explorer cette piste. La filiation afro-asiatique (chamito-sémitique) chère à Zyhlarz avait été battue en brèche par Hintze dès 1955 et offrait peu de vraisemblance. En 1958, dans un court article intitulé « The Present State of Meroitic Studies », l'africaniste Werner Vycichl proposait de chercher du côté des langues subsahariennes.

Or, en 1963, le linguiste américain Joseph H. Greenberg fit paraître un ouvrage capital, *Languages of Africa*, qui regroupait toutes les langues d'Afrique en quatre superfamilles (ou phylums) : l'afro-asiatique (que les francophones appellent souvent chamito-sémitique), le Niger-Congo (les langues apparentées au groupe bantou, depuis le Sénégal jusqu'à l'Afrique du Sud), le khoïsan (langues « à clics » d'Afrique australe) et le nilo-saharien. Dans ce dernier phylum, Greenberg avait rassemblé un grand nombre de familles de langues d'Afrique orientale considérées auparavant comme indépendantes, notamment le nubien, le nilotique (dinka, massai, etc.) et les langues sahariennes (toubou, kanouri, etc.). Le cœur du nilo-saharien était constitué d'un groupe appelé « soudanique oriental » (*East Sudanic*) où se retrouvaient le nubien, le nara (un parler isolé d'Érythrée), l'ensemble des langues nilotiques plus quelques groupes divers. Dès l'année qui suivit la parution de Greenberg, l'archéologue et méroïtisant Bruce G. Trigger publia dans la revue *Kush* un article important intitulé *Meroitic and Eastern Sudanic: a Linguistic Relationship?* Il y reprenait la comparaison du méroïtique et du nubien, y adjoignant plusieurs autres langues du groupe soudanique oriental comme le nara d'Érythrée. Malheureusement, nouveau venu dans l'arène des études nubiennes, il utilisa en partie, sans méfiance, les traductions erronées de Zyhlarz. C'en était trop pour Fritz Hintze, qui, lors de la première conférence d'études méroïtiques à Berlin en 1971, réfuta l'ensemble des conclusions de Trigger et se permit une parodie un peu cruelle, montrant qu'avec des méthodes aussi approximatives on pourrait relier le méroïtique aux langues altaïques (turc et mongol). Cette attaque en règle mit pour longtemps un terme aux recherches sérieuses sur la parenté du méroïtique.

La dernière décennie du xx^e siècle vit l'étude du méroïtique tomber en léthargie. Fritz Hintze mourut en 1993 et Inge Hofmann arrêta ses publications la même année. Bruce G. Trigger s'était depuis longtemps tourné vers l'archéologie amérindienne. Nicholas B. Millet publia certes quelques inscriptions de Qasr Ibrim en 1991, mais de façon minimaliste. Le projet français du *Répertoire d'épigraphie méroïtique (REM)* était presque arrêté. Pourtant, c'est de France qu'allait venir un regain d'intérêt. En 1998,

sous l'impulsion de Claude Carrier, le *REM* fut remis sur les rails et, finalement, les trois premiers volumes, fraîchement sortis des presses, furent offerts au professeur Leclant pour son quatre-vingtième anniversaire en juillet 2000. Dès 1999, j'inaugurai pour ma part une série d'articles consacrés à la langue et à l'écriture méroïtiques. En 2002, j'achevai un ouvrage, intitulé *La langue du royaume de Méroé*, paru en 2007, qui constituait la première synthèse d'envergure sur le méroïtique, son système graphique, sa grammaire et les méthodologies qui permettraient de progresser en ce domaine. La partie consacrée à la classification de cette langue dans une famille donnée n'était alors qu'une compilation de mes prédécesseurs, sans parti pris. Mais en 2004 fut menée une étude comparative qui confirmait, quarante ans plus tard, la thèse de Trigger: le méroïtique était bel et bien une langue nilo-saharienne, appartenant à la famille soudanique orientale et plus exactement à un groupe « soudanique oriental nord » (SON) comprenant le nubien, le nara et deux autres groupes de langues parlées au Darfour et dans les Monts Nouba. Cette étude, enrichie des enquêtes linguistiques de terrain que j'ai réalisées en Érythrée et au Soudan, a débouché sur un volume publié en 2010, *Le méroïtique et sa famille linguistique*, qui ne présente plus des comparaisons isolées mais replace, selon les vœux de Hintze, le vocabulaire et la grammaire du méroïtique au sein des reconstructions que l'on peut établir pour l'ensemble du groupe SON.

Ce renouveau ne s'est pas cantonné à la France. L'Allemagne a repris la place qu'elle avait toujours tenue dans les études méroïtiques avec la publication, actuellement en trois volumes, par Jochen Hallof, des nombreux textes inédits trouvés depuis 1976 dans les fouilles britanniques de l'*Egypt Exploration Society* à Qasr Ibrim, en Nubie égyptienne. Un ouvrage intitulé *Einführung in die Meroitistik* [Introduction aux études méroïtiques] a été publié en 2014 par Francis Breyer, reprenant, entre autres et avec quelques annotations critiques, mes travaux sur la langue de Méroé. On peut donc espérer que ce regain d'intérêt pour le méroïtique suscite de nouvelles vocations et permette des progrès accrus dans les années à venir.

L'écriture méroïtique, une invention originale

Quoique la langue méroïtique ait été présente dans la vallée du Nil moyen depuis au moins le deuxième millénaire avant notre ère, ce n'est qu'au III^e siècle av. J.-C. qu'elle fut dotée d'une écriture spécifique. Le royaume de Kerma, bien que constituant un Empire durable doté d'une administration centralisée, n'eut en effet recours à l'écriture que dans ses échanges diplomatiques avec les États du nord, notamment le royaume hyksôs de la XVI^e dynastie, et ce certainement en recourant à des scribes égyptiens. L'utilisation

de l'écriture avec parcimonie au Soudan ancien, que ce soit sous la XXV^e dynastie ou dans les royaumes de Méroé et de Napata, est peut-être un héritage de Kerma et l'oppose à l'Égypte, où le moindre site urbain livre des centaines de textes. Les fouilles récentes des villes méroïtiques de Mouweis par le Louvre ou de Hamadab par l'université Humboldt de Berlin n'ont, sur plusieurs années, mis au jour aucune trace d'écrit en dehors des temples.

On sait pourtant que l'éloquence était au Soudan ancien une qualité appréciée. En témoigne la stèle triomphale de Piankhy, certes composée par des scribes égyptiens, mais à l'initiative d'un monarque koushite. En témoignent également les graffiti tardifs du complexe d'Isis à Philae, rédigés en démotique par des scribes locaux mais sous la dictée de notables méroïtiques, et dont la volubilité contraste avec la sécheresse des inscriptions similaires laissées par les pèlerins égyptiens. Mais ce goût de l'éloquence allait sans doute de pair, comme souvent en Afrique subsaharienne, avec une grande importance de l'oralité et une certaine réticence devant la mise par écrit. Le nombre des textes méroïtiques illustre cette tendance : alors que le système d'écriture était d'une extrême simplicité et que certains graffiti maladroits montrent qu'il était connu en dehors des cercles lettrés, à peine plus de deux mille inscriptions ont été retrouvées en un siècle de fouilles. C'est bien peu pour six cents ans de civilisation méroïtique.

L'invention d'une écriture spécifique dans le royaume de Méroé peut être retracée dans ses grandes lignes, mais de nombreux détails, ici aussi, restent obscurs. Les Égyptiens ont introduit l'écriture au Soudan lors de leur colonisation du territoire sous la XVIII^e dynastie, mais uniquement pour les besoins de leur administration et la rédaction des textes sacrés dans les temples. Les élites acculturées pratiquaient l'égyptien et savaient l'écrire, souvent pour l'avoir appris dans le *kap*, cette école égyptienne pour les princes étrangers : dans la famille des Grands de Miam (actuel Aniba), Aménémopé, le futur « délégué de Koush », assistant du vice-roi Houy sous Toutânkhamon, commença sa carrière comme scribe auprès d'un vice-roi précédent. Sous la XXV^e dynastie puis le royaume de Napata, les textes sont nombreux mais toujours écrits en égyptien. Les rois font venir des scribes d'Égypte, qui enseignent leur art à des jeunes Koushites, ainsi que l'attestent les listes des hauts dignitaires des temples de Kawa et de Pnoub (Doukki Gel) dans les stèles de l'an 3 d'Aspelta (vers 588 av. J.-C.), où des anthroponymes purement égyptiens voisinent avec des noms indigènes. Dans la seconde moitié de l'époque napatéenne, il est manifeste que les scribes sont presque entièrement de formation locale, comme en témoigne notamment la stèle de Nastasen, au milieu du IV^e siècle avant notre ère, truffée de fautes d'égyptien dont les particularités trahissent la langue maternelle méroïtique du rédacteur. L'écriture est alors cantonnée aux établissements royaux et son seul vecteur est la langue égyptienne, ce qui oblige

à traduire en langue sacrée une pensée exprimée en langue vulgaire, exactement comme on le fera dans l'Europe du Haut Moyen Âge, où l'expression écrite s'effectue exclusivement en latin. Sur des sites provinciaux éloignés du pouvoir central, il ne semble pas que cette pratique ait été connue. Ainsi, les grandes tombes napatéennes de la nécropole de Sedeinga, en Moyenne-Nubie, n'ont jusqu'à présent fourni aucune inscription en égyptien.

Toutefois, il était nécessaire dans ces textes napatéens de transcrire au moins quelques termes de la langue méroïtique ancienne : les noms de personnes, de tribus et de lieux. Pour cela, on recourait aux moyens que la tradition égyptienne mettait à la disposition des scribes. L'écriture syllabique, utilisée pour les noms étrangers particulièrement au Nouvel Empire, permettait en théorie de figurer les voyelles que l'égyptien de tradition, à l'instar de l'arabe et de l'hébreu, n'écrivait pas. Malheureusement, ses règles étaient fluctuantes et, surtout, mal connues à cette époque tardive. Aussi pouvait-on se contenter d'indiquer uniquement les consonnes. Mais dans la plupart des cas, les deux systèmes, syllabique et consonantique, sont mêlés inextricablement selon le bon vouloir du scribe. Il semble que pour les noms des souverains il y ait eu une doxa officielle, car les variations sont rares. En revanche, pour les particuliers, les graphies peuvent énormément varier d'un scribe à l'autre, ainsi que l'on peut le constater dans la transcription des noms des prêtres de la délégation royale dans les deux stèles de l'an 3 d'Aspelta, à Doukki Gel et à Kawa.

Il est à peu près certain que c'est de ce procédé de transcription des noms propres indigènes qu'est issu le système de l'écriture méroïtique, mais les étapes n'en sont pas encore claires, notamment parce que l'on n'a pas retrouvé jusqu'à présent de traces de cursive égyptienne tardive sur le territoire de Koush. Seules des inscriptions hiéroglyphiques, gravées sur pierre ou sur métal, nous sont parvenues. Or, il est improbable que les Napatéens n'aient pas eu recours pour les textes courants au démotique qu'utilisent à cette époque les Égyptiens. On sait par exemple par les chroniques royales que les temples conservaient des archives qui étaient sans doute rédigées non en hiéroglyphes, écriture sacrée et de tracé complexe, mais en égyptien cursif, soit l'hieratique tardif ou le démotique ancien. Toutefois les fouilles archéologiques n'en ont pas livré jusqu'à présent, peut-être parce que le papyrus sur lequel elles étaient écrites se conserve difficilement au Soudan, où alternent fréquemment des chaleurs infernales et des pluies diluviennes. Il faut d'ailleurs supposer qu'il existait une forme de démotique particulière à Koush, dont les caractères sont à l'origine de l'écriture cursive méroïtique. On ne comprendrait pas sinon pour quelle raison, malgré un air de famille indéniable de la plupart des signes, certains autres présentent autant de divergences avec le démotique d'Égypte.

L'écriture cursive méroïtique, contrairement à ce que l'on croyait il y a peu, est apparue avant son équivalent hiéroglyphique, selon un ordre inverse à ce qui s'était passé en Égypte trois millénaires plus tôt. Mais si en Égypte les écritures cursives (hiératique puis démotique) sont issues des hiéroglyphes par simplification graduelle des tracés, dans le royaume de Méroé les deux écritures sont nées indépendamment : la cursive est un développement local du démotique égyptien à visée utilitaire, tandis que l'hiéroglyphique est une transcription de la cursive à l'aide de signes empruntés au répertoire traditionnel des hiéroglyphes égyptiens. Cette dernière n'est d'ailleurs attestée que dans des contextes cultuels associés à la royauté. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent (voir p. 208), c'est au règne d'Arnékhamani, vers 220 av. J.-C., que l'on doit désormais faire remonter le premier texte en cursive qui puisse être daté, mais il existe parmi les graffiti méroïtiques des temples de Kawa et de Doukki Gel des formes moins évoluées qui sont certainement plus anciennes : le nom d'Amon y est encore écrit au moyen d'un signe idéographique, alors que, sur le manche du sistre d'Arnékhamani, il est rédigé de manière phonétique, (*A*)*mni*, comme il le sera systématiquement par la suite. Le dernier texte en cursive que l'on puisse dater serait l'inscription du roi blemmye Kharamadoyé, vers 410-420 de notre ère (voir chapitre suivant, p. 374 sq.), mais il est possible que certains graffiti de Philae soient plus tardifs de quelques décennies.

Le premier texte méroïtique hiéroglyphique connu est un double cartouche du roi Tanéyidamani, vers le milieu du II^e siècle avant notre ère, gravé sur un cylindre de bronze provenant du Gêbel Barkal. Les caractères sont encore hésitants et il faut attendre la fin du règne de ce souverain pour que le répertoire des signes hiéroglyphiques soit fixé, comme l'atteste une nouvelle version de son cartouche figurant sur sa grande stèle originale du même site. Le cartouche de la reine Shanakdakhété dans le temple F de Naga, présenté jusque récemment comme le plus ancien texte méroïtique, doit être quant à lui replacé vers le début de notre ère : on se reportera à la section consacrée à cette souveraine dans le chapitre précédent (voir p. 261 sq.). Les textes écrits en hiéroglyphique sont peu nombreux et presque exclusivement constitués de légendes iconographiques des temples : même les chroniques royales sont rédigées en cursive. L'invention de cette écriture s'explique sans doute par la raréfaction des scribes capables d'écrire l'égyptien de tradition, utilisé pour les reliefs des temples jusqu'à la fin du II^e siècle, par exemple dans le temple du Lion de Musawwarat. Elle permettait donc de faire figurer sur les parois des sanctuaires les signes sacrés égyptiens, revêtus d'un pouvoir magique, même s'il s'agissait d'une petite sélection et s'ils encodent désormais, non la langue égyptienne, mais le méroïtique. Il semble d'ailleurs qu'il existait un tabou sur cette écriture, que le roman grec tardif d'Héliodore,

les *Éthiopiennes*, présente comme l'«écriture royale éthiopienne». Dans les rares contextes privés où elle est utilisée, notamment dans deux graffiti de Basse-Nubie, elle est mélangée à dessein avec des signes cursifs. Le dernier texte connu en écriture hiéroglyphique est une inscription sur un bol de bronze retrouvée dans la tombe d'un prince noba à el-Hobagi (voir p. 329, à la fin du chapitre précédent). Elle date du milieu du IV^e siècle.

Comme dans toutes les écritures manuscrites, la forme des signes méroïtique a évolué depuis leur invention jusqu'à leur disparition. C'est surtout vrai de la cursive, l'écriture hiéroglyphique étant plus stable car fondée sur des représentations d'éléments empruntés au réel. Cette transformation progressive permet de dater avec une certaine précision les textes, à partir de tables paléographiques indexées sur les règnes connus, qui définissent trois grandes périodes : archaïque, transitionnelle et tardive, déjà stipulées par Griffith mais affinées depuis lors par la division de chacune en deux ou trois stades.

Un exemple particulièrement représentatif est celui du signe cursif transcrit *q* (mais prononcé /k^w/), composé de deux segments que l'on peut décrire (en n'oubliant pas que l'écriture se développe de droite à gauche) comme une courbe à laquelle est collé un triangle, suivie d'un trait vertical. Il provient d'une forme démotique locale issue du groupe hiéroglyphique égyptien  qui se transcrit *k* mais se prononçait /ku/ en écriture syllabique. Dans les documents les plus anciens (III^e-II^e siècle av. J.-C.), le premier segment comprend un triangle énorme, et le trait, de petite dimension, est collé contre lui : . À la fin de la période archaïque (vers 100 av. J.-C.), le trait s'allonge et se détache et l'on trouve alors une forme  qui se maintient ainsi jusqu'au milieu du I^{er} siècle de notre ère (période transitionnelle B). Le triangle a ensuite tendance à s'affiner et à partir du I^{er} siècle (période transitionnelle C), il se transforme souvent en un simple trait . À partir du milieu du III^e siècle (Tardif A), ce trait central devient largement majoritaire. Enfin, au début du IV^e siècle (Tardif B), la courbe du premier segment se scinde en deux et le caractère est écrit . Il est donc possible, à partir de la forme de ce signe, mais aussi de plusieurs autres qui présentent semblablement une évolution régulière, de dater à cinquante ans près un texte méroïtique.

Les principes de l'écriture méroïtique

Les systèmes graphiques à travers le monde et les siècles se rangent en plusieurs catégories, que l'on peut classer grossièrement en deux groupes : les écritures logographiques, autrefois appelées idéographiques, qui encodent en priorité le sens des mots, chacun d'entre eux étant représenté par un signe

spécifique, et les écritures phonétiques, qui encodent les sons de la langue. Parmi ces dernières, on distingue quatre grandes catégories : les syllabaires, les alphasyllabaires, les alphabets consonantiques (ou abjads) et les alphabets. Les syllabaires présentent théoriquement autant de signes qu'il y a de syllabes différentes dans la langue (généralement entre 40 et 60) : on citera le linéaire B, écriture du grec mycénien, utilisé particulièrement en Crète, et les kanas japonais. Les abjads n'écrivent originellement que les consonnes et sont limités aux langues afro-asiatiques, notamment sémitiques, où les voyelles ne font pas partie des racines des mots : arabe, hébreu, araméen, etc. Les alphabets proprement dits écrivent de façon séparée les consonnes et les voyelles et sont tous issus, par leur généalogie ou leur principe, de l'alphabet grec.

Les alphasyllabaires utilisent un système à mi-chemin entre les syllabaires et les alphabets, d'où leur nom. Les signes de base correspondent à une syllabe dont la voyelle par défaut (ou voyelle inhérente) est presque toujours /a/ : /ba/, /ta/, /sa/, etc. Si l'on veut écrire une syllabe dont la voyelle est différente, il faut introduire autour du signe de base un modificateur. Ainsi la syllabe /bi/ sera écrite /ba/ (signe de base + modificateur /i/). Ces modificateurs peuvent être placés au-dessus, en dessous, à droite ou à gauche des signes de base, chacun ayant une place spécifique (écritures indiennes), ou être inclus dans le signe (écritures éthiopiennes et vieux-perse).

Dans le cas du méroïtique, le modificateur suit simplement le signe de base comme dans un alphabet : il se place à gauche, puisque cette écriture était orientée de droite à gauche. Ainsi on écrit en cursive  pour /ba/ et  pour /bi/, avec adjonction du modificateur  /i/, et en hiéroglyphique  /ba/ et  /bi/, le modificateur /i/ étant ici . C'est cette succession linéaire générale des signes (elle concerne tous les modificateurs) qui avait conduit Griffith, le déchiffreur de l'écriture méroïtique, à penser qu'il s'agissait d'un alphabet, bien qu'il le jugeât « défectif », certaines voyelles « faibles » n'étant pas écrites selon lui. En fait, la voyelle non écrite est systématiquement /a/ et la nature de ce système a été tirée au clair par Fritz Hintze dans un article de 1973. Toutefois, le savant est-allemand n'alla pas jusqu'à proposer une réforme de la translittération que Griffith avait mise en place : chaque signe de base y est représenté en écriture romane par sa consonne. Ainsi , « dieu », est translittéré conventionnellement *mk* alors qu'il était écrit (et prononcé) *ma-ka*. Toutefois, comme nous le verrons, l'écriture méroïtique comporte des ambiguïtés qui empêchent dans bien des cas de rétablir une prononciation certaine. Aussi vaut-il mieux garder cette translittération conventionnelle qui a l'avantage de rendre exactement compte de la graphie des mots, signe par signe, même si elle ne correspond pas au système alphasyllabique de l'écriture.

Les alphasyllabaires sont généralement issus des abjads (alphabets consonantiques): les écritures indiennes, qui se comptent par dizaines, puisqu'elles comprennent la *devanâgarî* utilisée pour le sanscrit et l'hindi, mais aussi les systèmes tamoul, cinghalais, tibétain, birman, khmer, etc., sont toutes issues de l'écriture brahmi, qui s'est développée vers le III^e siècle av. J.-C. à partir de l'écriture administrative de l'Empire perse, l'araméen, qui était un abjad. Le vieux-perse ou syllabaire persépolitain, bien que ses signes soient cunéiformes, est sans doute également un rejeton du système araméen, artificiellement élaboré pour doter la langue de Darius I^{er} d'une écriture propre. L'alphasyllabaire éthiopien dérive de l'écriture sudarabique, également un abjad. L'écriture méroïtique, quant à elle, provient principalement des caractères consonantiques simples qui constituent un abjad à l'intérieur du répertoire des signes égyptiens (aussi bien hiéroglyphiques que démotiques). Mais cet abjad ne constitue qu'une toute petite partie des caractères de l'écriture égyptienne, qui est un système mixte où voisinent des logogrammes, des signes exprimant plusieurs consonnes, d'autres une seule, et des compléments phonétiques destinés à lever des ambiguïtés. L'élaboration de l'écriture méroïtique a donc représenté un travail de simplification drastique à partir d'un système extraordinairement complexe constitué sur des millénaires.

Les alphasyllabaires comportent un grand avantage, puisque l'on économise l'écriture de tous les /a/ internes ou finals, mais leur découpage des mots en syllabes simples constituées d'une consonne et d'une voyelle entraîne quelques inconvénients. Il faut en effet recourir à des subterfuges pour transcrire une syllabe composée simplement d'une voyelle (notamment à l'initiale) ou des successions de consonnes. Chaque écriture a élaboré des procédés divers. En méroïtique, le même signe, ⲤⲚ en cursive, ⲤⲚ en hiéroglyphique, était utilisé pour les /a/ et les /u/ (peut-être aussi /o/, dont l'existence n'est pas certaine) situés à l'initiale. Ainsi le nom du dieu Horus, prononcé /ara/ (du moyen-égyptien *Hr*) était-il écrit ⲤⲚⲚ, en hiéroglyphique ⲤⲚⲚ tandis que celui d'Osiris, prononcé /usuri/ (de l'égyptien *Wsjr*), était-il écrit ⲤⲚⲚⲚⲚ, en hiéroglyphique ⲤⲚⲚⲚⲚⲚⲚ. Pour les /e/ et les /i/ initiaux, on pouvait au début utiliser les modificateurs *e* et *i* avec une valeur de signe de base, ce qui semble une entorse aux principes d'une écriture alphasyllabique, mais au fil des siècles on régularisa la situation en les faisant précéder d'un *y*, qui n'était pas prononcé mais servait de signe de base factice: ainsi ⲤⲚⲚⲚⲚ *erike*, «enfant d'un père», devint *yerike* ⲤⲚⲚⲚⲚⲚⲚ. Pour les successions de consonnes, on introduisit entre elles le modificateur *e*, qui représentait la voyelle fermée /e/ du français «été» mais aussi la voyelle neutre /ə/ du français «revenir» et qui était ici muet, comme dans le français du Nord «bouleversant». Ainsi le nom de la cité de Qurta, en Basse-Nubie, connue en grec ancien sous la forme Kortê, est écrit en méroïtique ⲤⲚⲚⲚⲚⲚⲚⲚ *Qoreti*, où le signe ⲤⲚ

est un simple artifice pour noter la succession immédiate du /r/ et du /t/. Pour les nasales, /m/ ou /n/, placées devant une consonne, on recourut à un procédé encore plus étonnant mais attesté dans d'autres écritures comme le syllabaire chypriote, tout simplement en ne les écrivant pas: ainsi «Candace», «reine-mère», est orthographié $\text{Ϝ} \text{Ϝ} \text{Ϝ} \text{Ϝ}$ *kdke* ou $\text{Ϝ} \text{Ϝ} \text{Ϝ} \text{Ϝ}$ *ktke* et, si l'on ne disposait pas des transcriptions égyptienne *kntjky*, grecque *kandakê* et latine *Candace*, on ne saurait même pas que le mot comportait une nasale. Semblablement, les consonnes doubles ne sont pas répétées, mais écrites comme les consonnes simples: le groupe prononcé /k^wurra/, «le souverain», est ainsi orthographié $\omega / \text{Ϝ}$ *qor*. Toutes ces conventions particulières, ainsi que plusieurs autres qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, rendent difficile la reconstitution de la prononciation exacte du méroïtique.

Enfin, une originalité de cet alphasyllabaire est de posséder quatre signes à valeur vocalique fixe: on n'écrit jamais les syllabes *ne*, *se*, *te* et *to* en deux caractères (*n+e, *s+e, etc.) mais on utilise pour cela des signes spéciaux, respectivement Ϣ , ϣ , Ϥ , ϥ en cursive, 𐎎 , 𐎏 , 𐎐 , 𐎑 en hiéroglyphique. Cette particularité, qui rappelle les véritables syllabaires, s'explique sans doute par le fait qu'il s'agissait de suffixes ou de désinences verbales fréquentes.

Liste des signes méroïtiques

Les valeurs phonétiques du tableau présenté sur la page suivante appellent quelques remarques. Tout d'abord, nous nous sommes contentés d'une notation phonologique (par convention entre traits obliques), sans rentrer dans le détail de la réalisation phonétique précise (qui serait entre crochets). Mais il n'est pas inutile de préciser deux d'entre elles. Le phonème méroïtique /s/ était prononcé [ɛ], c'est-à-dire comme un «s» français partiellement chuinté. Cela explique que les Égyptiens aient hésité entre *s* et *š* pour la transcription des mots koushites: le nom même de Koush est écrit $K\text{ϣ}$ ($K\text{ϣ}'$ ou $K\text{ϣ}z$) jusqu'à la fin du règne de Sésostris I^{er} (vers 1945 av. J.-C.), $K\text{ϣ}'$ par la suite. D'autre part, le /d/ était réalisé entre voyelles comme une rétroflexe [d], c'est-à-dire avec le bout de la langue retourné contre le milieu du palais, ce qui produisait un son très proche d'un /r/ roulé. Par conséquent, les mots comprenant cette consonne sont écrits avec un /d/ en méroïtique mais avec un /r/ dans les transcriptions grecques et égyptiennes: la capitale est en méroïtique *Medewi*, en égyptien *Mrw.t* et en grec *Méroé*, d'où le nom français de «Méroé». Dans les deux cas, ces réalisations du /s/ et du /d/ intervocaliques existent encore à l'identique dans plusieurs langues du Soudan, notamment le bedja et le nyimang. Il s'agit donc de traits aréaux (communs à une aire linguistique, même entre langues non apparentées).

cursive	hiéroglyphique	translittération	valeur phonétique
Ⲁ	𓀀	<i>a</i>	/a/ ou /u/ <i>initial</i>
Ⲃ	𓀂	<i>b</i>	/ba/
Ⲅ	𓀄	<i>d</i>	/da/
Ⲇ	𓀆	<i>e</i>	/e/, /ə/, ou <i>absence de voyelle</i>
Ⲉ	𓀈	<i>h</i>	/x ^w /
Ⲋ	𓀊	<i>i</i>	<i>modificateur /i/</i>
Ⲍ	𓀌	<i>k</i>	/ka/
Ⲏ	𓀎	<i>l</i>	/la/
Ⲑ	𓀐	<i>m</i>	/ma/
Ⲓ	𓀒	<i>n</i>	/na/
Ⲕ	𓀔	<i>ne</i>	/ne/, /nə/ ou /n/
Ⲗ	𓀖	<i>o</i>	<i>modificateur /u/ (peut-être aussi /o/)</i>
Ⲙ	𓀘	<i>p</i>	/pa/ (<i>dans les emprunts égyptiens</i>) ou /ba/
Ⲛ	𓀚	<i>q</i>	/k ^w a/
Ⲝ	𓀜	<i>r</i>	/ra/
Ⲟ	𓀞	<i>s</i>	/sa/
Ⲡ	𓀠	<i>se</i>	/se/, /sə/ ou /s/
Ⲣ	𓀢	<i>t</i>	/ta/
Ⲥ	𓀤	<i>te</i>	/te/, /tə/ ou /t/
ⲧ	𓀦	<i>to</i>	/tu/ (<i>peut-être aussi /to/</i>)
ⲩ	𓀨	<i>w</i>	/wa/
ⲫ	𓀪	<i>x</i>	/xa/
ⲭ	𓀬	<i>y</i>	/ya/(?)
Ⲯ	𓀮	:	<i>séparateur de mots</i>

Les valeurs des modificateurs vocaliques restent encore partiellement obscures, sans doute parce qu'elles ne reflètent qu'imparfaitement le système des voyelles méroïtiques. Il est évident, grâce aux transcriptions grecques et latines de noms propres et de toponymes, que le signe translittéré *e* possède, comme en français, trois valeurs: (1) /e/ (entre «é» et «è»), (2) /ə/, le «e» atone de «revenir», (3) absence de voyelle, comme le «e muet» du français du Nord. Comme nous l'avons vu, cette dernière valeur permet d'écrire des consonnes nues, soit dans une suite de consonnes, soit en finale. En conséquence, les signes spécifiques *ne*, *se* et *te* ont aussi ces trois valeurs. Il est très probable, à la fois par la comparaison avec les idiomes apparentés et par déduction des quelques transcriptions grecques et latines dont nous disposons, que la langue méroïtique possédait les deux voyelles /o/ et /u/. Elles seraient dans la plupart des cas transcrites par le même signe (/ en cursive, Ⲗ en hiéroglyphique) que l'on translittère par convention *o*.

Mais il est possible que certains /a/ internes aient été en fait des /o/: le nom du « pied », *st*, était prononcé plus probablement /sota/ que /sata/, comme le laisse supposer le proto-nubien *os-ti issu d'un ancien *so-ti.

Trois signes sont particulièrement attestés dans les emprunts à l'égyptien, *p*, *x* et *h*. Il est quasiment certain que la langue méroïtique ne possédait pas de /p/, qui est absent des langues apparentées. Le signe translittéré *p* devait donc être prononcé /b/ et faire double emploi avec le signe *b*, comme en témoignent certaines variations orthographiques (par exemple *qorpsē* ou *qorbse*, « celui des rois »). Il est surtout utilisé à l'initiale, particulièrement lorsqu'il transcrit l'article égyptien *pꜣ* dans les emprunts, mais aussi, par extension, dans des mots purement méroïtiques. Il est toutefois possible que les lettrés aient affecté une prononciation différente, à l'égyptienne, dans les emprunts tels que *pelmos*, « stratège », (de l'égyptien *pꜣ-mr-mš'*, « le général »).

Pour ce qui est des deux signes actuellement translittérés *x* et *h* (autrefois *ḥ* et *h*), la situation n'est pas encore tout à fait claire et le court exposé suivant est le résumé d'une recherche récente et inédite. Il semble que, dans les emprunts égyptiens, ces deux signes étaient prononcés comme la fricative vélaire égyptienne /x/ (translittérée *ḥ*), qui sonne comme le « ch » de l'allemand « Achtung » ou le « kh » de l'arabe « Khaled ». Le second signe, *h*, se trouve plutôt devant les voyelles arrondies comme /u/ et /o/: ainsi le nom de personne *Phome*, « Pacôme », (de l'égyptien *Pꜣ-ḥm* « faucon sacré ») ou le toponyme *Phrse*, « Pakhôras », (transcription grecque), actuel Faras. Mais dans les mots purement méroïtiques, ces deux caractères servaient sans doute à transcrire la nasale vélaire /ŋ/, c'est-à-dire le « ng » de l'anglais « king » : ainsi le verbe « boire », *he*, devait se prononçait /ŋe/ ou /ŋ^we/, à comparer avec le vieux-nubien $\mathbf{\Gamma I}$ prononcé /ŋi/. C'est d'ailleurs du signe méroïtique \llcorner *x* que dérive la lettre $\mathbf{\Gamma}$ qu'utilisait le vieux-nubien au Moyen Âge pour écrire la nasale vélaire /ŋ/. Dans le nom de la reine Amanishakhéto « Amon l'a engendrée », *Amni-sxe-to*, le radical verbal écrit *sxe-* était sans doute prononcé /saŋ/ ou /soŋ/ et serait en ce cas apparenté au nubien du Kordofan *šiy-*, « accoucher », ou au nyimang *suŋo*, « enfanter, engendrer ». Les transcriptions égyptiennes d'époque méroïtique utilisent d'ailleurs le digramme *nḥ* ou *nḥ* pour cette nasale vélaire : *Jrnḥ-Jmn* pour le nom du roi Arnékhamani, méroïtique *Elxmni*, *Jrknḥrr* pour le prince Arikankharor, méroïtique *Arikxrör*. La différence entre *x* et *h* en ce cas n'est pas encore bien éclaircie. Qu'un caractère puisse avoir dans une langue deux lectures phonétiques suivant son étymologie est bien attesté ailleurs, notamment en français, où le digramme « ch » est prononcé /ʃ/ dans les mots du fonds latin, mais /k/ dans les termes empruntés au grec (archéologie, orchestre, etc.).

Enfin, il n'est pas sûr que le caractère *y* ait eu la même valeur que son étymon égyptien, c'est-à-dire la semi-voyelle /y/ (notée [j] en alphabet phonétique international). Nous avons vu précédemment qu'elle pouvait servir de signe de base factice pour les voyelles initiales. Elle a aussi ce rôle à l'intérieur des mots: *Asoreyi*, «ô Osiris!», était prononcé /usurii/. De plus, cette semi-voyelle est généralement absente des langues apparentées. On peut donc légitimement se demander si le caractère *y* avait une valeur phonologique en méroïtique ou s'il n'était pas plutôt un instrument commode pour pallier les inconvénients inhérents au système alphasyllabique.

Liste des signes numériques méroïtiques

1	1	𐎗	9	𐎗𐎗	200	𐎗𐎗𐎗	6 000	𐎗𐎗𐎗𐎗	50 000
11	2	𐎗𐎗	10	𐎗𐎗𐎗	300	𐎗𐎗𐎗𐎗	7 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	60 000
111	3	𐎗𐎗𐎗	20	𐎗𐎗𐎗𐎗	400	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	8 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	100 000
1111	4	𐎗𐎗𐎗𐎗	30	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	500	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	9 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	500 000
𐎗	5	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	40	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	600	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	10 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	600 000
11𐎗	6	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	50	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	700	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	20 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	700 000
1𐎗𐎗	7	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	70	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	800	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	30 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	800 000
11𐎗𐎗	8	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	100	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	1 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	40 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	900 000

Les chiffres ne sont pas tous connus: on ignore par exemple ceux pour 60, 80 et 90. Griffith en avait établi une liste dont il avait déduit les valeurs à partir des signes égyptiens (démotiques et hiéroglyphes). Tout récemment, parmi la documentation de Qasr Ibrim, Jochen Hallof a publié un ostracon (tesson inscrit) qui semble un exercice scolaire de numération ou un pense-bête et qui livre une suite de chiffres depuis les fractions jusqu'à 900 000, à raison de cinq signes par rang de chaque classe. Le nombre des chiffres connus a donc fortement augmenté, mais on ignore toujours les signes pour 60, 80 et 90. En revanche, les unités manquantes de centaines, milliers, dizaines et centaines de milliers peuvent être facilement inférées à partir de celles que l'on connaît puisqu'elles incluent les signes des unités simples. Mais, surtout, trois signes ont pu être rectifiés: le 5 de Griffith était

en fait un 7, son 8 était un 5 et son 7 était un 8. Par contre, il n'y a pas eu de rectification pour les fractions, qui sont marquées par des séries de points dont chacun représente 1/12°.

La langue méroïtique : quelques éléments de grammaire

Il n'est évidemment pas possible dans le cadre de ce chapitre de donner un aperçu complet de la langue de Méroé: on se référera à nos ouvrages de 2007 (*La langue du royaume de Méroé*) et de 2010 (*Le méroïtique et sa famille linguistique*) pour un examen détaillé. On se contentera ici de quelques remarques générales et de quelques exemples choisis.

Le méroïtique est une langue de type agglutinant, comme le sumérien, le turc, le hongrois, le basque ou la plupart des parlers bantous, bien qu'il n'y ait pas entre elles de lien génétique. Dans ces langues, les différents traits grammaticaux sont indiqués par des suffixes généralement invariables qui s'ajoutent en chaîne après le radical du nom ou du verbe. Toutefois, en méroïtique, de fréquents phénomènes d'assimilation des consonnes brouillent les frontières entre ces suffixes. L'ordre des mots est assez rigide: le sujet d'une phrase est en tête et le verbe à la fin, le déterminant (article, adjectif) est placé après le déterminé (nom), on trouve des postpositions au lieu de prépositions. Les préfixes (par exemple la négation *m-* formant des antonymes) sont l'exception, alors que les suffixes sont la règle.

On connaît actuellement en méroïtique des substantifs, quelques adjectifs, des articles, des verbes, des postpositions, une conjonction de coordination (*kelw* «et aussi»). Les seuls pronoms identifiés de manière sûre sont les démonstratifs *qo*, «celui-ci, celle-ci», pluriel *qoleb*. Le seul adverbe connu avec certitude est *dik*, «sur toute l'étendue» pour préciser un parcours entre deux lieux. Aucune conjonction de subordination n'a été jusqu'à présent repérée.

Le substantif est formé sur des racines de type divers comprenant deux consonnes radicales et une ou deux voyelles. Contrairement à l'égyptien, ces voyelles appartiennent à la racine: ainsi, *kd-i* prononcé /kadi/, «femme», et *ked-* /ked/, «massacrer», sont différenciés par leur voyelle radicale. À l'exception des mots d'origine étrangère (*nbr* /nabara/, «or», emprunté à l'égyptien *nbrw*, *tl* /talanta/, «talent», emprunté au grec *talanta*), les radicaux qui comprennent plus de deux consonnes sont théoriquement suffixés ou composés: *kdise* /kadis/, «sœur», est ainsi issu de *kdi*, «femme».

L'article est *-l* (prononcé /la/) ou *-li* (sans doute /lai/). Il n'a pas vraiment de valeur sémantique (indéfini et défini, comme en français) mais constitue plutôt un outil syntaxique. Il est placé à la fin du groupe nominal, quelle qu'en soit la longueur: *kdi-l*, «la femme» ou «une femme», *kdi-lh-l*,

« la grande femme », *kdi-se-l*, « chaque femme » ; *ant-li*, « le prêtre » ou « un prêtre », *ant Mni-se-l*, « le prêtre d'Amon ». Si le substantif est terminé par une consonne, il y a souvent assimilation, régressive ou progressive : *qore* /k^wur/, « souverain », *qor* /kwurra/, « le souverain » (/r/ + /l/ > /rr/ par assimilation progressive), *wide* /wid/, « frère », *wil* /willa/, « le frère » (/d/ + /l/ > /ll/ par assimilation régressive). Si cette consonne finale est un /s/, la séquence /s/ + /l/ devient /t/ à partir du 1^{er} siècle de notre ère (loi de Griffith) : *kdisē* /kadis/, « sœur », *kdit* /kadita/, « la sœur » (originellement /kadisla/). Le pluriel des substantifs est le plus souvent marqué par l'article au pluriel *-leb* /leba/, « les » ou « des » : *kdi-leb*, « les femmes » ou « des femmes ».

Le génitif (complément de nom) existe sous deux formes : un génitif direct, antéposé, sans marqueur spécifique, mais où l'article suit généralement le nom déterminant : *pelmos-li sem-l*, « l'épouse d'un stratège » (lit. « stratège-un épouse-la »), et un génitif indirect, postposé, utilisant la postposition *-se*, équivalant au français « de » : *ant Wos-se-l*, « un prêtre d'Isis » (lit. « prêtre Isis-de un »).

Les phrases nominales, très fréquentes dans les textes funéraires, utilisent une copule *-o* ou *-owi* au singulier : « c'est », *-kwi* au pluriel : « ce sont ». Le groupe nominal ainsi prédiqué est obligatoirement suivi de l'article. On trouve ainsi *pesto-l-o*, « c'est un vice-roi », *apote-leb yetmde-leb-kwi*, « ce sont des neveux d'ambassadeurs » (lit. « ambassadeur-des neveux-des ce sont »). Si c'est un nom propre qui est ainsi prédiqué, on utilisera *go*, sans doute issu de *go* + *-o*, « celui-ci/celle-ci est » : *Amanishxeto go*, « celle-ci est Amanishakhéto », « c'est Amanishakhéto ».

Le méroïtique utilise non des prépositions comme le français ou l'anglais, mais des postpositions, placées après le nom. Outre la postposition génitive *-se*, « de », mentionnée ci-dessus, on trouve *-te*, « dans », marque du locatif, ex. : *Wos Pilqe-te* « Isis de Philae », lit. « Isis dans Philae » ; *-w* « à », « pour », ex. : *mk-l-w*, « pour le dieu » ; *-ke*, « depuis » (anglais « from ») ex. : *Medewi-ke*, « depuis Méroé » ; *-yte*, « jusqu'à », ex. : *Selele-yte* « jusqu'à Shellâl », et plusieurs postpositions composées : *-n-l-w*, « en présence de », *-se-l-w*, « sous l'autorité de ».

La morphologie verbale reste actuellement très peu connue, parce qu'elle n'est guère présente que dans les textes royaux, qui sont les moins accessibles des inscriptions méroïtiques. Seuls quelques verbes sont traduits : *(e)l-*, « donner », *ked-*, « massacrer » (sans doute aussi « décomposer »), *are-*, « prendre », *tk(e)-*, « aimer ». Dans les narrations, les formes verbales comportent des préfixes qu'il faut sans doute interpréter comme d'anciens pronoms que les scripteurs n'ont pas disjoints des verbes : ainsi, dans la grande stèle de Hamadab, *abr-se-l ye-ked-i* signifie sans doute « j'ai massacré chaque homme » (lit. « homme-chaque-un je-massacrai »),

où *je* devait être originellement être le pronom sujet de la 1^e personne. Il semble que l'impératif soit marqué par une désinence *-te* au singulier, au pluriel *-k(e)te*: ex. *pwrite l-x-te*, « donne-lui la vie » (lit. « vie donnez-à lui »), *ato mbe pso-he-kete*, « faites-lui boire de l'eau abondante » (lit. « eau abondante faites-boire »). La recherche sur la morphologie verbale est un vaste champ inexploré qui sera sans doute la prochaine étape dans l'étude du méroïtique, grâce notamment à la comparaison avec les langues dont l'appareil phonétique a été récemment mis en évidence.

Petit glossaire méroïtique

La liste suivante inclut la plupart des termes méroïtiques pour lesquels la traduction présente un haut degré de vraisemblance. Ils sont donnés ici sous leur graphie la plus fréquente mais nombre d'entre eux présentent des variantes, comme *kdwe* et *ktwe* pour *kdke*, « Candace », qui ne sont pas systématiquement précisées. La transcription phonétique entre crochets est encore souvent incertaine, pour des raisons que nous avons énoncées dans la section consacrée à l'écriture. Par précaution, nous avons conservé aux signes *x* et *h* les valeurs [x] et [x^w] qui sont bien attestées dans les emprunts à l'égyptien, la consonne [x] étant le « kh » de l'arabe *Khaled*, bien qu'il semble que, dans certains cas, il s'agissait d'une nasale vélaire (« ng » de l'anglais *king*): cette nouvelle interprétation, exposée dans l'introduction de notre tableau des signes ci-dessus, est en effet un travail en cours. La voyelle [ə] est un « e » atone comme dans le français « le »; [e] est un « s » légèrement chuinté; [d] est un « d » rétroflexe, produit avec la langue retournée contre le palais, acoustiquement proche d'un « r » roulé.

<i>abese</i>	[əbeɛe]	gazelle
<i>abore</i>	[ambur]	éléphant
<i>abr</i>	[əbara]	homme (mâle)
<i>ant</i>	[annata]	prêtre (< égyptien)
<i>apede</i>	[əbede]	Créateur
<i>apote</i>	[upute]	ambassadeur (< égyptien)
<i>ar</i>	[ara]	jeune garçon
<i>are-</i>	[ar]	prendre, recevoir
<i>ark-</i>	[arak]	piller, razzier
<i>asr</i>	[əɛara]	viande, animal
<i>at</i>	[utta]	pain
<i>ato</i>	[attu]	eau
<i>bohe-</i>	[bux ^w e]	régner
<i>dime</i>	[dim]	vache

<i>dmkte</i>	[damakat]	offrande
<i>dxe-</i>	[daxe]	enfanter
<i>erike-</i>	[erikə]	engendrer
<i>he</i>	[x ^w e]	boire
<i>hr</i>	[x ^w ara]	nord
<i>kdi</i>	[kaɖi]	femme
<i>kdite</i>	[kaɖit], <i>kdise</i> [kaɖie]	sœur
<i>kdke, ktke</i>	[kandake]	Candace, reine-mère
<i>ked-</i>	[keɖa]	massacrer, découper
<i>kelw</i>	[kelawa]	et aussi
<i>kl</i>	[kala]	nourriture
<i>(e)l-</i>	[(e)la]	donner
<i>lh</i>	[lax ^w a]	grand, vieux
<i>mdxe</i>	[maɖaxe]	vierge (adj.)
<i>mete</i>	[məte]	jeune (< <i>mte</i>)
<i>mhe</i>	[maxu]	abondant, beaucoup
<i>mk</i>	[maka]	dieu, déesse
<i>mlo</i>	[malu]	bon, beau
<i>mlowi</i>	[malui]	santé
<i>ms</i>	[maɕa]	soleil
<i>mte</i>	[mate], <i>mse</i> [maɕe]	enfant
<i>nbr</i>	[nabara]	or (< égyptien)
<i>nob</i>	[nuba]	esclave, d'où Noba (locuteur de langue nubienne)
<i>nse</i>	[naɕ]	sacrifice
<i>ntke</i>	[natake]	force
<i>pelmos</i>	[balamuɕa]	stratège, chef de nome (< égyptien)
<i>perite</i>	[bərit]	administrateur de temple (< égyptien)
<i>peseto</i>	[bəɕentu], <i>pesto</i> [bəɕantu]	vice-roi (< égyptien)
<i>pete</i>	[bette]	serpent
<i>pi</i>	[bi]	lieu, endroit
<i>pqr</i>	[bak ^w ara]	prince
<i>purite</i>	[bawarit]	vie, force vitale
<i>qebese</i>	[kwəbəɕ]	leur (adj. possessif)
<i>qelile</i>	[kwəlil]	collier
<i>qese</i>	[kwəɕ]	son (adj. possessif)
<i>qo</i>	[k ^w u]	ce, cette; celui-ci, celle-ci
<i>qore</i>	[k ^w ur]	souverain (roi ou reine)
<i>qoresem</i>	[kwurəɕema]	épouse royale; prince consort

<i>sdk</i>	[ɕaɖaka]	voyage
<i>se</i>	[ɕe]	chaque
<i>sem</i>	[ɕema]	épouse
<i>ssor</i>	[ɕæɕura]	scribe (< égyptien)
<i>st</i>	[ɕata]	pied, paire de pieds
<i>ste</i>	[ɕate] ou [ɕote]	tuteur, mère
<i>tdxe</i>	[tadaxe]	enfant (d'une mère)
<i>teneke</i>	[tenekə]	ouest
<i>telepi</i>	[teləbi]	grenier, conteneur à grain
<i>tewiseti</i>	[twiɕti]	adoration (< égyptien)
<i>tke-</i>	[tak]	aimer
<i>tkk-</i>	[takaka]	piller, razzier
<i>tlt</i>	[talanta]	talent, unité de poids (< grec)
<i>tmey</i>	[tamia]	homme blanc (< égyptien?)
<i>tre-</i>	[tar]	donner, offrir
<i>wte</i>	[wat(ə)]	vie, existence
<i>wide</i>	[wiɖ(ə)]	frère
<i>wle</i>	[wal]	chien
<i>xlbi</i>	[xalabi]	taureau
<i>xr-</i>	[xara]	manger (du dur)
<i>xrpxne</i>	[xarabaxan]	gouverneur (< égyptien)
<i>yed</i>	[eɖa]	argent (métal ; < égyptien)
<i>yer</i>	[era]	lait
<i>yetmde</i>	[etamaɕe]	neveu, nièce (individu plus jeune dans la lignée maternelle)
<i>yireqe</i>	[irku]	sud
<i>yirewke</i>	[irəwak]	est (point cardinal)

noms de divinités

<i>Amésémi</i>	[əmeɕemi]	Amésémi (parèdre d'Apedemak)
<i>Amnbse</i>	[amannabæ]	Amon de Pnoub (< égyptien)
<i>Amni</i>	[amanai]	Amon (< égyptien)
<i>Amnote</i>	[amannute]	Amon de Thèbes (< égyptien)
<i>Amnp</i>	[amanaba]	Amon de Louqsor (confondu avec le suivant) (< égyptien)
<i>Amnpte</i>	[amannabatte]	Amon de Napata (< égyptien)
<i>Apedemk</i>	[əbedɕemaka]	Apédémak
<i>Agedise</i>	[akwəɖiɕe]	Khonsou, également forme lunaire d'Amon
<i>Ar</i>	[ara]	Horus (< égyptien)

<i>Aritene</i>	[aritene]	Ariténé (peut-être nom local de Rê-Harakhty)
<i>Asori</i>	[uɕuri]	Osiris (< égyptien)
<i>Atri</i>	[atarai]	Hathor (< égyptien)
<i>Ms</i>	[maɕa]	Mash (dieu-soleil local)
<i>Mt</i>	[mata]	Mout (< égyptien)
<i>Wos</i>	[uɕa]	Isis (< égyptien)

toponymes

<i>Aborepi</i>	[amburbi]	Musawwarat es-Sufra
<i>Adomn</i>	[aɖumana]	Arminna
<i>Akine</i>	[akinə]	Basse-Nubie
<i>Arome</i>	[ərumɛ]	Rome (= Égypte romaine)
<i>Atiye</i>	[attai]	Sedeinga
<i>Bedewi</i>	[beɖəwi]	Méroé (forme récente)
<i>Dor</i>	[dur]	Derr
<i>Medewi</i>	[meɖəwi]	Méroé (forme ancienne)
<i>Nlote</i>	[nalutə]	Karanóg
<i>Np̄te</i>	[nabatə]	Napata
<i>Pedeme</i>	[beɖemə]	1. Qasr Ibrim ; 2. Amara
<i>Phrse</i>	[bax ^w araɕ]	Faras
<i>Pilqe</i>	[bilaku]	Philae
<i>Qes</i>	[kwəɕa]	Koush
<i>Qomo</i>	[kumu]	Égypte (< égyptien)
<i>Sye</i>	[ɕai]	île de Saï
<i>Tene</i>	[tene]	Shablul
<i>Tbx</i>	[tabaxa]	el-Hassa (Giblab)
<i>Tebwe</i>	[təbawe]	Abaton (= Biggeh, île voisine de Philae)
<i>Tolkte</i>	[tulakat]	Naga

À quelle famille de langues appartient le méroïtique ?

Ainsi que nous l'avons relaté dans nos sections précédentes sur le déchiffrement du méroïtique et la recherche ultérieure, la question des langues apparentées a joué un rôle central, bien souvent plus dommageable qu'utile, dans le long chemin vers la traduction des textes. Mais, étant donné la disparition sans descendance de l'idiome de Méroé et l'absence de textes bilingues, il était inévitable que les savants cherchent des informations en dehors de l'analyse interne des textes, qui avait démontré ses limites. D'autres langues anciennes avaient été déchiffrées en grande partie par la méthode comparative. L'akkadien par exemple avait bénéficié de la comparaison avec les autres langues sémitiques. Le hittite était resté longtemps une énigme, jusqu'à ce que le philologue autrichien Bedřich Hrozný s'avisât en 1916 de le comparer avec les langues indo-européennes, malgré le scepticisme de ses collègues, ce qui guida les premiers pas vers le déchiffrement complet de la langue.

On se souvient que Griffith avait dans un premier temps privilégié la piste nubienne. Les langues nubiennes, parlées en Égypte et au Soudan, présentent en effet de nombreux traits communs avec le méroïtique. Mais l'examen du vocabulaire s'était révélé décevant. Griffith était notamment frappé de ce que le méroïtique possédât deux racines pour « engendrer » (*erike-*) et « enfanter » (*dxē-*) qui ne ressemblaient guère aux verbes nubiens pour « concevoir » (sans distinction entre les rôles du père et de la mère), en nobiïen et en vieux-nubien *unn-* et en dongolawi *uski*. Il ne pouvait savoir que les dialectes nubiens du Kordofan, alors presque inconnus, possédaient un verbe *ir/irki* signifiant « enfanter », « engendrer » qui expliquaient le vieux-nubien *ir-kane* « naissance », présent dans le *Lectionnaire* (recueil de textes pour les lectures des offices) qu'il avait pourtant publié en 1913. Sinon, le lien avec le méroïtique *erike-* lui aurait sauté aux yeux.

Aussi, après lui, privilégia-t-on la piste couchitique, en cherchant notamment du côté du bedja, du somali, de l'afar, etc. et ce malgré le peu de similitudes que présentent dans leurs structures ces langues avec le méroïtique. Fritz Hintze par la suite démontra que cette piste était illusoire, mais ferma la porte à toute comparaison en décrétant que la langue de Méroé était un isolat linguistique, comme le sumérien ou l'étrusque, auxquels on ne connaît aucune langue apparentée. Il réfuta notamment la tentative de la relier au groupe « soudanique oriental » (*l'Eastern Sudanic* de Greenberg), rameau central des langues nilo-sahariennes, que développa Trigger en 1964 dans un article, il est vrai mal étayé. Plus tard, dans une étude de 1989, Hintze revint sur ce problème et, sans rejeter totalement

l'hypothèse, précisa que l'on ne pouvait la prouver qu'en comparant le méroïtique à des formes reconstruites du soudanique oriental, c'est-à-dire en restituant tout d'abord les mots de la langue primitive à partir des langues actuelles, comme on l'a fait depuis longtemps pour l'indo-européen.

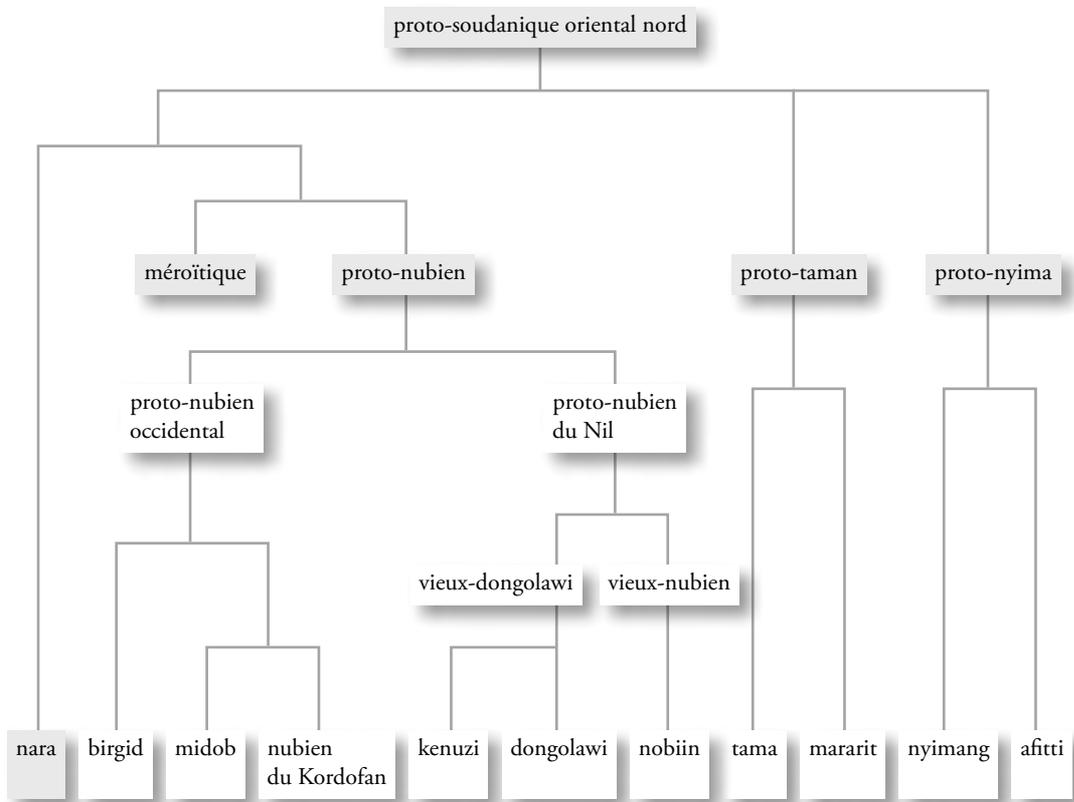
C'est cette méthode qui m'a permis de confirmer dans mon ouvrage, publié en 2010, *Le méroïtique et sa famille linguistique* — et de manière probante cette fois —, la thèse initialement soutenue par Bruce Trigger. Mes recherches ont bénéficié d'une situation beaucoup plus facile qu'en 1964. D'une part, le méroïtique, sa morphologie et son vocabulaire sont mieux connus. D'autre part, les efforts des linguistes de terrain pour étudier les langues nilo-sahariennes, dont les locuteurs sont souvent isolés et en petit effectif, ont permis d'en publier des descriptions plus précises et plus nombreuses que celles dont on disposait dans les années 1960.

Le nilo-saharien, le dernier des phylums (ou superfamilles, voir p. 343) postulés par Greenberg dans sa classification des langues d'Afrique, compte environ 120 idiomes très divers, répartis du nord au sud entre l'Égypte et la Tanzanie, de l'ouest à l'est entre le Niger et l'Éthiopie. Il se subdivise en plusieurs grandes familles (saharien, soudanique central, soudanique oriental), quelques groupes moins conséquents (maba, koman, kado) et plusieurs langues isolées (four, berta, kunama, gumuz). La famille soudanique orientale est le cœur du nilo-saharien et compte à son tour plusieurs groupes : le soudanique oriental nord, le nilotique, le surmique et des langues ou groupes dialectaux isolés : le jebel, le temeïn, le dadjo (ou daju). Le nilotique est un vaste ensemble réparti sur plusieurs pays, dont les langues les plus connues sont le massäï (Kenya/Tanzanie), le dinka (Soudan du Sud), le luo (Kenya, ethnie du père de Barack Obama). Le surmique est également représenté par de nombreuses langues parlées au Soudan du Sud et en Éthiopie, dans la vallée de l'Omo. Le groupe surmique le plus connu est la tribu des Mursi, célèbres pour les plateaux insérés dans la lèvre inférieure que portent les femmes.

Le **soudanique oriental nord** (en abrégé SON) est constitué de cinq langues ou groupes de langues : le **méroïtique**, le **nara**, le **nubien**, le **taman** et le **nyima**, qui s'articulent généalogiquement comme présenté page ci-contre.

— Le **nara**, autrefois appelé « barya », est parlé en Érythrée par environ 50 000 personnes au nord de la ville de Barentu, non loin de la frontière avec le Soudan.

— Le groupe **nubien**, parlé par 900 000 locuteurs, présente une variété importante, que l'on pourrait comparer au groupe des langues germaniques. Il compte une langue ancienne, le vieux-nubien, écrite à l'aide de caractères coptes complétés de quelques signes méroïtiques. Elle était parlée



au nord du royaume chrétien de Makouria, entre la première et la troisième cataracte du Nil. La littérature connue est pour l'essentiel constituée de textes religieux. Son descendant actuel est le nobiin, parlé sur le même territoire et souvent appelé « mahasi » au Soudan. Entre la troisième cataracte et la grande boucle du fleuve, de part et d'autre de la ville de Dongola au Soudan, se situe le dongolawi (appelé localement « andaandi »), une langue nubienne assez différente: il n'y a pas d'intercompréhension avec les locuteurs du nobiin. Une ancienne colonie venue de Dongola au XIV^e siècle de notre ère s'est établie près d'Assouan en Égypte, introduisant la langue dongolawi qui a évolué en un dialecte légèrement différent, le kenuzi (appelé localement « mattoki »). Les autres langues nubiennes sont parlées à l'ouest du Soudan: au nord des Monts Nouba, dans la province du Sud-Kordofan, se situe un ensemble de dialectes désigné sous le nom de « nubien du Kordofan » et localement appelé « ajang ». Le plus connu est le dilling, parlé autour de la ville du même nom. Enfin, le midob et le birgid (presque éteint aujourd'hui) sont respectivement localisés dans les provinces du Darfour du Nord et du Darfour du Sud.

— Le groupe **taman** se situe à cheval sur le Soudan et le Tchad et se compose de deux groupes dialectaux, le tama et le mararit, parlés par près de 150 000 locuteurs.

— Enfin, le groupe **nyima** comprend deux parlers des Monts Nouba, le nyimang (dialectes ama et mandal) et l'afitti, avec près de 80 000 locuteurs.

Parmi toutes ces langues, très peu disposent d'une description satisfaisante. C'est surtout pour les langues nubiennes qu'il existe de bonnes grammaires et des dictionnaires. Mais la situation s'améliore, en partie grâce aux projets linguistiques de l'université de Cologne et à ceux que j'ai personnellement conduits ou initiés.

La dispersion des langues SON entre l'Ennedi au Tchad et la vallée du Nil au Soudan est expliquée, comme nous l'avions évoqué dans notre premier chapitre, par la dessiccation d'un affluent du Nil, le Wadi Howar, entre le quatrième et le deuxième millénaire avant notre ère, obligeant les populations établies sur les rives à se réfugier dans des zones plus hospitalières à l'est, au sud et à l'ouest de la rivière disparue. Quant aux locuteurs du nara (ex-Baryas), isolés en Érythrée où ils sont attestés depuis la fin de l'Antiquité (ils sont cités dans la stèle d'Ézana dont le texte figure aux p. 326-327, à la fin du chapitre précédent), ils ont très probablement transité par le Nil, puis l'Atbara, qui porte leur nom : cet affluent, aujourd'hui le dernier à rejoindre le fleuve, est connu dans les transcriptions des géographes alexandrins sous la forme *Astaboras* ou *Astabaras*, ce qui signifie « la rivière des Baryas » (méroïtique classique **ato Bres-o*).

Toutes les langues SON ont conservé des structures très proches : elles ne possèdent pas de genre grammatical, le verbe est à la fin de la phrase, l'adjectif suit le nom, le génitif précède le substantif qu'il détermine. Elles utilisent des postpositions et non des prépositions et recourent le plus souvent à des suffixes et non des préfixes. Dans le domaine morphologique, on trouve un article suffixé de forme *-r ou *-l, soit opérationnel (méroïtique, taman), soit vestigiel (nubien, nara) ; une négation **ma* (toutes les langues, sans lien génétique avec la négation arabe *ma*), une marque d'accusatif en *-g, ici encore opérationnelle (nubien, taman, nyimang) ou vestigielle (méroïtique, nara) ; un suffixe de pluriel pronominal en *-gu (nubien, nara, taman) qui a en méroïtique évolué en *-ba*, par exemple dans l'article pluriel *-leb*, suivant un processus bien connu en linguistique, notamment dans les langues indo-européennes (cf. gaulois *bana*, « femme », vs. grec *gunê* ; roumain *limbă*, « langue », du latin *lingua*).

Dans le domaine lexical, la grande distance chronologique qui sépare ces langues a largement érodé le vocabulaire initial. Les traductions des termes les plus basiques du méroïtique sont, de plus, encore peu nombreuses. Toutefois, les correspondances sont édifiantes, particulièrement

avec le nubien qui est le groupe génétiquement le plus proche. On citera les exemples suivants, où le proto-nubien est la langue nubienne originelle, reconstruite à partir des langues modernes et du vieux-nubien, et où le proto-SON désigne les formes reconstruites pour l'ensemble du soudanique oriental nord.

	méroïtique		proto-Son	proto-nubien
<i>are-</i>	[ar]	« prendre »	*ar-	*aar-
<i>kdi</i>	[kadʒi]	« femme »	*kadi / *kari	*kari
<i>ms</i>	[maɛa]	« soleil »	*masi	*eesi (*m initial amui)
<i>wide</i>	[wid(ə)]	« frère »	*wer-	*weri
<i>wle</i>	[wal]	« chien »	*wel	*wel

Il ne fait pas de doute que cette découverte récente va accélérer les progrès dans la compréhension de la langue méroïtique et la traduction des textes. Toutefois, la comparaison linguistique en ce domaine doit être conduite avec précaution. Les racines SON, en effet, sont souvent brèves et comportent un inventaire réduit de phonèmes, tant consonnes que voyelles, si bien que de nombreux homonymes existent : *ar- par exemple est la forme reconstruite pour « prendre », mais aussi pour « enfanter », « engendrer » (cf. méroïtique *eri-ke*). Il est probable que ces homonymes étaient souvent distingués par des tons, hauts ou bas, qui sont attestés dans toutes les langues SON modernes et devaient aussi exister en méroïtique, bien qu'ils ne soient pas notés dans l'écriture, comme plus tard en vieux-nubien. Pour toutes ces raisons, on devra continuer à encadrer l'usage de la comparaison linguistique par les méthodes traditionnelles fondées sur l'analyse contextuelle des textes et une bonne connaissance des réalités de la civilisation méroïtique.

Les textes méroïtiques beaucoup d'épithaphes et peu de littérature

Les quelque deux mille inscriptions actuellement retrouvées entre le sud de l'Égypte et le nord du Soudan ne peuvent se comparer, ni quantitativement, ni qualitativement, avec l'abondante documentation disponible en égyptien. Nous avons précédemment invoqué le moindre recours à l'écrit dans le royaume koushite, mais d'autres raisons expliquent cette situation. La population était moins nombreuse, de l'ordre de 900 000 habitants pour Koush, contre 4 à 5 millions pour l'Égypte, bien que ces chiffres doivent être pris *cum grano salis*. D'autre part, les fouilles sont plus récentes et moins nombreuses au Soudan. Enfin, le climat soudanais, au moins sous la boucle du Nil, alterne des périodes de chaleur intense et des épisodes

Un exemple de texte méroïtique l'építaphe de la dame Wiritélito

Cette stèle funéraire a été découverte lors des fouilles que Woolley et Randall-MacIver effectuèrent entre 1908 et 1910 sur la grande nécropole de Karanóg, en Basse-Nubie. La localité était en effet à l'époque tardive le siège des vice-rois de Nubie, représentant le pouvoir central dans le nord du royaume. La stèle de Wiritélito a été retrouvée à l'avant de sa pyramide (G 217), dans les ruines de la chapelle funéraire. Elle se présente comme un bloc rectangulaire, muni d'un bec (apex) sur le côté supérieur, et entièrement couvert de signes. Le cadre gravé sur le champ de la stèle, divisé en douze lignes par des traits horizontaux, n'a pas suffi à placer l'ensemble de l'építaphe prévue. Il a fallu recourir, comme il est usuel pour les tables d'offrandes mais exceptionnel pour les stèles, aux bords extérieurs, où la fin de l'inscription court dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Le style paléographique des signes indique une date dans la seconde moitié du III^e siècle de notre ère.

Le texte avait été publié en 1911 par Griffith dans *Karanóg*. Il est enregistré au *Répertoire d'épigraphie méroïtique* sous le numéro REM 0289. Nous en présentons ici une relecture et une traduction en petite partie lacunaire, car le sens de certains titres et fonctions exercés par des parents de la défunte (*senete, soni, atos*, etc.) n'est pas entièrement clair. Les deux points transcrivent le séparateur de mots, dont l'usage n'est pas constant, les nombres en exposant correspondent à la numérotation des lignes puis des côtés de la stèle. Les contractions dues à la loi de Griffith (voir notre section grammaticale ci-dessus, p. 355 sq.) ont été développées pour que le lecteur puisse percevoir la composition des groupes nominaux : *kditowi*, « elle était la sœur » (ligne 10), est ainsi transcrit *kdisel-owi*, et *kdisebetowi*, « elle était leur sœur », (ligne 12) est transcrit *kdisel-bese-l-owi*.

le Soudan

366

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



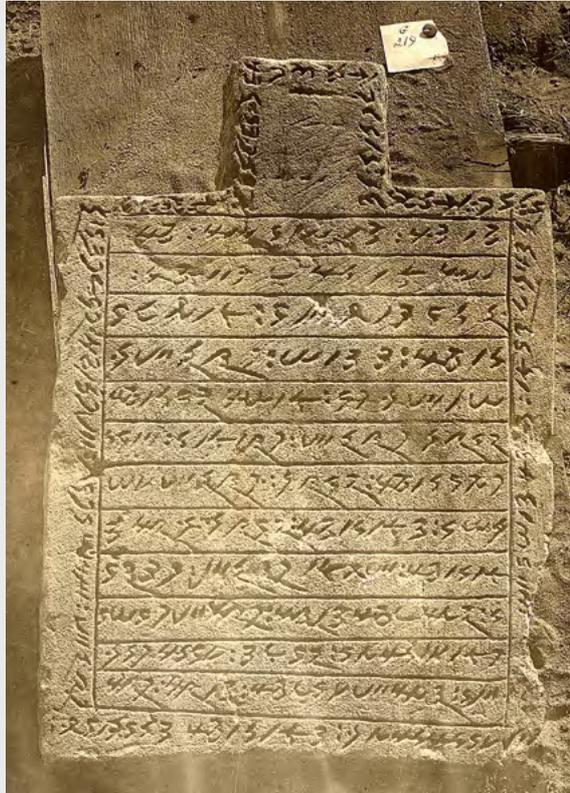
Table d'offrandes

de la dame Wiritélito
(orthographié Wirétélito)
REM 0219, fonds Leclant.

Table d'offrandes

d'Arétéli, fils
de la dame Wiritélito.
REM 0220, fonds Leclant.





Stèle

de la dame Wiritelito,
nécropole de Karanóg,
seconde moitié
du III^e siècle apr. J.-C.,
REM 0289,
fonds Leclant.

4ḏ : 4||| 9ω / 3 : 43 / 8¹
 : 4ḏ / 17 Ḳ 4514 4ω²
 9 < 2914 : 9||| 2 / 7 9 5 5³
 ḡ V||| 13 3 : ω / 33 : 8 / 5⁴
 : 4ḏ / 5 9 3 4ω 14 : 9 3 ḡ V||| / ω⁵
 ḡ 9 ||| : 514 / 13 : V||| 13 3 ḡ 13 5 2⁶
 ω 5 : V||| 13 3 : ḡ 13 5 2 : 4ḏ / 5 9 2 3⁷
 3 : 4 13 ḡ : ḡ 13 5 2 : 4ḏ / 514 3 : 5ω ḡ⁸
 9 3 3 3 : V||| 13 3 : 14 2 V||| : 4ḏ / 514⁹
 9ω 9 3 V||| 4 13 : 4 13 / 3 : 4ḏ Ḳ 4 2 3 : 5¹⁰
 ḡ 9 3 4 5 9 5 : 3 / ḡ 5 2 : 9 2 4 5 / V||| 14 3¹¹
 4 13 3 : 4 13 / 3 : 4ḏ Ḳ 9 5 4 2 3 : 9 |||¹²
 : 2 9 / 7 9 5 3 4ḏ / 514 3 : ḡ 2 4 5 4 5 9 5 : V|||¹³
 14 3 3 3 Ḳ 5 2 : 4ḏ / 5 3 V||| : 2 9 3 9ω 4 ||| : V||| 13 3¹⁴
 : 14 9 3 9 3 / 3¹⁵
 43 14 : 9 3 3 ḡ 5 2¹⁶
 3 14 : 5 / 5 < : 14 9 3 ω <¹⁷
 : 5 3 5 < : 14 9 3 5¹⁸
 ||| 9ω / 3 : 43 8 : 14 9 3 < ḡ 43 14¹⁹

: 40 / 17 4 414 4ω 2 40: 411 9ω / 3: 43 / 0 1

¹Wos-i: Sorey-i: Wi²ritelito q-owi:
Isis+ô! Osiris+ô! Wiritélito celle-ci est;

: 0 / 5 4 9 < 2 9 14: 9 111 2 / 17 9 5 3

³Pleqneye: tedxe- 4-l -owi:
de Baléqonéyé fille enfantée la (elle) est;

: 40 / 5 9 3 4ω 14: 9 3 7 111 / ω 5 7 111 2 13: ω / 33

ssor: Mnp-se T⁵rosetme: terike -l -owi:
du scribe Amanap+de Tarusetamé fille engendrée la (elle) est

: 40 / 5 9 2 3 7 9 9 111: 5 14 / 13: 111 2 13 7 13 5 2 6

⁶ant: Mnp-se: Mnotel: yet⁷mde -l -owi:
du prêtre Amanap+de Manutela nièce la (elle) est;

: 40 / 5 14 3: 5 ω 7 8 ω 11: 111 2 13: 7 13 5 2

ant Mnp-se: Br⁸trl: ste -l -owi:
du prêtre Amanap+de Baratarala tutrice (= mère) la (elle) est;

: 40 / 5 14 9 3: 4 13 7: 7 13 5 2

ant: Tni: s⁹te -l -owi:
du prêtre Tani tutrice (= mère) la (elle) est;

: 40 4 2 3: 5 10 9 3 3 3: 111 2 13: 14 2 111

senete: Mnp-se: Mske¹⁰l: kdise -l -owi:
du senete (titre) Amanap+de Mashakéla sœur la (elle) est

: 9 111 12 9 9 3 4 5 9 11: 3 / 7 5 2: 9 2 4 5 / 11 14 3 11 9 ω 9 3 111 4 13: 4 13 / 3

soni: Mni-se Mere¹¹mtebolide: atos: Belimet¹²ye:
du soni (titre) Amon+de Mérématébolidé atusha (titre) Bélimétayé

: 40 4 9 11 4 2 3

kdise -be-se -l -owi:
sœur eux+de la (elle) est;

40 / 5 14 3: 7 2 4 5 4 5 9 11: 111 13 4 13: 4 13 / 3

soni: Mni¹³-se Belilidit: ste -l -owi:
du soni (titre) Amon+de Bélilidata tutrice (= mère) la (elle) est;

: 40 / 5 3 111: 2 9 3 9 ω 4 111: 111 2 13 14: 2 9 / 17 9 5 3

sleqene: ¹⁴Mnp-se: Yiremene: sem -l -owi:
du shalqun (titre) Amanap+de Yirémène épouse la (elle) est;

le Soudan

368

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

<i>ato</i>	<i>mhe</i>	<i>p¹⁵so-he-kete</i>	: 15 9 3 9 3 / 3 ¹⁵ 4 3 3 3 4 5 2
eau	abondante	faites qu'(elle) boive;	
¹⁶ <i>at</i>	<i>mhe</i>	<i>psi-¹⁷xr-kete</i>	: 15 9 3 ω < ¹⁷ 4 3 4 3 3 3 7 5 2 ¹⁶
pain	abondant	faites qu'(elle) mange;	
<i>x-</i>	<i>mlo</i>	<i>-l:</i>	: 15 9 3 5 ¹⁸ 3 4 3 5 / 5 < ¹⁷ <i>p-h<o>¹⁸l-kete</i> :
repas	bon	un	faites que (lui) soit servi;
<i>x-</i>	<i>lh</i>	<i>-l:</i>	: 15 9 3 < 5 4 3 4 ¹⁹ 5 3 3 < ¹⁹ <i>psi-tx-kete</i> :
repas	grand	un	faites que (lui) soit offert;
<i>W[o] s-i</i>	<i>Sorey-i</i>		/// 9 ω / 3: 4 3 // // 6
Isis+ô!	Osiris+ô!		

« Ô Isis, ô Osiris! Voici Wiritélito.

Elle a été enfantée par Baléqonéyé; elle a été engendrée par le scribe d'Amanap (Amon de Napata) Tarusetamé.

Elle était la nièce de Manutéla, prêtre d'Amanap. Elle était la mère de Baratarala, prêtre d'Amanap. Elle était la mère du prêtre Tani. Elle était la sœur de Mashakéla, *senete* d'Amanap. Elle était la sœur de Mérématebolidé, *soni* d'Amon et de l'*atusha* Bélimétayé. Elle était la mère de Bélilidata, *soni* d'Amon. Elle était l'épouse de Yirémène, *shalqun* d'Amanap.

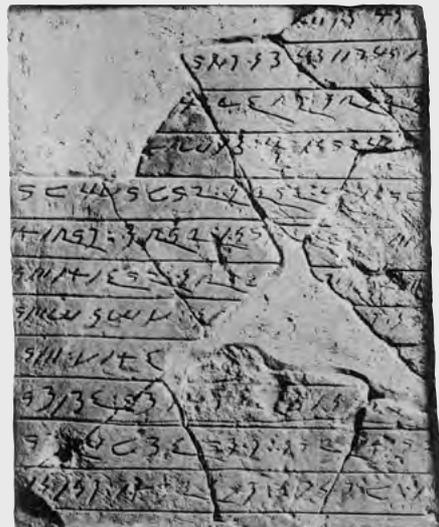
Faites qu'elle boive de l'eau en abondance! Faites qu'elle mange du pain en abondance. Faites-lui servir un bon repas! Faites-lui offrir un grand repas, ô Isis, ô Osiris! »

L'épithète suit parfaitement le schéma prototypique des textes funéraires méroïtiques: invocation à Isis et Osiris, nomination de la défunte, puis de sa mère et de son père, longue description de sa situation sociale, en tant que nièce, mère, sœur et épouse de notables, bénédictions A (eau), B (pain) et C (« le bon repas »), auxquelles s'ajoute la rare bénédiction D, celle du « grand repas », qui fait toutefois doublon avec la précédente. Le texte se termine par une reprise d'invocation assez fréquente.

La dame Wiritélito appartient à la classe sacerdotale de la cité de Karanóg et provient d'une famille suffisamment aisée pour que ses membres les plus influents aient été inhumés sous des pyramides de briques de bonne taille (3,20 m d'arête pour celle de Wiritélito). Sa tombe a été pillée et la superstructure s'est effondrée, mais, outre la présente stèle, on a retrouvé à proximité une table d'offrandes à son nom, où il est cette fois orthographié Wirétélito (REM 0219). Elle n'appartient pas toutefois à la classe dirigeante, ne citant aucun vice-roi (*peseto*) ou prince (*pqr*) dans sa lignée.

Deux autres épitaphes de sa famille sont connues : la table d'offrandes et la stèle (REM 0220 et 0221) d'un de ses fils, Arététéli, prêtre d'Amanap, curieusement non cité ici, peut-être parce qu'il était trop jeune au décès de sa mère. La plupart des membres de cette famille appartient au personnel du temple local d'Amanap, c'est-à-dire Amon de Napata, bien qu'originellement le nom repose sur un jeu de mots entre l'égyptien *Jmn n Jp.t*, « Amon de Louqsor », et *Jmn (n) Npt*, « Amon de Napata ». Un oncle de Wiritélito, Manutéla, exerçait déjà la fonction de « prêtre d'Amanap ». Un de ses frères a servi le même dieu, bien que son titre (*senete*) soit de sens obscur. Elle a épousé un « shalqun » (peut-être « chef de district ») rattaché au même temple.

Au moins deux de leurs enfants (dont Arététéli, non mentionné ici) ont hérité du titre de « prêtre d'Amanap ». L'épitaphe de Wiritélito est un des principaux documents qui atteste de la transmission des charges dans la lignée maternelle, ce qui constitue une rupture par rapport à la tradition égyptienne, où la lignée paternelle était privilégiée, les fils héritant généralement des fonctions de leurs pères.



Stèle d'Arététéli,

fil de la dame Wiritélito.

REM 0221, d'après Griffith,

Karanóg, 1911.

◀ pluvieux parfois diluviens, ce qui est extrêmement dommageable à la conservation des éléments organiques. Or, l'évolution des signes cursifs méroïtiques au fil des siècles, avec des tracés moins anguleux et des queues de signes de plus en plus allongées, montre que les scribes ont adapté leurs graphies à une écriture effectuée au pinceau et non au ciseau des lapicides. Il faut en déduire que le papyrus était un support courant, quoique les seuls exemplaires de papyri méroïtiques connus aient été trouvés à Qasr Ibrim, en Nubie égyptienne, et récemment publiés par Jochen Hallof. Plus au sud, le matériau ne s'est probablement pas conservé, bien que nous ne soyons pas à l'abri d'heureuses surprises dans des fouilles à venir. Le support d'écriture le plus fréquemment retrouvé, parce que le mieux conservé, est évidemment la pierre, qu'il s'agisse de monuments funéraires ou de murs de temples. On possède aussi de nombreux ostraca, tessons de céramiques qui fournissaient un support bon marché, où les textes sont généralement tracés au pinceau. Des inscriptions sur cuir et sur métal ont aussi été découvertes, en nombre plus réduit.

Les épitaphes, il est vrai souvent longues et détaillées, constituent près de 40 % du total des textes. Elles se présentent sur deux types de monuments, les stèles funéraires et les tables d'offrandes. Sur ces dernières, l'inscription court généralement le long des bords, le centre étant consacré à la représentation des offrandes, pains ronds, aiguères d'où s'écoule un filet d'eau, fleurs de lotus, etc. Elles suivent le plus souvent un schéma constant : invocation à Isis et Osiris, nomination du défunt, filiation maternelle et paternelle, description sociale de l'individu par l'énoncé de ses fonctions et de ses liens familiaux avec des parents prestigieux dont les titres sont donnés, bénédictions finales généralement au nombre de trois, celle garantissant de l'eau au défunt (formule A), celle du pain (formule B) et celle du « bon repas » (formule C). La partie descriptive est évidemment plus ou moins développée selon le rang et la famille de l'individu : elle est souvent une source d'informations précieuses sur la société provinciale du royaume koushite. Curieusement, elle est absente dans le Sud, par exemple à Méroé, pourtant siège du pouvoir central, où les épitaphes, y compris celles des souverains, sont extrêmement laconiques. Les inscriptions funéraires sont les mieux comprises parmi les textes méroïtiques, en raison de leur contenu stéréotypé et d'une focalisation sur elles de la recherche depuis l'époque de Griffith.

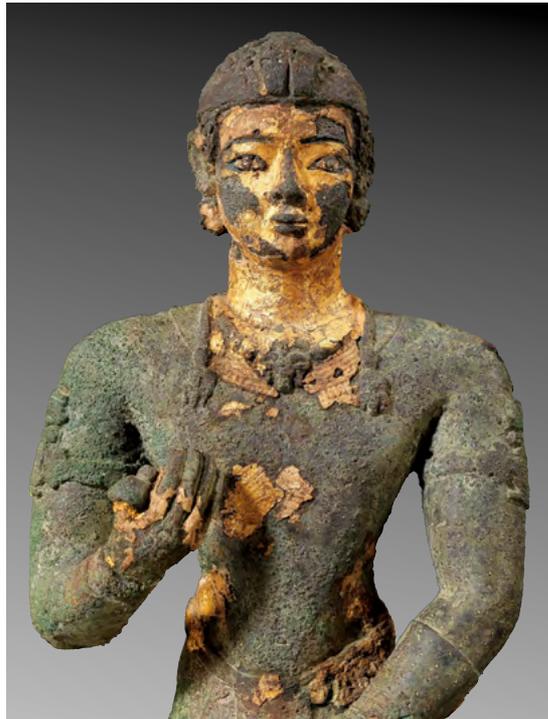
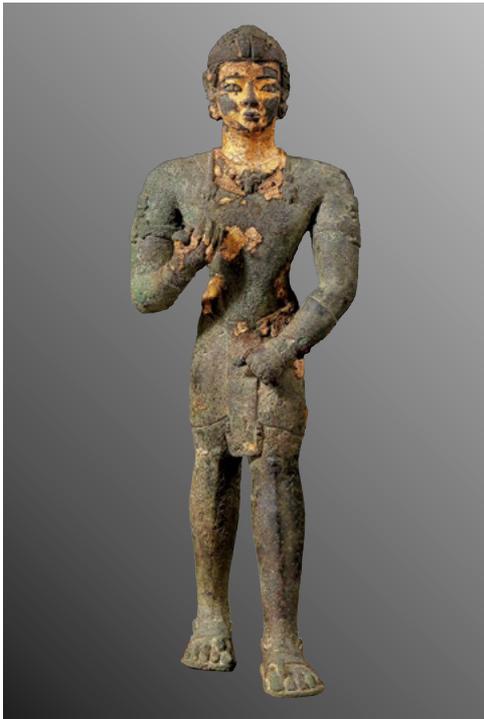
Une autre catégorie de textes, historiquement importante mais peu nombreuse, est celle des inscriptions royales. Généralement gravées sur des stèles de grès ou de granite, plus rarement sur des murs de temples, elles sont au nombre d'une vingtaine. Les plus célèbres sont celles du roi Tanéyidamani, datant du milieu du II^e siècle av. J.-C., aujourd'hui

à Boston, celle de la Candace Amanirénas et du prince Akinidad, peu avant le début de notre ère, aujourd'hui conservée à Londres, et l'inscription murale du roi blemmye Kharamadoyé, au début du ^ve siècle, gravée dans le temple de Kalabcha en Égypte. Elles poursuivent en méroïtique la tradition napatéenne des chroniques de règne rédigées en égyptien, avec quelques différences notables : elles ne comportent pas de repères chronologiques par années régnales par exemple. Leur contenu semble très similaire : après un protocole initial détaillant les titres du souverain et un éloge de sa personne, se développe une série de narrations où alternent les actes de piété envers les dieux et les campagnes militaires contre les rebelles ou les peuples ennemis. Il s'en faut de beaucoup que ces textes, dont le vocabulaire et la morphologie riches défient notre faible connaissance de la langue, soient aussi bien compris que les épitaphes.

Le corpus des textes religieux gravés dans les temples, où ils légendent les représentations des souverains et des dieux, a la particularité d'être entièrement rédigé en méroïtique hiéroglyphique, alors que les autres types d'inscriptions sont presque tous en cursive. La plupart d'entre eux, que ce soit à Naga, Méroé, Dangeil, Barkal ou Amara, datent du règne conjoint de la Candace Amanitoré et du roi Natakamani, vers 60 apr. J.-C. Les temples comportent aussi très souvent des graffiti pieux en cursive, appelés « proscynèmes », tracés par les pèlerins dans les parties de ces monuments ouvertes aux profanes. Le temple d'Isis à Philae en est particulièrement riche, mais on en trouve aussi beaucoup à Kawa, Méroé et el-Hassa. Un type de graffiti assez commun accompagne la représentation d'un pied ou deux, parfois chaussés de sandales : le texte, connu aussi en démotique et en grec, informe le visiteur que « ce pied qui appartient à Untel a été gravé en présence d'Isis » (ou d'un autre dieu). Il témoigne que le pèlerin est bien venu en personne adorer la divinité.

Un autre type de texte religieux, délivré par le clergé des temples contre rémunération, assure une protection divine contre les malheurs de la vie. Ce sont les « décrets oraculaires amuletiques », qui perpétuent dans le royaume de Méroé une tradition attestée en Égypte au début du premier millénaire avant notre ère. Après une introduction codifiée, ils énumèrent les dangers auxquels, par décret divin obtenu par oracle, échapperont leurs bénéficiaires, bien que cette partie du texte nous soit incompréhensible et que seuls les parallèles égyptiens nous permettent de l'affirmer. Plusieurs d'entre eux sont attestés sur les papyri retrouvés à Qasr Ibrim, d'autres ont été recopiés sur des ostraca, conservés dans les maisons de particuliers, ou même sur des bandelettes de cuir que l'on nouait sur le bras en guise de talisman. Une coutume similaire s'est conservée en Afrique, notamment en terre d'Islam, des sourates du Coran ayant remplacé les décrets divins.

Les textes utilitaires étaient inscrits sur des tessons de poterie ou ostraca : on a retrouvé ainsi des comptes administratifs ou commerciaux qui sont notre principale source sur le système de numération méroïtique. De courtes inscriptions tracées sur des objets, majoritairement des vases en contexte funéraire, nous sont aussi parvenues. Elles indiquent le nom et le titre du dédicateur de ces offrandes ou, dans d'autres cas, le contenu. Une des rares inscriptions bilingues provient ainsi de jarres retrouvées brisées dans les chambres funéraires de la reine Nahirqo à Méroé (pyramide Beg. N. 11). Elle précise en démotique égyptien le contenu : *jrp n Kmy*, « vin d'Égypte », et est paraphrasée en méroïtique : *Qomo-s-o*, « cela vient d'Égypte ». Avec un texte aussi succinct, on est évidemment bien loin de la Pierre de Rosette! ■



Le roi archer. Tabo, île d'Argo, cour du grand temple. Sculpture méroïtique datant soit du III^e siècle av. J.-C., soit, plus probablement, du règne de Natakamani (I^{er} siècle de notre ère) : ce dernier ayant construit à Tabo, cette seconde hypothèse paraît la plus plausible. Khartoum, musée national du Soudan, SNM 24705.



**batailles sur
les ruines de Méroé**

Blemmyes et Nubiens :

les royaumes postméroïtiques

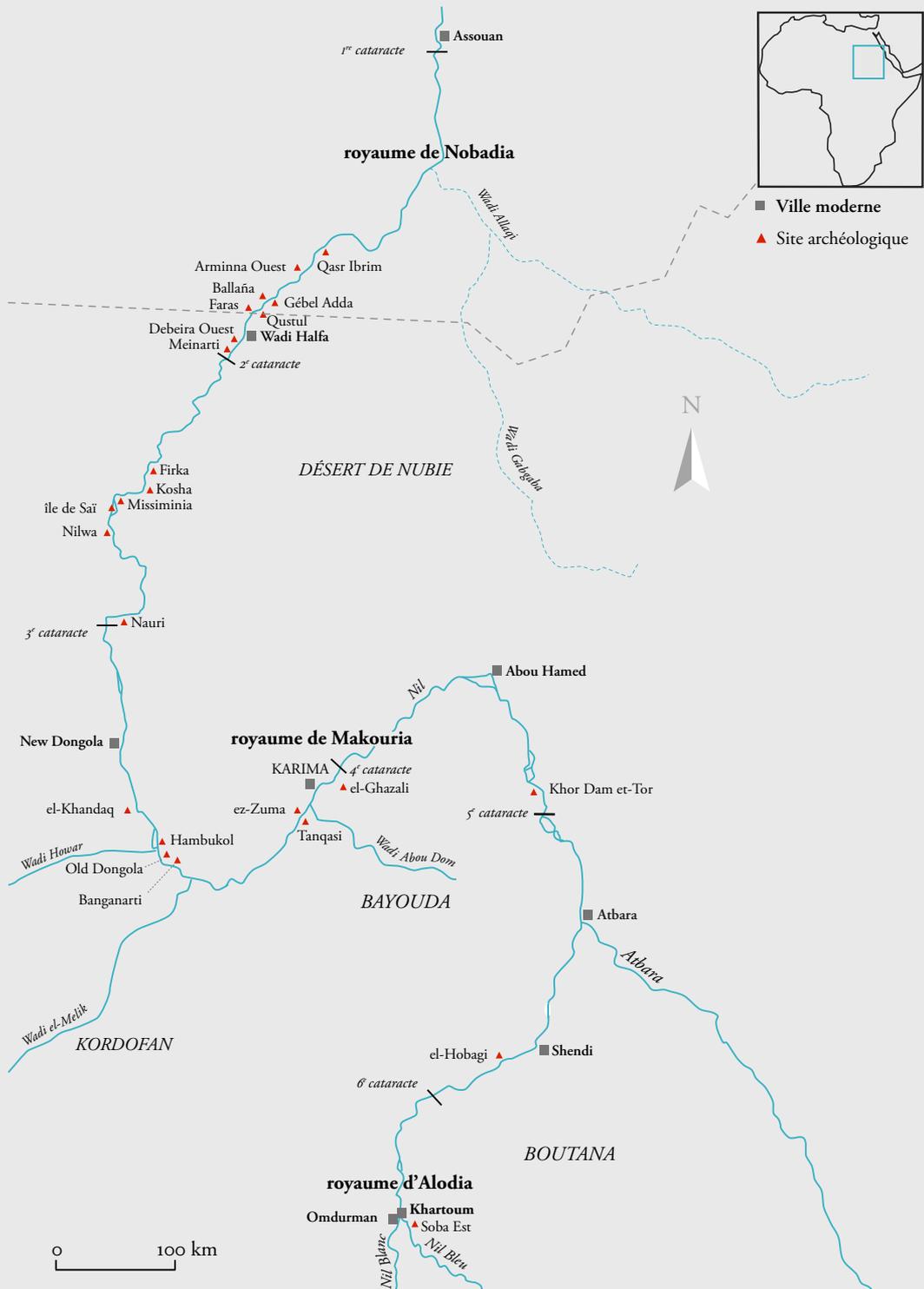
350-543 apr. J.-C.

La période qui suit la chute du royaume de Méroé et s'étend jusqu'à la conversion officielle au christianisme des États qui ont pris son relais constitue deux siècles que l'on qualifie souvent d'« obscurs », entre 350 et 550 de notre ère. Les sources historiques qui les éclairent quelque peu ne concernent en effet que la Basse-Nubie. Il s'agit de textes d'historiens grecs ou de documents locaux, généralement aussi en grec. À la lecture de ces témoignages, trois acteurs se partageaient alors le pouvoir sur la région : les Blemmyes et les Noubades (ou Nobades) sur le terrain et, depuis son territoire en deçà de la première cataracte, auquel s'ajoutait la petite principauté autour des temples de Philae, l'Empire romain, dont la principale préoccupation était de contrer les raids que lançaient régulièrement les Blemmyes et les Noubades sur les villes du sud de la Haute-Égypte. Les Méroïtes ne sont plus cités comme une entité politique, alors qu'ils constituaient certainement la masse de la population.

Les sources archéologiques ne fournissent également que des informations partielles. Aucun complexe cultuel n'a été retrouvé jusqu'ici et très peu d'habitat. On connaît surtout des sites funéraires, qui marquent à la fois une rupture et une continuité par rapport aux enterrements méroïtiques. La forme pyramidale est abandonnée au profit du tumulus qui, particulièrement dans le sud du royaume koushite, n'avait jamais été totalement évincé ; la position contractée pour les corps des défunts, devenue très rare en raison de l'utilisation de cercueils à l'imitation de l'Égypte, refait son apparition ; les textes funéraires disparaissent. En revanche, y compris dans les enterrements des princes noubas, le rite funéraire, comprenant des libations et des sacrifices, est conservé ; le matériel inhumé avec le défunt est très proche de celui des tombes méroïtiques et il ne fait pas de doute que tout ou partie de la religion funéraire koushite est adopté par les nouveaux arrivants. On observe au nord une recrudescence des « morts d'accompagnement », c'est-à-dire de personnes sacrifiées pour accompagner les princes dans l'Au-delà. Les grands absents de l'archéologie funéraire sont en revanche les Blemmyes, dont les chefs ne peuvent être associés de manière certaine avec aucun des cimetières retrouvés jusqu'à présent. Les pionniers de l'archéologie postméroïtique, notamment Reisner puis les Britanniques W. B. Emery et L. P. Kirwan, qui fouillèrent les tombes princières de Qustul et Ballaña en Basse-Nubie, ne pouvant décider de l'ethnie des défunts dans les sépultures qu'ils excavèrent, employèrent la désignation commode de « Groupe X » pour cette culture tardive, un terme que l'on retrouve encore utilisé dans certains travaux.

La continuité culturelle entre le méroïtique et la période suivante a amené plusieurs spécialistes, au premier rang desquels l'archéologue français Patrice Lenoble, à s'interroger sur la réalité de la « fin de Méroé » :

le Soudan, de la chute de Méroé au royaume Fung



Claude Rilly, J. Picard, D. Bonardelle (CNRS-Llacan)

- ◀ ne pouvait-on pas considérer que la civilisation méroïtique avait perduré au-delà de la chute de la capitale, sous de nouveaux monarques issus des tribus désormais maîtresses du territoire? Cette hypothèse s'accompagnait d'une réinterprétation de l'État méroïtique comme un Empire composé de plusieurs royaumes et dont le *gore*, «souverain», aurait été l'empereur. Cette thèse, qui s'appuyait sur trop peu d'éléments, est maintenant quasiment abandonnée. Le terme de «méroïtique postpyramidal», forgé par Lenoble pour entériner cette continuité et se substituer à celui de «Groupe X», a fait place aujourd'hui de manière presque unanime à l'appellation «postméroïtique».

Les nouveaux maîtres de la Basse-Nubie : Blemmyes et Noubades

Les nouveaux venus sur les rives du fleuve ne sont pas des inconnus : nous les avons croisés à maintes reprises dans les chapitres précédents, car ils ont, depuis des siècles, compté au nombre des adversaires des souverains napatéens et méroïtiques.

Les Blemmyes étaient un peuple couchitique ancien apparenté aux actuels Bedjas, une population originellement nomade, aujourd'hui séparée en plusieurs groupes depuis le sud de l'Égypte jusqu'en Érythrée, mais principalement à l'est du Soudan. Leur première mention se trouve dans la stèle que le roi napatéen Anlamani fit ériger à Kawa à la fin du VII^e siècle av. J.-C., où il relate sa campagne militaire contre les Bulahau (*Bw-l-hj-ju*). Un siècle plus tard, vers 513, apparaît en Haute-Égypte, dans le papyrus démotique Rylands IX, le terme *Blhlm*, «Blemmye», qui qualifie un chef de la police au service du vizir. Son rang élevé dans la hiérarchie montre l'intégration dans le royaume pharaonique de familles d'immigrants blemmyes, peut-être réfugiées en Égypte à la suite des campagnes napatéennes. Son nom égyptien, Ouahibrê-Merenrê, qui n'est autre que le nom de couronnement de Psammétique I^{er} (664-610), est sans doute un hommage au roi qui accueillit ses aïeux. Par la suite, les Blemmyes sont cités dans les textes égyptiens sous diverses variantes : *Blhm*, *Blhw*.

Dans les sources napatéennes, ils semblent disparaître après le règne d'Anlamani mais il est très probable, comme nous l'avons proposé dans nos sections consacrées aux rois Harsiotef (voir p.175 sq.) et Nastasen (voir p.179 sq.) (IV^e siècle av. J.-C.), que le terme de *Lehlehes* ou *Rehrehes* qui désigne les plus dangereux de leurs adversaires est un nom péjoratif donné par les Koushites au même peuple. Dans les sources grecques, le mot «Blemmyes» apparaît au III^e siècle : selon le géographe

alexandrin Ératosthène, ils vivent entre le Nil et la mer Rouge et sont vassaux des rois koushites. Ils sont voisins des Troglodytes (sans doute les ancêtres des Bedjas proprement dits), qui habitent plus près des côtes. Par la suite, il semble que certains géographes gréco-romains aient confondu Blemmyes et Troglodytes. Ainsi, pour Pline l'Ancien, les Blemmyes sont des êtres étranges qui ne possèdent pas de tête et ont les yeux et la bouche fixés sur le thorax. Mais il mentionne bien, entre Nil et mer Rouge, les Troglodytes comme des êtres humains normaux, sinon qu'ils sont d'une incroyable vitesse à la course à pied et parlent par cris, une caractéristique que Pline a empruntée à Hérodote.

Les Blemmyes disposaient bien entendu d'une véritable langue. En 2003, le philologue Gerald Browne, spécialiste du vieux-nubien, publia aux États-Unis sur cet idiome disparu un ouvrage singulier d'une trentaine de pages. Il le rédigea en effet en latin, tout en le faisant paraître aux presses de son université d'Urbana-Champaign dans l'Illinois sous le titre *Textus blemmyicus aetatis Christianae* («Un texte blemmye d'époque chrétienne»). La préface commence par cette adresse ironique : «Ô lecteur très avisé et, comme je le crains, très rare, tu tiens entre tes mains l'opuscule qui contient, pour autant que je sache, tout ce qui reste de la langue blemmye.» Il y étudiait à nouveau un ostracon médiéval retrouvé à Saqqara en Égypte par Quibell en 1907-1908 et que Griffith tenait pour l'unique témoignage interne, rédigé en lettres coptes, de la langue blemmye. Browne démontrait qu'il contenait une paraphrase des Psaumes, ce qui prouvait qu'au moins une partie des Blemmyes avait alors adopté la foi chrétienne. Il y ajoutait l'analyse des quelques noms de princes et de notables blemmyes qui sont parvenus jusqu'à nous. La comparaison qu'il effectuait avec la langue bedja actuelle montrait une très grande proximité. Si les Blemmyes n'étaient pas les ancêtres directs des Bedjas, ils constituaient en tout cas une branche extrêmement proche.

Il ne fait pas de doute que les Méroïtes, comme les rois napatéens, aient eu à en découdre avec les Blemmyes. Un passage des *Panégryriques latins*, daté des alentours de l'an 291 de notre ère, décrit des combats acharnés entre les deux camps. Toutefois, on ignore par quel terme, apparemment non transparent, sont désignés les Blemmyes dans les textes méroïtiques, si bien qu'il est pour l'heure impossible de les repérer dans les récits de campagnes militaires des souverains de Méroé. Du côté de l'Empire romain, les chroniqueurs semblent indiquer assez tôt des conflits récurrents avec les Blemmyes en Haute-Égypte, mais les termes utilisés pour les désigner, souvent «Barbares» ou «Indiens» (sic!), sont imprécis. Il faut attendre le règne de l'empereur Probus pour que soit signalée explicitement une victoire romaine contre les Blemmyes autour de la ville de Coptos en 280. En 336, Constantin reçoit à Byzance des délégations

blemmyes et «éthiopiennes», ces dernières constituant peut-être une des ultimes représentations à l'étranger du royaume méroïtique moribond. La chute finale de Méroé va permettre aux Blemmyes de s'installer au bord du fleuve jusqu'au début du v^e siècle.

Les Noubades, dont le nom est attesté sous de nombreuses variantes (Nobades, Nobatai, Annoubades, etc.), sont la frange la plus septentrionale des Noubas, un peuple que nous avons longuement présenté dans les chapitres précédents (voir «le long règne de Harsiotef», p.175-179, et «Les incursions des Noubas et l'expansion d'Axoum», p.314-318). La stèle du roi napatéen Nastasen, au iv^e siècle av. J.-C. (voir p.179-181), décrit deux campagnes contre les Noubas, désignés non par ce terme péjoratif qui signifie «esclave» en méroïtique, mais par leur nom «neutre» Makha (méroïtique *Mho*, protonubien *magur ou *magi). La première expédition oppose l'armée napatéenne aux Makha de Dakana, l'autre à ceux de Sharakha. Cette différenciation entre deux lieux qui ne sont apparemment pas contigus est confirmée au siècle suivant par le géographe grec Ératosthène. Dans sa description de l'«Éthiopie», il signale que les Noubas, alors installés dans l'ouest du Soudan, sont divisés en plusieurs principautés.

Dans sa stèle de victoire, le roi d'Axoum Ézana relate ses combats contre les Noubas, désignés comme «Noirs» au début du texte, dans le sud du royaume de Méroé désormais morcelé. Mais il signale que ses troupes ont fait une incursion sur le territoire des «Noubas rouges». Or, c'est par cet adjectif que les Abyssins des hauts plateaux, résultat d'un mélange entre immigrés sabéens et population locale, se qualifient traditionnellement, par opposition aux «Noirs», terme qui désigne les tribus indigènes non métissées. On sait qu'au vi^e siècle les royaumes nubiens du Nil sont au nombre de trois, Nobadia au nord, Makouria au centre et Alodia (ou Alwa) au sud. Les Noubas «noirs» sont très certainement les fondateurs du royaume nubien d'Alodia, frontalier avec l'Abyssinie. Quant aux «Noubas rouges», il pourrait s'agir des Noubades, si l'on admet que l'installation des Makourites dans la boucle du Nil s'est effectuée plus tard. Toutefois, les chefferies noubas installées sur le fleuve à la période postméroïtique étaient plus nombreuses que les trois royaumes en place au vi^e siècle, si l'on en juge par les nécropoles princières connues : Qustul-Ballaña et Gemmai en Basse-Nubie, Firka et Kosha en Moyenne Nubie, ez-Zuma et Tanqasi à proximité de l'ancienne Napata, el-Hobagi face à Méroé.

Les Noubades forment en effet un groupe très particulier au sein des peuples nubiens. Alors que tous les autres parlers de cette famille présentent un vocabulaire de base très proche, la langue héritée des Noubades, appelée vieux-nubien au Moyen Âge et nobiin aujourd'hui, comporte des termes complètement différents qui empêchent encore actuellement

leurs locuteurs de se comprendre par exemple avec les gens de Dongola, un peu plus au sud. Sans entrer ici dans les détails techniques, on peut montrer que cette particularité provient d'une situation originelle où un groupe de langue nubienne a formé une confédération avec une tribu d'une autre langue, celle-ci étant d'ailleurs apparentée au nara d'Érythrée et donc de manière lointaine au nubien et au méroïtique. Où et quand s'est formée cette confédération, on l'ignore, mais probablement avant l'installation sur les rives du Nil. Le nom de « Noubades » (et ses variantes) est bien entendu tiré de « Nouba », et il n'est pas le terme indigène, même s'il a fini par être adopté par les Noubades eux-mêmes dans leurs textes rédigés en grec, comme l'inscription du roi Silko que nous aborderons un peu plus loin. Le nom qu'ils se donnaient est en vieux-nubien *Migi* et provient d'un protonubien *magi qui, avec sa variante *magur, est l'autonyme des peuples nubiens.

Ce n'est qu'à partir du début du v^e siècle que les sources gréco-romaines attestent la présence des Noubades en Basse-Nubie et leurs attaques sur les villes de Basse-Égypte. Mais il est possible que certaines mentions antérieures d'« Éthiopiens » en conflit avec le pouvoir romain, comme lors d'un raid contre Assouan vers 395 raconté dans *L'histoire des moines d'Égypte*, aient en fait désigné les Noubades plutôt que les Blemmyes, dont le nom était bien connu. Les sources méroïtiques de Basse-Nubie, essentiellement de courts passages biographiques des épitaphes, évoquent régulièrement des combats contre les Nouba (méroïtique *Nob*) ou les Makhu (*Mho*), depuis la table d'offrandes du vice-roi de Nubie Khalalakhara, au début de l'ère chrétienne, jusqu'à la fin de la période méroïtique. Nous avons vu également que, dans les dernières décennies du royaume de Méroé, deux épitaphes de Faras et du Gêbel Adda mentionnent des liens diplomatiques entre les Méroïtes et un État « makhu », dont il est malheureusement impossible de préciser la localisation mais qui est sans doute limitrophe de la Basse-Nubie, voire constitué d'une portion de territoire déjà soustraite au pouvoir méroïtique. Le v^e siècle verra les Noubades imposer une domination sans partage sur l'ensemble de la région et en expulser les Blemmyes.

Rome face à de nouveaux voisins tumultueux

On se souvient qu'en 298 l'empereur Dioclétien retira ses légions du Dodécaschène, le nord de la Basse-Nubie, conservant juste une garnison près de Philae pour en protéger les sanctuaires. Un accord fut sans aucun doute conclu avec Méroé pour qu'il prenne le relais de Rome dans la région libérée de la tutelle romaine, bien que les sources dont nous disposons soient confuses sur ce point. Mais à peine quelques décennies plus tard,

le royaume méroïtique s'effondra et avec lui la sécurité qu'il pouvait assurer à la frontière avec l'Égypte. Les incursions des Blemmyes, puis des Noubades, sur les villes du sud de l'Égypte se multiplièrent, visant particulièrement les églises, les monastères et leurs trésors. Plusieurs pièces d'orfèvrerie chrétienne, dont un reliquaire d'argent, ont été retrouvées dans les hypogées des princes noubades inhumés à Ballaḥna et proviennent certainement de tels pillages. Les Blemmyes, quant à eux, étendirent leur rayon d'action très loin dans l'Égypte romaine puisque vers 371 est signalée une attaque contre l'oasis de Kharga et en 373 contre un monastère du Sinaï. Les prêtres d'Isis à Philae, dont le culte était encore toléré malgré l'irrésistible expansion du christianisme, durent renoncer pendant deux ans à effectuer le pèlerinage de la barque portant l'effigie de la déesse jusqu'à l'île proche de Biggeh, où elle était censée retrouver son divin époux Osiris. L'un des témoignages de ces exactions les plus poignants, bien qu'empli de déférence byzantine, nous a été conservé dans la supplique qu'un évêque de Syène (Assouan), Appion, adressa entre 425 et 450 aux empereurs d'Orient Théodose II et d'Occident Valentinien III, pour obtenir que la garnison de Philae étendît sa protection à son diocèse tout proche: « Je me trouve avec mes églises au milieu de barbares diaboliques, entre les Blemmyes et les Annoubades [= Noubades]; nous souffrons d'eux d'innombrables attaques, comme venues de l'invisible, sans qu'aucun soldat ne défende nos lieux. Puisque les églises placées sous mon autorité sont humiliées et qu'elles ne peuvent protéger ne serait-ce que ceux qui fuient ces tribus, je me jette et me roule à terre devant les divines et pures empreintes de vos pas pour que vous jugiez bon de décréter que nos saintes églises soient gardées par les soldats postés près de nous. » (*Papyrus Leyde Z SB XX 14606, 5-9*, texte grec établi par T. Eide, *Fontes Historiae Nubiorum* III [314].)

À de nombreuses reprises, les Romains tentèrent de remédier à cette situation selon leur politique habituelle vis-à-vis des peuples barbares qui harcelaient leurs frontières: des expéditions punitives, suivies de négociations pour établir un pacte de non-agression, voire un traité qui les reconnaissait comme alliés (*fœderati*) de Rome. Mais la plupart du temps, ces conciliations restèrent sans lendemain, les exactions reprenant très vite comme avant. L'historien grec Priscus de Panium relate un tel épisode qui met en scène le duc de la Thébaïde Maximin vers 452. Après avoir défait les Blemmyes et les Noubades, Maximin entama avec leurs chefs tribaux des pourparlers sur l'île de Philae. Ils acceptèrent une trêve réduite dans un premier temps au mandat de Maximin sur la Thébaïde, dans un second à la durée de sa vie, puis, sur l'insistance du duc, à une période de cent ans. Des otages pris parmi les fils des chefs furent livrés aux Romains. En retour, ceux-ci accorderaient à leurs adversaires le libre accès aux temples de Philae

et permettraient à nouveau l'acheminement annuel de la statue de la déesse Isis jusqu'à leurs sanctuaires, afin qu'elle puisse servir pour les oracles. Mais, dès l'année suivante, Maximin vint à mourir, et aussitôt les Blemmyes et les Noubades dénoncèrent le traité et reprirent leurs otages par la force.

Talmis (Kalabcha), capitale des Blemmyes sur le Nil

Vers 394, le père de l'Église Épiphane de Salamine composa un *Traité des douze gemmes* où il décrivait et commentait les pierres précieuses qui auraient orné le pectoral du grand-prêtre Aaron, frère de Moïse. L'une d'elle offre à Épiphane l'occasion de parler des mines d'émeraudes, situées dans le désert Arabe, entre Nil et mer Rouge, non loin de Talmis (l'actuel Kalabcha). Il signale que cette cité, qui était auparavant sous la tutelle des Romains, vient de passer sous la domination des Blemmyes, ainsi que plusieurs autres. Elle y restera jusqu'aux victoires du roi nubade Silko vers 450.

Kalabcha, une cité située à près de 60 km au sud d'Assouan, abritait un temple de grande dimension, commencé sous les Ptolémées et les rois méroïtiques, mais dont l'état actuel date essentiellement du règne d'Auguste. Il était consacré à un dieu local, Mandoulis, considéré comme un fils d'Isis. Son nom peut être écrit aussi bien avec un «d» qu'un «r» (démotique *Mr* et var.), ce qui laisse supposer qu'il comportait un /d/ réflexe (sonnant comme un «r») présent aussi bien en méroïtique qu'en bedja actuel, langue apparentée au parler ancien des Blemmyes. Toutefois, cette divinité n'est pas attestée dans les textes méroïtiques et, bien que cette hypothèse ait été contestée par plusieurs spécialistes, il ne nous paraît pas impossible que Mandoulis ait été dès l'origine un dieu blemmye. Il est en tout cas certain qu'après la prise de Talmis il fit l'objet de la part des chefs et de la population blemmye d'un culte tout particulier, attesté notamment par une inscription grecque qui détaille l'organisation de congrégations religieuses en l'honneur de Mandoulis et de divinités inconnues par ailleurs, Abéné et Khopan.

D'autres inscriptions en grec témoignent à Kalabcha de la dévotion des rois blemmyes Tamal et Isemné, lequel cite un autre monarque, Dégou, comme prédécesseur. Il n'est toutefois pas certain que ces rois aient régné depuis Talmis. S'ils sont bien désignés par le titre de *basileus*, «roi», le texte mentionné précédemment sur l'organisation des congrégations indique que Talmis était gouverné non directement par le roi des Blemmyes mais par un «chef de tribu» (*phylarkhos*). Il répondait alors au nom de Phonen et ne devint roi que quelques années plus tard, comme nous le verrons plus loin dans sa lettre au roi nubade Abourni. Dans cette missive, son fils Breitek portera alors le titre de *phylarkhos*, ce qui laisse supposer que ces «chefs

Handwritten Meroitic script on a curved stone surface, consisting of approximately 25 lines of text.

Inscription méroïtique du roi blemmye
Kharamadoyé, temple de Kalabcha.

◀ de tribu » étaient, au moins pour certains d'entre eux, des princes de sang nommés à ces postes par le souverain, dont la résidence était sans doute plus à l'est, sur les terres traditionnellement tenues par les Blemmyes.

Le temple de Kalabcha comporte également une inscription très fameuse, cette fois rédigée en méroïtique sur une colonne et constituant la dernière des chroniques de règne connues dans cette langue. Elle commémore un « roi » (méroïtique *qore*) nommé Kharamadoyé. Abondamment commentée depuis sa publication par Griffith en 1912, elle a été tour à tour attribuée à un souverain méroïtique, blemmye ou noubade et datée en conséquence du IV^e ou du V^e siècle. Bien qu'étudiée à deux reprises (1973 et 2003) par le méroïtisant Nicholas B. Millet, elle reste majoritairement incompréhensible. Tout au plus peut-on signaler qu'elle traite pour l'essentiel de la répartition du territoire de la Basse-Nubie au terme de plusieurs campagnes militaires. Parmi les peuples rivaux, on relève les *Temey* et les *Mho*, c'est-à-dire respectivement les Romains (anciennement *Tmey*, lit. « les Blancs ») et les Noubades, cités côte à côte.

Millet avait noté la similitude entre un personnage nommé dans le texte *Yisemeniye* et le roi blemmye Isemné commémoré dans une inscription grecque du même temple. Il envisageait que ce souverain ait pu être l'adversaire principal de Kharamadoyé, qui aurait en conséquence été un roi noubade. S'il ne fait pas de doute que *Yisemeniye* est une version « méroïtisée » d'Isemné, rien n'indique, dans le contexte des deux passages où il est cité, qu'il ait été opposé à Kharamadoyé. Bien au contraire, il est qualifié de *qore lh*, « grand roi », « souverain suprême ». À un autre endroit, il est question des « huit rois du nord » (*qore 8 hre-se*) sur un territoire inclus entre Adere (lieu inconnu au sud) et Philae. Il nous paraît donc que, dans cette inscription, *qore* est l'équivalent du grec *phylarkhos* et *qore-lh* celui du grec *basileus*. Kharamadoyé, comme plus tard Phonen, aurait donc été un *phylarkhos* blemmye établi à Kalabcha, placé sous la suzeraineté du roi Isemné. Comme plusieurs spécialistes l'ont déjà relevé, son nom commence par l'élément *khara* qui désigne « dieu » en langue blemmye et est attesté dans d'autres noms de princes de cette ethnie.

Il reste à comprendre pour quelle raison un « chef de tribu » blemmye, au début du V^e siècle, a ressenti le besoin de faire graver à Kalabcha une inscription commémorative en méroïtique et non en grec, comme les rois blemmyes Tamal et Isemné, ou plus tard le roi noubade Silko. La rédaction du texte a été effectuée par un scribe méroïte, à une époque très tardive pour cette langue, comme en témoignent non seulement la paléographie mais aussi certaines orthographes inédites. Le long protocole initial qui détaille les titres du *qore* a été simplement recopié sur un modèle ancien, dont nous possédons des bribes par un fragment de stèle royale retrouvé

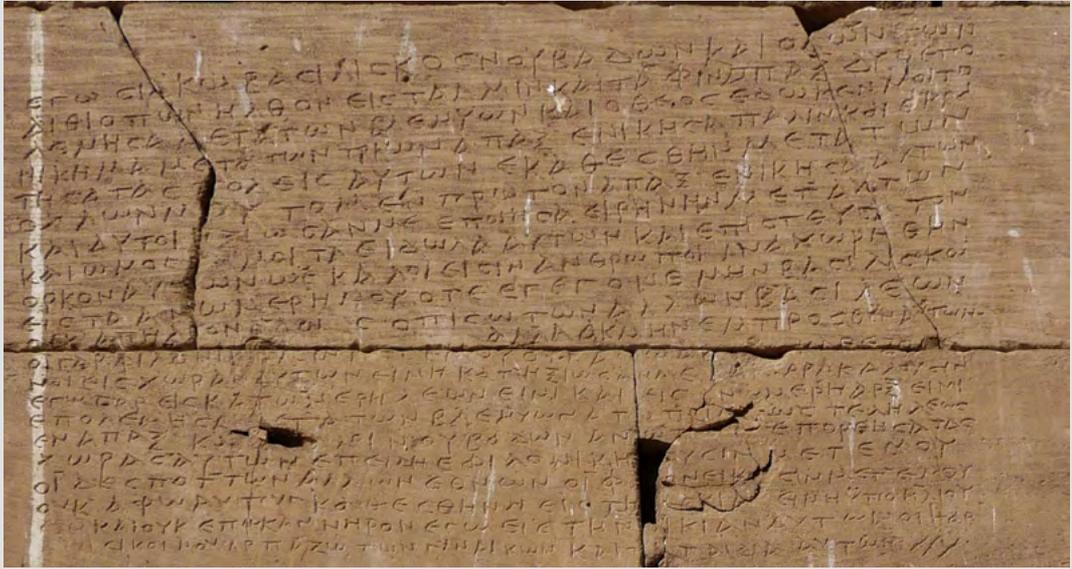
à Qasr Ibrim et datant de la fin du III^e siècle de notre ère. Il est assez vraisemblable que le choix de la vieille langue de Koush, de préférence au grec, la *lingua franca* de l'Empire romain d'Orient et des pays adjacents, procède d'une volonté de présenter la domination blemmye sur Kalabcha comme une continuation du défunt royaume de Méroé auprès d'une population locale qui devait être encore en majorité composée de Méroïtes. Mais on ignore de quel poids ces derniers, qui désormais n'étaient plus maîtres de leur destin, pouvaient peser dans la rivalité qui opposait les nouveaux seigneurs de la Nubie, Blemmyes et Noubades.

La victoire finale des rois noubades

Un dernier texte gravé sur les murs du temple de Mandoulis, à l'entrée de la salle hypostyle, revêt une importance historique de premier plan. Il s'agit de l'inscription triomphale du roi noubade Silko. Contrairement à celle de Kharamadoyé, elle est rédigée en grec et non en méroïtique, notamment parce qu'elle devait pouvoir être lue des Blemmyes, qui utilisaient le grec dans leurs rares écrits. Elle est toutefois accompagnée de deux représentations gravées du souverain qui le placent dans la continuité des rois de Méroé. La première est empreinte d'influence gréco-romaine, dont n'étaient pas exemptes certaines figures de rois méroïtiques. Silko est monté sur un fringant destrier et transperce de sa lance un ennemi couché. Une Victoire ailée ajuste sur sa tête la couronne *hemhem* traditionnelle pour les monarques koushites et les pharaons de la période tardive, mais portée aussi par le dieu Mandoulis, maître de Kalabcha. La seconde figure du roi est presque entièrement égyptienne : Silko y est représenté debout, coiffé de la double couronne pharaonique avec *uraeus* et corne d'Amon, tenant un sceptre et la croix de vie. L'inscription grecque prend place entre ces différents portraits du souverain.

Le texte a sans doute été composé par un scribe égyptien de Basse-Nubie frotté de culture grecque, car il comporte de nombreuses fautes où transparait sa langue maternelle copte, tout en utilisant à l'occasion des termes rares ou recherchés. Il est possible que ce scribe ait été chrétien, car « le dieu » (*ho theos*) est au singulier, les divinités des Blemmyes par lesquelles ils prêtent serment sont désignées par le mot grec *eidola*, « idoles », et la double comparaison du souverain avec un lion et un ours, animal inconnu en Afrique orientale, a des parallèles dans la Bible. Mais cela ne signifie pas que Silko lui-même ait été chrétien, ce qui paraît fort improbable et est de toute façon contredit par sa représentation en pharaon.

L'inscription reste, malgré ses imperfections, compréhensible, contrairement à d'autres documents grecs de Nubie plus ou moins contemporains. Silko s'y présente comme le roi des Noubades, sa propre ethnie, et plus largement



Inscription triomphale du roi Silko, gravée en grec sur un mur du temple de Kalabcha, Basse-Nubie, milieu du V^e siècle.

Inscription du roi noubade Silko

«Moi, Silko, roi des Noubades et de tous les Éthiopiens, je suis venu à Talmis [Kalabcha] et Taphis [Tafa]. Par deux fois, j'ai guerroyé contre les Blemmyes et le dieu m'a donné la victoire. La troisième fois, j'ai vaincu à nouveau et me suis emparé de leurs cités; je m'y suis installé avec mes armées. La première fois, je les ai vaincus et eux-mêmes m'ont demandé [mes conditions]. J'ai fait la paix avec eux, ils m'ont juré par leurs idoles — et j'ai cru à leur serment — qu'ils étaient des gens honnêtes et je me suis retiré vers mes terres en amont.

Lorsque je suis devenu roi, je ne suis pas du tout parti derrière les autres rois, mais juste à leur tête, car ceux qui me défient, je ne permets pas qu'ils restent dans leur royaume sans qu'ils demandent à traiter avec moi et requièrent mon jugement.

Je suis en effet dans les régions d'aval un lion et, dans les régions d'amont, un ours. J'ai guerroyé contre les Blemmyes depuis Primis (Qasr Ibrim) jusqu'à Télélis (Shellâl?); quant aux autres [tribus], en amont des Noubades, j'ai même une fois ravagé leurs terres, après qu'elles m'eurent défié. Quant aux chefs des autres peuples qui me défient, je ne permets pas qu'ils s'assoient à l'ombre, mais au dehors au soleil, au lieu de boire de [l'eau] fraîche à l'intérieur, dans leur maison. Quant à mes adversaires, j'enlève leurs femmes et leurs enfants. »



Le roi Silko en cavalier, temple de Kalabcha.

◀ comme celui de « tous les Éthiopiens », c'est-à-dire des différents peuples qui constituent au ^v^e siècle la population de Nubie, incluant les Méroïtes désormais assujettis à la nouvelle élite et sans doute, au terme de ses combats victorieux, les Blemmyes. Néanmoins, le titre par lequel il se désigne, en grec *basiliskos*, « petit roi », ménage la suzeraineté au moins théorique du *basileus*, titre de l'empereur romain, et suggère que Silko était un allié (*federatus*) de Rome. Il semble d'ailleurs que le nom même de Silko soit construit sur le mot protonubien *sil qui désigne un chef suprême et s'est conservé jusqu'à nos jours avec le sens de « roi » en nubien du Kordofan (*šil*). Si l'élément final *ko* est bien, comme on peut le supposer, le groupe méroïtique *qo*, « celui-ci est », largement attesté dans les noms royaux koushites (Taharqo, Aramatelqo, Tabirqo, etc.), l'ensemble serait un composé mixte nubio-méroïtique emblématique du roi « de tous les Éthiopiens » probablement adopté comme nom de couronnement, plutôt qu'un nom de naissance.

Ses guerres contre les Blemmyes sont le sujet principal du texte, puisqu'il s'agit de montrer en ce temple de Kalabcha, jusqu'alors capitale religieuse de ce peuple en Basse-Nubie, qu'il est désormais le maître des lieux. Cette victoire s'est construite sur trois campagnes, la première ayant été conclue par un traité de paix que les Blemmyes n'ont pas respecté et la dernière par l'occupation de leur cité principale par les armes. Il semble toutefois que les guerres menées par Silko ne mirent pas un terme aux ambitions des Blemmyes puisque son successeur Abourni se vit réclamer les territoires confisqués, comme nous le verrons plus loin.

Silko fut très probablement inhumé dans la nécropole royale de Ballaña, récemment inaugurée, qui remplaçait le cimetière de Qustul, situé sur l'autre rive, où quatre générations de chefs noubades avaient été enterrées sous des tumuli depuis environ 370 ou peut-être un peu auparavant. Découvertes par Walter Emery en 1928, les sépultures de la nouvelle nécropole étaient à la mesure du pouvoir croissant des Noubades. Elles étaient couvertes de larges tumuli dont les plus importants dépassent 70 m de diamètre et 13 m de hauteur. Les défunts y reposaient sur des *angarebs* (lits de bois soudanais) dans des appartements en briques crues, au milieu de trésors de provenances diverses. Y figuraient notamment des chaises curules, tabourets pliants réservés aux magistrats à *imperium* dans la Rome antique : des cadeaux diplomatiques accompagnant les traités et qui, ici, témoignaient clairement du statut d'alliés que les Romains avaient concédé aux rois noubades. Furent aussi retrouvées, parfois encore fixées sur le crâne des souverains, des couronnes en argent d'inspiration méroïtique, également influencées par l'orfèvrerie byzantine, où des pierres fines en cabochon voisinaient avec des yeux *oudjat* et des cobras royaux : d'autres symboles de leur pouvoir, mais cette fois-ci de fabrication locale.

Le plus frappant pour les fouilleurs fut toutefois le grand nombre d'animaux et surtout d'humains sacrifiés qui, pour longtemps, fit passer les Noubades pour des Barbares. Toutefois, on est assez loin des chiffres des tumuli de Kerma (voir chapitre 3, p. 59 sq.): à Qustul, on dénombre au maximum 19 personnes par tombe et 9 à Ballaña. Il ne s'agit pas à proprement parler de sacrifices humains, encore moins de massacres rituels d'ennemis, comme le proposait l'archéologue Patrice Lenoble qui interprétait de façon trop littérale les représentations de souverains koushites abattant des prisonniers. Il s'agit en fait d'un thème emprunté à l'Égypte, où il n'avait pas d'autre réalité que de symboliser en un raccourci iconographique les victoires militaires de Pharaon. Les victimes des tumuli noubades sont clairement des «morts d'accompagnement», les serviteurs du souverain ayant été mis à mort pour qu'ils continuent leurs fonctions auprès de lui dans l'Au-delà. Cette coutume avait disparu à Koush entre la fin du royaume de Kerma et la phase ancienne du royaume de Méroé, peut-être sous l'influence de l'Égypte où elle avait été abandonnée dès la II^e dynastie. Mais elle est à nouveau attestée, quoiqu'en très petits effectifs, à partir de la période méroïtique classique. Néanmoins, plutôt que d'y voir une preuve supplémentaire de la continuité des usages postméroïtiques avec le royaume de Méroé, il faut plutôt penser à une tradition commune aux Noubades, que l'on retrouve dans d'autres cimetières princiers comme Firka, au nord de l'île de Saï. En revanche, les nécropoles situées plus au sud, comme Tanqasi ou el-Hobagi, attribuables à d'autres groupes de Noubas, n'ont pas livré de morts d'accompagnement.

Si Kalabcha fut l'éphémère capitale des Blemmyes sur le Nil, il semble que les souverains noubades, bien qu'inhumés à Ballaña, un peu en amont de la deuxième cataracte, aient fixé leur résidence à Qasr Ibrim, une ville fortifiée située à 70 km au nord. Cette cité bâtie en hauteur sur un rocher a par chance échappé à l'immersion dans le lac de retenue du barrage d'Assouan et a livré aux fouilleurs de l'*Egypt Exploration Society* des documents historiques de première importance en de nombreuses langues, du démotique à l'arabe, en passant par le méroïtique, le grec, le copte et le vieux-nubien. En 1976, un lot d'archives contenant quatre lettres en grec et en copte a été mis au jour. La plus longue est l'original d'un message adressé par le roi blemmye Phonen au roi des Noubades Abourni, successeur de Silko. Bien qu'écrite dans un sabir grec difficilement intelligible, elle a fait l'objet en 1998 dans les *Fontes Historiae Nubiorum* d'une nouvelle édition par Richard Holton-Pierce, qui en améliore grandement la compréhension.

Phonen commence par saluer fort courtoisement Abourni et ses deux fils, Nakasé et Mousés. Il rappelle qu'il est issu d'une noble lignée et cite son propre fils, Breitek, ainsi que ses frères. Le sujet principal

de la lettre est la question de la restitution des terres confisquées par Silko, comprenant notamment la cité de Talmis (Kalabcha): «Silko le premier a vaincu et pris Talmis. Aujourd'hui, tu as vaincu et pris Talmis. Silko le premier nous a pris et interdit nos terres.» Le roi noubade avait alors exigé une rançon de bovins, de petit bétail et de chameaux pour redonner aux Blemmyes leurs terres conquises. Or, Phonen avait livré ces animaux sans que pour autant elles lui eussent été rendues. Il rappelle donc ce pacte à Abourni, qui semble avoir récemment succédé à Silko. D'autres demandes de restitution accompagnent cette requête: les statues des dieux adorés par les Blemmyes auraient été elles aussi confisquées. Qui plus est, un des frères de Phonen, Yeni, a été tué par les soldats d'Abourni alors qu'il avait été envoyé en ambassade; malgré la maladresse du texte grec (*thanatos* «la mort» pris pour un adjectif), il est vraisemblable que c'est son corps que réclame Phonen. De façon générale, malgré ses manifestations de fierté et même quelques menaces voilées, la lettre de Phonen présente le roi blemmye dans une position pitoyable: défait une première fois et floué par Silko, vaincu à nouveau par Abourni, il n'a clairement pas les moyens militaires de renverser la situation et invoque en désespoir de cause la parole donnée, alors que son peuple a notoirement bafoué tous les traités de paix dans le passé. On ignore la réponse d'Abourni, mais il est certain que les Blemmyes ne récupérèrent jamais Kalabcha, où ils n'auraient pas manqué en ce cas d'effacer l'humiliante inscription triomphale de Silko.

Les trois autres lettres retrouvées à Qasr Ibrim dans le même lot que celle de Phonen sont en copte et adressées au chef local (*phylarkhos*) de la «nation des Anouba», c'est-à-dire au gouverneur noubade de la région limitrophe de la frontière égyptienne, qui répondait au nom de Tantani. Une première a été envoyée par un certain Viventius, commandant de l'armée romaine postée de l'autre côté de cette frontière. Elle traite de l'établissement d'un traité de paix entre Noubades et Romains, pour lequel une rencontre entre les deux officiels est envisagée. Il pourrait en fait s'agir d'un renouvellement de l'alliance que Silko avait très probablement conclue avec ses voisins et qui transparait dans son inscription triomphale de Kalabcha. On se souvient que l'historien grec Procope de Césarée, qui écrivait au milieu du VI^e siècle, faisait remonter à 298, c'est-à-dire au retrait des armées romaines de la Basse-Nubie, un traité par lequel le Dodécaschène avait été cédé aux Noubades. À cette date, comme l'ont remarqué tous les spécialistes, le royaume de Méroé était encore maître de la région, et on a plutôt envisagé qu'il fût le vrai bénéficiaire de cette dévolution. Toutefois, il est également possible que Procope ait simplement été abusé par des sources inexactes sur la chronologie des événements et qu'un traité au profit des Noubades ait été effectivement négocié,

leur reconnaissant entière suzeraineté sur la Basse-Nubie au détriment des Blemmyes. Mais il aurait été conclu au ^v^e siècle, lorsque ce peuple a pu être considéré par les Romains comme un rempart fiable contre les Blemmyes. Le règne de Silko est alors le moment le plus probable et expliquerait l'assurance du monarque face à ses ennemis.

Une seconde lettre adressée à Tantani provient d'un certain Iahatek, dont le nom est clairement blemmye (*tek* signifie « homme » et termine fréquemment les anthroponymes). Elle est à ce point fragmentaire qu'il est impossible de comprendre son objet. Le rédacteur demande d'envoyer quelque chose à Talmis (Kalabcha), ce qui prouve que certains Blemmyes y étaient encore présents sous le règne d'Abourni, bien que soumis aux Noubades, et qu'ils n'en avaient pas été tous expulsés, comme s'en plaignait le roi Phonen.

L'influence croissante du christianisme dans la Nubie postméroïtique

La troisième lettre en copte retrouvée dans le lot d'archives noubades de Qasr Ibrim a été expédiée par un moine de Philae, dénommé Mousès (Moïse). Elle concerne toutefois des préoccupations bien temporelles, à savoir l'envoi depuis l'Égypte de produits de luxe, *id est* de la pourpre et du poivre. Sa formule finale, « salut par le Christ, frère bien-aimé », semble désigner Tantani comme un de ses coreligionnaires. Tantani n'aurait en ce cas pas changé son nom païen pour un nom chrétien, mais on connaît des exemples où une personne convertie est désignée par ses deux noms : ainsi dans des documents d'une enclave blemmye à Gébelein, en Haute-Égypte, au siècle suivant, une femme est appelée « Amnas, dont le nom chrétien est Sophia ». D'autre part, les premiers rois de Nobadia connus comme chrétiens, au ^{vi}^e siècle, Eirpanomé et Tokiltoéton, portent encore des noms nubiens. Des conversions individuelles au christianisme sont attestées sporadiquement chez les Noubades dès le ^v^e siècle. Nous avons vu précédemment, dans la lettre de Phonen, qu'un des fils du roi Abourni s'appelait Mousès, comme le moine de Philae, correspondant de Tantani. Des Égyptiens chrétiens étaient par ailleurs employés à la cour royale, comme vraisemblablement le scribe qui a rédigé l'inscription triomphale du roi Silko.

La Nubie ne pouvait en effet rester isolée des profonds changements religieux qui s'opéraient au nord de sa frontière. En 380, l'empereur Théodose I^{er} avait décrété, par l'édit de Thessalonique, que le christianisme catholique serait la seule religion permise dans l'Empire romain. Toutefois, cette décision fut difficile à appliquer à la lettre. Ainsi, les sanctuaires païens en bordure de frontières bénéficièrent de tolérances. Tel fut le cas

des temples de Philae, situés dans une enclave romaine à l'intérieur du territoire nubien, puisqu'aussi bien les Méroïtes que les Noubades et les Blemmyes continuaient à rendre un culte à ses divinités, en premier lieu Isis dont la statue en bois était annuellement acheminée dans sa barque sacrée jusqu'aux temples de Basse-Nubie. Le fonctionnement de Philae était donc un enjeu diplomatique. Les Romains en usèrent par exemple en 452, lorsqu'ils tentèrent d'établir un traité de paix avec les Blemmyes et les Noubades, ainsi que nous l'avons mentionné précédemment, en leur concédant un droit d'accès aux sanctuaires de Philae.

Ce n'est peut-être pas un hasard si le dernier texte égyptien, un graffito démotique commémorant la participation des frères Smet l'Aîné et Smet le Jeune, tous deux prêtres d'Isis, aux fêtes de Khoïak en l'honneur d'Isis et d'Osiris, a été gravé justement en cette année 452. D'après Jitse Dijkstra, spécialiste de l'Antiquité tardive en Égypte, cette famille aurait fourni les derniers représentants du clergé d'Isis de Philae, vivant en autarcie dans un environnement presque entièrement christianisé. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'ils aient été Méroïtes, car on possède d'eux des graffiti grecs et démotiques (les derniers de Philae), mais trois inscriptions méroïtiques très tardives citent des « Smet » à proximité des précédentes. Dans ce cas, elles constitueraient également les derniers textes écrits dans la langue de Koush, plusieurs décennies après l'inscription du roi blemmye Kharamadoyé à Kalabcha.

Ce dernier bastion du paganisme, nous rapporte l'historien Procope, aurait été balayé vers 537, lorsque l'empereur Justinien décida d'envoyer le général Narsès, qui commandait les troupes dans la région, démolir les sanctuaires, arrêter les prêtres et envoyer les statues divines à Constantinople. Toutefois, comme le remarque Jitse Dijkstra, les temples ne furent pas détruits, et il est probable qu'ils n'abritaient plus aucune activité culturelle continue depuis près de quatre-vingts ans. Mais c'est sans doute à ce moment que le sanctuaire d'Isis fut transformé en église consacrée à saint Étienne et placée sous la direction de l'évêque Théodore. Plusieurs inscriptions en grec gravées sur ses murs commémorent cette conversion de l'édifice. La plus brève scelle cruellement la défaite du monde ancien : « La Croix a vaincu. Elle vainc toujours. » ■



**des « rois grecs »
à la peau sombre**

les royaumes chrétiens

du Soudan médiéval

543-1500 apr. J.-C.

L'une des constantes des États qui se sont succédé sur le territoire du Soudan depuis la chute de Kerma est d'avoir toujours voulu se conformer à des modèles culturels étrangers : l'Égypte pharaonique pour les royaumes koushites, l'Empire byzantin pour les royaumes chrétiens médiévaux, les monarchies du Golfe aujourd'hui. L'influence byzantine sur le Soudan du Moyen Âge est particulièrement visible dans l'épigraphie : les pierres tombales des autorités ecclésiastiques et politiques sont ainsi le plus souvent rédigées en grec (plus rarement en copte). Mais elle est aussi confirmée par les récits des chroniqueurs chrétiens orientaux et arabes, qui sont nos sources principales sur l'histoire de cette période. Ainsi, Jean Diacre l'Égyptien nous apprend que le roi de Makouria Merkourios était surnommé le « Nouveau Constantin ». Un auteur arabe appelle le monarque nubien « le roi grec » (*al-malik al-yunani*).

Toutefois, pas plus que le modèle égyptien ne remettait en cause les coutumes particulières des Koushites, l'influence grecque n'effaçait les spécificités locales. Assez vite, les langues nubiennes furent écrites à l'aide d'un alphabet inspiré du copte et les Saintes Écritures traduites au moins en partie en vieux-nubien, la langue du nord. Sur les peintures murales des églises, face aux personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament représentés avec la peau claire, les rois, les princes et les évêques de Nubie tranchent par leur carnation sombre. La Nubie et l'Éthiopie (l'ex-Abyssinie) représentent en effet les deux grands ensembles chrétiens de l'Afrique noire médiévale, même si en Occident on oublie souvent que le Soudan, avant de céder face à l'islam, a connu un millénaire de chrétienté.

La conversion des royaumes nubiens au christianisme

Au milieu du ^{vi}e siècle, trois royaumes nubiens se partagent la Vallée du Nil moyen, après avoir absorbé ou fédéré les principautés noubas bien plus nombreuses de l'époque postméroïtique. Au nord, en amont de la première cataracte, limitrophe de l'Égypte, se trouve le royaume de Nobadia (ou Nobatia), avec sa capitale à Qasr Ibrim et plus tard à Faras. Au centre, entre la troisième cataracte et la cinquième, s'étend le royaume de Makouria, dont la capitale est Old Dongola. Enfin, au sud de la cinquième cataracte et jusqu'au-delà de l'actuel Khartoum, se trouve le royaume d'Alodia (ou Alwa), avec sa capitale à Soba sur le Nil Bleu, non loin de la confluence avec le Nil Blanc. Enfin, le désert Arabique jusqu'à la mer Rouge est toujours tenu par les Blemmyes et les Bedjas, entre lesquels les sources écrites ne font plus de différence. C'est cette situation politique complexe que trouvent les premiers missionnaires envoyés par Constantinople.

Si, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le christianisme n'était pas inconnu dans le royaume des Noubades, le Soudan n'était pas non plus étranger aux textes fondamentaux de la nouvelle foi. Dans l'Ancien Testament, le pays de Koush était à maintes reprises cité sous son nom classique d'*Aithiopia* dans la version grecque des Septante, notamment dans le Livre d'Ésaïe et dans le Psaume 68 (Septante: 67), où il est dit que «l'Éthiopie tendra sa main vers Dieu». Il ne s'agit évidemment jamais de l'Éthiopie actuelle, malgré les tentatives éhontées de récupération des Abyssins qui allèrent jusqu'à revendiquer Taharqo comme un de leurs anciens rois. Dans le Nouveau Testament, les Actes des Apôtres (8/27-39) racontent une bien curieuse histoire. Vers 37 de notre ère, le diacre Philippe rencontre un «Éthiopien, un eunuque, haut fonctionnaire de Candace, reine d'Éthiopie, en charge de tous ses trésors», qui s'en revient d'un pèlerinage à Jérusalem par la route de Gaza, tout en lisant dans son char le livre d'Ésaïe. Philippe le convertit et le baptise à sa demande. Il est peu probable que cette anecdote soit authentique, sauf à croire que la reine Nawidémak ait employé comme trésorier un eunuque probablement d'origine étrangère (la castration n'est pas attestée au Soudan ancien) et converti une première fois au judaïsme, ce qui suppose une conjonction de situations toutes extraordinaires.

Aux v^e et vi^e siècles, l'un des schismes les plus durables de la chrétienté se produisit. La question était de savoir si le Christ possédait une nature unique hybride, à la fois divine et humaine, ou deux natures séparées, l'une divine et l'autre humaine. Les tenants de la première thèse sont dits «monophysites», ceux qui soutiennent la seconde, «dyophysites» ou «melkites», car cette position était celle de l'empereur de Constantinople, en syriaque *malka*, «le roi». En 451, l'empereur Marcien fit condamner lors du concile de Chalcédoine les monophysites comme hérétiques, causant la scission de l'Église égyptienne (dite copte) et éthiopienne du christianisme officiel. Près d'un siècle plus tard, les deux dogmes coexistaient encore au cœur même de Constantinople et au plus haut lieu, le couple impérial. L'empereur Justinien, évidemment de confession melkite, avait épousé en effet une femme au destin extraordinaire, Théodora. Ancienne dompteuse de cirque, puis courtisane renommée, elle était issue d'une famille monophysite et resta fidèle à ses convictions, même après l'accession au trône de son époux en 527. Elle protégea notamment Théodose, le patriarche d'Alexandrie, monophysite, qui avait été démis et exilé par Justinien. Cette fidélité à sa foi va jouer un rôle capital dans l'histoire du Soudan médiéval. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, Justinien avait ordonné vers 535-537 la fermeture définitive des temples de Philae en Basse-Nubie, qui furent transformés en église. C'est peut-être là que mûrit l'idée d'une conversion officielle des Nubiens au christianisme,

à commencer par le royaume limitrophe de Nobadia. À Constantinople, un prêtre monophysite nommé Julien s'en ouvrit à Théodora. La suite (voir ci-contre) nous est contée par Jean d'Éphèse, évêque monophysite de cette ville, qui rédigea en syriaque une *Histoire ecclésiastique*, l'une de nos sources principales sur le règne de Justinien.

Les faits rapportés par Jean d'Éphèse sont clairs et abondamment documentés (nous n'en avons ci-contre traduit qu'une partie), si bien que son récit a passé depuis longtemps comme une source historique suffisante pour attester la conversion de la Nubie: en 543, le royaume de Nobadia aurait été converti par Julien, passant ainsi directement du paganisme au christianisme, et, en 580, le royaume d'Alodia l'aurait été par Longin, nouvel évêque de Nobadia. Une inscription commémorant la conversion en église du temple de Dendur confirme de plus cette version des faits. Elle cite en effet l'évêque de Philae Théodore, à qui, vers 546, Julien avait confié ses nouvelles ouailles. Elle est inscrite en copte, langue de l'Église monophysite d'Égypte. Qui plus est, elle est rédigée au nom d'un roi nommé Eirpanomé, qui est sans doute celui que le texte syriaque (non vocalisé) de Jean d'Éphèse appelle *Wrpywl*.

Toutefois, le but de l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* est avant tout de produire une défense et illustration de la foi monophysite en racontant ses épreuves et en exaltant ses victoires. Même si l'aspect officiel de la conversion de Nobadia en 543 est difficilement réfutable, il est possible qu'une pénétration massive de la foi chrétienne dans le royaume se soit produite dès le début du VI^e siècle, ainsi que semblent en témoigner plusieurs indices archéologiques comme l'apparition de tombes chrétiennes et l'incision de croix sur les céramiques. L'initiative de Julien à Constantinople et surtout la décision de Théodora s'expliqueraient alors par une course de vitesse pour éviter qu'un État melkite de Nubie ne flanque au sud ce bastion du monophysisme qu'était alors l'Égypte.

Mais, surtout, Jean d'Éphèse ne souffle mot de la conversion du royaume de Makouria. Son témoignage montre clairement que, si les monarques de Nobadia et Alodia étaient alliés, le royaume situé entre eux, Makouria, était leur ennemi commun. La réaction des Makourites face à l'expédition de Longin vers Alodia, qu'ils cherchent à empêcher par tous les moyens, se comprend mieux si l'on suppose que, dans l'espace de temps situé entre 543 et 580, ce pays avait été converti à la foi melkite. Cette conversion pourrait avoir été le fait de la première mission envoyée par Justinien, qui était arrivée trop tard en Nobadia mais avait peut-être poursuivi sa route vers Old Dongola, ou plus vraisemblablement d'une seconde mission expédiée un peu plus tard. Bien évidemment, ce succès des missionnaires melkites aurait été omis à dessein par Jean d'Éphèse. Semblablement,

La conversion des royaumes nubiens

Jean d'Éphèse, *Histoire ecclésiastique* III, extraits.

D'après les traductions anglaises de G. Vantini, *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg-Varsovie, 1975, et de R. Payne Smith, *The Third Part of the Ecclesiastical History*, Oxford, 1860

« L'empereur, ayant appris qu'elle (Théodora) s'apprêtait à dépêcher quelqu'un de cette Église opposée à lui (monophysite), en fut contrarié. Il fit rédiger une lettre destinée à ses évêques dans la région de la Thébaïde, leur enjoignant d'entrer sur ce territoire et d'instruire les gens tout en évitant de mentionner cette Église. Empli lui-même de zèle, il envoya immédiatement des ambassadeurs chargés d'or, de vêtements baptismaux et de présents destinés au roi de ce peuple, et des lettres au gouverneur de la Thébaïde pour qu'il prenne soin des ambassadeurs et les fassent guider vers ce peuple. Aussi, dès qu'elle eut connaissance de cela, elle (Théodora) écrivit une lettre astucieusement rédigée au gouverneur de la Thébaïde, qui lui fut remise par un officiel. La teneur de cette missive était telle : « Attendu que Sa Majesté et moi-même avons décidé d'envoyer une ambassade au peuple des Noubades, je dépêche à cet effet un saint homme nommé Julien. De plus, je veux que mon ambassadeur arrive auprès dudit peuple avant celui de Sa Majesté. Sache que, si tu permets que son ambassadeur arrive avant le mien et que tu ne l'en empêches pas en usant de prétextes variés jusqu'à ce que le mien soit parvenu jusqu'à toi, ait traversé ta province et soit arrivé à destination, tu m'en répondras sur ta vie, car j'enverrai immédiatement quelqu'un te couper la tête. »

Lorsque le gouverneur de la Thébaïde lut cela et que l'ambassadeur de l'empereur fut parvenu auprès de lui, il l'abusa en disant : « Attendez patiemment que nous nous procurions les chameaux, que nous les équipions et trouvions des hommes qui connaissent la piste du désert. Vous les aurez ensuite à disposition et entrerez dans ce pays. » Il le congédia donc et attendit l'arrivée des envoyés de la noble impératrice. Ces derniers trouvèrent les chameaux prêts et les guides et, le jour même, sans attendre, ils feignirent de s'emparer par la force des chameaux et partirent les premiers. Le gouverneur fit porter alors un message à l'ambassadeur de l'empereur : « Alors que j'avais terminé les préparatifs et voulais vous faire partir, voilà que des envoyés de l'impératrice sont arrivés, m'ont assailli, se sont emparés des bêtes de somme que j'avais préparées et ont continué leur chemin. Je ne connais que trop la crainte qu'inspire l'impératrice pour risquer de m'opposer à eux. Restez toutefois avec moi, le temps que je puisse recommencer les préparatifs pour vous, et vous pourrez vous aussi prendre la route en paix. » L'ambassadeur

de l'empereur, à ces mots, déchira ses vêtements et se répandit en menaces et en insultes. Quelques jours après, il put se mettre en route à son tour et partit enfin sans s'être aperçu du tour qu'on lui avait joué.

Quand Julien et les envoyés qui l'accompagnaient eurent atteint le pays et eurent fait prévenir de leur arrivée le roi et ses princes, une armée entière fut dépêchée à leur rencontre. Ils reçurent l'expédition de Julien avec joie et les amenèrent devant le roi, qui les accueillit tout aussi cordialement. Alors Julien présenta les lettres de l'Impératrice, qui furent lues et dont le contenu fut expliqué. Ils acceptèrent aussi les cadeaux et les vêtements baptismaux, tout étant en abondance. Ils s'offrirent aussitôt volontiers à l'instruction, renonçant aux errements de leurs pères et confessant le dieu des chrétiens en disant : « C'est lui le vrai Dieu unique et il n'y en a pas d'autre à part lui. » Après leur avoir donné une instruction et une formation complètes, le groupe de Julien les informa aussi que certaines disputes s'étaient soulevées entre chrétiens à propos d'un point de dogme particulier, que, pour cette raison, même le bienheureux Théodose [d'Alexandrie] s'était vu enlever son diocèse par l'empereur pour avoir refusé d'obtempérer mais que la reine l'avait soutenu vaillamment. Ils ajoutèrent : « Elle nous a envoyés vers vous avec cette foi pour que vous suiviez le patriarche Théodose, receviez le baptême conformément à sa foi et en préserviez la vérité. Mais l'empereur a aussi dépêché une ambassade qui va arriver après nous. » Alors ils enseignèrent aux Noubades comment les recevoir et que leur répondre.

Tandis qu'ils venaient juste de les instruire de tous ces détails, l'ambassadeur de l'empereur arriva. Il présenta semblablement au roi les lettres et les cadeaux et commença à l'informer en lui disant, selon les instructions qu'il avait reçues : « L'empereur des Romains nous a envoyés vers vous afin que, si vous deveniez chrétiens, vous soyez fidèles à son Église et ne vous laissiez pas détourner par ceux qu'il en a expulsés. » Quand le roi des Noubades et ses princes entendirent ces paroles, ils répondirent : « Ce présent honorable que nous a envoyé l'empereur des Romains, nous l'acceptons et nous lui enverrons nous-mêmes un présent. Mais quant à sa foi, nous ne pouvons l'accepter. Car si nous consentons à devenir chrétiens, nous suivrons la trace du patriarche Théodose qui, parce qu'il ne voulut accepter la foi mauvaise de l'empereur, fut par lui exilé et expulsé de son Église. Aussi, si nous renonçons à notre paganisme et nos errements, nous ne pouvons consentir à tomber dans la foi mauvaise professée par l'empereur. » Alors ils renvoyèrent l'ambassade et firent mettre tout cela par écrit.

Le bienheureux Julien resta deux ans parmi eux, supportant des chaleurs torrides. Il déclara plus tard qu'il avait l'habitude de demeurer de la troisième à la dixième heure [9 heures à 16 heures] dans des cavernes

pleines d'eau avec tout le peuple de la région, nu ou plutôt seulement vêtu d'un drap, tant qu'il ne pouvait transpirer qu'avec l'aide de l'eau. Malgré cela, il persévéra, instruisit et baptisa le roi et ses nobles et beaucoup de gens avec eux. Il réussit aussi à faire venir à ses côtés un certain évêque de la Thébaïde, un vieil homme nommé Théodore.

Ayant instruit et organisé la communauté, il la confia à cet évêque, prit congé et revint à Constantinople. J'étais moi-même présent quand l'impératrice le reçut avec les plus grands honneurs. Il racontait sur ce grand peuple des choses merveilleuses, que je ne mentionne pas parce qu'elles sont trop nombreuses, me contentant des quelques éléments que je rapporte ici.

[...] Le patriarche Théodose, le jour de sa mort, se souvint de ce peuple, et ce d'autant plus que le pieux Julien qui les avait évangélisés était décédé et que sa perte était durement ressentie. L'impératrice Théodora également était morte. Aussi, Théodose donna des ordres pour que le pieux Longin prît la place de Julien car Longin était un homme plein de zèle, capable de parachever la conversion des Noubades et de les conforter dans la religion chrétienne. Tout de suite après la mort du patriarche, Longin fut ordonné évêque de ces contrées et se prépara pour le voyage. [...] Lorsqu'il arriva dans ce pays, il fut reçu avec grande joie. Il instruisit à nouveau tout le peuple dans la religion chrétienne, prêchant et éclairant leur esprit. Il fit aussi bâtir une église et installa un clergé, organisa la liturgie et mit en place toutes les institutions ecclésiastiques. [...]

Quand le peuple des Alodiens apprit que les Noubades avaient été convertis, leur roi adressa une lettre au roi des Noubades, lui demandant d'envoyer celui qui avait instruit et baptisé les Noubades, pour qu'il pût évangéliser et baptiser aussi les Alodiens. [...] Lorsque les Alexandrins [les autorités melkites d'Égypte] surent que le roi des Alodiens avait missionné une seconde ambassade auprès du roi des Noubades pour qu'il lui dépêchât Longin, qui avait instruit ses sujets dans la foi, alors, animés d'une jalousie ardente, ils envoyèrent une délégation à ce peuple [les Alodiens] pour les monter contre Longin, introduire chez eux cette ruine et cette transgression de la doctrine ecclésiastique qu'ils avaient initiées et en laquelle ils voulaient les instruire. Ils rédigèrent alors avec soin une lettre fallacieuse pour eux concernant Longin. [...] Ils écrivirent : « Comme nous avons appris que vous avez mandé Longin, actuellement résidant chez les Noubades, pour qu'il vous baptise, nous vous envoyons ces évêques avec d'autres personnes pour vous informer que vous ne devez pas être baptisés par cet homme, qui est un hérétique et a été démis de ses fonctions. Il ne peut donc plus légalement exercer son sacerdoce ni baptiser personne. » Ils ajoutèrent divers propos de la même farine

pour leur enseigner leurs dangereuses convictions. [...] Les Alodiens dirent aux envoyés : « Nous ne savons pas qui vous êtes, nous ne pouvons vous recevoir et être baptisés par vous ; mais nous recevrons celui qui a baptisé les Noubades et c'est lui qui nous baptisera. Quant à ce que vous dites de lui, nous ne l'écoutons pas parce que nous voyons que vous êtes ses ennemis et parlez de lui ainsi par jalousie. Quittez donc notre pays et vous éviterez une mort ignominieuse. »

[Extrait de la lettre du roi des Noubades *Wrpywl* à Théodore, patriarche monophysite d'Alexandrie:]

« En raison des desseins pernicieux de celui qui réside entre nous [les Noubades et Alodia], j'entends le roi des Makourites, j'ai envoyé mon saint père [Longin] auprès du roi des Blemmyes pour qu'il le fasse guider jusqu'à destination par les pistes de l'intérieur des terres. Mais les Makourites ont eu vent de cela aussi et ont posté des gens pour surveiller toutes les passes de leur royaume, aussi bien en plaine qu'en montagne et jusqu'à la mer des Roseaux [la mer Rouge], désirant mettre la main sur mon père [Longin] et arrêter l'œuvre bienfaisante de Dieu, comme me l'a écrit mon père. Il a dû endurer des tourments et de dures épreuves physiques et morales dans le pays des Blemmyes, sans compter les souffrances dues aux privations. Malgré tout cela, la navrante malice de l'ennemi ne put détourner des œuvres de Dieu le zèle de mon père. Le Seigneur Dieu lui-même guida sur les chemins et les pistes mon saint père afin qu'il puisse franchir les longues pistes et échapper aux fortes garnisons, même lorsque ses chameaux de bât et autres bêtes périrent. Avec l'aide de Dieu, il réussit à atteindre le pays et fut reçu par le roi et tout le peuple avec allégresse. Il instruisit le roi et le baptisa, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, comme il est écrit dans la lettre qu'il m'a envoyée. [...]

Ces faits se produisirent avec l'aide de Dieu en l'année 891 [ère séleucide = 580 apr. J.-C.] et furent consignés par nous.

- ◀ la réaction violente des Alodiens face aux envoyés d'Alexandrie les prévenant contre Longin s'explique plus facilement si l'on suppose que les Makourites avaient adopté le dogme melkite.

On sait par l'archéologie, d'autre part, que les premières églises d'Old Dongola datent de la seconde moitié du VI^e siècle, ce qui confirme la christianisation de l'élite makourite peu après 543. De plus, contrairement aux édifices chrétiens les plus anciens de Nobadia, où se ressent l'influence copte égyptienne, ceux de Makouria semblent inspirés de l'architecture byzantine, corroborant l'hypothèse de l'introduction du dogme melkite. Enfin, la chronique en latin de Jean de Biclar, un clerc wisigoth qui avait séjourné à Constantinople, mentionne en l'an 3 de Justin II, successeur de Justinien, soit en 568, que « les Makourites ont reçu la foi du Christ » et qu'en l'an 7 (en 573) une délégation de Makourites, amenant comme cadeaux diplomatiques des défenses d'éléphant et une girafe, fut reçue à Constantinople pour établir un traité d'amitié avec l'Empire byzantin. On pense généralement que cette ambassade avait pour but d'obtenir la création d'un siège épiscopal métropolitain à Old Dongola, mais dans tous les cas elle atteste clairement une conversion toute récente à la doctrine de l'empereur.

De la christianisation à l'annexion de la Nobadia

Entre la conversion des royaumes chrétiens (543-580) et la première tentative de conquête musulmane en 651-652, nos sources sont extrêmement réduites. Une inscription grecque commémorant la fondation d'une église dans la forteresse d'Ikhmindî, au nord de Qasr Ibrim, cite en 577 un roi des Noubades nommé Tokiltoéton, qui pourrait être le successeur d'Eirpanomé. Mais pour le reste, il faut se tourner vers les témoignages archéologiques. L'adoption officielle du christianisme par les élites nubiennes s'est concrétisée sur le terrain par la construction d'églises et de monastères. En Nobadia, certains de ces bâtiments chrétiens ne sont qu'une récupération et un aménagement de temples païens, comme à Philae, Qasr Ibrim et Dendour. D'autres semblent constituer des édifices nouveaux, comme à Faras, sans doute déjà capitale du royaume noubade. Mais ils réutilisent volontiers des matériaux issus des sanctuaires antiques : ainsi, à Nilwa, une église est bâtie entre les VI^e et VII^e siècles à l'aide des blocs et des colonnes du temple de Sedeinga tout proche.

Contrairement à la Nobadia où les centres urbains principaux sont situés sur les anciennes cités koushites, dans les royaumes de Makouria et d'Alodia les lieux où s'installe l'élite nubienne sont le plus souvent des fondations nouvelles, ce qui oblige à construire des édifices religieux

également nouveaux. Ainsi, à Old Dongola, une première cathédrale est bâtie avant la fin du VI^e siècle, suivant un plan basilical qui rappelle certaines églises byzantines de Syrie et de Palestine. Le plafond de bois était supporté par des colonnes de granit extrait des carrières de la troisième cataracte. À plus d'un kilomètre de la cité fut entreprise à la même époque la construction d'un monastère dédié à saint Antoine, le fondateur égyptien du monachisme. Dans le royaume d'Alodia, converti plus tard, il faut attendre le milieu du VII^e siècle pour voir surgir de terre à Soba les premiers édifices chrétiens connus. Mais la fouille de l'immense site de la capitale ayant été jusqu'à présent très partielle, on ne peut exclure que des églises aient existé plus tôt.

Dans le domaine funéraire, la mutation qu'amène le christianisme, avec sa conception épurée de la vie dans l'Au-delà, est radicale. Les vastes superstructures laissent place à des fosses étroites orientées ouest-est, parfois munies d'une couverture de briques en forme de banc. Les sacrifices d'animaux et d'humains disparaissent. Les riches trousseaux auparavant inhumés avec le défunt se réduisent dans le meilleur des cas à ses vêtements et ses bijoux. L'usage de cercueils en bois se fait rare, le corps étant le plus souvent enveloppé d'un suaire fréquemment ceinturé de cordes. Il est désormais placé en position allongée, la tête face à l'est. Pour les personnages les plus importants, rois, gouverneurs, évêques, une stèle gravée en grec est érigée sur le tombeau, comportant des passages des Écritures et quelques éléments biographiques. Certains exemplaires en copte appartiennent à des moines, que l'on peut supposer d'origine égyptienne.

En 613, au moment même où, dans la lointaine Arabie, un prophète du nom de Mahomet commençait sa prédication, l'Empire byzantin vacille : ses armées sont battues à Antioche par les troupes du roi perse sassanide Chosroès II, qui occupe ensuite la Syrie. L'année suivante, il s'empare de Jérusalem. En 617-619, l'Égypte à son tour est conquise. Les Sassanides sont alors aux portes de la Nobadia. De 622 à 628, l'empereur Héraclius mène une contre-attaque patiente et efficace, qui s'achève par la défaite et la mort de Chosroès II. L'Égypte est restituée à Constantinople en 629, après une année de négociation avec le général perse qui l'occupait.

Plusieurs spécialistes ont proposé de situer durant cette période d'administration sassanide l'annexion par Dongola de la Nobadia. On sait en effet que les deux royaumes nubiens sont encore distincts et ennemis vers 580 (voir section précédente) mais que les Arabes, lors de leur assaut sur la Nubie en 651, s'attaquent à un royaume unifié. On ignore en revanche les modalités de la conquête de la Nobadia par son voisin du sud. On a prétendu que l'Église copte n'était pas en mesure, durant l'occupation perse,



Église de Soba.

◀ de venir en aide à son alliée la Nobadia. Mais on sait que les occupants sassanides étaient plutôt favorables aux monophysites, habituellement en butte aux persécutions des officiels byzantins, et il faut donc chercher une autre piste.

L'historien persan al-Tabari (839-923) et le polygraphe syrien Bar Hebraeus (1226-1286) rapportent que les Sassanides s'emparèrent d'Alexandrie et de l'Égypte jusqu'à la frontière avec la Nubie, c'est-à-dire le royaume de Nobadia. Après une période initiale de pillages, ils instaurèrent en Égypte une politique plutôt pacifique et renversèrent la balance entre melkites et monophysites au profit de ces derniers. Bien qu'aucune trace écrite n'en ait subsisté, on peut penser que les Noubades trouvèrent en eux un allié, dans leur commune opposition aux Byzantins. Si tel est le cas, c'est plutôt lors du retrait d'Égypte des Sassanides en 629 que Makouria annexa le territoire noubade, profitant d'un vide politique momentané et peut-être de l'assentiment de Constantinople.

Le royaume annexé devint la province de Nobadia. Comme à l'époque de Méroé, le roi de Dongola se fit représenter, sans doute un peu plus tard, dans ce nouveau territoire par un vice-roi. Il était appelé «éparque» de Nobadia, en grec *eparkhos*, «gouverneur», en vieux nubien *songoj*. Les Arabes le nommeront «le Seigneur de la Montagne» (*sahib al-jabal*), qui est peut-être un calque de son titre nubien *songoj*, dont l'étymologie est incertaine. Les éparques résidèrent d'abord à Faras, puis à Qasr Ibrim où les fouilles britanniques ont mis au jour une importante correspondance en vieux-nubien issue de leurs archives. Le rôle de l'éparque était double : il administrait la province de Nobadia et constituait le principal relais diplomatique de Makouria avec l'Égypte, réglant les différends qui pouvaient se produire entre les deux États. Les éparques étaient sans doute choisis par le souverain de Dongola parmi les hauts fonctionnaires du royaume plutôt qu'au sein de la famille royale. Ils étaient cependant entourés d'une cour, à l'instar d'un véritable monarque. Les fresques des cathédrales de Faras et Dongola nous ont conservé plusieurs portraits, que l'on considère traditionnellement comme ceux des éparques de Nobadia, accompagnés du Christ ou de la Vierge. Ils arboraient un costume somptueux et étaient coiffés d'une couronne singulière, flanquée d'une ou deux rangées de cornes et constituée d'une calotte au centre de la laquelle se dressait une tige surmontée d'un croissant de lune.

L'échec de l'invasion arabe de Dongola et le Baqt

La longue guerre entre Byzantins et Sassanides laissa les deux Empires exsangues. Cette faiblesse explique, plus encore que l'ardeur que leur donnait leur nouvelle foi, les succès rapides des armées de l'Islam en Asie et en Afrique. En 636, quatre ans après la mort de Mahomet, l'Empire sassanide est vaincu. En 638, Jérusalem

est enlevée à l'Empire byzantin. En 639, avec moins de 20 000 hommes, le général arabe Amr Ibn al-'As s'empare de l'Égypte, qui change ainsi de maître pour la troisième fois en à peine plus d'une décennie. Vers 642, une armée musulmane menée par Abdallah Abou Sarh, futur gouverneur de l'Égypte, est à la frontière de Makouria et attaque le pays. Mais la contre-offensive des Nubiens désorienta les Arabes, qui subissent de lourdes pertes. Sur la suite des événements, notre principale source est l'historien égyptien al-Maqrizi (1364-1442), qui écrit huit siècles après les faits, cite probablement l'opuscule (perdu) d'Ibn Sulaym al-Uswānī et déforme plusieurs faits... mais nous en fournit le tableau le plus détaillé. Selon lui, un traité conclu avec les Arabes aurait été bafoué par les Nubiens, qui pillèrent les villes égyptiennes de la première cataracte.

En 651 Abdallah Abou Sarh, qui avait succédé à Amr Ibn al-'As comme gouverneur d'Égypte, lança une seconde expédition contre Makouria avec une forte armée. Cette fois, il atteignit sans difficulté la capitale, Dongola, et en fit le siège en usant de catapultes, armes inconnues des Nubiens et détruisit en partie les églises. Selon al-Maqrizi, le roi de Makouria, qu'il nomme Qalidurut, serait alors entré en négociation. Mais d'autres auteurs décrivent une situation plus inégale: les archers nubiens, d'une précision diabolique, auraient infligé aux assaillants une pluie de flèches en visant particulièrement les yeux, ce qui leur valut dans la littérature médiévale arabe le surnom de «frappeurs de pupilles». Le traité de paix serait autant le résultat du nombre important de morts et de blessés dans le camp musulman, que de l'effet de leurs catapultes. Pour la première fois depuis leur sortie triomphale d'Arabie, les musulmans rencontrèrent une résistance inattendue en Nubie et durent composer avec leur ennemi.

Plutôt qu'un véritable traité, l'accord conclu entre eux était vraisemblablement un simple armistice accompagné d'un agrément comportant des dons réciproques. Il porte le nom de *Baqt*, qui est probablement un rare dérivé arabe du latin *pactum*, «pacte», mais désignait à cette époque simplement le tribut en esclaves qu'impliquait cet accord. Signé en l'an 31 de l'Hégire, soit en 652, il comporte quatre clauses. Premièrement, Nubiens et Arabes s'engagent à cesser leurs agressions mutuelles. Deuxièmement, les musulmans ont liberté de circuler en Nubie et les Nubiens en pays musulman, mais aucun des deux ne peut s'installer à demeure. Troisièmement, les Nubiens s'engagent à ne pas héberger d'esclaves fugitifs ou de transfuges musulmans, mais à les remettre aux autorités arabes. Quatrièmement, les Nubiens fourniront 360 esclaves en bonne santé chaque année aux musulmans, en échange de livraisons de céréales et de tissus. Al-Maqrizi ajoute une clause supplémentaire, la protection et l'entretien de la mosquée d'Old Dongola, mais il s'agit probablement d'une interpolation, car les fouilles n'ont jusqu'à présent mis au jour aucun édifice musulman construit dans la capitale à cette époque.

Avec quelques périodes de vacuité, ce traité resta en vigueur jusqu'au XIII^e siècle. Ce sont ainsi près de 100 000 esclaves qui furent fournis aux autorités musulmanes. Cela n'alla pas toujours sans difficulté. On a par exemple retrouvé à Qasr Ibrim une lettre du gouverneur de l'Égypte se plaignant de la mauvaise qualité des esclaves fournis précédemment et du retard pris dans la livraison suivante. Il est assez probable que les rois de Makouria, à la fois pour honorer cette clause du *Baqt* et pour leurs propres besoins (notamment afin de renforcer leurs armées), lancèrent des raids réguliers contre les tribus du Kordofan et du Nil Bleu. Il semble que Dongola possédait des relais dans le Kordofan, qu'atteste un grand nombre d'emprunts lexicaux au nubien du Nil dans certaines tribus de la région, comme les Nyimang et les Ajang qui habitent aujourd'hui les Monts Nouba. Faute de fouilles archéologiques régulières dans le Kordofan, on ignore s'il s'agissait de simples postes coloniaux ou d'établissements plus conséquents.

Le roi Merkourios, le « Nouveau Constantin »

Dans les années qui suivirent le raid des musulmans, les monuments détruits furent restaurés à Dongola et la cathédrale fut rebâtie en forme de basilique, coiffée d'un dôme et pavée de mosaïques. Bien que la menace venue du nord se fût atténuée avec l'établissement du *Baqt*, les travaux concernèrent aussi les fortifications de la ville, qui furent considérablement renforcées. Les relations avec Alodia étaient de surcroît toujours aussi tendues et, bien qu'il ne semble pas que des conflits importants aient éclaté entre les deux royaumes nubiens, il fallait parer à toute éventualité.

Aux rois Qalidurut et Zacharias succéda Merkourios (697-env. 710), salué comme le « Nouveau Constantin ». L'une de ses décisions les plus importantes fut, selon l'analyse de W. Godlewski, de rallier l'église monophysite, ce qui, après un siècle de fidélité au melkisme, s'explique sans doute par des raisons géopolitiques. La province de Nobadia et le royaume d'Alodia au sud étaient d'obédience monophysite. De plus, la conquête arabe de l'Égypte et de la Syrie rendait malaisés les contacts avec Constantinople. Enfin, en raison des guerres, il y avait presque un siècle que le pouvoir byzantin n'avait pas délégué de patriarche melkite à Alexandrie, alors que le patriarcat copte n'avait pas cessé d'être présent. De cette façon, Merkourios obtint enfin la nomination d'un siège métropolitain à Dongola, ce qui permettait d'ordonner des évêques sur place.

De nouvelles cathédrales furent alors bâties à Dongola et à Faras, capitale de la province de Nobadia. C'est d'ailleurs du règne de Merkourios que date la première mention d'un évêque de Nobadia (voir ci-dessus, p. 404), bien que l'institution ait peut-être existé auparavant. La cathédrale



Sainte Anne, cathédrale de Faras, VIII^e siècle,

Muzeum Narodowe w Warszawie, n° 234058.

de Faras, qui fut enrichie au fur et à mesure des siècles, est emblématique de l'art nubien grâce ses peintures murales. Retrouvées par les archéologues polonais de 1961 à 1964, elles furent partagées entre le musée national de Khartoum, où elles remplissent presque la totalité du premier étage, et le musée de Varsovie. Datant de l'époque de la construction de la cathédrale, l'une des plus célèbres de ces peintures représente sainte Anne, la mère de la Vierge, le doigt sur la bouche, sans doute pour symboliser le mystère de la conception du Christ. Au nord de Faras, sur le site de Qasr el-Wizz, fut également bâti un grand monastère.

À la mort de Merkourios — selon la tradition rapportée par Jean Diacre l'Égyptien, chroniqueur copte d'Alexandrie — son fils Zacharias (nom très fréquent dans la dynastie makourite) préféra se retirer dans un monastère plutôt que de damner son âme par les compromissions et les machiavélismes liés au pouvoir royal. Paradoxalement, il garda la haute main sur la nomination de ses successeurs. Le premier, nommé Simon, était un de ses proches, homme de bien et très attaché à la doctrine monophysite adoptée par Merkourios. Mais il mourut assez vite et Zacharias le remplaça par un certain Abraham, un choix moins heureux. En effet, des querelles éclatèrent assez vite entre lui et l'évêque métropolitain de Dongola. Le nouveau roi porta l'affaire devant le patriarche d'Alexandrie

qui, bien que persuadé du bon droit de l'évêque, consentit par réalisme politique à l'éloigner de Dongola et à nommer un remplaçant. Zacharias, qui apparemment n'était retiré du monde qu'en théorie, réagit en exilant Abraham et nomma un nouveau roi en la personne d'un certain Markos. Mais celui-ci ne régna que six mois, avant d'être tué dans la cathédrale de Dongola par des sbires à la solde d'Abraham.

Le règne de Cyriaque, le « grand roi »

Le roi Cyriaque (env. 746-770) accède au trône de Makouria en des temps particulièrement agités, aussi bien en Nubie qu'en Égypte. Son prédécesseur, Markos, a été assassiné, et il semble que Zacharias, le prince faiseur de rois, était déjà décédé. En Égypte, le gouverneur Abd el-Malik, en désaccord avec le patriarche copte d'Alexandrie, Michel I^{er}, l'avait fait emprisonner. Le roi Cyriaque envoya alors l'éparque de Nobadia auprès du gouverneur pour exiger la libération du patriarche. Mais Abd el-Malik fit également jeter l'éparque en prison.

Furieux, Cyriaque convoqua une armée qui, selon Jean Diacre, ne comportait pas moins de cent mille cavaliers et autant de méharistes, chiffre évidemment très exagéré, et, en 749-750, il commença à prendre et piller les villes de Haute-Égypte. Incapable de faire face à une telle invasion, Abd el-Malik relâcha l'éparque puis le patriarche. Le roi Cyriaque, après avoir amassé un considérable butin, retourna à Dongola sans avoir eu besoin de livrer bataille. Par la suite, les relations entre Makouria et les Arabes ne vont pas cesser de s'améliorer.

En 750, le dernier calife omeyyade, Marwan II, fut vaincu par une rébellion qui installa une nouvelle dynastie à Bagdad, les Abbassides. Marwan s'enfuit en Égypte, où il fut rattrapé et mis à mort. Deux de ses fils cherchèrent asile en Nubie, mais, conformément à une des clauses du *Baqt*, le traité entre Arabes et Makourites, Cyriaque refusa de les accueillir et les fit accompagner vers la mer Rouge. Le prestige du roi de Makouria auprès des autorités égyptiennes, tant coptes que musulmanes, ressort particulièrement par le titre arabe de « grand roi » (*al-malik al-'azim*) que lui confère Jean Diacre.

Avec Alodia également les tensions d'hier sont en passe d'être résolues. L'adoption du monophysisme sous Merkourios a probablement contribué largement à la détente. Bien que l'on ne possède pas de témoignage historique de ce rapprochement entre les deux royaumes, des indices archéologiques vont dans ce sens. L'architecture alodienne subit alors une nette influence makourite: la cathédrale de Soba est apparemment rebâtie sur le modèle de celles de Dongola et de Faras. D'autre part, la poterie

caractéristique de Soba, dite *Alwa ware*, laisse place à des importations massives de Makouria, qui montrent l'importance des relations commerciales nouvelles entre les deux États.

L'âge d'or de la Nubie chrétienne du IX^e au XIII^e siècle

Les quatre siècles qui suivent constituent la période la plus brillante des royaumes nubiens, quoique nos sources continuent à être rares pour Alodia. Au début du IX^e siècle, il fallut au royaume de Makouria solder auprès de l'Égypte musulmane un lourd contentieux qui menaçait la paix fragile entre les deux pays. Les livraisons d'esclaves prévues dans le *Baqt*, le traité de non-agression, n'avaient pas été effectuées depuis quatorze ans, l'Empire abbasside étant déchiré par les guerres de succession entre les fils du calife Haroun al-Rachid. Le régent Zacharias, qui régnait alors à Dongola, fut sommé par les Arabes de régler la dette, mais en était bien incapable : il aurait fallu rassembler immédiatement plus de 5 000 esclaves correspondant aux critères rigoureux du *Baqt*, c'est-à-dire des hommes et des femmes jeunes et sans défauts physiques. En 836 il décida alors de déléguer à Bagdad son fils, le roi Georges I^{er}, âgé de vingt ans, auprès du calife abbasside Al-Mutasim, afin de négocier directement avec lui.



Old Dongola, vestiges de l'église cruciforme, IX^e siècle.

409

des rois
« grecs »
à la peau
sombre

Cette ambassade était tout à fait extraordinaire en raison de la qualité de l'envoyé: le jeune souverain en personne, qui devrait affronter les mille dangers d'un si long et difficile voyage. Mais s'il en réchappait, son arrivée à Bagdad serait une insigne marque d'honneur de Makouria envers le calife et les musulmans. C'est bien ainsi qu'elle fut interprétée. Après une étape en Égypte, le roi Georges et son escorte, rutilants d'or et chargés de présents, furent accueillis avec curiosité et bienveillance par Al-Mutasim. Non seulement il remit leur dette aux Nubiens, mais il décida que le *Baqt* ne serait versé que tous les trois ans et renvoya après plusieurs mois le roi Georges dans son pays, muni de somptueux cadeaux. Le pari du régent Zacharias était gagné au-delà de toute espérance.

Ce nouveau départ pour le royaume fut marqué par l'édification d'une nouvelle cathédrale à Dongola, qui surpassait toutes les constructions précédentes. Sur le site de la basilique fut érigé un bâtiment grandiose de plan cruciforme, coiffé d'une coupole qui atteignait 28 m de hauteur. C'est peu après que fut lancée la construction d'un palais royal ou plutôt d'une salle d'audience pour recevoir les ambassades. Ce monument emblématique d'Old Dongola a été préservé jusqu'à nos jours grâce à sa conversion en mosquée au ^{xiv}^e siècle. Il s'élève sur un escarpement rocheux au-dessus de la citadelle, si bien qu'il est visible depuis des kilomètres, y compris de la rive ouest du Nil. De forme quadrangulaire, doté de murs formidables, il comporte deux étages auxquels on accède par un escalier monumental. La salle d'audience proprement dite, située au sommet, comprend un dais encadré de colonnes de granit décorées où se tenait le trône du souverain. Elle est percée de larges fenêtres qui offrent une vue grandiose sur la ville et les environs jusqu'à la boucle du fleuve au sud.

Le royaume de Makouria durant ces siècles d'or se couvre d'églises et de monastères. La technique nubienne des peintures murales religieuses connaît alors son apogée et constitue un des sommets de l'art pictural chrétien, surpassant de loin ce que l'on pouvait trouver en Égypte. Il ne s'agit pas de fresques à proprement parler, puisque le support est sec quand le pigment est appliqué, mais de peintures à *tempera*, comme les icônes. Les plus belles œuvres retrouvées sur les murs de la cathédrale de Faras et actuellement conservées au musée de Khartoum en offrent une splendide illustration. Ainsi de la scène montrant les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, un épisode tiré du Livre de Daniel, qui évoque le sauvetage par un archange des trois jeunes gens que le roi de Babylone Nabuchodonosor avait fait jeter dans une fosse emplie de feu. Elle date du ^{xi}^e siècle, où des gammes chaudes de rouge et de jaune ont remplacé les teintes sévères des siècles précédents. Un siècle encore, et c'est toute la palette des couleurs possibles qui apparaît dans la plus connue et la plus grande des peintures



Old Dongola, salle d'audience des rois de Makouria.



le Soudan

Les jeunes Hébreux dans la fournaise, cathédrale de Faras, XI^e siècle, musée national, Khartoum.

412

des origines
à la chute
du sultanat
Fung



La Nativité, cathédrale de Faras, XIII^e siècle, musée national, Khartoum.

◀ de Faras, la Nativité, qui ornait le mur oriental de la cathédrale. Très éloignée du dénuement évoqué par l'Évangéliste, la scène donne une version quasi royale de la naissance du Christ. Allongée sur un riche sofa et vêtue d'une robe sombre rehaussée de broderies, une immense Vierge au teint blanc fait face au spectateur. L'enfant Jésus est quant à lui placé dans une mangeoire en forme d'église. Le ciel est empli des grandes ailes des anges et des archanges. Sur la gauche arrivent en riche arroi les trois rois mages à cheval, côtoyant deux petits bergers presque nus, à la peau sombre, qui dansent d'allégresse. Sous la scène est représenté un roi nubien, dédicateur du tableau. Les fouilles récentes d'Old Dongola par les équipes polonaises, notamment celles du monastère Saint-Antoine et de l'église de Banganarti, à quelques kilomètres au sud de la capitale, ont révélé des peintures qui égalaient en splendeur et surpassaient parfois en technique celles de Faras. Mais leur état de conservation moins bon n'a pas permis de les déposer et elles ne peuvent être vues qu'*in situ*.

L'architecture militaire est aussi bien représentée dans les royaumes nubiens, particulièrement en Basse et Moyenne Nubie où furent bâties nombre de forteresses afin de prévenir les raids des musulmans depuis le nord qui, en dépit du *Baqt*, n'avaient jamais totalement cessé, mais étaient peu intenses. Cette longue période de paix armée permit aux royaumes nubiens de développer une économie prospère. S'y ajoutaient des conditions climatiques plutôt favorables, avec des pluies et des crues importantes jusqu'au XII^e siècle. L'agriculture bénéficia de la large extension d'une technique d'irrigation connue depuis l'antiquité tardive en Égypte mais qui ne se diffusa en Nubie que durant la période postméroïtique, la *saqieh*. Ce système de grandes roues en bois solidaires, entraîné par un animal, permettait de puiser l'eau en contrebas par un jeu de godets qui la déversaient dans un canal. Il était particulièrement utile au Soudan où le lit du Nil est généralement trop escarpé pour que l'inondation annuelle se répande naturellement dans les champs. Les *saqiehs* étaient très souvent la propriété des monastères et des églises qui les mettaient à la disposition des paysans contre une rémunération en nature prélevée sur la récolte.

Un rapport détaillé de l'organisation administrative et de l'économie des royaumes nubiens nous est donné par le géographe égyptien Ibn Sulaym al-Uswani au X^e siècle. Originaire d'Assouan, comme son nom l'indique, il a voyagé dans le royaume de Makouria et bénéficié de l'amitié du roi, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade par le calife fatimide d'Égypte. Mais il semble qu'il n'ait pas poussé son exploration jusqu'au territoire d'Alodia et se soit, à son propos, contenté de sources orales. Son manuscrit est perdu, mais il est en partie cité par des écrivains plus tardifs et principalement son compatriote al-Maqrizi, au début du XV^e siècle.

▶

La description de la Nubie d'après al-Uswani

x^e siècle; cité par al-Maqrizi. D'après la traduction anglaise de G. Vantini, *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg-Varsovie, 1975. Intertitres ajoutés

la frontière avec l'Égypte

« Le premier village des Nubiens est al-Qasr, à cinq milles d'Assouan. La dernière place forte des musulmans est une île appelée Bilaq (Philae), à un mille du village nubien qui est situé sur la rive nubienne du fleuve. Depuis Assouan jusqu'à cet endroit, le Nil comporte de grands rapides. Les bateaux n'y peuvent passer qu'avec l'habile assistance de pêcheurs locaux qui connaissent bien les lieux, car les rochers sont abrupts et le fleuve divisé en nombreux chenaux. Le grondement de la cataracte s'entend de très loin. Dans ce village, il y a une garnison armée et une porte menant au pays des Nubiens. Entre ce village et la première cataracte du pays nubien (la deuxième cataracte du Nil) se trouvent dix stations. Les musulmans qui vivent dans cette région sont libres de posséder des terres dans le voisinage et de se livrer au commerce en amont. Il y a quelques habitants musulmans mais aucun ne parle arabe. Cette région est étroite et accidentée, entourée de montagnes et limitée aux berges du Nil, le long duquel les villages se succèdent avec leurs palmiers et leurs arbres à gomme.

la Basse-Nubie

La partie de cette contrée située en amont est plus large qu'en aval et possède des vignes. Le Nil n'inonde pas les champs en raison de la forte déclivité du sol. La largeur de la surface cultivée est deux ou trois *feddans* (80 à 120 ares) et elle est irriguée par des *saqiehs* [roues à eau] actionnées par des bœufs. Les habitants y font pousser un peu de blé mais surtout de l'orge et du seigle. Comme la bande cultivable est étroite, ils y plantent en continu sans période de jachère. En été, après avoir fertilisé le sol avec du fumier et de la terre rapportée, ils l'ensemencent de sorgho et de millet, de sésame et de fèves.

Dans cette région est située la cité de Bujarash (Faras), la capitale de Maris (Nobadia), ainsi que deux forteresses, dont celle de [Qasr] Ibrim. Il y a aussi un port appelé Adwa [...] et les ruines remarquables d'un temple païen. Cette région est administrée par un gouverneur appelé « le Seigneur de la Montagne » (éparque de Nobadia), qui représente le grand Seigneur des Nubiens (roi de Makouria). Il compte parmi leurs gouverneurs du plus haut rang. Comme cette région est limitrophe de la terre d'Islam, toute personne qui vient du pays des musulmans doit s'adresser à lui, tant pour s'identifier

que pour apporter un cadeau destiné à lui ou à son seigneur. Il reçoit tout le monde et leur offre des esclaves mais ne permet à personne, musulman ou non, de continuer sa route pour rendre visite à son seigneur.

le Batn-el-Hajjar

Sur la première cataracte du pays des Nubiens (la deuxième cataracte du Nil), il y a un village appelé Baqwa qui est un terminal pour les bateaux des Nubiens qui remontent le fleuve depuis al-Qasr, à la frontière de leur pays. Les embarcations ne peuvent aller plus loin. Nul, musulman ou non, n'a le droit de continuer en amont au-delà de ce point, sauf permission expresse du Seigneur de la Montagne. Entre ce port et le Maqs Supérieur (la Moyenne Nubie), il y a six étapes entourées de rapides. C'est la pire partie de cette région que j'ai vue, car le chenal est étroit, très difficile pour la navigation, rempli de rapides et d'obstacles rocheux et par endroits guère plus large que cinquante coudées. Le paysage de chaque côté du fleuve est coupé de passes resserrées, de sommets élevés et de cols montagneux si étroits que ni un cavalier ni un voyageur à pied mal équipé ne peuvent les franchir. Les rives occidentale et orientale sont toutes deux couvertes de sable. Les montagnes sont pour les habitants autant de forteresses où ils peuvent se réfugier. Sur quelques îles, il y a des palmiers et des plantations de peu de valeur. La nourriture de base est le poisson. Ils utilisent de la graisse de poisson pour s'enduire la peau. Ces îles dépendent de Maris et sont sous l'autorité du Seigneur de la Montagne.

la Moyenne-Nubie

Le gouverneur de la garnison qui est dans le Maqs Supérieur (Moyenne-Nubie) est désigné par leur seigneur. Il exerce un contrôle très strict sur eux (les Nubiens), si strict que même l'homme le plus élevé, quand il vient à passer, est arrêté par n'importe quel soldat de la garnison qui feint de le fouiller et qui peut faire de même aux fils du roi, à ses vizirs ou qui que ce soit d'autre.

Ici le dinar et le dirham ne sont d'aucun usage parce que les habitants n'utilisent pas de monnaie dans leurs transactions, à part avec les musulmans au-delà de la cataracte. Ils n'achètent ni ne vendent pour de la monnaie mais effectuent ces opérations en troquant contre des esclaves, du bétail, des chameaux, des outils de fer ou du grain.

Personne ne peut remonter au-delà de ce lieu sauf permission expresse du roi. Celui, quel qu'il soit, qui transgresse cette interdiction est passible de la peine de mort. Grâce à ces précautions, tout ce qui se passe [dans le royaume] est tenu secret, si bien que leur armée peut attaquer un pays ou mener une expédition dans le désert sans que personne n'en soit averti. [...]

En amont de cette garnison se trouve un village appelé Say (l'île de Saï) qui est situé sur une cataracte. C'est l'un des chefs-lieux de leur pays et le siège d'un évêque. Il y a un temple païen en ruine. Plus en amont se trouve la région de Saqluda (le Sukkot) qui signifie les «sept gouverneurs» (en fait «les sept districts»). C'est une terre très semblable à la région qui borde le pays des musulmans, tour à tour large ou étroite, avec des palmiers, des vignes, des arbres à gomme et autres plantations. Il y a quelques champs de coton qui produisent du coton brut et il y a aussi quelques oliviers. Le gouverneur de cette région est directement nommé par le roi et il commande à d'autres gouverneurs qui exercent une autorité (locale). Ici se trouve une forteresse nommée Astanun qui marque le début de la troisième cataracte, la plus difficile à traverser, parce qu'il y a une montagne qui empiète sur le fleuve d'est en ouest et que les eaux s'engouffrent sur trois passages, qui peuvent être limités à deux en période d'étiage. Elle produit un formidable grondement mais offre une belle vue parce que les eaux se déversent depuis le haut de la montagne. Au sud, le lit du fleuve est plein de rochers qui en obstruent le milieu, sur une distance de trois jours de navigation, jusqu'au village de Bastu qui est le dernier village de Maris et marque le début du territoire de Muqurra (Makouria proprement dite). Entre cet endroit et la frontière des musulmans, la langue des habitants est le marisi (le nobiin), le Maris étant l'extrémité (nord) des possessions de leur roi.

le bassin de Kerma

Il y a une contrée nommée Baqun, qui signifie «merveille», appelée ainsi à cause de sa beauté. Je n'ai jamais vu une région plus large sur le Nil: j'estime que la largeur de [la vallée du] Nil, d'est en ouest, est de cinq jours de marche. Des îles divisent le fleuve en plusieurs bras qui les entourent et coulent au milieu d'une plaine, le long d'un chapelet ininterrompu de villages et de beaux édifices avec des pigeonniers, du bétail et des chameaux. L'essentiel de la nourriture dont leur capitale est ravitaillée provient de cette contrée. [...] Leur roi a sa villégiature préférée dans cette région. Je l'ai accompagné (dit al-Uswani) à plusieurs de ces occasions et nous sommes passés par des chenaux étroits sous le couvert des arbres des deux rives. Les crocodiles dans ce pays ne sont pas dangereux: j'ai vu des gens traverser ces chenaux à la nage.

la région de Kawa et Old Dongola

En amont se trouve la région de Safad Baal, relativement étroite, semblable à celle qui jouxte la frontière de leur pays, à la différence près qu'à Safad Baal il y a de belles îles et qu'à moins de deux journées de voyage se trouvent près de trente villages avec de beaux édifices, églises

et monastères, de nombreuses palmeraies, vignes, jardins, champs cultivés et larges pâtures où l'on peut voir des chamelles et de très beaux dromadaires pour la reproduction. Leur roi vient souvent là parce que la frontière sud de cette région est limitrophe de Dongola (Old Dongola), la capitale. De la ville de Dongola, capitale du pays, à Assouan, il y a une distance de cinquante jours de voyage. (al-Uswani en donne une description et ajoute ceci :) Ils couvrent leurs maisons avec du bois d'acacia et de *saj*, qui est charrié par le Nil lors de la crue et leur arrive en planches avec des gravures, sans que personne ne sache d'où elles viennent. J'y ai vu moi-même des signes très étranges.

de la quatrième à la cinquième cataracte

La distance qui sépare Dongola et le début du pays d'Alwa (Alodia) est supérieure à celle qui sépare Dongola d'Assouan. Dans cette contrée, il y a des villages petits et grands, des îles, du bétail, des palmeraies, [...] des champs cultivés et des vignes, en quantité bien plus grande que ce que l'on voit du côté [du royaume] qui jouxte le pays des musulmans. Dans cette région s'étendent des îles dont la longueur équivaut à plusieurs jours de marche et où il y a des montagnes, des bêtes sauvages et des lions, ainsi que des étendues de désert où le voyageur doit craindre de cheminer sans réserve d'eau. Depuis ces contrées, le cours du Nil tourne vers l'est et l'ouest sur de longues distances équivalentes à plusieurs jours de marche, et ce jusqu'à la plaine où la boucle du Nil atteint la mine appelée al-Shanka. [...] Les hippopotames sont nombreux dans les environs. À cet endroit commence la piste qui mène à Souakin, Badi, Dahlak et les îles de la mer Rouge. C'est par là que passèrent les Omeyyades (les fils de Marwan II) qui avaient fui chez les Nubiens pour échapper à la mort. Dans cette région vivent aussi un certain nombre de Bedjas qu'on appelle les Zanafij. Ils ont émigré en Nubie il y a longtemps et se sont installés là. Ils mènent tous une vie pastorale et conservent leur propre langue sans se mêler aux Nubiens ni se sédentariser dans les villages. Ils dépendent d'un administrateur nommé par le roi de Nubie (Makouria). [...]

la frontière d'Alodia et l'Atbara

La frontière du pays d'Alwa (Alodia) se situe en un lieu appelé al-Abwab (« les Portes » en arabe), où il y a quelques villages sur la rive est du Nil. Cette région a un administrateur qui est aux ordres du seigneur d'Alwa et porte le nom de *wahwah*. À partir de là, le Nil se divise en sept bras, dont l'un vient de l'est, a des eaux boueuses mais s'assèche complètement en été, si bien que les gens peuvent installer leurs campements sur son lit. Lorsque vient la saison des crues, l'eau surgit de son lit et y forme des mares, puis les

pluies et les écoulements se produisent dans toute la région et le niveau de l'eau monte. On dit aussi que la source de cette rivière s'écoule depuis une montagne. [...]

Soba, capitale d'Alodia

Suyya (faute de copiste pour Soba) est la capitale d'Alwa, située à l'est de la grande île entre les deux fleuves, le [Nil] Blanc et le Vert (Nil Bleu), à son extrémité nord, près du confluent [...]. La ville possède de beaux bâtiments et de grands monastères, des églises richement parées d'or et de jardins. Il y a également un large faubourg où vivent de nombreux musulmans. Le roi d'Alwa est plus puissant que le roi de Makouria, il possède une armée plus importante et plus de chevaux que le Makourite. Son pays est plus fertile et plus étendu, mais les palmeraies et les vignobles y sont moins nombreux. La céréale la plus répandue est le sorgho blanc qui ressemble à du riz. Ils en tirent leur pain et leur bière. Ils ont de la viande en abondance grâce à leur nombreux bétail et aux vastes plaines où il peut paître, si larges qu'il faut plusieurs jours pour atteindre les montagnes. Ils ont d'excellents chevaux et des dromadaires de couleur fauve, de pure race arabe. Leur religion est le christianisme d'obédience jacobite (copte); leurs évêques dépendent du patriarche d'Alexandrie comme les Nubiens (Makourites). Leurs livres sont en grec et ils les traduisent dans leur propre langue. Ils sont moins intelligents que les Nubiens. Leur roi peut réduire en esclavage à son gré n'importe lequel de ses sujets, coupable d'un crime ou non, et ils ne s'y opposent pas mais se prosternent devant lui. Ils ne se révoltent pas contre cet ordre, si injuste soit-il, mais crient bien fort : « Vive le roi! Que son ordre soit exécuté! » Sa couronne est en or. On trouve de l'or en abondance dans son pays. >>>

Le déclin et la chute des royaumes nubiens

XIII^e-XVI^e siècles

- ◀ En 1250, le sultanat ayyoubide d'Égypte, qui depuis Saladin gouvernait le pays, fut remplacé par la dynastie mamelouke. À de multiples occasions dans le passé où le pouvoir avait basculé en Égypte, comme lors des invasions macédonienne ou romaine, les souverains soudanais s'étaient enhardis et avaient tenté de pousser leurs pions vers le territoire de leur voisin. Semblablement, le nouveau roi de Makouria, David, qui avait déposé son oncle Shékanda peu auparavant, se lança dans une expédition hasardeuse en 1275 en attaquant le port d'Aidhab sur la mer Rouge, jusqu'alors aux mains des Égyptiens. Puis, traversant le désert Arabique à marche forcée, il dirigea ses troupes sur la ville d'Assouan. La réplique du sultan mamelouk Baybars ne se fit pas attendre. Son armée envahit la Nubie et poussa jusqu'à Dongola en 1276, où elle rétablit sur le trône le roi Shékanda, lui imposant toutefois un lourd tribut et la cession de provinces entières au pouvoir mamelouk.

Une dizaine d'années plus tard, pour une raison que les chroniqueurs arabes n'expliquent pas clairement, Makouria, alors sous le règne d'un nouveau roi, Shémamoun, fut à nouveau envahie et Dongola fut mise à sac en 1288. Le souverain makourite, déposé par les musulmans, revint cependant au pouvoir immédiatement après leur départ, obligeant le sultan mamelouk à organiser une seconde expédition contre Shémamoun, qui se conclut, comme la précédente, par son retour sur le trône en 1290, une fois l'armée musulmane revenue au Caire. Il s'engagea à payer le *Baqt* annuellement et bénéficia de la clémence des Mamelouks, fatigués de ces expéditions répétées et occupés par les guerres de succession à la mort du sultan Qalâwun, la même année.

Les années 1315 à 1326 connurent une alternance, au gré des batailles où intervinrent sans cesse les armées mameloukes, entre Kérenbès, le dernier roi chrétien de Makouria, pourtant soutenu par Le Caire, et son neveu musulman Kanz al-Dawla Abou Abdallah Mohammed. La famille royale de Dongola comportait en effet de plus en plus de membres acquis à l'islam. L'historien arabe Ibn Khaldoun, qui écrit peu après les faits, explique ce fait par une stratégie délibérée de la part de chefs nomades islamisés (essentiellement des Bedjas et des Arabes Juhayna) qui auraient épousé des princesses nubiennes durant l'affaiblissement du royaume, monnayant par ces alliances leur support militaire. Selon le droit islamique, les enfants de telles unions étaient musulmans, mais, selon les coutumes nubiennes, ils héritaient du pouvoir royal, de type matrilineaire, qui se transmettait par les sœurs du souverain, d'oncle maternel à neveu.

Ces mariages auraient inévitablement entraîné une islamisation de la dynastie. Tel était le cas d'Abou Abdallah Mohammed, dont la lignée paternelle remontait à un prince arabo-bedja auquel les califes fatimides avaient accordé au XI^e siècle une principauté autour d'Assouan et le titre arabe de « Kanz al-Dawla », signifiant « Trésor de l'État ».

En 1317, sous le règne du Kanz al-Dawla, le palais d'audience des rois de Dongola fut transformé en mosquée, la plus ancienne du Soudan encore debout aujourd'hui, bien que désacralisée en 1969 et devenue propriété du service des Antiquités. À la même époque, selon Ibn Khaldoun, le *Baqt* fut aboli puisque Makouria était devenue, au moins par son souverain, une terre d'Islam. Toutefois, le Kanz al-Dawla ne termina pas sa vie sur le trône de Dongola. Déposé, il gagna Assouan, le fief de ses pères, avec une grande partie de sa cour et y fonda une colonie de langue nubienne. C'est de ces colons que descendent les Nubiens Kunuz (d'après le nom de Kanz) qui constituent aujourd'hui l'ethnie nubienne principale d'Égypte et se sont transmis une forme particulière de la langue de Dongola.

En 1364, devant les assauts répétés des tribus arabisées, la capitale de Makouria, Old Dongola, fut abandonnée et la région, évacuée. Une partie des habitants fondèrent à plus de cent kilomètres au nord, sur la rive gauche du Nil, une nouvelle ville à laquelle ils donnèrent le même nom, Dongola, et qui est aujourd'hui la capitale de l'État du Nord dans le Soudan fédéral. La cour royale se retira en Basse-Nubie, à Daw (actuel Gèbel Adda), tandis que l'éparchie de Nobadia était établi un peu au nord, à Qasr Ibrim. C'est au cours des fouilles de ce site dans les années 1970 que fut retrouvée, parmi un nombre considérable d'écrits d'époques variées (que nous avons évoqués dans le chapitre précédent), la correspondance en vieux-nubien des éparches entre le XIV^e et le XV^e siècle. Complétée par quelques documents de la région, elle montrait que le christianisme était encore bien vivant en Nubie et qu'une lignée de rois chrétiens avait perpétué le royaume de Makouria au nord. Ces monarques sont appelés en vieux-nubien « roi du Dotawo ». On sait désormais que « Dotawo » était le nom nubien de Makouria, jamais attesté par ailleurs (le terme « Makouria » n'apparaît en effet que dans les textes en grec) et non, comme on l'a longtemps cru, une principauté locale qu'aurait reprise les souverains émigrés de Dongola. Le dernier roi connu est Joël, vers 1484. Puis on perd toute trace d'un pouvoir nubien centralisé, jusqu'à ce que les troupes ottomanes, vers 1560, investissent le nord du pays et y construisent des forteresses.

La chute du royaume d'Alodia, comme en général l'histoire de ce pays, est beaucoup moins documentée que celle de son voisin du nord. Les sources sont réduites à quelques passages chez les historiens arabes et à la *Chronique fung*, un texte très tardif et peu informatif sur lequel

nous reviendrons. L'archéologie n'aide guère, puisque seules quelques petites portions des immenses ruines de la capitale, Soba, ont été fouillées par les équipes britanniques dirigées par P.L. Shinnie dans les années 1950 et D. Welsby dans les années 1980. Les sources arabes ne concernent pas directement Alodia mais une principauté située au nord du royaume, appelée al-Abwab (« les portes » en arabe) où al-Aswani plaçait au ^x^e siècle la frontière entre Makouria et Alodia. À la fin du ^{xiii}^e siècle, cette principauté semble avoir pris son indépendance. Son roi, Adour, entretient avec l'Égypte mamelouke de bonnes relations diplomatiques mais n'hésite pas à porter les armes contre le royaume de Makouria. Il est donc possible que la chute d'Alodia ait commencé bien plus tôt par le démembrement de son territoire. Si le royaume chrétien du sud était trop loin de l'Égypte pour craindre les assauts des armées mameloukes, il dut faire face à partir du ^{xiii}^e siècle aux attaques incessantes des tribus arabes (ou du moins arabisées) qui commençaient à se déverser sur tout le territoire soudanais. Mais c'est un peuple noir récemment islamisé — les Fungs, venus du sud — qui acheva le démembrement d'Alodia en 1504 ■



**Épée de
Nasir Mohamed,**

roi Hamaj pendant
le sultanat funj de Sennar,
1762-1769, musée
national, Khartoum.

421

des rois
« grecs »
à la peau
sombre

la victoire de l'islam

Ottomans et Fungs

1500-1820

Lorsque les premiers voyageurs occidentaux pénétrèrent au Soudan, à la fin du XVIII^e siècle, ils ne rencontrèrent plus aucune trace vivante du christianisme. Les coptes, assez nombreux, qui résident aujourd'hui au Soudan et possèdent leurs églises, descendent tous d'Égyptiens immigrés et ne constituent donc pas une survivance de la chrétienté nubienne. En moins de trois siècles, la foi chrétienne a été complètement supplantée par l'islam. Cette disparition rapide s'explique par la situation géographique et politique du pays. Après la chute du Dotawo et d'Alodia, au début du XVI^e siècle, il n'existait plus d'État chrétien au Soudan, alors que l'Abyssinie avait pu préserver sur les hauts plateaux un royaume orthodoxe monophysite, pourtant cerné de principautés musulmanes. Mais il n'existait pas davantage d'État musulman puissant et centralisé qui, à l'instar de l'Égypte médiévale, eût pu s'accommoder de la présence en son sein de communautés chrétiennes et, moyennant un impôt spécifique, leur assurer une protection, notamment contre les tribus arabes esclavagistes qui menaçaient les populations non musulmanes. Enfin, l'isolement de la Nubie, renforcé par l'insécurité des routes vers l'Égypte, empêchait le renouvellement du clergé. Une ambassade portugaise présente en Éthiopie dans les années 1520 à 1527 relate qu'une délégation de chrétiens nubiens était venue demander au monarque abyssin de leur envoyer des prêtres, ce que le roi déclina, disant qu'il avait lui-même le plus grand mal à obtenir du patriarche d'Alexandrie l'envoi d'un métropolitain.

Les Ottomans dans le nord de la Nubie

En 1517, le sultan ottoman Sélim I^{er} conquiert l'Égypte, mettant fin au pouvoir suprême des Mamelouks. Il en maintint certains comme gouverneurs de provinces et administrateurs, tout en les plaçant sous le strict contrôle de la Sublime Porte. La mainmise du nouveau pouvoir sur l'ensemble du territoire fut toutefois une œuvre de longue haleine, car la Haute-Égypte était tenue par des tribus arabes qu'il fallut réduire une par une. Dans les dernières années du règne suivant, celui de Soliman le Magnifique (1520-1566), l'ensemble du pays était enfin aux mains des Ottomans. Le sultan envisagea alors d'étendre son Empire en Afrique et, ce faisant, de protéger les frontières égyptiennes, et il dépêcha à cet effet le général Özdémir Pacha. Celui-ci partit avec une armée de 40 000 hommes vers le Soudan, où il s'empara de Qasr Ibrim.

Il laissa en Nubie plusieurs bataillons bosniaques avec la mission de pacifier le territoire et de construire des forteresses, dont les principales furent bâties à Assouan, à Qasr Ibrim et dans l'île de Saï, c'est-à-dire sur les lieux stratégiques qui permettaient le contrôle de la Basse et de la Moyenne-Nubie.

Özdémir Pacha continua sa mission en s'emparant de vastes portions de l'Abyssinie et de la côte de la mer Rouge, notamment la cité de Massaoua, aujourd'hui en Érythrée.

Afin d'administrer la Nubie et de faire rentrer l'impôt, il installa des potentats locaux, appelés «kachefs», qui jusqu'à la conquête de Méhémet Ali, en 1820, devaient rester les seules autorités du nord du Soudan. Ces kachefs étaient originellement des officiers ottomans, souvent des Mamelouks, mais au fil des mariages avec la population nubienne, ils finirent par constituer une aristocratie locale sous la suzeraineté plus théorique que réelle du pacha d'Égypte. Le territoire sous domination ottomane s'étendait jusqu'aux abords de la troisième cataracte, en amont de la ville fortifiée de Hannek. En effet, lors de leur progression vers le sud, les soldats turcs s'étaient heurtés aux troupes du sultanat fung de Sennar, qui depuis quelques décennies s'implantaient en Nubie en venant du sud. Une bataille fut livrée à Hannek entre les deux camps, à l'avantage des Ottomans. Toutefois, la conquête ne fut pas poursuivie vers le sud, la Sublime Porte se contentant d'établir entre le sud de l'Égypte et la troisième cataracte une province (turc *eyalet*) dont la capitale était Qasr Ibrim et qui dura jusqu'à l'invasion de l'Égypte par Napoléon. Pendant près d'un siècle, la menace fung obligea les Ottomans à maintenir une importante garnison sur l'île de Saï, portée jusqu'à 800 hommes. Mais, à partir de 1660, la révolte contre le pouvoir fung des Shaigiyyas, la tribu dominante entre la boucle du Nil et la quatrième cataracte, établit une zone tampon qui éloigna le danger d'une conquête de la Nubie par les sultans de Sennar.

Les Fungs : avènement des « Sultans noirs »

Au début du ^{xvi}e siècle apparaît au Soudan central un peuple inconnu jusqu'alors, les Fungs. Nul ne sait d'où ils viennent. Selon leurs traditions, la dynastie descendrait des fils de Marwan II, les derniers Omeyyades pourchassés par les Abbassides qui avaient cherché à se réfugier en Nubie sept siècles plus tôt (voir chapitre précédent, p. 393 sq.). Mais cette légende n'est qu'une des nombreuses généalogies mythiques par lesquelles la plupart des tribus du Soudan essaient de se rattacher à des ancêtres prestigieux. On a plus sérieusement proposé qu'ils descendaient de Shillouks, le plus septentrional des peuples nilotiques, émigrés sur le Nil Bleu ou qu'ils aient leur origine parmi les tribus du Nil Bleu, non loin de la frontière éthiopienne. Il est également possible qu'ils n'aient pas initialement représenté une ethnie particulière mais une caste militaire de « janissaires noirs » constituée par les monarques d'Alodia au fil de leurs raids esclavagistes dans les marches du royaume. Leur ascension subite s'expliquerait alors par leur expérience



La forteresse ottomane de l'île de Saï, vue d'est en ouest (photo du haut) et d'ouest en est (photo du bas).



La forteresse ottomane de l'île de Saï.



◀ de la guerre. Les premiers califes fatimides d'Égypte avaient semblablement mis sur pied des régiments d'esclaves africains, obtenus par le *Baqt* ou le négoce, appelés al-Sudan (« les Noirs »), dont la révolte au début du XI^e siècle ne fut que difficilement écrasée.

Le premier de ces monarques fungus que l'on surnomma *Sultana al-zerga*, « les Sultans noirs », était Amara (ou Omara) Dunqas. Il aurait accédé au pouvoir en l'an 910 de l'Hégire, soit en 1504-1505, selon la *Chronique fung*. C'est lui qui aurait fondé sur le Nil Bleu la cité de Sennar, destinée à devenir la capitale du sultanat que l'on appelle aussi le « Royaume de Sennar ». Toutefois, ce n'est que plus d'un siècle plus tard qu'y fut construite une mosquée, ce qui laisse supposer que cette ville n'a pas immédiatement acquis son statut de résidence royale. La première capitale fut Lamul, un site en amont sur le Nil Bleu qui n'a pas encore été localisé, et non Soba, comme le relate la *Chronique fung*.

Sur le premier sultan Amara Dunqas, nous possédons un témoignage direct. Un aventurier excentrique, peut-être juif oriental, nommé David Reubéni, a laissé un manuscrit en hébreu de ses nombreux voyages, y compris un séjour dans le sultanat fung où il se fit passer pour un musulman, descendant du Prophète, auprès du sultan. Il décrit ce dernier comme un homme aimable et généreux, mais il est évident que le souverain et sa cour n'avaient de l'islam qu'une connaissance très rudimentaire. Il est probable qu'ils n'aient été à cette époque que récemment et partiellement convertis. Par la suite, les Fungs feront tout pour attirer et fixer dans leur royaume des oulémas itinérants, afin de parfaire leur éducation musulmane.

La chute du royaume d'Alodia et la prise de Soba, sa capitale, ne sont pas dues aux seuls Fungs. Quelques décennies avant l'avènement d'Amara Dunqas, la ville d'Arbaji fut fondée sur le Nil Bleu par une tribu arabe, à un endroit qui était précédemment au cœur du royaume d'Alodia. Peu de temps après, les tribus arabes voisines furent fédérées sous le commandement d'un certain Abdallah Jamma (« Abdallah le Rassembleur »). Cette confédération, appelée les « Abdallabs » d'après le nom de son chef, est selon la tradition responsable de la prise de Soba. Assez rapidement, les Abdallab et les Fungs devinrent rivaux pour récupérer les territoires autrefois tenus par les Alodiens. Au terme d'une bataille près d'Arbaji, les Abdallabs vaincus durent se soumettre à Amara Dunqas, qui apaisa la situation en nommant Abdallah Jamma gouverneur de la région de Qerri, au nord de l'actuel Khartoum.

▶ La *Chronique fung* fut compilée et rédigée vers 1838 par un administrateur de la période turque (*Turkiyya*), Cheikh Ahmed. Elle reprend des archives anciennes mais n'est véritablement détaillée que pour le dernier siècle

Début de la Chronique fung

Cheikh Ahmed ibn el-Hajj Abou Ali, dit Kateb al-Shuna, XIX^e siècle, d'après la traduction anglaise de G. Vantini, *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg-Varsovie, 1975

« [I] Voici l'histoire des terres des Noubas, rapportant qui les gouverna, en commençant par les rois des Fungs, ce qui arriva durant leurs règnes jusqu'aux temps présents, qui leur succéda et comment leur royaume tomba ; mais Dieu le Tout-Puissant connaît et juge mieux ce qui est caché. On raconte dans les histoires que j'ai lues que le premier chef des Fungs à être investi du pouvoir royal était le roi Omara Dunqas, qui fonda la cité de Sennar en l'an 910 de l'Hégire.

Avant cette date, les Fungs avaient vaincu les Noubas (Alodiens) et fait de la cité de Soba leur capitale. Dans cette ville, il y avait de beaux édifices et jardins et un bâtiment où résidaient les musulmans. Elle était située à l'est du Nil, non loin de la confluence de cette rivière avec le Nil Blanc. La nourriture principale de ses habitants était le sorgho blanc appelé *al-qassabi*. Leur religion était le christianisme et ils avaient un évêque nommé par le patriarche d'Alexandrie, comme avant eux les Noubas (comprendre « les Makourites »). Leurs livres étaient en grec mais ils les commentaient dans leur propre langue.

[II] Ces peuples furent vaincus au IX^e siècle (de l'Hégire, soit notre XVI^e siècle). À cette époque, il n'y avait pas d'école pour les musulmans qui vivaient parmi eux, ni respect de la loi islamique, si bien qu'une femme, dit-on, pouvait être répudiée par son époux et mariée par un autre homme le même jour sans délai de purification. Cette situation continua jusqu'à l'arrivée parmi eux de Mahmoud el-Araki depuis l'Égypte. Il leur enseigna les rudiments de la loi islamique (...).

[IV] L'islam pénétra au pays des Noubas durant le califat d'Haroun el-Rachid l'Abbasside, mais, comme nous l'avons précisé, il n'y avait pas de véritable respect de la loi.

[V] Le début du règne d'Omara Dunqas se passa au commencement de... (lacune). Le peuple se rassembla autour de lui et ne cessa de lui rendre visite alors qu'il résidait au Gèbel Moya, qui est à l'est de Sennar. Enfin vint à lui Abdallah Jamma de la tribu des Arabes Kawasma, père de Cheikh Ajib al-Kafuta, ancêtre des Awlad Ajib. Ensemble, ils décidèrent de faire la guerre aux Anags, aux rois de Soba et de Gerri.

[VI] Ainsi Omara et Abdallah Jamma et leurs troupes partirent faire la guerre aux rois de Soba et de Gerri, les vainquirent et les tuèrent.

[VII] Alors leurs peuples acceptèrent qu'Omara fût roi à la place du roi d'Alwa (Alodia), c'est-à-dire Soba, parce qu'il était le plus puissant, et qu'Abdallah Jamma prît la place du roi de Gerri.

[VIII] Ainsi, il partit fonder la ville de Gerri qui est près du Gèbel el-Royyan sur la rive orientale et en fit le siège de son royaume. Semblablement, Omara fonda la ville de Sennar [d'après le nom d']une femme appelée Sennar qui vivait là, et il en fit sa capitale. Cela se passa en l'an 910 de l'Hégire (1504-1505 de notre ère).

[IX] Désormais Omara et Abdallah vécurent comme des frères, mais Omara avait préséance sur Abdallah s'ils se trouvaient ensemble en un même lieu. Toutefois, si Omara était absent, Abdallah était investi des mêmes pouvoirs que ceux dont Omara était investi, et ce système demeura en place parmi leurs descendants jusqu'à la fin de leurs règnes.

[X] Après la victoire des Fungs sur les Noubas, ces derniers se dispersèrent et fuirent vers le Fazugli et le Kordofan, à l'exception de quelques-uns qui s'étaient convertis à l'islam et mêlés avec les Arabes installés dans leur pays. Ils sont à présent peu nombreux et vivent dans les environs de Shendi et de Gereif Oumr. Peu de gens savent que ces hommes sont d'origine nouba, car leur langue est devenue l'arabe et leur apparence physique s'est rapprochée de celle des Arabes par suite de leur mélange avec eux. >>



Le mausolée (kuba) de l'ouléma cheikh Idriss à Koya (xviii^e siècle).

- ◀ du sultanat. Nous en donnons ici les premières sections, qui racontent les commencements de la dynastie fung, son alliance avec Abdallah Jamma et la fin d'Alodia.

Extension territoriale des Fungs et conflits avec leurs voisins

Durant les règnes suivants, le sultanat fung gagna les territoires autrefois tenus par les rois chrétiens de Nubie. Sous le règne d'Abd el-Gadir I^{er} (1551-1558), fils d'Amara Dunqas, les troupes atteignirent la Moyenne-Nubie où elles entrèrent en conflit avec les Ottomans, comme nous l'avons vu précédemment. À la même époque, les régions encore indépendantes situées entre le Nil Bleu et le Nil Blanc, le Gébel Moya et le Gébel Saqadi, furent annexées par le sultan. Vers le sud et le sud-est, les Fungs étaient en concurrence avec l'Empire éthiopien. Lors d'une révolte, le sultan Abd el-Gadir II (1604-1606) fut destitué et gagna l'Abyssinie. Il avait accepté de reconnaître la suzeraineté de l'empereur Sournéyos s'il parvenait à remonter sur le trône, ce qui ne se produisit pas. Son remplaçant, Adlan (1606-1611), régna assez peu longtemps mais parvint à écraser une rébellion de leurs anciens alliés, les Abdallabs, rois de Gerri. Le pouvoir des sultans fungs, qui devinrent alors seuls maîtres de leur territoire, s'en trouva renforcé.

Aussi, lorsque le sultan Badi I^{er} (1611-1616), fils d'Abd el-Gadir II, accéda au trône qu'avait perdu son père, il fut extrêmement humilié de recevoir de Sournéyos un bracelet d'or et une chaise dorée, des présents que les empereurs d'Éthiopie offraient traditionnellement à leurs vassaux. C'était un double affront, remettant en question l'indépendance du sultanat et rappelant au nouveau souverain le destin peu glorieux de son père. En guise de réponse, Badi fit parvenir à Sournéyos une paire de vieux chevaux aveugles. C'était un *casus belli*, que saisit l'Empereur. Une guerre s'engagea entre les deux royaumes sous le règne de Rubat (1616-1645), fils et successeur de Badi I^{er}, lequel était mort peu après cet échange de présents insultants. Toutefois ce conflit, entre 1618 et 1619, consista plutôt en une succession d'escarmouches. Lors de la seule bataille rangée, les Éthiopiens eurent le dessus. Mais il n'y eut pas de lendemain car Sournéyos concentra ensuite ses efforts sur l'adoption d'une réforme religieuse visant à remplacer la doctrine copte par le catholicisme, une tentative qui aboutira à la guerre civile en Éthiopie et à l'abdication de l'empereur une décennie plus tard.

Sous le règne de Badi II (1645-1680), fils de Rubat, une expédition fut lancée à l'ouest, dans le Kordofan, contre le royaume de Tégali. Cette petite principauté avait été fondée vers 1530 par un prêcheur itinérant, originaire de la province de Shendi, qui avait converti la région à l'islam.

Elle se situait à l'est des Monts Nouba, près de la ville de Rashad. Les rois de Tégali avaient attiré des hommes de foi et des commerçants (souvent les deux à la fois) de tout le Soudan en leur distribuant des terres. Le royaume était devenu prospère et sa réputation amena le sultan fung Rubat à céder en mariage l'une de ses filles au souverain de Tégali, Geili Abou Gouroun. Mais sous le règne de Badi II, un incident se produisit à Tégali : un ami du sultan de Sennar fut molesté et dépouillé de ses biens. Geili Abou Gouroun, au cours de la dispute, avait mis au défi Badi II, son beau-frère, de venir l'affronter à Tégali. Le sultan le prit au mot et partit avec ses troupes pour le Kordofan. Toutefois, la conduite chevaleresque de Geili Abou Gouroun lors du siège de la cité toucha le cœur de Badi II. Le roi de Tégali en fut quitte pour la reconnaissance de la suzeraineté de Sennar, assortie d'un tribut annuel. Néanmoins, le sultan revint à la capitale avec un large butin d'esclaves capturés dans les Monts Nouba, qu'il installa par quartiers autour de la cité pour en assurer la défense.

Badi II s'empara également, le long du Nil Blanc, de terres occupées par les Shillouks, une importante tribu nilotique, étendant ainsi le territoire de Sennar vers l'ouest et facilitant la jonction avec le Kordofan. La gloire du sultanat durant le règne fut toutefois ternie par la révolte des Shaigiyyas, que nous avons évoquée plus haut. Elle détacha en effet du royaume fung une large portion de la vallée du Nil, la partie centrale de la grande boucle, rendant difficiles les communications entre la province septentrionale du royaume et la capitale, et dangereux le commerce caravanier entre l'Égypte et la région de Sennar. L'indépendance des Shaigiyyas ne devait cesser qu'avec la conquête du Soudan par les armées de Méhémet Ali en 1819-1821, et encore eurent-elles plus de mal à venir à bout de leur résistance qu'à s'emparer du reste du pays.

Le sultanat du Darfour

Comme nous l'avons indiqué dans les chapitres précédents, on ne possède pas de données historiques sur l'ouest du Soudan, Darfour et Kordofan, avant l'époque moderne, si l'on excepte quelques pauvres lignes chez les chroniqueurs arabes. Les récits des voyageurs occidentaux, notamment Gustav Nachtigal qui séjourna au Darfour en 1874, rapportent des traditions qui permettent de remonter quelques siècles en arrière mais ne sont pas toujours fiables. On devine des bribes du passé de ces régions par les rares et difficiles fouilles archéologiques qui y ont été menées. Ainsi, les excavations dirigées par Brigitte Gratien au début des années 2000 sur les sites de Zankor et Abou Sufyan, à la lisière entre Darfour et Kordofan, dans le haut bassin du Wadi el-Melik, ont montré

que, depuis le début de l'ère chrétienne jusqu'au ^{xiv}^e siècle, une population y était installée dans de véritables cités fortifiées. Malheureusement, faute d'écrits, faute d'objets d'importation et de parallèles pour la céramique singulière trouvée sur le site, il n'est pas possible pour l'heure de reconstituer, même partiellement, l'histoire de ces cités. Les fouilles rapides et superficielles dirigées dans les années 1930 par le Britannique Arkell sur les sites royaux d'Ain Farrah et Turra, au nord du Gèbel Marra, n'ont guère apporté d'éléments exploitables, au point qu'Arkell, qui voyait dans certains bâtiments une influence de l'architecture islamique du sultanat du Bornou, au Tchad, dut réviser son interprétation lorsqu'il eut en mains de la céramique chrétienne ramassée sur le site d'Ain Farrah quelques années auparavant.

Vers le ^{xiii}^e siècle, le Darfour était divisé entre plusieurs royaumes païens dont les principaux étaient au nord celui des Zaghawas et au sud celui des Dadjos (ou Dajus). Les Zaghawas, un peuple nomade de langue nilo-saharienne, étaient très nombreux et très anciennement installés dans la région, tant au Tchad qu'au Soudan. Leur territoire, plus étendu encore auparavant, fut amputé de larges portions à l'ouest par son voisin le sultanat du Kanem. Mais c'est surtout la migration de nombreuses tribus arabes depuis l'Égypte à partir de la fin du ^{xiv}^e siècle qui mit fin au royaume zaghawa. Le royaume dadjo était centré sur la région du Gèbel Marra, au sud du Darfour. On ignore à quelle date il fut fondé. Les Dadjos sont une ethnie de langue nilo-saharienne, aujourd'hui dispersée depuis le Tchad jusqu'à l'est des Monts Nouba, au Kordofan.

À une époque indéterminée, mais sans doute avant la fin du ^{xiv}^e siècle, les souverains dadjos furent vaincus par un nouveau peuple, les Tounjours (ou Tounjours), qui s'empara également du royaume voisin du Ouaddaï, dans l'est du Tchad. Les Tounjours sont aujourd'hui musulmans et arabophones et font remonter leur origine à Tunis. Mais il semble bien qu'ils provenaient plutôt de Dongola, comme le rapportent des traditions alternatives, et le nom nubien de la capitale de Makouria, *Tungul*, est une bien meilleure étymologie pour leur nom que Tunis. Le premier roi tounjour du Darfour aurait été Ahmed Ma'agur, « Ahmed aux jarrets coupés », dont le second élément semble une déformation du nom de Makouria, alors que le premier est une réfection anachronique, l'islam n'étant apparu que plus tard dans la région.

De très nombreux emprunts au nubien du Nil dans les langues de la région montrent sans ambiguïté la présence à un moment donné d'une importante entité politique de langue nubienne, qui ne peut être autre que le royaume tounjour. La découverte de céramiques à motifs chrétiens dans ce qui semble les ruines d'un monastère à Ain Farrah, siècle du dernier roi

toungour du Darfour, Shaw Dorshid, montre que le christianisme était la religion de l'élite, même si les traditions orales ultérieures ont occulté ce point pour d'évidentes raisons politiques. Les sultans du Darfour, par la suite, ont en effet revendiqué l'héritage des Toungours tout en se présentant comme les champions de l'islam.

Vers le milieu du xvi^e siècle, les Toungours du Darfour furent renversés par une nouvelle dynastie, les Keira, issus de la principale ethnie de la région, les Four, auxquels elle doit son nom actuel, *Dar-Fur* ou « pays des Four ». Le premier sultan keira, Suleiman Solong, est réputé avoir introduit l'islam dans le royaume, d'où peut-être son surnom de Solong ou Solongdongo, « l'Arabe » en langue four. Sous son règne, une partie du clan keira se révolta. Battus militairement, ils s'exilèrent dans le Kordofan où ils créèrent sous le nom de « Musaba'at » un sultanat indépendant. Vers 1670, le fils de Suleiman Solong, le sultan Musa, lui succéda dans le palais de Turra. Mais après son règne, chacun des souverains se fit construire un nouveau palais (en arabe local *fasher*) en un nouvel endroit, jusqu'à ce que le sultan Abdelrahman al-Rachid, à la fin du xviii^e siècle, choisisse un site, près du lac Tendelti, qui resta jusqu'à nos jours la capitale du Darfour, à laquelle on donna le nom d'el-Fasher, « le Palais ».

Sous le règne du fils de Musa, le sultan Ahmed Bukr (env. 1682-1730), le royaume s'étendit, ce qui mena à des conflits avec ses voisins, notamment le sultanat du Ouaddaï où, vers 1635, les Toungours locaux avaient également été renversés par un chef arabe qui y établit l'islam. Vainqueur du Ouaddaï, Ahmed Bukr mit sur pied une armée bien entraînée qu'il équipa d'armes à feu grâce au commerce avec l'Égypte à laquelle le sultanat était relié par une route caravanière célèbre, la Piste des Quarante jours (*darb el-arba'in*). Comme les sultans fungs, il favorisa l'installation de docteurs de la loi venus de l'étranger pour répandre l'islam, qui jusqu'alors était confiné à la sphère dirigeante.

Ses fils, Mohamed Dowra, Omar Leel, Abulgasim et Mohamed Teirab, qui lui succèdent l'un après l'autre sur le trône de 1730 à 1787, furent moins avisés. Les deux premiers se firent remarquer par leur cruauté. Les suivants se lancèrent dans des campagnes hasardeuses (le premier contre le sultanat du Ouaddaï au Tchad, le second contre le sultanat rival des Musaba'at au Kordofan) et ils y perdirent la vie. Toutefois, une bonne partie du Kordofan fut ainsi annexée par le successeur de Mohamed Teirab, le sultan Abdelrahman al-Rachid (1787-1802), et resta sous le contrôle du sultanat keira jusqu'à l'arrivée des troupes de Méhémet Ali en 1821. Le Darfour lui-même échappa à l'annexion et, à part une période de rattachement au Soudan entre 1874 et 1899, resta indépendant jusqu'en 1916, quand les Anglais vainquirent et tuèrent le dernier sultan, Ali Dinar.

Le dernier siècle du sultanat fung

À partir de la fin du xvii^e siècle, l'histoire du royaume de Sennar n'est qu'une longue décadence où se succèdent les guerres civiles et les coups d'État. Badi III (1692-1716), dit « le Rouge », s'aliéna une partie de la population et dut mater la révolte conduite par un prétendant au trône. Son fils Ounsa III fut déposé au bout d'un an de règne en raison de ses mœurs dissolues et remplacé par un membre d'une lignée indirecte, le sultan Noul, qui mourut au bout de quatre ans. Son fils et successeur Badi IV, malgré un long règne (1723-1761), n'eut à son actif qu'une victoire contre une tentative d'invasion éthiopienne en 1744. Mais il ne put la repousser que grâce à l'aide d'une faction des Musaba'at, le sultanat four dissident du Kordofan (voir section précédente), qui avaient été intégrés dans l'armée fung sous la direction de leur chef Khamis ibn Jangal. Ce dernier écrasa les troupes de l'empereur abyssin Jésus II sur la Dinder. Les initiatives personnelles de Badi IV furent plus malheureuses. Il engagea une série de réformes impopulaires, qui visaient notamment à placer à des postes importants des hommes de confiance choisis parmi les descendants d'esclaves des Monts Nouba, au détriment des représentants de la vieille noblesse fung. Un des généraux que Badi IV avait placé à la tête des possessions du Kordofan suite à ses victoires contre l'ennemi, Mohamed Abou al-Kaylak, prit la tête des nobles mécontents et, suivi de son armée, s'avança vers Sennar où il déposa le sultan.

Les aristocrates fungs avaient sans le savoir fait le pire des choix. Abou al-Kaylak n'était pas fung lui-même, mais hamag, une ethnie d'origine obscure qui représente peut-être ce qui restait de la composante nubienne du royaume de Sennar. Il agit dès lors pour son compte et celui de sa tribu, faisant et défaisant les rois à son gré et n'hésitant pas à supplicier les nobles fungs qui s'opposaient à lui. Il plaça le fils de Badi IV, Nasser, sur le trône, puis le déposa huit ans plus tard et le fit mettre à mort quand il voulut se révolter. Abou al-Kaylak choisit un nouveau sultan en la personne d'Ismâïl, frère du précédent.

Nous possédons du royaume de Sennar sous le règne d'Ismâïl et le gouvernement du régent Abou al-Kaylak un témoignage très précis, celui de James Bruce. Cet aristocrate écossais effectua entre 1768 et 1773 un grand voyage à travers l'Afrique orientale, dont le but principal était de découvrir les sources du Nil. Il passa notamment deux ans auprès de la cour d'Éthiopie, avant de visiter près du Lac Tana les sources du Nil Bleu, qu'il considéra comme le fleuve principal. Alors qu'il revenait vers l'Égypte, il fut détenu quelque temps dans le royaume de Sennar en 1772, avant de pouvoir continuer vers l'Égypte. Le récit de cette expédition fut publié assez tardivement en 1790.

Description du royaume fung de Sennar

James Bruce, *Travels to Discover the Sources of the Nile*,
1790, Tome IV, 479-481

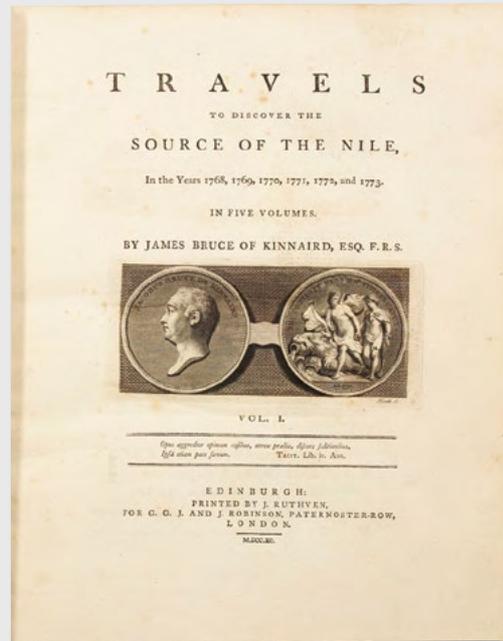
« Il y a trois principaux gouvernorats dans le royaume de Sennar. Le premier est à el-Ais (Kowwa), la capitale du pays dont viennent les Shillouks. Le Bahr el-Abiad (Nil Blanc) se répand sur tout le territoire et, divisé en une multitude de petits chenaux — naturels ou artificiels, je l'ignore —, entoure un grand nombre de petites îles, sur chacune desquelles s'élève un village, et cet ensemble de villages est appelé el-Ais. Les habitants sont tous pêcheurs et possèdent nombre de bateaux ressemblant à des pirogues, avec lesquels ils descendent et remontent les cataractes. C'est avec une incroyable flottille de ces bateaux qu'ils envahirent la région lorsqu'ils entreprirent sa conquête contre les Arabes, les prenant complètement au dépourvu. Ils n'avaient à cette époque aucune arme en fer, leurs épées et leurs lances étant faits d'un bois dur appelé *dengi-sibber*. Le gouverneur d'el-Ais doit être un parent du *mek* (roi) de Sennar et n'est jamais autorisé à quitter son poste ou à se rendre à Sennar.

Le deuxième gouvernorat, second en importance après le précédent, est le Kordofan. Son tribut principal consiste en esclaves venus de Dyre (Gébel el-Dair) et Tegla (Tégali). Il semble que ces endroits soient les plus commodes pour envahir ces montagnes, soit qu'ils disposent de points d'eau sur la route, soit pour une autre raison inconnue. Mahomet Abou Kalec (Mohamed Abou al-Kaylak, régent du royaume fung) était à la tête de ce gouvernorat avec mille chevaux noirs équipés de cottes de mailles, ce qui lui permit de rester alors indépendant du roi. C'est une région frontalière avec le Darfour, un État noir encore plus barbare, s'il est possible, que Sennar. Le Darfour l'a souvent conquise et reconquise sur Sennar.

Le troisième gouvernorat est Fazuclo (Fazugli), bordé par la rivière el-Ais [Nil Blanc] à l'ouest, le Nil [Bleu] à l'est et au sud, par les montagnes de Fazuclo, où il y a de grandes cataractes. Ces sommets font partie de la large chaîne montagneuse de Dyre (Gébel el-Dair) et Tegla (Tégali), qui se poursuit vers l'est jusqu'à cette partie du continent et dont provient la majeure partie de l'or et des esclaves qui font la richesse de ce pays. L'or constitue en effet le tribut principal de Fazuclo. Le gouverneur n'est pas un Fung, mais précisément le prince contre lequel l'armée de Sennar conquiert le pays. C'est un point de civilisation remarquable dans cette nation barbare et une politique qui a dû être couronnée de succès, puisqu'ils l'appliquent constamment, que de faire du prince de l'État qu'ils ont conquis leur lieutenant dans le gouvernement ultérieur de son propre

pays. Tel avait été le cas avec Dongola, dont ils laissèrent en place le *mek* (chef), mais aussi avec Wed Ageeb, prince des Arabes (*Ajib al-Kafuta*, chef des Abdallabs, second roi de Geiri). Ce fut aussi le cas dans le Fazucllo, le Wed Aboud, le Jibbel Moia (Gébel Moya) et bien d'autres petits États qu'ils conquièrent tous sans en changer le prince.

Les troupes à Sennar, tout autour de la capitale, sont constituées d'environ 14 000 Noubas (ressortissants des Monts Noubas) qui combattent nus, sans autres armes qu'une courte javeline et un bouclier rond — d'assez mauvais soldats, je suppose; de 1800 chevaux, tous noirs, montés par des esclaves noirs équipés de cottes de mailles et sans autre arme qu'une large épée slavonne. Je crois que, par le poids et la puissance de l'homme et du cheval, ils pourraient abattre ou disperser n'importe quelle troupe au monde, même deux fois plus nombreuse. Nul, sans avoir vu cette cavalerie, ne peut avoir la moindre idée de la perfection à laquelle atteint ici le cheval. Le *mek* (roi) n'a pas un seul mousquet dans toute son armée. Outre cette cavalerie, il y a un nombre indéfini d'Arabes qui paient leur tribut directement au *mek* et aux hautes autorités du gouvernement et vivent sous leur protection à proximité de la ville. Ils ont ainsi l'avantage de commercer avec elle, de l'approvisionner et doivent sans doute contribuer à l'armer et la défendre en cas de besoin. >>>



James Bruce,

*Travels to Discover the Sources
of the Nile*, Londres,
1790, page de grand titre
du premier volume.

- ◀ En 1777, le régent Mohamed Abou al-Kaylak mourut, mais son fils Badi wad Rajab lui succéda. Il exila le sultan Ismaïl, qui avait comploté contre lui, et installa sur le trône de Sennar le frère du roi déchu, Adlan II. La lutte entre les sultans et les régents, avec son lot de conspirations, de batailles, d'exils et d'assassinats, continua jusqu'à l'arrivée des troupes de Méhémet Ali en 1820-1821.

C'est un royaume en totale décomposition qu'attaquèrent les troupes turco-égyptiennes, avec un succès prévisible. Le dernier régent venait d'être assassiné et le dernier sultan de Sennar, Badi VII, offrit la reddition de la capitale sans grand état d'âme. Ce dernier acte mettait fin à vingt-cinq siècles d'indépendance du Soudan. Le pays avait réussi à résister aux Perses, aux Macédoniens, aux Romains, aux Arabes. Il s'était nourri des cultures de la Méditerranée sans se soumettre à leurs Empires. Il avait changé trois fois de religion sans pour autant s'assujettir à un joug étranger. La domination turque serait toutefois de courte durée. Soixante ans plus tard, avec la révolte du Mahdi, le Soudan allait connaître une nouvelle période d'indépendance ■



439

la victoire
de l'islam

Méhémet Ali,
vice-roi d'Égypte, par
Louis-Charles-Auguste
Coudet (1840).

bibliographie

ouvrages historiques généraux

- Arkell, A. J.** 1955 — *A History of the Sudan. From the Earliest Times to 1821*, Londres, Athlone Press. (Une synthèse datée, mais d'un format maniable et de lecture aisée.)
- Bonnet, C. (éd.)** 1990 — *Kerma, royaume de Nubie*, Genève, musée d'Art et d'Histoire. (Un ouvrage collectif détaillant les différents aspects de la civilisation de Kerma.)
- Edwards, D. N.** 2004 — *The Nubian Past. An Archaeology of the Sudan*, Londres, Routledge. (Une histoire du Soudan depuis la préhistoire jusqu'au XIX^e siècle à la lumière de l'archéologie.)
- Grimal, N.** 1994 — *Histoire de l'Égypte ancienne*. Paris, Le Livre de Poche. (Une introduction simple et détaillée, le Soudan pharaonique étant traité dans les chapitres VIII, IX et XIV.)
- Holt, P. & M. W. Daly** 2000 — *A History of Sudan from the Coming of Islam to the Present Day*. Londres, Longman. (L'histoire des sultanats fung et keira est traitée dans les deux premiers chapitres.)
- Morkot, R.** 2000 — *The Black Pharaohs. Egypt's Nubian Rulers*, Londres, The Rubicon Press. (Un ouvrage original qui replace l'histoire du Soudan antique dans son contexte international.)
- Eide, T., T. Hägg, et al.** 1994, 1996, 1998 et 2000 — *Fontes Historiae Nubiorum, Textual Sources for the History of the Middle Nile Between the 8th Century BC and the 6th AD*, Bergen, University of Bergen, tomes I-IV. (La somme fondamentale rassemblant les sources égyptiennes, grecques, latines, coptes et méroïtiques de l'histoire ancienne du Soudan, avec traduction et commentaires.)
- Török, L.** 1997 — *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napatan-Meroitic Civilization*. Leyde, Brill (Handbook of Oriental Studies I. The Near and Middle East). (La référence scientifique incontournable sur les royaumes de Napata et Méroé.)
- Welsby, D.** 1996 — *The Kingdom of Kush: The Napatan and Meroitic Empires*. Londres, British Museum. (Une approche de l'histoire napatéenne et méroïtique qui fait la part belle à l'archéologie.)

2002 — *The Medieval Kingdoms of Nubia: Pagans, Christians and Muslims along the Middle Nile*. Londres, British Museum. (*La synthèse actuellement la plus complète sur la civilisation du Soudan médiéval.*)

catalogues d'exposition

Baud, M. et al. **2010** — *Méroé, un Empire sur le Nil*. Paris, musée du Louvre.

Welsby D. & J. R. Anderson

2004 — *Sudan. Ancient Treasures*. Londres, British Museum.

Wildung, D., T. Kendall & K. H. Priese.

1997 — *Soudan. Royaumes sur le Nil*, Paris, Flammarion.
Institut du Monde arabe.

études spécialisées utilisées dans ce volume

Adams, W. Y., **1982** — « The Coming of the Nubian speakers to the Nile Valley », in Ehret, Ch. & M. Posnansky (éds.), *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*, Berkeley-Los Angeles, p. 11-38.

Aldred, C. **1978** — *The Temple of Dendur*, Boston, *The Metropolitan Museum of Art Bulletin*, 361.

Billy, G. **1985** — *La nécropole de Missiminia XV. Études anthropologiques*, in A. Vila (ed.). *La prospection archéologique de la vallée du Nil, au sud de la cataracte de Dal (Nubie soudanaise)*, Paris, CNRS.

Bonnet Ch. & D. Valbelle **2005** — *Des pharaons venus d'Afrique. La cachette de Kerma*, Paris, Citadelles Mazenod.

Burkhardt, A. **1985** — *Ägypter und Meroiten im Dodekaschoinos/Untersuchungen zur Typologie und Bedeutung der demotischen Graffiti*, Berlin, Meroitica 8.

Cabrol, A. **2000** — *Amenhotep III le Magnifique*, Paris. Éditions du Rocher.

Collombert, P. **2008** — « Par-delà Bien et Mal. L'inscription de la reine Katimala à Semna », *Kush* 19, p. 185-218.

- Darnell, J. C.** 2014 — «The Stela of the Viceroy Usersatet (Boston MFA 25.632), his Shrine at Qasr Ibrim, and the Festival of Nubian Tribute under Amenhotep II», *ENIM* 7, p. 239-276.
- Davies, W. V.** 2003 — «Kush in Egypt: A New Historical Inscription», *Sudan & Nubia* 7, p. 52-54.
2014 — «The Korosko Road Project; recording Egyptian inscriptions in the Eastern Desert and elsewhere», *Sudan & Nubia* 18, p. 30-44.
- Davoli, P. & M. H. Zach** 2003 — «A Meroitic Offering Table in the Museo Civico Archeologico in Bologna (Italy). New Evidence for King Yesboheamani», *Beiträge zur Sudanforschung* 8, p. 21-30.
- Dijkstra, J.** 2008 — *Philae and the End of Ancient Egyptian Religion. A Regional Study of Religious Transformation (298-642 CE)*, Louvain, Peeters (Orientalia Lovaniensia Analecta 173).
- Dunham, D.** 1950 — *El Kurru*, Boston, Harvard University Press (Royal Cemeteries of Kush, vol. I).
1955 — *Nuri*, Boston, Museum of Fine Arts (Royal Cemeteries of Kush, vol. II).
1957 — *Royal Tombs at Meroë and Barkal*, Boston, Museum of Fine Arts (Royal Cemeteries of Kush, vol. IV).
1963 — *The West and South Cemeteries at Meroe*, Boston, Museum of Fine Arts (Royal Cemeteries of Kush, vol. V).
- Francigny, V.** 2011 — «Le prince Arakakhataror», in V. Rondot, F. Alpi et F. Villeneuve, (éds), *La pioche et la plume. Autour du Soudan, du Liban et de la Jordanie. Hommages archéologiques à Patrice Lenoble*, 2011, Pups, p. 403-411.
- Garstang, J., A. H. Sayce & F. Ll. Griffith** 1911 — *Meroë, the City of the Ethiopians*, Oxford, Clarendon Press.
- Godlewski, W.** 2004 — «The rise of Makuria (late 5th-8th cent)», in T. Kendall (éd.), *Nubian Studies 1998: Proceedings of the Ninth Conference of the International Society of Nubian Studies, August 21-26, 1998*. Boston, Northeastern University, p. 52-73
- Griffith, F. Ll.** 1911 a — *The Meroitic Inscriptions of Shablûl and Karanóg*, Philadelphie, *University of Pennsylvania* (E. B. Coxe Expédition to Nubia, VI).

- 1911 b** — *Meroitic Inscriptions I—Sôba to Dangûl*, Londres, EES (Archaeological Survey of Egypt, 19th Memoir).
- 1912** — *Meroitic Inscriptions II—Napata to Philae & Miscellaneous*, Londres, EES (Archaeological Survey of Egypt, 20th Memoir).
- 1937** — *Catalogue of the Demotic Graffiti of the Dodecaschoenus*, Le Caire, Ifao.
- Grimal, N.** **1981 a** — *Études sur la propagande royale égyptienne I. La stèle triomphale de Pi(ankh)y au musée du Caire JE 48862 et 47086-47089*, Le Caire, Ifao (coll. Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale 105).
- 1981 b** — *Études sur la propagande royale égyptienne II. Quatre stèles napatéennes au musée du Caire JE 48863-48866*, Le Caire, Ifao (coll. Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale 106).
- Honegger, M.** **2005** — « Kerma et les débuts du Néolithique africain », *Genava*, 53, p. 239-249.
- Hallof, J.** **2011** — *The Meroitic inscriptions from Qasr Ibrim, Volume 1: Inscriptions on ostraka*. Dettelbach: Röhl.
- 2014** — *The Meroitic inscriptions from Qasr Ibrim, Volume 11: Inscriptions on papyri: Plates*. Dettelbach: Röhl.
- 2015** — *The Meroitic inscriptions from Qasr Ibrim, Volume 11: Inscriptions on papyri: Text, Part I*. Dettelbach: Röhl.
- Haycock, B. G.** **1978** — « The Problem of the Meroitic Language », in R. E. Thelwal (éd.), *Aspects of Language of the Sudan*, Londonderry, p. 50-81.
- Hofmann, I.** **1978** — *Beiträge zur meroitischen Chronologie, St. Augustin bei Bonn*, Studia Instituti Anthropos.
- Łatjar, A.** **2006** — « Rome-Meroe-Berlin. The Southernmost Latin Inscription Rediscovered (CIL III 83) », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, Bd. 157, p. 193-198.
- Millet, N. B.** **1973** — « The Kharmadoye Inscription », *Meroitic Newsletters* 13, p. 31-49.
- 2003** — « The Kharamandoye Inscription (MI 94) revisited », *Meroitic Newsletters* 30, p. 57-72.
- Munro-Hay, S.** **1991** — *Aksum: An African Civilization of Late Antiquity*. Edinburgh, University Press.

- Payraudeau, F.** 2014 — « Retour sur la succession Shabaqo-Shabataqo », *NeHeT* 1, p. 115-127.
- Pope, J.** 2008 — « The Demotic Proskynema of a Meroitic envoy to Roman Egypt (Philae 416) ». *Enchoria*, 31, p. 68-103.
- Reinold, J.** 2000 — *Archéologie au Soudan. Les civilisations de Nubie*, Paris, Errance.
- Rilly, C.** 2007 — *La langue du royaume de Méroé*, Paris, Champion.
 2008 — « Enemy Brothers. Kinship and Relationship between Meroites and Nubians (Noba) », in W. Godlewski & A. Łatjar. *Between the Cataracts. Proceedings of the 11th Conference for Nubian Studies. Warsaw University, 27 August-2 September 2006*, Varsovie, vol. I, p. 211-225.
 2010 — *Le méroïtique et sa famille linguistique*, Louvain-Paris, Peeters.
 2011 — « Les chouettes ont des oreilles. L'inscription méroïtique hiéroglyphique d'el-Hobagi REM 1222 », in V. Rondot, F. Alpi et Villeneuve, F. (éds), *La pioche et la plume. Autour du Soudan, du Liban et de la Jordanie. Hommages archéologiques à Patrice Lenoble*, 2011, Pups, p. 481-499.
- Seignobos, R.** 2016 — *L'Égypte et la Nubie à l'époque médiévale. Élaboration et transmission des savoirs historiographiques (641-ca. 1500)*, thèse de doctorat, université Paris I Panthéon-Sorbonne.
- Somaglino, C & P. Tallet**
 2014 — « Une campagne en Nubie sous la I^{re} dynastie. La scène nagadienne du Gebel Sheikh Suleiman comme prototype et modèle », *NeHet* 1, p. 1-16.
- Török, L.** 2009 — *Between two worlds: the frontier region between ancient Nubia and Egypt 3700 BC-500 AD*, Leyde, Brill (Probleme der Ägyptologie 29).
- Valbelle, D.** 2012 a — *Les stèles de l'an 3 d'Aspelta*, Le Caire, Ifao.
 2012 b — « Comment les Égyptiens du début de la XVIII^e dynastie désignaient les Kouchites et leurs alliés », *Bifao* 112, p. 447-464.
- Vantini, G.** 1975 — *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg-Varsovie, Polish Academy of Science.
- Zibelius-Chen, K.** 2011 — « "Nubisches" Sprachmaterial in hieroglyphischen und hieratischen Texten », Berlin, Harrassowitz (Meroitica 25).



Michel Baud et Marc Maillot sur la fouille du palais de Mouweis en 2008.

un siècle de fouilles archéologiques au Soudan

Marc Maillot *

447

* chercheur-pensionnaire à la section française de la direction des Antiquités du Soudan, professeur assistant associé à la section Anthropologie de l'université centrale de Floride

Cette brève historiographie, qui s'appuie entre autres sur les travaux de S. el-Din M. Ahmed¹, D. Welsby² et D. N. Edwards³, nous permettra d'apprécier l'évolution des problématiques de recherches en archéologie soudanaise du XIX^e siècle à nos jours, et de réinsérer la politique scientifique française et internationale au sein d'une fresque historique compréhensible. Ce propos servira à encadrer et introduire notre synthèse concernant l'urbanisme méroïtique, rejeton naturel et pourtant assez tardif de la recherche en archéologie soudanaise.

Les récits des grands voyageurs

Il faut attendre la fin du XVIII^e et surtout le XIX^e siècle pour que des voyageurs européens partent à la découverte de Méroé, avec pour but, souvent premier, l'exploration des sources du Nil⁴. Ces missions, essentiellement fondées sur la lecture des sources classiques, représentent des témoignages précieux des premières observations de sites archéologiques, nous permettant avec le recul de percevoir l'évolution des missions d'exploration autorisant les pillages vers des missions de recherche archéologique⁵.

Le précurseur, James Bruce (1730-1794), entreprit une mission à partir de 1769 de recherche des sources du Nil qu'il situait en Abyssinie⁶. Après avoir effectué un voyage le menant de Massaouah, sur la rive de la mer Rouge, à Gondar, capitale de l'Éthiopie, puis le long du Nil Bleu jusqu'au lac Tana, sa source, il entreprit un voyage de retour vers l'Égypte. C'est lors de ce trajet, accompagné d'un dessinateur italien nommé Belaguni, qu'il observa le 21 octobre 1772 les premières ruines depuis Axoum, près du village de Begrawiya. Le récit de son exploration, *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie, pendant les années 1768-1773*, premier ouvrage à associer les vestiges découverts à l'antique capitale de Méroé, fut publié en 1790.

Ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que cet ensemble de ruines est à nouveau repéré par Johan-Ludwig Burckhardt (1784-1817), envoyé par l'*African Society* de Londres pour une mission d'exploration de l'Afrique. Se rendant à Shendi, il observa en avril 1814 des fondations de briques rouges, « plus grossières que celle utilisées en Égypte », et quelques constructions en pierre sur une surface assez étendue⁷.

Le Nantais Frédéric Cailliaud (1787-1869) se joignit à l'expédition militaire menée, à partir de 1820, par Ismaël Pacha, troisième fils du vice-roi d'Égypte Méhémet Ali, dans l'objectif de découvrir la cité antique de Méroé⁸. Remontant le Nil, il repéra et étudia différents sites nubiens d'importance, tels que la nécropole de Sedeinga, le temple de Soleb (figure 1), Kerma, la nécropole de Nouri et le Gébel Barkal⁹. Précédant



Figure 1: Temple de Soleb, vue du nord-est (d'après Cailliaud 1826, vol. II, pl. XI).

449

un siècle
de fouilles

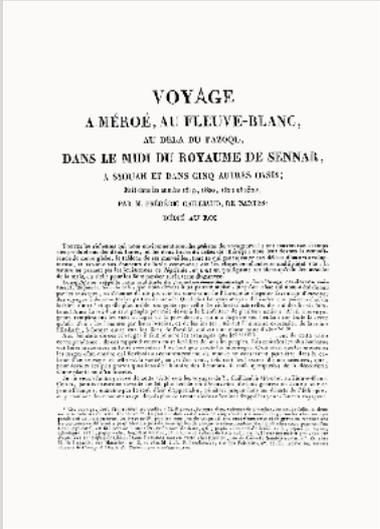


Figure 2: Première page du *Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc au-delà du Fazoqi* (d'après Cailliaud 1826).

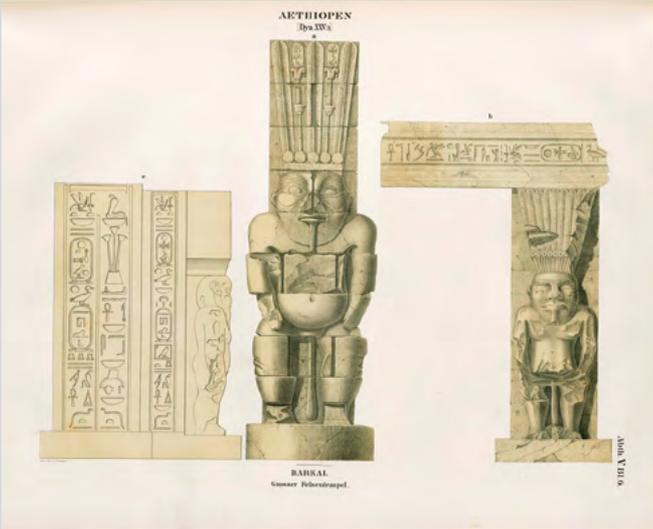


Figure 3: Barkal Felsentempel, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien, Tafel Werke, Band X, Aethiopien, Abth. V. Bl. 6.* (d'après <http://edoc3.bibliothek.uni-halle.de/lepsius/tafelwa5.html>) © ULB Halle/Lepsius-Projekt.

◀ l'armée en direction de Shendi avec son compagnon de voyage Pierre-Constant Letorzec, il aperçut les pyramides de Begrawiya le 25 avril 1821, puis découvrit la ville de Méroé. Ainsi, son ouvrage *Voyage à Méroé, au Fleuve Blanc*, publié en 1826, représente la première étude archéologique du site, richement illustrée de ses dessins (figure 2)¹⁰.

Quelques mois seulement après la visite des sites par Cailliaud, Linant de Bellefonds (1799-1883), mandaté par William Bankes pour explorer la Nubie et voyageant dans la région de Shendi afin de se rendre à Sennar, passa à proximité du site en novembre 1821, sans s'y arrêter. Il retourna en revanche étudier les pyramides de Méroé en avril 1822, un an après Cailliaud, après avoir découvert pour la première fois les ruines de Naga et Musawwarat es-Sofra¹¹. (Voir p. 209, 210 et 217.)

La publication des découvertes de ces voyageurs, notamment celle des pyramides de Méroé, éveilla rapidement l'intérêt de « voyageurs-pilleurs » tels que Giuseppe Ferlini (1800-1870)¹². Ayant démantelé plusieurs pyramides en 1834, il fit exploser l'imposante pyramide Beg. N6, mettant ainsi au jour le trésor de la candace Amanishakheto qu'il vendit au musée de Munich en 1839 et au musée de Berlin en 1844. Ce n'est qu'avec l'expédition prussienne de Carl Richard Lepsius (1810-1884), entre 1842 et 1845, que l'objectif d'une étude archéologique poussée se développe¹³. Ainsi les *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien* (figure 3) représentent la première référence bibliographique dans le relevé et l'étude des sites archéologiques nubiens, tels que la nécropole de Méroé et les sites de Musawwarat es-Sofra et Naga, mettant en valeur l'importance archéologique de la civilisation méroïtique¹⁴.

Insistons sur le rôle joué par C. R. Lepsius en 1842, où ce dernier parcourt la vallée du Nil en Égypte, puis va remonter le fleuve jusqu'au cœur du Soudan. J.-F. Champollion était pourtant venu vingt ans auparavant avec une expédition envoyée par le roi de France mais s'était arrêté à la deuxième cataracte. Lepsius descend alors jusqu'à Méroé, en collectant les artefacts qui jalonnent son passage, expliquant ainsi pourquoi le musée de Berlin est le plus riche d'Europe en antiquités soudanaises.

En 1845, ces artefacts parviennent à Hambourg. La publication des *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, « Monuments d'Égypte et de Nubie », va permettre de redécouvrir la région et de présenter de nombreux textes, dessins et fac-similés. Lepsius, contrairement à Cailliaud, est égyptologue de formation ; ces *Denkmäler* constituent une somme remarquable d'informations doublée d'un traitement scientifique de grande qualité.

Prémices de l'archéologie méroïtique fin du XIX^e siècle-premier quart du XX^e siècle

La région de Méroé

Les premières interventions archéologiques sur des sites en territoire soudanais ont été menées par W. Budge suite à la conquête britannique du Soudan en 1898. Son programme de fouille des sites de Méroé et du Gèbel Barkal a majoritairement consisté en la récolte du matériel archéologique¹⁵. Une prospection archéologique des sites méroïtiques de l'île de Méroé, dans le Boutana, fut conduite par J. W. Crowfoot en 1906. Premier à réaliser un travail archéologique novateur, à la fois analytique et synthétique, il entreprend notamment une étude des ressources économiques et une typologie des sites archéologiques de la région¹⁶. Deux ans plus tard, une description des vestiges de Naga et Musawwarat es-Sofra fut réalisée en 1908 par P. D. Scott-Moncrief¹⁷.

Le premier programme de fouille de la ville de Méroé, menée par la mission de l'université de Liverpool, fut dirigé par J. Garstang de 1909 à 1914¹⁸. Les fouilles furent vouées à l'étude de la « cité royale », de grands monuments adjacents et des nécropoles populaires orientales. Les travaux de J. Garstang sont précurseurs dans la tentative de reconstitution de l'histoire architecturale de la ville, fondée sur la diversité des matériaux de construction, ainsi que dans l'établissement d'une première typologie de la céramique usuelle.

La Basse-Nubie

Les premières opérations archéologiques d'envergure en Nubie résultent de la décision d'agrandissement du premier barrage d'Assouan par l'Égypte de 1908 à 1910. Ainsi, la *First Archaeological Survey of Nubia*, première prospection en Nubie égyptienne, fut destinée à sauver les sites menacés d'immersion. Se déroulant durant quatre saisons, de 1907 à 1911, elle couvrit 152 km de la vallée du Nil au sud de la première cataracte, entre Shellal et Ouadi es-Seboua.

Dirigée d'abord par G. A. Reisner, puis par Colin Firth, elle représente la fouille de 151 cimetières, soit 8 000 tombes individuelles, et de seulement 6 sites d'habitat superficiellement explorés¹⁹. Parmi le groupe W, correspondant aux vestiges gréco-romains et méroïtiques, l'on ne recensa que des tombes, mises au jour dans la partie méridionale de la Basse-Nubie. Ce *survey*, dont le travail s'est centré sur la distinction des différentes cultures « nubiennes » et leurs contacts avec l'Égypte prédynastique et pharaonique, a été rapidement complété par d'autres expéditions aux abords de la frontière entre l'Égypte et la Basse-Nubie.

En Nubie soudanaise, L. Woolley et R. D. MacIver furent les premiers à entreprendre un programme de fouille d'une ville méroïtique²⁰ et de son cimetière associé²¹ sur le site de Karanóg (figure 4). Cette fouille de la mission de l'université de Pennsylvanie, en 1909, a permis de documenter l'architecture civile méroïtique dans une région encore non étudiée et de décrire un matériel archéologique qui se distingue de celui provenant des sites de la région du Boutana.

De 1910 à 1912, les fouilles de la ville de Faras, dirigées par F. L. Griffith²², de l'université d'Oxford, ont mis au jour une structure d'importance considérée comme un exemple d'architecture civile méroïtique : le « palais occidental » (figure 5). Dans le domaine funéraire, le vaste cimetière associé à la ville contenait un matériel archéologique remarquable.

Les marges méridionales du royaume

Durant la même période, la mission de la *Wellcome Foundation* fouilla en 1914, sous la direction d'O. G. S. Crawford, le village d'Abou Geili²³ situé sur le Nil bleu à une latitude très légèrement supérieure à celle de Kosti, ainsi que, de 1909 à 1914, sous la direction de Fr. Addison, le cimetière du Gèbel Moya²⁴ situé dans les terres, entre Abou Geili et Kosti. Leur position très au sud par rapport au royaume de Méroé et la particularité du matériel mis au jour rendent ardue l'association de ces sites à la période et aux cultures kouchites.

L'entre-deux-guerres

Les nécropoles royales et les grands centres urbains de Napata et Méroé

Les missions d'envergure de l'université de Harvard et du musée des Beaux-Arts de Boston aux nécropoles royales d'el-Kourrou et Nouri, ainsi que dans les centres urbains de Napata (1916-1919) et Méroé (1922-1925), sont une étape majeure dans la connaissance historique et chronologique de l'époque koushite.

Les deux nécropoles d'el-Kourrou et Nouri, à proximité du Gèbel Barkal, fouillées par l'expédition Harvard-Boston sous la direction de G. A. Reisner, ont révélé les tombes des souverains de la XXV^e dynastie, de leurs prédécesseurs et de leurs successeurs napatéens, et leur abondant matériel associé²⁵. Au Gèbel Barkal, ce sont les temples et palais pharaoniques et kouchites de Napata qui sont fouillés²⁶, ainsi que les deux groupes de pyramides situées à l'arrière nord-ouest du Gèbel, pouvant être datés du Méroïtique ancien²⁷. À Méroé, le travail consista en la ► fouille des trois nécropoles à pyramides, les cimetières nord, ouest et sud

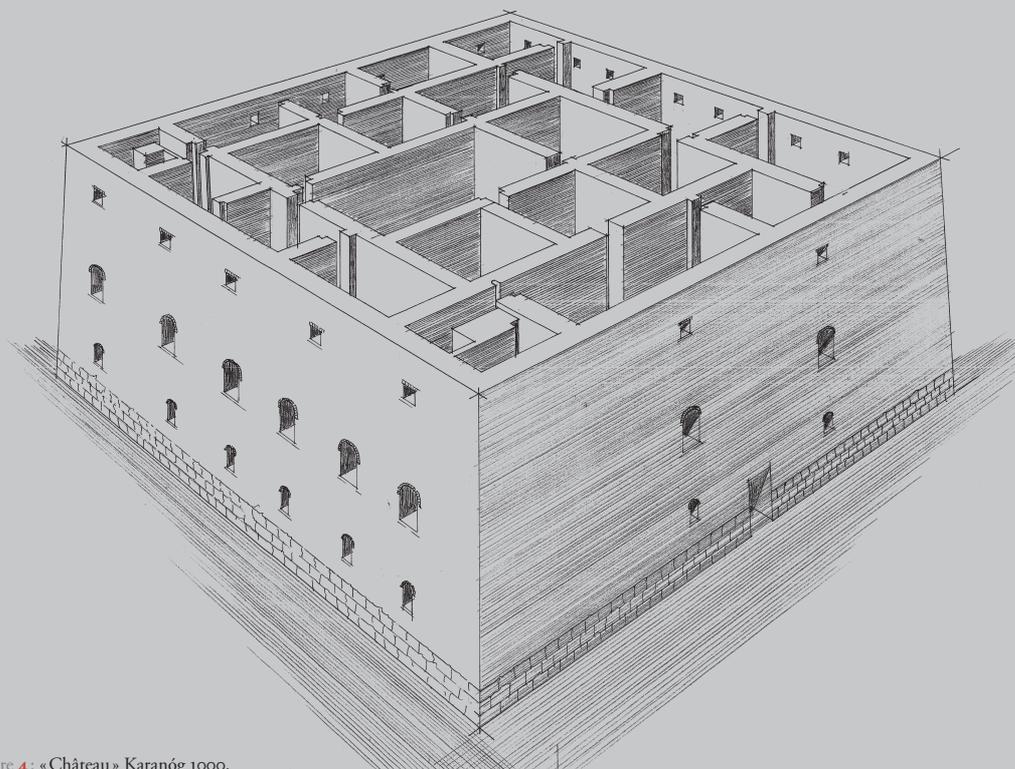


Figure 4 : « Château » Karanóg 1000.

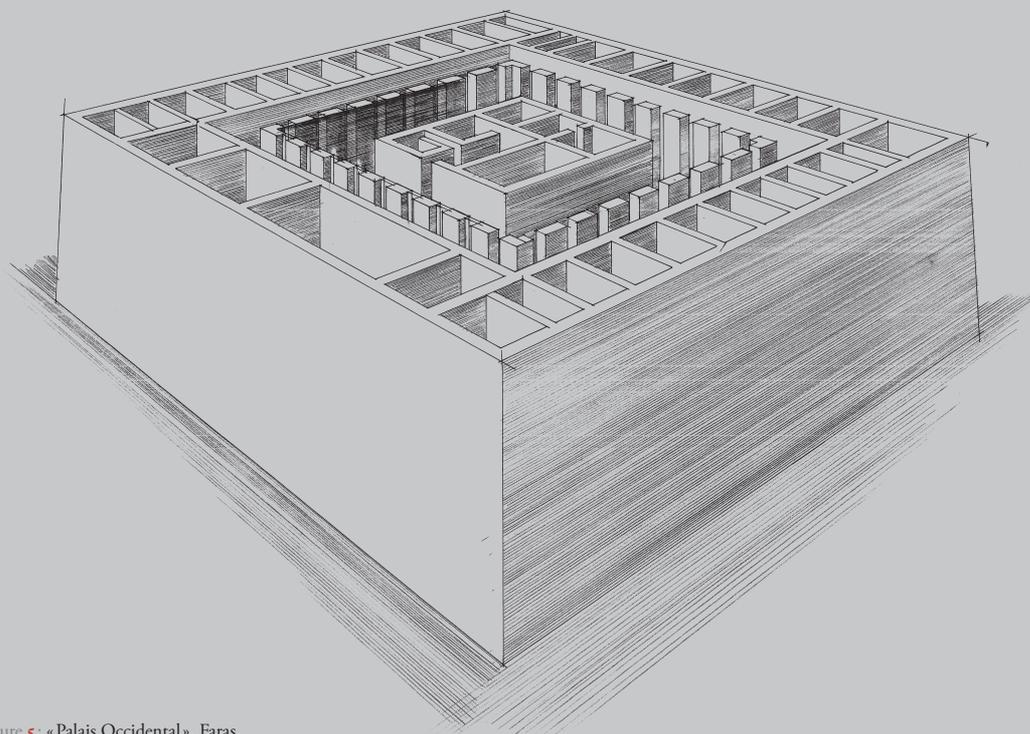


Figure 5 : « Palais Occidental », Faras.

◀ de Méroé²⁸. L'ensemble de ces fouilles, fondées sur l'étude sérielle des tombes royales napato-méroïtiques et de leurs inscriptions, a permis à G. A. Reisner d'établir la première chronologie de la succession royale kouchite²⁹.

La Basse-Nubie

En parallèle à ces missions, la couverture des sites méroïtiques du Boutana, dont Naga, Musawwarat es-Sofra, Basa ou le Gébel Geili et de leurs nombreux vestiges monumentaux a été assurée par J. W. Crowfoot, F. A. Addison, D. Dunham et G. O. Whitehead³⁰. Ce travail a permis de confirmer l'importance de l'« île de Méroé » mentionnée par les auteurs anciens.

Suite à une extension du premier barrage d'Assouan, une nouvelle montée des eaux fut à l'origine de la mise en œuvre du *Second Archaeological Survey of Nubia* de 1929 à 1934, sous la direction de W. B. Emery³¹. La prospection, s'étendant au sud jusqu'à la frontière soudanaise, confirma la rareté des vestiges méroïtiques en Basse-Nubie. Les vestiges d'habitat au Wadi el-Arab comprennent plusieurs maisons et une presse à vin, dont l'ensemble peut être daté à partir du III^e siècle apr. J.-C.³²

Enfin, durant la même période, la mission de l'université d'Oxford, sous la direction de M. F. L. Macadam, fouilla le centre urbain de Kawa, se concentrant sur l'architecture du temple et l'étude de ses inscriptions, mais mettant également au jour plusieurs habitations napatéennes et méroïtiques associées aux sanctuaires³³.

Les années 1950 à 1970 sauvetage en Nubie et retour à Méroé

Le Boutana occidental

Durant les années 1950, deux prospections de faible ampleur ont été menées dans le Boutana par H. S. Smith et A. Adam³⁴, ainsi que par H. G. Balfour-Paul³⁵. Le premier *survey* a révélé quatre sites probablement méroïtiques ou antérieurs, dont le Gébel Sirefât, son *hafir* et son ensemble de bâtiments de maçonnerie similaire à celle de Musawwarat es-Sofra.

Dans le Kéraba, la partie nord-ouest de l'« île de Méroé », l'université Humboldt réalisa une prospection en 1957-1958, dirigée par Fr. Hintze³⁶. Ce *survey* a consisté en un relevé des coordonnées des sites archéologiques, dont Naga, Moutmir, Basa ou Awalib, le ramassage du matériel de surface et le relevé d'inscriptions. Parallèlement, Musawwarat es-Sofra a fait l'objet d'opérations de fouille massives sous la direction de Fr. Hintze, tendant à distinguer les différentes composantes du Grand Enclos, afin de pouvoir établir une chronologie relative du site, à partir de sondages³⁷.

Dans la vallée, J. Vercoutter et Thabit Hassan Thabit, à la demande du service des Antiquités du Soudan, entreprirent de 1958 à 1960 des fouilles dans le centre urbain d'Ouad Ben Naga³⁸. Celles-ci comprirent notamment la fouille partielle d'un palais daté du 1^{er} siècle av. J.-C., ainsi que le sondage ou la fouille partielle de deux petits temples, dont un dédié à Isis, et de plusieurs bâtiments administratifs ou religieux.

Les fouilles de la ville de Méroé sont reprises au milieu des années soixante par l'université de Calgary, sous la direction de P.L. Shinnie³⁹. Le but de ces travaux d'envergure est alors d'effectuer des fouilles stratigraphiques destinées à réaliser une séquence chronologique complète de la ville, dont les premières occupations dans la zone d'habitat nord peuvent être datées du x^e siècle av. J.-C. Ces recherches englobent non seulement l'architecture religieuse monumentale (temple d'Amon et chapelles de la voie sacrée) mais aussi les occupations domestiques. Une étude sur la métallurgie du fer, la production céramique et les conditions écologiques du site permettent de compléter la connaissance des différentes phases culturelles du site.

La Basse-Nubie et la campagne de l'Unesco

De la construction du haut barrage d'Assouan a résulté, de 1959 à 1969, la « campagne de sauvegarde des monuments de Nubie », dirigée par l'Unesco. Outre le déplacement des grands temples de Nubie du côté égyptien (Abou Simbel et Philae) (figure 6), cette campagne a consisté en une vaste opération internationale de prospection systématique et de fouille s'étendant jusqu'à l'extrémité sud de la région du Batn el-Haggar, entre les seconde et troisième cataractes. Cette fouille a permis entre autres le repérage de 1 000 sites archéologiques sur 160 km de la vallée du Nil. Bien que l'ensemble des résultats n'ait pas été publié, les nombreux rapports de fouille, révélant de nombreux sites méroïtiques, ont offert une meilleure compréhension de l'archéologie dans cette région et de son histoire culturelle⁴⁰.

En Nubie égyptienne, les sites de Qasr Ibrim⁴¹, Tòmas⁴², Gébel Adda⁴³ et Ash-Shaukan⁴⁴ ont livré une riche documentation sur l'organisation de l'occupation méroïtique à l'extrême nord du royaume. Des vestiges de la même période ont également été mis au jour à Arminna-Ouest par l'université de Pennsylvanie⁴⁵ et à Gézira Dabarosa par l'université du Colorado⁴⁶. La mission du service des Antiquités du Soudan, quant à elle, a mis au jour des sites d'habitat à Faras⁴⁷ et sur les îles de Meinarti⁴⁸, de Gaminarti et de Meili⁴⁹.

L'ensemble de ces travaux, plus détaillés que ceux réalisés en Nubie égyptienne, et la mise en eau de l'ensemble de cette région sous le Lac Nubia, ont mené les chercheurs à la rédaction de synthèses généralistes

sur l'état des recherches après cette campagne de prospection, comme les ouvrages *Egypt in Nubia* de W. B. Emery, publié en 1965, et *Nubia under the Pharaohs* de Br. Trigger, publié en 1976⁵⁰. Enfin, l'important *Nubia, Corridor to Africa* de W. Y. Adams, publié en 1977, fournit une synthèse des résultats de l'ensemble des campagnes de prospections de la Nubie, s'intéressant aux relations particulières entre la Basse-Nubie et l'Égypte mais faisant également le point sur les connaissances archéologiques du reste du Nil Moyen⁵¹.

Plus au sud, sur l'île d'Argo, Tabo a été fouillé par la mission de la fondation H. M. Blackmer et l'université de Genève, sous la direction de Ch. Maystre⁵², révélant un temple construit à la XXV^e dynastie, utilisé et remanié jusqu'à l'époque méroïtique.

Les fouilles récentes vers un renouveau des problématiques ?

Suite à la disparition de la région de la Basse-Nubie, la recherche archéologique s'est trouvée contrainte de se tourner vers les territoires méridionaux. L'intérêt pour les grands établissements urbains de l'«île de Méroé» a perduré, se reflétant notamment dans l'ouvrage *The Kingdom of Kush* de D. A. Welsby, publié en 1996, synthèse des grandes avancées sur la connaissance de l'archéologie et l'histoire de la période koushite, ou encore dans la synthèse de L. Török, *The Kingdom of Kush: Handbook of the Napatan-Meroitic Civilization*, publié en 1997⁵³.

Continuité des prospections

Durant les années 1990 se développe la conscience de la nécessité de continuer les prospections de terrain en prévision des destructions consécutives à la construction d'un réseau viaire⁵⁴ ou de barrages hydrauliques⁵⁵ d'une part, mais également du développement urbain d'autre part⁵⁶. Et l'on débute avec la prospection d'aires géographiques encore méconnues comme le Nil Blanc ou les régions désertiques⁵⁷. De telles enquêtes mettent en exergue le potentiel d'études plus ambitieuses orientées sur la relation entre les établissements humains et leur environnement.

Ainsi, lors de la prospection le long de la route reliant Begrawiya et Atbara, une vaste nécropole a été découverte à Gabati. Le tracé de la route ne pouvant être déplacé, le site a été fouillé en urgence durant l'hiver 1994-1995, révélant une occupation funéraire allant de la période méroïtique à l'époque médiévale⁵⁸.

Entre 2001 et 2009, le *Merowe Dam Archaeological Salvage Project* — MDASP, prospection d'envergure internationale, a été monté afin de mettre au jour et étudier les vestiges menacés par la construction

du barrage hydroélectrique de Merowe, implanté à une quarantaine de kilomètres en amont du Gèbel Barkal. La prospection de la zone inondable a été répartie entre de nombreuses missions archéologiques et a permis de mettre en évidence le rôle important de la région dans l'administration koushite de la quatrième cataracte⁵⁹. Les sites majeurs comprennent des nécropoles méroïtiques au riche matériel funéraire⁶⁰, ainsi que l'île d'Oumm Mouri, un vaste domaine habitable à vocation agricole constitué d'une succession de huttes et de maisons de briques crues ou cuites ou en pierre, datables du méroïtique tardif à la période médiévale⁶¹.

Fouilles programmées

Aujourd'hui, d'importants vestiges méroïtiques sont en cours de fouilles sur une dizaine de sites d'occupation méroïtique allant de la région de la Moyenne-Nubie au Nil Blanc. Entre les troisième et quatrième cataractes, l'important site urbain de Doukki Gel, d'une étendue de 8 ha, comprenant un temple et des palais, est fouillé sous la direction de Ch. Bonnet (université de Genève)⁶², tandis que la ville de Kawa est fouillée depuis 1997 sous la direction de D. Welsby (*Sudan Archaeological Research Society*)⁶³. Enfin, au Gèbel Barkal, deux missions se partagent les fouilles des nombreux monuments royaux et administratifs: la mission d'E. Ciampini (université de Rome) s'intéresse majoritairement au palais B 1 500 ainsi qu'à deux autres bâtiments, B 2 200 et B 2 400⁶⁴, et la mission de T. Kendall et el-Hassan Ahmed Mohamed (musée de Boston) étudie pour sa part les nombreux temples du site⁶⁵.

Les sites du Soudan central situés le long de la vallée du Nil sont nombreux à faire l'objet d'un programme de fouille. Près d'Atbara, la NCAM a créé en 2000 le *Berber-Abidya Archaeological Project*, en collaboration avec le *British Museum*, qui comprend à ce jour deux chantiers de fouille. Ainsi, à Dangeil, grand centre urbain koushite, le temple d'Amon, construit à l'époque napatéenne et en activité jusqu'à la fin de l'époque méroïtique, est fouillé depuis 2000 sous la codirection de Salah Mohamed Ahmed et J. Anderson (NCAM et *British Museum*)⁶⁶.

La ville royale de Méroé fait l'objet de deux programmes de fouille, le premier depuis 1999, sous la direction de Kr. Grzymiski et Ali Osman Mohamed Saleh (*Ontario Royal Museum* et université de Khartoum). La politique de fouille est généraliste (prospections pédestres et magnétométriques) et s'intéresse principalement aux structures administratives et à la restauration du grand temple d'Amon de la ville⁶⁷, tandis que la mission dirigée par S. Wolf (*German Archaeological Institute*) se concentre sur la fouille des «bains royaux» et de leur système hydraulique depuis 1999⁶⁸.



Figure 6 : Déplacement des temples de Nubie, campagne de l'Unesco.



Figure 7 : Vue aérienne du temple d'Amon d'el-Hassa.

◀ Le site urbain d'Hamadab est fouillé depuis 2001 sous la direction de P. Wolf (*German Archaeological Institute*, université de Shendi), dans un programme alliant magnétométrie et fouille de secteurs (habitats, fours céramiques, enceinte)⁶⁹.

Le site d'Awalib, découvert lors du *survey* du tracé de la route Begrawyia-Shendi en 1995, est fouillé depuis 2001 sous la direction de H. Paner (musée de Gdańsk, Pologne). Il présente 5 kôms, dont un petit temple et des bâtiments administratifs⁷⁰.

Le site d'el-Hassa (figure 7), prospecté en 2002 et étudié sous la direction de V. Rondot (Sfdas, France) depuis 2004, est une ville méroïtique dont seul le complexe du temple d'Amon a été fouillé de manière approfondie. Le site a également fait l'objet d'une exploration par magnétométrie et de prospections de surface ayant permis d'obtenir une vision d'ensemble de la trame urbaine de la ville⁷¹. Notons la présence proche du site de Damboya, prospecté mais non fouillé, qui comprend un palais royal et probablement un autre bâtiment de nature indéfinie.

Enfin, le site de Mouweis, fouillé sous la direction de M. Baud puis de M. Millet (musée du Louvre) depuis 2007, adopte une méthodologie plurielle, alliant magnétométrie et prospections pédestres, carottages et sondages, ainsi que la fouille poussée de certains monuments ou de secteurs artisanaux⁷².

Dans le Boutana, les sites majeurs de Musawwarat es-Sofra et Naga continuent à faire l'objet d'études poussées, sous les directions respectives de Cl. Nâser (université de Humboldt) depuis 2005⁷³, de D. Wildung (directeur administratif, musée Égyptien de Berlin) et K. Kröper (directeur du chantier de fouille) depuis 1995⁷⁴, consacrées sur le premier site à l'étude des premières phases de construction et d'occupations (napatéennes et méroïtiques anciennes) et à l'étude des temples sur le second site.

Il semble au regard des fouilles actuelles que, tandis que certaines missions s'attachent à fouiller des nécropoles élitaires méroïtiques au fort potentiel pour la compréhension historique et matérielle de l'Empire de Méroé (Saï, Sedeinga ou Berber⁷⁵), la majorité des programmes de recherche en cours se concentre autour de la question de l'urbanisme méroïtique.

Plusieurs problématiques peuvent découler de l'étude de sites dits « urbains ». Certaines missions tentent de comprendre l'organisation générale et le fonctionnement d'un établissement urbain à l'époque méroïtique (Mouweis, Awalib, Hamadab, Kawa et Doukki Gel). Leur méthodologie est multiple, alliant prospections pédestres et magnétométrie afin d'obtenir un plan général de la sectorisation des sites, carottages et petits sondages servant à évaluer la durée d'occupation des sites, et fouille plus précise des secteurs ou de bâtiments choisis afin de réaliser des études

▶



Figure 8 : Jean Vercoutter.



Figure 9 : Section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas).



Figure 10 : musée national du Soudan, entrée principale.

- ◀ de cas : palais (Mouweis) et bâtiments administratifs (Awalib, Doukki Gel), petits temples (Mouweis), aires d'habitat-artisanat ou encore zones d'artisanats du feu avec fours (Kawa, Hamadab, Mouweis).

D'autres missions concentrent leurs recherches autour d'un monument, en étudiant à la fois ses caractéristiques architecturales, son évolution chronologique et ses caractéristiques fonctionnelles. Les questions liées à la royauté, à la religion et à l'administration méroïtique sont au premier plan. Il en va ainsi en majorité de la fouille de temples d'Amon (Naga, el-Hassa et Dangeil). D'autres missions s'intéressent notamment à l'étude des palais (Gébel Barkal) ou encore de structures associées à la royauté (les « bains royaux » de Méroé, ou les complexes B 2 200 et B 2 400 de Napata).

Ce rapide résumé présente ainsi un changement important dans les problématiques de fouilles, longtemps concentrées dans la partie septentrionale de l'Empire et plus particulièrement dans le domaine funéraire. Depuis les années 1970, et notamment depuis 1990 avec les fouilles entreprises dans l'île de Méroé, la découverte progressive d'un réseau urbain au maillage dense et complexe nous permet d'entreprendre une étude synthétique centrée sur les composants urbains majeurs (voir chapitre suivant).

La Sfdas et l'archéologie française au Soudan

Après Lepsius et Ferlini, pendant la *Turkiyya*, période de l'occupation turco-égyptienne, l'administration coloniale est soutenue par les Occidentaux. Les taxes écrasantes et l'occidentalisation croissante des Turcs entraînent une réaction soudanaise, une révolte contre le pouvoir et l'établissement, pendant une douzaine d'années, d'un pouvoir islamique établi à Omdurman : la *Mahdiyya*. Le Mahdi meurt en 1885 et son bras droit Abdullahi le remplace. Durant toute cette période, l'archéologie subit un coup d'arrêt.

Placées sous la direction du général Kitchener entre 1896 et 1898, les troupes anglaises parachèvent leur conquête du Soudan lors de la bataille d'Omdourman. Kitchener instaure un nouveau pouvoir colonial, le « condominium anglo-égyptien ». Les archéologues reviennent : ils sont essentiellement britanniques, puis allemands. Les Français, absorbés par l'Égypte à la suite des découvertes de Champollion et en lutte avec les Anglais pour la constitution d'un Empire colonial attendront plus longtemps. Entre 1898 et 1956, l'administration britannique est la première à développer la gestion du patrimoine archéologique soudanais. En 1939, un poste spécifique est créé, celui de *Commissioner for Archaeology*, assuré en premier lieu par A. J. Arkell⁷⁶. Les Britanniques mettent également en œuvre, en 1905, la première législation sur les antiquités, à la base de la loi actuelle.

Peu après la proclamation de l'indépendance, le 19 décembre 1955, les autorités soudanaises confient à un Français, Jean Vercoutter (figure 8), la direction de la gestion des antiquités. C'est lui qui assurera la transition menant à la création d'un service soudanais spécialisé. Homme d'expérience au Soudan, il fouille dès 1953 la ville fortifiée du Moyen Empire à Kor, en Basse Nubie, et lance en 1954 les premiers travaux sur l'île de Saï. J. Vercoutter est également très impliqué dans le sauvetage des antiquités menacées par le barrage d'Assouan⁷⁷. Il supervise plusieurs missions de prospection des zones en danger, la couverture photographique associée, et fait appel à la communauté internationale pour intégrer le Soudan à la grande campagne Unesco. Nommé professeur à l'université Charles-de-Gaulle-Lille 3 en 1961, il engage l'institution dans la campagne de sauvetage des monuments de la Nubie. À l'époque, cette implication fera de l'université le centre névralgique de la recherche française en archéologie soudanaise⁷⁸, via l'association d'une unité CNRS à l'institution et le lancement de deux fouilles archéologiques sur les sites d'Akcha et de Mirgissa⁷⁹. En 1969, la fin de la campagne de Nubie permet à J. Vercoutter de concentrer ses travaux à Saï, mission qu'il dirigera jusqu'en 1981.

Dans le même temps, la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas)⁸⁰ est fondée en 1967, toujours à l'initiative de Vercoutter (figure 9). Régie par « l'Accord de coopération culturelle et technique entre le gouvernement de la République démocratique du Soudan et le gouvernement de la République française », signé à Khartoum le 22 décembre 1969, elle assure la coopération avec la direction des Antiquités du Soudan, tant dans le domaine des fouilles que dans celui de leur publication. La muséographie, la conservation du patrimoine et l'élaboration de rapports d'activité font également partie de ses missions.

La Sfdas est intégrée au service des Antiquités du Soudan (*National Corporation for Antiquities and Museums*, NCAM) au sein du musée national du Soudan (figure 10). Cette position privilégiée lui permet d'apporter un soutien aux missions françaises travaillant au Soudan et de développer des partenariats scientifique et muséologique. La Sfdas étant l'unique institut archéologique permanent au Soudan, elle occupe une position de fer de lance de la recherche scientifique française dans le pays. Au partenariat naturel avec la NCAM s'ajoutent des coopérations variées avec les établissements scientifiques français et les universités tant soudanaises qu'européennes. Avec l'appui de l'ambassade de France à Khartoum, elle permet à la diplomatie française d'entretenir durablement ses relations avec le Soudan.

La Sfdas a été dirigée successivement par André Vila (1969-1975), Francis Geus (1975-1984), Jacques Reinold (1984-2000), Francis Geus (2000-2004), Vincent Rondot (2005-2009), Claude Rilly (2009-2014) et, depuis septembre 2014, par Vincent Francigny. Chargée de coopérer

avec la direction des Antiquités du Soudan dans ses activités de terrain (fouilles et prospections), elle a d'abord participé aux dernières opérations de sauvetage de la Campagne de Nubie qui précéda la mise en eau du lac de retenue du haut barrage d'Assouan.

Elle fut ensuite chargée de poursuivre le recensement systématique des sites de la vallée du Nil au sud de ce lac. Elle, a par ailleurs, effectué plusieurs fouilles programmées, notamment sur les sites de Missiminia (nécropole napatéenne, méroïtique, « groupe X » et chrétienne), el-Kadada (nécropole néolithique, méroïtique et post-méroïtique), Kadrouka (tertre funéraire néolithique) et el-Hobagi (tumuli post-méroïtiques).

Prospections

Pendant quatre ans, la Sfdas a participé, aux côtés de la NCAM, à un programme de prospections archéologiques et de fouilles de sauvetage lié à la construction d'un autre barrage dans la région de la quatrième cataracte du Nil. Ce programme a débuté en novembre 2001 et s'est achevé en 2005. La Sfdas a été chargée par la NCAM de mener quatre interventions dans les zones de repeuplement choisies pour l'installation des populations Chaggyia et Manassir qui habitent actuellement la quatrième cataracte. Ces régions se situent près de Debba, de Korti, d'Atbara et d'Abou Hamed. La première phase du programme, qui s'est terminée en décembre 2002, a concerné la région d'el-Multaga, à l'est de Debba. La prospection a permis l'identification de cent quarante-sept localités présentant un intérêt archéologique. Son apport concerne essentiellement la préhistoire, plus précisément des sites de débitage du Paléolithique moyen, des sites d'habitats contemporains du « Mésolithique » et du Néolithique de Khartoum, et des tertres funéraires datés de la seconde moitié du cinquième millénaire avant notre ère (figure 11).

Une seconde campagne de sauvetage s'est déroulée sur la rive droite du Wadi Muqaddam, de novembre 2003 à avril 2004. Cent quatre-vingt-neuf sites ont été recensés. Le matériel le plus ancien recueilli à la surface témoigne d'occupations à la période acheuléenne et aux toutes premières phases du Paléolithique moyen. Comme ceux de Multaga, les sites néolithiques sont des habitats du « Mésolithique » de Khartoum et du Néolithique de Khartoum. La fouille de quatre cimetières post-méroïtiques de faible extension souligne l'installation de petites communautés en bordure des oueds et dans l'arrière-pays. Les sites chrétiens, les plus nombreux, sont en majorité des tombes isolées, parfois organisées en groupes de quelques unités.

La troisième région, au sud d'ed-Damer, a été prospectée d'octobre à décembre 2004. Sur une zone de 240 km² (sud d'ed-Damer, site de Mukabrab), trente-cinq sites ont été inventoriés, la plupart sur d'anciennes

terrasses du Nil situées à quelques kilomètres à l'est du cours actuel du fleuve. Le site le plus ancien est un habitat néolithique contemporain du « Mésolithique de Khartoum » et du « Néolithique de Khartoum ». La découverte sur le site de tessons comparables à la céramique du Kerma ancien est une première dans cette région du Nil Moyen. Un petit cimetière de tombes méroïtiques et post-méroïtiques sans matériel a fait l'objet d'une fouille de sauvetage, et quelques tombes tumulaires isolées d'époque chrétienne ont été étudiées.

La dernière opération, intitulée *Keheila East Archaeological Salvage Project*, s'est déroulée en juin 2005 et a concerné la zone de Keheila entre Abou Hamed en aval et le village de Meheisa en amont. Cette zone désertique se caractérise principalement par des plaines à gravier traversées de petits ouadis, dont le plus important est le ouadi el-Go'oud. Les sites identifiés sont majoritairement néolithiques. Il faut également mentionner des sites « Kerma », « Post-Méroïtiques » et chrétiens.

Fouilles archéologiques

El-Hobagi⁸¹. Le site d'el-Hobagi, situé en rive gauche du Nil à 70 km en amont de Méroé, a été fouillé de 1985 à 1990 par une mission franco-soudanaise (Sfdas-NCAM) menée par Patrice Lenoble. Rien ne permettrait de distinguer ces tumuli princiers d'époque post-méroïtique des centaines d'autres de la région. Sept sépultures ont été identifiées et deux fouillées. Un abondant matériel a été mis au jour (figure 12), similaire à celui découvert dans les pyramides les plus tardives de Méroé : vaisselle funéraire, armement, insignes de la royauté méroïtique (arcs, flèches, lances, anneaux d'archer, épées) et une abondante vaisselle en bronze gravée comportant un grand nombre d'éléments iconographiques méroïtiques : *uraei*, grenouilles, fleurs de lotus...

L'examen de ces sépultures comparées à l'iconographie des tombes (chapelles des pyramides) ou d'autres monuments royaux méroïtiques (temples, palais) nous donne d'importantes informations sur la caractérisation des rites royaux. Ainsi, l'abondance des armes retrouvées dans ces deux sépultures est à mettre en parallèle avec les scènes de l'iconographie royale méroïtique : massacres des prisonniers, scène de la soumission des Neuf Arcs (les pays soumis au pouvoir royal). La découverte du site d'el-Hobagi est capitale car elle démontre que cette région n'avait pas sombré, comme on l'avait longtemps présumé, après une hypothétique chute de Méroé. Une culture riche, imprégnée d'influences méroïtiques, a perduré pendant plusieurs siècles.

El-Kadada⁸². Découvert en 1976, el-Kadada est l'un des rares sites néolithiques connus dans la région de Shendi (figure 13). Les plus anciennes traces d'occupation sont des tessons de vase céramique dont le décor



Figure 11 : Sépulture d'el-Multaga.



Figure 12 : Collection royale d'el-Hobagi (voir p. 329).



Figure 13 : Site d'el-Kadada.



Figure 15 : Sépulture néolithique d'el-Kadada KDD 86-141-144a.



Figure 14 : Figurines féminines SNM 26861 (KDK 1/131/8, voir p. 44) et 28731 (KDK 21/200/1) et vase caliciforme SNM 26883 (KDK 1/12/1) de Kadrouka.

◀ indique un peuplement au « Mésolithique de Khartoum », bien qu'aucun site de cette période n'ait été découvert. La période de transition suivante est attestée par des tessons identifiés sur un petit habitat, au lieu-dit el-Kudra, situé à moins de 200 m. En revanche, aucune trace d'occupation à l'époque du « Néolithique de Khartoum », daté du cinquième millénaire avant notre ère, n'a été recensée. Il semble que les installations préhistoriques de cette période se soient déplacées vers le site d'el-Ghaba, 700 m plus au sud.

Le décor du matériel céramique trouvé dans les tombes d'el-Ghaba est comparable à celui des vases d'esh-Shaheinab, site éponyme du Néolithique de Khartoum. La découverte des tombes néolithiques d'el-Kadada est venue confirmer la suggestion de l'archéologue anglais A. J. Arkell, l'inventeur du Mésolithique et du Néolithique de Khartoum, d'un épisode préhistorique tardif. Les populations néolithiques d'el-Kadada ont développé à partir du quatrième millénaire une culture complexe qui se traduit dans le raffinement des décors céramiques et la nouveauté des formes, la finesse de l'outillage lithique et la grande richesse des dépôts funéraires.

El-Kadada recèle également un grand nombre de cimetières historiques, depuis la période napatéenne jusqu'au post-méroïtique, du huitième siècle avant notre ère jusqu'au sixième siècle après. Le matériel funéraire et le rituel des tombes pré-chrétiennes révèlent que la religion funéraire méroïtique ne s'achève pas avec la « fin de Méroé » mais avec le début de la christianisation, au VI^e siècle de notre ère.

Kadrouka⁸³. Le ouadi el-Khowi, qui correspond à d'anciens bras du Nil, se situe en rive est du fleuve, au sud de la troisième cataracte. Il est occupé par une grande densité de sites funéraires et d'habitats, parmi lesquels ceux du Néolithique tiennent une place importante. L'érosion éolienne a considérablement arasé les sites d'habitat qui ne se signalent plus aujourd'hui que par des épandages de matériel en surface. Les cimetières, en revanche, installés sur des buttes, ont bien résisté, et leur fouille est aujourd'hui le moyen privilégié pour comprendre les sociétés habitant la région entre les VI^e et IV^e millénaires (figure 14).

Les interventions de sauvetages menées par la Sfdas — la région est en effet depuis plusieurs années touchée par des programmes de développement agricole — ont identifié une cinquantaine de ces sites néolithiques, funéraires ou d'habitat. Sur la vingtaine de cimetières connus, six ont été fouillés exhaustivement ou partiellement par la Sfdas. À l'exception de deux tertres funéraires qui doivent dépasser le millier de tombes, les autres renferment un peu plus d'une centaine d'inhumations. Près de 700 sépultures, dont les dates sont incluses entre 4800 et 4000 avant notre ère,

ont pu être enregistrées. Les constantes et les variantes observées dans les domaines de la culture matérielle et des coutumes funéraires paraissent traduire à la fois l'homogénéité de ces populations et une évolution rapide de leur tissu social. Ces cimetières témoignent d'une organisation où la hiérarchisation se fait de plus en plus forte. Au cours du Néolithique, des chefferies se mettent en place avec l'émergence d'un personnage dominant. Ces sociétés vont constituer les bases des premiers états protohistoriques, préluant ainsi à l'apparition des premiers royaumes.

Autres fouilles françaises. Parmi les autres fouilles françaises en activité au Soudan, citons Sedeinga⁸⁴, situé entre la seconde et la troisième cataracte, sur la rive gauche du Nil. Le site se trouve à une trentaine de kilomètres au sud de l'île de Saï. Il a d'abord été connu pour les vestiges du temple de la reine Tiyyi, la grande épouse d'Amenhotep III. Cette ruine, avec son unique colonne encore debout, est trop fragile pour que des fouilles puissent y être effectuées sans une restauration des blocs de grès pulvérulents qui la composent. Entre le temple et le désert s'étend, sur près de 40 ha, une immense nécropole napatéenne et méroïtique, la plus vaste actuellement connue et préservée en Nubie.

À quelques kilomètres au sud de la cataracte de Dal et du lac de Nubie qui recouvre désormais la Basse Nubie, l'île de Saï⁸⁵ est un véritable conservatoire archéologique naturellement protégé du développement humain gagnant les berges de la vallée nubienne. Comptant parmi les plus grandes îles jalonnant le Nil, elle héberge des vestiges qui s'étendent du paléolithique jusqu'aux époques modernes, et fait l'objet de campagnes de fouilles régulières. Enjeu territorial majeur entre les royaumes nubiens et l'Empire égyptien, elle a notamment conservé les traces d'une ville pharaonique enfouie pour un tiers sous les murs d'une forteresse d'époque ottomane. Recouverte dans sa partie nord par d'immenses champs tumulaires post-méroïtiques, l'île possède également des nécropoles appartenant au Nouvel Empire ainsi qu'aux époques « Kerma », napatéenne, méroïtique et chrétienne.

Grâce aux activités menées sur l'ensemble des sites mentionnés, et aux recherches conduites par l'archéologie française et internationale pendant près de soixante ans, le patrimoine soudanais a pu obtenir la reconnaissance internationale qu'il mérite. La variété des approches listées — combinée aux collaborations internationales toujours plus nombreuses — permet de valoriser et d'enrichir cette discipline, certes encore jeune, qu'est la *nubiologie*. À un moment où l'archéologie de terrain tient une part très importante, et où la formation des chercheurs spécialisés

dans le domaine est prolifique, le rôle de la Sfdas dépasse aujourd'hui largement ses prérogatives initiales. Insistons ici sur le rôle fondamental qu'elle joue grâce à la formation des archéologues français et soudanais dans la protection et la valorisation du patrimoine soudanais.

Grâce aux deux expositions qui se sont tenues en 1997 à l'institut du Monde arabe — «Soudan, royaumes sur le Nil»⁸⁶ — puis en 2010 au musée du Louvre — «Méroé, un empire sur le Nil»⁸⁷ —, le grand public est aujourd'hui plus au fait de la réalité de la recherche scientifique au Soudan et fait montre d'un appétit grandissant pour ce pays et son histoire. Cependant, des territoires scientifiques entiers sont encore méconnus et demeurent à «conquérir»: la région du Kordofan, si importante pour comprendre les relations entretenues avec l'Afrique centrale, ou encore la zone située au sud de la ville de Khartoum sont de bons exemples. Pourtant, qu'il s'agisse de fouilles programmées ou de prospections, les résultats obtenus en un peu plus d'un demi-siècle sont considérables. La découverte à Doukki Gel, près de l'ancienne capitale Kerma, d'une cache contenant les statues brisées des souverains de Napata, ou encore, dans le domaine néolithique, la mise au jour d'une tombe à sacrifice humain (ou mort d'accompagnement) à el-Kadada sont, de ce point de vue, révélatrices (figure 15).

Avec le prochain chapitre dédié à l'urbanisme méroïtique, nous verrons que, malgré les progrès exponentiels réalisés par la discipline archéologique au Soudan, les *Joyeux* n'en sont encore qu'au début des choses ■



Île de Saï, la nécropole méroïtique avec ses pyramides et descenderies associées; inhumations ottomanes; état octobre 2015.

notes

- 1 Ahmed 2010, 29-34.
- 2 Welsby 1996.
- 3 Edwards 2004.
- 4 Mainterot 2010b, 22-27; 2011.
- 5 Shinnie 1967, 24-27; Török 1997, 7-20.
- 6 Mainterot 2010a, 19-21.
- 7 Burckhardt 1813, 275. Notons qu'il n'identifia pas le site à la ville de Méroé.
- 8 Chauvet 1989; Dewachter 1994.
- 9 Leclant 1967, 6-15; Chauvet 1989.
- 10 Caillaud 1826.
- 11 Shinnie 1958, 75, 138-150.
- 12 Ferlini 1837.
- 13 Freier et Reinecke 1984; Freier et Grunert 1996.
- 14 Lepsius 1849-1859.
- 15 Budge 1907.
- 16 Griffith 1911c et 1912; Crowfoot 1920, 85-92.
- 17 Scott-Moncrief 1908, 192-203.
- 18 Garstang 1911; Garstang 1914, 9-23; Garstang 1916, 1-27.
- 19 Reisner 1910; Firth 1912, 1915, 1927.
- 20 Woolley 1911.
- 21 Woolley et MacIver 1910.
- 22 Griffith 1924, 141-180; Griffith 1925, 57-172.
- 23 Crawford et Addison 1951.
- 24 Addison 1949; Addison 1956, 4-18.
- 25 Dunham 1950, 1955.
- 26 Dunham 1970.
- 27 Dunham 1957.
- 28 Dunham 1963.
- 29 Reisner 1923, 34-77.
- 30 Crowfoot 1920, 85-92; Addison 1926, 56-58; Addison et Dunham 1922, 39-46; Whitehead 1928, 59-67.
- 31 Emery et Kirwan 1935.
- 32 Emery et Kirwan 1935, 108.
- 33 Kirwan 1936, 200-211; Macadam 1949, 1955.
- 34 Smith et Adam 1950, 301-306.
- 35 Balfourpaul 1952, 202-215.
- 36 Hintze 1959, 171-196.
- 37 Hintze 1962, 170-202; Hintze 1963, 217-226; Hintze 1968, 667-684.
- 38 Vercoutter 1962, 263-299.
- 39 Shinnie 1970, 17-19; Shinnie 1984, 498-504; Shinnie et Bradley 1980.
- 40 Smith 1962; Adams et Nordström, 1963, 10-46; Klasens 1967, 79-86.
- 41 Caminos 1968.
- 42 Leclant 1962, 197-222; Leclant 1963, 17-25.
- 43 Millet 1963, 147-165, pl. XLV-XLVII; Millet 1964, 7-14, pl. I-VIII; Millet 1967, 123-126; Millet 1968.
- 44 Jacquet 1971, 121-131.
- 45 Trigger 1967.
- 46 Verwers 1962, 19-33; Hewes 1964, 174-187.
- 47 Verwers 1962, 19-33.
- 48 Adams 1965, 148-176.
- 49 Adams et Nordström 1963, 10-46.
- 50 Emery 1965; Trigger 1976.
- 51 Adams 1977.
- 52 Maestre 1973, 193-199; Jacquet-Gordon, Bonnet, Jacquet 1969; Jacquet-Gordon, Bonnet 1999.
- 53 Welsby 1996; Török 1997b.
- 54 Mallinson 1996.
- 55 Paner 1997, 137-155.
- 56 Zurawski 2002, 73-85.
- 57 Eisa 1999; Welsby 2001a; Welsby 2003.
- 58 Edwards 1998.
- 59 Les différents instituts ayant participé au projet comprennent : l'université de Cologne et son projet Acacia (survey de l'île de Boni), le musée archéologique de Gdańsk et son projet Game (*Gdańsk Archaeological Museum Expedition*), la *Polish Academy of Sciences*, la *Humboldt University of Berlin* et son projet HUNE (*Humboldt University Nubian Expedition*), l'IsiAO (*Italian Institute for Africa and the Orient*), l'*UCL Institute of Archaeology*, la SARS (*Sudan Archaeological Research Society*) et son projet *Amri to Kirbekan Survey* 1999-2007 (nombreuses attestations d'occupations du Méroïtique tardif et Post-Méroïtique), la *Hungarian Meroe Foundation*, l'*UCSB (University of California at Santa Barbara)* et l'*ASU (Arizona State University)* et leur projet commun (*UCSB-ASU Fourth Cataract Archaeological Expedition*) ayant pour nom *The UCSB West Bank Archaeological Survey from el Kab to Mograt*, (aucun site méroïtique recensé) et l'*Oriental Institute Museum of the University of Chicago* et son projet *The Oriental Institute Nubian Expedition* (aucun site méroïtique recensé).

- 60 Pour une revue exhaustive de la bibliographie du survey, voir la page internet http://www.nubiansociety.org/mdasp_articles.html.
- 61 Welsby 2003, 5-7; Payne 2007, p. 9-13; Ginns 2006, 18 et Thomas 2008, 64-66.
- 62 Bonnet et Ahmed 1999, 251-256; Bonnet et Valbelle 2004b, 109-112, Bonnet et Valbelle 2010, 43-50.
- 63 Welsby 2000, 5-10; Welsby 2001b, 64-70; Welsby 2002, 26-39; Welsby 2004b, 148-157; Welsby 2009, 72-77; Welsby 2010, 48-55.
- 64 Donadoni 1993, 101-115; Donadoni 1994, 54-59; Roccati 1997, 12-18; Roccati et Bergamini 1999, 633-642; Roccati 2003, 59-64; Roccati 2004b, 384-388; Roccati 2008, 249-261.
- 65 Kendall 1991, 302-313; Kendall 1994, 139-144; Kendall 1997a, 161-228; Kendall 1997b, 320-354; Kendall et Wolf 2007, 82-88; Kendall et Wolf 2011, 237-260.
- 66 Ahmed et Anderson 2000, 17-37, Ahmed et Anderson 2005, 10-27; Ahmed et Anderson 2006, 2-3; Ahmed et Anderson 2008, 40-46; Ahmed et Anderson 2010, 50-55.
- 67 Grzymiski 2006, 227-238; Grzymiski 2008, 47-51.
- 68 Wolf, Hof, Onasch 2003, 71-87 et 2008, 101-116; Wolf S., Wolf P., Onasch, Hof et Nowotnick 2008, 157-230 et 2009, 215-262.
- 69 Wolf P. 2002, 92-111; 2004c, 83-97; 2006, 257-264.
- 70 Paner 2005, 54-55; El-Tayeb et Kolosowska 2005, 145-158.
- 71 Lenoble et Rondot 2003, 101-115; Rondot 2005, 399-401; Rondot 2006, 41-47.
- 72 Lenoble et Sokari 2005, 59-61; Baud 2008, 52-53; Baud 2010d, 218-224; Baud 2011, 339-357.
- 73 Wolf 1997, 20-29; Wolf 1998, 10-12; Wenig et Wolf 1998-2000; Wolf 2001a et b; Wolf 2004a, 436-445; Wolf 2004d, 47-101; Näser 2011, 317-338.
- 74 Wildung 1998, 183-190; Wildung 1999; Wildung et Kroeper 2006 et 2011; Kroeper 2006, 287-296.
- 75 Ahmed et Anderson 2003, 25-34.
- 76 Gradel 2009, 387.
- 77 Vercoutter et Adam 1961.
- 78 Pour une rétrospective dédiée à l'action menée par l'université Charles-de-Gaulle-Lille 3 au Soudan, on consultera Gradel 2009, 383-400.
- 79 Gradel 2009, 389-390.
- 80 La Sfdas est l'un des 27 instituts français de recherches à l'Étranger (IFRE), financés par le ministère des Affaires étrangères et du Développement international : www.sfdas.com; <http://www.ambafrance-sd.org/SCAC-service-de-cooperation-et-d-293>).
- 81 Lenoble 1997, 289-308; Lenoble 1999, 157-197; Lenoble 2004, 193-195.
- 82 Reinold 1986, 159-169; Reinold 1994, 51-66; Reinold 2008; Lenoble 1987, 89-119.
- 83 Reinold, 1991, 16-29; Reinold 1998, 19-40; Reinold 2000.
- 84 Rilly et Francigny 2010, 62-68; Rilly et Francigny 2011, 72-79.
- 85 Francigny 2010a, 62-67; 2010b, 56-61; 2015, 201-212.
- 86 Wildung 1997.
- 87 Baud 2010a.



Grande Enceinte de Musawwarat,

fragment de mur en forme d'éléphant

(voir p. 219 sq. et chapitre 7, « des temples
dans la savane », p. 190 sq).

le royaume de Méroé, un monde urbain

Marc Maillot

473



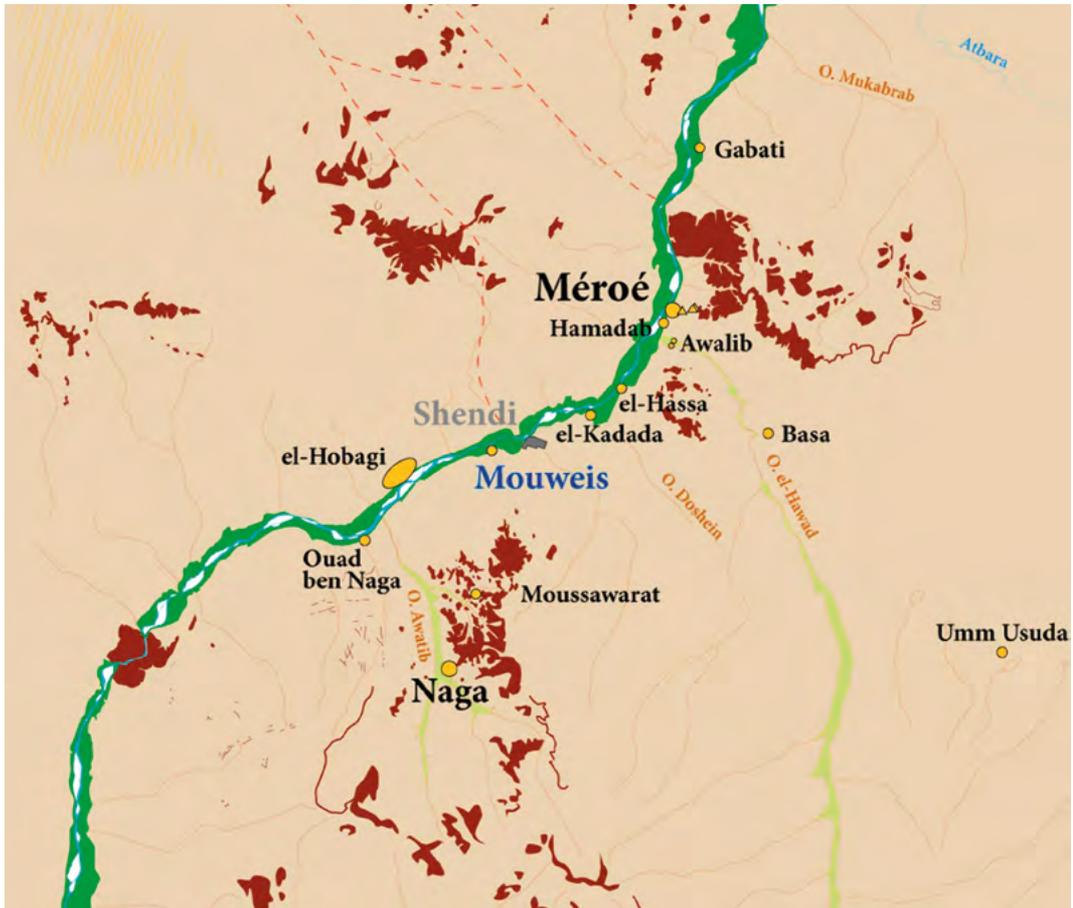


Figure 1 : Carte générale de la région de Méroé.

Successeur du royaume de Napata qui se développa en Nubie jusqu'à la 4^e cataracte après le retrait des Égyptiens du Nouvel Empire, le royaume de Méroé émergea 500 km plus au sud, entre les 5^e et 6^e cataractes (figure 1). Centrée sur la plaine fertile de Shendi, au cœur de la région du Boutana, la capitale du royaume, Méroé, abrite également la nécropole royale aux fameuses pyramides. Ce transfert de capitale, de Napata à Méroé, serait l'œuvre du fondateur d'une nouvelle «dynastie», le souverain Arkamani I^{er}, qui régna vers 270-260 avant J.-C. Le royaume de Méroé contrôlera jusqu'à 1 600 km de la vallée du Nil, en suivant le cours du fleuve, de la région de Khartoum à la confluence des Nils Blanc et Bleu, jusqu'à la frontière avec l'Égypte.

Le royaume de Méroé livre, au sein de ses sites urbains, un nombre important de palais. C'est le cas de la capitale, Méroé, avec les deux bâtiments M 294-295 de la «cité royale» et la grande structure M 750, annexe au temple d'Amon. On en trouve aussi plusieurs dans les centres religieux de Naga et du Gêbel Barkal; des villes moyennes de «l'île de Méroé» comme Ouad Ben Naga, Mouweis ou el-Hassa (Damboya) en sont également pourvues. Sur le modèle pharaonique, les palais méroïtiques peuvent s'appréhender selon deux modèles fonctionnels: le palais cérémoniel, en principe placé à la droite du temple d'Amon et à sa perpendiculaire, soulignant l'union symbolique du roi et du dieu monarchique; la résidence administrative, comportant magasins et vastes pièces de vie. Certains de ces palais sont contemporains, ce qui implique que les souverains méroïtiques possédaient plusieurs résidences, et/ou que ces résidences étaient érigées au profit de gouverneurs ayant délégation du pouvoir royal. Depuis la découverte d'un palais sur le site méroïtique de Mouweis, on sait même que ces structures pouvaient être construites selon un schéma directeur très similaire (figure 2), le bâtiment en question présentant des similitudes frappantes avec celui de Ouad Ben Naga, érigé au cours du premier siècle av. J.-C.

Ce schéma directeur des palais royaux méroïtiques repose sur le plan carré classique à étages agencés autour d'un espace central, avec des magasins accessibles au sous-sol et des pièces représentatives à l'étage supérieur. Ce modèle de plan se retrouve au sein d'autres bâtiments monumentaux de l'architecture civile, notamment ceux de Méroé ou de Basse-Nubie. Les palais possèdent également des entrées sur chacune de leurs façades, ces voies d'accès étant agencées au sein de la structure selon des schémas préétablis. Ce modèle n'est cependant pas uniforme, et repose pour l'essentiel sur les trois palais, à savoir Ouad Ben Naga, Mouweis et B 1 500. En effet, dès le début de l'ère méroïtique, l'émergence de ce schéma architectural se décline

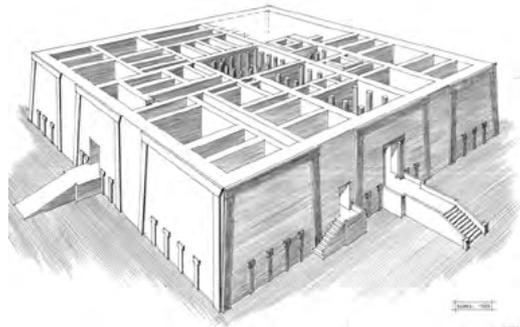
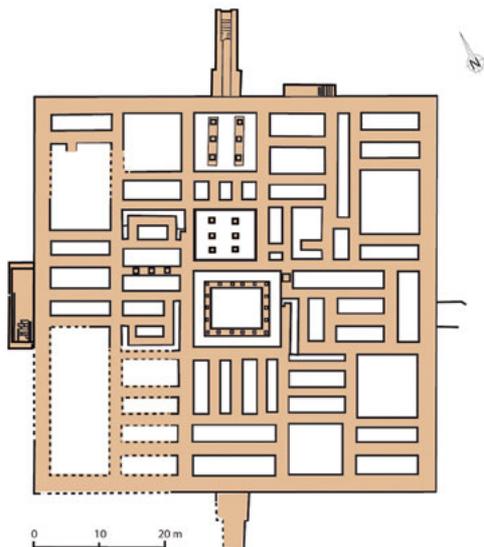
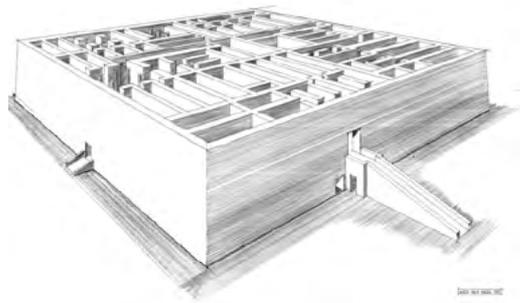
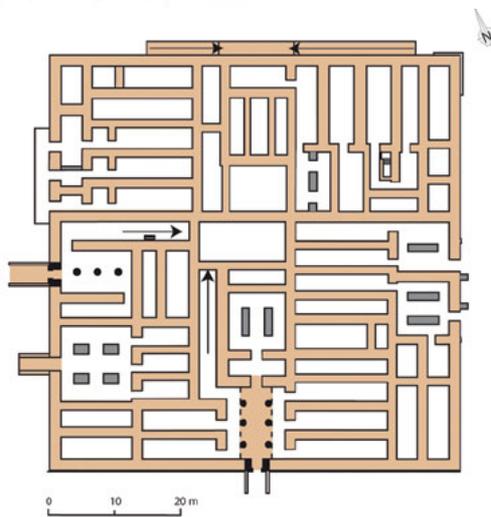
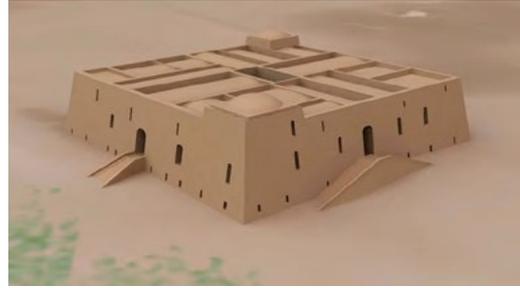
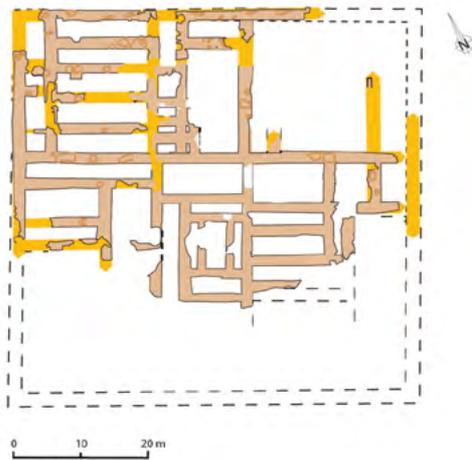
en modèles autonomes. Les solutions architecturales sélectionnées sont standardisées, mais appliquées différemment selon la ou les fonctions envisagées du bâtiment final.

un modèle architectural commun

Les similitudes en plan de ces édifices sont nombreuses et pourraient indiquer l'existence d'un modèle architectural commun¹. B1500 du Gèbel Barkal, le palais 100 de Ouad Ben Naga et le palais de Mouweis, tous de plan carré, intègrent des séries de pièces présentant des éléments communs. Parmi eux, les plus significatifs sont illustrés par des accès similaires composés d'une entrée monumentale à rampe menant à une grande salle rectangulaire rythmée par six colonnes². L'ensemble est flanqué, à gauche et à droite de l'entrée, de travées de pièces allongées et étroites identifiables comme des caissons et des magasins. Depuis l'entrée monumentale, on accède à une pièce rectangulaire intermédiaire, une sorte de vestibule, séparant la cour centrale et l'entrée³.

J. Vercoutter avait, pour Ouad ben Naga, identifié ce vestibule à un sanctuaire⁴. Par comparaison avec le palais B1500, cette salle à piliers rectangulaires est très semblable dans la forme et la position à son homologue du B1500, présentant six piliers alignés en deux rangées⁵. Cette salle du palais B1500 fut identifiée par S. Donadoni à une salle de réception précédant la cour centrale. La similitude entre les deux pièces est renforcée par la présence de la rampe sur le côté ouest, conduisant au premier étage. La partie centrale du palais de Ouad ben Naga et de Mouweis présente également de très grandes similitudes, notamment dans l'épaisseur des maçonneries⁶. La présence commune d'un puits de lumière central, à la différence de la cour à péristyle du palais B1500, renforce la standardisation du modèle. Sur la base de ces considérations, nous pouvons envisager un plan d'étage similaire pour ces structures contemporaines (fin du 1^{er} siècle avant J.-C.-1^{er} siècle après J.-C.) (figure 3).

Ce modèle à plusieurs étages, de plan carré et possédant des entrées aux points cardinaux, dont une entrée monumentale ouvrant sur le groupe salle hypostyle-vestibule-espace central, trouve son expression la plus évidente avec B1500⁷. Ce palais constitue un jalon capital de ce modèle, pour deux raisons majeures. La première réside dans sa plateforme de fondation centrale, indiquant la planification d'un espace ouvert au cœur de l'édifice dès les prémices de la construction⁸ — à la manière du palais d'Après de Memphis érigé sur une plateforme de 13 m de côté⁹ —, phénomène particulièrement innovant pour la période méroïtique. La seconde correspond à la cour à péristyle centrale à deux niveaux,



Figures 2 et 3: Plans et élévations comparées des palais méroïtiques (Mouweis, Wad Ben Baga 100 et Barkal 1 500).

◀ impliquant un recours régulier au bois, en particulier dans la zone située entre le portique inférieur et la seconde colonnade¹⁰. L'étude menée par S. Barberini a ainsi permis de restituer la présence d'un parapet surmontant l'entablement du portique inférieur et supportant les colonnes de la galerie supérieure¹¹. Cet héritage hellénistique est cependant modulé selon des méthodes locales, comme le rôle crucial joué par le mortier de jointolement entre les bases des colonnes supérieures et la balustrade, permettant ce double niveau de colonnade, encore inédit¹².

Vitruve décrit certains édifices romains richement décorés, conçus autour d'un péristyle à fonction officielle et servant de salle de réception¹³. Ceci indique en premier lieu que la fonction du péristyle dans l'architecture romaine se développe autour de la démonstration du prestige et du statut social, contrairement à la période hellénistique où le modèle est appliqué pour tous les types d'édifices, même les plus modestes¹⁴. Compte tenu de la datation du bâtiment B 1500, il est probable que le palais méroïtique du Gébel Barkal s'inspire des exemples tirés principalement de la période romaine, passés par le filtre égyptien¹⁵. En outre, les contacts entre Romains et Méroïtes s'accroissent à la fin du premier siècle avant J.-C., lors du conflit d'Auguste en Basse-Nubie et des deux expéditions envoyées par Néron à Méroé¹⁶. Le rôle prépondérant joué par la ville de Philae dans les relations entre l'Égypte et la Nubie méroïtique¹⁷ est également déterminant, le site constituant un centre de pèlerinage important, permettant aux bâtisseurs nubiens de se familiariser avec la tradition romaine. Cependant, une telle innovation dans l'architecture ne saurait être le fruit du hasard, et implique l'impulsion du couple Natakamani-Amanitoré, fameux pour ses ambitieuses opérations de construction à grande échelle. La volonté d'ériger un bâtiment réellement nouveau a pu certainement influencer les palais postérieurs situés dans les provinces de plus petite taille et les centres urbains stratégiques, comme Mouweis.

Outre les éléments architecturaux mis en évidence, le palais B 1500 se distingue également par la décoration particulièrement riche entretenant des liens étroits avec l'art hellénistique. Cela n'a rien de surprenant si l'on intègre la Basse-Nubie au royaume méroïtique, profondément liée au monde égyptien par une tradition séculaire de relations culturelles et politiques¹⁸. En Égypte, la coexistence de fortes traditions locales et de nouveaux éléments culturels issus de l'hellénisme a permis l'émergence d'un nouveau langage artistique mêlant fusions et reprises des moyens d'expressions aux sources multiples¹⁹. À ce titre, la décoration du palais B 1500 est unique et n'a pas d'égal dans la sphère nubienne²⁰. Le palais B 1500 devait également être le théâtre de rituels de renouvellement du pouvoir royal et probablement participer à la cérémonie d'intronisation²¹. La présence

de la plateforme de fondation du B1500 confirme également le procédé, dans sa volonté de surélever le bâtiment²², non pour des raisons défensives, mais davantage pour accentuer la majesté de l'édifice tout en l'isolant des structures environnantes²³. La distance séparant le palais du reste de la ville, aussi relative soit-elle à l'échelle d'un site tel que l'antique Napata, n'en est pas moins significative, mais peut s'expliquer plus prosaïquement par l'emprise nécessaire à une telle construction, impliquant la recherche d'une surface disponible suffisante hors du cœur de la cité du Gébel Barkal²⁴.

On peut donc supposer que le palais de Natakamani (B1500) inaugure véritablement un nouveau prototype d'architecture palatiale, de taille et de caractère originaux, dans lequel sont convoqués les éléments hellénistiques et romains à travers la médiation de l'Égypte tardive²⁵. Ajoutons que le bâtiment devait être au centre d'un nouveau plan d'urbanisme, l'entrée principale sur le côté septentrional (atypique au regard des palais tardifs type Mouweis ou Ouad Ben Naga, dont l'entrée principale est méridionale) du bâtiment ouvrant sur une zone dense dont le palais B2400 est le meilleur exemple (figure 4)²⁶. Les similarités de plan avec les autres palais datés à la transition du premier siècle de notre ère témoignent d'un modèle commun, modulable selon les prérogatives, comme le démontrent les innovations du B1500.

Les palais méroïtiques sont également liés à un temple, habituellement dédié à Amon. Les structures palatiales et cultuelles forment un ensemble connecté dédié partiellement aux cérémonies religieuses et royales. Certains de ces bâtiments ont également possédé une fonction résidentielle, comme l'a indiqué T. Kendall pour B1200²⁷. Une typologie commune semble se dégager avec les édifices tardifs comme B1500, le OBN 100 et le palais de Mouweis²⁸, qui partagent certains éléments majeurs avec Barkal B100 et B2400 pour l'influence hellénistique du décor de cour²⁹. Il n'est pour le moment pas possible de définir une date pour ce schéma directeur, ni de caractériser son évolution au fil du temps. Cependant, sur la base des dates attribuées à ces bâtiments, on peut supposer qu'il s'agit d'un modèle planimétrique couvrant une période allant du premier siècle avant J.-C. à la fin du premier siècle de notre ère³⁰.

le modèle et ses fonctions

L'un des éléments centraux de la ville méroïtique est donc le palais royal. Bien qu'en de nombreux points les bâtiments nubiens soient très différents des parallèles égyptiens, on observe, en l'état actuel des recherches, une certaine continuité de la valeur symbolique de l'édifice. La mise en œuvre d'un nouveau palais est un événement majeur, car l'édifice représente

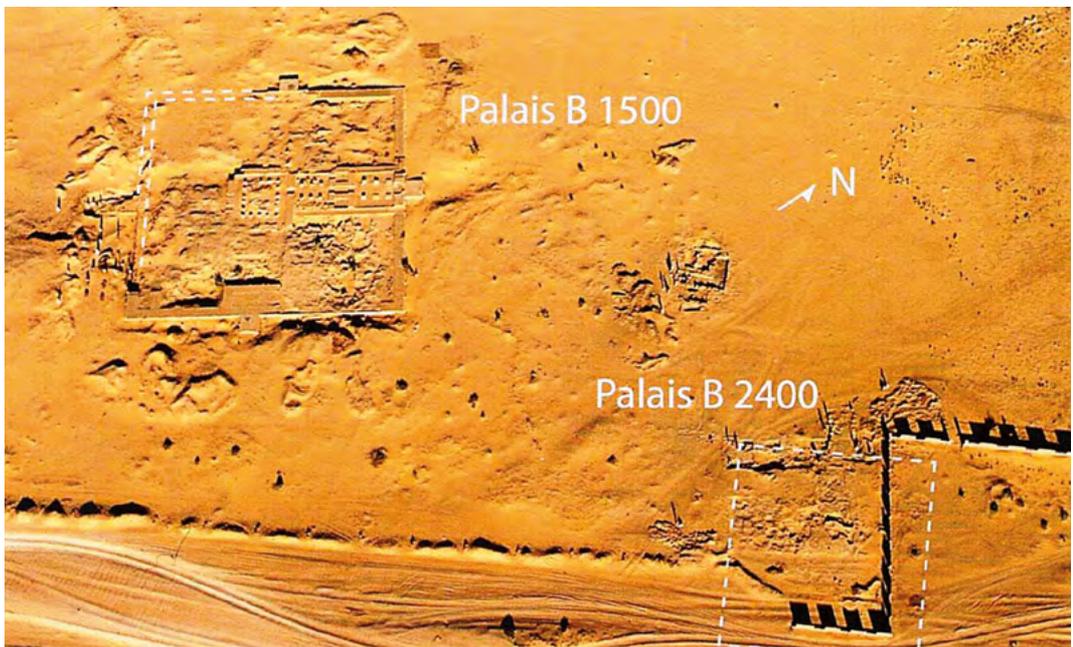


Figure 4: Vue aérienne des palais B 1 500 et B 2 400 de Barkal (d'après Baud 2010, fig. 110).

le Soudan

480

histoire et
civilisations

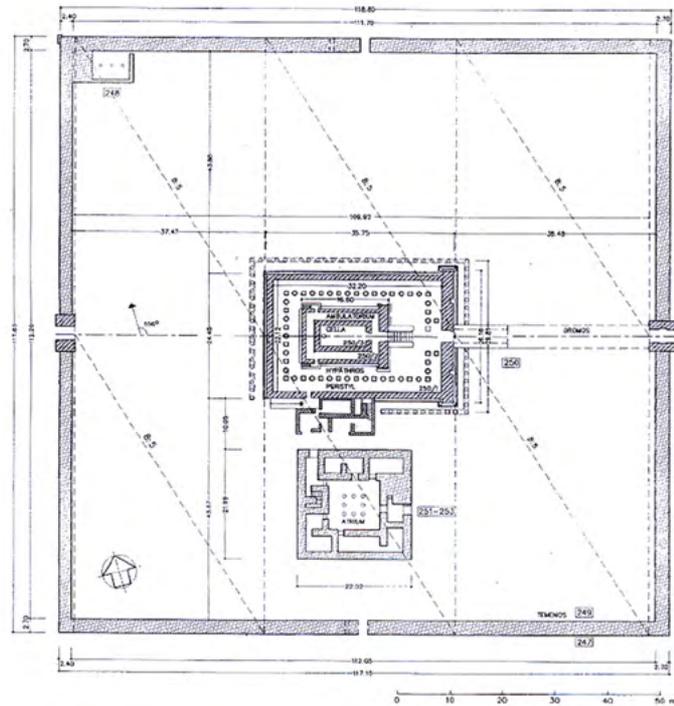


Figure 5: Plan du M 251-253 connecté au M 250 (d'après Hinkel et Sievertsen 2002, fig. IX.46).

◀ le rôle créateur du souverain, restaurateur de l'ordre du monde³¹. La structure doit donc incarner ces significations, en les manifestant dans ses aspects fonctionnels.

Les connaissances actuelles sur les structures de la Nubie palatiale sont loin d'être exhaustives, principalement en raison de l'état de conservation des bâtiments fouillés dont ne subsistent, le plus souvent, que les fondations et qui présentent rarement une élévation suffisante. La récupération systématique des matériaux de construction est également dévastatrice pour ces impressionnants bâtiments, devenus de véritables carrières à ciel ouvert une fois abandonnés³². L'objectif est donc ici de reprendre l'édifice palatial en tant que tel, pour tenter d'en définir la ou les fonctions mais également son insertion dans la trame urbaine. En effet, il apparaît impossible de définir ce qu'est un palais méroïtique sans observer tant sa symbolique que ses connexions les plus concrètes avec les autres édifices qui conditionnent le schéma même de la ville. À ce titre, on s'attachera à l'analyse de leur positionnement et de leur orientation par rapport au temple principal.

Pour ce faire, on ne peut malheureusement pas se restreindre à la seule sphère soudanaise, mais il convient également d'explorer le modèle égyptien, sans toutefois chercher à forcer la comparaison. Elle est cependant inévitable pour tenter d'identifier un modèle architectural de référence, tout en tenant compte des spécificités propres aux édifices nubiens. En effet, sous de nombreux aspects, la conception structurelle des bâtiments semble avoir pour modèle des principes propres à la civilisation égyptienne, et plus particulièrement les bâtiments d'époque pharaonique³³.

L'Égypte pharaonique nous fournit quelques exemples d'architecture palatiale, en particulier au Nouvel Empire, période la plus documentée en ce qui concerne ce type de bâtiments. Chaque souverain, comme en Nubie, installe plusieurs palais dans les villes stratégiques, en particulier dans les capitales, dont les plus prestigieuses se dotent de nombreux édifices monumentaux. On peut ainsi supposer que les palais contemporains les uns des autres, comme au Gébel Barkal et à Méroé, peuvent être distingués selon leur fonction et leurs caractéristiques architecturales.

D'un point de vue strictement architectural, deux cas de figure sont possibles. Dans le premier cas, il s'agit d'une structure physiquement rattachée au temple, utilisée par le roi lors de certaines fêtes religieuses et érigée à des fins purement cérémonielles, comme à Médinet Habou³⁴. Le second type est complètement indépendant, et semble revêtir une fonction résidentielle, comme à Malqata³⁵. D. O'Connor opéra par la suite une subdivision supplémentaire en trois modèles typologiques, fondée sur une différenciation des fonctions³⁶. Le premier modèle

correspond au palais cérémoniel, abritant les cérémonies religieuses, comme par exemple dans le palais nord d'Amarna et dans le palais de Mérenptah à Memphis. Le deuxième modèle correspond à un palais de gouvernorat, dédié à la gestion du territoire qui lui est associé, comme la maison du roi d'Amarna et certains des bâtiments rattachés aux temples funéraires d'époque ramesside.

Selon D. O'Connor, les bâtiments gouvernementaux ou cérémoniels n'ont pu revêtir de fonction résidentielle — bien que les appartements royaux soient attestés dans les édifices —, de même que les salles de réception et les pièces de bain. Le bâtiment résidentiel le mieux connu est celui du pharaon Amenhotep III à Malqata en Thébaïde, qui constitue pour D. O'Connor le troisième modèle. En supposant que cette distinction typologique soit correcte³⁷, il n'est malheureusement pas possible d'appréhender une telle différenciation pour les bâtiments méroïtiques, en raison des lacunes documentaires et de l'état des structures lors de la fouille. En dépit de ces limitations, on peut envisager quelques considérations sur certaines structures dont la fonction peut être assumée, comme dans le cas du Barkal 1500.

Pour effectuer une première comparaison entre le palais du Nouvel Empire égyptien et son homologue méroïtique, on tiendra compte de la distinction entre les deux premiers types, à savoir le bâtiment rattaché à la cérémonie cultuelle et le type résidentiel indépendant. Le premier type n'est pas attesté à l'époque méroïtique, mais certains bâtiments sont érigés à proximité du temple, sans pour autant y être rattachés. C'est le cas du M 251-253 de Méroé, situé dans l'enceinte sacrée du temple, près du temple d'Amon M 250 (figure 5)³⁸. Compte tenu de leur position, la connexion entre le palais et le temple est tout à fait évidente et pourrait indiquer que le palais a été utilisé par le roi lors de certaines fêtes religieuses. Dans ce cas, comme pour les palais du Nouvel Empire, nous pouvons être en présence d'un bâtiment dédié aux cérémonies rituelles ponctuelles, qui tient également lieu de palais cérémoniel, sorte d'extension de l'édifice sacré. L'implantation des deux bâtiments au sein du même temenos ne peut être fortuite, ce qui souligne encore davantage la relation étroite entre les deux structures.

Sur le plan architectural, des similitudes fondamentales apparaissent en plan entre ce bâtiment et ses équivalents égyptiens. Le plan quadrangulaire organisé autour d'une cour centrale à colonnes³⁹, conçue comme une salle d'audience ou de réception, peut également être perçue comme l'intégration d'une salle du trône⁴⁰. En Nubie méroïtique, même si les exemples tels que le palais M 251-253 de Méroé sont rares, on peut considérer que tous les bâtiments palatiaux ont été en relation avec le temple principal de la ville.

Le second type de construction du Nouvel Empire, indépendant du temple et possédant une fonction résidentielle⁴¹, est bien illustré en Égypte par l'exemple de Malqata⁴². Les quelques exemples égyptiens connus possèdent un plan rectangulaire, inclus au cœur d'un ensemble urbain dont il constitue l'un des composants majeurs. Sur la base des preuves archéologiques, l'organisation de ces édifices est basée sur la division structurelle entre secteurs publics et privés, formalisée par une symétrie interne. Les secteurs publics sont connectés directement à la résidence royale et sont composés de plusieurs compartiments hypostyles et d'une salle du trône⁴³.

À l'époque méroïtique, un bâtiment palatial de plan carré pourrait s'inscrire dans cette lignée de palais résidentiels. M750 de Méroé — fouillé par J. Garstang au début des années 1900⁴⁴ — prend position hors du mur d'enceinte qui encadre la zone sacrée centrée autour du temple d'Amon M260 (figure 6)⁴⁵. Malgré son lien évident avec le temple, l'implantation d'une résidence royale dans un secteur d'habitation externe au temenos pourrait indiquer une utilisation partiellement résidentielle de l'édifice, différente de celle du M294-295. La position du M750 sur le côté droit du temple indique toutefois une connexion claire, mais suffit-elle à le désigner comme palais cérémoniel?⁴⁶ Il s'agit en effet d'une implantation « réglementaire », mais les données archéologiques publiées ne permettent pas de confirmer la tenue de fêtes de grande ampleur au sein du palais.

l'héritage égyptien : un parallèle pertinent mais limité

Le palais du Nouvel Empire revêt une signification bien particulière dans la conception égyptienne, et plusieurs de ces aspects sont transmis à l'architecture palatiale nubienne⁴⁷. Les pharaons égyptiens ne se contentent pas d'un seul bâtiment mais disposent de plusieurs palais, et ce dans plusieurs cités royales, comme Thèbes, Memphis et Pi-Ramsès⁴⁸. Pour les Égyptiens, le palais royal intègre de fortes significations symboliques⁴⁹ retranscrites en plan et dans le décor. Ceci nous permet d'adopter une grille de lecture judicieuse, si elle est prise avec précaution, pour comprendre le rôle des palais nubiens au sein de la ville.

La relation entre les traditions locales et les concepts égyptiens est évidente dans les textes, particulièrement pour ce qui concerne la légitimation du pouvoir royal et les rituels de couronnement où des éléments purement égyptiens sont liés à la monarchie nubienne⁵⁰. Le grand nombre de résidences royales est ainsi interprété comme l'indice d'un couronnement rituel kouchite incorporant l'empreinte égyptienne aux traditions locales antérieures. L'investiture royale consiste en une série de rituels à travers lesquels le roi assume sa fonction royale et divine au cours d'un voyage

◀ cérémoniel s'étendant sur tout le royaume. Ce rituel intronise et légitime le nouveau souverain dans la capitale, les temples d'Amon qui jalonnent la route entre Napata et Méroé constituant des étapes intermédiaires⁵¹.

Les textes décrivant la cérémonie du couronnement démontrent le rôle prépondérant du dieu Amon, en particulier à Napata, dans l'affirmation de la légitimité du roi⁵². Le couronnement du roi kouchite est un processus long et complexe impliquant une véritable procession dans les temples majeurs du territoire. Ce rituel initiatique débute généralement à Napata pour se rendre à Méroé, *via* les temples intermédiaires comme celui d'Amon à Kawa, et à Pnoub. Il semble toutefois que dans certains cas ce processus ait été inversé, la procession allant de Méroé à Napata, comme l'indiquent l'inscription d'Iriké-Amanoté⁵³ et celle de Nastasen⁵⁴. Ce changement d'itinéraire peut être lié à l'importance grandissante de la ville de Méroé, significative depuis les débuts de la XXV^e dynastie, bien que Napata ait toujours conservé un rôle majeur lors du sacre⁵⁵. Même lorsque la capitale fut transférée à Méroé, ce rôle ne disparaît pas, comme en témoignent les divers cimetières royaux situés près de Napata. Ces derniers abritent les complexes funéraires kouchites, comme celui de Piankhy⁵⁶ dans la nécropole d'el-Kourrou.

L'inscription d'Iriké-Amanoté à Kawa décrit le voyage du souverain depuis Méroé jusqu'à Napata (section 5, cols. 35-43). Après un voyage de 9 jours, le roi est conduit vers le temple d'Amon et semble directement mené vers le sanctuaire où il reçoit, à la manière d'un *Königsorakel*, le pouvoir universel par la rencontre intime avec le dieu: «**◀** Puis, il arriva à la montagne sacrée (Gébel Barkal) le troisième mois de l'été, et se rendit à la résidence royale pour recevoir la couronne cérémonielle de Nubie. Puis il se rendit au temple de son père, Amon-Rê, qui réside dans la montagne sacrée (Gébel Barkal). Sa Majesté dit au dieu: "Je suis venu devant toi, mon noble père, père des dieux, pour que tu m'accordes la royauté sur le pays des Deux-Terres, car tu es le roi bienveillant des dieux et des hommes." Puis ce noble dieu dit: "Je te donnerai la royauté comme seigneur des Deux Terres." **▶**» (col. 37-41) Le couronnement est suivi d'offrandes au dieu et au clergé. Iriké-Amanoté demeure plus d'un mois à Napata, tout comme Nastasen. La raison principale de ce séjour réside peut-être dans la célébration du Nouvel An durant le premier mois de l'inondation, et la confirmation du pouvoir royal au commencement de la seconde année de règne⁵⁷. Son voyage est comparé au voyage de Rê qui, dans sa course, rétablit l'ordre du monde⁵⁸. Il apparaît ici comme créateur et souverain universel.

La section 7 de l'inscription (cols 49-55) décrit les cérémonies de couronnement à Kawa, dans le temple d'Amon. L'Amon de Napata accorde la royauté au souverain et ce dernier reçoit l'arc et les

flèches du dieu en signe de pouvoir universel (col. 50-52 : « Sa Majesté se rendit au temple de son père Amon-Rê de Kawa, et présenta une grande offrande de pain, de bière, de bœufs et d'oiseaux, de toute bonne chose. Puis ce dieu lui dit : "Je t'ai donné toutes les terres, au sud, au nord, à l'ouest et à l'est." Puis lui fut donné un arc avec ses flèches de bronze »)). Le dialogue entre le dieu et le roi correspond également à un *Königsorakel*, ce qui identifie la cérémonie de Kawa à un rituel de couronnement.

À Méroé, au sein du palais M294, des objets votifs portant les cartouches d'Aspelta, Armateqlo, Malonaqen et Karkamani nous offrent l'opportunité de présenter l'hypothèse suivante : ces objets correspondent peut-être à des donations royales au dieu Amon lors de la fête du Nouvel An⁵⁹, bien que l'existence d'une telle fête ne soit aucunement avérée à Méroé. En Égypte, cette fête coïncide avec le début de la crue du Nil et est probablement liée à la conception pharaonique de la royauté, dont nous observons ici une continuité forte⁶⁰. Au Nouvel Empire, le jour du Nouvel An correspond à la journée traditionnelle du couronnement de Pharaon, bien que l'intronisation soit déjà effectuée. Ainsi, la découverte de ces objets à Méroé, qui se réfèrent potentiellement à cette fête du Nouvel An, peut indiquer que cette célébration et l'anniversaire du couronnement avaient lieu dans la ville de Méroé⁶¹. Ceci serait alors déterminé par le fait que l'étape initiale de l'intronisation était effectuée à Méroé, au moins à certaines périodes⁶². Sur la fonction politique des autres établissements visités au cours de ce voyage, les textes ne fournissent pas d'informations précises. On peut supposer que plusieurs villes accueillant une étape de la cérémonie du couronnement ne sont pas mentionnées dans les textes, au regard de la découverte régulière d'autres résidences palatiales.

Après le couronnement à Napata ou Méroé, le roi devait probablement entreprendre une visite de tous les principaux sanctuaires du royaume⁶³ afin d'affirmer le pouvoir royal dans les principales villes et restaurer l'ordre dans toutes les provinces, après la période de chaos commencée à la mort de son prédécesseur. Ces villes n'ont probablement pas été sélectionnées arbitrairement. Elles devaient correspondre aux capitales des provinces dont l'union a donné naissance au royaume de Kouch. Ce procédé démontre également l'importance de la ville, en tant qu'entité consubstantielle à la royauté, contrairement à la tradition égyptienne favorisant le rôle du temple lui-même. Ce point est d'ailleurs bien défini par S. Wenig⁶⁴, qui indique que la transformation d'un centre religieux majeur en ville est une progression systématique à l'époque méroïtique.

la relation temple-palais

Bien qu'il soit fondamental de considérer ces structures palatiales individuellement, elles ne peuvent être comprises hors de leur contexte urbain. Il est donc indispensable de les replacer dans leur connexion avec le temple, cette relation conditionnant la colonne vertébrale de la ville. Une ville royale est avant tout caractérisée par la présence d'un temple principal, habituellement dédié au dieu Amon, et éventuellement d'autres plus réduits, et par la présence d'un ou plusieurs palais, comme au Gèbel Barkal ou à Méroé⁶⁵. Certains possèdent un caractère résidentiel indéniable, d'autres une fonction principalement protocolaire, et ils centralisent la gestion des ressources et des biens. En outre, les bâtiments sont érigés en fonction de la connexion forte souhaitée entre eux et le temple, soulignant la relation étroite entre la maison du dieu et celle du roi⁶⁶. Temples et palais sont reliés par des voies monumentales, parfois soulignées de statues de béliers, suivant le modèle des villes pharaoniques.

L'application du schéma égyptien hérité du Nouvel Empire aux bâtiments méroïtiques soulève des similitudes pertinentes qui renforcent l'idée d'une conception architecturale similaire à celle de l'époque pharaonique, tant dans la signification profonde que dans l'identité fonctionnelle⁶⁷. Le parallélisme entre les bâtiments Nubiens et Égyptiens est renforcé par leur implantation dans la trame urbaine et plus particulièrement vis-à-vis du temple principal. La relation étroite entre l'orientation du palais et le temple d'Amon est similaire à celle observée en Thébaïde entre les palais et le grand temple d'Amon de Karnak⁶⁸. Toutefois, le comparatif ne peut faire l'économie d'un raisonnement en négatif, puisqu'un certain nombre de différences sont observables. Du point de vue structurel et dans la disposition, les différences sont nombreuses. Comme nous l'avons vu précédemment, deux types de palais sont observables en Égypte: l'un est rattaché au temple et l'autre est complètement indépendant⁶⁹.

Aucune de ces deux catégories n'est reflétée fidèlement à l'époque méroïtique, où de tels exemples palatiaux ne sont jamais rattachés physiquement au temple. La relative exception pouvant confirmer la règle est le palais M 251-253 de Méroé qui, sans être rattaché au temple, est construit à proximité immédiate, encadré par le même mur d'enceinte⁷⁰. Les autres bâtiments connus sont indépendants, même si leur lien avec le temple est toujours assez évident, comme dans le cas du B 1200, près de l'angle occidental du temple B 800⁷¹.

Le deuxième type de palais égyptien, indépendant du temple, n'est connu qu'à Malqata, qui, construit pour le jubilé d'Amenhotep III, n'a presque rien de commun avec les bâtiments méroïtiques.

Une telle synergie entre temple et palais ne peut cependant être uniquement le fruit d'une pure importation égyptienne. En effet, la relation existant entre Amon (de Napata et autres, issu de la fusion de l'Amon égyptien et d'une forme nubienne ancienne de la figure du bélier), le Nil et le souverain est nubienne et antérieure au Nouvel Empire⁷². La Nubie est d'ailleurs le lieu d'où provient l'inondation selon les Égyptiens (d'où le réseau de temples rupestres, s'insérant dans une géographie sacrée de la crue — et pas seulement manifeste d'une domination politique). Ce concept local est ensuite constamment reformulé sous influence égyptienne⁷³.

L'un des événements majeurs conditionnant cette relation temple-palais est directement liée à la XXV^e dynastie où le royaume est organisé autour d'une série de complexes groupant palais royaux et temples d'Amon, chaque région étant donc une image du tout, de l'ordre spatial articulant l'ordre social⁷⁴. Le roi est couronné de manière indépendante dans les divers grands sanctuaires d'Amon (Napata, Kawa, Pnoub-Kerma), ce rituel de couronnement suivant un itinéraire canonique débutant à Méroé ou Napata. La royauté elle-même pouvait également, dans ses pratiques, être « ambulatoire »⁷⁵, bien que les données épigraphiques ou administratives fassent défaut. La stèle triomphale de Piankhy démontre, avec le départ initié le jour de la fête du Nouvel An, que le roi est celui qui apporte l'inondation d'étape en étape, vers le nord, tout en recevant la légitimité donnée par les dieux d'Égypte⁷⁶. La multiplication des temples d'Amon, ou de temples avec ce culte en annexe, dans le maillage administratif des centres urbains possédant une résidence royale (ce qui est probablement le cas de Sedeinga, Semna, Bouhen, Faras, etc.), montre bien l'importance de cette association roi-Amon⁷⁷. Méroé, à sa fondation au VIII^e siècle av. J.-C., obéit également à ce schéma, puisque son temple est alors un temple d'Amon de Napata. Le phénomène est identique vers le sud, comme nous pouvons l'observer avec les fouilles récentes des temples de Dangeil⁷⁸ et d'el-Hassa⁷⁹. Logiquement, nous découvrons sur ces mêmes sites la présence de « nouveaux » palais, avérée à el-Hassa (Damboya) et de même à Mouweis⁸⁰.

Le palais est généralement positionné à la perpendiculaire des temples, comme on l'observe avec B 1200 et les temples d'Amon B 500 et B 800, tout comme à Méroé avec le palais M 750 et le temple M 250. Ceci constitue pour L. Török la preuve de déterminants théologiques de l'architecture urbaine, ou plus exactement du maillage urbain. La position de la résidence royale, face à l'avenue processionnelle et du côté « tribord » (droite), selon la tradition égyptienne⁸¹, confirme le processus. La position du temple lui-même est déterminée par la montagne, perçue comme la résidence du dieu, comme à Naga ou au Gébel Barkal⁸². Le culte d'Amon est d'ailleurs double⁸³, à la fois dédié à l'Amon de Thèbes, dont l'Amon nubien est une forme,

et envers un dieu criocéphale, hypostase d'Amon. Cette divinité ancienne, purement nubienne, devait être vénérée de longue date dans ce contexte naturel de grottes⁸⁴. On retrouve le même phénomène au temple A de Kawa, dédié à l'Amon de Kawa côté tribord et à l'Amon de Thèbes côté bâbord. C'est également le cas à Naga, avec l'Amon vénéré au temple égyptien, la montagne permettant l'élévation vers le mont primordial et un probable ancien culte local lié au Gébel⁸⁵. L'orientation astronomique⁸⁶ expliquerait les légères variations observables selon les époques dans l'orientation des temples, comme celui d'Apédémak (à Musawwarat, Basa, Naga, l'orientation est est-sud-est, de 120 à 135°). Cette orientation astronomique reste coordonnée au milieu naturel, à savoir le fleuve et le relief⁸⁷. Il existe par ailleurs une hiérarchie entre temples, avec une orientation de la structure principale et la position perpendiculaire des chapelles-petits temples, comme à Kawa (temple T et A-B) et Méroé (série de chapelles)⁸⁸.

Nous retrouvons ce principe à Mouweis dans le cadre de la fouille du petit temple J (figure 7)⁸⁹. Consistant en un bâtiment rectangulaire long de 12 m, le plan symétrique correspond à celui d'un temple. Son sanctuaire contient un piédestal en grès blond destiné à accueillir le naos ou la barque du dieu. Dans la pièce voisine ouest, des fragments de décoration murale, réalisée en relief dans un mortier et rehaussée de couleurs, présentent le roi, la candace, le prince et les divinités associées, ainsi que deux morceaux de cartouches d'un même personnage, l'un en hiéroglyphes égyptiens, l'autre en hiéroglyphes méroïtiques⁹⁰. Le prince en question correspond à Araka(n)kharor, soit à son frère Arakakhtaror, tous deux fils du couple Natakamani et Amanitoré (1^{er} siècle ap.J.-C.)⁹¹. À proximité du temple J, un massif de briques cuites appartenant à un autre édifice fut découvert⁹². L'orientation sud-est nord-ouest de «M», sans doute placé à la perpendiculaire du Nil de l'époque, pouvait indiquer qu'il s'agissait du sanctuaire principal de la ville, bien que les dernières campagnes aient infirmé ce postulat. Le massif dégagé semble en effet trop réduit pour les dimensions canoniques supposées (basées sur les parallèles méroïtiques), et la fouille archéologique n'a pas permis la découverte d'un plan clairement lisible⁹³.

L'emplacement du temple J, à l'est du sondage M, et son orientation perpendiculaire à ce dernier, laissent supposer qu'une voie processionnelle, menant au temple principal, était bordée de sanctuaires mineurs, comme «J»⁹⁴. On peut donc s'attendre, sur le modèle habituel des temples dédiés à Amon, à la présence d'un kiosque sur cette allée sacrée, ainsi que de socles destinés à surélever des béliers, disposés par paires se faisant face. La découverte de boucles de béliers dans le secteur confirmerait un tel aménagement⁹⁵, tout comme à el-Hassa, mais malheureusement dans un état bien plus fragmentaire (figure 8).

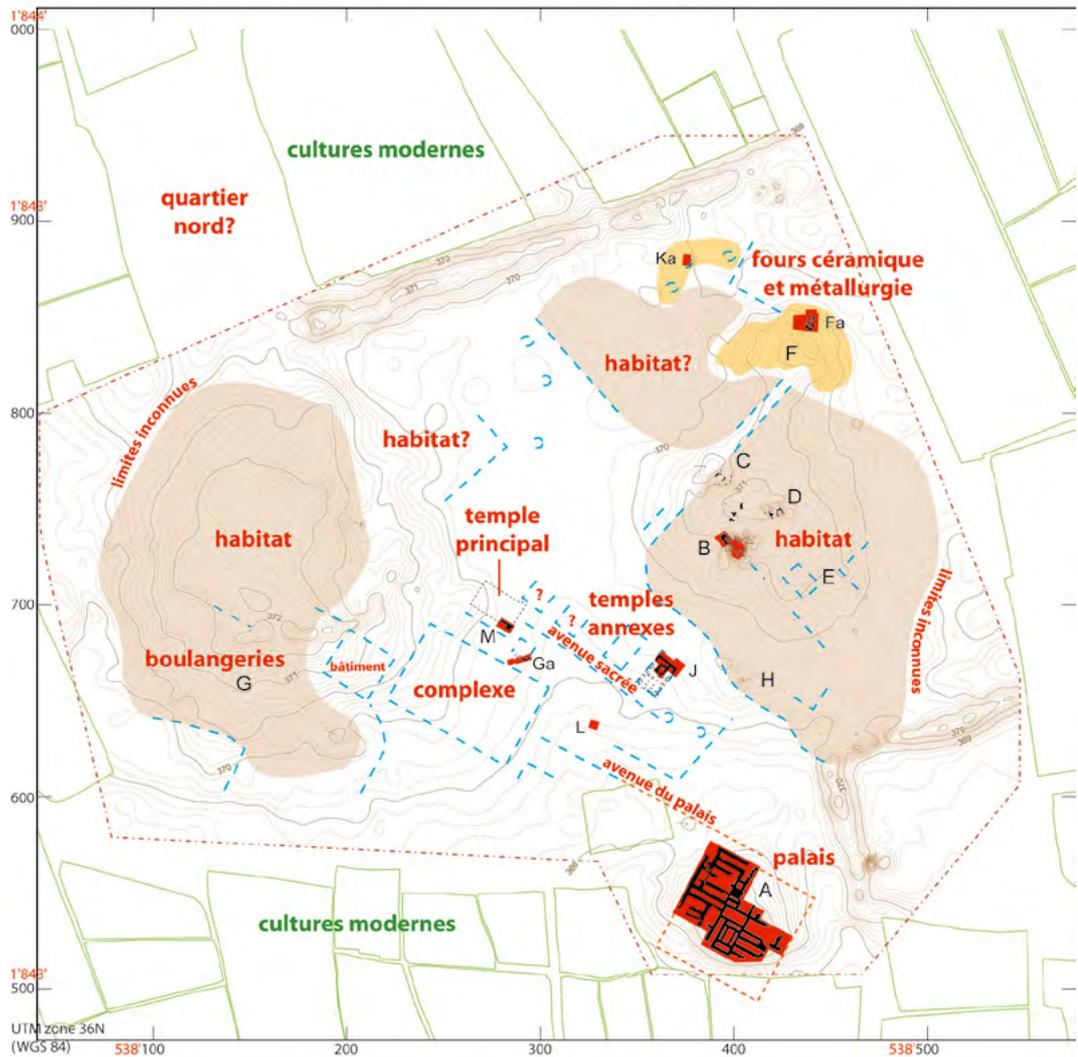


Figure 7 : Plan synthétique de la ville de Mouweis (cartographie : M. Baud ; topographie : S. Aussel).



Figure 8 : Fragment de boucle de bélier en grès (Mouweis, temple J, J014-02).

◀ Des éléments récents semblent étayer cette hypothèse. Un complexe monumental de 59 m de côté — identifié par magnétométrie en 2008⁹⁶ et fouillé depuis 2012 dans le centre-ville⁹⁷ — paraît partager une orientation similaire avec le palais royal (28,5° nord). Ces deux structures pourraient être connectées par une avenue qui serait dès lors l'axe principal de la ville⁹⁸. Il n'est d'ailleurs pas anodin que cette avenue borde la façade septentrionale du palais, selon le modèle pharaonique mentionné plus haut, à savoir sur le côté droit. Il n'est donc pas surprenant que le palais de Mouweis comporte une rampe d'accès (fondée sur caissons) sur son côté nord, menant directement au second étage depuis l'extérieur de l'édifice⁹⁹. Ce complexe pourrait donc être considéré comme le temple principal de la ville. Cependant, tout ceci n'est pour le moment que conjectures, étant entendu que les fouilles du musée du Louvre sur ce secteur sont encore en cours.

En tous les cas, si cet ensemble de bâtiments est associé au palais royal mentionné *supra* par une allée processionnelle, nous sommes en présence d'un exemple du vaste programme de construction initié au tournant du premier siècle de notre ère par le couple Natakamani-Amanitoré¹⁰⁰. Ce centre-ville a donc permis de modeler le site de Mouweis selon les codes régissant la trame urbaine d'une ville royale¹⁰¹, intégrée à un réseau urbain régional¹⁰². La fameuse « chaîne des installations étatiques » placée le long de la rive droite du Nil Moyen serait ainsi vérifiée¹⁰³.

Le temple est également souvent complété d'un kiosque, comme à Kawa, situé dans l'axe du temple T. C'est également le cas à Naga, et probablement à el-Hassa et Dangeil, attestant du culte processionnaire d'Amon avec la barque solaire¹⁰⁴. La présence de reposoirs à barque est d'ailleurs attestée, comme la structure B 504C du Gèbel Barkal¹⁰⁵ et les trois reposoirs du temple sud-est de Ouad Ben Naga¹⁰⁶, ce qui montre également l'interconnexion entre sanctuaires. À titre d'exemple, mentionnons la relation particulière entre Barkal et Sanam Abou Dôm qui perdure après le changement de nécropole Kourrou-Nouri, sites d'ailleurs placés à distance équivalente de leurs sanctuaires « dynastiques » respectifs¹⁰⁷. L. Török explique cela par le mélange d'une très grande cohérence et d'une véritable indépendance par rapport au modèle dans l'implantation des sanctuaires¹⁰⁸.

Pour L. Török, les différences d'axe relèvent de ce mélange entre topographie (avec axe processionnel majeur) et astronomie, elles-mêmes déterminées par le type de culte impliqué¹⁰⁹. Ce lien est très fortement accentué à Méroé, avant le III^e siècle av. J.-C., entre le culte d'Amon et celui de la crue. Il est manifesté par la présence du sanctuaire de l'eau M 194-195, orienté selon le Nil, où l'axe nord-sud traverse la porte nord en direction du temple d'Isis, et du nouveau temple M 600 adossé à l'enceinte de la ville royale. L. Török¹¹⁰ relie cette association à la figure d'Apédémak,

dieu-guerrier mais également dieu fertile, et plus précisément *god of the life-giving water*, connecté à la construction des *hafirs*. Cette ambivalence est illustrée à Musawwarat es-Sofra avec le temple du Lion, joignant la figure d'Amon à celle d'Apédémak¹¹¹.

Ce sanctuaire de l'eau M194-195 contenait un bassin en pierre de deux mètres de long, et l'écoulement des eaux était assuré par un réseau dense de canalisations, reliées pour certaines d'entre elles au palais antérieur au M295. Le bassin est interprété comme une source symbolique du Nil¹¹², et présente une décoration hellénisante associée au culte des ancêtres, directement inspirée du culte dynastique ptolémaïque¹¹³. Il est d'ailleurs intéressant de noter la découverte, au sein d'une cachette — située au niveau du palais antérieur au M295 (et probablement connecté au sanctuaire de l'eau) — d'objets votifs comme des sistres et des amulettes *ankh*, offerts lors de la cérémonie du Nouvel An par le souverain depuis Senkamanisken (deuxième moitié du VII^e siècle av. J.-C.) jusqu'à Siospiqo (début du V^e siècle av. J.-C.)¹¹⁴. Ceci constitue un bon exemple démontrant la relation entre les vertus fertiles d'Amon, associé à l'inondation, et la figure royale du souverain, perçu comme le fils du dieu¹¹⁵.

Si l'on suit l'hypothèse présentée, il existe un parallèle idoine avec le double bassin de Barkal B2200 (figure 9), pouvant peut-être associer la figure royale lors de la fête du Nouvel An avec le culte osirien de Khoiak¹¹⁶, particulièrement adéquat lors de la célébration de l'inondation. Précisons immédiatement que ces références ne sont pas formellement démontrées dans les textes disponibles, et qu'il ne s'agit ici que d'une interprétation. B2200 serait relié de façon similaire au palais B1500, comme une véritable extension culturelle du palais, ce qui pourrait être le cas du M194-195 de Méroé avec le palais antérieur au M295. Ceci ne ferait que renforcer le poids de la liturgie égyptienne dans le culte royal méroïtique. La présence du double bassin dans le complexe B2200 pourrait également refléter la nature duelle du dieu fertile, mais également la double fontaine associant figure royale et crue du Nil¹¹⁷. Le double bassin du B2200 pourrait ainsi être perçu comme une représentation physique de la double fontaine associant pouvoir royal et crue du Nil, selon le rituel osirien de Khoiak¹¹⁸, célébrant la personne funéraire et royale¹¹⁹. Il ne s'agit pas là d'une interprétation différente de celle qui a été proposée par la mission italienne, mais plutôt d'un prolongement de celle-ci, puisque la relation entre le mythe osirien et la figure du lion est bien connue¹²⁰. La décoration des tables à libation égyptiennes démontre parfaitement cette tradition bien ancrée¹²¹, puisqu'elle associe le culte de l'inondation avec des figures et protomes de lions¹²², chose monnaie courante à la période ptolémaïque car les crues nilotiques sont associées au signe du lion de par la position du soleil dans les constellations¹²³. On retrouve également la figure du lion sur les fontaines

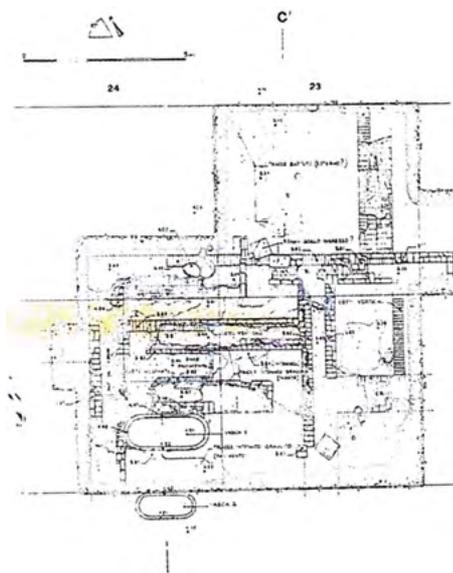


Figure 9 : Plan du B 2 200 de Barkal (d'après Sordi 2010, fig. 2).

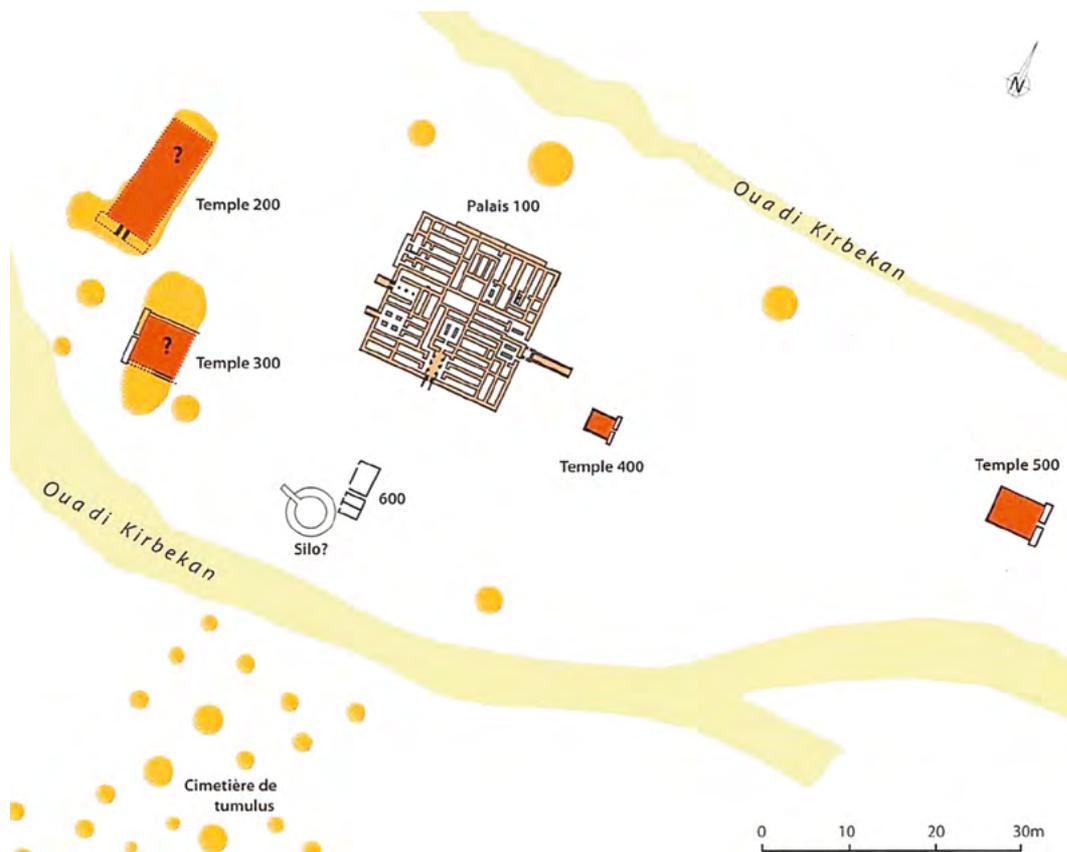


Figure 10 : Palais et temples à Ouad ben Naga (d'après Baud 2010, fig. 288).

◀ du dromos du Sérapéum de Memphis¹²⁴, daté du règne de Ptolémée I^{er}. Le lion est associé à la figure de l'enfant Dionysos¹²⁵ et, de fait, établit une relation entre les figures du lion, d'Osiris et du roi¹²⁶.

Il demeure cependant une différence importante entre les parallèles proposés par la mission italienne, et plus particulièrement le comparatif avec le M195 de Méroé. En effet, l'eau rituelle est destinée à être conservée dans le bassin du sanctuaire de Méroé, tandis que B 2 200 favorise un écoulement hors de la structure. Ceci indique une fonction divergente, connexe à la crue et aux sources du Nil¹²⁷. La position du B 2 200 dans l'axe du palais B1500 induit ainsi une relation entre les deux édifices, surtout si l'on considère la fonction potentielle du palais de Natakamani associé au rituel de renouvellement royal lors de la fête du Nouvel An¹²⁸. Il est d'ailleurs notable qu'un seul et unique bassin fut découvert au sein du M194-195¹²⁹, mais des bassins supplémentaires de plus petites dimensions ont été découverts au sein du palais M 295¹³⁰, dans le vaste complexe M 998¹³¹ et en M 621. L'observatoire antérieur au M 950 contenait lui-même des bassins et citernes associés à la crue nilotique¹³². L'importance du Nil est d'ailleurs constante en tant qu'élément structurant de la géographie cognitive. Sa direction constitue le critère fondamental, et plus spécifiquement le sens de son écoulement en amont-aval et sa direction, plutôt que son orientation nord ou sud¹³³, celle-ci pouvant être inversée dans les méandres et les grandes boucles du Nil. Ceci explique que le groupe Sanam Abou Dôm-Barkal (équivalent de Karnak) et sa nécropole méridionale, Nouri (équivalent de Thèbes ouest), soient en réalité à « l'ouest », considérant le cours local du fleuve¹³⁴.

La relation temple-palais est également renforcée par la présence de magasins-greniers indépendants, comme M 740 de Méroé situé dans le temenos du temple et contemporain du palais M 750¹³⁵. La structure circulaire du kôm F de Ouad ben Naga peut avoir eu une fonction similaire, étant donné la présence d'une série de magasins allongés et étroits en contrebas du kôm et au pied du silo proche du palais 100 (figure 10)¹³⁶. Il est probable qu'une structure de fonction similaire soit présente dans toutes les villes d'importance, bien qu'elles ne soient pas toujours bien conservées, tout comme en Égypte. En effet, la présence d'un grenier indépendant dans la ville méroïtique, à proximité d'un temple et d'un palais, est d'une importance significative car elle reflète une politique économique déterminée idéologiquement, rendant l'analogie avec l'Égypte pharaonique particulièrement séduisante, où le grenier constitue un élément clé dans la gestion des ressources du royaume, en parallèle aux magasins palatiaux¹³⁷.

La structure circulaire de Ouad ben Naga est située sur la bordure méridionale du site, à quelques mètres de la branche sud du Ouadi Kirbekan¹³⁸. Le kôm qui l'abrite était recouvert de caissons de briques cuites.

Le bâtiment, circulaire (figure 11), est envisagé par les fouilleurs comme une sorte de *tholos*¹³⁹ et possède des murs épais de 3,70 m parementés sur la face externe de briques cuites recouvertes d'enduit blanc. Le cœur de la maçonnerie est en revanche en brique crue et le parement interne en brique cuite. Le revêtement de la paroi interne n'est cependant pas uniformément interprété, puisqu'il est tour à tour décrit comme absent¹⁴⁰, ou enduit de boue limoneuse¹⁴¹, ou encore badigeonné à la chaux¹⁴².

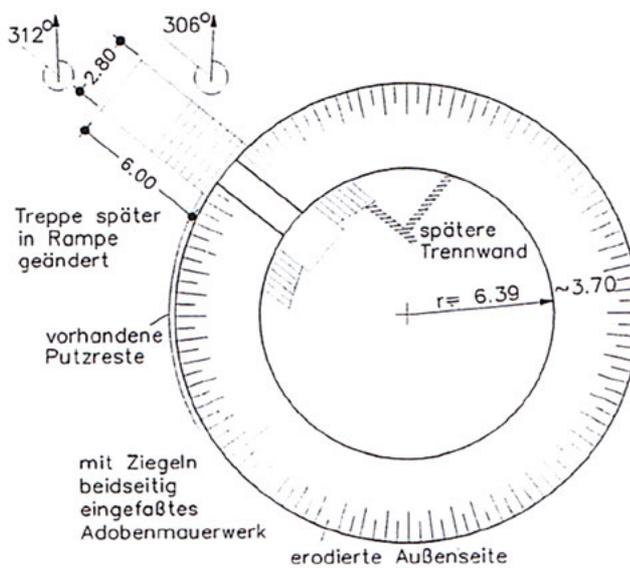
Le diamètre interne du bâtiment est de 12,70 m¹⁴³, avec une élévation atteignant en certains endroits 5 m¹⁴⁴. Le diamètre externe est de 20 m. L'épaisseur des murs tend à envisager une couverture par coupole ou une toiture conique en encorbellement¹⁴⁵, ce qui en fait un édifice unique en l'état actuel des connaissances de la période méroïtique¹⁴⁶. L'entrée est accessible par une rampe¹⁴⁷ fondée sur un escalier antérieur¹⁴⁸ qui s'étend sur la façade occidentale du bâtiment (figure 12). Haute de 2 m selon les fouilleurs, elle ouvre sur un passage initialement couvert aménagé dans la maçonnerie. Le passage menait à un double escalier adossé à la paroi interne de la structure et encadrant l'embrasement du passage de part et d'autre¹⁴⁹. L'escalier descendait jusqu'au niveau du sol du bâtiment¹⁵⁰ qui est divisé en compartiments par de fines cloisons en brique crue¹⁵¹.

L'orientation de la rampe d'accès vers le temple d'Isis et non vers le palais incite à interpréter le monument en tant qu'annexe de temple¹⁵² ou élément de *mammisi* ou de *typhonium*¹⁵³. Cette impression est renforcée par la série de magasins rectangulaires¹⁵⁴ dégagés à la base du monument¹⁵⁵ qui, selon J. Vercoutter, rappellent les magasins de temples égyptiens¹⁵⁶. Ces magasins sont construits en brique crue et contenaient de la vaisselle domestique assez grossière¹⁵⁷. F. Hinkel les met en rapport avec le temple OBN 300¹⁵⁸, mais fait également le lien avec les vestiges de 12 réservoirs d'alimentation dégagés par Vercoutter en 1976 dans OBN 600¹⁵⁹.

J. Vercoutter signale également une influence indienne possible sur la culture méroïtique, suggérant une interprétation de ce silo comme un temple-tour d'inspiration indienne¹⁶⁰. A. Hakem avait déjà indiqué en 1988 le côté hasardeux d'une telle comparaison¹⁶¹, uniquement basée sur l'aspect circulaire de la structure qui tranche avec la régularité et la cohérence de l'architecture sacrée. Le plan circulaire est pourtant connu des bâtisseurs soudanais¹⁶², et le site de Kerma permet d'observer la qualité des techniques de construction employées pour ce type d'édifice¹⁶³. Ajoutons que les plans circulaires sont bien maîtrisés¹⁶⁴, dans l'architecture tant funéraire que domestique¹⁶⁵, et ce également en Égypte¹⁶⁶. La sphère d'influence peut donc se limiter à l'Égypte hellénistique et romaine, du moins pour le plan du bâtiment¹⁶⁷.



Figure 11: Vue générale du silo Ouad ben Naga 51.



GRUNDRISS,
nach einem Aufmaß von F. W. H., 1983

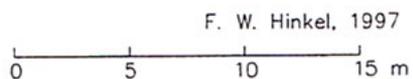


Figure 12: Plan du silo circulaire de Ouad Ben Naga 51

(d'après Hinkel et Sievertsen 2002, fig. ix.73).

◀ La courte note de S. E. Nur¹⁶⁸ suggère que l'édifice correspond plutôt à une sorte de grenier communautaire et confirme l'hypothèse d'une couverture en dôme¹⁶⁹. L'importante épaisseur du parement externe indique selon lui une fonction de protection hydraulique, bien que pour lui l'intérieur de la structure ne soit pas également enduit. Il interprète également la rampe externe comme un accès dédié aux chariots tirés par les bêtes afin d'en déverser le contenu dans le grenier tout en les maintenant à une hauteur raisonnable. Cette idée justifie ainsi le double escalier interne, qui aurait permis au personnel de descendre au fond du silo. A. Hakem supporte cette interprétation¹⁷⁰ en s'appuyant sur les modèles égyptiens du Nouvel Empire, notamment à Amarna¹⁷¹, à Medinet Habou¹⁷² et à Sésébi¹⁷³. Ce silo permet également, à l'échelle du site, d'envisager la ville de Ouad Ben Naga comme une cité stratégique située au pied du Ouadi Awatib et ouvrant sur le Boutana occidental¹⁷⁴. Une datation contemporaine du couple Natakamani-Amanitoré est pour l'instant la seule suggestion avancée¹⁷⁵.

La probable couverture « en dôme » de la structure est également intéressante. En effet, les voûtes fermées et les coupoles constituent une catégorie de couvrements en brique crue très rare dans les contextes méroïtiques étudiés. À l'exception du cas particulier des silos de sous-sol¹⁷⁶, on ne les rencontre que dans des espaces dont la portée dépassait les limites induites par la solution de la voûte nubienne. La structure de Ouad ben Naga 51 est de ce fait unique, de par son plan circulaire¹⁷⁷ mais surtout en raison de son couvrement probable en « dôme »¹⁷⁸. Ainsi que nous l'avons présenté dans le descriptif précédent, et faute d'équivalents locaux¹⁷⁹, les plus proches parallèles envisagés par les fouilleurs sont en Égypte, et plus particulièrement les modèles de silo du Nouvel Empire¹⁸⁰. Il nous semble cependant que ce « dôme » correspond en réalité à la technique de la coupole en encorbellement, bien connue de l'architecture égyptienne, en particulier dans des contextes de la Basse Époque qui en constituent sans doute les modèles d'origine¹⁸¹. La fonction des bâtiments serait également similaire¹⁸².

Un autre exemple significatif de l'association temple-palais-grenier correspond à la structure M191 de Méroé¹⁸³. Ce bâtiment, érigé sur le niveau de destruction d'une petite chapelle surmontant le sanctuaire de l'eau M194-195¹⁸⁴, au sud du petit temple M291, est daté entre le premier et le second siècle de notre ère. Les niveaux antérieurs au magasin ont été nivelés et reposent pour partie sur un pan du mur oriental de l'enceinte de la cité royale¹⁸⁵. Le plan de l'édifice, mesurant 80 × 40 m, consiste en sept pièces rectangulaires distribuées par un couloir allongé et étroit¹⁸⁶, ce qui indique que le processus de redistribution était encore en place à la période méroïtique tardive, et probablement en connexion avec le groupe temple-palais¹⁸⁷. Le matériel issu des couches du M191, bien qu'extrêmement brassé, contenait

des fragments de tuiles faïencées, certainement destinées à la décoration pariétale¹⁸⁸, et du matériel culturel. Notons également la présence d'un chapiteau en grès mal conservé, stuqué et peint, dont la description n'est malheureusement pas disponible, l'objet étant simplement mentionné¹⁸⁹.

Le grand nombre de résidences royales contemporaines sur plusieurs sites méroïtiques peut s'expliquer par le principe de royauté ambulatoire¹⁹⁰ formulé par L. Török¹⁹¹. Le principe s'accorde particulièrement bien avec une légitimation itinérante du pouvoir royal lors de cérémonies dans les grandes villes du royaume. Une fois le rituel du couronnement accompli à Napata ou Méroé, le roi entreprend une visite des provinces stratégiques afin d'affirmer son pouvoir dans les principaux centres urbains et affirme, à la mort de son prédécesseur, son autorité sur l'ensemble du territoire¹⁹². Bien que l'hypothèse soit séduisante et fonctionne parfaitement pour les grandes capitales, elle pose un problème de taille.

En effet, la présence récurrente de bâtiments palatiaux sur de nombreux sites méroïtiques impliquerait que chacun d'entre eux soit une ville royale, et une étape du couronnement. Cependant, la présence de plusieurs bâtiments palatiaux contemporains séparés d'à peine 30 km l'un de l'autre rend le principe de royauté ambulatoire improbable, tout du moins dans la région du Boutana central où le phénomène est particulièrement frappant¹⁹³. Ainsi, la présence des palais de Ouad Ben Naga, de Mouweis et de Damboya près d'el-Hassa accreditte davantage l'idée de palais de gouverneurs locaux, habilités à relayer l'autorité royale, que celle d'édifices dédiés à la cérémonie du couronnement¹⁹⁴.

Cela tend à être confirmé par la relative pauvreté des moyens mis en œuvre, même s'il est vrai que l'état de conservation des vestiges peut fausser l'analyse. Par comparaison au palais B 1 500 de Barkal, ou même au M 750 de Méroé, les méthodes de construction mises en œuvre présentent des finitions moins léchées, notamment dans les appareillages. Le matériel découvert est à l'avenant, bien que le principe de récupération constante des Méroïtes et l'état très arasé des constructions aient facilité la disparition de matériel équivalent lors de la fouille¹⁹⁵. Toutefois, le remplacement de la cour centrale à colonne par des puits de lumière centraux implique probablement un choix moins technique (on les retrouve dans l'architecture monumentale administrative) et, surtout, moins coûteux. Ceci, combiné à une maîtrise parfaite des différentes applications de l'adobe, forme un terreau idéal pour standardiser un modèle de plan particulièrement innovant, comme B 1 500 de Barkal, à moindres frais. Nous serions donc face à une multiplication des plans palatiaux commandités par les gouverneurs des provinces stratégiques et des centres de taxes,

afin de s'aligner sur un modèle royal à l'apogée de sa puissance. Ajoutons que les distances concernées, entre 30 et 50 km, sont franchissables en quelques jours pour une caravane, ce qui devait considérablement faciliter la communication et la gestion des denrées entre les différents secteurs sous contrôle étatique¹⁹⁶. L'avantage est considérable dans une région comme le Boutana central, véritable grenier de l'Empire. La notion de royauté ambulatoire serait ainsi limitée aux grandes villes du royaume et serait complétée par une multiplication des plans palatiaux commandités par une classe élitaires sous contrôle étatique. Par ailleurs, nous ne serions pas surpris d'observer dans un futur proche une prolifération de la présence des palais lors de *surveys* ou de campagnes de fouilles extensives dans la région du Boutana, et même en dehors.

De fait, nous envisageons un schéma fonctionnel modulable, où le concept de palais est appliqué à la lettre dans les grandes capitales (B1500) et suivi dans ses grandes lignes dans les provinces majeures (Mouweis). Le palais est une sorte d'entité multitâche, pouvant à la fois être le théâtre de cérémonies rituelles (M251-253) et remplir des fonctions résidentielles et de stockage, pas systématiquement reliées au culte (Owad Ben Naga 100). Il peut également se spécialiser en fonction de l'évolution du paysage urbain (Barkal 100 après l'érection du B1500) ou constituer avant tout un relais économique et politique imitant les « grands palais » (Mouweis). Ceci n'est cependant applicable que lorsque nous pouvons détourner des caractéristiques planimétriques communes. En l'état actuel, ce n'est possible que pour la période comprise entre le premier siècle avant J.-C. et le premier siècle de notre ère. Ces considérations découlant des données issues de fouilles, le constat ici présenté ne se veut qu'une première étape vers une meilleure compréhension de la Nubie palatiale. Les fouilles récentes, telles que celles de Mouweis ou el-Hassa, pourront ainsi apporter de nouvelles données archéologiques et permettront une meilleure appréhension de l'urbanisme méroïtique ■



Mouweis, four rectangulaire F40, secteur Ka, 2010.

notes

- 1 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 70; Maillot 2014, 2013a et b.
- 2 Shinnie et Bradley 1980, p. 93.
- 3 Baud 2011, p. 343.
- 4 Vercoutter 1962, p. 279-280, fig. 9-10; Vrtal 2014a, p. 164-177.
- 5 Donadoni 1993, p. 104, 107.
- 6 Baud 2011, p. 343; Maillot 2014, p. 786.
- 7 Hinkel 1984, p. 247.
- 8 Barberini 2010, p. 169.
- 9 Voir également le bâtiment surélevé de Kôm el-Abd: Kemp 1977, p. 71-82. Ce « palais » est une structure à plateforme de 40 × 45 m, au sol élevé de 3,75 m, accessible par une rampe de façade; cette plateforme n'est qu'une partie d'un ensemble plus grand ceinturé par une muraille. Si B. Kemp considère que le petit nombre de murs de refend fait penser à des structures supérieures légères, M. Bietak y voit au contraire un ensemble élaboré, de type grande villa amarnienne avec salles à colonnes, même s'il manque les habituels murs de fondation.
Deux salles du trône sont probables, dont la principale à 6 colonnes possède un mur ouest très puissant, Bietak 2005, p. 131-168.
- 10 Barberini 2010, p. 170-173.
- 11 Barberini 2010, fig. 8.
- 12 Barberini 2010, p. 172.
- 13 Vitruve IV, 7, 3.
- 14 Du moins, même pour les classes sociales intermédiaires, les populations les plus pauvres ne pouvant pas financer une maison à péristyle, qui nécessite une surface minimale: Rumscheid 1998, p. 93-95 et 141-147; Sewell 2010, p. 106-108, 122-127.
- 15 Sewell 2010, p. 119-121.
- 16 Pline l'Ancien, *HN* VI, 184-187; *FHN* III, n° 206.
- 17 Anderson et Ahmed 2008, p. 40-46; Bumbaugh 2011, p. 66-69.
- 18 Adams 1977, p. 374; Millet 1964, p. 7-14.
- 19 McKenzie 2007, p. 145 et fig. 254.
- 20 Barberini 2010, p. 170-173.
- 21 Török 2002, p. 19.
- 22 Roccati 2014, p. 295.
- 23 Baud 2011, p. 341-343; Maillot 2013a et b.
- 24 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 67-70.
- 25 Voir le chapiteau ionique du B 2400, pouvant indiquer une cour péristyle à chapiteau ionique au cœur de l'édifice. Il s'agit du seul exemple connu à ce jour dans l'architecture méroïtique: Barberini 2010, p. 170-173.
- 26 Roccati 2008, p. 251; Roccati 2014, p. 296.
- 27 Kendall 1991, p. 302-313.
- 28 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 67-70; Baud 2011, p. 343.
- 29 Roccati 2008, p. 251.
- 30 Baud 2011, p. 354-355; Maillot 2014, p. 794-795.
- 31 Uphill 1972, p. 721-734.
- 32 Baud 2011, p. 352; Maillot 2014, p. 784-786.
- 33 Török 2002, p. 10-34.
- 34 Uphill 1972, p. 724-727 et fig. 1.
- 35 Lacovara 1996, p. 139-147.
- 36 O'Connor 1989, p. 73-87.
- 37 Ce qui n'est pas sans poser des problèmes majeurs, le palais de Malqata pouvant être relié au temple par une allée, dont il reste une portion encore visible à l'ouest de l'enclos principal du palais: Smith 1958, p. 160-172 et fig. 55.
- 38 Török 1997a, p. 114.
- 39 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 99-100.
- 40 Török 1997a, p. 30.
- 41 O'Connor 1989, p. 72-84; Lacovara 2009, p. 84 et n. 5.
- 42 Smith 1958, p. 160-172 et fig. 55.
- 43 Kemp 1991, fig. 74.
- 44 Török 1997a, p. 181-187.
- 45 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 123; Grzymiski 2005, p. 52.
- 46 Török 1997a, p. 182.
- 47 Bonnet 1994, p. 41-48 et particulièrement 43 et 46-47; Bonnet 1999, p. 486; Török 2002, p. 19-34.
- 48 Dorner 1996, p. 69-71.
- 49 O'Connor 1989, p. 73-87.
- 50 Török 2002, p. 48.
- 51 Török 2002, p. 48.
- 52 Török 1997b, p. 220-229 et 249.
- 53 Macadam 1949, p. 15, 62; *FHN* II, n° 7; Welsby 1996, p. 34.
- 54 Voir stèle de Nastasen, an 8, musée égyptien de Berlin 2268: *FHN* II, n° 84; Török 1997b, p. 217 et n. 115.
- 55 Török 1997b, p. 221-223.
- 56 Wenig 1992, p. 137-140.

- 57 Pour le modèle égyptien, voir Goyon 1972, p. 19.
- 58 Voir la stèle de couronnement d'Anlamani à Kawa : Macadam 1949, p. 44-50, pl. 15 ; *FHN* 1, n° 34.
- 59 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 112.
- 60 Török 1997b, p. 378 et n. 206.
- 61 Wenig 1992, p. 137-140. L'auteur met à part la ville de Napata, faisant de Méroé un lieu d'investiture symbolique, de même importance que les autres étapes nécessaires à l'intronisation, comme Kawa ou Tabo. Ce point est par la suite contesté par L. Török, qui rejette l'idée même d'investiture symbolique, toutes ces villes constituant chacune une véritable étape de couronnement, avec Méroé en point d'orgue : Török 2009, p. 342 et n. 160. Nous penchons en faveur de L. Török, pour une raison simple : le couronnement est avant tout un acte politique (perspective majeure dont s'est trop éloigné D. O'Connor, et que H. Goedicke avait particulièrement bien relevée : Goedicke 1998, p. 200-201), et considérant l'importance de Méroé durant cette période, la charge propagandiste de l'événement est *de facto* plus importante à Méroé, du moins en l'état actuel des connaissances.
- 62 Il semble par ailleurs que la ville de Méroé soit déjà d'une importance considérable dès la XX^e dynastie : Wenig 1992, p. 137-140.
- 63 Baud 2010b, p. 55.
- 64 Wenig 1992, p. 137-140.
- 65 Welsby 1996, p. 148-151.
- 66 Török 1997b, p. 518.
- 67 Bonnet 1994, p. 41-48. Voir notamment le parallèle entre la relation temple-résidence palatiale entre Tabo et Doukki Gel : p. 43, 46-47. Török 2002, p. 19-34.
- 68 O'Connor 1989, p. 84-85.
- 69 Lacovara 2009, p. 84.
- 70 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 99-100.
- 71 Kendall 1991, p. 302-313.
- 72 Bonnet-Valbelle 2004a, p. 158-159 et n. 174-175. Voir notamment la référence à l'ostracon de Deir el-Medineh 1072 et plus particulièrement les lignes 4 à 6. L'ostracon évoque : « l'eau dont l'Amon est sorti dans le pays de Kouch ». Voir également le papyrus Boulaq 6, VIII, 7-8 qui déclare, à propos d'Amon : « Je ne parlerai pas de cette venue que tu as faite de Nubie tard le soir, Isteresek » (voir note 175). Le dernier terme pourrait être la transcription égyptienne d'une expression nubienne comprenant le nom d'un dieu bélier nubien, assimilé à Amon au début de la XVIII^e dynastie, le même papyrus déclarant au *recto*, II, 4-5, qu'« Heregen est un nom d'Amon » (voir note 176).
- 73 Török 2002, p. 19-34.
- 74 Török 1992, p. 16-17.
- 75 Török 1992, p. 18 et n. 54.
- 76 Török 2002, p. 368.
- 77 Török 2002, p. 19.
- 78 Ahmed et Anderson 2000, p. 17-31 ; Ahmed et Anderson 2005, p. 10-27.
- 79 Lenoble et Rondot 2003, p. 101-115 ; Rondot 2006, p. 41-47.
- 80 Baud 2011, p. 352-353.
- 81 Török 2002, p. 20. Excepté le cas du palais de Natakamani ?
- 82 Bonnet-Valbelle 2004a, p. 120-125 ; Török 2002, p. 21.
- 83 Török 2002, p. 21 et n. 77.
- 84 Török 2002, p. 22
- 85 Török 2002, p. 40-41
- 86 L'interprétation des niveaux antérieurs au M 950 en tant qu'observatoire est suivie par L. Török : Török 2002, p. 29 et n. 116.
- 87 Török 2002, p. 24.
- 88 Baud 2010b, p. 61-64 et fig. 57.
- 89 Baud 2014, p. 765.
- 90 Baud 2014, p. 769.
- 91 Baud 2010d, p. 217 et fig. 281-282.
- 92 Baud 2010d, p. 218 et fig. 284.
- 93 Baud 2014, p. 771.
- 94 Baud 2010d, p. 216 et fig. 279 ; Baud 2014, p. 781.
- 95 Baud 2014, p. 775 et pl. 10.
- 96 Baud 2014, p. 773 et fig. 6.
- 97 Baud 2014, p. 773.
- 98 Baud 2014, p. 781.
- 99 Maillot 2014, p. 785-786 et pl. 1 ; Maillot 2015, à paraître.
- 100 Baud 2014, p. 769. Également à Naga, Méroé et Ouad Ben Naga ; au nord, au Gêbel Barkal et à Amara, voir *FHN* III, p. 896-904 ; Török 2002, p. 226-227. On notera également

- les données provenant du temple d'Amon à Dangeil : Ahmed and Anderson 2007, p. 31-32. L'examen des blocs du temple de Saï confirme également le programme en Basse-Nubie : Francigny 2008 et 2011, p. 404 n. 1.
- 101** Baud 2014, p. 771.
- 102** Maillot 2014, p. 793.
- 103** Lenoble 2009, p. 59-66.
- 104** Baud 2010c, p. 93-94.
- 105** Török 2002, p. 33.
- 106** Török 2002, p. 31.
- 107** Török 2002, p. 34-40.
- 108** Török 2002, p. 26 : « a remarkable mix of coordination and independence in the location of its sanctuaries ».
- 109** Török 2002, p. 28.
- 110** Török 2002, p. 30 et n. 123.
- 111** Török 2002, p. 187.
- 112** Török 1997a, p. 63-90.
- 113** Vlach 1984, p. 573-576.
- 114** Török 1997a, p. 235-241.
- 115** Török 2002, p. 29.
- 116** Chassinat 1966, p. 809-823 ; Ciampini 2014, p. 695-697. Pour alimenter la comparaison, notons le décret sacerdotal en l'honneur de Ptolémée II Évergète mentionnant la remontée d'Osiris depuis Héracléion jusqu'au temple d'Osiris à Canope. Les recoupages par prospection sous-marine ont révélé, parmi deux naos, une cuve aménagée de deux perforations. Cette cuve était destinée à héberger une figurine d'Osiris en argile, qui était ensuite séchée et transportée dans la nécropole de Canope : Yoyotte 2006, p. 130-131. L'usage habituel en Thébaïde depuis Thoutmosis III associe d'ailleurs un local consacré à Osiris en parallèle au temple du dieu majeur, comme à Hibis, Edfou et Dendérah : Yoyotte 2010, p. 37.
- 117** Robichon, Barguet et Leclant 1954, pl. 61 ; Traunecker 2010, p. 170-176 et n. 95. L'association de la purification d'Osiris, par l'intermédiaire de Hâpy, avec le rituel de couronnement royal est ici particulièrement adéquate.
- 118** Chassinat 1966, p. 809-823 ; Ciampini 2014, p. 695-697. L'analyse en cours de cette structure en connexion avec le palais B 1500 par E. Ciampini constituera certainement un marqueur fondamental de la compréhension des palais méroïtiques et de leur symbolique.
- 119** Vlach 1984, p. 574 ; Traunecker 2010, p. 170-171. Notons d'ailleurs que l'hymne 23 de la façade de la chapelle d'Osiris à Karnak est également attesté à Musawwarat es-Sofra, inscription 16 : Hintze 1963, pl. xva, blocs 503 à 506 et inscription 17 : Hintze 1962, pl. xv b, blocs 525, 529 et 531. Cf. Traunecker associe d'ailleurs le dieu Sébioumeker à Osiris, dans sa fonction de dieu-fils : Traunecker 2010, p. 165 en complément de sa fonction créatrice : Hintze 1963, p. 33.
- 120** Török 1997a, p. 76.
- 121** Hibbs 1985, p. 153.
- 122** Vlach 1984, p. 575. Notons également la récurrence du motif de la gargouille dans les contextes rituels égyptiens et méroïtiques, que ce soit dans les temples de Dendérah et d'Edfou ou dans les tables à libation dédiées au culte de l'inondation : Hibbs 1985, p. 153 ; Török 1997a, p. 76.
- 123** Török 1997a, p. 76.
- 124** Fraser 1972, p. 206-253.
- 125** Török 1997a, p. 76.
- 126** Sauneron 1964, p. 56 ; voir également Fitzenreiter 2014, p. 111-128 et Yellin 2014, p. 395-404.
- 127** Toujours en nous fondant sur la tradition égyptienne, se pourrait-il que les deux bassins renvoient aux deux grottes protégées par le dieu Khnoum, maître des inondations ? : Pinch 2004, p. 154. L'association avec Khnoum en tant que gardien des portes de l'inondation mais également en tant que dieu « façonneur du corps royal » sur son tour de potier serait particulièrement adaptée. Ajoutons que Khnoum est également célébré au premier millénaire et à la période romaine au temple d'Esna en tant que créateur et animateur des corps physiques des dieux représentés en modèles réduits de statuettes en argile. Nous renvoyons à la note 116 et plus particulièrement à la petite figurine d'Osiris en argile placée dans la cuve à double perforation retrouvée par prospection sous-marine et destinée

- à un transfert vers la nécropole de Canope. Khnoum est par ailleurs régulièrement identifié à l'âme d'Osiris en tant que dieu créateur : Pinch 2004, p. 154. E. Ciampini semble également suggérer une telle piste : Ciampini 2014, p. 695 et n. 7.
- 128** Ciampini 2014, p. 695-697.
- 129** Török 1997a, p. 63-65.
- 130** Török 1997a, p. 122 et pl. 145.
- 131** Török 1997a, p. 229.
- 132** Török 1997a, p. 162 et pl. 145.
- 133** Török 2002, p. 15.
- 134** Török 2002, p. 34-39.
- 135** Török 1997b, p. 518.
- 136** Vercoutter 1962, p. 275 ; Vrtal 2014b, p. 152-163.
- 137** Török 2010, p. 165-166.
- 138** Vercoutter 1962, p. 273-275, pl. XVIIIb et fig. 2.
- 139** Vercoutter 1962, p. 274.
- 140** Vercoutter 1962, p. 274.
- 141** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76
- 142** Edwards 1996, p. 27.
- 143** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76 et fig. IX. 73 ; Vrtal 2014b, p. 152-163.
- 144** Vercoutter 1962, p. 274
- 145** Vercoutter 1962, p. 274 ; Ali Hakem 1988, p. 325 ; Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76.
- 146** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 147** Vercoutter 1962, p. 274.
- 148** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76.
- 149** Ali Hakem 1988, p. 324.
- 150** Vercoutter 1962, p. 274
- 151** Ali Hakem 1988, p. 324.
- 152** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76 et fig. IX. 72.
- 153** Vercoutter 1962, p. 275.
- 154** Vercoutter 1962, fig. 2 n° 4.
- 155** Vercoutter 1962, p. 275.
- 156** Vercoutter 1962, p. 275.
- 157** Ali Hakem 1988, p. 324.
- 158** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76.
- 159** Hinkel 1984, p. 300.
- 160** Vercoutter 1962, p. 298.
- 161** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 162** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 163** Bonnet 2007, p. 183-246 ; Bonnet et Valbelle 2010, p. 44 et fig. 35.
- 164** Voir le bol en bronze de Karanóg : Woolley 1910, p. 59 et pl. 26-27. Voir aussi la structure malheureusement mal connue B 1000 à Barkal, également circulaire et accessible par une rampe à l'angle nord-ouest du B 500, et probablement reliée à ce temple : Reisner 1917, p. 125 ; Kendall 1994, p. 141.
- 165** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 166** Hertzog 1966 ; Spencer 2010, p. 15-24.
- 167** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 168** Sadik en-Nur 1962, p. 26.
- 169** Ali Hakem 1988, p. 326.
- 170** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 171** Petrie 1894, p. 24.
- 172** Badawy 1966, p. 147.
- 173** Fairman 1938, p. 153.
- 174** Baud 2010e, p. 241-243
- 175** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76.
- 176** Hinkel 1984, p. 300.
- 177** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76. Ce type de plan est toutefois bien connu pour le bâtisseur méroïte : Ali Hakem 1988, p. 325.
- 178** Ali Hakem 1988, p. 326.
- 179** Hinkel 1984, p. 300-301.
- 180** Badawy 1966, p. 147.
- 181** Ces structures de Basse Époque sont également fondées sur caissons et comprennent des silos à encorbellement. Ainsi à Mendès : Wilson 1982, p. 5-8, pl. III, v, IX-2 ; à Toukh el-Qaramous : Edgar 1906, p. 207, fig. 2 ; à Kom Firin : N. Grimal, Adly, Arnaudière 2008, p. 191-192, fig. 12 ; à Bouto : Hartung-Ballet 2003, p. 211-215, fig. 5, pl. 38-b, 38-c, 39-b.
- 182** Sadik en-Nur 1962, p. 26.
- 183** Török 1997a, p. 61-63.
- 184** Welsby 1996, p. 130.
- 185** Török 1997a, p. 62.
- 186** Welsby 1996, p. 130 et fig. 55.1.
- 187** Török 1997a, p. 62.
- 188** Török 1997a, p. 63.
- 189** Garstang 1914, p. 17.
- 190** Török 1992, p. 111-126.
- 191** Török 2010, p. 165.
- 192** Török 2010, p. 166-170.
- 193** Török 2010, p. 165-166.
- 194** Baud 2011, p. 355 et Maillot 2014, p. 795.
- 195** Baud 2011, p. 352.
- 196** Bonnet 1999, p. 485 ; Török 2010, p. 165-166.

bibliographie

- Adams W. Y.** 1965 — « Sudan Antiquities Service Excavations at Meinarti (1963-1964) », *Kush* 13, p. 148-176
1977 — *Nubia: Corridor to Africa*, Princeton.
- Adams W. Y., Nordström H. A.**
1963 — « The Archaeological Survey on the West Bank of the Nile: Third Season (1961-1962) », *Kush* 11, p. 10-46.
- Addison F.** 1926 — « Ancient Sites near Nagaa », *SNR* 9, p. 56-58.
1949 — *Jebel Moya, The Wellcome Excavations in the Sudan*, vol. 2, Oxford.
1956 — « Second thoughts on Jebel Moya », *Kush* 4, p. 4-18.
- Addison F., Dunham D.**
1922 — « Alem, a Meroitic Site », *SNR* 5, p. 39-46.
- Ahmed S. El-Din M.**
2010 — « Un siècle d'archéologie méroïtique », in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan.
- Ahmed S. El-Din M., Anderson J.**
2000 — « Prospections archéologiques et fouilles de sauvetage dans le voisinage du site de Dangeil (1997-1999) », *Cripel* 21, p. 17-37.
2005 — « Le temple d'Amon à Dangeil (Soudan) », *BSFE* 162, p. 10-27.
2006 — « Painted Plaster: A Glimpse into the Decorative Program Used in the Amun Temple at Dangeil, Sudan », *JSSEA* 33 (Studies Millet II), 2006, p. 2-3.
2007 — « The "Throne Room" and Dais in the Amun Temple at Dangeil, Nile State Sudan », in B. Gratien (éd.), *Mélanges offerts à Francis Geus, Cahiers de recherche de l'institut de papyrologie et d'égyptologie de Lille* 26, p. 31-32.
2008 — « The Kushite Kiosk of Dangeil and Other Recent Discoveries », *SudNub* 12, p. 40-46.
2010 — « Dangeil, à la découverte d'un nouveau temple d'Amon », in *Méroé, un empire sur le Nil aux confins de multiples cultures, Dossiers d'Archéologie hors-série n° 18*, p. 50-55.
- Ali Hakem A. M.** 1988 — *Meroitic Architecture. A Background of an African Civilization*, Khartoum.
- Badawy A.** 1966 — *A History of Egyptian Architecture*, Berkeley, University of California Press.
- Balfour-Paul H. G.** 1952 — « Early Cultures on the Northern Blue Nile », *SNR* 33, p. 202-215.
- Barberini S.** 2010 — « Gébel Barkal (season 1998): Reconstruction of the courtyard in B 1500 » in *Between the Cataracts, PAM Supplement Series 2/2*, Varsovie p. 169-180.
- Baud M.** 2008 — « The Meroitic Royal City of Muweis: first steps into an urban settlement of riverine Upper Nubia », *SudNub* 12, Londres, p. 52-63.

2010 a — (dir.) *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan.

2010 b — « Les trois Méroé : la ville, la région, l'empire », in *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 52-64.

2010 c — « La force du modèle égyptien : l'exemple des reposoirs de barque sacrée », in *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 93-94.

2010 d — « Méroé, un monde urbain », in *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 211-224.

2010 e — « La maison du roi : le palais », in *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 241-243.

2011 — « Premières données sur le palais royal de Mouweis » in *Hommages Lenoble*, Puf, Sfdas & Ifpo (Rondot, V., Alpi, F. and Villeneuve, F. éd.), p. 339-357.

2014 — « Downtown Muweis—A Progress Report (2007-2011) » in *The Fourth Cataract and Beyond, Proceedings of the 12th International Conference for Nubian Studies*, Leuven, Paris, Walpole, p. 763-783.

Bietak M. **2005** — « Neue Paläste aus der 18. Dynastie », in Jánosi, P. éd., *Structure and Significance. Thoughts on Ancient Egyptian Architecture*, Vienne, p. 131-168.

Bonnet C. **1994** — « Palais et temples dans la topographie urbaine. Les exemples du Bassin de Kerma », *RdE* 45 (dédié à la mémoire de C. Maystre), p. 41-48.

1999 — « Aux origines des palais kouchites », in S. Wenig (éd.), *Studien zum antiken Sudan, Meroitica* 15, Wiesbaden, p. 484-494.

2007 — « Les fouilles archéologiques de Kerma », *Genova* 55, p. 183-246.

Bonnet C., Ahmed S. El-Din M.

1999 — « Excavations at Dokki Gel », in D. A. Welsby (éd.) *Recent research in Kushite History and Archaeology. Proceeding of the 8th international conference for Meroitic Studies, BMOP* 131, Londres, p. 251-256.

Bonnet C., Valbelle D.

2004 a — *Le temple principal de la ville de Kerma et son quartier religieux*, Errance.

2004 b — « Kerma, Dokki Gel », in D. Welsby and J. Anderson (eds), *Sudan Ancient Treasures*. Londres, 109-112.

2010 — « Les antécédents : les royaumes de Kerma et de Napata », in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 43-50.

- Bumbaugh S.** 2011 — « Meroitic Worship of Isis at Philae », in *Egypt in its African Context, Proceedings of the conference held at the Manchester Museum, University of Manchester, 2-4 October 2009*, BAR-Is 2204, p. 66-69.
- Budge E. A. W.** 1907 — *The Egyptian Sudan: its History and Monuments*, 2 vols., Londres.
- Burckhardt J. L.** 1813 — *Travels in Nubia*, Londres.
- Cailliaud F.** 1826 — *Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc au-delà du Fâzoql et dans le midi du royaume de Sennar, à Syouah et dans cinq autres oasis, fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*, 4 vols. Textes et 2 vols. Planches, Paris.
- Caminos R. A.** 1968 — *The Shrines and Rock Inscriptions of Ibrim*, Londres.
- Campagnoli P., Giorgi E.** 2002 — « L'edilizia in argilla cruda e le tecniche edilizie di Backhias. Note sul rilievo, l'interpretazione e la conservazione », *REAC* 4, p. 47-92.
- Chassinat E.** 1966 — *Le mystère d'Osiris au mois de Khoiak*, Le Caire.
- Chauvet M.** 1989 — Frédéric Cailliaud. *Les aventures d'un naturaliste en Égypte et au Soudan (1818-1822)*, Paris.
- Ciampini E., Bąkowska-Czerner G.** 2014 — « Meroitic Kingship and Water: The Case of Napata (B 2200) » in *The Fourth Cataract and Beyond, Proceedings of the 12th International Conference for Nubian Studies*, Leuven, Paris, Walpole, p. 695-702.
- Crawford O. G. S., Addison F.** 1951 — *Abu Geili and Saqadi & Dar el Mek, The Wellcome Excavations in the Sudan*, vol. 3, Oxford.
- Crowfoot J. W.** 1920 — « Old Sites in the Butana », *SNRec* 3, p. 85-93.
- Dewachter M.** 1994 — « Les Voyageurs Français et la Nubie », in B. Gratien, F. Le Saout (éds.) *Nubie, Les cultures antiques du Soudan*, Lille, p. 35-43.
- Donadoni S.** 1993 — « Excavation of University of Rome at Natakamani Palace (Jebel Barkal) », *Kush* 16, p. 101-115.
1994 — « Le palais de Natakamani au Gêbel Barkal », *La Nubie. Dossiers d'Archéologie* 196, p. 54-59.
- Dorner J.** 1996 — « Zur Lage des Palastes und des Hauttempels der Ramsesstadt », in Bietak M. (éd.), *Haus und Palašt im Alten Ägypten. Internationales Symposium 8 bis. 11. April in Kairo*, Vienne, p. 69-71.
- Dunham D.** 1950 — *El Kurru*, RCK 1, Boston.
1955 — *Nuri*, RCK 2, Boston.
1957 — *Royal Tombs at Meroe and Barkal*, RCK 4, Boston.
1963 — *The West and South Cemeteries at Meroe*, RCK 5, Boston.
1970 — *The Barkal Temples*, Boston.
- Edgar M.** 1906 — « Report on an Excavation at Toukh el-Qaramous », *ASAE* 7, p. 205-212.
- Edwards D. N.** 1996 — *The Archaeology of the Meroitic State: New Perspectives on its Social and Political Organisation*, BAR-Is 640, Oxford.

- Edwards D. N.** 1998 — *Gabati. À Meroitic, post-Meroitic and Medieval Cemetery in Central Sudan*, vol. 1, Londres.
2004 — *The Nubian Past. An Archaeology of the Sudan*, Londres.
- Eide T. et al.** 1994 — T. Eide, T. Hägg, R. H. Pierce & L. Török, *Fontes Historiae Nubiorum* 1, Bergen.
1996 — T. Eide, T. Hägg, R. H. Pierce & L. Török, *Fontes Historiae Nubiorum* 2, Bergen.
1998 — T. Eide, T. Hägg, R. H. Pierce & L. Török, *Fontes Historiae Nubiorum* 3, Bergen.
- Eisa K. A.** 1999 — «The White Nile Archaeological Survey», in D. A. Welsby (éd.) *Recent research in Kushite History and Archaeology. Proceeding of the 8th international conference for Meroitic Studies*, BMOF 131, Londres, p. 267-268.
- El-Tayeb M., Kolosowska E.** 2005 — «The Awlib Temple Complex: Kom B and its Pottery Assemblage», *Gamar* 3, p. 145-158.
- Emery W. B.** 1965 — *Egypt and Nubia*, Londres.
- Emery W. B., Kirwan L. P.** 1935 — *The Excavations and Survey between Wadi Es-Sebua and Adindan, 1929-1931*, 2 vols., Le Caire.
- Fairman H. W.** 1938 — «Preliminary Report on the Excavations at Sesibi and Amarah West, Anglo-Egyptian Sudan», *JEA* 24, p. 151-156.
- Ferlini G.** 1837 — *Nell'interno dell'Africa*, Bologne.
- Firth C. M.** 1912 — *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1908-1909*, 2 vols., Le Caire.
1915 — *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1909-1910*, Le Caire.
1927 — *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1910-1911*, Le Caire.
- Fitzenreiter M.** 2014 — «Taharqa und Osiris, Fragmente einer Kapelle im Ägyptischen» in *Ein Forscherleben zwischen den Welten. Zum 80. Geburtstag von Steffen Wenig*. Der Antike Sudan—MittSag Sonderheft (Festschrift Wenig), p. 111-128.
- Francigny V.** 2008 — «The Meroitic temple at Saï Island» in *11th International Conference for Meroitic Studies*, Vienne, September 2008, à paraître.
2010a — «L'île de Saï méroïtique», *Dossiers d'archéologie, Hors-Série* 18, p. 62-67.
2010b — «The Meroitic Necropolises of Sai Island. Second Season at the Cemetery 8-B-5.A», *Sudnub* 14, p. 56-61.
2011 — «Le prince Arakakhataror», in *Hommages Lenoble*, Puf, Sfdas & Ifpo (Rondot, V., Alpi, F. and Villeneuve, F. éd.), p. 403-411.
2015 — «The Meroitic Temple at Sai Island» in *The Kushite World, Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies*, Vienne, 201-212.

- Fraser P.M.** 1972 — *Ptolemaic Alexandria*, Oxford.
- Freier E., Grunert S.**
1996 — *Reise durch Ägypten. Nach Zeichnungen der Lepsius Expedition 1842-1845*, Berlin.
- Freier E., Reinecke W.**
1984 — *Karl Richard Lepsius (1810-1884)*. Akten der Tagung anlässlich seines 100. Todestages, 10.-12.7.1984, Berlin.
- Garstang J.**
1911 — *Meroe. The City of the Ethiopians*, Oxford.
1914 — « Fourth Interim Report on the Excavations at Meroe in Ethiopia », *AAALiv* 6, p. 1-21.
1916 — J. Garstang, A. H. Sayce & W. J. Phytian-Adams, « Fifth Interim Report on the Excavations at Meroe in Ethiopia », *AAALiv* 7, p. 1-24.
- Ginns A.** 2007 — « Preliminary Report on the Second Season of Excavations Conducted on Mis Island (AKSC) », *SudNub* 11, p. 20-25.
- Goedicke H.** 1998 — « Review of Ancient Egyptian Kingship, edited by D. O'Connor », in *Jarce* 35, p. 200-201.
- Goyon J.-C.** 1972 — *La confirmation du pouvoir royal au Nouvel An* (Brooklyn Museum Papyrus 47.218.50), Le Caire.
- Gradel C.** 2009 — « L'université de Lille 3 au Soudan : une archéologie créatrice de patrimoine ? » in O. Aboukorah et J.-G. Leturcq (dirs.), *Pratiques du patrimoine en Égypte et au Soudan*, *Égypte, Monde Arabe* n°5/6, p. 381-400.
- Griffith F.LL.** 1911c — *Meroitic Inscriptions. Part. I, Sôba to Dangêl*, *ASEG* 19, Londres.
1912 — *Meroitic Inscriptions. Part. II, Napata to Philae and Miscellaneous*, *ASEG* 20, Londres.
1924 — « Oxford Excavations in Nubia », *AAALiv* 11, p. 141-180.
1925 — « Oxford Excavations in Nubia », *AAALiv* 12, p. 57-172.
- Grimal N., Adly E., Arnaudès A.**
2008 — « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan, 2006-2008 », *Orientalia* 77-3, p. 186-288, pl. VII-XXXV.
- Grzymski K.** 2005 — « Meroe, the Capital of Kush: Old Problems and New Discoveries », *SudNub* 9, p. 47-58.
2006 — « Recent research at the palaces and temples of Meroe », in *Between the Cataracts. Proceedings of the 11th Conference for Nubian Studies, Warsaw University, 27 August-2 September 2006*, *PAM Supplement Series* 2/1, Varsovie, p. 227-238.
2008 — « Excavations in Palace M 750S at Meroe », *SudNub* 12, Londres, p. 47-51.
- Hartung H., Ballet P., et al.**
2003 — « Tell el-Fara'i-Bouto », *MDAIK* 59, p. 199-267.

- Hertzog R.** 1966 — *Punt, Abhandlungen des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo*, Gluckstadt.
- Hewes G. W.** 1964 — « Gezira Dabarosa: Report of the University of Colorado Nubian Expedition (1962-63 Season) », *Kush* 12, p. 174-187.
- Hibbs V. A.** 1985 — *The Mendes Maze. A Libation Table for the Inundation of the Nile*, Londres-New-York.
- Hinkel F. W.** 1984 — « Gedanken und Bemerkungen zum Thema "Meroitische Architektur" », *Meroitica* 7, p. 290-309.
- Hinkel F. W., Sievertsen U.** 2002 — *Die Royal City von Meroe und die repräsentative Profanarchitektur in Kusch*, The Archaeological Map of the Sudan Suppl. 4, Berlin.
- Hintze F.** 1959 — « Preliminary Report of the Butana Expédition 1958 », *Kush* 7, p. 170-196.
 1962 — « Preliminary Report on the Excavations at Mousawwarat es Sofra 1960-1961 », *Kush* 10, 170-202.
 1963 — *Die Inschriften des Löwentempels von Musawwarat es Sufra (Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst 1)*, Berlin, Akademie Verlag.
 1968 — « *Musawwarat es-Sufra: Vorbericht über Ausgrabungen des Instituts für Ägyptologie der Humboldt-Universität zu Berlin, 1963 bis 1966 (vierte bis sechste kampagne)*, *WZHU* 5, p. 667-684.
- Jacquet J.** 1971 — « Remarques sur l'architecture domestique à l'époque méroïtique : documents recueillis sur les fouilles d'Ash-Shaukan », *BABA* 12, p. 121-131.
- Jacquet-Gordon H., Bonnet Ch.** 1999 — « Excavations at Tabo, Northern Province, Sudan », in D. A. Welsby (éd.) *Recent research in Kushite History and Archaeology. Proceeding of the 8th international conference for Meroitic studies*, *BMOP* 131, Londres, p. 257-63.
- Jacquet-Gordon H., Bonnet Ch., Jacquet J.** 1969 — « Pnubs and the Temple of Tabo on Argo Island », *JEA* 55, p. 103-112.
- Kemp B. J.** 1977 — « Building of Amenophis III at Kôm el Abd », *JEA* 63, p. 71-82.
 1991 — *Ancient Egypt: Anatomy of a Civilization*, Londres.
- Kendall T.** 1991 — « The Napatan Palace at Gebel Barkal, a first look at B 100 », in W.V. Davies, éd., *Egypt and Africa: Nubia from Prehistory to Islam*, Londres, p. 302-313.
 1994 — « A New Map of the Gebel Barkal Temples », *Etnub* II, p. 139-144.
 1997 a — « Les souverains de la montagne sacrée. Napata et la dynastie des Kouchites », *Soudan. Royaumes sur le Nil*, p. 161-228.
 1997 b — « Excavations at Gebel Barkal », *Kush* 17, p. 320-354.

Kendall T., Wolf P.

2007 — « Excavations in the Palace of Aspelta at Jebel Barkal, March 2007 », *SudNub* 11, p. 82-88.

2011 — « B600: A Temple of Thutmose IV at Jebel Barkal » in *Hommages Lenoble*, Puf, Sfdas & Ifpo (Rondot, V., Alpi, F. and Villeneuve, F. eds.), p. 237-260.

Kirwan L. P.

1936 — « Preliminary Report of the Oxford University Excavations at Kawa, 1935-1936 », *JEA* 22, p. 199-212.

Klasens A.

1967 — « Dutch Archaeological Mission to Nubia. The Excavations at Abu Simbel North 1962-1964 », *Campagne internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Fouilles en Nubie (1961-1963)*, Le Caire, p. 79-86.

Kröper K.

2006 — « Metamorphoses of the Amun Temple in Naga » in *Acta Nubica—Proceedings of the X International Conference of Nubian Studies, Rome 9-14 September 2002*, 287-296.

Lacovara P.

1996 — « Deir-el Ballas and New Kingdom Royal Cities » in Bietak, M. éd. *Haus und Palašt im Alten Ägypten. Internationales Symposium 8 bis. 11. April in Kairo*, Vienne, p. 139-147.

2009 — « The Development of the New Kingdom Royal Palace » in Gundlach R., Taylor J.H. (éds.) *Egyptian Royal Residence, 4th Symposium on Egyptian Royal Ideology*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, p. 83-110.

Leclant J.

1962 — « Fouilles et Travaux en Égypte et au Soudan 1960-1961 », *Orientalia* 31.

1963 — « Rapport préliminaire sur la mission de l'université de Strasbourg à Tomàs (1961) », *Campagne internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Fouilles en Nubie (1959-1961)*, Le Caire, p. 17-25.

1967 — « Les Études méroïtiques: état des questions », *BSFE* 50, p. 6-15.

1987 — « Trois tombes de la région de Méroé: la clôture des fouilles historiques d'el-Kadada en 1985 et 1986 », *Archéologie du Nil moyen* 2, p. 89-119.

1997 — « From pyramids at Meroë to tumulus at el Hobagi: Imperial graves of the Late Meroitic culture (Franco-Sudanese surveys and excavations between 1983 and 1990) », *Kush* 17, p. 289-308.

1999 — « The division of the Meroitic Empire and the end of the pyramid building in the 4th c. A. D.: an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan », in *Recent research in Kushite History and Archaeology. Proceedings of the 8th International Conference for Meroitic Studies* (D. Welsby éd.), *British Museum Occasional Paper* n° 131, Londres, p. 157-197.

Lenoble P.

2004 — «El-Hobagi», in *Sudan Ancient Treasures, An Exhibition of Recent Discoveries from the Sudan National Museum* (D. Welsby & J. Anderson éd.), The British Museum Press, Londres, p. 193-195.

2009 — «Une carte des derniers siècles de Méroé. Sites préchrétiens autour de l'ancienne capitale, entre Wad Ben Naga et Gabati», *Kush* 19, p. 59-66.

Lenoble P., Rondot V.

2003 — «À la redécouverte d'El-Hassa. Temple à Amon, palais royal et ville de l'empire méroïtique», *Cripel* 23, Lille, p. 101-115.

Lenoble P., Sokari A.

2005 — «A Forgotten Meroitic Agglomeration in the Region of Meroe (NE-36-O/8-H-2)», *SudNub* 9, p. 59-61.

Lepsius C. R. **1849-1859** — *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, 5 vols. textes et 12 vols. planches, Berlin.

Macadam M. F. L. **1949** — *The Temples of Kawa. I. The Inscriptions*, Oxford, Oxford University Press.

Maillot M. **2008** — «Palais et grandes demeures du royaume de Méroé, les relais du pouvoir central», *Camenuiae* n° 2, Paris.

2013 a — «Les palais de Méroé, relais du pouvoir», *Dossiers pour la science* 80, Paris, p. 66-71.

2013 b — «The Palace of Muweis in the Shendi Reach: A case study», in *Actes du colloque Les maisons-tours en Égypte durant la Basse Époque, les périodes ptolémaïques et romaines*, Paris, p. 1-16.

2014 — «The palace of Muweis in the Shendi Reach, a comparative approach», in *The Fourth Cataract and Beyond, Proceedings of the 12th International Conference for Nubian Studies*, Leuven, Paris, Walpole, p. 783-795.

2015 — «The palace of Mouweis and the Early Meroitic Levels: Contribution of the Technological Analysis to the Architectural Study», à paraître.

Mainterot P. **2010 a** — «Les Éthiopiens et leur cité fabuleuse dans les récits classiques», in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 19-21.

2010 b — «De l'exploration des sources du Nil au voyage à Méroé», in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, Musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 22-27.

2011 — *Aux origines de l'Égyptologie, Voyages et collections de Frédéric Cailliaud (1787-1869)*, PUR, Rennes.

Mallinson M. D. S

1996 — M. D. S. Mallinson, L. M. V. Smith, S. Ikram, C. Le Quesne et P. Sheehan, *Road Archaeology in the Middle Nile*, vol. 1, Londres.

- Maystre C.** 1973 — « Excavations at Tabo, Argo Island 1965-1968. Preliminary Report », *Kush* 15, p. 193-199.
- McKenzie J.S.** 2007 — *The Architecture of Alexandria and Egypt between 300 B.C. and 700 A.D.*, Londres, New Haven.
- Millet N. B.** 1963 — « Gébel Adda. Preliminary Report for 1963 », *Jarce* 2, p. 147-165.
1964 — « Gébel Adda Expedition Preliminary Report », *Jarce* 3, p. 7-14.
1967 — « Gébel Adda. Progress Report of the Nubian Expedition of the American Research Center in Egypt Inc. (1963) », Campagne Internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Fouilles en Nubie (1961-1963), Le Caire, p. 123-126.
1968 — *Meroitic Nubia*. Thèse de doctorat non publiée, Ann Arbor University Microfilms.
- Millet N. B., Näser C.** 2011 — « Early Musawwarat » in *Hommages Lenoble*, Puf, Sfdas & Ifpo (Rondot, V., Alpi, F. and Villeneuve, F. eds.), p. 317-338.
- Nur S.E.** 1962 — « The Circular Brick Building at Wad Ben Naga », *CdE* 37, p. 76.
- O'Connor D.** 1989 — « City and Palace in New Kingdom Egypt », *Cripel* 11, p. 73-87.
- Paner H.** 1997 — « Khartoum-Atbara Rescue Project, Shendi-Begrawiya Section Field Project », *Kush* 17, p. 137-155.
2005 — « The Awlib Temple Complex: Report on the 2001 and 2003 Excavation Seasons », *Gamar* 3, p. 54-55.
- Payne J.** 2007 — « Excavation of the Late Kushite and Medieval settlement on Umm Muri », *SudNub* 9, p. 9-13.
- Petrie W. M. F.** 1894 — *Tell el-Amarna*, Londres.
- Pinch G.** 2004 — *Egyptian Mythology: A Guide to the Gods, Goddesses, and Traditions of Ancient Egypt*, Oxford.
- Pline l'Ancien** *Histoire Naturelle. Livres VI et XIII*. Texte établi et traduit par Ernout A., Les Belles Lettres, Paris, 1956.
- Reinold J.** 1986 — « La nécropole néolithique d'el-Kadada au Soudan central, quelques cas de sacrifices humains », *Nubische Studien* (M. Krause éd.), Mayence, p. 159-169.
1991 — « Néolithique soudanais : les coutumes funéraires », in *Egypt and Africa. Nubia from Prehistory to Islam* (W.V. Davies éd.), Londres, p. 16-29.
1994 — « Les fouilles françaises et franco-soudanaises : el-Kadada », in *Nubie. Les cultures antiques du Soudan* (B. Gratien et F. Le Saout éd.), Lille, p. 51-66.
1998 — « Le Néolithique de Haute Nubie. Traditions funéraires et structures sociales », *BSFE* n° 143, Paris, p. 19-40.
2000 — *Archéologie au Soudan. Les civilisations de la Nubie*, éditions Errance, Paris.

- 2008** — *La nécropole néolithique d'el-Kadada au Soudan central*, ERC, Paris.
- Reisner G. A.** **1910** — *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1907-1908*, 2 vols., Le Caire.
- 1917** — «The Barkal Temples in 1916», *JEA* 4, p. 213-227.
- 1923** — «The Meroitic Kingdom of Ethiopia. Archaeological Outline», *JEA* 9, p. 34-77.
- Rilly C., Francigny V.**
- 2010** — «Excavations in Sedeinga. A New Start», *SudNub* 14, p. 62-68.
- 2011** — «The Late Meroitic Cemetery at Sedeinga. Campaign 2010», *SudNub* 15, p. 72-79.
- Robichon C., Barguet P., Leclant J.**
- 1954** — *Karnak-Nord IV*, Le Caire.
- Roccati A.** **1997** — «Excavating the Palace of Natakamani at Napata: the Entrances.» *Kush* 17, p. 12-18.
- 2003** — «Napata, the destroyed city. A method for plundering», in M. Liverani éd., *Arid Lands in Roman Times*, Rome, p. 59-64.
- 2004** — «Hellenism at Napata», in T. Kendall (éd.) *Nubian Studies 1998*, Boston, p. 384-388.
- 2008** — «The Italian Archaeological Expédition to Jebel Barkal/ Napata», in *Between the Cataracts. Proceedings of the 11th Conference for Nubian Studies*, Warsaw University, 27 August–2 September 2006, *PAM Supplement Series 2/1*, Varsovie p. 249-261.
- 2014** — «B 2400, A new page in Meroitic Architecture», in *Ein Forscherleben zwischen den Welten. Zum 80. Geburtstag von Steffen Wenig. Der Antike Sudan—MittSAG Sonderheft (Festschrift Wenig)*, p. 293-298.
- Roccati A., Bergamini G.**
- 1999** — «Scavi a Napata», in St. Wenig éd., *Studien zum antiken Sudan, Meroitica* 15, 633-642.
- Rondot V.** **2005** — «El-Hassa au cœur de l'empire méroïtique», in *L'Archéologie, la France et le monde. Vingt ans de recherches soutenues par le ministère des Affaires étrangères*, ADPF/Maison-Neuve et Larose, p. 399-401.
- 2006** — «Le qore Amanakhareqerem et son temple à Amon d'el-Hassa», in *Kerma et Méroé, Cinq conférences d'archéologie soudanaise*, Sfdas, Khartoum, p. 41-47.
- Rumscheid F.** **1998** — *Priene: a guide to the "Pompeii of Asia Minor"*, Istanbul.
- Sauneron S.** **1964** — «Villes et légendes d'Égypte», *Bifao* 62, p. 33-57.
- Scott-Moncrief P. D.**
- 1908** — «The ruined sites of Masawwarat es-Sufra and Naga», *Proceedings of the Society of biblical Archaeology XXX*, Londres.

- Sewell J.** 2010 — *The formation of Roman urbanism, 338-200 B.C.: between contemporary foreign influence and Roman tradition*, *JRA Supplement Series* 79, Portsmouth.
- Shinnie M.** 1958 — *Linant de Bellefonds. Journal d'un voyage à Méroé dans les années 1821 et 1822*, Khartoum.
1967 — *Meroe. A civilization of the Sudan*, Londres.
1970 — «Excavations at Meroe», *MNL* 5, p. 17-19.
1984 — «Excavations at Meroe (1974-1976)», *Meroitica* 7, p. 498-504.
- Shinnie P.L., Bradley R.** 1980 — *The capital of Kush, I. Meroe excavations 1965-1972*, *Meroitica* 4, Berlin.
- Smith H. S.** 1962 — *Preliminary Reports of the Egypt Exploration Society's Nubian Survey*, Le Caire.
- Smith H.S., Adam A.** 1950 — «Four Ancient Sites in the Island of Meroe», *SNR* 31, p. 301-306.
- Smith W. S.** 1958 — *The art and architecture of Ancient Egypt*, Londres, Penguin Books.
- Sordi M.N.** 2010 — «Gébel Barkal: New Excavation in B 2 200», in *Between the Cataracts*, *PAM Supplement Series* 2/2, Varsovie, p. 181-187.
- Spencer N.** 2010 — «Nubian architecture in an Egyptian town? Building E12.11 at Amara West», *SudNub* 14, p. 15-24.
- Thomas R.** 2008 — «The Origin and Use of Ceramics on the Islands of Mis and Umm Muri, in the Late Meroitic to Christian Periods», *SudNub* 12, p. 64-73.
- Török L.** 1992 — «Ambulatory Kingship and Settlement History. A Study on the Contribution of Archaeology to Meroitic History», in Ch. Bonnet (éd.) *Études Nubiennes*, vol. I, Genève, p. 111-126.
1997 a — *Meroe City, an Ancient African Capital. John Garstang's excavations in the Sudan*, 2 vols., Londres.
1997 b — *The Kingdom of Kush: Handbook of the Napatan-Meroitic Civilization*, La Haye.
2002 — *The Image of the Ordered World in Ancient Nubian Art. The Construction of the Kushite Mind, 800 BC-300 AD*, *Probleme der Ägyptologie* 18, Leiden- Boston-Köln.
2009 — *Between Two Worlds. The frontier region between Ancient Nubia and Egypt 3700 BC-500 AD*, *PdÄ* 29, Leyde-Boston, Brill.
2010 — «La royauté méroïtique», in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 165-172.
- Traunecker C.** 2010 — «La chapelle d'Osiris "seigneur de l'éternité-neheh" à Karnak», in *Le culte d'Osiris au premier millénaire av. J.-C., Actes de la table ronde internationale tenue à Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, les 8 et 9 juillet 2005*, Le Caire, p. 155-195.

- Trigger B. G.** 1967 — *The Late Nubian Settlement at Arminna Weš̄*. New Haven, Peabody Museum.
- 1976 — *Nubia under the Pharaohs*, New Haven.
- Uphill E.** 1972 — « The concept of the Egyptian palace as a “ruling machine” », in Ucko. P.J., Tringham. R., and Dimpleby. G.W. (éds.), *Man. Settlement and Urbanism*, Londres, Duckworth.
- Vercoutter J.** 1962 — « Un palais des “candaces” contemporain d’Auguste. Fouilles à Wad ben Naqa (1958-1960) », *Syria* 39, p. 263-299.
- Vercoutter J., Adams W.Y.,** 1961 — *Why excavate in Sudanese Nubia*, Sudan Antiquities Service.
- Verwers G. J.** 1962 — « The Survey from Faras to Gezira Dabarosa », *Kush* 10, p. 19-33.
- Vitruve** *De l’Architecture. Livre iv*. Texte établi et traduit par Gros P., Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- Vlach F.** 1984 — « Meroitisch-hellenistische Plastik aus den sogenannten königlicher Bädern. Ein Arbeitsbericht », *Meroitica* 7, p. 573-576.
- Vrtal V.** 2014 a — « The palace of Queen Amanishakhéto », in Onderka P., Vrtal V. et al. (éds.) *Nubia, A land on the Crossroads of Cultures, Wad Ben Naga 2014*, Národní Museum, p. 164-177.
- 2014 b — « The Circular Building (WBN 50) », in Onderka P., Vrtal V. et al. (éds.) *Nubia, A land on the Crossroads of Cultures, Wad Ben Naga 2014*, Národní Museum, p. 152-163.
- Welsby D. A.** 1996 — *The Kingdom of Kush. The Napatan and Meroitic Empires*, Londres.
- 2000 — « The Kawa Excavation Project », *SudNub* 4, p. 5-10.
- 2001 a — *Life on the Desert Edge. Seven Thousand Years of Settlement in the Northern Dongola Reach*, 2 vols., Londres.
- 2001 b — « Excavations within the Pharaonic and Kushite Site at Kawa and its Hinterland, 2000-2001 », *SudNub* 5, p. 64-70.
- 2002 — « Kushite buildings at Kawa », *BMSAES* 1, 26-39.
- 2003 — *Survey above the Fourth Nile Cataract*, Londres.
- 2004 — « Kawa », in D. A. Welsby et J. R. Anderson (éds.) *Sudan Ancient Treasures*, Londres, p. 148-157.
- 2009 — « Houses and Pyramids at Kawa, excavations 2008-9 », *SudNub* 13, p. 72-77.
- 2010 — « Excavations at Kawa, 2009-10 », *SudNub* 14, p. 48-55.
- Wenig S.** 1992 — « Kommentar zu Török: Ambulatory Kingship and Settlement History. A Study on the Contribution of Archaeology to Meroitic History », in *Étnub* 1, p. 137-140.
- Wenig S., Wolf P.** 1998 a — « Feldarbeiten des Seminars für Sudan-Archäologie und ägyptologie der Humboldt-Universität in Musawwarat es Sufra. Erste Hauptkampagne (1995-1996) », *MittSag* 8, p. 24-37.

- 1998b** — «Feldarbeiten des Seminars für Sudan-Archäologie und ägyptologie der Humboldt-Universität in Musawwarat es Sufra. Zweite Hauptkampagne (1996)», *MittSag* 8, p. 38-49.
- 1999** — «Feldarbeiten des Seminars für Sudan-Archäologie und ägyptologie der Humboldt-Universität in Musawwarat es Sufra. Dritte Hauptkampagne (1997)», *MittSag* 9, p. 24-43.
- 2000** — «Feldarbeiten des Seminars für Sudan-Archäologie und ägyptologie der Humboldt-Universität in Musawwarat es Sufra. Vierte Hauptkampagne (1998)», *MittSag* 10, p. 28-48.
- Whitehead G. O.** **1928** — «Nagaa and Musawwarat», *SNR* 9, p. 59-67.
- Wildung D.** **1997** — (dir.) *Soudan. Royaumes sur le Nil*, institut du Monde arabe, Paris.
- 1998** — «Naga Project (Sudan)—Egyptian Museum Berlin Preliminary Report 1995-1996, Seasons 1 and 2», *ANM* 8, p. 183-190.
- 1999** — *Naga, die Stadt in der Steppe. Grabungen Des Ägyptischen Museums im Sudan*, Berlin.
- Wildung D., Kroeper K.**
- 2006** — *Naga. Royal City of Ancient Sudan*, Berlin.
- 2011** — *Königsstadt Naga: Grabungen in der Wüste des Sudan = Naga—Royal City: excavations in the desert of the Sudan*, Sonderausstellung München, Staatliches Museum Ägyptischer Kunst, Berlin, Munich.
- Wilson K.L.** **1982** — *Cities of the Delta II: Mendes. Preliminary Report on the 1979 and 1980 Seasons*, ARCE Reports 5, Malibu.
- Wolf P.** **1997** — «Recent Fieldwork at Musawwarat es-Sufra», *SudNub* 1, p. 20-29.
- 1998** — «Bericht über die Konservatorischen Arbeiten in Musawwarat es Sufra. Zweite Hauptkampagne, 1.2.-1.4.1996», *MittSag* 8, p. 10-12.
- 2001a** — «Die Untersuchungen zur Baugeschichte an der Nordseite der Zentralterrasse», *MittSag* 11, p. 16-23.
- 2001b** — «Die Höhle des Löwen. Zur Deutung der Großen Anlage von Musawwarat es Sufra», in Arnst, C.-B., Hafemann, I. & Lohwasser A. (éds.), *Begegnungen, Antike Kulturen im Niltal, Festgabe für Erika Endesfelder, Karl-Heinz Priese, Walter Friedrich Reineke, Steffen Wenig*, Leipzig, p. 473-508.
- 2002** — «Ausgrabungen in Hamadab bei Meroe», *MittSag* 13, p. 92-111.
- 2004a** — «Steps Toward the Interpretation of the Great Enclosure of Musawwarat es-Sufra», in T. Kendall (éd.) *Nubian Studies 1998*, Boston, p. 436-445.
- 2004b** — «The SARS Anglo-German Expédition at the Fourth Cataract of the Nile: the 2003/04 Season», *SudNub* 8, p. 17-26.
- 2004c** — «Hamadab—das Hauptquartier des Akinidad?», *MittSag* 15, Berlin, p. 83-97.

2004 d — «Fieldwork of the Humboldt University of Berlin at Musawwarat es Sufra 1993-2000», *Meroitica* 21, p. 47-101.

2006 — «Hamadab — Fouille d'un site urbain méroïtique, campagnes 2001-2003», *ANM* 10, p. 257-264.

Wolf S., Hof C., Onasch H.-U.

2003 — «Investigations in the so-called Royal Baths at Meroë in 1999. À Preliminary Report», *Kush* 18, p. 71-87.

2008 — «Investigations in the so-called Royal Baths at Meroë in 2000, 2004 and 2005», *Kush* 19, p. 101-116.

Wolf S., Wolf P., Onasch H.-U., Hof C., Nowotnick U.

2008 — «Meroë und Hamadab—Zwei Städte im Mittleren Niltal in den Jahrhunderten um die Zeitenwende. Bericht über die Arbeiten zwischen 1999 und 2007», *Archäologischer Anzeiger* 2008/2, Berlin, p. 157-230.

2009 — «Meroë und Hamadab—Stadtstrukturen und Lebensformen im afrikanischen Reich von Kusch. Die Arbeiten der Saison 2008 und 2009», *Archäologischer Anzeiger* 2009/2, Berlin, p. 215-262.

Woolley, C.L.

1911 — *Karanog. The Town, Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia*, vol. 5, Philadelphie.

Woolley C. L., Randall-Maciver D.

1910 — *Karanog. The Romano-Nubian Cemetery. Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia*, vol. 3 et 4, Philadelphie.

Yellin J.

2014 — «The Kushite Nature of Early Meroitic Mortuary Religion: A Pragmatic Approach to Osirian Beliefs», in *Ein Forscherleben zwischen den Welten. Zum 80. Geburtstag von Steffen Wenig. Der Antike Sudan—MittSAG Sonderheft (Festschrift Wenig)*, p. 395-404.

Yoyotte J.

2006 — «Le Portus Magnus d'Alexandrie» (avec la collaboration de F. Goddio), in *Trésors engloutis d'Égypte*, Seuil, Paris, Milan.

2010 — «Osiris dans la région d'Alexandrie», in *Le culte d'Osiris au premier millénaire av.J.-C., Actes de la table ronde internationale tenue à Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, les 8 et 9 juillet 2005*, Le Caire, p. 33-39.

Zurawski B.

2002 — «Survey and Excavations Between Old Dongola and ez-Zuma», *SudNub* 6, p. 73-85.



Les tumuli «Kerma» et le village d'Adou au bord du Nil.



l'île de Saï joyau archéologique du Soudan

Vincent Francigny *

521

* directeur de la section française
de la direction des Antiquités
du Soudan (Sfdas), directeur
de la mission archéologique
de l'île de Saï

Tout commence par une escale au ponton où il faut s'armer de patience avant de gagner l'île. On se dirige instinctivement vers la berge. On fait l'expérience de la poussière de limon qui flotte comme de la farine et vous passe par-dessus les chaussures. On regarde les eaux saumâtres, silencieuses mais puissantes du Nil. On s'interroge sur les troncs calcinés de certains palmiers dattiers et on observe alentour les signes discrets de l'activité humaine. Le bateau va et vient au rythme du souk d'Abri tout proche et des quelques véhicules fidèles qui s'y rendent chaque semaine. Quelques vieux pick-up font parfois la queue à l'entrée de la tranchée de terre qui sert d'embarcadère. À pied, on embarque sur de petits *rafas*, ces barges de métal motorisées qui ont partout remplacé les vieilles felouques à voile. L'attente s'impose et invite à regarder, voire désirer l'autre berge. La longueur du voyage, le bruit du moteur et la fatigue de la route sont encore présents dans les corps et les esprits qui ne s'accommodent que lentement de ce changement brutal vers la tranquillité.

Car pour venir à Saï, pas d'autre choix que d'avaler des centaines de kilomètres d'asphalte sur une route qui prend souvent ses distances avec le Nil, coupant les déserts tout droit comme une lame de rasoir. Le voyage se fait comme dans une bulle lancée à cent à l'heure. Les paysages et les gens y deviennent presque abstraits. On oublie facilement qu'il y a une quinzaine d'années à peine il fallait deux jours de camion pour rejoindre Saï depuis Khartoum. Le voyage était alors aussi pénible que beau, les Bedford empruntant de préférence les pistes lentes et chaotiques des villages nilotiques. On y découvrait une campagne agreste dans laquelle chaque halte était la bienvenue, même celles dues aux crevaisons, ne serait-ce que pour se dégourdir les jambes. On pouvait prendre le temps d'observer les gens qui partout s'affairaient autour de l'engin et son chauffeur, idole des enfants. Ici pour un passager, là pour une lettre, une pièce de rechange ou des nouvelles échangées en criant depuis le toit, l'inimitable klaxon aux airs de trompette résonnait dans les villages comme la sirène d'un navire de retour au port. Au ralenti, dans les vrombissements du moteur, on pouvait lire sur le visage des curieux passant leur tête à la porte des maisons de terre toute la fascination qu'exerçaient ces grands vaisseaux de métal allant et venant vers la capitale.

Aujourd'hui, on croise encore parfois un de ces pionniers, mais la gloire s'en est allée. La région tout entière est entrée dans une mue tardive vers la modernité. Mais la hâte s'y dispute souvent à la confusion, et les chantiers de construction se confondent partout avec les ruines d'un passé souvent très ancien. Le bitume fut le premier à tisser sa toile, puis vinrent les antennes relais et les lignes à haute tension qui parachèvent ces dernières années la conquête d'un territoire longtemps oublié par Khartoum.

Devant la berge déserte, on reprend naturellement des habitudes de citadin en appelant sur son portable le capitaine du ponton. On ne saurait dire s'il y avait autrefois un charme à attendre là des heures qu'une âme se manifeste, ou si embarquer une montagne de bagages sur une felouque branlante par grand vent constituait un souvenir tant soit peu remarquable. Fort heureusement pour le voyageur, le spectacle offert par l'équipage lors de la traversée n'a pas changé.

On prend toujours le même plaisir à voir le capitaine taper avec sa clef à molette sur le pont du rafiote pour donner ses ordres au machiniste. Inévitablement, ce dernier peste et ronchonne comme s'il dialoguait avec les pistons de son Lister couvert de suie. Sans doute par souci d'équité, l'un ou l'autre n'oublie jamais de lancer une volée de bois vert à l'homme de pont chargé de remonter la passerelle et de tendre les câbles de métal servant d'amarres. Depuis toujours, on paye ainsi son ticket pour Saï comme on va au théâtre. Ce faisant, on a l'étrange impression pendant les quelques minutes que dure la traversée de franchir une frontière invisible et de changer d'univers.

Depuis des millénaires, Saï trône sur le Nil Moyen, prise en étau entre une Nubie de pierre à l'est et les *barkhanes* du Sahara venant lécher les eaux du fleuve à l'ouest (photographie p. 820). Rien ne semble pouvoir altérer son avenir, de même qu'elle a su protéger mieux qu'ailleurs les pages d'une histoire singulière. Mais tous les paysages changent, même ceux qui paraissent immuables, et depuis des siècles le bras ouest du fleuve s'affaiblit. Au pic de l'étiage, on peut même le traverser en marchant avec de l'eau jusqu'au cou et bientôt, dans un temps certes géologique, Saï ne sera plus une île... Se mourant à l'occident, le contraste s'accroît avec sa côte orientale où le tumulte des eaux retentit.

Un affleurement de roches métamorphiques y fait dévier en son centre la courbe du Nil, donnant à l'île vue du ciel sa forme si particulière de Vénus hottentote assise à la façon d'une figurine sortie tout droit de la préhistoire. C'est sur ce bras que les premiers bateaux du Nil passèrent jadis, et sur ses berges qu'on bâtit les premières forteresses pour en contrôler le flux. Au cœur d'une région reliant l'Afrique à l'Égypte et la Méditerranée, Saï joua en effet un rôle majeur dans l'histoire de la Nubie, autrefois capitale régionale d'une puissante communauté Kerma, puis tête de pont de la colonisation égyptienne par les premiers pharaons de la XVIII^e dynastie. Le calme actuel de ses rives, l'atmosphère paisible de ses villages et de ses quelques champs contraste ainsi avec les puissants murs de fortification et les riches tombeaux que dégagent les archéologues, révélant un peu plus chaque année une histoire tumultueuse, sinon épique, cachée à l'abri du temps.

Un passé sans hommes

Bien avant de débarquer à Saï, on remarque depuis la route un petit gébel dont on ne se doute pas au début qu'il se trouve sur une île. Posé au milieu du désert, dans un horizon dominé par des massifs de grès à la fois grands et escarpés, il se présente sous la forme d'une modeste éminence pierreuse à gradins irréguliers au centre duquel ondule une piste rouge. Au sommet, les antennes et leurs panneaux solaires font penser aux machines abandonnées sur la Lune après la mission Apollo. En contrebas, un cirque se dessine devant lequel d'immenses rochers reposent sur des bases fragiles, prêts à dévaler à la moindre secousse. Se confondant avec la nature minérale du site, un immense tronc d'arbre pétrifié gît au sol sur une vingtaine de mètres. Situés au centre de l'île, le gébel et son arbre fossile constituent aujourd'hui la zone la moins fréquentée de Saï, car la plus distante des villages repoussés vers les berges et répartis aux quatre points cardinaux. Nul ne se doute qu'ici, il y a plus de cent millions d'années, se dressait une forêt d'arbres géants dont on retrouve un peu partout dans le désert environnant les bouts de bois échoués. L'Afrique était alors verdoyante avec l'apparition des premiers arbres dotés de feuilles. Sur sa côte est, Madagascar et l'Inde prenaient le large et un climat doux régnait sur les pôles. L'eau, présente en grande quantité, offrait des conditions de vie idéale à une faune diversifiée et une flore luxuriante. L'arbre de Saï, qui fit un jour parti de ce décor, tomba sur un sol fertile et humide, rapidement recouvert de sédiments empêchant le développement de champignons et le pourrissement, peut-être lors d'une phase d'ennoiement de la forêt. Après plusieurs milliers d'années d'un processus lent de remplacement de la matière organique par de la silice, puis des millions d'années d'enfouissement dans des conditions stables, le hasard de l'érosion l'a fait ressurgir, nous invitant en le regardant à faire un pas abyssal vers une autre planète, celle d'un passé où l'homme n'existait pas.

le Soudan

524

histoire et
civilisations

Le temps des premières communautés

Les traces des premiers hominidés dans la région nubienne sont ténues, à la fois pour des raisons de couches géologiques peu propices à leur découverte (contrairement à certains pays voisins), et parce que leur recherche n'a pas fait l'objet de grandes campagnes scientifiques, les archéologues s'étant surtout focalisés sur les vestiges plus « récents » de la vallée. Le domaine reste donc très prometteur et Saï incarne cet espoir avec un site paléolithique d'une grande richesse. C'est une nouvelle fois autour du Gébel Adou, seule éminence de l'île, qu'il faut planter le décor, même si cette fois nous sommes bien loin des paysages du Jurassique et du Crétacé évoqués avec l'arbre fossile.



L'arbre fossile (au premier plan), témoin de la forêt du Crétacé, le Gêbel Adou et, à l'horizon, le Nil.



Biface acheuléen en grès.

525

l'île de Saï

◀ À Saï, les plus anciens objets découverts avoisinent au moins les 300 000 ans et pourraient presque être qualifiés de « jeunes » par nos collègues du Tchad, du Kenya ou de l'Éthiopie. Ils sont pourtant spectaculaires dans une région où les vestiges en place de cette époque se comptent sur les doigts d'une main. Ils furent découverts au sud du gébel, dans un espace idéalement enserré par un second affleurement de grès qui protégea le site de l'érosion pendant des dizaines de milliers d'années, tandis que des sédiments continuèrent à se déposer pour sceller les niveaux anciens. Le contexte aurait été parfait si la nature même des sols qui forment aujourd'hui une sorte de cuvette n'avait pas été impropre à la conservation des matières organiques.

Jusqu'à huit niveaux d'occupation ont été identifiés, les plus anciens étant connectés à des campements situés en bordure d'une rivière. Abandonné durant une phase aride qui se caractérise par le recouvrement des dernières couches d'occupation par du sable éolien, ce site privilégié voit arriver une nouvelle communauté dont la technologie de taille de la pierre diffère de la précédente. Alors que les phases anciennes correspondent à un profil technique dit Acheuléen (reconnu pour la première fois à Saint-Acheul, près d'Amiens), le nouveau groupe est dit Sangoen (qui tient son nom de la baie de Sango sur le lac Victoria en Ouganda) et caractérise une transition qui met fin au Paléolithique inférieur sur le continent africain, il y a près de 200 000 ans. C'est dans les premiers niveaux correspondant à ce changement que les archéologues eurent la surprise de découvrir l'une des plus anciennes attestations connues au monde d'utilisation par l'homme de pigments naturels (oxydes de fer rouge et jaune, manganèse de couleur noire), ainsi que d'outils de broyage. Nous entrons ici dans l'ère de l'homme moderne et de son expansion progressive depuis l'Afrique vers l'Eurasie. Les éléments fauniques connus dans la région renvoient alors à un environnement de savane arborée dans laquelle cohabitent les ancêtres de bon nombre d'animaux connus aujourd'hui en Afrique: crocodile, gazelle, rhinocéros, éléphant...

À la conquête du Nil

Pour comprendre la révolution qu'ont connue la région et ses populations à la fin du Paléolithique, il faut avant tout prendre conscience qu'elle s'inscrit dans un changement global d'environnement engendré par un grand bouleversement d'ordre climatique. Il y a environ 10 000 ans, la zone saharienne située à l'ouest d'un Nil sauvage impropre à l'arrivée massive de groupes humains, offre en effet un environnement riche en ressources, doté d'une faune et d'une flore diversifiées. Au fil des millénaires cependant, les populations

vivant dans cette région assistent à un nouveau phénomène de désertification qui les poussera définitivement vers la vallée dont le fleuve assagi commence enfin à offrir les conditions d'une implantation durable.

Cette transition est attestée à Saï par la présence de plusieurs sites préhistoriques à la surface desquels on a découvert de la céramique appartenant à une culture dite « Khartoum Variant » (7 600 à 4 800 avant notre ère), celle de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs semi-nomades. Elle témoigne de l'émergence d'une technologie nouvelle, la céramique, qui deviendra le grand marqueur de la préhistoire récente et de l'histoire antique pour les archéologues, permettant à la fois d'identifier une culture, de la dater et de la replacer dans un schéma d'évolution complexe des sociétés.

La raréfaction progressive des ressources disponibles a d'abord pour conséquence d'obliger les populations à s'émanciper de la nature en la contrôlant chaque jour un peu plus. Cette maîtrise accrue des stocks de nourriture se fait via la domestication d'espèces animales locales, puis par le développement d'une forme sommaire d'agriculture. Ces changements affectent profondément le mode de vie et la structure des premières sociétés du Nil, dont l'habitat et l'outillage évoluent rapidement.

Vers 5 000 avant notre ère, on entre ainsi dans le stade final de cette révolution avec ce que l'on appelle couramment la période du Néolithique. Caractérisée par une augmentation de la production de ressources, elle se manifeste à Saï par la multiplication des sites d'habitat désignant une constante augmentation de la population. Cette conquête achevée des terres proches du fleuve invite à ne plus se déplacer. Elle jette aussi les bases d'une société hautement hiérarchisée, pour qui la défense d'un territoire va rapidement devenir l'enjeu capital.

Alors que plus au sud, dans la région du bassin de Kerma, on a conservé de nombreux sites funéraires néolithiques, à Saï et dans ses environs, seuls les sites d'habitat semblent avoir survécu. Bien que souvent spectaculaires aux yeux des préhistoriens, ces sites qui couvrent des pans entiers de l'île sont difficiles à lire pour les non-initiés. À même la surface ou sous quelques centimètres de sédiment, ils se caractérisent par des épandages de matériel lithique typiques des lieux de taille de la pierre, des éminences de terre rougie indiquant les restes de foyers millénaires, et des trous de poteaux dont les alignements dessinent les plans des huttes et des palissades marquant les habitats.

De cette époque, on croise à Saï les vestiges de la culture Abkienne à laquelle succèdent les populations Pré-Kerma (voir photographie des silos, p. 528). Ces appellations spécifiques à l'histoire du Soudan ancien correspondent à des sociétés déjà très avancées sur le plan technique et dont le rayonnement culturel est homogène à l'échelle d'un large territoire.



le Soudan

Silos Pré-Kerma.

528

histoire et
civilisations



Tumuli Kerma (voir également p. 76 sq. et 520).

- ◀ Cela implique des formes d'échange et de communication bien établies sur le long terme qui ont favorisé plus tard la naissance d'un centre névralgique dominant, celui de la première capitale du Soudan : Kerma.

Les princes de Kerma

Dans la seconde moitié du troisième millénaire avant notre ère, la fédération du territoire de la vallée nubienne autour d'un roi et d'une capitale, Kerma, voit naître le premier royaume du Soudan ancien. Cette montée en puissance, qui ressemble à ce qui s'est passé en Égypte quelques siècles plus tôt, propulse la question du territoire nubien et de sa défense sur la scène internationale. Entre Kerma et la frontière égyptienne, les populations dites du Groupe C installées en Basse Nubie jouent les intermédiaires, d'autant qu'elles sont également présentes au sein de la capitale. Dès le début du deuxième millénaire cependant, la tension monte entre l'Égypte et le désormais puissant royaume de Koush (nom donné à Kerma par les Égyptiens) et une série de forteresses vient s'implanter autour de la frontière, au niveau de la deuxième cataracte du Nil. Saï, naturellement protégée par les eaux du fleuve, est alors la plus grande cité du nord du royaume de Kerma. Sa puissance est telle que, dans les textes anciens, ses chefs sont appelés les « princes de Saï ».

Sur place, ce changement d'échelle n'est pas encore attesté dans l'habitat, probablement recouvert par les ruines de la ville égyptienne, mais il se lit de façon spectaculaire sur le site de la grande nécropole située au centre de l'île. Sur plusieurs hectares on peut y traverser un millénaire d'enterrement, avec toutes les évolutions majeures suivies par la religion et le culte funéraire. Avec plus de 3 000 sépultures, le cimetière Kerma de Saï est le deuxième plus grand du royaume après celui de la capitale. C'est d'ailleurs ici qu'on y reconnut pour la première fois dans les années soixante-dix les grandes phases d'évolution culturelle du royaume. Ressemblant à un champ lunaire, on y progresse d'est en ouest vers la période du Kerma classique qui culmine avec des tumuli de près de 40 mètres de diamètre. Ces derniers surprennent par leurs matériaux : une accumulation de plusieurs tonnes de petits galets jaunes patiemment sélectionnés à la main, cerclée de dalles de schiste noir offrant un contraste aussi beau que saisissant.

- ▶ Tout comme dans la fouille des tombes de la capitale, le mobilier sorti du cimetière de Saï impressionne par la qualité de sa céramique et la très bonne conservation des éléments en matériaux périssables. Plus impressionnante encore, la découverte effectuée à la fin des années quatre-vingt-dix derrière une maison du village d'Adou, d'une nécropole entièrement



le Soudan

La ville de la XVIII^e dynastie avec (au centre) le temple en pierre de Thoutmosis III.

530

histoire et
civilisations



Vase du Nouvel Empire.

- ◀ dédiée à l'enterrement de fœtus et de nouveau-nés. De ce peuple qu'on disait autrefois barbare en raison des sacrifices humains accompagnant certains défunts vers l'au-delà, se dégage ainsi la vision touchante d'une population ayant voulu assurer à chacun de ses individus, fut-il très jeune, un enterrement digne. Il fut même démontré à Saï que ces enfants reposaient parfois sur une version miniaturisée du lit funéraire, accompagné d'un mobilier céramique aux dimensions réduites.

Conquête égyptienne

L'importance de Saï au sein du royaume de Kerma nous est rappelée par la façon avec laquelle les armées égyptiennes se sont évertuées à conquérir très tôt ce bastion, et à le transformer en tête de pont stratégique pour envahir la Nubie. Cette volonté d'asservir le rival « koushite » se double chez les Égyptiens d'un esprit de revanche face à un royaume qui n'a cessé de grignoter leur territoire au sud, profitant de l'affaiblissement général du pays dont le nord avait été envahi un temps par les Hyksôs.

De l'époque de cette conquête, Saï a conservé des vestiges monumentaux dont les plus connus sont la ville fortifiée égyptienne et les tombes des administrateurs égyptiens présents sur place pour gouverner cette base avancée. Aujourd'hui, la ville se présente sous la forme de collines de tessons surplombant la falaise de grès au nord-est de l'île. Cette accumulation exceptionnelle s'explique par le fait que durant des siècles les bâtiments en briques crues construits sur la ville ont été en partie détruits par l'érosion, ne laissant au sol que des éléments d'architecture et les objets aux matériaux solides.

Dans sa partie sud — les montagnes de poteries et les sédiments ayant été retirés durant les premières fouilles entreprises sur place dans les années cinquante — le site offre aux visiteurs la possibilité de se promener directement dans les rues d'un établissement égyptien vieux de plus de 3 000 ans. Rien ou presque ne manque : les murs s'élèvent parfois sur plusieurs mètres, les seuils et les montants indiquent la présence des entrées et des portes, les bases circulaires en pierre désignent la présence de colonnes soutenant les toits, tandis que des centaines de blocs décorés parsemant les ruines nous disent l'extrême longévité du site depuis l'Antiquité jusqu'à la fin de la période médiévale.

Relais portuaire, sans doute encore modeste au début de la XVIII^e dynastie, le site évolue sous l'impulsion du pharaon Thoutmosis III en une ville fortifiée d'envergure dotée d'un temple, construit en pierre et dédié à Amon, dont une partie des fondations est encore visible de nos jours. Les bâtiments quadrangulaires de la ville se succèdent dans un plan

d'une grande rigueur où alternent voies étroites de circulation, magasins de stockage, bâtiments usuels et résidences officielles. Ainsi dotée, l'île devient même pour un temps le chef-lieu administratif de la région et demeure sur plusieurs siècles une plateforme incontournable du dispositif égyptien économique et militaire en Nubie.

Sur le plan funéraire, les tombes civiles restent peu documentées, alors que celles des élites ont fait l'objet de nombreuses campagnes de fouilles. Bien que très arasées, les monuments funéraires s'y présentent selon le plan classique d'une cour ouverte donnant accès à une chapelle, probablement voûtée, elle-même adossée à un monument pyramidal en brique crue (voir photographies p.108). C'est dans la chapelle qu'on trouve le puits vertical qui descend à plus de six mètres de profondeur à travers l'affleurement de grès. Fermée par une ou plusieurs dalles de schiste qu'il fallait déplacer à chaque enterrement, cette entrée débouche sur un caveau collectif, taillé dans la masse et comportant souvent plusieurs chambres mortuaires. Des enterrements pratiqués sur place, il reste généralement une partie des corps dérangés par les pilleurs et quelques vestiges du riche mobilier qui les accompagnait : incrustations appartenant aux cercueils ou aux masques funéraires, bijoux, ouchebtis, scarabées de cœur, objets votifs divers et vaisselle décorée (photographie p. 530).

Bien que les sources écrites diminuent pour cette époque et que les vestiges archéologiques ne couvrent plus l'intégralité de la chronologie royale, on sait que la ville continue d'être administrée au nom de l'Égypte au moins jusque sous le règne de Ramsès IX à la fin du XII^e siècle avant notre ère. Les batailles de pouvoir qui interviennent ensuite dans la région entre un souverain affaibli dans sa lointaine capitale et des vice-rois de Nubie dissidents ou peu impliqués sur le terrain ont sans doute considérablement contribué à la remise en cause de la légitimité de certaines élites dans les villes nubiennes et favorisé la dégradation de l'appareil administratif et économique mis en place dans la colonie.

Avant l'émergence d'une nouvelle royauté nubienne dans la région du Gêbel Barkal au IX^e siècle avant notre ère, les indices sont donc minces pour comprendre comment Saï traversa cette transition. Du mobilier céramique est présent en surface des zones non fouillées de la ville, des inhumations tardives continuent de remplir les anciens caveaux égyptiens, mais nos connaissances limitées pour analyser un matériel archéologique encore peu connu ne suffisent pas à définir un scénario précis pour cette période troublée. Seules les recherches à venir permettront d'éclaircir la situation et comprendre comment Saï fut ensuite intégrée au réseau des villes de province d'un royaume désormais centré sur sa nouvelle capitale Napata.



Uchebtis de la XVIII^e dynastie.



La renaissance de Koush

◀ Anéantis par la conquête, le puissant royaume de Kerma et sa fédération de peuples opposés aux Égyptiens voient s'évanouir pendant près de cinq siècles tout espoir de souveraineté sur le territoire nubien. Ce n'est qu'au tout début du premier millénaire avant notre ère que les choses évoluent et qu'un pouvoir autochtone et centralisateur émerge dans la région en aval de la quatrième cataracte du Nil. Si les sanctuaires, les tombes et les bâtiments officiels ont livré autour de Napata de nombreuses sources d'information sur la royauté et ses acteurs, les premiers siècles d'existence de ce nouvel état en Nubie sont encore très peu documentés en province. Sur plusieurs sites, l'archéologie funéraire nous renseigne sur les changements dans les rituels d'enterrement et dans la culture matérielle, mais les fouilles d'habitats et les inscriptions étant rares, depuis des décennies les progrès sur le plan historique restent mesurés.

En ce sens, Saï offre peut-être une des dernières chances de pouvoir fouiller des niveaux napatéens sur une ville du nord, proche de la frontière égyptienne. Les deux tiers de la surface du site n'ayant pas été fouillés, on attend en effet dans les niveaux supérieurs les restes des habitats correspondant aux phases ayant succédé à la ville égyptienne. Quand bien même les murs et les sols ne seraient pas conservés, il est probable qu'un important mobilier mélangé à celui des autres périodes demeure dans ces niveaux de surface, permettant à minima d'effectuer un phasage chronologique et des comparaisons techniques par rapport aux productions régionales datant de la même époque.

Les tombes, elles, sont un peu mieux connues et deux sites, en particulier, ont fait l'objet de recherches. Le premier est celui des tombes élitaires égyptiennes avec leurs profonds puits d'accès et leurs multiples chambres funéraires dans lesquelles on compte jusqu'à dix-sept enterrements postérieurs à la période du Nouvel Empire, sans qu'il soit possible de dire pour le moment s'il s'agit de simples réutilisations opportunistes ou de témoins d'une réelle continuité familiale. Le second site est une petite nécropole située à quelques centaines de mètres au sud-ouest de la ville. Dédiée à des individus d'un statut malgré tout assez élevé — en témoignant les très belles séries de vases et les parures retrouvées sur les morts —, elle n'a fait l'objet que d'une fouille succincte se limitant à quelques tombes. La proximité d'un immense champ tumulaire datant de la période préchrétienne ne permet pas d'en cerner les extensions au sol ni d'estimer le nombre de personnes inhumées sur place. C'est là un frein majeur à notre compréhension de l'emprise napatéenne à Saï, tous les indices dont nous disposons actuellement indiquant plutôt une implantation modeste sur le plan humain et sans grande envergure au niveau architectural.

◀ Linceul

méroïtique :

divinité à tête de crocodile (Sobek?) portant le vase *hs*. Cette représentation est la seule attestée pour la période méroïtique.

Vue aérienne

de la nécropole

méroïtique :

voir p. 469.

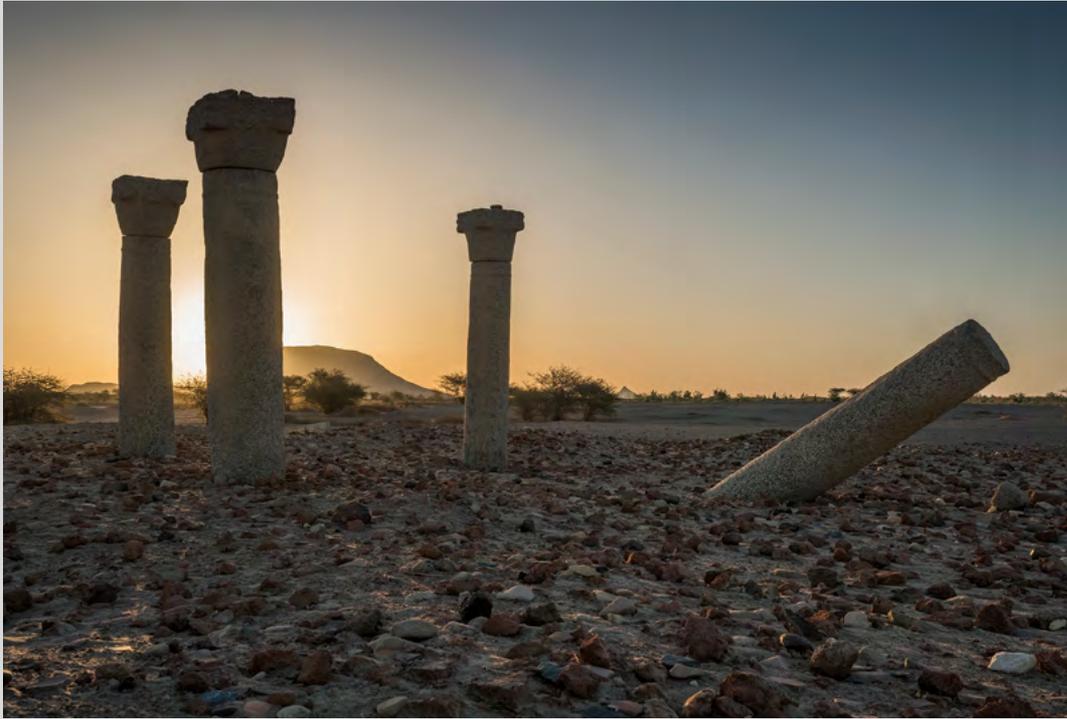
Pour la deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère et les premiers siècles qui suivirent, notre vision des lieux est nettement plus favorable. Nous entrons ici dans la phase méroïtique de la période kouchite, avec un royaume dont la capitale s'est déplacée dans la région plus au sud du Boutana, et qui s'ouvre aux influences de l'hellénisme véhiculé par les conquêtes grecque puis romaine du voisin égyptien.

Sur le plan de l'habitat, le constat est proche de celui rendu pour la période napatéenne, à la différence que des structures méroïtiques en briques crues ont été identifiées dans les zones anciennement dégagées dans les années cinquante. Ce sont, une fois de plus, les implantations funéraires qui donnent le « la » et nous renseignent sur la dynamique de peuplement de Saï durant la période méroïtique. Cinq nécropoles ont à ce jour été découvertes et sondées, dont l'une contiendrait au moins plusieurs centaines de tombes. La concentration de quatre de ces nécropoles à proximité du site de la ville renvoie l'image d'une île en pleine expansion qui retrouve sans doute un rôle stratégique dans le contrôle du trafic fluvial.

L'importance de Saï dans le royaume de Méroé se confirme grâce à l'identification il y a quelques années d'une série de blocs de grès décorés qui appartiennent à un temple du 1^{er} siècle de notre ère dont les inscriptions ont livré les noms du roi Natakamani, de la Candace Amanitoré et du prince Arakakhataror. On suit également, via les inscriptions funéraires, le parcours et les illustres parentés des élites de l'époque. Les coutumes d'enterrements montrent que ces dernières adoptaient volontiers les modèles royaux en reproduisant à plus petite échelle des pyramides pour marquer l'emplacement de leurs tombeaux (voir photographie p.469). Le riche mobilier d'accompagnement fait aussi état de l'influence culturelle de l'Égypte romaine voisine (Lincaul, p. 534). Les importations d'objets et de produits (vin et huiles parfumées par exemple) atteignent des proportions plus importantes que dans le sud du royaume et témoignent du dynamisme des échanges en temps de paix.

Du paganisme au christianisme

L'effondrement du royaume de Méroé au milieu du 4^e siècle ne semble pas altérer l'élan démographique de l'île, mais se traduit plutôt par des changements radicaux sur le plan culturel. Pendant deux siècles, le centre du pouvoir régional se concentre plus au nord en Basse-Nubie, comme en témoignent les cimetières royaux de Ballaña et Qustul. Le tumulus redevient le marqueur privilégié de la tombe, comme il l'avait toujours été dans la région depuis la préhistoire, hormis durant l'aparté napato-méroïtique. À Saï, cela se traduit de façon spectaculaire par le développement de gigantesques espaces funéraires couverts de tertres qui donnent au paysage



Les quatre colonnes de l'église de Saï.



La forteresse ottomane (voir également p. 425 sq.).

◀ une allure lunaire. Comme pour les autres niveaux tardifs de la ville, aucune fouille n'a pour le moment mis en évidence des structures d'habitat datant de cette époque, malgré un matériel abondant en surface.

En comparaison avec les autres sites post-méroïtiques à proximité, Saï semble de très loin être le chef-lieu de la région au sortir de l'Antiquité. Cette impression se vérifie sans doute dans le rôle qu'on lui attribue dès le début de la christianisation, au milieu du VI^e siècle, puisqu'elle devient le siège d'un évêché. Bien que les recherches dans ce domaine n'ont fait qu'effleurer le potentiel de l'île, on comprend que son pourtour est couvert de sites datant de l'époque chrétienne, avec en particulier un grand centre de production de céramique fonctionnant en symbiose avec un site de la rive est.

Des blocs décorés retrouvés sur la ville témoignent du raffinement des bâtiments qui s'y dressaient, et des colonnes en granite gisant sur le sol ne sont pas sans rappeler les cathédrales de Faras ou d'Old Dongola. Au nord de l'île, à quelques centaines de mètres seulement du débarcadère, une église et ses dépendances attendent toujours d'être fouillées. Quatre colonnes s'y dressent encore depuis la fin de la période médiévale, trônant au centre d'un monticule de briques rouges cachant des restes d'enduits peints.

Des tombes, souvent plus discrètes à l'époque que durant l'Antiquité, ont été repérées et fouillées à de nombreuses occasions partout sur l'île. Mais un cas particulier retient l'attention, celui des tombes d'adultes installées autour de la nécropole d'élite méroïtique. Évitant soigneusement les monuments, indiquant au passage que ces derniers étaient toujours visibles au début de la période médiévale, les sépultures chrétiennes entourent littéralement les tombes méroïtiques tandis que les enterrements d'enfants sont déposés avec délicatesse dans les puits d'accès aux tombes méroïtiques, comme si on voulait les placer sous la protection d'ancêtres lointains. Le mobilier funéraire est alors absent, reflétant un dogme nouveau basé sur la sobriété et le dépouillement. Les corps se trouvent ainsi enroulés dans de simples linceuls auxquels on adjoint parfois une petite croix de métal.

Les Ottomans

Avec la chute de la capitale du royaume de Makouria, et malgré le repli des rois chrétiens en Basse Nubie, il est vraisemblable que Saï se trouve dès la fin du XIV^e siècle entre les mains de tribus arabisées. L'archéologie pour cette période est pour le moins inexistante sur l'île et tout ou presque reste à faire pour reconnaître et interpréter les éventuels vestiges présents sur place.

Avec l'arrivée des Ottomans au ^{xvi}^e siècle, un pouvoir militaire fort s'installe dans la moitié nord de la Nubie. Il fait face à la menace croissante du royaume Fung qui ne cesse de s'étendre vers le nord et ordonne, par mesure de sécurité, la construction d'un réseau de forteresses et de tours de guet jusqu'à la troisième cataracte. Saï reprend alors son rôle stratégique maintes fois joué de par le passé, en accueillant une puissante fortification érigée sur les ruines de la ville antique, au sommet de la falaise de grès qui domine le Nil (voir photographies p. 537 et 425 sq.).

Importante en raison de sa localisation au sud du territoire ottoman, la forteresse de Saï a accueilli à certains moments de son histoire une garnison qui dépassait les 500 hommes. Qalat Sai, comme on la désignait alors, était construite en briques crues et de fait était plus vulnérable que sa voisine du nord Qasr Ibrim. On la dota en conséquence d'importantes tours pour l'artillerie à ses angles et d'une barbacane extérieure. Ses murailles abritaient les quartiers dédiés aux troupes et à leurs familles, ainsi qu'une importante mosquée dont le mur oriental et son mihrab sont encore visibles aujourd'hui.

Pendant plusieurs siècles, Saï fait donc partie intégrante du paysage et de l'économie d'une Égypte passée sous contrôle turc, sans pour autant se faire le théâtre d'une acculturation des populations au niveau des modes de vie ou de la langue. Il en est ainsi jusqu'à l'invasion française du territoire égyptien en 1798, quelques années avant que Méhémet Ali, qui gouverne l'Égypte en quasi-indépendance au sein de l'Empire ottoman, ne lance ses armées à la reconquête du nord de la Nubie, avec pour dessein, cette fois, de soumettre le Soudan tout entier.

En évoquant à travers ces quelques pages l'étonnant destin de cette petite île accrochée au Nil, on ne peut qu'être étourdi par la profondeur historique des lieux. Enjeu stratégique durant des milliers d'années, elle a vécu au rythme des guerres, des alliances et des bouleversements culturels et religieux qui ont façonné l'histoire de la Nubie. Dans un pays où la capitale elle-même fait figure de nouveau-né, Saï semble jouer ce rôle d'une mémoire immuable, aussi précieuse que difficile à conquérir ■

le Soudan de 1820 à nos jours

Bernard François *

* chef de coopération à la délégation
de l'Union européenne au Soudan
de 2009 à 2012.

1 le «Soudan oriental»

au début du XIX^e siècle 544

Le Soudan, «pays des Noirs» 547

La Nubie 548

Évolution et interactions 549

2 la création du Soudan moderne

Turkiyya 1820-1885 551

La conquête initiale 544

L'administration turco-égyptienne
et l'entrée du Soudan dans le monde moderne 558

L'extension du Soudan turco-égyptien vers la mer Rouge,
le port de Souakin 568

L'extension vers le sud 573

Le développement de Khartoum 580

Les *qubbas* d'Abbas avenue à Khartoum, vestiges de la *Turkiyya* 585

La vie quotidienne à Khartoum avant la *Mahdiyya* 586

La lutte contre l'esclavage: Baker et Gordon 544

3 la période mahdiste

Mahdiyya 1885-1898 612

Les débuts du mahdisme 613

Les confréries au Soudan au temps du Mahdi 614

La vie à Khartoum sous la *Mahdiyya*,
témoignage des prisonniers européens 620

Affaiblissement du régime mahdiste 624

Le Soudan excite la convoitise des puissances occidentales 624

La fin du khalifa 629

4 le royaume du Darfour 633

5 le condominium anglo-égyptien

1899-1955 638

L'accord anglo-égyptien de 1899 639

L'administration directe des premières années
du condominium (1899-1924) 641

La période de l'« indirect rule » (1924-1944)	654
Les prémisses de l'indépendance (1944-1956)	657
Développement économique sous le condominium	662
Développement du tourisme	673
Le condominium au quotidien, impressions des voyageurs	681
Babikir Badri : un visionnaire	721
6 le Soudan indépendant	723
Le régime militaire du général Abboud (1958-1964)	724
Retour à la démocratie (1964-1969), le combat des chefs	726
Les années Nimeiry (1969-1985)	727
Mahmoud Mohamed Taha	728
Deuxième retour à la démocratie (1985-1989)	730
Les années el-Bechir (1989-2019)	731
La transition démocratique	733
7 le Soudan du Sud, cinq ans après l'indépendance	734
Le conflit entre le Soudan et le Soudan du Sud (mai 2011-avril 2013)	735
Les luttes de pouvoir et la guerre civile depuis juillet 2013	738
Une situation économique et humanitaire catastrophique	743
bibliographie	746
bibliographie générale	747
<i>Turkiyya</i>	747
<i>Mahdiyya</i>	749
condominium anglo-égyptien	749
indépendance	751

Dans la rédaction de cette partie, un mélange de sources anglaises, européennes, arabes, mais aussi égyptiennes a été utilisé à dessein — avec un intérêt particulier pour les récits des voyageurs qui ont pu décrire ce que les sources officielles ne contiennent pas : les aspects de la vie quotidienne... et des opinions qui n'appartiennent qu'à leurs auteurs et qu'il faut resituer dans leur contexte historique.

1

**le « Soudan oriental »
au début du XIX^e siècle**

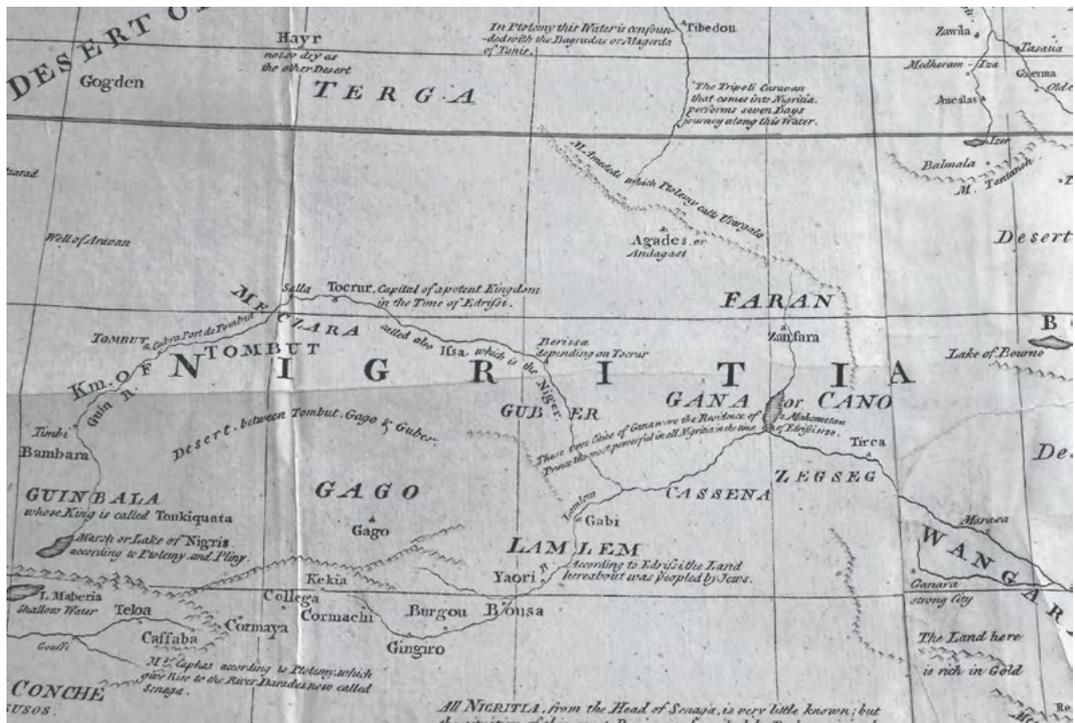
À l'aube du XIX^e siècle, le Soudan va progressivement émerger dans sa configuration actuelle, à partir de la conquête lancée par le vice-roi d'Égypte, Méhémet Ali¹, et poursuivie par ses descendants.

La vaste étendue de territoire qui va constituer le Soudan contemporain (2 505 810 km² avant la partition du Soudan du Sud, le 9 juillet 2011) se compose, à cette époque, de plusieurs royaumes qui occupent un espace délimité par la Nubie égyptienne au nord, la mer Rouge et l'Abyssinie à l'est et le royaume du Ouaddaï à l'ouest. Au sud, sur les cartes du XVIII^e siècle figure une zone appelée Éthiopie (du grec *brûlé par le soleil*), qui correspond au Soudan dans sa première acception : *Dar-es-Sudan* — expression arabe signifiant « le pays des Noirs », traduit en langage savant par *Nigritie*, comme sur ces cartes de la fin du XVIII^e siècle.



Carte d'Anville (1750) modifiée par Bolton (1778). Voir p. 555, note 3.

1 Méhémet Ali naît en 1769 à Kavala dans l'actuelle Grèce, à l'époque partie de l'Empire ottoman, d'un père turc. Remarqué pour sa bravoure lors de la guerre contre les Français, il est nommé général en 1801. Il va chercher à conquérir le pouvoir en s'appuyant sur la population du Caire, contre la Porte, contre les Anglais, contre la soldatesque albanaise et contre les Mamelouks qu'il massacre dans un traquenard en 1811. Sa dynastie gouvernera l'Égypte jusqu'à l'abolition de la monarchie en 1953.



Le Soudan

546

de 1820
à nos jours



Détail « Nigritie » de la carte d'Anville (1750), modifiée par Bolton (1778).

Carte de R. Bonne (1780) utilisant le « méridien de l'Île-de-Fer ».

Le Soudan, « pays des Noirs »

- ◀ La dénomination de Soudan, dans sa signification première, perdure jusqu'au milieu du xx^e siècle où l'on continue à parler du Soudan français, du Soudan oriental ou anglais... Le Sud du pays correspond à une zone mal connue, malaisée d'accès, même si on sait que des populations noires y constituent des royaumes plus ou moins structurés et plus ou moins importants, découverts, tout au long du xix^e siècle, par les trafiquants à la recherche d'ivoire et d'esclaves et par les explorateurs dans leur quête des sources du Nil Blanc.

En 1834, le géographe Adriano Balbi¹ décrit ces royaumes comme suit :

- « Le **Donga**, encore tout à fait inconnu et habité par des Noirs; on suppose alors que c'est dans ce pays élevé que le véritable Nil ou Bahr el-Abiad² prend sa source, probablement dans les lacs mentionnés par Ptolémée et les auteurs arabes;
- Le **pays des Chelouks** (ou Schilouks), le long du Bahr el-Abiad. Ce puissant peuple noir, qui a la réputation d'être anthropophage, et qui empoisonne ses armes, est le même qui, au xvi^e siècle, a envahi et soumis le royaume de Sennar;
- Le **Denka**, le long de la rive droite du Bahr el-Abiad, habité par un autre peuple nègre idolâtre, redoutable à ses voisins (les Dinkas);
- D'**autres royaumes**, tels le Bertat et le Cheibon, surtout connus pour leur production d'or, le Fertit, important par ses mines de cuivre... »

Le même géographe classe dans la Nigritie des royaumes plus importants tels :

- « Le royaume du **Kordofan**, un assemblage de plusieurs oasis séparées par de vastes déserts du Darfour et du Bahr el-Abiad. La plus grande partie de la population se compose de "nègres assez civilisés" (*sic*) qui se livrent à l'agriculture; le reste est formé de Dongolais (voir ci-dessous, p. 548) adonnés au commerce, et d'Arabes qui en parcourent les arides solitudes. Le Kordofan, après avoir été longtemps tributaire du royaume de Sennar, reconnaissait depuis la moitié du xviii^e siècle la suzeraineté des rois du Darfour.
- Le royaume du **Darfour**, ou pays des Four, s'étend à cette époque à l'ouest jusqu'à l'Omm-et-Timan³; il est limité à l'est par le Kordofan; au nord, il comprend entre autres les tribus Mimi et Zaghawa. La résidence

1 Adriano Balbi (1782-1848); géographe italien né à Venise.

2 Bahr el-Abiad: *le fleuve blanc*, le Nil Blanc.

3 Rivière décrite au xix^e siècle, portant actuellement le nom de Bahr Azoum, baignant la ville d'Am Timan, dans l'ancienne préfecture du Salamat, au Tchad actuel.

royale porte le nom de Fasher; le pays est divisé entre quatre gouvernorats généraux: le Nord, dont le gouverneur réside à Kobe, l'Est, le Sud et l'Ouest. Le Djebel Marrah, d'où sont descendus les maîtres du Darfour, comprend une place forte, Djelti-Bora, sous la protection des Toumourkis, interdite d'accès aux Arabes. >>

La Nubie

Balbi distingue ensuite les royaumes composant la Nubie. Les petits royaumes de Dongola, Berber, Shendi occupent la vallée du Nil, étroite bande de terre fertile entre les déserts de Nubie à l'ouest et le désert de Korosko à l'est. Des royaumes chrétiens y ont perduré jusqu'au xvi^e siècle, époque à laquelle ils deviennent musulmans; ils paient tribut au royaume du Sennar à l'heure de l'invasion turco-égyptienne.

Le Soudan

548

de 1820
à nos jours



La vallée du Nil au ix^e siècle.



La vallée du Nil vers 1700. Ces deux cartes sont tirées de Jean Sellier, *Atlas des peuples d'Afrique*, La Découverte, 2003.

Le confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu marque la frontière du royaume des Fundj dont la capitale est Sennar, et qui s'étend jusqu'aux confins abyssiniens à l'est. Son histoire est mal connue et on y retrouve des traits culturels qui rapprochent les Fundj des Chillouks (le meurtre royal), même si l'historiographie officielle du royaume revendique un fondateur blanc et musulman. On ne connaît pas l'origine couchitique¹ ou nilo-saharienne² des Fundj qui, au début du xvi^e siècle, migrent en remontant le Nil Bleu vers le nord. À la même époque, des Arabes Rufaa remontent le cours inférieur du même fleuve, et les deux groupes se seraient affrontés dès 1504. Aux xvii^e et xviii^e siècles, les Fundj sont suzerains de la Haute-Nubie jusqu'à la troisième cataracte du Nil³.

Évolution et interactions

Cette vision serait par trop statique si elle n'évoquait brièvement l'arrière-plan historique et les racines de ces royaumes, ainsi que les mouvements de population et l'évolution religieuse des peuples à l'origine du Soudan actuel et de sa diversité. Il faut mentionner également les mouvements des voyageurs, pèlerins et étudiants, qui sillonnent le Takrou⁴.

Les royaumes nubiens existants que vont rencontrer les troupes turco-égyptiennes de Méhémet Ali sont musulmans, mais ils descendent de trois royaumes chrétiens (Makuria, Nobadia et Alodia) qui ont subsisté jusqu'au xvi^e siècle, après avoir longtemps coexisté aux marges de l'Empire ottoman. Un *baqt*⁵, traité au caractère unique, régissait la coexistence pacifique entre les musulmans et le royaume chrétien de Makuria (Old Dongola), moyennant un tribut annuel comprenant quatre cents esclaves, en échange de céréales, d'huile et de chevaux et le maintien de la sécurité aux marges de l'Empire.

À titre d'exemple de ces mouvements de population, il faut citer les Fellata qui paraissent être venus de l'est, et avancèrent vers l'ouest jusqu'au Fouta; ils créèrent entre Bornou et Sénégal un vaste Empire

1 Couchitique: de Koush, un personnage de la Bible, fils de Cham et petit-fils de Noé, dont les descendants auraient habité le sud de l'Égypte et qui aurait donné son nom à l'Éthiopie.

2 Nilo-sahariens: groupe de populations utilisant une famille de langues parlées en Afrique subsaharienne, dans les régions du Haut-Nil et du Haut-Chari, dont la Nubie.

3 Troisième cataracte du Nil: située à hauteur de Kerma, au nord de Dongola.

4 Takrou: pays des convertis, ou Noirs musulmans.

5 *Baqt* (arabe): pacte, du latin *paçtum*.

dont la capitale était Sokoto (nord du Nigeria actuel). Le mythe fondateur raconte que l'ancêtre des Fellata, un certain Yakoub, natif d'Égypte, passa d'Égypte au Soudan. Le Soudan n'ayant pas d'habitants à cette époque, il épousa une femelle de caméléon; il eut une postérité nombreuse représentée aujourd'hui par la nation Fellata. On retrouve un mouvement inverse plus récent: les Fellata sont présents dans la vallée du Nil, jusqu'à l'État du Nil Bleu; 25 000 d'entre eux ont fui l'occupation militaire du Nord Nigeria et la mise en coupe réglée du pays Haoussa par les Anglais à la fin du XIX^e siècle.

Des liens économiques, intellectuels et religieux ont été tissés entre les pays d'islamisation plus récente et ceux de vieille tradition musulmane; en témoigne *Le livre du Soudan* de Cheykh Muhammad ibn Ali ibn Zayn al-Abidin qui raconte les tribulations d'un lettré tunisien entre Darfour, Kordofan et Ouaddaï, ainsi que la présence ancienne d'élèves soudanais de différentes régions à l'université al-Azhar du Caire. Il faut aussi mentionner la présence ancienne d'un quartier dit *Turku* dans la ville d'Abéché au Tchad, seconde capitale du royaume du Ouaddaï à partir du milieu du XIX^e siècle.

Les relations avec l'Europe sont ténues; l'existence de ces petits royaumes chrétiens survivant au Nord y a été ignorée, au contraire de celle de l'Éthiopie. Dans le cadre d'une tentative infructueuse de conversion de ce dernier pays au catholicisme, des jésuites portugais seront présents de façon éphémère à Souakin au début du XVII^e siècle. Louis XIV décide également en 1703 d'envoyer un ambassadeur au Négus, en la personne de M. Le Noir du Roule. Passant par l'Égypte et le Nil pour rejoindre son poste, il parvint avec une caravane chargée de présents au Sennar en août 1705. Malgré un bon accueil initial, elle y fut massacrée en totalité et pillée, par crainte que la France ne contribue à renforcer la puissance du Négus, potentiellement dangereuse pour le Sennar ■



**la création du Soudan
moderne 1820-1885**

La conquête initiale

Le Soudan intéresse Méhémet Ali, le vice-roi d'Égypte, pour quatre raisons. D'abord, il lui faut poursuivre et achever l'entreprise d'éradication des mamelouks qu'il a entreprise au Caire en 1811 et sécuriser sa frontière au sud. De petits groupes de fuyards se sont réfugiés au Soudan. Dès 1812, des émissaires ont été envoyés à la cour du royaume de Sennar pour demander l'expulsion d'un parti de Mamelouks regroupés autour de Dongola.

Le vice-roi a également besoin de fonds, et les fabuleuses mines d'or du Soudan devraient lui en procurer. Il cherche aussi à capturer les esclaves dont il a besoin, pour les transformer en soldats disciplinés. (Méhémet Ali souhaitait, depuis 1815, mettre en œuvre le *Nizam el Jedid*¹ mais il rencontrait des difficultés.)

Or et soldats devraient dès lors lui permettre de concrétiser son rêve de transformation de l'Égypte en puissance conquérante destinée, dans sa vision stratégique, à grandir sur les ruines de l'Empire ottoman dont il a perçu la décomposition. Au départ, il souhaitait conquérir les rives de la mer Rouge et l'Abyssinie chrétienne, mais il rencontra la ferme opposition de l'Empire britannique, sûr de représenter le point de vue des autres puissances européennes.

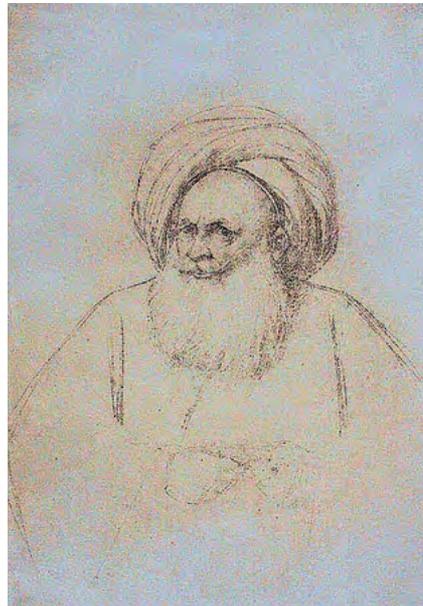
le Soudan

552

de 1820
à nos jours



Méhémet Ali en 1813.



Méhémet Ali en 1835.

¹ *Al-Nizam al-Jedid* (arabe) : la nouvelle organisation des forces armées ; Méhémet Ali souhaite réformer l'armée en s'inspirant du modèle des armées professionnelles européennes.

La Nubie égyptienne ayant été pacifiée dès 1813, les troupes de Méhémet Ali quittent Wadi Halfa dans les premiers jours d'octobre 1820. Fort de 1 600 cavaliers, de 2 100 fantassins, de 300 artilleurs servant 12 pièces et de 2 000 hommes d'intendance, ce contingent est confié à Ismaïl, le fils de Méhémet Ali. La colonne est accompagnée de plusieurs savants occidentaux, dont le minéralogiste français Frédéric Cailliaud¹ qui en a laissé une description vivante et remarquablement illustrée.

L'expédition remonte le Nil et rencontre peu de difficultés en pénétrant le Dongola, d'où elle chasse les derniers Mamelouks. Nombreux sont les potentats locaux qui offrent leur soumission : Berber, Shendi... Seuls les Arabes Chaykyés résistent avec panache, mais sans succès, à deux reprises, dans des combats en décembre 1820. Au départ, les Chaykyés avaient accepté de se soumettre au pacha d'Égypte et de lui payer un tribut, mais Ismaïl exigea la remise des armes et des chevaux, provoquant la rupture des négociations ; l'armée massacra sans merci ceux qui tombèrent entre ses mains et dont les oreilles furent coupées, chaque paire étant payée 25 piastres turques par Ismaïl. Recevant plusieurs sacs de ces paires d'oreilles envoyées par son fils, Méhémet Ali s'empresse de le mettre en garde contre une telle conduite : « J'ai bien reçu votre lettre en même temps que les oreilles des Chaykyés. Eh bien, cher fils, aucun gouvernement n'ignore cependant que c'est par la justice seule qu'on peut s'attacher les cœurs des populations [...] Il eût été préférable que vous eussiez cherché à gagner la population des Chaykyés par les ménagements et par la douceur [...]. » Ismaïl finit par former avec les Chaykyés un corps de cavalerie auxiliaire qui accompagne l'armée égyptienne dans le Sennar ; à partir de cette époque, les Chaykyés deviennent les fidèles serviteurs du gouvernement égyptien au Soudan.

L'armée s'approche du royaume des Fundj au niveau de la ville d'Halfaya. Cailliaud raconte : « Depuis quelques jours, le *melik*² de la province d'Halfaya avait fait annoncer à Ismaïl qu'il se rangeait sous son obéissance ; il fut dès lors fait défense, sous les peines les plus rigoureuses, de faire le moindre tort aux habitants.

¹ Frédéric Cailliaud : scientifique français (1787-1869) ; originaire de Nantes, il se forme en minéralogie et en géologie. Il va effectuer deux voyages en Égypte, le premier de 1815 à 1819, le second de 1819 à 1822, où il explorera le désert égyptien, puis il découvre les pyramides de Méroé.

² *Melik* ou *mek* : chef.

Le 22 mai 1821, [...] quelques soldats s'amusèrent à mettre le feu à un village abandonné. L'incendie se propagea promptement à un autre qui était voisin et qui devint aussi la proie des flammes, à la vue des habitants éplorés qui poussaient des cris de désespoir. Cette atrocité gratuite demeura impunie, le pacha n'ayant pu découvrir les coupables.

La ville d'Halfaya, presque déserte, était bien moins considérable que celle de Shendi ; beaucoup d'habitants avaient pris la fuite ; les autres avaient caché leurs provisions, et, avec une feinte bonhomie, se disaient affligés d'une disette extrême. La politique d'Ismaïl étant de s'introduire dans le pays comme un libérateur, qui venait de mettre fin à l'oppression des Chaykyés ; les égards avec lesquels il traitait les chefs de province, à qui il donnait des vêtements d'honneur et des armes ; le soin qu'il avait de ne frapper d'autres contributions que celles qui étaient indispensables pour la subsistance de ses troupes ; toutes ces considérations avaient fait croire à ces peuples que l'armée turque ne tarderait pas à rétrograder, si elle ne périssait pas entièrement dans le Sennar.

La population de Halfaya peut être estimée à trois ou quatre mille âmes ; elle était de huit ou neuf mille âmes avant les invasions des Chaykyés. Les maisons, par groupes épars, sont entourées de grands enclos ; ce qui fait qu'au total la ville occupe un emplacement qui n'a pas moins d'une lieue et demie de circonférence. Elle n'est coupée par aucune rue régulière. Les habitations, construites en argile, sont basses ; deux ou trois seulement sont élevées d'un étage ; ce sont celles des notables du lieu ; elles sont surmontées de terrasses construites aussi en argile ; des gouttières en troncs de dattier creusés servent à l'écoulement des eaux pluviales. Le pays, autrefois tributaire du Sennar, s'était rendu indépendant depuis cinquante ans environ.

Le 27 mai 1821, l'armée se mit en marche. Nous n'étions plus qu'à quelques heures de l'embouchure du fleuve Blanc : ce jour fut pour moi un des plus beaux de mon voyage. La route suit le bord du fleuve ; il n'y a plus de terres cultivées : à l'ouest, le sol, plus élevé, était couvert de bois touffus d'acacias ; les guides de l'armée me dirent qu'on y trouvait des girafes ; [...]. L'hippopotame est commun dans cette partie du Nil. Après deux heures de marche, nous vîmes [...] l'île de Touti, de moyenne étendue au confluent du Bahr el-Azraq avec le Nil. L'armée campa sur le bord de ce dernier fleuve, en un lieu nommé Omdourmân [...]. Ici commence le royaume de Sennar. On m'apprit qu'il y avait, sur l'île de Touti, des ruines chrétiennes que je pus aller visiter.

Nos guides me dirent que le fleuve Blanc s'élargit vers le sud et que cette branche est reconnue par les indigènes pour être plus considérable et plus étendue que l'Azraq¹. Plus tard, l'expédition du prince ayant poussé jusqu'à Dinka², je pus m'assurer de ce fait; telle était aussi l'opinion des auteurs anciens. On peut donc regarder aujourd'hui comme certain que les sources vues par Bruce en Abyssinie, et qu'il a prises pour les sources du Nil sont, en dernier résultat, celles du fleuve Bleu. En effet, selon les renseignements nombreux que j'ai obtenus sur le cours du fleuve Blanc, tous d'accord avec certaines des cartes des anciens et même avec celle de d'Anville³, il n'est pas douteux que son cours s'étend dans l'ouest, et non dans l'est comme Bruce l'a indiqué pour donner plus de vraisemblance à son assertion erronée. Le vrai Nil est le fleuve Blanc, dont le cours, très étendu, prend, suivant toute probabilité, son origine dans les montagnes de la Lune.

Ici, rebutés par des marches forcées et par les mauvais traitements des soldats, beaucoup de domestiques désertèrent; les nègres surtout, qui se rapprochaient de leur pays, le Kordofan et le Djebel-Nouba. Pour mon compte, je perdis un noir que j'avais acheté à Berber pour le prix modique de 75 francs; entraîné par ses camarades, il déserta.

Le 28 mai, dès que le pacha eut ordonné de traverser le fleuve Blanc pour se porter sur la presqu'île du Sennar, ce fleuve fut en un instant couvert de troupes. L'espoir de combattre bientôt, qu'on avait eu soin d'entretenir parmi les combattants; la perspective du pillage et d'un riche butin; la certitude de lutter avec avantage contre un ennemi qui n'aurait à opposer à leurs armes à feu que des lances et des sabres; l'expérience qu'ils avaient faite de cette supériorité incontestable, lorsqu'ils avaient eu à faire avec les Chaykyés; tout cela enflammait les âmes d'une ardeur poussée jusqu'à l'enthousiasme. Durant trois jours, sur une grande étendue, la surface du fleuve fut couverte de chameaux, de chevaux, de Turcs et d'Arabes qui se jetaient à la nage, les uns soutenus par des outres remplies d'air, ou montés sur des pièces de bois; les autres s'accrochant à la queue des chevaux ou grimpés sur les chameaux; c'est ainsi que passa l'armée, composée, avec les domestiques, de cinq mille cinq cents hommes et trois mille chameaux ou chevaux. On peindrait difficilement le tumulte, la confusion, le brouhaha, les cris des hommes et des animaux,

1 Le (*bahr*) *Azraq* (arabe) bleu; par extension, le Nil Bleu.

2 Comprendre: au pays des Dinkas (le Sud Soudan).

3 Jean Bourguignon d'Anville est cartographe du roi quand il fait paraître en 1727 ses cartes d'Afrique; son travail de cartographe «de cabinet», s'avéra fort utile à différents explorateurs; il fut le premier à cartographier avec précision le cours du Nil jusqu'à Khartoum. (Voir cartes p. 545 et 546.)

le retentissement des coups dont on accablait ces pauvres bêtes pour les lancer à la nage et les faire avancer [...] ce zèle coûta la vie à une trentaine d'hommes, et cent cinquante chameaux ou chevaux furent noyés.

Cette pointe de terre, qui forme l'extrémité de la presqu'île du Sennar, où l'armée campa entre les deux fleuves, se nomme Râs el-Gartoum ou el-Khartoum¹. Je pus successivement observer le courant du fleuve Blanc et celui du fleuve Bleu ; celui-ci a bien moins de rapidité, et est d'un tiers plus étroit que le premier. »

L'expédition continue vers la capitale du royaume de Sennar, en proie à des luttes intestines qui lui permettent de l'occuper pacifiquement dès son entrée le 12 juin 1821. Le roi Badi IV offre sa soumission à Ismaïl Pacha qui, souhaitant briller aux yeux de son père, lance dans toutes les directions ses troupes à la chasse aux esclaves, organise des razzias continuelles parmi la population afin d'envoyer à Assouan les Africains destinés à former le noyau de l'armée nouvelle. De plus, Ismaïl impose les villages du royaume et, par ses violences, crée un mouvement d'émigration des populations qui cherchent à se soustraire à son autorité. L'insalubrité des lieux commence à décimer les troupes, qui ont de plus à faire face à une pénurie de vivres.

Heureusement pour les Égyptiens, le fils aîné du vice-roi, Ibrahim, était en route, à la tête d'une nouvelle expédition destinée à conquérir le Darfour. Une fois l'armée rétablie, Ismaïl conquiert le Fazogl² et arrive jusqu'aux sables de Kamamyl, supposés riches en or ; l'armée égyptienne a eu à subir lors de cette conquête des difficultés et des pertes conséquentes, car elle était obligée de lutter contre des tribus nombreuses et puissantes, bénéficiant de l'avantage d'un terrain montagneux et boisé. Pire, les sables de Kamamyl se révèlent pauvres en or, et Ismaïl, déçu dans ses espoirs de découvrir de riches mines d'or et des multitudes d'esclaves, redescend vers le Sennar après avoir atteint la limite de l'Abyssinie, en février 1822.

Pendant ce temps, une troisième armée égyptienne, commandée par le defterdar³ Mohamed Bey Khusraw, engage en octobre 1821 la conquête du Kordofan. Quittant la province de Dongola pour entamer une marche de onze jours dans le désert, il rencontre l'armée du Kordofan, commandée

¹ *Râs al-Khurtûm* : « la pointe, le bout » (*râs*) de la « trompe (d'éléphant) » (*Khurtûm*). C'est la forme de la bande de terre, qui s'avance au milieu des deux Nils à leur confluent, qui explique cette dénomination.

² Fazogl : région de l'État du Nil Bleu, située sur le fleuve entre Sennar et la frontière éthiopienne (ville de Famaka).

³ *Defterdar* (turc) : intendant des finances tenant le registre des propriétés foncières, base de calcul des taxes.

par le makdoun¹ Musselim, roi ou gouverneur du pays. Les troupes du Kordofan, selon le Defterdar, s'élèvent à quinze cents cavaliers et à huit mille fantassins. À l'issue d'un combat sans merci, les soldats égyptiens soutiennent la lutte jusqu'au soir et remportent la victoire en infligeant à l'ennemi de lourdes pertes: le roi Musselim lui-même, deux cents cavaliers et plus de mille fantassins périssent. Dès ce moment, le royaume du Kordofan, vassal du Darfour, passe sous contrôle égyptien; les fusils turcs l'emportent sur la cavalerie Four, équipée de cottes de mailles, et ses alliés arabes.

Pour des raisons tant internes qu'externes, la conquête du Darfour est postposée. Méhémet Ali souhaite d'abord organiser la conquête dans le Halfaya-Sennar, le Fazogl et le Kordofan considérés comme trois provinces, un ensemble déjà malaisé à administrer en raison du faible nombre de troupes disponibles. À l'extérieur, la guerre de Morée (îles grecques) et des troubles dans l'Empire ottoman vont à ce moment focaliser l'attention de la Sublime Porte et de Méhémet Ali.



Arabes des Monts Nouba portant des cottes de mailles (1924).

¹ *Makdoun* (arabe): gouverneur.

En 1822, en l'absence d'Ismaïl Pacha, les méthodes de collecte des taxes poussent la population du Sennar à la révolte. Après son retour et le rétablissement de l'ordre, Ismaïl quitte le Sennar en octobre 1822 et, passant par Shendi, réclame à son chef, le *mek* Nimr, une forte contribution en esclaves et en espèces. Ayant exprimé au pacha l'impossibilité de collecter cet impôt extraordinaire, Nimr se voit frappé, couvert d'insultes et de menaces. En s'unissant avec un *mek* voisin, il s'acquitte de cette contribution inattendue en ravalant sa rage. La nuit, il réussit à entourer de chaume la cabane où se trouvaient Ismaïl et ses compagnons à la veille de leur départ, et il y met le feu. La plupart meurent brûlés et ceux qui cherchent à échapper au feu sont transpercés par les lances de la troupe du *mek* Nimr. Ce fait de résistance, qui fait partie des thèmes clefs de l'identité soudanaise, est enseigné et joué encore aujourd'hui dans les écoles primaires.

Le *Defterdar* présent dans le Kordofan se dirige immédiatement vers le Sennar où il exécute plus de trente mille victimes. Cet événement restera gravé dans les mémoires soudanaises. Ainsi s'achève la première phase de la conquête du Soudan.

L'administration turco-égyptienne et l'entrée du Soudan dans le monde moderne

L'écrasement de la rébellion arabe qui suit la mort d'Ismaïl, orchestrée par le *Defterdar* avec force atrocités, va influencer l'attitude des Soudanais envers l'administration des « Turcs » jusqu'à la fin de leur présence. Le *Defterdar* est relevé en 1824, et finalement jugé non fiable par son beau-père, le vice-roi, qui le fait empoisonner en 1833.

L'administration change peu avec la nomination du nouveau gouverneur pour les provinces de Sennar et de Berber, **Othman Jakas al-Birniji**, un Circassien¹ de l'entourage du vice-roi. Sa politique fiscale oppressive brutale, visant à collecter des taxes excessives auprès des cultivateurs de la fertile vallée de la Gézireh, pousse ces derniers à fuir dans

¹ Circassie : ancienne contrée de la Russie, située sur les deux versants du Caucase, entre la mer Noire à l'ouest et la mer Caspienne. Les habitants sont à l'est des Tchétchènes, à l'ouest des Tcherkesses. Traditionnellement à la fois guerriers et pasteurs, et très attachés à leur indépendance, ils vivaient sous la loi de princes. Ils professent l'islam ; ils étaient encore chrétiens à la fin du xv^e siècle. La Circassie appartient aux Turcs, à qui les Russes l'enlevèrent au xviii^e siècle, mais elle ne fut réellement soumise qu'en 1859.

le désert, où ils périssent de faim ou de maladies, et vaut à Othman Bey une mise en garde du vice-roi. En septembre 1824, il s'établit à Khartoum, au confluent des deux Nils.

La mort subite d'Othman Bey le fait remplacer par un Kurde, le mamelouk **Mahu Bey Urfalu**. Ce dernier accomplit un travail remarquable en une seule année de governorat, pacifiant le pays, suspendant la collecte de l'impôt pour une durée de trois ans, décentralisant l'administration et restaurant la discipline des troupes. Avec Mahu Bey Urfalu fut initié pour le gouvernement du Soudan le principe d'association avec le cheikh Abdel Kader, une notoriété soudanaise qui sera consultée pendant plus de trente ans sur les affaires du pays, jusqu'à son décès en 1857.

En 1826, **Ali Khurchid Agha** est nommé *hikimdar*¹ du Soudan. Investi de larges pouvoirs, il découvre son nouveau domaine en ruines, après seulement cinq années sous hégémonie turco-égyptienne. Dès son arrivée, il réunit en conseil tous les chefs de service pour étudier les causes du mal et apporter les remèdes nécessaires ; ces délibérations sont envoyées au vice-roi dès l'année de son installation. Le rapport révèle toutes les tares de l'administration initiale, l'oppression fiscale et la corruption des agents du pouvoir, la dépopulation du Sennar dont les habitants ont été décimés par la faim, la peste et l'émigration. Le rapport recommande la justice, la lutte contre la corruption, l'encouragement de l'agriculture et l'introduction de puits à roues (*saqieh*) pour arroser la terre, ainsi que l'établissement d'un système d'impôts adapté propice à ranimer la confiance générale et à inciter les émigrés à revenir. Dès 1826, 118 chefs et sous-chefs égyptiens sont envoyés pour initier les Soudanais à l'agriculture, ainsi que des contremaîtres pour introduire l'industrie, surtout la poterie et la construction de bateaux. Khurchid Pacha favorisa l'introduction de nouvelles cultures, le développement de celle du coton et la renaissance de la région de Gézireh. Il est le premier organisateur du Soudan égyptien et fait preuve de justice, de fermeté et de tact. Le gouvernement du *hikimdar*, qui se poursuit jusqu'en 1838, est marqué de nombreux progrès en termes de développement.

C'est aussi en 1826 que Méhémet Ali envoie en cadeau au roi de France Charles X une girafe provenant du sud-est du Soudan. Dès l'automne 1824, il en a ordonné la capture afin d'offrir un cadeau diplomatique destiné à mitiger la mauvaise image de l'Égypte d'alors en Europe. Capturé en amont du Nil Bleu en 1825, un couple de girafons est emmené d'abord par chameau jusqu'à Sennar, puis en felouque jusqu'à Khartoum, où il poursuit le voyage jusqu'au Caire puis Alexandrie. Le consul général

¹ *Hikimdar* (arabe) : littéralement *commissaire*, terme utilisé pour le poste de gouverneur général du Soudan jusqu'en 1885.

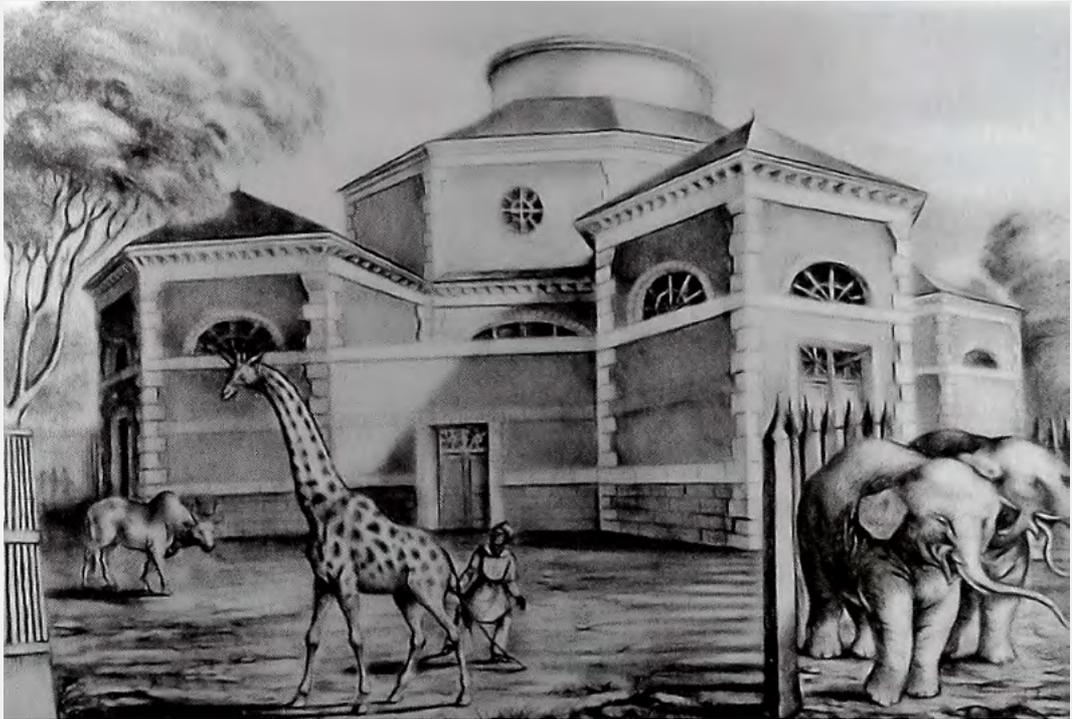


le Soudan

Sakiye au nord du Soudan (1929).

560

de 1820
à nos jours



La girafe soudanaise de Charles X.

◀ français Bernardino Drovetti, conseiller personnel de Méhémet Ali et expérimenté dans le commerce d'animaux pour l'Europe, joue un rôle majeur dans l'organisation du voyage. Les deux girafes arrivent à Marseille fin octobre 1826 avec leurs soigneurs, dont l'un, soudanais, les a suivies depuis le Sennar. La girafe de Charles X vécut au jardin des Plantes à Paris jusqu'en 1845.

Khurchid Pacha développe aussi l'esclavage par de nombreux raids contre les Shillouks, les Dinkas et les Hadendowas, raids qui souvent rencontrent une forte résistance.

Méhémet Ali visite le Soudan en 1838, en descendant le Nil jusqu'à Khartoum, puis il rejoint Wad Madani, petite ville de 300 familles proprement logées, avec une caserne et des magasins, et traverse Roseires pour atteindre le Fazogl. Pendant ce séjour, il s'investit dans la promotion de l'agriculture, du commerce et de l'éducation. Il proclame aussi la liberté de commerce de l'indigo, produit en abondance à Dongola et Berber.

Le successeur de Khurchid Pacha est un ancien esclave d'origine circassienne, amené en Égypte où il fait une carrière militaire. **Ahmed Pacha Abou Ahdan** est gouverneur général du Soudan de 1839 à 1843. Il doit d'abord réprimer la révolte de la tribu des Hadendowas, partie des Bedja, à l'est, au cours d'une campagne de dix-huit mois. Reprenant Kassala après de durs combats, Ahmed Pacha poursuit sa progression dans la zone du Nil Bleu en quête d'esclaves pour l'armée de Méhémet Ali. Mais ses troupes, au nombre de cinq mille hommes accompagnés d'artillerie, sont mises en déroute par la population de Kurmuk (Nil Bleu) seulement armée de lances.

En 1840, des industriels européens fondent près de Khartoum, sous la protection du gouvernement égyptien, de vastes établissements industriels : savonnerie, indigoterie, sucrerie, distillerie. Ces fabriques sont longtemps prospères grâce au combustible bon marché et à la main-d'œuvre payée à vil prix, grâce surtout au monopole dont jouissent les manufacturiers : les officiers et les soldats sont obligés de consommer les produits, payés d'office sur leur solde.

Ahmed Pacha favorise aussi la navigation en construisant de nombreux bateaux qui formèrent le noyau de la marine marchande du Soudan. Il innove en matière d'administration, supprimant le monopole sur l'ivoire en 1849 et combattant la corruption dans l'administration, spécialement celle des Coptes qui utilisaient leur savoir pour tromper leurs maîtres turcs. Il est extrêmement populaire auprès des troupes noires de l'armée égyptienne. Il interdit la chasse aux esclaves mais cette mesure demeura inappliquée.

En 1843, Méhémet Ali ordonne la constitution d'une puissante armée pour l'invasion du Darfour, mais l'opération est annulée en dernière minute car le vice-roi soupçonne Ahmed Pacha de trahison, tant sa popularité est grande. Quand Méhémet Ali prend connaissance des rumeurs selon lesquelles le gouverneur négocierait avec le sultan ottoman la séparation du Soudan et de l'Égypte, il le rappelle au Caire. Le gouverneur général préfère alors absorber une dose mortelle de poison mais, selon la rumeur publique, ce poison aurait été administré par les soins de l'envoyé de Méhémet Ali. La dépouille d'Ahmed Pacha est abritée dans la plus ancienne *qubba*¹ de l'ensemble de tombes turques toujours visible au centre de Khartoum, sur *Abbas avenue* (voir *infra* p. 584 sq.).

En 1849, Abbas devient vice-roi d'Égypte. Les gouverneurs se succèdent et l'influence des Européens et de leurs consuls grandit régulièrement, ce qui se traduit par les renvois successifs des gouverneurs généraux de Khartoum. Par ailleurs, Abbas, d'humeur ombrageuse, utilise Khartoum et le Soudan comme lieu de déportation et y construit des prisons.

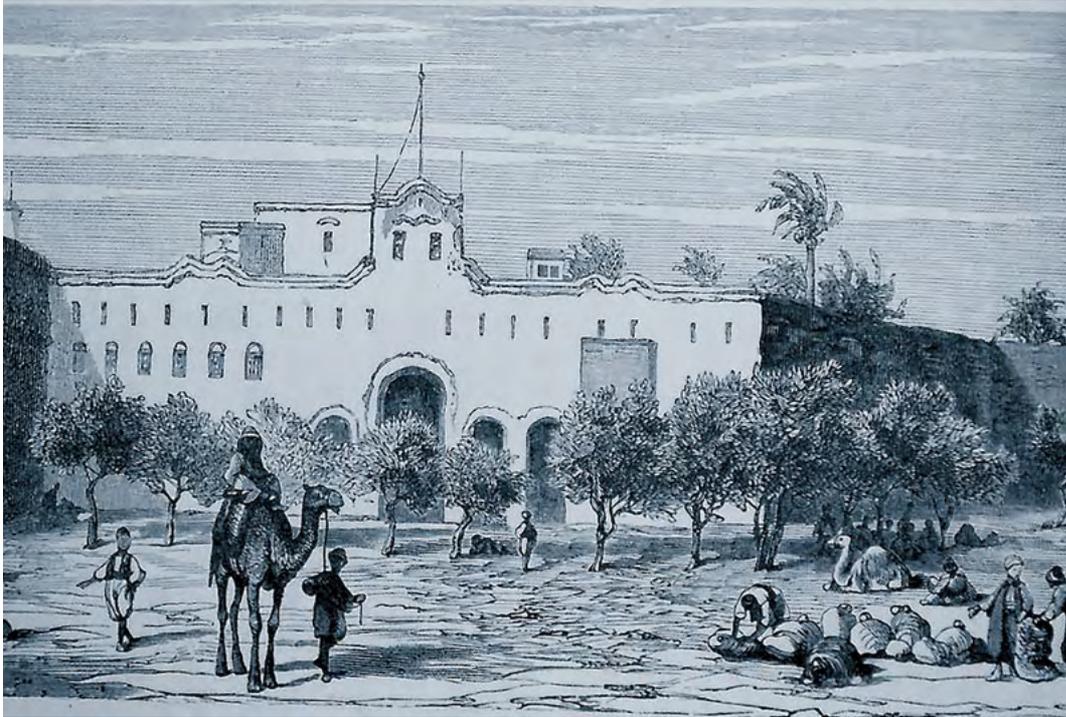
Abdel-Latif Pacha, gouverneur général de 1850 à 1854, cherche à corriger les abus commis durant les années 1846 à 1850. Il rétablit la justice et la sécurité, et sait gagner le respect des populations. C'est à lui que l'on doit de nombreux édifices : le palais du gouvernement, les casernes, les magasins militaires et les poudrières ; il créa à Khartoum une école gouvernementale dirigée par des maîtres réputés.

En 1854, Saïd, le nouveau vice-roi d'Égypte, renouvelle l'interdiction de l'esclavage ; le marché de Khartoum est fermé mais le trafic clandestin continue. En 1857, le vice-roi, visitant le pays, constate sa misère et évoque la possibilité d'abandonner la gestion décentralisée au Soudan ; les populations locales insistent auprès de lui pour que soit maintenue la souveraineté égyptienne. Saïd diminue les impôts et fait preuve de tolérance en chargeant du gouvernement un chrétien réputé pour son respect de la justice et ses talents administratifs, **Arakeel Bey** (1857-1859), qui agit au détriment des Coptes et des Juifs, ce qui déplit aux populations.

En 1861-1862, la persistance du trafic d'esclaves entraîne une révolte des Dinkas, et les gouverneurs du Sennar et du Nil Blanc sont sanctionnés pour ne pas les avoir protégés. En 1862, une digue est construite, afin de garantir Khartoum de l'inondation annuelle ; la même année est créée une chambre de commerce.

¹ *Qubba* (arabe) : dôme ; construction hébergeant le tombeau d'un saint homme, type de l'islam de la vallée du Nil.

Moussa Pacha Hamdi (1862-1865), enterré dans la *qubba* occidentale du cimetière turc de Khartoum (voir *infra* p. 584), était un militaire d'origine circassienne. Esclave vendu au Caire à un Turc, Moussa Hamdi entra dans l'armée dont il gravit rapidement les échelons. Il mena une dure campagne de répression contre les Bedja révoltés à l'est. Son action demeure controversée : selon les sources anglaises, il augmente le montant des impôts jusqu'à des sommets jamais égalés et permet au commerce des esclaves de se développer sans entrave. Il entre en conflit avec les armées privées des trafiquants d'esclaves dans le Sud. Samuel Baker le considérait comme la caricature de l'autorité turque.



La mudirie de Khartoum dans les années 1860.

De 1865 à 1871, **Jaffar Mahzar Pacha** organise le corps des Oulémas dont la présidence est confiée à un Soudanais, tout comme le gouvernorat de Khartoum. Des efforts de rigueur budgétaire et dans le domaine de la santé publique sont menés.

En 1866, les ports de Souakin et de Massaoua, dépendants de l'Égypte depuis 1846, passent sous le contrôle du Soudan, pour mieux lutter contre le trafic des esclaves.

À partir de 1869, le khédivé Ismaïl initie une politique d'administration mixte (Égyptiens-Européens), d'abord au Sud (gouverneurs de la province d'Équatoria : Samuel Baker en 1869 puis Gordon en 1874) puis au niveau du Soudan (Gordon 1877-1879), et cette politique créera un terrain favorable à l'insurrection mahdiste.

La mission confiée à **Samuel Baker** est double : étendre les limites du Soudan jusqu'aux Grands Lacs, dont il est un des découvreurs, et lutter contre l'esclavage.

En 1871, le télégraphe relie Khartoum au Caire. Le réseau sera renforcé et étendu aux provinces sous la direction de Giegler Pacha (qui résidera à Khartoum de 1873 à 1883). Celui-ci commence à son arrivée par déplacer dans la ville le terminal, qui est installé au niveau de l'actuel Khartoum Nord, de l'autre côté du Nil Bleu, afin d'être plus facilement accessible. En 1880, un travail important a été réalisé, et le réseau couvre plusieurs provinces et villes importantes. Giegler en a laissé une carte impressionnante. À l'ouest, Khartoum est relié à el-Obeïd, et une ligne est en projet pour atteindre el-Fasher au Darfour. L'est est bien desservi : Kassala, Gedaref, Fazogl, Sennar, ainsi que Massaoua et Souakin sont reliées à Khartoum. Au sud, le télégraphe relie Fachoda à Khartoum, et, au nord, la ligne unissant Khartoum au Caire dessert sur son passage les villes de Shendi, Berber, Dongola et Wadi Halfa.

À la même époque, une réforme (de portée éphémère) supprime le niveau administratif couvrant l'ensemble du Soudan égyptien ainsi que le poste de gouverneur général, et plusieurs provinces autonomes sont créées, les gouverneurs ayant à répondre directement au Caire. La province joignant Dongola et Berber est gouvernée par Hussein Bey Khalifa ; la province de Khartoum, à laquelle sont joints le Sennar, le Kordofan et Fachoda, est dirigée par Ismaïl Ayyub Pacha, basé à Khartoum ; les provinces de l'est, Kassala, Souakin et Massaoua sur la mer Rouge, sont sous le commandement de Munzinger Bey¹, qui réside à Massaoua.

¹ Werne Munzinger (1832-1875) est un administrateur et explorateur suisse, qui a également fait œuvre d'ethnologue ; il collabore avec Heuglin dans l'exploration de l'Afrique centrale ; il est consul britannique, puis consul de France à Massaoua [port de l'actuelle Érythrée].

En 1871, il est nommé gouverneur de Massaoua par le khédivé Ismaïl Pacha, et, en 1874, gouverneur du Soudan oriental. Il meurt à la tête des troupes égyptiennes lors d'une attaque contre l'Éthiopie en 1875.

En 1874, le puissant marchand d'esclaves **al-Zubayr Rahmat Mansur**¹, devenu un potentat disposant de son armée privée, conquiert le Darfour dont le sultan est tué, et il remet la province à l'administration égyptienne, mais sans obtenir toutefois le poste de gouverneur du Darfour qu'il convoitait.

Malgré les dépenses engendrées par l'œuvre d'organisation, la période de 1870 à 1874 correspond à une période de grande prospérité: le Soudan est alors un pays riche, peuplé, grand producteur de blé, n'ayant aucune dette à supporter; après le paiement des dépenses du Darfour et de l'expédition vers les grands lacs, il verse au Trésor égyptien, selon les statistiques officielles, un tribut considérable de 150 000 livres.

Ismail Ayyub Pacha, circassien, gouverneur de 1875 à 1877, était apprécié par Samuel Baker pour les améliorations qu'il avait apportées à Khartoum: l'achèvement de l'hôpital du gouvernement, la transformation des terrains vagues en jardins publics où il était possible d'entendre tous les soirs de la musique militaire et la création de nouvelles avenues qui rendent la ville plus agréable et plus salubre. S. Baker décrit aussi les travaux entrepris pour développer, avec la technologie à vapeur de l'époque, l'irrigation pour la culture du coton. Il mentionne encore la création d'une école pour l'éducation des plus intelligents parmi les jeunes Noirs qui pourraient être enlevés aux chasseurs d'esclaves. Baker salue enfin la création des provinces qui permet une administration de proximité plus facile à mettre en œuvre qu'à partir de Khartoum.

Les mémoires de C.C. Giegler sont probablement les seuls à mentionner la création d'une académie militaire à Khartoum en 1875. L'objectif en est de remplacer progressivement les soldats égyptiens par des Soudanais.

Charles Gordon arrive en mars 1874 à Khartoum pour succéder à Samuel Baker comme gouverneur de la province d'Équatoria, avec mission de poursuivre la lutte contre l'esclavage. Il rétablit les monopoles d'État sur le commerce de l'ivoire, interdit la constitution de milices privées ainsi que l'accès au Sud, préfigurant la politique du *closed district* qui sera reprise après la Première Guerre mondiale pour «protéger» les populations du Sud. La limite méridionale du Soudan est fixée au lac Albert.

¹ Zubayr (Zubeir): Arabe Djaalin né en 1830, il se lance dans la traite des esclaves et de l'ivoire à partir de 1856; au faite de sa puissance, il possède une trentaine de comptoirs (zéribas); il sera retenu au Caire pendant plusieurs années à partir de 1878; de 1885 à 1887, il sera emprisonné par les Anglais à Gibraltar, car soupçonné de soutien au Mahdi.



Gordon Pacha.

le Soudan

566

de 1820
à nos jours

En 1876, Gordon est nommé gouverneur général du Soudan. L'année suivante, le khédive signe avec les Anglais une convention contre l'esclavage. Gordon engage en 1878 une répression méthodique de la traite, arrêtant près de 700 trafiquants en deux mois, en même temps qu'il épure l'administration des éléments complices. La lutte sera coûteuse en hommes et en munitions, et modifie les équilibres tribaux car Gordon a joué de certains groupes arabes (Baggara, Rizeigat...) contre d'autres (les Jallaba). Gordon quitte son poste en 1880. Comme le dit Chaillé-Long, officier américain au service du khédive : « Gordon avait trouvé le Soudan en paix et pleine prospérité ; lorsqu'il le quitte, le tribut avait disparu, une dette énorme avait été créée, et partout régnaient la terreur et la misère. » Malgré les efforts de son successeur Reouf Pacha, le Soudan égyptien ne va pas se relever ; le terrain était favorable à la croissance du mouvement mahdiste, qui était d'abord une révolte contre l'oppression.

En mai 1881, **Muhammad Ahmad ibn Abd Allah**, qui se proclame le **Mahdi**¹, prend les armes contre le pouvoir ; il entend restaurer la pureté de l'islam authentique et lutter contre les « Turcs », c'est-à-dire les Égyptiens.

¹ *Mahdi* (arabe) : le Messie, personne guidée par Dieu, celle qui montre le chemin.

La période 1882-1885 est marquée par une succession de revers militaires sanglants pour l'armée égyptienne. L'importance des défaites va aller *crescendo*, et va renforcer l'aura du Mahdi, de plus en plus considéré comme doté de pouvoirs surnaturels. Cette montée en puissance aboutit à la chute de Khartoum en janvier 1885 — malgré le retour de Gordon en 1884 avec la mission limitée de rapatrier l'armée égyptienne. Ce dernier se rend compte très vite qu'il n'est pas possible de négocier avec le Mahdi qui repousse toute offre, ni d'évacuer Khartoum sans les renforts militaires qui lui seront refusés par le cabinet Gladston, jusqu'à une tardive inflexion sous l'influence de l'opinion publique. Le corps expéditionnaire, dont la préparation aura été très longue et qui comprenait un bataillon canadien (expert en navigation difficile afin d'assurer le passage dans les cataractes du Nil), arrivera quelques jours trop tard : la bannière du Mahdi flotte sur Khartoum et Gordon est mort.



Canadiens de l'expédition de secours (1884).

L'extension du Soudan turco-égyptien vers la mer Rouge le port de Souakin

Le port de Souakin et celui de Massaoua sont témoins au ^{xvi}^e siècle de la lutte entre l'Empire ottoman, allié à Venise, et les Portugais, qui vont bloquer la route des épices venant d'Orient. Souakin sert de base arrière aux troupes de la Porte quand elles prennent le contrôle d'Aden, ce qui porte un coup sérieux au blocus portugais. Ultérieurement, Souakin va dépendre du pacha de Djeddah.

Au début du ^{xix}^e siècle, Souakin dispose de fortifications et d'une garnison d'une quarantaine de soldats. La forteresse est armée de six canons de gros calibre et de dix-huit autres plus petits. Le gouverneur est nommé chaque année par le pacha de Djeddah. Les droits de douane sont fixés à 10 % de la valeur de tous les produits qui entrent dans le port. Parmi ces derniers, on trouve de la magnésite, du sel de mer, de la poudre d'or venant de l'intérieur des terres et des perles pêchées par des plongeurs. Le maïs et le millet de Tokar, au Sud, fournissent deux récoltes par an.

Quatre forts équipés de canons protègent l'île, qui ne possède pas de mur d'enceinte. On y trouve alors deux mosquées et sept écoles. À cette époque déjà, l'état des maisons, construites en pierre corallienne friable, semble poser des problèmes. En 1814, un visiteur estime leur nombre à 600 sur l'île mais il précise que les deux tiers sont en ruine.

Environ 3 000 personnes vivent alors sur l'île et 5 000 à l'extérieur. La principale communauté est constituée par les descendants des natifs de l'Hadramaout (Yémen), en particulier de la ville de Shahher. D'où le nom donné aux habitants : les *Hadherebe*, les étrangers. Ces derniers se distinguent des tribus locales, telles que les Hadendowas, ainsi que des Turcs et des Arabes, tous rassemblés sous le nom de Souakin.

En 1846, le port de Souakin et celui de Massaoua, dans l'Érythrée actuelle, passent sous le contrôle direct de l'Égypte. Les deux villes vont bénéficier de ce changement de tutelle. C'est le passage d'un caïmacan¹ sans autorité à une administration relativement ferme et organisée. Des deux villes, Souakin est la mieux placée car la plus proche de Djeddah, la traversée de la mer Rouge, trajet d'au moins trente heures, étant alors entrepris par de très nombreux boutres.

Le Soudan

568

de 1820
à nos jours

¹ *Caïmacan* (du turc : *Kaymakam*) : dignitaire de l'Empire ottoman. Cette fonction correspondait à l'origine à celle d'un « lieutenant » d'un sultan ou d'un grand vizir. Au ^{xix}^e siècle, c'est le titre des gouverneurs de provinces.



Souakin (gravure de la seconde moitié du XIX^e siècle).

Malgré l'absence de télégraphe et de *steamers*, en juin 1858 la nouvelle du massacre des consuls français et anglais à Djeddah avait atteint Souakin avec une rapidité surprenante.

Vingt ans plus tard, les deux ports sont transférés à l'administration soudanaise, en vue d'améliorer la lutte contre le trafic des esclaves, sous la pression principalement de l'Angleterre.

Souakin va tirer profit de la fermeture des marchés d'esclaves en Égypte en 1870. Le trafic s'oriente alors vers la mer Rouge. Simultanément, le flux des pèlerins se rendant à La Mecque augmente au fil de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest. Un nouvel élan est donné aux échanges commerciaux par la construction de chemins de fer. L'ouverture de la ligne Alexandrie-Suez et celle du canal de Suez, en 1869, relancent le commerce sur la mer Rouge. Les bateaux à vapeur égyptiens assurent une liaison régulière entre Souakin et Suez. La ville se développe sous l'impulsion de l'énergique pacha Ahmed Mumtaz (1865-1872). Un bâtiment des douanes et un quai sont construits sur l'île et une plantation de coton est établie à Tokar. La récolte ainsi que celle provenant de Kassala sont traitées dans la filature construite à Souakin en 1870 par une compagnie syrienne.



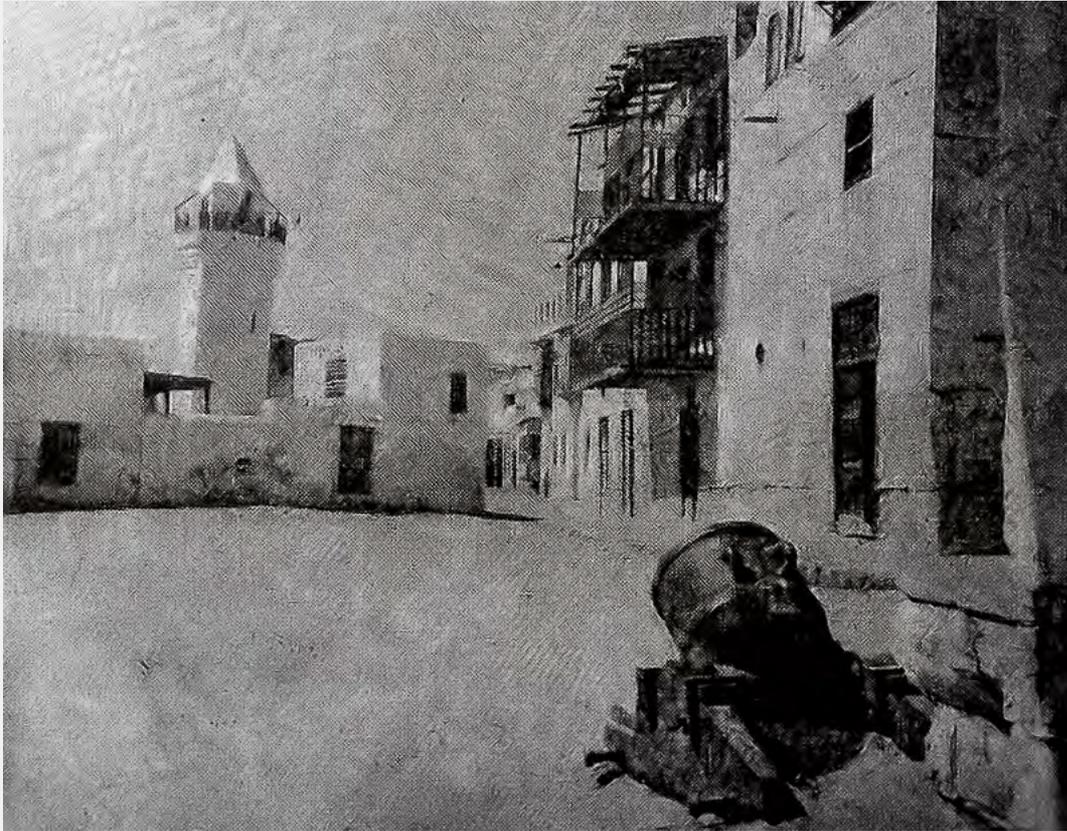
le Soudan

570

de 1820
à nos jours



Souakin en 1912.



571



Souakin en 1942 et en 1950.

la création
du Soudan
moderne
1820-1885

◀ Malgré cette expansion, Souakin peine à devenir un port international majeur. Ses marchands ne sont souvent que des agents de compagnies installées à Djeddah. En 1882, son trafic est inférieur de 40% à celui de Massaoua, le port africain le plus proche. Déjà, Souakin est pénalisé par le faible tirant d'eau du port et son accès délicat par des canaux de plus en plus obstrués par la croissance corallienne.

À son apogée, Souakin, qui ne peut prétendre accueillir les grands navires transocéaniques, doit se contenter des bateaux côtiers, tels que les boutres reliant Djeddah et Massaoua et les navires à vapeur égyptiens qui acheminent les produits soudanais à Suez et Aden, où ils sont transbordés pour être envoyés en Europe et en Inde. Le port est relié à l'intérieur des terres par des caravanes de chameaux suivant deux routes : vers Berber et la vallée du Nil vers l'ouest, vers Kassala, Gedaref et l'Érythrée au sud-ouest.

Casati décrit Souakin où il arrive le 23 janvier 1880 : « La ville donne accès au Soudan par deux voies distinctes ; l'une se dirigeant par le plateau de Kokreb sur Berber et Khartoum, l'autre gagnant le Sennar et le Nil Bleu par Kassala. C'est une petite ville de 4 000 âmes dont la plupart des habitations sont des cabanes, aux formes variées, construites et couvertes en paille. Bon nombre de Grecs y sont à demeure, beaucoup d'autres y affluent à des époques déterminées et y font un séjour temporaire nécessité par les affaires. M. Albert Marquet¹, un homme fort aimable, y possède un comptoir [...]. Je fus on ne peut mieux accueilli par un Grec du nom de Demetrio Mosconas, on ne peut plus fêté par Paoletti, un vieux compatriote qui est chargé du service postal et du service sanitaire. Souakim est administrée par un gouverneur et dispose d'un service postal et télégraphique. »

Dans les années 1880, des caravanes de 500 à 1 000 chameaux partent ainsi de Souakin tous les mois, chargées de laine de mouton, d'épices, de parfums et de soie provenant des Indes. Elles reviennent avec du café d'Abyssinie, de la gomme arabique, des plumes d'autruches, du séné, du sésame, du coton, des peaux, du bétail vivant ainsi que de l'ivoire et des esclaves noirs. C'est la tribu nomade des Hadendowas qui fournit les chameaux, acteurs essentiels de ce commerce. Une pénurie de ces derniers conduit à envisager une liaison ferroviaire avec le Nil.

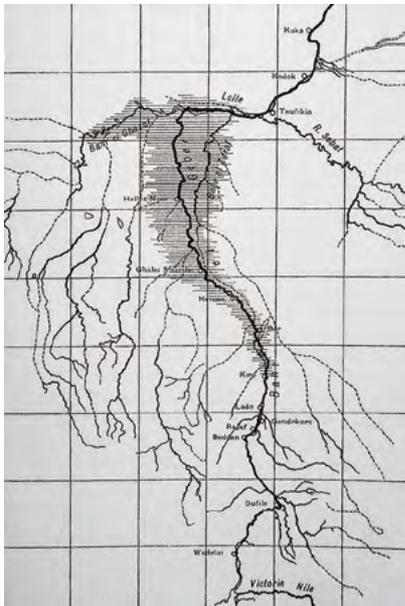
¹ Albert Marquet : négociant français installé à Khartoum et décrit par Vossion (1881-1882) comme le plus important négociant européen de la capitale soudanaise.

Le développement du commerce va permettre aux marchands de Souakin de restaurer les maisons de l'île et de construire de nouveaux bâtiments de style égyptien et européen. Les espaces libérés par les maisons détruites sont occupés par des tentes et des huttes, et le centre de l'île est peuplé par des commerçants grecs, égyptiens et originaires de Djeddah. Un caravansérail est construit en 1881, peu après la liaison de l'île à la côte par une digue édifiée en 1878.

Le khédivé Ismaïl obtint de Constantinople la remise de l'administration de la Côte des Somalis, où les Ottomans bénéficiaient depuis longtemps de points d'appui. En 1875, il reçut les villes de Zayla et Berbera mais échouera à plusieurs reprises à conquérir l'Éthiopie.

L'extension vers le sud

N'étaient quelques rares contacts établis depuis la côte est-africaine, le sud du Soudan a vécu coupé du monde occidental, jusqu'à l'expédition organisée par Méhémet Ali en 1841. Durant l'antiquité, les explorateurs égyptiens et romains (sous Néron, voir p. 271 sq.) avaient été bloqués par le Sudd¹, ces immenses marécages qui couvrent des milliers d'hectares et entravent l'écoulement du Nil Blanc vers le nord de Bor, jusqu'au niveau de Malakal.



Le Sudd, sur le Nil Blanc.



Passage du Sudd par une expédition européenne.

¹ *Sudd* (arabe) : obstacle.



Bahr el-Ghazal : village de Dem Souleyman en 1883.

C'est la plus vaste cuvette marécageuse du monde, avec une masse de papyrus, de roseaux et de plantes aquatiques qui, emportés par les crues du Nil de mai à décembre, dérivent pour former des îlots de végétation dans le fleuve où ils s'enracinent à nouveau. En 1841, le vice-roi d'Égypte lança l'expédition dirigée par le capitaine Selim Gapudan et sa flottille de dix navires réussit à franchir cette muraille de végétation.

Des trafiquants européens et arabes, en quête d'ivoire et d'esclaves, s'installent à Khartoum dans les années 1840, suivis par des missionnaires et des explorateurs partis à la recherche des sources du Nil. Un des premiers *traitants* sera le savoyard Jacques Antoine Brun Rollet; installé à Khartoum dès 1831, il crée une succursale en pays Bari à Gondokoro en 1845¹. Charles Didier² évoque les premiers contacts avec les populations du Sud (1858): « Les premiers Turcs et les premiers Européens qui parurent sur le Fleuve Blanc furent pris pour des magiciens par les riverains,

¹ Gondokoro: site devenu de nos jours un quartier périphérique de la ville de Juba, capitale du Soudan du Sud.

² Charles Didier (1805-1864), romancier français d'origine suisse, publia en 1857 et 1858 deux livres « à sensation » tirés de son journal (voir p. 581 sq. et p. 592 sq.).



575

la création
du Soudan
moderne
1820-1885

Bahr el-Ghazal : village de Fort-Desaix en 1898.

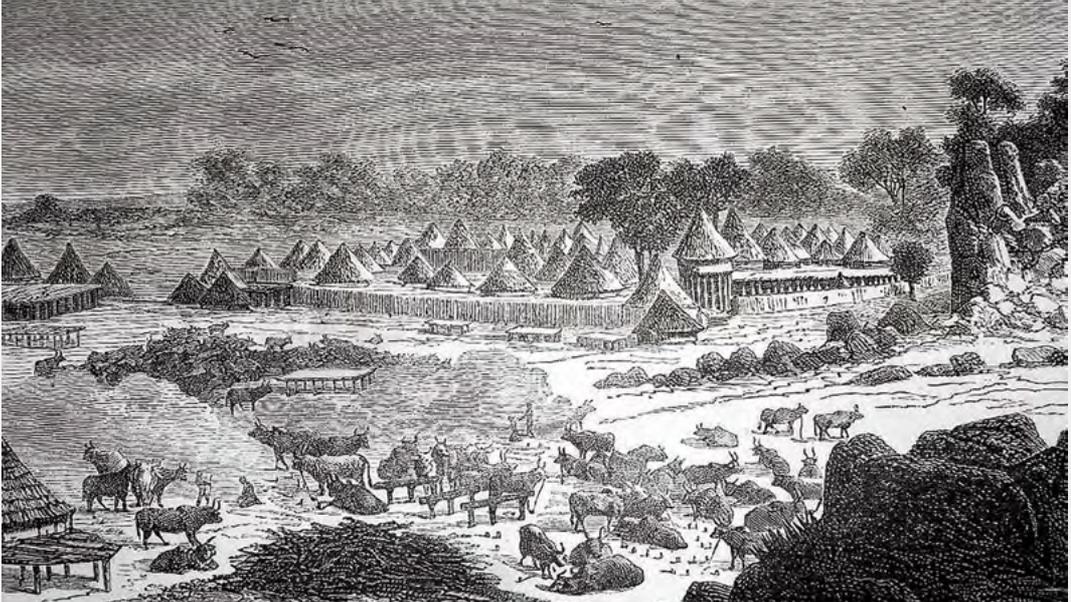
La mission « Marchand » dans le Sudd.



le Soudan

576

de 1820
à nos jours



Bahr el-Ghazal: village de Makouetch Équatoria en 1899.

La zériba des frères Poncet.

- ◀ à cause de leur peau blanche, et accueillis comme des êtres supérieurs. Il y a un siècle environ qu'une caravane de blancs partis de Zanzibar, des Portugais sans doute, venait par terre tous les deux ou trois ans acheter de l'ivoire chez les tribus supérieures du Nil Blanc. Une nuit, les naturels massacrèrent ces étrangers : or, à l'apparition des premiers étrangers dans ces mêmes tribus, les fils des meurtriers s'imaginèrent que c'étaient les victimes de leurs pères qui revenaient pour se venger, et ils furent frappés à leur vue d'une terreur superstitieuse. Ils étaient d'autant plus autorisés à le croire, que les premières expéditions turques et même européennes furent de véritables tueries, et ceux qu'on ne tuait pas étaient, hommes, femmes et enfants, traînés en esclavage.

Les naturels, si cruellement traités au début, et si souvent trompés depuis par les marchands, sont devenus très défiants à leur égard, très soupçonneux, beaucoup plus exigeants en fait de conterie [en matière financière] et plus prompts à mettre les armes à la main. Un de leurs *kodjourns*, errant dans les forêts du pays de Dim, ne cesse de leur répéter encore à cette heure, et en cela il n'a pas tort, que c'en est fait à jamais de leur liberté s'ils entrent en communication avec les blancs ; que les blancs, de quelque côté qu'ils viennent, ne sont que des messagers de servitude et de mort. Le prophète est vraiment prophète en cette circonstance ; l'avenir qu'il prédit à son peuple est infaillible : les naturels du Fleuve Blanc ne peuvent manquer d'avoir quelque jour le sort des Indiens du Nouveau Monde. »

L'administration est faiblement implantée dans le Bahr el-Ghazal où les expéditions « commerciales » vont se multiplier et constituer leurs réseaux de *zéribas*¹, campements fortifiés (voir page ci-contre) d'où seront tissés les liens d'affaires avec les chefs locaux. Chaque traitant développe son propre réseau et en assure la défense avec de petites armées privées. Les expéditions sont organisées sur une base annuelle. Certains traitants font fortune de leur trafic, comme l'Autrichien Franz Binder. D'autres deviennent de véritables potentats locaux, comme Zubair Pacha, disposant d'une véritable armée privée.

¹ *Zériba* (arabe) : enclos, palissade ; par extension, campements fortifiés installés par les traitants au sud du Soudan, protégés par des buissons épineux, où étaient stockés les marchandises d'échanges et le bétail, où étaient retenus les esclaves. Ces *zéribas* vont créer des marchés et ont donné ultérieurement naissance à certaines villes. Sur ces sites, dont l'un est protégé par les autorités au niveau de la ville de Rumbek (centre du Soudan du Sud), on retrouve enfoui superficiellement dans le sol les restes des perles de verre utilisées jusqu'au début du xx^e siècle pour le troc avec les populations locales (voir les récits de Stanley par exemple : de nombreux sacs de perles faisaient partie des matériels d'expédition).

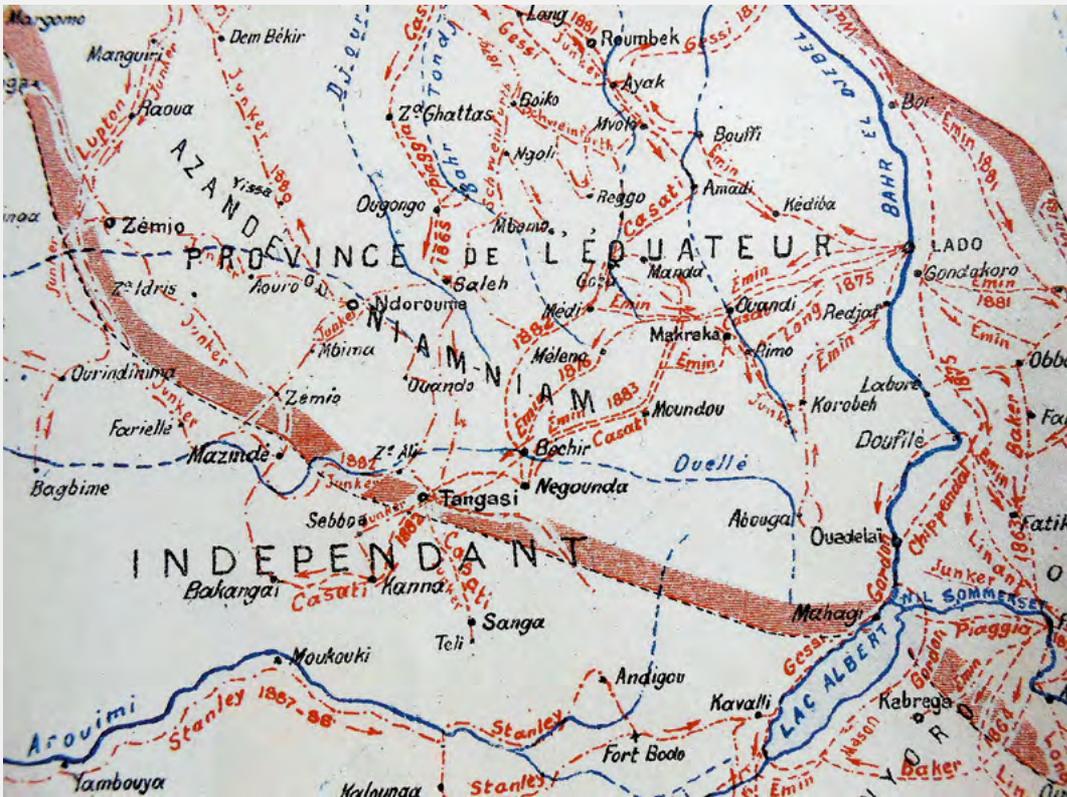
Après 1840, le nombre d'expéditions scientifiques remontant le Nil Blanc va considérablement augmenter ; à l'exception de celle de Burton et Speke qui choisit Zanzibar, les autres partiront de Khartoum. La quête des sources du Nil passionne les opinions publiques occidentales, jusqu'à ce que le mystère soit levé en 1863 par Speke et Grant.

Sous Ismaïl Pacha, un grand nombre d'explorations sont menées afin de découvrir les derniers territoires inconnus de l'intérieur des terres, aux confins de l'actuel Tchad, de la Centrafrique et de la République Démocratique du Congo, et ce jusque dans les années 1880.

En 1871, l'Égypte annexe le Sud du Soudan ; auparavant, la région portait le nom de Bahr el-Ghazal ; elle est divisée en deux provinces : le Bahr el-Ghazal et la province d'Équatoria, limitée au sud par le lac Albert et le lac Victoria (aujourd'hui en Ouganda).

Le développement des missions religieuses au Sud commence lorsque le jésuite polonais Maximilien Ryllo et le chanoine maltais Aneto Casolani arrivent à la même conclusion : «*«* Là-bas (au Sud) les Nègres sont totalement païens mais prêts pour la civilisation et le christianisme... *»* » Le pape Grégoire XVI se laisse convaincre en 1846 de créer le vicariat apostolique de l'Afrique centrale, qui s'étend en théorie du sud de l'Égypte jusqu'au fleuve Zambèze. Trois autres missionnaires atteignent Khartoum en 1848. La mission s'y installe, mais rapidement le vicaire Casolani démissionne devant l'ampleur de la tâche et le pro-vicaire Ryllo meurt peu après son arrivée à Khartoum. Le père Knoblecher, nommé vicaire, décide en 1849 de descendre au Sud, accompagné de deux missionnaires italiens. Ils s'arrêtent au village de Gondokoro, point ultime de la remontée du Nil à l'époque. Si le Vatican a des soucis prioritaires avec Garibaldi, l'évangélisation du Soudan devient un sujet en vogue dans les salons viennois. L'Autriche ouvre alors un consulat à Khartoum dans les bâtiments de l'évêché et soutient celui-ci.

Deux missions sont créées, en 1852 à Gondokoro et en 1854 à Heilige Kreutz. Mais les missionnaires meurent en grand nombre : sur dix-neuf prêtres envoyés entre 1848 et 1854, dix sont morts fin 1855, tandis que deux sont renvoyés malades en Europe. Knoblecher meurt en 1858. Le vicariat est alors repris par les pères du Sacré-Cœur de Vérone, qui vont eux aussi payer un lourd tribut à l'évangélisation. En 1860, la décision est prise de fermer ces missions, et il faudra plus de quarante ans avant de ▶ revoir des missionnaires dans la région.



Carte des explorations du Sud Soudan sous le règne du khédivé Ismail.



Le père Knoblechter.



La mission autrichienne.

la création
du Soudan
moderne
1820-1885

Le développement de Khartoum

- ◀ Othman Bey avait établi sa résidence à Khartoum en **septembre 1824**, mais ce fut sous Khurchid Pacha que la ville devint la capitale du Soudan. Sur son emplacement, il n'y avait que quelques cabanes de pêcheurs; le gouvernement y établit le centre de l'administration, y éleva des casernes, un arsenal, des édifices publics bâtis en briques cuites, y aménagea des jardins et des potagers, y attira des habitants et les encouragea à construire, pour la première fois, des maisons en briques d'argile séchées au soleil, alors qu'ils ne connaissaient jusque-là que des constructions faites avec de la paille, des roseaux et des peaux de vache.



Saqieh à Khartoum en 1924.

Méhémet Ali visite Khartoum lors de son passage au Soudan en **1838**. Le journal officiel du 21 avril 1839 décrit ainsi la ville: « Il y a quinze ans à peine, ce n'était qu'une réunion de dix *toukoul*¹. Khurchid Pacha [...] poussa plusieurs familles du Sennar et quelques Arabes à y construire leurs habitations. Aujourd'hui, c'est une ville composée de cinq cents maisons, régulièrement bâties, ayant de vastes casernes, un hôpital bien tenu, des magasins considérables, de nombreux jardins où croissent et mûrissent en hiver des figes et des raisins [...]. »

¹ *Toukoul*: case en terre, surmontée d'un toit de paille.

En 1848, la population est estimée à 30 000 âmes par Pierre Trémaux. George Melly, voyageur britannique, séjourne durant quelques semaines à Khartoum en 1850. La ville comprend alors environ trois mille maisons en terre séchée.

Il décrit aussi les habitants, dont il estime également le nombre à 30 000, en comptant la garnison. « Ils sont divisés en musulmans, chrétiens et juifs; les premiers font l'immense majorité de la population, et prient dans leurs mosquées — elles sont particulièrement peu éclairées, et leurs prêtres pas beaucoup plus. Les chrétiens sont environ cinquante, comprenant toute la communauté attachée à la mission catholique romaine, où il y a trois prêtres, une chapelle ainsi qu'une école pour la préparation des convertis et l'instruction du nombre croissant de fidèles. Les juifs sont une douzaine. »

En 1852, on estime le nombre des Européens à vingt ou trente, tous liés au commerce de traite avec le Sud. Et ces quelques Européens se font parfois une guerre sans merci, comme le consul de Sardaigne Vaudey et le traitant Malte-Brun, qui s'accusent mutuellement de malversations ou de trafic d'esclaves devant des tribunaux en Europe.

Le voyageur franco-suisse **Charles Didier** décrit la ville en 1855: « Grâce à son heureuse situation, au concours des caravanes et au mouvement du commerce, la ville de Khartoum a pris un développement rapide: elle compte aujourd'hui de trente à trente-cinq mille habitants, Turcs, Arabes, nègres indigènes, sans parler des juifs, des Grecs en assez grand nombre, et des coptes, ces derniers formant une petite église chrétienne au milieu des infidèles. [...] La ville n'est ni fortifiée ni même fermée. Sa garnison, de trois mille hommes environ, est formée de Nubiens esclaves et de Bachibouzouks¹. Elle couvre un grand espace à cause des jardins intérieurs qui y sont très vastes et très nombreux. Les rues et les places sont poudreuses, irrégulières et percées au hasard sans aucun plan; chacun a bâti comme il l'a voulu et quand il l'a voulu: aussi le désordre et la confusion règnent-ils dans les constructions. À l'exception d'un certain nombre de maisons assez spacieuses et pourvues de larges cours, toutes les autres sont misérables. Bâties en terre et de forme carrée, sans autre jour que la porte, elles n'ont, pour la plupart, qu'une seule pièce, laquelle est au niveau du sol,

¹ *Bachibouzouks*: du turc *başbozuk*, littéralement « tête non standardisée », est utilisé pour dénommer les troupes de cavalerie irrégulière de mercenaires indisciplinés appuyant l'armée ottomane et disposant d'un armement léger. Ces cavaliers ne portaient pas tous le même chapeau, d'où la dénomination de « têtes non standardisées ».

accessible à tous les reptiles, et sert à la famille entière. [...] Au temps des pluies, les rues, et surtout les places, se transforment en mares où des myriades de grenouilles coassent le jour et la nuit...

Les deux principaux édifices publics sont le divan, ou palais du gouverneur (voir illustration p. 563), et la prison, tous les deux au bord du fleuve, et les premiers qui aient été construits. Je ne dis rien des mosquées, aucune ne m'ayant frappé. Je crois même qu'il n'y en a qu'une; ce qui ne prouve pas un zèle religieux bien fervent. Les hôpitaux ne sont pas si mal tenus qu'on pourrait le croire, grâce aux médecins européens; mais en revanche les casernes sont des chenils, de véritables porcheries. La poudrière est beaucoup mieux bâtie. Les briques de l'ancienne cité de Soba¹ ont servi, m'a-t-on dit, à plusieurs constructions de la cité moderne. Par une précaution rare en terre musulmane, on a relégué les abattoirs à une certaine distance de la ville; ce qui ne les empêche pas de corrompre l'air environnant. Les oiseaux de proie planent sans cesse sur ces charniers infects [...].

À si bas prix que soit la viande, le mouton par exemple à 10 ou 12 centimes la livre, la masse des habitants est si pauvre qu'ils n'en mangent que dans les grandes circonstances, aux mariages, aux circoncisions, aux enterrements, aux fêtes du Beiram². Il leur faut si peu pour subsister, et leurs besoins sont si bornés, qu'une famille entière, même assez nombreuse, et l'on comprend qu'elles le soient dans un pays où les filles se marient à 13 ans et les garçons à 15, vit fort à l'aise avec 40 centimes par jour, soit 12 francs par mois.

Khartoum n'est point une belle ville et n'a rien de remarquable, rien qui soit digne de fixer l'attention. Cette métropole du désert n'a pour elle que sa position au cœur de l'Afrique, au confluent des deux plus grands fleuves de cet immense continent. Que ne deviendrait-elle pas entre des mains intelligentes et vraiment civilisatrices! Mais qu'espérer des Turcs qui la possèdent? [...] Si quelques pointes ont été poussées au Sud, soit par le Nil Blanc, soit par le Nil Bleu, c'est aux Européens qu'on en est redevable; et pourtant quels Européens! Des marchands avides dont l'esprit et le cœur sont fermés à toute autre préoccupation, à tout autre intérêt

¹ Soba: capitale de l'ancien royaume nubien chrétien d'Alodia (les auteurs arabes appellent « al-Abwab » la province septentrionale proche du confluent de l'Atbara et du Nil) dont les vestiges étaient encore visibles au début du XIX^e siècle, dans le quartier qui porte toujours le nom de Soba, aujourd'hui intégré dans la moderne Khartoum.

² *Bayram*, en turc: la fête, ici celle du sacrifice.

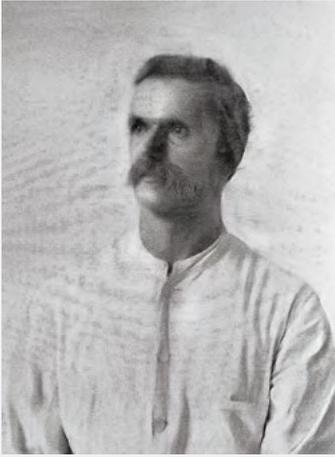
que leur négoce, et prêts à tout pour augmenter leur lucre. Mais, quoiqu'en des mains indignes, le commerce est, ainsi que la guerre, par la force même des choses, un instrument de civilisation...

Le plus grand, le seul charme de Khartoum est dans les jardins qui l'environnent, surtout du côté du Fleuve Bleu, dont la rive gauche est couverte entièrement. Quelques-uns sont vraiment délicieux; il est impossible de voir de plus beaux ombrages, et quel prix n'ont-ils pas sous un climat si brûlant! On y recueille d'excellents fruits, du raisin, des limons, des bananes, bien d'autres encore, et une espèce d'ananas. Les melons et les pastèques abondent, principalement sur quelques petites îles, et où l'on cultive aussi le tabac.

Khartoum était la résidence d'un gouverneur général qui avait sous ses ordres le Soudan égyptien tout entier et la Nubie jusqu'à la seconde cataracte. Ce vaste territoire était subdivisé en cinq gouvernements particuliers, ou mudiries, qui relevaient de Khartoum, et n'avaient de relations avec le gouvernement central que par la filière administrative du pacha résidant dans cette ville. Ces cinq mudiries étaient l'ancien royaume du Sennar, Kassala ou Taka, le Kordofan, Dongola et Berber. Le gouverneur général, nommé par le vice-roi, était donc un grand personnage, et, grâce à son énorme éloignement du Caire, il jouissait d'une autorité quasi illimitée. Il tenait dans sa main tous les fils de l'administration, et commandait à une armée de quinze mille noirs. [...] Un service de poste aux lettres, qui existait déjà depuis longtemps, mais à l'état rudimentaire, a été perfectionné, afin de faciliter, de hâter surtout les communications. >>>

D'après Casati, en 1880, la population s'élève à 60 000 habitants, parmi lesquels nombre de négociants étrangers, surtout des Grecs et des Syriens. <<< La vieille ville se compose en majeure partie de maisons construites en boue et en briques séchées au soleil; des constructions récentes se font en briques cuites, mais le manque de chaux rend assez onéreux un semblable luxe.

Il faut mentionner, parmi les créations de l'État, l'arsenal, l'imprimerie et l'école militaire — ces deux dernières fondées par Gordon. Au nombre des édifices qui se distinguent par leur solidité et leur élégance, je mentionnerai la mission catholique, le palais du gouvernement et les habitations de quelques riches négociants; l'unique mosquée n'a aucune valeur artistique. Il y a encore un vaste jardin public appartenant à l'État, bien planté et bien entretenu, où un corps de musique, formé presque entièrement de nègres soudanais, donne de temps en temps des concerts qui sont seuls à rompre la monotonie de la vie quotidienne à Khartoum. >>>



Gaetano Casati.



Khartoum au bord du Nil Bleu en 1881.

le Soudan

584

de 1820
à nos jours



Les qubbas.

Les qubbas d'Abbas avenue à Khartoum vestiges de la Turkiyya

- ◀ Ces tombes couvertes de dômes, qui ont été épargnées lors de la *Mahdiyya*, ont la forme des tombeaux des saints, tel celle du Mahdi, que l'on retrouve dans toute la vallée du Nil. Y sont enterrés non pas des saints mais des personnalités importantes de la *Turkiyya*. On y trouve les tombeaux de deux gouverneurs généraux du Soudan au service des vice-rois d'Égypte et d'origine circassienne. Comme il est de tradition, les tombeaux des saints sont entourés de tombes plus modestes de leurs disciples ou de ceux qui, des générations plus tard, veulent bénéficier de la *baraka*¹ des *shaykh*² enterrés. Mimant cette coutume, les *qubbas* séculières d'Abbas avenue sont aussi entourées des tombes d'officiers de l'armée égyptienne mais d'origine soudanaise.

Le premier tombeau est celui d'**Ahmed Pacha Abou Adhan**, gouverneur général du Soudan de 1839 à 1843. Amené comme esclave en Égypte, il fit une carrière militaire dans l'armée égyptienne. Il s'illustre sous le fils de Méhémet Ali dans les campagnes militaires d'Arabie, de Grèce et de Syrie. Au Soudan on lui doit la répression d'une rébellion des Hadendowas³ (Bedja)⁴ dans l'est et la prise de Kassala. En 1843, il prépare l'invasion du Darfour, mais des rumeurs de trahison poussent Méhémet Ali à interrompre l'opération, le gouverneur général étant devenu très populaire : la rumeur courait que ce dernier négociait la séparation du Soudan de l'Égypte. Le gouverneur général fut rappelé, mais il semble qu'il préféra plutôt absorber une dose fatale de poison, à moins qu'il n'y ait été forcé par le message du vice-roi.

La seconde *qubba* principale abrite la dépouille de **Moussa Pacha Hamdi**, gouverneur de 1862 à 1865. Lui aussi vendu comme esclave au marché du Caire, il gravit rapidement les échelons de la carrière militaire où il acquit une réputation de brutalité. Alors que ses prédécesseurs avaient tenté de limiter le trafic d'esclaves, il laissa ce celui-ci repartir sans entrave.

- ¹ *Baraka* (arabe) : pouvoir spirituel du *shaykh*.
- ² *Shaykh* (arabe) : maître, directeur spirituel ; dans la péninsule arabe, le terme désigne aussi un chef de tribu.
- ³ Hadendowas : une des tribus constituant le peuple des Béjas, avec les Bicharins, les Beni Amer, les Ababde, les Amara...
- ⁴ Les Bedja sont un peuple qu'on retrouve dans les États soudanais actuels de River Nile, Red Sea, Kassala et Gedaref, ainsi qu'en Érythrée et au sud-est de l'Égypte. Certains sont nomades. Ils sont connus depuis les pharaons ; ils furent dénommés « Blemmyes » par les Romains, et « Fuzzie-Wuzzie » par Kipling, qui désignait ainsi les soldats, issus du clan des Hadendowas, ayant lutté contre les Britanniques durant la *Mahdiyya*.

Pour financer l'entretien d'une armée considérable et sous-utilisée, il la prêta même, moyennant finances, aux trafiquants d'esclaves opérant dans le Sud. Il fut emporté par la variole.

Parmi les qubbas secondaires, on trouve la tombe de **Muhamad Bey Almas** qui commença en 1834 sa carrière comme simple soldat et finit officier. L'aventure mexicaine de l'empereur Napoléon III entraîna celle, inattendue, d'un régiment de soldats soudanais qui partirent en 1862 sous le commandement de Muhamad Almas. Ils se révélèrent de remarquables combattants, très populaires auprès de leurs alliés français. Almas fut décoré par l'archiduc Maximilien de l'ordre de Notre-Dame de la Guadeloupe. Les survivants repartirent en 1867, et furent passés en revue par Napoléon III à Paris. Almas reçut la croix de la Légion d'honneur. Ces vétérans du Mexique furent considérés comme les troupes les plus fiables, et certains vécurent assez pour défendre Khartoum encerclée sous le commandement de Gordon.

Un autre militaire soudanais est enterré sur ce site, **Adham Pacha al-'Arifi**, originaire du Sud Kordofan, probablement Nuba, qui fut l'un des premiers Soudanais noirs à bénéficier d'une formation militaire en Égypte et qui participa à la campagne de Syrie et à la guerre de Crimée dans le corps expéditionnaire ottoman. Il rentra ensuite au Soudan où on le retrouve à Kassala chargé de réprimer une mutinerie des troupes qui refusaient d'aller rejoindre le contingent déjà présent au Mexique. Il convainquit les mutins de se rendre, mais ceux-ci furent exécutés malgré ses protestations. Son rôle lui valut le poste de gouverneur général adjoint.

On trouve encore la tombe de l'épouse de **Mari Bey**, un aventurier corse qui prétendait avoir servi comme colonel sous Napoléon, ce que la rumeur contestait, le bruit courant qu'il y avait été simple tambour. Il servit de préfet de police au Caire en 1853, puis il perdit les faveurs d'Abbas I^{er} et fut envoyé en exil à Khartoum, où son épouse mourut.

La vie quotidienne à Khartoum avant la Mahdiyya

George Melly arrive à Khartoum à la fin de 1850. « Khartoum, vu du fleuve, est un long mur de terre, avec de nombreuses maisons qui apparaissent par-dessus, les bâtiments les plus visibles sont la résidence du gouverneur et ses bureaux, l'ancien siège du gouvernement, et la chapelle de la mission catholique. Nous allâmes aux bureaux du gouverneur, par un vaste train sur lequel deux compagnies militaires, les mieux habillées et équipées que j'aie vues depuis l'Europe, procédaient à la relève de la garde, chaque compagnie menée par un soldat portant un fanion sur sa baïonnette. Nous arrivâmes dans une cour, où se trouvaient plusieurs canons de bronze, et entrâmes dans un local spacieux rempli de divans turcs et de chaises européennes. C'était le Divan.

À une extrémité était assis Latif Pacha, général de l'armée, amiral de la flotte, et gouverneur du Soudan, de Philae jusqu'aux plus lointaines possessions du pacha d'Égypte. Il apparaît comme un homme capable d'être tout cela et même plus, avec son visage fin, une bonne figure, avenante, une moustache magnifiquement taillée et une barbe d'un noir de jais. Il portait les plus beaux vêtements orientaux que j'aie jamais vus — un costume de drap bleu, richement brodé, un gilet rouge et or, des bas de soie, une superbe écharpe autour de la taille, un tarbouche, une étoile de diamant, et de nombreuses chaînes en or. À sa droite était assis Ali Bey Hassib, le gouverneur de Berber, et quelques autres dignitaires en costume d'apparat.

Sa réception fut très courtoise à notre égard : pendant quelques minutes, il conversa avec le gouverneur de Berber ; ensuite il nous consacra toute son attention, examinant firmans¹, passeports et lettres d'introduction. La conversation se déroula en italien, dont il avait une maîtrise limitée ; on nous avait dit cependant qu'il était familier de l'anglais et du français. Nous lui demandâmes où il lui serait agréable que nous plantions nos tentes ; il nous proposa une maison dans la capitale. Il nous proposa aussi d'utiliser son propre bateau. Il nous promit aussi 30 chameaux. Pour l'acheminement de notre courrier, il proposa d'envoyer un messager spécial par chameau jusqu'à Assouan, où les lettres seraient transmises par voie de courrier pédestre jusqu'au Caire, et par la suite de la façon habituelle. En résumé, il nous promit tout ce que nous souhaitions, nous donna café et pipes, après quoi nous prîmes congé de lui.

Il y avait une foule considérable de janissaires², d'esclaves, de cawas³, et un grand nombre d'officiels dans le hall ; comme les oiseaux, leurs costumes semblaient plus brillants sous ces latitudes plus méridionales ; le bleu et le jaune, avec les manteaux et les pantalons blancs, se voyaient plus pimpants que le brun sobre et le beige habituels au Caire. Le porteur de pipe du gouverneur, un Français qui avait accompagné Ibrahim Pacha en Angleterre, nous montra la ville. Il nous accompagna d'abord à la maison mise à notre disposition : nous la trouvâmes fort bien située, entre des orangers, des bananiers et des grenadiers dans un jardin, sur une haute berge, à côté du harem du pacha.

1 Firman : mot d'origine perse utilisé dans l'Empire ottoman pour désigner toute permission écrite délivrée par une personnalité officielle, par exemple la permission de traverser un pays.

2 Janissaires : mot d'origine turque (« nouvelle armée ») désignant des troupes d'élite de fantassins, créées au XIV^e siècle, composées d'esclaves chrétiens formés et islamisés. Ils deviennent rapidement une garde prétorienne. Leur statut va évoluer et le recrutement va s'ouvrir aux Turcs.

3 Cawas (français du XIX^e siècle) : policiers, dans les pays du Proche-Orient.

Après quoi nous allâmes flâner au bazar, où nous apprîmes que le pacha était parti, et nous le trouvâmes à la principale boutique. Une foule bloquait tout le marché, mais on nous laissa passer, en partie par crainte de notre origine inconnue, et aussi parce qu'un personnage à l'aspect effrayant, vêtu d'une veste rouge, de bottes et muni de nombreux pistolets, nous ouvrit la route manu militari. Ayant assuré le gouverneur que tout ce qu'il avait fait pour nous était parfait, nous allâmes visiter le pharmacien-chef, qui nous reçut avec hospitalité; un par un arrivèrent tous les Européens de Khartoum, parmi lesquels un respectable cercle de Français et d'Italiens, qui étaient très accueillants. Au retour au fleuve, le bateau du pacha nous attendait, et nous ramena rapidement à nos tentes dans un style parfait. La comparaison entre le gouverneur et de hautes personnalités en Angleterre, dans leur façon d'accueillir des étrangers, était sans contexte en faveur du gouverneur.

On nous avait promis des chasses prodigieuses; aussi, très excités le lendemain matin nous prîmes le bateau du pacha pour aller sur le Nil Blanc. On vit des nuées de canards, d'oies, d'ibis, de pélicans, de pluviers, ainsi que quatre crocodiles se chauffant au soleil.

À notre retour, nous trouvâmes nos effets démenagés dans notre maison, comme si le gouverneur ne voulait pas que nous nous installions sur le bateau, et avec l'aide qu'il nous fournit l'endroit devint rapidement extrêmement confortable. L'édifice était de bonne taille, même si bâti de matériaux non durables comme la terre. Il était placé au milieu d'une délicieuse orangerie; malheureusement à proximité d'une saqieh grinçante. La maison était faite d'un grand salon, auquel on accédait par un petit escalier, et qui donnait sur trois chambres garnies de divans de terre crue et de fenêtres largement ouvertes sur la rafraichissante perspective des orangers, des grenadiers et des cannes à sucre. Quel contraste avec notre tente fermée, dans le désert!

Nous avons fait connaissance avec tous les Européens, qui venaient nous voir. Parmi eux, le pharmacien et le médecin responsable du service médical, un bel homme agréable des environs de Genève. Dans la cour de Mr. R. que l'on partit visiter ensuite, se trouvait une jeune girafe de neuf ou dix pieds de haut, et une antilope aussi volumineuse qu'un âne, avec deux cornes d'au moins un yard de long (soit 91,44 cm). Notre ami avait le plus beau jardin de Khartoum, avec des allées couvertes d'une treille faite de vigne, qui donne toute l'année. Il nous reçut avec les civilités d'usage dans un large salon, où il faisait des affaires avec des marchands locaux portant djellabas blanches, turbans et écharpes. Après vint un Turc très clairvoyant, habillé de belle manière, et portant au cou une étoile de diamants, qui parlait couramment le français. Comme Latif Pacha et beaucoup d'autres ici, il était banni, privé de la compagnie de ses femmes et de sa famille.

Après avoir fait circuler des rafraîchissements, notre hôte montra ses curiosités, comme des cornes de rhinocéros, des dents d'hippopotame, et de nombreux objets fabriqués par les locaux. Je pus admirer une paire de pinces et une javeline réalisées en fer, avec des instruments tellement primitifs qu'une pierre comme enclume et qu'un morceau de rocher comme marteau. Des tambours, des arcs, des lances, des flèches avec leurs carquois, des gourdins, et de curieuses matraques en fer faisaient partie de sa collection, avec des pipes pouvant engloutir trois livres de tabac, et des cuillers à thé comme des louches. Il nous offrit toute la collection, comme il l'avait déjà fait pour le musée de Vienne.

Nous visitâmes les bazars, avec quelque embarras car les locaux étaient très curieux de voir ma mère et ma sœur, une vague de curiosité inhabituelle de leur part. En passant devant une boutique encombrée de janissaires et d'administratifs, je fus appelé par le gouverneur de Berber qui offrit fort civilement de nous accompagner jusqu'à Berber et de nous montrer les choses remarquables au long de la route. Après nous avoir promis maison, chameaux... il promit sa visite pour le lendemain.

Un autre de nos nouveaux amis disposait d'un établissement considérable. Soixante-dix esclaves, des chèvres, des vaches, et environ cinq acres de terrain, qu'il avait obtenus en achetant dix tickets de cent piastres à une loterie. Cependant il souhaite vendre son domaine pour soixante livres. Il était employé depuis quinze ans par Mr. —, un marchand parisien qui ne vendait aucune marchandise britannique sans un profit de cent pour cent. Il a également acheté un grand établissement au Kordofan, pour une somme dérisoire.

Lors d'un retour d'une promenade au bazar, nous rencontrâmes Bayoumi Effendi, un homme très distingué qui avait fait partie des trente étudiants envoyés par Méhémet Ali à l'école polytechnique de Paris. Il resta treize ans à Paris, et a traduit deux livres par an durant de nombreuses années. Le sultan lui offrit un poste, avec le rang de colonel et de bey s'il s'établissait à Constantinople, et le pacha d'Égypte lui proposa les mêmes avantages s'il venait se mettre à son service. Il hésita longtemps et à la fin, mal inspiré, il choisit l'Égypte, où il est devenu en réalité un esclave.

Au départ, il fut nommé responsable de l'instruction à Boulak, près du Caire. Ensuite, brutalement, il lui fut ordonné de créer une école à Khartoum, avec douze de ses professeurs les plus capables. Aucun bâtiment n'a été construit, et il est absolument impossible d'en créer une, comme les parents nomadisent et vivent en toute indépendance dans le désert, plutôt que d'envoyer les enfants à l'école. Et même s'il y avait des écoles, son assistance n'aurait pu être utile qu'après de nombreuses années, comme les enfants ne savent ni lire ni écrire, alors que Bayoumi Effendi est un des professeurs européens les plus performants en mathématique et en ingénierie, plutôt que d'être un instituteur d'arabe.

Il se plaignait amèrement d'avoir été privé de ses femmes et de ses enfants, et d'avoir été forcé de quitter Le Caire dans les douze heures ; malgré tout, il pensait que le pacha était moins à blâmer que ses conseillers, qui ne lui permirent pas d'accéder à Méhémet Ali, alors qu'il n'aurait bien sûr pu l'offenser. En effet, il était si confiant dans son sens de la justice qu'il était sûr que s'il arrivait à présenter son cas, les décisions correctrices auraient été prises immédiatement. Il attribuait sa malchance à la malice des traducteurs, certains de ses élèves.

Les écoles sont ici naturellement une fumisterie. Les professeurs sont peu éduqués, et sans doute interfèrent moins avec les actions du vice-roi. Il serait absurde, pour tout voyageur passant trop rapidement dans un pays inconnu, de tenter de poser un jugement sur la politique qui y est menée ; on ne peut néanmoins passer sous silence ces prisonniers, même s'ils n'en portent pas le nom, qui sont gouverneurs de villes importantes ou de provinces, ou présidant aux destinées d'écoles imaginaires à Khartoum.

Il est évident que ces gens se sont rendus désagréables au pacha, en partie peut-être parce qu'ils le dépassaient, ou ayant dispensé des conseils non demandés, ou pour être à tort ou à raison considérés comme des partisans de la Porte. Le résultat de tous ces bannissements est que les provinces sont très correctement gouvernées : Khartoum, Berber, Dongola, Fazogl... sous la direction d'hommes intelligents, qui ont beaucoup voyagé et ont été des observateurs attentifs.

Je n'ai jamais vu un pays aussi propre. Cependant les vêtements des gens sont très pauvres. Les Bédouins se contentent d'un vêtement autour des reins durant la chaleur du jour ; les filles et les enfants souvent n'ont même pas ce minimum, mais ils sont si pudiques que personne ne perçoit leur nudité. La parure des femmes plus âgées est classique, à ravir les dessinateurs.

La ville comprend environ trois mille maisons, ressemblant à celles déjà décrites. L'architecture étant tellement primitive dans ces régions qu'on ne peut s'attendre à beaucoup d'urbanisme ; il n'y a pas d'artères spacieuses ; il y a ici et là des espaces qu'on peut difficilement prendre même pour un modeste square européen. Les maisons les plus belles appartiennent soit aux officiels du gouvernement soit aux résidents européens. Dans certaines, on approche du luxe, dans d'autres, du confort. En effet, il faut reconnaître qu'avec les jardins délicieux, et un climat plaisant, il n'est pas difficile de se réconcilier avec une maison en terre séchée.

Dans le voisinage, l'activité la plus fréquente est la construction de bateaux ; les barques construites sont surtout de longues embarcations non pontées pour naviguer sur le Nil, faites en bois de palmier, mais aussi d'autres essences.

Le principal commerce concerne la production des jardins et des champs, qui sont très productifs. Les marchés sont organisés autour de quatre rues couvertes et quatre non couvertes. Les rues couvertes hébergent les magasins les plus beaux, remplis de marchandises diverses, où figurent imprimés de Manchester, couteaux et ciseaux de Sheffield, et poteries du Staffordshire; les rues découvertes présentent surtout des étals où se vendent du séné, des lichens, des herbes et des légumes variés. Les marchands exportent ici la gomme arabique, des peaux non traitées et de grandes quantités d'ivoire par chameau vers Korosko, après descendant le Nil jusqu'à Berber.

[...] Les gens les plus modestes se contentent d'une seule femme, qui donne à son époux de nombreux enfants. Les plus riches ne sont pas aussi aisément satisfaits; et ils ont jusqu'à quatre femmes.

La partie la plus déplaisante de l'année est la saison des pluies; et les précipitations sont si importantes que les rues deviennent impraticables. Les orages arrivent si soudainement qu'une personne peut rester bloquée trois ou quatre jours dans la demeure d'un ami, jusqu'à la descente des eaux. Personne n'essaie de quitter sa maison pendant les pluies; et la ville peut donner pour cette raison l'impression d'émerger tout juste du déluge.

Les pratiques superstitieuses sont répandues. Les mercredis sont considérés comme néfastes, particulièrement le dernier mercredi du mois, mais c'est surtout le dernier mercredi de l'année qui est le pire, car c'est le jour où Moïse fit saigner les eaux. Ainsi la veille, avant 15 heures, tout un chacun fait provision d'eau pour deux jours. Le pacha n'est pas insensible à ces superstitions; et Riffa Bey, qui a bénéficié d'une double éducation persane et parisienne, et en plus très versé en magie, doit expliquer les rêves de Son Excellence chaque jour.

Les forces militaires comportent une infanterie de dix mille hommes et deux milliers de cavaliers. Dans la cour du palais du gouvernement, j'avais pu voir de nombreuses pièces de canons de bronze, de quatre à dix livres; il y avait aussi des obusiers et des bombes. Il y a au Soudan une infanterie de vingt mille hommes et douze mille hommes de cavalerie, avec trente-six pièces d'artillerie, sous le commandement de Latif pacha, qui a le rang de général.

Quoique les femmes nubiennes ne correspondent pas à ce que nous considérons comme de belles femmes, elles sont presque toujours d'harmonieuses proportions; elles mesurent en général cinq pieds six pouces (environ 1,70 mètre), avec des membres bien faits, un cou et des épaules bien dessinées, et un teint agréable. Pour contrebalancer ces avantages, elles ont de larges lèvres teintes en bleu, des sourcils passés au henné, et les cheveux tombant en petites tresses autour de la tête, peu familières du peigne ou de la brosse, emmêlés et grasseyés. Les yeux sont grands, fins et expriment

la douceur, noirs en général mais aussi souvent bleus. Chaque mouvement révèle une grâce et une élégance naturelle auxquelles n'atteignent pas toutes les belles Européennes, en particulier les jeunes filles qui sont très souvent séduisantes, l'épaisseur des lèvres n'étant pas complètement développée, et leurs yeux bleus brillent d'un éclat plus intense que chez leurs aînées. Elles se marient avant douze ou treize ans, et sont déjà vieilles à vingt. Leur apparence n'est pas servie par la coutume de porter sept ou huit scarifications sur le haut des joues, coutume également prégnante chez les hommes qui portent en plus les mêmes scarifications sur la poitrine.

Ma mère et ma sœur demandèrent à rencontrer Madame Latif Pacha, qui les reçut très joliment dans sa nouvelle résidence voisine de notre jardin. Elle est jolie et très grande dame; elle était vêtue d'une veste grecque très ajustée, couverte de dentelle dorée, et portait des pantalons de soie bleu intense. Elle leur montra toute la maison, la seule vraiment bien construite du pays, leur offrit le café dans les habituelles coupes filigranées d'or, qu'elles admirèrent autant que les nappes, napperons brodés, et travaux de velours qu'elle avait réalisés elle-même. Elle ne paraissait pas très jeune — environ vingt ans, petite et espiègle. Tout ce qui se raconte sur ces beautés emprisonnées se ressemble, et tend à faire croire que si ces dames étaient éduquées et traitées comme leurs sœurs européennes, elles se comporteraient de façon respectable en société. >>>



Charles Didier.

Charles Didier à Khartoum, 1855. <<< Pendant mon séjour à Khartoum,... le poste de gouverneur général était vacant... l'intérim était assuré par le moudir¹ du Kordofan, venu d'el-Obeïd à Khartoum à cet effet. Abdel-Kader Bey... était un Grec musulman de l'archipel... dont les mœurs douces, les manières courtoises, accusaient une éducation bien supérieure à celle de

¹ *Mudir*: littéralement « directeur »; terme utilisé pour nommer le gouverneur d'une province, à partir de 1833.

tous les Turcs du pays... Il avait l'habitude de faire tous les vendredis une longue station au bazar; c'était pour lui le moyen de tuer le temps et de tromper l'ennui du vendredi qui, comme chacun sait, est le dimanche des musulmans, que l'on passe comme l'on peut, affaires publiques et affaires privées, tout étant suspendu: il ne reste pour distraction que la prière et la mosquée. Cependant, par une contradiction assez étrange et que je ne m'explique pas, c'était précisément ce jour-là que les transactions du bazar étaient les plus animées. Arrivés au bazar, où nous nous étions rendus sans aucune suite, nous nous établîmes dans une boutique vide, sans autres meubles que des *angarebs*¹ pour s'asseoir... les marchands lui offraient, avec une politesse peu désintéressée, les prémices de leurs marchandises, tantôt un fusil réputé précieux, tantôt un dromadaire soi-disant de prix, ou une esclave abyssinienne dont chacun pouvait, sans les réclames du djellab, apprécier les beaux yeux et les dents blanches. Tout cela se vendait à l'encan, et la chose restait au plus offrant. La dernière de ces marchandises, je veux dire la jeune fille, fixa particulièrement mon attention, et je la suivais avec intérêt, lorsqu'on la promenait plus qu'à demi-nue d'un bout du bazar à l'autre, afin que chacun pût la voir à son aise, miser et surenchérir. On n'en donnait pas grand-chose. Elle était pourtant jolie, et fort bien faite, et c'était une *sedassi*, c'est-à-dire qu'elle avait de onze à quinze ans, âge auquel les esclaves sont le plus estimées. [...] Si jeune et si belle que fût cette esclave, son air, j'en dois convenir, n'était pas très doux. Ce qui me frappait surtout en elle, c'était son impassibilité. On eût dit qu'elle n'était point en cause et qu'il s'agissait de toute autre qu'elle... J'ignore à qui elle échut par le droit de la force et de l'argent.

Les autres objets du marché ne sont pas dignes de mention: c'étaient des légumes du pays, quelques fruits, quelques épiceries, de grossiers ustensiles à l'usage des Bédouins, des vêtements non moins grossiers, des sandales, des bâts, rien qui fût propre à tenter ma convoitise ou même à éveiller ma curiosité, si ce n'est pourtant des brides de dromadaire en cuir artistement tressées et ornées de glands en verroterie.

Une machine sans nom, sorte d'abattoir humain destiné aux exécutions, s'élevait au beau milieu du marché, pour l'exemple sans doute; mais les habitants ne s'en émeuvent pas le moins du monde, et même quand fonctionne la machine sanglante, les affaires vont bon train comme si de rien n'était.

¹ *Angareb*: lit traditionnel composé de quatre pieds de bois soutenant un cadre tendu de cordes, tel qu'on peut en voir dans les tombes de l'Égypte antique, et toujours en usage en zone rurale au Soudan, au Tchad...

Sous le rapport ethnologique, le bazar de Khartoum offre un piquant intérêt. On y voit réunis des individus de chacune des races qui peuplent cette partie du monde, et tous sont reconnaissables à la couleur plus ou moins foncée de la peau. Les Turcs, les Grecs se distinguent par la blancheur; les Arabes nomades, venus originairement du Hedjaz, sont d'un brun déjà beaucoup plus foncé, et se nomment asfar; viennent ensuite les cuivrés, les roux, les bleus, azrak, les verts akhdar, et enfin les noirs ou nuba, descendus des montagnes du Sud, notamment du Takel qui forme la frontière méridionale du Kordofan.

Les habitants de Khartoum sont de bonnes gens au fond, comme le sont en général tous les Soudaniens dans leur état naturel. [...] On ne peut mieux les définir qu'en disant que ce sont des enfants, enfants par l'imprévoyance et par la mobilité. Leurs passions s'éteignent aussi vite qu'elles s'allument. Ils sont fidèles à leur parole et respectent religieusement un dépôt. Leur hospitalité est sans bornes; un hôte est sacré pour eux et ils se ruinent pour le bien traiter. [...] Cette vertu est si grande qu'ils la pratiquent au-delà même du tombeau. Quelqu'un cherche-t-il asile dans un cimetière, il n'a qu'à s'étendre sur une tombe; le mort qui l'habite le protégera, et à ce propos ils racontent qu'un étranger n'ayant pas pris cette précaution, et s'étant couché par terre, son sommeil fut troublé toute la nuit par les morts qui se le disputaient, chacun voulant être son protecteur; légende charmante, dont pourraient s'enorgueillir des nations plus raffinées.

La ville de Khartoum était, du vivant d'Abbas Pacha, un lieu de déportation, où sa défiance [...] reléguait tous ceux qui lui étaient suspects, à n'importe quel titre.

Le médecin-chef de la province est le docteur Peney, au service de l'Égypte, et fixé dans le pays depuis de longues années. Il a épousé une Abyssinienne dont il a des enfants café au lait. M. Heuglin, consul ou vice-consul d'Autriche, capitaine d'artillerie, [...] composait à lui seul tout le corps consulaire. L'agent anglais était absent, ainsi que celui de Sardaigne, M. Vaudey, qui précisément dans ce temps-là tombait sous les flèches d'une tribu du Nil Blanc. Ces trois puissances, l'Autriche, la Grande-Bretagne et la Sardaigne, sont les seules qui aient des représentants à Khartoum.

M. Heuglin arrivait d'un voyage scientifique en Abyssinie... Il succédait dans ses fonctions de consul au docteur Reitz, l'un des premiers explorateurs du Soudan oriental, qui était mort tout récemment des suites de ses voyages, à l'âge de trente-trois ans. Je pourrais citer d'autres Européens, des Français même, établis à Khartoum, tels, par exemple, que le pharmacien en chef de la province, un Marseillais devenu musulman,

qui avait déjà épousé, puis répudié, une cinquantaine de femmes, sans compter celles qu'il a eues depuis et qu'il aura encore. Khartoum est le vestibule de la barbarie, le point intermédiaire entre la vie sauvage et la civilisation, dont il marque de ce côté la limite extrême ; mais quelle civilisation ! À peu d'exceptions près, elle n'y est connue que par le ravissement de ses vices, et l'Europe n'est représentée là en général que par l'écume de ses populations. Des marchands avides y vont chercher des dents d'éléphant qu'ils échangent contre des verroteries avec les riverains du Fleuve-Blanc, et se croient tout permis dans ces régions lointaines. Aussi, que d'abus, que d'excès de tout genre, que de crimes impunis ! Ainsi par exemple un marchand français était accusé par un autre de faire la traite des noirs, crime puni par les lois françaises. M. Vaudey lui-même, tout consul de Sardaigne qu'il soit, venait, au moment de sa mort, d'être appelé à Turin sur la dénonciation d'un de ses compatriotes qui ne l'accusait de rien moins que d'avoir tué un de ses domestiques... la vie sauvage, avec toutes ses superstitions, toutes ses ignorances, n'est-elle pas préférable encore à une civilisation ainsi représentée ? Et quelle idée les indigènes doivent-ils se faire de l'Europe, à la vue de tels Européens ?

Il règne à Khartoum une liberté de mœurs qui sent fort la vie sauvage. Les Européens s'en accommodent parfaitement, ou l'exagèrent encore, bien loin de la réprimer. Les Turcs et les Arabes cachent et clôturent leurs femmes au fond des harems, et les eunuques commis à leur garde répondent de leur fidélité. Quant aux indigènes, c'est pis encore : ils croient si peu à la vertu féminine qu'ils ont adopté l'infibulation, usage barbare que le gouvernement égyptien essaie en vain de combattre et qui résiste à toutes ses prescriptions. Cette industrie est l'apanage des matrones du pays.

Je ne cite que pour mémoire des touristes américains qui commencent à paraître de temps en temps dans ces régions lointaines, et des officiers anglais qui viennent de Bombay, d'Aden et même de Londres, chasser pendant leurs congés l'hippopotame et le lion.

Dès le soir de mon arrivée, il y eut une grande fantasia en plein air, devant la maison de R*. Les chants et les danses étaient entremêlés de feux d'artifice. Ces chants et ces danses étaient exécutés par des femmes égyptiennes ou abyssiniennes. Toutes avaient le visage découvert, contrairement à la loi du Coran, et je ne pouvais que m'en féliciter, vu qu'elles étaient toutes d'une beauté accomplie et dans la fleur de la jeunesse. Vêtues de robes de soie à couleur voyante, où le rouge et le jaune se mariaient au vert clair et au bleu de ciel, elles avaient les bras et les pieds nus. Une bande de gaze couvrait à demi leur poitrine, et leurs cheveux noirs flottant en arrière étaient ornés jusqu'à l'extrémité de petites monnaies d'or passées

dans un fil. Elles s'accompagnent pour danser du tar ou tambour de basque, et de castagnettes de cuivre en formes de cymbales, appelées en arabe *sadjat* ou *saganet*, dont elles jouent avec une dextérité merveilleuse. Leurs danses et une partie de leurs costumes sont absolument les mêmes que l'on voit représentés dans les peintures des anciens hypogées, et je n'en doute pas qu'ils se soient conservés par tradition.

Les almées, *a'oualem* ou danseuses, forment en Égypte une caste à part, comme elles devaient en former au temps des Pharaons. Elles sont beaucoup plus cultivées que les autres femmes de l'Orient, savent lire, écrire, et beaucoup sont poètes. Vivant en dehors de la loi commune, elles ne se marient point, ignorent par conséquent la claustration, la servitude du harem, et aussi indépendantes par nature que par profession, elles jouissent d'une liberté sans bornes. Appelées dans toutes les fêtes publiques ou privées, il n'y en a pas sans elles; aussi mettent-elles souvent à très haut prix leur présence, et ne les a pas qui veut. Abbas Pacha, excité par sa mère, une dévote intolérante à la façon des dévotes européennes, avait exilé du Caire toutes les almées et les avait reléguées dans la Haute-Égypte.

La fête se renouvela le lendemain devant la maison du consul d'Autriche. Des torches de résine portées par des domestiques ou des esclaves convertis en candélabres éclairaient la scène, et les gens du consul faisaient circuler du sorbet. Les almées étaient pour moi toute la fête. Leur chant monotone, singulièrement primitif et absolument étranger à toutes les notions musicales de nos pays, avait je ne sais quel charme indéfinissable; sa monotonie même faisait sa puissance et, quoiqu'il sentît d'une lieue ses pharaons, il plongeait l'âme à la longue et la berçait mélancoliquement dans une rêverie profonde. Les danses sont beaucoup plus variées; elles étaient exécutées avec une grâce, une légèreté et une ardeur extraordinaires. Nos ballets, ni rien de ce qu'on voit dans nos salons, n'en pourraient donner l'idée. Les danses espagnoles seules s'en rapprochent un peu, avec cette différence que ces dernières s'exécutent par couple, tandis que les almées dansent toujours seules; nul homme ne danse jamais avec elles.

Une des almées se mit à exécuter la danse du sabre, danse d'un grand caractère, qui exige beaucoup d'agilité et encore de souplesse. Tantôt le sabre tourbillonne sur la tête de ma danseuse en jetant des éclairs; tantôt elle le rabaisse et le tient fixé près du sol, comme pour frapper un ennemi terrassé.

Une autre danse célèbre dans le pays et fort goûtée des Turcs est celle de l'abeille. La danseuse suppose qu'elle a une abeille sous les habits, et pour la chercher, s'en dépouille les uns après les autres avec des mouvements, des gestes qui expriment tour à tour la crainte d'être piquée et l'espoir d'être délivrée de son ennemi. Mais comme ce petit drame est un peu vif,

surtout au dénouement, on ne se le permet guère que dans le particulier. On ne l'oserait sur la place publique. Je dois convenir que toutes les danses qui se succédèrent étaient relativement fort décentes, quoique la volupté, sinon la passion, soit l'âme de presque toutes, et qu'à peu d'exceptions près, elles n'aient d'autre but que d'éveiller les sens. Dans les entr'actes, les almées allaient s'asseoir familièrement auprès des spectateurs dont elles désiraient capter la faveur ou piquer la générosité.

Il me restait à faire connaissance avec les danseuses du Soudan. La nuit étant venue, on alluma des torches, et je vis arriver une troupe de femmes enveloppées de la tête aux pieds dans leur *ferdah*, large pièce de toile blanche bordée de franges aux deux bouts. Elles vinrent nous baiser la main respectueusement l'une après l'autre, puis s'accroupirent en groupe sur les nattes qu'on leur avait préparées.

La première à se dévoiler fut une grande femme d'un certain âge, quelque chose comme trente ans, dont le visage assez régulier était d'un beau noir, et dont la coiffure toute isiaque me frappa singulièrement pour en avoir vu de semblables dans des figures de l'Égypte et de l'Éthiopie anciennes. Cette femme était une *impresaria*; les jeunes filles qui lui servaient à défrayer son industrie étaient des esclaves achetées par elle, sa propriété par conséquent.

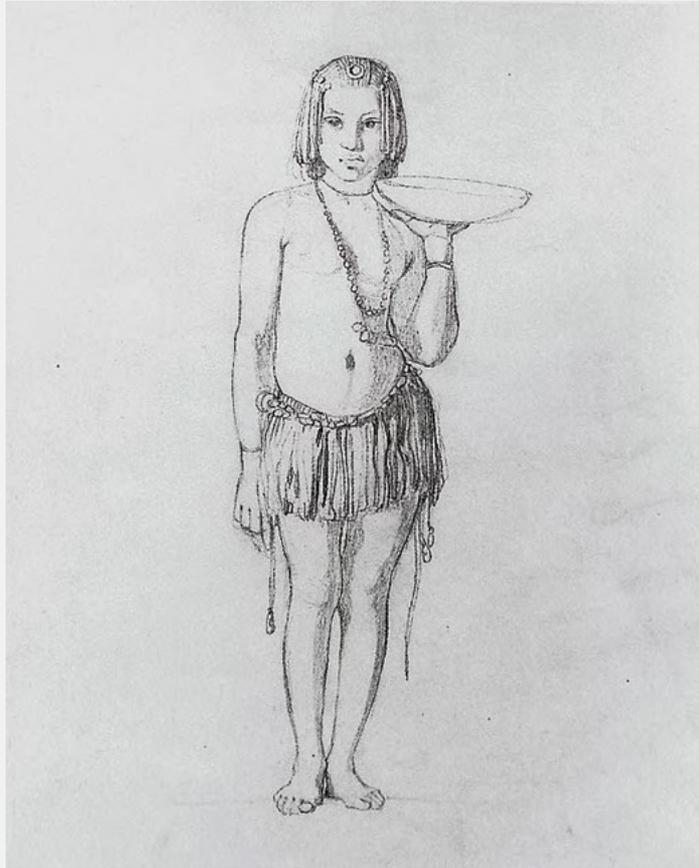
Enfin le ballet commença; ballet étrange, et qui n'a rien de commun avec tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Sur un signe de la maîtresse, qui resta accroupie à l'écart et enveloppée de son voile, les esclaves, au nombre de six ou sept, se levèrent et, se dépouillant du leur, demeurèrent absolument nues, au *raat* près qui leur ceignait le bas des reins. Toutes étaient de la première jeunesse, faites à ravir, et, quoique parfaitement noires, elles avaient le nez aussi droit, les lèvres aussi minces et l'ovale du visage aussi pur que les plus jolies femmes de Paris.

Elles n'avaient ni tambour de basque ni castagnettes, elles dansent à la voix, l'une après l'autre, et celles dont ce n'est pas le tour battent la mesure dans leurs mains. À mesure que la danse s'anime, le chant s'anime aussi et dégénère en hurlements. Pendant ce temps, la danseuse, seule au milieu du cercle comme une statue d'ébène, paraît plongée dans une profonde extase. La tête renversée en arrière, la poitrine tendue, les bras roidis, elle paraît soutenir une lutte intérieure et combattre une force invincible. Puis bientôt sa poitrine s'enfle, tout son corps est agité de frémissements nerveux, elle s'avance à petits pas mais en cadence, et comme poussée toujours malgré elle vers un spectateur qu'elle a choisi ou qu'on lui a désigné, celui d'ordinaire à qui la fête est destinée; elle arrive devant lui, elle s'arrête en palpitant, elle tombe, et, pour peu qu'il soit poli, il la reçoit dans ses bras.

le Soudan

598

de 1820
à nos jours



Esclave portant un *raat*.
Les almées.

◀ Voilà toute la danse des Soudaniennes ; et le drame qu'elles figurent est assez clair, assez diaphane pour être compris, sans avoir besoin de commentaire. Cette danse est commune à toutes les femmes du Fleuve-Blanc. Un touriste américain qui y fit en 1853 un voyage d'agrément raconte une fantasia célébrée en son honneur par une tribu... et où les choses se passèrent absolument de la même façon.

Les chants remplissent l'intervalle des danses, et celui-là est encore plus primitif, plus monotone que celui des almées. Il se compose de deux ou trois notes tout au plus, qui reviennent toujours les mêmes, avec la même intonation ; et non moins élémentaire, l'accompagnement de ces cantilènes consiste comme pour la danse à frapper les mains l'une dans l'autre. Les chanteuses improvisent d'ordinaire les paroles qui leur servent de *libretto*, et ne font pas pour cela de grands frais d'imagination. Ce soir-là, le *libretto* était naturellement en l'honneur du consul qui payait la fête. ▶▶



599

la création
du Soudan
moderne
1820-1885

Khartoum (gravure tirée
d'une photo de Buchta, années 1870).

Carl Giegler Pacha, qui sert dans l'administration égyptienne à Khartoum de 1873 à 1883, raconte par le menu la vie quotidienne. Cette vie, relativement simple, est rythmée par le passage des étrangers, qu'il s'agisse des techniciens au service de l'administration égyptienne, d'explorateurs, de grands voyageurs, d'aventuriers ou d'officiels en visite... Les décès y sont fréquents. Khartoum est aussi le point de départ des expéditions militaires, et l'on y fête les victoires.

Ainsi, le futur Slatin Pacha, arrivé avec une caravane de marchands, dit préférer la vie « libre et facile au Soudan » à un retour difficile dans son Autriche natale, lorsqu'il y est rappelé pour effectuer son service militaire. Et les maisons des expatriés sont décrites comme plaisantes.

Le rythme de la vie à Khartoum dépend aussi de la présence du gouverneur général : quand Gordon part en mission, celle-ci et le travail de l'administration s'apaisent.

Même la musique « moderne » atteint le Soudan égyptien : c'est au Darfour, invité par le commandant militaire récemment installé à el-Fasher, le circassien Hassan Pacha Hilmi, que Carl Christian Giegler entend pour la première fois, en 1876, la marche d'Aïda de Verdi, jouée par la fanfare militaire !

Les festivités pour le retour d'Ismaïl Ayyub Pacha qui rentre victorieux du Darfour en 1876 vont durer plusieurs semaines. « Chaque jour était organisée une nouvelle "azouma"¹ Ces fêtes sont données en l'honneur du pacha par les hauts fonctionnaires et les marchands aisés. Une azouma se déroule de 17 heures à minuit. De cinq à sept, les convives discutent entre eux, au son de la fanfare militaire. À sept heures, le repas est servi, sur trois tables ; les officiels et les notables sont placés à la table du pacha ; aux autres tables les convives sont placés selon leur importance et leur rang social. Le repas consiste habituellement en une quarantaine de plats, tous préparés parfaitement. Le plat principal est un mouton entier grillé et farci de riz. On mange avec ses doigts selon la coutume locale. Il y a des règles à respecter, et la bonne éducation est jugée en fonction. Quand les premiers invités ont mangé, d'autres les remplacent, jusqu'à ce que tout le monde ait été rassasié, même le plus modeste ânier, ce qui peut prendre des heures. Pendant ce temps des danseurs présentent des numéros, des bouffons détendent l'atmosphère jusqu'après minuit, où les invités rentrent chez eux. »

1 *Azouma* (arabe) : invitation.

De nombreux techniciens étrangers ont été engagés par Gordon ou par le chef d'état-major égyptien le général Stone, ancien officier américain au service des États confédérés, qui va recruter d'autres Américains (colonels Campbell, Colston, Grant, Chaillé-Long, Purdy, Prout...) dont plusieurs sont également issus de l'armée confédérée et qui vont réaliser un travail cartographique considérable.

Le Soudan attire des aventuriers : Gordon était fort sollicité par des Anglais qui recherchaient plus l'expatriation ou la possibilité de pratiquer le *big game* qu'un travail dans l'administration. Eduard Schnitzer, médecin juif allemand, plus connu sous le nom d'Emin Pacha, arrive sans le sou à Khartoum en 1875 après avoir exercé de longues années dans l'Empire ottoman, et devra être assisté par la communauté expatriée de Khartoum pour installer son cabinet, avant d'être engagé par Gordon en Équatoria.

Certaines biographies sont étonnantes, comme celle de Romolo Gessi, né de père italien et de mère arménienne, qui travaille comme secrétaire au consulat britannique de Bucarest avant de servir comme interprète lors de la guerre de Crimée. Quelques années plus tard, il participe aux combats pour la libération de l'Italie avec Garibaldi. Alors qu'il s'occupe de commerce en Roumanie, Gordon l'appelle pour lui confier le poste de gouverneur général de la province d'Équatoria, lors du départ de Samuel Baker. Il participe à l'exploration du lac Albert, puis démissionne. Il revient au Soudan comme accompagnant d'une expédition italienne dans le bassin du Nil Bleu ; à son retour à Khartoum, il réintègre l'administration khédiviale, et Gordon le nomme gouverneur du Bahr el-Ghazal ; lors d'une campagne contre les trafiquants d'esclaves, il tue le fils de Zuber Pacha. Il est démissionné par le successeur de Gordon, après une expédition calamiteuse : sa flottille restera piégée dans le Sudd pendant plusieurs semaines, ce qui entraînera une disette fatale à beaucoup ; lui-même sera atteint par les fièvres et mourra à Suez, sur le chemin du retour vers l'Égypte.

Un certain De Witt, qui décède en 1875, engagé par Gordon, est un avocat allemand qui avait fui la ville de Brême pour échapper à des poursuites pénales.

Des voyageurs passent par Khartoum. Ainsi du capitaine Burnaby, célébrité de l'époque, journaliste, écrivain, voyageur et grand sportif (premier à gagner en ballon la France depuis l'Angleterre), qui sera tué à la bataille d'Abou Klea¹ en 1885, et deviendra un symbole de héros britannique célébré par les poètes.

¹ Abou Klea : bataille survenue du 16 au 18 janvier 1885 entre les insurgés mahdistes et l'armée de secours qui arrivait trop tard pour sauver Khartoum et le général Gordon ; [.../...]

Il faut citer aussi Mademoiselle Tinné (1839-1869) exploratrice hollandaise qui, accompagnée de sa mère et de sa tante, de deux servantes hollandaises et de l'explorateur T. von Heuglin, part explorer le Haut Nil Blanc début 1863. L'expédition qui a joint Gondokoro rentre sur Khartoum car la tante est sérieusement atteinte par les fièvres dont elle décède rapidement. L'expédition repart explorer les régions de la Sobat et du Bahr el-Ghazal et atteint le territoire Azandé. La mère de Melle Tinné et les deux servantes vont à leur tour succomber aux fièvres à Wau¹, avec d'autres membres de l'expédition. On meurt beaucoup au XIX^e siècle au Soudan, de fièvre sou-vent, de mort violente parfois. Et Khartoum représente un havre de salu-rité par rapport aux territoires du Sud où la malaria fait des ravages dans les *gens* des expatriés.

Les couples mixtes, des Européens mariés à des femmes africaines, soit Éthiopiennes (Abyssiniennes)..., soit Soudanaises, existent, même si les discours racistes sont habituels chez les Européens de l'époque, et si le problème du métissage et du sort à réserver aux métis est un sujet de débat.

Ainsi l'Autrichien Marno Bey était marié à une femme Dinka christianisée, Caterina Zaynab, dont il a un fils qui sera baptisé par le religieux catholique italien Daniele Comboni, fondateur de la congrégation du même nom.

Lupton Bey, le dernier gouverneur du Bahr el-Ghazal nommé par le successeur de Gordon, était marié à une Abyssinienne, Zaynuba, dont il avait deux filles; son épouse était une ancienne esclave de Rosset Pacha, commerçant puis officiel, vice-consul intérimaire de France et de Grande-Bretagne à Khartoum en 1874-1876.

Madame Lafargue était une personnalité connue de Khartoum. «Madame Miriam» était la femme d'un marchand français ayant fait fortune au Nil Blanc et qui «ne pouvait rentrer en France comme il ne pouvait y emmener sa femme» (*dixit* C. C. Giegler). Il s'était donc installé à Berber dans une vaste maison confortable et, à sa mort, laissa tous ses biens à sa femme. Sa veuve recevait non voilée les Européens importants. Malgré sa quarantaine, elle restait une belle et délicate personne. Elle avait accru sa fortune grâce à une importante flottille de navires pour le commerce du maïs avec l'Égypte.

la bataille est remportée par les mahdistes, au prix de lourdes pertes dans leurs rangs (71 Européens sont tués sur un effectif de 1100 hommes, et environ un millier de mahdistes sur un effectif de 13 000 combattants).

¹ Wau: ville du Sud Soudan, capitale du Western Bahr el-Ghazal.

La vie sociale, celle d'une petite communauté vivant à l'étranger, dans des conditions tropicales, avec un approvisionnement difficile en denrées européennes, est importante.

Voici le récit d'une veillée de Noël à Khartoum en décembre 1875 :
« Nous avons passé la veillée de Noël chez les Hansal. Emin jouait du piano et nous autres, Slatin, Rosset et son frère récemment arrivé à Khartoum, nous avons chanté des cantiques allemands. Il y avait aussi des femmes noires. C'étaient les femmes d'un charpentier italien et d'un assistant de Hansal, élevées à la mission. Ces femmes avaient été en Italie et en Autriche quand elles étaient jeunes filles. Toutes deux parlaient l'italien à la perfection, et l'une d'entre elles, Joséphine, s'exprimait aussi dans un allemand parfait. Quand la fête battit son plein nous avons même dansé avec les Africaines qui s'avèrent d'excellentes danseuses. Le lendemain, quand les prêtres de la mission eurent vent de la fête, il y eut un mini-scandale parce qu'elles avaient dansé avec moi, un protestant. Elles eurent même à faire pénitence, ce que me dit Slatin... » En 1881, dans une atmosphère apaisée après le départ de Gordon, le baccarat est beaucoup pratiqué. Le gouverneur Ra'uf Pacha était un homme sociable, qui s'invitait chez beaucoup de gens et ces rencontres improvisées étaient appréciées.

Louis Vossion, vice-consul de France à Khartoum, photographie en 1882 les personnalités de la ville et son album (conservé à la Bibliothèque nationale de France) conserve la mémoire des notables européens : le consul de Grèce Aristidis Leondidi, le conseiller Hansal, consul de l'empereur d'Autriche, l'agent consulaire du roi d'Italie, Calixto Lagnani, l'agent consulaire de la Perse à Khartoum, Boutros Boulos. Parmi les autres figures, on retrouve le Dr Peney, médecin-chef du Soudan, marié avec une Abyssinienne dont il a trois enfants, Edward Harden, agent d'une maison de commerce allemande de Hambourg, le Dr Xinoudaki, médecin d'Athènes établi à Khartoum, Albert Marquet, Français chef de la plus importante maison de commerce européenne au Soudan, les missionnaires américains Ladd et Snow de l'*American Mission Society*, Ibrahim Effendi Khalil, le chef de la colonie copte de Khartoum, Onorato Moussy, maltais et ses enfants malto-abyssins, le R^p. Léon Henriot, alsacien, Giegler Pacha, ancien directeur des lignes télégraphiques, et ses serviteurs allemands d'origine. Sont aussi photographiés les employés du vice-consulat de France : le drogman¹, les cawas. De nombreuses familles posent avec les nourrices, et les domestiques, abyssins ou anciens esclaves Dinkas ou Darfouris.

¹ Drogman : français du XIX^e siècle (de l'arabe *tardjiman*), utilisé pour nommer le traducteur dans certains pays du Proche-Orient.

La lutte contre l'esclavage : Baker et Gordon

L'esclavage était une réalité de la vie quotidienne au Soudan depuis des temps immémoriaux. Il était toléré et réglementé par l'islam, qui considérait l'esclave comme un bien mobilier. Un des motifs de la conquête du Soudan tint d'ailleurs à la nécessité qu'avait Méhémet Ali de renforcer son armée avec les captifs noirs qu'il y razzierait.

Les *basingers*¹, soldats noirs, sont extrêmement appréciés pour leur bravoure et leur fiabilité. Lorsque Zubair Pacha part pour Le Caire afin de plaider sa cause auprès du khédive, il lui apporte en cadeau un bataillon de soldats noirs.

Mais à côté des hommes destinés à l'armée, les esclaves femmes sont plus prisées et se vendent plus cher. Frédéric Caillaud nous renseigne sur la valeur des esclaves africaines que les Égyptiens capturent durant leur campagne soudanaise vers les années 1820 : « L'âge est une des principales bases sur lesquelles s'établit leur valeur vénale. On appelle "commassy" les filles de onze ans et au-dessous ; "sédassy" celles qui ont de onze à quinze ans ; ce sont les plus estimées, elles valent de 18 à 30 *talaris*². Les "balègues" sont celles qui ont passé la quinzième année ; elles ne valent déjà plus que de 8 à 12 *talaris*. De vingt à trente ans, elles sont réputées vieilles et l'on répugne à s'en charger [...]. » Lors du recensement du Caire effectué vers 1870, sur les 10 481 esclaves que comptait la ville, il y avait 8 674 femmes pour seulement 1 807 hommes.

le Soudan

604

de 1820

à nos jours



Thaler de Marie-Thérèse.

¹ *Basingers* : anciens esclaves entraînés militairement.

² *Talari* : thaler ou dollar autrichien en argent de Marie-Thérèse.

Les Européens du xix^e siècle vont vivre avec la réalité de l'esclavage (voir la correspondance du futur Napoléon avec le sultan du Darfour durant l'expédition d'Égypte, p. 634) : en 1821, Cailliaud se plaint de la fuite, à l'approche de Khartoum, d'un esclave qu'il avait acheté (voir p. 555) ; à partir de 1840, quand le Sud s'ouvre, des *traitants* « blancs¹ » participeront avec les autorités et des commerçants soudanais à la traite négrière.

Les voyageurs sont en général sensibles à la détresse des esclaves dont ils croisent les caravanes en partance pour l'Égypte ou pour la mer Rouge, garrotés avec des fourches en bois au cou, et ils décrivent maintes scènes pitoyables. Trémaux dans son *Voyage au Soudan oriental de 1848 à 1850* croisera deux caravanes, une première dans le désert entre Korosko et Abou Hamed, et une seconde dans le Sennar, et décrit les coups de courbache pour faire avancer les esclaves fatigués, l'abandon des malades et des vieux, les relatifs meilleurs soins accordés aux jeunes filles, marchandise la plus lucrative.

De même Giegler dénonce les mauvais traitements qu'il observe lors de ses périple dans le Soudan, mais considère que si ses accompagnants et lui-même avaient tenté quoi que ce soit, ils auraient pu être tués par les conducteurs de ces caravanes qui savaient que leur trafic était condamné officiellement par l'administration.

En 1874, il remonte de Gondokoro sur Khartoum par bateau, et s'est arrêté à Fachoda où il doit changer de *steamer* ; mais au moment de son départ, un autre bateau accoste et 150 esclaves sont embarqués, au grand dam de Giegler. Officiellement il s'agit de « recrues », mais le bateau se remplit de femmes, d'enfants, de vieillards et de jeunes hommes, provenant de la zériba du traitant Ghattas, sur la rivière Sobat². Le bateau sur lequel on transporte aussi l'ivoire est totalement surchargé. À l'arrivée aux abords de Khartoum, les captifs sont habillés pour passer inaperçus en ville une fois débarqués. Giegler envoie un long rapport à Gordon qui va le transmettre au khédive Ismaïl au Caire. Le capitaine qui faisait partie de l'administration va passer plusieurs années en prison. La totalité de l'ivoire est confisquée, et la famille du riche traitant est réduite à la mendicité.

En 1876, sur la route d'el-Obeïd, il rencontre une caravane d'esclaves : « une file sans fin d'hommes, de femmes et d'enfants de tout âge. La plupart d'entre eux portaient un anneau de fer au cou, et étaient enchaînés

¹ Parmi ceux-ci on peut mentionner le Maltais De Bono, le Français de Malzac.

² La rivière Sobat est le plus septentrional des affluents du Nil Blanc qu'il rejoint en amont de Malakal (Upper Nile), et qui est formé par la réunion des rivières Pibor et Baro, alimentées par le plateau éthiopien.

les uns aux autres à un intervalle de 1,5 mètre. D'autres, ceux qui avaient tenté de s'échapper et avaient été repris, portaient le sha'ba¹. La caravane est encadrée de noirs et de Soudanais armés pour les faire avancer. »

Le khédivé, pour prouver aux Anglais sa volonté de contribuer à la suppression de l'esclavage, engage Samuel Baker en 1871. Ce dernier s'est rendu célèbre quelques années auparavant par ses explorations aux confins du Sud Soudan en 1863, où il avait rencontré Speke et Grant à Gondokoro.

Lors de son premier passage à Khartoum en juin 1862, Baker avait déjà décrit de façon brutale la situation: « Nous arrivâmes à Khartoum, résidence du gouverneur général du Soudan égyptien et des consuls de France, d'Autriche et d'Amérique. C'est un séjour immonde. Sa garnison ne vit que de maraude. Tous les employés du gouvernement sont malhonnêtes et voleurs. Le gouverneur ordinairement ruine le pays par ses taxes oppressives et ses malversations. Le Soudan n'exporte que de la gomme, du séné, des cuirs et environ cent mille francs d'ivoire par an. Si cette possession est intéressante pour l'Égypte, ce n'est que parce qu'elle fournit des esclaves aux pays mahométans.

À Khartoum, il y a peu de place pour le commerce légitime; aussi n'en fait-on guère d'autre ici que celui des esclaves et, en général, c'est dans cette catégorie d'affaires qu'il faut ranger le commerce du Nil Blanc. Voici comment cela s'organise. Un aventurier sans ressources trouve pour ce négoce à emprunter à cent pour cent. Il lève une bande de coupe-jarrets et part vers le mois de décembre. Au-delà de Gondokoro, il s'allie à un chef nègre quelconque, cerne un village qui lui est hostile, y met le feu, tue les hommes et emmène les femmes et les enfants, avec le bétail; un tiers des vaches et des bœufs revient aux gens de l'expédition et le reste au négociant, qui rentre graduellement en possession du tout, en troquant — contre des esclaves — ce qu'ont obtenu ses gens, puis en profitant d'une dispute pour tuer le chef son allié dont le peuple est à son tour pillé et mis en esclavage. Le bétail est troqué ensuite contre des esclaves et de l'ivoire. Alors, le négociant, laissant jusqu'à son retour une partie de sa bande continuer les mêmes procédés, prend le chemin de Khartoum. À quelques lieues en avant, il se défait de ses esclaves qu'on expédie vers tous les pays de l'islamisme. Rentré en ville avec son ivoire et son argent, le négociant liquide son emprunt et devient capitaliste à son tour. Tel est le commerce du Nil Blanc. »

¹ *Shā'ba* (arabe) : une branche en forme de fourche, attachée à l'arrière avec une barre de fer fixée avec des boulons et des écrous; le captif ne peut marcher que s'il soulève la branche et la porte devant lui.



Esclaves (gravure anglaise du XIX^e siècle).

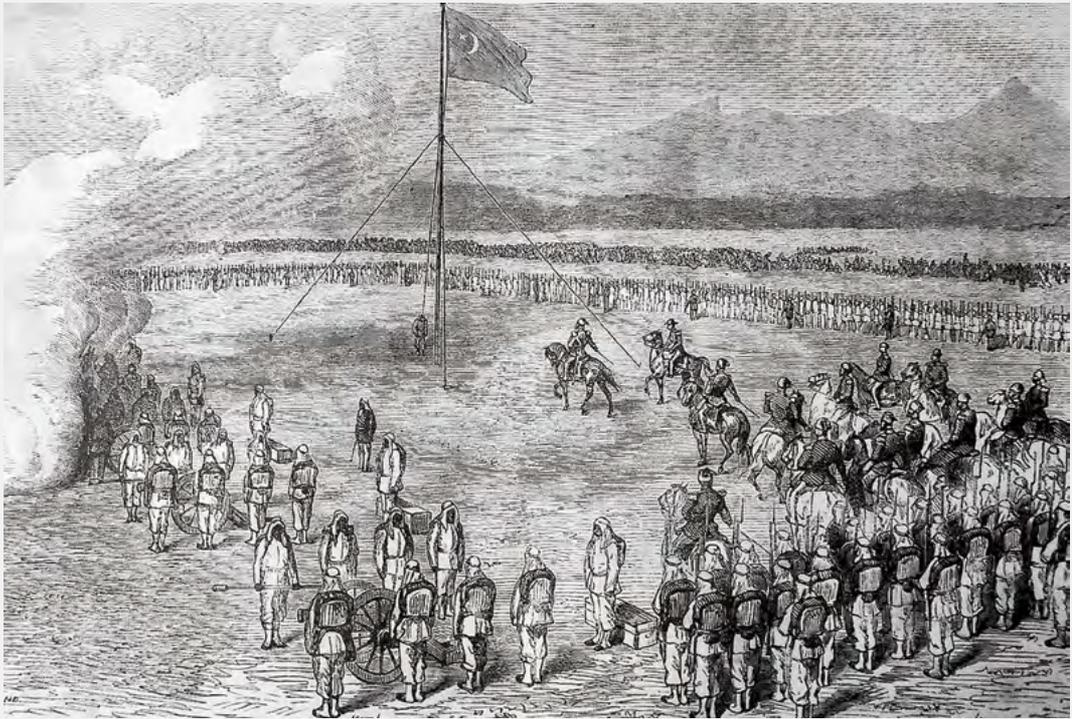
Mise à mort de l'esclave malade (gravure du XIX^e siècle).

Samuel et Florence Baker¹.

Samuel Baker et ses compagnons d'expédition.



¹ La femme de Samuel Baker provient de Transylvanie; il l'acheta sur un marché d'esclaves à Vidin (aujourd'hui en Bulgarie). Elle recevra un passeport britannique au nom de Florence Finnian. Elle l'accompagnera dans tous ses voyages et ses expéditions, et deviendra sa femme quelques années plus tard. Samuel Baker ne sera jamais honoré comme le furent les explorateurs britanniques de l'Afrique. L'achat de Florence et leur union libre ont choqué la bonne société anglaise de l'époque, à commencer par la reine Victoria.



le Soudan

608

de 1820
à nos jours



Cérémonie d'annexion de Gondokoro.

Libération d'esclaves par Samuel Baker en 1872.

◀ Baker ne perçoit pas que, pour les Égyptiens, l'installation de l'administration égyptienne était le but principal de sa mission (officiellement Gondokoro est annexé au Soudan égyptien en 1871) et que cette installation constituait le moyen qui devait permettre la fin du trafic d'esclaves.

Et le fait qu'un chrétien vienne les commander n'est pas accepté par les Égyptiens. Baker, qui arrive en 1871, va rencontrer de nombreuses difficultés pour lancer son expédition. L'administration de Khartoum ne collabore pas, ni ne lui livre les bateaux et les troupes prévus. Il n'en rejoint pas moins Gondokoro en dépit de nombreux avatars. Là, Baker va s'attaquer directement aux trafiquants, mais ceux-ci vont monter les populations contre lui, et il devra pour se défendre guerroyer contre elles en utilisant finalement les mêmes méthodes que les chasseurs d'esclaves. Il réussit à rapatrier une partie de son expédition (1 100 hommes sur 1 600) à Khartoum et rédige un rapport victorieux, mais l'échec est patent.



Charles G. Gordon.

Charles G. Gordon, qui lui succède en 1874 comme gouverneur de la province d'Équatoria, procédera différemment. Ce colonel des *Royal Engineers* arrive au Soudan précédé de la sulfureuse réputation de « *Chinese Gordon* » pour ses succès dans la répression des Taiping en Chine. Mélange de mystique, qui considère qu'il accomplit une œuvre divine, et d'homme pragmatique, qui tentera ultérieurement de négocier avec le Mahdi ou s'associera avec des marchands d'esclaves, il commence par mettre sous monopole d'État le commerce de l'ivoire, ce qu'avait déjà fait Baker, privant ainsi les traitants d'importants profits, et annihilant le prétexte des expéditions dans le Sud Soudan ; de plus, il interdit la constitution des armées privées et l'importation des armes et soumet le commerce dans le Sud à autorisation préalable. Gordon anticipe de la sorte la politique du *close district* qui sera en vigueur de 1924 à 1944 au sud du Soudan. Enfin, il établit une série de postes rapprochés sur le Nil et dans l'intérieur, et s'appuie sur le puissant traitant Abou Su'ud, qui avait saboté les efforts de Baker, en le nommant sous-gouverneur à Gondokoro, avant de le renvoyer à Khartoum pour non-respect des mesures interdisant l'esclavage.

En 1876, le khédivé Ismaïl le persuade de prendre le poste de gouverneur général du Soudan. En 1877, le khédivé signe avec les Anglais une convention contre l'esclavage (en échange de la reconnaissance de sa souveraineté sur la Côte des Somalis), qui prévoit la disparition de la traite négrière en Égypte en 1884 et au Soudan en 1889.

Gordon aura à mettre en œuvre le traité. Après une période de grâce d'une année, il s'attaque aux traitants : de mai à juillet 1878, 697 trafiquants sont arrêtés ; les fonctionnaires égyptiens compromis sont renvoyés et Gordon embauche des Européens pour les remplacer. Il est responsable d'une répression brutale à l'encontre des marchands arabes Jallaba : il lance contre eux des cavaliers Danagla¹, Jaalyin et Chaykyés qui pillent et massacrent les Jallaba. Cette attitude entraînera l'hostilité de ces derniers, qui jouissaient d'un certain prestige, nombre d'entre eux rendant des services aux confréries religieuses.

Sous la période mahdiste, on observe un regain d'activité de la traite, menée par des groupes arabes dans le Sud mais aussi dans ce qui correspond, à l'est de l'actuelle République démocratique du Congo, au nord de l'Ouganda et à la République Centrafricaine. Ces groupes sont en relation avec les explorateurs et les troupes des puissances européennes qui justifient leur présence par la lutte antiesclavagiste dans les derniers espaces non partagés de l'Afrique à la fin du XIX^e siècle.

1 Originaires de Dongola (arabe).

Compromise par une pression fiscale immodérée, l'exploitation systématique du pays et la corruption de l'administration, cette première domination turco-égyptienne aura néanmoins façonné le Soudan moderne en lui créant une façade sur la mer, en lui rattachant les régions nilotiques du Sud, en ouvrant le pays au monde moderne, en introduisant des technologies nouvelles, en développant le commerce, l'agriculture, l'éducation et la santé. Cette période se révèle la plus décisive, plus que celle du condominium considéré comme sa suite (*Turkiyya al-thanis*¹); les transformations enregistrées vont se transmettre bien au-delà de la chute de Khartoum, en 1885.

La période turco-égyptienne fut pour beaucoup de Soudanais une opportunité. Ceux qui en profitèrent le plus furent les sédentaires qui vivaient le long du Nil, où la mince bande de terre irrigable ne pouvait subvenir qu'aux besoins d'une population réduite. Pendant des siècles, des habitants de ces régions avaient migré individuellement ou par petits groupes pour chercher fortune ailleurs. Ils pourvurent Le Caire de ses domestiques barbares, l'île Touti de ses cultivateurs, le Darfour de ses guides de caravane et d'enseignants de l'islam. Plus d'une dynastie soudanaise décrit une origine nilotique dans son mythe fondateur. L'installation du régime turco-égyptien et, surtout, l'ouverture du Sud, ménagèrent de nouvelles opportunités aux tribus nilotiques du Nord, et les soixante ans qui précédèrent la *Mahdiyya* virent se développer une diaspora d'une nouvelle ampleur vers le sud et l'ouest.

Trois groupes surtout furent impliqués dans ce processus: les Jaalayin, les Danagla et les Chaykyés. Les Jaalayin, provenant du Nil entre sa jonction et le confluent de la rivière Atbara, étaient de redoutables commerçants. Les Danagla, natifs de la province de Dongola, étaient des constructeurs et pilotes de bateaux, et s'établirent progressivement vers le sud à mesure de l'épuisement du bois au Nord; d'autres devinrent des trafiquants au Sud. La tribu des Chaykyés bénéficia des faveurs du régime, auquel ils fournirent une cavalerie irrégulière. L'extension de l'administration au Sud leur permit d'y descendre.

Si la *Turkiyya* voit l'amorce de l'unification des territoires dont va émerger le Soudan indépendant, elle présente aussi un autre aspect: Méhémet Ali et ses successeurs ont opéré une modernisation rapide et forcée de l'Égypte qui, de province traditionnelle et conservatrice de l'Empire ottoman, s'est muée en un État centralisé et autonome, doté d'une économie, d'une administration et d'un système scolaire propres. Ce processus fut étendu au Soudan égyptien, première région de l'Afrique intérieure à expérimenter les tensions liées à la colonisation occidentale. L'incompatibilité entre la société traditionnelle et le nouveau modèle européen va engendrer une situation révolutionnaire qui va être résolue par l'apparition de la *Mahdiyya* ■

¹ *Lq deuxième période turque* (en arabe).



la période mahdiste
1885-1898

Les débuts du mahdisme

En mars 1881, Muhammad Ahmad Abdallah se proclame le Mahdi et prend les armes contre les «Turcs», c'est-à-dire les Égyptiens, afin de restaurer un islam authentique dans un pays où l'influence des sectes soufies a été très importante.

Voici une de ses proclamations reprise par un voyageur en 1884 :
« J'atteste devant Dieu et devant le Prophète que j'ai pris le sabre non dans le but de fonder un empire terrestre, ni pour amasser des richesses ou posséder un somptueux palais, mais afin d'aider et de consoler les croyants de l'esclavage dans lequel les tiennent les infidèles, et pour rétablir l'empire des musulmans dans son ancienne splendeur. Je suis donc décidé à porter ce sabre de Khartoum à Berber. J'irai ensuite à Dongola, au Caire et à Alexandrie, en rétablissant la loi et le gouvernement musulmans dans toutes ces cités. De l'Égypte, je me dirigerai vers la terre du Prophète afin d'en chasser les Turcs, dont le gouvernement n'est pas meilleur que celui des infidèles, et je rendrai à l'islam la terre d'Arabie avec ses deux cités saintes. Fils d'Ismaël, vous pouvez vous attendre à me voir bientôt au milieu de vous, armé du sabre de la foi. »



MOHAMMED AHMED, THE MAHDI.

Le Mahdi.

Les confréries au Soudan au temps du Mahdi

Au Soudan, comme dans le monde musulman dans son ensemble, les soufis¹ appartiennent à un ordre qui perpétue dans sa pratique l'enseignement de tel ou tel mystique. La plus répandue des *tariqas*² durant la période des Fundj était la **Qadiriyya**, un ordre ancien et répandu dans l'ensemble du monde musulman. À l'opposé, la **Majdhubiyya** était une *tariqa* locale, centrée sur le clan Majdhub de saints hommes qui vivaient vers Ed Damer. À la fin du XVIII^e siècle, un ordre nouveau, la **Sammaniyya**, fut introduit au Soudan nilotique et bénéficia d'une grande popularité; c'est la *tariqa* dont le Mahdi faisait partie avant de s'autoproclamer Messie. Peu avant la conquête turco-égyptienne, Muhammad 'Uthman al-Mirgani, son fondateur, introduit la **Khatmiyya**, qui avait des liens étroits, même si non officiels, avec le régime turco-égyptien.

Une série de succès militaires d'importance croissante va étayer aux yeux des populations la *baraka*³ du Mahdi. La défaite d'une petite troupe envoyée par le gouverneur général en 1881 et la destruction des forces du gouverneur de Fachoda entraînent un vaste mouvement d'adhésion populaire de tous ceux qui ont à se plaindre de l'administration égyptienne. En juin 1882, la totalité d'un corps égyptien de 4 000 hommes est défaite au Gêbel Qadir.

En janvier 1883, les mahdistes s'emparent d'el-Obeïd, capitale du Kordofan, ce dont le père **Bonomi**, chef de la mission latine en Afrique centrale, témoigne dans un récit qui sera diffusé dans les journaux européens après son évasion (il laissa derrière lui d'autres religieux dont le père Ohrwalder: voir *infra* p. 622 et photo p. 623). Voici son récit tel qu'il fut diffusé dans un livre publié à Londres en 1886, ouvrage à caractère quasi-hagiographique, présentant les héros anglais en Égypte et au Soudan égyptien comme des « pionniers de la liberté » (à commencer par Gordon, mais aussi Hicks, Burnaby...).

« Nous fûmes encerclés du 2 avril jusqu'à la fin septembre 1882. L'armée marchant au secours d'el-Obeïd sous le commandement de Yousef Pacha Shellali fut anéantie. Les soldats de l'armée de secours

le Soudan

614

de 1820
à nos jours

1 Soufis: le soufisme ou *tasawwouf* est une quête, mystique et ascétique de l'islam. C'est un cheminement intérieur apparu avec la révélation prophétique de l'islam, ayant pris ses racines initiales dans l'orthodoxie sunnite essentiellement. Le *tassawouf* est un élan de l'âme loin du théisme orthodoxe de l'islam. Son discours est contemplatif et son esthétique verbale est poétique.

2 *Tariqa*: confrérie ou ordre mystique, voie spirituelle (pluriel *turuq*).

3 *Baraka* (arabe): sagesse ou bénédiction, faveur divine qui donne de la chance.

avaient trouvé les puits comblés sur leur route, lors des jours précédents. Arrivant aux puits suivants, la soif intense leur fit rompre les rangs et ils coururent pour y éteindre leur soif. Les Arabes embusqués les massacrèrent tous.

Après cette victoire, le Mahdi mit le siège autour d'el-Obeïd. Il envoya d'abord un émir, le *mek* Omar, pour attaquer la mission. Il avait pour ordre de nous passer au fil de l'épée : personne ne devait en réchapper. Il disposait cependant d'un effectif insuffisant ; il s'assit devant la place, sachant bien que des milliers d'Arabes étaient en route pour l'assister. Jour après jour, leur nombre augmentait. Voyant notre situation sans espoir, nous prîmes la décision de rassembler le bétail et nos possessions, d'abandonner la place et de nous réfugier à Fachoda, avant que le siège de la ville ne se soit totalement refermé. Mais un officier informa les rebelles de nos intentions. [...] Le *mek* Omar nous encercla complètement, resserrant le dispositif de siège qui nous entourait, et nous somma de nous rendre, faute de quoi nous serions massacrés. À ce moment, pour notre infortune, l'officier égyptien commandant les troupes chargées de notre protection et tous ses hommes se déclarèrent en faveur de Mohamed Ahmed. Ils sortirent des zéribas et passèrent à l'ennemi, avec leurs armes et les munitions. Notre situation devenait désespérée et nous décidâmes de nous rendre, à condition que nos vies soient épargnées et que nous puissions regagner l'Égypte sans être molestés. Des garanties nous furent données et nous nous constituâmes prisonniers. Tout le bétail, le matériel agricole, nos livres et nos vêtements furent saisis.

Nous fûmes entravés et conduits à Mohamed Ahmed, qui se trouvait devant el-Obeïd. Elias Pacha, avec tous les notables, tous les marchands et en fait toute la population, se trouvait avec lui. Auparavant, el-Obeïd était, comme toutes les villes, défendue par une très longue tranchée et des zéribas de deux milles de circonférence, imprenables à moins de forces considérables. Les défenses se limitèrent alors aux bâtiments officiels, bureaux, arsenal, casernes et la mudirie. Jusque-là les troupes avaient résisté à tous les assauts des rebelles pour prendre la place ; chaque assaut avait été repoussé avec de grosses pertes, plusieurs centaines d'assaillants avaient été atteints par les tirs à chaque assaut, ne disposant que de lances.

Sept d'entre nous furent conduits devant Mohamed Ahmed. Il nous informa qu'il nous était nécessaire de nous convertir à l'islam immédiatement. Nous répondîmes avec force que c'était impossible, nous ne pouvions abandonner notre religion ; "Dieu l'interdit, et même si nous le faisons, nos cœurs resteraient inchangés." Cette ferme réponse irrita grandement Mohamed Ahmed. Il cria : "Misérables infidèles ! Demain est vendredi. Je vous donne un temps de réflexion. Si vous n'avez pas embrassé

l'islam au lever du soleil demain, vous serez exécutés en punition de votre désobéissance et de votre obstination. Reposez-vous et repentez-vous tant qu'il en est encore temps."

Le matin suivant, nous fûmes sortis de la hutte de paille de sorgho où nous avons été enfermés. Nous trouvâmes les Arabes positionnés en ligne. Près d'eux il y avait un grand rassemblement de cavaliers. Des milliers de lances et des épées brillaient et scintillaient aux rayons du soleil levant, et nous regardions le soleil s'élever au-dessus de la cime de quelques acacias et des rochers disséminés dans la vaste plaine de sable, nous regardions la scène en supposant que c'était pour la dernière fois [...].

Nous marchions d'un pas ferme, les Arabes brandissant leurs longues épées à double tranchant au-dessus de nos têtes, nous maudissant à notre passage. Et nous rejoignîmes Mohamed Ahmed, le soi-disant Messie, monté sur un magnifique dromadaire. Il nous cria d'une voix forte: "Ô chrétiens! Êtes-vous préparés à embrasser l'islam, ou à avoir vos têtes décollées de vos épaules?"

Confortés par notre foi, nous répondîmes: "Ô cheikh Mohamed Ahmed! Vous disposez de vastes pouvoirs, vous commandez cette armée puissante, s'étendant aussi loin que le regard porte. Vous pouvez leur commander de faire tout ce qui semble bon à vos yeux, et vous êtes obéis; et vous avez aussi le pouvoir de nous tuer, comme Dieu pour quelque sage raison nous a placés entre vos mains, mais vous n'avez pas le pouvoir, Ô Shaykh, de nous faire convertir à l'islam. Nous préférons la mort."

Le silence régnait parmi les sombres rangs, et près de nous se tenaient des derviches avec leurs longues épées, prêts à exécuter l'ordre de leur maître et à nous décapiter. Mais Mohamed Ahmed regarda à gauche et à droite un certain temps sans parler. Ensuite il nous fixa intensément de ses yeux d'aigle, et sentant que nous persistions dans notre foi, il déclara d'une voix forte: "Ô Nazaréens, puisse Allah le généreux et le miséricordieux mettre vos cœurs dans le droit chemin!"; et quand il eut parlé ainsi, il rajouta, toujours d'une voix forte: "Vous tous ici présents, shaykhs et derviches, et chacun de vos hommes en armes, remettez vos épées dans leurs fourreaux, car c'est l'ordre que je vous donne. Conduisez ces Nazaréens à ma hutte en sécurité — j'ai parlé!"

Ainsi nous y fûmes conduits, remerciant Dieu d'avoir mis dans le cœur de cet homme féroce l'idée de nous épargner. Il nous demanda de nous asseoir et de partager le repas avec lui; et il conversa avec nous librement et avec animation, nous demandant notre point de vue sur de nombreux sujets. Il répéta: "Soyez assurés de ma protection, pas un seul des cheveux de votre tête ne sera touché."

Mais notre situation devint fort misérable, car nous étions dans un état sordide, sales et nus. Nos privations étaient grandes, car le Mahdi ne s'occupait plus de nous. Nous vivions dans la saleté avec de grosses difficultés pour manger. À ce régime, un frère mourut bientôt de fièvre, suivi par deux sœurs qui tombèrent malades et succombèrent, elles étaient affamées et nues, exposée à la pluie. Elles moururent accompagnées des derniers sacrements, que nous devons administrer dans le plus grand secret. [...] J'étais horrifié par la mort misérable de nos compagnons, et résolu de me présenter devant le Mahdi, quoi qu'il puisse advenir. Je le rencontrai et lui demandai que les termes de notre reddition soient honorablement respectés, et que nous devrions être autorisés à partir pour l'Égypte. "Je regrette, je ne peux pas accéder à votre demande", répondit le Mahdi. "Dieu ne permettra pas cela; mais prenez ces dix thalers, achetez avec eux ce dont vous avez besoin. Vous trouverez de quoi vous vêtir. Il ne vous est pas interdit d'aller au marché; j'ai donné des ordres pour que vous ne soyez pas maltraités; mais à l'extérieur il vous faut porter des vêtements musulmans."

Et arriva le temps où la garnison d'el-Obeïd, qui avait vaillamment résisté à tous les assauts, était maintenant obligée de se rendre à cause de la famine. Leurs souffrances avaient été terribles. Le peu de nourriture était vendu pour des sommes astronomiques. Les hommes étaient devenus décharnés, des squelettes ambulants, n'ayant plus que la peau sur les os. Chaque jour amenait son cortège de nouvelles horreurs. Les survivants étaient trop faibles pour creuser des tombes, et les cadavres pourrissaient à l'air libre. Les hommes déterraient les carcasses ensevelies des chiens, des ânes et des chameaux; d'autres enlevaient les lanières de cuir des lits traditionnels (*angarebs*), les amollissaient dans l'eau avant de les manger. Les ânes encore vivants étaient abattus et découpés, même la queue pouvait atteindre 20 riyals, la tête et les entrailles beaucoup plus. Les chiens étaient traités de la même façon. [...]

Entre-temps, Khalifa Abdallah el-Taishi arriva à el-Obeïd. La première chose qu'il fit fut de nous faire emmener devant lui. Il nous enjoignit alors de nous convertir à l'islam. Nous lui répondîmes comme nous l'avions fait à Mohamed Ahmed. Nous fûmes renvoyés, mais il envoya un ordre pour que les sœurs lui soient livrées. Nous répondîmes: "Par vos propres lois musulmanes, il est interdit aux femmes de visiter des maisons étrangères." Cependant, le 1^{er} avril, il fit prendre les sœurs de force, et une vie terrible commença pour elles. Elles furent partagées comme esclaves entre les Émirats! Mes deux compagnons et moi furent traités de la même façon. [...] À partir de ce jour je ne vis plus jamais les sœurs, mais je sais qu'elles furent traitées de façon horrible. Elles furent tourmentées

afin de les pousser à se convertir, mais elles restèrent fermes dans leur foi. [...]. Leurs forces physiques et leur résistance avaient fléchi. Poussées par le désespoir, pour éviter d'autres insultes et des traitements plus dégradants, elles firent mine de se convertir. Elles furent alors prises pour femmes par trois Grecs qui eux-mêmes s'étaient convertis.

Le jour de ma délivrance s'approchait. On portait peu d'attention à mes allées et venues. La famine sévissait en ville, ainsi que la pire terrible des épidémies: la variole. Les hommes mourraient en masse. Les arabes étaient maintenant réduits aux mêmes extrémités que les soldats égyptiens durant le siège: déterrer de vieilles carcasses d'animaux. Le grain manquait. La gomme arabique enterrée par les marchands qui avaient fui était déterrée et même ce qui était pourri était mangé par des centaines de personnes. >>>

Et quelques jours plus tard, le père Bonomi réussit à s'enfuir avec deux sœurs et rejoint Dongola après trois semaines de marche, où il est accueilli par un officier britannique.

En novembre de la même année 1883, l'armée de secours marchant sur el-Obeïd (première opération sérieuse, avec 10 000 hommes sous les ordres du général anglais Hicks) est surprise et massacrée. Le Kordofan paraît perdu. Fin 1883, le gouverneur Slatin Bey, abandonné par la plus grande partie de ses troupes, livre le Darfour aux mahdistes. La Gézireh et le Sennar sont menacés, et Kassala, dans l'est, est assiégée. En mai 1884, Lupton Bey doit abandonner le Bahr el-Ghazal en Équatoria, et Emin Pacha, le gouverneur de la province d'Équatoria, se replie vers le sud avec les forces qui lui restent.

Dans ce contexte difficile, le général Gordon revient en 1884 avec la mission limitée d'évacuer les 50 000 à 60 000 personnes — soldats, fonctionnaires et commerçants, Égyptiens ou étrangers — qui résident encore au Soudan. L'Angleterre le charge aussi d'une mission exploratoire: l'idée est de laisser le Soudan se séparer de l'Égypte, ce qui affaiblirait celle-ci et ouvrirait la voie à une présence britannique directe au Soudan. Gordon tente de négocier sans succès avec le Mahdi. La condamnation du mahdisme par les Oulémas de Khartoum et par l'université al-Azhar du Caire n'y fera rien. Khartoum se retrouve encerclée, et des renforts dépêchés sont détruits sur le Nil (voir également *supra*, p. 565 sq.).

En janvier 1885, Khartoum tombe après un siège de plus de dix mois; contre les ordres du Mahdi, le général Gordon est tué lors de la prise de la ville. L'armée de secours, dépêchée par le gouvernement britannique sous la pression de l'opinion publique, arrive quelques jours trop tard. Gordon devient un martyr pour l'opinion publique britannique et, dans une moindre mesure, pour celle des pays occidentaux.



619

la période
mahdiste
1885-1898

Emin Pacha.

Costume et équipement
d'un combattant mahdiste.

La mort de Charles Gordon
(peinture d'époque de propagande britannique).

La maison du Khalifa en 1907.

◀ Néanmoins Gordon fait l'objet d'analyses divergentes. Écoutons ce qu'en dit Winston S. Churchill, dans *The Tiver War*: « La longue et glorieuse défense de la ville de Khartoum continuera longtemps à fasciner. Qu'un seul homme, Européen parmi les Africains, chrétien parmi les musulmans, puisse avoir par son génie inspiré les efforts de 7 000 soldats de race inférieure (*sic*), et par son courage avoir soutenu le cœur de 30 000 habitants connus pour leur tempérament peu belliqueux, et qu'avec ces moyens limités et ces difficultés il ait pu soutenir une résistance vigoureuse aux attaques croissantes d'un ennemi qui, quoique cruel, va consentir à l'encercler pendant une période de 317 jours, est un événement sans pareil dans l'histoire. »

Mais le personnage reste controversé; citons la polémiste Odette Keun, en 1930: « [...] Quelle légende sentimentale a été tissée autour de lui! Voilà un homme dont la statue orne la principale avenue de la ville et dont le souvenir est aussi attaché à l'école qui porte son nom. Si l'on creuse au-delà des deux épisodes associés à son nom, la défense de Khartoum [...] et sa décapitation, [...] et si l'on étudie son parcours personnel, on s'aperçoit qu'il était par essence un aventurier, cruel en Chine, désobéissant et indiscipliné comme officier, [...] et un fanatique religieux de la pire espèce. Son refus de rencontrer Slatin¹ parce qu'il s'était converti à l'islam est un incident odieux qui le rend semblable au Mahdi, l'un protestant, l'autre musulman. »

La vie à Khartoum sous la Mahdiyya témoignage des prisonniers européens

Le Mahdi choisit de s'établir à Omdourman, qu'il nomme la cité sainte, et ordonne la destruction de Khartoum, dont même la mosquée sera démolie. Omdourman, en 1792, était un petit village. Gordon y a construit un fort lors de la montée en puissance de la rébellion; le Mahdi va y concentrer ses fidèles, l'armée, sa résidence et son administration, sans oublier une prison et un marché d'esclaves.

¹ Rudolf von Slatin était le gouverneur du Darfour nommé par Gordon en 1884; la défection de ses troupes va le contraindre à se rendre aux mahdistes. Il se convertit à l'islam pour garder la vie sauve et restera prisonnier du *Khalifa* à Khartoum jusqu'à son évasion en 1895. Il reprendra du service comme responsable des services de renseignement jusqu'en 1914. Sa nationalité autrichienne le poussera à démissionner au début de la Première Guerre mondiale.

Maître du terrain, le Mahdi peut alors imposer sa vision rigoriste de la tradition musulmane, analogue au wahhabisme¹ d'Arabie Saoudite ou au senoussisme² développé en Libye. Il considère Omdourman comme un campement provisoire, car le Prophète lui a révélé qu'il mourrait en Syrie après avoir conquis l'Égypte et l'Arabie. Il décède néanmoins d'une courte maladie à Omdourman six mois après la mort de Gordon, et son successeur désigné de son vivant, le khalife Abdullahi, prend la tête du régime. Le tombeau du Mahdi se présente comme une *qubba*, architecture fréquente dans la vallée du Nil depuis le Nil Bleu. Il devient un lieu de pèlerinage qui remplace le voyage à la Mecque interdit par le régime mahdiste.

En 1889, quand le régime est au faite de sa puissance, il possède une armée d'environ 50 000 hommes, dont 5 000 cavaliers, disposant de 80 pièces d'artillerie, et tout entière tournée vers le *jihad*.³ Les ressources de l'État sont fournies par la capitation, la dîme correspondant aux obligations du croyant, le butin et les produits de certains monopoles commerciaux tels celui de la gomme arabique.

Le *Khalifa* Abdullahi tint à maintenir proches du régime les tribus nomades, transformant ces razzieurs occasionnels en groupes armés puissants, ethniquement homogènes, au service du pouvoir. Il va également poursuivre le jihad initié par le Mahdi en tentant d'étendre l'influence du régime en Éthiopie et vers l'Égypte, ainsi qu'au Darfour où les troupes mahdistes vont réprimer une tentative des Fours visant à réinstaurer leur sultanat.

Les prisonniers européens du Mahdi qui ont publié leurs souvenirs fournissent des témoignages sur la vie quotidienne à Omdourman : il y existe un quartier chrétien ; le Mahdi a rendu obligatoire la lecture du *ratib*⁴ de sa composition en même temps que certaines prières du jour ; la poursuite des pratiques esclavagistes et des concubines dans les harems ;

1 Wahhabisme : mouvement politico-religieux saoudien fondé par Mohammed ben Abdelwahhab à la fin du xviii^e siècle et prônant le retour de l'islam à sa forme originelle. Les wahhabites rejettent tous les autres courants de l'islam, qu'ils considèrent comme hérétiques.

2 Senoussisme : doctrine fondée à la fin du xviii^e siècle par Muhamad Ali al-Senoussi et prêchant elle aussi le retour à un islam pur. Le fondateur, chassé de la Mecque pour intégrisme, va fonder des établissements religieux, les zaouïas, et contrôlera l'axe commercial Koufra-Abéché. Des zaouïas seront installées au nord du Tchad (Kanem, Tibesti, Ouaddaï et Ennedi, où les Sénoussistes se confronteront aux Français jusqu'en 1913.

3 *Jihad* (arabe) : guerre juste, mais aussi combat spirituel pour marcher sur les pas de Dieu.

4 *Ratib* : le livre des prières du Mahdi.

l'usage habituel des châtiments corporels; la corruption et la suspicion entre les dirigeants du régime, soucieux d'amasser des profits, alors que la religion officielle valorise la pauvreté, la suspicion parmi ses élites; le caractère totalement absolu du pouvoir du *Khalifa*, qui envoie en prison certains de ses plus zélés serviteurs sur la base de rumeurs (alors que l'application stricte des règles édictées s'arrête aux portes du palais)... entraîne une méfiance générale à l'intérieur du régime.

Le bon ou le mauvais vouloir du *Khalifa* peut arbitrairement emmener chaque responsable en prison pour avoir déçu ou suscité la méfiance par quelque propos, et tous les sévices corporels possibles sont pratiqués pour clarifier la situation. Nombreux sont les responsables qui, par suite de résultats insuffisants, de rumeurs négatives, de suspicion de trahison, souffrent à leur tour des sévices qu'ils ont infligés à d'autres lorsqu'ils étaient à des postes de commandement. Le nombre de coups de fouets (jusqu'à mille) est codifié en fonction des faits reprochés, et bien des condamnés n'y survivent pas, malgré des règles établies pour éviter la surmortalité. D'autres seront condamnés à périr par inanition et enfermés vivants (on dispose d'informations sur le nombre de jours durant lesquels des suppliciés ont réussi à survivre).

La lapidation est extrêmement rarement pratiquée; seules trois ou quatre femmes seront exécutées de cette façon sur toute la période mahdiste (pour des milliers de plaintes formulées à leur encontre), les Soudanais répugnant à ce genre de mise à mort, selon Neufeld.¹

Le Père Ohrwalder, qui s'évade en 1892 avec deux sœurs comboniennes, fournit des informations sur la situation des Européens et des ressortissants d'autres pays étrangers. Il estime qu'il reste encore à ce moment-là 75 hommes, femmes et enfants «Européens» — Autrichiens, Italiens, Grecs, Syriens et juifs de diverses nationalités —, auxquels s'ajoutent 500 Coptes et plus de 1 500 Égyptiens musulmans, certains occupant des postes de responsabilité dans l'armée mahdiste.

On apprend aussi par Neufeld (dont les souvenirs sont traduits et publiés avec l'aide de R. Wingate, alors directeur du renseignement pour l'armée égyptienne, et futur gouverneur général du Soudan après Kitchener)

¹ Charles Neufeld (1856-1918) : marchand allemand qui arrive en 1887 en Égypte pour y faire du négoce; alors qu'il accompagne une caravane d'armes destinées aux arabes Kabbabich avec l'intention d'acheter à bas prix de la gomme arabique, il est capturé par les mahdistes; il restera leur prisonnier, dans des conditions très difficiles, pendant 13 ans, jusqu'à la victoire britannique à Omdurman en 1898.



Le Soudan mahdiste.



Le Père Ohrwalder.

623



Slatin en costume mahdiste.



Neufeld (ci-dessus et en haut à droite).
Les trois sœurs comboniennes
prisonnières à Khartoum (ci-contre).



la période
mahdiste
1885-1898

- ◀ que la destruction finale de certains édifices de Khartoum est liée à l'approche de l'armée de Kitchener en 1898, afin de supprimer tout abri potentiel pour les Anglo-égyptiens.

Affaiblissement du régime mahdiste

À partir de 1889, le régime mahdiste s'affaiblit à cause de la rébellion de certains proches du Mahdi, ainsi qu'à la suite de revers militaires — en particulier dans la tentative d'invasion de l'Égypte en 1889. À ce moment-là, de vieux ennemis vont aggraver les problèmes du *Khalifa* : la sécheresse, une invasion de sauterelles, des épidémies (variole, typhus) et la famine accroissent les effets néfastes d'une politique peu éclairée. En 1891, la province de la mer Rouge échappe aux mahdistes qui reculent jusqu'à Kassala, conquise en 1894 par les Italiens. La même année, une colonne belge défait les troupes mahdistes en Équatoria.

Le Soudan excite la convoitise des puissances occidentales

Les puissances occidentales, cinq ans après la conférence de Berlin (15 novembre 1884-26 février 1885), se prennent à rêver face à cet ultime morceau du gâteau africain qui semble devenir disponible. Cinq pays sont *a priori* intéressés : l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, la France et l'Italie.

L'Italie, trop occupée par sa réunification, participera tardivement à la compétition : à partir de l'Érythrée et de l'Éthiopie, elle souhaite poursuivre vers le Soudan ; mais la défaite face à l'armée éthiopienne en 1896 met fin à ses ambitions.

L'Allemagne était favorable au choix d'Emin Pacha (dernier gouverneur nommé par Le Caire, en 1878, de la province d'Équatoria, Edouard Schnitzer est un juif de Silésie, alors prussienne) qui, malgré son « sauvetage » par Stanley, commandité par le roi des Belges, proposera d'offrir « sa » province à son pays natal. Pour prévenir cette éventualité, l'Angleterre signe en 1890 le traité d'Helgoland, du nom d'une île de la mer du Nord cédée à l'Allemagne en échange de la création d'une zone d'influence britannique sur le Haut-Nil.

La Belgique et l'enclave de Lado. La Belgique a aussi des ambitions sur le sud du Soudan. Lorsque démarre la révolte mahdiste, Léopold II de Belgique, également souverain de l'État indépendant du Congo, y voit l'occasion d'étendre ses territoires jusqu'au Nil, ce qui désenclaverait l'Est congolais. La province d'Équatoria est à ce moment dirigée par Emin Pacha, pour lequel il organise une expédition de secours dirigée par Henry Morton Stanley (1887-1889 et qui se révélera un échec pour Léopold II.

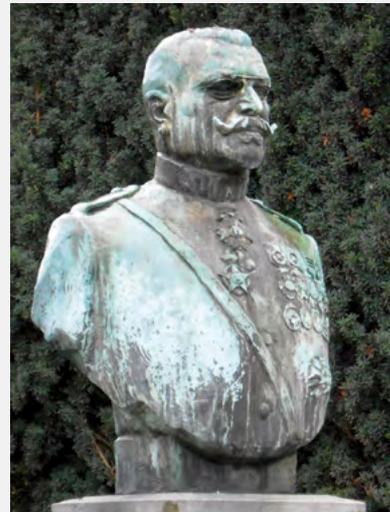


5. Das Gebäude des deutschen Consulats in Chartum.

Le consulat d'Allemagne à Khartoum en 1881.



Carte et drapeau
de l'enclave de Lado.



Buste de Chaltin.

625

la période
mahdiste
1885-1898



le Soudan

626

de 1820
à nos jours



Le steamer belge Vankerhoven et la mission Marchand.

- ◀ À partir de 1890, plusieurs expéditions belges sont montées pour occuper des territoires au nord-est du Congo. Guillaume Van Kerkhoven fut le premier à atteindre le Nil en 1891. La station de Ganda est créée sur les bords du fleuve. Chaltin, un officier belge, s'établit durablement à Redjaf en 1897, qu'il prit le 14 février. Les Britanniques préférèrent négocier pour éviter que le territoire ne tombe aux mains de la France, et ils signent, au nom de l'Égypte, le 12 mai et le 14 août 1894, deux traités qui accordent à Léopold II un territoire identifié sous le nom d'enclave de Lado et appelé à retourner à la Grande-Bretagne à la fin de son règne. En échange, Léopold s'engage à céder une bande de terre pour permettre le passage de la voie de chemin de fer projetée entre Le Cap et Le Caire.

Le territoire de l'enclave est limité à la latitude 5°30' nord et à la longitude 30° ouest. Il s'étend jusqu'à la rive ouest du Nil. Sa superficie est d'environ 39 000 km² pour une population d'environ 250 000 personnes. Il comprend la capitale, Lado, ainsi que Redjaf, port ouvrant l'accès à l'aval du fleuve et lieu de résidence des administrateurs coloniaux. Dufle, la place forte construite par Emin Pacha en 1879, est occupée à partir de 1902. Après le décès en 1909 de Léopold II, l'enclave revint en 1910 au Soudan anglo-égyptien et la partie sud fut cédée à l'Ouganda en 1912.

La France et l'incident de Fachoda. Depuis l'expédition de Bonaparte en Égypte et la construction du canal de Suez, la France, qui considérait qu'une puissance maîtrisant le Soudan pourrait mettre en péril l'existence de l'Égypte, estimait avoir des droits sur la vallée du Nil. De plus, l'accès au Nil permettrait de désenclaver l'est de ses possessions en Afrique centrale. Son objectif est de profiter de la perte du Soudan par les Britanniques pour contrecarrer les visées impérialistes anglaises supposées sur l'ensemble de l'Afrique en créant un axe français reliant l'Afrique occidentale à Djibouti. Ce projet, soutenu par de hautes personnalités républicaines comme Jules Ferry et le ministre des Affaires étrangères Delcassé, vise un nouveau partage de l'Afrique moins favorable aux Anglais qui se sont installés sans mandat en Égypte en 1882. En décembre 1896, le projet, secret, vient à la connaissance des autorités britanniques, qui protestent officiellement et décident d'envoyer des troupes dans le Haut Nil.

Fachoda est à l'époque la capitale du royaume des Shillouks et un ancien poste militaire égyptien au bord du Nil, abandonné depuis la perte du Soudan en 1885. En juillet 1896 commence, à partir du Loango, un périple de deux ans et demi pour une douzaine de jeunes officiers français commandés par Marchand et accompagnés de 150 tirailleurs sénégalais. Leur expédition se révèle une véritable épopée en raison des difficultés multiples qu'elle va rencontrer et réussira à surmonter, sans pouvoir compter sur un efficace

soutien des jeunes colonies françaises depuis Brazzaville: les traversées du Bahr el-Ghazal, dépeuplé par la disette et la chasse aux esclaves, et de zones marécageuses sont des plus périlleuses, d'autant que la colonne porte à dos d'hommes un petit vapeur en pièces détachées.

Las: quelque trois mois après l'installation de l'expédition à Fachoda, le Sirdar Kitchener, qui, le 3 septembre 1908, a repris Khartoum, arrive sur place le 19, à la tête d'une armée anglo-égyptienne de 20 000 hommes équipés de mitrailleuses. L'entrevue est courtoise mais le message est clair: les Français doivent partir. Le 27, l'Angleterre adresse un ultimatum en ce sens. La France est en pleine affaire Dreyfus. Le 5 novembre, Delcassé, le ministre français des Affaires étrangères, finit par obtempérer et demande le retrait de l'expédition, avec l'appui de la Russie et de l'Allemagne, puissances médiatrices. Le héros Marchand, à son retour, sera traité avec des honneurs extraordinaires qui firent passer l'échec diplomatique au second plan. Le 21 mars 1899, une déclaration franco-anglaise confirme la renonciation de la France à ses ambitions sur le Soudan et consacre le partage des zones d'influence entre les bassins du Congo et du Nil. «L'humiliation de Fachoda» a du moins le mérite de solder les comptes avec la Grande-Bretagne, avant l'entente cordiale de 1904 qui mettra fin au contentieux concernant l'Égypte entre les deux pays.

En appui à la mission Marchand, celle dirigée par le capitaine Édouard Roulet, entouré de quelques officiers dont le lieutenant de Tonquedec, va renforcer et étendre un réseau d'une quinzaine de postes dans le Bahr el-Ghazal. Informé avec retard de l'issue de la confrontation franco-britannique, c'est la mort dans l'âme et non sans difficulté que Roulet ferme les postes où des traités de protectorat avaient été passés avec les chefs locaux et que, fin 1899, il rapatrie ses hommes à Tamboura puis à Rafaï, à la frontière entre la Centrafrique et l'actuelle République Démocratique du Congo.



Le capitaine Roulet.

L'Angleterre, échaudée après la chute de Khartoum et la mort de Gordon, n'avait plus de grandes ambitions pour le Soudan, mais l'appétit des autres puissances et la situation stratégique du Soudan, aux confins de l'Égypte menacée dans sa survie vinrent changer la donne, d'autant que Cecil Rhodes avait lancé l'idée d'une zone d'influence britannique dont l'axe nord-sud Le Caire-Le Cap serait la colonne vertébrale.

La fin du khalifa

En mars 1896, les Anglais décident de la conquête du Soudan. Ils prennent prétexte du risque (en fait, peu probable) d'une alliance entre le royaume éthiopien et le régime mahdiste. En vérité, l'Angleterre redoute la pénétration belge et surtout les visées françaises sur le sud, qui aboutiraient à la création d'une zone d'influence allant du Sénégal à la mer Rouge. Le corps expéditionnaire anglais de Kitchener atteint Méroé fin 1896. Il progresse lentement. Priorité est donnée à l'acheminement de l'approvisionnement et à la création d'infrastructures de transport pour éviter le désastre de l'armée de Hicks Pacha, en 1883. Le chemin de fer construit à partir de la frontière égyptienne rejoint Abou Hamed qui est prise le 7 août 1898, un mois avant la chute de Berber.

Le 2 septembre 1898, la bataille de Karari, près d'Omdurman, voit l'écrasement des forces mahdistes (estimations [selon Featherstone]: 10 000 morts, 16 000 blessés et 5 000 prisonniers, contre une cinquantaine de morts et un peu plus de 400 blessés du côté anglo-égyptien). L'utilisation conjointe des mitrailleuses, des *gun boats* et des différents corps d'armée anglais, égyptiens et soudanais a décimé les troupes mahdistes.

Deux jours plus tard, l'Union Jack flotte sur les ruines de Khartoum et le régime mahdiste est détruit, même si le *Khalifa* Abdullahi ne sera éliminé qu'en novembre 1899 et que le dernier des Émirats (généraux), Osman Digna, ne sera capturé qu'en janvier 1900. L'effondrement est total.

629

la période
mahdiste
1885-1898



Mitrailleuses britanniques

utilisées à Karari en 1898,

maison du *Khalifa* à Omdurman.



le Soudan

630

de 1820
à nos jours



Préparatifs de la bataille d'Omdurman et *gun-boat* de Kitchener à Khartoum.



631



la période
mahdiste
1885-1898

La bataille d'Omdurman.



le Soudan

La tombe du Mahdi en 1905.

632

de 1820
à nos jours

◀ À Omdourman, le tombeau du Mahdi, sérieusement endommagé par les tirs d'artillerie du 2 septembre 1898, est démolí à l'explosif par l'armée britannique. Les cendres du Mahdi sont jetées au fleuve après l'incinération de son corps dans la chaudière d'un *steamer*. Son crâne est récupéré par le Sirdar Kitchener qui, après divers avatars, l'enterrera finalement à Wadi Halfa (frontière égyptienne).

À l'issue de la révolte mahdiste, l'Empire britannique, qui soutient formellement l'Égypte, contrôle l'ensemble du Soudan actuel, à l'exception, jusqu'en 1910, de l'enclave belge de Lado et du Darfour, (semi) indépendant jusqu'en 1916 (voir *infra* p. 634 sq.).

La ville de Khartoum est en ruines et la population du Soudan a fortement diminué, à la suite des famines liées aux importants déplacements de population, aux guerres incessantes, à la sécheresse persistante et aux ravages des sauterelles : estimée à environ 8,5 millions d'habitants avant 1885, la population ne serait plus que 3 millions en 1903 (selon des estimations anglaises à prendre avec prudence) ■

le royaume du Darfour

Le Darfour est à peu près complètement inconnu des Européens jusqu'au XIX^e siècle. Le britannique W. G. Browne est le premier à situer correctement le pays, qu'il gagne depuis Assiout en 1793 et où il passera trois années. Le Darfour, suzerain du Kordofan, est à cette époque considéré comme le royaume le plus riche et le plus puissant du Soudan. Il correspond avec l'Empire ottoman et avec Bonaparte aussi, qui, victorieux des Mamelouks en Égypte, reçoit en 1799 cette lettre du sultan Abd-el-Rahman : « Nous avons l'honneur de vous informer que le bruit de vos victoires est parvenu jusqu'à nous, et nous avons appris avec joie vos conquêtes sur les Mameluks [...] » Le 12 Messidor an 7, Bonaparte passera commande au sultan de deux mille esclaves noirs.

Le pays est également connu par la remarquable narration du Shaykh Mohamed Ibn Omar el-Tounsy, publiée en français par le D^r Jomard en 1845. Le Darfour apparaissait alors comme un pays impénétrable. Chaque année, au mois du Ramadan, les caravanes fouriennes arrivaient à Assiout, avec les pèlerins, pour y écouler dents d'éléphants, esclaves, tamarin, gomme arabe, plumes d'autruche... Le D^r Cuny, explorateur lorrain, y pénètre, lui, en 1858 et y disparaît dans des conditions jamais élucidées.

En 1821, après la chute du Kordofan, les forces turco-égyptiennes envisagèrent la conquête du Darfour à la suite des problèmes survenus au Sennar. En 1843, Méhémet Ali ordonna la constitution d'une puissante armée pour l'invasion du Darfour, mais l'opération fut annulée au dernier moment car Méhémet Ali soupçonnait Ahmed Pacha de trahison, tant sa popularité (voir *supra* p. 562) était grande.

En 1874, le sultan du Darfour et ses deux fils sont tués, et le pays est livré aux Égyptiens, suite aux combats avec Zubair Rahmat. Ce simple représentant d'une maison de commerce devint un commerçant prospère et finalement un roi sans couronne qui possédait un palais, une armée de chasseurs d'esclaves, des zéribas le long du Haut-Nil, des arsenaux et une fortune immense. Le khédive avait élevé Zubair au rang de pacha du Bahr el-Ghazal et du Sud Darfour et l'avait chargé de compléter la conquête du Darfour, en collaboration avec Ayub Pacha. Zubair ne se contenta pas du titre de pacha mais revendiqua le titre de gouverneur général de la nouvelle province. Il décida de partir pour Le Caire pour défendre sa requête auprès du vice-roi, après avoir chargé son fils Souleymane de le remplacer pendant son absence, mais il fut retenu au en Égypte sous des prétextes divers, et devint prisonnier des faveurs du khédive.

En 1879, Romolo Gessi, nommé gouverneur du Bahr el-Ghazal par Gordon, brise la révolte du fils de Zubair, qui meurt dans les combats. L'autrichien Rudolf von Slatin est nommé par Gordon gouverneur du Darfour en 1883. Quand les troupes mahdistes se rapprochent du Darfour,



Zubair Pacha.



Romolo Gessi.



Rudolf Von Slatin.

le Soudan

636

de 1820
à nos jours



Le Camel Corps en patrouille.

Cavalier Darfuri.

Le corps d'Ali Dinar.

◀ il enregistre des défections massives au sein des siennes — ce qui l'empêche de livrer combat — et il se voit contraint de présenter sa reddition aux envahisseurs. Il se convertira à l'islam pour avoir la vie sauve et restera prisonnier des mahdistes à Khartoum, jusqu'à son évasion en 1895.

Le *Khalifa* Abdullahi, succédant au Mahdi, reprend en 1889 le contrôle du Darfour où les Fours tentaient de réinstaurer leur sultanat.

Profitant du vide du pouvoir entraîné par la fin de la période mahdiste en 1898, le sultan Ali Dinar s'installe comme maître au Darfour et lui rend son indépendance. Le nouveau régime du condominium reconnaît le sultan comme souverain du Darfour, moyennant le paiement d'un tribut à Khartoum.

Mais à l'amorce de la Première Guerre mondiale qui voit la Turquie soutenir l'Allemagne, les Britanniques s'emparent de l'Égypte. Le sultan Ali Dinar, coincé entre les possessions françaises du Tchad et le Soudan contrôlé par les Britanniques, déclare le jihad contre les infidèles européens et s'associe à la *tariqa* sénoussiste de Libye. En mai 1916, le major Kelly entre dans el-Fasher et défait Ali Dinar.

L'armée britannique arme les Arabes du Nord, voisins, pour qu'ils effectuent des missions de reconnaissance au Darfour, mais les services de renseignement britanniques devront reconnaître plus tard que ces groupes étaient incontrôlables : leur conception vigoureuse des « reconnaissances » les amenait à des centaines de kilomètres, pour se venger d'anciens rivaux dont ils pillaient les villages, razziaient les animaux et massacraient les proches. Ali Dinar, lui, s'est échappé, mais il est rattrapé six mois plus tard et est exécuté.

Le Darfour devient une province soudanaise, qui restera consciente de son identité propre, comme en témoigne l'histoire récente.

Après la Première Guerre mondiale, un accord passé entre les Français et les Anglais délimite la frontière occidentale du Soudan qui suivra désormais la ligne de partage des eaux entre les bassins du Nil et du Tchad. La France restitue au Soudan le Dar Massalit, partiellement conquis en 1911 et, en janvier 1924, les sultanats du Dar Tama et du Dar Sila retournent au Tchad ■



**le condominium
anglo-égyptien
1899-1955**

Avant même la disparition du *Khalifa* Abdullahi (tué en novembre 1899), le traité anglo-égyptien instituant le condominium est signé le 19 janvier 1899, et le vainqueur de Karari, le général Kitchener, en est nommé gouverneur général. Peu apprécié de ses soldats en raison de sa dureté et mauvais gestionnaire, il est appelé à la fin de la même année en Afrique du Sud¹, et sera remplacé par Sir Réginald Wingate.

L'accord anglo-égyptien de 1899

Le condominium représente un changement important dans l'administration du Soudan ; si formellement l'Égypte et l'Angleterre gèrent de concert, dans la réalité l'Empire britannique devient le véritable maître du Soudan : le gouverneur général est un officier (qui sera toujours un Anglais) choisi par le gouvernement de Londres et nommé par le khédive. La totalité des pouvoirs revient de fait à l'administration britannique, dont la stratégie sera de « déségyptianiser » le Soudan. Le rôle purement nominal qui échoit à l'Égypte fut une source de frustration pour les politiciens égyptiens pendant des décennies.

Le traité du 19 janvier 1899 est court : douze articles qui stipulent que, désormais, le gouverneur général gèrera de façon autonome l'ensemble des pouvoirs exécutifs, législatifs et judiciaires au Soudan (sauf à Souakin qui restait sous la souveraineté égyptienne, mais cette concession anglaise sera supprimée moins d'un an plus tard) ; il rendra compte *a posteriori* à l'agent britannique et consul général au Caire, à l'époque Sir Evelyn Baring, coauteur du traité avec Kitchener, qui deviendra Lord Cromer.

Churchill considère que le condominium unit l'Égypte et le Soudan, « liés de façon indissoluble par le Nil ». Il constate que l'influence anglaise sur l'Égypte sort renforcée de la création du condominium, et à moindre coût puisque l'Égypte va continuer à payer pour le Soudan au bénéfice du citoyen britannique : le déficit soudanais sera en effet payé par l'Égypte jusqu'en 1913, et celle-ci continuera à financer les dépenses des forces de sécurité même après l'expulsion des troupes égyptiennes en 1924 (voir *infra* p. 651-653). L'influence de la France sur les Égyptiens a été définitivement détruite après l'épisode de Fachoda. Churchill estime encore que l'Empire britannique a gagné un territoire convoité par les autres puissances européennes. Il prévoit aussi que la voie fluviale doublée du rail permettra de développer les échanges commerciaux entre le Soudan et l'Europe (matières premières contre biens manufacturés), ce processus étant supposé amener civilisation et prospérité.

¹ Où la deuxième guerre des Boers a commencé en octobre 1899.



Le Sirdar Herbert H. Kitchener.



Le Sirdar Reginald Wingate.

le Soudan

640

de 1820
à nos jours



La mosquée de Khartoum en 1909.

L'administration directe des premières années du condominium (1899-1924)

- ◀ **Soulèvements populaires ; la question religieuse au Nord ; insurrections au Sud.** Pour prévenir l'appréhension des populations locales vis-à-vis du nouveau pouvoir chrétien, Kitchener reprend dans un memorandum aux *mudirs*¹ les orientations développées par Cromer à Omdourman en janvier 1899. Il recommande de veiller à ce que les sentiments religieux de la population musulmane ne soient en aucune manière troublés, que la pratique de l'islam soit respectée et que les mosquées dans les grandes villes soient reconstruites. Par contre, le rétablissement des mosquées privées, des *zawiyas*² et des tombeaux de shaykh ne sera pas autorisé au niveau des provinces mais devra être demandé à l'autorité centrale, qui veille à ce que des mouvements fanatiques non orthodoxes ne puissent pas à nouveau se développer.

Au départ, la répression anglaise sera sévère contre les mahdistes et en particulier contre la famille du Mahdi. Deux de ses fils sont sommairement exécutés en prison sous le prétexte qu'ils préparaient une rébellion. Son fils cadet (posthume), Sayed Abd al-Rahman, fut seulement blessé, et seul son jeune âge empêcha que le même sort lui fût réservé. L'Empire n'a pas seulement écrasé une rébellion armée ; il tient à éradiquer le mouvement religieux. La tenue mahdiste est interdite, ainsi que le *ratib*.

Certains auteurs considèrent que l'acharnement des autorités est pour une large part due à Rudolf von Slatin, directeur des services de renseignement, dont l'hostilité, au-delà des raisons politiques, avait des relents de vengeance personnelle, après qu'il eut effectué onze ans de captivité éprouvante à Omdourman dans la proximité du *Khalifa* Abdullahi (voir *supra* p. 621).

Les autres sectes religieuses sont surveillées. Le gouvernement de Khartoum va ouvertement favoriser la Khatmiyya de la famille Mirghani, une confrérie rivale qui fut ainsi considérée comme la *tariqa* du gouvernement.

1 *Mudir* (arabe) : gouverneur de province.

2 *Zawiya* ou *zaouïa* : petite mosquée, pouvant être construite sur le tombeau d'un saint homme, et comprenant des locaux pour la lecture du Coran, la prière, l'enseignement religieux et général, l'hébergement des maîtres, des étudiants, des voyageurs, des mendiants.

Dans le même souci d'entamer la base religieuse du mahdisme, le gouvernement colonial crée en 1901 un Conseil des oulémas¹ composé de sept sages, organe consultatif chargé de conseiller le gouvernement dans les affaires concernant l'islam : désignation des cadis², création d'écoles coraniques, etc. De plus, il est créé un droit proprement soudanais (voir *infra*, p. 645 sq.) pour les affaires relatives au statut personnel (le droit musulman s'applique aux musulmans) et des tribunaux musulmans sont institués.

Malgré ces mesures, l'esprit du mahdisme persista, de même que les causes profondes qui l'avaient suscité (restauration d'un islam plus authentique, rejet des étrangers non-musulmans, contestation sociale). Ainsi, des révoltes locales d'inspiration mahdiste sont fréquentes, mais d'importance mineure : peu de belligérants sont impliqués. Elles surviennent de plus dans un contexte nouveau : le doute de la victoire finale s'était installé chez les mahdistes, face à l'armée anglaise auréolée de sa victoire, disciplinée et disposant d'un armement supérieur et d'officiers déterminés. La répression de chaque mouvement fut précoce et se solda par des victoires rapides. Les principaux soulèvements datent de 1903 et 1912 à Teqali, de 1904 à Singa (ex-capitale du royaume Fundj), de 1908 dans la Gézireh, de 1910 au Sennar, de 1915 dans le Gèbel Miri, de 1918 à Kassala et de 1921 à Nyala au Sud Darfour.

Lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale, les Anglais, soucieux d'éviter que le Soudan ne réponde favorablement à l'appel à la guerre sainte lancé par Constantinople, expliquent que la guerre contre l'Allemagne et son alliée la Turquie est sans lien avec des questions religieuses. Les confréries expriment leur loyauté, et Sayed Abd al-Rahman al-Mahdi, le fils posthume du Mahdi, est autorisé à circuler pour faire la tournée des confréries locales et exhorter les fidèles à l'obéissance aux Britanniques. La Khatmiyya fait de même.

La Senoussiya, importante confrérie bien implantée en Libye et au Tchad, attaque l'Égypte fin 1915. Le sultan Ali Dinar, dont le Darfour est pris en tenailles entre les Français à l'ouest et les Anglais au Soudan, déclare

1 Emprunté à l'arabe علماء, 'ulamā' (« savants »), pluriel de عالم, 'ālim (« savant »).

2 Le cadi (arabe : قاضي [qāḍī], « juge ») est un juge musulman remplissant des fonctions civiles, judiciaires et religieuses. Il est un juge de paix et un notaire, réglant les problèmes de la vie quotidienne : mariages, divorces, répudiations, successions, héritages, etc. Le mot « cadi » vient d'un verbe signifiant « juger », « décider ».



Sayed Abd al-Rahman al-Mahdi. Derviches prisonniers, 1898.

la guerre sainte. Des opérations coordonnées entre Français et Anglais ont raison du sultan en novembre 1916, et cette victoire met fin de manière définitive à l'existence du royaume indépendant du Darfour.

La barrière du Sudd fut rouverte en 1904 par des prisonniers mahdistes. Des révoltes au Sud (Azandé, Nuer, Dinka et Nouba), sans commune mesure avec les rébellions d'obédience mahdiste, font l'objet d'une répression féroce, sans que dans le Sud ne régresse l'insécurité, qui y perdurera bien au-delà de la Première Guerre mondiale. On procédera à des bombardements aériens après 1918 pour mater ces révoltes.

À partir de 1918, jouant de l'opposition entre le nord et le sud du pays, les Anglais encouragent les missions chrétiennes à s'installer au sud où l'enseignement en arabe et le prosélytisme musulman sont interdits et où un *Equatorial Corps*, composé uniquement de recrues issues des ethnies locales, est constitué en 1910 pour remplacer les troupes égyptiennes. Ces décisions anticipent le début de la *Southern policy* qui sera développée formellement à partir de 1924.

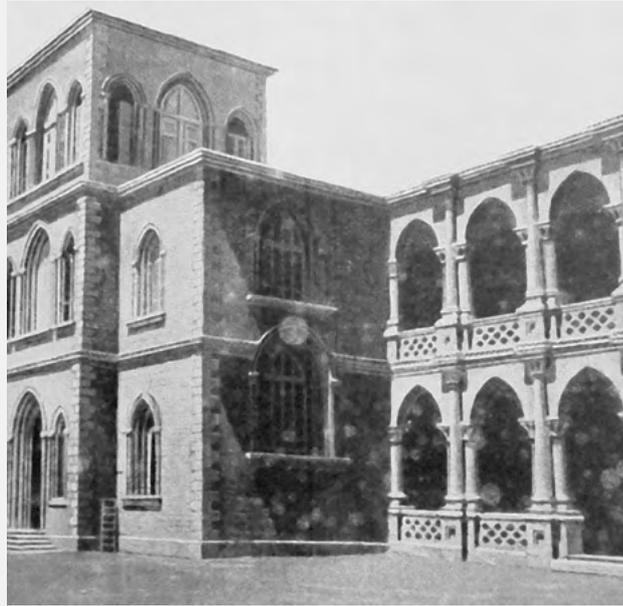
Mise en place de l'administration du condominium. Dès 1902, un régime civil se met en place, dont le leadership est assuré par le gouverneur général, assisté de secrétaires pour les affaires civiles, financières et juridiques, avec les directeurs des départements. À partir de 1910, un conseil de gouverneur général est créé, qui sera l'organe essentiel de gouvernement jusqu'en 1948.

L'administration locale était organisée autour de 13 provinces dirigées par un *mudir* (*deputy governor*) ; les *district commissioners* et *assistant district commissioners* étaient chargés d'une partie de province (*markaz*)

le Soudan

644

de 1820
à nos jours



Gordon College.



**Kitchener
School
of Medicine.**



**Étudiants diplômés
en 1936.**

et ne résidaient pas au siège de la province ; le *markaz* était divisé en *māmuriya* administrées par un *māmūr*¹ (égyptien ou soudanais) qui contrôlait des sub-*māmūr* et des shaykh, les chefs locaux.

Le premier gouverneur civil fut nommé en 1909 ; il y en avait cinq dès 1909, et 14 en 1930. Auparavant, pour alimenter l'administration en cadres subalternes, le *Gordon College* avait été créé en 1902 : initialement école primaire, il incluait aussi désormais une école secondaire et des formations spécifiques pour les cadres nécessaires : enseignants, juges, techniciens... Cet accent mis sur l'instruction au Nord du Soudan dès les premières années du condominium allait favoriser l'émergence d'une catégorie de lettrés, distincte des notables musulmans traditionnels, sur laquelle le colonisateur s'appuya.

Le contrôle est minimal aux échelons supérieurs de la pyramide et prégnant à la base, où les *māmurs* ont à rendre compte de tout. Ce régime appelé *direct rule* (par opposition à l'*indirect rule* qui lui succédera en 1924) eut pour effet d'affaiblir les chefferies traditionnelles, le *district commissioner* pouvant casser les décisions prises par les échelons inférieurs. À la différence d'autres colonies britanniques dépendant du *Colonial Office*, le Soudan dépend du *Foreign Office*, et l'influence de l'agent britannique au Caire sur la gestion des affaires soudanaises va progressivement décliner. Les administrateurs britanniques sont animés des sentiments qui prévalaient à l'époque : pétris de l'idéologie du « fardeau de l'homme blanc » (Kipling), cultivant le souvenir de Gordon ou un altruisme parfois profondément religieux, ils croient en même temps à la hiérarchie des races et à la nécessité d'éviter le mélange entre les populations locales et les Européens.

Établissement d'un système judiciaire adapté au pays. Les nouveaux bâtiments érigés à Khartoum pour les tribunaux civils et musulmans, ainsi que pour les bureaux de l'administration judiciaire, sont inaugurés en février 1908 par le duc de Connaught, au nom de Sa Majesté le roi Edouard VII et de Son Altesse Abbas Hilmi Pacha II, khédivé d'Égypte. À cette occasion, le gouverneur général du Soudan exprime les objectifs de l'administration : «... Ces bâtiments peuvent être considérés comme l'emblème de la Justice que nous souhaitons dispenser ici : une justice qui se concentre sur une route droite, sans tergiverser ni à gauche ni à droite, appuyée sur les fondations solides du respect et de la confiance des cœurs des peuples. Le livre que beaucoup d'entre nous révèrent dit : "Que Dieu demande-t-il de nous, si ce n'est amour, pitié et justice, et de vivre humblement avec lui ?" ; et le livre sacré des habitants de ce pays dit : "Dieu ne guide pas la multitude

1 *Māmūr* (turc) : littéralement « fonctionnaire aux ordres ».

des injustes (Coran LXI 8). Dieu n'aime pas celui qui est injuste. La voie est contre ceux qui sont injustes envers le peuple et qui vivent sur terre sans respect du droit (Coran XLII 40).” La Justice est le fondement solide de tout gouvernement, et un gouvernement doit être jugé comme bon ou mauvais selon qu'il garantit la justice pour ses sujets.

La fierté de notre nation a été de chercher la justice en toute circonstance et de considérer que notre plus important devoir, quel que soit le pays où nous avons été destinés à œuvrer, est d'assurer que chaque homme puisse bénéficier de paix et de liberté. Nous avons fait de notre mieux pour aider et sauvegarder la Justice par l'établissement de ces tribunaux qui appliqueront la loi civile et religieuse, et, pour garantir cette situation, les juges compétents dans chaque branche ont été dûment appointés par le Gouvernement. Je pense qu'on peut affirmer qu'il est reconnu dans tout le pays que chaque personne qui s'estime opprimée ou victime d'une injustice, peut porter plainte devant la cour en confiance: son cas sera patiemment examiné et aussi humainement que possible, son tort sera réparé. [...] Notre but a été de laisser autant de liberté à chaque individu pour autant qu'elle n'empiète sur celle des autres, de rendre nos lois aussi simples que possible afin que même les ignorants puissent les comprendre et, en matière de droit pénal, de réprimer l'injustice et le mal, de protéger le pauvre et le faible, sans oublier, quand l'occasion s'en présente, de tempérer la justice par la pitié. >>>

le Soudan

646

de 1820
à nos jours



Jugement en brousse (1908, troisième rapport Wellcome).

Développement sanitaire. Les laboratoires de recherche du *Gordon Memorial College* bénéficient du mécénat de Henry S. Wellcome. Les laboratoires visent essentiellement à promouvoir l'étude bactériologique et physiologique des maladies infectieuses tropicales chez l'homme et les animaux au Soudan, et ainsi à assister les responsables de santé et les hôpitaux civils et militaires. La mission des laboratoires est aussi de promouvoir l'enseignement technique, de contribuer aux investigations en cas d'empoisonnements par la recherche des toxiques, en particulier les substances méconnues utilisées par les populations locales, à effectuer les tests chimiques et bactériologiques concernant l'eau, les aliments et autres besoins en matière de santé publique et d'hygiène; enfin, les laboratoires se proposent d'expérimenter les substances minérales et agricoles susceptibles de représenter un intérêt dans le cadre du développement industriel du Soudan.

Le premier rapport publié couvre la période du premier février 1903 au premier février 1904. Le directeur Andrew Balfour a rejoint Khartoum le 22 janvier 1903. Les laboratoires sont constitués d'un ensemble de cinq pièces situées dans l'aile ouest du *Gordon College*, comprenant une cuisine, des locaux distincts pour les analyses bactériologiques et chimiques, une chambre noire pour le développement de photographies, une chambre froide et une pièce servant de musée. À côté se trouvent le bureau du directeur et le musée général et économique. Les retards et désagréments liés au manque de main-d'œuvre qualifiée et aux difficultés de transport ont été surmontés avec l'aide des fonctionnaires des gouvernements de Khartoum et du Caire.

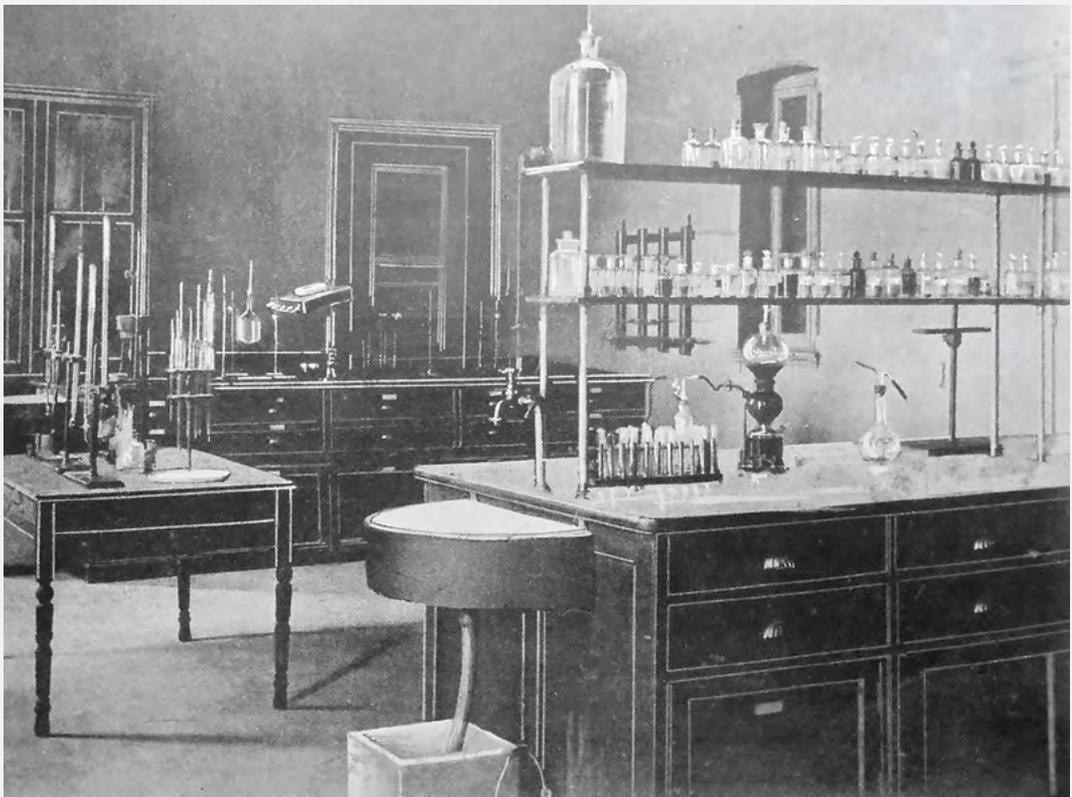
Le musée des laboratoires a pour objectif de collectionner et d'exposer des spécimens et des photographies montrant les maladies humaines et vétérinaires rencontrées au Soudan, et de dresser des cartes renseignant sur leur distribution géographique. Il comprend des échantillons illustrant des pathologies humaines tropicales, notamment des exemples des mycétomes si fréquents; des spécimens d'intérêt vétérinaire; une petite série de crânes et une collection de photographies illustrant les maladies locales. En outre, un assortiment de remèdes utilisés par les Soudanais est présenté: une centaine de préparations ont été obtenues de diverses origines et, pour faciliter l'étude des médicaments et poisons végétaux, un jardin thérapeutique a été créé.

Le directeur des laboratoires s'est aussi occupé de lancer le musée économique et général: de nombreux spécimens de maladies du mil, une collection de moustiques (avec des préparations au microscope pour les trois genres les plus communs à Khartoum), des exemples d'insectes nuisibles pour les melons et le mil sont présentés, en contraste avec les coccinelles bénéfiques. Des spécimens de mouches tsé-tsé sont également visibles, ainsi que quelques serpents, scorpions, sauterelles, et des exemples de minerais.

le Soudan

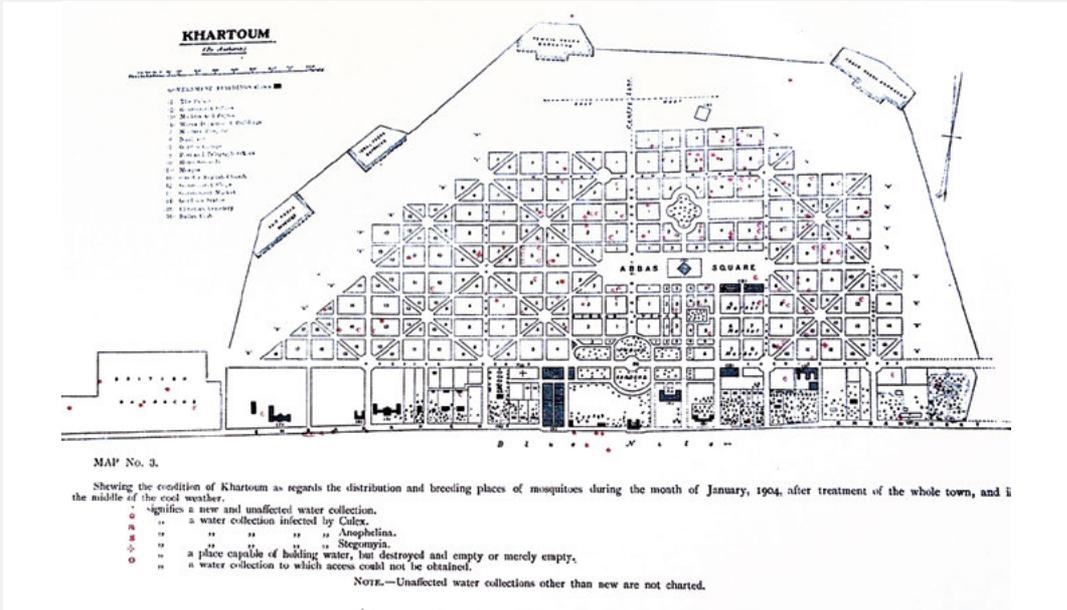
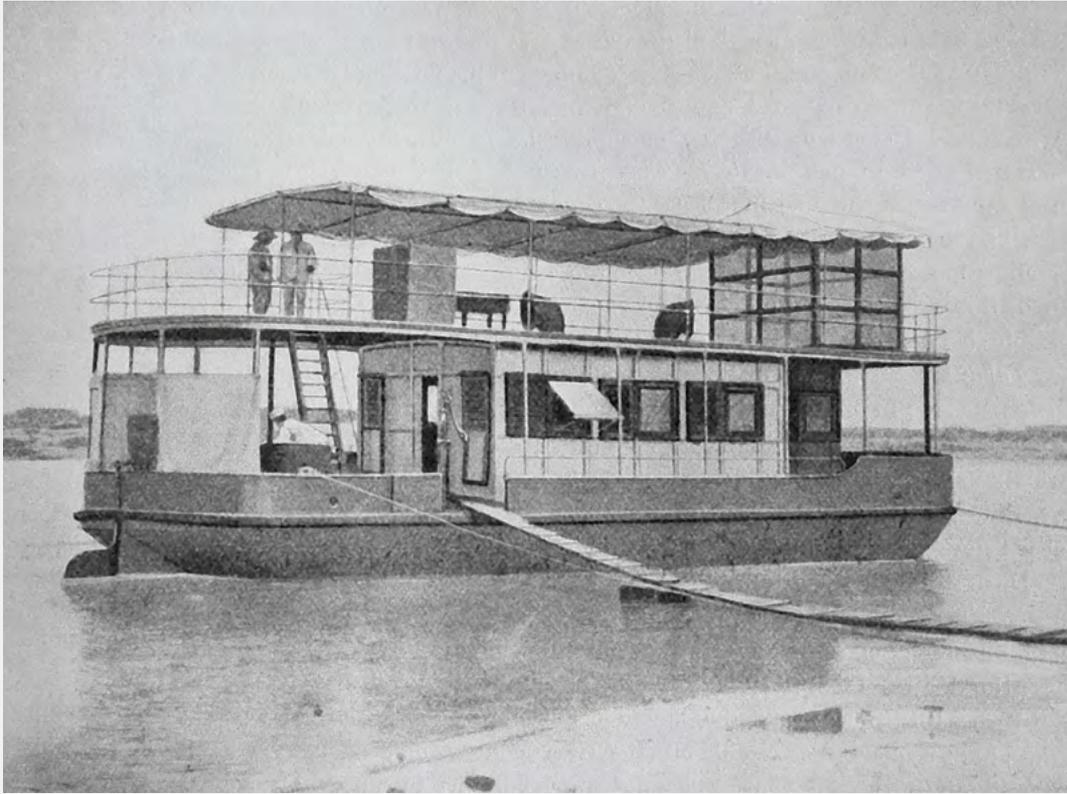
648

de 1820
à nos jours



Le laboratoire du *Gordon College*.

Le véhicule du service d'hygiène de Khartoum.



le condominium anglo-égyptien 1899-1955

Le SS Culex (du nom d'un moustique très fréquent),
laboratoire flottant pour les missions au sud du pays.
Repérages des gîtes larvaires sur un plan de Khartoum.

◀ L'équipe comprend le directeur, un assistant de laboratoire et deux Soudanais, dont un petit garçon. Vu l'importance du travail passé et à venir, du personnel supplémentaire va y être affecté : un chimiste expérimenté, ainsi qu'un agent chargé de collecter des échantillons sanguins, des insectes nuisibles et des parasites et pouvant photographier les conditions pathologiques des Soudanais, les médicaments traditionnels, les poisons et tout élément utile pour approfondir la médecine tropicale au Soudan.

Des efforts importants seront réalisés pour lutter contre les moustiques qui transmettent notamment la malaria : une cartographie des gîtes larvaires est réalisée avant traitement, et des contrôles sont opérés peu après pour contrôler la diminution de la population larvaire.

Les laboratoires travaillent en collaboration avec les écoles de médecine tropicale de Londres et Liverpool. Le département de l'agriculture des États-Unis et le département d'histoire naturelle du *British Museum* font bénéficier la bibliothèque de nombreux périodiques scientifiques et de leurs publications.

Déségyptianisation au Nord. Les Britanniques, attentifs à ne pas mélanger les conscrits soudanais et égyptiens, créent des régiments distincts. Seul le manque d'officiers soudanais les obligea à nommer des officiers égyptiens dans des unités soudanaises. Tel est le dispositif qui fut installé après la signature du condominium. Il n'allait pas sans risque, puisqu'une compagnie soudanaise dirigée par un officier égyptien se rebella en 1899 à Omdurman, après avoir entendu que le commandement britannique s'apprêtait à l'envoyer en Afrique du Sud, dans le cadre de la répression de la deuxième insurrection des Boers. Les autorités britanniques tinrent compte de cette insurrection en hâtant la création d'une académie militaire qui pût produire localement des officiers soudanais. Pour mieux assurer leur mainmise sur le Sud et sur l'armée, les Britanniques étendent leurs services de renseignement sur la région, créant une branche particulière dédiée au Soudan. Égyptiens et Soudanais sont totalement exclus de cette unité dont le premier objectif est de tenir l'armée à l'œil. Le chef de cette unité peut espérer être promu au rang de Sirdar et de gouverneur général du Soudan, comme l'ont été Sir Reginald Wingate et Sir Lee Stack.

Premiers mouvements nationalistes. En 1918, de jeunes diplômés issus du *Gordon College* créent le *Graduate's Club* qui va suivre attentivement l'évolution des mouvements nationalistes en Inde et en Égypte. En 1919, un vent de révolte en Égypte se transforme en tempête qui va inévitablement atteindre le Soudan et bousculer les plans les mieux conçus

du *Colonial Office*. L'esprit de la révolution de 1919 touche d'abord les officiers égyptiens à Khartoum. En novembre, soixante d'entre eux se rassemblent dans la capitale soudanaise pour rédiger un communiqué demandant l'indépendance de l'Égypte; le communiqué proteste aussi contre le meurtre de civils sans défense, tués à Alexandrie par les forces britanniques. Ce mouvement, suivi de très près par les services de renseignement, confirme les inquiétudes britanniques sur les répercussions soudanaises des événements en Égypte.

En même temps, les notables musulmans se désolidarisent des nationalistes égyptiens qui revendiquent le rattachement du Soudan à la future Égypte indépendante. Mais une circulaire anonyme soutenant les nationalistes circule dans la capitale, stigmatisant la politique de division que mène l'Angleterre et prônant la solidarité avec les Frères musulmans égyptiens.

Boyd, l'un des meilleurs officiers britanniques du Caire, fut envoyé à Khartoum afin de « protéger » les Soudanais de l'armée contre une possible « contamination ». Son rapport soumis à Allenby le 11 mars 1920 décrit l'état de l'armée égyptienne au Soudan, et propose, pour en expurger l'élément égyptien, un scénario, qui sera précisément celui mis en application lors de l'ultimatum de novembre 1924 (voir *infra*, p. 653). Boyd préconise la création d'une armée purement soudanaise, qui sera ultérieurement dénommée *Sudan Defense Force*. Ce rapport comprend les bases de la future politique au Soudan : une large décentralisation permettant l'implication des Soudanais, et une politique visant à bloquer la pénétration de l'islam dans le Sud et à rapprocher ce dernier du Kenya et de l'Ouganda. La loi sur les passeports et celle du *close district order* en 1922 donnent aux gouverneurs le pouvoir de bloquer la libre circulation, notamment entre le Nord et le Sud.

En 1922, en Égypte, l'Angleterre affronte la situation devenue explosive en offrant une indépendance factice, à condition que le *statu quo* soit maintenu sur quatre points, dont le Soudan. Le nationalisme hostile aux Britanniques s'y développe et une société secrète nationaliste voit le jour : la Ligue de l'union soudanaise.

En 1924, quelques mois après la victoire électorale du parti Wafd indépendantiste au Caire, la situation devient tendue en Égypte. Au Soudan, des postiers nationalistes, qui forment la Ligue du drapeau blanc, protestent contre l'absence des Soudanais dans les pourparlers entre l'Égypte et les Anglais. Des manifestations favorables à l'union avec l'Égypte sont organisées à Khartoum. L'agitation se développe, jusqu'à l'arrestation d'Ali Abd al-Latif qui est détenu pendant un an pour avoir publié un article séditieux, ce qui provoque des manifestations de cadets devant sa prison. À Atbara,



Ali Abd al-Latif.

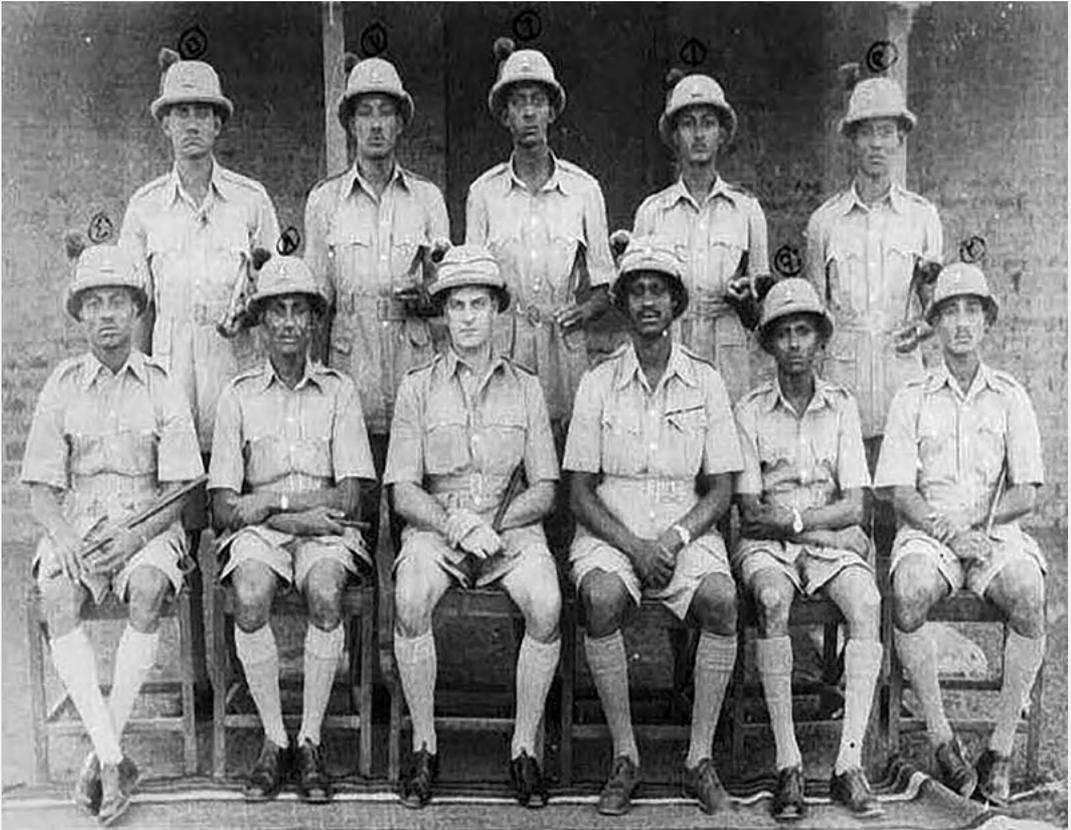


Sir Lee Stack.

le Soudan

652

de 1820
à nos jours



Un groupe d'officiers des *Sudanese Armed Forces (SAF)*.

◀ le bataillon égyptien des chemins de fer manifeste et essuie des tirs des troupes soudanaises, qui font quelques morts. Le bataillon sera renvoyé en Égypte. Sayed Abd al-Rahman al-Mahdi prend position contre le mouvement pro-égyptien. Pendant ce temps, les négociations anglo-égyptiennes ont commencé à Londres, sans les Soudanais, et le gouverneur général du Soudan empêche tout compromis.

L'assassinat de Lee Stack au Caire en novembre 1924 par des extrémistes égyptiens permet à l'Angleterre de mettre en œuvre le plan conçu dès 1920 pour retirer l'ensemble des troupes égyptiennes du Soudan, tout en continuant à financer son armée. Le même mois, la rébellion d'un bataillon soudanais est écrasée à Khartoum.

L'inertie égyptienne déçoit les Soudanais, et beaucoup rejoignent ceux qui ne veulent pas de l'unité de la vallée du Nil. Le premier accord de partage des eaux du Nil, en 1929, accentue le fossé entre le Soudan et l'Égypte ainsi que la division des Soudanais entre pro- et anti-égyptiens espérant des Anglais l'indépendance; ce clivage va survivre jusqu'à présent et entraîner des relations ambivalentes avec l'Égypte.

L'assassinat de Lee Stack convainc les officiels britanniques du gouvernement soudanais de la nécessité de contenir à tout prix l'influence égyptienne sur le Soudan, et de moins dépendre des Soudanais soutenant l'attitude des Égyptiens.

Le point cinq de l'ultimatum adressé le 22 novembre 1924 par le *High Commissioner* pour l'Égypte et le Soudan, Sir Allenby, au Premier ministre égyptien Saad Zaghlul précise: « Dans les 24 heures, des ordres seront donnés pour rappeler les officiers égyptiens et les unités de l'armée égyptienne du Soudan. » Dans un mémorandum publié le lendemain, Allenby précise: « Après le retrait des officiers égyptiens et des unités de l'armée égyptienne, les unités soudanaises de l'armée égyptienne vont constituer les forces armées soudanaises (*Sudanese Armed Forces*, SAF) sujettes et loyales au seul gouvernement du Soudan et placées sous le commandement suprême du gouverneur général du Soudan. » Les Égyptiens acceptent de payer pour manifester le maintien de leur position dominante sur le Soudan.

La période de l'« indirect rule » (1924-1944)

Installation de la *native administration*. À partir de 1924, les militaires et administrateurs anglais développent l'*indirect rule*, qui va de pair avec la déségyptianisation du Nord, la désislamisation du Sud et le recours aux élites locales. L'éloignement d'avec l'Égypte va progressivement autonomiser la position de Khartoum.

Le principe de l'*indirect rule*, tel qu'appliqué dans de nombreuses possessions de l'Empire britannique, consiste à responsabiliser les chefs traditionnels dans la gestion des questions non essentielles. Ceci va surtout concerner l'administration de la justice, après une révision du code pénal : seul le jugement de quelques crimes — homicides, crimes contre la sûreté de l'État — n'est pas dévolu aux chefs de tribus (*shaykh*). Un certain nombre de problèmes vont surgir pour identifier ces chefs de tribus (des aménagements seront nécessaires comme le regroupement des petites tribus...), mais aussi pour administrer les populations urbaines « détribalisées ».

Au Nord, l'enseignement moderne au profit des indigènes est limité (fermeture de l'école militaire et de l'école administrative) pour favoriser les écoles coraniques. Le nombre d'écoles primaires et préparatoires stagne, alors que le nombre de *khalwas*¹ explose.

Au Sud, les tentatives de maintien de la sécurité, souvent par la force, ont concentré l'attention. L'administration est quasi inexistante, Khartoum libère peu de moyens financiers et humains. Dès 1920, l'*indirect rule*, par l'ordonnance du *closed district order*, avait été décidé dans le but de préserver le Sud de l'influence musulmane. Les non-Soudanais du Nord, Grecs et Syriens, sont sollicités pour développer le commerce. La ville de Juba est créée en 1922.

Les missions chrétiennes se voient confier le système éducatif, basé sur l'anglais, et accroissent sensiblement le nombre des écoles. Mais les élèves formés dans ces écoles ne furent pas recrutés dans l'administration et la justice, dont la gestion par les chefs de tribu fut délicate et malaisée.

Sur l'ensemble du pays, le fonctionnement de la justice, dont celui des tribunaux indigènes, est réorganisé (1929-1932). Cela s'accompagne de régressions quand le droit musulman (qui avait été modernisé) est supplanté par le droit coutumier qu'appliquent les tribunaux indigènes.

le Soudan

654

de 1820
à nos jours

¹ *Khalwas* : dénomination des écoles coraniques au Soudan.



Juba Hotel.

655

le condo-
minium
anglo-
égyptien
1899-1955

◀ **Crise économique et division des nationalistes.** La crise économique mondiale de 1929 va provoquer la division entre les deux tendances du mouvement nationaliste. Des réductions de salaires touchent spécifiquement les employés issus du *Gordon College*, qui reçoivent l'appui du *Graduate's Club* pour négocier avec le pouvoir colonial ; après six mois sans résultats, la grève éclate chez les étudiants. Sayed Abd al-Rahman al-Mahdi intervient pour appuyer une position de compromis. Une tendance modérée (Ansars) l'emporte sur la tendance dure soutenue par la Khatmiyya de Mirghani.

Fin de l'*indirect rule*, la Seconde Guerre mondiale. En 1935, quand éclate la guerre d'Éthiopie, le nationalisme formulé par les jeunes générations éduquées et remettant en cause la *native administration* inquiète l'Angleterre. La censure est levée pour amadouer l'opinion publique. Dans l'année qui suit, le Royaume-Uni concède à nouveau, par un traité avec l'Égypte, une indépendance factice : il est décidé que le condominium est maintenu sur le Soudan tel qu'établi dans les accords de 1899. Ce traité déçoit tout le monde, tant les pro-Égyptiens que les indépendantistes, les Soudanais ayant été exclus des débats concernant leur pays.

En 1937, l'échec de la *native administration* est reconnu. Un véritable plan de développement de l'éducation secondaire et supérieure est proposé : de nouvelles écoles sont créées (droit, agriculture, vétérinaire, sciences et techniques...). Dans l'administration, les postes d'adjoints aux commissaires de districts sont ouverts aux Soudanais ; les jeunes diplômés ne sont plus exclus des nouvelles structures. En 1939, on remplace le terme de *native administration* par celui de *local administration*.

En juin 1940, l'Italie entre en guerre, s'empare de la Somalie et d'une partie de l'est du Soudan (Kassala et une fraction du Blue Nile). Les forces britanniques, alors peu nombreuses et mal préparées, seront renforcées durant l'hiver par deux divisions ainsi que par deux bataillons français et des éléments belges. Les alliés passent à l'attaque en janvier 1941 et récupèrent Addis-Abeba en avril. Novembre 1941 marque la fin des opérations sur le théâtre éthiopien.

En 1942, le Congrès général des diplômés, créé en 1937 (sur le modèle du parti du Congrès indien de Gandhi), réclame, dans un mémorandum en douze points, le *self government*, autrement dit «le droit à l'autodétermination après la guerre, la liberté d'expression et le droit des Soudanais à préciser par traité leurs droits naturels vis-à-vis de l'Égypte». Les Britanniques, à ce moment, pensent à initier des conseils consultatifs. En août 1943, un conseil de 28 membres est institué pour le Nord, présidé par le gouverneur général : 18 membres représentent les six provinces et 10, nommés par le gouverneur général, représentent les intérêts des opérateurs économiques.



Troupes britanniques franchissant l'Atbara (frontière Soudan-Érythrée) en 1941.

Au sein du Congrès, d'où les membres soutenus par la Khatmiyya ont été éliminés, le mémorandum est l'œuvre des jeunes de la Mahdiyya (l'Ashiqqa), dont le leader est al-Azhari. Une autre tendance plus modérée, constituée de personnes moins jeunes, et proche de la famille d'Abd al-Rahman al-Mahdi soucieuse de garder la *leadership*, lance avec succès une campagne contre les leaders de la tendance jeune. Al-Azhari, isolé, va rechercher le soutien de la Khatmiyya. Une alliance entre Ashiqqa, Khatmiyya et Wafd égyptien se constitue pour réclamer l'unité de l'Égypte et du Soudan dans le cadre de la royauté égyptienne.

657

le condo-
minium
anglo-
égyptien
1899-1955

Les prémisses de l'indépendance (1944-1956)

La création des partis politiques. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le régime colonial favorise la liberté d'expression dans l'espoir que les tendances soutenant la colonisation et défavorables à l'Égypte se développent. Fin 1944 sont créés le Parti unioniste et le Parti libéral (émanation des jeunes mahdistes de l'Ashiqqa), tous deux souhaitant l'union avec l'Égypte, le premier sur un pied d'égalité, le second dans une fédération. Un parti nationaliste voit également le jour (il sera absorbé par l'Oumma). En 1945 est fondé le parti Oumma¹, dont le leader Abd al-Rahman al-Mahdi va soutenir

¹ *Oumma* (arabe) : la communauté des croyants, en islam.



Sayed Abd al-Rahman al-Mahdi et Winston Churchill.



Ismaïl al-Azhari.

Le Soudan

658

de 1820
à nos jours

une indépendance à moyen terme et en bonne intelligence avec la puissance colonisatrice. La possibilité d'un régime monarchique, soit égyptien soit soudanais, est évoquée. La Khatmiyya crée sa branche politique la même année, qui deviendra le Parti démocratique du peuple en 1956. En 1945, cinq partis s'accordent dans une déclaration commune sur «l'établissement d'un gouvernement libre et démocratique en union avec l'Égypte et en accord avec la Grande-Bretagne».

En 1946 est créé le Parti communiste soudanais, partisan de l'indépendance politique et économique du Soudan. Enfin, en 1953, Ismaïl al-Azhari fonde le Parti national unioniste (NUP).

La renégociation du traité de 1936 entre l'Égypte et l'Angleterre. Les discussions, demandées par l'Égypte en décembre 1945, vont cette fois intégrer les Soudanais. Les partis signataires de la déclaration de 1945 constituent un Front national, mais cette déclaration est rejetée par les Égyptiens.

Les indépendantistes demandent que soit accepté le principe de l'autodétermination du Soudan, ce qui est évidemment refusé par les Égyptiens. Les indépendantistes quittent alors l'Égypte, suivis, en octobre 1946, par les unionistes, au moment où est signé le compromis anglo-égyptien qui mentionne l'unité entre le Soudan et l'Égypte... mais aussi le droit des Soudanais à choisir leur futur statut. Le traité mécontente toutes les parties (y compris le gouvernement de Khartoum) et ne sera pas ratifié. Le Premier ministre britannique déclare qu'aucun changement ne sera introduit au Soudan...

L'adaptation de l'administration locale et centrale. Après le refus par le gouvernement de Khartoum des conclusions de la conférence sur l'administration du Soudan lancée en 1946, un expert est mandaté et remet en 1949 un rapport qui souligne la confusion des responsabilités (fonctions judiciaires, exécutives et législatives exercées par les mêmes personnes) et l'inadaptation des lois passées entre 1937 et 1943. Ses recommandations sont adoptées en 1951 par l'assemblée législative et établissent clairement les pouvoirs des conseils des villes et des villages.

Un rapport spécifique propose des réformes pour mieux associer les Soudanais aux décisions prises au niveau central. Est proposée la création d'une assemblée législative consultative ainsi que d'un conseil exécutif du gouverneur composé pour 50 % de Soudanais. Le rapport propose l'abandon de la politique d'isolement et l'extension des mesures au Sud. Les délégués sudistes manifestent pourtant des résistances au changement.

Le rapport est adopté ainsi que son extension au Sud. Le gouvernement du Soudan souhaite décoloniser mais au rythme des modérés. L'Égypte refuse les conclusions du rapport mais le gouvernement britannique l'accepte en juin 1948. Le texte de la loi précise la composition du conseil exécutif et précise certaines limitations au pouvoir de l'Assemblée (modifications constitutionnelles et relations internationales).

Les unionistes s'opposent à la mise en place des nouvelles institutions; il y a dix morts et une centaine de blessés lors des élections mais l'Assemblée législative se réunit pour la première fois en décembre 1948; les partis indépendantistes ont naturellement remporté les élections.

L'Assemblée législative. Une partie de la Khatmiyya souhaite participer à l'assemblée, et des tractations ont lieu avec les Ansars mais sans qu'un accord soit obtenu. Les mahdistes, soucieux de briser leur image de collaborateurs zélés des Britanniques, se mobilisent pour exiger une autonomie immédiate. Les Britanniques appuient l'accélération du processus et tentent d'impliquer la Khatmiyya; en décembre 1950, une commission pour la réforme de la constitution est formée, ainsi qu'une commission électorale.

En mars 1950, l'Égypte, ayant compris que les Britanniques préparent le Soudan à l'autonomie, abroge les traités de 1899 et de 1936 et propose une nouvelle constitution pour les deux pays réunis sous sa couronne. Le Soudan perçoit très mal ces décisions auxquelles, une fois de plus, il n'a pas été associé. Mais, juridiquement, le condominium a cessé d'exister. Sans le reconnaître, les Britanniques préparent la création d'un véritable gouvernement où chaque ministre sera doublé d'un conseiller anglais, mais où le gouverneur général ne gardera que le contrôle de l'armée et des forces de sécurité; en outre un ministère sera réservé à un Sudiste.

Un projet anglais de réforme du système exécutif et législatif est présenté à l'assemblée législative en avril 1952 : il prévoit un Premier ministre élu par l'Assemblée et nommé par le gouverneur général. Adopté, le texte est envoyé aux gouvernements anglais et égyptien. Les mahdistes tentent sans succès de convaincre les Égyptiens, qui refusent de l'accepter...

Le coup d'État des Officiers libres égyptiens transforme la situation : le nouveau Premier ministre, le général Neguib, soutient la position mahdiste. Un accord est signé, qui propose une période transitoire d'autonomie sous contrôle international, puis l'auto-détermination du Soudan.

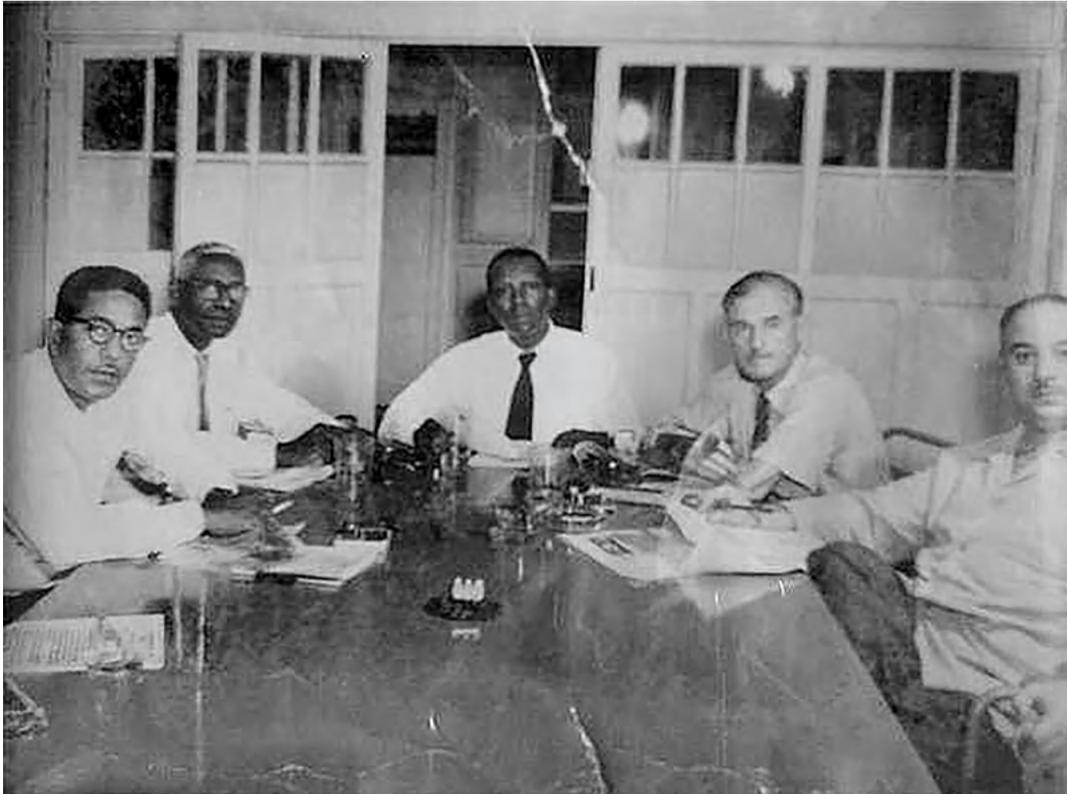
En mars 1953, les Anglais signent avec les Égyptiens le dernier acte du condominium, dans lequel ils acceptent les propositions des Égyptiens et des Soudanais. Une commission électorale est formée en vue des élections pour la fin de l'année 1953.

Le groupe Ashiqqa fonde le *National Unionist Party* (NUP) qui regroupe tous les Unionistes sous la houlette d'al-Azhari. L'Oumma est battue aux élections de décembre 1953 : sa collaboration, réelle ou supposée, avec les Britanniques, mise en avant par le NUP, a joué en sa défaveur. Mais il s'agissait plus d'un vote négatif contre la Mahdiyya, la monarchie et le colonisateur.

L'autonomie. Après la victoire du NUP, le parlement se réunit et al-Azhari est élu Premier ministre. L'ouverture solennelle du Parlement en mars 1954, à laquelle doit assister le général Neguib, est transformée en émeute mortelle par la Mahdiyya qui envoie ses Ansars en masse à l'aéroport.

La propagande égyptienne pour l'unité, l'arrestation du général Neguib et l'interdiction des Frères musulmans vont renforcer l'animosité soudanaise vis-à-vis de l'Égypte et de Nasser. Al-Azhari cherche à négocier avec l'Oumma, pendant que des ministres liés à la Khatmiyya démissionnent et fondent un parti modéré mais indépendantiste... Al-Azhari, isolé, change son fusil d'épaule et se rallie aux thèses indépendantistes, ce qui contribue à désintégrer le NUP mais lui attire le soutien de l'Oumma.

Dès cette période, les indices de détérioration des relations entre Khartoum et le Sud du pays s'accumulent. Vers la fin de 1954, les autorités publient une liste de 800 postes de fonctionnaires voués à remplacer les Britanniques en train de partir, et les Sudistes constatent que seuls... six postes leur sont destinés ! En décembre 1954, l'Oumma et un parti sudiste réalisent une tournée dans le Sud afin de lancer l'idée d'une solution fédérale pour rétablir l'équité entre le Nord et le Sud. Le Premier ministre al-Azhari réagit de façon disproportionnée contre cette... « tentative d'atteinte à l'unité nationale ». En juillet 1955, le député de Yambio est arrêté après une série de réunions critiques vis-à-vis du gouvernement. Des manifestations



Le comité pour l'indépendance du Soudan à l'œuvre.

en sa faveur dégénèrent et l'armée réprime l'émeute, tuant huit personnes. De plus, dès juillet 1954, les officiers britanniques encadrant les 1 600 soldats de l'*Equatorial Corps* ont été remplacés par des officiers arabes, qui ignorent les coutumes locales. Les émeutes de Yambio provoquent une mutinerie à Torit le 18 août 1955 : les officiers sont massacrés. En quelques jours, les civils du Nord sont poursuivis par les populations sudistes. Les soldats en rébellion appellent les Britanniques à l'aide, mais, lorsque les troupes du Nord transportées par la RAF arrivent à Torit, les mutins, craignant des représailles, ont pris le maquis malgré les assurances du gouverneur général.

En août, le Parlement demande l'indépendance immédiate. En août toujours, les troupes anglaises évacuent le Soudan et le gouverneur général quitte Khartoum le 17 décembre. Les leaders de deux confréries conviennent d'un projet de gouvernement d'union nationale.

Lorsque la proclamation d'indépendance est présentée au Parlement, le 19 décembre 1955, les Sudistes hésitent à la soutenir et préféreraient demander un statut fédéral ; des promesses leur ayant été faites, le 22 décembre

les députés sudistes votent en bloc la motion d'indépendance, sans chercher à obtenir ce statut fédéral. Le 31 décembre, la constitution est adoptée, et le Soudan devient indépendant le 1^{er} janvier 1956.

Développement économique sous le condominium

L'établissement d'un système foncier est, dès 1899, l'une des priorités de l'administration nouvellement installée à Khartoum. Après une régularisation par un enregistrement prenant en compte les droits acquis, les transactions sur les terres non enregistrées ne sont pas autorisées, ce qui protège les droits des petits paysans soudanais, et — l'administration craignant l'arrivée de colons ou de *businessmen* occidentaux — empêche une colonisation européenne basée sur l'agriculture. De même, la présence étrangère dans les autres secteurs de l'économie demeure très faible, ce qui est une des causes de la faible industrialisation du Soudan.

L'agriculture et l'élevage vont se développer avec l'instauration de la *pax britannica*; à titre d'exemple, la valeur de la production cotonnière passe de 1916 à 1917 de 269 993 à 564 303 livres sterling, alors que ne sont pas encore lancés les grands programmes d'irrigation des années 1920. Et la production de bovins et d'ovins va également croître de façon considérable.

Les impôts sont modérés et respectent les habitudes des Soudanais, dont certains peuvent seulement payer en nature. Les impôts directs touchent la terre, les troupeaux, les palmiers. L'impôt indirect est prélevé sur les productions locales : la gomme arabique en fournit l'essentiel, qui est complété par les taxes touchant l'ivoire, les plumes d'autruche et le caoutchouc.

Les douanes apportent peu de recettes : 8 % sur les importations — sauf sur celles provenant d'Égypte qui en représentent l'essentiel, en application de l'article 7 de l'accord établissant le condominium ; et 1 % sur les exportations.

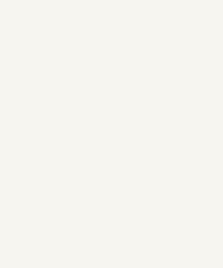
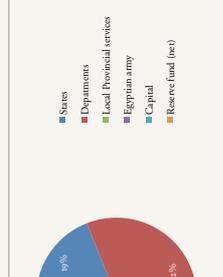
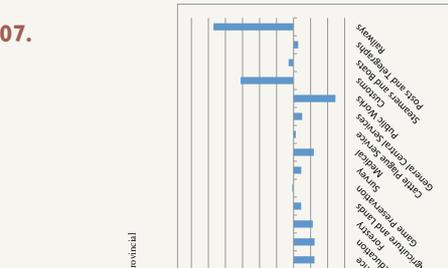
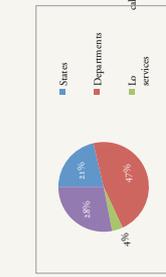
Le budget soudanais est équilibré jusqu'en 1913 par une subvention de l'Égypte, dont la seule justification repose sur le fait que le Soudan n'était pas indépendant. À titre d'exemple, voici le budget de l'année 1907, tel que présenté dans le Journal officiel du Soudan.

Budget 1907. Les recettes (1 355 723 livres égyptiennes) proviennent d'abord du service des vapeurs, bateaux et chemins de fer, géré par le gouvernement (31 %), ensuite de la subvention du gouvernement égyptien (28 %), puis des différentes taxes (21 %) : essentiellement taxe foncière, taxes sur les animaux, les habitations et les routes, droits d'enregistrement et de douane, royalties sur la gomme arabique, l'ivoire et les cuirs. Les départements, le gouvernement égyptien, et des provinces alimentent

Le budget 1907.

(Egyptian Pounds)

	Receipts	Expenditure	Balance
Bahr El Ghazal	11,247	26,237	-15,040
Beber	35,740	22,368	10,372
Blue Nile	20,854	20,464	6,360
Blue Nile	21,695	21,695	0
Blue Nile	31,091	31,091	0
Blue Nile	11,674	17,023	-5,349
Blue Nile	15,029	19,486	-4,457
Blue Nile	95,717	31,918	24,779
Blue Nile	3,440	6,644	-3,204
Blue Nile	16,832	22,677	-5,825
Blue Nile	23,610	26,911	-3,341
Blue Nile	11,190	15,823	-4,633
Blue Nile	31,660	16,700	16,900
STATES TOTAL	289,399	357,341	31,962
Governor General's Office	0	2,540	-2,540
Inspector General's Office	8,331	16,737	-8,406
Legal	19,912	31,866	-11,954
Finance	6,962	14,859	-7,897
Education	0	31,721	-31,721
Forestry	0	22,511	-22,511
Agriculture and Lands	7,698	16,602	-8,904
Game Preservation	2,842	1,409	1,409
Survey	0	9,068	-9,068
Medical	3,368	26,101	-22,733
Cattle Plague Service	0	2,637	-2,637
General Central Services	17,340	27,497	-10,157
Public Works	5,546	54,810	-49,264
Customs	87,749	25,123	62,226
Steamers and Boats	126,711	120,858	5,853
Rails and Telegraphs	41,022	19,471	21,551
Rails	1,253	2,474	-1,221
DEPARTMENTS TOTAL	642,314	799,166	-156,852
Local Provincial Services	53,342	51,439	993
Egyptian government contribution	0	0	0
Egyptian maintenance of army in Sudan	379,763	116,737	263,026
Surplus to Reserve Fund	0	216,621	216,621
GRAND TOTAL	1,355,722	1,355,720	2



◀ respectivement 47 %, 28 % et 21 % des recettes. Certaines de ces dernières présentent un bilan excédentaire : Berber, Dongola, Wadi Halfa, Nil Bleu et Nil Blanc, et surtout Kordofan ; les provinces déficitaires sont le Bahr el-Ghazal, Mongalla (future Équatoria), Upper Nile, le Sennar, Red Sea, Kassala et Khartoum.

Les dépenses (1 355 734 livres égyptiennes) se répartissent entre les départements (57 %), les provinces (19 %) et l'armée égyptienne (9 %). Elles sont essentiellement constituées de salaires (41 %), d'allocations et services (30 %) et d'investissements (16 %). Les provinces où les dépenses les plus importantes ont été réalisées sont celles du Kordofan, du Sennar, du Bahr el-Ghazal, puis celles de Red Sea, Berber et Dongola. Les secteurs qui bénéficient le plus des dépenses sont ceux des chemins de fer, des vapeurs et bateaux (25 %), des travaux publics (18 %), des routes et moyens de communication (13 %) et des extensions du réseau télégraphique (11 %).

Même si la politique des *closed districts* est officiellement terminée après 1944, on retrouve néanmoins encore, dans l'almanach 1952 édité par le gouvernement du Soudan, un article relatif aux zones de commerce avec restriction. Il informe que les Non-Soudanais, de même, du reste, que les Soudanais, sont interdits d'entrée ou de commerce dans certaines provinces sans permission spéciale du secrétaire civil ou du gouverneur : il s'agit des provinces d'Équatoria, du Haut Nil et du Bahr el-Ghazal, de la région des Monts Nouba, de l'ouest du Darfour et du sud de la province du Nil Bleu (district de Fundj).

Le transit, l'importation, la production et le commerce de boissons alcoolisées sont strictement réglementés. Un résident souhaitant importer de l'alcool pour sa consommation personnelle doit demander un permis au gouverneur de la province ; une licence d'importation délivrée par le département de l'économie et du commerce est également requise.

Développement des infrastructures et projets de développement.

La construction du chemin de fer entre Wadi Halfa, où elle a commencé en 1896, et Khartoum Nord visait à faciliter la pénétration militaire anglo-égyptienne lors de la reconquête du Soudan, achevée en 1898. Le premier pont ferroviaire sur le Nil Bleu est édifié en 1909 par Georges Camille Imbault pour la *Cleveland Bridge & Engineering Co. Ltd* ; il réunit Khartoum Nord à Khartoum ; d'une longueur totale de 560 mètres, il est constitué de sept travées fixes et d'une travée mobile de 30 mètres permettant le passage des bateaux (voir photo p. 665). ▶



Locomotive classe « Dongola », 1898.



**Le Armed
Forces Bridge**

vu des casernes
de Khartoum.



Le pont mobile
en fonctionnement.

◀ Le réseau ferroviaire est poursuivi jusqu'au Sennar en 1909 ainsi que vers le Kordofan (el-Obeïd 1912). Une seconde ligne va relier Port-Soudan en passant par Kassala en 1924 : le réseau de chemin de fer dessert les zones cotonnières et favorise l'exportation du coton. Après 1927, le réseau ne sera plus étendu.

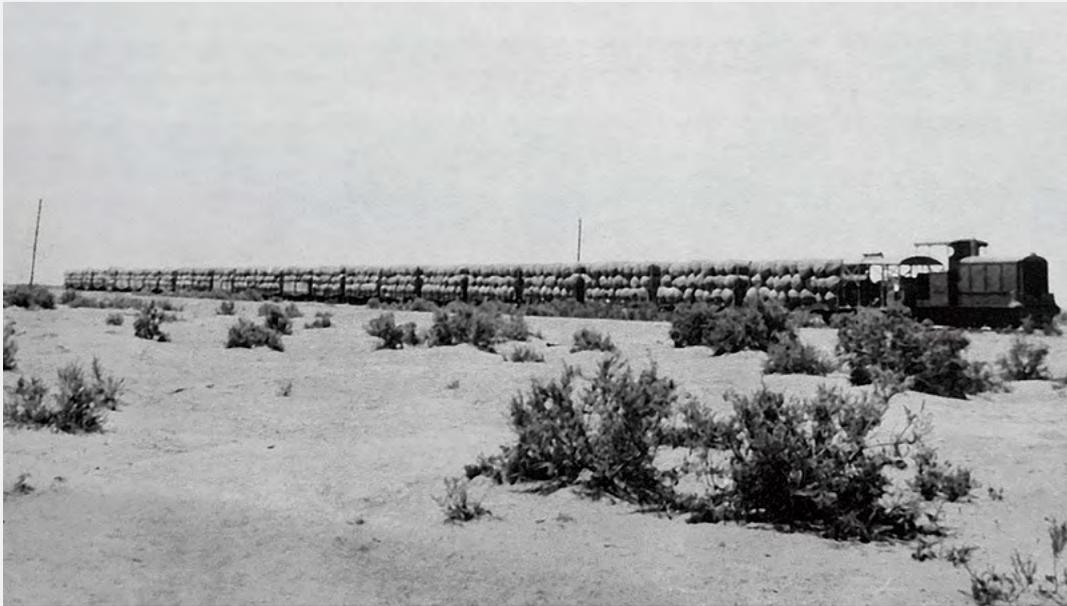
L'administration va également construire des barrages au Sennar ainsi qu'à Gébel Aulia.

Khartoum est bientôt doté d'un aéroport qui assure des liaisons avec Le Caire, l'Ouganda, le Kenya, les Indes, et aussi l'est du Congo belge via Juba. En 1932, les *Imperial Airways* réalisent le premier vol Khartoum-Capetown. En 1935, il y a deux vols par semaine pour Le Caire et Capetown. À cette époque, on compte 118 terrains d'aviation officiels, et 38 sites pouvant recevoir des hydravions. En 1935 est ouverte une liaison Khartoum-Asmara, opérée par la compagnie italienne *Ala Littoria* qui assure à partir d'Asmara la liaison avec Rome via Benghazi et Le Caire.

En 1926, le projet de développement de la Gézireh est lancé. Après les accords sur les eaux du Nil de 1929 (qui constitueront un obstacle à l'extension des surfaces irriguées), l'irrigation s'étend et couvre une surface de 500 000 feddans¹. Le programme implique trois partenaires : le gouvernement qui reçoit 40 % des recettes et prend en charge l'infrastructure et le remboursement des prêts ; le *Sudan Plantation Syndicate*, société privée qui a charge de commercialiser le coton produit et reçoit 20 % des recettes ; les paysans soudanais qui reçoivent chacun 40 feddans et auxquels reviennent 40 % des recettes.

▶ Mais la crise mondiale de 1929 entraîne une mévente du coton et alors que le budget de l'État était bénéficiaire depuis quelques années, il sera désormais déficitaire jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Durant la décennie 1930-1940 le développement marque le pas : le budget de l'État diminue presque de moitié ; les investissements sont très réduits (il faut rembourser le chemin de fer de Kassala) ; et si quelques projets voient le jour au Nord, au Sud on n'en lance pratiquement pas. Par contre, l'élevage va connaître un essor considérable entre 1936 et 1946, à la faveur, notamment, de la mise en place de services vétérinaires pendant cette période.

¹ Feddan : unité de mesure de surface utilisée en Égypte, au Soudan et en Syrie ; un feddan correspond à 4 200 mètres carrés, soit 0,42 hectare.

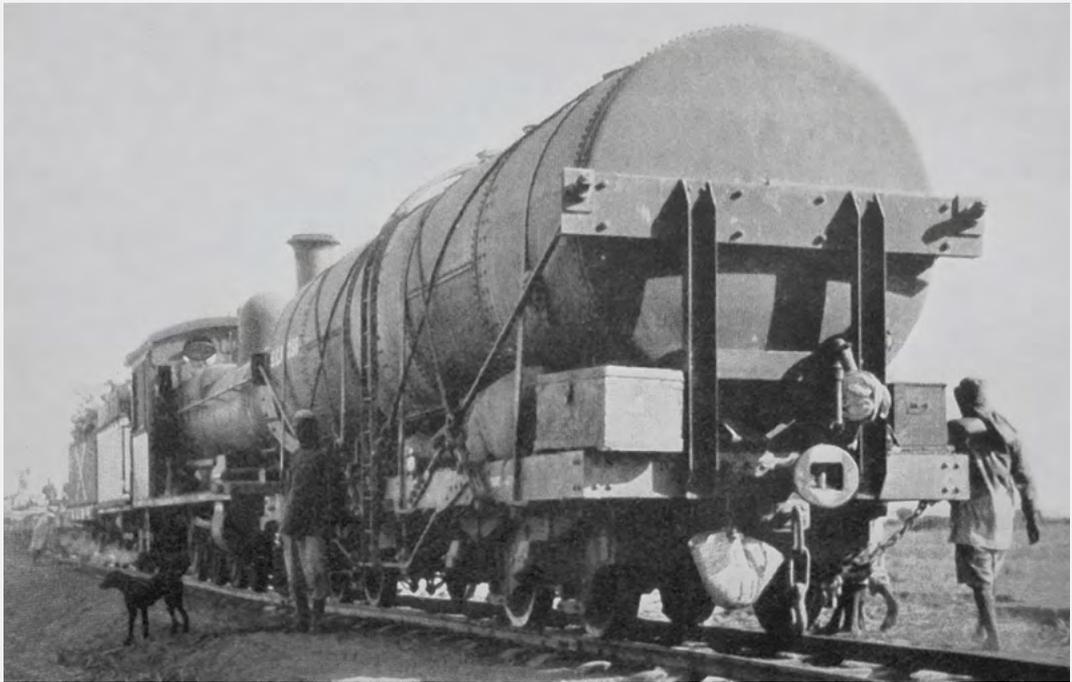


667

le condominium
anglo-
égyptien
1899-1955

Construction du chemin de fer vers Kassala.

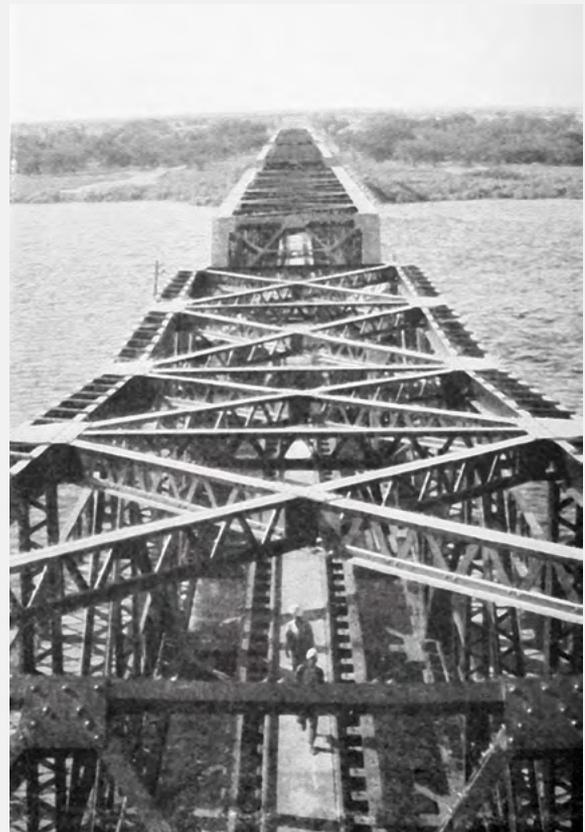
Le train allant de Tokar à Trinkitat en 1934.



le Soudan

668

de 1820
à nos jours



Le train pour Kassala en 1924.

Le réseau ferroviaire du Soudan en 1925.

Le pont Khartoum-Omdurman.



Construction du barrage sur le Nil Bleu (Sennar).

669

le condo-
minium
anglo-
égyptien
1899-1955

le Soudan

670

de 1820
à nos jours



L'inauguration du pont de Kosti en 1911.

Hydravion posé sur le Nil.

◀ **Rapport officiel du gouvernement du Soudan** sur l'administration, les finances et la situation du Soudan en 1935 (extraits). Ce rapport, préparé par le gouverneur général du Soudan, Stewart Symes, est présenté au ministre britannique des Affaires étrangères par l'ambassadeur pour l'Égypte et le Soudan.

« Le redressement économique et financier du Soudan, entamé en 1934, s'est accéléré en 1935. Les revenus ont augmenté de 3 774 911 à 4 098 413 livres égyptiennes. [...] Les taxes ont été collectées avec une relative facilité, l'épargne a augmenté, et les ventes de sucre ont progressé de 34 %. De bonnes récoltes, en particulier celle du coton — le rendement de la Gézireh a augmenté de 99 000 balles (moyenne des dix dernières années) à 165 000 balles —, sont les principales causes de cet accroissement de la prospérité, reflété par les recettes douanières et celles des chemins de fer, et dans une augmentation du trafic maritime à Port-Soudan, passant de 886 à 1 181 navires.

Dans le retour progressif à la prospérité d'avant 1930, la valeur totale du commerce extérieur a augmenté de 28,7%. [...] La Grande-Bretagne compte pour 47 % des exportations et fournit 32 % des importations, suivie de l'Égypte, responsable de 12,5 % des exportations et de 16 % des importations. »

Des firmes anglaises s'établissent, versées pour la plupart dans l'import-export, ainsi que de nombreuses succursales de banque. La guerre, entraîne une flambée du prix du coton, ce qui renfloue les caisses du gouvernement... mais la forte inflation générale qui l'accompagne suscite des tensions sociales et, partant, la création de syndicats que les communistes vont dominer.

Afin de remédier à la carence des investissements, deux programmes quinquennaux de développement sont conçus pour la période 1946-1956. Ils portent sur le renforcement des équipements de l'État, la mécanisation de l'agriculture, l'enseignement supérieur et la santé, le développement du Sud et la production d'énergie. L'industrialisation ne fait pas partie des priorités.

À leur terme, les surfaces irriguées se sont beaucoup accrues, l'élevage d'est développé de façon significative, quelques usines nouvelles ont été créées, les écoles primaires et secondaires se sont multipliées, mais le Sud reste très défavorisé (il n'accueille, par exemple, qu'une seule des vingt écoles secondaires créées pendant la période).

Croissance démographique et main-d'œuvre. En 1930, la population soudanaise est le double de celle estimée en 1900 et atteint quelque 6 millions d'habitants. Le premier recensement, organisé en 1956, fait apparaître, après ajustement, un chiffre de population de 10,3 millions d'habitants.

Malgré cette croissance, la main-d'œuvre est insuffisante, ce qui constitue un frein important au développement économique. Depuis l'époque mahdiste, à la suite de la fermeture des marchés du Caire et de l'Empire turc, le trafic d'esclaves a fortement diminué. Le Sud est peu accessible dans les premières années du condominium. L'agriculture pâtit alors de la mobilisation d'une importante main-d'œuvre dans la construction des chemins de fer, la reconstruction de Khartoum et la création des bâtiments administratifs dans les grandes villes.

L'immigration fut encouragée: ainsi celle des Fellata de l'Afrique de l'Ouest encore installés de nos jours dans la Gézireh et jusqu'au Nil Bleu. En 1911, Khartoum compte 18 235 habitants, Khartoum Nord 35 285 et Omdourman 42 779. En 1952, Khartoum en compte quatre fois plus (75 000 habitants), tandis que la population de Khartoum Nord n'a presque pas évolué (34 000) et que celle d'Omdourman a été multipliée par deux et demi (125 000).

le Soudan

672

de 1820
à nos jours



Chef Fellata

(Dugmore 1924).

Développement du tourisme

C'est dès avant la période mahdiste, à partir des années 1870, que le tourisme a commencé à se développer. Le pratiquent surtout des militaires anglais accompagnés de leur famille, ainsi que des voyageurs français et américains. Certains touristes, à partir de la vallée du Nil, font une incursion jusqu'à Khartoum pour visiter les vestiges de l'Égypte ancienne, d'autres continuent vers le sud du Soudan qui est très recherché pour le *big game* de par sa richesse en gros gibier (l'administration du condominium réglemeute strictement la chasse, tant pour le nombre d'animaux que les chasseurs peuvent abattre que pour les armes et munitions autorisées, et pour le permis de chasse obligatoire).

Quelques voyageurs viennent aussi des colonies de l'Ouganda et du Kenya. Et des ressortissants Belges organisent des croisières entre la Belgique et l'est congolais via le Nil. La photographie ci-dessous, en couverture du journal français *L'Illustration* du 30 décembre 1905, est assortie de ce titre: « Villégiature d'hiver en Afrique centrale: sur les rives du Nil Blanc: touriste anglaise et beautés du Soudan ».



**Touriste
britannique**

(avant 1905).

673

le con-
domi-
nium
anglo-
égyptien
1899-1955

L'auteur de l'article explique qu'il est alors possible de voyager jusqu'au centre de l'Afrique, avec tout le confort du vingtième siècle, et que des dames et même des enfants peuvent se rendre, sans difficultés et sans aucun danger, là où à peine six ans plus tôt seuls les Stanley et les Marchand pouvaient parvenir, et au prix de quels efforts.

« Il est maintenant possible aux chasseurs d'atteindre, en moins de deux semaines, en bateaux à vapeur et en trains de luxe, les rivières peuplées d'hippopotames et de crocodiles, les forêts habitées par les lions, les éléphants, les buffles, les antilopes... et ces voyages et ces chasses sont à la portée de ceux qui disposent de moyens relativement modestes. Pour quatre mille francs (français) par personne, on peut se rendre de Paris au cœur même du Soudan anglo-égyptien par un voyage de deux mois via Marseille, Naples, Alexandrie, Le Caire, Louxor, Assouan, Khartoum, le Nil Bleu, et remonter le Nil Blanc jusqu'à Fachoda et plus loin encore.

Les voyageurs inexpérimentés peuvent se procurer à Paris même, à l'Agence Cook, tous les billets de chemin de fer, de wagon-lit, de bateau à vapeur, tous les coupons d'hôtels dont ils auront besoin, au moins jusqu'à Khartoum. Partout ils trouveront des interprètes qui s'occuperont de leur personne et de leurs bagages.

De Paris à Marseille, c'est le grand luxe et la rapidité : le fameux train *Côte d'Azur*, qui fait le trajet en dix heures, est incontestablement ce qui se fait de mieux en Europe. De Marseille à Alexandrie, le voyage est de cinq à six jours et de nombreux services réguliers sont disponibles : les Messageries Maritimes de France, le *Peninsular and Oriental* et autres grandes lignes anglaises, la *Lloyd* de Brème ont établi un service bihebdomadaire de grand luxe, avec escale à Naples. Le prix des cabines est élevé, mais il est impossible de rêver mieux. Enfin, une ligne anglaise, The *Bibby Line*, qui a de superbes bateaux, vend des billets aller et retour de Marseille pour 550 francs.

À Alexandrie, le voyageur a sa première vision d'un Orient à moitié européen, où la pauvreté, la misère et la saleté se retrouvent à côté des somptueux palais. D'excellents express avec wagons-restaurants de la Compagnie Internationale font le trajet d'Alexandrie au Caire en trois heures.

Nous appellerons la capitale de l'Égypte notre première grande étape, et je calcule qu'on peut y parvenir, de Paris, pour la somme de 900 francs aller et retour, en 1^{re} classe, bien entendu.

Notre seconde étape nous conduira à Louxor, l'ancienne Thèbes, où sont les merveilleuses ruines du temple de Karnak et les fameuses tombes royales, puis de là à Assouan, située à la première cataracte, sur la frontière avec la Nubie. Par train, une nuit suffit jusqu'à Louxor, dans de superbes

wagons-lits appartenant à la Compagnie Internationale. On passera deux jours à Louxor dans l'un ou l'autre des excellents hôtels (Grand ou Karnak) appartenant à un Français, M. Pagnon. Huit heures de chemin de fer sont nécessaires entre Louxor et Assouan. Dans cette dernière ville, nos "luxes" trouveront deux admirables palaces hôtels, le Cataract et le Savoy, de 20 à 40 francs par jour. Mais le moyen le plus agréable, même si le plus dispendieux, est par le Nil-même, sur l'un des magnifiques bateaux Touristes. Il y a deux compagnies : *Thomas Cook and Son*, la plus importante, et *The Anglo-American*. Ces bateaux sont d'un luxe vraiment incroyable, et les cabines, la table, le service, sont parfaits.

D'Assouan commence la troisième étape, de la première à la deuxième cataracte, jusqu'à Wadi-Halfa. Le Nil coule superbe et majestueux. Nous entrons en pays noir. Trois lignes de bateaux à vapeur, chacune offrant tous les comforts modernes, font le service d'Assouan à Wadi-Halfa. Les bateaux du gouvernement du Soudan accomplissent le trajet en moins de deux jours, avec arrêt de quelques heures aux fameux temples d'Abou Simbel, que l'impératrice Eugénie vint visiter en 1869 et, de nouveau, l'hiver 1904. Les bateaux de la Compagnie Anglo-Américaine et de la Compagnie Cook font de plus nombreuses escales et mettent trois jours et demi pour se rendre à Wadi-Halfa.

Wadi-Halfa est la tête de ligne du fameux chemin de fer soudanais qui, traversant les grands déserts de sable, nous conduit en vingt-sept heures jusqu'à Khartoum. Construite par Lord Kitchener lors de la campagne contre les derviches en 1898, cette ligne militaire a rendu d'incalculables services. En dehors des express et des trains ordinaires, il y a, trois fois par semaine, un "train de luxe limité", composé de wagons-lits et d'un wagon-restaurant.

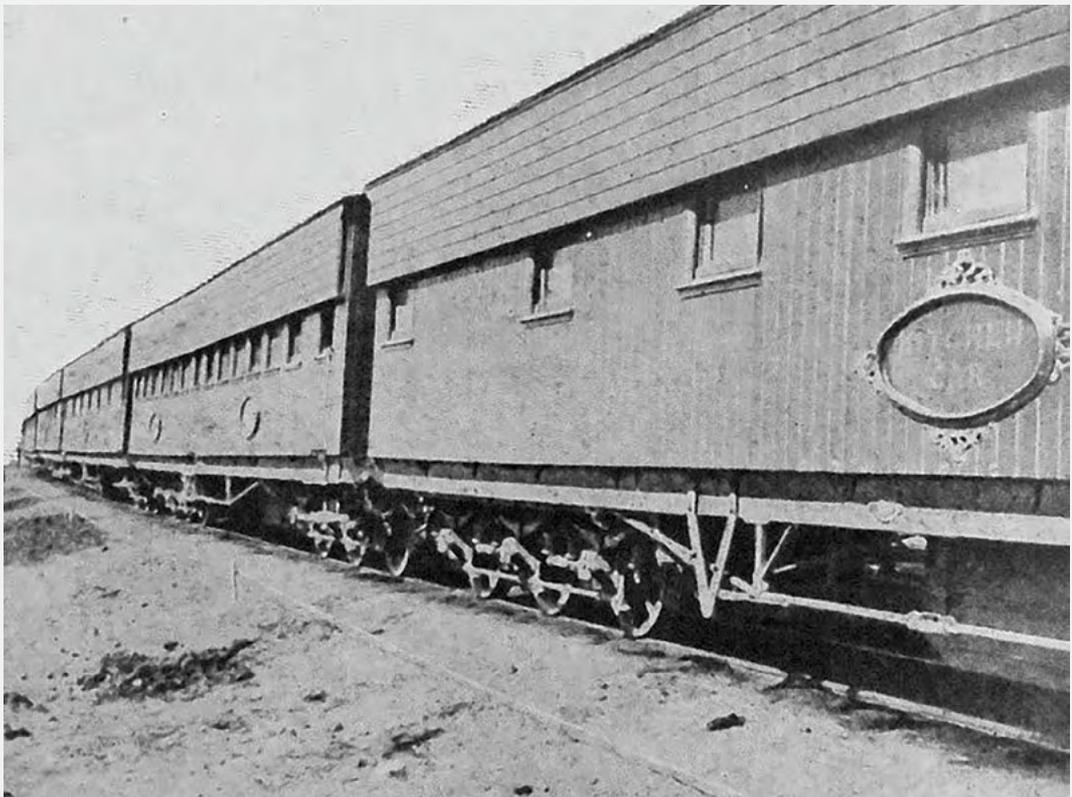
Les cabines sont d'une grandeur inconnue en Europe et contiennent, outre deux lits, une grande table, une chaise et un grand fauteuil. Les repas sont excellents et les menus écrits en français. Grand choix de vins et de liqueurs; lumière électrique et, dans toutes les cabines, un grand éventail électrique qui assure la fraîcheur de l'air. C'est une sensation étrange que de se sentir entraîner à travers les déserts soudanais tout en mangeant un repas aussi bien cuit et aussi bien servi que dans un grand restaurant du boulevard.

Le train de luxe quitte Wadi-Halfa à 8 heures du soir et, le lendemain matin, à 7 heures, il s'arrête à Abou Hamed. On peut imaginer la surprise du voyageur quand on le réveille en lui disant de se dépêcher, car son bain l'attend! S'enveloppant de son pardessus ou de sa robe de chambre, il descend du train et se trouve dans un grand établissement de bains, construit expressément pour les voyageurs. Il n'y a pas de ville, pas d'hôtel,

le Soudan

676

de 1820
à nos jours



Train de luxe Wadi Halfa-Khartoum (1905).

Palais du Sirdar.

◀ simplement cet établissement au milieu du désert et des pompes puissantes qui y amènent l'eau du Nil. Des domestiques nègres vous ouvrent les portes, et chaque personne se trouve dans une immense salle de bains, avec une grande baignoire, un lavabo à l'anglaise, de grosses serviettes éponges, eau bouillante et froide à volonté. Le train s'arrête une heure afin de donner tout le temps nécessaire à une toilette des plus complètes. Pendant ce temps, le wagon-restaurant est nettoyé à fond ; quand vous sortez de votre salle de bains, vous allez vous asseoir aux tables toutes préparées et le train repart jusqu'à Khartoum.

Khartoum a été reconstruite sur les ruines de l'ancienne. C'est aujourd'hui une fort jolie ville avec de belles maisons, de gracieuses villas, de charmants jardins. Le palais du gouverneur est superbe et les ministères spacieux. Il y a un Grand Hôtel. Le climat y est merveilleux en hiver. Le gouverneur général, Sir Reginald Wingate, et lady Wingate, ainsi que la plupart des officiers du gouvernement et du palais, parlent admirablement le français et reçoivent de la façon la plus gracieuse les étrangers qui leur sont recommandés.

Un service mensuel de bateaux à vapeur sur le Nil Blanc relie Khartoum à Gondokoro dans l'Ouganda. Il faut vingt-huit jours pour accomplir le voyage aller et retour et les bateaux s'arrêtent à el-Duem, Melut, Fachoda, Tawfikia et Lado (Congo belge). Il est possible de louer un steamer au Département des bateaux et steamers du gouvernement du Soudan. Parmi ceux-ci, le steamer Abbas-Pacha, qui dispose de trois ponts. Sur le pont d'en bas, il y a à l'arrière une grande salle à manger ; le milieu est occupé par les machines ; l'avant abrite les cuisines, l'office, les magasins à provision et une véritable étable où sont installés des poulets, pigeons, dindons, des moutons, et une vache afin d'avoir du lait frais. À fond de cale, 300 kilos de glace sont stockés, et différents bateaux remontant le Nil permettent le réapprovisionnement.

Sur le deuxième pont, dix magnifiques cabines offrent deux couchettes, deux salles de bains avec baignoires et douches froides et chaudes, un salon et, au milieu du pont, dans toute sa largeur, au-dessus des grandes roues, un endroit ouvert formant un grand "hall", meublé de tables, de fauteuils et de canapés. Enfin, le troisième pont, tenant toute la longueur et toute la largeur du bateau, était pour la promenade. Ponts, cabines et salons étaient éclairés à l'électricité. Nous payâmes pour la location seule de ce bateau 500 francs par jour au gouvernement. La maison Angelo Capato, de Khartoum, peut fournir cuisiniers, domestiques, provisions fraîches, conserves, vins, liqueurs, bières, eaux minérales, glace, etc. Dans les différents villages, le cuisinier achète de la volaille, des poissons, des œufs, des légumes.

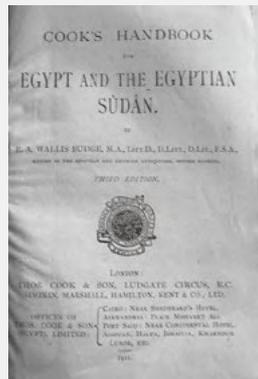
▶



le Soudan

678

de 1820
à nos jours



Steamer loué par des touristes.

Chasse au gros gibier.

Grand Hôtel.

Guide Baedeker 1908.

Guide Cook 1911.



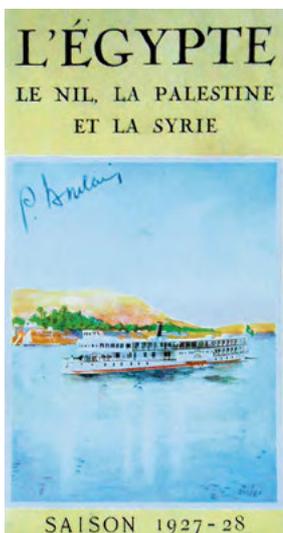
Gordon Hotel.

- ◀ Enfin, si l'on préfère voyager plus simplement, on suivra l'exemple de deux Rouennais qui vinrent à Khartoum l'hiver 1904 et louèrent un seul bateau à fond plat. MM. Capato le leur fournirent avec un cuisinier, six domestiques ou matelots, et la nourriture de tout ce monde, pour 500 francs par semaine.

Un permis de chasse est nécessaire. Le gouvernement en vend deux — le petit pour 50 francs, le grand pour 500 francs. — Le premier donne le droit de tuer les lions, les crocodiles, les gazelles et quantité de gibier à plumes et à poils, mais défend de toucher aux éléphants, aux hippopotames, aux buffles et aux antilopes. »

Dans les années qui suivent, le Soudan est mentionné dans les guides de l'époque (Baedeker et Cook); le gouvernement du Soudan publie lui-même un guide (1911) pour les voyageurs, en anglais et en français: *Chemins de fer et paquebots*.

En 1927, le voyageur Thomas Cook recommande Khartoum comme résidence hivernale «délicieuse et saine», où l'ensoleillement constant est tempéré par une brise douce. Il décrit les deux hôtels de standing, le Grand Hôtel et le Gordon Hôtel, le premier étant sous le patronage des Chemins de fer du gouvernement soudanais. Le voyage se fait à partir d'Assouan: d'abord par bateau entre Assouan et Halfa — soit par



Guide Cook 1927.



Le *Fatheh*, steamer de luxe reliant Khartoum au Sud Soudan (1929).

le *Thèbes* de la compagnie Thomas Cook, soit par un bateau express du gouvernement soudanais. Ensuite le voyage se poursuit à partir d'Halfa jusqu'à la gare centrale de Khartoum par le train de luxe du gouvernement soudanais. Ce train est présenté comme un des plus confortables trains de luxe, spécialement construit pour la traversée du désert, avec wagons-restaurants et wagons-lits pourvus de la lumière et d'éventails électriques.

« Le bateau part d'Assouan les lundis à 15 h 30, pour arriver à Halfa le jeudi après-midi (après la visite d'Abou Simbel); le train de luxe quitte Halfa le vendredi à 8 h 40 pour arriver à Khartoum le samedi à 10 heures. Les tarifs proposés (aller-retour) pour le trajet en bateau sont de 30 livres, et de 18,17 livres pour le train (rabais pour les domestiques européens et les domestiques indigènes).

À partir de Khartoum, les bateaux du gouvernement du Soudan assurent les liaisons avec Mongalla et Redjaf, points de correspondance avec le Kenya et l'Ouganda. Ces bateaux sont pourvus de cabines confortables, disposent de lumière et d'éventails électriques, de bains chauds et froids ainsi que de moustiquaires. Deux services distincts sont proposés, le service « accéléré » ou « normal » reliant Khartoum à Nimule en 15 ou 26 jours, à raison d'un départ par semaine en alternance. Le service accéléré relie Khartoum à Redjaf en 14 jours et le trajet de Redjaf à Nimule est effectué en 24 heures en voiture; le service normal relie Khartoum à Redjaf en 16 jours, suivi d'un *trekking* de 10 jours pour atteindre Nimule.

De courtes croisières sont aussi possibles sur le Nil Bleu et le Nil Blanc, par les bateaux du gouvernement égyptien. Une excursion au barrage de Sennar est combinée avec une croisière de quatre jours sur le Nil Bleu. »

Le condominium au quotidien impressions des voyageurs

En passant, le Nil, Khartoum, simples notes de voyage. M^{me} Quenedey publie ce récit de voyage en 1901. Il offre une description de la ville de Khartoum telle qu'elle se présente à la voyageuse française, trois ans seulement après la bataille de Karari et la chute des mahdistes.

« Nous débarquons à Tewfikiyé, où stationne le chemin de fer pour Khartoum. [...] Ce train ne part qu'une fois par semaine: c'est le chemin de fer militaire construit sous les ordres du Sirdar Kitchener, au moment de la campagne du Soudan; les autorités anglaises n'accordent le passage aux touristes que conditionnellement, ne répondant ni d'eux ni de ce qui est à eux, et se réservant de ne pas les prendre, s'il y a des militaires à transporter. [...] Nous sommes séparés, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. [...] Une demi-heure après, nous sommes à Wadi-Halfa où nous stationnons pendant plus de trois heures [...]; à huit heures, nous nous mettons à table et nous repartons. [...] Je grimpe sur mon lit ou plutôt sur ma pierre, et j'y passe une horrible nuit. Le vent s'élève et fait rage; chaque mouvement, sur ce grabat, soulève un nuage de poussière. Nous sommes en plein désert de Nubie, le sable et la poussière deviennent tellement pénétrants que, malgré toutes les précautions prises, nous en croquons, nous en avons dans les oreilles, dans le nez, nous en trouvons dans nos poches et dans nos chaussures; nos livres en sont pleins.

Le soleil se met de la partie et, en dépit des abris-soleils, sortes de toits supplémentaires en bois, descendant de chaque côté des compartiments, jusqu'au tiers de la hauteur, nous cuisons au point d'ouvrir les fenêtres, préférant encore, pour avoir de l'air, l'ennemi poussière à l'ennemi feu concentré. Tout ce que nous touchons est brûlant et chaque fois qu'on s'assoit, on croirait s'installer sur un fourneau.

De Wadi-Halfa à Abou Hamed, pas une habitation, pas un arbre; les stations ont des numéros en fait de noms; elles se composent d'un ou deux murs en limon gâché, toit en fibres tressées et de deux ou trois bonshommes assis ou accroupi, à côté les uns des autres. Crac! Un accident à la machine qui, trop faible pour nous traîner, a encore la force d'aller seule jusqu'à Abou Hamed, afin qu'on nous en envoie une autre; cela nous fait une panne de cinq heures, au milieu d'une étendue illimitée de sable jaune.

Nous sommes obligés de nous arrêter souvent, car ce sable envahit tout et encrasse les locomotives, qui sont pourtant enfermées dans un compartiment de bois; il faut les nettoyer chaque fois; nous profitons de ces haltes pour descendre, avec expresse recommandation de ne jamais rester la tête découverte.



le Soudan

682

de 1820
à nos jours



Steamer à Khartoum Nord.

Le palais du Sirdar.

Le train à Abou Hamed (1912).

◀ On s'arrête aussi pour les repas; du thé et du café confectionnés avec de l'eau grasse et le reste à l'avenant: l'air est si sec, qu'à peine coupées, les tranches de pain se transforment en toasts. La salle à manger sert aussi de salon et c'est assez commode, car chaque couple a sa table sur laquelle il peut, dans l'intervalle des repas, installer ses petites affaires.

Deux nuits et un jour en chemin de fer, au travers du désert, voilà qui n'est pas banal: une mer de sable et tout est sable autour de nous.

La joie d'arriver est immédiatement tempérée par une attente de deux heures en plein soleil, rien pour s'asseoir que les marches d'un escalier. Nous apercevons Khartoum de l'autre côté du Nil Bleu, car la station de Halfaya, où nous sommes, est en face...

Le bateau à vapeur vient enfin nous prendre et ne nous débarque qu'après avoir stationné devant le palais du gouverneur et fait toutes ses petites commissions; c'est impatientant!

L'hôtel est rudimentaire, il vient d'ouvrir et n'est pas achevé; il y a, donnant dans un enclos, sur les bords du Nil, un premier corps de bâtiment avec quelques grandes chambres à la file, où nous trouvons, ô bonheur!, de vrais lits avec moustiquaires, bains... Assez loin, en arrière, et dans un jardin qui contient avec quelques palmiers et deux grands carrés cultivés, plus de poussière que de verdure, est la seconde partie, le cœur pour ainsi dire de l'hôtel: salle à manger en vérandah, vaste salon, cuisines, etc., murs en briques non crépis, menuiserie sans peintures; encore plus loin, une série de chambres. Bon service, bonne organisation, chose étonnante dans un pays nouveau et où tout est absolument sens dessus dessous. C'est une ruine générale: toutes ces malheureuses habitations en terre ont été démolies [...] sur ordre du *Khalifa*.

Il y a le palais du Sirdar, en briques et pierres de taille et quelques jolies maisons neuves d'officiers anglais; une banque à peine finie, un hôpital et un collège en construction; enfin le commencement d'hôtel où nous sommes, et c'est tout. On établit de larges voies, plantées d'acacias gros comme un petit doigt pour le moment, et soigneusement arrosés et protégés; on fabrique considérablement des briques cuites ou non, avec lesquelles la ville ne tardera pas à se rebâtir; les indigènes travaillent à ces briqueteries élémentaires; en plein air, des forçats, chaînes aux pieds, y sont également employés; il y a beaucoup de ces fabriques sur le rivage; nous sommes passés à l'intérieur de la ville près de l'une d'elles qui avait l'importance d'un village, les gens logés dans les paillotes.

L'eau a ici, comme en Égypte, une importance capitale: les sakiehs et les chadoufs sont nombreux; des quantités de femmes passent leur vie à transporter des seaux, vases de terre, bidons, etc., sur leur tête, d'un pas tranquille et lent, après les avoir remplis au bord du Nil. L'hôtel

est ainsi approvisionné par une théorie de Soudanaises d'aspect très divers [...]; en général, la nature leur a accordé [...] les bras les plus jolis de forme et la peau la plus belle qu'on puisse voir, elle est mate ou satinée, quelle qu'en soit la couleur, variant du bronze à l'ébène; les attaches du cou sont délicates et la poitrine est ferme; leur port a de l'élégance et de la majesté à la fois [...]. Elles se teignent volontiers les lèvres et les dents en bleu et les ongles en rouge.

Les hommes, parfois beaux de visage, étant donnés leur type et leur couleur, partagent avec les femmes la qualité de la peau, des attaches et des bras qui sont chez eux plus féminins que musclés; ils n'ont pas l'air robuste [...]. Les femmes qui travaillent aux champs, principalement les esclaves, dont il y a encore un petit nombre, se laissent voir jusqu'à la ceinture [...]. Elles cultivent la terre, bêchant, cueillant les haricots [...]

Dès notre arrivée, une cavalcade, composée des voyageurs du train, se forme pour voir Khartoum [...]. Nous nous mettons donc à trotter à pied, dans la poussière, tellement épaisse qu'elle recouvre nos chaussures; le thermomètre marque 40°C.

Nous passons notre seconde journée en bateau à voile (felouca) mené par des mariniers soudanais [...] Rives plates, avec un peu de culture de haricots et de lupins; quelques esclaves piochent la terre; quelques autres femmes lavent, dans l'eau bourbeuse du rivage, le morceau d'étoffe noire ou bleu foncé dans lequel elles s'enveloppent. [...] À l'approche du bateau, ces femmes s'enroulent d'un tour dans leur étoffe tendue, quitte à se dérouler après notre passage, au grand ennui du photographe.

[...] Notre troisième journée est consacrée à visiter Omdurman; nous nous en allons à dos d'âne jusqu'en face de la ville; nous traversons en bateau le Nil Blanc, déjà très large, et nous abordons. Dès la rive, il règne une animation qui annonce une place vivante et peuplée; notre drogman nous a découvert la seule voiture qui existe peut-être ici.

C'est d'abord le musée: après avoir traversé les bâtiments d'entrée, on arrive à une galerie en arcades, entourant une construction quelconque et entourée d'une cour qui l'encadre; cette galerie contient ce qui reste des dépouilles du Khalife Abd-Allah et de son armée: des voitures, dont une espèce de calèche à deux chevaux, rouge, bariolée de toutes sortes de couleurs, est tout abîmée et poussiéreuse. Contre le mur, est un vieux piano hors de service, ayant perdu la voix et une partie de ses touches.

Des quantités d'armoires à glace et de commodes en pitchpin, façon faubourg Saint-Antoine commun, gisent là, tristes épaves de mobilier féminin. Des milliers de selles de chameaux, d'ânes, etc.; encore des milliers de fusils et de pistolets de tous systèmes démodés européens, ainsi que
▶ quelques canons, et quels canons?



685

le condominium
anglo-
égyptien
1899-1955

Le port d'Omdurman.

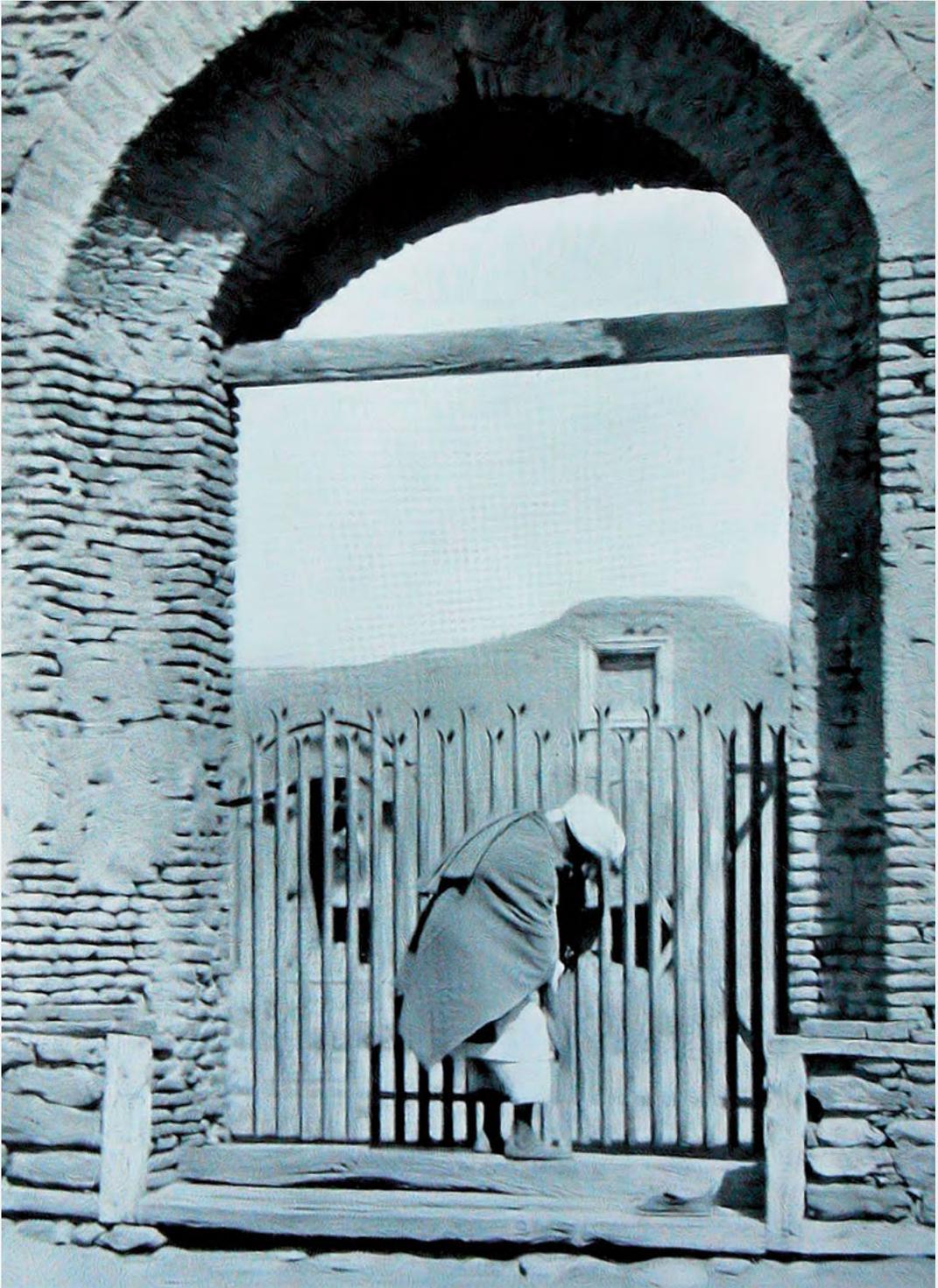
Felouque sur le Nil à Khartoum.

Portrait de femme.

le Soudan

686

de 1820
à nos jours



Le tombeau du Mahdi (1924).



687

le condominium
anglo-
égyptien
1899-1955

Le marché d'Omdurman (1906).

Le marché aux chameaux, Omdurman (1906).

◀ Le tombeau du Mahdi est aux trois-quarts détruit par les Anglais qui, avec leur magnanimité ordinaire, ont fait jeter les restes de l'héroïque révolté dans le Nil! Son palais est une simple maison de pisé qui, de plus que les autres, a une vraie porte et de vraies petites fenêtres au complet. Une place, très spacieuse, entourée de murs, est tout ce qui reste de la mosquée entièrement disparue. Le tombeau et la mosquée sont les seules destructions qui aient été faites dans cette ville qui occupe une vaste étendue; elle est entièrement construite en terre et briques de terre; ce sont de petites maisons basses, tenant les unes aux autres; de fenêtres, peu ou point; de simples ouvertures, le plus souvent en guise de portes; on n'y voit pour ainsi dire pas de meubles; il y a de très larges rues.

Une chose qui frappe et qui est absolument incompréhensible, c'est l'absence complète d'arbres: pas un brin de quoi que ce soit ne pousse là; les indigènes n'ont pas l'air de redouter d'être rôtis au soleil, c'est à peine s'ils cherchent l'ombre quand il y en a un peu autour des maisons ou sous les rares paillotes de la place du marché.

Le bazar, formé de rues étroites, couvertes de fibres de palmiers tressées, a de l'ombre enfin; c'est plein de monde; nous retrouvons là les éternels persécuteurs du voyageur Européen, et le refrain "*bakchich*" qui nous poursuit partout et toujours. Rien à acheter, sauf quelques armes soudanaises. Sur la place du marché se vendent des chameaux, des ânes, des moutons, des chèvres, etc. Le vrai commerce consiste en dents d'éléphants, plumes d'autruches, graines variées, gomme, etc.; c'est un débouché important pour les produits du Soudan, du Darfour et du Kordofan; un emplacement spécial est affecté à ces transactions.

Nous déjeunons dans un restaurant élémentaire, tenu par des Grecs, au sol de terre battue. Par un semblant de porte qu'on oublie constamment de fermer, passent poulets et dindons, qui grattent sous les tables. Dans la cour, véritable ménagerie, où sont parqués des autruches et d'autres animaux, nous serrons la main à trois singes qui acceptent nos morceaux de sucre avec la rapacité d'un naturel à qui on offrirait un *bakchich*. Un beau léopard, tout moucheté, tout velouté, l'œil clair, la patte solide, est enchaîné dans un coin, je me risque à le caresser, il veut aussitôt me rendre ma politesse en me prenant dans ses bras. J'en cours encore.

Au bord du Nil, les laveuses sont entre elles, et se mettent à leur aise pour travailler; les jeunes filles ont le buste découvert et souvent les femmes, par contrebande, ôtent à peu près tout. Ce groupe original attire les étrangers dont il pique la curiosité, et plus d'un appareil photo se braque; mais le fameux voile, qu'on voit si souvent sécher, se déroule vivement, et ce paravent improvisé vient s'interposer [...]. Des vautours perchés sur des murs, avec la quiétude de bêtes qu'on ne dérange jamais, nous regardent partir.

Omdurman a un aspect absolument spécial: c'est la ville soudanaise, très étendue, toute de maisons basses en pisé; rien d'européen; la population, très nombreuse, est bien chez elle, avec ses coutumes, son marché, etc. On nous assure que d'ici un très petit nombre d'années, elle se transformera, comme toutes les colonies anglaises; la civilisation s'y installera avec la langue, les écoles, l'administration, le télégraphe et les tramways. Ces pauvres gens en seront-ils plus heureux? Il est permis d'en douter: leur vie, sans besoins, dans de pauvres maisons, avec des vêtements sommaires, leur suffit; ils sont contents ainsi, pourquoi leur imposer un pseudo-bonheur qu'ils ne demandent pas? Il y a encore parmi eux des partisans de la liberté et toute fermentation n'est pas éteinte, mais les Anglais sauront les user.

Ceux qui visiteront, dans l'avenir, cette partie du Soudan, voyageront plus confortablement que nous, qui avons eu, à notre tour, plus de facilités que ceux qui nous ont précédés; mais ils ne verront pas, comme nous, la vraie ville soudanaise, exempte de toute empreinte étrangère.

Le thermomètre continue à marquer 40 °C le matin! On ne sait plus où se fourrer et on souffre tellement, la nuit, dans les chambres. [...] Nous devons nous estimer heureux d'avoir trouvé ce commencement d'hôtel; car, l'année dernière, on couchait en bateau; il y a deux ans, sous la tente; il y a trois ans, on ne venait pas, c'était la guerre, la destruction et toute la misère qui s'ensuit. >>

Cinq ans au Soudan. L'arrivée d'Edward Fothergill à Khartoum en 1901, réflexion sur le pays et les contacts entre Soudanais et Européens.

« Ma première impression du Soudan fut plutôt floue et incertaine; j'étais beaucoup plus intéressé par moi-même que par ce qui m'entourait. J'aurais tout le temps de m'intéresser au pays plus tard. Je percevais surtout que si ma langue continuait à enfler, elle allait finir par toucher le plancher de ma bouche pendant que je promenais, et ceci était pour moi un sujet sérieux de préoccupation.

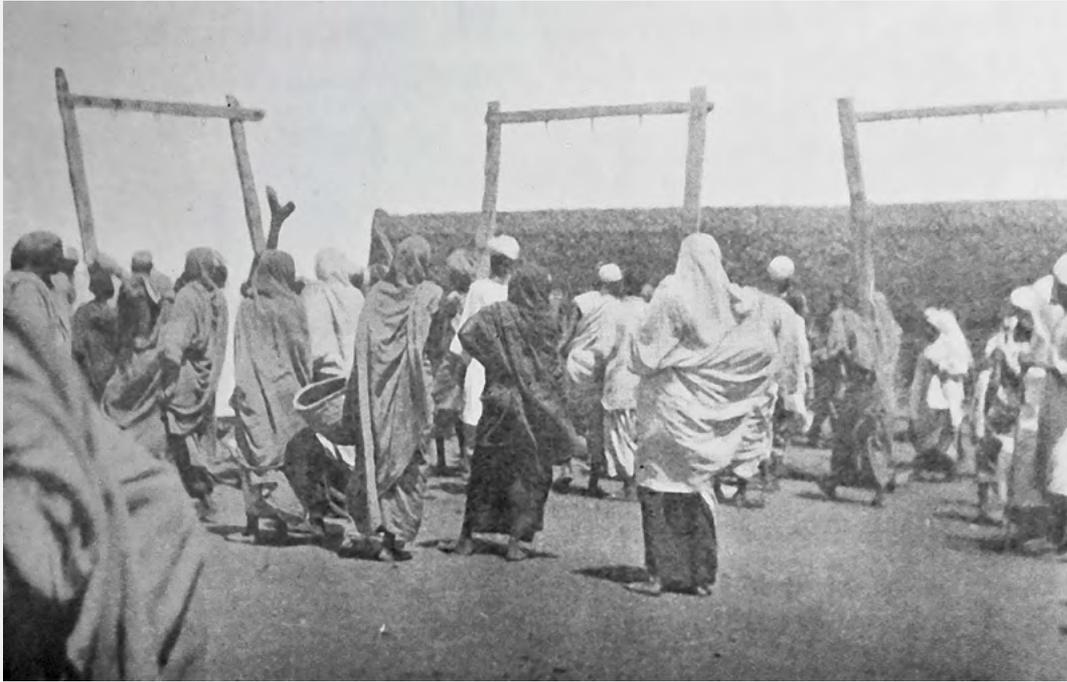
Un thé assez boueux et très sucré contribua à restaurer mon intérêt émoussé, et je sortis sur la plateforme goudronnée pour regarder Khartoum telle qu'elle apparaissait en 1901, trois ans après la bataille d'Omdurman et la chute du *Khalifa*. Je dois confesser une première impression de déception; aussi loin que je puisse regarder, la ville consistait en un palais vaste, blanc et quelque peu isolé; le célèbre *Gordon College*, à ce moment en train de sortir de terre, et un pâté de maisons miteuses s'élevant un peu en retrait du fleuve, visiblement non encore terminées. J'appris que ces constructions allaient héberger les nouveaux bureaux de l'armée et de l'administration. Les palmiers dattiers qui s'alignaient au long de la rivière à l'ouest réalisaient une rupture bienvenue à la monotonie

du paysage même dans ces jours où les larges avenues bordées d'arbres, et les bungalows bordés de végétation qui embellissent maintenant la ville n'avaient pas encore fait leur apparition. Le paysage était pittoresque, une fois qu'on s'était habitué à le contempler. Le chemin de fer avait son terminus au nord du fleuve à cette époque, et je me rappelle, assis dans la chaleur du matin avec une brise brûlante qui me projetait de fines particules de sable dans les yeux, à Halfaya [...] Le nom a depuis été transformé en celui plus imposant de "Khartoum Nord"; y sont situés les bureaux du département des navires et vapeurs, et c'est une ville en plein épanouissement, mais je me rappellerai toujours ce premier contact, quand l'atmosphère était seulement faite de chaleur et de désolation.

Le bateau qui devait me convoier à Omdurman n'était pas encore arrivé; malade à mourir du train dans lequel j'avais cuit lentement les dernières 24 heures, je m'assis sur la berge et je contemplai le flux rapide des eaux du Nil Bleu qui descend pour rejoindre les eaux plus calmes du Nil Blanc, environ un mille plus loin au nord. Vingt-quatre heures de repos à Wadi Halfa, en route pour Khartoum, m'avaient donné un premier aperçu du Soudan [...] Quelques effendis égyptiens au voisinage immédiat de la gare, et un soldat qui passait, de même nationalité, étaient les seuls témoins de l'occupation que mes yeux rencontrèrent, mais de l'autre côté de la rivière, les drapeaux britanniques et égyptiens flottaient côte à côte au palais du Sirdar, témoins silencieux du nouveau régime. Au nord s'étendait une mer de sable sans limite; les lignes brillantes d'acier du tracé du chemin de fer, et les poteaux du télégraphe courant tout au long rappelaient seuls la présence de la civilisation occidentale. Vers le sud, sur la rive opposée, s'étendait Khartoum.

Il n'y avait aucune boutique européenne dans la ville. Nous étions arrivés peu après le lever du soleil et comme, à l'exception du thé, je n'avais pris aucun petit-déjeuner, j'étais impatient d'arriver à Khartoum, où j'imaginai pouvoir me procurer de la nourriture avant d'aller à Omdurman. Mais mes rêves d'œufs et de bacon, et d'autres luxes chers au cœur d'un Anglais, firent place à un cauchemar de faim et de désespérance, quand je me rendis compte qu'il m'était impossible de prendre ce repas, et il me fallut jeûner jusqu'au repas de treize heures.

Omdurman était à cette époque le centre commercial du Soudan, quelques échoppes locales misérablement achalandées constituant l'ensemble de la marchandise dans la capitale actuellement florissante. Les routes brillaient par leur absence, mais déjà on voyait clairement le dessin de l'urbanisme aux lignes modernes et spacieuses qui ont permis de donner à la cité sa salubrité et sa santé actuelles. Les bords du fleuve et aussi la plus grande partie de la ville sont infestés de moustiques;



691

le con-
do-
minium
anglo-
égyptien
1899-1955

Les potences du *Khalifa* en 1898.

Le port d'Omdurman en 1906.



le Soudan

692

de 1820
à nos jours



Omdourman in *L'illustration* du 11 mars 1911 et son marché dans les années vingt.

◀ en bref, il y avait peu dans l'apparence et les caractéristiques de la ville, pour impressionner le nouvel arrivant sans idée préconçue sur sa beauté, à part le charme des palmiers. Omdurman, d'autre part, malgré son absence de beauté, était infiniment plus intéressante, par sa population locale très dense qui se bousculait dans ses rues et ses marchés. Ici, au moins, il était possible de se faire une idée des conditions de vie qui prévalaient avant que la bataille d'Omdurman ne mette un terme abrupt à l'autorité sauvage et tyrannique des mahdistes ; ici on pouvait encore voir les Soudanais exercer leurs métiers de la façon dont ils les avaient toujours pratiqués depuis le démarrage des entreprises mécaniques et industrielles dans le pays, aux jours reculés où le nom de Soudan ne signifiait rien dans les esprits, sauf pour une petite poignée d'Anglais qui s'y intéressaient.

J'ai dit qu'Omdurman représentait le centre de l'activité marchande mais en plus, et c'est toujours le cas au moment où j'écris, Omdurman garde son statut de premier port du Soudan ; les ateliers du département des vapeurs et bateaux étaient situés sur ses rives, et le commerce, comme la prospérité générale, se développaient un peu plus chaque jour. Le quartier-général de l'ancien département des canonnières, devenu plus récemment le département des vapeurs et bateaux, était situé à l'extrémité nord de la ville, à environ un mille de Bab el-Khiblie, et les maisons de ce secteur avaient pour cette raison été préservées de la démolition générale qui a touché une grande partie de la ville à l'arrivée des Anglais. Elles étaient maintenant occupées par des artisans et des travailleurs employés au service des steamers, ou autour des chantiers navals.

Au moment de mon arrivée, le Département était fort occupé à la construction d'un dock flottant, dont la réalisation avait été ordonnée par Lord Kitchener quelques mois avant son départ du pays. De l'aube jusqu'au coucher du soleil, l'endroit résonnait du bruit des marteaux frappant l'acier et le fer ; il faut signaler ici que les ouvriers locaux n'ont pas perdu de temps pour apprendre ces ficelles du métier qui sont si populaires à leurs frères occidentaux et ils se sont vite rendu compte qu'un couple de jeunes garçons occupés à marteler avec énergie une pièce d'acier produit plus de bruit que si l'ensemble de l'équipe de travail était à son poste. Une telle méthode présente l'avantage d'être beaucoup plus facile...

Les vieux *steamers*, dont certains avaient servi régulièrement depuis les premiers jours de Gordon, étaient en train d'être rénovés et adaptés, et des bateaux supplémentaires ont été ajoutés à la flotte, comme les fonds du département le permettent. Les canonnières qui ont rendu de grands services lors de la bataille de Karari, n'ont rien perdu de leur importance aux yeux des locaux, qui les regardent toujours avec des sentiments mêlés de vénération et de crainte.

▶



le Soudan

694

de 1820
à nos jours



Canonnière et femme au marché d'el-Obeïd en 1912.

◀ La vie du souk [...] était sensiblement identique à ce qu'elle était dans les jours qui ont précédé l'occupation britannique, avec cependant une différence notable. Il n'était plus nécessaire pour les filles et les jeunes femmes de rester cloîtrées dans leurs maisons pour réduire le risque d'être repérées par les émissaires du Khalife, qui avaient ordre de s'emparer des membres les plus jeunes de la population féminine qui avaient la prétention d'avoir belle apparence. [...]

Les Soudanais du Nord, même s'ils professent l'islam, n'ont jamais reconnu la loi qui existe dans d'autres pays musulmans, et qui régit le traitement des femmes, de sorte qu'elles peuvent sortir en rue sans porter de voile, et on peut les rencontrer à chaque coin de rue, quand elles vont ou rentrent du fleuve ou des puits, pour l'approvisionnement quotidien en eau, ou au souk, faisant leurs achats de farine et des autres denrées nécessaires pour la famille. [...]

Bien sûr, un grand nombre de femmes n'avaient pas d'ambition plus élevée que celle de passer le reste de leurs jours dans le harem du saint homme qui régnait sur elles, mais il y en avait beaucoup pour qui la liberté de chaque jour de l'existence était beaucoup plus attrayante, et pour celles-ci le nouveau régime était de loin préférable, en leur permettant dorénavant de faire leurs courses quotidiennes au marché en toute sécurité.

Des générations passées à tenir en équilibre sur leur tête des jarres d'eau, vides ou remplies, ont doté les femmes soudanaises d'une grâce parfaite et d'une liberté dans les mouvements qui est très séduisante. Leurs vêtements consistent d'habitude en deux grandes pièces de coton blanc ou bleu, l'une qui est portée autour de la taille et tombe comme une jupe, tandis que l'autre, couvrant la tête et les épaules, sert de corsage. Cette dernière cependant manque fréquemment ou est portée de telle façon qu'elle perd son caractère de vêtement. Elles sont de nature plaisante, rieuses, vivant l'instant et, non troublées par les rêves de vote pour les femmes, elles paraissent extrêmement heureuses dans le service de leurs maris.

La religion musulmane, elle aussi, en reconnaissant le simple désir ou le caprice de la part du mari comme une justification suffisante pour établir un divorce sans réplique, partage la responsabilité du relâchement moral qui prévaut au Soudan. Il y a, bien sûr, de très nombreux cas de femmes qui vivent un mariage heureux, et passent le restant de leur vie comme femmes et mères honorées, mais d'autre part, le mariage tel du moins qu'il s'applique à la femme, ne lui garantit pas la permanence des liens. Cent raisons peuvent survenir dans l'esprit du mari, qui sont suffisantes pour qu'il puisse baser dessus sa demande de divorce; et il obtient le divorce; la femme qu'il a rejetée est considérée comme ayant reçu une ample compensation pour la séparation par le remboursement de sa dot.

[...] Dans la question du divorce, l'Anglais n'est pas toujours sans prendre avantage d'un système qui est, ou devrait être, étranger à ses principes, pour sécuriser pour lui-même une amie temporaire. Heureusement, de tels faits ne sont pas fréquents et durant mon séjour au Soudan, j'ai seulement rencontré deux Anglais qui s'étaient mariés avec des femmes indigènes. Assez curieusement, ces deux hommes sont maintenant, je crois, tous deux mariés avec des femmes de leur propre nationalité. Je connais mal ce qui constitue un mariage aux yeux de la loi anglaise et ce qui ne l'est pas, mais dans aucun des deux cas évoqués il n'y a eu aucun divorce formel avec la femme de couleur avant le second mariage, et je suppose que le fait qu'une des parties contractantes soit musulmane et le fait que la cérémonie a été de rite musulman seulement rend nul le contrat pour autant que la loi anglaise soit concernée, mais il est fort probable que la question de la légitimité de possibles enfants ait été négligée.

Il y a très peu de femmes soudanaises de Khartoum ou des autres stations du Nord qui ne regardent pas le fait de vivre avec un homme blanc autrement que comme un honneur, et dans les premiers jours de l'occupation anglaise il y avait peu d'hommes en position stable qui ne pouvaient le leur conférer. Devenir la mère d'un enfant à la peau blonde est une situation recherchée avec empressement; il n'y a pas de stigmatisation attachée à ce fait dans les mentalités, et fréquemment ne pas avoir un tel enfant était regardé plus comme une disgrâce que comme une vertu. Les filles se marient quand elles sont très jeunes. J'en ai souvent connues mariées à dix ans et mères à onze. La naissance d'un premier-né de sexe masculin est l'ambition de tout Soudanais, homme ou femme. Car après, la naissance d'une fille est bienvenue, en prévision de la dot qui sera payée à ses parents lorsqu'elle trouvera un mari, mais la naissance d'un enfant du sexe faible est considérée comme une atteinte à l'honneur des parents.

Dans les quartiers indigènes d'Omdurman, on peut trouver toutes les nuances en matière de beauté féminine [...]. Parmi les enfants il y a aussi un grand nombre de couleurs. Beaucoup des petits polissons allant pieds nus qu'on peut voir sur la plage d'Omdurman ont des cheveux dorés; beaucoup d'entre eux ont un teint du blanc le plus pur. C'est d'un certain point de vue une chose lamentable de voir cette progéniture des pionniers occidentaux laissée sans surveillance et qui va assimiler le caractère et les défauts de la race de la mère; mais je pense que s'il faut faire quelque chose, il est plus sage de laisser ces enfants dès le départ, plutôt que de courir le risque de gâcher le bonheur de la future génération en les ramenant en Europe. [...]

Les hommes, membres d'une race récemment assujettie à un régime despotique dénué de tous les principes essentiels concernant le travail dur ou administratif, m'ont frappé par leur intelligence et leur astuce,



Arrivée du *haboob* sur Khartoum en 1906.

697

le condo-
minium
anglo-
égyptien
1899-1955



le Soudan

698

de 1820
à nos jours





699

le condo-
minium
anglo-
égyptien
1899-1955

◀ **Le train du Sirdar** en 1911.

◀ **Le jardin** du palais du Sirdar en 1907.

Partie de polo à Omdurman en 1907.

Bateau à aubes (*steamer*) en cours de restauration à Omdurman en 2013.

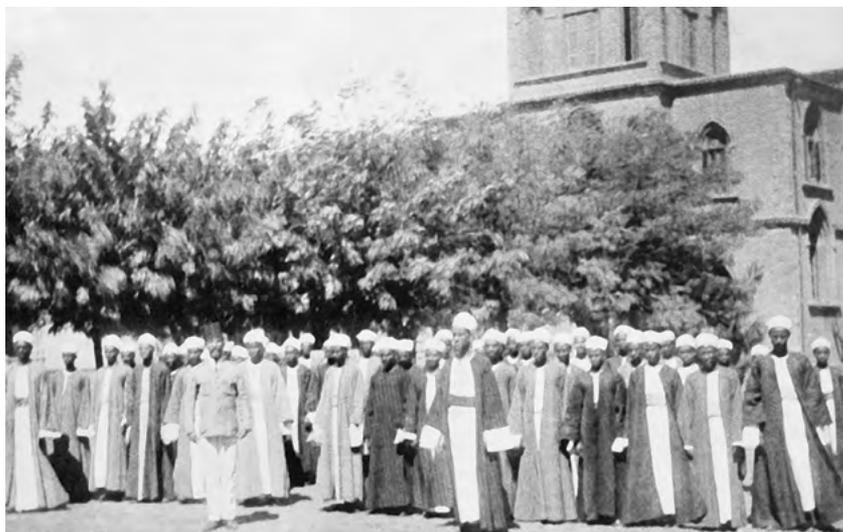
et mes observations ultérieures n'ont pas modifié mon opinion. J'ai entendu dire qu'ils sont et butés et paresseux, bien que parfois comprenant une part de vérité, et ces déclarations m'ont toujours choqué parce qu'étant une description exagérée et injuste des véritables Soudanais. Admettons qu'ils ne soient pas tous exempts de paresse; que la majorité d'entre eux préféreraient une vie tranquille dans leur famille, ou à passer le temps assoupis sur les rives du Nil, [...], malgré cela je pense que cette race, dans ce qu'elle préfère, n'est pas du tout originale.

Encore, il y a ces accusations d'obstination; pour moi, ils sont obstinés seulement dans les circonstances où l'obstination cesse d'être un défaut. Ils ont horreur [...] de l'homme qui donne un ordre et ensuite change d'avis tout le temps. Si on les laisse comprendre une bonne fois ce qu'on attend d'eux, tout de suite ils vont le réaliser comme des hommes. J'ai vu une équipe travailler durant 14 heures durement, et sans jamais un murmure ou une allusion à la fatigue, ils travaillèrent jusqu'au lever du soleil. [...]

L'esprit d'émulation est fort entre eux, et souvent la difficulté réside non pas à les amener à réaliser quelque chose, mais dans le fait de le réaliser seuls. Et en ce qui concerne des activités où la dextérité et la capacité de réfléchir pour aboutir à un résultat sont nécessaires, une simple visite dans les boutiques, où on peut observer le tisserand, le bijoutier et le forgeron au travail, suffira à convaincre le plus grand sceptique que les Soudanais ne manquent ni d'intelligence ni d'ingéniosité.

Avec des outils tellement sommaires qu'ils seraient certainement rejetés comme étant inutilisables par tout forgeron ou bijoutier européen, les indigènes du Soudan produisent les bijoux filigranés les plus délicats, souvent avec des formes qu'ils ont conçues, avec une rapidité étonnante. Leur outillage le plus souvent ne consiste qu'en un lourd marteau, une enclume de facture locale grossière, et un creuset pour la fonte. Ils sont véritablement un parfait exemple de patience et d'application combinées, et constituent une réfutation permanente des accusations de paresse et de stupidité.

Telles étaient les premières impressions générales que je ressentis concernant la population du Soudan [...]. Mon lit, en cette première nuit, était disposé sur la plateforme supérieure d'un vapeur, sous le ciel nu, et je me rappelle que, même si j'étais tombé endormi, avec de temps en temps le bruit d'un tam-tam ou l'aboïement d'un chien saluant le lever de la lune, mes impressions avaient commencé à changer, sous l'influence magique de l'Afrique, de l'Afrique des Africains. Mes sensations, cependant, quand je me réveillai brutalement dans les premières heures du matin, à moitié aveuglé par un vent de sable particulièrement violent, qui faisait



Élèves du *Gordon College*: beaucoup sont des fils de chefs et de notables (1912).

de son mieux pour me dépouiller de tout mon maigre couchage, sont plus faciles à imaginer qu'à décrire. Traînant mon lit derrière moi, je me laissai tomber dans une cabine où la température atteignait entre 38°C et 50°C, et là, en compagnie d'innombrables moustiques [...], je passai le reste de la nuit, pour me réveiller au matin avec une figure boursoufflée à m'en rendre méconnaissable, grâce à l'affectueuse attention que m'avaient témoigné mes dynamiques compagnons de cabine. »

Du Congo au Nil: Ouadaï, cinq ans d'arrêt. Le général français Jean Hilaire quitte Abéché, la grande ville de l'est du Tchad, en 1917, pour rentrer en France par le Soudan et l'Égypte. Il reçoit un accueil chaleureux à la frontière et traverse le Darfour récemment reconquis. Le train du Sirdar le conduit jusqu'à Khartoum. Autant il apprécie le faste et la qualité de l'accueil, qui lui sont réservés, autant il est surpris, voire choqué, des préjugés de caste et de race des officiers.

« À Khartoum où nous fîmes notre entrée dans l'après-midi du dimanche de Pâques (8 avril), nous fûmes au *palace* même, les hôtes du Sirdar et de l'infiniment gracieuse M^{rs} Stack; le général s'exprimait assez bien dans notre langue, tout à fait familière par contre à la générale, qui avait été élevée en France.

[...] La ville, la première digne de ce nom que je voyais après trois années d'exil en pleine brousse africaine, me produisit la plus flatteuse impression. Le palais du gouverneur, élevé sur les plans de Lord Kitchener, et commencé par lui, est un monument superbe, à la fois imposant et élégant, avec ses deux façades recouvertes de marbre blanc, la principale

décorée d'un escalier majestueux, également de marbre, regardant la ville et donnant sur un vaste parc anglais, l'autre surplombant la berge du Nil et reflétant dans les eaux calmes sa monumentale blancheur. La ville entière, d'ailleurs, édifiée aussi sur les plans du vainqueur d'Omdurman, a vraiment très grand air avec ses larges avenues rectilignes se croisant à angle droit, toutes ombragées de beaux arbres tropicaux, ses jolies villas aux frais jardins, ses vastes monuments, ses hôtels luxueux, ses riches magasins, ses squares magnifiques, toujours parés d'une végétation luxuriante.

[...] L'on nous fit donc admirer, en des inspections ou des revues d'une ordonnance protocolaire, parmi des cortèges d'officiers et des cénacles de professeurs, de conservateurs, de savants chargés de nous documenter, entre autres merveilles, le fameux *Gordon College*, à la fois faculté, institut, musée, laboratoire d'expériences de tous ordres, l'école militaire "sudanese", pépinière d'officiers indigènes dont les élèves, cadets d'un noir d'ébène, manœuvrèrent devant nous avec un entrain endiablé, de riches jardins d'essais, des cultures modèles, riz, cotons sélectionnés, irriguées par tout un lacs de canalisation, les forges et ateliers de construction et de réparation fluviale et ferroviaire de la rive gauche [...]

Sur les officiers indigènes du cadre égyptien, quels que fussent leur grade, même supérieur, leur naissance, même effendis, beys ou pachas, pesait, plus lourdement encore, un incroyable mépris de race poussé jusqu'à l'ostracisme absolu. Et cependant, la plupart de ces officiers égyptiens, en général de teint clair et de type aryen très pur, paraissaient fort distingués d'allure, de manières, de savoir. Les Britanniques ne leur adressaient la parole et sur quel ton, que dans le service, ne leur donnant jamais la main et les tenant inexorablement à l'écart de leurs réunions de sport, de club, de société. À aucune des réceptions que nous offrîrent si cordialement, à el-Fasher, el-Nehoud, Khartoum, mes camarades anglais, il ne nous fut donné de voir un seul officier égyptien, même du grade de major ou de colonel... À tel point que lorsque, à el-Fasher, ayant dû me débarrasser de mes deux chevaux, je les eus cédés aux deux premiers acquéreurs qui se fussent offerts, un capitaine et un vétérinaire militaire du même rang du cadre égyptien, je dus subir, le lendemain, à ce sujet, les confidences attristées, sinon indignées, du major Kirke... Kirke Bey pourtant!

Il ne me laissa point ignorer que, conformément au protocole britannique, des officiers britanniques du cadre anglais auraient seuls été qualifiés pour l'honneur d'une telle acquisition, à l'entière exclusion d'entités aussi inférieures et négligeables que doivent l'être, aux yeux d'officiers de race européenne, donc hautement supérieure, des officiers égyptiens. Je le priai de daigner excuser ma complète ignorance d'un protocole aussi

nouveau pour moi et dont je prenais bonne note. Mais je ne lui dissimulai point que, chez nous, tout autre est l'esprit de camaraderie, essentiellement cordial, qui préside aux relations cordiales entre officiers français et indigènes, abstraction faite des différences de pigmentation épidermique et compte tenu uniquement de la communauté de devoirs et de sacrifice pour le même drapeau... Cette explication ne fit qu'aggraver, manifestement, la stupéfaction indignée du digne major, au demeurant, le meilleur fils du monde, en dehors de ses préjugés de caste et de race.

Mais je dois avouer que je ne fus plus étonné, par la suite, d'entendre des officiers supérieurs égyptiens, chaque fois qu'au cours de quelque exhibition militaire, ils pouvaient m'approcher à l'écart des officiers britanniques, se plaindre amèrement à moi, à voix basse, mais avec des flammes dans leurs grands yeux sombres, de l'ostracisme injurieux que l'on faisait ainsi peser sur eux... "Pourquoi mon colonel, grondaient-ils véhéments, mais d'une voix prudemment contenue, faut-il que ce soit cette race abhorrée, au lieu des Français, si généreux et tolérants, qui règne sur notre antique et sainte terre où, depuis Bonaparte, votre drapeau n'a jamais cessé d'être aimé et regretté?" »»

Itinéraire de Yaoundé à Khartoum, septembre 1923-mars 1924. À la fin d'un premier terme aux colonies, Henri Nicolas, jeune administrateur français, a quitté Yaoundé le 12 septembre 1923 en Panhard-Levassor modèle 1912, en direction du Nil. Après un périple de plus de six mois, il arrive en vue de Khartoum le 5 mars 1924, par le chemin de fer qui relie el-Obeïd à la capitale du condominium anglo-égyptien.

« Nous arrivons à Khartoum un peu après six heures du matin. [...] Je me fais conduire au "Grand Hôtel" où j'arrive par une large avenue ombragée traversant le quartier résidentiel de cette ville qui paraît encore sommeiller sous la verdure de ses feuillages qu'une radieuse lumière transperce d'innombrables flèches d'or. L'hôtel, vaste bâtiment précédé d'un fort beau jardin, étale le long de l'avenue qui borde le Nil Bleu sa large façade à un étage surmonté d'un toit en terrasse. Ma chambre, au rez-de-chaussée sur le jardin, est une grande pièce, haute de plafond, au sol pavé d'un carreau rouge bien luisant et où les meubles ont un peu l'air de jouer aux quatre coins.

Cet après-midi je suis allé au palais de son Excellence le gouverneur général. J'y ai déposé mon passeport et une demande d'audience pour présenter mes respects au chef de la colonie. Après un court moment d'attente, on me dit que le gouverneur général Sir Lee Stack est actuellement au Caire mais qu'en son absence je serai reçu demain à 11 heures par le haut-fonctionnaire qui assure son intérim, le *Civil Secretary*.

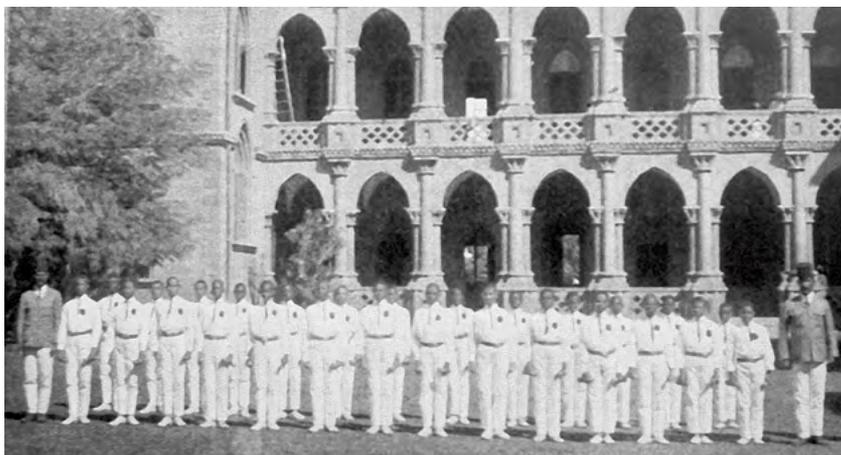
Cet après-midi j'ai fait un tour dans Khartoum. La ville européenne s'étend le long du Nil Bleu sur les bords duquel se trouvent, avec le palais et de jolies villas résidentielles, les bâtiments des grands services publics et l'imposante façade du *Gordon College*. Au-delà des casernes s'étend une grosse agglomération indigène qui compte environ 5 000 habitants. En rentrant par les jardins qui constituent le plus bel ornement de Khartoum, je me suis arrêté devant le très beau monument de Gordon [...].

Le 7 mars, [...] j'ai descendu les marches conduisant à l'embarcadère où est rangée une belle et grande vedette dont les quatre hommes d'équipage, tout de blanc vêtus, attendent debout que je sois installé sur la banquette tapissée de l'arrière. [...] De très humble bourgade qu'elle était, Omdourman avait été promue au rang de capitale quand le Mahdi avait décidé d'abandonner celle fondée par Méhémet Ali, Khartoum la maudite. [...] Omdourman, qui n'a rien perdu de son importance depuis qu'elle a dû renoncer à son rang de capitale, me frappe par la largeur de ses rues principales, bordées de hautes maisons à étage bien construites et où circule une foule où l'on ne voit pour ainsi dire pas d'Européens, le nombre très restreint de ceux qui habitent la ville — à peine 200 — étant complètement noyé dans la masse des *natives* qui compte environ 50 000 âmes. Il s'agit donc ici d'une de ces belles et grandes cités indigènes où l'impression de dépaysement est totale pour qui la visite. >>>



Statue de Gordon en 1907
et en 1911 (cette statue a été rapatriée en
Grande-Bretagne après l'Indépendance).





Élèves du Gordon College en uniforme (1912).

Récit de Belges qui, partis pour le Congo par la voie du Nil, sont de passage au Soudan en 1929.

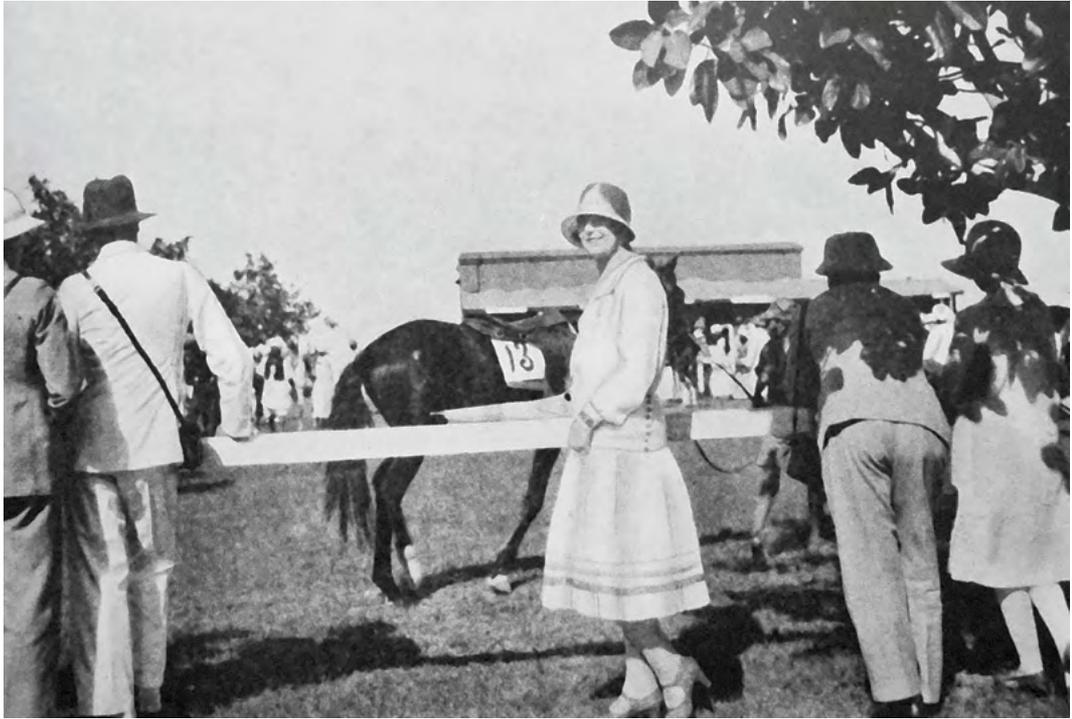
Le Gordon College

« Cette université a été bâtie par souscription publique, à laquelle, répondant à l'appel de Kitchener, l'Empire britannique entier contribua. Des professeurs anglais et égyptiens y instruisent de jeunes indigènes, venus de toutes les parties du Soudan, et destinés à devenir des fonctionnaires subalternes. [...] Il est permis de réfléchir à ce qui se passera lorsqu'ils seront assez nombreux pour exiger une part plus active au gouvernement. Nous les civilisons — me dit un officier anglais — et c'est d'ici que partira un jour le mouvement nationaliste qui s'efforcera de nous chasser du pays. Il n'y a cependant pas moyen, croyez-moi, de les traiter en égaux, car ils se méprendraient sur les causes d'un excès de considération, qu'ils interpréteraient comme une marque de crainte à leur égard.

Les courses à Khartoum

Pour une livre (*bakchich* compris) nous aurons à notre disposition une superbe Ford, dont le chauffeur nous attendra pour nous ramener au Grand Hôtel. Les *race tracks* sont situés en plein désert. Les cabines des paris [...] sont assiégées par des *natives* tirés à quatre épingles et coudoyant les blancs. Des soldats circulent, appartenant à la *Sudan Defence Force*, très *smart* dans leur manteau court serré à la taille et leur casque plat orné d'un petit plumet.

Les tribunes sont couvertes et tant de spectateurs y sont réunis qu'il est malaisé d'y trouver place, sinon au milieu d'un groupe imposant où, à ma surprise, je n'entends parler que français. Mes voisins sont des Grecs de Khartoum. Toute la vie commerciale de la capitale du Soudan se concentre dans leurs mains. Pas un qui parle sa langue natale. Tous s'expriment avec



le Soudan

Courses à Khartoum en 1929.

706

de 1820
à nos jours

une correction parfaite, sinon un accent impeccable, ce qui, dans un pays aussi éloigné de toute culture latine, ne laisse pas d'être remarquable et flatteur pour la France. Les Anglais, fonctionnaires ou officiers, leurs femmes et leurs enfants, occupent une autre partie des tribunes; une barrière invisible sépare ostensiblement les deux clans. Les armes et les toges tiennent à ne pas se mêler aux balances de Mercure. Il n'y a pas de noir, même le capitaine de cavalerie aux nombreuses médailles de campagne, aperçu tout à l'heure, qui vient s'asseoir ici. Aucun règlement écrit ne l'en empêcherait probablement, mais il existe, en contrées anglo-saxonnes, des conventions tacites qu'il est plus nécessaire de respecter qu'un décret du parlement.

J'éprouve quelque surprise à voir des officiers anglais courir côte à côte avec des jockeys de couleur. Parmi ceux-ci, il est vrai, se trouve parfois un cheikh influent, propriétaire de sa monture. D'ailleurs le sport nivelle les différences. Les deux courses principales, cependant, ne sont ouvertes qu'aux membres du Club, tous anglais ou grecs.

Une musique soudanaise sert d'intermède: elle est composée de grands diables vêtus de blanc et coiffés de tarbouches rouges. Il faut, paraît-il, une patience infinie pour leur apprendre la musique, et c'est d'ouïe qu'ils exécutent, étonnamment bien d'ailleurs, la plupart de leurs morceaux.



Tourisme au sud de Khartoum en 1929.

Lorsque nous quittons le Club, nous pourrions presque nous croire à Héliopolis¹ ou à la Nouvelle Orléans... La ressemblance à la sortie est parfaite: les autos sont nombreuses; personne ne retrouve la sienne, et notre chauffeur, celui qui devait nous attendre fidèlement a, bien entendu, fait ce qu'auraient fait tous les chauffeurs du monde en pareil cas, c'est-à-dire qu'il est allé reconduire d'autres clients sans plus s'occuper de nous...

Le développement du Sud

Un colonel de la SDF à qui je demandais si les Dinkas et les Shillouks étaient heureux sous la domination actuelle me répondit: "Non, ils ne sont pas contents. Nous avons fait régner la tranquillité dans un pays ravagé par les violences et la terreur, et la mariée est devenue trop belle. Les hommes se plaignent aujourd'hui de ce qu'on les empêche de se faire la guerre les uns aux autres, et de ce qu'on leur ait enlevé le meilleur de leur plaisir et la plus noble de leurs occupations. Aujourd'hui la famine règne dans les régions où les populations se multiplient sous l'égide de la *pax britannica*..."

¹ Héliopolis: ville nouvelle construite en 1905 par le baron Édouard Empain, au nord du Caire; aujourd'hui quartier intégré dans le tissu urbain de la capitale égyptienne.

Un bal à l'hôtel

Ce sera le troisième de la semaine. Jeudi, le Zoo donnait une soirée en plein air; vendredi, une *private party* avait lieu et aujourd'hui, comme tous les samedis, on dansera au Grand Hôtel. Les fonctionnaires et officiers en résidence ici n'ont vraiment pas à se plaindre de la vie mondaine! Je m'enquiers auprès du portier d'un coiffeur convenable... j'annote à titre documentaire: cette simple coupe de cheveux me coûte 25 piastres ce qui, pourboire compris, fait 50 francs. Nulle part, même à New York, je n'ai trouvé de figaro si dispendieux! Le tarif, je l'ai appris par la suite, est de 8 piastres pour les Anglais habitant la ville. Mais je suis un *traveller*, c'est-à-dire: gibier dont la chasse est ouverte en toute saison.

Le monde commence à affluer dès après le dîner. Il y a beaucoup plus de smokings que de robes du soir — aussi les danseuses font-elles prime, et les derniers arrivés ont du mal à remplir leur carnet de bal (car il y a des carnets de bal).

Les musiciens — soldats anglais "prêtés" pour la circonstance par l'officier commandant — ont mine excellente. Leurs *dinner coats* sont impeccables; leur musique, rythmée à souhait, dans la meilleure tradition des boîtes chères, et leurs airs sont les dernières scies américaines. »»

Une étrangère découvre le Soudan britannique. Odette Keun, amie de l'écrivain H. G. Wells, journaliste et polémiste américaine, publie *A Foreigner Looks at the British Sudan* en 1930.

«« Aujourd'hui, après trois décennies, le Soudan compte six millions d'âmes; le pays se prend en charge et le citoyen britannique ne donne pas un penny pour son développement. Individuellement, selon les standards locaux, le pays est prospère et s'élève par l'éducation. Il existe déjà des médecins indigènes formés au *Khartoum Medical College*. La sécurité publique est quasiment totale. Comparé à d'autres colonies existant depuis plus d'un siècle, c'est plus calme, plus heureux, plus riche et plus sain. Comment ces résultats étonnants ont-ils été atteints?

Quand les Anglais en ont pris le contrôle et l'administration, ils auraient pu agir en toute impunité comme l'ont fait les Belges au Congo, ou les Allemands dans le sud-ouest africain... ou les Français en Algérie, etc. Chaque race assujettie peut appeler ses maîtres européens "le fléau blanc". Au Soudan, les Britanniques ont innové: dès le départ, les Britanniques animés d'une conscience moderne ont innové: (i) ils n'ont pas spolié le propriétaire indigène de sa terre, (ii) ils n'en ont pas permis l'accès au petit commerçant, à la classe moyenne de Grande-Bretagne, aux petits fermiers, petits commerçants, tous féroces ennemis des indigènes, et (iii) ils se sont abstenus de tout travail forcé ou non rémunéré.

Les Anglais ont évolué vers le succès très rapidement en mettant ces principes en pratique. Ils ont formé des agronomes, des entomologistes, des vétérinaires... Ils ont formé des indigènes comme sages-femmes. Peut-être seront-elles un progrès pour la suppression des mutilations génitales féminines.

L'éducation a été un point fort des réalisations de Khartoum : en 1928 il y avait au Soudan 11 écoles primaires, 80 écoles élémentaires ou kutabs, 489 écoles indigènes subsidiées, 3 écoles professionnelles, un collège pour filles et 17 écoles primaires, avec un total de 28 315 élèves. La demande d'éducation est croissante et des efforts soutenus sont accomplis pour subvenir aux besoins. Il faut aussi mentionner le *Gordon College*, où les indigènes sont formés comme professeurs, ingénieurs, et à des postes d'administration.

Les progrès sont évidents mais concernent quasi exclusivement le Nord. Le Sud présente une situation plus difficile avec une multitude de races païennes. Les missions chrétiennes y règnent en maître et il est préoccupant de penser que ces presbytériens, baptistes, catholiques romains, anglicans, prennent une influence croissante sur les noirs. Aussi performants soient ils, ils privilégient les conversions et peuvent être un facteur de division des communautés. Ce devrait être le rôle principal de l'État que d'assurer l'enseignement.

À propos de Gordon, quelle légende sentimentale a été tissée autour de lui ! Voilà un homme dont la statue orne la principale avenue de la ville dont une école porte le nom. Si l'on creuse au-delà des deux épisodes qu'on lui associe, la défense de Khartoum (qu'aurait-il pu faire d'autre, ayant l'ennemi aux portes) et sa décapitation — il y a par ailleurs de pires façons de mourir — et si l'on étudie son parcours personnel, on s'aperçoit qu'il était par essence un aventurier, cruel en Chine, désobéissant et indiscipliné comme officier, pas plus brave que le plus ordinaire des soldats, et un fanatique religieux de la pire espèce. Son refus de rencontrer Slatin parce qu'il s'était converti à l'islam est un incident odieux qui le rend semblable au Mahdi, l'un protestant, l'autre musulman.

Quel est le rêve arabe qui obsède l'esprit anglais, avec Lawrence d'Arabie tentant de développer l'unité arabe, ce que même le prestige du Prophète n'a pas réussi ? Qu'est-ce qui a persuadé ces brillants administrateurs modernes à Khartoum qu'une « civilisation » arabe existe ? Se peut-il que ces Britanniques, à l'étranger, soient les victimes inconscientes d'un enseignement anglican restrictif qui crée par réaction un enthousiasme pour des cultures totalement différentes et barbares ? Ceci mériterait une psychanalyse.

Au Sud, les païens qui ignorent l'arabe devraient être scolarisés en anglais, pour les ouvrir à la modernité plutôt que de leur faire suivre les dogmes religieux du passé.



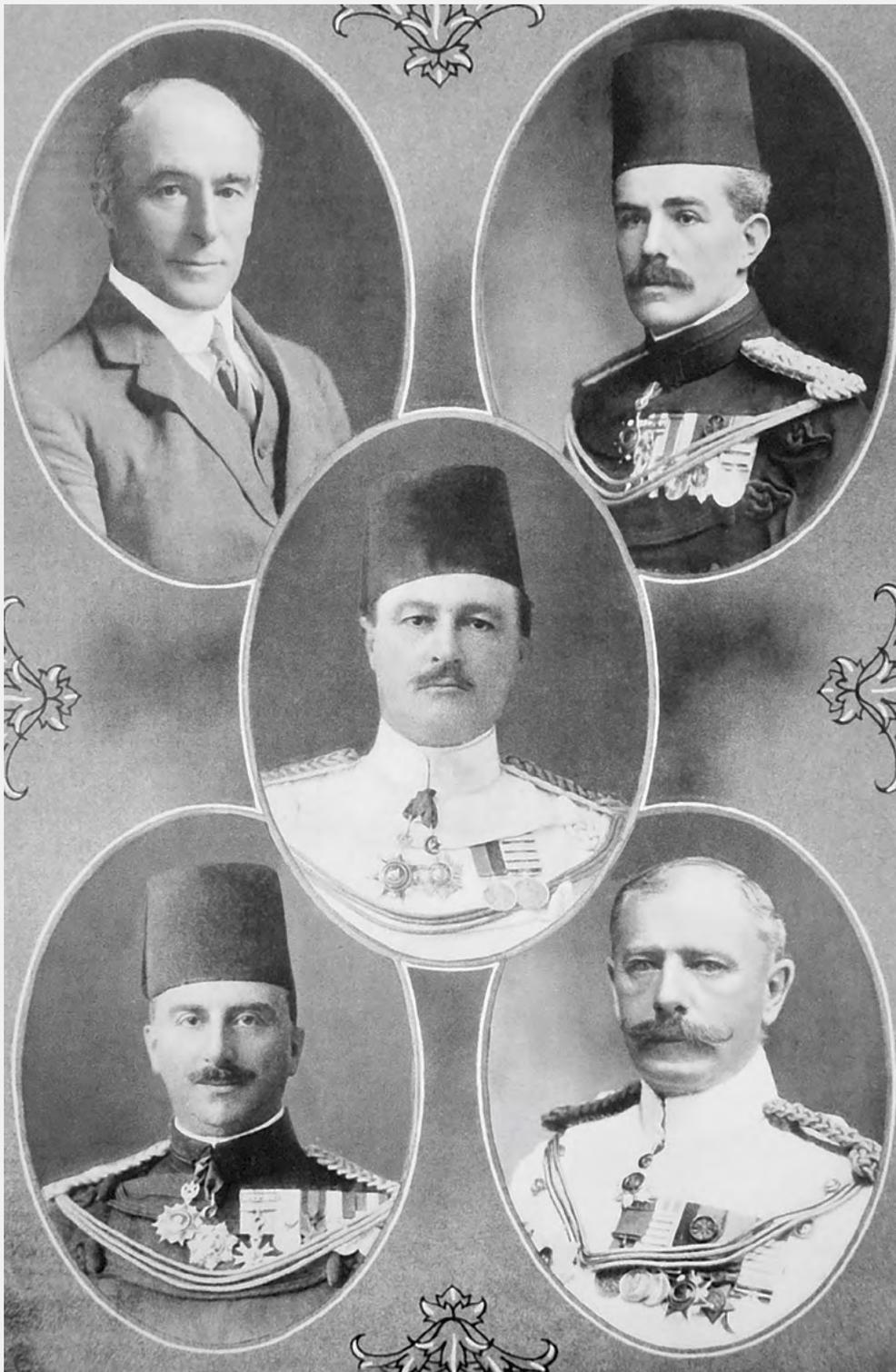
le Soudan

710

de 1820
à nos jours



Le cinéma Coliseum (1935) et *party* au palais du Sirdar (1912).



Chefs de province au Soudan en 1912.

◀ Un cinéma existe mais, grâce au manque d'enthousiasme des autorités, il n'a pas encore été perverti par Hollywood, et, dans l'intérêt de ce pays en formation, le prestige de l'homme blanc ne devrait pas être menacé.

On peut ironiser sur le soin porté au *dress-code* pour les dîners, dont l'étiquette semble indispensable à la continuité de l'Empire jusque dans les coins les plus reculés du territoire. Tous les efforts sont déployés pour lutter contre l'inertie insidieuse qui menace l'expatrié à l'étranger. Peut-être aussi ceci ajoute-t-il au prestige de la race qui gouverne, dans l'esprit des autochtones. [...] C'est incomparablement mieux que le laisser-aller des Français dans leurs colonies, sans col ni chaussettes, la chemise déboutonnée...

La déconcentration est un concept clé dans l'organisation du Soudan, en s'appuyant sur les chefs traditionnels qui ont vu leur fonction héréditaire confirmée par l'administration. L'alternative aurait été une centralisation lourde à Khartoum, avec des coûts salariaux plus importants. Un des paradoxes les plus étranges du Soudan, c'est son caractère autocratique en principe. Le gouvernement du Soudan est responsable non pas devant le *Colonial Office*, obligé de gérer les peuples inférieurs, et qui n'a jamais appris aucun savoir-faire, mais devant le *Foreign Office*, qui laisse le Soudan gouverner tous les aspects pratiques.

De plus, la santé financière du Soudan n'en fait pas un poids pour le Chancelier de l'Échiquier et n'a pas eu à souffrir du Parlement britannique, ce cauchemar impitoyable pour l'administration. Le code pénal a été élaboré à Khartoum, à partir de sources différentes : il est basé sur celui de l'Inde, mais la loi anglaise s'applique en matière commerciale, alors que la majorité des différends sont réglés sur base des coutumes des différents groupes ethniques et dans une certaine mesure de la loi coranique.

Au départ, l'application de la loi anglaise dans les tribunaux était prédominante mais, avec la sagesse de s'appuyer sur les chefs traditionnels, la revendication "Le Soudan aux Soudanais" pourra être prévenue.

Le succès de l'expérience soudanaise est lié à la qualité des administrateurs. Plusieurs semaines de visite me l'ont confirmé : les autochtones sans aide auraient été incapables de l'amener à son développement actuel, résultat des efforts d'un petit nombre d'étrangers qui gouvernent ce pays. À l'encontre du révérend Mr. Kipling, mon expérience des colonies m'a montré que l'homme blanc est suprêmement prêt, non pas à porter son fardeau sur ses épaules, mais à se transformer en boulet aux dépens de l'autochtone. Mais pas au Soudan : ici, le miracle s'est réalisé.

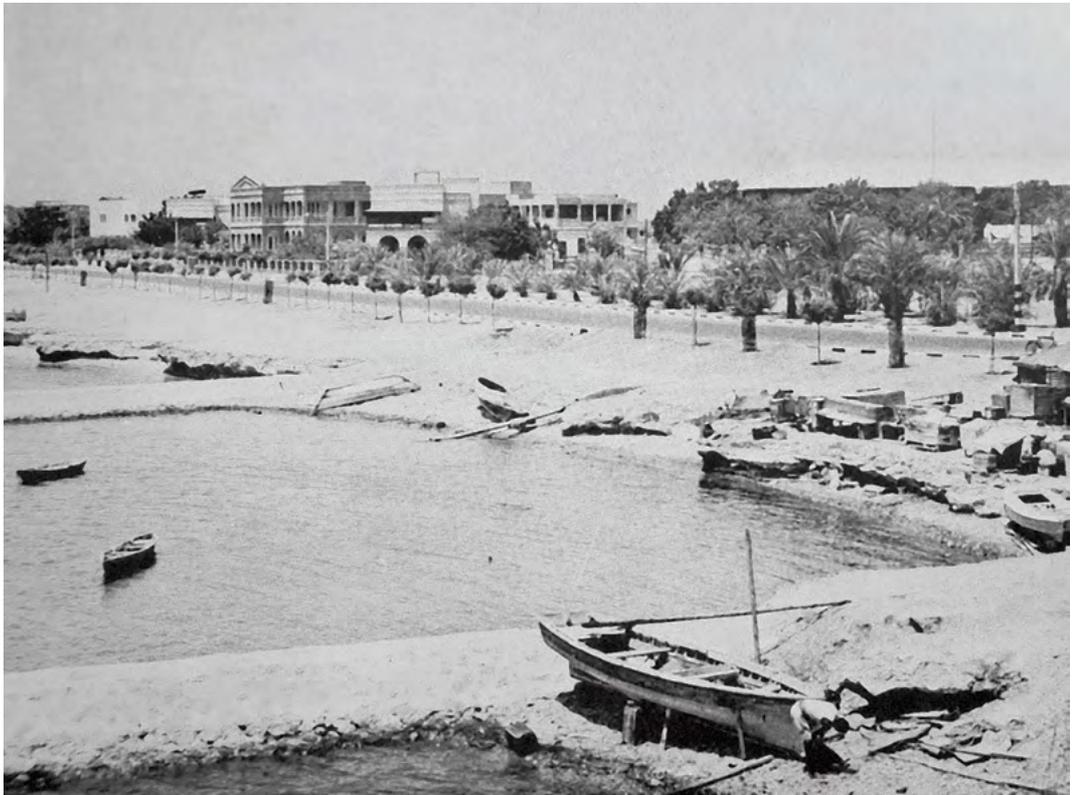
Il est dommage [...] que le Soudan ait été partagé avec l'Égypte, et que la livre égyptienne soit en usage dans le pays. Il serait préférable que l'Angleterre se propose de régler les 750 000 livres — le septième ou le huitième du coût d'un navire de guerre — somme que l'Égypte continue

à payer et qui constitue la base de sa revendication sur le Soudan. Les progrès du Soudan sont le fait exclusif des administrateurs anglais. Introduire auprès d'eux, avec un pouvoir égal de commandement, des collègues égyptiens sans expérience, détestant les Anglais — et eux-mêmes traditionnellement détestés des Soudanais —, infectés du nationalisme le plus virulent, risquerait d'entraîner l'arrêt du développement actuel, et peut-être un retour en arrière. Tous les efforts consentis pourraient n'aboutir qu'à la destruction et au néant. Les Anglais ont libéré le Soudan de l'esclavage et de l'oppression, ils en ont lancé le développement économique; un retrait prématuré remettrait l'ensemble des résultats positifs en question. >>>

Une visite à Souakin, avril 1942. Gaétan Fouquet, journaliste et grand voyageur, profite d'un séjour forcé à Port-Soudan, où il attend une correspondance entre deux vapeurs des lignes de la mer Rouge, pour visiter Souakin.

« Ce que l'on nomme là-bas la route de Port-Soudan à Souakin n'est pas du tout ce que nous appelons en Europe une route. Ce n'est pas davantage une piste, ni même un tracé. C'est la ligne idéale, qui joint les deux villes, et que rien, apparemment, ne distingue sur le sol du sol avoisinant. Il en est souvent ainsi dans le désert. De place en place, la rencontre d'un vieux bidon d'essence éventré, ou de la mâchoire blanchie d'un chameau mort à la peine, est le réconfortant indice que vous êtes bien sur la "route". Nul cantonnier ne s'est jamais hasardé entre ces repères, reconnaissables aux yeux des seuls indigènes. Aussi le chemin n'est-il pas toujours facile! [...] Sur notre route, il y avait beaucoup d'accidents de terrain, et la vieille Ford s'était laissée choir dans une sorte d'entonnoir sableux, d'où seul un attelage de chameaux devait pouvoir la faire sortir. Il n'y a que trente kilomètres de Port-Soudan à Souakin. Nous en avons heureusement déjà fait plus de vingt-cinq, qui nous avaient pris, c'est vrai, cinq heures de temps et des efforts de galériens. Nous avons beaucoup plus traîné notre véhicule qu'il ne nous avait transportés. J'étais ravi à l'idée de l'abandonner enfin à son triste sort, et de m'en aller sur mes deux jambes et les mains dans les poches... Je partis à l'aventure, informant mon compagnon que j'allais lui envoyer tout le secours nécessaire. Souakin brillait à l'horizon comme un petit tas de cailloux blancs déposés sur le sable.

Une grande muraille crénelée entourait cette cité de rêve dont j'aperçus bientôt la porte monumentale. [...] J'arrivai bientôt devant un porche solitaire, et que flanquaient deux tours carrées. Des canons rouillés menaient une garde de pure forme. Les battants du portail étaient grand ouverts. J'entrai dans une ville de légende. Mes pas silencieux se marquaient sur le sol d'une rue rigoureusement déserte. Toutes les fenêtres et les portes étaient closes. Pas un murmure, pas un bruit, pas une âme qui vive... [...] Je débouchai bientôt



Port-Soudan.

sur une courte esplanade, au bord d'une lagune. De l'autre côté de l'eau morte, un amoncellement de palais, aux balcons de bois ajouré. Je crus soudain entendre une pauvre mélodie s'élever dans l'air immobile et percer le silence. Dans une rue voisine, sous un portail, un aveugle accroupi tirait d'un violon monocorde des sons acides et crispés. En face, un petit café indigène, où deux Soudanais s'étaient endormis devant des tasses vides. [...]

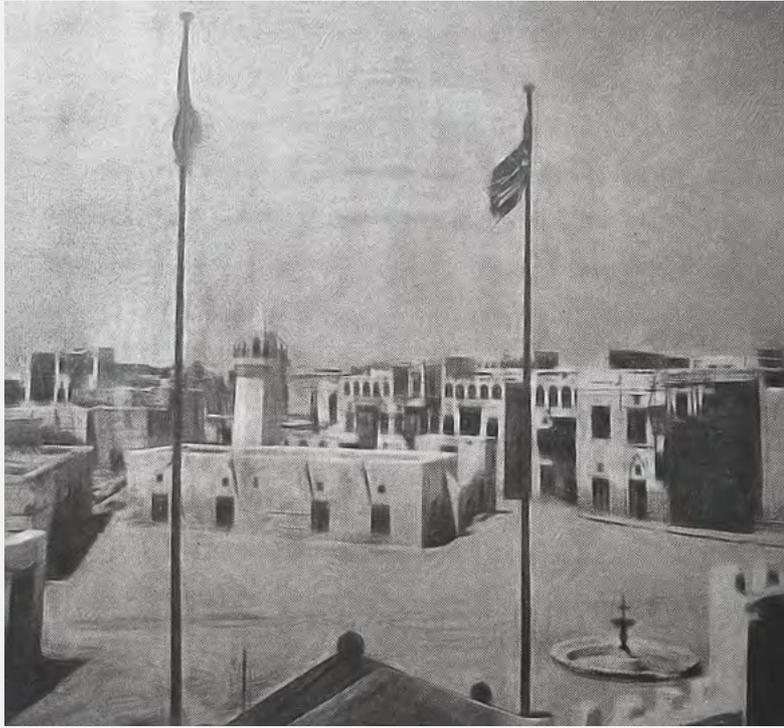
Je savais qu'une exploitation française existait toujours à Souakin. "Les fils de Gaston Debas" ainsi se nomme cette firme dont le siège se trouve au Caire, mais qui possède à Souakin un moulin à coton. [...] Au mot de "*françaoû*", le cabaretier s'agita davantage; que je ne fusse pas Anglais mais Français, cela dépassait tout de même les limites de l'imprévisible. Bientôt il me confiait à son marmiton pour que celui-ci me conduise au moulin des "fils de Gaston Debas". [...] C'était une sorte de fabrique à l'ancienne mode, de l'autre côté des murs, face à la mer, dans un repli de terrain. Trois Français m'y reçurent, [...] qui vivent là deux mois par an au moment de la récolte du coton. On donna des ordres pour que trois chameaux soient envoyés sans retard au secours de mon malheureux automobiliste. On me fit manger et boire. Puis on me proposa de visiter l'usine. Au temps de la prospérité

de Souakin, elle avait failli devenir d'une extrême importance. Mais la création de Port-Soudan, où était maintenant dirigé par chemin de fer tout le coton du Soudan, avait réduit son activité à un tel point qu'on se demandait chaque année si l'on allait une fois encore allumer les chaudières.

Dans les "moulins à coton" on ne fait que nettoyer le coton, qui arrive par balles énormes, sur le dos des chameaux, directement des champs de production. On en peigne les fibres, qu'on débarrasse de la graine et des impuretés les plus grossières. On le sèche et on l'aère. Ce dernier travail s'effectue d'une façon bien primitive : des ouvriers noirs, dans un vaste grenier, de leurs pieds et de leurs mains, soulèvent la neige blanche, la dispersent, la brassent et l'agitent. Les hommes chantent en chœur, comme tous les ouvriers arabes, pour se donner du courage et, au milieu d'un épais et livide nuage, les gestes deviennent rythmés et cadencés, comme une danse étrange et parfois très belle. On dirait un ballet futuriste. Pour tout avouer, ce n'est pas très bon pour les poumons ! Mais au Soudan, la main-d'œuvre ne coûte pas cher. Quand le coton est sec, il s'agit de le presser, pour le transport jusqu'aux filatures, en balles serrées et pesantes. Des presses hydrauliques font ce travail. Mais, au début, il faut commencer toujours par comprimer les premières couches de coton, à force d'homme. Des nègres descendent dans le moule quadrangulaire où la balle sera confectionnée et commencent de presser le coton avec leurs pieds. Hélas, il est arrivé vingt fois que la machine déclenchée trop tôt ait comprimé, en même temps, le pauvre noir [...] Les magnifiques moulins à coton de Port-Soudan, de Khartoum et Omdurman, ont fait la fortune des firmes anglaises ; mais elles n'ont guère apporté de bonheur aux Nubiens aujourd'hui prétendus libres...

J'étais depuis plus trois jours installé au moulin de Souakin [...] que chaque saison, implacablement, précipite un peu plus dans la ruine. Souakin est composée de deux parties : l'une sur le rivage, entourée d'une muraille crénelée, contenait les marchés, les cafés, les souks, les caravan-sérails. L'autre partie, où se trouvaient les riches magasins et les demeures patriciennes, est bâtie sur un îlot rigoureusement circulaire, au milieu d'une lagune. Une chaussée relie à la terre ferme cette île, qu'on dirait un beau navire ancré dans un port.

Il reste encore une somnolente animation dans ce qui reste des souks de la ville terrestre. Deux ou trois cafés constamment déserts et deux ou trois marchands qui ne vendent guère que des graines de dourah, des peaux de chèvres et du sel. Quant à la ville insulaire, un mortel silence l'enveloppe ; d'admirables demeures bordent, dans cette île, le front de mer et baignent directement dans les eaux. On peut visiter les plus belles d'entre elles, qui sont encore gardées par de vieux domestiques. Avec ses moucharabiehs



le Soudan

716

de 1820
à nos jours



Souakin.



Souakin.

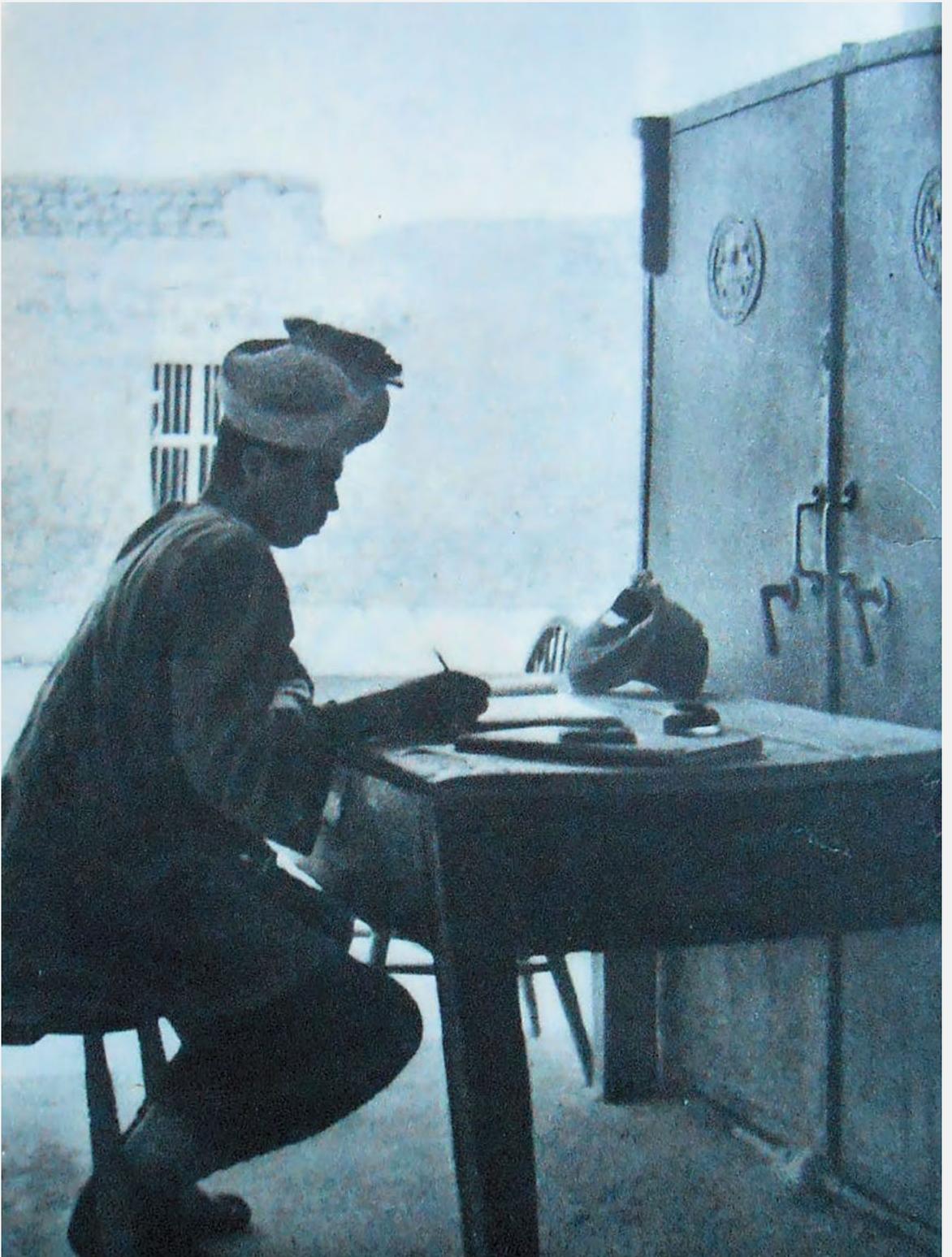
717

le condo-
minium
anglo-
égyptien
1899-1955

le Soudan

718

de 1820
à nos jours



◀ de bois sculpté comme une véritable dentelle, voici l'ancienne demeure des "Shennani", l'une des plus vieilles familles de Souakin et qui fut pendant des siècles la plus prospère. Voici le palais de "Khorsid Effendi", le grand armateur, qui posséda jusqu'à vingt boutres : sa façade couverte d'alvéoles de plâtre fait penser aux rayons d'une ruche. Jadis des faïences persanes d'une grande valeur ornaient chaque muraille, du haut en bas. Il n'en reste plus que la trace. À l'intérieur, les voûtes des plafonds sont encore peintes d'harmonieuses arabesques et d'épais tapis recouvrent encore le sol de leur luxe ouaté. Des douzaines d'autres princières demeures se mirent dans l'eau glauque. Toutes sont victimes des injures du temps, la plupart sont dans le plus lamentable délabrement ; de certaines, il ne reste déjà plus que de branlantes murailles.

La Muhafaza, ancien hôtel du Moudir, aujourd'hui siège d'un bureau d'administration, où nul administré n'entre plus jamais, est gardé par deux policiers en turban, ahuris de voir quelqu'un se présenter à leur guérite. À côté, voici les bâtiments imposants du service des Douanes, dans lesquels un coffre-fort de dimensions gigantesques contient jadis des fortunes. Aujourd'hui, un gratte-papier nègre y range son écritoire et des registres parfaitement honoraires. Enfin, au tournant d'une venelle, l'ancien local de la *National Bank* laisse battre au vent une porte de bois sculpté qui ne déparerait pas le plus riche de nos musées. Les mosquées elles-mêmes ne sont plus que ruine [...].

Les propriétaires de ces riches maisons, fils des marchands millionnaires et eux-mêmes ruinés à jamais, sont commis aux écritures dans quelques villes de la Basse-Égypte. Leurs maigres ressources ne leur permettent même pas de protéger de la ruine le seul bien qui demeure de leur héritage : la maison familiale. Reviendront-ils jamais à Souakin ? S'ils tardent encore un peu, ils ne retrouveront plus rien qu'un tas de gravats, de ce qui fut le palais de leurs pères. [...]. Trois mille habitants vivent aujourd'hui là, où [prospérait une riche cité], il n'y a guère plus d'un quart de siècle. Demain, Souakin ne figurera plus même sur les cartes. Seuls, les livres d'histoire en perpétueront le brillant souvenir. >>>

Quelques personnalités ayant visité Khartoum durant le condominium (voir photographies p. 720). En mars 1910, l'ancien président américain Theodore Roosevelt et M^{rs} Edith Roosevelt sont venus en touristes, pour chasser dans le sud du pays. Le roi George V fait en 1912 étape au Soudan. Le Hongrois László Almásy, qui inspira le héros du best-seller *Le Patient anglais*, est photographié devant le Grand Hotel à Khartoum vers 1929, durant le tournage d'un documentaire sur le désert. Lord Baden Powell, fondateur du scoutisme, s'arrête en 1935 à Port-Soudan, en route pour Mombasa. À cette occasion, 1024 scouts du Soudan se sont rassemblés pour l'accueillir ■

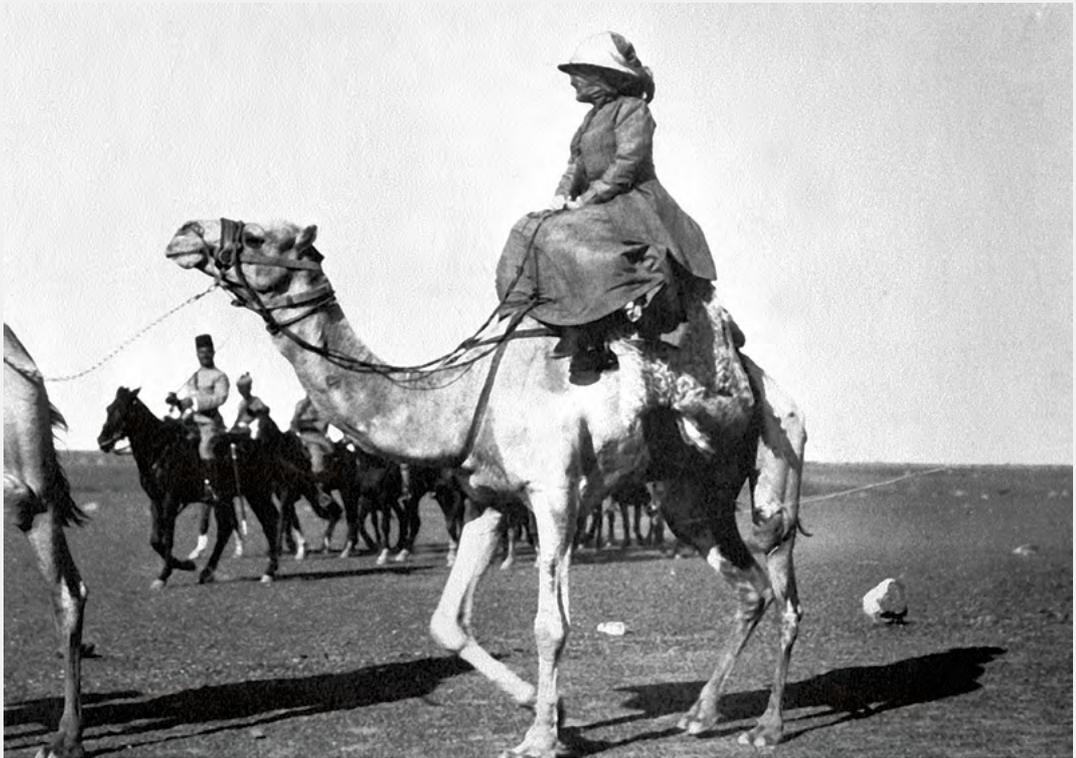
719

le condominium
anglo-
égyptien
1899-1955

◀ **La douane
de Souakin**

en 1942

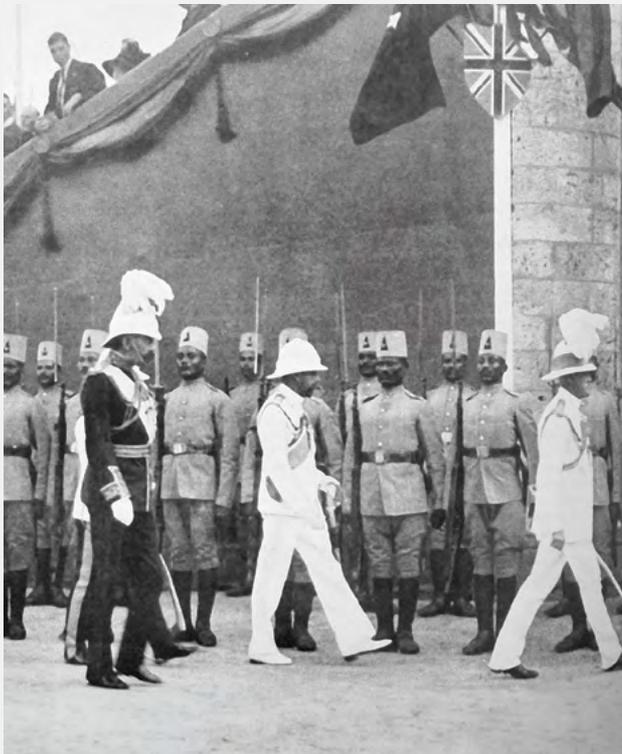
(l'armoire blindée
est encore en place
de nos jours).



le Soudan

720

de 1820
à nos jours



**M^{rs} Edit
Roosevelt** en mars 1910.

George V en 1912.

László Almásy.

Baden Powell.

Babikir Badri : un visionnaire

Babikir Badri (1856-1954) expérimenta dans sa jeunesse l'école coranique dont, dans son autobiographie *My life*¹, publiée en arabe puis en anglais, il décrit amplement le caractère rude.

Il fit partie des troupes mahdistes écrasées par l'armée anglo-égyptienne commandée par le général Kitchener, lors de la bataille de Karari, en 1898. Rescapé du massacre, il connut la période de débâcle et d'incertitude qui suivit l'effacement du régime mahdiste et migra dans la région du Nil Bleu : il s'installa dans le village de Rufa'a, à 140 kilomètres de Khartoum et d'Omdourman, au bord du fleuve. Il ouvrit là une école laïque pour les filles. Celles-ci n'avaient pas accès aux écoles coraniques traditionnelles qui étaient exclusivement destinées aux garçons.

Une école laïque pour filles — 1907

Babikir Badri était un homme profondément religieux et largement respecté pour sa connaissance du Coran. Mais il développa aussi l'idée que les filles devraient recevoir un minimum d'éducation — notamment de façon à ce qu'elles puissent devenir de vraies compagnes pour leurs maris. Le fait que Babikir ait eu treize filles (et plusieurs fils) a peut-être influencé sa conception de l'éducation. En 1904, il demanda aux autorités britanniques la permission d'ouvrir une école élémentaire pour les filles. Redoutant une réaction négative de la population liée au caractère radicalement innovant de cette initiative, la commission britannique pour l'éducation au Soudan refusa d'accéder à la requête. Une nouvelle demande formulée en 1906 reçut le même accueil négatif. Mais Babikir était une personne déterminée, comme les Britanniques allaient l'apprendre.

Finalement sa requête fut acceptée par Sir James Currie, le directeur du département de l'éducation du condominium anglo-égyptien au Soudan. En donnant son approbation, James Currie note : « J'aurais préféré pour ma part que le gouvernement ne se lance pas dans cette action [l'éducation des filles] avant un certain temps. Mais... je ne vois pas non plus quel dommage pourrait être causé en commençant quelque chose [pour l'éducation des filles] ici à Rufa'a. »

¹ Cette autobiographie en deux volumes, publiée en arabe en 1961 et traduite ultérieurement en anglais (1969-1980), est considérée comme un classique de la littérature soudanaise et constitue une référence importante sur la période mahdiste et sur celle du condominium anglo-égyptien.

En 1907, Babikir ouvrit cette école laïque pour filles, dans une case de terre crue, avec pour élèves neuf de ses filles et huit filles de ses voisins. Cette école qu'il nomma judicieusement et avec une sagesse prémonitoire *Ahfad* — c'est-à-dire, en arabe, « pour nos petits enfants » — fut la première école pour filles du Soudan. Après une inspection par Currie qui se révéla satisfaisante, l'école reçut un subside du gouvernement.

Les idées de Babikir Badri sur l'éducation des filles étaient opposées à la vision traditionnelle des Soudanais, réticents et suspicieux à l'idée d'envoyer leurs filles à l'école. En plus de l'éducation proprement dite, l'école ouvrit son enseignement à la nutrition et aux soins de santé, dans l'objectif d'améliorer la santé des enfants.

En 1943, l'école fut déplacée à Omdourman. Quand il meurt en 1956, Babikir Badri est internationalement acclamé comme un pionnier de l'éducation dans son pays où il s'est vu conférer le titre de *cheikh*.

La faculté Ahfad pour les femmes — 1966

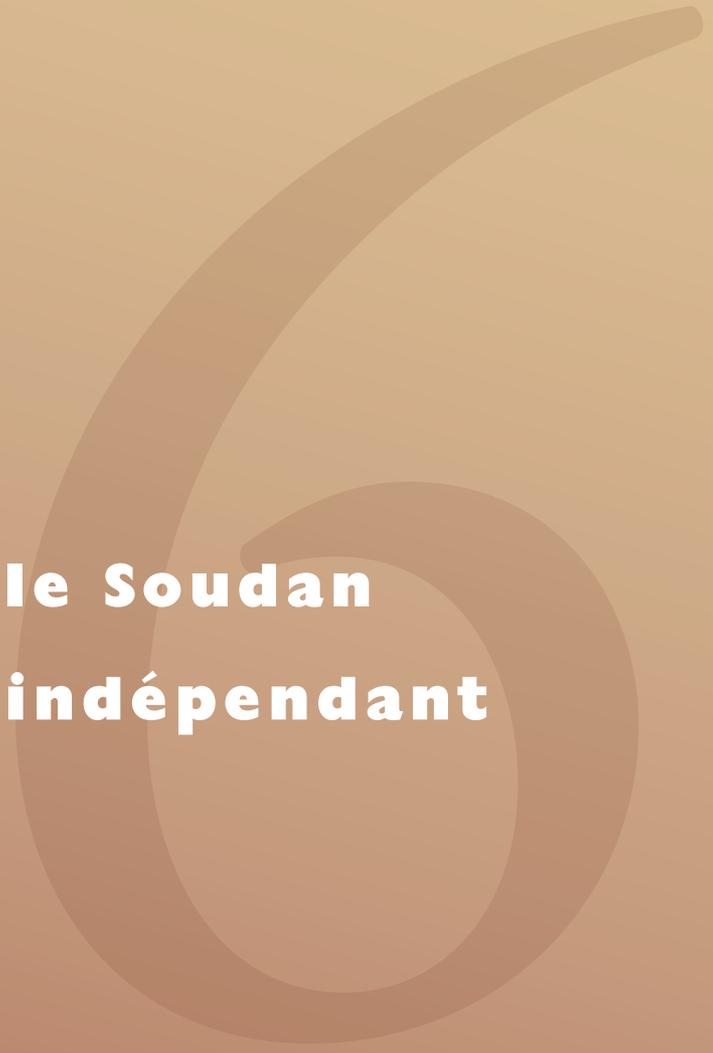
À partir de ces débuts modestes, la famille Badri a développé l'éducation privée au Soudan grâce à trois générations d'éducateurs. Le fils de Babikir, Yousouf, poursuivit le travail de son père et, en 1966, créa la faculté universitaire « Ahfad » pour les femmes à Omdourman. Le professeur Yousouf Badri, quand il décéda en 1995, fut lui aussi reconnu comme un pionnier de l'éducation pour les femmes au Soudan. Son fils, le D^r Gasi Badri, a continué à développer l'enseignement et les innovations pédagogiques d'Ahfad.

Le statut universitaire complet est reconnu — 1995

Sur base de l'extension des matières enseignées et du volume croissant d'étudiants, le conseil national soudanais de l'enseignement supérieur accorda à Ahfad le statut universitaire à part entière en 1995. L'université Ahfad pour les femmes est la plus ancienne et la plus importante université privée du Soudan. Elle est probablement également la plus ancienne université privée pour les femmes en Afrique.

L'université Ahfad pour les femmes aujourd'hui

Actuellement, l'université Ahfad pour les femmes accueille plus de cinq mille étudiantes qui viennent de toutes les régions du Soudan et de nombreux pays voisins. Les étudiantes peuvent suivre les cours de six facultés, qui délivrent un enseignement moins académique que pratique et tourné vers la vie professionnelle ■



**le Soudan
indépendant**

Les débuts parlementaires. Le 1^{er} janvier 1956, le Soudan devient officiellement indépendant. Le gouvernement de coalition d'Ismail al-Azhari se doit tout à la fois de développer l'économie du pays et d'établir une constitution qui reconnaisse la diversité ethnique et religieuse du Soudan, tout en exprimant la volonté et les aspirations de tous les Soudanais. Les principaux partis ne réussissent pas à s'accorder sur un agenda, et génèrent la méfiance des Sudistes, car, à l'exception des communistes, tous envisageaient une constitution basée sur l'islam.

Une mauvaise récolte de coton, en 1957, provoque une pénurie de devises étrangères et, par la suite, des restrictions. De plus, les relations avec l'Égypte se tendent et cette dernière impose un blocus sur les produits soudanais. L'Oumma remporte les élections de 1958 mais la gestion erratique et les rumeurs de corruption alimentent le mécontentement populaire.

Le régime militaire du général Abboud (1958-1964)

En novembre 1958, le Premier ministre de l'Oumma, Abdullah Khalil, craignant de perdre le pouvoir, imagine de lancer un coup d'État contre son propre gouvernement, avec la complicité du chef d'état-major, le général Ibrahim Abboud. Le bras droit du général Abboud est le gendre du Premier ministre qui espère par cette voie contrôler les militaires et assurer une présidence à vie à Sayyd Abd-er-Rahman al-Mahdi. Malheureusement, un an plus tard, le gendre est mis à la retraite et Sayyd Ab-er-Rahman al-Mahdi est décédé. L'Oumma a perdu tout poids politique et les militaires contrôlent l'ensemble du pouvoir.

Seul résultat positif de cette période, l'amélioration des relations avec l'Égypte: le général Abboud signe avec l'Égypte les accords de 1959 sur le partage des eaux du Nil, faisant accepter la création du barrage de Roseires en contrepartie des terres perdues par l'agrandissement du barrage d'Assouan, mais cela lui vaut l'inimitié des habitants de la Nubie, d'autant que le gouvernement échoue à y créer les conditions favorables à son développement économique et social.

Le général Abboud va contribuer à augmenter la méfiance du Sud en y favorisant la nomination d'officiels du Nord et en y encourageant l'islam et l'arabe. En 1960, le jour de repos — jusqu'ici, au Sud, le dimanche — devient le vendredi, jour de prière des musulmans... alors que presque tous les habitants sont chrétiens ou pratiquent les religions traditionnelles. L'article 5 de la Constitution fait de l'islam la « religion d'État ». Les chrétiens ne peuvent plus ouvrir d'écoles et, en 1964, les missionnaires étrangers sont expulsés (350 écoles sont reprises par l'État).



Le général Abboud.



John Garang.



Joseph Lagu.



Saddiq al-Mahdi.



Le général Dahab.



Le général Nimeiry.



Omar el-Bechir.

725

le Soudan
indépendant



Hassan al-Turabi.



Les présidents

el-Bechir, du Soudan
(à droite), et Kiir, du Soudan
du Sud (à gauche), en 2011.

◀ En septembre 1963, après avoir déserté des forces armées soudanaises dont il était officier, Joseph Lagu devient le leader du mouvement nationaliste armé Anya-Nya¹, qui réclame l'indépendance totale du Sud; la rébellion avait commencé dès 1955 (voir *supra*, p. 660 sq.) mais elle ne deviendra réellement organisée qu'à partir de 1963. La *Sudan African National Union* (Sanu), créée hors du Soudan au début des années soixante, deviendra la voix des dizaines de milliers de réfugiés fuyant l'instabilité croissante et les combats au Sud entre l'armée et la rébellion des Anya-Nya.

Quant aux Frères musulmans, arrivés sur la scène politique à la fin des années cinquante, ils furent, comme les communistes, interdits sous le condominium, ainsi que sous le premier régime parlementaire et sous le régime militaire.

Retour à la démocratie (1964-1969) le combat des chefs

Le régime militaire est renversé en octobre 1964 par un soulèvement populaire accompagné d'un vaste mouvement de grève. Les nouveaux leaders s'engagent à ne pas retomber dans les errements du premier régime parlementaire. La période 1964-1969 est dominée par l'aggravation des combats au Sud; des atrocités seront commises tant du côté gouvernemental que de celui des rebelles Anya-Nya.

Les élections d'avril 1965 ramènent au pouvoir une coalition gouvernementale issue des deux grands partis religieux, Unionistes et Oumma. Au sein de l'Oumma, le jeune Sadiq al-Mahdi, rentré d'Oxford en 1961, va s'opposer à son oncle, l'imam de la confrérie, en cherchant à transformer l'Oumma en un parti moderne capable de rallier les élites urbaines, par-delà les clivages religieux. Le différend va s'amplifier entre le neveu et l'oncle. En 1966 ce dernier mobilise les nomades Kababish et Baggara qui, venus du Kordofan, marchent sur la capitale. Finalement, le Premier ministre et chef de l'Oumma Ahmed Mahgoub est mis en minorité au Parlement, les Unionistes et les Sudistes ayant voté avec la faction rebelle de l'Oumma: à trente et un ans, Sadiq al-Mahdi devient Premier ministre.

Le problème principal devient peu à peu la guerre au Sud et Sadiq al-Mahdi, en dépit de son modernisme, y défend sa vision de la mission civilisatrice de l'islam: « L'islam a une sainte mission en Afrique et le Sud Soudan est le début de cette mission. » Il écrit au pape Paul VI en lui suggérant une coexistence dans le but de « transformer tous les païens

¹ Le nom « Anya-Nya » vient du nom du venin de la vipère du Gabon dans lequel les chasseurs trempent leur flèche.

en croyants» et en soulignant l'intérêt commun de l'islam et de la chrétienté sur ce point. Il favorise la poursuite des tentatives d'islamisation armées, ce qui le discrédite auprès des Sudistes ainsi que des libéraux du Nord. Il est mis en minorité au Parlement, et l'ancien Premier ministre revient au pouvoir à la tête d'une coalition.

Une première table ronde est organisée à Khartoum en 1965. Elle permet aux Nordistes et aux Sudistes d'exprimer les positions qui vont les diviser pendant quarante ans. Les premiers, pour qui la situation résulte de la politique coloniale et de l'hypocrisie des missionnaires chrétiens, proposent une administration régionale pour la gestion de la santé, de l'éducation, du commerce et de l'agriculture ; de son côté la SANU considère que les Sudistes doivent trancher par référendum entre une union, une fédération ou l'indépendance. Une commission de douze personnalités établit la base des accords devant être signés à Addis-Abeba et permettre une suspension durable des hostilités.

En 1966, les élections ramènent le DUP et l'Oumma au pouvoir, sans que les Sudistes disposent d'une représentation parlementaire valable. En 1968, aucun parti n'atteint la majorité absolue. L'absence significative de progrès sur le front économique et sur celui de la guerre avec le Sud crée les conditions d'un nouveau coup d'État militaire.

Les années Nimeiry (1969-1985)

Le général Nimeiry — pronassérien qui a servi dans la guerre au Sud — et ses jeunes Officiers libres prennent le pouvoir par un coup d'État sans effusion de sang et installent un régime autoritaire qui va durer seize ans, grâce à sa faculté de jouer en permanence de ses différents alliés les uns contre les autres.

Sadiq al-Mahdi est immédiatement arrêté, alors que son oncle, chef de file de la faction traditionaliste de l'Oumma, se réfugie dans l'île d'Aba, berceau historique du mahdisme. Après moins d'un an, le général Nimeiry, sous la pression conservatrice, se débarrasse de son allié communiste, qui réagit par une tentative de coup d'État en juillet 1971 ; mais la Libye, l'Égypte et le Royaume-Uni interviennent en faveur de Nimeiry, qui va purger l'administration et l'armée des éléments de gauche.

Il tente ensuite sans succès un rapprochement avec la faction traditionaliste de l'Oumma. S'ensuit une répression militaire féroce contre les partisans de l'Oumma à Omdurman ; l'île d'Aba est bombardée par des MiG égyptiens qui provoquent 1 300 morts ; l'imam al-Hadi lui-même est tué durant sa fuite vers la frontière éthiopienne. Ces massacres marquent la fin du mahdisme historique. Subsiste Sadiq al-Mahdi qui a pu rallier à lui les modernistes et qui quitte le pays dès sa libération de prison. De Libye, où il créa le Front National Soudanais avec Hassan al-Tourabi, chef de file

de la tendance dure des Frères musulmans, il mènera trois tentatives de renversement du régime en 1970, 1975 et 1977. Après quoi Sadiq al-Mahdi changera de stratégie... et deviendra membre du comité central du parti unique de Nimeiry.

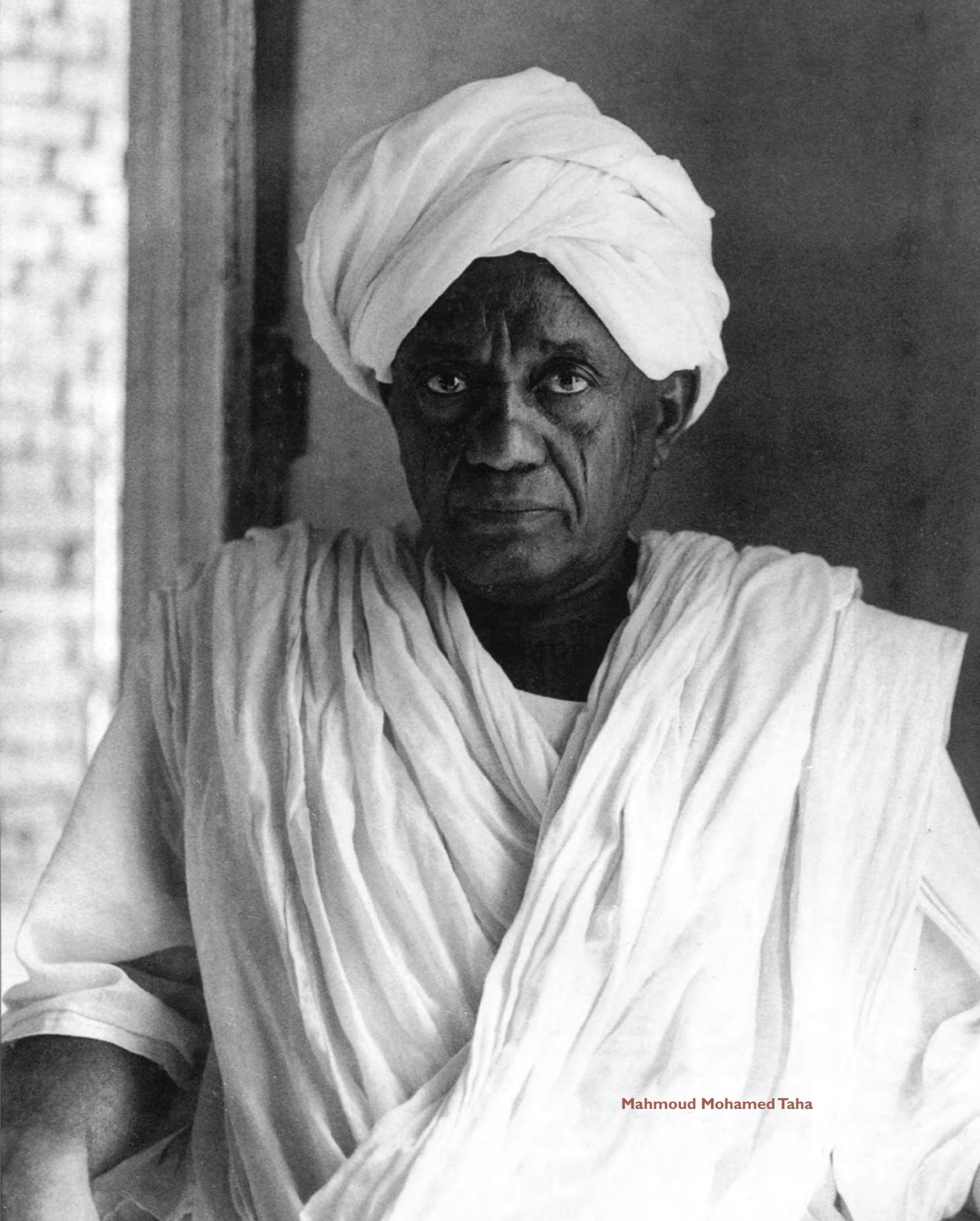
La rébellion au Sud s'accroît à mesure que Nimeiry fait parler les armes. L'Éthiopie, l'Ouganda et Israël soutiennent les rebelles et leur offrent des sanctuaires, alors que les politiciens de Khartoum défendent un Soudan uni, au sein du Moyen-Orient musulman. Abel Alier, un Dinka, est nommé ministre des Affaires du Sud, pendant que Joseph Lagu unit les militaires et les politiciens du Sud dans le *South Sudan Liberation Movement* qui souhaite ouvrir des pourparlers avec le gouvernement. Les accords d'Addis-Abeba, en 1972, mettent fin à la première guerre civile. Les Sudistes gagnent l'autonomie régionale ; et si l'arabe reste langue nationale, l'anglais pourra être la première langue au Sud. Néanmoins, Nimeiry sort affaibli du processus de paix : il n'a pas obtenu un large soutien du Nord, qui considère qu'il a cédé aux exigences du Sud.

Durant les années qui suivent il déploie plus d'efforts pour se maintenir au pouvoir que pour bâtir un consensus national. Sa politique économique exacerbe les difficultés. Inflation, mauvaise gestion et corruption entraînent l'arrêt des appuis de la Banque mondiale en 1981. Le FMI suspend ses concours à défaut de mesures d'austérité. Et l'afflux de centaines de milliers de réfugiés fuyant la famine et la guerre qui sévissent en Éthiopie et dans la future Érythrée aggrave les difficultés du Soudan.

De surcroît, Nimeiry divise le Sud en trois régions ; il prévient ainsi l'unification d'un bloc sudiste et monte les leaders les uns contre les autres. Ceci pousse les Sudistes, désillusionnés par l'absence de résultats concrets après les accords de paix de 1972, à reprendre la lutte armée. Et ce d'autant plus que Nimeiry, en 1983, nomme Hassan al-Tourabi procureur général et impose la *shari'a* au Soudan tout entier. La plus sérieuse défection est alors celle du colonel John Garang de Mabior — dont le bataillon se soulève durant l'été 1983 — qui crée la *Sudan People's Liberation Army* (SPLA).

Mahmoud Mohamed Taha

Le penseur rénovateur musulman Mahmoud Mohamed Taha, partisan d'un islam réformateur, s'élève en 1983 contre l'introduction de la *shari'a* comme loi fondamentale. Personnalité charismatique et très respectée du peuple soudanais, il avait publié en 1951 le livre qui exprimait son message : *Al-rissala al-thaniya mina al-islam* (en français : Un islam à vocation libératrice).



Mahmoud Mohamed Taha

◀ Arrêté le 5 janvier 1985, il passe en jugement deux jours plus tard. Devant le tribunal il déclare: « J'ai affirmé à plusieurs reprises mon opinion, selon laquelle les lois de septembre 1983 bafouent la shari'a islamique et l'islam lui-même. De plus, ces lois ont défiguré la shari'a islamique et l'islam jusqu'à les rendre repoussants. Plus encore, ces lois ont été édictées et utilisées pour terroriser le peuple et le soumettre à force d'humiliation. Ces lois ont également mis en péril l'unité nationale du pays. Voilà quelles sont mes objections sur le plan théorique. Sur le plan pratique, les juges qui ont imposé ces lois n'ont pas les qualifications techniques requises. Ils ont aussi failli moralement, ne refusant pas de se placer sous le contrôle des autorités de l'exécutif, qui les ont utilisés pour bafouer les droits des citoyens, humilier le peuple, défigurer l'islam, insulter l'intellect et les intellectuels et pour humilier des opposants politiques. Pour toutes ces raisons, je n'ai pas l'intention de coopérer avec un tribunal qui a trahi l'indépendance de la justice et qui ne s'est pas opposé à ce qu'on le manipule afin d'humilier le peuple, d'insulter la libre pensée et de persécuter des opposants politiques. »

Le verdict, sans appel, tombe après à peine deux heures de procès: « peine capitale par pendaison ». Pourquoi? Selon ce tribunal expéditif, Mahmoud Mohamed Taha est condamné pour hérésie et pour opposition à l'application de la loi islamique. Un tribunal spécial confirme la sentence le 15 janvier et deux jours plus tard, le président Nimeiry fixe l'exécution au 18 janvier. Un hélicoptère emportera le corps dans le désert pour qu'il soit inhumé en un endroit secret.

Finalement, le régime implose sous l'effet combiné de la famine, de la crise économique, de la guerre dans le Sud et du désenchantement populaire, qui se traduit par une grève massive contre le pouvoir, alors que Nimeiry est à l'étranger et se réfugiera bientôt en Égypte.

Deuxième retour à la démocratie (1985-1989)

À l'occasion d'un voyage du Président aux États-Unis, le général Suwar al-Dahab, commandant en chef de l'armée, annonce que celle-ci a entendu la volonté du peuple. Il dissout le Parlement, révoque la constitution de 1973, crée un conseil militaire de transition et promet la fin de la guerre civile au Sud, commençant par instituer un cessez-le-feu et décréter l'amnistie. Des membres de la « société civile » rencontrent le SPLA en dehors du Soudan. Mais le général Dahab ne réussit pas à obtenir le soutien du Nord pour abroger la shari'a. Au bout d'une année, il remet le pouvoir aux civils.

Sadiq al-Mahdi, dont le parti a remporté les élections, forme un gouvernement de coalition avec le DUP de Mirghani, mais la coexistence est difficile et il se rapproche bientôt du *New Islamic Front* (Nif)

de Tourabi. En 1988, Mirghani rencontre John Garang et un accord de cessez-le-feu lié à la suspension de la *shari'a* est trouvé ; après une résistance initiale, Sadiq al-Mahdi accepte en mars 1989, et une nouvelle coalition est formée pour mettre en œuvre l'accord DUP-SPLA.

Sadiq al-Mahdi s'accorde avec la communauté internationale pour autoriser l'opération *Lifeline Sudan* qui permettra d'acheminer vivres et aide médicale dans les zones contrôlées par le SPLA et celles contrôlées par le gouvernement. Alors que l'armée le presse de négocier et qu'il pense à organiser une conférence avec les Sudistes, des forces s'opposent à toute réduction du rôle de l'islam au Soudan.

Les années el-Bechir (1989-2019)

Le 30 juin 1989, le colonel Omar Hassan el-Bechir, qu'appuie le mouvement islamiste, renverse le gouvernement par un coup d'État sans effusion de sang. Il établit un Conseil de commandement révolutionnaire pour le salut national de quinze membres (auto-dissout en 1993) qui font allégeance à Hassan al-Tourabi. Leader des islamistes, celui-ci considère que le Soudan a un rôle à jouer dans la diffusion de l'islam dans le monde et peut soutenir les insurrections islamistes régionales ; il invite ainsi Oussama Ben Laden à vivre au Soudan.

Tourabi, pour qui la victoire militaire au Sud est possible, appelle ses combattants au jihad — autrement dit à mourir en martyrs. Le nombre de victimes s'accroît des deux côtés, ce qui renforce l'opposition à cette lutte parmi les habitants du Nord.

Après une tentative d'assassinat contre le président égyptien, Hosni Moubarak — perpétrée en 1995 à Addis-Abeba par un groupe extrémiste égyptien opérant à partir du Soudan —, les pays voisins deviennent suspicieux et les Nations unies menacent le Soudan de sanctions. Oussama Ben Laden est expulsé en 1996 sous la pression des États-Unis qui, en 1993, avaient inscrit le Soudan sur la liste des pays supportant le terrorisme et qui décident de sanctions en 1997. En 1998, un missile de croisière américain annihile, à Khartoum Nord, une fabrique de produits pharmaceutiques considérée comme un possible centre de fabrication d'armes de guerre chimique.

En 1999, un changement s'opère dans l'équipe au pouvoir, dont Hassan al-Tourabi est écarté.

Au Sud, l'opposition armée est décimée par une lutte fratricide entre Riek Machar et le SPLA de John Garang, ce qui provoque un exode massif de réfugiés vers Khartoum : des camps sont créés dans les alentours de la capitale soudanaise.

Plusieurs conférences internationales visent à obtenir une fin négociée du conflit. En 1997, une déclaration de principes est acceptée par Khartoum après trois ans de négociations sous l'égide de l'Igad¹. Cette déclaration donne priorité à l'unité du Soudan, alors que le Sud Soudan demandait le droit à l'autodétermination. La guerre entre l'Érythrée et l'Éthiopie contribue à l'enlisement du processus.

En 2002, le Soudan accède aux attentes des Américains en matière de terrorisme, et un accord de cessez-le-feu intervient. En juillet de la même année, le protocole de Machakos pose les principes d'un accord de paix. Les négociations sous médiation kényane démarrent aussitôt et aboutissent à la signature du *Comprehensive Peace Agreement* (CPA) le 9 janvier 2005. Il prévoit une période de transition de six ans, au terme de laquelle doit se tenir un référendum sur l'autodétermination du Sud ; et il met en place pour cette période un gouvernement d'union nationale, dont John Garang devient le premier vice-président.

Le nouveau gouvernement doit faire face à la rébellion du Darfour, qui s'est déclenchée en 2003. La répression se traduira par des dizaines de milliers de morts et le déplacement de près de deux millions de personnes. L'utilisation par le gouvernement de milices armées (*Janjawid*) qui se rendent coupables d'atteintes aux droits de l'homme est condamnée par la communauté internationale. Le gouvernement est aussi confronté au « mahdisme pour la justice et l'égalité » dont se revendiquent certains partis. De plus, à partir de 2005 — et malgré une tentative du Tchad de s'impliquer comme *facilitateur* de la paix entre les factions au Darfour —, ce pays et le Soudan seront en état de belligérance jusqu'en janvier 2010. En 2006, un accord de paix met fin à une autre rébellion, dans les provinces de l'est.

Les négociations prévues par la CPA vont prendre un retard important. Les élections sont organisées *in extremis*. Bien que ne répondant pas à tous les critères de régularité, ces élections sont reconnues par la communauté internationale, et vont confirmer, tant au Soudan qu'au Sud Soudan, la prééminence de chacun des deux partis au pouvoir, le NCP et le SPLM, laissant ici et là une opposition frustrée. Le désistement du candidat du SPLM au Nord, sous la pression de son propre parti, est un signe de la collaboration entre ces deux forces dominantes. Le référendum, qui constitue le dernier point majeur du CPA, est organisé dans le respect des délais prévus, le 4 janvier 2011, et le Nord en accepte le résultat : un *raz-de-marée* en faveur de la sécession — alors que le régime de Khartoum a très longtemps cru que l'unité serait confirmée, ce qui correspondait aux souhaits

¹ Igad : *Inter Governmental Authority for Development*.

de la population du Nord pour qui la séparation a été vécue comme un traumatisme. Le 9 juillet 2011, l'indépendance du Soudan du Sud est proclamée — dans l'euphorie au Sud —, après plus de trente ans de guerre civile.

Des nuages vont s'amonceler dès après la tenue du référendum. Les questions non résolues vont ternir la situation : la *délimitation des frontières* en est restée à de timides débuts ; le *partage des richesses*, à commencer par celui du pétrole, n'a pas été sereinement effectué ; la question de la *citoyenneté*, surtout celle des centaines de milliers de Soudanais du Sud qui vivent à Khartoum et dans le Nord depuis des décennies, n'a pas trouvé de solution ; le sort des *troupes du SPLM* cantonnées dans les monts Noubas n'est pas réglé, et les *consultations populaires* dans les deux provinces du Sud Kordofan et du Nil Bleu ont été retardées maintes fois... C'est d'abord le sort de la ville d'*Abyei* qui va provoquer de graves incidents.

La transition démocratique

Mais ce sont les difficultés économiques qui, après trente ans de pouvoir, vont entraîner la chute du régime : privé du pétrole du Sud et dépendant de l'aide des pays du Golfe et de l'Arabie saoudite, celui-ci consacre une part démesurée de son budget aux « services de sécurité ». Les pénuries s'accumulent : essence, fuel, gaz, blé, farine, pain, sucre et de nombreux produits de première nécessité disparaissent peu à peu des étals. Déclenchées par un triplement des prix du pain, les manifestations commencent, le 19 décembre 2018, dans la ville d'Atbara et s'étendent à d'autres villes avant de gagner Khartoum. L'Association des professionnels du Soudan (SPA) sort de la clandestinité et organise le mouvement. Le 4 avril 2019, une marée humaine s'installe devant le quartier général de l'armée à Khartoum. Une semaine plus tard, le 11, Omar el-Bechir est renversé par un groupe de généraux qui forment un Conseil militaire de transition (CMT) dirigé par le général Abdel Fattah al-Bourhane. Le 3 juin, le sit-in des manifestants réclamant « tout le pouvoir aux civils » est dispersé dans le sang : au moins 127 morts.

À la suite de la médiation de l'Éthiopie et de l'Union africaine, les généraux font des concessions et une « déclaration constitutionnelle », encadrant la transition, est signée le 17 août par Mohamed Daglo, pour le CMT, et Ahmed al-Rabie, pour l'Alliance pour la liberté et le changement (ALC, dont fait partie la SPA) : un Conseil souverain de onze membres — six civils et cinq militaires — dirigera le pays pendant une période de transition de trois ans et une Assemblée législative de trois cents membres sera mise en place. Ce même jour s'est ouvert à Khartoum le procès « pour corruption » de l'ex-président. Le 21 août, Abdallah Hamdok, ex-économiste à l'ONU, a été investi Premier ministre du Soudan et le CMT a été dissous ■

A large, semi-transparent, stylized number '7' is positioned in the background, centered vertically and horizontally. It has a thick, rounded top bar and a diagonal stem that tapers slightly towards the bottom.

**le Soudan du Sud,
cinq ans après
l'indépendance**

C'est à la quasi-unanimité (98,83 % des voix) que les Soudanais du Sud se sont prononcés en faveur de l'indépendance lors du référendum organisé dans la semaine du 9 au 15 janvier 2011. Mais avant même l'indépendance, célébrée dans l'euphorie le 9 juillet 2011, le Soudan du Sud, 193^e État des Nations unies, a vécu une jeunesse difficile, marquée par la résurgence du conflit avec le régime de Khartoum — qui trouvera une solution négociée —, puis par de violentes luttes internes qui se poursuivaient encore à l'été 2016.

Le conflit entre le Soudan et le Soudan du Sud **mai 2011-avril 2013**

Durant les cinq années de la trêve obtenue par l'accord de paix global (*Comprehensive Peace Agreement* — CPA) signé cinq ans plus tôt, aucun accord n'est intervenu dans les négociations sur le tracé exact de la frontière, (en particulier à propos de la région d'Abyei), ni sur la répartition des revenus tirés des ressources pétrolières (le Soudan du Sud possède maintenant les trois quarts des ressources pétrolières de l'ex-Soudan unitaire).

Le 21 mai 2011, l'armée nordiste s'attaque à la région d'Abyei. Elle recourt à des chars d'assaut, ce qui force les rebelles de l'Armée populaire de libération du Soudan (APLS) à battre en retraite. Elle fait aussi intervenir l'aviation, qui bombarde plusieurs villages de la région. Le Nord présente son offensive comme une réaction à l'attaque menée le 19 mai par l'APLS, qui la nie, contre un convoi de troupes nordistes et de soldats du maintien de la paix de l'ONU.

Le 22, Khartoum annonce la prise de la région d'Abyei et, par la voix du ministre d'État Amin Hassan Omar, affiche sa volonté de la nettoyer des «groupes armés du Sud». Le Conseil de sécurité des Nations unies appelle Khartoum, qui s'y refuse, à retirer ses troupes de cette région contestée. Des milliers de civils fuient les combats et, selon l'ONU, des cas de pillages et d'incendies se produisent dans la région. La secrétaire d'État américaine Hillary Clinton demande au Nord de retirer ses troupes de la région d'Abyei et dit soutenir la proposition de l'Éthiopie.

Le 23, le Soudan du Sud réagit en accusant le Nord de provoquer une nouvelle guerre civile. Le lendemain, le président soudanais Omar el-Bechir affirme dans un discours à Khartoum qu'«Abyei appartient au Nord-Soudan».

Le 25, le secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon, propose la mise en place d'une nouvelle force de maintien de la paix au Soudan, forte de 7 000 hommes, alors que dans la même journée quatre hélicoptères de l'ONU ont été la cible de tirs dans la région d'Abyei, probablement

de la part des forces nordistes. Le lendemain, Salva Kiir, le leader du Soudan du Sud affirme qu'il n'y aura pas de nouvelle guerre pour le contrôle de cette région contestée.

Le 28 mai, l'armée nord-soudanaise déclare mettre fin à ses opérations militaires dans la région. Le 31, l'Union africaine annonce que les deux camps acceptent d'établir une zone démilitarisée et l'Éthiopie se dit prête, si nécessaire et si les deux camps le souhaitent, à envoyer des troupes de maintien de la paix.

Le 5 juin 2011, les combats reprennent, cette fois dans le Nord, au Kordofan du Sud¹, faisant plusieurs tués et provoquant la fuite de la population civile. Le 8, le Soudan du Sud appelle à un cessez-le-feu, tout en accusant le Nord d'avoir bombardé un village dans l'État d'Unité le 10 juin. L'APLS se dit prête à faire face à une offensive terrestre du Nord.

Le 11, Khartoum accepte des pourparlers de paix avec le Sud concernant la région d'Abyei, alors qu'aucun cessez-le-feu n'est toujours prévu et que les combats continuent de faire rage, notamment dans le Sud Kordofan.

Le 12, Khartoum, par la voix du président Omar el-Bechir, accepte de retirer ses troupes de la région contestée avant le 9 juillet, date prévue de l'indépendance du Soudan du Sud. Le lendemain, l'APLS accuse le Soudan d'avoir mené un nouveau bombardement sur son territoire par l'emploi de MiG-23 et d'Antonov. Les deux camps acceptent par ailleurs dans la même journée qu'une zone démilitarisée soit créée dans la région d'Abyei et qu'y soient envoyés, sous l'égide de l'Union africaine, des soldats éthiopiens de maintien de la paix.

¹ Outre Abyei, le contrôle du pétrole et la délimitation de la frontière, un autre important sujet de friction entre les deux Soudans est le statut de deux autres régions frontalières que sont les États du Sud-Kordofan et du Nil Bleu. Bien que ces deux États appartiennent officiellement au Soudan, des mouvements d'opposition et des mouvements rebelles armés s'y opposent à la souveraineté de celui-ci; leurs leaders sont les anciens représentants du SPLA au Nord: ces mouvements entretiennent donc des liens forts avec le SPLA du Soudan du Sud.

Le conflit tient notamment à la concentration du pouvoir et des ressources par le centre du Soudan, au détriment de sa périphérie à laquelle ces deux régions appartiennent. Ces problèmes latents avaient été ignorés dans le cadre de l'accord de paix global de 2005 (qui avait pris en compte, à l'inverse, les aspirations à l'indépendance de l'actuel Soudan du Sud).

Le 14 juin 2011, des miliciens sudistes locaux passent à l'action; selon un porte-parole de l'APLS, ils tuent sept policiers soudanais et vingt-deux civils près de la région d'Abyei. Le président des États-Unis, Barack Obama, appelle les deux camps à un cessez-le-feu, soulignant « qu'il n'y a pas de solution militaire » et accusant le Nord d'avoir provoqué le conflit.

Le 19, alors que les combats s'intensifient au Sud Kordofan, Khartoum y envoie des renforts blindés. L'armée soudanaise attaque également au Darfour les rebelles de l'Armée de libération du Soudan (ALS).

Le 20, les deux camps acceptent la démilitarisation de la zone contestée d'Abyei et l'envoi de soldats éthiopiens de maintien de la paix sous l'égide de l'ONU, mettant ainsi fin au conflit.

Le 9 juillet le Soudan du Sud devient officiellement indépendant. Le 14, l'Assemblée générale des Nations unies vote par acclamation l'admission de la République du Soudan du Sud, qui devient le 193^e membre de l'ONU.

Les combats continuent en septembre, malgré la signature d'un cessez-le-feu.

Les 8 et 9 octobre a lieu la première visite à Khartoum de Salva Kiir en tant que président du Soudan du Sud. Les deux pays fixent un calendrier pour régler leurs différends persistants.

Le 10 novembre, des Antonov de l'armée de l'air soudanaise bombardent un camp dans l'État d'Unité, faisant 12 morts et blessés.

Le 12 décembre, les deux Soudans s'affrontent à Jau, un village du Soudan du Sud situé près de la frontière commune des deux États et dont l'appartenance est disputée.

Le 26 février 2012, les rebelles du Front révolutionnaire soudanais (FRS) affirment avoir tué jusqu'à 130 soldats dans une attaque contre une garnison de l'armée soudanaise à la frontière avec le Soudan du Sud.

Le 1^{er} mars, le Soudan du Sud accuse le Nord d'avoir bombardé deux puits de pétrole, ce que Khartoum conteste officiellement.

Le 26, les Nord-Soudanais bombardent l'État d'Unité au Soudan du Sud et déploient des troupes à la frontière. Les Sud-Soudanais contre-attaquent et s'emparent des champs pétrolifères de Heglig, qui fournissent la moitié de la production pétrolière du Nord.

Le 30, de nouveaux combats sont signalés près de la frontière entre l'armée soudanaise et les rebelles pro sud-soudanais.

Le 15 avril, des avions nord-soudanais bombardent le village frontalier de Heglig, conquis par les Sud-Soudanais une semaine auparavant.

Le 22, le Soudan du Sud déclare s'être complètement retiré de la zone de Heglig, dont les installations ont été sérieusement endommagées par les combats. L'armée soudanaise affirme que l'APLS a perdu 1 200 hommes.

Dans la nuit du 23 au 24 avril 2012, le Nord procède, jusqu'à 25 km au sud de la frontière, à de nouveaux bombardements aériens qui font 16 morts et 34 blessés.

Le 27 septembre sont signés par les belligérants des accords de sécurité et de coopération qui portent notamment sur la mise en place d'une zone tampon démilitarisée.

Après plusieurs mois de tensions, les deux gouvernements réussissent à trouver un *modus vivendi* sur le montant de la redevance que le Soudan du Sud, pays enclavé, doit payer à Khartoum pour pouvoir utiliser ses oléoducs. C'est en avril 2013, après plus d'un an d'interruption, que le pétrole sud-soudanais transite à nouveau par le Soudan. Les deux États mettent également en œuvre les accords de sécurité et de coopération ; la zone tampon prévue voit ainsi le jour.

Luttes de pouvoir et guerre civile depuis juillet 2013

La guerre civile

— **Juillet 2013** : le Mouvement populaire de libération du Soudan (MPLS), qui gouverne le Soudan du Sud depuis son indépendance, est secoué par une lutte acharnée pour le pouvoir. Elle oppose le président, Salva Kiir, et son vice-président, Riek Machar, issus des deux principaux groupes ethniques du pays, les Dinka pour Salva Kiir et les Nuer pour Riek Machar. Salva Kiir limoge l'ensemble de son gouvernement, ainsi que son vice-président.

— **Décembre 2013** : la lutte politique se transforme en guerre civile lorsque le président annonce avoir déjoué un coup d'État fomenté contre lui par son ancien vice-président. Ce dernier nie pour sa part toute tentative de putsch, avant d'appeler l'armée à renverser Salva Kiir, que Riek Machar accuse de son côté de vouloir « allumer une guerre ethnique ». Dès le 15 décembre, d'intenses combats opposent des factions rivales au sein de l'armée. Ils s'étendent à plusieurs régions du pays et s'accompagnent d'atrocités ethniques (tueries, pillages et viols). Riek Machar réussit à quitter Juba pour regagner son fief dans le nord, d'où il mène ses représailles contre l'armée gouvernementale et ses alliés.

— 2014-2015 : la guerre civile sud-soudanaise, qui durera vingt mois, touche plus particulièrement les villes du nord et du nord-est, épargnant le sud et l'ouest du pays. Les villes de Bentiu (nord), Bor (est) et Malakal (nord-est) sont les principaux foyers du conflit.

S'agit-il véritablement d'une guerre ethnique ? Pour nombre de chercheurs, il s'agit d'abord d'une lutte pour le pouvoir, non d'une guerre entre les Dinkas et les Nuer. En effet, de nombreuses ethnies (Bari,



Salva Kiir, MPLS, président du Soudan du Sud.



Riek Machar, MPLS, vice-président du Soudan du Sud.

Zandé...) entrent en jeu au-delà de ces deux grands groupes, et les allégeances sont changeantes entre les combattants qui se livrent bataille parfois entre eux, à l'intérieur même de leurs clans respectifs.

Toujours est-il que la guerre civile sud-soudanaise fait plus de 50 000 morts et plus de 2,5 millions de déplacés. En 2015, selon les rapports des agences des Nations unies et des ONG, quelque cinq millions de personnes — soit plus d'un tiers de la population — ont eu besoin d'aide humanitaire pour survivre.

— **Janvier 2014**: des combats opposent l'armée sud-soudanaise aux rebelles menés par l'ex-vice-président Riek Machar dans la ville pétrolière de Malakal; le 23 janvier 2014, un accord de cessez-le-feu est signé.

— **12 mars**: l'Union africaine crée une commission d'enquête chargée de déterminer les responsables des atrocités commises depuis l'ouverture, à la mi-décembre, du conflit entre les forces gouvernementales et les troupes loyales à l'ancien vice-président Riek Machar.

— **17 avril**: environ 350 jeunes hommes, armés et en civil, attaquent l'enceinte de l'ONU à Bor, où près de 5 000 civils, essentiellement Nuer, ont trouvé refuge; bilan: 58 morts.

— **21 avril**: l'ONU accuse les troupes de Riek Machar d'avoir massacré des centaines de civils sur des bases ethniques lorsqu'elles ont repris la ville de Bentiu.

— **10 juin**: le président Salva Kiir et le chef de la rébellion, Riek Machar, s'accordent sur la formation d'un gouvernement de transition sous soixante jours.

— **25 juillet**: dans une déclaration unanime, les quinze pays membres du Conseil de sécurité de l'ONU «se déclarent très inquiets de la situation d'insécurité alimentaire catastrophique au Soudan du Sud, qui est désormais la pire au monde».

- 15 août : malgré les menaces de sanctions de l'ONU, d'intenses combats reprennent dans le pays, opposant des partisans de l'ancien vice-président Riek Machar à ceux du président Salva Kiir.
- 22 septembre : des négociations débutent en Éthiopie sous l'égide de l'Autorité intergouvernementale pour le développement (Igad), organisation régionale est-africaine ; elles visent à trouver une issue durable au conflit mais seront suspendues le 5 octobre en attente d'un accord.
- 1^{er} février 2015 : le président Salva Kiir et son ancien vice-président Riek Machar scellent un accord de cessez-le-feu, le... septième en un an.
- 20 mars : un rapport de l'Unicef estime qu'environ 12 000 enfants, essentiellement des garçons, ont été enrôlés comme soldats, aussi bien par le gouvernement que par les groupes rebelles, dans cette guerre civile.
- 8 mai 2015 : les combats qui font rage dans le nord provoquent un exode massif de la population : selon l'ONU, près de cent mille déplacés en une semaine. Ces affrontements sont parmi les plus meurtriers depuis qu'a débuté le conflit, en décembre 2013 : plusieurs dizaines de milliers de morts recensés.
- 2 juin 2015 : le gouvernement expulse Toby Lanzer, coordinateur de l'aide humanitaire de l'ONU, après qu'il eut prédit « l'effondrement total » du pays.
- 19 juin 2015 : selon un communiqué de l'Unicef, les forces armées ont perpétré des crimes atroces contre des enfants : émasculations, viols, gorges tranchées après qu'on les eut ligotés ensemble... Au moins 129 enfants ont été tués le mois précédent dans l'État d'Unité, dans le nord du pays, théâtre des combats parmi les plus violents du conflit.

L'accord de paix

- **Juillet-août 2015** : au cours des vingt mois de guerre, sept accords de cessez-le-feu ont été signés entre le gouvernement et l'armée rebelle, mais ils ont à chaque fois été vite rompus. En juillet 2015, sous la pression des États-Unis qui ont parrainé l'indépendance du Soudan du Sud, les dirigeants de l'Afrique de l'Est (Igad) se réunissent à Addis-Abeba et obligent les deux frères ennemis de Juba à négocier. Kiir et Machar signent le 26 août un accord de paix prévoyant le retour du leader rebelle dans la capitale et le retrait des forces étrangères, notamment de l'armée ougandaise qui combat depuis deux ans aux côtés des troupes gouvernementales sud-soudanaises.
- 13 octobre : l'Ouganda commence à retirer son contingent en application de l'accord de paix du 26 août.
- 24 décembre : dans une allocution télévisée, le président présente les vingt-huit gouverneurs des nouveaux États ; ces nominations — effectuées en réaction à l'arrivée quelques jours auparavant à Juba d'une délégation

de rebelles devant participer à la mise en œuvre des accords de paix et, notamment, à la formation d'un gouvernement d'union nationale — sonnent comme une ultime provocation.

— **7 janvier 2016** : le président Salva Kiir entérine la nomination de cinquante députés rebelles et forme un nouveau gouvernement de transition, avec des représentants des différentes factions de l'opposition.

— **Avril** : malgré l'accord signé par les deux parties, des combats sporadiques se produisent sur le terrain, jusqu'au retour de Riek Machar à Juba en avril 2016. L'accord d'Addis-Abeba prévoyait que l'essentiel des combattants des deux camps stationnerait désormais au-delà d'un rayon de 25 kilomètres autour de la capitale, Juba, à l'exception de 1 400 soldats de la rébellion et de 3 500 hommes de l'armée gouvernementale autorisés à y rester. À son retour à Juba, Riek Machar est intégré dans un gouvernement d'union nationale en tant que vice-président, poste qu'il avait occupé entre juillet 2011 et juillet 2013. Selon les dispositions de l'accord, ce gouvernement de transition, présidé par Salva Kiir, entre en fonction le 7 janvier 2016 ; il restera en place pendant trente mois.

La recrudescence des violences

— **8-11 juillet 2016** : les autorités sud-soudanaises avaient prévu dès juin qu'en raison des tensions ethniques continuant de régner dans le pays, le cinquième anniversaire de son indépendance ne donnerait lieu à aucune célébration.

Une rumeur véhiculée par les médias sociaux, suivant laquelle Riek Machar aurait été pris en otage par les hommes du chef de l'État Salva Kiir, alors qu'il s'était rendu au palais présidentiel pour rencontrer celui-ci serait à l'origine des événements du 8 juillet. La capitale redevient ce jour-là le théâtre d'affrontements entre les forces du président et celles des rebelles aux ordres de son rival Riek Machar. Cette flambée de violence cause en quelques jours la mort 300 personnes et le déplacement de 42 000 autres. Sous la pression de l'ONU, qui redoute une possible reprise des combats et leur extension à d'autres secteurs du pays, les belligérants signent un couvre-feu qu'ils imposent à leurs troupes.

— **13 juillet** : quoique le cessez-le-feu décrété soit respecté, les pays étrangers continuent d'évacuer leurs ressortissants et les vols commerciaux restent suspendus.

— **17-18 juillet** : suite à la récente flambée de violence à Juba, qui met gravement en péril l'accord de paix signé en août 2015 par les acteurs de la guerre civile, la crise sud-soudanaise est au cœur des discussions du 27^e sommet des chefs d'État de l'Union africaine (UA), les 17 et 18 juillet 2016 à Kigali. La présidente sortante de la commission de l'UA,

la Sud-Africaine Nkosazana Dlamini-Zuma, affirme que « le continent ne peut pas rester les bras croisés face aux souffrances infligées aux enfants, femmes, hommes et jeunes gens du Soudan du Sud ». Les chefs d'État africains réunis à Kigali doivent également décider de la fourniture de Casques bleus supplémentaires pour renforcer la mission de l'ONU au Soudan du Sud (opération Minuss). Il est enfin question de déployer une force régionale de protection des civils.

Les violents combats de Juba ont provoqué la fuite de Riek Machar et des forces du Spla-Io. La capitale se trouve désormais sous le contrôle des seules forces gouvernementales. Le 21 juillet, le président Salva Kiir somme Riek Machar de regagner la capitale sud-soudanaise sous 48 heures, faute de quoi il perdra son poste de vice-président. Mais ce dernier juge que sa sécurité ne peut plus être assurée à Juba et refuse. Le 25 juillet, Salva Kiir annonce alors la nomination d'un nouveau vice-président, le général Taban Deng Gai, de l'ethnie Nuer; cet ancien membre de la rébellion est pour sa part resté dans la capitale après les combats et se trouve être un rival de Riek Machar. Ce choix est condamné par le Mouvement populaire de libération du Soudan dans l'opposition (Splm-Io) qui rompt avec le nouveau vice-président.

Resté caché pendant plus d'un mois dans les environs de la capitale, Riek Machar quitte le Soudan du Sud à la mi-août et gagne la République Démocratique du Congo puis l'Éthiopie.

— En août 2016, un vote du Conseil de sécurité de l'ONU, qui passe outre le désaccord du gouvernement du Soudan du Sud, permet l'envoi d'un contingent de 4 000 Casques bleus supplémentaires, principalement constitué de soldats éthiopiens, kényans et rwandais. Cette force, qui vient renforcer les 13 500 Casques bleus déjà présents, devra se déployer à Juba pour sécuriser, notamment, l'aéroport et les bases de l'ONU.

— 17 août 2016: le Secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon, décide de lancer une enquête spéciale indépendante pour déterminer les circonstances de l'attaque du 11 juillet contre l'hôtel Terrain à Juba, au cours de laquelle une personne a été tuée et plusieurs civils ont été violés et sauvagement battus par des hommes en uniforme.

— Le Conseil de sécurité des Nations unies, gravement préoccupé par les conflits en cours et par leurs conséquences humanitaires désastreuses sur la population du Soudan du Sud envoie, du 2 au 5 septembre, une mission à Juba. Il réagit également à la publication de rapports décrivant les violences sexuelles à grande échelle faites aux femmes et les massacres à caractère ethnique. Il appelle les parties à un cessez-le-feu immédiat. Le gouvernement sud-soudanais accepte finalement la force régionale de 4 000 hommes destinée à sécuriser Juba.

L'avenir dira si les deux leaders réussiront à apaiser les luttes de factions pour le pouvoir, qu'exacerbe la convoitise des richesses pétrolières du pays. (À cet égard, le groupe d'investigation *The Sentry* a dénoncé, le 13 septembre 2016, l'enrichissement personnel hors norme des chefs des belligérants.) Il témoignera de la capacité du gouvernement à respecter ses engagements et à reconstruire l'unité perdue depuis le référendum, unité sans laquelle ne saurait être construite la nation du Soudan du Sud.

L'évolution de la situation dépendra également de la position des acteurs internationaux, à commencer par les pays voisins dont les intérêts politiques et économiques divergent. L'Ouganda a ouvertement protégé en 2013 le régime en place en lui fournissant un appui militaire pour la sécurisation des zones pétrolières du Soudan du Sud. Riek Machar, lui, est soutenu par l'Éthiopie et le Soudan, lequel a intérêt à ce que son voisin du sud soit affaibli pour que s'émeussent les soutiens qu'il apporte aux différentes rébellions (Darfour, Kordofan du Sud et Nil Bleu) et que l'armée soudanaise puisse principalement se consacrer à la lutte contre ces rébellions.

Les intérêts divergents de ces pays regroupés au sein de l'Igad prédisposent mal cette organisation régionale à apaiser le conflit. De plus, la présence du pétrole au Soudan du Sud y crée des tensions entre grandes puissances, soucieuses d'y maintenir ou d'y développer leur zone d'influence.

Une situation économique et humanitaire catastrophique

Le conflit politico-ethnique ouvert depuis décembre 2013 a plongé le Soudan du Sud, qui se trouvait déjà en situation de fragilité, dans un profond marasme économique et y a provoqué une aggravation de la situation humanitaire. Malgré la conclusion d'un accord de paix en août 2015, le cessez-le-feu a été violé à de multiples reprises, ce qui a plongé le pays dans une insécurité croissante, notamment dans les États d'Unité, du Nil Supérieur, de Jonglei et de l'Équatoria occidentale.

Une crise économique profonde

La survie de la majorité de la population sud-soudanaise dépend d'une agriculture de subsistance associant cultures et élevage. Il s'ensuit que les personnes déplacées perdent tout moyen de nourrir leur famille. Or, elles sont légion, d'où l'importance de l'aide humanitaire.

Au moment de l'indépendance, en juillet 2011, la situation économique n'était déjà pas brillante. Les royalties issues de la vente du pétrole ont, depuis, créé de la richesse, mais quasi uniquement dans la capitale.

La population rurale n'a pas bénéficié de ces rentrées financières : sa vie quotidienne demeure inchangée, l'argent n'arrive pas dans les districts ruraux malgré les efforts de la communauté internationale. Cette inégalité est l'une des causes de l'exode rural massif en direction de la ville de Juba qui a grossi très rapidement.

Aux dires des dirigeants sud-soudanais, la situation de guerre avec le Soudan — qui a prévalu jusqu'en 2013 et qui a réduit les ressources de la jeune république — n'aurait pas aggravé la situation... puisque les populations rurales qui avaient survécu aux années de conflit n'avaient en rien bénéficié de la manne pétrolière...

L'économie du pays s'est fortement dégradée : la production de pétrole — dont, à son indépendance en 2011, le Soudan du Sud tirait 98 % de ses recettes — a diminué de plus de la moitié, pour s'établir à moins de 150 000 barils par jour (au lieu de 380 000), et l'inflation s'est envolée pour atteindre les 600 % sur un an ; la monnaie nationale s'est, par la suite, considérablement dépréciée : si le taux officiel est de trente livres sud soudanaises pour un dollar, le taux réel (en septembre 2016) était de soixante-dix livres pour un dollar, d'où une hausse spectaculaire du prix des denrées de première nécessité qui, pour l'essentiel, sont importées.

Autres manifestations du marasme économique, en plus de la flambée des prix alimentaires, des prix de l'énergie et du coût de la vie : l'effondrement du commerce et des marchés locaux, ainsi que l'épuisement des réserves alimentaires. Selon les chiffres du Programme alimentaire mondial (Pam), sur les marchés de Juba, en août 2016, les légumes se vendaient entre 45 et 80 % plus cher que d'habitude et le prix du fuel avait, lui, augmenté de 70 à 80 %.

Les activités commerciales pâttissent de l'insécurité et de l'inflation des frais de transport qu'elle induit. Il est difficile de trouver des denrées essentielles. Le système bancaire fonctionne difficilement.

Le budget 2016-2017, adopté le 27 août 2016 (trois fois supérieur au budget précédent, suite à la mise en œuvre des accords de paix), se monte à environ un milliard de dollars... sans que l'on connaisse la provenance des recettes correspondantes.

L'assistance humanitaire absorbe l'essentiel de l'aide extérieure, alors qu'elle était vouée, avant le début de la guerre civile, à de nombreux projets de développement en cours ou programmés.

Une crise humanitaire dramatique

Plus de 2,6 millions de Soudanais du Sud (un sur cinq) ont été contraints de quitter leurs villages pour fuir les violences, dont 1,6 million à l'intérieur du pays et plus de 900 000 dans les pays voisins, surtout en Éthiopie,

au Soudan, au Kenya et en Ouganda, où, selon le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR), dans les semaines qui ont suivi les combats de juillet 2016 à Juba, plus de 75 000 personnes en grande détresse se sont réfugiées.

L'insécurité alimentaire pousse à présent la population dans ses derniers retranchements. Une personne sur trois se trouve dans une situation de grande insécurité alimentaire. On estime à plus de 686 000 le nombre d'enfants de moins de cinq ans (soit un sur quatre) souffrant de malnutrition aiguë sévère. D'après le dernier rapport du Pam, le pays est à son plus haut niveau d'insécurité alimentaire depuis le début du conflit en 2013. Or, cette crise alimentaire, l'une des pires au monde, risque de s'aggraver encore si la situation politique demeure instable.

La situation sanitaire est elle aussi dramatique : 87 % de la population n'ont pas accès à des installations sanitaires améliorées ; seulement 47 % ont accès à de l'eau potable. Plusieurs centaines de cas de choléra ont été enregistrés dans le pays depuis le mois de juillet 2016 : cette maladie est endémique et les recrudescences sont observées en saison des pluies ; les déplacements de population favorisent son extension géographique. La situation des femmes victimes de violences sexuelles et des 15 000 à 16 000 enfants actuellement enrôlés dans les différentes factions armées en présence est alarmante. Un chiffre résume le drame actuel : à la fin 2016 plus de six millions de Soudanais du Sud dépendaient de l'aide humanitaire pour leur survie.

L'aide humanitaire dans un contexte difficile

Les travailleurs humanitaires sont soumis à des violences, à des harcèlements et à des intimidations qui ont déjà provoqué le décès de cinquante-cinq d'entre eux. De plus, les organisations humanitaires doivent souvent faire face à la saisie de leurs actifs, aux obstructions de l'administration, à des taxations abusives et à des détournements illégaux de l'aide d'urgence : selon le rapport de l'*European Commission Humanitarian Office* (ECHO, juillet 2016), toutes les forces armées se sont livrées à des pillages systématiques de l'aide d'urgence à la faveur des récents combats.

Il faudrait que s'installe une véritable transition vers la démocratie, que s'instaure une réelle transparence dans l'utilisation des ressources pétrolières, que les efforts de développement touchent aussi les zones rurales dont les populations n'ont connu que la guerre, les répressions, les famines... L'avenir nous dira si le plus jeune État du monde réussira à relever ces défis et si ses forces vives pourront enclencher un développement soutenable au profit de tous, non de quelques-uns ■

bibliographie

bibliographie générale

- Adrien **Balbi**, *Abrégé de géographie*, J. Renouard libraire, Paris, 1833, 1292 pages
- Joseph **Cuoq**, *Islamisation de la Nubie chrétienne VI^e-XVI^e siècles*, tome 9 de la bibliothèque d'études islamiques, librairie orientaliste Paul-Geuthner, Paris, 1986
- Michael **Freeman**, Timothy **Carney** and Victoria **Butler**, *Sudan, the land and the people*, Marquand books, Seattle, in association with University of Washington press, Seattle and London, 2005
- Gianni **Guadalupi**, *The Discovery of the Nile*, American University in Cairo Press, 1997
- Richard **Hill**, *A Biographical Dictionary of the Anglo-Egyptian Sudan*, 1951
- Patrick **Maselis**, Vincent **Schouberechts**, Léo **Tavano**, *Histoire postale de l'enclave de Lado*, club de Monte-Carlo, musée des Timbres et des Postes de Monaco, 2009
- Kam **Piankhy**, *L'esclavage des Noirs en terre d'islam, autopsie d'un génocide sans précédent*; 78 pages, mai 2005, in <http://bc-club.blogspot/2005/05/dossier-lesclavage-des-noirs-en-terre.html>
- Jean **Sellier**, *Atlas des peuples d'Afrique*, La Découverte, 2003
- Unesco**, *Histoire générale de l'Afrique*, tomes 7 et 8, édition abrégée, Présence africaine-Edicef-Unesco, 1989

Turkiyya

- Dr **Abbate Pacha**, *Le Soudan sous le règne du Khédive Ismaïl, notes d'une décade historique 1868-1878*, Le Caire, 1905
- F. Kohn **Abrest**, *La Tripolitaine et l'Égypte*, suivi de *L'Expédition anglaise en Égypte*, Delagrave, 1884
- Michael **Allin** (trad. Stéphane Carn), *La Girafe de Charles X: Son extraordinaire voyage de Khartoum à Paris*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2000
- Samuel White **Baker**, *Ismaïlia, récit d'une expédition dans l'Afrique centrale*, Hachette, Paris, 1875
- Samuel White **Baker**, *Voyage à l'Albert N'Yanza ou Lac Albert*, Le Tour du Monde, 1867
- Anders **Bjorkelo**, « Prelude to the Mahdiyya, peasants and traders in the Shendi Region, 1821-1885 », *African Studies Series* 62, Cambridge University Press, 1989
- Charles **Buet**, *Les Premiers explorateurs du Soudan équatorial, Alexandre Vaudey et les frères Ambroise et Jules Poncet*, éditions Ané, Paris, 1887
- Frédéric **Cailliaud**, *Voyages à Méroé Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc au-delà du Fazogl dans le midi du Royaume de Sennar, à Syouah et dans cinq autres oasis, fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*, 3 tomes, imprimerie royale, 1826
- Gaetano **Casati**, *Dix années en Équatoria*, Paris, Firmin-Didot, 1895
- Michel **Chauvet**, *Frédéric Cailliaud, les aventures d'un naturaliste en Égypte et au Soudan 1815-1822*, ACL, Crocus, 1989

- J. D. P. **Chataway**, *Notes on the history of the Fung*, Sudan Notes and Records, volume 13, 1930
- S. **Dedoncourt**, *L'Égypte et le Soudan*, J. Lefort, Lille-Paris, 1883
- Charles **Didier**, *500 lieues sur le Nil*, Hachette, Paris, 1858
- Gaston **Dujarric**, *La vie du Sultan Rabah*, Paris, librairie africaine et coloniale, J. André, 1902
- Pierre Henri Stanislas d'**Escayrac de Lauture**, *Mémoire sur le Soudan*, Arthus Bertrand, Paris, 1855-1856, 184 pages
- André **Germain**, *La Bourgeoisie qui brûle*, Sun, Paris, 1948
- Carl Christian **Giegler Pasha**, « Lettre à Samuel Baker », 1875 in R. Douglas Murray and al. Silva White, *Sir Samuel Baker, A Memoir*, 1875
- Carl Christian **Giegler Pasha**, *The Sudan Memoirs of Carl Christian Giegler Pasha 1873-1883*, edited by R. Hill, Oxford University Press, 1984
- James **Hamilton**, *Sinai, the Hedjaz, and Soudan: wanderings around the birth-place of the prophet, and across the Ethiopian desert from Sawakin to Chartum* (2 volumes), Richard Bentley, London, 1857
- Baptiste **Levoir** et Isabelle **Roy**, *Charles Cuny, un explorateur lorrain en Afrique*, Archives et Culture, Paris, 1995
- Andrew **McGregor**, « The Circassian Qubbas of Abbas Avenue, Khartoum: governors and soldiers in 19th Century Sudan », *Nordic Journal of African Studies* 10 (1): 28-40 (2001)
- George **Melly**, *Khartoum and the Blue and White Niles*, 2 volumes, Colburn and Co, London, 1851
- Mohamed Ibn Omar El Tounsy**, *Voyage au Darfour*, traduit de l'arabe par le Dr Perron, publié par M. Jomard, B. Duprat, Paris, 1851
- Cheykh **Muhammad ibn Ali ibn Zayn al-Abidin**, *Le Livre du Soudan*, traduit du turc ottoman par Marcel Grisard et Jean-Louis Bacque-Grammont, introduit par Theodore Monod et Jean-Louis Bacque-Grammont, Paris, société d'Ethnographie, 1981
- Jules **Poncet**, *Notice géographique et ethnologique sur la région du fleuve Blanc et sur ses habitants*, Nouvelles Annales des Voyages, de la Géographie, de l'Histoire et de l'archéologie, année 1863, tome iv
- Denis de **Rivoyre**, *Aux pays du Soudan*, Librairie Plon, Paris, 1885
- Mohammed **Sabry**, *L'Empire égyptien sous Mohamed Ali et la question d'Orient (1811-1849)*, Paris, librairie orientaliste Paul Geuthner, 1930
- Mohammed **Sabry**, *Le Soudan égyptien (1821-1898)*, imprimerie nationale, Le Caire, 1947
- P. **Santi** and R. **Hill**, *The Europeans in the Sudan 1834-1878*, Clarendon Press, Oxford, 1980
- Georges **Schweinfurth**, *Au Cœur de l'Afrique (1818-1871)*, Hachette, Paris, 1877
- M. **Thibaut**, *Voyage de Mr Thibaut au fleuve Blanc*, Nouvelles Annales des Voyages, 1856
- Elias **Toniolo** and R. **Hill**, editors, *The opening of the Nile basin*, C. Hurst & Co publishers, London, 1974
- Pierre **Trémaux**, *Voyage au Soudan oriental 1848-1850*, Le Tour du Monde, 1866

- Pierre **Trémaux**, *Voyage en Éthiopie, au Soudan Oriental et dans la Nigritie*, tome 2 :
Le Soudan, textes de l'Atlas, Hachette, Paris, 1862
- Ferdinand **Werne**, *Expédition to discover the sources of the White Nile, in the years 1840, 1841*, translated from the German by C.W. Reilly, reprint, General Books LLC, Memphis, USA, 2012

Mahdiyya

- Babikir **Badri**, *The memoirs of Babikr Bedri*, translated from the Arabic by Yousef Bedri and G. Scott, Oxford University Press, London, 1969
- Bennet **Burleigh**, *Khartoum Campaign 1898 or the re-conquest of the Sudan*, Chapman & Hall, London, 1899
- Winston S. **Churchill**, M.P, *The river War, an historical account of the reconquest of the Soudan*, new and revised édition, Longmans, Green and Co., London, New York and Bombay, 1902
- Donald **Featherstone**, « Omdurman 1898, Kitchener's victory in the Sudan », *Osprey campagne series 29*, Reed Consumer Book Ltd, London, 1993
- Ch. **Gordon**, *Journal du Général Gordon, siège de Khartoum*, Firmin-Didot, Paris, 1886
- Ch. **Gordon**, *Lettres de Gordon à sa sœur*, J. Hetzel et C^{ie}, Paris, 1879
- Capitaine **Heumann**, *Le Soudan, Gordon et le Mahdi*, Henri-Charles Lavauzelles, 1886
- P.L. **Lotar**, *Redjaf*, Librairie de la grand'place, Bruxelles, 1937
- Charles **Neufeld**, *Soudan (1887-1899) Prisonnier du Khalife, douze ans de captivité à Omdurman*, L'Harmattan, 1998
- Henri **Pensa**, *L'Égypte et le Soudan égyptien*, Hachette, Paris, 1895
- R. **Slatin Pacha**, *Feu et fer au Soudan*, Diemer éditeur, Le Caire, 1898
- Pictorial records of the English in Egypt with Life of General Gordon, and other pioneers of Freedom*, James Sangster & Co, London, 1886
- Revue française de l'étranger*, 1^{er} et 2^e semestres 1892

condominium anglo-égyptien

- Charles **Alluaud**, *Voyage au Soudan égyptien, Le Tour du Monde*, 1907
- Pierre **Arminjon**, « Le Soudan égyptien en 1909 », in *Bulletin de colonisation comparée*, 1910, n° 10, Goemaere éditeurs, Bruxelles
- Karl **Baedeker**, *Égypte et Soudan, Manuel du voyageur*, 3^e édition, Leipzig-Paris, 1908
- Andrew **Balfour**, M.D, *Director, First report, Wellcome research laboratories at the Gordon Memorial College, Khartoum*, Department of Éducation, Sudan Government, Khartoum, 1904

- Andrew **Balfour**, MD, *Director, Second report, Wellcome research laboratories at the Gordon Memorial College, Khartoum*, Department of Éducation, Sudan Government, Khartoum, 1906
- Andrew **Balfour**, MD, *Director, Third report, Wellcome research laboratories at the Gordon Memorial College, Khartoum*, Department of Éducation, Sudan Government, Khartoum, 1908
- Capitaine J. de **Beaucorps**, *Sur le Nil Blanc : de Khartoum à Gondokoro, Le Tour du Monde*, n° 50-52, décembre 1909
- W. **Budges**, *Cook's handbook for Egypt and the Sudan*, third édition, Thos, Cook & son, Lutgate Circus, London, 1911
- Thomas **Cook**, *l'Égypte, le Nil, la Palestine et la Syrie, saison 1927-1928*; bureaux Thos. Cook and Son 18 rue de la Paix, Paris
- M. W. **Daly**, Jane R. **Hogan**, *Images of Empire—photographic sources for the British in the Sudan*, Brill, 2005
- Major A. Radclyffe **Dugmore**, *The Vast Sudan*, Arrowsmith, London, 1924
- Dr **Emily**, *La mission Marchand*, Hachette, Paris, 1935
- Edward **Fothergill**, *Five years in Sudan*, New York D. Appleton & Co, William Brendon & Son Ltd, Plymouth, 1911
- G. **Foucart**, *Un voyage au Soudan anglo-égyptien*, Marseille, Barlatier, 1916
- Gaétan **Fouquet**, « Une visite à Souakin », *Sciences et voyages*, avril 1942
- Gaétan **Fouquet**, *Mer rouge*, collection Voyages et aventures, éditions J. Susse, Paris, 1946
- A.-B. de **Guerville**, « Les Conforts du 20^e siècle dans l'Afrique centrale », *L'Illustration*, samedi 30 décembre 1905
- Général Jean **Hilaire**, *Du Congo au Nil, Ouadaï, cinq ans d'arrêt*, Les éditions de l'ASCG, Marseille, 1930
- “**Irish Blood**”, *Everyday Sudan Life*, Heath Cranton ltd, London, 1937
- Odetta **Keun**, *A Foreigner looks at the British Sudan*, Faber and Faber, 1930
- Kitchener School of Medicine**, Khartoum, 6th report 1936-1938.
- Lord **Cromer**, *Rapport sur l'Égypte et le Soudan pour l'année 1905*, Le Caire, 1906
- M. **Langley**, *No Woman's country*, Jarrold Publishers, London, 1950
- Roger **Luzarches d'Azay**, *Voyage sur le Haut Nil: du Caire au Congo belge*, Paris, 1904
- Henri **Nicolas**, *Itinéraire de Yaoundé à Khartoum, septembre 1923-mars 1924*, La pensée universelle, 1972
- Paluel-Marmont**, *La mission Roulet, la France sur le Haut-Nil, 1898-1900*, L. Fournier, Paris, 1933
- Mme L. **Quenedey**, *En passant: le Nil, Khartoum, simples notes de voyage*, librairie Dentu, Paris, 1901
- Hélène **Morlier**, « Une série de prestige des guides Joanne: l'Itinéraire d'Orient », version de l'auteur revue et corrigée en janvier 2010. La version publiée se trouve dans *Les Guides de voyage, au fil du Rhin et ailleurs... actes de la journée d'études du 19 mars 2004*, M. Breuillot, T. Beaufiles (éd.) Strasbourg, 2005, p. 17-41

- Robert P. **Pflieger**, *Vers les Uélés par la voie du Nil*, imprimerie Goossens
(405 exemplaires), 1929
- G. et I. **Thomas**, *Sayed Abd el Rahman al Mahdi, A pictorial biography 1885-1959*,
Lama Publishing ltd, 1986
- « Le Soudan égyptien », *Sciences et Voyages*, 302, 11 juin 1925
- « The Royal visit to the Sudan », special édition of *The African World*, London 1912
- Report on the administration, finances and condition of the Sudan in 1935*,
HM Stationery Office, London, 1936
- Sudan Almanach 1952*, Public relations branch, Sudan Government Khartoum,
Mc Corquodale and Co Khartoum, 1952

indépendance

- Jeffry R. **Halverson**, *Searching for a king, muslim non-violence and the future of Islam*,
Potomac books, Washington DC, 2012
- Marc **Lavergne** (sous la direction de), *Le Soudan contemporain*, Karthala, 1989, 625 pages
- Cherry **Leonardi** and Martina **Santchi**, *Dividing Communities in South Sudan and Northern
Uganda—boundary disputes and Land Governance*, Rift Valley Institute, 2016
- Gérard **Prunier**, « Le mouvement des Ansars au Soudan depuis la fin de l'État mahdiste
(1888-1987) », in *Islam et sociétés au sud du Sahara*, p 61-79, n° 2, édition
de la maison des Sciences de l'homme, Paris, 1988
- Michel **Raimbaud**, *Le Soudan dans tous ses états : l'espace soudanais à l'épreuve du temps*,
Karthala, 2012
- Jean-Pierre **Rioux** (sous la direction de), *Dictionnaire de la France coloniale*,
Flammarion, 2007
- John **Ryle**, *Les Guerriers du Nil Blanc, les Dinka*, éditions Time Life, 1982
- Edward **Thomas**, *Islam's Perfect Stranger—the life of Mahmud Muhamad Taha,
Muslim reformer of Sudan*, I.B. Tauris, London, New-York, 2010
- Edward **Thomas**, *South Sudan, a slow liberation*, Rift Valley Institute Zed books,
London 2015
- Hassan el **Turabi**, *Islam avenir du monde, entretiens avec M. Chevalérias*,
J.-C. Lattès, 1997
- Sudan in pictures*, Central office of Information, Sudan Government,
Khartoum, October 1962





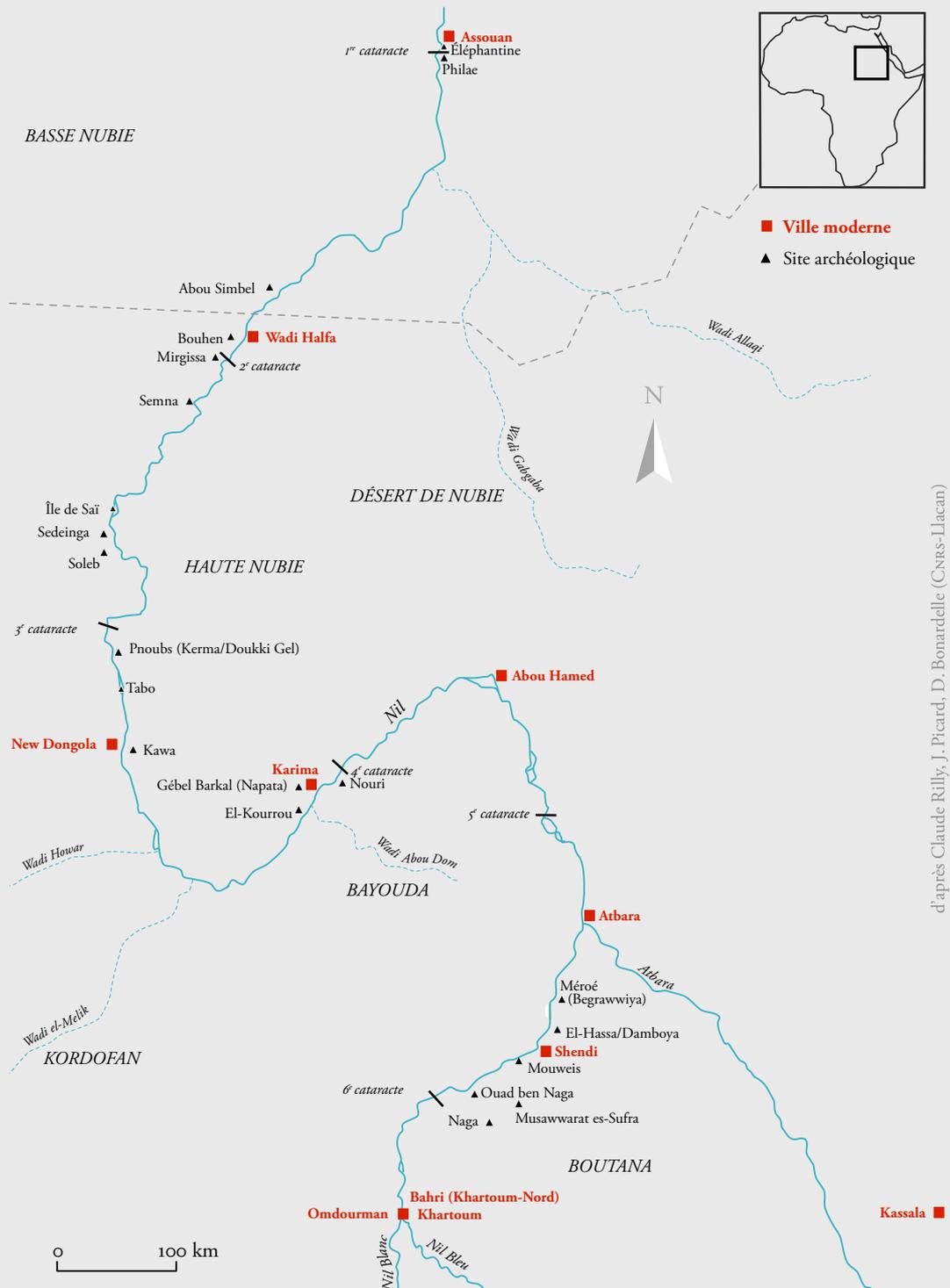
au Soudan aujourd'hui

Odile Nicoloso *
et Nicolas Beaumé

753

* documentaliste,
en poste à Khartoum de 2009 à 2013

principales villes le long du Nil



Le Soudan était le plus grand pays d'Afrique jusqu'à la séparation d'avec le Sud du 9 juillet 2011; bien qu'amputé, il reste très vaste (trois fois la France) à l'extrémité est de la bande sahélienne. Sa superficie — qui se situe maintenant après celle de l'Algérie et de la République Démocratique du Congo (RDC) — est de 1 886 068 km². Les reliefs y sont rares, très élevés cependant pour le Gèbel Marra à l'ouest, moins pour la chaîne longeant la côte de la mer Rouge à l'est et les Monts Nouba du Sud Kordofan. Le Soudan est occupé par une vaste zone désertique au nord, coupée par le ruban de la vallée du Nil où poussent cultures vivrières, palmiers et manguiers. En allant vers le sud, le désert se mue petit à petit en savane de plus en plus arborée et cultivée: au Kordofan les baobabs sont nombreux mais c'est surtout le royaume de l'acacia qui produit la gomme arabique. Enfin, entre les vallées des deux Nils et de leurs affluents, on rencontre de vastes plaines cultivées de manière intensive. Dans l'État de Gedaref — grand comme un cinquième de la France —, le point culminant est le haut des silos à grains.

La population du Soudan s'élevait en 2014 à environ 39,3 millions d'habitants. Elle est essentiellement rurale (66%) et parfois nomade (7%) et son espérance de vie est de 63 ans. C'est un des pays de très ancienne civilisation, il est depuis l'antiquité une terre de carrefour, un creuset de brassage ethnique. Le Soudan est membre actif de l'ONU, de l'Union africaine, de la Ligue des États arabes, de l'Organisation de la coopération islamique (Oci).

Depuis la séparation d'avec le Soudan du Sud, la République du Soudan est entrée dans une nouvelle ère et doit faire face à de multiples défis sur les plans politique, économique et social: élaboration d'une nouvelle constitution, questions épineuses restées en suspens avec le voisin du sud, chute des recettes pétrolières, réforme du secteur agricole et dette extérieure qui s'élève à plus de 40 milliards de dollars...

Cependant, le Soudan dispose de nombreux atouts; sa situation géographique constitue un véritable trait d'union entre le Moyen-Orient, la Corne de l'Afrique et l'Afrique centrale, avec une large ouverture sur la mer Rouge. Il dispose d'une main-d'œuvre jeune, éduquée, et de ressources naturelles abondantes: agricoles, hydrauliques, minérales, animales et touristiques.

Le Nil Bleu et le Nil Blanc se rejoignent à Khartoum, la capitale, pour ensuite monter vers le nord jusqu'à la Méditerranée. Le Nil est le plus long fleuve du monde. Ses rives au Soudan sont encore dans leur état originel, contrairement à celles de l'Égypte où le Nil, régulé par le barrage d'Assouan, ne connaît plus les crues annuelles. Jusqu'à présent, les eaux du Nil sont régies par le traité de 1959 qui, reprenant celui de 1929 entre l'Égypte

l'économie

et le Soudan, alloue 55,5 milliards de mètres cubes d'eau par an à l'Égypte et 18,5 milliards au Soudan, soit près de 90 % du débit total du fleuve. Mais les autres pays riverains en amont ont toujours critiqué cet accord et revendiquent un droit d'usage équitable des eaux du Nil. Les dix pays (l'Éthiopie, l'Érythrée, l'Ouganda, le Burundi, le Rwanda, la Tanzanie, le Congo, le Kenya, l'Égypte et le Soudan) se sont donc groupés dans un projet nommé « Initiative Bassin du Nil » pour une vision partagée du développement des eaux du Nil. L'Égypte et le Soudan refusent le nouveau traité élaboré dans ce cadre ; de nouvelles discussions sont en cours, sans, toutefois, qu'elles aient pu déboucher sur un accord définitif...

Quant au barrage hydroélectrique de Merowe, c'est le plus grand ouvrage érigé sur le Nil après le barrage d'Assouan. Situé au niveau de la quatrième cataracte, il a englouti des villages entiers et déplacé des milliers de personnes. Inauguré en 2009 par le président Bechir, il a doublé la capacité électrique du pays et fournit l'électricité jusqu'à el-Obeïd et Gedaref. D'autres projets de nouveaux barrages sur le Nil et ses affluents sont dans les cartons, ce qui provoque l'inquiétude du service des Antiquités car de nombreux sites archéologiques seraient alors engloutis. Il est à signaler que le parc national marin de Sanganeb et la baie de Dugonab (avec l'île de Mukawar, structures de récifs coralliens qui abritent mangroves, oiseaux de mer, mammifères marins) viennent d'être cités au patrimoine mondial de l'Unesco, tout comme la ville de Souakin, ancien port entièrement construit en corail, supplanté au siècle dernier par Port-Soudan.

Il n'y a pas de statistiques détaillées prenant en compte la séparation des deux Soudans. Avant cette séparation, en 2011, la Banque mondiale estimait le PIB à 55 milliards de dollars, soit 1 605 dollars par habitant. En 2011, toujours, la dette extérieure du Soudan était de 38 milliards de dollars, le Soudan était classé 169^e sur 189 pour l'indice de développement humain, et l'espérance de vie y était de 61,5 ans.

La séparation des deux Soudan a provoqué un choc économique énorme. En 2012, la croissance économique a été négative et l'inflation s'est envolée à 48 %, la monnaie nationale, la livre soudanaise (SDG), a dévié par rapport au dollar.

Le pétrole fut découvert en 1978. Cette nouvelle richesse généra des tensions qui expliquent en partie la reprise de la guerre civile entre le Nord et le Sud en 1983. Depuis une quinzaine d'années, le pays, qui avait délaissé l'agriculture, vivait des recettes pétrolières, mais celles-ci se sont taries le 1^{er} janvier 2012. La diversification des ressources en prévision



Le Soudan est le premier producteur mondial de gomme arabique:
tri dans les entrepôts (en haut) et bourse (en bas) à el-Obeïd.



La mine d'or d'Ariab Mining.

◀ de ce choc n'a été entamée qu'en 2010. Le pays produit encore du pétrole mais pas suffisamment pour sa propre consommation (110 000 barils par jour). Depuis 2014, ce n'est plus que le troisième produit d'exportation, après les animaux et l'or, alors qu'il assurait en 2011 75% des exportations. Le bas prix du pétrole n'encourage pas actuellement les investissements. La Chine, principal partenaire commercial, a construit le pipeline qui achemine le pétrole vers Port-Soudan. La majorité des réserves se trouvant au Soudan du Sud, le problème pétrolier fait partie des questions en suspens entre Soudan et Soudan du Sud qui, lui, ne possède aucun port maritime.

L'agriculture est une ressource qui remonte à la haute antiquité: la Gezira, Gedaref et le Kordofan sont les principales régions productrices, notamment de canne à sucre et de céréales. Elles ne suffisent malheureusement pas à couvrir la consommation locale; toutefois la luzerne soudanaise alimente les élevages de la péninsule arabe. La société sucrière Kenana fut fondée en 1970 par le président Nimeiry. Depuis les années 1970, le Soudan est devenu exportateur de sucre et a diversifié ses produits (l'éthanol depuis 2013). Le complexe Kenana à Rabak est devenu une ville avec écoles, hôpitaux et même une université.

La gomme arabique, dont le Soudan est le premier producteur mondial, est, quant à elle, de plus en plus utilisée dans l'industrie pharmaceutique, cosmétique ou agroalimentaire (notamment pour la fabrication du Coca-Cola... malgré l'embargo). C'est également un engrais et un facteur de lutte efficace contre la désertification. Des acacias fournissent cette gomme (pendant 4 000 ans ils ont été utilisés pour la fabrication d'«allumettes»). Le Soudan exporte 95% de cette matière et produit la meilleure espèce, le «hashab». Des centaines de familles sont impliquées dans la récolte pendant la saison sèche. el-Obeïd est le siège de la bourse où s'échangent gomme arabique, karkadé et sésame dans le pur style des bourses des matières premières.

Depuis la séparation d'avec le Sud, le Soudan est à la recherche de ressources nouvelles, comme la culture du coton — interrompue il y a une vingtaine d'années. L'or, autre ressource soudanaise réputée depuis l'antiquité, est devenu la première recette d'exportation en 2016: le ministre des Mines a annoncé qu'il attendait, cette année-là, une production de 100 tonnes. Le Soudan pourrait être le quinzième exportateur d'or du monde et le troisième en Afrique. L'or est surtout présent dans l'est du pays; la principale mine industrielle, située sur les terres des tribus Béja, le long des côtes de la mer Rouge, est exploitée par la société Ariab Mining et représente 10% de la production. Mais l'essentiel provient désormais des orpailleurs; un véritable phénomène de «ruée vers l'or» s'est développé depuis 2010 et a permis de multiplier par dix les exportations en trois ans;

la politique

cette production artisanale assurerait 85% de la production. Ils sont des milliers dans le désert nubien à sonder le sol avec leur « poêle à frire », au grand désespoir des archéologues qui voient leurs chantiers de fouilles criblés de trous. Ils creusent des cavernes où certains se retrouvent parfois enterrés, tandis que les plus chanceux vendent leur collecte 35 dollars le gramme sur le marché de Khartoum. Mais le ministre des Mines envisage de prendre des mesures pour arrêter la contrebande d'or, qui prive le pays de recettes fiscales en devises étrangères.

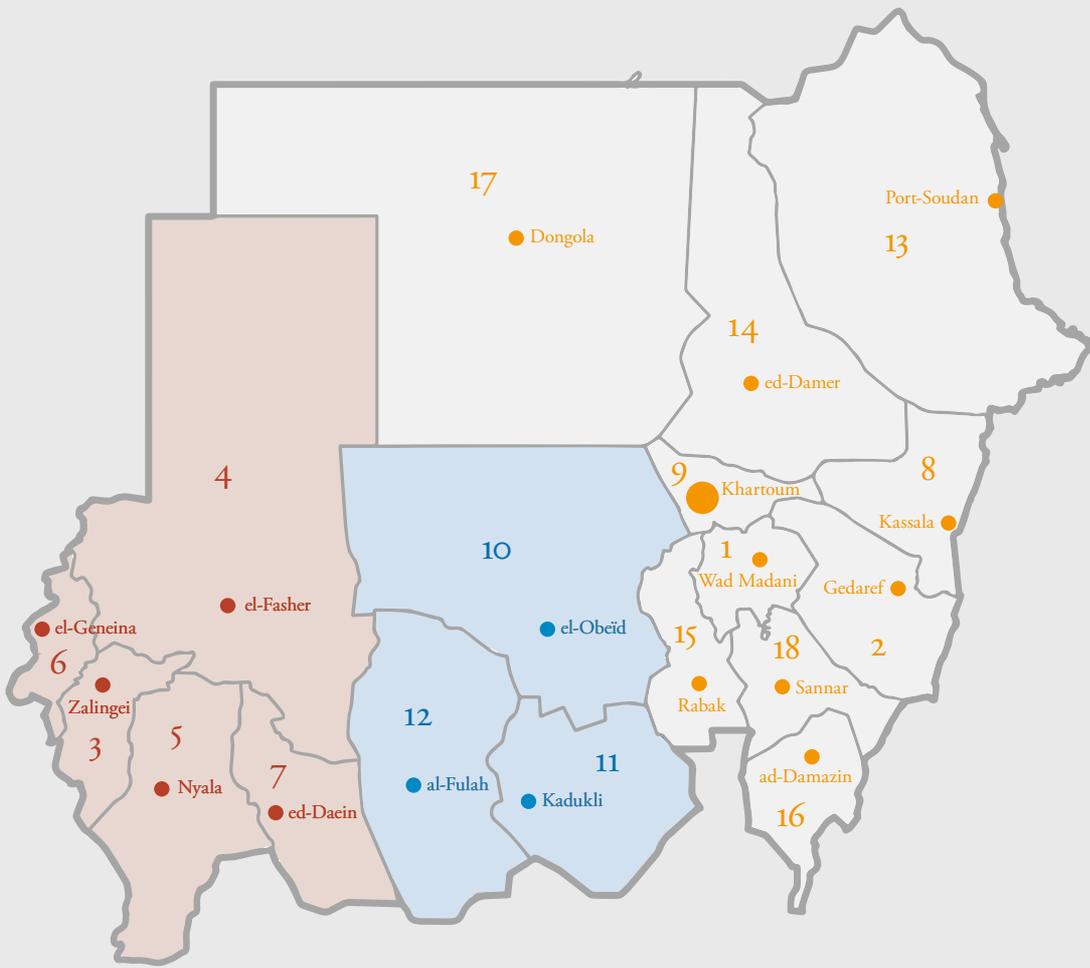
Le Soudan est également un grand fournisseur de bétail : ovins, bovins, camélins sont plus nombreux que les humains, de l'ordre de cent millions de têtes, le plus souvent exportés vivants (ce qui rapporte assez peu) vers les pays voisins : Égypte, pays du Golfe ou Arabie Saoudite.

La balance commerciale est fortement déficitaire. Le pays achète majoritairement des produits manufacturés, des équipements, du textile, et des produits chimiques. Ses principaux partenaires commerciaux sont la Chine, le Japon, les pays du Golfe et l'Égypte. La part des exportations vers la Chine a diminué de 30,2% en 2014 à 23,4% en 2015 ; cette diminution montre la nécessité de diversifier les partenaires commerciaux.

Notons enfin que les diplômés soudanais émigrent nombreux dans les pays arabes, voire européens ; les médecins soudanais sont notamment très appréciés et nombreux en Grande-Bretagne.

Le Soudan se compose de dix-huit *wilayat* (mot que, dans le cas du Soudan, on traduit généralement par « États ») fédérées : aux dix-sept *wilayat* « anciennes », il faut ajouter le Kordofan de l'Ouest, réinstitué en 2013. Les *wilayat* sont gérées par des gouverneurs élus. La langue officielle est l'arabe. La Constitution provisoire de 2005 est toujours en vigueur — elle devrait en principe être révisée depuis la séparation d'avec le Sud mais, pour l'instant, les partis d'opposition refusent de participer aux discussions.

Le Soudan est régi par un régime présidentiel. Le pouvoir est entre les mains du président, de l'armée et des services de sécurité. Jusqu'en 2017, il n'y avait pas de Premier ministre. Le gouvernement à la tête duquel se trouve le président Omar el-Bechir est issu du parti du Congrès national (NCP). Inculpé en mars 2009 pour crimes contre l'humanité par la Cour pénale internationale, celui-ci a été réélu en avril 2015 lors d'élections marquées par un taux de participation très bas. Âgé actuellement de 72 ans, il a promis de ne pas se représenter en 2020. Le général Bakri Hassan Saleh, premier vice-président de la République depuis décembre 2013, est désormais Premier ministre.



État ordre alphabétique	nom arabe	translittération	transcription	capitale	superficie en km ²	population en 2012	densité ha/km ²
1	الجزيرة	<i>al-gazīrah</i>	<i>al-Djazirah</i>	Wad Madani	27 549	3 667 000	133,1
2	القضارف	<i>al-qadārf</i>	<i>al-Qadarif</i>	Gedaref	75 263	1 387 000	18,4
3	Darfour-Central (institué en 2012)						
4	شمال دارفور	<i>šemāl dārfūr</i>	<i>Shamal Darfour</i>	el-Fasher	296 420	2 098 000	7,1
5	جنوب دارفور	<i>ganūb dārfūr</i>	<i>Djanoub Darfour</i>	Nyala	127 300	4 218 000	33,1
6	غرب دارفور	<i>ġarb dārfūr</i>	<i>Gharb Darfour</i>	el-Geneina	79 460	1 320 000	16,6
7	Darfour-Oriental (institué en 2012)						
8	كسلا	<i>kasala</i>	<i>Kassala</i>	Kassala	36 710	1 898 000	51,7
9	الخرطوم	<i>al-ḫarṭūm</i>	<i>al-Khartoum</i>	Khartoum	22 142	5 828 000	263,2
10	شمال كردفان	<i>šemāl kordofān</i>	<i>Shamal Kourdoufan</i>	el-Obeïd	185 302	2 976 000	16,1
11	جنوب كردفان	<i>ġanūb kordofān</i>	<i>Djanoub Kourdoufan</i>	Kaduqli	158 355	1 425 000	9,0
12	Kordofan-de-l'Ouest (institué en 2013)						
13	البحر الأحمر	<i>al-baḥr al-aḥmar</i>	<i>al-Bahr el-Ahmar</i>	Port-Soudan	218 887	1 462 000	6,7
14	نهر النيل	<i>nahr al-nīl</i>	<i>Nahr an-Nil</i>	ed-Damer	122 123	1 150 000	9,4
15	النيل الأبيض	<i>al-nīl al-ibīḍ</i>	<i>an-Nil al-Abyad</i>	Rabak	30 411	1 890 000	62,2
16	النيل الأزرق	<i>al-nīl al-azraq</i>	<i>an-Nil al-Azraq</i>	ad-Damazin	45 844	834 000	18,2
17	الشمالية	<i>al-šamaliyah</i>	<i>ash-Shamaliyah</i>	Dongola	348 765	697 000	2,0
18	سنار	<i>sanār</i>	<i>Sannar</i>	Sannar	37 844	1 310 000	34,6
total					1 886 068	32 161 000	17,1

◀ Le président et les deux assemblées sont élus tous les cinq ans. L'Assemblée nationale peut discuter des lois et vote le budget. Le conseil des États se compose de deux représentants par État; ses pouvoirs sont très formels.

À la suite de scissions diverses, il existe à peu près 85 partis politiques au Soudan. Les plus importants sont le Parti unioniste démocratique (PUD, Mirghani), l'Oumma (Sadiq al-Mahdi), le Congrès national (Omar el-Bechir), le Congrès populaire (Hassan al-Tourabi, décédé en mars 2016) et quelques partis islamistes plus radicaux: les Frères musulmans, Ansar Sunna. Le Parti communiste, autrefois le plus puissant du monde arabe, est désormais considérablement affaibli. Le MPLS Nord conduit par Malik Agar, Abdelaziz al-Hilou et Yasser Arman a été dissous au moment de la séparation d'avec le Sud et fait partie d'un front révolutionnaire soudanais regroupant les divers groupes rebelles. Sous l'égide de l'Union africaine, un « dialogue national » a été instauré en 2014, mais sans grand succès.

le Darfour

Ce territoire de 500 000 km² — dont le sous-sol recèlerait d'importantes richesses minérales (pétrole, cuivre, uranium) — est divisé, depuis 2012, en cinq États (voir *les dix-huit États composant le Soudan*, p. 761).

La guerre civile actuelle, commencée en 2003, a entraîné des dizaines de milliers de morts et le déplacement d'un million et demi de personnes. Pour en comprendre les causes il faut se reporter aux chapitres précédents de ce livre (p. 433 sq. et p. 633 sq.) qui relatent l'histoire de l'ancien sultanat. Ni la religion ni la langue ne jouent un rôle dans le conflit, puisque les Darfouris sont tous musulmans, arabophones et noirs; ce n'est pas une guerre entre Arabes et Africains mais un affrontement d'abord politique. Comme au Sud Soudan, l'administration coloniale n'avait guère investi ici dans les infrastructures, les services, le commerce ou l'éducation; le pouvoir indépendant a fait de même. La région a toujours représenté pour les autorités de Khartoum à la fois une menace et une source de richesses, d'où une succession de politiques négligentes et répressives. Dans cette région la terre (le *dar*), qui appartient aux tribus sédentaires, est au centre de la vie économique et sociale. Le *dar* est à la base d'un consensus politique entre les grandes tribus du Darfour; il leur garantit l'accès à l'eau, aux champs, aux pâturages. Dans d'autres lieux les *dars* appartiennent à l'État, voire à personne: les nomades n'en sont pas propriétaires et, pendant la saison sèche, leurs habitants doivent les laisser passer avec leur bétail pour pâturer. Alliées à la pression démographique, la désertification et la dégradation écologique, ont amplifié les problèmes de pénurie. Ces changements naturels ont un effet important sur le mode de vie des populations et en particulier sur les relations entre nomades et sédentaires. Faute de pluies, les tribus chamelières

du nord, à prédominance arabe, ont dû se déplacer plus au sud, vers les zones mieux arrosées et plus fertiles du Gèbel Marra, empiétant sur les terres cultivées par des paysans non-arabes membres de trois tribus sédentaires — les Four, les Massalit et les Zagawas — qui ont alors pris les armes contre le gouvernement de Khartoum. Deux mouvements rebelles ont émergé : l'Armée de libération du Soudan (ALS, Abdel Wahid el-Nur) et le Mouvement pour la justice et l'égalité (MJE, Khalil Ibrahim). Khartoum a répondu à cette rébellion par l'envoi des milices appelées *Janjawid* : composées d'espèces de bandits de grand chemin, issus en grande majorité de petites tribus arabes du nord du Darfour qui, n'ayant pas reçu de *dar* des autorités coloniales britanniques, se sont appauvries et marginalisées.

Près de trois millions de personnes ont ainsi perdu leurs terres, voire leur vie, pendant ce conflit. Après une tentative infructueuse d'accord de paix à Ajuba en 2006, le Qatar et d'autres médiateurs, dont la Libye, la Ligue arabe et l'Égypte, ont repris l'initiative, ce qui a abouti à un nouvel accord de paix signé à Doha, le 13 juillet 2011, mais par... un seul mouvement rebelle. Une fraction du MJE l'a ensuite rejoint et signera l'accord en mars 2013. Les autres groupes rebelles — qui ont alors créé le Front révolutionnaire soudanais en s'alliant avec le MPLS-Nord du Kordofan Sud et du Nil Bleu — peinent à s'entendre et à avoir une vision commune.

Si toutefois ils s'entendaient, ils pourraient représenter un réel danger pour Khartoum. Certains ex-rebelles sudistes du Nord Soudan se sont en effet rapprochés de ceux du Darfour et du Soudan du Sud pour tenter de renverser l'actuel gouvernement. Depuis la séparation d'avec le Soudan du Sud, les rebelles du Darfour fourbissent toujours leurs armes. Le chef du MJE, Khalil Ibrahim, a été tué, mais son frère lui a succédé. Le chef de l'ALS, Abdel Wahid el-Nur, est en Ouganda et un nouveau conflit a repris avec le MPLS-Nord au Kordofan et au Nil Bleu. Surtout, les conflits entre tribus prennent de l'ampleur : les tensions autour du contrôle des mines d'or exacerbent les luttes traditionnelles entre nomades et sédentaires. Le dialogue *interdarfourien* entamé en 2013 dans le cadre de l'accord de Doha mais boycotté par la majorité des groupes révolutionnaires n'a guère donné de résultats, malgré un cessez-le-feu en octobre 2015 entre le Front révolutionnaire soudanais et Khartoum. Un référendum, début avril 2016, proposait le maintien des cinq États actuels ou leur fusion en un seul ; malgré une quasi-unanimité (98 %) en faveur du *statu quo*, ce référendum, boycotté par les rebelles, ne peut être considéré comme l'expression de la volonté des habitants du Darfour.

Le conflit du Darfour, qui avait attiré l'attention internationale dans les années 2000 et amené l'ONU et l'Union africaine à déployer une très importante force conjointe (la Minuad), est un peu oublié et n'a guère,

actuellement, de retentissement international. Les élites arabes soudanaises s'en désintéressent aussi pour la plupart. Cela tient notamment à l'éloignement de Khartoum, aux difficultés de communication et au manque d'infrastructures de transport.

Face à l'insécurité permanente et à l'augmentation préoccupante du nombre de personnes déplacées (2,6 millions en 2015), l'ONU et l'Union africaine sont conduites à prolonger régulièrement le mandat de leur force conjointe au Darfour. La dernière échéance était en juin 2017.

la séparation du Nord et du Sud Soudan

Le Soudan est devenu indépendant, libéré du joug colonial, le 1^{er} janvier 1956. Le Soudan du Sud l'est devenu à son tour le 9 juillet 2011 — devenant le 54^e État africain après que les populations du Sud se sont exprimées à une écrasante majorité en faveur de l'indépendance le 9 janvier de la même année. Le président Béchir s'était engagé à respecter l'issue de la consultation populaire. Ce référendum est l'aboutissement de l'Accord de paix globale (CPA) signé en 2005 entre le gouvernement et la rébellion sud soudanaise du MPLS après 22 ans de guerre. Le retour vers le sud fut un véritable calvaire pour certains Sudistes réfugiés au nord — même pour les plus riches, qui ont dû vendre tous leurs biens, souvent à bas prix. Ils n'ont pas, par ailleurs, toujours trouvé l'accueil attendu dans le Soudan du Sud qui les considère comme des suppôts de Khartoum ou comme des étrangers, puisqu'ils n'ont jamais vécu la guerre.

C'est l'aboutissement de plusieurs guerres civiles, chronique d'une séparation annoncée entre un Nord essentiellement musulman et un Sud à prédominance chrétienne. Cela ne règle pas toutefois les principaux problèmes, tels que le partage du pétrole, le tracé des frontières et le sort d'Abeyi. L'accord de paix prévoyait un référendum qui n'a pas eu lieu pour cette zone frontalière, ni pour le Sud Kordofan et le Nil Bleu, États peuplés essentiellement d'ethnies (Noubas, Ingessana...) qui s'étaient alliées à la rébellion du Sud Soudan menée par le MPLS.

Le Soudan et le Soudan du Sud se sont mis d'accord en septembre 2012 sur les conditions de passage du pétrole sud soudanais dans les oléoducs du nord qui seuls permettent l'exportation du brut du Soudan du Sud enclavé vers les terminaux de la mer Rouge. L'application de ces accords est laborieuse mais paraît à présent progresser. Les questions en suspens, dont le tracé de la frontière et les droits de pâturage pour les nomades, continuent d'empoisonner les relations des deux pays, et la guerre civile qui ravage actuellement le Soudan du Sud ne permet guère aux discussions entre Khartoum et Juba de progresser.

le Kordofan et le Nil Bleu

Depuis la séparation d'avec le Sud, les Noubas du Kordofan ont repris la lutte armée contre le pouvoir central pour obtenir l'amélioration de leurs conditions de vie. Le MPLS-Nord est puissant dans ces régions où la rébellion a fait rage pendant la guerre civile. Il a gagné les élections dans le Nil Bleu, mais il les a perdues au Sud Kordofan et a repris les hostilités dès le printemps 2011. Il contrôle actuellement environ un quart du territoire, jusqu'à Kadougli la capitale du Sud-Kordofan. Les rebelles du Nil Bleu occupent environ un cinquième de cet État. La guerre est donc une souffrance au quotidien pour ces deux régions qui connaissent des bombardements «à l'ancienne». Khartoum limite l'accès aux régions en guerre, rendant impossible tout travail de la presse. Les efforts des puissances occidentales pour obtenir un accès humanitaire dans les zones contrôlées par le MPLS-Nord n'ont pas été couronnés de succès : malgré les gros efforts diplomatiques de l'ONU, de l'Union africaine, des États-Unis et de la Turquie, un couloir humanitaire n'a pas encore pu voir le jour ■



Khartoum
vu depuis
l'île de Tutti.





**Nouredine
Satti**

767

Noureddine Satti est d'origine nubienne et sa famille émigra à Omdurman dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il a fait ses études à Lyon et est devenu professeur de français à l'université de Khartoum (1970). Diplomate, il a exercé la charge d'ambassadeur à l'Unesco et à Paris de 1992 à 1996. Il a également été en poste au Burundi et s'intéressa au conflit entre Hutus et Tutsis. Dans son itinéraire, sa préférence va à la diplomatie culturelle, pour laquelle il a pu œuvrer lors de l'exposition « Royaumes sur le Nil », organisée à l'institut du Monde arabe à Paris en 1991. Il a écrit en 1974 un roman, non encore publié, intitulé *Nil Bleu Nil Blanc*, où il développe la symbolique du fleuve — patrimoine historique et richesse — qui se réunit à Khartoum

Il aimerait donner une meilleure image du Soudan — qui est surtout connu comme un pays en conflit permanent —, le réconcilier avec lui-même et l'ouvrir au monde. Car ce pays multiculturel (africain, arabe, musulman, chrétien) a pour dénominateur commun la générosité, la tolérance, l'ouverture d'esprit et l'hospitalité. Ces valeurs ont été bafouées par certains politiques extrémistes qui ont instauré la méfiance, la compétition et la corruption. Noureddine Satti voudrait populariser le concept de *soudanité*, qui serait partagé avec l'autre, citoyenneté, égalité, rassemblement dans la paix et la réconciliation.

Islamisme et politique au Soudan

« Depuis la formation du Soudan en tant qu'État au début du XIX^e siècle, l'islam constitue un élément fondamental de son évolution politique et sociale et de ses relations avec ses voisins et avec les puissances internationales. Le sursaut mahdiste contre l'occupation turco-ottomane, accompagné de la création d'un État indépendant (1884-1898), n'était autre qu'un acte de libération nationale animé par de profonds sentiments religieux dont l'objectif immédiat était de débarrasser le pays du joug de l'occupation.

Mais la révolution mahdiste visait également l'objectif de « rétablir la justice dans le monde après qu'il fut rempli d'injustice ». Ce faisant, la *mahdiyya* défiait les puissances régionales — notamment l'Égypte et l'Éthiopie — et mondiales, en l'occurrence la Turquie et la Grande Bretagne. Finalement, la chute de l'État mahdiste fut provoquée par la conjonction de facteurs internes et externes, dont les querelles intestines, la mauvaise gestion des affaires de l'État, la prévalence des approches militaro-sécuritaires pour résoudre les problèmes et la confusion des objectifs internes et externes : on a voulu réformer le monde sans en avoir les moyens matériels, politiques ou diplomatiques.

Contre vents et marées, ce schéma ne cesse de se reproduire dans le domaine politique soudanais. En effet, depuis son indépendance en janvier 1956, le Soudan ne réussit pas à concilier les diversités multiples de la société soudanaise avec une approche de gouvernance unilatérale et unidimensionnelle. Cela équivaut à vouloir faire entrer un chameau dans le chas d'une aiguille, comme il est dit dans le Coran.

En effet, la question de l'identité a été, dès le début, au centre du débat : identité ethnique, religieuse et linguistique. Tout au long de ces décennies, les élites du pouvoir central et celles des régions dites marginalisées se sont disputées, sans pour autant arriver à une formule consensuelle pour la gouvernance politique et socio-économique du pays. Cette situation perdure encore aujourd'hui. Mais, de plus en plus, l'islamisme émerge comme un phénomène politique plutôt que religieux.

Dans l'esprit des pères fondateurs de l'islamisme « moderne » — incarné dans le mouvement des Frères musulmans en Égypte, au Soudan ou ailleurs —, la renaissance islamique doit passer obligatoirement par le démantèlement de l'État laïc et la mise en place de structures étatiques fondées sur les préceptes islamiques, parfois puisés dans des références historiques n'ayant pas de fondements solides et ne répondant pas aux exigences du monde contemporain.

Le modèle islamiste se veut un système global qui définit et contrôle la vie des individus et de la communauté ; l'islam, c'est *deenun wa duniya*, c'est-à-dire à la fois une religion et un mode de vie. L'islam doit donc régler tous les aspects de la vie des croyants, jusqu'aux détails les plus minutieux, par exemple édicter s'ils doivent porter une barbe, écouter leur jallabah ou manger de la main droite.

Mais puisqu'il s'agit de traiter ici des aspects politiques de l'islamisme soudanais, nous nous efforcerons de retracer son cheminement depuis l'accès du pays à l'indépendance, en 1956, jusqu'à nos jours.

Le Soudan a conquis son indépendance grâce au militantisme de l'élite constituée suite à l'introduction de l'éducation moderne au début du xx^e siècle par les colonisateurs britanniques. Dès les années trente, les fruits politiques de cette éducation commencent à apparaître. Le mouvement des lettrés, appelé les *khirrejeen* (les diplômés), s'est constitué en tant que mouvement de résistance sociale et intellectuelle pacifique à la colonisation mais s'est vite transformé en un mouvement politique, avec la création de deux partis politiques : le parti des *ashigaa* (c'est-à-dire les « frères ») qui prônait l'union avec l'Égypte, s'est vite scindé en deux branches, le Parti nationaliste unioniste et le Parti démocratique du peuple (PDP), qui ont par la suite de nouveau fait un. Déjà, cette scission avait pour cause la relation entre la religion et la politique : le PDP devenait officiellement le parti

de la confrérie Khatmiyya, tandis que l'Al-Hizb al-Watani Alittihadi optait pour la séparation entre la politique et la religion, tout en gardant un lien minimal avec la confrérie.

L'autre parti créé à cette époque fut l'Umma, émanant directement de la confrérie des Ansar, sous l'égide de la famille du grand combattant du XIX^e siècle Muhammad Ahmad ibn Abd Allah al-Mahdi. Ce parti préconisait l'indépendance du Soudan, contrairement à son rival, le Parti nationaliste unioniste, qui avait opté, dans un premier temps au moins, pour une union avec l'Égypte.

Avant l'indépendance, le Soudan a donc connu l'interpénétration entre la politique et le fait religieux. Les deux grandes confréries religieuses, les Khatmiyya et les Ansar, jouaient déjà un rôle prépondérant sur l'échiquier politique. L'élite politique avait du mal à se dégager de l'emprise des chefs religieux. Cela dit, ceux-ci se gardaient bien d'imposer un agenda religieux strict, car ils prônaient la tolérance et prêchaient une transformation graduelle de la société compatible avec ses capacités. Cette version « soft » de l'islam correspondait bien à la société rurale et pastorale qui pratiquait un Islam imbibé d'esprit de convivialité et de solidarité naturelle. Cette version s'adaptait aussi avec le manque d'éducation et la survivance d'un certain féodalisme : le chef d'une confrérie religieuse avait un pouvoir quasi absolu sur ses adeptes, y compris dans le domaine spirituel. Ce rapport d'allégeance absolue se transposait dans le domaine politique et social et créait une certaine harmonie dans la communauté, car ni l'un ni les autres ne se posaient trop de questions sur cette relation. Du fait de la modernisation progressive de la société et l'émergence de nouvelles classes sociales plus éclairées et émancipées, du fait aussi des influences venues de l'extérieur, notamment de l'Égypte et de l'Arabie Saoudite, la donne a commencé à changer. Mais c'est l'influence de l'Arabie Saoudite qui fut prépondérante, particulièrement à partir des années quatre-vingt.

L'islamisme soudanais commence alors à changer de visage. Les deux grands partis populaires et les deux mouvements politico-religieux, les Khatmiyya et les Ansar, furent considérablement affaiblis sous le régime du président Nimeiry. Le mouvement des Frères musulmans s'est graduellement transformé, sous l'égide de Hassan al-Tourabi : mouvement de l'élite urbaine à l'origine, il s'est mué en un vaste congrégat d'individus. L'émigration vers l'Arabie Saoudite et les pays du Golfe a progressivement changé la donne économique et sociale, donnant naissance à une nouvelle classe moyenne liée aux pays du Golfe par des intérêts matériels et des attaches spirituelles et culturelles. Ce changement intervint au moment même où l'on assistait à l'affaiblissement

des attaches culturelles et académiques avec les pays occidentaux, partenaires traditionnels du Soudan, et où l'on commençait à remettre en question le modèle occidental de développement. Cette aspiration émancipatrice a été saisie par le régime du président Nimeiry qui souffrait d'un certain essoufflement ; lancer des appels à la shari'a était aussi pour lui une opportunité de mater le mouvement de protestation qui risquait de menacer son pouvoir. Ainsi promulgua-t-il en 1983 les « Lois de septembre » qu'il utilisa comme un outil punitif contre les opposants au régime, en mettant l'accent sur les *hudud* (châtiments corporels) et en vidant les enseignements de l'islam de tout leur contenu de tolérance, d'humanisme et de bienveillance. Les mauvais débuts ont de mauvaises fins : le renversement de Nimeiry peut être attribué, dans une certaine mesure, aux excès de cette période.

La proclamation de la shari'a par le maréchal Nimeiry a accru la polarisation de la classe politique soudanaise entre un camp libéral et un camp islamiste. Mais cette proclamation a constitué un piège impossible à déjouer : même si l'application de la shari'a telle que pratiquée par Nimeiry n'était qu'une mascarade et une parodie de la vraie shari'a, personne n'osait annuler ou suspendre son application de crainte de contrarier les enseignements de l'islam.

Même si l'annulation des Lois de septembre fut l'une des revendications du soulèvement populaire de 1985, qui mit fin au règne du maréchal Nimeiry, ni le gouvernement de transition du général Swar el-Dahab ni celui démocratiquement élu de Sadiq al-Mahdi ne furent en mesure d'annuler ces lois anti-démocratiques et répressives qui n'avaient de la shari'a que le nom.

Ainsi, les lois « islamiques » devaient rester... et celui qui fut l'éminence grise et conseiller juridique du président Nimeiry, le docteur Hassan al-Tourabi, persista et signa, déjà en jouant un rôle déterminant dans le soulèvement populaire qui renversa le régime. Un gouvernement d'union nationale fut alors mis en place sous l'égide de Sadiq al-Mahdi, un Premier ministre aussi indécis qu'inefficace qui ne devait gouverner que trois ans... pendant lesquels le docteur al-Tourabi (dont le parti des Frères musulmans participait au gouvernement) s'appliquait à ce que le pays soit totalement ingouvernable. Jusqu'au coup d'État de juin 1989 qui a amené au pouvoir le régime islamiste du colonel Omar Hassan Ahmed el-Bechir.

La politique du nouveau régime islamiste se basait sur deux piliers : à l'intérieur, le *tamkin*, autrement dit la totale prise en main de tous les leviers de l'État et de la société, et, à l'extérieur, la *politique des frontières ouvertes* qui consistait à répandre l'idéologie islamiste et à soutenir la cause des mouvements islamistes et djihadistes partout dans le monde.

À l'intérieur, ce fut la chasse aux sorcières qui visait les adversaires politiques et tous ceux qui avaient montré, de près ou de loin, une opposition quelconque aux thèses des Frères musulmans. Ceux qui ont été licenciés furent rapidement remplacés par des personnes fidèles aux thèses des islamistes ; elles furent recrutées moins pour leur compétence que pour leur loyauté politique et idéologique. L'application rigoureuse de cette politique discriminatoire a vidé le pays de ses cadres les plus qualifiés et causé l'effondrement de la fonction publique et des institutions de l'État.

Sur le plan extérieur, la politique dite des frontières ouvertes a fait le plus grand mal. Le Congrès populaire et islamiste — présidé par le docteur Hassan al-Tourabi — réunissait des islamistes de tous bords, y compris des éléments qui faisaient partie des groupes militant contre les intérêts des pays occidentaux dans plusieurs parties du monde, notamment en Afghanistan, en Afrique et au Moyen Orient. Oussama Ben Laden, avant de se réfugier dans les montagnes de Bora Bora, a été l'hôte des autorités de Khartoum

Et c'est la stabilité et l'unité du Soudan qui devaient en souffrir. La grande erreur du docteur Tourabi, du général el-Bechir et de leurs collègues, c'est de n'avoir pas su prendre en compte les évolutions survenues. Le hasard a voulu que la « Révolution du Salut », l'*inqaz*, survienne au Soudan en même temps que la chute du mur de Berlin qui entraîna la rupture de l'équilibre entre le monde occidental et le bloc soviétique, puis l'effondrement de ce dernier. Les appels au renouveau islamique se mêlaient à la volonté de se débarrasser et du joug occidental et de la tyrannie soviétique qui venait d'être vaincue en Afghanistan. Les mujahideen islamistes, qui avaient enregistré une victoire en terre afghane, en cherchaient d'autres en terre d'islam ou partout ailleurs. Le combat contre les forces anti-islamistes ou supposées telles engloba les musulmans modérés... mais considérés comme des laïcs ou des libéraux par les islamistes purs et durs.

L'islamisme soudanais ne fait pas exception : son objectif ultime est l'islamisation de la société par des moyens musclés qui vont à l'encontre des principes les plus élémentaires de respect du droit d'expression et de liberté religieuse, politique et sociale. Tandis que toutes les composantes de l'islamisme soudanais s'accordent sur les fondements de base d'un État islamiste (respect des *huduud*, port du *hijab* pour les femmes, application des lois islamiques en matière d'état civil et dans le système bancaire, interdiction de l'alcool et stricte observance des *furoud* en ce qui concerne les prières, le jeûne et les autres fondements de l'islam), de nouvelles variantes de l'islam wahabite et djihadiste ont fait leur irruption sur la scène ces dernières années. En effet, on assiste depuis les années soixante-dix à

une radicalisation progressive des mouvements islamistes. Les spécificités locales se sont effacées au profit de préceptes purs et durs provenant d'ailleurs. Au Soudan, cette radicalisation s'est traduite par l'affaiblissement du mouvement soufi et le dépassement des confréries religieuses traditionnelles par des mouvements d'inspiration moderniste, comme celui des Frères musulmans, ou par des mouvements encore plus radicaux tels que les Ansar Assunna, ou d'autres mouvements d'inspiration wahhabite ou salafiste, comme le Parti de Tahrir pour qui les sociétés musulmanes ne peuvent être considérées comme telles tant qu'elles n'ont pas appliqué la shari'a et instauré le califat.

Au Soudan comme dans d'autres pays musulmans, l'islam soi-disant politique n'a pas pu répondre aux grandes interrogations du moment : comment concilier démocratie et *shura*? comment concilier les instruments internationaux des droits de l'Homme avec le droit et la jurisprudence islamiques? comment concilier les exigences de la shari'a et de la loi islamique avec la liberté individuelle, politique et sociale prônée par les sociétés modernes? comment concilier le système financier prôné par l'islam et le système international financier? en bref, comment concilier islam et modernité?

La démarche qui consiste en un refus total de la modernité a donné naissance à des mouvements radicaux, tels qu'Al-Qaïda, Boko Haram, Chabab et, dernièrement, Ansar Eddine au Mali. Ces mouvements sont nés de sentiments de frustration d'une fraction grandissante de la jeunesse musulmane face à l'injustice, à l'abandon et à la corruption aux niveaux local et international. L'échec des modèles de développement importés de l'Occident à répondre à leurs aspirations légitimes et la corruption des élites au pouvoir sont autant de facteurs alimentant ces mouvements de refus politique et social. De profondes réformes aux niveaux national et global s'imposent pour contrecarrer ces mouvements. Une réponse uniquement militaire et sécuritaire risque de compliquer davantage ces problèmes. Des approches politiques, socio-économiques et culturelles sont requises pour venir à bout de ces mouvements.

Au Soudan, la résolution des problèmes complexes auxquels le pays est confronté doit passer obligatoirement par un dialogue ouvert, franc et sincère entre toutes les composantes politiques et sociales de la société. Ce dialogue doit traiter les questions constitutionnelles, politiques, socio-économiques et culturelles pour répondre aux attentes des populations, surtout dans les régions marginalisées qui n'ont que trop souffert et qui ont droit à une vie plus décente. Cette résolution doit consacrer le fait que l'unité dans la diversité pourrait être le meilleur atout de l'islam... au Soudan, comme partout ailleurs ■ >>>

La question de l'identité au Soudan : source de conflit ou de cohésion sociale ?

« La question identitaire est au centre des conflits qui se sont déroulés au Soudan depuis son indépendance en 1956. Avant la sécession du Sud Soudan, il y avait au Soudan deux grandes identités qui se faisaient la guerre: une qui se revendiquait de l'arabo-islamisme et une autre du négro-africanisme. Ces deux identités, transformées en idéologies contradictoires, n'ont jamais réussi à trouver un terrain d'entente ou un *modus vivendi* qui assurerait à ces deux grandes composantes de la société soudanaise une coexistence pacifique. La persistance d'une idéologie de l'exclusion et de la marginalisation a été l'une des causes principales de la sécession du Sud Soudan. Cet échec à maintenir l'unité du pays est surtout imputable à un autre échec, qui est d'avoir escamoté le débat autour de la question identitaire en voulant lui donner une explication unilatérale assurant la mainmise d'une idéologie islamiste et arabisante sur les populations du Sud Soudan qui se voyaient considérées comme de deuxième degré. Même la solution « d'un État, deux systèmes », préconisée par l'accord de Naivasha, n'a pas pu résoudre le problème du fait de la méfiance et du manque de confiance qui s'étaient installés entre les décideurs politiques des deux bords.

Mais la question aurait pu être réglée avec un peu de bonne volonté: il s'agissait de reconnaître le droit de tout un chacun de pratiquer sa culture, sa religion ou d'user de sa langue ou de ses traditions, dans le cadre d'une société démocratique, plurielle et réconciliée avec elle-même. Quoi de plus simple? Mais au Soudan, la simplicité, surtout quand il s'agit des choses de la culture ou de l'identité, n'est pas monnaie courante. Les théoriciens de l'identité représentant les deux écoles de pensée se sont coalisés et ont créé des lobbies, des groupes d'intérêts et même, parfois, des mouvements armés, souvent en utilisant les moyens de l'État, pour chercher à imposer leurs points de vue, au nom de la religion, de la culture, de la langue, de la région ou de l'ethnie. Le débat, souvent musclé, sur la question identitaire est devenu la pierre d'achoppement de toute tentative de dialogue ou de réconciliation nationale. Même aujourd'hui il est en passe de devenir une cause du démantèlement du projet de construction nationale.

Il est indéniable que l'identité soudanaise, s'il y en a une, est une identité diverse, multiforme, multilinguistique, multiethnique et multiraciale. D'aucuns prétendent, à tort, que, suite à la sécession du Sud Soudan, ce qui reste du pays est devenu homogène et que le Soudan jouit dorénavant d'une identité unique arabo-islamique. Le fait que la majorité des Soudanais soient des musulmans et qu'ils utilisent la langue

arabe comme moyen de communication ne doit pas cacher le fait qu'ils ne sont pas ethniquement des Arabes, ni celui que, bien que musulmans, ils refusent que l'islam — ou, plutôt, l'islamisme — soit invoqué pour confisquer leurs droits les plus élémentaires. L'idéologie islamiste et arabisante telle que prônée et appliquée au Soudan mène à la hiérarchisation de la société sur des bases ethniques, fait croître les revendications de marginalisation des « autres » et incite des franges grandissantes des populations des régions périphériques à contester l'ordre établi par tous les moyens à leur disposition, y compris l'action militaire. Ainsi, la question identitaire, jumelée avec d'autres revendications politiques, économiques ou sociales, est en passe de constituer une véritable menace pour la cohésion et l'unité du pays.

Pour remédier à ce mal profond qui gangrène la société et l'État, il faut changer de cap, autrement dit reconnaître la diversité de la société soudanaise et le fait que cette diversité, si elle est bien gérée, pourrait être source de force et de richesse. Une nouvelle approche est requise qui mettrait à l'aise toutes les composantes de la société, dans leurs diversités ethniques, linguistiques, religieuses, politiques et sociales. Cette approche ne peut être que démocratique, tolérante et transparente. L'application judicieuse des principes cardinaux de l'équité et de la justice sociale aboutirait à ce que tous les Soudanais soient égaux, quelles que soient leur langue, leur religion ou leur appartenance ethnique. C'est là le fondement et la pierre angulaire de la construction de la société soudanaise de demain. C'est là aussi où le débat, pour ne pas dire la bataille, en vue de la nouvelle constitution et de la transformation démocratique revêt toute son importance. Il faudrait créer les conditions propices pour que ce débat se déroule sereinement. Un débat libre et transparent est nécessaire pour mettre fin aux guerres des identités ethniques et régionales qui menacent la cohésion sociale et l'unité nationale. C'est ainsi que la question identitaire, perçue aujourd'hui comme source de conflit et de discorde, pourrait devenir un facteur de paix et de cohésion sociale ■ >>>

Noureddine Satti

Khartoum, 15 mai 2013





regards
sur
Khartoum

**Odile Nicoloso
et Nicolas Beaumé**

777

regards sur Khartoum

Khartoum en 1924

souvenirs de la famille Kafouri

En 1924, Khartoum n'était plus la cité rose de Gordon. La plupart des maisons étaient en brique et *zibala* ou *banco* (mélange de boue, de fumier de cheval ou de vache). Les rues étaient larges et désertes, il était fréquent que les rares voitures s'ensablent; les ânes qui étaient alors le principal moyen de locomotion, créaient de fréquents embouteillages avec les chameaux, à l'entrée de l'unique pont sur le Nil où un péage était requis. Dans les réceptions officielles, les âniers rivalisaient afin d'avoir le plus bel âne et le plus beau harnachement. La plupart des maisons avaient leur propre puits d'eau potable. L'électricité étant réduite au minimum, les rues étaient plongées dans l'obscurité. Il n'y avait pas de réfrigérateurs, seulement des glacières que fabriquait le menuisier. Les jours de grande chaleur, tous se précipitaient à la fabrique de glace, mais ils revenaient souvent bredouilles! Il n'y avait bien sûr ni radio, ni télévision, ni journaux. Le courrier arrivait deux fois par semaine. La charrette des latrines, tirée par deux chameaux, arrivait le soir, généralement au moment du dîner, provoquant l'irritation de tous. Les nuits étaient difficiles, la chaleur empêchait de dormir, ainsi que, à l'intérieur, le bruit agaçant du ventilateur en bois et, à l'extérieur, des multitudes de moustiques. Il était pratiquement impossible d'allumer une lumière car elle aurait provoqué une invasion d'insectes divers et variés qui mordaient, volaient, bourdonnaient, rampaient. La nourriture arrivait couverte d'un let que vous deviez remettre rapidement pour recouvrir le plat après vous être servi.

Malgré ces désagréments, la chaleur, les moustiques et la malaria, la bonne société organisait ses loisirs: conversations en bonne compagnie, lectures, écoute de la musique sur un gramophone et pratique de quelques sports, tels que le tennis, le golf, le cricket, le football, l'équitation...

Puis le téléphone et l'automobile arrivèrent; en 1924, on comptait 200 voitures dans tout le Soudan. Un Copte créa un cinéma en plein air qui devint le but de sortie de nombreux jeunes de Khartoum.

Le quartier Kafouri à Khartoum entre 1948 et 1970

rencontre avec Charles Kafouri

Aziz Kafouri, le père de Charles et Alex, né en 1874, venait de Dhour el Chouer, dans les montagnes du Liban, où sa famille possédait une filature de soie. De religion grecque orthodoxe, il fit ses études dans une école franco libanaise à Antura. Le commerce de la soie s'étant effondré et son père étant décédé, il dut partir reconstruire la fortune familiale, à

Alexandrie, puis à Khartoum à partir de 1899. Il arriva par le train, mais comme celui-ci ne parvenait pas encore jusqu'à Khartoum, il fit certainement les derniers kilomètres en camion. Il contribua à reconstruire la ville détruite pendant la révolte mahdiste, grâce notamment au commerce de bois et matériaux de construction ; il devint ainsi par la suite un des premiers hommes d'affaires du Soudan avec quelques Grecs et Italiens.

Son premier fils naquit en 1900 à Omdurman où il vécut à son arrivée. Quatre autres fils suivirent, nés dans la maison qui devait devenir plus tard l'hôtel Saint-James. La famille compta au final sept garçons qu'Aziz installa en 1920 sur la rive nord du Nil où il acquit les terrains qui devaient devenir le quartier Kafouri. La prison Kober existait déjà — construite par les Britanniques, elle doit son nom, qui fut ensuite quelque peu déformé, à son premier directeur qui s'appelait Cooper. En 1952, les deux plus jeunes fils, Charles et Alex, construisirent une maison plus moderne qu'ils habiterent jusqu'en 1997.

Les Kafouri furent les pionniers du système d'irrigation par pompes. Ce fut une tâche ardue à cause de la teneur en sel des terres. Après quelques années de drainages et grâce à la construction de nouvelles canalisations, ils réussirent à produire du sorgho de bonne qualité et, surtout, du coton, ce jusqu'à la crise financière mondiale de 1929 à la suite de laquelle Aziz dut alors vendre une partie de ses biens.

Une ferme laitière d'environ mille feddans gérée par les Britanniques, située à côté de la nonciature actuelle, fournissait le lait à la communauté britannique grâce à des vaches croisées importées d'Angleterre. Le gouverneur britannique de l'époque, qui voulait se décharger de cette affaire, proposa à Aziz de l'acquérir en 1932. Ainsi le cinquième fils, Gabriel, fut-il nommé directeur de cette laiterie. Bien que n'ayant aucune compétence au départ en ce domaine, il réussit à faire de *Belgravia Dairy* une institution de Khartoum. Passée de 70 têtes de bétail en 1932 à 300 en 1940, elle compta en 1960 jusqu'à 2000 têtes de bétail. Le lait était livré chaque matin, à crédit, à domicile : au début par des charrettes tirées par des chevaux, à partir de 1934 par des camionnettes.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Gaby Kafouri put ainsi ravitailler les militaires en poste ou en transit vers la frontière éthiopienne et fournir le fourrage pour leurs chevaux.

Ses autres frères vaquant à d'autres activités et Gaby s'étant retiré en Angleterre en 1952, Charles, le sixième fils, devint directeur de toutes les activités liées à la ferme et à la laiterie. Il diversifia la société avec l'aide d'Alex, en lançant notamment la fabrication de glaces. Dans les années 1949-1970 qui virent six régimes politiques se succéder au Soudan les deux frères développèrent les anciennes activités familiales, comme

fourniture de bois et matériaux de construction, puis, dans les années soixante, créèrent une imprimerie, une usine de peinture, une autre de tabac et investirent dans la publicité, ceci jusqu'en 1970, date des nationalisations et confiscations.

À partir des années cinquante, le quartier, d'une superficie de 1300 hectares, commença à s'urbaniser. En 1970, les confiscations furent un coup très rude pour la famille Kafouri qui dut quitter le Soudan. Les autorités s'engagèrent à payer des compensations sur cinq ans mais seule une partie fut effectivement versée. Après différents accords avec le gouvernement Neimery, Charles continua à s'occuper de la société et à maintenir le nom *Aziz Kfourri*, avec l'aide d'Alex, qui s'était engagé dans une carrière académique mais revenait deux fois par an.

Dans les années quatre-vingt, la ferme laitière, qui ne pouvait plus rester en centre-ville, cessa toute activité et, avec son bétail, fut rachetée par le gouvernement. La zone, alors déclarée constructible, devint la « cité Kafouri », dont environ 10% appartenaient aux actionnaires de la société *Aziz Kfourri*; des projets d'immeubles, de rues, de services publics, d'écoles, de jardins d'enfants, de commerces furent réalisés.

En 2005 fut créée la *Kfourri Technical Company*, spécialisée dans les produits dérivés du pétrole.

Aujourd'hui, Norma Kafouri (Charles est décédé en 2015) habite toujours la maison familiale semblable à un bateau, sur les bords du Nil, dans ce quartier qui porte son nom. Elle est impliquée, elle aussi, dans la vie soudanaise, particulièrement dans diverses associations caritatives comme l'International Women Group (IWG) dont les dons vont à diverses écoles, hôpitaux ou autres œuvres sociales.

L'Acropole

Cet hôtel mythique de Khartoum — et un des plus anciens — est situé dans le vieux centre-ville. Il fut construit en 1952 par la famille grecque Pagoulatos. Panaghis, le père, à la recherche d'un avenir meilleur, était venu de Céphalonie en 1936. Après avoir un temps fait du commerce en Éthiopie avec son frère aîné, il décida de créer cet hôtel. Il décéda prématurément en 1967. Son épouse, Flora, Grecque d'Égypte parlant cinq langues, a élevé ses trois garçons tout en continuant à gérer l'hôtel. Elle en fut le pilier et inculqua le sens du travail et de la discipline à ses fils qui, aujourd'hui, se partagent le travail, chacun dans son domaine privilégié. C'est une entreprise familiale qui a accompagné la vie culturelle et politique du Soudan et a donc dû s'adapter aux différents aléas de son histoire. À son époque glorieuse, si on peut s'exprimer ainsi, l'Acropole

possédait également trois boutiques de spiritueux et une pâtisserie de type européen, ainsi qu'un restaurant en terrasse qui dominait tout Khartoum et où étaient projetés des films une fois par semaine.

Les premiers clients de l'hôtel furent d'abord des ONG comme Oxfam puis MSF, particulièrement présents lors de la guerre en Érythrée et durant la période de sécheresse et de famine en 1984-1985. Ses fax, télex et téléphones étant les meilleurs de Khartoum, l'Acropole devint leur quartier général puis le point de ralliement des archéologues, journalistes, professeurs, écrivains de toutes nationalités, hommes d'affaires et même des spécialistes du renseignement. L'Acropole était une plaque tournante, un lieu de rencontre où auraient pu se côtoyer Bob Geldorf, le terroriste Carlos ou Oussama Ben Laden, qui à ce moment-là n'était qu'un riche homme d'affaires saoudien.

Deux Américains y organisèrent le retour des Falachas, juifs d'Éthiopie, vers Israël, avant d'être arrêtés par la police soudanaise. Malheureusement, l'hôtel fut le théâtre en 1988, d'un attentat organisé par les Palestiniens qui coûta la vie à sept personnes dont deux enfants, détruisit le bâtiment principal et interrompit pendant deux ans la vie de l'établissement. À la promulgation de la loi islamique, en 1983, les commerces annexes furent fermés. Depuis, l'hôtel a revu ses normes de sécurité et les clients sont revenus. Les Pagoulatos se sont spécialisés dans le tourisme, le *catering*. Georges et ses frères ont la réputation d'être les meilleures « personnes-ressources » pour organiser un voyage au Soudan. Ils accueillent hommes d'affaires, touristes, consultants, archéologues... L'hôtel garde son charme désuet — si bien décrit par Olivier Rolin dans son roman *Méroé* — et l'accueil familial donne à chaque client le sentiment d'être « à la maison ».

L'île de Tuti et les trois Nils

L'île de Tuti est un village agricole au milieu de la ville. D'une surface de 42 hectares, elle héberge 15 000 habitants. Jadis elle fournissait tout Khartoum en légumes. À la pointe nord de l'île, le Nil Bleu, venant du sud-est, et le Nil Blanc, de l'ouest, se rejoignent pour former le grand Nil. Un pont suspendu d'une largeur de 20 mètres inauguré, en mars 2009, la relie désormais au centre urbain. Auparavant, les habitants de l'île traversaient plusieurs fois par jour le fleuve en ferry pour rejoindre la terre ferme ; cet isolement a créé un fort sentiment d'appartenance et de solidarité. Ce pont — et le projet de deux autres supplémentaires — leur apporte, certes, la modernité... mais leur fait craindre la spéculation immobilière qui bousculerait leur mode de vie traditionnel et les pousserait malgré eux dans le XXI^e siècle.

le Soudan

782

aujourd'hui



Pointe de l'île de Tuti : la confluence des deux Nils, *al-Mogran*, est un des hauts lieux géographiques de l'Afrique: le Nil Bleu (à gauche, venant



L'île de Tuti, d'une surface de 42 hectares et peuplée de 15 000 habitants, fournissait jadis tout Khartoum en légumes. Au sud, un pont suspendu



783

Khartoum

d'Éthiopie), rapide et étroit, se mélange avec le Nil Blanc (à droite, arrivant d'Ouganda), large et paresseux après sa traversée du lac Victoria et des marais.



d'une largeur de 20 mètres la relie désormais au centre urbain. (À sa pointe nord, le Nil Bleu et le Nil Blanc se rejoignent pour former le grand Nil.)

Khartoum en 2012

◀ Les deux Nils — le Bleu et le Blanc — se rencontrent à Khartoum pour ne constituer qu'un seul fleuve qui remonte jusqu'à la Méditerranée. La confluence des deux Nils, nommée *al-Mogran*, est un des hauts lieux géographiques de l'Afrique. De cet endroit, vous pouvez observer le Nil Bleu, rapide et étroit, venir d'Éthiopie puis se mélanger avec le Nil Blanc, large et paresseux après sa traversée du lac Victoria et des marais du sud. Pendant les mois d'été, quand le Nil Bleu est à son plus haut niveau, sa puissance est telle qu'il oblige le Nil Blanc à refluer et inonde parfois les quartiers sud. À ce moment-là leur différence de couleur est très visible.

La ville s'est imposée comme capitale depuis l'époque du condominium ; elle est le melting-pot où se rencontrent la plupart des groupes ethniques qui forment le Soudan. Elle est constituée en quelque sorte de trois entités : Khartoum, Khartoum Nord et Omdurman, la vieille ville, nommée ville sainte par le Mahdi où il s'établit et où se trouve son tombeau. Omdurman, aux maisons en brique crue et au souk immense, est la ville populaire et arabe. Plusieurs générations se partagent encore la même maison et vivent de manière collective et très simple. Grands-parents, enfants et petits-enfants logent sous le même toit, dormant souvent dehors à la belle étoile — l'intimité est l'apanage des classes sociales aisées qui ont acquis des habitudes occidentales ou qui vivent dans les grandes villes. La construction de tours qui abritent des appartements et de compounds résidentiels de luxe remet en question l'ancien habitat traditionnel. Quant au vieux centre-ville de Khartoum, il possède encore quelques bâtiments coloniaux au charme suranné où les églises côtoient les mosquées.

Le souk d'Omdurman n'est pas un souk très ancien, il n'a pas le charme de ceux du Caire ou d'Istanbul, mais il est très vaste et déborde d'activité.

Khartoum est le centre politique et économique du pays. Après la seconde guerre civile, un véritable boom a enfiévré Khartoum avec la manne pétrolière, la globalisation et l'arrivée de l'ONU et des ONG qui offraient du travail. De nouvelles routes et de nouvelles tours inspirées par Dubaï ont surgi du sol, des écrans géants ont fait leur apparition aux carrefours, de nombreux parcs d'attractions ont vu le jour et attirent les familles le week-end. À la périphérie, cependant, vit tout un petit peuple de réfugiés, Sud-Soudanais, Darfouris ou étrangers, petits commerçants, ou paysans de la Gezira, musulmans ou chrétiens, qui s'agglutinent dans des maisons en terre, sans eau courante ni électricité. Khartoum compte quatre camps officiels de déplacés : Mayo, es-Salam, Gèbel Aulia, Wad el-Bechir



Crue du Nil, plus importante que d'habitude et inondant les champs, à Khartoum, en 2011.



Salon de réception d'une maison familiale à Omdurman, en 2011.



le Soudan

786

aujourd'hui



Les marchés *aux chameaux* et *aux bœufs* et la maison du Mahdi à Omdurman.



787

Khartoum

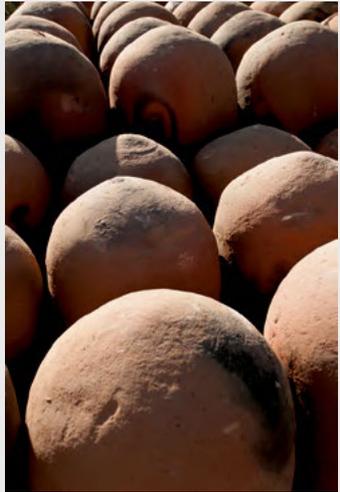




le Soudan

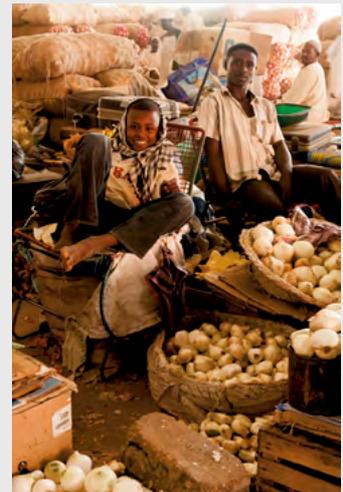
788

aujourd'hui





Les différents souks traditionnels d'Omdurman (alimentation, antiquités, bois...) et l'urbanisation de Khartoum.



le Soudan

790

aujourd'hui



Les bords du Nil à Khartoum, en 2016.



Les bords du Nil et le pont menant à l'île de Tuti, en 2016.

◀ qui ont accueilli successivement les victimes de la sécheresse des années 1980 et ceux du conflit Nord-Sud des années 1990. Il y a un vrai contraste entre les projets de développement immobilier pharaoniques et les difficultés à répondre aux demandes de logement. Les rives du Nil, elles, en raison des crues annuelles, sont toujours dans leur état naturel, et des cultures saisonnières (oignons, sorgho, tomates...) sont pratiquées dès que commence la décrue.

comment se déplacer

L'étendue du pays rend difficile le développement du réseau de transport. Il existe quelques voies ferrées reliant les grandes villes à Khartoum, ainsi que des routes goudronnées, souvent en mauvais état. Mais où que vous vouliez aller, au Soudan ou à Khartoum, les solutions pour vous déplacer sont infiniment variées. Plusieurs lignes d'autobus traversent le pays et relient les principales villes — les plus récents sont relativement confortables. Plus rapides sont les *boksi*, pick-up de marque Toyota: seuls deux passagers prennent place à côté du chauffeur, les autres se serrent sur la plateforme à l'air libre et « profitent » du sable, du soleil et du vent. Vous pouvez aussi vous hisser sur le haut d'un camion.

À Khartoum même, le gouvernorat a mis en place depuis quelques années des autobus urbains pour compléter la myriade de minibus privés qui sillonnent la ville. Les taxis sont nombreux, les jaunes sont anciens et souvent en mauvais état; les *Damas* ou *amjad* (microbus), moins onéreux, peuvent être utilisés collectivement ou individuellement; quant aux *rickshaws* (ou *tuk-tuk*) venus d'Asie, ils permettent de circuler rapidement en centre-ville et de se faufiler dans les embouteillages... mais à vos risques et périls, et, en théorie, ils ne sont pas autorisés sur les grands axes.

Khartoum en 2030...

Des projets prestigieux laissent présager un Khartoum inspiré de Dubaï. Un bureau d'études a élaboré pour le gouvernorat les principaux projets pour ce Khartoum du futur. La construction d'un quartier d'affaires à la confluence du Nil, entre Khartoum et Omdurman, est déjà lancée: l'hôtel Burj el-Fateh (devenu Corinthia), construit par les Libyens et présent sur tous les dépliants touristiques est l'illustration des goûts architecturaux des pays du Golfe; dans le même quartier se trouvent la banque centrale et quelques tours, sièges de groupes pétroliers; une nouvelle corniche située sur l'avenue du Nil vient de voir le jour et sert déjà de lieu de promenade aux Soudanais qui, le soir, viennent s'y rafraîchir, prendre le thé, jouer

aux cartes en famille et entre amis; ce quartier devrait également devenir un centre culturel et artistique; une corniche sur le Nil Blanc pourrait être créée sur le même modèle que la précédente.

Un centre commercial et un marché couvert devraient remplacer l'actuel aéroport, lorsque le nouveau, qui est à l'étude, sera construit plus au sud. Une rocade au sud sur le Nil Bleu et deux nouveaux ponts, pour rejoindre l'île de Tuti, devraient rendre la circulation plus fluide. La zone industrielle sera éloignée du centre-ville actuel qui pourrait devenir un quartier d'affaires et administratif. Bien sûr, l'étude propose l'amélioration des transports ainsi que la construction d'habitations à bas coût et à prix modéré. Les loisirs et le tourisme ne sont pas oubliés, puisque l'île de Tuti devrait abriter des villas de vacances. Des espaces verts devraient longer la voie de chemin de fer. La vieille ville d'Omdurman pourrait être dotée d'un grand marché couvert moderne mais conserver la partie qui abrite les artisans.

Ce sont quelques-uns des projets censés faire de Khartoum une capitale moderne. Tout cela est bien sûr conditionné par la situation économique: depuis la séparation d'avec le Sud et en l'absence des revenus pétroliers, tous les projets restent plus ou moins en attente ■



L'escalier de l'hôtel Acropole.



Environs d'el-Obeïd (capitale de l'État du Kordofan du Nord, environ 450 km au sud-ouest de Khartoum) : chameaux employés au « battage », en 2008.

A white camel stands in a dry, dusty landscape. The camel is facing left, looking towards a wooden well in the foreground. The well is made of dark wood and has a rope attached to it. The camel is wearing a harness and has a saddle on its back. The background shows sparse, dry trees and a clear blue sky. The ground is reddish-brown dirt with some scattered trash, including a green plastic bag.

la campagne et les villages

Odile Nicoloso
et Nicolas Beauné

795



le Soudan

796

aujourd'hui



La campagne, le long du Nil, à Shendi (environ 200 km au nord-est de Khartoum), entre 2008 et 2013.

La campagne soudanaise s'invite jusque dans la capitale, avec les champs inondables cultivés en pleine ville et l'île de Tuti restée (mais pour combien de temps?) un gros bourg rural au milieu de la cité. Les Soudanais conservent des liens forts avec leur village d'origine où vit parfois encore une partie de leur famille. Quand ils en ont les moyens, ils achètent une ferme pour y passer le week-end ou les fêtes et récolter leurs fruits et légumes.

Mais le Soudan est vaste et les campagnes, variées. L'archétype est la vallée du Nil, ruban de verdure très habité, dont le calme est seulement troublé par les pompes à eau qui irriguent les champs tous les cinquante mètres. Le paysage bucolique, si bien décrit par Jamal Mahjoub n'a pas changé depuis l'antiquité, même si l'électricité est désormais répandue et si les routes sont asphaltées. Aux abords des agglomérations, gros bourgs dotés d'un grand marché central, l'air est souvent pollué par les fumées âcres des fours qui transforment en briques le limon du Nil.

Au nord, de Khartoum jusqu'à la frontière égyptienne, c'est la Nubie traditionnelle: les murs de galous, sorte de torchis, ont des bandes horizontales d'environ soixante centimètres de hauteur, marques des « journées » de travail. Les villages très propres sont remarquables par les décorations extérieures sculptées et peintes sur les façades.



797

la campagne
et les villages



le Soudan

798

aujourd'hui



Briqueteries le long de la rive du Nil, à Shendi en 2009 et à Khartoum en 2013.



799

la campagne
et les villages

La campagne à Shendi en 2009 et 2010.

le Soudan

800

aujourd'hui





801

la campagne
et les villages

Shendi, en 2011 (à gauche).

Sur l'île de Tuti, point de rencontre du Nil Bleu et du Nil Blanc, en 2013 (ci-dessus).



le Soudan

802

aujourd'hui



Le puits de Naga, aux environs de Musawwarat es-Sofra, en 2012.



Hutte aux environs d'el-Obeid, 2008.

- ◀ En dehors de la vallée, la vie est soumise aux pluviométries variables, du nord aride au sud plus arrosé. Aux vastes déserts caillouteux du nord et de l'est où vivent des populations très déshéritées d'éleveurs nomades, succèdent les zones plus arrosées du Darfour, à l'ouest, où le Gèbel Marra joue le rôle de château d'eau. Cependant, la coexistence entre les éleveurs nomades Baggara (éleveurs de vaches) ou Abbala (éleveurs de chameaux) et les cultivateurs sédentaires a toujours été très compliquée, jusqu'à dégénérer en conflit violent depuis le début des années 2000.

Le Kordofan, est le royaume du baobab (tabaldi) et de l'acacia qui produit la gomme arabique. Mais le massif montagneux des Monts Nouba, où se côtoient de nombreuses tribus aux dialectes différents et qu'ont immortalisé les photographies de Leni Riefenstahl, est, lui aussi, une zone de conflits.

Enfin, entre les deux Nils (dans la Gezira, l'île) et dans les vastes plaines de Gedaref et Kassala jusqu'aux confins de l'Éthiopie et de l'Érythrée, s'étend le grenier du Soudan où de gros propriétaires terriens et des entreprises privées récoltent céréales et canne à sucre dans les zones irriguées. La main-d'œuvre paysanne est souvent venue d'ailleurs : des régions déshéritées du Soudan, du Soudan du Sud et d'Érythrée, mais aussi d'Afrique de l'Ouest qui a laissé au Soudan, du temps du pèlerinage par voie terrestre, plusieurs millions de personnes constituant le groupe des Fallatas ■



le Soudan

804

aujourd'hui



Sur le site de Mouweis, aux environs de Shendi, en 2010 et 2013: l'*okkuba*;
un *engareb* en bois et sa déclinaison « moderne » en fer, résistante aux termites; un abri rustique.



La « maison de fouilles » allemande à Musawwarat, construite d'après un modèle « traditionnel » (2012);
abri rustique et cour d'une maison de Shendi (2010); relais « routier » aux environs de Méroé (2011).

le Soudan

806

aujourd'hui



Île de Tuti, à Khartoum, en 2013.



807

la campagne
et les villages





le Soudan

808

aujourd'hui



El-Obeïd (450 km au sud-ouest de Khartoum) et restaurant aux environs de Karima (350 km au nord), en 2012.



Artisans, épicerie, magasins et *sitta chay* (sett eš-šay, littéralement « dame du thé ») à Shendi, en 2013.



le Soudan

810

aujourd'hui



Réparateurs de télévision et d'électroménager, repasseurs et boutiques de rue à Shendi, en 2013.



811

la campagne
et les villages



Quartier des vendeurs de bois et de charbon, château d'eau et abords de la ville de Shendi, en 2009 et 2013.



le Soudan

812

aujourd'hui



Taxi *baladi* vers Musawwarat, « Bedford » et transports locaux, entre 2010 et 2012.



813

la campagne
et les villages





le Soudan

814

aujourd'hui



Île de Saï, nord du Soudan (à environ à 650 km «à vol d'oiseau» de Khartoum), octobre 2015.



815

la campagne
et les villages

Île de Saï, 2015.



le Soudan

816

aujourd'hui



Île de Saï et environs de Soleb, nord du Soudan, 2015.



817

la campagne
et les villages

« Maison de fouilles » française de Sedeinga, construite en 1979 par Audran Labrousse et restaurée par Claude Rilly, 2015.



le Soudan

818

aujourd'hui



Île de Saï et environs de Soleb, nord du Soudan, 2015.



819

la campagne
et les villages



« Maison-tour » ancienne, abandonnée, et constructions récentes, île de Saï, 2015.



le Soudan

820

aujourd'hui



Barkhane sur la rive ouest du Nil en face de Saï ; enclos pour les chèvres et les moutons, 2015.



821

la campagne
et les villages



Enclos pour les chèvres et les moutons et arrivée de l'électricité, Saï, 2015.



la population

Odile Nicoloso et Olivier Cabon

823

Le Soudan, *bilad as-sudan*, le pays des noirs, est une société tribale, multiculturelle, multiethnique, multilinguiste. (On compte environ 570 tribus réparties en 56 groupes ethniques.) La langue arabe y est dominante (ainsi que la religion musulmane), mais on recense environ... 125 langues. L'anglais de l'ancien colonisateur reste une langue de référence.

* Données

Banque mondiale.

En 2015, la population* a été estimée à environ 40 millions de personnes — elle était d'environ 7,5 millions en 1960 (en incluant les États qui forment désormais le Soudan du Sud) et a cru à peu près régulièrement (le taux de croissance actuel est de 1,78%). Le taux de natalité est de 30,01 naissances pour 1 000 habitants et le taux de mortalité de 7,87 décès pour 1 000 habitants. L'âge médian est de 19,1 ans : 40,8% de la population a moins de 15 ans ; 20,2% entre 15 et 24 ans ; 31,8% entre 25 et 54 ans ; 3,9% entre 55 et 64 ans ; 3,3% 65 ans et plus. L'espérance de vie à la naissance est de 63,32 ans. La population urbaine représente 33,2% du total : en 2012 le « Grand Khartoum » regroupait environ 7 millions d'habitants.

Les deux principales tribus arabes sont les **Jaalayin** et les **Juhayna** (**Kababish**, **Baggara**, **Shukria**, **Rufaa**) qui peuvent respectivement être considérés comme sédentaires et nomades. Les Bagarra qui vivent au Kordofan du Sud et au Darfour — et sont sous-divisés en **Misserya** et **Rizeigat** — sont des tribus d'éleveurs de bovins (*bagar* en arabe) qui nomadisent entre le Tchad et le Nil, tandis que les nomades éleveurs de dromadaires sont dénommés **Abbala**. Les **Bedja** et les **Rashaïda** vivent à l'est le long de la côte de la mer Rouge. Les Bedja sont un des plus anciens groupes soudanais, c'est un peuple nomade fier de ses troupeaux de chameaux. Les **Four** forment la principale population sédentaire de la province du Darfour. Les **Nouba** peuplent les Monts Nouba dans le Kordofan : enclavée au milieu des « montagnes », chaque vallée pratique une langue différente — ce qui fait de cette région un véritable laboratoire pour les linguistes.

« **Fallata** » est l'appellation des descendants de nombreux pèlerins de retour de La Mecque. À partir de la fin du XIX^e siècle, ils sont venus d'Afrique de l'Ouest ou du Maghreb pour embarquer à Port-Soudan, en direction de l'Arabie Saoudite. Sur le chemin du retour, ils décidaient parfois de rester, se mariaient et devenaient Soudanais. Les **Nubiens** qui vivent dans la région de Dongola et Wadi Halfa ne sont ni arabes ni noirs. Ils ont leur propre langue, une identité culturelle très forte, une histoire ancienne qui commence avant le royaume de Koush. C'est un peuple fier, marqué par l'exil suite à la construction du barrage d'Assouan qui a obligé des milliers d'entre eux à quitter leurs villages, parfois millénaires, engloutis sous les eaux.

La diversité ethnique est une des principales caractéristiques du Soudan. Les rapports entre les ethnies sont souvent le résultat de la mobilité de la population et vont de la coopération mutuelle à l'hostilité déclarée ■

◀ D'après la carte d'Hélène David-Cuny (se reporter p. 25). Pour les 18 États composant le Soudan, voir p. 761.



827

les réfugiés

Odile Nicoloso

Le Soudan est une terre d'accueil pour les nombreux réfugiés politiques ou économiques des pays voisins, tels que l'Érythrée, la Somalie et l'Éthiopie. Ces réfugiés s'ajoutent aux « déplacés internes » (les centaines de milliers de civils fuyant la guerre au Sud Soudan ou au Darfour) et aux nombreux pèlerins qui, de retour de la Mecque, autrefois, se sont fixés ici et y ont fait souche pour former la population des *Fellata*.

Témoignage de Genet, Érythréenne

Genet, est triste : elle doit rendre visite aux familles de jeunes qui sont morts la semaine passée, à la suite du naufrage d'un bateau clandestin en Méditerranée. Tous très jeunes, ils avaient leur famille dans le quartier d'al-Sahafa, à Khartoum, peuplé majoritairement d'Éthiopiens et d'Érythréens.

En avril 2011, plus de 300 Érythréens sont morts en Méditerranée, à 20 km à peine de la côte libyenne. Ils rêvaient tous d'un avenir meilleur, loin de leur pays asphyxié par un régime à la dérive.

Par le passé, Khartoum a accueilli les Érythréens fuyant la guerre sanglante qui les opposait à l'Éthiopie et se termina par la création de leur propre pays en 1993. Depuis peu, le nombre de jeunes Érythréens présents ici a sensiblement augmenté : ils fuient le service militaire et les conditions de vie dans leur patrie.

Il y a trente ans, pendant cette guerre, Genet a fui l'Érythrée à pied. Actuellement, elle vit à Khartoum et, avec environ 150 euros par mois, entretient cinq enfants et une mère qui vit à Asmara. Elle fait le ménage chez des expatriés et, une fois son travail terminé, s'occupe de sa famille qu'elle réunit autour de la traditionnelle cérémonie du café.

Il y a quelques années, sa fille a décidé de migrer en camion jusqu'au Royaume-Uni. Aujourd'hui elle vit à Manchester et, hasard du destin, travaille comme femme de ménage chez des Soudanais. Genet ne l'a pas vue depuis cinq ans : elles communiquent parfois depuis un cybercafé et sa fille lui dit qu'il fait très froid là-bas ! L'apparition en Afrique du téléphone mobile et d'internet a révolutionné les contacts entre les familles restées dans des villages lointains et leurs enfants vivant dans les grandes métropoles occidentales.

Genet veut croire en une vie meilleure pour sa fille et ses petits-enfants en Europe, où certains de ses proches ont déjà immigré. Sa foi chrétienne lui permet de croire que ses sacrifices seront récompensés.

Les Érythréens sont souvent la proie de mafias au Soudan, en Égypte ou au Moyen Orient. Ils subissent violences et mauvais traitements et sont même parfois assassinés par des policiers corrompus... Certains

échouent dans les quartiers défavorisés de Tel Aviv, dans les prisons de Beyrouth ou deviennent esclaves domestiques dans des familles libanaises aussi bien chrétiennes que musulmanes.

Genet s'habille du *tob* soudanais pour paraître décente selon les critères de Khartoum et se faire passer pour une Soudanaise, car les Érythréennes ont la réputation de femmes « faciles ». Aujourd'hui, dans le quartier d'al-Sahafa, à Khartoum, elle ira, vêtue de blanc, rendre un dernier hommage aux jeunes qui sont morts dans les eaux méditerranéennes, tandis que la jeunesse continuera de rêver à un meilleur avenir en Occident.

200 000 réfugiés Syriens

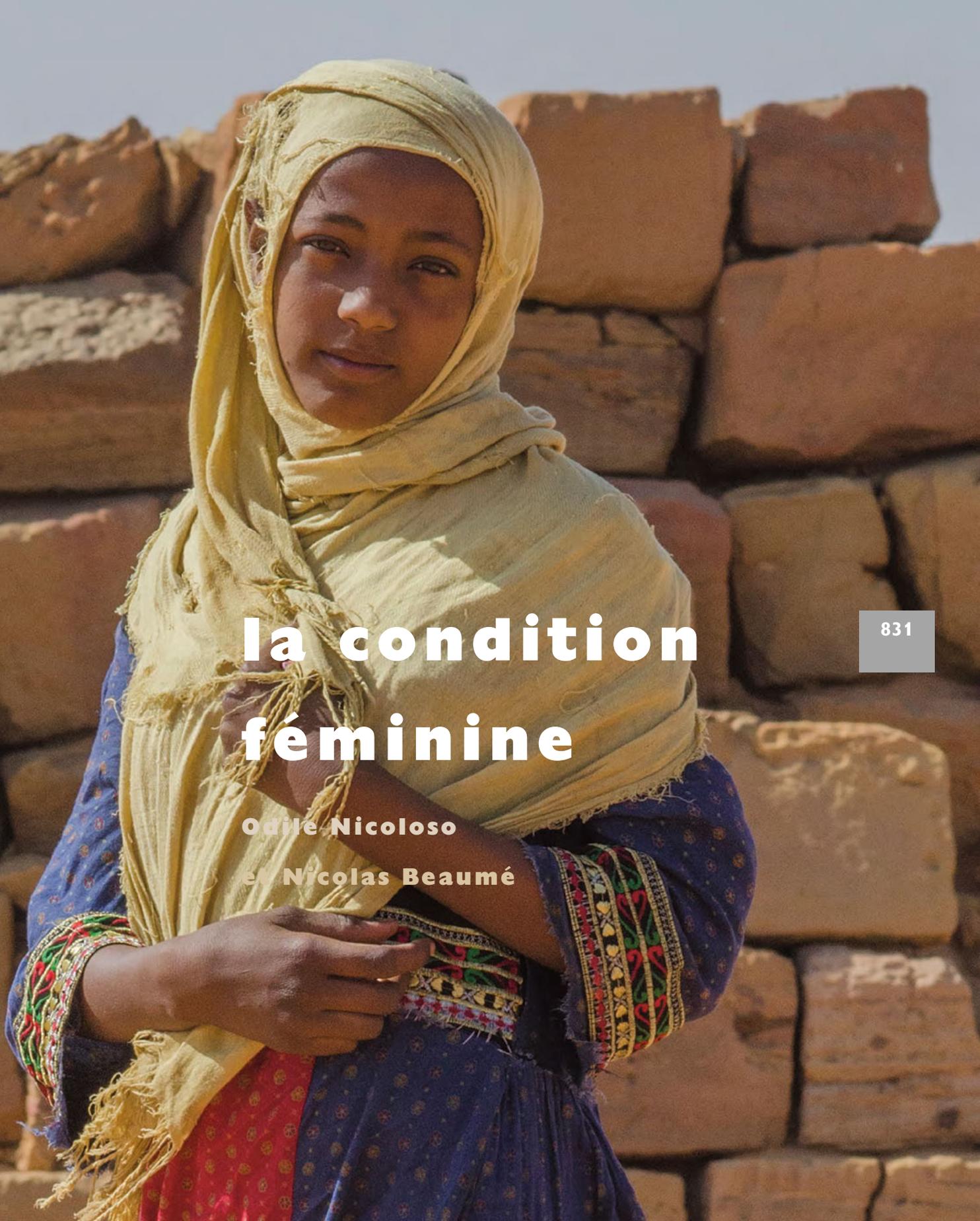
Depuis 2011, environ 200 000 Syriens sont arrivés à Khartoum, ce qui fait du Soudan le cinquième pays d'accueil après la Turquie, le Liban, la Jordanie, l'Irak et l'Égypte. Un traitement particulièrement bienveillant leur est réservé de la part des autorités soudanaises qui n'appliquent pas de visa d'entrée à leur égard. De ce fait, leur arrivée a connu une nette accélération en 2015. Ce sont pour la plupart des hommes d'une trentaine d'années qui sont musulmans sunnites et originaires de milieux urbains. Ils arrivent souvent *via* les vols hebdomadaires qui relient Damas et Khartoum. Nombreux sont ceux qui viennent pour échapper au service militaire, en profitant de la sécurité qui règne à Khartoum et en attendant la fin de la guerre dans leur pays. Seulement 30 % des Syriens considèrent le Soudan comme un lieu de transit vers l'Europe; mais certains envisagent de s'y rendre pour y étudier — particulièrement en Suède — et, dans ce cas, le font majoritairement par la voie légale.

Au Soudan, les Syriens ne sont pas considérés comme des réfugiés: ils peuvent y résider aussi longtemps qu'ils le souhaitent, obtenir un permis de travail et acquérir la nationalité soudanaise sans perdre la leur. Le gouvernement apporte également son soutien aux plus démunis et aux ONG syriennes d'aide aux familles. Du point de vue économique, les Syriens qui arrivent au Soudan sont considérés comme des atouts: beaucoup sont autonomes sur le plan financier; ils ouvrent de nombreux commerces et restaurants ou occupent des postes qualifiés ■





Pyramides de Méroé, 2012.

A young girl with a serene expression is the central focus. She wears a light yellow, fringed headscarf and a vibrant blue dress with intricate, colorful embroidery on the sleeves. Her hands are clasped in front of her. The background is a rustic wall of large, reddish-brown stone blocks under a clear sky.

la condition féminine

Odile Nicoloso

et Nicolas Beaumé

831



Maha Zakaria, inspectrice des antiquités, Mouweis, 2009.

La situation des femmes est contrastée. Très présentes dans la vie publique du Soudan, elles sont nombreuses à exercer un métier et à travailler. La femme soudanaise est indépendante, active, elle n'est pas confinée dans la maison familiale et elle est libre de conduire et de vaquer librement à ses diverses occupations sans demander l'autorisation de son mari.

Les jeunes filles vont à l'université pour travailler ensuite. La première promotion d'étudiantes à terminer des études à l'université est sortie en 1930 (il existe actuellement 26 universités publiques et 5 grandes universités privées dont l'université Ahfad pour les femmes). La première association féminine a été fondée en 1924, la première femme médecin a été le docteur Khaleda Zahir nommée en 1949. Il y a actuellement 52 % de filles dans les universités (et 48 % de garçons). Les familles payent fréquemment des études à l'étranger à ces derniers qui préféreront ensuite s'engager dans des voies concrètes comme le commerce ou l'immobilier, d'où l'expression « je vais dans le souk » pour signifier que l'on fait des études supérieures. Les femmes, elles, se dirigeront vers un travail plus régulier qui leur permettra d'équilibrer le budget familial, de s'occuper de leurs enfants et d'acquérir une indépendance financière. Bien sûr, le désir de s'instruire, de faire des études, est leur motivation première, mais souvent la situation économique actuelle, qui ne permet plus au chef de famille de subvenir seul aux besoins de sa famille est une incitation puissante. Au Darfour, par exemple, les femmes sont femmes d'affaires, commerçantes ou travaillent la terre... Les femmes ont obtenu le droit de vote en 1953 et participent à la vie politique (la Constitution leur réserve un quota de 25 % de sièges à l'Assemblée nationale). Une femme dirige le parti socialiste soudanais et plusieurs sont ministres.

Malgré ce tableau plutôt positif, la femme est loin d'être l'égale de l'homme. Elle ne peut notamment se vêtir comme elle l'entend. La tenue traditionnelle de la femme est le *tob*, qui ressemble au sari indien. Son succès tient sans doute à sa simplicité — une seule pièce de tissu de 4,50 m de long sur 1,50 m —, à son adaptabilité aux goûts de chacune — il est de couleurs variées — et à son efficacité : il protège des moustiques, du soleil... et des regards. Les élégantes le complètent par des chaussures et un sac à la mode. Les jeunes femmes ont adopté la jupe, voire le pantalon, mais normalement la peau est couverte ainsi que la chevelure. La grande majorité des femmes portent le *hijab* et certaines, sous l'influence, salafiste, le *niqab* (voile intégral). La police des mœurs veille au respect de la décence prescrite par la shari'a : aucune Soudanaise ne se risque à arborer un décolleté ou à porter une minijupe, et la journaliste Loubna a été arrêtée en 2009 pour avoir porté un pantalon.

Les femmes n'osent pas fumer la *chicha* ou même la cigarette en public. Rester en tête à tête avec un homme est malséant. On ne tolère pas qu'elles vivent seules, même quand elles sont veuves ou divorcées. La vie



le Soudan

834

aujourd'hui



◀ sociale des hommes et celle des femmes sont séparées ; leurs conversations sont différentes ; il ne peut être question de parler « sexe » ou de quelque autre sujet trivial devant la gent féminine ; les repas ne sont pas mixtes, même en famille !

Dans le couple le mari détient tous les droits ; la femme n'existe pas vis-à-vis de la loi ; elle n'est pas imposable sur ses biens personnels. La contraception n'est autorisée qu'aux couples mariés car les relations sexuelles hors mariage sont interdites. Seule une veuve peut se remarier ; dans ce cas, elle ne sera que deuxième ou troisième épouse.

La polygamie est autorisée au Soudan ; l'homme peut prendre jusqu'à quatre épouses, à moins que celle qu'il a épousée en premier n'ait fait notifier l'exclusion de la polygamie dans le contrat de mariage. Le mari polygame doit accorder autant de temps à chacune de ses femmes (pour les nuits et les repas) et partager équitablement ses biens entre elles. Alors que les divorces sont de plus en plus répandus, la polygamie était un peu moins pratiquée, mais la montée des islamistes explique une recrudescence récente de cette pratique, qui, cela va sans dire, n'est pas particulièrement appréciée des Soudanaises.

La femme peut demander le divorce si son mari exerce sur elle des violences, s'il s'abstient de relations sexuelles ou s'il ne subvient pas à ses besoins matériels. Lors d'un divorce, les filles sont systématiquement confiées à la garde de leur mère jusqu'à leurs neuf ans et les garçons jusqu'à leurs sept ans. Les jugements tiennent de plus en plus compte de l'intérêt des enfants qui sont souvent confiés à leur mère jusqu'à un âge plus avancé.

L'homosexualité, quant à elle, est un tabou absolu et est passible de la peine de mort.

l'excision, une pratique qui perdure

Le Coran ne contient aucun texte faisant allusion de près ou de loin à l'excision des filles. Cette pratique « africaine », interdite par les Britanniques, n'a en fait jamais cessé et a repris après leur départ. Les petites filles la subissent à l'âge de six ou sept ans. Dénommée *sunna*, elle consiste en l'ablation du clitoris et des petites lèvres ; les complications de cette mutilation traumatisante peuvent nécessiter des soins hospitaliers. Cette pratique, restée très répandue, épargne les chrétiennes. Dans plusieurs régions du pays, on pratique encore l'excision « pharaonique », cependant interdite par la loi soudanaise : en plus de l'excision « traditionnelle », la vulve est presque entièrement suturée ; l'opération s'effectue souvent dans des conditions sanitaires si déficientes que nombre de petites filles y laissent leur vie ! Les jeunes mères, heureusement, ont de plus en plus tendance à abandonner cette coutume.

◀ Khartoum, 2012 ;

Shendi, 2010 ;

Méroé, 2012.

La circoncision n'est pas non plus, prescrite par le Coran. Elle n'est, elle aussi, mentionnée que par la *sunna*, d'authenticité controversée. C'est une tradition venue du monde arabe à laquelle adhèrent tous les Soudanais musulmans.

soins de beauté et d'hygiène

La pratique du *dukhān* (fumigation) est très répandue, surtout à partir du mariage. Un trou est creusé dans la cour ou le jardin : après y avoir mis des braises et du bois odorant, les femmes s'y assoient, le cou entouré d'une colerette qui retient la vapeur. C'est donc une sorte de sauna à l'issue duquel on met le *dilka*, substance exfoliante à base de plantes, puis du parfum extrait d'essences diverses et très odorantes comme le santal ou le musc : l'usage de certains parfums relève de véritables codes sensoriels.

Après le *dukhān*, les femmes s'appliquent souvent le henné, qu'elles pratiquent depuis leur jeune âge (mais seules les femmes mariées s'en ornent les pieds). Le henné a été de tout temps le produit cosmétique le plus employé dans le monde arabe. Il occupe une place de choix dans les traditions musulmanes : fêtes de mariage, de circoncision, de l'*Aïd*... Le henné protège contre le mauvais œil, porte bonheur et, surtout, sublime la beauté. Aujourd'hui il est utilisé pour le plaisir de se teindre les cheveux ou d'avoir un beau motif tatoué temporairement sur le corps. Il est aussi considéré comme une plante médicinale de par ses différents composants dont le tanin. Le henné est cultivé intensivement au Soudan. Les hommes l'utilisent aussi parfois pour se teindre barbe ou cheveux blancs. L'épilation est très répandue.

le Soudan

836

aujourd'hui

les tea ladies, ou dames du thé

À presque tous les coins de rue de Khartoum, des femmes proposent du thé au gingembre ou à la cardamome, des cafés très sucrés ou épicés, du karkadé, du *tabaldi*, parfois des beignets. Ce sont les *sittat chay* (settāt eš-šay, singulier *sitta chay*, sett eš-šay). Elles sont des centaines. Leur réputation dépend de l'emplacement de leur commerce et de leur propreté. Aux endroits les plus animés de la capitale, elles installent sur les trottoirs ombragés, au ras du sol, petites tables et tabourets. Ce sont pour la plupart des femmes du peuple, pauvres et analphabètes, des veuves ou des réfugiées qui viennent du Sud ou d'Éthiopie. Il existe cependant des cas atypiques, comme une universitaire devenue veuve ou des hommes (Béja, pour la plupart) dans le besoin, qui font ainsi vivre une nombreuse famille. Comme leur activité n'est pas soumise à l'octroi d'une licence et est donc seulement tolérée, il arrive que la police les chasse et que leur matériel soit confisqué ■

Double page

suivante :

Souhaïba, Moua'da,

Moawwiya et Mona,

Saï 2015. ►



Sittat chay: à Khartoum, en 2011 (en haut), et à Shendi, en 2013 (en bas).



le Soudan

838

aujourd'hui









rites du mariage

**Odile Nicoloso
et Nicolas Beaumé**

841

Le mariage au Soudan est une cérémonie très particulière. Avec l'évolution des mœurs, certaines coutumes ont sombré dans l'oubli mais d'autres se maintiennent dans les villages et dans les familles qui restent attachées à la tradition. C'est la grande affaire de la vie, on en parle beaucoup et très tôt. Il était et reste encore arrangé par les familles, voire au sein des mêmes familles. La cérémonie elle-même est très codée et comporte plusieurs étapes.

la demande en mariage

Autrefois le jeune homme ne pouvait en aucun cas faire sa demande lui-même : une femme plus âgée s'en chargeait. S'il convoitait une jeune fille sollicitée, il la rencontrait au moins une fois avant de se déclarer. La famille de la fille avait alors deux semaines pour donner sa réponse. Ces coutumes sont tombées en désuétude, les mariages sont de moins en moins arrangés et correspondent à une vraie attirance mutuelle. Les jeunes gens peuvent désormais se rencontrer à l'université, sur leur lieu de travail, dans les cafés ou restaurants, parfois en cachette, à l'insu des familles. Ils vont, s'ils se plaisent, informer leurs parents de leur intention de se marier. Les familles vont ensuite mener leur enquête et, si rien ne vient entraver le processus, une personne d'âge mûr ou une délégation familiale, menée par le chef de famille, viendra demander la main de la jeune fille. Deux semaines plus tard, les deux mères se rendent visite, et s'il y a consentement, les pères commenceront à préparer le mariage. Ces étapes sont dénommées *fatih alkaeshum* ou *gulet khir*.

La prochaine rencontre aura pour objet la remise de la dot (*sheyla*) : l'homme donnera de l'argent, des bijoux, des parures ; la fiancée offrira des parfums, des vêtements locaux : (*tobs*, galabiah) à la famille du fiancé. Il arrive de plus en plus souvent que la *fatwa* établissant le mariage soit prononcée dès ce moment-là, les jeunes, ainsi mariés, pourront tôt vivre en couple, ce qui pourrait expliquer la recrudescence de divorces au bout de quelques mois.

la préparation du mariage

Autrefois, avant son mariage, la jeune fille devait rester chez elle pendant trois mois sans sortir, mais actuellement les délais diminuent : un mois, voire une semaine. Pendant cette période, il faut pratiquer le *dukhān* (une sorte de sauna), suivi d'un *peeling* pour adoucir la peau. Ce sauna se pratique grâce à un trou creusé dans un coin du jardin — mais peut-être y en a-t-il déjà un, celui qui a servi à la mère de la fiancée : on y prépare un feu



Poteries servant pour le *dukban*.



Le canapé sur lequel prendront place les nouveaux époux.



le Soudan

844

aujourd'hui



L'arrivée des invitées et le « mariage des femmes ».

◀ de plantes odorantes; la future mariée, nue, s'assoit sur un tapis en fibres, recouverte d'une très grande couverture (*shamela*), ceci durant trois heures par jour. Pendant ce temps, les tantes préparent pour elle et pour ses sœurs les parfums traditionnels (santal, *malhib*, musk, ambre).

Ce temps de préparation au mariage est également mis à profit par la jeune fille pour apprendre à la maison, avec un professeur, les danses traditionnelles.

le mariage

Le jour précédent ou le jour même, la mariée se fait faire le henné avec ses amies. De véritables artistes dessinent sur leurs mains, leurs avants-bras, leurs pieds, leurs jambes des motifs floraux ou géométriques. Une vingtaine de ces amies apportera à la maison du futur marié henné et parfums, car lui aussi se fera faire un henné en compagnie de ses frères et amis — mais sans dessins de fleurs.

Au soir de cette journée, tous seront invités à dîner, chanter et danser. Ces fêtes du henné sont une étape importante des cérémonies : elles sont organisées à la maison, dans un club ou un hôtel.

La signature de l'acte de mariage a lieu dans la mosquée la plus proche du domicile de la mariée : c'est une cérémonie très rapide pendant laquelle le cheikh récite des versets du Coran et à laquelle assistent les proches de la famille. Elle a généralement lieu un jeudi, un vendredi ou lors d'une fête religieuse. Les mariés en sont absents. Quelques coups de feu sont tirés en l'air pour signaler au reste de la famille que le contrat a bien été signé.

Le matin du deuxième jour du mariage, la famille de la jeune fille prépare le *fatouh el-arees* ou « petit-déjeuner du fiancé », qu'un groupe de cinq à dix jeunes filles apportera et partagera avec famille, amis et voisins dans la maison du jeune homme.

Le soir, le marié et ses proches viennent chercher la jeune fille habillée d'une robe blanche à l'occidentale et la conduisent à la grande réception organisée pour les invités des deux familles (parfois plus de mille personnes pour les familles riches, et le nombre des invités peut être aussi très important pour des familles plus modestes).

Cette réception a lieu dans un club ou un hôtel ou sous une grande tente dressée à proximité du domicile de la mariée. Les femmes portent leurs *tobs* les plus colorés et les plus élégants, un orchestre et un chanteur distraient les invités. Normalement, les festivités se terminent à minuit mais parfois la fête se prolonge plus tard au domicile de l'un des deux époux.

la danse du mariage

Enfin, le dernier soir, celui du troisième jour, a lieu la danse du mariage (*sobebya*), pratiquée surtout par les Arabes soudanais. La mariée dansera pour son mari et une assemblée exclusivement féminine de parentes et amies. Au cours de quatre danses différentes pour lesquelles elle changera plusieurs fois de tenue, elle chantera éventuellement, pour taquiner les autres filles célibataires et son mari.

Jusqu'au début du vingtième siècle, la mariée se ceignait les reins d'un simple *rahab* (ceinture d'où pendent des lanières de cuir), afin de montrer son corps et sa fertilité potentielle. Cette coutume n'est plus observée aussi strictement de nos jours : la jeune fille est un peu plus habillée, mais ses tenues successives de couleurs différentes (jaune, rouge...) restent très suggestives et elle est assez dévêtue. Des femmes policières sont souvent présentes pour empêcher la prise de toute photographie et, bien sûr, leur diffusion sur internet.

À l'issue de cette soirée — ou le quatrième jour —, a lieu le « *dietek* » (*jirtig, jiltik*), cérémonie traditionnelle à laquelle assistent seulement les proches. Sur un lit soudanais se tient la mariée en *tob* rouge avec, à sa gauche, le marié en *galabieh* blanche, le front ceint d'un bandeau orné d'un croissant. Ils échangent le sucre et le lait : celui qui le crache le premier au visage de l'autre est considéré comme le futur chef de la maison. Les femmes de la famille apportent alors sur un plateau les colliers traditionnels qui appartiennent à la famille et encensent et parfument le jeune couple pour empêcher le mauvais œil. La cérémonie se terminera par des chansons anciennes.

Le voyage de noce a lieu à l'étranger ou, pour les moins aisés, dans un hôtel de la capitale. Beaucoup de Soudanais aiment passer leur lune de miel en Érythrée. L'épouse ira ensuite généralement vivre dans la famille de son mari. Les week-ends, le jeune couple rend visite à la famille de la femme ou à d'autres parents.

Les festivités du mariage et la dot coûtent très cher. La réception durant plusieurs jours de la parentèle éloignée aussi. Faute de moyens pour financer ces dépenses, certains sont donc contraints de rester célibataires ■

rites funéraires

Comme ceux du mariage, les rites funéraires sont soigneusement codifiés. La personne décédée est enterrée le jour même du décès, puis la famille, les amis et les voisins ont trois jours pour présenter leurs condoléances. Les grandes familles, qui reçoivent les condoléances de centaines de personnes, installent devant la maison du défunt une grande tente destinée à l'accueil des hommes. En arrivant, le visiteur, s'il est musulman, récite la *Fatiha* devant le chef de famille, présente ses condoléances aux membres de la famille puis s'assoit, papote avec ses voisins en buvant du thé : dix minutes ou une heure, l'essentiel est d'être venu. La veuve, de son côté, reste chez elle vêtue de blanc pendant quatre mois et dix jours et doit, pendant cette période, se consacrer uniquement à sa peine et aux prières pour son défunt mari ■

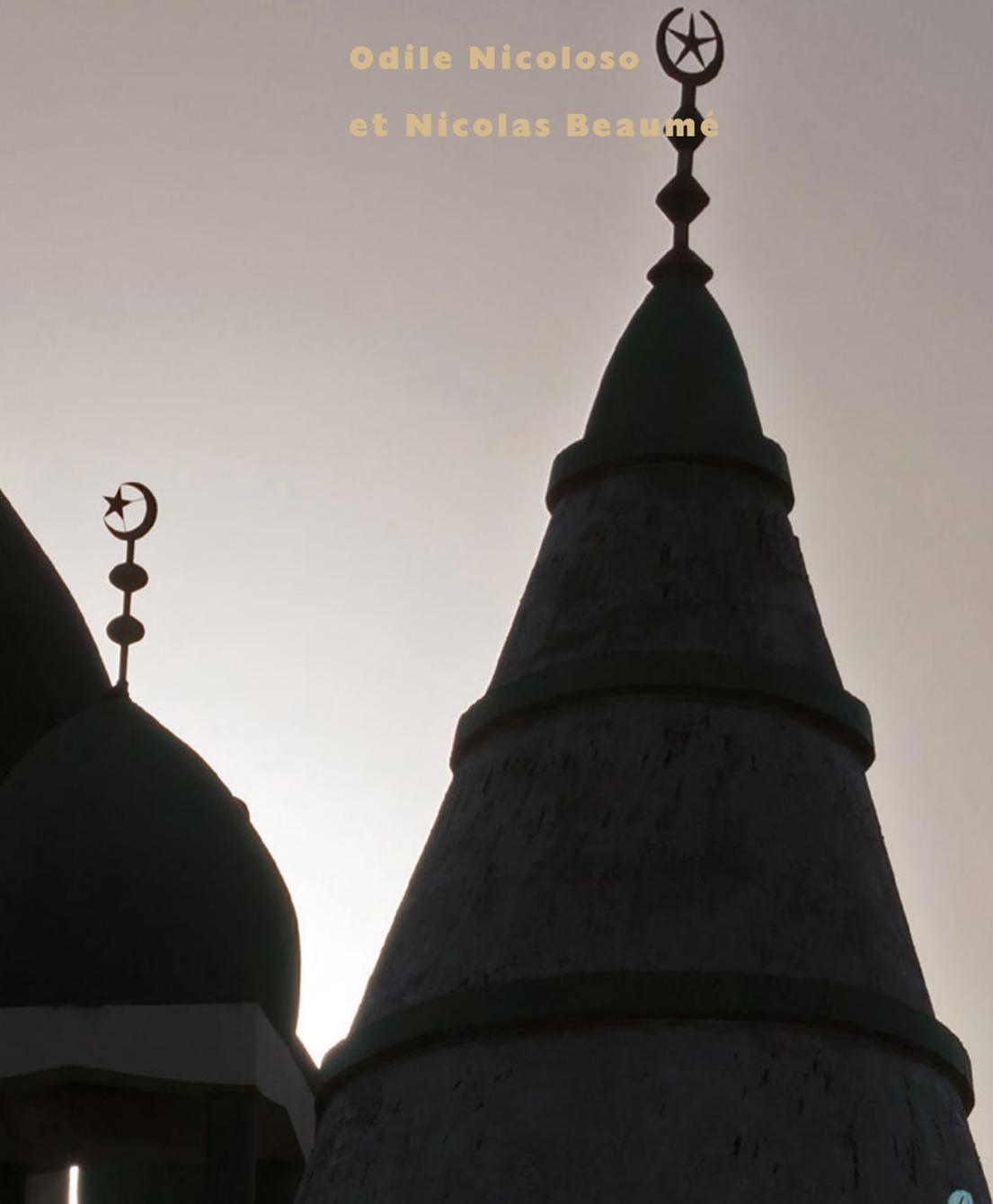


la religion

Odile Nicoloso

et Nicolas Beaumé

849



La plupart des Soudanais sont croyants. Ils sont à 90 % musulmans et à 75 % sunnites. Les autres sont chrétiens ou pratiquants des religions traditionnelles. Les uns et les autres cohabitent dans le respect des droits de chacun. Les mosquées et les églises se côtoient à peu près partout dans le pays.

l'islam

Les premières attestations de l'islam au Soudan sont de peu postérieures à la mort du prophète Mahomet et coïncident avec la conquête arabe de l'Égypte au VII^e siècle (639, Amr Ibn al-'As, voir p. 404 sq.), mais il fallut près de neuf siècles et le déclin du christianisme pour qu'il s'étende à l'ensemble du territoire (voir p. 422 sq.). La conversion du Nord Soudan à l'islam s'est faite essentiellement via le soufisme qui professe un lien direct entre Dieu et le croyant grâce à l'ascèse et à la méditation. Le Mahdi, Mohamed Ahmed, ne se considérait pas comme un leader politique mais comme le représentant du prophète Mahomet. Quatre grandes confréries existent au Soudan :

- la **Khatmiyya**, fondée par Mohamed Osman el-Mirghani, aujourd'hui dotée de son propre parti politique, le *Democratic Union Party* (DUP) ;
- la **Sammaniyya**, la confrérie du Mahdi, liée au parti Oumma ;
- la **Tijaniya**, née en Algérie, principale confrérie du Darfour ;
- et enfin la **Qadiriyya**, la plus importante, dont certains chefs ont pactisé avec le pouvoir.

En 1983, le président Nimeiry, sous l'influence d'Hassan al-Tourabi, promulgua la shari'a. Depuis la deuxième partie du XX^e siècle, l'islamisme soudanais, inspiré en partie par les Frères musulmans, s'était construit par opposition aux laïcs et à l'islam populaire des confréries soufies, hostiles à l'instrumentalisation politique de la religion.

Le soufisme reste la principale institution sociale dans la société soudanaise, grâce à la créativité de ses responsables, à leur capacité à s'adapter aux défis de la société moderne et aux aspirations de la jeunesse urbaine : il est une clef du maintien de l'ordre social. Au début du XX^e siècle, à la suite de l'immigration en Arabie Saoudite, le wahhabisme (politiquement structuré) a fait son apparition. Le salafisme, retour vers un islam pur, influence certains jeunes mais a encore relativement peu d'écho. L'émergence de ces groupes est peut-être due à la politique libérale du régime envers le prosélytisme, une façon pour lui de contrôler la diversité islamique du Soudan. Les incidents qui opposent parfois soufis et salafistes reflètent la compétition à laquelle se livrent ces tendances religieuses, dans un espace partagé et un contexte de pluralisme religieux. La confrérie soufie se réunit chaque vendredi au cimetière d'Omdurman, sur la tombe



◀ du cheikh Hamed al-Nil. Au son des tambours et des chants, les hommes viennent se balancer longuement d'avant en arrière en répétant la profession de foi musulmane, la *chahada*. Ils dansent, chantent, et entreprennent presque en transes pour se rapprocher de Dieu.

La religion est très présente dans la vie quotidienne. À l'école, on dispense des cours de religion. Ils sont obligatoires et sont ainsi répartis : 1. coran ; 2. règles d'hygiène, comportement personnel, sexuel... ; 3. législatif — droit des femmes, impôts étatiques, islamiques — ; et 4. étude des différentes écoles d'exégèse.

Ramadan au Soudan

Les Soudanais, très religieux, sont tolérants envers les autres religions. Le jeûne du mois de ramadan, suivi par l'ensemble des croyants, est ici plus que partout ailleurs un moment de partage. À Khartoum, au coucher du soleil, sur les trottoirs de la ville, devant les maisons, on dispose des tapis pour accueillir voisins et passants au moment de l'*iftar* (la rupture du jeûne journalier). Dans la région d'al-Jazira, sur la route qui relie Wad Madani à Khartoum, les villageois arrêtent même les véhicules pour inviter leurs occupants. L'*iftar* collectif est une tradition ancienne et un devoir religieux que l'on s'honore d'organiser, en dépit des risques d'accident que cela suppose. On sert des plats traditionnels comme l'*aber abmar* ou *obioud*. Cet *iftar* partagé est un moment de retrouvailles et d'échanges après une année active où famille, amis et voisins n'ont pas toujours eu le temps de se rencontrer. C'est également un moment de partage avec les plus nécessiteux qui crée des liens très importants dans la communauté. Il faut espérer que cette coutume pourra perdurer malgré les difficultés économiques. Pour la fête de rupture du jeûne, la tradition est d'égorger un mouton que la famille élargie partage. Lors du *Mouloud*, anniversaire de la naissance du Prophète, les derviches, précédés par des cavaliers qui ouvrent la voie, se rassemblent sur la grande place des Califes, à Omdurman, où les confréries soufies dressent leurs tentes et les marchands de sucrerie, dattes ou noix, leurs étals.

Mosquée attenante à un « relais routier », route de Kourou, 2012.





853

la religion

Koya, près de Soleb, *kuba* du cheikh Idriss, 2015.



le Soudan

Kuba d'un *wali* (« saint homme ») dans le cimetière de Saï, 2015.

854

aujourd'hui



Koya, près de Soleb, cimetière attenant à la *kuba* du cheikh Idriss, 2015.

chrétiens et juifs

◀ Le christianisme est apparu au Soudan à partir du ^v^e siècle (voir p. 391 sq.), lorsque des missionnaires venus de Byzance évangélisèrent progressivement le pays. Au milieu du ^{vi}^e siècle, trois royaumes chrétiens, dont certains perdureront jusqu'au ^{xvi}^e siècle (voir p. 422 sq.), se partagent la vallée du Nil moyen (voir p. 393 sq.). Mais les chrétiens actuels sont les descendants des coptes venus d'Égypte, à l'époque de Méhémet Ali, pour occuper de nombreux postes dans l'administration du condominium anglo-égyptien. Ils parlent arabe, sont complètement intégrés à la société soudanaise et vivent en principe en bonne intelligence avec leurs frères musulmans. Daniel Comboni qui dirigea une mission italienne et créa l'école qui porte son nom fut le premier évêque d'Afrique centrale en 1854. Il mourut à Khartoum et fut canonisé cent ans plus tard.



Chapiteau de l'église d'Old Dongola (voir p. 409 sq.).

Les chrétiens — catholiques, protestants, orthodoxes issus de l'immigration levantine (grecs, libanais, syriens) — ont vu leur nombre diminuer considérablement, mais celui-ci est difficile à évaluer, surtout depuis la séparation entre le Soudan et le Soudan du Sud. Avec le départ de la majorité des chrétiens pour le sud et la fermeture de plusieurs églises, ceux qui sont restés, Sudistes ou originaires des monts Noubas, partagent le même sentiment d'inquiétude pour l'avenir. Elle est également nourrie de la crainte que la nouvelle constitution, sous la pression des groupes conservateurs, ne soit rédigée au détriment des droits des non-musulmans.

Les juifs, encore relativement nombreux jusqu'en 1976, comptaient des communautés importantes à Omdurman et à Atbara. Cette année-là, des parchemins religieux précieux sont partis secrètement en Israël.

Un des principaux défis, pour l'État soudanais, est de rassurer et de faire coexister les diverses communautés religieuses de façon à assurer la stabilité et la cohésion sociales ■

Peintures de la cathédrale de Faras conservées au musée de Khartoum (voir p. 407 sq.).







la nourriture

Odile Nicoloso
et Nicolas Beaume

857



Khartoum, 2012.

Les Soudanais prennent généralement trois repas par jour. Après un petit-déjeuner succinct, tôt le matin, qui souvent se limite à une tasse de café ou de thé, le premier vrai repas est le *fatour*, vers 11 heures. Il est composé essentiellement de *foul*, mets traditionnel à base de fèves mijotées auxquelles les Soudanais, suivant leurs moyens ajoutent oignons, œufs, viande, *taamiya* (*falafel*)...

Vers 15 heures a lieu le déjeuner: la famille se rassemble alors autour d'un plat de riz, de galettes de maïs (*kisra*), de pommes de terre, de viande, d'oignons et de tomates. La perche du Nil est un mets très prisé et délicieux qu'on peut acheter au marché d'Omduman, ainsi que d'autres poissons (poisson-chat, *boulti*) pêchés le matin même dans le fleuve. Vers 21 heures se prend le dîner. Les restaurants soudanais servent cette nourriture traditionnelle et de la viande, souvent sous forme de *kebab* ou *shawarma*.

le karkadé

Le thé rouge, plus connu sous le nom de *karkadé*, provient de l'hibiscus. C'est l'une des boissons préférées dans le pays. Cette plante, connue dans de nombreux pays d'Afrique, pousse essentiellement dans la région du Kordofan. Les pétales sont récoltés à la main chaque automne puis séchés au soleil. On les infuse et consomme la boisson froide ou chaude. Le *karkadé* est aussi utilisé en pharmacie pour faire baisser la tension artérielle et comme colorant dans les boissons et la nourriture. Le *karkadé*, qu'on trouve aussi communément en Égypte, est également la boisson nationale du Sénégal, du Burkina Faso et du nord du Bénin.

859

la nourriture

le tabaldi

Élaboré avec le fruit du baobab, le *tabaldi* est la seconde boisson nationale du Soudan. On pourrait dire que dans le baobab tout est bon: son fruit est comestible et son goût acidulé plaît aussi bien aux humains qu'aux singes (d'où son appellation de « pain de singe »); il est très riche en vitamines B1 et C3 et contient deux fois plus de calcium que le lait. Ce fruit entre dans de nombreuses préparations: sa pulpe fraîche ou séchée, mêlée à de l'eau, fournit ainsi le *tabaldi*, une boisson rafraîchissante. Ses graines, consommées grillées, sont très nourrissantes et peuvent remplacer le café; on en extrait aussi une huile alimentaire.





*Zir de la maison de fouilles allemande
de Musawwarat es-Sufra.*

le café

- ◀ Le café soudanais ou *jabana* est pimenté suivant les goûts avec diverses épices : gingembre, cardamome, cannelle.

le thé

Boisson nationale par excellence, on le boit à toute heure de la journée : le matin, avec du lait, et dans la journée, épicé, au gingembre ou aux clous de girofle. Il est généralement très sucré. Toutes ces boissons peuvent se déguster du petit matin jusqu'à tard le soir chez les *tea-ladies* (voir p.836-837).

Au bord des routes et à chaque coin de rue des villes du Soudan, à l'ombre, on trouve les *zirs* : grands pots de terre remplis d'eau qui, fermés et légèrement poreux pour permettre l'évaporation et garder la fraîcheur, sont à la disposition des passants ; ils sont salvateurs dans ce pays si chaud où la température peut parfois avoisiner les 50 °C.

L'alcool est en principe interdit. Certains s'en procurent au marché noir, d'autres en fabriquent clandestinement à partir de dattes ou de maïs. Il faut bien sûr se méfier des distillateurs sauvages et des alcools frelatés (les drames semblent fréquents). De dattes de différentes espèces, on tire une liqueur : l'*araqi*.

De nombreux fruits et légumes sont particulièrement délicieux, en particulier pastèques, citrons et les pamplemousses. Le *foul sudani*, ou cacahuètes, vendu au bord du trottoir par les femmes qui l'ont grillé au préalable, est employé également pour l'élaboration de sauces ■

Khartoum, souk aux antiquités et marché des peintres, 2012.





le Soudan

862

aujourd'hui



Restaurant, environs de Karima, 2012 ; île de Tuti, 2012 ; épicerie, Shendi, 2013 ;
 étal, el-Obeïd, 2008 ; culture du *gargir* (sorte de roquette poivrée), île de Tuti, 2013.



Relais « routier » aux environs de Méroé, 2011 ; marchand de fruits
aux environs d'el-Kourrou, 2013 ; repas de fête chez le *raïs* d'el-Hassa, 2010.



Adlan Yousif Adam et Imad Mansour, Khartoum, novembre 2016.

les artistes

Odile Nicoloso

Mohamed Musa Ibrahim

Olivier Cabon

Rachid Diab



Quelques figures...

les peintres

Le Soudan, au carrefour de l'Afrique, du monde arabe et de l'Orient, a maintes sources d'inspiration. Une école des Beaux-Arts y fut créée en 1944 par les Britanniques. Beaucoup d'artistes partirent alors compléter leurs études à l'étranger. Ibrahim el-Salahi, né en 1930, a appartenu à la deuxième génération de Soudanais partis étudier la peinture et le dessin en Grande-Bretagne, où il vit encore. Il créa en 1961 l'école de Khartoum et l'ouvrit au modernisme. Une génération plus individualiste lui succéda. Citons Bakri Bilal, Ibrahim el-Salahi, Otaïbi, Walid Warrag et bien sûr Rachid Diab. Chacun a sa personnalité, et leurs sources d'inspiration sont très variées : la calligraphie pour Walid Warrag, les coutumes locales, ou les contes traditionnels pour Ibrahim el-Salahi...

Rachid Diab

Rachid Diab est né en 1957 à Wad Madani, sur les rives du Nil Bleu. Depuis sa petite enfance, il aime voyager, aller à la rencontre d'autres cultures, d'autres peuples, d'autres modes de vie. Peindre est devenu rapidement une nécessité, une part de lui-même. À l'âge de quatre ans, il commença à façonner dans l'argile des formes animales : lions, éléphants et quelques figures humaines. Il ne reçut aucun soutien de sa famille, qui n'avait aucun intérêt pour l'art. Cet environnement ne l'a pas affecté mais l'a, au contraire, obligé à rechercher son propre langage.

Après des études de chimie, il entra à l'école des Beaux-Arts. Il fut déçu par des études très académiques qui lui permirent, cependant, de rencontrer d'autres étudiants et d'obtenir, en 1980, une bourse pour l'université de Madrid. Sa relation au temps et à l'espace est son thème essentiel : il ne cherche pas seulement à exprimer un moment particulier mais à rendre compte de l'être humain en général. Premier de sa classe, il fut également, à Madrid, le premier professeur d'arts plastiques à ne pas être espagnol. En 2000, il rentra à Khartoum pour aider les artistes et faire évoluer la façon d'envisager l'art, notamment au niveau du gouvernement. C'est ainsi qu'il créa le centre culturel Rachid-Diab qui accueille en résidence des artistes de toutes nationalités, promeut de jeunes artistes et cherche à leur donner une place dans la société, mais aussi éduque les enfants en leur proposant des ateliers, des forums, des expositions. L'aide gouvernementale est succincte et Rachid peine parfois à se faire entendre. Rachid Diab, qui a désormais acquis une renommée internationale, a exposé dans maints pays comme, l'Espagne, le Royaume-Uni, la Belgique ou la Norvège.

Griselda el-Tayeb

Griselda, d'origine britannique, est arrivée au Soudan en 1951, après son mariage en Grande Bretagne avec Abdallah el-Tayeb. Ils s'étaient rencontrés en 1946 à Londres, à l'université où Abdallah faisait partie des douze étudiants soudanais sélectionnés pour poursuivre leurs études. Griselda fut séduite par son charisme, son enthousiasme, son ouverture d'esprit (il commencera à apprendre le français à 50 ans). Ils se marieront secrètement en 1948 : les parents de Griselda étaient alors réticents mais convaincus par la suite du bon choix de leur fille, ils vinrent leur rendre visite au Soudan.

Abdallah el-Tayeb, historien de la littérature arabe, critique, poète et dramaturge, devint par la suite doyen de la faculté des Lettres de l'université de Khartoum. Il a notamment écrit un ouvrage capital pour la connaissance de la poésie arabe, le *Murchid ila fahm achch'ar al'arab wa sintatiba* (ou Guide pour la compréhension de la poésie arabe et de sa technique). Il est également l'auteur de trois pièces de théâtre.

Griselda arriva en 1951 en bateau à Port-Soudan. Elle rencontra aussitôt la famille d'Abdallah et découvrit avec surprise les traditions soudanaises si différentes de celles de son Angleterre natale : la séparation entre les hommes et les femmes, les costumes traditionnels, le rythme des prières, le manque d'intimité dans la vie de couple où il faut tout partager avec le reste de la famille... Griselda enseigna les arts plastiques à une époque où le prestige de l'enseignant était encore grand et aida les jeunes Soudanaises à s'émanciper en les faisant participer à des pièces de théâtre ou travailler en plein air. L'art de Griselda est inspiré des coutumes et des paysages soudanais : elle dessina ainsi des planches sur les costumes des différentes régions du Soudan

le Soudan

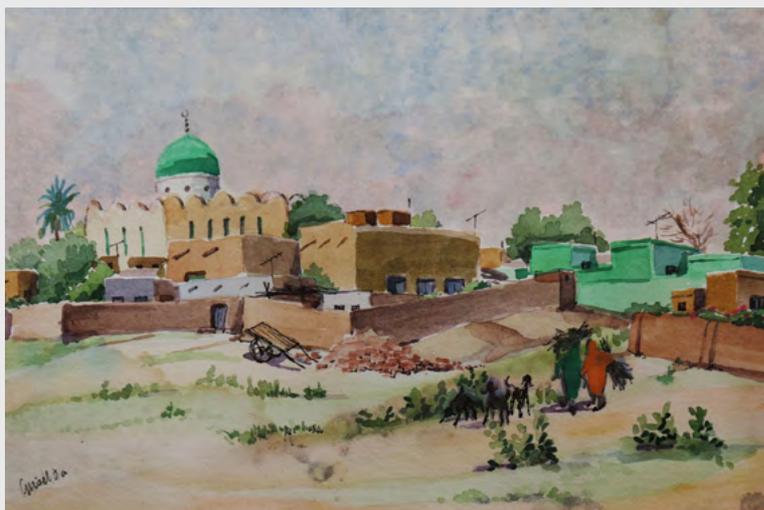
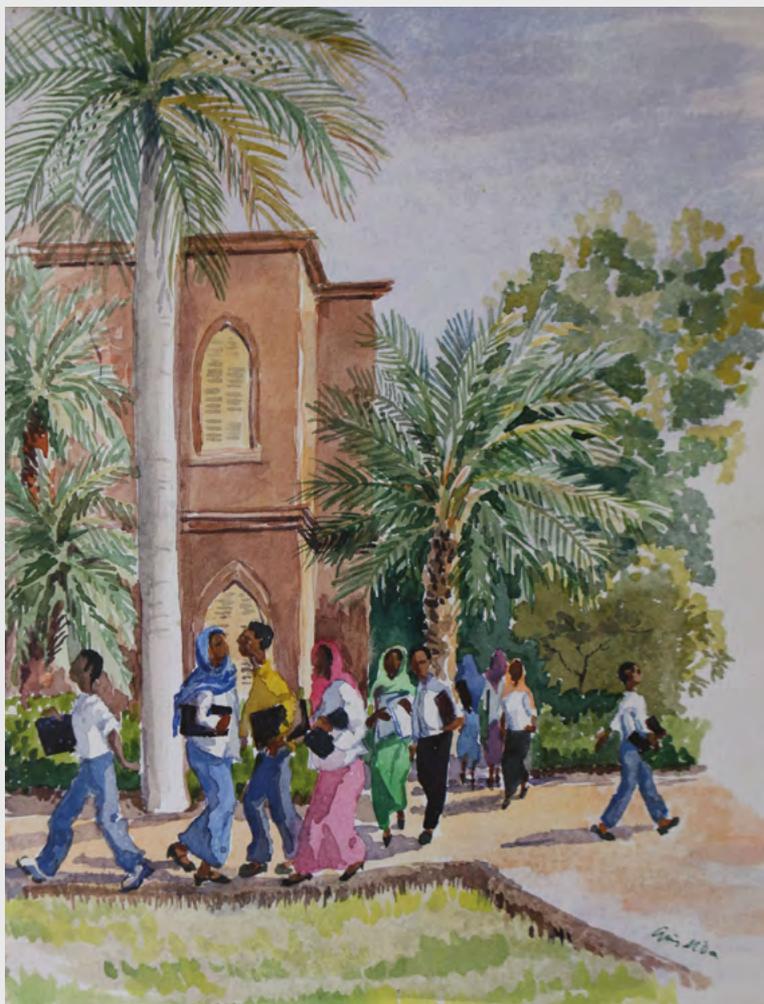
868

aujourd'hui

les écrivains

La poésie est un art prisé depuis plusieurs siècles par les Soudanais mais, au ^{xx}e siècle, de nouveaux auteurs se sont intéressés à un autre genre littéraire, le roman.

Tayeb Salih est le plus connu d'entre eux. Avec Taha Hussein et Naguib Mahfouz, il est considéré comme l'un des plus grands écrivains arabes. *Saison de la migration vers le Nord* (1968), qui obtint un retentissement international, décrit le retour d'un jeune Soudanais dans son village des bords du Nil après des études en Grande-Bretagne, et le choc culturel qui en découle. Rien ne prédisposait à l'écriture ce fils et petit-fils de paysans. Né en 1928 dans la petite bourgade de Karmakol, au nord du Soudan, Tayeb Salih entama des études d'agronomie à l'université de Khartoum, avant de les poursuivre, en 1952, en Angleterre.



courtesy
Griselda el-Tayeb,
remerciements
à Henriette Omer,
galerie Dabanga

◀ La guerre civile qui éclata au Soudan en 1956, le contraignit à rester à l'étranger. Il intégra le service arabe de la Bbc, avant de rejoindre l'Unesco à Paris. Taraudé autant par l'exil que par la nostalgie du pays natal, il se mit à écrire. Son œuvre comporte quatre romans et un recueil de nouvelles. Peu abondante, elle est cependant importante car représentative des quêtes et des aspirations africaines des années soixante, marquées par la fin du colonialisme et la montée des nationalismes. Tayeb Salih écrivait en tant que Soudanais, issu d'une région carrefour où le monde arabe rencontre le monde africain, mais aussi en tant que migrant. Il a su broser avec subtilité le portrait du colonisé, déchiré entre le Sud et le Nord, entre la tentation du retour aux origines et la conscience douloureuse de sa dette envers l'Occident colonisateur. Tayeb Salih est décédé le 18 février 2009.

Jamal Mahjoub est né en 1960 à Londres d'un père Soudanais et d'une mère Anglaise. Il a grandi à Khartoum avant de partir étudier la géologie en Grande-Bretagne. Il a la particularité d'écrire en anglais. Les questions du métissage et de l'identité multiple sont ses thèmes de prédilection, comme dans *Le train des sables* ou *Là d'où je viens*. *Nubian Indigo* est le récit de la construction du haut barrage d'Assouan et de l'exil de ses habitants. Par-delà le rôle et les multiples responsabilités des fonctionnaires, des militaires, des archéologues et des politiques avides de pouvoir, apparaît le triste devenir des habitants du fleuve : villageois condamnés à la misère, enfants abandonnés, pêcheurs, conteurs d'histoires et autres magiciens visionnaires, tout ce monde chatoyant va devoir partir.

Leïla Aboulela, de père Soudanais et de mère Égyptienne, a vécu son enfance et son adolescence à Khartoum. Elle a émigré en Angleterre puis en Écosse, avant de partir pour l'Indonésie, et elle réside désormais au Qatar. Elle écrit en anglais et son œuvre est marquée par cette errance : *Lyrics Alley*, *Minaret*, *La Traductrice*, parlent du problème de l'identité, de l'exil, de l'amour, de la foi religieuse. Leïla Aboulela est la première femme à appartenir au petit nombre des écrivains soudanais traduits en français. Elle apporte l'authenticité d'une voix féminine musulmane attachante.

Mansour Khalid 'Abdelmajid, né en 1931 à Omdurman, diplômé en droit de l'université de Khartoum, a étudié le français au centre culturel de Khartoum (institut français du Soudan), avant de rencontrer Jacques Berg puis d'obtenir une bourse pour partir étudier en France où il est entré en contact avec la rédaction de *Présence Africaine* et devint l'ami de Hassan al-Tourabi. En 1968, il publie dans *Al-Ayyam* une série d'articles provocateurs contre la campagne anticomuniste engagée par Sadiq al-Mahdi... se livre à une critique en règle de son ancien ami Hassan al-Tourabi. Après le coup d'État de Nimeri, il devient conseiller au Conseil national de commandement révolutionnaire. En 1972, il participe aux négociations de paix

avec le Sud, qui ont conduit à l'accord d'Addis Abeba. Ministre de la Jeunesse et des Affaires sociales, ministre de l'Éducation puis ministre des Affaires étrangères, il prend ses distances avec le régime lorsque Nimeiry promulgue les « lois de septembre » (instauration de la *shari'a* qui aboutit à un soulèvement populaire et à sa chute en avril 1985).

En 1984, il rejoint le SPLA, devient ensuite conseiller politique de John Garang et rentre à Khartoum en 2005, avec la délégation du SPLA chargée de préparer le retour de Garang et la mise en œuvre de l'accord de paix global. Dans le gouvernement d'union nationale, il est nommé, en septembre 2005, conseiller à la Présidence. Il est l'un des intellectuels et des écrivains les plus connus du Soudan. Ses ouvrages les plus réputés sont *Al-Fajr al-Kazib* (La fausse aurore), dans lequel il se livre à une analyse très critique de l'islam politique, et *Al-Nafaq al-muzlem* (traduit en anglais par *Nimieri and the Revolution of Dismay*), qui traite de la corruption. Il reproche aux différents gouvernements du Nord de ne pas avoir su analyser les problèmes, et ce depuis l'indépendance. De même que John Garang, il milite pour une restauration des droits des régions marginalisées comme le Kordofan, Le Darfour ou la région du Nil Bleu, pour le droit de pratiquer sa religion et sa langue et pour une même justice pour tous.

la musique

À l'image du pays, la musique est très variée. Une académie de musique et d'art dramatique, créée par les Britanniques, s'est maintenue. Elle forme de jeunes artistes à de nombreux instruments, traditionnels comme l'*oud* (luth) et classiques : piano, guitare... Chaque tribu a ses propres musiques, généralement basées sur un rythme pentatonique. Dans les années soixante et soixante-dix, l'introduction d'instruments tels que le saxophone ou la guitare électrique a favorisé un véritable engouement pour le jazz. La musique populaire est influencée par la musique pop égyptienne et par la chanson éthiopienne, très prisée au Soudan. La musique nubienne est également très vivante ; un de ses principaux représentants est Mohamed Wardi décédé il y a peu. Citons parmi les chanteurs les plus connus Abdel Gadir Salem et Abdel Aziz el Mubarak.

Abdallah Sebbar **architecte**

Abdallah Sebbar est un architecte né à Ishke, près de Wadi Halfa. Dans son enfance il fréquente l'école primaire la plus proche de chez lui, distante de vingt kilomètres qu'il effectue matin et soir à pied ! Grâce à son travail et à la chance, il est ensuite admis à l'école élémentaire, l'une des quatre

que comptait alors le Soudan. Pour accéder à l'école secondaire (il n'y en avait que trois, à el-Obeïd, Omdurman et Wadi Halfa), il dut aussi se battre. À l'âge de 16 ans, c'est loin de chez lui, à el-Obeïd, dans le Kordofan, qu'il fut envoyé car, pour « mélanger » les populations, les élèves étaient affectés dans une région différente de la leur. Il rentrait dans sa famille deux fois par an, par le train qui était alors le seul moyen de transport : il fallait quatre jours pour se rendre d'el-Obeïd à Khartoum et trois pour aller de Khartoum à Wadi Halfa, mais le voyage pouvait durer bien plus longtemps...

Il était donc interne, allait parfois au cinéma à Khartoum et découvrit ainsi la ville. Quand il ne pouvait rejoindre sa famille, il partait chez des amis au Darfour ou au Kordofan. Ces voyages lui permirent de bien connaître les différentes régions et leurs habitants et d'acquérir le sentiment d'appartenance à une nation. Ce fut une période certes difficile mais qui lui forgea le caractère. Ensuite il rejoignit l'université des Beaux-Arts de Khartoum qui était alors le centre des mouvements politiques, religieux et culturels. L'enseignement y était multilingue et on y parlait l'arabe et l'anglais.

À cette époque, les journaux et la radio militaient pour la liberté et éveillaient les consciences. Et il y avait un grand nombre de partis politiques du fait de la diversité des opinions et origines des habitants de Khartoum. Il s'engagea alors politiquement et participa à de nombreuses manifestations, notamment à l'une des premières, en 1953, pour soutenir le Nicaragua contre les États-Unis, ce qui lui valut un an de prison à Kober. À sa sortie, il poursuivit pendant six ans ses études d'architecture à l'université, malgré le peu d'enthousiasme de sa famille.

Sans expérience véritable, il fut chargé de créer la nouvelle université de Technologie, où il devint professeur d'architecture, ce qui constitua un nouveau défi ! Puis il partit un temps à Londres se perfectionner. Mais à son retour, le nouveau gouvernement militaire avait fermé l'université, et il dut enseigner les mathématiques dans une école secondaire. Pour suivre sa vocation d'architecte, il décida alors de quitter le Soudan pour le Koweït. Le fait d'être le seul à parler arabe dans la société qui l'avait recruté lui ouvrit de nombreuses portes : il construisit ainsi l'ambassade du Koweït à Khartoum et l'aéroport et le musée de Kerma avec l'archéologue suisse Charles Bonnet.

Puis il vécut au Liban mais en fut chassé par la guerre et s'installa successivement à Dubaï et en Grèce avant de partir enseigner à l'université de Boston. Il dirige désormais une agence d'architecture à Dubaï et à Khartoum

Il a toujours gardé la nationalité soudanaise et milite pour la préservation des langues et le multiculturalisme qui font la richesse du Soudan, mosaïque de peuples, de cultures et de religions ■

Maha Ayoub écrivain et diplomate

Soudanaise d'origine nubienne, diplomate, ambassadeur, Maha Ayoub est née à Boston dans une famille aisée. Son père, fonctionnaire des Nations unies, économiste, professeur d'université, l'a inscrite à son insu au concours du ministère des Affaires étrangères. Sans véritable intérêt pour la fonction et encore moins pour son salaire qui, au Soudan est de 800 livres par mois (soit, en décembre 2016, l'équivalent d'une cinquantaine d'euros), elle est restée par défi : pour être présente sur la scène politique, s'imposer face aux islamistes, continuer à intervenir dans tous les débats. Elle vient d'être nommée ambassadeur près de l'Unesco à Paris.

Son premier roman, *Nile Blues*, a paru en 2012. Il raconte le parcours de quatre Soudanaises d'origines diverses, fait se croiser leurs regards. L'action se situe à un moment historique, juste avant le référendum qui devait déboucher sur la partition du Soudan. Ce roman marque la naissance d'un véritable écrivain qui porte un regard critique mais aussi tendre et plein d'humour sur son pays, sur la condition féminine — très différente selon la classe sociale —, sur la situation politique, sur les coutumes diverses.

Le livre de Maha a été écrit avant le référendum mais, diplomate, elle pouvait en prévoir le résultat. Elle a choisi de donner le point de vue de femmes ; dans son récit, les hommes ne sont qu'en arrière-plan : il lui aurait été difficile de décrire le monde masculin auquel elle n'a pas accès.

« Mon roman *Nile Blues* est une critique sociale et politique du Soudan d'aujourd'hui. Ce genre d'écriture qui explore les tabous individuels et collectifs représente de nombreux défis. J'y aborde les problèmes dont les Soudanais parlent entre eux sans jamais les écrire, peut-être à cause de leurs divisions multiples, par crainte de représailles ou du fait de leur autocensure innée. Un obstacle essentiel fut l'absence de recul historique. De nombreuses personnes me disent que j'ai pris de grands risques à traiter de problèmes non encore résolus et que je me mets moi-même en danger. *Nile Blues* est né à un tournant de l'histoire de mon pays.

Des sujets tabous, tels que la race, la religion, l'oppression politique ou le rôle de la femme dans la société, sont soudain apparus au premier plan de l'actualité. En tant qu'acteurs et spectateurs, nous avons le devoir de nous décrire nous-mêmes, de décrire nos valeurs, nos croyances et notre culture. Une des façons de le faire est de parler, écrire, de nous exprimer comme nous le pouvons. En écrivant *Nile Blues*, je ne cherchais pas seulement à décrire notre société mais aussi à l'analyser. Je pense que mon travail s'adresse non seulement aux Soudanais mais à toute la communauté arabe, musulmane et africaine. »

Aperçu de l'art plastique soudanais contemporain¹

L'apparition de l'art moderne au Soudan coïncide avec celle de l'école de Design. Au même moment, la révolution de l'art moderne fait ses premiers pas en Europe. Les vents de modernisme soufflent et s'infiltrèrent dans tous les interstices du classicisme. En ce temps-là, Jean-Pierre Greenlaw fonde l'école des Beaux-Arts. Sa méthode s'appuie sur l'idée de débiter par un enseignement pratique, afin de développer les compétences des étudiants sur des bases techniques, tout en utilisant les éléments et les matériaux locaux, ainsi que les techniques traditionnelles. À la même époque, les premiers boursiers des pays postcoloniaux débarquent en Europe pour y étudier les sciences et les arts. De nouveaux concepts, tel que l'art moderne, commencent alors à émerger.

À cette époque, la culture visuelle au Soudan est relativement peu développée, attendu qu'au début de l'État mahdiste, l'architecture à Omdurman n'était composée que de *rawâkîb*² et de *qatâtî*³ en paille. Ces procédés de construction ont changé sous le règne du calife Abdulah al-Taaichi. Le pisé supplante la paille dans la construction des maisons. En 1894, sous ce même calife, les voies publiques sont tracées, le concept de *hawsh*⁴ se répand. Les citoyens, dans leur immense majorité, restent attachés à ce concept jusqu'à nos jours, qu'il s'agisse d'habitat privé ou de bâtiment public. Le dispositif de *hawsh* est conçu pour accueillir un grand nombre de personnes, accentuant ainsi le surpeuplement d'Omdurman⁵.

L'une des caractéristiques les plus typiques de l'architecture à Omdurman est l'entrelacement des maisons. Des portes intérieures, nommées *al-naffâg*, relient l'ensemble des habitations. Elles sont généralement utilisées par les femmes, afin de favoriser les contacts entre elles et de faciliter le passage d'une maison à une autre. Ainsi peuvent-elles *trabouler* à l'abri

le Soudan

874

aujourd'hui

1 Par Mohamed Musa Ibrahim, designer, écrivain et critique d'art plastique. Il s'intéresse au fait religieux, aux différents modes de religiosité, ainsi qu'aux corrélations entre l'art, la religion et la politique sur les plans de la perception et des pratiques. Textes traduits de l'arabe par Emad Adly et Amal Helal.

2 *Râkûba* (plur. *rawâkîb*) parasol confectionné avec des nattes de paille et de roseaux pour se protéger du soleil.

3 *Qatiyya* (plur. *qatâtî*) pièce carrée, rectangulaire, voire ronde, construite avec de la paille, des roseaux et des nattes, et renforcée avec des troncs d'arbre.

4 Cour extérieure de la maison, exploitée comme un petit potager et aussi pour l'élevage du bétail, des poulets, etc.

5 Abû Salîm Mohamed Ibrahim, *L'Histoire de Khartoum*, p. 105.

des regards. Les circonstances politiques, sociales et économiques jouent un rôle déterminant dans la perpétuation de l'architecture et de l'urbanisme jusqu'à nos jours, notamment dans la vieille ville d'Omdurman¹.

Malgré son statut de capitale stratégique, Omdurman souffre d'une récession due à l'adoption de mesures économiques surannées. Par conséquent, un climat accablant et des conditions économiques difficiles contraignent les citoyens à rechercher de nouvelles ressources en dehors de l'agriculture. Toutes ces raisons contribuent à l'émergence des «artistes des cafés» qui glanent quelque argent en vendant leur production aux notables de la ville.

Il s'agit d'abord de productions artisanales destinées à répondre aux besoins de la vie quotidienne: éventails à main, *burûsh*², mouchoirs, *tubbâqa*³, *anâqrib*⁴, etc. Puis, au début des années 1930, ces productions prennent un tour esthétique qui enrichit la culture locale, et s'affirme un véritable «art des cafés». Parmi les pionniers les plus célèbres de ce courant, citons Ali Osman Ali (1895-1945), Mustafa al-Arifi (1898-1979) et Musa Qassam al-Sayyid Kazzâm, *alias* Goha (1931-2007).

les années trente et quarante

Les années 1930 voient l'émergence de la peinture de chevalet⁵ dans son acception occidentale, c'est-à-dire la toile peinte par l'artiste pour exprimer sa vision personnelle et communiquer son expérience de créateur aux autres. Les artistes commencent à exploiter des matériaux nouveaux, comme les couleurs à l'huile, la gouache, le fusain, les outils de dessin importés, quelques matériaux locaux développés pour le traitement des supports nouvellement découverts, tels que la toile, le bois, le papier, etc.

Bien qu'ils n'aient pas reçu un enseignement artistique ou une formation scientifique pour l'utilisation de ces matériaux, les artistes sont parvenus à des résultats satisfaisants. D'aucuns ont techniquement excellé dans l'utilisation des couleurs à l'huile en peinture et du fusain en dessin. Cependant, ils sont probablement préoccupés en premier lieu par le contenu ou le sujet, bien davantage que par les styles et les techniques.

1 Slatin Pacha, *Fer et feu au Soudan*, traduction du journal *al-Balâgh*, éd. Maktabat al-Huriyya, Omdurman, 1930, p. 272.

2 *Bursh* (plur. *burûsh*): tapis façonné avec des branches de palmier et servant à s'asseoir et à dormir dans les habitations.

3 Cloche alimentaire fabriquée avec des branches de palmier pour protéger la nourriture.

4 Lit en bois, tissé avec des branches de palmier auxquelles se sont ajoutés plus tard le tissu et le plastique. Technique importée d'Inde.

5 Support en bois qui sert à tenir la toile à la hauteur voulue par le peintre.

Adlan Yousif Adam

le Soudan

876

aujourd'hui





Amel Bashir



Salah el-Mur

le Soudan

878

aujourd'hui





Salah el-Mur



879

les artistes

Abdel Rahman Shunqui

le Soudan

880

aujourd'hui





Hussein Salim



le Soudan

882

aujourd'hui





Nouman Gaafar

883

les artistes

Hussein Gamaan

le Soudan

884

aujourd'hui





Hussein Gamaan



885

les artistes

Hassan Musa



le Soudan

886

Regarde Icare

encre sur textile

159 × 235 cm, 2008

aujourd'hui

Ophélie de Lampedusa

encre sur textile

246 × 197 cm, 2015



courtesy de l'artiste
et galerie Maia-Muller



Saleh

160 x 90 x 90
ciment, terre cuite
institut français
du Soudan, 2016

Lui

110 x 90
résine, ciment
institut français
du Soudan, 2016



◀ Leur objectif premier résidait dans la représentation de leur environnement, l'expression de la culture traditionnelle et la quête de formes artistiques qui aident à forger un art nouveau qui se différencie des arts traditionnels. Cette phase, qui correspond aux balbutiements de l'art soudanais contemporain, a été baptisée « l'art des cafés ».

Parmi les artistes de cette mouvance, certains ont peint des paysages captivants, des natures mortes, des cérémonies sociales rituelles, des personnalités religieuses ou des militants nationalistes. C'est le cas, par exemple, du peintre Ali Osman Ali qui exposait ses œuvres sur la terrasse des cafés réputés de Khartoum, comme « al-Zaibak », « Wad al-Agha » et « al-'Awda », fréquentés par l'élite culturelle et artistique. Parmi les artistes célèbres de cette époque, citons également Uyûn Kaddîs et Ahmed Salim. Connu pour la profusion et la diversité de ses peintures à l'huile, de ses aquarelles, ce dernier a utilisé des matériaux locaux comme le vernis et il est l'un des premiers à être intervenu sur la texture du support en y ajoutant des matériaux collants. Lui aussi a abordé différents sujets : portraits des leaders nationalistes, paysages champêtres soudanais...

Les tableaux à l'huile d'al-Arifi se distinguent par la célébration des différents aspects de la vie sociale. Quant à Goha, il est considéré comme le premier plasticien soudanais à organiser des expositions au sens professionnel du terme au Soudan et à l'étranger¹.

Les pionniers de « l'art des cafés » appartiennent au courant réaliste. Peu d'entre eux se sont affranchis de l'art du portrait. Ce rétrécissement de l'approche et cette limitation aux portraits sont dus à deux facteurs principaux. Tout d'abord, au degré de conscience artistique collective et la culture visuelle à cette époque. Ensuite, aux gros gains que tirent les portraitistes de la vente de leurs œuvres aux dignitaires de toute sorte, aux chefs des communautés religieuses, et aux riches négociants de la ville.

L'école des Beaux-Arts est inaugurée au milieu des années 1940 dans des circonstances très particulières. La société soudanaise d'alors traverse une conjoncture politique qui va avoir une influence décisive sur l'avenir du pays. Parmi ces événements majeurs figure la revendication d'indépendance formulée par le Parlement. Cette aspiration a chargé la conscience collective et la sensibilité populaire d'énergies révolutionnaires et nationalistes exacerbées.

¹ Alâ'al-Dîn Elgizouli, *Le Peintre soudanais Musa Qassam al-Sayyid Kazzâm Goha*, éd. Union générale des plasticiens soudanais, 1^{re} édition, 2010.

L'histoire de l'école des Beaux-Arts et des Arts appliqués est liée à celle de Jean-Pierre Greenlaw¹. En effet, celui-ci est considéré comme le père spirituel de l'école et l'auteur du programme fondamental pour l'enseignement des arts et de l'artisanat à l'institut Bakht-el-Rida², situé dans la ville d'el-Dewaim. Son ouvrage intitulé *Drawing handwork and design* a joué un rôle phare dans la formation et le développement des compétences des enseignants de l'école primaire au Soudan.

Parmi les pionniers issus de l'école qui ont accompli des œuvres picturales réalistes et académiques figurent Abdalla Mohieldin Elguneid, premier diplômé en 1945, Ali Mustafa al-Arifi, Ibrahim el-Salahi, Bastaoui Baghdadi, Ahmad Mohamed Shibrain, et bien d'autres. Ces artistes se sont lancés rapidement dans la quête d'une identité plastique soudanaise qui s'est cristallisée après leur retour des missions au Royaume-Uni.

Mais la première promotion qui marque le début du courant artistique moderne au Soudan est diplômée en 1951. L'école des Beaux-Arts vise, en premier lieu, la formation de spécialistes dans les beaux-arts et les arts appliqués, ensuite l'enseignement de l'héritage culturel et de l'art populaire. Elle a également pour ambition de connecter la culture et l'héritage soudanais aux cultures des autres peuples et de contribuer à l'enrichissement du patrimoine universel. Tous ces objectifs ont incité les étudiants de l'école, à cette époque, à renouer avec leurs racines et à élaborer une approche intellectuelle et pratique visant à se rattacher à la pensée, à l'histoire et au patrimoine soudanais, tout en tirant profit de la technicité et de la modernité acquises de l'Occident. Ce métissage accouchera de ce que les critiques désigneront plus tard par «l'école de Khartoum» ou les «Khartoumais».

l'école de Khartoum

Afin de pouvoir enraciner solidement l'art soudanais dans le terreau de l'islam et de l'arabité, les «Khartoumais» exploitent les éléments esthétiques issus du patrimoine populaire et religieux qu'ils syncretisent avec l'héritage arabo-musulman pour atteindre à la maturité artistique, telle qu'ils l'imaginent. Ainsi comptent-ils se faire une place sur la scène de l'art plastique régional, sans pour autant singer l'Occident ni se dévaloriser face

1 Jean-Pierre Greenlaw, architecte et peintre britannique, de mère française. Il arrive au Soudan en 1936, chargé officiellement par le gouvernement britannique d'élaborer un programme pour les beaux-arts.

2 L'institut Bakht-el-Rida est fondé en 1934 par Griffiths, suite au rapport de la commission formée par le gouverneur général du Soudan en 1930 à l'issue de la grève de la faculté Gordon et suite au mémorandum de l'inspecteur en chef de l'Éducation nationale, G.S. Scott, dans lequel celui-ci critiquait le système éducatif et appelait à des réformes structurelles.

à ses réalisations civilisationnelles. Exploiter les tendances artistiques répandues en Europe — qui soulèvent l'admiration technique — donnera naissance à un nouveau style mâtiné de l'héritage soudanais. Ce syncrétisme de quelques éléments de l'héritage antique soudanais (l'art nubien), des arts populaires africains, ainsi que de l'art islamique (décorations et calligraphie arabe) engendrera un style spécifique, un nouveau courant artistique soudanais et une tendance originale au cours des années cinquante. Les initiateurs de cette mouvance font partie des premiers boursiers envoyés à l'étranger pour étudier l'art dans les années 1950 et 1960. Plus tard, ils enseigneront à l'école des Beaux-Arts au Soudan. Ainsi ont-ils remodelé, par leurs efforts, les ordonnancements plastiques et créatifs dominants.

«L'école de Khartoum» voit le jour dans les années cinquante. Elle allie l'arabité et l'africanité, tout en cherchant à explorer le patrimoine local et à recycler de manière académique les éléments locaux et l'esthétique arabe pour forger un courant artistique propre au Soudan. Les pionniers de ce courant ont contribué efficacement à l'enrichissement du paysage artistique et plastique, malgré les critiques acerbes dont ils ont fait les frais. Ils ont durablement influencé les générations suivantes. Les adeptes de «l'école de Khartoum» se sont intéressés au soufisme, en tant qu'héritage culturel soudanais, et s'en sont abondamment inspiré dans leurs travaux. Toutefois, cette réutilisation des motifs esthétiques, notamment islamiques et arabes, leur a valu beaucoup de critiques. Depuis la fondation de l'école des Beaux-Arts dans les années quarante et la sortie de sa première promotion, baptisée «génération des pionniers», la cause nationaliste constitue une émulation stimulante et une préoccupation majeure pour cette génération. Malgré leurs études effectuées au Royaume-Uni, leur grande ouverture sur le monde extérieur, leur fréquentation des élites culturelles et artistiques européennes, le patrimoine et la quête d'identité constituent, néanmoins, un lourd fardeau sur les épaules de la génération des pionniers. Leurs œuvres laissent transparaître clairement cette préoccupation.

Othman Waqi 'allah a adopté la calligraphie arabe et y a excellé au point de devenir une célébrité parmi ses pairs. Grâce à sa formation à l'école des Beaux-Arts, el-Salahi a pour sa part observé un académisme rigoureux dans certaines de ses œuvres. Une fois la maîtrise et la pratique méticuleuse acquises, il a lâché la bride à son pinceau guidé uniquement par une imagination nourrie d'une confiance démesurée. Ses œuvres se révèlent subtiles au niveau de la forme et de la couleur. Concernant la forme, el-Salahi a restreint le réalisme tridimensionnel, se contenant d'une approche bidimensionnelle. *Idem* pour les couleurs qu'il n'a pas utilisées comme des ombres, mais plutôt comme des textures ajoutant une dimension distincte à l'abstraction. Ses dernières œuvres ont atteint l'apogée de l'expressionnisme moderne.

Dans la galaxie de l'art plastique soudanais contemporain, si el-Salahi était un astre fait de patrimoine africain affiné au contact de l'art moderne occidental, les satellites qui gravitent autour de son orbite seraient le réalisme, l'art abstrait, l'expressionnisme et les arts arabo-musulmans.

La quête d'un langage artistique, qui cristallise le concept d'identité et la résistance à la déculturation ou à l'absorption par l'Autre, va s'intensifier chez les générations suivantes. Au cours des années soixante et soixante-dix, le Soudan va vivre un grand foisonnement artistique, grâce à la victoire relative de la gauche qui va permettre l'élargissement du champ des libertés dévolues à l'art et aux artistes. Les bourses d'étude à l'étranger se multiplient dans tous les domaines scientifiques et artistiques. Nonobstant leurs modestes moyens, les galeries d'art exposent des œuvres remarquables. Cette période a engendré de grandes personnalités dans le domaine de l'art, ce qui a permis de mieux faire connaître les écoles d'art plastique et académique de l'art soudanais contemporain.

À cette époque, la littérature sous toutes ses formes a prospéré sur la scène artistique. Le rôle du critique d'art a pris un essor. Parmi les artistes progressistes de gauche qui ont enrichi la scène artistique dans le domaine des arts plastiques, citons : Hassan Mohamed Musa, Abdullah Paula, Abu Sabib, el-Nour Hamad, Alâ'al-Dîn Elgizouli, Salah Hassan Abdulah et Abd al-Rahman Bardous. Sans oublier les artistes qui appartenaient à la mouvance de la droite salafiste¹ : Shibrain, Ahmed Abdel Aal, Ibrahim al-Awwâm, Abdulah al-Otaybi et Mohamed Hussein el-Faki.

Crystalist et Unicité

Le mouvement « Crystalist » succède directement à « l'école de Khartoum ». Ses pionniers sont formés par el-Salahi et Shibrain. Le manifeste de ce nouveau courant invite à une remise en question du concept traditionnel de l'art. Il préconise une nouvelle vision du monde, une nouvelle perspective mettant en valeur, en toute transparence, l'interdépendance des éléments esthétiques, matériels et émotionnels.

L'un des fondateurs du groupe « Crystalist », Kamala Ibrahim, se distingue très rapidement par son sérieux et l'originalité de son style. Cette artiste penche vers le symbolisme mythologique et puise son inspiration dans le rituel du *zar*². Elle en fait même un sujet d'étude au Royaume-Uni,

1 Salah Hassan Abdulah, *Contributions à la littérature plastique*, éd. Arwiga for Science and Culture, p. 16.

2 Cérémonie rituelle populaire, accompagnée de danses spécifiques, de percussions musicales bruyantes aux tambourins, de formules invocatoires et d'encens. Selon certains chercheurs, « zar » est un mot d'origine arabe, probablement emprunté à la langue amharique. Ces cérémonies sont destinées à conjurer les djinns.../...

ce qui ne manque pas de susciter l'attention de ses professeurs et de ses collègues. Elle éprouve aussitôt une grande affinité avec l'artiste peintre et poète britannique, William Blake¹ connu pour ses travaux inspirés de visions bibliques à caractère prophétique. Au musée, elle découvre avec étonnement les œuvres extraordinaires de cet artiste, au style halluciné et étrange tant dans leurs formes que dans leurs sujets.

Une quinzaine d'années plus tard, les « Crystalist » font place à un autre courant pictural nommé « madrasa al-Wâhid » (école de l'Unicité), considéré comme un prolongement naturel de « l'école de Khartoum » du point de vue intellectuel. Les disciples de cette école suivent la même approche que les « Khartoumais », tout en adoptant le soufisme et l'unicité divine. Toutefois, les similitudes entre ces deux écoles n'excluent pas quelques divergences. En effet, les pionniers de « l'école de Khartoum » privilégient la productivité au détriment de la théorisation, contrairement aux adeptes de l'« école de l'Unicité ».

Ahmed Abdel Aal est considéré comme le parrain du courant de l'Unicité et l'un des théoriciens de l'art de la calligraphie dans lequel il a excellé. Il a créé un style de calligraphie arabe connu dans les milieux artistiques sous le nom d'« al-burda ». Abdel Aal a fait des émules parmi lesquels Abdullah Paula et Hassan Mohamed Musa qui ont utilisé la calligraphie arabe comme mode d'expression dans leurs tableaux. Paula a brillamment transformé les lettres arabes en des blocs abstraits et entrelacés, tandis que Hassan Musa a été considérablement influencé par le style occidental. Ses travaux sont également caractérisés par un style pédagogique hérité des livres illustrés pour enfants. Cette simplicité est probablement due à son passé d'enseignant dans les écoles françaises. Beaucoup de ses dessins éducatifs ont été publiés. Dans d'autres travaux, il s'est tourné, pour exprimer ses convictions politiques, vers un style néoabstrait. Quant à Ahmed Abdel Aal, il a surpassé les artistes de sa génération par son professionnalisme et par la profusion de sa production².

et les démons qui « chevauchent » certaines personnes possédées. Elles remplissent donc une fonction thérapeutique. Les croyances répandues relatives à l'exorcisme sont sans doute passées de l'Éthiopie au monde musulman. Le plus probable c'est que les rituels de *zar* ont été introduits au Soudan au XIX^e siècle. Ils sont traditionnellement pratiqués par des femmes appelées *cheikha*.

1 William Blake (1757-1827), artiste peintre, poète, dessinateur de presse et préromantique britannique. Il n'a pas eu la reconnaissance qu'il méritait de son vivant. Pire : il a été critiqué, dénigré et taxé de fou. Aujourd'hui, il est considéré comme faisant partie des sommités de la poésie et des arts visuels romantiques. Il puisait son inspiration dans la Bible, Dante Alighieri, John Melton et Emanuel Swedenborg.

2 Début 2001, lors d'une visite privée au domicile d'Ahmed Abdel Aal, celui-ci nous a ouvert ses archives privées, constituées de plus de 400 œuvres : tableaux à l'huile, acrylique, esquisses, encre sur papier.

Des avant-gardistes jusqu'à la troisième génération de plasticiens, l'art abstrait a séduit un grand nombre d'artistes de cette époque. Leurs œuvres complexes fourmillent de résonances, de symboles et d'expressions afro-arabes. La préoccupation majeure des pionniers était de marquer de leur empreinte spécifique et inédite l'art plastique soudanais. C'est le cas, par exemple, d'Hussein Gamaan qui a su épurer les unités esthétiques africaines au creuset d'une école indépendante sur la scène plastique soudanaise contemporaine.

Sur le plan de l'arabité, les plasticiens avant-gardistes étaient soucieux de ne pas s'écarter, aussi peu que ce soit, de leur trajectoire intellectuelle et de leurs orientations idéologiques. Pour ce faire, ils ont adopté la calligraphie arabe comme esthétique, qui renvoie en même temps à leur appartenance arabo-musulmane tant revendiquée. Bien que cet assemblage ait produit une valeur ajoutée à la culture et à l'art soudanais modernes, il constitue un affaiblissement de l'héritage culturel soudanais d'une part, et de l'histoire et de la civilisation soudanaise antique, riche de ses arts, d'autre part, étant entendu que le Soudan s'écarte de la civilisation méroïtique à mesure qu'il se rapproche de la civilisation arabe. Les conflits politiques et les controverses intellectuelles, qui ont marqué cette période de cinq décennies ou plus, ont eu une grande influence sur la production artistique dans le Soudan contemporain.

Les pionniers étaient profondément préoccupés par la question identitaire et par la mise en place d'une esthétique reflétant l'identité soudanaise. Ils ont adopté l'art abstrait comme solution pratique à la question identitaire. Tous les travaux des artistes de la première génération gravitaient autour de l'abstraction. D'aucuns ont opté pour l'expressionnisme abstrait tel le sculpteur Ahmed Hamed al-Arabi, ou encore Muhammad Hamid Shaddad, Kamala Ibrahim et el-Tayib qui a aussi recouru à l'art graphique, dans certaines de ses œuvres. D'autres ont penché pour l'abstraction géométrique qui apparaît dans les œuvres de Ibrahim al-Awwâm, Mohamed Abu Sabib et Sayf al-Din Hassan Babiker. D'autres, enfin, ont préféré l'abstraction calligraphique, comme Othman Waqi'allah, Shibrain, Hassan Mohamed Musa, Abdulah Paula et Ahmed Abdel Aal.

Malgré une grande diversité, on relève une propension à l'anti-conformisme chez la nouvelle génération. Le décryptage des courants artistiques et des premiers plasticiens soudanais n'autorise pas à tracer une ligne de démarcation claire et nette entre la génération d'hier et celle d'aujourd'hui, vu les correspondances, les permanences et les passerelles qui relient les générations. On fait toujours du neuf avec du vieux. Au moment de se retirer, les pères passent le flambeau aux fils qui deviennent à leur tour professeurs à l'école des Beaux-Arts.

À contempler les œuvres de Hussein Salim ou de Salah el-Mur, on réalise à quel point ces deux derniers sont des artistes confirmés, d'envergure internationale. Le premier est connu pour la vigueur et l'éclat de ses couleurs africaines et l'intensité esthétique de ses sujets. Quant au second, il tend vers le cubisme cristallin, ce qui renvoie au mouvement « Crystalist ».

Dès l'aube du ^{xx}e siècle, l'art soudanais a adopté des styles propres à l'identité soudanaise. Il importait d'élaborer une spécificité qui préservât l'identité de l'individu et lui servît de rempart contre l'aliénation et la déculturation. Pour ce faire, il a fallu s'inspirer du passé, ressusciter les références traditionnelles, et exploiter certaines de ses ressources cognitives endogènes, afin de forger une nouvelle identité capable de faire face aux différents apports culturels et artistiques exogènes.

Ces concepts ont commencé à se cristalliser, à mûrir puis à s'enraciner au cours des années cinquante et soixante. Les aspects de cette orientation transparaisaient déjà dans les œuvres de certains artistes de la première génération. Bien ancré dans l'histoire africaine, l'art soudanais authentique est riche en sens et en symboles émanant de son milieu naturel. Sa réussite à générer de nouvelles ressources artistiques — nécessairement en adéquation avec son passé et son présent — lui confère la capacité de se distinguer des autres arts de la région, sans le couper pour autant de la créativité internationale. Car l'artiste demeure la pierre angulaire de tout processus créatif. Le rayonnement de l'école soudanaise d'art plastique et architectural est tributaire de sa capacité à fusionner la modernité et le patrimoine, à concilier les techniques traditionnelles et les valeurs esthétiques novatrices. En effet, la nostalgie des particularismes locaux n'est plus de mise dès lors que ses assises sont arasées et ses racines extirpées et remplacées, consciemment ou inconsciemment, sous les assauts impétueux de la modernité.

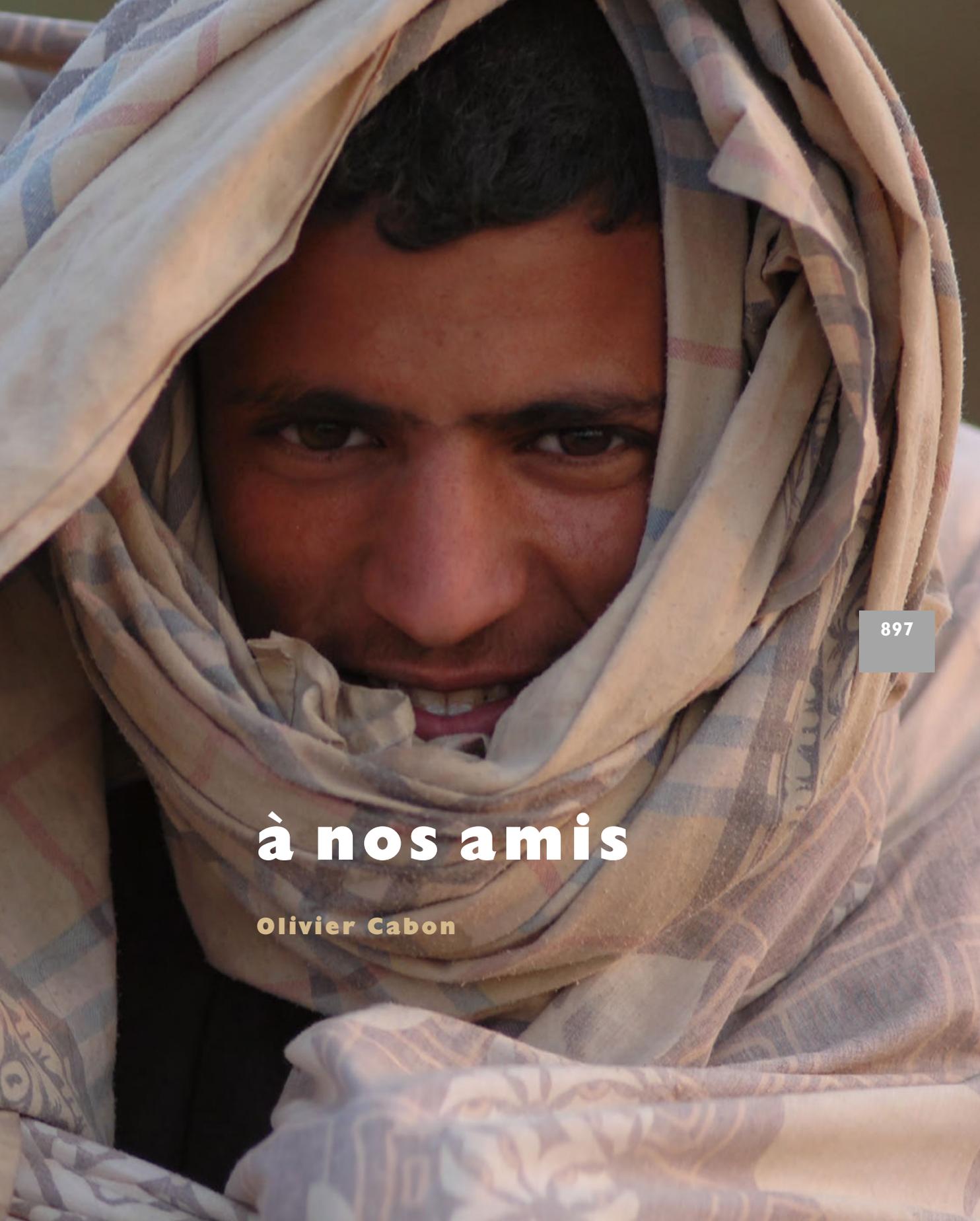
Les artistes de Khartoum sont désormais, en grande partie, à l'heure du « monde global » : présents sur internet, parfaitement informés de la création internationale, ils exposent fréquemment à l'étranger et, pour certains d'entre eux, y vivent une partie de l'année. Imad Mansour est leur *symétrique* : né à Bagdad, un temps résidant à Athènes, vivant et créant entre Khartoum, Paris et Casablanca, il est symbole de l'ouverture et de l'intégration aux mouvements internationaux ■

Merci à Imad Mansour pour son aide précieuse et généreuse, pour les longues journées passées ensemble, dans la bonne humeur, à la rencontre des artistes de Khartoum et pour les photographies d'une partie des œuvres présentées ici. Merci également à Nathalie Cazé, directrice de l'institut français du Soudan, pour son enthousiasme partagé pour les artistes, pour son aide offerte sans ménager son temps et pour les projets envisagés de conserve : puissent-ils tous se réaliser (note de l'éditeur).

- Claude **Iverné**, *Bilad es-Sudan*, fondation Henri-Cartier-Bresson, éditions Xavier-Barral, Paris, 2017
Sudan Photographs, vol. 1, 2, 3 et 4, el-Nour, Paris, 2012, 2014, 2016 et 2019
- Leila **Aboulela**, *Minaret*, éditions Flammarion, hors collection, Paris, 2006
La Traductrice, éditions Zoé, Carouge, Suisse, 2003
- Maha **Ayoub**, *Nile Blues*, Createspace (<https://www.createpace.com/3857425>), 2012
- Mansour **Khalid**, *Nimeiri and the Revolution of Dismay*, Routledge, Londres, 1985
- Jamal **Mahjoub**, *Le Train des sables*, Actes Sud, collection Lettres africaines, Arles, 2001
Là d'où je viens, Actes Sud, collection Lettres africaines, Arles, 2004
Nubian Indigo, Actes Sud, collection Lettres africaines, Arles, 2006
- Olivier **Rolin**, *Méroé*, éditions du Seuil, collection Points, Paris, 1998
Port-Soudan, éditions du Seuil, collection Points, Paris, 1994
- Tayeb **Salih**, *Saison de la migration vers le Nord*, Actes Sud, collection Babel, Arles, 2006
- Vivia Amina **Yagi**, *Contes du Soudan*, illustrés par Amel Bashir, éditions du Jasmin, Clichy, France, 2015
- Marina **d'Errico**, *L'Utopia Tropicale: Khartoum colonia britannica 1898-1910—The Tropical Utopia: Khartoum British Colony 1898-1910*, Terra Ferma, Crocetta del Montello, Italie, 2015
- Guillaume **Lavallée**, *Dans le ventre du Soudan, chronique des derniers jours d'un géant*, Mémoire d'encrier, Montréal, Québec, Canada, 2012
- Marc **Lavergne** (sous la direction de), *Le Soudan contemporain, de l'invasion turco-égyptienne à la rébellion africaine (1821-1989)*, Karthala-Cermoc, Paris-Amman, 1989
- Michel **Rimbaud**, *Le Soudan dans tous ses états, l'espace soudanais à l'épreuve du temps*, Karthala, Paris, 2012
- Trésors de l'islam en Afrique, de Tombouctou à Zanzibar*, catalogue de l'exposition à l'institut du Monde arabe, Paris, 14 avril-30 juillet 2017, SilvanaEditoriale, Milan, Italie, 2017
- Paul **Clammer**, *Sudan, The Bradt Travel Guide*, Chalfont Saint-Peter, Bucks, Grande-Bretagne, réimpression 2008
- Marc **Goutalier**, *Soudan, 2011-2012*, Le Petit futé, nouvelles éditions de l'Université, Paris, 2012
- Sudan, South Sudan, carte au 1:1 800 000*, Reise Know-How, Fernwald, Allemagne, 2013



Ibrahim Awad et Osman Louefy, Mouweis, 2008.



897

à nos amis

Olivier Cabon

le Soudan

898



Hassan Zaki, Mouweis, 2011.



899

à nos amis

Saleh, Mouweis, 2008.

le Soudan

900



Hassan Louefy et Hafez (en haut), Mouweis, 2009.



Abd el-Wahab Hassan, Mouweis, 2008.

le Soudan

902



Salah Mohamed, Mouweis, 2011.





Les filles d'Abd el-Gadir, *ghafir* d'el-Hassa, 2010.



905

à nos amis

Fadlallah, el-Hassa, 2010.

indices

compilés par Olivier Cabon

ille reprehendus est

907

périodes et civilisations

millénaires

Neuvième millénaire	30
septième millénaire	42
sixième millénaire	41, 42, 49, 174, 314
quatrième millénaire	42, 49, 51, 56, 364
troisième millénaire	47, 210, 314, 364, 529
deuxième millénaire	46, 64, 298, 316, 344, 364
premier millénaire (avant notre ère)	174, 298, 314, 372, 535, 536
premier millénaire (après notre ère)	298
millénaire	41, 60, 83, 84, 155, 298, 331, 347, 394
millénaires	30, 37, 46, 261, 317, 350

siècles

xvii ^e siècle av. J.-C.	137
xv ^e siècle av. J.-C.	116
xiv ^e siècle av. J.-C.	29
xiii ^e siècle av. J.-C.	532
x ^e siècle av. J.-C.	157, 455
ix ^e siècle av. J.-C.	157, 532
viii ^e siècle av. J.-C.	117, 316, 488
vii ^e siècle av. J.-C.	158, 306, 377, 492
vi ^e siècle av. J.-C.	118, 124, 162, 401, 402
v ^e siècle av. J.-C.	171, 172, 191, 193, 492
iv ^e siècle av. J.-C.	123, 154, 178, 184, 186, 239, 314, 345, 377, 379
iii ^e siècle av. J.-C.	186, 192, 197, 212, 234, 313, 314, 344, 348, 350, 373, 377, 491
ii ^e siècle av. J.-C.	143, 188, 237, 240, 268, 279, 317, 347, 348, 371
i ^e siècle av. J.-C.	229, 230, 256, 315, 499
premiers siècles de notre ère	297, 299, 300
i ^e siècle apr. J.-C.	209, 235, 240, 252, 253, 256, 262, 263, 270, 271, 273, 282, 291, 294, 299, 315, 318, 324, 348, 356, 373, 489, 491, 499, 536
ii ^e siècle apr. J.-C.	34, 273, 279, 282, 287, 289, 290, 291, 292, 294, 296, 299, 300, 304, 309, 324, 347, 348

iii ^e siècle apr. J.-C.	230, 247, 255, 282, 291, 296, 303, 304, 313, 315, 316, 319, 320, 324, 348, 366, 367, 385, 454
iv ^e siècle apr. J.-C.	177, 230, 282, 300, 304, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 323, 324, 348, 384
v ^e siècle apr. J.-C.	303, 372, 379, 380, 384, 386, 388, 391, 395, 402
vi ^e siècle apr. J.-C.	303, 379, 390, 391, 394, 395, 396, 401, 538
viii ^e siècle apr. J.-C.	407
ix ^e siècle apr. J.-C.	35, 409, 548
x ^e siècle apr. J.-C.	288, 413, 414, 421
xi ^e siècle apr. J.-C.	410, 412, 420, 428
xii ^e siècle apr. J.-C.	412, 413
xiii ^e siècle apr. J.-C.	35, 406, 409, 421, 434
xiv ^e siècle apr. J.-C.	363, 410, 420, 434, 538, 587
xv ^e siècle apr. J.-C.	413, 420, 558
xvi ^e siècle apr. J.-C.	35, 423, 424, 429, 435, 539, 547, 548, 549, 568
xvii ^e siècle apr. J.-C.	436, 549, 550
xviii ^e siècle apr. J.-C.	423, 431, 435, 448, 545, 547, 549, 558, 614, 621
xix ^e siècle apr. J.-C.	94, 143, 209, 272, 289, 429, 448, 542, 544, 545, 547, 549, 550, 568, 569, 582, 587, 602, 603, 605, 607, 610, 634
xx ^e siècle apr. J.-C.	37, 82, 116, 299, 343, 547, 577
siècle	35, 64, 65, 84, 87, 94, 123, 157, 172, 173, 177, 189, 197, 226, 241, 242, 253, 261, 282, 283, 289, 291, 304, 310, 331, 332, 345, 377, 379, 391, 395, 406, 410, 424, 428, 432, 436
siècles	29, 34, 49, 56, 57, 60, 66, 71, 80, 96, 118, 123, 136, 145, 165, 166, 171, 173, 174, 177, 178, 179, 183, 185, 189, 195, 211, 225, 226, 230, 252, 260, 270, 275, 278, 279, 285, 291, 293, 295, 298, 311, 312, 314, 315, 317, 319, 321, 324, 348,

350, 371, 375, 377, 405, 407, 409, 410, 419, 423, 424, 433, 439

années

avant notre ère	
800 000	37
300 000	526
200 000	38, 526
150 000	37
120 000-40 000	37
70 000	38
36 000	38
19 000	38
15 000-8 000	38
12 000-10 000	41
10 000	41, 526
8 500	46
8 300	41
8 000-6 000	41
8 000-5 000	41
7 600	527
6 800	42
6 000	42
5 300	46
5 000-4 000	46
5 000-3 500	46
5 000	527
4 898-3 800	42
4 800	527
4 200	45
4 000-2 200	46
3 700-3 250	50
3 700-2 800	50
3 500-2 500	32, 48
3 250-3 150	50
3 150-2 800	50
3 150	55
3 000-2 500	56
3 000	49, 51, 56
2 800	55
2 700	56
2 600	58
2 500	47
2 450-2 050	60, 69
2 450-1 500	56
2 450-1 450	32, 59
2 450	58, 69, 314
2 400	58, 60
2 270	63
2 250	71, 72, 73
2 200-1 100	46
2 200	64
2 050-1 750	69
2 030	64
1 970	64
1 950	72
1 945	351
1 898	71
1 750-1 550	69
1 730-1 550	65
1 550-1 450	69
1 550	87
1 525-1 405	84
1 500	80, 92
1 470	95
1 465	89
1 450-850	32, 85
1 420	100
1 390-1 352	102
1 336	111
1 294-1 279	112
1 279-1 212	112
1 188-1 069	113
1 125-1 107	113
1 100	47
1 098-1 069	113
1 069-945	123
1 069	123
995	117
945-715	123
890	117
850-664	32, 115
839-825	117
818	123
795-775	132
780	118
754-734	114
750	114
744-714	144
735	123
732	144
723	144
721	141
714-705	144
707	143
705-690	144
690	145
671	153
669	153
667	153
664-610	377
664-290	33, 156
664	154
663	123
656	157
617	155
612	155
593	164
588	345
570-526	167, 187
550	166
524-523	183
522-486	172
513	377
486-465	172
480	172
460-470	172
460	168
410	166
404-343	178
380-362	178
360-343	183
340	179
338-335	183
338-332	187
332-323	187
323-317	187
317-305	187
305-283	191

305-31 191
 290-350 apr. J.-C. 33, 190
 283-246 191, 306
 283 306
 280-270 157, 189
 274 191
 270-260 475
 250 141
 246-222 197
 246 306
 240-215 208
 222-204 208
 217 224
 205 225
 199 225
 186 228
 185 228
 180-145 306
 180 306
 170-150 315
 170 230, 261
 150 240
 145 306
 130-120 242
 30 242
 29 243
 27 243
 26 243
 25-24 271
 25 243, 246
 24 246
 22 246
 21 300
 21-20 246, 256
 10 256

après J.-C.

50-80 271
 60 274, 372
 62-63 271
 65 271
 70 274
 80-90 289
 190 289
 220 303
 248-249 310
 252-253 320
 253 304, 310
 260 304, 310, 311
 270 315, 317
 280 378
 291 378
 298 303, 322, 380
 330 328
 330-350 325
 336 378
 337-361 328
 350 328, 329
 350-543 35
 350-550 375
 370 388
 371 381
 373 381
 380 391
 394 382

395 380
 425-450 381
 450 382
 451 395
 452 381, 392
 527 395
 535-537 395
 537 392
 543-580 396, 401
 543-1500 35
 543 396, 401
 546 396
 568 401
 573 401
 577 401
 580 396, 400, 402
 613 402
 617-619 402
 622-628 402
 629 402, 404
 636 404
 638 404
 639 405
 642 405
 651-652 401
 651 402, 405
 652 405
 697-710 406
 746-770 408
 749-750 408
 750 408
 836 409
 1250 419
 1288 419
 1290 419
 1315-1326 419
 1317 420
 1364 420
 1484 420
 1500-1820 35
 1504-1505 428
 1504 421
 1517 423
 1520-1527 423
 1520-1566 423
 1530 432
 1551-1558 432
 1560 420
 1604-1606 432
 1606-1611 432
 1611-1616 432
 1616-1645 432
 1618-1619 432
 1635 435
 1645-1680 432
 1660 424
 1682-1730 435
 1692-1716 436
 1703 550
 1705 550
 1723-1761 436
 1730-1787 435
 1744 436
 1768-1773 436
 1772 436

1777 439
 1787-1802 435
 1813 553
 1819 332
 1820-1821 439
 1820-1822 332
 1820 424, 553
 1821 260, 435
 1822 209, 210, 217, 332
 1826 210, 332, 559
 1828 333
 1830 260, 277
 1834 322
 1835 196
 1838 428
 1839 260
 1842-1845 333
 1844 260, 263, 293,
 312, 333
 1857 562
 1860 271
 1862 137
 1863 286
 1868 334
 1871 197
 1874-1897 435
 1874 433, 565, 634
 1880 334
 1881 566, 613
 1885 618
 1887 334, 335
 1889 621
 1896 629
 1897 93, 335
 1896 629, 637
 1897 639
 1916 435, 637
 1924 654
 1936 658
 1944 657
 1955 661
 1^{er} janvier 1956
 (indépendance
 du Soudan) 662,
 724, 764
 1958 724
 1964 726
 1969 727
 1982 29
 1985 730
 1989 731
 2011 733, 735
 9 juillet 2011 (indépendance
 du Soudan du Sud)
 545, 733, 735, 764
 2013 738
 2016 741
 2018 (19 décembre) 733
 2019 (4 avril-21 août) 733

dynasties
 dynastie 0 50, 55
 I^e dynastie 55, 56
 II^e dynastie 50, 56, 389
 III^e dynastie 228

V^e dynastie 60, 143
 VI^e dynastie 60
 IX^e dynastie 64
 XII^e dynastie 71, 133
 XIII^e dynastie 65, 166
 XIV^e dynastie 159
 XVI^e dynastie 344
 XVII^e dynastie 87, 88, 94
 XVIII^e dynastie 32, 70, 84,
 87, 88, 92, 93, 94, 95, 96,
 100, 108, 110, 145, 152, 162,
 177, 345, 523, 530, 531, 533
 XIX^e dynastie 70, 110, 112,
 113, 162, 186
 XX^e dynastie 113, 116,
 117, 186
 XXI^e dynastie 114, 117,
 123, 132
 XXII^e dynastie 123, 141, 157
 XXIII^e dynastie 114, 123, 133
 XXIV^e dynastie 123, 138, 141
 XXV^e dynastie 66, 96, 114,
 120, 123, 132, 136, 141,
 142, 158, 162, 165, 167,
 186, 193, 195, 225, 227,
 297, 306, 335, 345, 456,
 485, 488
 XXVI^e dynastie 142, 155,
 164, 194
 XXVII^e dynastie 167
 XXX^e dynastie 178
 dynasties
 libyennes 298, 329
 dynastie koushite 329
 dynastie
 macédonienne 191
 dynastie mamelouke 419

chronologie

116, 117, 120, 144, 158, 163,
 178, 193, 246, 271, 328, 390

Ancien Empire 49, 56, 58,
 60, 65, 100, 142
 fin de l'— 60, 65
 Première Période
 intermédiaire 64
 Moyen Empire 60, 64, 65,
 66, 70, 82, 87, 95, 100,
 135, 166, 208
 Deuxième Période
 intermédiaire 65
 Nouvel Empire 66, 70, 80,
 81, 88, 96, 118, 133, 134,
 135, 136, 137, 172, 256,
 278, 346, 467, 475, 481,
 482, 483, 486, 487, 488,
 497, 530, 535
 première domination
 perse 167
 seconde domination
 perse 183, 187
 Troisième Période
 intermédiaire 80, 132
 Basse Époque 504

périodes

- abkienne (culture —) 50, 527
 Acheuléen 37, 38, 525, 526
 Crétacé 524
 époque méroïtique 536
 ancienne 298
 classique 298
 tardive 306
 postpyramidal 377
 époque napatéenne 93, 117, 157, 184, 209, 234, 268, 298, 313, 345
 chronologie courte 117
 chronologie longue 117
 époques archaïques 55
 époques napatéenne et méroïtique 70, 93
 ère chrétienne (début de l'—) 380
 ère séleucide (891 = 580 apr. J.-C.) 400
 Groupe A 32, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 63
 époque « ancienne » 50
 époque « classique » 50
 époque « moyenne » 50
 période finale 50, 66, 94
 dernière phase 52
 disparition 55, 60
 Groupe B 50, 60
 Groupe C 32, 52, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 69, 81, 117, 529
 Groupe X 375, 377
 Halfien 38
 Jurassique 524
 Kerma
 ancien 60, 69, 71, 72, 81, 82
 civilisation de — 45, 57, 63, 345
 classique 69, 71, 81, 82, 83, 529
 culture — 70, 520, 523, 528
 final 69
 monde culturel de — 83
 moyen 56, 69, 71, 80, 81
 période — 57
 Pré-Kerma 32, 42, 48, 49, 56, 57, 58, 69, 80, 81, 527, 528
 Khartoum (mésolithique de —) 41
 Khartoum Variant (culture) 41, 527
 Khormusien 38
 Mahdiyya (période mahdiste) 542, 543, 585, 586, 610, 611, 612, 620, 622, 637, 657, 660, 673, 721, 749
 Mésolithique 30, 32, 37, 41, 51
 de Khartoum 41
 Moyen Âge 141, 168, 252, 353, 379, 394
 Haut — 346
 Nagada
 Nagada I-II 51
 Nagada I-III 50
 Néolithique 32, 42, 46, 47, 51, 52, 83, 527
 transition entre Paléolithique et — 41
 émergence du — 42
 ancien 42
 récent 42
 final 50
 fin du — 45
 des déserts 52
 proche-oriental et européen 42
 néolithique
 art — 45
 poterie — 52
 Paléolithique 32, 37, 38, 41
 fin du — 526
 inférieur 526
 moyen 37
 supérieur 37
 période
 de prospérité 152, 164, 166
 extraordinaire 270
 de stabilité 312
 florissante en Basse-Nubie 309
 humide 49
 humide (fin de la dernière —) 49
 méroïtique
 (milieu de la —) 209
 (fin de la —) 380
 méroïtique
 (début de la —) 197
 méroïtique 193
 classique 286, 389
 postméroïtique 35, 45, 293, 375, 377, 379, 391, 394, 413
 prédynastique 51, 55
 périodes humides 38, 49
 préhistoire 32, 39, 49
 Qadien (culture) 38
 Sangoen 526
 Sangoen (culture) 38
 Turkiyya (période de domination ottomane) 542, 543, 585, 611, 747

pharaons, rois et reines, chefs d'État**avant la xxv^e dynastie**

- dynastie 0
 Scorpion II 55
 Scorpion (roi —) 55
 I^{er} dynastie
 Aha 56
 Djer 55, 56
 II^{er} dynastie
 Khasekhemouy 56
 IV^{er} dynastie
 Chéops 58, 321
 Snéfrou 58
 V^e dynastie
 Isési 74
 VI^e dynastie
 Merenrê 72, 73
 Neferkarê Pépy II 64, 72, 74, 158
 XII^e dynastie
 Aménemhat I^{er} 64
 Aménemhat III 133
 Ougaf 166
 Sésostri I^{er} 64, 72, 208, 351
 Sésostri III 64, 95, 99, 132, 133, 135, 152
 divinisé 95, 99, 132, 152
 XV^e dynastie
 Apopi (roi hyksôs) 87
 XVII^e dynastie
 Kamosé 66, 71, 87
 Séqénérenrê Taâ 87, 89
 XVIII^e dynastie
 Ahmosis 87, 88, 89
 Akhenaton 107, 110, 111
 Amenhotep I^{er} 88, 90
 Amenhotep II 100, 101, 102, 116
 Amenhotep III 96, 99, 102, 103, 104, 107, 110, 111, 112, 136, 196, 287, 306, 321, 482, 487
 Hathepsout 28, 93, 95, 99, 100, 230, 234
 Nebmaâtré, forme divinisée
 d'Amenhotep III 102, 103, 111, 287, 290, 292, 321
 Néfertiti (reine, épouse d'Akenaton) 29
 Thoutmosis I^{er} 88, 90, 92, 93, 94, 95, 101
 Thoutmosis II 88, 92, 94, 95, 99, 132
 Thoutmosis III 93, 95, 96, 99, 100, 108, 116, 133, 135, 136, 503, 530, 531
 Tiyi (reine, épouse d'Amenhotep III) 102, 107, 112, 152, 240, 253, 285, 306
 Tiyi (reine, épouse d'Amenhotep III, famille de —) 102
 Toutânkhamon 70, 110, 111, 345
 XIX^e dynastie
 Néfertari (reine, épouse de Ramsès II) 112, 285
 Ramsès II 96, 112, 113, 137, 145, 186, 251, 279
 Ramsès II divinisé 112, 113
 Séthi I^{er} 110, 112, 113
 XX^e dynastie
 Ramsès IX 113, 532
 Ramsès XI 113, 114
 XXI^e dynastie
 Neskhons (épouse de Pinedjem II et vice-reine de Nubie) 114
 Pinedjem II 114
 Smendès 114
 XXII^e dynastie
 Chéchonq I^{er} 123
 Chéchonq III 157
 Osorkon IV 141, 142
 Takelot III 114
 XXIII^e dynastie
 Nestjenet (épouse de Nimlot [III]) 139
 Nimlot [III] 33, 137, 138, 139, 140
 Pétoubastis 123
 XXIV^e dynastie
 Bakenrenef 138, 141
 Tefnakht 123, 137, 138

rois de Kerma

- Awawi 71
 Kawi (père de rois) 71
 Kouni (dame —, mère de rois) 71
 Nedjeh 65, 72
 Tereh (Terereh) 72
 Teriahi 71, 72

souverains de Koush

liste des souverains de Koush
et de leurs sépultures 119
premiers rois de Napata 120
Alara [oncle de Piankh ?] 32, 117, 120, 123, 124, 132, 135, 136, 159, 175, 179, 180, 181, 185, 297
Kashtra (père de Piankhy) 32, 117, 120, 132, 133, 134, 136, 141, 144, 188, 225
Peye [Piye = Piankhy] 133
Piankhy 32, 33, 116, 117, 120, 123, 124, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 141, 144, 145, 154, 155, 162, 175, 179, 186, 187, 188, 196, 225, 237, 241, 275, 297, 345, 485
Piye [Piankhy] 133
Prince A 117
Prince B 117
Prince C 117
Prince D 117
Qomaloye [= Prince B ?] 117, 120
Tabiry (reine, épouse de Piankhy) 123

xxv^e dynastie

voir p. 120 et 146
Qalhata (reine, épouse de Shabaqo, mère de Tanouétamani) 148, 154, 157
Shabaqo 28, 33, 120, 141, 142, 143, 144, 145, 152, 154, 157, 158, 193
Shabataqo 33, 120, 124, 138, 143, 144, 145
Taharqo 33, 66, 96, 116, 120, 124, 127, 128, 130, 131, 132, 135, 144, 145, 146, 147, 152, 153, 154, 155, 157, 158, 159, 162, 165, 166, 173, 174, 185, 186, 193, 270, 275, 286, 297, 298, 305, 306, 388, 395
Tanouétamani 33, 120, 136, 147, 152, 154, 155, 157, 158, 159, 165
Tanoutamon (= Tanouétamani) 154

royaume de Napata

voir p. 120-121 et 146
Akh-Ariténé 120, 146, 178
Aktisanès (= Gatisen) 121, 186, 187, 241, 294
Amanistabarqo 120, 146
Amanibakhi 121, 178
Amanikarqo 120, 146
Amani-nataki-lebte 120, 146
Amannoté-ériké 33, 120, 146, 173, 174, 175, 176, 178, 184, 189, 193, 196, 235
Analamoye 120, 146
Anlamani 33, 120, 146, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 174, 179, 279, 377
Aramatelqo 33, 120, 146, 166, 388
Aryamani 121, 186, 187, 188
Aspelta 33, 120, 146, 157, 159, 162, 163, 164, 165, 166, 173, 176, 182, 185, 194, 235, 279, 345, 346
Atlansera 33, 120, 146, 154, 157, 158, 278
Baskakéren 120, 146, 175
Batahaliye (épouse de Harsiotef) 175

Gatisen 121, 186, 187, 241, 294
Harsiotef 33, 120, 124, 146, 173, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 184, 185, 194, 237, 293, 314, 377, 379
plus long règne connu d'un souverain de Koush 176
Karimala (grande épouse royale) 132
Kashtamani 121, 186, 188
Malonaqene 120, 146, 166
Malowiamani 120, 146
Nasakhma 120, 146
Nasalsa (reine, épouse de Senkamanisken, mère de Anlamani et Aspelta) 159, 162, 163
Nastasen 33, 121, 124, 146, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 239, 241, 279, 294, 296, 314, 377, 379
— fils cadet 182
— et ses successeurs 186
Néo-Ramessides (derniers souverains de Napata) 33, 186
Pelkha (mère de Nastasen) 179
Piankhy-ériké-qo 121
Sabrakamani 121, 186, 187, 188, 195
Sakhmakh (épouse de Nastasen) 179
Senkamanisken 33, 120, 146, 157, 158, 159, 160, 163, 165, 263, 492
Siospiqo 120, 146, 492
Talakhamani 33, 120, 146, 166, 173, 174, 321
Tesamalo (reine, mère de Harsiotef) 175

royaume de Méroé

voir p. 121-122, 198 et 200-201
Adéqétali [roi ? père de Takide-Amani] 122, 297
Adikhalamani 33, 121, 201, 225, 227, 228, 230, 236, 255
Akinidad (prince) 34, 121, 234, 235, 240, 242, 243, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 256, 261, 282, 283, 372
Amanakhabalé 34, 121, 201, 202, 234, 267, 268, 269, 271, 274, 284, 287, 295
Amanakhadoké [reine ?] 201, 292, 296, 297
Amanakhalika [reine ?] 201, 295
Amanakharéqérem 34, 122, 201, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 294, 297, 324
Amanakhatasene [? Jmnh̄tšn] (reine) 122, 294
Amanakhatashan (reine) 201, 294, 295
Amanirénas (reine) 34, 121, 230, 234, 235, 242, 243, 248, 249, 251, 252, 253, 256, 257, 260, 271, 273, 282, 288, 372
Amanishakhéto (reine) 34, 121, 201, 230, 234, 235, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 269, 271, 276, 279, 280, 282, 295, 322, 324, 353, 356, 450
= Amon l'a conçue 263
filiation d'— 253
Amanislo 33, 121, 193, 195, 196, 197, 198, 239
Amanitaraqidé 122, 201, 292, 296, 297, 323, 324
Amanitékha 121, 193, 197, 201
Amanitenmomidé 122, 201, 286, 292, 293, 294, 295
Amanitoré (reine, mère de Natakamani, épouse d'Amanakhabalé) 34, 121, 201, 202, 206, 209, 230, 234, 254, 255, 263, 264, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 284, 285, 289, 290, 294, 333, 372, 478, 491, 497, 489, 536
Amani-Yesbokhé [= Yesbokhé-Amani] (dernier roi important de Méroé) 321, 322, 324
Amonasro (*in Aïda* = Amanislo) 196, 197
Aqrakamani [= Natakamani] 273
Arakakamani (= Arkamaniqo, Ergaménès) 193
Arakakhataror (prince) 122
Arakakhataror (prince, sous Amanitoré et Natakamani) 274, 276, 278, 279, 282, 489, 536
Arikankharor (prince, sous Amanitoré et Natakamani) 122, 201, 205, 274, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 353, 489
Ariténé-Yesbokhé 122, 201, 295, 296, 297
Arkamani I^{er} 121, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 240, 475
Arkamani II 33, 121, 193, 201, 225, 226, 227, 228, 236, 285
Arkamaniqo (= Arakakamani, Ergaménès) 193
Arka (prince, fils d'Arnékhamani = Arkamani II ?) 212, 214, 225, 236
Arnékhamani (= Élankhamani) 33, 121, 201, 208, 209, 212, 214, 220, 221, 223, 224, 225, 227, 260, 279, 296, 312, 324, 347, 353
Aryesbokhé (roi ou reine ? dernier souverain de Méroé) 122, 292, 296, 318, 320, 323, 324
Bartaré (reine) 31, 121, 195, 198, 230, 237
Élankhamani (= Arnékhamani) 121, 208
Ergaménès 33, 121, 192, 193, 194, 197, 240
Etareteya (prince) 235, 264
Horus Kꜣ-Nḥt 121
Iriké-Amanoté 485
Jmnh̄tšn (Amanakhatasene ? reine) 122
Kaditédé (reine, épouse d'Amanakhabalé) 274
Kanarta (reine) 121, 195, 198, 229, 230, 237
Kꜣ-nḥt [...] Tkꜣ tꜣwy jry-ꜥḥt 121

Maloqorébar (prince, derniers rois de Méroé) 122, 318, 320, 321
 Nahirqo (reine) 33, 121, 201, 204, 205, 229, 230, 236, 237, 239, 240, 254, 261, 262, 293, 373
 Nakidenasene (? *Nqyrjnsn*) 121, 241
 Napatadakhéto [reine ?, mère de Takide-Amani] 297
 Naqyrinsan 201
 Nastasen 485
 Natakamani 34, 122, 201, 209, 230, 234, 254, 255, 263, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 284, 285, 286, 288, 289, 290, 292, 293, 294, 295, 296, 311, 321, 323, 333, 334, 372, 373, 478, 489, 491, 497, 502, 536
 Nawidémak (reine) 34, 121, 234, 235, 262, 263, 264, 265, 267, 268, 270, 271, 291, 395
 Naytal (= Amanitoré ? reine) 273
 Nqyrjnsn (Nakidenasene ?) 121, 241
 Pa[.]khedateqo 121
 Pisakara 122, 201, 292, 296, 297
 reine au nom inconnu (début IV^e siècle apr. J.-C.) 122
 reine inconnue (fin II^e-I^{er} moitié du I^{er} siècle av. J.-C.) 121
 roi au nom inconnu (début IV^e siècle) 122
 roi au nom inconnu (fin III^e-début IV^e siècle) 122
 roi inconnu (I^{er} moitié du I^{er} siècle apr. J.-C.) 122
 Shanakdakhété (reine) 34, 121, 229, 230, 261, 262, 263, 274, 277, 279, 347
 Shorkaror (prince, sous Amanitoré et Natakamani) 122, 201, 274, 282, 283
 Tabibalé (? prince royal) 238
 Tabirqo 121, 201, 228, 230, 236, 388
 Takide-Amani 122, 201, 297
 Talakhide-Amani (derniers souverain de Méroé) 122, 318, 320, 321
 Tanéyidamani 34, 121, 201, 206, 207, 229, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 262, 268, 315, 347, 371
 Tarékéniwal 122, 201, 295, 297, 318
 Téqoride-Amani 34, 122, 201, 310, 311, 312, 313, 314, 319, 320
 Térítéqas 34, 121, 201, 235, 242, 243, 248, 249, 252, 253, 273
 Yesbokhé-Amani (dernier roi importé de Méroé) 122, 296, 306, 318, 321, 322, 323, 324, 329

après la XXV^e dynastie

XXVI^e dynastie
 Amasis (général de Psammétique II puis pharaon) 164, 167, 171, 187, 194
 Néchao I^{er} 154, 155, 164, 171

Psammétique I^{er} 154, 155, 157, 164, 377
 Psammétique II 33, 93, 164, 165, 167, 173, 194
 XXX^e dynastie
 Neçtanébo I^{er} 178
 Neçtanébo II 183
 dynastie macédonienne
 Alexandre le Grand 186, 223
 Philippe Arrhidée 186, 187
 dynastie ptolémaïque
 Arsinoé II (reine) 272
 Cléopâtre VII (reine) 242
 Ptolémées 191, 224, 227, 298, 382
 Ptolémée I^{er} Sôter 186, 187, 191, 192, 208, 224, 494
 Ptolémée II Philadelphie 191, 192, 193, 208, 223, 224, 225, 272, 306, 503
 Ptolémée III Évergète I^{er} 197, 208
 Ptolémée IV Philopatôr 208, 224, 225, 226, 227
 Ptolémée V Épiphane 227, 228
 Ptolémée VI Philopator 192, 306
 Ptolémée XII Néos Dionysos 280
 rois thébains
 Ankh-Ounnefer 225
 Hor-Ounnefer (Horounnéfer) 225, 227
 Khababash (pharaon d'origine libyenne = Khambasouden ?) 183

empereurs romains

Auguste 226, 243, 247, 252, 255, 382, 478, 517
 César (Auguste) 244, 245, 246, 250
 Constance II 328
 Constantin 378
 Dioclétien 380
 Héraclius (empereur d'Orient) 402
 Justinien (empereur d'Orient) 392, 395, 396, 401
 Justin II (empereur d'Orient) 401
 Marc-Aurèle 322
 Néron 70, 271, 478, 573
 Oclave (futur empereur Auguste) 242, 243
 Probus 378
 Théodora (épouse de Justinien, empereur d'Orient) 395, 396, 397, 399
 Théodose I^{er} 391
 Théodose II (empereur d'Orient) 381
 Tibère 245, 257
 Trébonien Galle 310
 Valentinien III (empereur d'Occident) 381

souverains orientaux

Antiochus III (roi de Syrie) 224
 Artaxerxès III 183
 Assarhaddon (roi assyrien) 153
 Assourbanipal (roi assyrien) 153, 155
 Cambyse 33, 167, 168, 169, 170, 172, 183, 187
 Chosroès II (roi perse sassanide) 402

Darius I^{er} 172, 350
 Darius III Codoman 183, 187
 Nabuchodonosor (roi de Babylone) 410
 Nabuchodonosor II 164
 Sargon II (roi d'Assyrie) 141, 144
 Séleucos (roi de Syrie) 223
 Sennachérib (roi d'Assyrie) 144, 153
 Tiglath-Phalasar III (roi d'Assyrie) 141
 Xerxès I^{er} 172
 Zenzjirli [Esarhaddon, néo-assyrien] 153

rois blemmyes

Dégou 382
 Isemné 382, 384
 Kharamadoyé 347, 372, 383, 384, 385, 392
 Phonen (chef de tribu puis roi) 382, 384, 389, 390, 391
 Tamal 382, 384

rois noubades

Abourni 382, 388, 389, 390, 391
 Silko 35, 380, 382, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391

rois de Nobadia, de Makouria et d'Alodia

Abraham (roi de Makouria) 407, 408
 Adour (roi d'Alodia) 421
 Constantin (Nouveau — = Merkourios) 35, 394, 406
 Cyriaque (roi de Makouria) 35, 408
 David (roi de Makouria) 419
 Eirpanomé (roi de Nobadia converti au christianisme) 391, 396, 401
 Georges I^{er} (roi de Makouria) 409, 410
 Kanz al-Dawla (roi de Makouria, neveu musulman de Kérenbès, dernier roi chrétien de Makouria) 419, 420
 Kérenbès (dernier roi chrétien de Makouria) 419
 Markos (roi de Makouria) 408
 Merkourios (roi de Makouria) 35, 394, 406, 407, 408
 Qalidurut (roi de Makouria) 405, 406
 Shékanda (roi de Makouria) 419
 Shémamoun (roi de Makouria) 409, 419
 Simon (roi de Makouria) 407
 Tokiltoéton (roi de Nobadia converti au christianisme) 391, 401
 Zacharias (roi de Makouria, père de Merkourios) 406
 Zacharias (roi de Makouria devenu moine, fils de Merkourios) 407, 408
 Zacharias (régent de Makouria, père du roi Georges) 409, 410

sultans fungs

Abd el-Gadir I^{er} 432
 Abd el-Gadir II 432
 Adlan 432
 Adlan II 439
 Amara Dunqas (premier —) 428, 432
 Badi I^{er} 432

Badi II 432, 433
 Badi III le Rouge 436
 Badi IV 436, 556
 Badi VII (dernier sultan fung de Sennar) 439
 Dunqas (Omara — = Amara Dunqas, premier sultan fung) 429, 430
 Nasir Mohamed (roi Hamaj) 421
 Noul 436
 Ounsa III 436
 Rubat 432, 433

souverains du Darfour

Abulgasim (sultan keira) 435
 Ahmed Bukr (sultan keira) 435
 Ahmed Ma'âgur (1^{er} roi toungour) 434
 Ali Dinar (dernier sultan) 435, 636, 637, 642
 Ismaïl (sultan) 436, 439
 Mohamed Dowra (sultan keira) 435
 Mohamed Teirab (sultan keira) 435
 Musa (sultan keira) 435
 Nasser (sultan) 436
 Omar Leel (sultan keira du Darfour) 435
 Shaw Dorshid (dernier roi toungour) 435
 Suleiman Solong (premier sultan keira) 435

autres souverains, chefs d'État...

Abbas I^{er} (— Hilmi Pacha, gouverneur d'Égypte et du Soudan puis vice-roi d'Égypte) 562, 586, 594, 596
 Abbas II (— Hilmi Pacha, dernier khévide d'Égypte) 179, 645
 Ajib al-Kafuta (chef des Abdallabs, second roi de Geiri) 429, 438
 Al-Mahdi (Muhammad Ahmad ibn Abd Allah, dit —) 439, 542, 565, 566, 567, 585, 610, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 620, 621, 624, 632, 637, 642, 643, 653, 656, 657, 658, 704, 709, 724, 725, 770, 850
 cendres du — 632
 exécution sommaire des fils du — 641
 maison du — 786
 tombeau du — 621, 632, 686, 688
 al-Mirghani (Ahmed, chef de l'État) 641, 656, 730, 731, 762
 Al-Mutasim (calife abasside) 409, 410
 Baybars (sultan mamelouk) 419
 Bonaparte (Napoléon, voir également à ce nom) 424, 605, 634, 703
 Charles X (roi de France) 559, 560, 561
 el-Bechir (Omar Hassan, chef de l'État) 543, 725, 731, 733, 735, 736, 756, 760, 762, 771, 772
 Endoubis (roi d'Axoum) 317
 Ézana (1^{er} roi chrétien d'Axoum) 34, 325, 326, 328, 329, 364, 379
 maître de Koush (premier récit) 325
 maître de Koush (second récit) 325
 Frédéric-Guillaume II de Prusse 260

Geili Abou Gouroun (roi de Tégali) 433
 Gerri (roi de —) 430
 Grégoire XVI (pape) 578
 Haïlé Sélassié (empereur d'Éthiopie) 168
 Harounal-Rachid (calife abasside) 409, 429
 Ismaïl [Kamil] Pacha (= Ismaël Pacha, fils de Méhémet Ali) 210, 217, 556, 558
 mort d'— brûlé vif 558
 Ismaïl Pacha (khévide d'Égypte et du Soudan, fils d'Ibrahim, petit-fils de Méhémet Ali) 196, 209, 332, 564, 578
 Jésus II (empereur abyssin) 436
 Kiir (Salva — Mayardit, chef d'État du Soudan du Sud, leader du MPLS) 725, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742
 Léopold II (roi des Belges) 624, 627
 Louis I^{er} de Bavière 260
 Louis XIV 550
 Marwan II (dernier calife omeyyade) 408
 fils de — 417, 424
 Méhémet Ali 29, 210, 424, 433, 435, 439, 545, 549, 552, 553, 557, 559, 561, 562, 573, 580, 585, 589, 590, 604, 611, 634, 704, 855
 Mohamed Ali [= Méhémet Ali] 209
 Moubarak (Hosni, président égyptien) 731
 Napoléon (I^{er}, empereur des Français, voir également à Bonaparte) 586
 Napoléon III (empereur des Français) 586
 Nequib (Mohammed Naguib Youssef Kotp Elkashlan, général) 660
 Nimeiry (Gaafar Mohammed, général, chef de l'État) 543, 725, 727, 728, 730, 759, 770, 771, 871, 872
 Obama (Barack, président des États-Unis) 737
 Ouazebas (Ousanas ? roi d'Axoum) 328
 Paul VI (pape) 726
 Qalâwun (Al-Mansour, sultan mamelouk) 419
 Roosevelt (Theodore, ancien président des États-Unis) 719
 Saïd (vice-roi d'Égypte) 562
 Sélim I^{er} (sultan ottoman) 423
 Soliman le Magnifique (sultan ottoman) 423
 Sousnéyos (empereur d'Abyssinie) 432
 Swar el-Dahab (Abdel Rahman, chef de l'État) 771

dieux et déesses

Abéné 382
 Amanakh (hypostase d'Amon) 268, 287, 294
 Amanap (= Amon de Napata) 370
 âmes de Pé et de Nékhen 277
 Amésémi (déesse) 257, 262, 263, 281, 289, 359

Amon 29, 32, 80, 96, 102, 110, 111, 115, 116, 118, 124, 126, 127, 128, 130, 132, 134, 135, 136, 137, 142, 154, 158, 159, 162, 163, 168, 172, 174, 175, 176, 179, 180, 181, 182, 184, 188, 196, 197, 208, 211, 223, 225, 227, 229, 238, 239, 242, 248, 250, 257, 258, 259, 262, 263, 267, 268, 269, 274, 276, 279, 280, 288, 290, 294, 305, 311, 321, 323, 324, 359, 368, 369, 370, 455, 457, 459, 461, 492, 531
 criocéphale 80, 96, 254, 262, 290
 de Karnak 140, 268
 de Kawa 124, 131, 159, 175, 189, 259
 de Naga (criocéphale) 278
 de Napata (criocéphale) 96, 126, 130, 134, 135, 136, 159, 162, 176, 179, 180, 181, 184, 197, 211, 238, 239, 242, 267, 268, 280, 305, 359, 369, 370
 de Pnoubis 118, 130, 159, 238, 268, 280, 359
 de Primis (Qasr Ibrim) 305
 de Tabakha (el-Hassa) 288
 de Thèbes 134, 135, 136, 173, 179, 188, 212, 218, 238, 268, 278, 359
 du Taureau-de Nubie 159
 hypostase d'— 268, 270
 nom d'— 110, 188, 193, 196, 236, 263, 347
 Amon-Ré 124, 260, 269, 270
 Amset 148
 Anubis 198, 284, 293, 295, 318
 Apédémak 33, 210, 211, 212, 213, 220, 221, 223, 233, 234, 237, 238, 239, 257, 262, 263, 269, 274, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 289, 303, 306, 312, 359, 489, 491, 492
 de Toulakaté 279
 Aqedise [= Khonsou] 238, 280, 359
 Arensnouphis 211, 212, 223, 226, 227
 Arès 325, 328
 Aritene [Horus de l'horizon] 178, 270, 360
 Aton 110, 111
 Atoum 189, 211
 Bastet 176, 182, 185
 Bès 152, 223
 Chou 28, 225, 227
 Dame d'Imaou (Hathor) 74
 Dédoun 95, 96, 99, 132
 Dévoreuse 284
 dieu
 à trois têtes et à quatre bras 281
 blemmye 382
 de Kerma 80
 faucon 280, 285
 guerrier 212
 lion 279, 312
 local 256, 288, 382
 solaire assis sur un trône, à la tête présentée de face et entourée de rayons 281
 Dieu des chrétiens 325, 398
 dieux
 barbus figurés de face 281
 du Nil 277
 locaux 138, 211, 212

- Dionysos 494
divinité
dynastique 135
locale 210
méroïtique 210
divinité à tête de crocodile 535
divinités armées 291
des eaux 276
hindous 281
faucon momifié (Sokar) 285
Harakhty 178, 296
Harendotès 175
Haroeris 215
Harpocrate 130, 166, 290
Hathor 74, 112, 152, 281, 282, 360
Hélios 281, 283
Héqet 269
Héraclès 194
Horus 95, 139, 166, 175, 178, 182, 197, 201, 212, 235, 238, 257, 275, 277, 278, 280, 284, 290, 324, 359
accompagné d'un chien 229
curateur de son père 175
de l'horizon 178
de Philae 306
de Sedeinga 306
fils de son père 175
l'enfant 166
Hr-pj-ḥrd 166
Isis 29, 132, 207, 208, 212, 215, 220, 227, 235, 238, 240, 241, 248, 253, 254, 255, 257, 259, 264, 270, 273, 276, 281, 284, 285, 289, 292, 293, 294, 300, 305, 306, 310, 311, 312, 318, 319, 320, 321, 322, 356, 360, 368, 369, 371, 372, 382, 392, 455, 495
ailes d'— 239, 241, 311
aux ailes déployées 239
de l'Abaton 310
de Philae 306
de Sedeinga 306
Khneum 95, 96
Khonsou 130, 152, 188, 238, 262, 280, 290, 359
Khopan 382
Maât 130, 133, 284, 311, 341
Mahrem (dieu axoumite de la guerre) 325
Makedoke [forme d'Amon ?] 238
Mandoulis 226, 256, 382, 385
Masha (dieu du Soleil) 210, 281, 305
Mout 127, 128, 130, 158, 188, 227, 238, 248, 258, 262, 263, 269, 270, 281, 282, 290, 360
Néfertoum 145, 210
Nekhbet 188, 280
Occident (désse de l'—) 284
Œil de Rê 223, 226, 227
Œil d'Horus 261
Œil du Soleil 223, 226, 227
Ogdoade 139, 278
Onouris 162, 223, 227
Osiris 143, 154, 166, 176, 207, 235, 241, 281, 284, 285, 292, 293, 294, 300, 310, 312, 318, 320, 360, 368, 369, 371, 381, 392, 494, 503
Ouaset 297
Ptah 138, 145, 208, 228, 290
qui est au sud de son mur 142
Qebhsenouf 148
Rê 133, 138, 140, 145, 152, 154, 158, 159, 178, 179, 181, 186, 196, 208, 262, 279, 294, 321
cœur de — 194, 196, 197
Rê-Harakhty 270, 360
Satis 212, 281
Sébioumeker [Atoum] 141, 189, 211
Sekhmet 145
Sérapis 281
Sésostri III divinisé 95, 99, 132, 152
Seth 175, 235
Shaba (dans les noms = Shébo) 141, 143, 144
Shanaka (désignation de Mout) 158, 263
Shébo (Sébioumeker, Atoum) 141, 188, 211, 212, 223, 261
Sobek 535
Sokar 285
Tefnout 223, 225, 226, 227
Thot 130, 137, 139, 212, 223, 227, 256, 277, 278, 284, 303
de Pnoubis 226
triade divine 145
Zeus-Amon 281
- noms de personnes**
- avant 1820**
- Aaron 382
Aata (prince affilié à Kerma ?) 88, 90
Abala, sœur et épouse de Piankhy, mère de Taharqo 132, 145, 153
Abana (mère d'Ahmosé) 32, 87, 88, 89, 91, 92
Abdallah Abou Sarh (général arabe) 405
Abdallah Jamma (Abdallah le Rassembleur) 428, 429, 430, 432
Abd el-Malik (gouverneur d'Égypte) 408
Abdelrahman al-Rachid (sultan du Darfour) 435
Abou al-Kaylak (Mohamed, général de Badi IV, sultan fung, régent) 436, 437, 439
Abratoye (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304, 310, 311, 315
Aelius Gallus (préfet d'Égypte) 243, 244, 246, 247
Ahmosé (fils d'Abana) 87, 88, 89, 91, 92
Aïda (fille d'Amonasro) 197
Akhmora (méroïte, gouverneur de province) 248, 250
Akhatoné (chef d'une rébellion sous Tanéyidamani) 238
Akinara (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
Amanakhedoli 313
Amanibélilé (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
Amanipilade 313
Aménémopé (gouverneur de Koush sous Toutankamon) 111, 345
Amenhotep (vice-roi de Nubie) 110
Aménirdis I^{re}, divine adoratrice d'Amon 133, 138, 143
Aménirdis II, divine adoratrice d'Amon 152, 155
Amnas (nom « païen » d'une femme convertie au christianisme) 391
Amr Ibn al-'As (conquérant de l'Égypte) 405
Anako 326
Angabene 326
Appion (évêque de Sienne) 381
Araqatan-makas (mère de Téqoride-Amani, royaume de Méroé) 311, 312
Arawé (chef des Lehlehes) 177
Arétééli (fils de Wiritélito) 366, 370
Ataqéloula (dame —) 342
Baba (père d'Ahmosé, fils de Raïnet) 88, 89
Badi wad Rajab (régent du sultanat fung) 439
Baourdjed 74
Baraço (gouverneur de Basse-Nubie) 177
Békemetéli (vice-roi méroïtique) 315
Boutala 326
Breitek (chef de tribu, fils de Phonon roi blemmye) 382, 389
Busiris (roi mythique) 194
Caius Publius Pétronius (préfet d'Égypte) 243, 244, 245-247, 250, 251, 252, 253, 256, 271, 298
Chépénoupet I^{re}, divine adoratrice d'Amon 133, 136
Chépénoupet II, divine adoratrice d'Amon 138, 143, 152, 155
Cornélius Gallus (préfet d'Égypte) 242, 243, 247, 250, 256
Dagale 326
Danako 326
Djéhoutimosé (vice-roi de Nubie sous Akhenaton) 110
Frumenté de Tyr (précepteur d'Ézana) 328
Harmakhis (scribe égyptien) 273
Haware 326
Heqanakht (vice-roi de Nubie sous Ramsès II) 112
Heqanéfer (prince de Miam) 111
Hérihor (grand-prêtre d'Amon sous Ramsès XI) 114
Herkhouf 32, 63, 70, 72, 73, 74, 100
Horemakhet (fils de Shabako, grand-prêtre d'Amon) 141, 152, 155
Horkhebi (grand-prêtre d'Amon) 155
Hornakhtotef II (famille Wayekiyé) 303
Houy (vice-roi de Nubie sous Toutankamon) 111, 345
Iahatek (rédaçteur de la seconde lettre adressée à Tantani) 391
Ibn Khaldoun (historien arabe) 419, 420
Imhotep 228
Iouy (vice-roi de Nubie sous Séthi I^{er} et Ramsès II) 112
Iri (père de Herkhouf) 73

- Julien (prêtre monophysite) 396, 397, 398, 399
- Ka 65
- Karınakarora (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Karkara (prêtre) 326
- Kenya (scribe) 98
- Khalalakharora (administrateur de Nubie à l'époque méroïtique) 256, 315, 380
- Khalilout (fils de Piankhy) 162, 163
- Khambasouden 183
- Khamis ibn Jangal (chef militaire des Musaba'at) 436
- Kharawé (chef des Lehlehes) 176
- Khawitarora (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Khensa, sœur et épouse de Piankhy 132
- Kouper (gouverneur nommé par les romains, père de Pétéisé et Pahor) 250, 256
- Laboden (chef des Labiru et des Akurukuro) 184
- Litakarora (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Longin (monophysite, évêque de Nobadia) 396, 399, 400, 401
- Mahomet Abou Kalec (= Mohamed Abou al-Kaylak, régent du royaume fung) 437
- Makhésé (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Makhéye (adjoind d'un vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Makresh 132
- Maléqoli (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Malitabelito 301
- Malotona (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Maluwitara (ambassadeur méroïtique) 315
- Manitawawi (famille Wayekiye) 303
- Manutéla oncle de Wiritélito 370
- Marc-Antoine 242
- Mashaqadakhel 313
- Maximin (duc de la Thébaïde) 381, 382
- Mérymosé (vice-roi de Nubie sous Amenhotep III) 110, 111
- Michel I^{er} (patriarche copte d'Alexandrie) 408
- Moïse 382
- Moïse (moine de Philae) 391
- Montouemhat (quatrième prophète d'Amon) 152, 153, 155
- Mousés (fils du roi des Noubades Abourni) 389, 391
- Mousés (moine, rédacteur de la troisième lettre à Tantani) 391
- Nahoun (prophète) 155
- Nakasé (fils du roi des Noubades Abourni) 389
- Nakharora (chef d'une rébellion sous Tanéyidamani) 238
- Narsés (général romain) 392
- Neferou-ka-Kashta (sœur et épouse de Piankhy) 132
- Nehi (vice-roi de Nubie sous Hatchepsout) 99
- Nétéwitarora (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Nitocris (divine aoratrice d'amon, fille de fille de Psammétique I^{er}) 155
- Osorkon (prince, grand-prêtre d'Amon) 117
- Ousersatet (vice-roi de Nubie sous Amenhotep II) 101
- Özdemir Pacha (général ottoman) 423, 424
- Padiamon 208
- Paenrê (vice-roi de Nubie sous Thoutmosis III) 99
- Pahor (fils de Kouper) 250
- Pamiou (vice-roi de Nubie, gendre de gendre de Takelot III) 114
- Panéhésy (vice-roi de Nubie sous Ramsès XI) 113, 114
- Patrape-Amani 313
- Peksater, sœur et épouse de Piankhy 132
- Pétéisé (fils de Kouper) 250
- Philippe (diacre) 395
- Piänkh (général, vice-roi de Nubie, grand-prêtre d'Amon sous Ramsès XI) 113, 114
- Potasimto (général) 164
- Priscus de Panium (historien grec) 381
- Prudhoe (Algernon Percy, 4^e duc de Northumberland) 33, 195, 196
- Qen-en-pa-heqa (nom donné à un capitif d'Ahmosé) 88
- Qoréné (famille Wayekiye) 303, 310
- Räinet (mère de Baba, père d'Ahmosé) 88, 89
- Reubéni (David, aventurier excentrique au xv^e siècle) 428
- Sa-Amanise (gouverneur de Basse-Nubie) 177
- saint Antoine 402
- sainte Anne 407
- Sasan (ambassadeur de Téquoride-Amani) 310, 311, 320
- Seni (vice-roi de Nubie) 94
- Sétaou (vice-roi de Nubie sous Ramsès II) 113
- Shadéwali (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Smet l'Atiné (prêtre d'Isis) 392
- Smet le Jeune (prêtre d'Isis) 392
- Sobeknakt 66, 82, 94
- Sophia (nom « chrétien » d'une femme convertie au christianisme) 391
- Sotadès (plus grand céramiste grec du v^e siècle) 172
- Tamalaqorade-Amani (demi-frère ou demie-sœur de Téquoride-Amani) 312, 314
- Tamélorade-Amani (= Tamalaqorade-Amani) 312, 314, 324
- Tameya (captif — = romain ?) 251, 257
- Tami (ambassadeur de Téquoride-Amani) 311
- Tantani (gouverneur noubade) 390
- Tarutikhi (roi des Maghu) 316
- Tasémérékha (administrateur de Nubie à l'époque méroïtique) 256
- Téritanide (père de Téquoride-Amani, royaume de Méroé) 311, 312
- Tétian (prince affilié à Kerma ?) 88, 90
- Téwinéye (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304
- Théodore (évêque de Philae) 392, 396, 399
- Théodose (patriarche monophysite d'Alexandrie) 395, 398, 399, 400
- Touro (vice-roi de Nubie) 94
- Viventius (commandant de l'armée romaine, rédacteur de la première lettre envoyée à Tantani) 390
- Wayekiye (famille —) 300, 303
- Wayekiye [— II, gouverneur] 310
- Wiritélito = Wiritélito 370
- Wiritélito (dame —, épitaphe) 34, 366, 368, 369, 370
- Yamani (prince de la cité côtière d'Ashdod, rebelle contre Sargon II) 144
- Yeni (frère du roi blemmye Phonen) 390
- Yesaka 326
- Zacharias (trois différents), voir p. 915

après 1820

- Abboud (Ibrahim, général) 543, 724, 725
- Abd al-Latif (Ali) 651, 652
- Abdel Aziz el Mubarak 872
- Abdel Gadir Salem 872
- Abdel-Kader Bey 592
- Abdel Kader (cheikh) 559
- Abdel-Latif Pacha (gouverneur général du Soudan) 562
- Abd-el-Rahman (Le Juste, sultan du Darfour) 634
- Abdelwahhab (Mohammed ben —, fondateur du wahhabisme) 621
- Abdullahi (khalife —, successeur du Mahdi) 621, 629, 637, 639, 641
- Abou Su'ud (trafiquant d'esclaves) 610
- Adham Pacha al-Arif 586
- Agar (Malik, MPLS-Nord) 762
- Ahmed Mumtaz Pacha 569
- Ahmed Pacha Abou Adhan (gouverneur général du Soudan) 561, 562, 585, 634
- al-Azhari (Ismail, Premier ministre, chef de l'État) 657, 658, 660, 724
- al-Bourhane (Abdel Fatah, général, à la tête du CMT, 2019) 733
- al-Dahab (Suwar, général) 725, 730
- al-Hadi (imam —) 727
- Ali Bey Hassib (gouverneur de Berber) 587
- Alier (Abel, ministre des Affaires du Sud) 728
- Ali Khurchid Agha (*bikimdar* = gouverneur général du Soudan) 559, 561, 580
- Allenby (Edmund Henry Hynman) 651, 653
- al-Hilou (Abdelaziz, MPLS-Nord) 762
- al-Mahdi (Sadiq, Premier ministre 1966-1967) 726, 727, 728, 730, 731, 762, 771, 870

- al-Mahdi (Sayed Abd al-Rahman, fils posthume du Mahdi, Premier ministre 1952-1953) 641, 642, 643, 653, 656, 658
- Almas (Muhammad Bey —) 586
- al-Nil (cheikh Hamed —) 850
- al-Rabie (Ahmed, ALC, 2019) 733
- al-Senoussi (Muhammad Ali, fondateur du senoussisme) 621
- al-Tourabi (Hassan, chef du Congrès national, président du Parlement) 728, 730, 731, 751, 762, 770, 771, 772, 850, 870
- al-Zubayr Rahmat Mansur (marchand d'esclaves) 565
- Arakeel Bey (gouverneur général du Soudan) 562
- Arman (Yasser, MPLS-Nord) 762
- Ayub Pacha (Isma'il) 634
- Babiker (Amina) 264
- Baden Powell (Lord Robert Stephenson Smyth — of Gilwell) 719, 720
- Badri (Babikir, fondateur d'une école pour filles en 1905) 2, 543, 721, 722
- Baker (Florence, épouse de Samuel Baker = Florence Finnian) 607
- Baker (Samuel White) 563, 564, 565, 601, 604, 606, 607, 608, 609, 610
- Bankes (William J.) 209
- Ban Ki-moon (secrétaire général de l'ONU) 735, 742
- Baring (Sir Evelyn = Lord Cromer) 639
- Bayoumi Effendi 589
- Ben Laden (Oussama) 731, 772
- Berg (Jacques) 870
- Binder (Franz) 577
- Boulos (Boutros, consul de Perse) 603
- Boyd (Sir Alexander Keown) 651
- Browne (William George, voyageur anglais du XVIII^e siècle) 634
- Burnaby (Frederick Gustavus, capitaine) 601, 614
- Burton (Richard Francis, explorateur) 578
- Campbell (Patrick, colonel) 601
- Capato (Angelo H., épicière) 677, 679
- Casolani (chanoine Aneto) 578
- Caterina Zaynab (Dinka christianisée, épouse de Marno Bey) 602
- Chaillé-Long (Charles, officier américain) 566, 601
- Chaltin (Louis Napoléon) 625, 627
- Clinton (Hillary, secrétaire d'État des États-Unis) 735
- Colston (Raleigh E., colonel) 601
- Comboni (Daniele, fondateur de la congrégation —) 602, 855
- Cook (Thomas, voyageur) 675, 679, 680, 750
- Cuny (Charles, médecin et explorateur) 634
- Daglo (Mohamed, général, CMT) 733
- De Bono (Andrea, trafiquant d'esclaves) 605
- Defterdar (Mohamed Bey Khusraw) 558
- Delcassé (Théophile, ministre français des Affaires étrangères) 627, 628
- Digna (Osman, émir mahdiste) 629
- Drovetti (Bernardino, consul général français en Égypte) 561
- Dugmore [Arthur Radclyffe], photographe 672
- el-Nur (Abdel Wahid, dirigeant de l'Armée de libération du Soudan) 763
- el-Taishi (Khalifa Abdallah, compagnon du Mahdi) 617
- el-Tounsy (Shaykh Mohamed Ibn Omar) 634, 748
- Emin Pacha (= Eduard Schnitzer, médecin) 601, 603, 618, 619, 624, 627
- Featherstone (Donald) 629, 749
- Ferry (Jules) 627
- Finnian (Florence — Baker, épouse de Samuel Baker) 607
- Gapudan (Selim, capitaine) 574
- Garang (John — de Mabior, chef du SPLA) 725, 728, 731, 732, 872
- Garibaldi (Giuseppe) 578, 601
- Garrett (Robert, collectionneur) 267
- Gessi (Romolo) 601, 634, 635
- Gladston (William Ewart) 567
- Gordon (Charles George = — Pacha gouverneur général du Soudan) 286, 542, 564, 565, 566, 567, 583, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 609, 610, 614, 618, 620, 621, 629, 634, 645, 693, 704, 709
- Chinese — 610
- journal de — 749
- lettres de — 749
- mort de — 618, 619
- opinions divergentes sur — 620
- Grant (James Augustus) 578, 601, 606
- Gutman (Melvin, collectionneur) 264, 267
- Hamdok (Abdallah, Premier ministre, 2019) 733
- Hansal (Martin Ludwig, consul d'Autriche) 603
- Harden (Edward) 603
- Hassan Pacha Hilmi (gouverneur général du Kordofan et du Darfour) 600
- Hassan Saleh (Bakri, premier vice-président de la République) 760
- Heuglin (Théodore de —, consul d'Autriche) 564, 594, 602
- Hicks (William, — Pacha, général anglais) 614, 618, 629
- Hussein Bey Khalifa 564
- Ibrahim (Khalil, leader du Mouvement pour la justice et l'égalité) 763
- Ibrahim Pacha (fils aîné du vice-roi) 556, 587
- Imbault (Georges Camille, ingénieur) 664
- Ismail Ayyub Pacha (gouverneur de la province de Khartoum) 564, 565, 600
- Jaffar Mahzar Pacha 563
- Jakas al Birniji (Othman, gouverneur pour les provinces de Sennaar et de Berber) 558
- Jomard (Edme-François, médecin) 634
- Kafouri famille — 778, 780
- Alex — 778, 779, 780
- Aziz — 778, 779, 780
- Charles — 778, 779, 780
- Gabriel — 779
- Norma — 780
- Kelly (major) 637
- Kerkhoven (Guillaume Van —) 627
- Keun (Odette, journaliste) 620, 708
- Khalil (Abdullah, Premier ministre) 724
- Khalil (Ibrahim Effendi) 603
- Khurchid Pacha (= Ali Khurchid Agha, *bikimdar* = gouverneur général du Soudan) 559, 561, 580
- Khusraw (Mohamed Bey) 556
- Kitchener (Lord —, général anglais) 93, 622, 628, 629, 630, 632, 639, 640, 641, 675, 681, 693, 701, 705, 721
- Knoblecher (père —, vicaire) 578, 579
- Ladd (H. M., missionnaire) 603
- Lafargue (Miriam, épouse autochtone d'un commerçant français) 602
- Lagnani (Calixto, consul d'Italie) 603
- Lagu (Joseph, leader de l'Anyanya) 725, 726, 728
- Latif Pacha (gouverneur du Soudan) 562, 587, 588, 591, 592
- Le Noir du Roule (ambassadeur de Louis XIV) 550
- Leondidi (Aristides, consul de Grèce) 603
- Lord Cromer (= Sir Evelyn Baring) 639, 641
- Lupton Bey (Frank, dernier gouverneur du Bahr el-Ghazal) 602, 618
- Machar (Riek, vice-président du Soudan du Sud) 731, 738, 739, 740, 741, 742, 743
- Mahgoub (Ahmed, Premier ministre et chef de l'Oumma) 726
- Mahu Bey Urfalu (gouverneur pour les provinces de Sennaar et de Berber) 559
- Malzac (Louis Isaac Alphonse de —, trafiquant d'esclaves) 605
- Marchand (Jean-Baptiste) 627, 674
- mission — 626, 628
- Mari Bey 586
- Marno Bey (Ernst, Autrichien marié à Caterina Zaynab, Dinka christianisée) 602
- Marquet (Albert, négociant français) 572, 603
- Mirghani (famille —) 641
- Mosconas (Demetrio, Grec) 572
- Moussa Pacha Hamdi 563, 585
- Moussy (Onorato) 603
- Munzinger Bey 564
- Musselim (gouverneur du Kordofan) 557
- Nachtigal (Gustav, voyageur du XIX^e siècle) 433
- Nimr (*meké*, vainqueur d'Ismail Pacha) 558
- Ohrwalder (Joseph, prêtre) 614, 622, 623
- Omar Abdallah (Amin Hassan, ministre d'État) 735

- Othman Bey (= Othman Jakas al-Birniij, gouverneur pour les provinces de Sennaar et de Berber) 558, 559, 580
- Pagoulatos famille — 780, 781
Flora — 780
Georges — 781
Panaghis — 780
- Peney (docteur —) 594, 603
- Poncet (Ambroise et Jules, neveux d'Alexandre Vaudey) 576, 748
- Prout (H. G., colonel) 601
- Purdy (Erastus Sparrow, colonel) 601
- Rahmat (Souleymane, fils de Zubair —, trafiquant d'esclaves) 634
- Rahmat (Zubair, trafiquant d'esclaves) 577, 604, 634, 635
- Ra'uf Pacha (gouverneur de Khartoum) 603
- Reitz (docteur Konstantin —, consul d'Autriche) 594
- Reouf Pacha (gouverneur général du Soudan) 566
- Rhodes (Cecil John) 629
- Riffa Bey 591
- Roosevelt (Edith, épouse de Theodore —, ancien président des États-Unis) 719, 720
- Rosset Pacha (Frédéric, vice-consul de France et de Grande-Bretagne) 602, 603
- Roulet (Édouard, capitaine) 628
- Ryllo (Maximilien, jésuite) 578
- Schnitzer (Eduard = Emin Pacha, médecin) 601, 624
- Slatin Pacha (Rudolf von —, gouverneur du Darfour, voir *auteurs...*) 600, 603, 618, 620, 623, 634, 635, 641, 875
- Snow (missionnaire) 603
- Speke (John Hanning, explorateur) 578, 606
- Stack (Sir Lee Oliver Fitzmaurice, gouverneur général du Soudan) 650, 652, 653, 703
assassinat de — 653
- Stanley (Henry Morton, à la tête de l'expédition de secours à Emin Pacha) 577, 624, 674
- Stewart Symes (Sir George, gouverneur général du Soudan) 671
- Stone (Charles Pomeroy, ex-général américain confédéré, chef d'état-major égyptien) 601
- Taha (Mahmoud Mohamed, le « Gandhi soudanais ») 2, 543, 728, 729, 730
- Tinné (Alexandrine, exploratrice hollandaise) 602
- Vaudey (Alexandre, oncle des frères Poncet) 581, 594, 595
- Vossion (Louis, vice-consul de France) 572, 603
- Wardi (Mohamed) 872
- Wellcome (Henry S., mécène) 647
- Wingate (Francis Reginald, gouverneur général du Soudan) 622, 639, 640, 650, 677
- Xinouadaki (médecin grec) 603
- Yousef Pacha Shellali 614
- Zaghul (Sa'd — Pasha ibn Ibrahim, premier Ministre égyptien) 653
- Zuber Pacha (trafiquant d'esclaves) 577, 601, 604, 635

archéologues, historiens, voyageurs et auteurs cités

- Abbate Pacha (Onofrio Abbate) 747
- Abrest (F. Kohn) 747
- Adam (Abdelrahman) 454, 516
- Adams (William Yewdale) 252, 298, 299, 442, 456, 506, 517
- Adams (W. J. Phytian-Adams) 501
- Addison (Frank A.) 452, 454, 506, 508
- Adly (Emad) 510, 874
- Agatharchide de Cnide (géographe alexandrin) 143, 192, 193, 194, 195
- Agut-Labordère (Damien) 273
- Ahmed Salah el-Din (Mohammed) 448, 457, 506, 507
- Aldred (Cyril) 442
- Ali Hakem (Ahmed Mohamed) 495, 497, 504, 506
- Ali Mohamed (Abdel Rahman, directeur de la NCAM) B, 1-10, 242
- Allin (Michael) 747
- Alluaud (Charles) 749
- Almagro (M.) 299, 340
- al-Maqrizi (historien égyptien) 405, 413, 414
- Almásy (László) 719, 720
- al-Tabari (historien persan) 404
- al-Uswani (Ibn Sulaym, chroniqueur arabe) 35, 405, 413, 414, 416, 417, 421
- Anderson (Julie) 275, 457, 501, 502, 506
- Anville (Jean-Baptiste Bourguignon d'—) 545, 546, 555
- Aristocréon 192, 272
- Arkell (Anthony J.) 37, 38, 41, 42, 434, 441, 461, 466
- Arminjon (Pierre) 749
- Arnaudis (Alain) 510
- Athénée de Naucratis 192
- Badawy (Alexander) 506
- Badri (Babikir) 749
- Baedeker (Karl) 749
- Baker (Samuel White) 747
- Bąkowska-Czerner (Grażyna) 508
- Balbi (Adriano) 547
- Balbi (Adrien, prénom français) 747
- Balfour (Andrew) 647, 749, 750
- Balfour-Paul (H. G.) 454, 506
- Ballet (Pascalle) 510
- Barberini (Sergio) 478, 501, 506
- Barguet (Paul) 515
- Bar Hebraeus (polygraphe syrien) 404
- Barnard (Hans) 246
- Baud (Michel) 3, 23, 24, 276, 442, 446, 459, 501, 502, 503, 504, 506, 955
- Beaucorps (capitaine Jean de —) 750
- Beaumé (Nicolas) 753, 777, 795, 831, 841, 849, 857, 955
- Beaux (Nathalie) 24
- Bergamini (G.) 515
- Bietak (Manfred) 507
- Billy (G.) 442
- Bion de Soles 192, 230, 234, 272
- Birch (Samuel) 334
- Bjorkelo (Anders) 747
- Bolton (ou Boulto, Solomon) 545, 546
- Bonardelle (Danielle) 24
- Bonne (Rigobert) 546
- Bonnet (Charles) 16, 24, 56, 60, 66, 69, 80, 93, 94, 165, 441, 442, 507, 511, 872
- Bonomi (Luigi, prêtre) 614, 618
- Bradley (R.) 501, 516
- Browne (Gerald) 378
- Bruce (James, explorateur écossais du XVIII^e siècle) 436, 437, 438, 448, 555
- Brugsch (Heinrich) 334, 335, 336
- Budge (Ernest Alfred Thompson Wallis) 451, 508, 750
- Buet (Charles) 747
- Bumbaugh (Solange) 508
- Burckhardt (Johan-Ludwig) 448, 508
- Burckhardt (Adelheid) 273, 442
- Burleigh (Bennet) 749
- Cabon (Olivier) 4, 7, 22, 28, 865, 897, 955, 958
- Cabrol (Agnès) 442
- Caillaud (Frédéric) 210, 217, 258, 260, 287, 289, 332, 448, 449, 450, 508, 553, 604, 605, 747
- Caminos (Ricardo Augusto) 508
- Campagnoli (Paolo) 508
- Carrier (Claude) 24, 344
- Casati (Gaetano) 572, 583, 584, 747
- Chaix (Louis) 24
- Champollion (Jean-François) 332, 333, 334, 337
- Chassinat (Émile) 508
- Chataway (J. D. P.) 748
- Chauveau (Michel) 273
- Chauvet (Michel) 508, 747
- Cheikh Ahmed ibn el-Hajj About Ali (*Chronique fung*) 428, 429
- Choimet (Gabrielle) 24
- Churchill (Winston S.) 620, 639, 658, 749
- Ciampini (Emanuele) 457, 508
- Clammer (Paul) 895
- Collombert (Philippe) 132, 442
- Crawford (Osbert Guy Stanhope) 452, 508
- Cromer (Lord = Sir Evelyn Baring) 750
- Crowfoot (John Winter) 451, 454
- Cuoq (Joseph) 747
- Dalion 192, 272
- Daly (Martin W.) 441, 750
- Darnell (John Coleman) 101, 443
- David-Cuny (Hélène) 24, 825, 955
- David (Élisabeth) 24
- Davies (Vivian) 72
- Davies (W. V.) 443
- Davoli (Paola) 322, 443
- Dedoncourt (S.) 748
- Delattre (Hélène) 24, 52
- Dewachter (Michel) 508
- Didier (Charles) 574, 581, 592, 748
- Dijkstra (Jitse) 392, 443

- Diodore de Sicile 143, 187, 192, 194
 Dion Cassius 246, 247, 271
 Donadoni (Sergio) 471, 476, 501, 508
 Dorner (J.) 508
 Dugmore (Major A. Radclyffe) 750
 Dujarric (Gaston) 748
 Dümichen (Johannes) 286, 335
 Dunham (Dows) 196, 297, 443, 454, 470, 506, 508
 Edgar (M.) 508
 Edwards (David N.) 441, 448, 504, 508
 Eide (Tormod) 28, 381, 441, 509
 Eisa (Khidir Adam) 509
 el-Hassan Ahmed Mohamed 457
 el-Tayeb (Mahmoud) 509
 Emery (Walter Bryan) 375, 388, 454, 456, 509
 Emily (Jules Michel Antoine) 750
 en-Nur (Sadik) 497, 504, 514
 Épiphane de Salamine (père de l'Église) 382
 Ératosthène 177, 192, 314, 315, 378, 379
 Erman (Adolf) 335, 336
 Errico (Marina d'—) 895
 Escayrac de Lauture (Pierre Henri Stanislas d'—) 748
 Évina (Marie) 24
 Fairman (Herbert Walter) 509
 Ferlini (Giuseppe) 260, 261, 322, 323, 450, 509
 Firth (Colin M.) 451, 509
 Fitzenreiter (Martin) 509
 Fothergill (Edward, résident à Khartoum) 540, 689, 750
 Foucart (George) 750
 Fouquet (Gaétan, journaliste) 713, 750
 Francigny (Vincent) 6, 24, 274, 443, 462, 471, 503, 509, 515, 955
 François (Bernard) 6, 23, 541, 955
 Fraser (Peter Marshall) 510
 Freeman (Michael) 747
 Freier (Elke) 510
 Gar el-Nabi (Ghalia) B
 Garstang (John) 248, 250, 269, 312, 335, 336, 443, 451, 483, 504, 510
 Gau (Franz Christian) 332
 Germain (André) 748
 Geus (Francis) 24, 462, 506
 Giegler (Carl Christian — Pacha) 564, 565, 600, 602, 603, 605, 748
 Ginns (Andrew) 510
 Giorgi (E.) 508
 Godlewski (Włodzimierz) 406, 443
 Goedicke (Hans) 510
 Goutalier (Marc) 895
 Goyon (Jean-Claude) 510
 Gradel (Coralie) 510
 Gratien (Brigitte) 69, 433
 Greenberg (Joseph H.) 343, 361, 362
 Griffith (Francis Llewellyn) 34, 249, 273, 276, 286, 297, 299, 312, 320, 322, 331, 332, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 348, 349, 354, 356, 361, 366, 370, 371, 378, 384, 443, 452, 510
 Grimal (Nicolas) 24, 441, 444, 510
 Grunert (Stefan) 510
 Grzymiski (Krzysztof A.) 320, 457, 501, 510
 Guadalupi (Gianni) 747
 Guerville (A. B. de —) 750
 Hägg (Tomas) 28, 441
 Hallof (Jochen) 322, 344, 354, 371, 444
 Halverson (Jeffry R.) 751
 Hamilton (James) 748
 Hanbury (Barnard) 332
 Hartung (H.) 510
 Haycock (Bryan) 338, 444
 Hécatée d'Abdère 187
 Héliodore (auteur grec) 347
 Hérodote 29, 33, 155, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 187, 191, 193, 194, 250, 271, 272, 378
 Hertzog (Rolf) 511
 Heumann (Amédée Léopold) 749
 Hewes (Gordon Winant) 511
 Heyler (André) 340
 Hibbs (Vivian A.) 511
 Hilaire (Jean, général) 701, 750
 Hill (Richard) 747
 Hinkel (Friedrich W.) 16, 296, 495, 501, 502, 504, 511, 955
 Hintze (Fritz) 209, 229, 236, 253, 262, 264, 287, 323, 339, 340, 343, 344, 349, 361, 503, 511
 Hof (Catharine) 519
 Hofmann (Inge) 246, 271, 284, 313, 323, 340, 343, 444
 Holton-Pierce (Richard) 28, 389
 Holt (Peter M.) 441
 Homère 29, 168, 191
 Honegger (Matthieu) 41, 49, 56, 444
 Hrozny (Bedřich) 361
 Ibn Ali ibn Zayn al-Abidin (Muhammad) 550
 « Irish Blood » 750
 Jacquet-Gordon (Hélène) 511
 Jacquet (Jean) 511
 Jean de Biclar (clerc wisigoth) 401
 Jean d'Éphèse (évêque monophysite d'Éphèse) 396, 397
 Jean Diacre l'Égyptien (chroniqueur chrétien) 394, 407, 408
 Kartznelson (Isidor) 340
 Kemp (Barry J.) 501, 511
 Kendall (Timothy) 117, 152, 185, 275, 290, 442, 443, 457, 471, 479, 501, 502, 504, 511, 512
 Keun (Odette, journaliste) 750
 Kirwan (Laurence P.) 375, 509
 Kolosowska (Elżbieta) 509
 Kröper (Karla) 277, 289, 459, 512
 Labrousse (Audran) 817
 Lacovara (Peter) 501, 502, 512
 Langley (Michael) 750
 Łatjar (Adam) 319, 444, 445
 Lavallée (Guillaume) 895
 Lavergne (Marc) 751, 895
 Leclant (Jean) B, 22, 340, 344, 366, 367, 503, 512, 515
 Lenoble (Patrice) 24, 328, 329, 375, 377, 389, 464, 502, 512, 513
 Leonardi (Cherry) 751
 Lepsius (Carl Richard) 91, 128, 130, 143, 181, 204, 205, 236, 239, 241, 264, 265, 274, 276, 284, 289, 293, 294, 296, 312, 318, 319, 333, 334, 335, 336, 337, 449, 450, 470, 513
 Levoir (Baptiste) 748
 Linant de Bellefonds (Louis Maurice Adolphe) 209, 210, 217, 450
 Lotar (P. L.) 749
 Luzarches d'Azay (Roger) 750
 Macadam (Miles Frederick Laming) 186, 187, 188, 264, 267, 339, 340, 454, 501, 513
 Mahmoud Abdalla (Abdelgadir) 340
 Maillot (Marc) 6, 24, 276, 446, 447, 473, 513, 955
 Mainterot (Philippe) 513
 Mallinson (Michael D. S.) 513
 Manéthon (historien alexandrin) 141, 143
 Mariette (Auguste) 196, 197
 Maselis (Patrick) 747
 Maystre (Charles) 456, 514
 McGregor (Andrew) 748
 Melly (George, voyageur anglais) 581, 586, 748
 Millet (Marie) 24
 Millet (Nicholas Byram) 299, 340, 343, 384, 444, 514
 Mills (A. J.) 299
 Mohamed Ibrahim (Abū Salīm) 874
 Mohammed Ahmed (Salah el-Din) 93, 275
 Montaigne (Michel de —) 171
 Morkot (Robert) 441
 Morlier (Hélène) 750
 Musa Ibrahim (Mohamed) 7, 865, 874
 Muhammad ibn Ali ibn Zayn al-Abidin (cheyk) 748
 Munro-Hay (Stuart) 326, 444
 Nāser (Claudia) 209, 459, 514
 Neufeld (Charles) 622, 623, 749
 Nicolas (Henri, voyageur) 703, 750
 Nicoloso (Odile) 7, 23, 24, 28, 753, 777, 795, 827, 831, 841, 849, 857, 865, 955
 Nordström (Hans-Ake) 506
 O'Connor (David) 481, 482, 501, 502, 514
 Onasch (Hans-Ulrich) 519
 Paluel-Marmont (Albert Pierre Hippolyte Joseph) 750
 Paner (Henryk) 459, 514
 Parkhurst (Ch., directeur de musée) 264
 Payne (John) 514
 Payne Smith (Robert) 397
 Payraudeau (Frédéric) 120, 144, 445
 Peer (Philip van) 38
 Pensa (Henri) 749
 Petrie (William Matthew Flinders) 504, 514
 Pfiieger (Robert P.) 751
 Piankhy (Kam) 747
 Picard (Jérôme) 24

- Pinch (Geraldine) 514
 Pline l'Ancien 192, 246, 247, 256, 271, 272, 298, 378, 514
 Plumley (J. Martin) 299, 322
 Polybe (historien grec) 224
 Pope (Jeremy) 310, 445
 Priese (Karl-Heinz) 442
 Procope de Césarée (historien grec) 303, 390, 392
 Prunier (Gérard) 751
 Quedey (madame L.) 681, 750
 Quibell (James Edward) 378
 Raimbaud (Michel) 751, 895
 Randall-Maclver (David) 299, 335, 336, 366, 452, 519
 Reinecke (Walter F.) 510
 Reinisch (Leo Simon) 335
 Reinold (Jacques) 24, 45, 445, 462, 471, 514
 Reisner (George Andrew) 50, 60, 65, 66, 82, 83, 116, 117, 134, 158, 165, 178, 185, 186, 193, 196, 228, 229, 230, 237, 240, 287, 292, 294, 296, 297, 311, 312, 318, 319, 323, 375, 451, 452, 504, 515
 Rilly (Claude) 5, 16, 23, 27, 344, 445, 462, 471, 515, 817, 955
 Rioux (Jean-Pierre) 751
 Rivoyre (Denis de —) 748
 Robichon (Clément) 515
 Roccati (Alessandro) 501, 515
 Rondot (Vincent) 24, 288, 290, 291, 329, 443, 445, 459, 462, 471, 502, 507, 509, 512, 513, 514, 515
 Rosellini (Ippolito) 333
 Rumscheid (Frank) 515
 Ryle (John) 751
 Sabry (Mohammed) 748
 Sauneron (Serge) 515
 Sayce (Archibald H.) 249, 335, 443
 Schäfer (Johann Heinrich) 183
 Schiff Giorgini (Michela) B, 24, 102
 Schweinfurth (Georges) 748
 Scott-Moncrief (Philip D.) 515
 Seignobos (Robin) 24
 Sellier (Jean) 747
 Sénèque 271, 272
 Sewell (Jamie) 516
 Shinnie (Margaret) 516
 Shinnie (Peter Lewis) 264, 287, 328, 421, 455, 501, 516
 Sievertsen (Uwe) 501, 502, 504, 955
 Simon (Christian) 69
 Simpson (William Kelly) 299
 Slatin Pacha (Rudolf von —, voir *personnes après 1820*) 749
 Smith (Harry S.) 454, 516
 Smith (W. Stevenson) 516
 Sokari (Ahmed) 513
 Somaglino (Claire) 55, 445
 Sordi (Maria Novella) 516, 955
 Spencer (Neal) 504, 516
 Strabon 192, 243, 244, 245, 246, 247, 249, 250, 251, 253, 260, 282
 Tallet (Pierre) 55, 445
 Thabit (Thabit Hassan —) 455
 Thibaut (M.) 748
 Thomas (Edward) 751
 Thomas (Graham Frederick) 751
 Thomas (Ismay) 751
 Thomas (Ross) 516
 Toniolo (Elias) 748
 Török (László) 28, 117, 183, 193, 194, 273, 297, 304, 441, 445, 456, 488, 491, 498, 501, 502, 503, 504, 516
 Traunecker (Claude) 503, 516
 Trémaux (Pierre) 581, 605, 748, 749
 Trigger (Bruce G.) 299, 340, 343, 344, 361, 362, 456, 517
 Uphill (Eric) 517
 Valbelle (Dominique) 24, 94, 163, 164, 442, 445, 507
 Vantini (père) 28, 397, 414, 429, 445
 Vercoutter (Jean) 70, 455, 460, 462, 470, 471, 476, 495, 501, 504, 517
 Verwers (G. J.) 517
 Vila (André) 462
 Vitruve 478, 501, 517
 Vlach (E.) 517
 Vrtal (V.) 517
 Vycichl (Werner) 343
 Waddington (George) 332
 Welsby (Derek A.) 421, 441, 442, 448, 456, 457, 501, 502, 504, 517
 Wenig (Steffen) 209, 287, 486, 501, 502, 517
 Werne (Ferdinand) 749
 Whitehead (G. O.) 454, 518
 Wildung (Dietrich) 277, 288, 289, 442, 459, 518
 Wilson (Karen L.) 518
 Wolf (Pawel) 209, 459, 512, 517, 518, 519
 Wolf (Simone) 457, 519
 Woolley (C. Leonard) 366, 452, 504, 519
 Yellin (Janice) 519
 Yoyotte (Jean) 519
 Zach (Michael H.) 322, 443
 Zawadowski (Youri) 340
 Zibelius-Chen (Karola) 445
 Zurawski (Bogdan) 519
 Zyhlarz (Ernst) 339, 343
- écrivains et artistes cités**
 Abdel Aal (Ahmed) 891, 892, 893
 Abdel Raziq (Alaa al-Din) 881
 Abdelmajid (Mansour Khalid) 870, 895
 Abdulah (Salah Hassan) 891
 Aboulela (Leila) 870, 895
 Abu Sabib 891, 893
 Adam (Adlan Yousif) 864, 876
 al-Arabi (Ahmed Hamed) 893
 al-Arif (Mustafa) 875, 888, 889
 al-Awwâm (Ibrahim) 891, 893
 al-Otaybi (Abdulah) 891
 al-Sayyid Kazzâm (Musa Qassam = Goha) 875, 888
 Ayoub (Maha) 873, 895
 Babiker (Sayf al-Din Hassan) 893
 Baghdadi (Bastaoui) 889
 Bardous (Abd al-Rahman) 891
 Bashir (Amel) 877, 895
- Bilal (Bakri) 867
 Diab (Rachid) 866, 867
 el-Faki (Mohamed Hussein) 891
 Elgizouli (Alâ al-Din) 888, 891
 el-Mur (Salah) 878, 879, 894
 el-Salahi (Ibrahim) 867, 889, 890, 891
 el-Tayeb (Abdallah) 868
 el-Tayeb (Griselda) 868, 869
 Gaafar (Nouman) 883
 Gamaan (Hussein) 884, 885, 893
 Goha (= al-Sayyid Kazzâm, Musa Qassam) 875, 888
 Greenlaw (Jean-Pierre, fondateur de l'école des Beaux-Arts de Khartoum) 874, 889
 Hamad (el-Nour) 891
 Ibrahim (Kamala) 891, 893
 Ibrahim (Salah) 867
 Iverné (Claude, photographe) 24, 895
 Kaddis (Uyûn) 888
 Mahjoub (Jamal) 870, 895
 Mansour (Imad) 864, 887, 894
 Musa (Hassan Mohamed) 886, 891, 892, 893
 Otaïb 867
 Paula (Abdullah) 891, 892, 893
 Riefenstahl (Leni) 803
 Rolin (Olivier) 4, 17, 781, 895
 Salah (Ibrahim) 867
 Salih (Tayeb) 868, 870, 895
 Salim (Ahmed) 888
 Salim (Hussein) 882, 894
 Satti (Noureddine) 767, 768, 775
 Shaddad (Muhammad Hamid) 893
 Shibrain (Ahmad Mohamed) 889, 891, 893
 Shunqul (Abdel Rahman) 880
 Verdi (Giuseppe) 33, 195, 197
 Waq'allah (Othman) 890, 893
 Warrag (Walid) 867
 Yagi (Viivia Amina) 895
- ouvrages, publications, revues et œuvres cités**
Al-Ayyam (revue, Mansour Khalid 'Abdelmajid) 870
Al-Fajr al-Kazib (La Fausse aurore, Mansour Khalid 'Abdelmajid) 871
Al-Nafaq al-muzlem (Nimieri and the Revolution of Dismay, Mansour Khalid 'Abdelmajid) 872
A Meroitic funerary text in hieroglyphic (Griffith) 337
Antiquités de la Nubie ou Monuments inédits des bords du Nil, entre la première et la seconde cataracte (Franz Christian Gau) 332
Baedeker (guide —) 678, 679
 Bible 155, 168, 385
 Actes des Apôtres 395
 Ancien Testament 395
 — hébraïque 60
 Livre de Daniel 410
 Livre d'Ésaïe 395
 Nouveau Testament 394, 395

- Psaume 68 395
 Psaumes 378
 Septante (— des —) 168, 395
Bibliothèque historique (Diodore de Sicile) 192
Bilad es Sudan (Claude Iverné) 895
Chronique fung (Ahmed ibn el-Hajj Abou Ali) 35, 420, 428, 429
Contes du Soudan (Vivia Amina Yagi) 895
Contributions à la littérature plastique (Abdulah) 891
Cook (guide —) 674, 675, 678, 679, 680
 Coran LXI 8 646
 XLII 40 646
Dans le ventre du Soudan, chronique des derniers jours d'un géant (Guillaume Lavallée) 895
Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien (Carl Richard Lepsius) 91, 128, 130, 181, 204, 205, 263, 265, 296, 318, 333, 335, 337, 449, 450, 513
Die Sprachliche Stellung des Meroitischen (Fritz Hintze) 339
Die Struktur der "Deskriptionssätze" in den meroitischen Totentexten (Fritz Hintze) 339
Egypt in Nubia (W. B. Emery) 456
Einführung in die Meroitistik (Francis Breyer) 344
Essais (Michel de Montaigne) 171
Éthiopiennes (Bion de Soles) 192, 234
Éthiopiennes (Dalion) 192
Éthiopiennes (Héliodore) 348
Fer et feu au Soudan (Slatin Pacha) 875
Fontes Historiae Nubiorum (Eide, Hägg, Holton-Pierce et Török) 28, 381, 389
Géographie (Strabon) 244
Guide pour la compréhension de la poésie arabe et de sa technique (Abdallah el-Tayeb) 868
Histoire (Hérodote, livre III) 168, 169, 187
L'Histoire des moines d'Égypte (Rufin d'Aquilée) 380
Histoire ecclésiastique (Jean d'Éphèse) 396
Histoire romaine (Dion Cassius) 247
Journal of a Visit to Some Parts of Ethiopia (George Waddington et Barnard Hanbury) 332
Journal of Egyptian Archaeology (Griffith) 338
Karanóg (Griffith) 336, 337, 338, 366, 370
Kush (Bruce G. Trigger) 343
Là d'où je viens (Jamal Mahjoub) 870, 895
Languages of Africa (Joseph H. Greenberg) 343
Le livre du Soudan (Cheykh Muhammad ibn Ali ibn Zayn al-Abidin) 550
Le Soudan contemporain, de l'invasion turco-égyptienne à la rébellion africaine (1821-1989) (sous la direction de Marc Lavergne) 895
Le Soudan dans tous ses états, l'espace soudanais à l'épreuve du temps (Michel Raimbaud) 895
La Traductrice (Leila Aboulela) 871, 895
Le Peintre soudanais Musa Qassam al-Sayyid Kazzâm Goha (el-Gizouli) 888
Le Train des sables (Jamal Mahjoub) 870, 895
L'Histoire de Khartoum (Abû Salim) 874
L'Illustration 673, 692
Livre des Morts 142, 166, 284
 chapitre 165 142
 chapitres 163, 164 et 165 142
L'Utopia Tropicale : Khartoum colonia britannica 1898-1910 — The Tropical Utopia: Khartoum British Colony 1898-1910 (Marina d'Errico) 895
Lyrics Alley (Leila Aboulela) 870
Material für eine meroitische Grammatik (Inge Hofmann) 340
Meroë (Griffith) 337
Méroë (Olivier Rolin) 15, 16, 781, 895
Meroë, the City of the Ethiopians (Archibald H. Sayce) 335
Méroë, un empire sur le Nil (catalogue d'exposition) 468
Meroitic and Eastern Sudanic: a Linguistic Relationship? (Bruce G. Trigger) 343
Meroitic Inscriptions (Griffith) 286, 336, 337, 338
Meroitic Studies (Griffith) 338
Minaret (Leila Aboulela) 870, 895
Mitteilungen des Instituts für Orientforschung (Fritz Hintze) 339
Murchid ila fahm achch'ar al'arab wa sintatiba (Abdallah el-Tayeb) 868
Nebet (Frédéric Payraudeau) 120
Nil Bleu Nil Blanc (Noureddine Satti) 768
Nile Blues (Maha Ayoub) 873, 895
Nimieri and the Revolution of Dismay (Mansour Khalid 'Abdelmajid, Al-Nafaq al-muzlem) 871, 895
Nubia, Corridor to Africa (W. Y. Adams) 456
Nubian Indigo (Jamal Mahjoub) 870, 895
Nubia under the Pharaohs (Br. Trigger) 456
L'Odyssée (Homère) 171
Ophélie de Lampedusa (Hassan Musa) 886
Oriental Sources concerning Nubia (Vantini) 28, 397, 414, 429
Panegyriques latins 378
Périples de la mer Érythrée (anonyme) 316
Port-Soudan (Olivier Rolin) 15, 895
Présence Africaine (revue) 870
Questions naturelles (Sénèque) 271
Regarde Icare (Hassan Musa) 886
Répertoire d'épigraphie méroïtique (REM, Jean Leclant et André Heyler, Claude Carrier) 286, 340, 343, 366; cf. *langue, écriture...* 934
Res gestae Divi Augusti (Auguste) 247
 Saintes Écritures 394, 402
Saison de la migration vers le Nord (Tayeb Salih) 868, 895
Soudan, 2011-2012, Le Petit futé (Marc Goutalier) 895
Soudan, royaumes sur le Nil (catalogue d'exposition) 468
Sudan Photographs (Claude Iverné) 895
Sudan, South Sudan (carte au 1:1 800 000^e, Reise Know-How) 895
Sudan, The Bradt Travel Guide (Paul Clammer) 895
 Textes des Pyramides 166
Textus blemmyicus aetatis Christianae (Gerald Browne) 378
The Kingdom of Kush : Handbook of the Napatan-Meroitic Civilization (L. Török) 456
The Nubian Texts of the Christian Period (Griffith) 338
The Present State of Meroitic Studies (Werner Vycichl) 343
The Third Part of the Ecclesiastical History (Payne Smith) 397
Traité des douze gemmes (Épiphanes de Salamine) 382
Travels to Discover the Sources of the Nile (James Bruce) 437, 438
Voyage au Soudan oriental de 1848 à 1850 (Pierre Trémaux) 605
Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie, pendant les années 1768-1773 (James Bruce) 448
Voyages à Méroë, au Fleuve Blanc, au-delà du Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Sywah et dans cinq autres oasis, faits dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822 (Frédéric Caillaud) 210, 260, 332, 449
Zeitschrift für ägyptische Sprache (Zäs) 334, 336

noms de lieux, géographie

Soudan

- Aba (île d'—) 727
 Abka 39, 50
 Abou Darbain-Aneibis 39
 Abou Geili 452
 Abou Hamed 18, 39, 86, 376, 463, 464, 754, 605, 629, 681, 682
 Abou Klea (bataille d'—) 601
 Abyei (région d'—) 735, 736, 737
 (ville d'—) 733
 Ain Farrah (site royal au Darfour) 434
 Akcha 86, 112, 462
 Akita (pays d'—, marches de Koush) 113
 ad-Damazin 25, 761

- al-Abwab (principauté) 417, 421, 582
al-Djazirah (État du Soudan) 25, 761
al-Fulah 25, 761
al-Qadarif (idem) 25, 761
Alwa (= Alodia) 327, 379, 394, 409, 417, 418
Amara 39, 99, 112, 113, 114, 118, 274, 275, 282, 309, 360, 372
— Est 86
— Ouest 86
Arbaji (ville de —) 428
Areika 63, 335, 336
Argo (île de —) 152, 275, 373, 376, 456
Armi [= Triacostaschène, province] 249, 250
Askout (forteresse) 64, 65
Astarese (point d'eau entre Napata et Méroé dans la Bayouda) 180, 182
Atbara 25, 39, 86, 327, 376, 456, 457, 463, 733, 754, 855
rivière 25, 39, 86, 173, 376, 327, 364, 417, 754
Awalib 454, 459
Bab el-Khiblie 693
Badi 417
Bahr el-Ghazal 574, 575, 576, 577, 578, 601, 602, 618, 628, 634, 664
Bahri (Khartoum-Nord) 754
Banganarti 376, 413
Barkal 34, 119, 136, 141, 157, 186, 187, 189, 195, 235, 239, 240, 242, 263, 264, 265, 267, 275, 291, 372
Basa 39, 86, 268, 269, 454, 489
Batn el-Haggar 455
Bayouda (désert) 39, 86, 118, 182, 314, 376, 754
Begrawwiya 86, 198, 200-201, 448, 450, 456, 754
voir également à *Méroé*:
— Nord 928
— Ouest 928
— Sud 928
Bentiu (ville de —) 738
Berber 459, 548, 553, 555, 558, 561, 564, 572, 583, 587, 589, 590, 591, 602, 613, 629, 664
Bertat (royaume) 547
Bor (ville de —) 738
Boucharia 39, 41
Bouhen (forteresse) 39, 56, 64, 65, 71, 72, 86, 87, 94, 95, 99, 152, 191, 754
Boutana (région du —) 39, 86, 116, 209, 268, 376, 451, 452, 454, 459, 475, 497, 498, 499, 754
Bugdumbush 39
Cheibon (royaume) 547
Chelouks (pays des —) 547
Dabanarti 39
Damboya (el-Hassa) 86, 272, 288, 459, 475, 488, 498, 754
Dangeil 25, 86, 102, 165, 275, 372, 457, 461
Darfour 35, 46, 47, 70, 81, 102, 314, 315, 344, 433, 434, 435, 437, 542, 547, 548, 550, 556, 557, 564, 565, 600, 605, 611, 618, 620, 621, 632, 633, 634, 635, 637, 642, 643, 664, 688, 701, 732, 737, 762, 763, 764, 803, 825, 833, 850, 871, 872
— Central (un des États composant le Soudan) 25, 761
— du-Nord (idem) 25, 363, 761
— du-Sud (idem) 25, 363, 761
— Occidental (idem) 25, 761
— Oriental (idem) 25, 761
invasion du — 562, 585, 634
soutien aux rebelles du — 743
sud du — 434
Dar Massalit 637
Debba 39, 463
Debeira Ouest 376
Défaïa 86, 157, 176
Dem Souleyman 574
désert de Nubie 39, 86, 376, 754
Dinder (affluent du Nil Bleu) 436
Donga 547
Dongola (= Old Dongola) 25, 30, 35, 179, 363, 376, 380, 394, 396, 401, 402, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 413, 416, 417, 419, 420, 434, 438, 548, 549, 552, 553, 556, 561, 564, 583, 590, 610, 611, 613, 618, 664, 761, 855
Dotawo 420, 423
Doukki Gel 81, 86, 93, 94, 95, 99, 142, 147, 158, 159, 160, 162, 290, 345, 346, 347, 457, 459, 468, 754
Dufle (place forte) 627
Dugonab (baie de —) 756
Dyre (= Gébel el-Dair) 437
ed-Damer 25, 463, 761
ed-Daïen 25, 761
el-Ais (capitale et gouvernorat du royaume de Sennar) 437
el-Barga 42
el-Debba 46
el-Dewaim 889
el-Fasher 25, 435, 564, 600, 637, 702, 761
el-Ghaba 466
el-Ghazali 376
el-Geneina 25, 761
el-Hassa (Damboya) 25, 86, 272, 288, 290, 291, 372, 458, 459, 461, 475, 488, 489, 491, 498, 499, 515, 754, 863, 904, 905
el-Hobagi 86, 328, 329, 348, 376, 379, 389, 463, 464, 465
HVG III 328
HVG VI 328
el-Kadada 39, 42, 43, 45, 463, 464, 465, 466, 468, 512, 514, 515
KDD 76/3/59 43
el-Khandaq 376
el-Kourrou 25, 86, 116, 118, 119, 124, 132, 138, 141, 143, 144, 148, 152, 154, 157, 158, 186, 187, 452, 754, 863
el-Multaga 463, 465
el-Nehoud (= el-Nahud) 25, 702
el-Obeïd 25, 564, 592, 605, 614, 615, 617, 618, 666, 694, 703, 756, 757, 759, 761, 794, 803, 872, 862, 872
el-Shaheinab 39, 42
Équatoria 564, 565, 576, 578, 601, 610, 618, 624, 664
occidental 743
est du Soudan 100, 377
Erbai 39
ez-Zuma 376, 379
Fachoda (de nos jours Kodok) 564, 605, 614, 615, 627, 628, 639, 674, 677
Faras 30, 39, 53, 54, 63, 86, 111, 112, 243, 256, 299, 304, 315, 360, 376, 380, 394, 401, 404, 406, 407, 408, 410, 412, 413, 414, 452, 455, 855
Fazogl 556, 557, 561, 564, 590
Fazole (= Fazugli) 210, 217
Fazuclou (= Fazugli) 437, 438
Fazugli 210, 430, 437
Firka 376, 379, 389
Fort-Desaix 575
Gabati 456
Gaminarti 455
Gammai 39, 50
Ganda 627
Gébel Aulia 666
Gébel Barkal 17, 25, 86, 95, 100, 101, 110, 113, 114, 116, 117, 125, 126, 127, 128, 130, 135, 140, 142, 145, 152, 154, 158, 162, 175, 178, 179, 181, 182, 185, 186, 187, 196, 197, 236, 237, 239, 241, 242, 252, 259, 264, 266, 275, 276, 278, 286, 287, 290, 315, 347, 448, 449, 451, 452, 457, 461, 475, 476, 477, 478, 480, 493, 504, 532, 754
Gébel Cheikh-Suleiman 39, 55
Gébel Dousha 86, 98, 99
Gébel el-Dair 437
Gébel el-Royyan 430
Gébel Geili 86, 283, 454
Gébel Marra (Darfour) 434, 755, 763, 803
Gébel Miri (soulèvement du —) 642
Gébel Moya 429, 432, 438, 452
Gébel Naga 261
Gébel Nouba 555
Gébel Qadir (bataille du —) 614
Gébel Sahaba 38, 39
Gébel Saqadi 432
Gébel Sirefât 454
Gébel Tageru 46
Gedaref 25, 755, 756, 759, 761, 803
Geili 39
Gematon (=Kawa) 111, 118, 176
Gemmai (nécropole princière) 379
Gereif Oumr 430
Gerri (ville de —) 430
Gézira 315, 759
Gézira Dabarosa 455
Gézireh (région) 558, 559, 618, 666, 671, 672
soulèvement de la — 642
Ghaba 39, 42
Ghash 39
Giblab 287, 360
Gilf Kebir 46

- Gondokoro 574, 578, 602, 605, 606, 609, 610, 677
cérémonie d'annexion de — 608
- Hajr-el-Merwa (Kourgous) 92
- Halfaya 553, 554, 557, 683, 690
- Hamadab 86, 248, 250, 251, 252, 253, 345, 356, 459, 461, 518, 519
- Hambukol 376
- Hannek 424
- Haut-Atbara 38
- Haute-Nubie 39, 86, 306, 754
- Haut-Nil 70, 549, 624, 634
- Heglig champs pétrolifères de — 737
village de — 737
- Heilige Kreuz 578
- Hillat el-Arab 86, 114
- Hugeir 187
- Iken (= Mirgissa, forteresse) 256
- Irem (région d'—) 100, 113
- Ishke 871
- Jonglei 743
- Juba 25, 574, 654, 655, 666, 738, 740, 741, 742, 744, 745
- Kadakol 39
- Kadéro 39, 42, 45
- Kadrouka 39, 42, 44, 45, 52, 463, 465, 466
KDK 1/12/1 465
KDK 1/131/8 44, 465
KDK 21/200/1 465
- Kaduqli 25, 761
- Kamamyl 556
- Karari (près d'Omdourman) 629
bataille de — (d'Omdourman) 629, 639, 681, 693, 721
- Karima 39, 95, 86, 376, 808, 862, 754
- Karoy (région de —, 5^e catacte ?) 100
- Kashgil (bataille de —, près d'el-Obeïd) 618
- Kassala 25, 39, 86, 100, 283, 561, 564, 569, 572, 583, 585, 586, 618, 624, 656, 664, 666, 667, 668, 754, 803
soulèvement de — 642
— (un des États composant le Soudan) 25, 761
- Kawa 86, 111, 113, 116, 118, 124, 131, 132, 135, 142, 145, 165, 167, 173, 174, 176, 182, 185, 186, 188, 208, 252, 254, 259, 267, 268, 286, 306, 346, 372, 377, 416, 454, 457, 459, 489, 502, 754
- Keheila 464
- Kenset 306
- Kéraba (région du —) 34, 267, 268, 269
- Khartoum 25, 37, 39, 86, 260, 276, 283, 286, 376, 394, 428, 457, 542, 555, 556, 559, 561, 562, 563, 564, 565, 567, 572, 574, 578, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 588, 589, 590, 592, 594, 595, 599, 600, 601, 602, 603, 605, 606, 610, 613, 618, 620, 624, 625, 628, 629, 630, 632, 637, 640, 641, 645, 647, 651, 653, 654, 660, 661, 662, 664, 665, 666, 668, 672, 673, 674, 675, 677, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 689, 690, 697, 701, 702, 703, 704, 708, 709, 715, 719, 721, 727, 728, 731, 732, 735, 736, 737, 738, 754, 755, 760, 763, 764, 765, 768, 772, 775, 777, 779, 797, 798, 801, 806, 808, 814, 828, 829, 835, 836, 837, 852, 856, 858, 861, 864, 871
- Abbas avenue 542, 562, 585
- al-Sahafa (quartier de —) 828, 829
- banlieue du Grand — 176
- banlieue nord de — 42
- chute de — 567, 611, 629
- communiqué de — 651
- corniche du Nil 792, 793
- destruction de — ordonnée par le Mahdi 620
- Djebel Aulia (camp de déplacés) 784
- es-Salam (camp de déplacés) 784
- Kafouri (cité —) 780
- Kafouri (quartier —) 778, 779
- Mayo (camp de déplacés —) 784
- site de l'hôpital de — 39, 41
- sud de — 157, 177, 315
- Tuti (île de —) 554, 611, 781, 782, 783, 791, 793, 797, 801, 806, 862
- Wad el-Bechir (camp de déplacés) 784
— (un des États composant le Soudan) 25, 761
— Nord (Bahri) 754
- Khartoum Hospital 39
- Khasm el-Girba 38, 39
- Khor Abou Anga 37, 39
- Khor Dam et-Tor 376
- Khor Musa 38, 39
- Kôm el-Abd 501
- Kor (forteresse entre Bouhen et Mirgissa) 462
- Kordofan 39, 86, 47, 102, 173, 177, 314, 315, 361, 363, 376, 388, 406, 430, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 468, 547, 550, 555, 556, 557, 558, 564, 583, 586, 589, 592, 594, 614, 618, 634, 664, 666, 688, 726, 733, 736, 737, 754, 755, 759, 760, 763, 764, 765, 803, 825, 859, 871, 872
— de l'Ouest (un des États du Soudan) 25, 760, 761
— du Nord (idem) 25, 761, 794
— du Sud (idem) 25, 761, 825
soutien aux rebellions du — 743
- Korti 463
- Kosha 376, 379
- Kosti 25, 452, 670
- Koumma (forteresse) 39, 64, 86, 95, 99
- Kourgous 86, 92, 95
- Koya 430, 853, 854
- Kurmuk 561
- Lado enclave de — 624, 625, 627
ville de — 627
- Laqiya (oasis de —) 51, 60
- Makouetch 576
- Malakal 25, 272, 573, 605, 738, 739
- Maqs Supérieur (= Moyenne Nubie) 415
- Maraté (= Defaïa ?) 176
- Meheisa 464
- Meili 455
- Meinarti 376, 455
- mer des Roseaux (= mer Rouge) 400
- Merowe 756
- Mer Rouge (État du Soudan) 25, 761
- Miou (pays de —) 102
- Mirgissa (forteresse) 39, 64, 84, 86, 256, 462, 754
- Missiminia 376, 463
- Monts Nouba 173, 210, 344, 363, 364, 406, 433, 434, 436, 438, 557, 664, 755, 803, 825
- Mouweis 25, 86, 255, 272, 276, 288, 345, 446, 459, 461, 475, 477, 478, 479, 488, 489, 490, 491, 498, 499, 500, 507, 513, 754, 804, 832, 896, 898, 899, 900, 901, 902, 903
- Moyenne-Nubie 34, 42, 87, 99, 167, 297, 299, 300, 305, 306, 346, 379, 413, 415, 423, 432
- Mukabrab 463
- Mukawar (île de —) 756
- Musaba'at (sultanat de — au Kordofan) 435, 436
- Musawwarat [es-Sufra] (voir également pyramides, temples...) 17, 25, 33, 86, 208, 209, 210, 211, 213, 223, 262, 277, 279, 312, 333, 360, 450, 451, 459, 489, 503, 754, 805, 812, 860
temples 33, 208, 227
- Naga 17, 25, 86, 209, 210, 211, 212, 229, 230, 233, 234, 251, 253, 254, 255, 261, 263, 268, 269, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 282, 286, 288, 289, 291, 292, 303, 309, 347, 360, 372, 450, 451, 454, 459, 461, 475, 489, 754
puits de — 17, 802
- Nauri 376
- New Dongola 39, 86, 376, 754
fondation de la nouvelle ville 420
- Nil Blanc (un des États composant le Soudan) 25, 761
- Nil Bleu (idem) 25, 761
soutien aux rebellions du — 743
- Nil (un des États du Soudan) 25, 761
- Nilwa 376
- Nord-Kordofan (entité géographique) 49, 184
- Nord (un des États composant le Soudan) 25, 761
- Nouri 25, 86, 116, 119, 146, 147, 154, 157, 158, 159, 161, 166, 175, 178, 185, 187, 189, 195, 293, 448, 452, 754
- Nyala 25, 761
soulèvement de — 642
- oasis du désert occidental 56, 60, 72, 113, 184
- Old-Dongola (= Dongola) 376
- Omdourman 37, 39, 376, 554, 620, 621, 632, 641, 672, 689, 692, 704, 715, 721, 722, 754, 852, 855, 870, 872, 874, 875

bataille d' — = bataille
 de Karari 629, 630, 631, 689, 693
 cimetièrre d' — 850
 description d' —
 par un voyageur 690
 marché d' — 687
 place des Califes 852
 port d' — 685, 691, 693
 souks d' — 789
 Ouad ben Naga 25, 86, 230, 254, 255,
 276, 278, 288, 333, 334, 455, 475,
 476, 479, 491, 494, 496, 497, 498,
 499, 502, 754
 Oumm Mouri 457
 Ouronarti (île d' —, forteresse) 39,
 64, 86
 Pnoub 86, 99, 100, 110, 113, 118, 165,
 174, 176, 189, 306, 345, 754
 Pnoub (nom de —) 226
 Port-Soudan 9, 25, 666, 671, 713, 714,
 715, 719, 756, 759, 761, 825
 Qada 38, 39
 Qerri (région de —) 428
 Rabak 25, 759, 761
 Rashad (ville de —) 433
 Safad Baal 416
 Saï (île de —) 25, 38, 39, 42, 57, 64,
 69, 76, 78, 84, 86, 87, 99, 108, 111,
 238, 274, 300, 306, 313, 315, 376,
 389, 416, 423, 424, 425, 426, 459,
 462, 467, 469, 503, 509, 521, 522,
 523, 524, 526, 527, 529, 531, 532, 535,
 536, 538, 539, 754, 814, 815, 816, 818,
 819, 820, 821, 836, 854, 955
 Adou (village) 520, 529
 Gèbel Adou 38, 524, 525
 Sanganeb (parc national marin) 756
 Sanam 86, 152, 158, 159, 165, 166,
 167, 176
 Sannar (ville et un des États composant
 le Soudan) 25, 761
 Saqqai 39
 Saras 50
 Sarubab 39
 Satjou (principauté de —, localisée
 vers Faras) 63, 72, 73
 Sedeinga 27, 86, 99, 102, 107, 110, 112,
 118, 152, 167, 240, 297, 300, 301,
 303, 306, 307, 308, 309, 310, 313, 315,
 317, 341, 342, 346, 360, 401, 448,
 459, 467, 754, 817
 Sélîma (oasis de —) 60
 Semna (forteresse) 39, 64, 86, 96,
 99, 101, 108, 110, 132, 135, 152,
 166, 197, 754
 Sennar (royaume) 547, 548, 549, 550,
 552, 553, 556, 558, 559, 580, 605, 618,
 634, 664, 666, 669
 — fung 35, 209, 217, 424, 428, 429,
 430, 433, 436, 437, 438, 439, 554,
 555, 556, 557, 558, 559, 561, 562, 564,
 572, 583, 680
 soulèvement du — 642
 Serra (forteresse) 39, 51, 64, 65
 Sésébi 86, 110, 113, 497

Shahher 568
 Shaqadud 39
 Shelfak 39
 Shendi 25, 39, 42, 45, 86, 210, 430,
 432, 448, 450, 459, 464, 475, 513,
 514, 548, 553, 554, 558, 564, 754, 796,
 797, 798, 799, 801, 804, 805, 809, 810,
 811, 835, 837, 862
 Singa 37
 soulèvement de — 642
 Soba 286, 287, 288, 333, 394, 402,
 403, 408, 409, 418, 421, 428, 429,
 430, 582
 — Est 376
 Soleb 25, 39, 86, 99, 102, 103, 106, 107,
 110, 111, 112, 113, 118, 136, 196, 197,
 275, 287, 448, 449, 754, 816, 818,
 853, 854
 Souakin 9, 10, 25, 417, 542, 550, 563,
 564, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 639,
 713, 714, 715, 716, 717, 719, 756
 (douane de —) 719
 — vue par un journaliste) 713
 Soudan britannique vu
 par une journaliste 708
 Sudd 70, 272, 573, 575, 601, 643
 sud du Soudan 610
 Tabakha (nom méroïtique
 d'el-Hassa) 288
 Tabo 66, 86, 152, 275, 286, 291, 373,
 456, 502, 754
 Taki 180
 Takel 594
 Tankasi 376
 Ta-Ouadj (ville) 306, 309, 310
 Tara (ville = Usli ?) 176, 182, 185
 Tégali (royaume de —,
 Kordofan) 432, 433, 437
 Tegla (= Tégali) 437
 Teqali (soulèvement de —) 642
 Tereres (principauté de —, au nord
 d'Irtjet ?) 73
 Tery (ménénou de —
 à 540 km de Qoubban) 110
 Tewfikiyé 681
 Tokar 568, 569, 667
 Tombos 86, 92, 94, 114, 118
 Torit 661
 mutinerie de — 661
 Toulakaté (= Naga) 279
 Trinkitat 667
 Turra (site royal au Darfour) 434, 435
 Umm Direiwa 39
 Umm Usuda 86, 269
 Usli 86, 176, 182
 Wadi Abou Dom 39, 86, 116, 376,
 754
 Wadi Awatib (Naga) 274, 277
 Wadi el-Arab (est de Kerma) 39, 41,
 454
 Wadi el-Melik (Nord-Kordofan) 39,
 49, 69, 86, 315, 376, 433, 754
 Wadi el-Khowi 39
 Wadi es-Sufra (Musawwarat
 es-Sufra) 209, 212

Wadi Halfa 25, 37, 38, 39, 41, 50,
 86, 376, 553, 564, 632, 664, 675,
 676, 681, 690, 754, 825, 871, 872
 Wadi Howar (Nord-Kordofan) 39, 46,
 47, 49, 69, 86, 314, 364, 376, 754
 Wadi Hower (site archéologique) 39
 Wadi Muqaddam 463
 Wadi Sabo 40
 Wadi Shaw (ancienne oasis) 51, 60
 Wad Madani 25, 561, 761, 852, 867
 Yambio
 arrestation du député de — 660
 émeutes de — 661
 Zalingei 25, 761

Soudan du Sud

81, 362, 543, 545, 574, 577, 734, 735, 736,
 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744,
 745, 755, 759, 763, 764, 828

séparation d'avec le — 755
 Redjaf 627, 680
 Unité (État d' —) 736, 737, 740, 743

Égypte

29, 32, 33, 37, 42, 46, 49, 51, 52, 55, 57, 58,
 63-66, 69-72, 80, 82, 87-90, 92, 95, 96,
 99, 100, 110-116, 118, 120, 123, 124, 132,
 134-138, 141, 142, 144, 145, 152-155, 157-159,
 162, 164, 165, 167, 168, 171, 172, 177-179,
 183, 186-188, 191, 194, 208, 209, 212, 217,
 223-225, 227, 230, 242, 243, 244, 246, 252,
 255, 256, 258, 259, 277, 279, 280-282, 297,
 305, 306, 311, 313, 317, 321, 329, 332, 345,
 347, 360, 362, 363, 365, 372, 373, 377, 378,
 381, 389, 391, 392, 394, 396, 402, 404, 405,
 406, 408, 409, 410, 413, 414, 419, 420,
 421, 423, 424, 429, 433-436, 448, 451, 456,
 545, 549, 550, 552, 553, 559, 561-563, 568,
 569, 578, 585-587, 589, 593, 594, 596, 597,
 601, 602, 605, 606, 610, 611, 613, 621, 622,
 624, 627-629, 632, 634, 637, 639, 642,
 650, 651, 653, 654, 656-660, 662, 666, 671,
 673, 674, 683, 701, 724, 727, 730, 755,
 756, 760, 763, 768, 769, 770

Abou Simbel 86, 99, 112, 171, 176, 184,
 224, 279, 303, 455, 675, 680, 754

Abydos 55, 154

Actium 242

Afyra 39, 52

Akhmîm 102

al-Azhar (université — du Caire) 618

Alexandrie 25, 187, 191, 242, 243,

 244, 245, 246, 307, 308, 309, 395,

 398, 400, 401, 404, 406, 407, 408,

 418, 423, 429, 559, 569, 613, 651,

 674, 779

Amada 86, 100

Amarna 482, 497

Aniba 39, 86, 63, 99, 111, 114, 118, 345

Areika 39

Arkin 39

Arminna 86, 299, 304, 360, 455

 — Ouest 376

- Ash-Shaukan 455
 Assiout 25, 123, 634
 Assouan 25, 39, 50, 72, 73, 86, 94, 95, 99, 112, 153, 155, 157, 178, 191, 225, 227, 243, 244, 246, 247, 251, 255, 300, 305, 311, 322, 363, 376, 380, 381, 382, 413, 414, 417, 419, 420, 423, 451, 454, 455, 556, 587, 674, 675, 679, 680, 724, 754, 755
 Avaris 88, 89
 Baket (principauté de Basse-Nubie) 100
 Ballaña (Qustul) 86, 375, 376, 379, 381, 388, 389, 536
 Basse-Égypte 65, 89, 113, 114, 123, 134, 135, 136, 137, 138, 144, 153, 155, 162, 187, 282, 380
 Basse-Nubie 33, 34, 35, 38, 52, 56, 57, 58, 60, 63, 64, 65, 72, 87, 95, 99, 100, 102, 111, 112, 113, 114, 118, 133, 152, 159, 162, 165, 172, 173, 176, 177, 183, 185, 191, 197, 223, 225, 226, 227, 228, 234, 242, 249, 252, 255, 297, 298, 304, 305, 306, 309, 310, 315, 317, 323, 335, 348, 350, 360, 366, 375, 377, 379, 380, 384, 385, 386, 388, 390, 391, 392, 395, 413, 414, 420, 423, 451, 456, 754
 réorganisation de la — 255
 Beit el-Wali 86, 112
 Biggeh 320
 Bir Kiseiba 39, 42
 Bir Sahara (ouest d'Abou Simbel) 51
 Bouto 504
 Bujarash (= Faras) 414
 Le Caire 25, 545, 550, 552, 559, 562, 563, 564, 565, 585, 586, 587, 589, 590, 596, 604, 605, 611, 613, 618, 624, 627, 629, 634, 639, 645, 647, 653, 666, 672, 674, 703, 714
 Coptos 378
 Dakka 39, 50, 63, 86, 226, 227, 243, 244, 246, 248, 249, 250, 252, 255, 256, 273, 282, 298, 300, 303, 332
 Debod 39, 50, 86, 227, 228, 255, 298
 Deir el-Medineh 96
 Delta du Nil 123, 137, 138, 141
 Dendérah 503
 Dendour 86, 250, 256, 300, 401
 Derr 86, 112, 360
 Edfou 25, 503
 Éléphantine 72, 73, 86, 96, 133, 168, 169, 191, 244, 251, 754
 el-Kab 66, 82, 87, 89, 91, 94
 el-Lessiya 86
 Ermant 70, 95
 Fayoum 25, 123
 Gèbel Adda 86, 299, 300, 313, 316, 376, 380, 420, 455
 Gerf Hussein 86, 112
 Haute-Égypte 52, 55, 65, 66, 70, 82, 90, 96, 113, 114, 123, 134, 135, 141, 153, 155, 162, 179, 183, 225, 294, 375, 377, 378, 391, 408, 423, 596
 Héliopolis 138, 707
 Héracléopolis 123
 Hermopolis 33, 123, 137, 138, 139, 278
 Hibis 503
 Hiéaconpolis 55
 Hiéra Sycaminos (Maharraqa) 191, 254
 Ikkour 39, 86
 Irtjet (sic, principauté d'—, au nord d'Irtjet ?) 73
 Irtjet (principauté d'—, localisée vers Aniba) 63, 72, 73
 Kalabcha 35, 86, 226, 227, 255, 300, 333, 372, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392
 Karanóg 86, 256, 299, 303, 304, 311, 313, 335, 336, 337, 360, 366, 367, 370, 452, 453, 504
 Karnak 87, 91, 99, 136, 142, 152, 164, 181, 182, 503, 674, 675
 Khor Bahan 39, 50
 Kôm el-Hettan 102
 Korosko 39, 51, 72, 93, 164, 246
 désert de — 548, 591, 605
 Léontopolis 123
 Louxor 25, 102, 674, 675
 Lycopolis 123
 Maharraqa 86, 191, 243, 254, 255, 256, 300, 303
 Malqata 481, 482, 483, 501
 Médik 300
 Médinet Habou 142, 143, 481, 497
 Mehat (Abou Simbel) 176, 184
 Mekher (principauté de —, au nord d'Irtjet ?) 73
 Memphis 73, 89, 138, 141, 142, 143, 144, 145, 153, 155, 482, 483
 Mendès 504
 Mersa Gawasis (port égyptien) 100
 Mesed 138
 Miam (principauté de Basse-Nubie) 100, 111, 114, 345
 Moyenne-Égypte 65, 114, 123, 137
 Nabta Playa 39, 42
 Nag Gamus 86, 299
 Nekheb (= el-Kab) 87, 89
 Nekhen (= Hiéaconpolis) 55
 Ouadi es-Seboua 63, 86, 112, 113, 300
 Péluse 153
 Philae 34, 86, 211, 223, 226, 227, 228, 243, 244, 255, 272, 273, 275, 280, 297, 300, 303, 304, 310, 311, 315, 319, 320, 321, 322, 333, 338, 347, 356, 360, 372, 380, 381, 384, 391, 392, 396, 401, 414, 455, 587, 754
 Pi-Ramsès 483
 Premnis (Qasr Ibrim) 244, 245, 246, 253
 Primis (= Premnis, Qasr Ibrim) 253, 386
 Pselchis (Dakka) 244, 246, 248, 249, 250, 255
 Qaramous (Toukh el- —) 504
 Qasr el-Wizz 407
 Qasr Ibrim 86, 152, 244, 246, 247, 251, 253, 298, 299, 305, 322, 323, 329, 343, 344, 354, 360, 371, 372, 376, 385, 386, 389, 390, 391, 394, 401, 404, 406, 420, 423, 424, 455
 Qoubban 39, 56, 64, 86, 95, 99, 110
 Qurta 350
 Qustul (Ballaña) 39, 50, 51, 52, 55, 86, 375, 376, 379, 388, 389, 536
 Saïs (ville) 123, 137, 138, 141, 153, 154, 155, 164
 Sayala 39, 50, 51, 55
 Sérapéum de Memphis 494
 Shablul 86, 299, 335, 336, 337, 360
 Shellal 165
 Shokan 86
 Sinisra 86
 sud de l'Égypte 42, 46, 66, 365, 377, 381, 424, 578
 Suez 25, 569, 572, 601
 canal de — 569, 627
 Tafa (temple = Taphis) 386
 Takompo (principauté) 303
 Talmis (Kalabcha) 35, 255, 382, 386, 390, 391
 Tanis 123, 141, 157, 164
 dernier roi de — 142
 Tanqasi (nécropole) 379, 389
 Taphis (temple = Tafa) 386
 Teh-Khet (principauté de Basse-Nubie) 100
 Thébaïde 503
 Thèbes 64, 65, 66, 87, 88, 92, 99, 101, 102, 111, 113, 123, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 142, 143, 152, 153, 155, 157, 164, 179, 225, 238, 242, 297, 483, 674
 Tochka (rive est du lac Nasser, en face d'Abou Simbel) 39, 111
 Tômas 39, 86, 455
 Triacotaschéne (province) 191, 243, 246, 247, 248, 249, 250, 254, 256, 299, 300, 303, 304, 306
 vallée des Nobles 111
 vallée des Rois 102
 Wawat (principauté de —, localisée vers Dakka) 63, 72, 73, 99, 100, 101, 111, 112, 118

Nubie

29, 30, 32, 35, 37, 38, 41, 49, 50, 52, 55, 56, 57, 58, 60, 66, 69, 70, 72, 80, 83, 87, 89, 92, 94, 95, 99, 100, 101, 102, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 123, 137, 142, 145, 154, 157, 172, 173, 177, 183, 208, 223, 256, 297, 298, 300, 303, 333, 336, 344, 371, 385, 388, 391, 394, 396, 402, 404, 405, 408, 409, 413, 414, 417, 419, 420, 423, 424, 432, 448, 450, 451, 452, 454, 455, 456, 457, 458, 542, 545, 548, 549, 553, 583, 674, 681, 724

désert de Nubie 39, 86, 376
 nord de la — 35, 50, 300, 423

Kerma

25, 39, 72, 86, 448, 527, 529, 549, 754

cité royale de — 94
site de — 57, 60, 63, 66, 67, 68, 69, 75, 76, 80, 82, 83, 113, 142, 176, 182, 290
temple d'Amon à — 110, 118, 176
ville de — 56, 81, 94, 95, 99, 116, 165, 174
région de — 41, 64, 65, 73, 82, 88
archers de — 60
armées de — 65, 70
bassin de — 69, 416
conquête de — 80
deffufa 17, 65, 75, 76, 80
occidentale 66, 69, 80
orientale 65, 81
derniers souverains de — 94
enterrements de — 63
entité politique 66, 72, 306
est de — 41
 tat de — 72
expédition contre — 94
généalogie royale de — 71
incursion de — en Égypte 82
nécropole de — 81
nécropole type — 76, 78
nom du dieu de — 80
nord de — 92
pouvoir de — 88
principal dieu de — 80
roi de — 71, 87, 92
rois de — 64, 65, 70, 71, 133
royaume de — 32, 46, 66
souverain de — 71, 94
souverains de — 66
squelettes de — 69
succession en cours à — 87
sud de — 42, 46, 100, 111, 152, 275
tombe K12 84
tumulus K111/K315 67
K XIV ou K XV 68
tumuli de — 389
ville moderne de — 66
zone d'influence de — 70

Terre de l'Arc

32, 55, 56, 59, 60, 99, 124, 179, 180, 181

Yam (Ancien Empire)

32, 60, 72, 73, 74

Koush (depuis le Moyen Empire)

liste des souverains de —
et de leurs sépultures 119
administrateurs de — 118
archers de — 84
armée de — 249
armées de — 87
double ur eus de — 162
dualité — Égypte 135
eaux de — 65
filles royales de — 114
(fils royal de —) 110, 111, 113

fils royal [de —] 94
fils royaux de — 32, 85, 87
gouverneur de — 111, 113
gouverneurs de — 100
guerriers de 94
invasion de — 183
la misérable — 132
listes royales de — 287
maître de — 175, 179, 195
marches de — 113
monarques de — 273
nome de — 306
pays de — 117, 395
population de — 365
pouvoir sur — 134
prise de la capitale de — 328
province de — 102, 112, 113
roi de — 87, 137
rois de — 157, 185
royaume de — 32, 33, 60, 70, 72, 88, 90, 92, 94, 99, 100, 110, 132, 134, 135, 138, 153, 158, 159, 162, 165, 166, 167, 168, 172, 173, 175, 179, 191, 194, 212, 225, 249, 274, 278, 280, 287, 315, 325, 346, 360, 389, 529, 535
souverain de — 65, 176, 187
souverains de — 119, 174
tribut de — 101
vices-roi de — 256

Napata

86, 120-121 et 146; 28, 111, 118, 123, 132, 134, 138, 152, 159, 163, 167, 182, 197, 239, 240, 274, 306, 314, 338, 379, 532, 535, 754

Amon et Mout de — 128
attaque de — 244
campagne de Psammétique II 164
— capitale des rois de Koush depuis le x^e ou le ix^e siècle 157
cérémonies religieuses de Harsiotef   — 176
cité de — 116
— cité du couronnement et de l'inhumation 165
clan royal de — 240
conquête de l'Égypte par — 32, 115
constructions en briques d'Alara   — 133
couronnement d'Amannote-erike   — 174
couronnement de Harsiotef à — 176
— dans le nom d'Horus de Nastasen 179
— dans le nom d'Horus de Piankhy 133
— dans le nom d'Horus de Harsiotef 178
débuts de la royauté de — 116
— déesse tutélaire de la ville de — 297
départ de Taharqo de — pour Memphis 144
deux pôles du royaume : — et Méroé 240
 mergence du pouvoir de — 116

— en m ro itique 360
 tat de — divisé en deux royaumes (Reisner) 193
expédition de Pétrionius vers — 246, 247, 250, 251
fouilles de Reisner 165
intronisation de Natasen   — 180
lignées de — et de Méroé 268
ménénou de Thoutmosis III à — 95
métropole religieuse 182
métropole religieuse, liens avec Méroé distendu 189
mort de Taharqo à — 154
multiplication des résidences royales 255
murailles de — 116
naos de — (« Omphalos ») 290
Napatadakhéto = « Napata l'à enfantée » 297
nécropole de — 267, 268
nécropoles de — 157, 189
nom de — ignoré
par H rodot  172, 193
oracle de — 182
palais de Natakamani   — 323
Piankhy à — 32, 133
pouvoir de —   Thèbes 133
pr minence de — marquée par les noms de couronnement de Tanouétamani 154
première apparition du nom de — 101
rayonnement de — 193
région de — 238
retour de Piankhy à — 141
retour du roi à — après son couronnement   Kawa puis à Kerma 118
royaume de — 345
royauté de — 32
Shabaqo enterré à — 143
souverains inhumés à — et à Méroé 242
stèle « du songe » de Tanouétamani   — 154
succession matrilinéaire dans les royaumes de — et de Méroé 124
Taharqo chassé   — 153
Taharqo couronné à Memphis et non à — 145
Tanouétamani chassé   — 136, 155, 157
temple d'Amon 118, 135, 158
temple dynastique de — 163
temples et palais de — 452
transfert de la capitale de —   Méroé 165, 193
transfert de la nécropole royale de —   Méroé 189
travaux de Piankhy   — 136
trasfert de la capital de —   Méroé 475
travaux de Taharqo à — 145
travaux de Harsiotef   — 176
troisième cérémonie de couronnement de Nastasen à — 182, 187

— un des centres religieux égyptiens 116
venue à — de scribes et artistes
thébains 136
ville de — 452, 502
voyage d'Abala, mère de Taharqo, de —
à Memphis 153

Méroé

25, 86, 121-122, 198, 199, 200-201; 165,
166, 167, 172, 176, 180, 181, 182, 184,
192, 209, 210, 234, 237, 239, 256, 274,
275, 303, 306, 310, 313, 314, 315, 321, 356,
372, 374, 830, 835, 863

alternance entre — et Barkal 267, 268
antique capitale de — 448
« bains royaux » 276, 461
capitale politique 193
centre ville de — 484
chapelle de — 489
chute du royaume de — 35, 159, 303,
314, 319, 325, 375, 376, 379
civilisation de — 333
commerce des éléphants 33
constructions de Senkamaniskén 158
couronnement à — 174
découverte de — 448
éléphants de — 224
empire de — 334, 459
épitaphes laconiques à — 371
époque de — 404
espions de Cambyse à — 33, 167,
168, 169
famille royale de — 240
fin de — 375
fouilles de — 248, 451, 454, 455
Garstang à — 335, 336
guerre contre Rome 34
« île » de — 194, 454, 456, 461, 475
inhumation de Yesbokhé-Amani 323
inscriptions méroïtiques 237
langue de — 34, 330, 344
Lepsius à — 312
lieu de couronnement 502
lignées dynastiques de — 299
lignées issues de Méroé et de Barkal 268
nécropole de — 31
nécropole 239, 240, 253, 284, 291
nécropole des particuliers 313
nécropole nord 200, 204, 205, 206,
230, 252, 257, 261, 262, 267, 283,
287, 328, 373
nécropole ouest 118
nécropole royale 34, 193
nécropole sud 195, 198
nécropoles de — 167, 172, 188, 189
nécropoles sud et nord 157
nom de — 360
nom français de — 351
opération militaire contre — 165, 176
pistes caravanières 317
plaquette 267, 283
prise de — par les Axoumites 328
pyramides de — 158, 228, 450
région de — 189, 235, 267, 309, 328, 451

menacée par des nomades 173
Reisner à — 319
résidence royale 189
royaume de — 29, 30, 32, 34, 35,
86, 124, 165, 172, 193, 208, 223,
224, 225, 227, 230, 234, 242, 244,
247, 249, 251, 252, 271, 272, 278,
286, 298, 310, 316, 317, 345, 379,
380, 452
siège du pouvoir royal 172, 182
souverain de — 194, 310, 322
souverain (dernier —) 311
souverain (dernier — important) 323
souverains de — 317, 378
souverains (derniers —) 34, 318
statue d'Auguste 247
stèle d'Aspelta 162
stèle du temple d'Isis 243
temple d'Amon 257, 269, 288
temple d'Apédémak 306, 312
temples 276
textes égyptiens de — 294
tombes de — 116
tombes royales de — 229, 252
transfert de la capitale à — 157, 165
ville de — 272, 452, 457, 502

Nobadia

372, 376, 379, 394, 396, 402, 404, 414

allié avec Alodia contre Makouria 396
annexion de la — 35, 401, 402
conquête de la — 402
conversion au christianisme 396
conversion de temples en bâtiments
chrétiens 401
édifices chrétiens de — 401
éparque de — 406, 408, 414, 420
évêque de — 396
monarques de — 396
province de — 404, 406
rois de — 391
villes sur les anciennes cités koushites 401
Nilwa 401

Makouria

372, 376; 379, 396, 549

ambassade du roi Georges
à Bagdad 410
amélioration des relations
avec Alodia 409
annexion de Nobadia 404
capitale Old Dongola 394
contentieux avec l'Égypte 409
déformation du nom 434
Dotawo nom nubien de — ? 420
ennemi de Nabadi et d'Alodia 396
éparque de Nobadia 404
fondation de nouvelles villes 401
frontière avec Alodia 421
influence byzantine 401
Kanz al-Dawla, premier
roi musulman 420
Kérenbès, dernier roi chrétien 419

langue de — 363

— n'apparaissant que dans les textes
en grec 420

persistence du christianisme 420
première expédition contre — 405
raids des rois de — 406
règne de Cyriaque 408
relations avec les arabes 408
sac de Dongola 419
salle d'audience d'Old Dongola 411
seconde expédition contre — 405
siècle d'or, construction d'églises
et de monastères 410
Tungul nom nubien de la capitale 434
voyage d'al-Uswani 413, 416, 417

Alodia

372, 376, 379, 394, 549, 582

allié avec Nobadia contre
Makouria 396
chute d' — 420, 421, 423, 428
dans la *Chronique fung* 430, 432
conversion au christianisme
par Longin 396, 400
description d' —
par al-Uswani 417, 418
— et Nobadia monophysites 406
fondation d'Arbaji au cœur d' — 428
fondation de nouvelles cités 401
fondation par les Noubas « noirs » 379
frontière entre —
et Makouria, devenue principauté
indépendante 421
— non visité par al-Uswani 413
premiers édifices chrétiens 402
relations améliorées
avec Makouria 408
relations tendues avec Makouria 406
sources documentaires
très rares 409, 421

Nil

32, 35, 36, 37, 38, 41, 45, 46, 47, 49, 51,
55, 64, 69, 70, 72, 90, 92, 93, 96, 98,
113, 116, 141, 142, 143, 154, 158, 164, 165,
174, 181, 182, 209, 210, 211, 240, 246,
250, 271, 285, 286, 309, 310, 314, 315,
316, 326, 327, 328, 333, 344, 363, 364,
378, 379, 380, 382, 389, 394, 406, 413,
414, 415, 416, 417, 418, 420, 424, 428,
429, 432, 433, 437, 448, 451, 452, 455,
456, 457, 547, 548, 549, 550, 553, 554,
555, 556, 559, 561, 562, 564, 567, 572,
573, 577, 578, 582, 584, 585, 588, 591,
594, 601, 602, 605, 606, 611, 621, 624,
627, 628, 639, 664, 669, 670, 672, 673,
674, 675, 677, 680, 681, 683, 684, 685,
688, 690, 700, 703, 704, 705, 721, 724,
733, 736, 743, 754, 755, 756, 763, 764,
765, 768, 855

Bahr el-Abiad (= Nil Blanc) 547
Bahr el-Azraq (= Nil Bleu) 554
bassin du — 637

boucle du — 95, 116, 182, 306, 314, 315, 365, 379, 417, 424
 confluence des deux Nils 783
 crue du — 785
 est du — 69, 174, 176, 177, 417, 429
 Nil Blanc 25, 32, 36, 39, 86, 376, 394, 418, 429, 432, 433, 437, 547, 549, 562, 573, 577, 578, 582, 588, 594, 602, 605, 606, 664, 673, 674, 677, 680, 684, 690, 754, 755
 Nil Bleu 25, 32, 36, 37, 38, 39, 86, 209, 210, 286, 376, 394, 406, 418, 424, 428, 432, 437, 549, 550, 555, 556, 559, 561, 564, 572, 582, 584, 601, 621, 664, 672, 674, 680, 683, 690, 703, 704, 736, 754, 755, 763, 867, 871
 Nil Jaune 32, 36, 46
 Nil moyen 45, 69, 70, 116, 344, 394, 855
 Nil Vert (=Nil Bleu) 418
 ouest du — 177, 314, 627
 partage des eaux du — (traité de 1959) 755
 sources du — 547, 555, 574, 578
 vallée du — 41, 46, 49, 64, 93, 143, 174, 310, 314, 316, 333, 344, 364, 433, 548, 550, 562, 572, 585, 621, 627, 673, 755

cataracte

première — 39, 50, 70, 72, 86, 168, 299, 306, 363, 375, 376, 394, 405, 414, 415, 451, 674, 754
 deuxième — 39, 50, 55, 56, 58, 63, 64, 86, 88, 95, 102, 111, 133, 157, 162, 177, 191, 208, 243, 256, 300, 303, 306, 376, 389, 414, 415, 583, 675, 754
 troisième — 39, 56, 60, 86, 92, 102, 299, 306, 363, 376, 394, 402, 416, 424, 549, 754
 quatrième — 39, 56, 84, 86, 95, 116, 376, 424, 475, 754, 756
 cinquième — 39, 70, 86, 92, 95, 100, 102, 164, 165, 275, 376, 394, 417, 475, 754
 sixième — 39, 86, 376, 475, 754

autre

Wadi Allaqi (mines d'or) 29, 39, 52, 64, 86, 99, 185, 376, 754
 Wadi Gabgaba (mines d'or) 29, 39, 52, 86, 99, 185, 376, 754
 mer Rouge 64, 100, 159, 168, 281, 316, 334, 378, 382, 394, 400, 408, 417, 419, 424, 448, 755, 759, 764, 542, 545, 552, 564, 568, 569, 605, 624, 629, 713
 Pount (pays de —, entre Kassala et la côte érythréenne) 74, 94, 100
 Sahara 46, 60, 174
 — oriental 46, 69
 — vert 46

localisation indéciée

Adere 384
 Akhetiou (terre des —) 74
 Ibeheth (pays d'—) 110
 Khalité (contrée de —) 316
 Khenet-hen-nefer (ville) 89, 90
 Lamul (première capitale du sultanat fung) 428
 Maghu (pays des —) 316
 Mayoku (pays de —, nord du Soudan ?) 185
 Tjemeh (entité politique) 73

Proche-Orient

Ascalon (nord de Gaza) 153
 Ashdod (cité côtière, Israël) 144
 Assyrie 114, 141, 142, 144, 155
 Bagdad (Irak) 408, 409, 410
 Beyrouth 829
 Byzance (Turquie) 378, 855
 Canaan (pays de —) 88
 Chypre 29
 Eltekeh (Israël) 144
 Euphrate 92
 Gaza 142, 153, 224, 395
 Israël
 entité politique de l'Antiquité 141
 Tel Aviv 829, 144
 Jérusalem 25, 144, 395, 402, 404
 Karkémich 141
 Liban
 Dhour el Chouer 778
 Mittani 91, 92
 Naharina 91
 Ninive 153, 154, 155
 Palestine 144, 164, 402
 Persépolis (reliefs et inscriptions de —) 172
 Phénicie 141, 144, 153
 Raphia (ville) 142, 224
 Retjenou (région) 91
 Samos (île) 245
 Sharouhen (ville du pays de Canaan) 88, 89
 Suse (reliefs et inscriptions de —) 172
 Syrie 91, 101, 141, 223, 245, 402, 406, 585, 586, 666
 Damas 141
 Turquie 765, 768
 Antioche 402
 Constantinople 30, 392, 394, 395, 396, 399, 401, 402, 404, 406, 573, 589, 642
 Ulu Burun 29

autres pays

Afghanistan 772
 Afrique centrale 755
 Afrique du Sud 38, 639, 650
 Capetown 666
 Cap (Le —) 627, 629
 Allemagne 624
 Arabie saoudite 733, 760, 825
 Djeddah 568, 569, 572, 573
 Mecque (La —) 569, 621, 825

Autriche 578, 594, 600, 603
 Belgique 624
 Burundi 756, 768
 Cameroun
 Yaoundé 703
 Centrafrique 578, 628
 Chine 760
 principal partenaire commercial 759
 Congo 624, 627, 666, 677, 701, 705, 708, 756
 bassin du — 628
 Loango 627
 République démocratique du — 578, 610, 628, 742
 Corne de l'Afrique 755
 Érythrée 38, 210, 316, 344, 362, 364, 377, 380, 424, 568, 572, 585, 624, 657, 728, 732, 756, 803, 846, 781, 828
 Adoulis (port) 316
 Asmara 25, 666
 Barentu 362
 côte érythréenne 100
 Dahlak (archipel) 417
 Massaoua 316, 424, 563, 564, 568, 572
 Yéha (cité de —) 316
 États-Unis 731, 740
 Boston 873, 872
 Éthiopie 37, 38, 167, 168, 169, 191, 192, 243, 271, 316, 325, 362, 379, 394, 395, 423, 432, 436, 545, 549, 550, 564, 573, 597, 621, 624, 728, 732, 733, 735, 736, 740, 742, 743, 744, 756, 768, 780, 781, 783, 784, 803, 828, 836
 Abyssinie 168, 379, 394, 423, 424, 432, 545, 552, 555, 556, 572, 594
 Addis-Ababa 25, 656, 727, 731, 740, 741
 accords d'— 728
 Axoum 34, 314, 316, 317, 325, 326, 328, 379, 448
 roi d'— 379
 Tana (lac —) 436
 Tigray 316
 vallée de l'Omo 362
 France 624
 Marseille 674
 Paris 768
 Grande-Bretagne, Royaume-Uni 594, 602, 624, 627, 628, 658, 671, 704, 727, 768
 Grèce 545, 585
 Inde 650
 Bombay 595
 Indus 223
 Indes 572, 666
 Indonésie 870
 Italie 624, 656
 Arome [=Rome] 249, 252, 305, 360
 Bologne 260
 Sardaigne 581, 594, 595
 Venise 547, 568

- Japon 760
 Kenya 37, 70, 362, 651, 666, 673, 680,
 745, 756
 Machakos (protocole de —) 732
 Naivasha (accord de —) 774
 Libye 42, 314
 Acacus 42
 Libye 621, 637, 642, 727, 728
 Mexique 586
 Moyen-Orient 755
 Niger 362
 Nigeria
 Abuja, accords de paix d'— 763
 Ouganda 578, 610, 627, 651, 666, 673,
 677, 680, 728, 740, 743, 745, 756, 783
 Kampala 94
 Kasubi (près de Kampala) 94
 pays du Golfe 733, 760
 Qatar 870
 Doha 763
 accord de— 763
 Rwanda 756
 Kigali (réunion de —) 742
 Somalie 656, 828
 Berbera 573
 Zayla 573
 Tanzanie 362, 756
 Tchad 37, 46, 47, 364, 434, 435, 547, 550,
 578, 593, 621, 637, 642, 701, 732, 825
 bassin du — 47, 637
 est du — 434
 Abéché 701
 Bahr Azoum 547
 Bornou (sultanat du —) 434
 Dar Sila (sultanat du —) 637
 Dar Tama (sultanat du —) 637
 Ennedi 621
 erg — 46
 massif de l'— 46, 47, 364
 Kanem 621
 Ouaddaï 701
 royaume 434, 435, 545, 550, 621
 Tibesti 621
 Tunisie, Carthage 168
 Yémen 316, 568
 Aden 568, 572, 595
 Hadramaout 568
 Himyar (royaume) 316
 Saba (royaume de —) 316
 Zanzibar 577, 578
- pyramides, temples, palais**
- Abou Simbel, temple
 de Ramsès II 96, 164
 Amara, temple d'Amon 282
 Bouhen, temple d'Horus 95
 Dakka, temple de Thot 102, 226, 243,
 248, 272, 300, 303, 332
 Dangeil
 temple d'Amon 275
 temple de Dangeil 165
 Debod, temple d'Amon 255
 Dendour, temple aux fils divinisés
 de Kouper 256
 el-Hasa, temple d'Amon 288, 291
- el-Kourrou
 Ku. (= el-Kourrou) 119, 120
 Ku. 6 120
 Ku. 8 120
 Ku. 9 120, 132
 Ku. 15 120
 Ku. 16 120
 Ku. 17 120
 Ku. 18 120
 Ermant, temple 70
 Faras, « palais occidental » 453
 Gébel Barkal
 B 100 479
 B 300 = temple de Mout 126, 127,
 128, 130, 145
 B 500 = temple d'Amon 113, 126,
 127, 163, 175, 176, 178, 179, 182, 196,
 237, 238, 275, 290, 315, 488, 504
 B 504C 491
 B 561 = mammisi 275, 290
 B 700 158
 B 800 = temple d'Amon 487, 488
 B 1000 504
 B 1100 275
 B 1200 = palais 196, 479, 488
 B 1500 457, 475, 476, 478, 479, 480,
 482, 492, 498, 499
 B 2200 457, 461, 492, 493, 494
 B 2400 457, 461, 479, 480, 501
 Bar. (= Barkal) 119, 121, 242, 252,
 253, 263
 Bar. 2 121, 252
 Bar. 4 121, 253
 Bar. 5 239, 240, 241
 Bar. 6 121, 263
 Bar. 8 121, 189, 239, 241
 Bar. 10 263
 Bar. 11 121, 187, 188
 Kalabcha, temple de Mandoulis 384, 385
 Karanóg, « château » 1000 453
 Karnak
 temple d'Amon 138, 142
 temple de Mout 152
 temple de Ptah 142
 Kawa
 temple 174, 188, 189, 254, 328
 temple A 187, 188
 temple A-B 489
 temple d'Amon 118, 131, 145, 173,
 176, 187, 254
 temple T 489, 491
 Kerma
 K II 81
 K III 82
 K IV 82
 K X 82
 K XI 83
 K XVI 82
 temple d'Amon 176
 Memphis, temple de Ptah 142
 Méroé 25, 754
 Begrawwiya : voir également p. 921
 Begrawwiya Nord 33, 119, 157, 189,
 193, 197, 200-201, 202, 203, 240, 241,
 260, 284, 285, 291, 295, 296, 317, 322
 Beg.N. 200-201, 204
 Beg.N. 1 121, 200-201, 284
 Beg.N. 2 121, 200-201, 267, 270,
 284, 295, 328
 Beg.N. 4 121, 197, 200-201
 Beg.N. 5 122, 200-201, 205, 283
 Beg.N. 6 121, 200-201, 230, 257,
 295, 324, 450
 Beg.N. 7 121, 193, 200-201,
 226, 228
 Beg.N. 8 121, 200-201, 228,
 229, 236
 Beg.N. 9 121, 200-201, 228
 Beg.N. 10 200-201, 270
 Beg.N. 11 33, 121, 188, 198, 200-201,
 204, 205, 229, 230, 240, 254, 261,
 262, 293, 373
 Beg.N. 12 121, 188, 200-201, 206,
 236, 239, 240
 Beg.N. 13 121, 200-201, 241, 242
 Beg.N. 14 122, 200-201, 252, 284
 Beg.N. 15 122, 200-201, 284
 Beg.N. 16 122, 200-201, 291, 292,
 296, 318, 323, 324, 325
 Beg.N. 17 122, 200-201, 292,
 293, 295
 Beg.N. 18 122, 200-201, 292, 294
 Beg.N. 19 122, 200-201, 295,
 296, 297
 Beg.N. 20 121, 200-201, 241, 242
 Beg.N. 21 121, 200-201, 252
 Beg.N. 22 122, 200-201, 285
 Beg.N. 24 122, 318
 Beg.N. 25 122, 318, 319
 Beg.N. 26 122, 318, 319
 Beg.N. 27 122, 318, 319
 Beg.N. 28 200-201, 122, 296,
 311, 312
 Beg.N. 29 122, 200-201, 296
 Beg.N. 30 122, 200-201, 287, 291,
 296, 297
 Beg.N. 32 200-201, 296
 Beg.N. 34 122, 200-201, 295, 296
 Beg.N. 36 122, 200-201, 292, 296,
 323, 324
 Beg.N. 37 200-201, 291, 297
 Beg.N. 38 122, 200-201, 297
 Beg.N. 40 122, 200-201, 294
 Beg.N. 41 122, 200-201, 291, 294
 Beg.N. 51 122, 318
 Beg.N. 53 121, 200-201, 208,
 260, 324
 Begrawwiya Ouest 167, 189
 Begrawwiya Sud 33, 119, 157, 167,
 189, 193, 195, 196, 198
 Beg.S. 198
 Beg.S. 1 198
 Beg.S. 2 198
 Beg.S. 3 198
 Beg.S. 4 121, 195, 198
 Beg.S. 5 121, 198
 Beg.S. 6 121, 193, 198
 Beg.S. 7 198
 Beg.S. 8 198
 Beg.S. 9 198

Beg. S. 10 121, 195, 198
 Beg. S. 11 198
 Beg. S. 12 198
 Beg. S. 13 198
 Beg. S. 14 198
 Beg. S. 18 198
 Beg. S. 19 198
 Beg. S. 20 198
 Beg. S. 24 172
 Beg. S. 55 198
 Kc 102 276
 Kc 104 276
 M 191 497
 M 194-195 = sanctuaire de l'eau 491,
 492, 494, 497
 M 195 494
 M 250 = temple d'Amon 480,
 482, 488
 — = temple du Soleil 166
 M 251-253 480, 482, 487, 499
 M 260 = temple d'Amon 483
 M 291 497
 M 292 247
 M 294 486
 M 294-295 475, 483
 M 295 492, 494
 M 600 491
 M 621 494
 M 720 276
 M 740 494
 M 750 = palais résidentiel 475, 483,
 488, 494, 498
 M 950 494, 502
 M 998 494
 temple d'Amon 257, 269, 272,
 276, 320
 temple d'Amon [à Méroé] 174
 temple d'Isis 243
 Mouweis, temple J 489
 Musawwarat
 Grande Enceinte 1, 209, 211, 212,
 219, 220, 223, 224, 276, 317, 319
hafir = réservoir 209, 211, 212, 269
 Petite Enceinte 209, 211
 temple du Lion 33, 209, 211, 212,
 213, 218, 219, 220, 221, 223, 224, 225,
 227, 236, 262, 279, 280, 281, 347
 Naga
 temple 200 211, 289, 290, 291
 temple d'Amon 233, 254, 263, 269,
 274, 277, 278, 279, 280, 282, 288,
 289, 291
 temple d'Apédémak 17, 230, 231,
 232, 233, 274
 temple F 229, 230, 255, 261, 262,
 263, 274, 277, 279, 347
 Napata
 temple d'Amon 118, 134, 136, 145,
 154, 163, 177, 180, 182, 193, 315
 Nouri
 Nu. (= Nouri) 119, 120, 121, 146
 Nu. 1 120, 146
 Nu. 2 120, 146
 Nu. 3 120, 146
 Nu. 4 120, 146

Nu. 5 120, 146
 Nu. 6 120, 146
 Nu. 7 120, 146
 Nu. 8 120, 146
 Nu. 9 120, 146
 Nu. 10 120, 146
 Nu. 11 120, 146
 Nu. 12 120, 146
 Nu. 13 120, 146, 178
 Nu. 14 146, 178
 Nu. 15 121, 146, 185
 Nu. 16 120, 146
 Nu. 17 120, 146
 Nu. 18 120, 146
 Nu. 19 120, 146
 Nu. 20 120, 146
 Quad Ben Naga
 OBN 51 497
 OBN 100 = palais 476, 479, 494
 OBN 300 495
 OBN 600 495
 Philae, temple d'Isis 191, 255, 280,
 300, 306, 312, 320, 345, 372
 Pnoubis
 temple d'Amon 176
 temple de Thor 226
 Qustul, L24 52
 Saï, temple d'Amon
 (XVIII^e dynastie) 99, 531
 Sedeinga
 pyramide WT2 309
 temple de Tiyi 306
 Soleb, temple d'Amenhotep III 102,
 103, 104, 110, 196, 332
 Tabo, temple d'Amon 275
 Taki, temple d'Amon 180
 Tara, temple de Bastet 254
 pyramide
 33, 34, 117, 118, 141, 143, 147, 154, 158,
 159, 161, 166, 167, 175, 178, 185, 187,
 188, 189, 195, 204, 205, 208, 228, 229,
 236, 239, 240, 241, 253, 254, 257, 258,
 260, 261, 262, 263, 265, 267, 270, 283,
 284, 285, 287, 292, 295, 296, 309, 311,
 313, 318, 319, 322, 323, 324, 328, 366,
 373, 450
 abandon de la — 329
 d'Amanishakhéto 34, 254, 257
 en brique crue 532
 pyramides
 34, 118, 154, 157, 158, 166, 167, 178, 186,
 195, 239, 240, 241, 242, 260, 266, 284,
 291, 292, 294, 295, 296, 306, 309, 318,
 319, 323, 324, 370, 450, 452, 469, 553
 à coupoles internes 118
 couplées 309
 de particuliers 536
 nouvelle rangée de — à Begrawwiya
 Nord 291, 292
 troisième rang de — à Begrawwiya
 Nord 296, 318

temple

448, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 490, 501,
 503, 504, 674

par noms de divinités

Amenhotep III divinisé à Soleb 102,
 103, 104, 110, 196, 332
 Amon 110, 118, 135, 174, 277, 282, 288,
 475
 Amara 282
 Dangeil 275
 Debod 255
 Gébel Barkal 113, 126, 127, 140, 163,
 175, 176, 178, 179, 182, 196, 237,
 238, 275, 290, 315
 Karanóg 370
 Karnak 138, 142
 Kawa 118, 131, 145, 173, 175,
 176, 187, 254
 Kerma 176
 Médinet Habou 142
 [Méroé] 174
 Méroé 257, 269, 272, 276, 320
 Naga 233, 254, 263, 269, 274,
 277, 278, 279, 280, 282, 288,
 289, 291
 Napata 118, 134, 136, 145, 154, 163,
 177, 180, 182, 193, 315
 Saï 99
 Tabo 275
 Taki 180
 Apédémak (voir *Lion*) à Naga 17, 274,
 277, 279, 281, 282, 289
 Arensouphis à Philae 226
 Bastet à Tara 176
 fils divinisés de Kouper
 à Dendour 256
 Horus à Bouhen 95
 Isis 495
 Méroé 243
 Philae 191, 255, 280, 300, 306, 312,
 320, 345, 372
 Khonsou à Karnak 152
 Lion (voir *Apédémak*) 492
 Musawwarat 33, 209, 211, 212, 213,
 218, 220, 221, 223, 224, 225, 227,
 236, 262, 280, 289, 347
 Naga 230, 279, 281
 Mandoulis à Kalabcha 384, 385
 Mout
 Gébel Barkal 126, 127, 128,
 130, 145
 Karnak 152
 Néfertari à Abou Simbel 112
 Pthah
 Karnak 142
 Memphis 142
 Ramsès II divinisé à Abou Simbel 112
 Soleil à Méroé 166
 Thot
 Dakka 102, 226, 243, 248, 272,
 300, 303, 332
 Pnoubis 226
 Tiyi à Sedeinga 102, 107, 112, 152,
 240, 278, 306

par noms de lieux

Abou Simbel 96, 112, 164, 278, 279
 Akcha 112
 Amara 282
 Amara-Est 274
 Amara-Ouest 112, 113
 Basa 269
 Beit el-Wali 112
 Deir el-Bahari 100
 Dakka 226, 243, 256, 273, 300, 303, 332
 Dangeil 275
 Debod 255
 Delfes 287
 Dendour 250
 Derr 112
 Doukki Gel 165, 290
 Ermant 95
 Gerf Hussein 112
 Gébel Barkal 96, 113, 126, 127, 140, 162, 163, 175, 178, 179, 181, 182, 196, 237, 238, 275, 276, 278, 290, 315
 Gébel Dosha 99
 el-Hassa 288
 Hermopolis 139
 Kalabcha 226, 256, 372, 382, 383, 384, 386, 387, 388
 Karanog 370
 Karnak 155
 Kawa 111, 118, 131, 145, 173, 175, 186, 187, 268, 286, 345, 347
 Kerma 80
 Kôm el-Hettan 102
 Louxor 102
 Médinet Habou 142
 [Méroé] 174
 Méroé 237, 257, 269, 272, 275, 276, 277, 288, 306, 312, 320
 Mouweis 276
 Musawwarat 209, 211, 212, 218, 220, 221, 223, 224, 225, 227, 236, 262, 276, 347
 Naga 230, 233, 234, 254, 263, 269, 274, 277, 278, 279, 280, 282, 288, 289, 290, 291, 303
 Napata 118, 134, 136, 137, 141, 145, 154, 163, 177, 180, 181, 182, 193, 277, 315
 Ouad Ben Naga 276
 Ouadi es-Seboua 112, 113
 Philae 226, 228, 243, 300, 306, 311, 312, 320, 375, 381, 392, 395
 Qasr Ibrim 305
 Saï 99, 275
 Sedeinga 102, 107, 112, 152, 240, 306, 401
 Semna 99, 132, 135, 166
 Sésébi 110
 Soleb 102, 106, 112, 136
 Tabo 80, 275, 291
 Taki 180
 Tara 182
 Thèbes 132, 138

temple

dynastique 163
 égyptien 66, 80, 102, 289
 en briques 145
 en briques cuites 290
 inconnu 286
 inconnu à Sedeinga 306
 non attesté à Soba 286
 officiel 210
 païen 414, 416
 trace de Nahirqo dans aucun — 236

temples

33, 34, 64, 70, 71, 74, 93, 95, 99, 102, 112, 113, 133, 152, 155, 176, 187, 190, 196, 208, 209, 212, 223, 225, 226, 227, 238, 255, 270, 274, 276, 277, 278, 282, 289, 292, 312, 333, 345, 371, 372, 392, 401, 452, 455, 457, 459, 461, 503, 675

d'Amon 110, 118, 135, 174, 277, 282, 288
 de Doukki Gel 165
 de Kawa 186, 268, 345, 347
 de Musawwarat 227
 de Naga 282
 de Nubie 70
 de Philae 243, 300, 375, 381, 392, 395
 construction des — 226
 fermetures des — 392, 395
 égyptiens 132, 136
 souvent ruinés 305
 en activité dans chaque localité de Basse-Nubie 305
 de briques 248, 288

stèles

stèle

33, 66, 71, 72, 87, 92, 94, 95, 100, 101, 110, 123, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 145, 153, 154, 159, 162, 163, 173, 175, 176, 177, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 188, 227, 230, 237, 239, 242, 243, 248, 249, 250, 251, 254, 269, 270, 275, 296, 304, 306, 309, 310, 312, 315, 316, 326, 328, 329, 345, 347, 356, 364, 366, 370, 377, 379, 384, 402

d'Amanibakhi à Nouri 178
 d'Anlamani à Kawa 159
 d'Aryamani (première — à Kawa) 187
 cintre de la première — d'Aryamani 188
 d'Aryamani (seconde — brisée, à Kawa) 187
 de Bouhen 71, 72
 de Cornélius Gallus 247
 d'Hamadab (première —) 249, 251, 252
 d'Hamadab (seconde —) 250, 251
 de Harsiotef 173, 175, 179
 — au Gébel Barkal 175

de Kamosé 87
 (seconde —) 66, 71
 de Kawa (n° V) 152, 153
 de la dame Wiritelito 367
 de l'an 47 de Thoutmosis III 95
 de la Victoire, datée de l'an 21 de Piankhy 33, 137, 139, 140, 154, 175, 237
 d'Éléphantine 133
 de l'excommunication 163
 de l'intronisation d'Aspelta 162
 de Makhéye 304
 de Mérymosé (vice-roi de Nubie) à Semna 110
 de Naga (petite —) 251
 de Naga (première des quatre petites —) 257
 de Nastasen 33, 177, 179, 296
 de Nastasen, truffée de fautes d'égyptien dont les particularités trahissent la langue maternelle méroïtique du rédacteur 345
 de Sabrakamani 188
 de Sanam 162, 163
 de Semna 101, 110
 de Taharqo à Kawa 174
 de Tanéyidamani 238
 de Thoutmosis III 136
 de Tombos 92, 94
 de victoire d'Ézana roi d'Axoum 379
 d'Ousersatet 101
 du Gébel Barkal 34, 236, 237
 du Gébel Barkal (grande —) 34
 du Songe 154
 en forme d'obélisque 257
 en stéatite 269
 funéraire 123, 310, 315, 342, 366
 grande — de Tanéyidamani au Gébel Barkal 268
 gravée en bas-relief 188
 gravée en creux 188
 large — de Qasr Ibrim 253
 latine de Musawwarat 230
 Touraïeff 269, 270
 triomphale de Piankhy 488

stèles

63, 64, 65, 87, 110, 123, 124, 135, 162, 163, 176, 177, 186, 188, 194, 195, 230, 238, 248, 249, 254, 255, 257, 263, 269, 270, 299, 325, 328, 336, 338, 345, 346, 366, 371

de Kawa 124
 de pierre 63
 de Psammétique II 164, 165
 de Taharqo 159, 173
 en grec 325
 en guèze 325
 funéraires 65, 124, 299, 371
 hiéroglyphiques 64
 officielles 87
 royales méroïtiques 184, 238
 non datées 184

musées, universités...

musées

Assouan, musée de la Nubie 322
Baltimore, The Walters Art Museum, n° 22.258 237
Berlin, musée Égyptien B, 102, 179, 259, 260, 276, 277, 286, 288, 290, 293, 296, 312, 315, 450, 459
AMP 1696, 1720, 1723 259
AMP 2268 181
Bodrum, musée d'Archéologie sous-marine 29
Bologne, musée Civique archéologique 322
Boston, Museum of Fine Arts 50, 101, 159, 162, 166, 318, 372, 452, 457
MFA 23.735 178
Le Caire, musée Égyptien 87, 137, 175, 229
JE 48862 et 47086-47089 140
Copenhague, Ny Carlsberg Glyptothek 188
Gdańsk, musée Archéologique 459
Harvard, Peabody Museum 293
Khartoum, musée national du Soudan B, 42, 43, 44, 47, 53, 54, 55, 61, 62, 67, 68, 83, 84, 95, 134, 135, 145, 152, 158, 159, 162, 166, 185, 229, 250, 264, 267, 269, 277, 290, 307, 308, 329, 407, 410, 412, 421, 460, 855
SNM 63/2/92 61
SNM 172/3 62
SNM 1119 67
SNM 1122 68
SNM 1134 68
SNM 1286 67
SNM 13892 61
SNM 14043 84
SNM 16375 54
SNM 20406 307, 308
SNM 24075 373
SNM 26291 329
SNM 26861 44, 465
SNM 28731 465
SNM 26883 465
SNM 26899 43
Kerma, musée de — 872
Leipzig, musée Égyptien universitaire 293
Liverpool, World Museum 243
Londres, British Museum 102, 136, 196, 208, 229, 248, 331, 457, 512, 513, 650
Madrid, parc de l'Ouest 227
Munich, musée d'Art égyptien B, 258, 260, 450
Ssāk 2445 258
New York, Metropolitan Museum of Art 256
Oberlin, Allen Memorial Art Museum 264
Ontario Royal Museum 457
Oxford, Ashmoleum Museum 145

Palerme, musée archéologique régional Salinas 58
Paris, institut du Monde arabe 468, 518
Paris, musée du Louvre B, 237, 276, 345, 459, 468
Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage 269
Varsovie, Muzeum Narodowe w Warszawie B, 407
n° 234058 407
Worcester, Art Museum 283

universités, missions...

Acacia (projet —) 46, 470
académie de musique et d'art dramatique 871
African Society 448
American Mission Society 603
Berber-Abidya Archaeological Project 457
Berlin, Humboldt 209, 339, 345, 459
centre franco-égyptien d'Étude des temples de Karnak (CFEETK) 142
Cologne 46, 364
Colorado 455
Commissioner for Archaeology 461
direction des Antiquités du Soudan 462, 463
école des Beaux-Arts de Khartoum 867, 874, 888, 889, 890, 894
First Archaeological Survey of Nubia 451
Genève, mission de Kerma 37, 56, 60, 66, 93
German Archaeological Institute 457, 459
Harvard 50, 452
institut du Monde arabe B, 768
institut français du Soudan (centre culturel) B, 870, 894
Kehaila East Archaeological Salvage Project 464
Khartoum, université de — 457, 768, 868, 870, 871
Leipzig 293
Lille 69, 462
Liverpool 451
Louvain 38
Merowe Dam Archaeological Salvage Project — MDASP 456
mission archéologique française de Sedeinga 27
mission Garstang 249
mission soudano-canadienne 320
mission suisse 41
National Corporation for Antiquities and Museums (NCAM) B, 457, 462, 463, 464
New York, Sotheby 267
Oxford 452
Paris, Bibliothèque nationale de France 603
Pennsylvanie 455
Rachid-Diab (centre culturel —) 867
Rome 457

Second Archaeological Survey of Nubia 454
service des Antiquités du Soudan 455, 462
Schiff-Giorgini (fondation Michela-) B
Sfdas (section française de la direction des Antiquités du Soudan) B, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 468, 471, 507, 509, 512, 514, 515
Shendi (université de —) 459
Sudan Archaeological Research Society 457
Unesco 455, 870, 873
université Ahfad pour les femmes 722, 833
Urbana-Champaign 378

langues, écritures et linguistique

abjad petite partie des caractères de l'écriture égyptienne 350
abjads alphabets consonantiques 350
écritures phonétiques — 349
akkadien déchiffré par la méthode comparative 361
alphabet défectif 349
inspiré du copte 394
alphabets consonantiques (écritures phonétiques —) 349
alphasyllabaire éthiopien 350
écriture méroïtique — 340
alphasyllabaires 349, 350
écritures phonétiques — 349
issus des abjads 350
ambiguïtés de l'écriture méroïtique 349
antéposition honorifique 188, 196, 321
araméen écriture administrative de l'empire perse 350
bandelettes de cuir 372
bandes de papyrus 306
caractères coptes 362
chiffres méroïtiques 354
consonnes 349, 365
indication des seules — dans la langue méroïtique 346
cursive égyptienne tardive sur le territoire de Koush (absence de —) 346
méroïtique 226, 236, 237, 248, 264, 267, 269, 289, 295, 333, 348
archaïque 337, 348
plus ancienne inscription datée en — 208
tardive 337, 348
transitionnelle 337, 348
trois styles 337
DAE 4 325
DAE 6 325
DAE 7 325
DAE 11 325, 328, 329

- datation d'un texte méroïtique cursif 348
- déchiffrement
de l'écriture méroïtique 331
Lepsius précurseur du — 334
des signes méroïtiques 297
du méroïtique 34, 276, 296, 331
- démotique 179, 236, 272, 273, 300, 310, 311, 320, 333, 336, 339, 345, 346, 347, 372, 373, 377, 382, 389, 392
— ancien (pour rédiger les archives des temples) 346
divergences entre le — d'Égypte et celui de Koush 346
— égyptien issu des hiéroglyphes 347
forme de — particulière à Koush 346
- dictionnaires 364
- difficulté croissante des scribes napatéens à maîtriser la langue égyptienne 179
- dispersion des langues SON 364
- écriture 71, 226, 262, 271, 279, 286, 288, 296, 311, 319, 321, 322, 331, 332, 335, 337, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 357, 868, 873
alphasyllabique 350
birman 350
brahmi à l'origine de très nombreuses écritures et issue de l'araméenne 350
cinghalais 350
déclin de l'usage de l'— 157
égyptienne 123, 208, 262, 321, 350
éthiopienne 325
forme des signes d'— 143
invention d'une — spécifique 345
royale éthiopienne 348
sudarabique 325
syllabique 346, 348
linéaire B phonétique syllabaire 349
usage de l'— 69, 157
- écriture connue mais langue en grande partie ignorée
étrusque 331
gaulois 331
messapien des Pouilles 331
picte d'Écosse 331
- écriture méroïtique 34, 271, 286, 296, 322, 331, 335, 337, 344, 346, 349
effectuée au pinceau 371
issue principalement des caractères consonnantiques simples du répertoire des signes égyptiens 350
principes de l'— 348
simplification drastique de l'écriture égyptienne 350
vingt-trois signes cursifs méroïtiques 334
vingt-trois signes hiéroglyphiques méroïtiques 334
- écriture méroïtique cursive
apparue avant l'écriture hiéroglyphique 347
(dernier texte daté) 347
développement du démotique égyptien 347
évolution des signes 371
(formes plus anciennes) 347
(origine de l'—) 346
(premier texte daté en —) 347
- écriture méroïtique
hiéroglyphique 322
apparue après la cursive 347
(dernier texte connu en —) 348
imitation décorative des hiéroglyphes égyptiens [Lepsius] 333
(premier texte connu) 347
transcription de la cursive 347
- écritures
cursives égyptienne issues des hiéroglyphes 347
deux —, égyptienne et méroïtique 276
idéographiques 348
logographiques 348
phonétiques 349
- ensemble d'inscriptions méroïtiques (plus étonnant — de Philae) 320
- ensemble homogène de langue et de culture méroïtique 299
- étude paléographique 249
- évolution des textes funéraires méroïtiques au nord du royaume 300
- exercice scolaire de numération 354
- famille
de langues 34, 361
linguistique 331, 343
afro-asiatique 339
chamito-sémitique 339
soudanienne orientale 362
- fautes
de grammaire 179
de graphie 179
d'égyptien dont les particularités trahissent la langue maternelle méroïtique du rédacteur 345
nombreuses 385
- formule funéraire
A = eau pour le défunt 313, 371
B = pain pour le défunt 313, 371
C = bon repas pour le défunt 371
K = pain spécial pour le défunt royal 313
L = lait pour le défunt royal 313
- formules funéraires habituelles A et B 312
spécifiques K et L réservées aux souverains 312
- genre (absence de — en méroïtique) 339
- glossaire méroïtique 34
- graffiti 164, 209, 211, 223, 224, 248, 250, 261, 272, 273, 274, 300, 322, 347, 348, 372
- de dévotion 210
- démotiques 392
- du temple de Kawa 339
- en grec 164, 224, 300
- en guèze 328
- en méroïtique 300
- grecs 392
- maladroits 345
- méroïtiques 347
- tardifs 345
- graffito 98, 210, 216, 217, 220, 241, 242, 243, 248, 249, 273, 282, 317, 320, 321, 392
en cursive méroïtique 332
- grammaires 364
- graphie
particulière 262, 334
stable des noms des souverains (en méroïtique) 346
- graphies
des signes 262, 263, 269
variables des noms de particulier (en méroïtique) 346
- gravure
en bas-relief de la stèle d'Aryamani 188
en creux
de la stèle de Nastasen 188
de la stèle de Harsiotef 188
et rédaction négligées 324
- hiératique
égyptien issu des hiéroglyphes 347
tardif (pour rédiger les archives des temples) 346
- hiéroglyphes 34, 55, 102, 141, 157, 188, 229, 257, 279, 285, 330, 332, 333, 335, 336, 346, 347
égyptiens 117, 223, 226, 229, 237, 262, 290, 319, 322, 333, 334, 347
dernière inscription en — 319
géants 102
légendes iconographiques des temples méroïtiques 347
- méroïtiques 226, 229, 237, 254, 262, 274, 277, 286, 288, 295, 296, 333, 335
forme canonique des — 229
inscription en la plus tardive connue 329
plus évolués 237
première attestation certaine des — 237
très maladroits 237
- Horus (écriture du nom d'— en méroïtique) 350
- influence du méroïtique, langue maternelle du scribe 179
- inscription
commémorative en méroïtique et non en grec 384
d'Amannote-erike au temple d'Amon à Kawa 173
démotique de Philae 310
de Semna 132

- en grec 246
 en grec et non en méroïtique 385
 en méroïtique 384
 gravée à l'extérieur d'un monument
 pour commémorer un sacrifice
post mortem 295
 grecque 382, 384, 401
 latine de Musawwarat 319
 méroïtique en cursive 294
 méroïtique hiéroglyphique
 dernière — pour un roi
 de Méroé 322
 recouverte d'une feuille
 d'or 152, 185
 usurpée 107
- inscriptions
 bilingues rares 373
 copiées par Griffith 336
 d'Amanishakhéto 253
 des temples 186, 237
 deux mille — méroïtiques
 retrouvées 345, 365
 égyptiennes recopiées
 maladoitement 278
 en égyptien 229, 276
 en grec
 commémorant la transformation
 du temple d'Isis en église 392
 en méroïtique 237
 en vieux-nubien 333
 étude des —
 hittites 335
 hourrites 335
 hiéroglyphiques 346
 méroïtiques 243, 270, 294,
 320, 331, 336, 340, 356, 392
 royales 371
 sur cuir 371
 sur métal 371
- introduction de l'écriture
 au Soudan 345
- kanas japonais (écriture
 phonétique syllabaire) 349
- langues et linguistique
 affitti 363, 364
 andaandi 363
 basque 355
 bedja 339, 351, 378
 berta 362
 blemmye 378, 384
 couchitique 64, 226
 de type agglutinant 355
 dialecte
 ama 364
 birgid 363
 dadjo 362
 dilling 363
 kenuzi 363
 mandal 364
 tama 363, 364
 temeïn 362
 dinka 343, 362
 dongolawi 361, 363
 — du royaume de Méroé 355
 égyptienne 179, 226, 345, 347
 déclin de la connaissance
 de la — 157
 étrusque : isolat linguistique 361
 four 362
 grec 316, 317, 337, 389
 groupe
 bantou 343
 maba 362
 soudanien oriental nord
 (SON) 344
 guèze 316, 325
 gumuz 362
 héritée des Noubades 379
 hindi 350
 hongrois 355
 isolat linguistique 361
 kanouri 343
 koman 362
 Koush (de —) 336, 385, 392
 kunama 362
 langues
 isolées 362
 sahariennes 343
 SON 364
 luo 362
 mahasi 363
 mararit 363, 364
 massaï 343, 362
 maternelle copte 385
 mattoki 363
 méroïtique 34, 226, 229, 238, 251,
 292, 344, 346, 352, 353, 355
 midob 363
 nilo-saharienne 344, 434
 nilotique 343, 362
 nobiïn 361, 363, 379, 416
 nubien 343, 344, 362, 380
 dialectes — du Kordofan 361
 nubien du Kordofan 210,
 353, 363
 nubien du Nil 406, 434
 nyima 362, 364
 nyimang 351, 363, 364
 phylum 362
 afro-asiatique 343
 khoïsan 343
 Niger-Congo 343
 nilo-saharien 343, 362
 phylums 343
 proto-nubien 363
 du Nil 363
 occidental 363
 proto-nyima 363
 proto-soudanien oriental nord 363
 proto-taman 363
 sanscrit 350
 soudanien central 362
 soudanien oriental 343, 362
 soudanien oriental nord 362
 sumérien 355
 isolat linguistique 361
 surmique 362
 taman 362, 364
 tamoul 350
 tibétain 350
 tons, hauts ou bas 365
 toubou 343
 traits aréaux (communs à une aire
 linguistique) 351
 turc 355
 vieux-dongolawi 363
 vieux-nubien 338, 353, 361, 362, 363,
 378, 379, 380, 389, 394
 au méroïtique ce que le copte
 est à l'égyptien [Lepsius] 333
 langue des royaumes chrétiens
 médiévaux du Soudan 333
 lettres coptes 378
 lexique méroïtique 337
 logogrammes dans l'écriture
 égyptienne 350
 loi de Griffith 356, 366
 méconnaissance de l'égyptien 278
 méroïtique 179, 362, 363, 379,
 380, 389
 ancêtre du nubien moderne
 [Lepsius] 333
 ancien (dans les formules du Livre
 des Morts) 142
 article en — 355
 cursif 257, 312, 320, 322
 famille linguistique du — 344,
 361, 362
 génitif en — 356
 hiéroglyphique 267, 276, 279, 280,
 296, 322, 347, 372
 hiéroglyphique
 et cursif (correspondance signe
 à signe) 296
 impératif en — 357
 morphologie verbale du — 356
 petit glossaire — 357
 phrases nominales en — 356
 postpositions en — 356
 racines — 355
 substantif en — 355
 usage du — (pour se démarquer
 des ancêtres) 237
 méthode comparative 361
 hittite déchiffré par la — 361
 modificateur 350
 dans l'écriture méroïtique 349
 modificateurs
 dans les écritures
 alphasyllabaires 349
 vocaliques 352
 notation phonologique (entre traits
 obliques) 351
 Osiris (écriture du nom d'—
 en méroïtique) 350
 paléographie 256, 271, 273, 292, 294,
 296, 304, 313, 319, 320, 323, 336,
 337, 366, 384
 méroïtique
 documents les plus anciens 348
 période archaïque 348
 période transitionnelle B 348
 période transitionnelle C 348
 Tardif A 348
 Tardif B 348

très tardive 324
 importantes différences
 paléographiques 323
 tables paléographiques indexées
 sur les règnes connus 348
 plus méridional des textes
 démotiques 303
 plus méridionale de toutes
 les inscriptions latines 319
 pouvoir magique des signes
 hiéroglyphiques 347
 proscynème 303, 310, 311
 en démotique 303
 proscynèmes 300, 304, 310,
 311, 372
 en grec 311
 Qurta (écriture du nom de la cité
 de — en méroïtique) 350
 racine verbale du nom
 d'Apédémak 210
 réalisation phonétique précise (entre
 crochets) 351
Répertoire d'épigraphie méroïtique
 (REM, Jean Leclant et André
 Heyler, Claude Carrier) 286, 340,
 343, 366
 REM 0001 286
 REM 0060 337
 REM 0219 366, 370
 REM 0220 366, 370
 REM 0221 370
 REM 0289 366, 367
 REM 1222 329
 rétroflexe 132, 196, 210, 310, 351,
 357, 382
 semi-voylelle 354
 sens inverse
 de lecture
 des hiéroglyphes méroïtiques
 par rapport aux hiéroglyphes
 égyptiens 322, 336
 de l'ordre syntaxique méroïtique
 par rapport à l'égyptien 322
 séparateur de mots 324, 352, 366
 syllabaires (écritures
 phonétiques —) 349
 syllabe composée d'une voyelle
 transcripton en méroïtique
 d'une — 350
 synthèse sur la langue et l'écriture
 méroïtique 337
 système
 alphasyllabique (de l'écriture
 méroïtique) 349
 consonantique (mélé
 au système syllabique dans
 le méroïtique) 346
 d'écriture d'une extrême
 simplicité 345
 syllabique (mélé au système
 consonantique dans
 le méroïtique) 346
 terme
 neutre 177, 315
 péjoratif 174, 315, 379

texte
 de type tardif 324
 égyptien (dernier —) 392
 en grec 325, 372
 fautif 188
 hiéroglyphique 337
 méroïtique (ex plus ancien —) 347
 rédigé dans un égyptien assez pauvre
 et souvent fautif 175
 textes
 assyriens 143
 bilingues (absence de —) 361
 découverts en Basse-Nubie (quantité
 importante de —) 299
 d'envoûtement 64, 71
 égyptiens 64
 écrits en hiéroglyphique méroïtique
 peu nombreux 347
 égyptiens 60, 63, 66, 72, 96, 100,
 135, 165, 177, 186, 278, 294, 377
 en grec 325, 380, 385, 394
 funéraires 285, 298, 299, 300, 304,
 305, 306, 309, 312, 313, 315, 319, 331,
 335, 337, 356, 369, 375
 égyptiens gravés
 en hiéroglyphes 285
 méroïtiques 306, 312, 369
 rédigés pour deux personnes 313
 hiéroglyphiques 72
 magiques 80
 méroïtiques 34, 210, 226, 234, 243,
 315, 333, 337, 340, 345, 365, 371,
 378, 382
 (derniers —) 392
 napatéens tardifs 118
 pharaoniques 177
 toujours écrits en égyptien 345
 tracés au pinceau 371
 utilitaires 373
 traduire en langue sacrée
 une pensée exprimée en langue
 vulgaire 346
 transcription
 babylonienne du nom
 d'Amenhotep III 321
 des noms dans les textes
 napatéens 346
 des noms royaux de la XXV^e
 dynastie 335
 en cursive 337
 variable des noms des prêtres 346
 voyelles 365
 arbitraires 208
 faibles 349
 faisant partie de la racine
 des mots 355
 initiales 354
 méroïtiques 353
 /o/ et /u/ 352
 traitement des deux — 71, 338, 346,
 349, 352
 transcription du /d/ rétroflexe
 entre — 310, 351
 ne faisant pas partie de la racine
 des mots 349

index général

a

abaques 275
 Abaton 310, 320, 360
 abattoirs 582
 Abballa (éleveurs nomades
 de chameaux) 803, 824, 825
 Abbassides 408, 424
 Abdallabs (confédération des —) 428,
 432, 438
 absence
 de chapelle funéraire 329
 de la déesse Isis 284
 de table d'offrandes 329
 acacia 755
 acacias 759, 803
 académie militaire 565, 650
 acanthe 280
 accroissement important
 de la population 51
 acheuléens (sites —) 37
 Acropole (hôtel) 780, 781, 793
 actes de piété 372
 action de grâce 321
 activité de construction
 de Gatisen 187
 adaptation à l'époque méroïtique
 de la course aux vases
 et à la rame 278
 administrateur (des temples) 305
 administrateurs
 de la région de Méroé 313
 (du temple) d'Isis 303
 administratif 459
 administratifs 455, 457, 459, 461
 administration 457, 461
 de la colonie 101
 des temples 305
 locale 55, 303, 643, 659
 mixte 564
 administratives 457
 aéroport 660, 666, 742
 affrontement politique 762
 africain 30, 42, 191, 257, 271
 âge d'or 35, 134, 167, 409
 agent (de l'administration
 des temples) 305
 agents du roi 303
 agglomérations 51, 52, 63, 298, 797
 Agneau mystique 288
 agricole 457
 agriculture 42, 51, 413, 527, 756, 759
 de subsistance 743
 développement de l'— 611
 école d'— 656
 Aïda 600
 aide humanitaire 739, 740, 745
 aimé
 d'Amon 175, 186, 188, 208, 228, 322
 d'Apédémak 228
 d'Isis 208, 225, 226, 227, 228
 aimé
 de Mout 229

- Aithiopia (nom du pays de Koush dans la Bible) 167, 395
- Ajang (tribu) 406
- Akhetiou* 74
- Akine (= Nubie à l'époque méroïtique) 256, 304, 360
- Akurukuro (tribu) 184
- ALC (Alliance pour la liberté et le changement, 2019) 733
- alcool 664, 861
- Al-Hizb al-Watani Alittihadi (parti politique) 770
- allée
de béliers 233
monumentale 102, 136, 269, 275, 277, 288
- Alliance pour la liberté et le changement (ALC, 2019) 733
- alliances matrimoniales (nouvelles) 239
- alliés de Rome (statut d'—) 388
- almées 596, 597, 598, 599
- Al-Qaïda 773
- ALS (Armée de libération du Soudan) 763
- Alwa ware* (poterie de Soba) 409
- Amanakh, tu es noir 287
- amazonite 42
- ambassade 390, 413
portugaise 423
blemmye 379
de Georges I^{er} roi de Makouria à Bagdad 410
du roi des Alodiens au roi des Noubades 399
« éthiopienne » 379
méroïtique à Philae 315
- ambassades 34, 303, 310, 410
- ambassadeur 305, 311, 316, 356, 357, 397, 398, 768, 873
- ambassadeurs 252, 305, 326, 356, 397
- amener les veaux (rite d'—) 293
- amjad* (microbus) 792
- amulettes 260
- analyses anthropométriques 69
- anarchie libyenne 123, 133
- ancêtre 123, 124, 136, 163, 189, 429, 550
- ancêtres royaux 277
- Ancien Empire, Ancien Régime (changements climatiques et fin de l'—) 49
- âne 47, 588, 684, 778
- ânes 778
- angarebs* (lits traditionnels en bois) 388, 593, 617, 804
- animaux
domestiques 41
exportation des — 759
sacrifiés en grand nombre 389
sauvages vivants 112
vivants 316
- annales royales 58
- anneau de fer (des esclaves) 605
- anneaux d'or 325
- annexion par Dongola de la Nobadia 402
- Ansar (confrérie) 762, 770, 773
— Eddine 773
— Sunna 762
- Ansars 656, 659, 660
- anthropologue 293
- antilope 588
- antilopes 674, 679
- Any-Nya (mouvement indépendantiste du Sud Soudan) 726
- apogée de la royauté koushite 145
- apparition en gloire 139, 293
- appartements souterrains 71
- arabe 389
- Arabes 439
- arabo-islamisme 774
- arabophones 762
- arbre fossile 524, 525
- arbre pétrifié 524
- arc 55, 60, 71, 169, 171, 172, 174, 212, 240, 241, 246, 260, 283, 295
- arcs 60, 112, 238, 589
(neuf —) 294, 295
- archaïsme 291
- archéologie 451, 455, 456
- archéologique 450, 451, 452, 456
- archéologiques 448, 450, 451, 454, 455, 456, 457
- archer 60, 88, 90
roi — 171, 373
- archers 60, 84, 139, 405
de Koush 84
- architecte 871, 872
- architecturale 451
- architecturales 461
- architecture 452, 454, 455, 501, 872
- étonnante 93
- militaire 413
- palatiale 481
- architraves 102, 110
- des temples 183, 346
- arêtes de poissons (décors en « — ») 46
- argent 139, 260, 291, 309, 317, 326, 359, 381, 388, 593, 604, 606, 744, 842
- argile 503
- Ariab Mining 758, 759
- aridité 38, 41, 46, 314
période d'extrême — 38, 41, 46, 314
- aristocratie locale 424
- Armed Forces Bridge* (Khartoum) 665
- armée
de Cambyse 168
du Mahdi 621
nouvelle 556
- Armée de libération du Soudan (ALS) 763
- Armée populaire de libération du Soudan (APLS = SPLA) 735, 736, 737
- armées
assyriennes 153
de Kerma 65, 70
de Pharaon 87, 92
privées 610
- arme en fer 437
- armistice 405
- armure 295
- Arobe [= Romains ?] 249
- arsenal 580, 583, 615
- arsenaux 634
- art
de la décoration 63
hellénistique 478
méroïtique 212, 223, 252, 261, 281
picthral chrétien (sommel) 410
- artisanat 461
- artisanats 461
- artisans 459
- artisans memphites 145
- artistes 867
égyptiens 70, 157
grecs 223
locaux 159
- ascension du royaume d'Axoum 316
- ashigaa* (parti des —) 769
- Ashiqqa* (jeunes de la *Mahdiyya*) 657, 660
- assassinat
de Markos (roi de Makouria) 409
de Stack (Sir Lee Oliver Fitzmaurice, gouverneur général du Soudan) 653
tentative d'— contre le président égyptien Hosni Moubarak 731
- assassinats (des rois et régentes du royaume Fung) 439
- assaut 87, 138, 244, 249, 283, 402, 615, 735
- Assemblée législative 659, 733
- Assemblée nationale 762
- assises de schiste des pyramides 167
- assistance humanitaire 744
- Association des professionnels du Soudan (SPA) 733
- association féminine 833
- Assyriens 33, 136, 141, 143, 153, 154, 155, 157, 164
- Atbara 582, 611, 651, 657
- Athènes (campagne de Xerxes I^{er} contre —) 172
- atouts 755
- atrocités ethniques 738
- attaques
des nomades 303
incessantes 421
- autel 80, 223, 289, 291
portatif de bronze (petit —) 252
- autobiographie 72, 87, 89, 92, 721
- autobiographies 87
- autobus 792
- auto-détermination 660, 732
- automobile 778
- autonyme 380
- Autrichiens 622

autruche (vase en forme d'—) 68
autruches 51, 80, 83, 688
aviron 278
suppression de l'— 278
axe est-ouest 117, 280
Axoumites 328
Azandé (révoltes des —) 643

b

Babyloniens 155, 164
Bachibouzouks 581
Baggara (éleveurs nomades de vaches) 566, 726, 803, 824, 825
bagues 235, 254, 259, 260
d'argent 309
d'or 309
bains 457, 461
royaux 276
Bakht-el-Rida (institut) 889
balance commerciale 760
bandeau 60, 276, 846
bannissement 163, 187
Banque mondiale 728, 756
banquet funèbre 82
baobab 803, 859
baobabs 755
baptême
des Noubades 399
du roi et des nobles 399
Baqṭ 35, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 413, 419, 420, 428, 549
Barbares 378
Bari 738
barrage 451, 454, 455, 457, 724
d'Assouan 38, 50, 95, 112, 299, 389, 724, 755, 756, 825
de Roseires 724
de Sennar 669, 680
hydroélectrique 756
barrages 456, 666
basileus 382, 384, 388
basilique 406, 410
basilikos 388
bassin 492
double — 492
bastions 72, 93
bataille 424
de Raphia 224
bataillons « éthiopiens » 172
bateaux 40, 52, 73, 138, 244, 326, 414, 415, 437, 559, 561, 572, 590, 611, 662, 664, 674, 675, 677, 680, 693
prédynastiques 40
à vapeur 569, 674, 675, 677
bâtiment 459, 501
bâtiments 454, 455, 457, 459
cérémoniels 482
gouvernementaux 482
bâtons de jets 73
batraciens 269
baume *khesayt* 73
bazar 588, 589, 593, 594, 688

Bedja (tribu) 64, 159, 316, 326, 328, 334, 377, 378, 394, 417, 419, 561, 563, 585, 824, 825
descendants des Méroïtes [Lepsius] 334
Belgravia Dairy 779
bélier 80, 96, 102, 130, 278, 287, 288, 490
corne de — 241
d'Amon 162, 211, 257
de Giblab (semblable au — de Soba) 287
béliers 96, 136, 196, 233, 275, 286, 288, 290, 489
bétail 29, 45, 51, 56, 58, 82, 177, 183, 184, 185, 314, 327, 390, 415, 416, 417, 418, 572, 577, 606, 615, 743
bêtes sauvages 252, 417
bibliothèque d'Alexandrie (grande —) 192
bière 51, 73, 188, 418
biface 37, 525
bijoux 29, 51, 195, 212, 239, 260, 261, 322, 402, 700, 842
biographiques (passages — des inscriptions funéraires méroïtiques) 300
bipartition du temple 212
blé 170, 171, 414, 565
Blemmyes 35, 159, 174, 226, 303, 316, 374, 375, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 384, 385, 386, 388, 389, 390, 391, 392, 394, 400, 585
blocs 503
blocs de pierre 66
Boers (deuxième guerre des —) 639, 650
bœuf
domestication du — 42
domestication du — africain 30
peau de — 244
bœufs 112, 181, 295, 414
à courtes cornes 139
à longues cornes 139, 181
bois d'ébène 51
boissons alcoolisées 664
boîte en or 326
Boko Haram 773
boksi 792
bol de bronze 260, 329, 348
bols 51, 52, 63, 82, 83, 329
hémisphériques 63
pansus 51
bon sauvage (mythe du « — ») 171
bords du Nil 780, 791
bosniaques (bataillons —) 423
Bos Primigenius 42
boucle de bélier 490
boucles de béliers 489
bouclier rond 438
boucliers 244
boulets de catapulte 246
bourse des matières premières 759
bovidés 40, 52, 70, 83
bovins 41, 42, 45, 46, 47, 51, 56, 58, 60, 63, 82, 184, 188, 293, 328, 390, 662, 760

domestiqués 42
sur pied 51
bracelet 45, 173, 258, 432
bracelets 45, 169, 260
d'or 291
brassage ethnique 755
brique 291
cruie 63, 80, 93
rouge 448
briques crues 64, 65, 80, 82, 83, 167, 388, 457
briquetterie 797, 798
bronze 82, 139, 171, 172, 185, 208, 237, 247, 252, 260, 267, 268, 291, 315, 317, 326, 328, 329, 347, 348, 504, 586, 591, 684
bucrane 45
bucranes 45, 70, 71, 82
budget du Soudan 662, 663, 666, 744
buffles 83, 674, 679
Bulahau [Blemmyes] 377
Burj el-Fateh (hôtel) 792
butin 29, 89, 90, 101, 138, 174, 177, 185, 238, 245, 247, 248, 326, 327, 408, 433, 555, 621
en bétail 184
humain 257
Byzantins 404

c

cabanes 41, 572, 580
cachette 165
cachettes des statuettes de Naga 288
cadeaux diplomatiques 114, 142, 172, 252, 311, 388, 401
café 572, 587, 592, 594, 683, 714, 861
cailloutis blanc 63, 81, 83
caissons 504
calendaire (textes sans indication —) 328
caliciforme (vase) 43, 45, 465
califat 773
calife
fatimide d'Égypte 413
omeyyade (dernier —) 408
califes fatimides d'Égypte (premiers —) 428
calligraphie 890, 892, 893
calotte
des rois de Koush 135
des rois napatéens et méroïtiques 134
koushite 195, 212, 241, 253, 254, 270, 281, 283, 294, 319
royale 174, 195, 227
Cambyse (armée de —) 168, 244
camées 260, 261
Camel Corps 636
camélins 760
campagne 795, 796, 797, 799
campagne militaire 56, 72, 110, 137, 185, 238, 377
contre les Bedjas 325
contre les Noubas 325

- de Cambyse en Nubie 172
de répression 563
de Syrie d'Amenhotep II 101
- campagnes militaires 29, 60, 82, 176, 183, 184, 185, 238, 257, 314, 372, 378, 384, 388, 585
hasardeuses (de sultans du Darfour) 435
offensives 314
- campement 41
- campements secondaires saisonniers 45
- camps de déplacés 784
- Canal de Suez (inauguration) 196
- Candace 33, 34, 230, 234, 235, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 257, 260, 261, 262, 263, 267, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 284, 285, 286, 288, 291, 294, 295, 318, 319, 320, 321, 351, 357, 358, 372, 395
absence de la — 289
[fils de la —] 234, 253
- Candaces (dernière des —) 319
- canne à sucre 759, 803
- canonnière 693, 694
- canons 568, 586, 591, 684, 713
- canthares 191
- caoutchouc 662
- capatation des prérogatives royales 313
- capitale 33, 35, 56, 66, 71, 72, 81, 84, 88, 89, 93, 94, 101, 116, 123, 139, 145, 157, 165, 172, 177, 193, 210, 247, 328, 337, 377, 382, 388, 389, 394, 401, 402, 405, 406, 413, 414, 416, 417, 418, 420, 421, 424, 428, 429, 430, 433, 434, 435, 437, 438, 439, 448, 485, 549, 550, 556, 572, 574, 580, 582, 587, 602, 614, 627, 674, 683, 690, 703, 704, 705, 726, 740, 741, 742, 743, 755, 765, 784, 793, 797, 836, 872
— de Makouria (abandon de la —) 420
nouvelle — 166, 191
première — du sultanat fung 428
transcription du mot — en méroïtique, en égyptien et en grec 351
- caprins 42, 46, 47
- captif offert à Amon de Napata 184
- captivité à Ninive 153
- caravane d'esclaves 605
- caravanes 572, 581, 605, 634
de chameaux 572
d'esclaves 605
- carbone 14 84, 240, 328
- carottages 459
- carquois 60, 589
- cartographie du Soudan 601
- cartouche 99, 102, 107, 111, 123, 133, 142, 152, 188, 197, 208, 228, 229, 237, 248, 254, 262, 264, 273, 276, 282, 286, 287, 290, 294, 295, 322, 334, 347
- de Gatisen 187
- double — 197, 228, 268, 311, 347
- premier — 268
- cartouches 99, 123, 162, 163, 185, 196, 208, 227, 230, 267, 269, 275, 276, 277, 282, 296, 318, 333
deux — 103, 133, 196, 208, 287, 293
second — 236, 237, 268
absence du — 295
martelés 162
paire de — 296
- caserne 561
- casernes 562, 580, 582, 615, 665, 704
- Casques bleus 742
- castagnettes de cuivre 596
- catapulte 206, 285
- catapultes 405
- cathédrale
de Dongola 406
nouvelle — 410
de Faras 406, 407, 410, 412
de Soba 286, 408
d'Old Dongola (première —) 402
- cathédrales 404, 406
- cauris d'or 261
- cavalerie
Four 557
irrégulière 611
- cavalier Darfuri 636
- caveau collectif 532
- céramique 30, 41, 42, 46, 52, 56, 57, 60, 63, 83, 84, 93, 94, 252, 434, 451, 455, 527, 529, 531, 532, 538
d'apparat 63
premiers vestiges 41
- céramiques 51, 57, 63, 69, 82, 371, 396, 459
locales 51
- céramiste grec 172
- cercueil 82, 117, 118, 166, 171, 285
- céréales 57, 759
- cérémonie du Nouvel An 492
- cérémonies en l'honneur d'Isis et d'Osiris à Philae 310
- Chabab (mouvement radical) 773
- chaise
dorée 432
curules 388
de luxe 112
- chambre funéraire 82, 228, 260, 285, 292, 293, 296, 323, 324
- chambres funéraires 535
- chameau 182, 252, 559, 587, 591, 713
- chameaux 326, 390, 397, 555, 556, 572, 587, 589, 617, 684, 688, 713, 714, 715
marché aux — 687
- chamelles 417
- champs pétrolifères 737
- changement
de dynastie 189, 194
de religion (trois —) 439
- changements 536
- climatiques 49
- chapelle 83, 84, 110, 117, 176, 182, 189, 193, 198, 204, 205, 206, 228, 229, 236, 239, 241, 253, 254, 261, 262, 263, 265, 270, 274, 282, 283, 284, 285, 286, 290, 292, 293, 295, 296, 309, 311, 318, 319, 322, 323, 324, 503, 581, 586
adjacente 84
à deux salles (seule — à Méroé) 229
à l'intérieur de la pyramide 292
d'Hathor 277, 281
funéraire 80, 148, 197, 230, 234, 239, 241, 257, 261, 285, 286, 292, 294, 311, 323, 324, 341, 366, 532
— -naos 145
ramesside 227
— -repositoir de barque sacrée 277, 289, 290
- chapelles 455
funéraires 71, 81, 167, 188, 197, 234, 278, 280, 289, 292
petites — 82
- chapiteau 501, 855
- chasse 38, 41, 51, 95, 283, 673
au rhinocéros 95
aux esclaves 556, 561, 628
interdiction de la — 561
aux sorcières 772
permis de — 673, 679
- chasseurs-cueilleurs 41, 46
- chasseurs-cueilleurs-pêcheurs 527
- Chaykyés (cavaliers arabes) 553, 554, 555, 610, 611
- chef des armées 71, 92
- chef de tribu 382
- chef-d'œuvre (de la sculpture méroïtique) 289
- chefferies 60, 63, 64, 379, 645
- chefs de tribus 382
- chemin de fer 627, 629, 664, 666, 667, 674, 675, 681, 683, 690, 703, 715, 793
- chemins de fer 569, 653, 662, 664, 671, 672, 679
- cheval 91, 139, 181, 182, 328, 364, 413, 438, 778
introduction du — 137
- chevaux 137, 138, 140, 142, 418, 432, 437, 438, 549, 553, 555, 556, 684, 702, 779
amour des — 137
- chevelure surmontée d'une longue plume 315
- chèvres 81, 184, 589, 688, 820, 821
- chien 229, 238, 317, 359, 365, 700
- chiens 81, 617
- Chine 329
- choc économique 756
- chrétiens 548, 549, 550, 558, 581, 587, 616, 724, 727, 855
départ de la majorité des — 855
nombre de — (en régression forte) 855
Égyptiens — 391
- chrétienté 394, 395

- nubienne (pas de survivance de la —) 423
- Christ 29, 325, 391, 395, 401, 404, 407, 413
- christianisation 35, 118, 401, 538
- christianisme 35, 317, 328, 381, 391, 394, 395, 396, 401, 402, 418, 420, 423, 429, 578, 850, 855
- déclin du — 850
- religion de l'élite 435
- chroniques de règnes
- rédigées en égyptien 372
- rédigées en méroïtique 372
- dernière — 384
- chroniques des rois 238
- chroniques royales
- méroïtiques 239
- rédigées en cursive 347
- napatéennes 124
- chroniqueurs
- arabes 124, 419, 433
- chrétiens 394
- chronologie 454
- chronologique 452, 455, 461
- cimetière 45, 57, 65, 69, 71, 81, 84, 116, 117, 118, 141, 143, 144, 157, 167, 185, 186, 189, 195, 197, 211, 239, 241, 313, 388, 452, 563, 594, 854
- d'élite 69
- Kerma 529
- méroïtique d'élite 300
- cimetières 167
- d'élite 52, 55
- premiers — connus 38
- royaux 157, 193, 485
- cinéma 710, 778
- cintre de la stèle 139, 179, 237
- circconcision 836
- citadelle 244, 253, 410
- cité 55, 57, 448, 451
- royale 451
- cités fortifiées 434
- civile 452
- Civil Secretary* 703
- clan princier de Sedeinga 309
- clergé
- d'Amon 124, 133, 134, 136, 138
- de Napata 162
- des temples 372
- d'Isis 310
- d'Isis de Philae (derniers représentants du —) 392
- installation d'un — chrétien 399
- thébaïn 135, 136
- cloches de bronze 291
- closed districts* 664
- close district order* 651
- CMT (Conseil militaire de transition) 733
- coalition 87, 94
- cobra 71, 96, 240, 283, 284, 287, 294, 295, 296
- royal 90, 96, 139, 162, 164, 254
- deux — 135, 154, 260
- cobras
- quatre paires fixées sur un diadème 241
- royaux 388
- coexistence 803
- cohortes romaines 255
- coiffe
- royale 181
- surmontée du vautour de Nekhbet 188
- coiffure au scorpion 254
- collier 45, 169, 195, 241, 261, 270, 326, 358
- d'or 179
- colliers 101, 238, 260, 270, 846
- Colonial Office* 645, 651, 712
- colonie 66, 87, 94, 99, 101, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 420
- égyptienne 66
- colonisation 29, 32, 50, 64, 69, 85, 86, 143, 345, 611, 657, 662, 769
- colonnes 93, 95, 110, 136, 152, 212, 223, 274, 275, 276, 281, 282, 291, 401, 402, 410, 501
- colons nubiens 298
- colosses
- d'Abou Simbel 164
- de Memnon 102
- de Tabo 291
- combat naval 89
- combats 70, 89, 90, 101, 138, 164, 223, 257, 315, 325, 378, 379, 380, 388, 553, 561, 601, 634, 726, 731, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 745
- combattant
- du souverain 88, 90
- mahdiste 619
- comboniennes (sœurs —, religieuses chrétiennes) 622, 623
- commerçants 611
- commerce 547, 561, 562, 563, 565, 569, 572, 573, 581, 583, 591, 601, 602, 606, 610, 654, 664, 671, 688, 693, 727, 744
- caravanier (rendu dangereux) 433
- taxes sur le — 309
- chambre de — 562
- du Darfour avec l'Égypte 435
- des esclaves 606
- développement du — 611
- maison de — 603, 634
- transcontinental 316
- communistes 671, 724, 726
- compléments phonétiques dans l'écriture égyptienne 350
- complexe 461
- d'Amon 152, 239
- industriel Kenana 759
- complexes 461
- funéraires 485
- composé mixte nubio-méroïtique 388
- Comprehensive Peace Agreement* (CPA) 732, 735
- comptes administratifs ou commerciaux 373
- concentration des biens 318
- condamnation du mahdisme 618
- condition féminine 831, 873
- condominium 784, 855
- anglo-égyptien 638, 659, 721, 726
- administration du — 643, 673
- cône de bronze 267, 268
- confédération 118, 380, 428
- confirmation du pouvoir du nouveau roi 174
- conflits entre Méroé et l'Empire romain (fin des —) 252
- confrérie soufie 850
- confréries soufies 850, 852
- Congrès général des diplômés 656
- Congrès populaire et islamiste 772
- conquête musulmane de l'Égypte 401
- Conseil de commandement révolutionnaire 731
- Conseil de sécurité 735, 739, 742
- Conseil des oulémas 642
- Conseil militaire de transition (CMT) 733
- Conseil souverain (de onze membres, 2019) 733
- conservation des éléments organiques 371
- constitution 724
- constructeurs 611
- construction 451, 455, 456, 459
- consul
- d'Autriche 594, 596, 603
- de Grèce 603
- de Perse 603
- d'Italie 603
- consulat 578, 601, 603, 625
- contre-temple 278
- conversion au christianisme 375, 395
- des Nubiens (— officielle) 395
- des royaumes de Nubie 401
- des royaumes nubiens 35, 394, 397
- de Tantani (gouverneur noubade) 391
- d'Ézana 325
- melkite du royaume de Makouria 396, 401
- monophysite du royaume de Nobadia 396
- monophysite du royaume d'Alodia 396
- monophysite du royaume de Makouria (absence de mention de la —) 396
- conversion en église
- du temple de Dendur 396
- de temples païens 401
- conversions individuelles au christianisme 391
- copie du décor des tombes de la XXII^e dynastie à Tanis 157
- copie sur place de toutes les inscriptions méroïtiques disponibles 336
- copte 603, 778
- cathédrale 254
- chroniqueur 407

- écriture — 60, 332, 337, 390, 391, 394, 396, 402
Église 395, 402, 406, 408
influence 401
langue 389
religion 418, 432
royaume 423
coptes 423, 561, 562, 581, 622, 855
venus d'Égypte au xix^e siècle 855
cordelière à glands 194
corégence 272
corégentes 271, 272, 273, 274, 275, 276, 279, 280, 282, 284, 285
époque des — 290
Corinthia (hôtel) 792
cornacs 223, 224
cornaline 42
corne
d'Amon 385
artificiellement déformées
des bovins 293
de bélier 162
de rhinocéros 589
horizontales torsadées 96
recourbées en spirale 96
corps expéditionnaire 567
corpus
des textes religieux 372
le plus nombreux en méroïtique
hiéroglyphique 279
correspondance en vieux-nubien
des éparques 420
corridor 80, 82
corruption 559, 561, 611, 622, 724, 728, 773
des agents du pouvoir 559
lutte contre la — dans
l'administration 561
costume
complexe « tripartite » 194
des éparques de Nobadia 404
royal 194, 264, 270, 282, 285, 292
royal égyptien 221, 227
tripartite 195, 212, 227, 229, 238, 239, 240, 241, 254, 257, 280, 294, 296
tripartite de souverain
méroïtique 195, 257
côté nord du temple associé à l'Égypte,
à la féminité, à la Candace
et à la vie 212, 280
côté sud du temple associé
à Koush, à la masculinité, au roi
et à la guerre 212, 280
coton 326, 416, 559, 565, 569, 572, 666, 671, 714, 715, 724, 779
exportation du — 666
moulin à — 714
production du — 662
cottes de mailles 437, 438, 557
coup d'État 660, 724, 727, 731, 738, 771, 870
couple royal 34, 262, 270, 275, 276
couples mixtes 602
coupole 410
coupoles 118
cour 501
à péristyle 476
centrale à ciel ouvert 255
couronne
à quadruple plumes 162
atef 239, 241, 281
d'Osiris 239, 241
blanche 52, 71, 96, 134, 166
de lauriers à étoile centrale 290
hathorique 253, 259, 285
hemhem 195, 212, 260, 280, 283, 385
rouge 134
couronnes en argent 388
couronnement 33, 124, 145, 163, 165, 172, 173, 174, 176, 182, 196, 239, 259, 268, 275, 485
à Kawa (cérémonies de —) 485
cérémonie du — 485
cérémonies du — 498
du roi 488
rituel de — 488
cérémonie de — 182
de Harsiotef (périple lors
du —) 176
répétition du — 176
couronnements multiples 118
cours du Nil 37, 417, 555
courses (de chevaux) 705, 706
couverture 454
couvertures de cuir 60, 81
crâne humain de Singa 37
crânes de bovins 41, 45
crapaud 269
criocéphale 96
crise
économique 656, 730
humanitaire 744
mondiale de 1929 666
critique sociale et politique 873
crocodile 526, 535
crocodiles 244, 416, 588, 674, 679
croix
de métal (petite —) 538
croix de vie 385
incision de —
sur les céramiques 396
crosse (insigne du pouvoir
pharaonique) 240, 241
croissants 850
cruauté (de certains sultans
du Darfour) 435
cruches 83
en formes d'animaux 83
crue du Nil 176, 278, 486, 492
centennale 152
exceptionnelle 159
Crystalist (mouvement artistique) 891, 894
cueillette 41
cuivre 170, 762
Culex (SS —, bateau portant le nom
d'un moustique) 649
culte
d'Amon 124, 162, 193, 239, 254, 305
de Mandoulis 382
d'Isis 208, 303
divin 71
du défunt 63, 167
royal 211
cultivateurs
sédentaires 803
cultures 743
méditerranéennes 30
protohistoriques 32, 48
soudanaises 29, 30
cursus honorum 304, 309, 315
cuve
de pierre 171
funéraire 166, 226
cylindre de bronze 237, 347

d

- dadjo (royaume —
du Darfour) 362, 434
Dadjos (population) 434
dais 81, 96, 101, 239, 410
dames du thé 836, 861
damnatio memoriae 99
Da'mot 316
Danagla 611
cavaliers — 610
danse
de l'abeille 596
du sabre 596
hénou 277
dances 595, 596, 597, 599
du dieu 72, 74
danseuses 596, 597, 603
Darfour 828
Darfouris 603, 762
dar (terre appartenant aux tribus
sédentaires) 762, 763
datation des cérémonies
religieuses 183
date d'accession au trône
de Téquoride-Amani 310
débouché des pistes du désert
Libyque 102
déclin
de Méroé 309
de Sedeinga 309
des élites méroïtiques 317
décoration de grande qualité 295
décrets oraculaires amuletiques 372
défunt 45, 63, 71, 81, 82, 83, 117, 142, 159, 170, 207, 230, 234, 235, 240, 241, 283, 284, 286, 292, 293, 297, 300, 304, 311, 312, 313, 318, 324, 329, 337, 371, 375, 402, 847
défunts
glorifiés 284, 290
placés dans des fosses 41
délégation du pouvoir royal en Nubie
à l'époque méroïtique 256
délégué
de Koush 345
du vice-roi 102

- demi-sphère décorée en pierre 287
 Democratic Union Party (DUP) 727, 730, 731, 850
 Denka (royaume) 547
 dépêches de Semna 64
 dépeuplement de la Basse-Nubie 298
 dernière sépulture royale 84
 dernier monarque de Méroé pour lequel un nom de couronnement est connu 311
 derniers
 graffiti de Philae 392
 souverains de Méroé 318
 derviches 616, 643, 675, 852
 description
 individuelle 300
 relative 300
 sociale 371
 déségyptianisation du Soudan 639, 650
 désert
 Arabique 52, 99, 133, 382, 394, 419
 Libyque 49, 102
 occidental 309, 314
 désertification 46, 58, 60, 759, 762
 du Sahara oriental 46
 désignation péjorative 177
 désislamisation du Sud 654
 dessiccation
 du désert occidental 314
 d'un affluent 364
 du Nord-Soudan 69
 déterminatifs 335
 dette extérieure 755, 756
 développement
 économique 672, 713, 724
 industriel 647
 dévotion pour Apédémak
 de Tanéyidamani 237
 royale ininterrompue 312
 diadème 112, 139, 241, 257, 260, 282, 283, 284, 295, 296
 différences entre Napata et Méroé 194
 digue 562
 dilka (substance exfoliante à base de plantes) 836
 dinar 415
 Dinka 555, 602, 643, 728, 738
 révoltes des — 643
 Dinkas 547, 555, 561, 562, 603, 707, 738
 diplomatie 191
 culturelle 768
direct rule 645
 dirham 415
 disque solaire 96, 110, 111, 260, 262, 269, 281, 282
 distillerie 561
 districts (les sept —) 416
 Divan 586
 diversité
 ethnique 724, 825
 religieuse 724
 de la société soudanaise 772
 divine adoratrice d'Amon 123, 133, 136, 138, 152, 225
 divines adoratrices 225
 d'Amon 164
 divorces 835
 documents historiques 389
 Dodécaschène (province) 191, 228, 243, 246, 250, 255, 272, 273, 300, 303, 322, 323, 380, 390
 domaine d'Amon 123, 134, 155
 domaine funéraire 52
 mutation apportée par le christianisme dans le — 402
 domestication 527
 du bœuf 30, 42
 domestiques 455
 domination sur l'Égypte 135
 fin de la — 157
 dons d'Amon 176
 dot 842, 846
Dotted Wavy Line (céramique) 41
 douane 662, 719
 douanes 569, 662
 double
 bassin 492
 couronne 162, 164, 211, 212, 253, 261, 293, 385
 fontaine 492
 titre [Candace et souverain] 253
 droit
 école de — 656
 musulman 642, 654
 droits
 à la couronne 124
 de l'Homme 773
 dromadaires 417, 418
 dromos 126, 136, 275, 276
 dualité 135, 223
 des capitales 182
dukhān (fumigation) 836, 842, 843
 dynastie (nouvelle —) 136, 194, 211, 408, 435
 dyophysites 395
- e**
- eau 455
 du Nil
 baisse des — 298
 droit d'usage équitable des — 756
 ébène 29, 51, 72, 73, 112, 191, 597, 684
 échanges
 commerciaux 536, 569, 639
 continuité des — 191
 écharpe à franges teinte en rouge 194
 éclipses du Soleil et de la Lune (calcul des —) 303
 école 562, 565, 581, 583, 589, 620, 645, 656, 671, 702, 721, 722
 administrative (fermeture de l'—) 654
 — de Khartoum (mouvement artistique) 867, 889, 890, 891, 892
 élémentaire 872
 militaire (fermeture de l'—) 654
 Polytechnique 589
 secondaire 872
 écoles 558, 568, 589, 590, 654, 656, 671, 689, 709, 724
 coraniques 642, 654, 721
 de médecine tropicale 650
 économie
 amoindrie 291
 des royaumes nubiens 413
 fortement dégradée 744
 prosperé 413
 économiques 451
 écrasement de la rébellion arabe 558
 édifice 501
 de Taharqo du Lac 152
 édifices
 chrétiens 401
 circulaires 93
 religieux 80, 274, 401
 édit de Thessalonique 391
 éducation
 des filles 722
 développement de l'— 611
 plan de développement de l'— 656
 égalité
 entre les corégens 280
 pied d'— de l'ensemble de la famille royale 278
eggshell ware (vases) 52
 égide de bronze surmontée de la tête d'Isis 208
 église 403, 409, 537, 538, 855
 consacrée à saint Étienne
 transformation du sanctuaire d'Isis à Philae en — 392
 construction d'une — 399
 de Banganarti 413
 Église monophysite d'Égypte 396
 églises 381, 394, 401, 402, 405, 410, 413, 416, 418, 423, 850
 construction 401
 d'Old Dongola (premières —) 401
 — et monastères (construction) 401
 Égypte (conquête par les arabes) 405
 Égypte pharaonique 29, 60, 66, 317
 Égypte pharaonique (modèle culturel étranger) 394
 Égypte romaine 270, 290, 300, 305, 309, 360, 381
Egypt Exploration Fund 336
Egypt Exploration Society 299, 305, 344, 389
 égyptien 337
 heqa 63, 88, 240
 contemporain 179
 de tradition 179
 Égyptiens 51, 55, 57, 60, 63, 64, 69, 70, 72, 81, 92, 93, 96, 111, 113, 116, 118, 142, 143, 164, 167, 168, 170, 172, 197, 255, 298, 300, 305, 306, 336, 345, 346, 351, 419, 423, 564, 566, 604, 609, 613, 618, 622, 634, 653, 658, 660, 713
 élections 659, 660, 724, 726, 727, 730, 732, 760, 762, 765
 éléphant 29, 45, 51, 112, 357, 401, 526

- Musawwarat 1, 216, 219, 223, 224
 Naga 262
 Wadi Sabo 40
 défense d'— 29
 méroïtique *abore* 29
 sculpture maçonnée en forme
 d'— 224
- éléphants 33, 73, 192, 223, 224, 225,
 255, 276, 674, 679
 africains 224, 225
 de guerre 33
 commerce des — de guerre 33
 dents d'— 634, 688
 indiens 224
- élevage 42, 46, 49, 51, 60, 63, 662,
 666, 671, 743
 introduction de l'— 42
- éleveurs
 de bovins 46, 825
 de dromadaires 825
 nomades 177, 803
- élitaires 459
 élite (remplacement de l'—) 329
- élites
 acculturées 345
 locales 33, 96, 99, 111, 166, 654
 nubiennes 101, 401
- éloge du souverain 372
- élu de Rê 186, 226
- embaumement 171, 313
- émeute 660, 661
- empereurs
 d'Éthiopie 432
 romains 227
- Empire 88, 93, 110, 145, 155, 167, 253,
 300, 325, 377, 423, 439, 459, 461,
 499, 549, 550, 641, 712
- abbatiale 409
- assyrien 144, 153, 155
- britannique 99, 552, 632, 639,
 654, 705
- byzantin 30, 401, 402, 405
 modèle culturel étranger 394
- d'Axoum 316
 création 316
- de Méroé 334, 459
- des pharaons 87
- éthiopien 432
- hittite 251
- ottoman 539, 549, 552, 557, 568, 587,
 601, 611, 634, 672
- perse 350
- romain 242, 252, 255, 257, 311, 317,
 375, 378, 385, 391
- sassanide (chute de l'—) 404
- enceinte 57, 81, 459
- encens 72, 73, 100, 188, 212, 316
- encensement 235, 261, 270, 293, 319
- encensoir 240
 de pierre 52
 de Qustul 55
- enclos 501
 de pierres 117
- engareb* 804
- enjeu diplomatique 392
- enrichissement personnel 743
- ensemble culturel égyptien 93
- ensevelis vivants 82
- enterrements 50, 51, 63, 117, 118, 313,
 375, 582
 d'enfants 538
- éparque de Nobadia 404, 406, 408,
 414, 420
- éparques 404, 420
- épeautre 57
- épée 283, 421
 de bois 437
 slavonne 438
- épices 316, 568, 572
- épidémies 618, 624
- épieux 244
- épitaphe 34, 256, 304, 337, 366,
 369, 370
- épitaphes 371
- époque prospère 295
- épouse du dieu 123, 229
- Equatorial Corps* 643, 661
- équipement funéraire 45
- équivalences entre les écritures cursive
 et hiéroglyphique 336
- ère de renouveau idéologique
 et intellectuel 279
- Érythréens 828
- escalier axial 66
- esclavage 542, 561, 562, 564, 565, 566,
 577, 604, 605, 606, 613
 convention contre l'— 610
 interdiction de l'— 562
 lutte contre l'— 542, 565, 604
 non-respect des mesures interdisant
 l'— 610
 suppression de l'— 606
- esclave 561, 563, 585, 589, 593, 598,
 602, 604, 605, 607
 balègues (jeune fille — de quinze
 à vingt ans) 604
 commassy (jeune fille — de moins
 de onze ans) 604
 sedassi (sédassy, jeune fille —
 de onze à quinze ans) 593
- esclaves 87, 88, 89, 90, 113, 176, 177,
 252, 257, 314, 315, 406, 409, 415,
 428, 433, 436, 437, 438, 547, 549,
 552, 556, 558, 561, 563, 565, 572, 574,
 577, 581, 586, 587, 589, 593, 596,
 597, 601, 603, 604, 605, 606, 607,
 617, 634, 684
- arrestation des trafiquants d'— 610
- chasseurs d'— 565, 609, 634
- commande d'—
 par Bonaparte) 634
- commerce des — 563
- domestiques 829
- exotiques 191
- fermetures des marchés d'— 569
- fin du trafic d'— 609
- fugitifs 405
- libération d'— 608
- lutte contre le trafic des — 569
- marchand d'— 565
- marchands d'— 610
- marché d'— 607, 620
- marchés d'— 569
- regain d'activité de la traite
 des — 610
- répression contre les trafiquants
 d'— Jallaba 610
- trafic des — 562, 563, 569, 581, 585,
 609, 672
- trafiquants d'— 563, 586, 601
- espérance de vie 756
- espions 326
 de Cambyse à Méroé 33, 167,
 168, 169
- établissement des premières
 civilisations 49
- établissements (marquant
 la frontière entre l'Égypte
 et la Nubie) 298
- État
 constitution progressive
 de l'— égyptien 50
 koushite 118, 193, 271
 mahdiste (chute de l'—) 768
 pharaonique (formation de l'—) 50
 premier — historique
 du Soudan 56
 puissant 60, 69
- États composant le Soudan 760, 761
- Éthiopiens 143, 168, 169, 170, 171, 172,
 177, 192, 197, 234, 244, 245, 326,
 380, 386, 388, 432, 828
 à la longue vie 168
- étui à fard 45
- eunuque 395
- eunuques 595
- européen 42, 191, 208, 251, 362
- Européens 562, 564, 574, 581, 582, 588,
 595, 602, 610, 622, 645, 689
- évangélisation
 du royaume d'Alodia (demande
 d'— monophysite) 399
 du Soudan 578
- évêché (Saï seul —) 306
- éventails 82, 112, 680
- de plumes 82
- évêque 416, 855
- d'Axoum (premier —) 328
- de Nobadia 396
 métropolitain de Dongola 406, 407
- évêques 402
- excision 709, 835
- exclusion des Égyptiens
 et des Soudanais des services
 de renseignement 650
- expédition 56, 58, 71, 72, 73, 74, 88,
 91, 92, 93, 94, 100, 102, 144, 153,
 159, 162, 163, 164, 165, 168, 169,
 170, 172, 176, 177, 183, 184, 191,
 194, 209, 243, 246, 247, 249, 271,
 272, 293, 298, 320, 333, 336, 337,
 379, 396, 398, 405, 415, 419, 432,
 436, 553, 555, 556, 565, 567, 573, 574,
 577, 578, 601, 602, 607, 609, 624,
 627, 628

de Bonaparte en Égypte 627
 de Samuel Baker 609
 contre Makouria (première —) 405
 contre Makouria (seconde —) 405
 de Caius Pétronius (préfet
 d'Égypte) 247
 prussienne 263
 expéditions
 dans le Sud Soudan 610
 maritimes 100
 militaires des Blemmyes 381
 punitives 381
 scientifiques 578
 explorations (carte des —) 579
 expositions 867
 expression écrite s'effectuant
 exclusivement en latin 346
 expulsion d'Égypte 136

f

façade de palais 52, 55
 facteurs climatiques 69
 faculté Ahfad pour les femmes 722
 faim 559
 Falacha 781
 Fallata (population) 803, 824, 825
 famille royale
 de Dongola 419
 unie avec le clan local 189
 familles locales (grandes —) 255
 famine 617, 618, 624, 707, 728, 730
 famines 632, 745
 fantasia 595, 599
 fatour 859
 faucon 55, 269
 d'Horus 257
 solaire 178
 feddan (unité de surface) 666
 fédération de cités 69
 Fellata (tribu de pasteurs
 nomades) 549, 550, 670, 672, 828
 féminin (reine désignée sans marque
 de — dans les textes égyptiens
 de Méroé) 294
 femme
 de guerre (Amanishakhéto —) 257
 loin d'être l'égal de l'homme 833
 médecin 833
 femmes (réflexions d'un voyageur
 sur les —) 695
 fer 101, 171, 174, 326, 437, 589, 606, 804
 outils de — 415
 ferme laitière 779, 780
 fête
 d'Opet 136, 137
 Sed 102, 166
 fêtes
 de Khoiak 310, 392
 religieuses 211
 feuille d'or 152, 185, 188, 255
 fèves 414
 fiancé (petit-déjeuner du —) 845
 figure de bovidé 61
 figurine féminine stylisée 44, 45, 465

figurines d'animaux 63
 filature 569
 filiation 371
 fils
 aimé d'Amon 175
 d'Amon 96, 164
 de Ré 133, 139, 175, 178, 179, 181,
 188, 229, 294
 d'Isis 226, 382
 royal 94, 101, 110, 111, 113, 256, 311
 royaux 32, 85, 87, 99
 royaux de Koush 32, 85, 87
 fin de l'Empire assyrien 155
 fléau blanc 708
 flèches 60, 70, 139, 174, 329, 405, 589,
 594, 703
 fluctuations démographiques 298
 federati 381
 federatus 388
 foi chrétienne 378
 fonction 503
 fonctionnaires égyptiens 99, 610
 fonction résidentielle 482, 483
 fonctions sacerdotales (multiplicité
 des mentions de —) 305
 fondation 456
 fondations 448
 fonds de cabane 45
 Fonds monétaire international (FMI) 728
 fontaines 492
 Foreign Office 645
 formules magiques 142
 forteresse 64, 65, 87, 94, 141, 247, 401,
 416, 568
 ottomane 275, 425, 426, 537
 forteresses 56, 64, 65, 71, 95, 208, 413,
 414, 415, 420, 423
 égyptiennes 56
 fortifications 65, 406
 fosses 41, 51, 56, 57, 63, 65, 80, 81, 165,
 167, 402
 ovales 63
 recouvertes de dalles de pierre 41
 — silos 57, 80
 fossés 72
 four 500
 fouet (insigne du pouvoir
 pharaonique) 240, 241
 fouets (coups de —) 622
 fouille 451, 452, 454, 455, 457,
 459, 461
 de sauvetage 37, 50, 66, 84
 foul 859
 — sudani (cacahuètes) 861
 Four (tribu) 435, 763, 824, 825
 fours 459, 461
 Frères musulmans 651, 726, 762, 769,
 770, 771, 772, 773, 850
 fresques 83, 111, 404, 410
 frontière 37, 38, 50, 58, 64, 93, 95, 142,
 157, 177, 225, 243, 247, 283, 298, 303,
 316, 362, 381, 390, 391, 404, 405, 414,
 415, 416, 417, 421, 424, 549, 552, 556,
 594, 628, 629, 632, 637, 657, 674, 701,
 727, 736, 737, 738, 764, 779, 797

des musulmans 416
 nord 153, 225, 254
 tracé de la — entre Soudan
 et Soudan du Sud 735
 frontières de l'Égypte 90
 nord de l'Égypte 144
 Front National Soudanais 728
 funéraire 452, 456, 457, 461
 Fung 27, 35, 376, 421, 422, 424, 428,
 429, 430, 432, 437
 fung
 menace — 424
 pouvoir — 424
 fusils 557, 684
 fusion des deux divinités principales
 du panthéon égyptien
 et du panthéon local 96

g

galabieh 846
 galets taillés 37
 gargir 863
 garnison 64, 244, 245, 253, 380, 381,
 414, 415, 416, 424
 romaine 250, 254
 garnisons 65, 255, 300, 303, 400
 gazelle 112, 357, 526
 gazelles 679
 Gèbel Barkal (silhouette caractéristique
 du —) 287
 généalogie 71, 268, 297, 315, 349
 généalogies mythiques 424
 génération 117, 294, 296, 339
 générations 46, 66, 84, 116, 124, 133,
 163, 271, 300, 333, 388
 géographe 143, 177, 192, 243, 256, 272,
 377, 379, 413
 géographiques 456
 géopolitique 191
 gibier 673, 678, 679
 girafe 401, 559, 560, 561, 588
 girafes 40, 83, 276, 554, 561
 girafon 112
 glaives 244
 gobelets-tulipes 83
 gomme arabique 572, 591, 618, 621,
 622, 634, 662, 755, 757, 759
 arbres à — 414, 416
 Gordon Hotel 679
 Gordon [Memorial] College 644, 645,
 647, 650, 656, 689, 701, 702, 704,
 705, 709
 laboratoire du — 648
 goût de l'éloquence 345
 gouvernement de coalition 724, 730
 gouverneur 64, 65, 74, 111, 113, 123,
 153, 242, 243, 248, 250, 256, 286,
 303, 305, 309, 310, 359, 390, 397,
 404, 405, 406, 408, 414, 415, 416,
 428, 437
 civil 645
 gouverneurs 66, 99, 100, 111, 141, 153,
 177, 402, 414, 416, 423, 562, 564,
 568, 585, 590, 651, 740, 760

félons 178
 les sept — 416
Graduate's Club 650, 656
 graminées sauvages 38
 grande boucle du Nil 116, 363
 grande dessiccation 174
 Grande Enceinte de Musawwarat
 209, 211, 212, 219, 220, 223, 224,
 276, 317, 319
 grande épouse royale 102, 107, 112,
 132, 175, 179, 253, 295, 312
 Grande Muraille de Chine 65
 grand envoyé auprès des Romains 310
 Grand Humide 41, 46
 grand-prêtre 114, 117, 123, 141, 152, 155,
 164, 304, 305, 382
 (?) à Napata 304
 d'Amon 114, 123, 141, 152, 155, 164
 grand roi 35, 384
 grands rapides
 414
 gravures 417
 rupestres 223
 Grecs 572, 581, 583, 594, 618, 622, 654,
 688, 705
 d'Égypte 780
 greniers 42
 grève 726, 730, 889
 groupes ethniques 47, 70, 712,
 738, 784
 guépard 112
 guerre 33, 34, 87, 88, 137, 197, 212, 216,
 223, 242, 244, 246, 247, 249, 250,
 251, 252, 298, 325, 326, 328, 404,
 428, 429, 430, 432, 828
 dans le Sud 730
 de Morée 557
 d'Éthiopie 656
 civile 432, 733, 738, 739, 756, 762,
 764, 765
 fin de la première — 728
 contre les Bedjas 328
 contre Rome 34, 247, 249, 256
 quatre inscriptions écrites
 en méroïtique 247
 de Syrie (quatrième —) 224
 Guerre mondiale
 Première — 565, 620, 637, 642, 643
 Seconde — 656, 657, 666
 guerres
 civiles 764
 contre les Blemmyes 388
 guerrière barbare (Candace —) 260
 gun-boat 629, 630

h

habitat 38, 41, 45, 72, 142, 211, 277,
 375, 451, 454, 455, 461, 527, 529,
 536, 538
 habitations 454
haboob (tempête de sable) 697
 hache
 de combat 295
 polie 45
 haches 244
 de grès 38
 de quartz 38
 Hadendowas (tribu) 561, 568, 572, 585
hafir (voir également *réservoir*) 209,
 269, 454
hafirs 277, 492
 du Kéraba 34, 267
 hamag (ethnie) 436
 hapax 185
 harem 587, 596, 695
 harems 595, 622
 harpons 41
hasbab (meilleure qualité de gomme
 arabique) 759
 Haut Commissariat des Nations unies
 pour les réfugiés (HCR) 745
 Helgoland (traité d'—) 624
 hellénisme 478
 hellénistique 280
 hémispéos 96
 henné 836, 845
 héraut royal 89
 hérétique 399
 Herkhouf (quatre expéditions
 d'—) 72
herringbone (céramique « — ») 46
 hibiscus 859
hijab (voile islamique) 833
hikimdar (= gouverneur général
 du Soudan) 559
 Himyarites 328
 hippopotame 45, 554, 589, 595
 dents d'— 589
 vase en forme d'— 68
 hippopotames 83, 417, 674, 679
 histoire de l'Égypte (source) 141, 187
 hominidés 524
Homo sapiens 37
 honoré d'Isis 226
 huile *hekenou* 73
 huiles
 aromatiques 72
 précieuses 112
 huit rois du nord 384
 humains sacrifiés en grand
 nombre 389
 hutte 803
 immense 80
 traditionnelle 287
 huttes 457
 circulaires 56, 80
 royales 81
 hydraulique 457
 hydrauliques 456
 hydravion 670
 hydravions 666
 hygiène 647
 Hyksôs 65, 88, 89, 137, 167, 329
 hyksôs
 occupant — 88
 roi — 87
 rois — 87
 hymne 503
 à Sébiouméker 211

hypogée 185, 263, 291, 323, 325
 hypogées des princes noubades 381

i

ibex 73, 112
 Ichthyophages 168, 169, 170
 iconographie des stèles
 napatéennes 270
 identité
 ethnique 769
 linguistique 769
 religieuse 769
 idéologie
 de l'exclusion
 et de la marginalisation 774
 des rois de Napata 162
 nouvelle — 136
 royale napatéenne 135
iftar 852
 image de Rê 228
 importance de l'oralité 345
 importations 57, 83, 252, 271, 409, 536
 impôt 243, 250, 423, 424
 indirect 662
 impôts 139, 246, 559, 562, 563, 662
 directs 662
 collecteurs d'— 244
 imprimerie 583
 incrustations en ivoire 82
 incursions 381
 des Noubas 310
 des tribus de l'ouest 102
 libyennes 113
 indépendance
 de l'Égypte 651
 du Soudan 662, 723, 764, 770
 fin de vingt-cinq siècles d'— 439
 du Soudan du Sud 733, 735, 764
 façtice 651, 656
 indépendantistes 656, 658, 659, 660
 indice de développement humain 756
 Indiens 378
 indigo 561
 indigoterie 561
indirect rule 99, 543, 654
 fin de l'— 656
 individus sacrifiés 82
 infibulation 595
 inflation 671, 728, 744, 756
 influence
 byzantine 394
 des monuments chrétiens
 de Makouria 401
 copte égyptienne des monuments
 chrétiens de Nobadia 401
 culturelle de l'Égypte romaine 536
 de l'Égypte romaine 270
 égyptienne 52, 63, 81, 82, 653
 grandissante du clergé de Philae
 sur la royauté méroïtique 226
 gréco-romaine 289, 385
 hellénistique 223
 makourite sur l'architecture
 alodienne 408

- inhumation des rois 165
 inhumations 45, 49, 52, 117, 118, 157, 186, 189, 293, 323, 469
 princières 328
 Initiative Bassin du Nil 756
 injustice 773
 innovation 80, 211, 223, 228
 inondation 503
 inscriptions 454
 insectes nuisibles 647, 650
 insécurité 744, 764
 alimentaire 745
 intailles 260, 261
Inter Governmental Authority for Development (Igad) 732, 740, 743
 intermédiaire commercial 60
 intronisation 502
 d'Amannote-erike 182
 d'Aspelta 173, 182, 194
 de Nastasen 33, 180, 182, 193
 invasion de l'Égypte 424
 par Cambyse 168
 invasions des Peuples de la Mer 113
 investiture d'un prêtre d'Isis 311
 invocation 371
 ionique 501
 irrigation 565, 662, 666
 programmes d'— 662
 dispositif d'— 298
 islam 29, 35, 210, 394, 404, 419, 422, 423, 428, 429, 430, 432, 434, 435, 558, 562, 566, 604, 613, 614, 616, 620, 621, 641, 642, 657, 695, 709, 724, 726, 727, 730, 731, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 772, 850, 871
 armées de l'— 404
 conversion à l'— 620, 637
 conversion de force à l'— 615, 617
 dijhadiste 772
 instrumentalisation politique de l'— 850
 libérateur 728
 mission civilisatrice de l'— 726
 pénétration de l'— dans le sud 651
 populaire 850
 premières attestations au Soudan 850
 pur (retour vers un —) 850
 réduction du rôle de l'— 731
 réformateur 728
 religion d'État 724
 retour de l'— à sa forme originelle 621
 terre d'— 372, 414, 420
 wahabite 772
 islamisation 420
 de l'Afrique de l'Ouest 569
 islamisme 768, 769, 770, 772, 772, 850
 — et politique 768
 islamistes 762, 771, 772, 773
 Italiens 588, 622, 624
 ivoire 29, 45, 51, 72, 82, 172, 191, 252, 316, 547, 561, 565, 572, 574, 577, 591, 605, 606, 662
- commerce de l'— 610
 d'hippopotame 45
ebur en latin 29
- J**
- Jaalayin (tribu) 610, 611, 824, 825
 jachère 414
 Jallaba (marchands arabes) 566, 610
 janissaires 587, 589
 noirs 424
 Janjawid (milices) 732, 763
 jardin 561, 583, 587, 588, 592, 683, 699, 703
 thérapeutique 647
 jardins 55, 95, 135, 152, 211, 269, 286, 417, 418, 429
 de Khartoum 704
 publics 565
 jarres
 à bière 51
 à grains 51
 à vin 51
 de stockage 57
 importées 57
 jattes 63
 javeline 438
 jebel (langue) 362
 Jérusalem (prise de — par les Arabes) 404
 Jérusalem (siège de —) 144
 Jésus 413
 an de — 209, 210, 217
 jeu de mots 370
 jeunes Hébreux dans la fournaise 410, 412
 jeux du cirque 252
 joaillerie 42
 jour de repos 724
 jubilé 102, 110, 136, 139, 141, 166, 487
 premier — d'Amenhotep III 110
 second — d'Amenhotep III 110
 judaïsme (conversion au —) 395
 jugement d'Osiris 283, 285
 en brousse 646
 Juhayna (tribu) 419, 824, 825
 juifs 562, 581, 622, 855
 justice 654, 768
- K**
- Kababish (tribu nomade) 726, 824, 825
kachefs (potentats locaux) 424
Kafouri Technical Company 780
 Kanem (sultanat du —) 434
 karkadé 836, 859
 Keira (dynastie — du Darfour) 435
 Kenana (compagnie sucrière) 759
 khalifa 624
 fin du — 542, 629
 khalwas (dénomination des écoles coraniques au Soudan) 654
 Kharga (raid contre l'oasis de —) 381
- Khatmiyya (tariqa, ou confrérie soufie) 614, 641, 642, 656, 657, 658, 659, 660, 770, 850
 khévide d'Égypte 196, 260, 286, 645
khirrejeen (les diplômés, mouvement des lettrés) 769
 khmer 350
 kiosque 489, 491
 de Taharqo à Karnak 152
 de Trajan à Philae 282
Kitchener School of Medicine 644, 750
 kôm F de Ouad ben Naga 494
 kôm 459
 koushite 452, 456, 457
 Koushites 34, 47, 94, 138, 143, 155, 164, 167, 168, 172, 173, 174, 182, 191, 197, 225, 303, 314, 325, 326, 327, 345, 377, 394
 kuba 853
- L**
- Labiru (tribu) 184
 laboratoire flottant 649
 laboratoires de recherche 647
 labrets 45
 lac Albert 565, 578, 601
 lac de retenue 50, 112, 389
 lac Victoria 578
 Lagides 187, 191, 224
 laine de mouton 572
 lait 170, 292, 293, 313, 318, 359
 laiterie 779
 lances 326, 328, 555, 558, 561, 589, 615
 de bois 437
 lapidation 622
 lapis-lazuli 139
 laveuses 688
 légionnaire facétieux 246
 légions romaines du Dodécaschène (repli vers le nord des —) 303
 légitimation du pouvoir napatéen 135
 geste de — 229, 230, 261
 signe de — 229
 légitimité 32, 96, 99, 118, 123, 124, 142, 145, 163, 164, 175, 179, 182, 194, 211, 234, 235, 283, 696
 Lehlehes (tribu nomade) 173, 174, 176
 léopard 688
 lettres adressée à Tantani gouverneur noubade première 390
 seconde 391
 troisième 391
 lettre du roi blemmye Phonen au roi des Noubadés Abourni 389
 lettrés égyptiens 223
 lettres en copte 389, 390
 en grec 389
 grecques 223
 levers des cinq étoiles vivantes 303

lévrier 317
 libation 503
 libations 82, 229, 278, 285, 375
 libre accès aux temples de Philae 381
 Libyens 71, 167, 792
 lien de parenté 173, 272
 liens
 de parenté 300
 diplomatiques 380
 matrimoniaux 255
 lieux de culte 81
 lièvre 317
 lignée de Harsiotef 179
 lignées
 de Méroé et de Napata (au sein de la famille royale) 268
 royales de Koush 297
 ligne Maginot 64
 Ligue arabe
 (= Ligue des États arabes) 755
 Ligue du drapeau blanc 651
 linceul méroïtique 535
 linceuls 538
 linteau de la première porte 278
 linteaux 211, 279, 290, 309
 lion 93, 95, 112, 145, 223, 236, 237, 268, 280, 283, 322, 323, 329, 385, 386, 595
 d'Apédémak 211, 213
 en marche 93, 95
 lions 276, 417, 674, 679
 de granit rouge 102
 de Lord Prudhoe 33, 195, 196
 derniers 277
 liste
 des fonctions exercées par le défunt 300
 de vice-rois 304
 lit
 de bois 82
 funéraire 118
local administration 656
 locomotive classe « Dongola » 665
 loi islamique 429
 lois de septembre 1983 (proclamation de la shari'a) 730, 771, 850
 loyauté politique et idéologique 772
 lune de miel 846
 lutte
 entre l'empire Ottoman, allié à Venise, et les Portugais 568
 pour le pouvoir 738
 luzerne 759

m

Macédoniens 439
 maçonnerie 454
 mafias 828
 magasins 74, 80, 82, 140, 250, 255, 277, 561, 562, 580, 591, 677, 702, 715, 809
 Maghu (= nom méroïtique des Makha, neutre et précis) 177, 314, 315
 magiciens 101, 574, 870

magistrats à imperium 388
 magnésite 568
 magnétométrie 459
 magnétométriques 457
 mahdisme (esprit du —) 642
 mahdiste 564, 566, 622, 623, 643, 660, 672, 732
 régime — 542, 621, 624, 629, 721
 révolte — 624, 632
 mahdistes 659
 écrasement des forces — 629
 prisonniers — 643
 troupes — 621, 624, 629, 634, 721
 Mahomet 402, 404
 maillage 461
 main-d'œuvre 755
 main
 du dieu 225
 vivante d'Amon 225
 mainmise des Noubas sur Koush 325
 maire 152, 305
 de Faras 305
 de Sedeinga 305
 de Thèbes 152
 maïs 568, 602
 maison 501
 familiale 785
 modèle de — 67
 Maison de l'Or 181
 maisons 52, 63, 372, 417, 454, 457, 554, 568, 573, 580, 581, 583, 586, 590, 600, 677, 683, 688, 689, 693, 704, 719, 778, 852
 maître des Deux Terres 133, 165, 229, 282, 293, 294, 295
 maîtres égyptiens 159
 Majdhubiyya (tariqa soufi) 614
 Makha
 ancêtres des Noubas 177, 184, 185, 314, 379
 de Dakana 184, 379
 de Sharakha 184, 379
 Makhu 380
 Makourites 379, 396, 400, 401, 408, 418, 429
 maladies infectieuses tropicales 647
 malaria 602, 650
 Mamelouks 419, 423, 424, 545, 552, 553, 634
 mammisi 275
 manifestations 733
 manteau
 ajusté 194
 royal 294
 marasme économique 744
 marchands 572, 573, 577, 582, 588, 591, 593, 595, 600, 610, 615, 618, 715, 719
 marché
 aux bœufs 786
 aux chameaux 786
 mariage 841, 842, 843, 844, 845, 846
 danse du — 846
 demande en — 842
 préparation du — 842

signature de l'acte de — 845
 de Piankhy avec ses quatre sœurs 132
 des pharaons et des rois de Napata avec leurs sœurs 132
 marine marchande 561
 martelage
 des noms des rois soudanais 165
 des symboles royaux 165
 du nom de Thèbes 111
 martelages du nom d'Amon 110
 martelé 107
 martelés 110, 162, 163
 massacre
 des consuls français et anglais à Djeddah 569
 des ennemis 234, 280, 283, 289, 295
 des Nubiens 165
 à caractère ethnique 742
 Massalit (tribu) 763
 masse d'armes 71, 101
 mât à oriflamme 268
 matériaux 451
 matériel 451, 452, 454, 457
 matrilinéarité 124
 mausolée 94, 431
 mèche de l'enfance 254
 médecine tropicale 650
 médecins soudanais 760
 Meded (tribu nomade) 174, 176, 177
 Mèdes 155
 médiation (de l'Éthiopie et de l'Union africaine) 733
 Medjay (peuple, ancêtres des Bedjas) 64, 94, 174, 185
 melkisme 406
 melkite (confession —) 395
 melkites 395, 404
 d'Égypte (autorités —) 399
 membres subalternes de la famille royale 189, 313
ménénou 93, 94, 95, 100, 101, 110, 116
 mentonnière 295
 mercenaires 56, 64, 164, 581
 Méroïtes 34, 177, 212, 224, 227, 228, 246, 247, 249, 250, 251, 252, 255, 256, 273, 300, 311, 314, 334, 375, 378, 380, 385, 388, 392
 méroïtique 450, 451, 452, 455, 456, 457, 459, 461, 501
 méroïtiques 451, 454, 455, 457, 459, 503
 métallurgie 57, 455
 métal précieux 52, 64, 185, 317
 métaux précieux 138
 métis 602
 métrissage 602
 meules
 en grès 38
 généralisation de l'usage des — 38
 microlithes 38
 migration
 de nombreuses tribus arabes depuis l'Égypte 434
 vers les rives du Nil moyen 47
 milan d'Isis 257

- milices 732, 763
 millénaire (voir *index thématique*)
 millet 414, 568
 mine 417
 mines 29
 de cuivre 547
 d'émeraudes 382
 d'or 52, 64, 99, 133, 171, 185, 191, 552, 556
 Minuad (force de l'ONU) 763
 Minuss (opération de l'ONU) 742
 miroir 84
 grand — d'argent et de bronze 185
 miroirs 82
 mise à mort 92, 622
 mise en œuvre 454
 misérable Koush 135
 misérables Nubiens 135
 Misserya (tribu) 824, 825
 mission
 autrichienne 579
 catholique 581, 583, 586
 « Marchand » 575
 missionnaires 574, 578, 603, 724, 727, 855
 chrétiens 394
 melkites 396
 missions 578, 637, 643, 654, 709
 mitrailleuses 628, 629
 modèles
 culturels étrangers 394
 égyptiens 71, 178, 279, 286
 modernisation rapide 611
 moine de Philae 391
 moines 402
 momie 87, 148
 monarchies du Golfe (modèle culturel étranger) 394
 monarque éclairé 187
 monarques d'Alodia 424
 monastère 407, 434
 du Sinaï (raid contre un —) 381
 Saint-Antoine 402, 413
 monastères 381, 401, 410, 413, 417, 418
 monde
 hellénistique 191
 romain en recul 312
 monnaie
 adoption de la — 317
 non utilisation de la — 224, 415
 monolithe 83
 monophyisme (adoption du — par le royaume de Merkouria) 408
 monophysite 395, 396, 397, 400, 406, 407
 monophysites 395, 404
 monopole 561
 du commerce de l'ivoire 610
 d'échange 51
 montant de porte 341
 monument 461
 monumentale 455, 459
 monumentaux 454
 monuments 451, 455, 457, 459
 funéraires 371, 532
 morceaux de cuir 306
 mort
 de Gordon Pacha 618, 619
 d'Ismaïl [Kamil] Pacha (= Ismaël Pacha, fils de Méhémet Ali), brûlé vif à Shendi 558
 de Taharqo à Napata 154
 mise à — 92, 622
 — prématurée du souverain 228
 morts d'accompagnement 45, 71, 82, 375, 389
 mosaïques 406
 mosquée 405, 410, 428
 d'Old Dongola 405
 plus ancienne — encore debout du Soudan 420
 transformation
 en — du palais d'audience des rois de Dongola 420
 mosquées 850
 privées 641
 reconstruction des — 641
 motifs animaliers 82
 mouches tsé-tsé 647
 Mouloud (anniversaire de la naissance du Prophète) 852
 moustique 649
 collection de — 647
 repérages des gîtes larvaires 649
 moutons 63, 81, 82, 184, 327, 677, 688, 820, 821
 mouvement des lettrés 769
 Mouvement populaire de libération du Soudan (MPLS = SPLM) 738, 739, 762, 763, 764, 765
 Mouvement pour la justice et l'égalité (MJE) 763
 mouvements nationalistes 650
 mouvements telluriques 306
 MPLS (Mouvement populaire de libération du Soudan = SPLM) 738, 739
 mudirie 563, 615
 mudiries 583
 murs défensifs 63
 musée des laboratoires (du Gordon Memorial College) 647
 musique 871
 musulman 405, 415, 419, 428
 État — 423
 musulmanes (principautés —) 423
 musulmans 405, 406, 410, 413, 414, 415, 416, 418, 419, 429, 434, 548, 549, 581, 593, 613, 617, 642, 645, 651, 660, 728, 850
 pays des — 414, 416, 417
 mutinerie 661
 myrrhe 169, 170, 171, 316
 mythe cosmogonique 142
- n**
- nain 72, 74, 152
 naos 145, 192, 277, 278, 287, 290, 503
 de Napata 287
 support de — 277, 278
 nara (langue —) 210, 237, 343, 344, 362, 363, 364, 380
 National Congress Party (NCP) 732
 nationalisme 651, 656, 713
 nationalistes (division des —) 656
 National Unionist Party (NUP) 660
 native administration 654, 656
 Nativité (du Christ) 412, 413
 Nazaréens (= chrétiens) 616
 nécropole 31, 33, 45, 56, 69, 70, 71, 72, 76, 78, 81, 82, 84, 110, 117, 118, 132, 141, 143, 146, 154, 157, 158, 166, 186, 189, 193, 195, 196, 198, 200, 241, 260, 277, 284, 285, 292, 294, 300, 313, 317, 323, 346, 366, 388, 448, 450, 456, 503
 — d'el-Kadada 45
 de fœtus et de nouveau-nés 529
 d'élite post-méroïtique 328
 de Nouri 33, 146, 154, 166, 178, 185, 186
 de Sedeinga
 grande — 306
 des princes 306
 secteur II 309
 secteur ouest 306
 méroïtique 301, 341, 342
 royale 132, 154, 166, 193, 260, 285, 313, 317, 323, 388
 nécropoles 451, 452, 457, 459
 négociations anglo-égyptiennes 653
 négro-africanisme 774
 nekhakha (« fouet ») 240, 278
 nemès 293
 Neuf-Arcs 181
 New Islamic Front (Nif) 730
 niqab (voile intégral) 833
 Nizam al-Jedid (al —, nouvelle organisation des forces armées) 552
 nomades 585, 594, 621, 726
 nomadisation 47
 nombri du monde 287
 nom
 chrétien 391
 d'Amanakh 287
 nom d'Amon 287
 de couronnement 102, 111, 123, 133, 135, 143, 145, 154, 158, 159, 173, 175, 178, 179, 194, 196, 197, 226, 237, 268, 277, 279, 282, 287, 288, 290, 292, 294, 295, 296, 311, 321, 377, 388
 égyptien 133, 194, 237, 277, 282, 287
 absence de — 295
 de naissance 55, 111, 132, 133, 143, 145, 166, 175, 182, 196, 208, 262, 287, 388
 des divinités 337
 d'Horus 133, 134, 179, 197, 241
 de Nečtanébo I^{er} 178
 de Harsiotef 178
 méroïtique 144, 173, 175, 182, 188, 224, 248, 252, 279, 282, 288, 294, 311

païen 391
 péjoratif 377
 secret d'Amon 80
 noms
 de couronnement 154, 211, 268, 279
 méroïtiques à usage unique 158
 royaux 158, 163, 268, 273, 276, 320, 334, 388
 Nome du Lièvre 139
 nomination 371
 Noubas (tribu) 380, 824, 825
 esclaves = nom méroïtique
 des Makha, péjoratif
 et imprécis 314
 révoltes des — 643
 Noubas 34, 177, 184, 298, 310, 314, 315, 316, 325, 326, 327, 328, 379, 389, 429, 430, 438, 733, 764, 765
 ancêtres des — 177, 314
 « noirs » 379
 « rouges » 379
 Noubades 35, 303, 375, 377, 379, 380, 381, 382, 384, 385, 386, 388, 389, 390, 391, 392, 395, 397, 398, 399, 400, 401, 404
 nourriture 857
 nouveau
 monument à l'est de la pyramide
 originelle 309
 roi 144, 154, 162, 163, 174, 182, 189, 235, 407, 408, 419
 souverain 87, 124, 133, 141, 142, 143, 163, 172, 188, 189, 227, 432
 Nouvel An 485, 486, 488, 492, 494, 510
 nouvelle élite 329, 388
 Nubie (voir l'*index géographique*)
 chrétienne 35, 409
 isolement de la — 423
 nubien
 forme archaïque de — 299
 groupe de langues
 le plus proche
 du méroïtique 331
 Nubiens 35, 38, 47, 92, 101, 111, 299, 374, 395, 405, 410, 414, 415, 417, 418, 581, 715, 824, 825
 Kunuz 420
 Nuer 643, 738, 739, 742
 Nyimang (tribu) 406



objets
 de cuivre 57
 de facture égyptienne 51
 observatoire 502
 occupation 455, 456, 457, 459
 occupations 455, 459
 ocre jaune 38
 ocre rouge 38
œnochoés 191
 œufs d'autruche 51, 112
 Officiers libres 660, 727
 officiers ottomans 424

offrandes
 aux dieux 238
 du souverain 174
 oïe 96
 oiseau à tête humaine 226
okkuba 804
 oléoducs 738
 oliban 100
 oliviers 416
 omphalos
 de Delphes 287
 de Napata 287, 290
 opérations
 armées 315
 militaires 95, 100, 183, 191, 246, 251, 736
 oppression
 fiscale 559
 politique 873
 or 29, 99, 100, 101, 112, 139, 169, 176, 182, 185, 258, 259, 260, 261, 264, 291, 309, 311, 355, 358, 397, 410, 418, 437, 556, 758, 759, 763
 anneaux d'— 325
 boîte en — 326
 bracelet d'— 432
 cauris d'— 261
 chaînes d'— 171
 collier à mailles d'— 169
 collier d'— 179
 contrebande d'— 760
 contrôle des mines d'— 763
 couronne en — 418
 de la bravoure 89, 90, 91
 fers en — 170
 feuille d'— 152, 188, 255
 grandes quantités d'— 185
 mine d'— 758
 mines d'— 52, 64
 pièces d'— 317
 plaquette en — 267
 poudre d'— 568
 production d'— 547
 ruée vers l'— 759
 sistre d'— 139
 socle d'— 267
 statue d'— 263
 talents d'— 310
 oracle 118, 124, 135, 163, 174, 176, 182, 192, 193, 372
 d'Amon 162, 163
 oracles 306, 382
 organisation
 administrative des royaumes
 nubiens 413
 de congrégations religieuses 382
 duelle du monde 212
 Organisation de la coopération
 islamique (Oci) 755
 Organisation des Nations unies
 (ONU) 731, 735, 737, 739, 740, 741, 742, 745, 755, 763, 764, 765
 organisation non gouvernementale
 (ONG) 739

orge 57, 414
 orientée au sud-est (chapelle —) 117
 origine nubienne d'Amon 96
 orpailleurs 759
 ostraca 371, 372, 373
 ostracon 96, 354, 378
 otages 381, 382
 Ottomans 35, 422, 423, 424, 432, 538, 539, 573
 ouchebtis 533
 oudjat (yeux —) 261, 388
 Oumma (parti politique islamique
 centriste du Soudan) 657, 660, 724, 726, 727, 762
 ours 385, 386
 oushebtis 159
 outils
 de bronze 82
 de broyage 526
 de cuivre 51
 ovins 42, 46, 47, 63, 662, 760
ovis aries longipes 96
ovis aries platyura 96

P

pacha d'Égypte 424
 pacte de non-agression 381
 paganisme 396, 398
 pagne 295
 à devantau 71
 bouffant 188
 court à devantau 194
 pain de singe 859
 paix
 armée 142, 413
 et prospérité (époques de —) 123, 144, 242, 257
 fragile 409
 palais 29, 52, 55, 71, 74, 80, 81, 94, 137, 139, 140, 230, 254, 255, 269, 270, 275, 276, 286, 323, 357, 410, 420, 435, 452, 455, 457, 459, 461, 475, 501, 502, 562, 583, 591, 622, 634, 674, 677, 688, 689, 704, 713, 719
 à la perpendiculaire
 des temples 488
 cérémoniel 196, 197, 288, 475
 de Darius à Suse (construction
 du —) 172
 de Mérenptah à Memphis 482
 de Mouweis 446, 476, 479, 491
 de Natakamani 479
 de Ouad ben Naga 476
 du gouverneur 582, 677, 683, 701, 703
 du Nouvel Empire 483
 du Sirdar 676, 682, 683, 690, 699, 710
 indépendant du temple 487
 méroïtique du Gèbel Barkal 478
 nord d'Amarna 482
 résidentiel 288
 royal 479, 491
 palais royaux et temples d'Amon 488
 palette 47
 palettes

- de quartzite 57
- de schiste 51
- palme à la main 238, 242
- palmes (porteurs de —) 261, 293, 312
- palmeraies 417, 418
- palmyres 414, 415, 416
- pamplemousses 861
- panneaux hiéroglyphiques
 - de Tombos 92
- panthéon
 - égyptien présidé par Amon 211
 - méroïtique présidé par Apédémak 211
- papyri 372
 - méroïtiques 371
- papyrus 574
 - conservation des — 346
 - démotique Rylands IX 377
 - support courant 371
 - Leyde SB XX 14606 381
- parasites 650
- parchemins 855
- parentés du méroïtique 336
- parfums 572
- Parlement 660
- partage des eaux du Nil
 - premier accord de —, (1929) 653, 666
 - traité de — (1959) 755
- partenaire commercial
 - Chine principal — 759
- partenaires commerciaux 760
- Parti communiste 762
 - soudanais 658
- particuliers de haut rang 118
- Parti démocratique du peuple (PDP) 658, 769
- Parti libéral 657
- parti nationaliste 657
- Parti nationaliste unioniste 769, 770
- Parti national unioniste 658
- partis islamistes 762
- partis politiques (création des —) 657
- Parti unioniste 657
- Parti unioniste démocratique (PUD) 762
- passage de la domination romaine à la suzeraineté méroïtique (graffiti marquant le — dans le temple de Philae) 322
- passages biographiques des épitaphes 380
- passesports (loi sur les —) 651
- pâte de verre 258, 260
- pathologies humaines 647
- patriarcat copte 406
- patriarche
 - copte d'Alexandrie 408
 - d'Alexandrie 395, 407, 418, 423, 429
 - melkite 406
- patrilinéaire 88, 124
- patrimoine mondial de l'Unesco 756
- pâture du bétail 45
- peau
 - de léopard 238, 242
 - de panthère 111
- peaux de fauves 191, 252
- de félins 51
- de panthère 73, 112
- pêche 41, 45, 83
- pectoral 179, 382
- peignes 45, 51
- peintures
 - 38, 46, 52, 71, 95, 157, 170, 172, 234, 255, 407, 410, 413, 683
 - a tempera* 410
 - corporelles 172
 - corporelles des lutteurs 173
 - murales 71, 394, 407
 - murales religieuses (apogée des —) 410
 - rupestres 38, 46
 - sur enduit 276
- pèlerinage 256, 306, 310, 381, 395
- pèlerins 211, 345, 372
- pénuries 733
- perche du Nil 859
- père de l'Église 382
- péristyle 501
- perles 568
 - de verre 577
- Perses 439
 - Achéménides 167
- personne convertie au christianisme désignée par ses deux noms 391
- personnes déplacées 744
- pesée
 - de l'âme 283, 284, 303
 - du coeur 205, 284
- peste 559
- petit bétail 390
- Petite Enceinte 209, 211
- pétrole 733, 738, 743, 756, 759, 762, 764
 - diminution de la production 744
- Peuples de la Mer 113
- peuples pasteurs 32, 48
- phalangistes égyptiens 225
- pharaon
 - bâtitteur 33, 102, 112, 145
 - thébaïte 87, 227
- pharaons
 - égyptiens 132, 162, 211, 293
 - noirs 116, 167
- pharaonique 451
- photographie 603, 614, 647, 650
- photographies (collection de —) 647
- phylarkhos* 382, 384, 390
- pièces
 - d'orfèvrerie chrétienne 381
 - en argent 317
 - en bronze 317
 - en or 317
 - ptolémaïques et romaines 317
- Pierre de Palerme 58
- Pierre de Rosette 332, 373
- pierres
 - finies 260, 388
 - précieuses 139, 382
- pigment rouge 45
- pigments 38, 63, 83
 - blancs 63
 - jaunes 63
 - naturels 526
 - rouges 63
- pillage
 - de Memphis 153
 - des temples d'Amon 165
 - des trésors des temples 155
- pillages 735, 738, 745
- pilotes de bateaux 611
- pique 283, 295
- pisé 52, 63, 72, 82, 688, 689
- Piste des Quarante jours 435
- pistes 314
 - de la Bayouda 118
 - du désert Libyque 102
 - du désert occidental (déboché des —) 309
- plan 459, 461, 504
 - axial est-ouest 277
 - circulaire 497
- plantes de la Haute et Basse-Égypte 277
- plaques d'argent 291
- plaquette 159, 237, 267, 283
 - votive de schiste rouge de Tanéyidamani 237
- plateforme 501
- pluies bénéfiques 176
- plume d'autruche 60, 111, 134
- plumes
 - d'autruches 60, 80, 112, 191, 252, 572, 634, 662, 688
 - disque de — 80
 - deux hautes — 96, 248, 269
- poignards au manche d'ivoire 82
- poison 562, 585
- police
 - des mœurs 833
 - des villes 64
- policier 64, 587
 - corrompus 828
- politique 457, 502
 - de conciliation 96, 227
 - de division 651
 - de prestige 191
 - discriminatoire 772
 - expansionniste 50, 58, 173
 - politiques au Soudan 762
- polo 699
- polygamie 835
- polygraphes 192
- pont 665, 670
 - ferroviaire 664, 668
- population 755, 761, 823, 825
 - de la Basse et la Moyenne-Nubie 99
 - du Soudan 632, 700, 742

- diminution de la — 632
- populations 501, 824
- partiellement sédentarisées 45
- raziées 70
- porte
- de Dioclétien à Philae 282
- d'Hadrien 322
- d'Hadrien à Philae 310
- porteurs de tributs 70
- portique (haut —) 229
- ports 563, 569
- de la mer Rouge
- (recensement des —) 316
- Portugais 568, 577
- position
- allongée (des corps) 118
- contractée (des corps) 52, 63, 81, 82, 118, 375
- foctale 117
- potentats locaux 100, 123, 424
- poterie 38, 51, 52, 57, 83, 373, 408, 559
- apparition de la — 38
- poteries 41, 51, 57, 591, 797
- potiers kermâtes 83
- pots 63, 861
- pouvoir 454
- matrilinéaire 419
- partagé 291
- pratiques funéraires 117
- préfet d'Alexandrie et d'Égypte 242
- préjugés de caste et de race 701, 703
- premiers
- pharaons 49, 55, 95
- rois de Haute-Égypte 55
- prépondérance d'Amon 135
- présents de Méroé aux dieux
- de Philae (texte
- en méroïtique cursif
- détaillant les —) 320
- prestige du roi de Makouria 408
- prêtre
- d'Amon 114, 123, 141, 152, 155, 164, 305, 356
- d'Amon de Napata 305
- de Masha 305
- d'Isis 225, 305, 311, 356
- pur d'Amon 304, 305
- pur d'Amon en chef 304
- pur d'Amon (premier —) 309
- prêtres 578, 581, 603
- d'Amon 117, 124, 163, 181, 193, 227
- de Philae 227, 310, 320
- d'Isis 381, 392
- purs 305
- prières pour la santé d'un héritier 270
- prince 73, 74, 116, 184, 205, 210, 212, 214, 225, 229, 230, 234, 235, 239, 240, 241, 244, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 261, 262, 264, 267, 270, 275, 278, 281, 282, 283, 284, 285, 293, 296, 309, 311, 312, 319, 321, 329, 332, 348, 353, 408, 420, 437, 438
- d'Ashod 114
- de Kerma 529
- de Saïs 141
- héritier 153, 154, 182, 207, 236, 241, 261, 290
- pqr* 234, 235, 248, 253, 261, 264, 274, 282, 283, 284, 358, 370
- pqr qorise* (— royal) 238, 243, 250, 270, 304
- royal 180, 238, 243, 250, 279, 280, 282, 289, 291, 304, 309
- royal (absence du —) 289
- suprême 235
- syrien 116
- princes
- de Miam (famille des —) 345
- de Saï 529
- de sang 384
- de Sedeïnga 309
- du Delta 155
- héréditaires 303
- investis d'une partie seulement
- de la puissance royale 283
- locaux 69, 141, 189, 306
- royaux 34, 240, 270, 282, 283, 299, 304
- principautés 49, 55, 57, 63, 64, 72, 94, 100, 111, 123, 137, 141, 155, 177, 379, 394
- conquises 55
- indépendantes 64, 94, 123
- protohistoriques 49
- trois — majeures 63, 94
- prise
- de la capitale 93
- de Méroé 247
- par les armées d'Axoum 328
- de Ninive 155
- d'Hermopolis 33, 139
- prison Kober 779
- prisonnier entravé 55, 216
- prisonniers 58, 70, 91, 100, 110, 165, 171, 173, 223, 244, 248, 250, 251, 257, 283, 326, 327, 389
- européens du Mahdi 621
- procès (« pour corruption »
- d'Omar el-Bechir, 2019) 733
- procession funéraire 204
- produit intérieur brut (PIB) 756
- produits
- africains 66, 72, 102, 114, 316
- de luxe 252, 255, 391
- manufacturés 112, 316
- pro-Égyptiens 656
- Programme alimentaire mondial
- (Pam) 744, 745
- programme
- architectural (vaste —) 166, 255, 274, 282
- iconographique original 284
- iconographique singulier 284
- iconographique (vaste —) 255
- politique et militaire
- de Piankhy 134
- programmes quinquennaux
- de développement 671
- pronaos 136, 277
- prophète d'Amon (quatrième —) 152
- prophètes 303, 305
- d'Isis 303
- prospection 451, 454, 455, 456, 503
- prospections 454, 456, 457, 459
- prospérité (période de grande) 565
- protection
- des chrétiens 423
- divine 372
- protohistorique 47, 49, 57
- pschent 162, 211, 253, 285, 290
- psychostasie 283, 303
- cf. <http://libeafrika4.blogs.liberation.fr/2016/11/02/les-pharaons-noirs-se-font-une-toile>
- puits 802
- d'accès 535, 538
- de lumière 476, 498
- de pierres 84
- pylône 80, 102, 152, 212, 234, 237, 248, 257, 268, 275, 277, 280, 289, 291, 296
- pyramide (voir l'*index thématique*)

q

- Qadesh (bataille de —) 137, 251
- Qadiriyya (*tariqa*, confrérie soufie) 614, 850
- qore* (souverain) 242, 267, 283, 300, 320, 321, 377, 384
- (souverain, attribué
- à une Candace) 252, 267
- (souverain, attribué
- aux Candaces) 234
- (souverain, attribué
- au nouveau roi) 235
- (souverain, attribué au roi
- des Noubas) 315
- (souverain = grec *phylarkhos*) 384
- (souverain = *kur*, attribué
- au roi koushite) 164
- (souverain, les huit rois
- du nord) 384
- qore-lh* (grand roi
- = grec *basileus*) 384
- quatre veaux 207
- qubba* 562, 563, 585, 621, 854
- qubbas* 542, 584, 585, 586
- question identitaire 774

r

- raat (sorte de pagne) 597, 598
- race 873
- mépris de — 702
- raciale (certitude
- de la supériorité —) 645
- racisme 101, 191, 602
- raid contre Assouan 380
- raids 173, 184, 185, 317, 375, 406, 413, 561
- esclavagistes 424
- ramadan 852
- rampe 476, 491, 495, 497, 501, 504

- rançon 390
 rarefaction des sites d'habitat 298
 Rashaïda (tribu) 824, 825
Ratib (livre des prières du Mahdi) 621
 interdiction du — 641
 ratio hommes-bêtes 184
 razzia 177
 razzias 317
 rébellion 238, 653
 du Darfour 732
 du Sud 728
 recettes pétrolières, chute des — 755
 récipient
 en pierre 269
 polis 52
 recrutement de l'armée 110
 refend 501
 référendum 727, 732, 733, 735, 743, 763, 764
 réforme religieuse 432
 réfugiés 726, 728, 731, 827
 économiques 828
 politiques 828
 régence 72, 225, 235, 236, 321
 régentes 195
 régime militaire 543, 724, 726
 régiments d'esclaves 428
 règles implicites de la propagande
 antique 251
 règne de Gatisen 187
 règne des Néo-Ramesides 187
 Rehrehes (tribu nomade) 173
 reine-mère 159, 184, 195, 225, 229, 234, 235, 236, 239, 270, 284, 319, 351, 358
 reine régnante (aucune mention de — depuis la création du royaume koushite jusqu'à la fin de l'époque napatéenne) 234
 reines en costume tripartite de souverain méroïtique et coiffées de la calotte royale koushite 195
 reines-mères 175
 relais
 administratifs 63
 commerciaux 63
 relations
 commerciales 50, 409
 du Groupe A et de l'Égypte 52
 temple-palais 487, 488
 relevés de hauteur de crues 298
 relief incisé 261
 reliefs des temples 347
 religion 461, 849
 d'État 317
 traditionnelles 850
 reliquaire d'argent 381
 remplacement du nom de naissance d'Amenhotep III par son nom de couronnement 111
 Renaissance méroïtique 290
 renseignement (services de —) 637, 650, 651
 répartition des revenus
 du pétrole 735
 repère temporel (absence de — par années de règne dans les stèles méroïtiques) 239
 repères
 chronologiques 157, 158, 372
 d'architecte 223
 dynastiques 157
 répétition du couronnement 182
 repeuplement de la Basse-Nubie 297, 299
 reposoir de barque 130, 152, 278, 333, 334
 de barques sacrées 276
 représentants du souverain de Méroé 303
 représentations rupestre de la grande faune sauvage africaine 51
 de troupeaux 51
 répression
 anglaise contre les mahdistes 641
 des Taiping en Chine 610
 féroce 643
 militaire 727
 réseau ferroviaire 666, 668
 réservoir (voir également *hafir*) 269
 réservoirs (voir également *hafirs*) 209, 211, 212, 277
 résidence administrative 475
 Résidence (du roi, Memphis) 73, 74
 résidence royale 157, 165, 176, 189, 244, 428, 547
 résidences royales 255
 résistance sociale et intellectuelle 769
 ressources
 naturelles 755
 pétrolières 735
 restauration 457
 des édifices cultuels et royaux 254
 des noms d'Amon martelés 110
 du temple d'Amon de Napata 176
 restaurations de piètre qualité 291
 restitution (demandes de —) 390
 réticence devant la mise par écrit 345
 retour aux sources 279
 réutilisation
 de la tombe d'Amanishakhéto des caveaux anciens (à l'époque méroïtique tardive) 306
 d'une pyramide ruinée comme chapelle funéraire 324
 pour la construction d'églises de matériaux antiques 401
 revendication de légitimité sur le territoire 96
 revers militaires 567, 624
 révolte 94, 113, 246, 247, 424, 432, 433, 436, 439, 558, 561, 562, 566, 634, 650, 779
 de la Thébaïde 226
 des régiments d'esclaves africains 428
 révoltes 643
 d'inspiration mahdiste 642
 rhinocéros 95, 526, 589
rhyton 172
 Rift (vallée du —) 37
rippled ware (céramique) 57
 rites funéraires 847
 rituel du couronnement 498
 Rizeigat (tribu) 566, 824, 825
 robe d'Isis 279
 roi 448
 archer 171, 373
 d'Alwa 418, 430
 d'Assyrie 141, 144
 de Haute et Basse-Égypte 74, 89, 90, 133, 164, 195, 241, 268, 293, 295
 de Koush 87, 134, 135, 137, 175
 de Makouria 394, 405, 408, 414, 418, 419
 de Méroé 250, 254, 311, 321, 322
 de Prusse 179
 des Axoumites 325
 des Bedjas 325
 des Éthiopiens 169, 192
 des Himyarites 325
 des Koushites 325
 des Maghu 316
 des Noubades 385
 des Noubas 315
 (seul figuré) 289
 rois
 de Kerma 64, 70, 71, 133
 de Méroé 178, 193, 290, 298, 385
 de Napata 116, 120, 132, 136, 186, 195, 197, 317
 du Buganda 94
 méroïtiques 382
 napatéens 33, 134, 157, 158, 162, 173, 179, 186, 194, 314, 316, 378
 premiers — 33, 157
 noubades 35, 385, 388
 thébains 64, 225
 roitelets libyens 134
 rôle
 de la femme dans la société 873
 militaire du *pqr* 283
 politique accru des femmes de la famille royale 195
 Romains 243, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 256, 272, 283, 316, 381, 382, 384, 388, 390, 391, 392, 439, 478
 Rome 230, 243, 275, 319
 allié de — 388
 alliés de — 381
 = Égypte romaine 360
 empereur de — 311
 entité politique 34, 35, 242, 243, 244, 249, 250, 251, 303, 305, 380, 388
 historiens de — 247
 nom de — 249
 = pouvoir romain en Égypte 252
 roseaux 574, 580
 route
 des épices 568
 du désert 72, 93
 routes vers l'Égypte (insécurité des —) 423

royal 459, 503
royale 454, 457
royales 452, 454
royaume 452, 455
royaume abyssin d'Axoum 314
chrétien du sud 421
d'Alodia 394, 396, 402, 406, 420, 428
de Kerma 32, 39, 45, 58, 59, 65, 69, 71, 72, 84, 87, 88, 92, 94, 95, 116, 117, 132, 167, 306, 314, 344, 389, 529, 531, 535
de Méroé 33, 34, 121, 124, 154, 157, 175, 190, 192, 193, 194, 197, 224, 229, 230, 234, 236, 239, 242, 243, 247, 252, 268, 270, 271, 272, 293, 303, 316, 317, 318, 325, 331, 344, 345, 347, 372, 379, 380, 385, 389, 390, 475, 536
de Napata 33, 93, 118, 120, 156, 157, 171, 183, 192, 193, 194, 211, 235, 345
second — 240
Fung 35, 376
fung de Sennar 35, 437
hyksôs 66, 71, 344
kermaïte 87
nouba 316, 328
thébaïte 87, 123, 153
royaumes
chrétiens 35, 124, 338, 393, 394, 548, 549, 550
nubiens 35, 379, 394, 397, 402, 406, 409, 413, 419, 549
chute des — nubiens 35, 419
postméroïtiques 35, 374
royauté 461
ambulatoire 498
d'Osiris restaurée par Horus 175
sur les Deux Terres 162, 174
royaux 457, 461
Rufaa (tribu) 824, 825
rupture
du jeune (fête de —) 852
supplémentaire avec la tradition égyptienne et napatéenne 237

S

sabéen 316
sabots de bovins 82
sac
de Napata 247
de Thèbes 155
sacrée 455
sacrifice
d'un cheval 328
humain 45
sacrifices 375
de bovins 328
disparition des — à l'époque chrétienne 402
humains 184, 389
sacs de cuir 82
saharien 362

saison des crues 417
Saka (« nom secret » d'Amon) 80
sakieh (système d'irrigation) 559, 588
salafisme 850
salafistes 850
salle
d'audience 75, 81, 410, 411
d'audience royale 81
hypostyle 103, 106, 277, 291, 332, 385
Sammaniyya (*tariqa*, confrérie soufie) 614, 850
sanctions 731
sanctuaire 80, 99, 102, 111, 136, 152, 166, 180, 209, 227, 250, 255, 262, 275, 276, 277, 279, 289, 305, 320
d'Amon 102, 181, 185, 196
de l'eau 492
d'Isis 392
sandales à boucles immenses 188
santé
développement de la — 611
publique 563, 647
saqieh 413, 559, 580, 588
introduction de la — 298
saqiehs 414
propriété des monastères et des églises 413
sarcophage 226
Sassanides 402, 404
satrape 167
sauna 836
sauterelles 647
invasion de — 624, 632
sautoir (grand —) 239
sauvetage des monuments
de Nubie 55, 95, 227, 256, 298, 299, 340
savonnerie 561
scarabée d'or 29
scarification (des joues —) 257
scarifications 592
sceaux 55
sceptre 212, 240, 241, 385
schisme 395
schiste noir 81, 83
scorpion 55, 254
scorpion à tête d'Isis 254
scorpions 647
scribe 345
chrétien 385
égyptien de Basse-Nubie 385
méroïte 384
royal en chef 310
scribes
de formation locale 345
d'Égypte 345
égyptiens 344, 345
— et artistes thébaïtes (venue à Napata de —) 136
locaux 345
raréfaction des — capables d'écrire l'égyptien de tradition 347
royaux de Koush 303
sculpteurs locaux 162

sculpture gréco-romaine (réalisme de la —) 289
sculptures en grès 269
sécheresse 69, 624, 632, 792
sécheresse des inscriptions des pèlerins égyptiens 345
seconde expédition égyptologique prussienne 286
sécurité (services de —) 733
sedassi (sédassy, jeune fille esclave de onze à quinze ans) 604
sédentarisation 41
seigle 414
Seigneur
de la Montagne 404, 414, 415
de la Terre (= dieu des chrétiens) 325, 326
des apparitions 294
des Deux Terres 89
du Ciel (= dieu des chrétiens) 325
sel de mer 568
Séleucides 224
self government 656
sema-taouy 277
séné 572, 591, 606
senoussisme 621
Senoussiya (confrérie soufie) 642
séparation entre le Soudan et le Soudan du Sud 733, 855
sépulture 60, 66, 82, 84, 154, 157, 166, 187, 189, 195, 208, 229, 236, 239, 242, 263, 264, 268, 283, 285, 287, 291, 293, 313, 318, 323
de Nastasen 185
sépultures
d'élite 63
des derniers rois du Kerma classique 81
isolées 57
ruinées non restaurées des souverains méroïtiques 324
serekh 55
serpent à buste et tête de lion, coiffé de la couronne hemhem (Apédémak) 280
serpents 647
service des Antiquités 420
service d'hygiène de Khartoum 648
serveurs
du souverain mis à mort 389
sacrifiés 71
sésame 414, 572
sha'ba 606
Shaigiyyas (tribu) 424, 433
Shaka (« nom secret » d'Amon) 80
Shanaka et Amon l'ont (?) conçu (= Senkamanisken) 263
Shanaka l'a enfantée [Shanakadakhété =] 263
shari'a 728, 730, 731, 771, 773, 833, 850, 871
proclamation de la —, = lois de septembre 1983 728, 771, 850, 871
Shillouks (tribu nilotique) 424, 433, 437, 561, 627, 707

- Shukria (tribu) 824, 825
siècle (voir l'*index des périodes*)
d'or 410
siège de Dongola 405
signe *hp* 278
remplacé par le fouet royal
nekhakha 278
signes
exprimant plusieurs consonnes
dans l'écriture égyptienne 350
méroïtiques 34, 267, 297, 351, 362
évolution de la forme des — 348
silo 51 de Ouad ben Naga 496
silos 504
Pré-Kerma 528
singes 83, 112, 226, 688, 859
Sirdar (commandant en chef de l'armée
égyptienne au Soudan) 628, 632,
640, 650, 676, 681, 701
sistre 139, 162, 207, 208, 239,
242, 347
de bronze argenté 208
d'or et de lapis-lazuli 139
site paléolithique 38
sites du Soudan central 457
sitta chay (dame du thé) 836, 837
situation des femmes 833
société hiérarchisée 527
sociétés néolithiques 45
socles 489
de statues 312
soie 572, 587, 592, 595
soins de beauté 836
soldat romain prisonnier 257
sondage 455
sondages 459
sorgho 171, 283, 414, 418, 429, 792
Sotheby's 267
soudanité 768
Soudan médiéval 35, 124, 393, 395
soufi (affaiblissement du mouvement
—) 773
soufies (sectes —) 613
soufis 614, 850, 851
soufisme 614, 850, 890, 892
soulèvement populaire 726
soulèvements mahdistes
(principaux) 642
soumission des princes rebelles 138
source symbolique du Nil 492
sources
arabes 421
archéologiques 375
bibliques 143
démotiques 234
du Nil Bleu 436
du Nil (recherche des —) 70, 271,
272, 436
écrites abondantes 297
écrites rares 297
gréco-romaines 380
grecques 167, 168, 183, 234,
272, 377
historiques 375
méroïtiques 234, 380
non datées des opérations
militaires 183
sur l'histoire de la Nubie 113
textuelles 157, 314
Southern policy 643
South Sudan Liberation Movement 728
souverain 63, 65, 70, 71, 72, 73, 83, 88,
89, 90, 91, 92, 94, 101, 110, 112, 124,
132, 135, 136, 137, 139, 141, 154, 155,
164, 165, 166, 168, 171, 172, 175, 176,
177, 178, 179, 181, 186, 187, 188, 189,
193, 197, 208, 234, 235, 237, 239,
240, 241, 242, 243, 248, 252, 253,
254, 257, 260, 263, 267, 268, 269,
270, 272, 273, 277, 278, 280, 281,
283, 284, 286, 287, 289, 290, 291,
292, 293, 294, 295, 300, 303, 309,
310, 311, 312, 313, 316, 318, 320, 321,
322, 323, 347, 351, 356, 358, 372, 377,
384, 385, 404, 410, 419, 420, 428,
433, 624, 637
de droit divin 135
dernier — 136, 157, 189, 323
de Wawat 63
tyrannique 187
souverains
de Kerma 66, 94
de Napata 124, 186
souveraineté
sur le Triacostaschène 249
SPA (Association des professionnels
du Soudan) 733
spécialisation des tâches 45
spécificités locales 394
spéos 99, 112
sphinx 270
au nom d'Aspelta 157
squelettes 41, 69, 82, 617
statuaire (groupe —) 229
statue
assise d'Aramatelqo 166
colossale 158
d'Anlamani 162
d'Anlamani (autre —) 162
de bélier 286
de bronze 172, 328
de bronze doré 172
de lion 329
d'Isis 315
d'or 34, 263
du prédécesseur du roi régnant 290
du roi vivant 290
fragmentaire d'Akh-Ariténé 178
tête de — 80
statues 15
statues colossales de Tabo 290
de bélier 102
de béliers 145, 269, 276, 277
de bronze 247
de grenouilles 269
de lion 136, 196
de lions 269
de lions assis 269
royales brisées (cachettes
des —) 165
statuette
d'Amon de Napata 239
de bronze, figurant un ennemi
ligoté 315
de Tiyyi 102
divine 287
en or de Nawidémak 264
statuettes 45, 63, 82, 288
de serviteurs 138, 159
égyptiennes 82
Steamer 605, 626, 632, 677, 678, 680,
682, 699
Steamers 693
stèle (voir l'*index thématique*)
stratège 248, 255, 305, 309, 315,
356, 358
du Nil 305
du nome 305
structure 452, 504
circulaire 494
funéraire 84
pyramidale 118
structures 457, 461, 501, 504
pyramidales 118
style grec 270
suaire 402
Sublime Porte 423, 424, 557
substructures de briques 63
subvention de l'Égypte 662
successeurs d'Aspelta 163, 166
succession
chronologique 241, 289, 291, 318
collatérale 297, 311
de consonnes (transcripton
en méroïtique d'une —) 350
matrilinéaire 124
royale 176
sucre 588, 671, 759
sucrerie 561
Sudan African National Union
(SANTU) 726, 727
Sudan Defense Force 651
Sudan People's Liberation Army
(SPLA) 728, 730, 731, 736, 742
Sudan People's Liberation Movement
(SPLM) 732, 733, 742
Sudan Plantation Syndicate 666
sujets tabous 873
sultanat
ayyoubide d'Égypte 419
du Darfour 35, 433
fung 27, 35, 424, 428, 432, 436
mamelouk 419
Sultans noirs 35, 424, 428
sunna (loi immuable) 835, 836
sunnites 850
superstructure pyramidale 132
supplique d'Appion 381
support
d'écriture 371
d'oriflamme 315
surfaces irriguées 666, 671
survey 451, 454, 459
suzeraineté de Napata 177
symbolique 502

synagogue 855
Syriens 583, 622, 654
système foncier 662

T

tabaldi 803, 836, 859
table d'offrandes 236, 241, 256, 292, 295, 296, 301, 309, 311, 312, 315, 318, 322, 323, 324, 337, 366, 370, 380
d'Amanibakhi 178
de Malitabelito 301
Table du Soleil 171, 172
tables d'offrandes 253, 267, 292, 293, 296, 297, 299, 313, 315, 323, 336, 366, 371
inscrites 253, 299
tablette de Kamosé 87
tabou
sur la représentation d'Apédémak 210
sur l'écriture hiéroglyphique 347
talari (thaler ou dollar autrichien en argent de Marie-Thérèse) 604
talent (unité monétaire) 317
talents d'or 310
talisman 372
talismans 306
tamarin 634
tariqa 614, 637
tariqas 614
tar (tambour) 596
Taureau-de Nubie 159
taxes 662
techniques de cuisson 83
techniques informatiques 340
télégraphe 564, 569, 689, 690
témoignages écrits (absence de — sur une période de l'histoire du royaume de Napata) 166
temple (voir l'*index thématique*)
tenue
mahdiste (interdiction de la —) 641
royale méroïtique tripartite 195
royale napatéenne 195
terrains d'aviation 666
terres confisquées par Silko (restitution des —) 390
terrorisme 731
tessons 45, 93, 306, 371, 373
tête
de bélier 80, 96, 134, 135, 179, 211, 239, 242, 269, 295, 296
de la statue de bronze d'Auguste découverte sous le seuil du temple M 292 de Méroé 247
de lion 210, 212, 237, 280, 283, 289
de lion (homme à —) 226
de massue 47
têtes
de béliers 195
de massues 45
thaler de Marie-Thérèse 604
thalers 617

thé 861
Thèbes (nom d'un bateau) 680
théologie (nouvelle —) 33, 210, 211
théories environnementales 49
The Sentry (groupe d'investigation) 743
Tijaniya (confrérie soufie) 850
titres empruntés à l'égyptien 305
titres royaux égyptiens 295
titulature 111, 133, 163, 175, 178, 179, 187, 197, 225, 227, 229, 279, 282, 325, 328
en trois noms (au lieu de cinq) 175, 179
pharonique complète 133
appelant celle de Ramsès II 186
titulatures 133, 186, 226, 241
Tjemehou (population du Tjemeh, localisation incertaine) 71, 73
Tmeyer (= Romains) 254
tob (tenue traditionnelle de la femme) 829, 833, 846
tobs 845
toile de sarcophage méroïtique 303
tombe
en entonnoir 66
partagée entre plusieurs membres d'une même famille 313
tombeau 63, 111, 141, 178, 193, 253, 284, 402, 562, 585, 688
d'Akh-Ariténé 178
de Houy, vice-roi de Nubie 111
d'un saint 641
mythique d'Osiris 154
tombes 29, 41, 42, 45, 50, 51, 55, 56, 57, 63, 65, 66, 69, 70, 71, 78, 81, 82, 83, 84, 108, 116, 117, 118, 157, 171, 172, 189, 229, 240, 252, 264, 284, 292, 346, 375, 396, 451, 452, 538, 562, 585, 593, 617, 674
chrétiennes 396, 538
d'élite 45
élitaires égyptiennes 535
des princes de Saï 84
mésolithiques 42
princières 50, 69, 375
secondaires 82
thébaines 29
Toulakaté (nom méroïtique de Naga) 279
tougour (royaume —) 434
Toungours (peuple) 434, 435
tourisme 543, 673, 707
touriste 673
traditions pharaoniques
millénaires 316
trafiants 547, 563, 566, 574, 586, 601, 609, 611
train 18, 586, 667, 668, 674, 675, 677, 680, 681, 682, 684, 690
du *Sirdar* 699, 701
de luxe 674, 676, 680
traité 381, 390
avec l'Égypte 656
d'amitié 401

de 1936 entre l'Égypte et l'Angleterre (renégociation du —) 658
de paix 388, 390, 392, 405
de Samos 246, 247, 252, 254, 256, 300, 303
traite négrière 605, 610
traités de paix 390
trame 459
transfert de la nécropole royale de Napata à Méroé 189
transfuges musulmans 405
transmission des charges
dans la lignée maternelle (à l'époque méroïtique) 370
transmission des charges dans la lignée paternelle (dans la tradition égyptienne) 370
travailleurs humanitaires 745
tremblement de terre 291
trésor 29, 34, 70, 139, 140, 176, 235, 254, 257, 260, 264, 322, 450
chasse au — 260
Trésor de Shabaqo 142
trésors 381, 388
triade royale 280, 282
tribunaux
civils 645
indigènes (fonctionnement des —) 654
musulmans 642, 645
tribus
noubas 310, 314, 317
rebelles 249
tribut 29, 99, 100, 101, 111, 112, 114, 138, 139, 141, 142, 172, 245, 247, 328, 419, 433, 437, 438, 548, 549, 553, 566, 578
de Nubie 99
de Pount 100
des princes rebelles 138
de Wawat 99
nubien 29, 100, 111
Trinité (chrétienne) 325
troc 317, 415, 577, 606
Troglodytes 174, 378
trompe (la — d'éléphant) nom de Khartoum 556
trône 501
au lion 205, 239, 284, 285, 293, 294, 295, 296, 311, 318, 319
de Koush 189
d'or 181
du souverain 410
troupeau 58, 132, 173, 184, 293
trous de poteaux 45, 56, 72
trousseau funéraire 45, 63, 71, 82, 117, 138, 159, 253, 264, 291
luxueux 45
tueries 577
tuk-tuk 792
tumuli 65, 71, 76, 78, 82, 117, 118, 124, 328, 388, 389, 520, 528, 529
tumulus 71, 82, 83, 116, 117, 118, 167, 329, 375
tunique ajustée couverte d'écailles 295

turquoise 139
 typhus 624
 typologie 451
 des décors 294

U

ultimatum du 22 novembre
 1924 651, 653
 Unesco 458, 747, 768
 Unité (école de l'—, mouvement
 artistique) 891, 892
 Union africaine (Ua) 733, 736, 739,
 741, 755, 762, 763, 764, 765
 union
 avec l'Égypte 769, 770
 manifestations favorables
 à l'— 651
 des Deux Terres 277
 Unionistes 660, 726
 unité
 de la vallée du Nil 653
 de l'Égypte et du Soudan 657
 universités
 privées 833
 publiques 833
 uraeus 90, 126, 127, 139, 240, 296, 385
 double — 162, 254
 uranium 762
 urbain 454, 455, 456, 457, 459, 461
 urbains 452, 456, 459, 461
 urbanisme 459
 usurpateur 228, 235
 usurpateurs 297
 usurpation de l'image
 de Marc-Aurèle 322

V

vaches 281, 295
 vaisseau 29, 55, 89, 91, 92
Vankerhoven (steamer belge) 626
 vapeurs 662, 664
 vapeurs et bateaux (département
 des —) 693
 variole 586, 618, 624
 vase 530
 « caliciforme » 43, 465
 décoré 54, 61, 62
 en forme d'autruche 68

en forme d'hippopotame 68
hs 278, 535
hs remplacé par une aiguère
 à bec 278
 rouge à bords noirs 53, 67
 45, 51, 52, 57, 81, 683
vases
 « caliciformes » 45
 canopes 171
 « en coquille d'œuf » 52
 grecs 191
 vautours 688
 dépouille de — 258, 294
 veaux décapités 188
 verreries 253, 307, 308, 309
 romaines 253
 vêtements (des femmes) 695
 vétérinaire (école —) 656
 vétérinaires (services —) 666
 vice-roi 94, 101, 102, 110, 111, 112, 113,
 114, 209, 248, 256, 303, 304, 310,
 311, 315, 345, 356, 358, 370, 380, 404,
 545, 552, 556, 558, 559, 562, 574, 583,
 585, 590, 634
 en Akine 256
 vice-rois 99, 100, 114, 256, 304, 305,
 366, 585
 de Nubie 99, 366, 532
 Victoire ailée 283, 385
 victoire
 de l'islam 35, 422
 romaine 378
 victoires égyptiennes 32, 87
 vie mondaine 708
 Vierge (mère du Christ) 404, 407, 413
 vignes 66, 414, 416, 417
 vignobles 418
 villages 795, 797
 constitution de — 42
 ville 450, 451, 452, 455, 457, 459, 502
 une des premières villes
 africaines 56
 fortifiée 389, 424
 villes de garnison égyptiennes 64
 vin 51, 73, 170, 171, 454
 d'Égypte 236, 373
 phénicien 169
 violences
 sexuelles 742, 745
 victimes de — 41

viols 738
 visite des principaux sanctuaires
 du royaume 486
 voie de passage 315
 voie maritime 317
 volailles 139
 volonté d'Amon 135
 vote pour l'indépendance 661
 voyage
 du souverain de Méroé à Napata 485
 en Égypte d'Hérodote 168
 voyageurs
 européens 448
 occidentaux 423

W

Wafd (parti politique) 651, 657
 victoire du — 651
 wahhabisme 621, 850
 wahhabites 621
wali (saint homme) 854
Wavy Line (céramique) 41
 wilayat (États composant
 le Soudan) 760

X

xénophobie 191

Z

Zagawas 763
 zaghawa (royaume —
 du Darfour) 434
 Zaghawas 434
 Zambèze 578
 Zandé 739
 zaouïas 621
 zériba 576, 605
 zéribas 565, 577, 615, 634
 zir 860, 861
 zones pétrolières 743
 zone-tampon 255, 300

Michel Baud ■ 480 [h], 484, 493 [b] ■ Michel Baud et Sandra Aussel ■ 490 [h].

Berlin ÄMP, clichés Sandra Steiß [1696, 1720 et 1723] ■ 259.

Olivier Cabon ■ I, B, 11, 4, 5, 6, 19, 20, 21, 31, 43, 44, 47 [2], 53 [2], 54, 61 [2], 62 [2], 67 [2], 68 [2], 76 [b], 77, 79, 103 [h], 104-105, 106 [2], 107 [b], 108 [2], 200, 202-203 [3], 219 [2], 220 [2 : h], 221 [m], 233 [2], 403, 425 [2], 426-427, 446-447, 472-473, 520-521, 525 [h], 528 [2], 530 [h], 537 [b], 752-753, 761, 791 [2], 793, 796 [7 : sauf hd], 797 [4], 798 [5], 799 [2], 800, 801 [5], 802 [5], 804 [5], 805 [5], 806 [5], 807 [4], 809 [6], 810 [5], 811 [5], 812 [6], 813 [5], 814 [10], 815 [2], 816 [5], 817 [6], 818 [6], 819 [4], 820 [2], 821 [4], 822-823, 826-827, 829, 830-831, 832, 834 [2 : b], 837 [b], 838 [3], 839, 840-841, 853 [2], 854 [2], 860, 862 [2 : bd], 863 [2 : h, bd], 864-865, 896, 898, 899, 900, 901 [4], 902, 903, 904 [4], 905, 956, 957.

Hélène David-Cuny ■ 25, 824 ■ éditions La Découverte ■ 548 [2] ■ Issam Hafiz ■ 869 [2] ■ Monique Ferréol ■ 383, 386, 387 ■ Vincent Francigny ■ 301, 341, 342, 421, 534 ■ Rebecca Fanuele ■ 886 ■ Bernard François ■ 629 [2], 630 [b], 694 [h], 699 [b] ■ Friedrich W. Hinkel et Uwe Sievertsen ■ 480 [b], 496 [b] ■ institut français d'Archéologie orientale ■ 140 ■ Marc Maillot ■ 453 [2], 477 [6], 496 [h] ■ Imad Mansour ■ 866 [2], 876 [2], 878 [2], 879 [2], 884 [2], 885 [2], 887 [2] ■ Munich, Ssāk ■ Ant. 2455 : 258 [b].

musée national du Soudan, Khartoum © musée du Louvre / Georges Poncet ■ 307, 308, 329 et 373 [2] ■ © Louvre – mission archéologique de Mouweis / Olivier Cabon ■ 490 [b] et 500 ■ Ligier Piotr / Muzeum Narodowe w Warszawie ■ 407

Odile Nicoloso et Nicolas Beaumé ■ 4, 7, 757 [2], 758 [2], 765, 766-767, 776-777, 782 [3], 783, 785 [2], 786 [2], 787 [5], 788 [9], 789 [7], 790 [9], 793-794, 796 [hd], 803, 808 [6], 834 [2 : h], 837 [4 : h], 843 [3], 844 [2], 848-849, 851 [4], 852, 855 [5], 856-857, 858, 861 [3], 862 [3 : h, bg], 863 [bg].

Thomas Nicq ■ 533 [5], 537 [h] ■ Maria Novella Sordi ■ 493 [h].

Claude Rilly ■ 40 [4], 75 [2], 76 [h], 78 [2], 97, 98 [2], 103 [2 : bg et bd], 107 [2 : h], 109, 125 [2], 126 [3], 127 [2], 131, 147 [3], 148, 149, 150 [2], 151, 160 [3], 161, 198 [b], 199, 204 [h], 206 [2], 207 [4], 213, 214, 215, 216 [2], 217 [2], 218, 220 [2 : b], 221 [b], 222, 231, 232, 266 [3], 367, 407, 409, 411, 412 [2], 431.

Claude Rilly, Danielle Bonardelle et Jérôme Picard, CNRS-Llacan ■ 39, 86, 146, 198 [h], 200-201, 376, 754.

Sfdas ■ 460 [3], 465 [7] ■ Sfdas el-Hassa / Bernard-Noël Chagny ■ 458 [b] ■ Siam / Olivier Cabon ■ 469 ■ Unesco ■ 458 [h].

tous droits réservés ■ 6, 84, 91, 128-129, 130 [2], 180, 181, 204 [b], 205 [2], 258 [h], 265, 302, 366 [2], 367, 370, 438, 439, 449 [3], 474, 525 [b], 530 [b], 545, 546 [2], 552 [2], 557, 560 [2], 563, 566, 567, 569, 570 [2], 571 [2], 573 [2], 574, 575 [2], 576 [2], 579 [3], 580, 584 [3], 592, 598 [2], 599, 604, 607 [4], 608 [2], 609, 613, 619 [4], 623 [6], 625 [4], 626 [2], 628, 630 [h], 631 [2], 632, 635 [3], 636 [3], 640 [3], 643 [2], 644 [3], 646, 648 [2], 649 [2], 652 [3], 655 [2], 657, 658 [2], 661, 663, 665 [3], 667 [2], 668 [3], 669, 670 [2], 672, 673, 676 [2], 678 [5], 679, 680 [2], 682 [3], 685 [3], 686, 687 [2], 691 [2], 692 [2], 694 [b], 697, 698 [2], 699 [h], 701, 704 [2], 705, 706, 707, 710 [2], 711, 714, 716 [2], 717 [2], 718, 720 [4], 725 [9], 729, 739 [2], 877 [2], 880 [1], 881 [2], 882 [2], 883 [4].





Conception, coordination
éditoriale et mise en pages,
Olivier Cabon.

éditions Soleb
5 rue Guy-de-la-Brosse
75005 Paris
livres@soleb.com
www.soleb.com
+33 1 43 37 56 58

éditions Bleu autour
38 avenue Pasteur
03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule
dialogue@bleu-autour.com
www.bleu-autour.com
+33 4 70 45 72 45

livre imprimé
diffusion Harmonia Mundi
ISBN 978-2-358480-92-5 (Bleu autour)
ISBN 978-2-918157-24-3 (Soleb)
EAN 9782358480925

achevé d'imprimer
en septembre 2017
sur les presses de PBtisk,
République tchèque
dépôt légal septembre 2017

ePub interactif septembre 2019
ISBN 978-2-918157-29-8

PDF interactif septembre 2019
ISBN 978-2-918157-30-4

Les pyramides de Méroé ont fait rêver des générations de voyageurs, mais le Soudan dont elles sont l'emblème demeure largement méconnu. D'où cet ouvrage encyclopédique, première synthèse sur les brillantes civilisations qui s'y sont succédé, de la préhistoire à la période contemporaine, marquée, malgré les difficultés, par une réelle fécondité artistique.

Préfacé par l'auteur de *Méroé* et de *Port-Soudan*, Olivier Rolin, cet ouvrage s'inscrit dans la collection « études d'égyptologie » dirigée par Nicolas Grimal, professeur au Collège de France. Des spécialistes reconnus y font état des découvertes scientifiques les plus récentes ; il n'en est pas moins facile d'accès grâce à la clarté des contributions et à l'abondance de l'iconographie.

Olivier Cabon

Vincent Francigny

Bernard François

Marc Maillot

Mohamed Musa Ibrahim

Odile Nicoloso

Claude Rilly

préface

Olivier Rolin

« Le Soudan est la laisse de haute mer des cultures méditerranéennes : difficilement atteint par la marée, il garde sur ses sables lointains ce qu'ailleurs le flux a depuis longtemps remporté. Mais on ne saurait réduire les cultures soudanaises à des imitations tardives et obstinées de concepts forgés en Égypte. Dans bien des domaines, elles ont innové ou porté à leur perfection des éléments empruntés et recombinaés. » Claude Rilly

Claude Rilly, égyptologue et linguiste, spécialiste de renommée internationale de la langue de Méroé, chercheur au CNRS (LLACAN), directeur des fouilles de Sedeinga, ex-directeur de la Section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas).

Marc Maillot, chercheur-pensionnaire à la Sfdas, spécialiste de l'architecture et de l'urbanisme antique, rattaché au CNRS, à la Sorbonne et à l'Université centrale de Floride.

Vincent Francigny, directeur de la Sfdas, directeur des fouilles de Sai, attaché au National Museum of Natural History de New York.

Bernard François, chef de coopération à la délégation de l'Union européenne au Soudan de 2009 à 2012 et qui a découvert le charme du pays et l'accueil chaleureux de ses habitants.

Odile Beaumé-Nicoloso, documentaliste, en poste à Khartoum de 2009 à 2013.

Mohamed Musa Ibrahim, designer, écrivain et critique d'art plastique.

Olivier Cabon, éditeur, amoureux du Soudan, photographe de missions archéologiques, a assuré la coordination éditoriale, la mise en pages et les index.

PDF interactif : gratuit
ISBN 978-2-918157-30-4

ePub interactif : gratuit
ISBN 978-2-918157-29-8

livre imprimé : 49,00 euros
ISBN 978-2-358480-92-5 (Bleu autour)
978-2-918157-24-3 (Soleb)
diffusion Harmonia Mundi